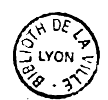



EX
LIBRIS
A.GARRIGUES
DM


BIBLIOTH. DE LA VILLE · LYON
Digitized by Google



LE DIABLE

AU XIXe SIÈCLE

SECONDE ANNÉE

PARTIES RESTANT A PARAITRE

DE L'OUVRAGE DE M. LE DOCTEUR BATAILLE

V. — La Mancique ou Magie Divinatoire.

1. Les charlatans vulgaires. — 2. Les œuvres manciques criminelles. — 3. L'astrologie.

VI. — La Nécromancie Contemporaine.

1. Les apparitions imaginaires. — 2. Les apparitions réelles.

VII. — Pratiques diverses de l'Occultisme.

Les principales superstitions et maléfices les plus usités : talismans, envoûtements, etc.

VIII. — Le Combat contre l'Église.

1. La déchristianisition des peuples catholiques. — 2. La Maçonnerie Féminine et le rôle des Sœurs Maçonnes. — 3. Les Juifs dans la Franc-Maçonnerie. — 4. Les dessous de l'Anarchie et du Nihilisme. — 5. Le plan des Chefs secrets. — 6. Les complots contre la Papauté. — 7. Etat général de la Franc-Maçonnerie Universelle. — . Les bilans annuels de la secte.

IX. — La Goëtie ou Magie Noire.

1. Les satanistes non organisés. — 2. Les satanistes organisés.

X. — Les Lucifériens dissidents.

1. Les croyants en Lucifer nouveau Messie. — 2. Les adoratrices de la Blanche.

XI. — La Théurgie ou Magie Blanche.

1. Le Palladisme, culte organisé de Lucifer Dieu-Bon, — 2. Le Feu Eternel, paradis des Elus lucifériens. — 3. Les Œuvres de Grand-Rite et les possédés à l'état latent. — 4. Les évocations et les apparitions des Triangles.—5. La recherche de l'Homunculus.

XII. — Le Combat contre Dieu.

1. Le nombre mysterieux 77, ou la Hiérarchie diabolique. — 2. Le Diable à l'assaut du Saint-Sépulcre. — 3. Le nombre mystérieux 666, ou l'Ante-Christ, d'après le livre *Apadno*.

Conclusion. — Miss Mary D*** condamnée et sauvée; ma mise en accusation chez les lucifériens palladistes; empoisonnement manqué; la conversion de Carbuccia.

CINQUIÈME PARTIE

LA MANCIQUE OU MAGIE DIVINATOIRE

CHAPITRE XXV.

Les charlatans vulgaires.

Ainsi que le lecteur l'a compris sans peine, ce n'est pas à une simple enquête sur le Palladisme que je me suis livré ; j'ai porté mes recherches dans le domaine de l'occultisme tout entier, ayant à cœur de donner au public une étude complète de l'action du diable à notre époque.

Du reste, cela est hors de toute discussion, le danger pour les catholiques n'est pas exclusivement dans la franc-maçonnerie luciférienne. Les palladistes et autres sectaires diabolisants ne sont qu'une poignée, eu égard à la population totale du globe ; ils sont, il est vrai, les chefs, les directeurs du satanisme contemporain. Mais le démon ne se borne pas à agir dans les triangles, et il travaille le plus souvent à son œuvre maudite, là tout auprès de vous, madame qui me lisez, et alors que vous vous en défiez le moins.

Je dois donc, puisque j'ai étudié la question sous tous ses aspects, m'éloigner de temps en temps, dans mon récit, de ces mystérieux et exécrables triangles lucifériens, si féconds en manifestations du surnaturel diabolique, pour montrer les autres manifestations, les autres prestiges auxquels le prince des ténèbres a recours, quand il s'adresse à la foule, à la multitude profane ; car il n'est pas seulement le singe de Dieu dans le culte qu'il a réussi à établir au sein des arrière-loges, il est encore le roi de ce monde, il cherche à séduire par mille artifices ceux que les francs-maçons qualifient de « profanes », c'est-à-dire quiconque n'est pas affilié à leur infernale secte.

Nous avons vu, par l'étude de l'hystérie mise en parallèle avec la possession, que tout l'intérêt, pour l'observateur préoccupé des mystères de l'action diabolique, n'est pas exclusivement circonscrit aux sociétés organisées pour travailler à la destruction de l'Eglise en s'appuyant sur les révolutions politiques et en les faisant naître au besoin. Nous avons vu la main du diable, lorsque nous passions en revue quelques-unes des questions que fouillent les savants.

Ainsi, pour montrer le magnétisme occulte dans son épanouissement démoniaque (médiums lucifériens ou vocates élus), j'ai dû appeler d'abord l'attention de mes lecteurs sur les vocates procédants, qui, eux, n'opèrent pas dans les ateliers maçonniques, et même il m'a fallu, avant tout, prendre comme point de départ les supercheries des pseudo-spirites.

C'est là le seul procédé pratique à employer dans un examen profond et sérieux.

De même, si je veux dévoiler le satanisme de la Mancique, il m'est nécessaire de m'astreindre au même ordre d'explications graduelles.

La Mancique, c'est, nous le savons, la Magie divinatoire ; elle a ses charlatans, ses imposteurs, comme le spiritisme ; ce sont, du reste, à peu près les mêmes personnages, tout au moins des individus de la même espèce.

Une des prétentions de Satan, lorsqu'il communique avec ses fidèles préférés, est de faire croire qu'il possède la science de l'avenir ; c'est là un de ses artifices familiers. Mais il suffit de raisonner cinq minutes pour voir et se convaincre que, dans ce cas, comme toujours, le diable ment et trompe ses adeptes ; et ceci va prouver, une fois de plus, qu'il n'y a de vraie raison que celle qui est d'accord avec la foi.

En effet, comment Satan, archange déchu, pourrait-il connaître l'avenir, alors que les bons anges eux-mêmes, les patriarches, les saints, même saint Joseph et la Sainte Vierge, l'ignorent, ou, pour mieux dire, n'en savent que les fractions, les parcelles à eux dévoilées par Dieu ?

Il n'est qu'un seul être, dans l'immensité infinie des mondes, qui connaisse l'avenir : c'est Dieu, attendu que Dieu a tout créé de rien, attendu que lui seul règle la destinée des êtres animés et des choses inanimées ; lui seul sait ce qu'il a décrété, et ce n'est pas le vaincu des abîmes infernaux, certes, qui a la possibilité de changer d'un iota telle ou telle décision de Dieu, seul tout-puissant. Dieu seul sait ce qui doit arriver, puisque seul il est maître de faire que ceci ou cela arrive.

Je ne dois pas négliger la réponse du manichéo-gnosticisme au dogme chrétien. Les palladistes aveugles et autres partisans du système de la divinité double, ceux qui sont sincères, — et il en est, comme cette pauvre Diana Vaughan, que je ne saurais trop recommander aux prières de mes amis, — nous répondent : « Votre raisonnement tiendrait debout, s'il n'y avait vraiment qu'un seul Dieu, ainsi que vous le dites ; mais, en réalité, il y en a deux : le vôtre, qui est cruel, barbare, qui est le principe du mal, et celui que nous adorons, qui est bon, doux pour l'humanité qu'il aime, qui est le principe du bien. Ces deux principes, étant éternels l'un et l'autre, étant l'un et l'autre divins, n'ont chacun d'autre limite à sa puissance que la puissance infinie de l'autre (c'est notre mystère, à nous, palladistes) ; et, si l'un des deux dieux contraires pouvait, à un moment donné, avoir la prééminence

sur l'autre, ce serait évidemment le Dieu-Bon, notre dieu, puisqu'il est raisonnable, logique, d'espérer et de croire que le bien finira par triompher du mal; *Lucifer excelsus excelsior !* Par conséquent, Lucifer, que vous calomniez, vous catholiques, en l'appelant Satan le Déchu, connaît l'avenir aussi exactement qu'Adonaï. En d'autres termes, votre raisonnement est faux, parce qu'il est basé sur une erreur fondamentale, l'unité de la divinité ; erreur absolue aux yeux de quiconque, qui, se dégageant des préjugés, veut bien constater que, dans l'univers, tout atteste l'existence de deux principes contraires et éternels. »

Cette argumentation, que j'ai entendu cent fois développer en conférences palladiques, — et notamment, un jour, par un soi-disant esprit de défunt, évoqué, qui se donna pour l'empereur Julien l'Apostat en personne, — cette argumentation avait sa place ici, au moins en résumé.

Les palladistes nous renvoient le qualificatif d'aveugles ; mais on se demande à quelle aberration ils sont en proie, pour ne pas comprendre que les aveugles, ce sont eux. Et elle est formidable, leur cécité !

Rien n'est plus absurde, en effet, que le dogme palladique de la divinité double. Il a été triomphalement réfuté par les Pères de l'Eglise, par tous les théologiens catholiques, et nous savons par le Pape, qui est infaillible, par les conciles, que le Saint-Esprit inspire directement, qu'il n'y a qu'un seul et unique Dieu. Si Dieu, le nôtre, que nous proclamons le seul et unique, avait en Lucifer un rival égal en puissance, si l'un pouvait s'opposer aux décisions divines de l'autre et réciproquement, le secret de l'avenir n'appartiendrait pas davantage à Lucifer pour cela ; mais ni notre Dieu ni Lucifer ne pourraient répondre de l'accomplissement futur de tel ou tel événement décrété par l'un des deux ; cela est clair comme le jour. Donc, même en se plaçant une minute sur le terrain de la contre-théologie manichéo-gnostique pour les besoins de la discussion, même en accordant un instant d'attention à ce système aussi déraisonnable qu'impie, on est obligé de conclure que Lucifer ne possède pas, ne peut pas posséder la science de l'avenir.

Mais demeurons avec l'Eglise, en qui seule réside la vérité, l'éternelle et immuable vérité. En nous éclairant de ses lumières, nous ne nous égarerons pas dans le dédale de l'erreur. Or, l'Eglise nous enseigne que Lucifer ou Satan, comme on voudra l'appeler, n'est qu'un archange révolté, déchu à la suite de sa révolte contre le Dieu unique et seul éternel, et qu'il n'est qu'un instrument entre les mains du Tout-Puissant. *Excelsus*, appliqué à Dieu, telle est la vérité, selon la foi et la raison tout ensemble ; *excelsus excelsior*, appliqué à Lucifer, est un audacieux blasphème, inventé par l'orgueilleux monstre des enfers, père du mensonge.

C'est pourquoi la Mancique est, *par elle-même*, une science radicalement trompeuse, mensongère, fausse, aussi bien lorsque ses professeurs sont des

charlatans vulgaires que lorsqu'ils sont des magiciens diabolisants ; cela, bien entendu, chaque fois que les docteurs de cette science occulte tentent de pénétrer les secrets de l'avenir.

Il importe donc, avant tout, de diviser les personnes qui se livrent à la magie divinatoire en deux catégories bien distinctes : 1° les charlatans dupeurs ; 2° les fanatiques trompés par le démon, c'est-à-dire ceux à qui Satan ou ses compagnons de révolte et de damnation se manifestent, visiblement ou invisiblement.

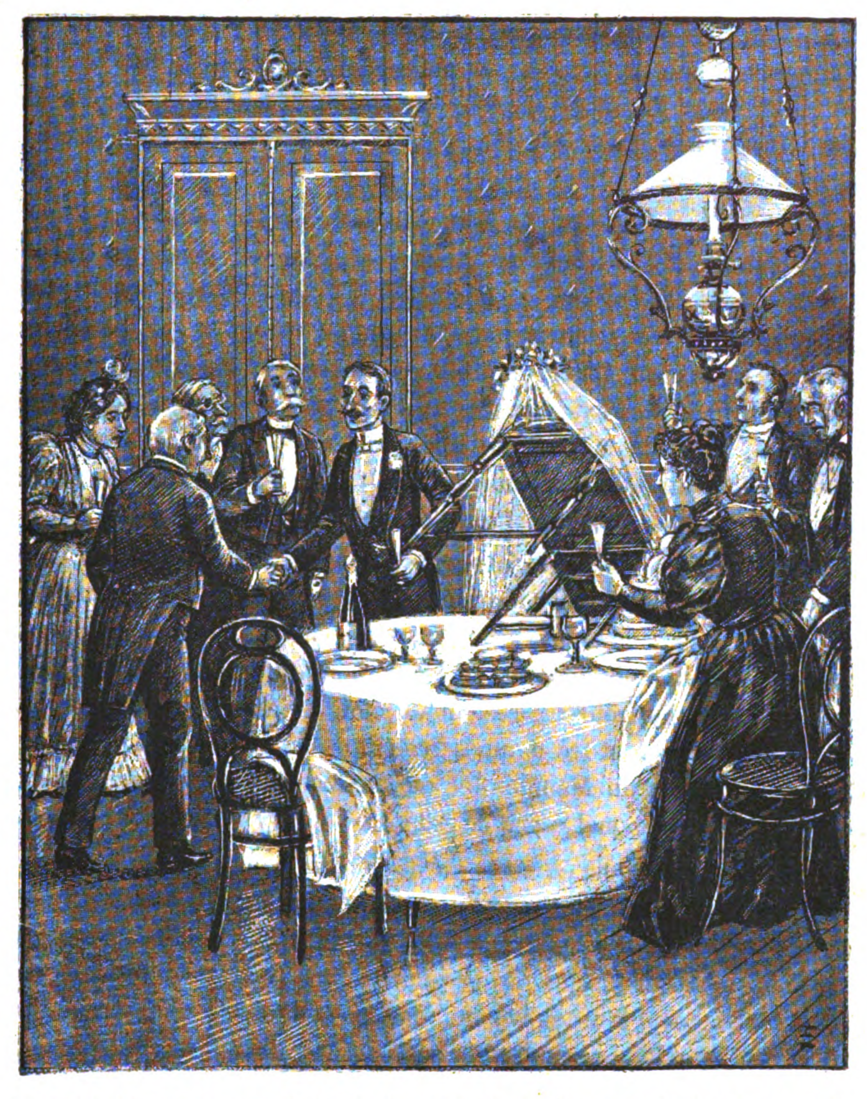
Les charlatans vulgaires, tout le monde les connaît. A propos du pseudo spiritisme, j'en ai présenté au lecteur un type entre mille, le Wilhelm Mannteuffel, de Berlin. Dans la pratique de la mancique, ces artisans de supercheries sont légion. L'Eglise condamne en bloc tous ces prétendus docteurs en science des choses cachées, parce que dans cet ordre d'idées le consultant ne peut avoir affaire qu'à des impostures ou à des diableries.

Nous ne devons pas chercher à connaître ainsi l'avenir ; c'est à la fois un péché et une sottise. Lorsque Dieu nous éprouve, nous commettons un crime contre lui, si, pour nous guider dans ce que nous avons à faire, nous recourons à Satan et à ses œuvres ; et, au surplus, tout en étant criminels, nous sommes imbéciles, puisque le démon ne peut rien nous apprendre des choses futures. Dans le cas d'une de ces épreuves de la vie, auxquelles je fais allusion, nous n'avons qu'une conduite à tenir : nous rendre dignes de Dieu et prier les saints d'intercéder pour nous.

Je vais me faire comprendre par un exemple bien simple. Il provoquera, sans doute, le rire chez les gens qui dénigrent ma publication ; peu m'importe ; leurs rires, pas plus que leurs attaques, ne m'empêcheront d'accomplir mon devoir.

Je prends donc un exemple parmi les faits les plus communs de la vie. Vous avez à soutenir un procès ; vous êtes dans votre droit, mais votre droit n'apparaît pas clairement aux magistrats chargés de juger, et vous avez contre vous une partie adverse dépourvue de scrupules et possédant une rouerie telle, que vous êtes menacé de perdre votre procès ; il serait juste que vous eussiez gain de cause, mais les magistrats sont des hommes et peuvent se tromper. Dans cette situation pénible, que fait souvent, trop souvent, une personne superstitieuse ? Elle va chez la tireuse de cartes et la consulte ; elle lui demande des renseignements sur les secrets du dossier de son adversaire ou sur toute autre chose dont elle s'imagine pouvoir tirer parti dans son procès. Eh bien, cela est mal, puisque l'Église condamne les pratiques de cette espèce, et cela est stupide, parce que le gain de votre procès ne dépend pas de la tireuse de cartes. Ce qu'il faut faire, le voici : prier Dieu d'éclairer les magistrats chargés de votre affaire ; reconnaître humblement que l'épreuve que vous subissez est méritée par vos péchés ;





La mariée table-gigogne avait été placée auprès de son époux spirituel, qui rayonnait. On but à la santé et au bonheur du couple. (Page 12.)

implorer la miséricorde divine ; vous remettre à fréquenter les sacrements, si vous avez eu à cet égard une négligence coupable ; enfin, mettre votre cause sous la protection de quelque grand saint ou de la bonne Mère. Un cierge brûlé en l'honneur de saint Joseph, croyez-moi, mes amis, vaudra beaucoup mieux, pour le gain de votre procès, qu'une consultation de la tireuse de cartes.

Maintenant, je dois, afin de parer à toute interprétation erronée au sujet

de l'étude qui va suivre, insister, plus que je ne l'ai fait à propos du pseudo-spiritisme, sur ce point essentiel : quand je dis qu'il y a supercherie de la part de tel charlatan, je ne prétends nullement poser comme principe absolu que jamais, dans les œuvres de ce charlatan, il n'y aura action démoniaque. Il ne faudrait pas se méprendre là-dessus, ni me faire dire ce que je ne dis pas.

Le charlatan est celui qui trompe volontairement la personne à qui il a affaire. Mannteuffel trichait en faisant tourner et parler la table ; le président de la *Germania* a démontré sa supercherie, sans réplique possible. Mais il y a eu tricherie, attendu que les choses se sont passées ainsi que j'en ai fait le récit. Quand la table, où censément l'esprit de Frédéric le Grand s'était insinué, s'exprimait avec des fautes d'orthographe, c'était le Mannteuffel, ignorant comme un âne, qui la faisait manœuvrer. Si, au contraire, elle avait écrit correctement, c'eût été une preuve que le charlatan n'était pour rien dans cette manifestation.

Ce qui est faux, ce qui est mensonge, c'est le système lui-même. Une table ne peut pas se mettre, tout naturellement, à tourner, sans aucune supercherie ; il n'y a pas de fluide nerveux. Un esprit de défunt, non plus, ne vient pas, à l'appel d'un médium, se loger dans une table ; sauf la permission de Dieu, les bienheureux restent au ciel, les âmes ayant à se purifier restent en purgatoire, et les damnés restent en enfer ; et ce n'est pas pour satisfaire le désir d'un Mannteuffel ou de tout autre charlatan que Dieu autoriserait n'importe quel esprit de défunt à venir se manifester sur terre.

Par contre, les démons, en vertu du décret divin qui les autorise à tenter les hommes dans le but de rendre plus grands en mérites ceux-ci dans leur résistance à la tentation, peuvent aller et venir par le monde et, à un moment donné, transformer le prestidigitateur en prestigiateur. Aussi, qu'une table vienne à tourner violemmont, en dehors de toute supercherie, — par exemple, si les personnes qui entourent le meuble font la chaîne avec la main renversée, la paume en l'air, — alors, c'est que dans la table il y a, non un fluide ni un esprit de défunt, mais bel et bien un démon qui l'anime. Si elle parle de choses vraiment secrètes, sans aucun compère, si elle dit des ordures, si elle prétend dévoiler l'avenir, plus de doute possible, c'est le diable qui est là.

Ceci est archiprouvé par une expérience qui a été faite bien des fois : il suffit de jeter quelques gouttes d'eau bénite sur la table en mouvement ou en train de parler, pour que la manifestation s'arrête instantanément. Le diable est parti.

Si le fluide nerveux existait et était une chose naturelle, ainsi que l'affirment certains catholiques ignorants, mais de bonne foi, trompés par le charla-

tanisme des braidistes et des mesmériens, comment et pourquoi l'eau bénite viendrait-elle contrecarrer l'action normale, naturelle, de ce fluide ?

Donc, que cela soit bien entendu entre mes lecteurs et moi : lorsque j'écris ces mots de charlatanisme, de charlatan, je désigne uniquement une œuvre ou un artisan de supercherie, à l'occasion d'une pratique où le surnaturel n'est pas entré en jeu, comme dans le cas de la première séance (celle de pseudo-spiritisme) de la *Germania* que j'ai racontée ; mais je suis parfaitement d'avis que le diable a parfois la malice de se servir même des charlatans pensant le moins à lui.

Et tout de suite je vais montrer une de ces manœuvres de Satan, en racontant la curieuse histoire de Wladimir.

Wladimir est vivant ; il habite Paris ; il est bien connu dans le monde des spirites, mais il n'est pas luciférien ; il appartient aux groupes qui ont adopté les théories de Rivail, dit Allan-Kardec. De son état, il est représentant d'une fabrique de pipes, et, comme tel, il est en relations quotidiennes avec les débitants de tabac de la capitale ; tout en leur faisant l'article pour les pipes de son patron, il s'efforce de les convaincre de la réalité du « peresprit » ; il tâche de leur glisser, mais gratuitement, son spiritisme ; gratuitement, car il n'en fait pas commerce ; il est du nombre des spirites qui paient, et non de la catégorie des Leymarie qui se font payer. C'est un convaincu.

En outre, Wladimir est veuf, deux fois veuf ; mais il en est, néanmoins, à sa quatrième femme. N'en soyez pas étonné outre mesure ; tout va s'expliquer.

La première femme de Wladimir était une mulâtresse, de la Martinique, assez jolie, en dépit de sa peau ultrà-brune ; elle avait, assure son mari, mille qualités : mais la principale, aux yeux de Wladimir, c'est que madame était spirite comme lui.

« Ils étaient âmes-sœurs, venues de l'ératicité », c'est-à-dire de l'éther ; « ces deux âmes-sœurs s'étaient rencontrées sur terre, vraiment destinées l'une à l'autre. » Du moins, telle est la conviction de Wladimir, et il ne manque pas de le répéter, chaque fois qu'il a occasion de parler de sa première défunte.

Ce mariage a été très heureux, paraît-il ; mais cette union si bien assortie fut de courte durée. La négresse de Wladimir mourut bientôt, emportée par une rapide maladie.

Wladimir n'ayant aucun goût pour le célibat, se remaria. Cette fois, il eut la malechance de ne pas tomber sur une âme-sœur. Sa deuxième épouse fut juste la contre-partie de la première. Loin d'être spirite, elle le contredisait à outrance, chaque fois qu'il ouvrait la bouche pour vanter le système d'Allan-Kardec. Elle lui faisait des scènes, se montrait emportée, cassait des

assiettes ; et, ce qui navrait surtout Wladimir, c'est que, lorsque la vaisselle volait en l'air dans la salle à manger, au milieu du repas, c'était par suite de projections absolument naturelles. Si les assiettes eussent volé d'elles mêmes contre les murs, l'époux-spirite se fût consolé; il eût triomphé même, ces incidents lui eussent permis d'épiloguer victorieusement sur le peresprit.

D'autre part, Mme Wladimir n° 2 était dépensière au-delà de toutes limites; en peu de temps, elle dévora à son infortuné époux les quatre cinquièmes de son petit avoir. Pourtant, le pauvre homme tenait quand même à cette femme revêche, gaspilleuse, acariâtre et pas spirite. Il avait toujours le secret espoir de la gagner à ses idées.

Il se disait qu'elle était au pouvoir d'un esprit ennemi de lui ; aussi, le soir, quand madame était endormie, il procédait sans bruit à des conjurations, conformément à un petit livre manuscrit qu'un médium de son groupe spirite lui avait vendu fort cher.

Par exemple, si madame venait à se réveiller pendant les simagrées du pauvre homme, elle coupait court, brusquement, à ces conjurations, avait ses nerfs, et souventes fois, dans une circonstance de ce genre, elle lui frictionna vigoureusement l'échine avec le premier objet venu, pelle ou pincettes, qui lui tombait sous la main.

On le voit, ce second mariage fut bien malheureux pour Wladimir ; aussi rendit-il grâces au peresprit d'Allan-Kardec, lorsque cette âme rebelle s'en retourna, un beau jour, dans l'ératicité.

Veuf pour la deuxième fois, Wladimir se posa une question :

— Dois-je encore me remarier ?

La réponse qu'il se fit fut : Oui... Mais avec qui contracterait-il un troisième hymen? Comment s'assurer que Mme Wladimir n° 3 serait bien une âme-sœur?...

Il passait ainsi en revue, par des démarches discrètes, toutes les familles en rapport avec lui et où se trouvait quelque aimable personne à marier. Peine et temps perdus ; il ne découvrait pas l'âme-sœur tant désirée.

Cependant, il voulait convoler, malgré tout, en troisièmes noces. Tantôt presque décidé, lorsqu'il songeait aux joies sans mélange de sa première union, tantôt rompant les pourparlers, au seul souvenir des infortunes terribles de son second mariage, il flottait constamment sur l'Océan troublé des hésitations, ne sachant que devenir, comme un navire en détresse, désemparé.

Il ne mangeait plus, ne buvait plus, ne dormait plus ; il maigrissait à vue d'œil.

Un soir, Wladimir assistait à une séance de son groupe spirite ; pas un seul des assistants n'appartenait à un triangle, je me hâte de le dire, et je

Tandis que Wladimir, les yeux fixés sur l'appareil, obéissait au commandement : « Attention ! ne bougeons plus », un compère dissimulé derrière lui mit rapidement en pose le mannequin recouvert de gaze. (Page 13.)

prie le lecteur de le retenir ; tous pseudo-spirites, charlatans ou gogos, aucun lucifèrien.

On forma la chaîne, et la table, servant aux opérations habituelles, tourna sans difficulté ; les émules du Mannteuffel berlinois faisaient merveille avec leurs petits trucs, dont les Wladimir et autres bons garçons ne s'apercevaient pas le moins du monde.

Tout à coup, la table s'arrêta net, résistant à ses entraîneurs ; mais, en



s'arrêtant, elle poussa un gros soupir, qui stupéfia l'assemblée. Chacun des charlatans et des mystificateurs complaisants se demandait lequel d'entre eux était l'auteur de cette comédie.

Puis, la table, se penchant vers Wladimir, dans un violent mouvement inattendu qui fit rompre la chaîne, esquissa comme une sorte de salut.

Cette fois, les charlatans et les mystificateurs de l'assistance se regardèrent, interdits ; eux qui se considéraient comme trompant les autres, ne savaient plus quelle contenance tenir. Quelques-uns même étaient assez effrayés. Au fond, ne croyant pas à leur peresprit, ils se demandaient de quelle nature était ce phénomène nouveau pour eux, tandis que les gogos, par contre, se montraient enchantés, ravis, voyant dans cette manifestation subite un peresprit de premier ordre.

Enfin, la table reprit sa position normale ; on reforma la chaîne ; mais on ne put obtenir du meuble aucun mouvement de rotation. La séance finit ainsi, chacun se retirant passablement intrigué.

En rentrant chez lui, Wladimir, resté seul, s'abîmant dans ses pensées, s'attarda quelques instants en son salon.

Là, nouveau phénomène. Tandis que ses yeux erraient mélancoliques, regardant tout ce qui l'entourait, mais comme quelqu'un qui ne les fixe sur rien, brusquement, son attention fut attirée par une petite table de fantaisie, une table-gigogne, qui semblait se mouvoir d'elle-même. Il observe avec soin ; il se tâte ; rêve-t-il ? Non, il est bien éveillé. La table-gigogne frappait d'un de ses pieds le parquet.

Pour le coup, Wladimir est ahuri. Jamais il n'avait vu une table manœuvrer de la sorte, sans le concours d'un médium.

Il s'enhardit, il s'approche. Evidemment, pense-t-il, il y a un esprit de défunt dans la table-gigogne, et cet esprit veut lui parler.

Alors, il l'interroge à la façon des pseudo-spirites. Il convient avec la table qu'elle lui répondra par des coups frappés, plus ou moins nombreux, dans l'ordre des lettres de l'alphabet.

Une conversation s'engage entre Wladimir et la petite table, le premier interrogeant et notant précieusement les réponses. Ce qui était étrange en ceci, c'est que le questionneur n'avait nul besoin de poser ses mains, doigts étendus, sur la table-gigogne ; ah ! certes, le fameux fluide n'était ici nullement nécessaire.

Et voici ce que la table-gigogne dit à Wladimir :

« — Je suis l'âme-sœur que tu cherches ; mais je ne veux point m'incorporer dans une femme dont tu ferais ton épouse... Je t'aime depuis bien longtemps... Ton premier mariage m'a irritée... Moi, femme-esprit, âme refusant toute alliance avec la matière, je te veux pour moi seule, et je te persécuterai si ta pensée va désormais à une humaine, vivante ou morte...



C'est moi qui ai tué ta première épouse, par jalousie, et ta seconde épouse, pour te rendre service... Veux-tu de moi pour épouse immatérielle ? Veux-tu t'unir spirituellement à moi ? »

Wladimir, de plus en plus surpris, au fur et à mesure que la table s'exprimait, demanda à réfléchir. Il ne s'attendait pas à ce qui lui arrivait. En somme, il était flatté d'être aimé d'un esprit-femme ; mais il n'avait jamais envisagé la perspective d'un mariage de ce genre.

Les jours suivants, il eut de nouvelles conversations avec sa table-gigogne.

L'esprit-femme lui apprit qu'il, ou, si vous aimez mieux, qu'*elle* avait décidément établi sa résidence dans ce meuble, et que c'était sous cette forme qu'elle ferait ménage avec lui, s'il consentait à lui accorder sa main.

Wladimir demeura quelque temps perplexe.

S'il eût été un bon catholique, il serait allé consulter un prêtre, et le ministre de Dieu aurait eu bientôt mis ordre à cette fantasmagorie diabolique. Il ne faut pas être grand clerc pour comprendre que le prétendu esprit-femme logé dans la table-gigogne était ni plus ni moins un démon, et nullement une âme-sœur, encore moins un perespiit. Une aspersion d'eau bénite, un exorcisme, voilà ce qui aurait promptement clos l'incident et rendu le calme au cerveau de Wladimir, hanté par une des plus absurdes superstitions.

Mais ce fut à ses amis médiums que Wladimir s'en vint faire part des déclarations si surprenantes de sa table-gigogne. Ceux-ci, n'ayant pas compris grand'chose à la première manifestation qui s'était produite en séance à l'égard de leur collègue, voulurent vérifier par eux-mêmes le fait. Seulement, en leur présence, la table demeura immobile et muette ; d'où ils conclurent entre eux que Wladimir était halluciné. Il ne l'était pas du tout. La vérité est que le diable, capricieux, comme on sait, ne daignait pas se déranger pour eux.

Entre eux, ils se dirent encore que, puisque leur collègue croyait fermement à la présence d'une âme-sœur dans sa table, il ne fallait pas l'en dissuader, et que c'était une occasion superbe de lui faire payer un festin pantagruélique.

Ils l'engagèrent donc à épouser sa table-gigogne, puisqu'elle le désirait tant.

Je n'invente rien ; cette histoire est absolument véridique, quoique interprétée de diverses façons. Le mariage de Wladimir avec une femme-esprit résidant dans une table-gigogne est un fait qui appartient aux annales du spiritisme parisien ; je ne sais s'il a été ou non mentionné dans quelque revue spirite, mais je le tiens d'une personne grave, très sérieuse, connaissant plusieurs des membres du groupe de Wladimir.

La noce a eu lieu dans toutes les regles, à Paris, quelque temps avant

l'affaire des photographies Buguet, et l'on va voir dans un instant comment ce mariage tout à fait hors de l'ordinaire se rattache à la photographie spirite.

Les invités, tous dans le secret de l'étrange aventure, se réunirent au domicile de Wladimir, où il fut procédé à la cérémonie conjugale, avant le balthazar de rigueur.

Si je suis bien informé, c'est Leymarie qui présidait et qui remplaça à la fois l'officier de l'état civil et le ministre du culte, pour cette union bizarre. La table-gigogne avait été revêtue d'un voile de mariée et d'une couronne de fleurs d'oranger.

On imita les formalités que tout le monde connaît. Le président de la réunion intime posa les questions d'usage. On assure que la table répondit « oui » à la mode spirite. Les uns pensèrent qu'il y avait un truc; les autres, qu'on avait vraiment affaire à un esprit-femme. Personne n'eut l'idée d'une manifestation diabolique. Le démon joua si bien son rôle que, Leymarie ayant demandé à la table-gigogne d'où venait l'esprit qui s'était établi en elle, les coups qu'elle frappa du pied donnèrent cette réponse :

« — J'habitais auparavant la planète Jupiter. »

Ce qui correspondait exactement à l'une des croyances des pseudo-spirites, lesquels, on ne l'ignore pas, s'imaginent que les âmes, après la mort, vont résider dans des planètes.

Ainsi, le démon agissait d'une façon indiscutable parmi les mystificateurs et les mystifiés, et, tout en se manifestant, il les trompait, il les entretenait habilement dans leur erreur. Allez donc dire après cela, aux naïfs invités de Wladimir, qu'il n'y a pas de peresprit !

Les manifestations, cependant, s'arrêtèrent là. Le repas ne fut marqué par aucun fait anormal. La mariée table-gigogne avait été placée auprès de son époux spirituel, qui rayonnait depuis l'instant où Leymarie avait prononcé le sacramentel : « Je vous unis. » On but, à de fréquentes reprises, à la santé et au bonheur du couple, et chacun emporta de cette journée un souvenir ineffaçable.

Les premiers mois de l'hymen se passèrent, pour Wladimir, dans une satisfaction des plus suaves. Durant des heures entières, il conversait avec sa table-gigogne, qui, pour lui seul, se livrait à des jeux tenant du prodige. Elle ouvrait brusquement et allongeait ses tablettes, puis les rentrait de même, manifestant ainsi comme une gaîté folle. Elle venait au-devant de lui, quand il rentrait du restaurant; car il prenait son repas dehors, Satan ne poussant pas la complaisance jusqu'à lui faire la surprise de déjeuners et de dîners qu'on n'aurait pu certes pas qualifier de tombés du ciel. Elle exécutait devant lui des danses, pirouettant sur un pied, se balançant avec mollesse

comme une almée, et ces exercices chorégraphiques le plongeaient dans le ravissement.

Quand Wladimir faisait à ses amis du groupe spirite des confidences sur les allégresses de son intérieur, ceux-ci le félicitaient et même accueillaient ses révélations avec des transports d'enthousiasme ; mais, à peine avait-il le dos tourné, qu'ils murmuraient tout bas entre eux :

— Wladimir est devenu fou !

Grande était leur erreur. Les phénomènes auxquels cet homme assistait pouvaient être incohérents, grotesques, extravagants ; mais ils étaient réels. Toutes les personnes qui ont vu des maisons hantées peuvent dire que le surnaturel diabolique atteint souvent les derniers degrés du ridicule.

Mais c'est ici que l'on constate comment la supercherie grossière vient parfois se mêler au pur diabolisme.

Quelque chose manquait au bonheur aveugle de Wladimir. En somme, il n'avait pas la moindre idée de la forme réelle de sa femme-esprit. Il ne connaissait que sa table-gigogne, laquelle était tout simplement une enveloppe matérielle, dénuée de toute poésie.

A ce sujet, il s'ouvrit à Leymarie, qui en conféra secrètement avec Buguet, photographe et médium pseudo-spirite. Peu après, les deux compères se concertaient et arrêtaient un projet, bientôt mis à exécution. Il s'agissait de mystifier Wladimir dans de vastes proportions.

Buguet fabriqua un mannequin enveloppé de gaze, et Leymarie persuada au mari de la table-gigogne d'aller se faire photographier chez Buguet. Une formule particulière d'évocation fut rédigée, grâce à laquelle la femme-esprit apparaîtrait auprès de son époux, au moment où celui-ci poserait devant l'objectif.

Wladimir, tenaillé par le désir de savoir à quoi s'en tenir sur la forme vraie de sa jovienne conjointe, se laissa volontiers convaincre. Buguet le portraictura, et, tandis que Wladimir, les yeux fixés sur l'appareil, obéissait au commandement : « Attention ! ne bougeons plus », un complice, dissimulé derrière lui, mit rapidement en pose le mannequin recouvert de gaze, réussit à disparaître sans bruit avant la fin de l'opération, et Wladimir eut ainsi une photographie lui donnant pour compagne une femme-fantôme, assez vague, mais dont il se déclara satisfait.

Telle fut l'origine des photographies spirites, qui conduisirent plus tard en correctionnelle les coryphées du pseudo-spiritisme parisien. Une supercherie avait été greffée sur du diabolisme réel.

Finalement, Wladimir se lassa de cet hymen par trop platonique. Sa femme-esprit, cessant un jour d'être jalouse, lui rendit sa parole, se laissa fléchir par ses supplications, promit de ne pas entraver une quatrième union,

la troisième avec une humaine, et lui annonça qu'elle retournait vivre dans la planète Jupiter. De ce jour, la table-gigogne redevint immobile.

Wladimir s'unit avec une spirite, plus ou moins femme de lettres ; ils vivent tous deux, s'accordant à merveille, lui, vendant toujours des pipes, et elle, Ludovique (c'est son nom), tricotant des bas bleus.

Cette histoire, qui jette une note gaie (1) dans l'étude de l'occultisme contemporain, méritait d'être rapportée, pour les raisons que j'ai indiquées plus haut. Elle montre que, même dans le milieu des mystificateurs et des mystifiés, le diable ne dédaigne pas parfois d'intervenir. Wladimir a beau ne pas être luciférien, il est évident qu'il a passé plusieurs mois de sa vie en commerce avec un démon, et il a certainement beaucoup plus de chances de finir en enfer qu'au ciel.

On n'en finirait plus, si l'on voulait raconter des anecdotes sur ce monde étonnamment naïf des mystifiés pseudo-spirites. Ils sont innombrables, dans les divers pays ; Paris, comme toutes les grandes villes, en pullule.

Tous n'appartiennent pas à des groupes organisés ; on en est arrivé à faire du spiritisme en famille.

Je prendrai pour exemple une famille de très braves gens, les Jacquet. Le chef de la famille, excellent homme, se croit magnétiseur ; cette idée lui est venue, parce qu'un jour le chat qu'il avait un moment fixé, s'était mis à fermer les yeux ; de là, il conclut que ses prunelles étaient deux sources abondantes de fluide.

Mᵐᵉ Jacquet, née Tenaille, d'un caractère assez espiègle, se rallia à l'opinion de son mari, et bientôt tout le monde devint spirite dans cet intérieur. La belle-mère, Mᵐᵉ Tenaille, ne fut pas la dernière à adopter la théorie de Fox. Amis, amies, parents et connaissances furent sollicités, gagnés, convaincus, ou firent semblant de l'être. La maison devint le foyer d'une société de spirites amateurs.

Les réceptions, consacrées à ces séances intimes, ont lieu le mercredi. L'esprit familier, qui prend ses ébats dans ce milieu, a déclaré se nommer Naudin. C'est au moyen d'une table ovale qu'on opère.

(1) Les tables tournantes ne se comportent pas toujours gaiement ou inoffensivement, lorsque le diable s'en mêle. On m'a cité le fait d'une de ces tables qui, à Lyon, il y a peu d'années, dans une société de pseudo-spirites amateurs, romp brusquement la chaîne des personnes qui l'entouraient, se précipita avec une hostilité marquée contre l'un des soi-disant médiums, et, le serrant fortement entre elle et le mur, lui fit souffrir une vraie torture jusqu'à ce qu'on vint le délivrer. La table ne lâcha prise que lorsqu'une des personnes présentes eut la bonne inspiration de faire un signe de croix, ayant compris alors que le perespṛit évoqué n'était autre qu'un démon. Cette personne, à la suite de cette aventure, se jura de ne plus se livrer aux passetemps du pseudo-spiritisme, et elle a tenu parole. Quant au médium à demi-écrasé, loin de renoncer à ces coupables pratiques, il n'en a été que plus ardent et croit plus que jamais à la puissance du perespṛit. Je tiens ce fait d'un saint religieux qui en a eu confidence et qui, bien entendu, a gardé et garde le secret sur les personnes en cause. Les tables tournantes peuvent donc être considerées, en certains cas, comme des preuves de la possession des objets par le diable.

Des observateurs malins ont fait la remarque que l'esprit Naudin donne toujours raison à Mme Jacquet contre son mari, lorsqu'ils ne sont pas d'accord sur une question quelconque. Ainsi, quand monsieur et madame ont décidé une partie de plaisir pour le dimanche suivant, et que madame voudrait, par exemple, que l'on allât à Montmorency, tandis que monsieur opine pour aller à Fontenay-aux-Roses, on consulte la table ovale, et l'esprit Naudin répond, à coups de pied sur le parquet, que la partie devra se faire à Montmorency. Si Jacquet et sa femme ont un placement à faire et qu'il y ait discussion sur la valeur à acheter, la table ovale est mise en demeure d'indiquer l'obligation la plus avantageuse, et l'esprit Naudin confirme invariablement le choix, la préférence de Mme Jacquet. Il en résulte que l'esprit de la table ovale porte la culotte dans le ménage.

Ce spiritisme-là, entre amateurs, fait tache d'huile; il s'étend de famille en famille.

Un jour, les époux Jacquet avaient été invités à un thé spirite chez des amis. Ils arrivèrent en retard. On avait déjà commencé à évoquer; c'est à Cagliostro qu'on avait fait appel. Seulement, à peine dans la table, l'esprit Cagliostro déclara qu'il s'y trouvait mal à l'aise et qu'il finirait la soirée assis dans un grand fauteuil; il désigna le fauteuil à sa convenance parmi ceux du salon. Tout le monde fit cercle autour du fauteuil choisi, et, la table ayant cessé de parler (le mystificateur de la société ayant arrêté son jeu), chacun fut persuadé que Cagliostro, tout en demeurant invisible, était là. On était dans l'attente de ce que l'esprit allait faire.

Soudain, le timbre de la porte d'entrée résonne; on ouvre; ce sont les retardataires qui arrivent, M. et Mme Jacquet.

Ils s'excusent, on les complimente néanmoins, et l'excellent Jacquet, ignorant ce qui venait de se passer au début de la séance qu'il interrompait, va s'asseoir dans le grand fauteuil.

Exclamations du maître et de la maîtresse de la maison, ainsi que des invités :

— Que faites-vous, grands dieux ! crie-t-on à Jacquet; vous vous asseyez sur Cagliostro !...

Jacquet ne fait qu'un bond hors du fauteuil, honteux, confus de son inconvenance à l'égard d'un tel esprit. Bien bas, il s'incline devant le meuble, demande pardon humblement, supplie Cagliostro de ne pas lui en vouloir et lui offre toutes les réparations qu'il pourra désirer.

Comme on le pense, cet accident jeta un froid. On eut beau interroger la table, elle ne répondit que par des lettres ne formant aucun mot; le mystificateur de la société s'amusait d'une autre manière que tout à l'heure. Quant au fauteuil, il ne donna lieu à aucun prestige. On avait espéré que Cagliostro se montrerait, assis là, en fantôme phosphorescent, et à cet effet

on éteignit les lumières; mais nul fantôme ne se montra. D'où l'assistance conclut que Cagliostro, vexé, s'en était allé.

Cette mésaventure est un point noir dans l'existence de l'excellent Jacquet. Il en traîne lugubrement le souvenir, comme un remords; il ne se pardonne pas de s'être assis sur Cagliostro et d'avoir ainsi fait manquer une séance de spiritisme.

Il était bon de parler, en quelques lignes, de cette naïveté des gens superstitieux; oubliant les enseignements de l'Eglise, ils vont se livrer aux mystificateurs, pour qui ils sont un sujet de moquerie, et aux charlatans, dont ils remplissent bénévolement la caisse.

Ils ne voient pas les dangers qu'ils courent, en cultivant le pseudo-spiritisme même le plus anodin; car ils commencent par être la proie des Mannteuffel et finissent par être celle des démons.

On ne saurait trop insister là-dessus : la supercherie, remplaçant les œuvres vraiment diaboliques, met les âmes en péril; elle est le premier degré de cette échelle descendante qui conduit à l'enfer. Les charlatans ne sont pas seulement coupables en soutirant les gros sous des naïfs; ils les habituent à des pratiques funestes. De même que des pseudo-spirites on passe aux vocates procédants et de ceux-ci aux vocates élus, de même, dans les œuvres manciques, on passe des cartes et du marc de café à l'anthropomancie et à la cabale.

Nous allons donc étudier la magie divinatoire, en la scindant en trois parties, en la graduant par trois catégories :

1° Rapide exposé des œuvres manciques de mince importance, exploitées surtout par les charlatans vulgaires :

2° Les œuvres manciques criminelles ;

3° La mancique diabolique.

Il me faudrait plusieurs gros volumes pour passer en revue, avec quelques détails, les divisions infinies de la mancique, telle qu'elle a été pratiquée dans les temps anciens, telle qu'elle l'est encore de nos jours; car c'est bien de l'occultisme qu'on peut dire avec raison : « Rien de nouveau ! » Je dois donc me borner ici à dresser un tableau succinct, qui ne comprendra que les pratiques divinatoires les plus usitées.

Les voici, par ordre alphabétique :

Aéromancie. C'est là un mode de divination auquel se rattachent tous les prétendus signes prophétiques tirés de la pluie, du vent, de l'orage, en un mot des diverses perturbations atmosphériques.

Alectryomancie. Cette divination s'opère au moyen d'un coq. Ceux qui croient à cette superstition placent des grains de blé répartis dans les diverses



La table, rompant brusquement la chaîne des personnes qui l'entouraient, se précipita avec une hostilité marquée contre l'un des soi-disant médiums et le serra fortement entre elle et le mur. (Page 14.)

cases d'un grand casier plat, qu'on pose sur le sol; chaque case porte une lettre de l'alphabet. On place un coq sur le casier et l'on inscrit les lettres où le volatile a pris au hasard des grains.

On raconte que l'empereur Valens croyait à ce mode de divination et qu'il y recourut pour découvrir quel personnage de l'empire était désigné par le destin pour lui succéder. Il comptait ainsi, dit la légende, s'opposer à l'accomplissement du destin et faire périr son successeur. Le coq ayant mangé les grains qui se trouvaient sur les lettres TH. É. O. D., Valens fit mourir tous ceux dont le nom commençait par ces lettres; malgré cela, il n'atteignit pas son successeur,

qui fut Théodose-le-Grand. Je n'ai pas besoin de dire que cette légende n'a rien d'authentique ; elle a été imaginée par les occultistes, qui se sont attachés à mettre à la mode l'alectryomancie.

Alomancie. Divination par le sel ; elle est encore en usage. Bien des gens, de nos jours, regardent comme un présage de mauvais augure le renversement d'une salière. Il est vrai que d'autres tiennent cet accident pour un bon signe. Les avis sont partagés, on le voit, ce qui prouve, une fois de plus, l'absurdité de ces superstitions.

Un poète malicieux a composé, à ce sujet, un sixain plein de bon sens sous sa fine ironie :

Si vous renversez la salière,
Parfois un malheur surviendra ;
Mais, d'autres fois, il adviendra
Précisément tout le contraire ;
Enfin, il est des cas où rien
N'arrivera, ni mal ni bien.

Amniomancie. Divination introduite par les sages-femmes, pour prédire censément la fortune du nouveau-né par la considération de la membrane appelée en grec *amnios*, dont il est quelquefois revêtu. C'est ce que rappelle le proverbe vulgaire : « être né coiffé ».

Anthropomancie. C'est la divination, suivant un sacrifice humain, principalement par l'inspection des entrailles de la victime, mancique criminelle au plus haut degré, dont je parlerai amplement plus loin.

Arithmancie. Divination par les nombres.

Aruspicine. Nous la retrouverons plus loin ; elle a trait à l'inspection des entrailles des victimes.

Astrologie. Très pratiquée de nos jours et devenue la mancique essentiellement diabolique chez les cabalistes. Elle aura un chapitre spécial, où nous verrons reparaître Adriano Lemmi.

Capnomancie. Divination par l'inspection de la fumée des sacrifices ou de celle des cassolettes à parfums.

Cartomancie. Par les cartes ; cette superstition mérite quelques pages ; elle fleurit plus que jamais en ce pauvre siècle de soi-disant esprits forts.

Catoptromancie. Divination au moyen d'un miroir.

Chiromancie. Par les lignes de la main. Même observation que pour la cartomancie.

Cléromancie. Divination par les sorts.

Coskinomancie. Divination par le crible. Vulgairement : « tourner le sas ». Encore en usage dans ces derniers temps.

« Il y a encore trente ans, dit un professeur de superstition dans un manuscrit curieux que j'ai eu sous les yeux, je me suis servi trois fois de ce genre de divination : la première fois, à l'occasion d'un vol ; la deuxième, pour découvrir un envieux qui m'avait brisé des filets à prendre les oiseaux ; et la troisième,



pour découvrir qui avait un chien à moi, que j'aimais beaucoup. La chose m'a toujours réussi. »

Le mage en question dit peut-être la vérité ; mais alors c'est que l'opération a réussi par l'intervention invisible d'un diable, ces trois expériences s'étant appliquées à des faits présents ou passés, ce qui est dans la compétence du démon.

Mais si messire Satanas ne se met pas de la partie, l'opération, livrée au hasard, n'a plus aucune certitude de résultat.

En voici la preuve par le récit d'un contemporain :

« Je me suis trouvé un jour dans une maison, à Bourges, dans le temps qu'on pratiquait cette sorte de divination, pour savoir si une servante avait dérobé quelque vaisselle d'argent que l'on ne pouvait trouver. Pour tourner le sas (le crible), on ficha des ciseaux dans son châssis ; puis, deux personnes, le tenant suspendu en l'air, chacun sur un de ses pouces mis sous chaque anneau des ciseaux, prononçaient quelques paroles avec le nom de la servante, prétendant que, si le sas tournait, ce serait signe qu'elle était coupable. Le sas tourna, et pourtant il fut reconnu plus tard que la servante était tout à fait innocente de ce larcin. »

Cromniomancie. Divination des plus sottes, pratiquée en Allemagne. Le soi-disant devin, à qui une fille à marier se présente pour savoir le nom de celui qu'elle doit épouser, lui fait écrire sur l'écorce d'un certain nombre d'oignons les noms de ses demandeurs (autant d'oignons que de prétendants). Après quoi, la jeune fille enterre ces oignons, persuadée que celui qui germera le premier représente le mari avec lequel elle a le plus de chances d'être heureuse.

Dactylomancie. Divination par des anneaux enchantés.

Géomancie. Divination par l'inspection de certaines figures formées sur la terre.

Hydromancie. Divination par l'inspection des phénomènes de l'eau. On en distingue huit espèces.

Oomancie ou Ooscopie. Divination au moyen d'œufs. Mlle Lenormand a rendu fameuse cette divination, très en vogue de nos jours.

Onéiromancie ou Onéirocritie. Divination par l'interprétation des songes. Elle a été de tout temps fort pratiquée, et j'aurai d'autant plus à en parler tout à l'heure qu'il sera utile de montrer comment le démon peut exercer son action par ce moyen détourné.

Ornithoscopie. Divination par le vol, le chant et la manière de manger des oiseaux.

Physionomancie. Par l'inspection des traits du visage.

Pyromancie. Par le feu ou par la manière dont brûlent divers objets jetés au feu.

Rabdomancie. Par la baguette dite divinatoire.

Ce tableau, que je pourrai allonger de l'énumération de cinquante autres *mancies*, suffit pour indiquer quel vaste champ le diable a ouvert aux charlatans, qu'ils soient ou non directement ses adeptes, et qui, en tout cas,



faussent l'esprit des naïfs en les poussant à découvrir les secrets de leur avenir.

Une grande partie de ces pratiques, intimément liées au caractère des religions païennes, sont tombées en désuétude, grâce aux lumières apportées à l'humanité par le christianisme; mais il semble que, dans ces derniers temps, surtout depuis la Révolution, dont le succès a donné espoir au prince des ténèbres, elles ont repris et reprennent tous les jours force et vigueur. Les journaux en sont même arrivés à donner les noms et adresses des prétendus devins et des sybilles à tant la séance.

Parmi les procédés les plus fréquemment employés à notre époque, il me faut citer la *chiromancie*, la *cartomancie* et l'*onéirocritie*, qui méritent quelques détails.

On y peut joindre la *cléromancie* ou *rhapsodomancie*, qui compte aujourd'hui de fervents amateurs chez nos nouveaux mages. C'est ainsi qu'un rédacteur d'un de ces organes de l'occultisme moderne qui ne peuvent être compris, en général, que par les initiés, énumérait il n'y a pas longtemps quelques-unes des expériences qu'il a faites de nombreux procédés de divination artificielle, et il citait avec une complaisance toute particulière celle des sorts dits *virgiliens* au moyen-âge, parce qu'alors Virgile était l'oracle favori des devins.

« Il y a, dit-il, une foule d'autres moyens et instruments artificiels de divination : sorts des dés, des saints, des évangiles, des lettres, sorts homériques et virgiliens, et même d'autres livres ; mais il est à remarquer que tous les livres n'y conviennent pas également. D'après les expériences nombreuses que j'en ai faites, l'*Odyssée* est préférable à l'*Iliade* ; l'*Enéïde* donne aussi de bons résultats. J'ai eu souvent à me louer du petit *Traité de l'Ame*, de Cassiodore ; mais la Bible est encore ce qu'il y a de meilleur. Au surplus, c'est à chacun à se guider sur sa propre expérience. Il semble que les livres spirituels sont les meilleurs ; mais c'est peut-être, du moins en partie, question de personnes (1). »

Il est à regretter que l'auteur ne nous ait pas fait part des révélations frappantes qu'il a puisées dans l'*Odyssée* ou le petit *Traité de l'Ame*, de Cassiodore. Mais ce qu'il faut surtout voir en ceci, c'est la constante préoccupation que les fils du diable ont de singer les choses saintes.

Chacun sait que rien ne vaut une bonne lecture de l'*Imitation de Jésus-Christ*, suivie d'une méditation, pour prendre conseil quand on est embarrassé dans certaines circonstances de la vie. Nous prions Dieu de nous éclairer, et nous ouvrons un de ces bons livres de piété, où l'âme se réconforte toujours ; mais ce n'est nullement pour y chercher les mystères de

(1) L'*Initiation*, 2e année, n° du 5 février 1889, page 105.

l'avenir, c'est pour y puiser une inspiration, et souvent Dieu répond à cette prière du croyant, en lui faisant ouvrir le bon livre juste à l'endroit qui s'applique à son cas.

Les gens superstitieux, au contraire, se font un jeu de chercher, en ouvrant au hasard même un livre saint qu'ils profanent ainsi, quelle ligne sur laquelle tombera leur regard pourra leur apprendre une chose future. Telle est la cléromancie. Cependant, il est juste de dire que les mages du XIXe siècle s'y livrent surtout à titre de passe-temps; ils réservent toutes leurs forces et tout leur enthousiasme pour des choses plus diaboliques, l'astrologie, par exemple, et la cabale.

A. — CHIROMANCIE

De tous les procédés divinatoires dus au charlatanisme inspiré consciemment ou inconsciemment par le démon, ceux qui ont eu le plus de persistance et de vogue dans les temps modernes, sont à coup sûr les procédés qui ont pour objet l'examen du corps de l'homme, afin d'en tirer d'abord des inductions, très hasardées, ceci soit dit avant tout, sur les qualités ou défauts, les passions ou les habitudes de l'âme, pour aller de là jusqu'à la divination et à la prétendue prédiction des faits à venir. De tout temps, l'homme a cherché à lire les caractères invisibles de l'âme sur le visage, sur la physionomie humaine, et de là sont nées ces sciences d'observation, plus ou moins conjecturales, qui ont passionné à certaines époques la curiosité publique sous les noms de *physiognomonie*, de *phrénologie*, de *crâniascopie*. D'après saint Jérôme, « le visage est le miroir de l'âme, et les yeux, en gardant le silence, découvrent les secrets de l'esprit. »

Mais le visage est un miroir trop mobile, et dont les images sont dépendantes jusqu'à un certain point de la volonté humaine. Quant à la phrénologie et à la crânioscopie (systèmes de Spurzheim, de Gall et autres analogues), il fut trop facilement démontré par l'expérience qu'il n'y avait au fond de ces merveilleuses théories physiologiques que pure fantaisie, conceptions puériles et absurdes. Restait la main, ce miroir que rien ne peut troubler, disent les sorciers modernes, ce miroir toujours prêt à livrer les secrets cachés dans le dédale de ses lignes ou sous les rugosités plus ou moins apparentes de ses protubérances; la *chiromancie*, victorieuse de ses sœurs détrônées, continue à passionner les esprits faibles du vulgaire, les âmes crédules détournées de Dieu par la superstition, dupes toutes prêtes à l'exploitation du premier charlatan venu.

Du reste, la chirômancie a pour elle, à défaut de mérite, un attrait, un prestige auquel les esprits qui se disent indépendants ont peine à se soustraire : l'antiquité. L'art de prédire l'avenir par l'inspection de la main



remonte aux époques fabuleuses des plus anciennes traditions orientales. C'est une opinion, volontiers acceptée aujourd'hui, que les Egyptiens, Bohémiens, Gitanos, Zingari, Gypsies, qui ont importé cette prétendue science en Europe au xve siècle, sont tous originaux de l'Hindoustan.

En 1412, arrivait à Paris une troupe de Bohémiens à la figure basanée, aux cheveux noirs et crépus, parlant une langue inconnue de l'Europe. Ils furent logés au village de la Chapelle-Saint-Denis, où on alla les voir en foule. « Il y avait parmi eux, dit Pasquier, des femmes qui regardaient dans les mains. » Cette apparition fit à Paris une sensation profonde.

L'Eglise, toujours vigilante au salut de ses enfants, s'en émut, devina le danger et essaya de le prévenir. L'évêque de Paris excommunia cette horde sauvage et la fit chasser de la capitale. En vrais fils du diable et bravant l'anathème et la juste proscription, les Bohémiens se multiplièrent tellement dans toute la France qu'en 1560 les Etats d'Orléans jugèrent nécessaire d'en purger le royaume. Ils se réfugièrent en Allemagne, en Hongrie, et dans les autres parties de l'Europe, et ne cessèrent depuis d'y exercer leur métier de diseurs de bonne aventure.

On évalue aujourd'hui à 2.000 le nombre des Bohémiens errant sur la surface de la France, et leur nombre total en Europe à 700.000.

Leur industrie se répandit rapidement en France, grâce aux nombreux ouvrages, édités depuis l'origine de l'imprimerie (1), sur la matière, et qui devinrent bientôt populaires. La chiromancie fit une guerre ouverte à l'astrologie, et n'eut pas de peine à la détrôner dans l'estime du vulgaire. Un seul chiromancien, qui courut la France et l'Allemagne de 1597 à 1599, prétendit démontrer à 100.000 personnes qu'il était plus assuré de ses pronostications que tous les Généthliaques de son siècle. Il y eut cependant un essai de fusion entre ces deux sciences, et l'astrologie parvint à se glisser jusque dans la chiromancie. Chacune des régions de la main fut soumise à l'influence d'une planète.

Il suffirait de rapprocher les diverses théories des chiromanciens (on compte jusqu'à 433 systèmes différents) pour montrer combien elles diffèrent entre elles sur des points importants, et par conséquent combien elles méritent peu de créance. Si je fais à ces calembredaines l'honneur de les faire figurer dans cet ouvrage, c'est parce que je tiens à laisser au public catholique un ouvrage complet, et qu'il n'est pas inutile de combattre Satan même dans ses manifestations les plus puériles.

Avec d'Arpentigny et Desbarolles, vers 1856, la chiromancie a essayé de se relever de l'abjection dans laquelle elle était tombée, en revêtant des

(1) Un des premiers ouvrages sortis des presses d'Allemagne est un *Traité de Chiromancie*, attribué à Aristote.



allures scientifiques et en se rattachant aux enseignements des cabalistes (1) ; et tel fut le succès de cet essai de rénovation satanique que Desbarolles pouvait s'écrier : « On rit encore de la phrénologie, de la chiromancie, des sciences occultes ; mais on rit moins déjà parce que le jour se fait, parce que, tôt ou tard, la vérité arrive toujours. »

La grande nouveauté du système de Desbarolles (qui n'en était pas moins un praticien avisé, cherchant, comme il le disait, dans le métier de devin une compensation légère à la rivalité de ses innombrables adeptes élevés tout d'un coup à la hauteur du maître), consistait surtout dans ce retour aux vieilles doctrines chiromanciennes que les chiromanciens vulgaires n'ont pu détruire. « La Kabbale seule, s'écriait-il d'un ton triomphant, m'indiqua le vrai chemin et la base véritable de la chiromancie, c'est-à-dire, le *Système des signatures astrales*, indiqué dans un chapitre important de mon livre, sous le titre : *L'homme en rapport avec les astres*. »

La chiromancie, ainsi entendue, devient, proprement, une branche de l'astrologie et mériterait d'être traitée comme telle, si, avec toute la bonne volonté du monde, on pouvait apercevoir le moindre lien logique et nécessaire entre ces deux pseudo-sciences ; la vérité est que cette couleur d'astrologie cabaliste donnée à la chiromancie n'est en réalité, chez Desbarolles et ses disciples, qu'un prestige menteur, un charlatanisme de plus.

Il suffit, pour s'en convaincre, de citer quelques lignes d'un portrait quelconque tracé par Desbarolles dans sa manière astrologico-chiromancienne.

Mais ces lignes seraient absolument inintelligibles, si je ne résumais pas préalablement la doctrine fondamentale de la chiromancie moderne. Voici, en quelques lignes, d'après les deux grands maîtres de l'art, d'Arpentigny et Desbarolles, les points principaux de cette doctrine, et sa genèse.

Le capitaine d'Arpentigny nous raconte lui-même qu'étant très jeune, en province, il était souvent invité aux soirées que donnait le propriétaire d'un château de son voisinage. Grand amateur de mécanique et de sciences exactes, ce dernier recevait de préférence des géomètres, des mécaniciens ; tandis que sa femme, dont les aptitudes et les goûts étaient tout différents, réservait son jour de réception à des artistes. N'étant ni artiste ni savant, M. d'Arpentigny était également invité par les deux époux.

Ce fut, à l'en croire, dans ces soirées qu'il fut frappé des contrastes qu'offraient les physionomies de personnes de caractères si différents.

Chez les invités du mari, les mathématiciens, les géomètres, les indus-

(1) Au dire des occultistes, la Cabale ou Kabbale est l'ensemble des révélations orales communiquées par Dieu (?) à Adam selon les uns, à Abraham selon les autres, et transmises depuis par une chaîne non interrompue d'initiés. Cette doctrine est renfermée plus spécialement dans le *Zohar*, commentaire du Pentateuque, écrit en araméen, la Bible des cabalistes.



triels, il remarqua des mains aux doigts noueux ; tandis que chez les artistes habitués du salon de la dame, il ne rencontrait que des doigts lisses. Ce fut le point de départ de ses premières observations.

Plus tard, étant officier en Andalousie, il fut accosté sur une route par une *hechicera* (sorte de bohémienne) qui lui demanda sa main afin de tirer son horoscope.

« Cette fille, dit M. Gourdon de Genouilhac (1), qui accusait le type mauresque dans toute sa pureté, était fort belle, et elle sollicitait avec instance. D'Arpentigny consentit volontiers à soumettre, en riant, sa main à son investigation et à entendre débiter gravement je ne sais quelle prédiction mirifique, en rapport avec la générosité du lieutenant qui, tout en continuant sa route, songeait à cette forme de divination par les lignes de la main, et à certains termes bizarres dont s'était servie la bohémienne, qui avaient attiré son attention. Il se dit que si la chiromancie pratiquée par les bohémiens et les bateleurs ignorants n'était qu'une innocente supercherie destinée à leur procurer de gros sous, il n'en était pas moins vrai qu'en étalant leur prétendue science, ces mêmes gens ne faisaient que répéter des mots qu'ils tenaient de leurs pères, qui les avaient appris de leurs devanciers. »

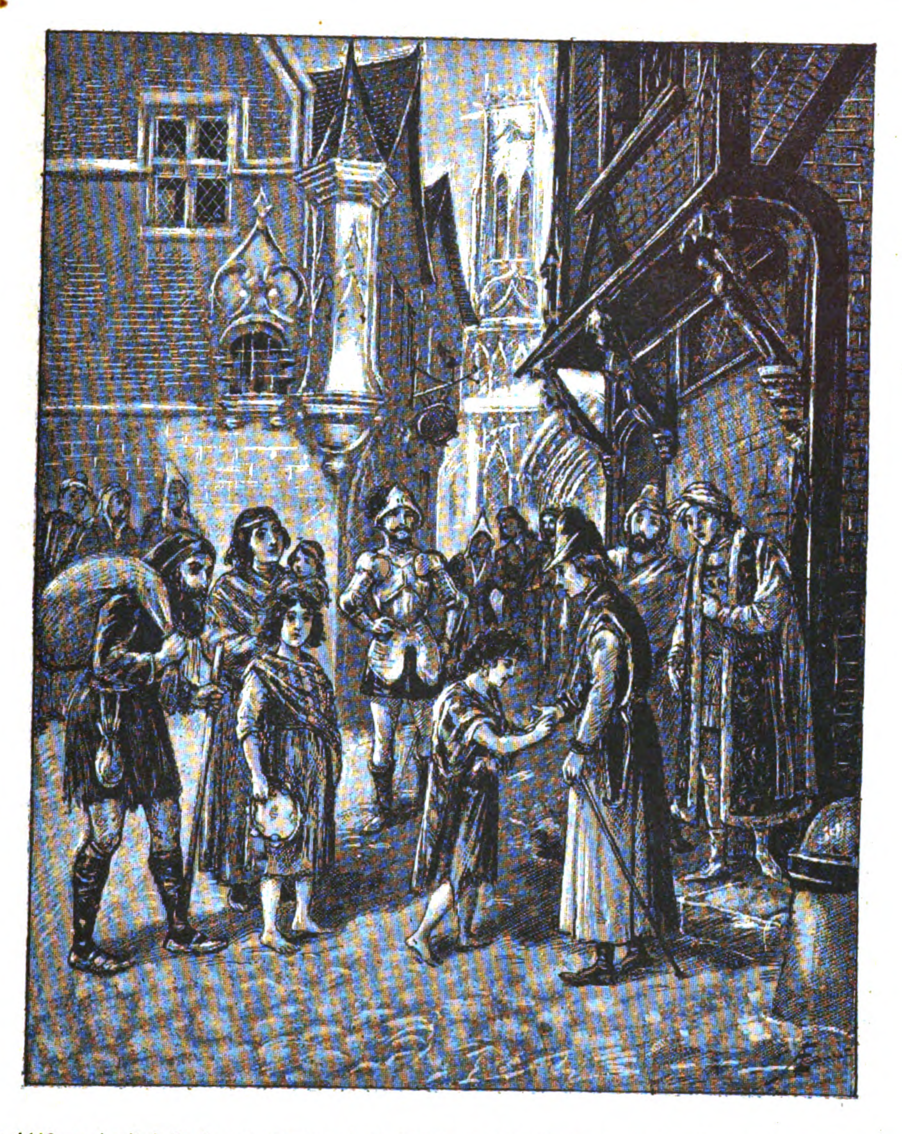
Pendant trente ans, le capitaine d'Arpentigny étudia les différentes formes de la main dans tous les milieux, et classa les mains en différents genres d'après leurs caractères généraux, les nodosités des articulations, la forme des doigts et leurs proportions.

Voici un spécimen de ses prétendus résultats :

Il y a deux sortes de nœuds : le nœud d'ordre dans les idées, et le nœud d'ordre matériel. Le premier se trouve entre la phalange onglée et la suivante ; le second entre la seconde phalange et la troisième. Les phalanges ont chacune une signification particulière : la phalange qui tient à la partie charnue de la main représente la matière ; la seconde, ou médiane, représente la raison, le monde intellectuel et moral ; l'onglée représente l'idéalisme, l'inspiration, la spontanéité. La signification des nœuds sera modifiée selon la forme de la phalange onglée, c'est-à-dire selon que les doigts seront ou pointus, ou carrés, ou spatulés, ou mixtes ou élémentaires. Les doigts pointus ont la signification de la phalange onglée : invention, poésie, religion. Les doigts carrés ont celle de la phalange médiane : raison, ordre, régularité, convenance, etc., etc.

Ces classifications, déjà très compliquées chez d'Arpentigny, se compliquèrent encore chez Desbarolles de toutes les rêveries de l'ancienne chiromancie ressuscitée. Il adopta cette opinion des chiromanciens que l'influence du *fluide astral* non seulement a une action constante dans la main, mais

(1) *La Science de la Main*, par le capitaine d'Arpentigny. Préface de M. Gourdon de Genouilhac.



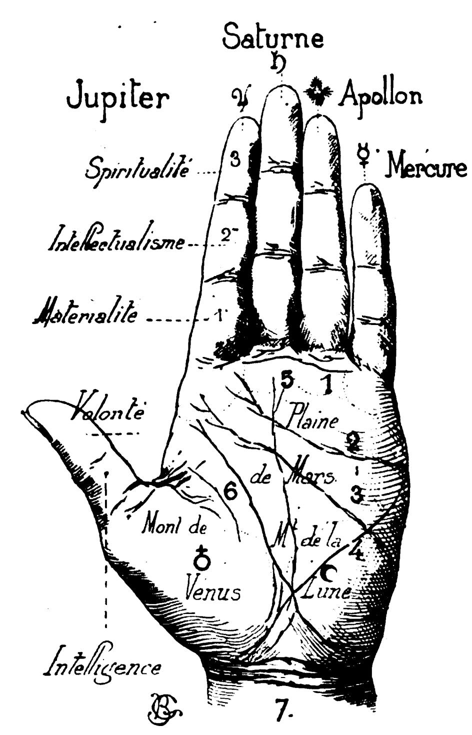
En 1442, arrivait à Paris une troupe de bohémiens, à la figure basanée. Il y avait, parmi eux, dit Pasquier, « des femmes qui regardaient dans les mains. » (Page 22.)

que, selon la nature de l'astre, cette influence grave dans la main des signes visibles appelés stigmates des astres. Tout l'art du chiromancien consistera à découvrir les concordances entre les significations déjà remarquées et les signatures astrales, doigt par doigt, ligne par ligne.

Comme on le voit, c'est de la divagation pure.

Chaque doigt et chaque saillie à la base du doigt, appelée *mont*, ont un stigmate astral particulier : le pouce et la protubérance qui forme sa racine

appartiennent à *Vénus*; l'index, à *Jupiter*; le médius, à *Saturne*; l'annulaire, à *Apollon*, c'est-à-dire au *Soleil*, et l'auriculaire à *Mercure*.



La partie volante de la main, la percussion, s'appelle la *plaine de Mars* (1). En regard de Vénus, de la passion physique, se trouve *la Lune* (4), ou l'imagination.

Ajoutez à cela la topographie des lignes de la main, parmi lesquelles on distingue sept lignes principales :

La ligne du cœur, ligne oblique qui va du mont de Mercure à celui de Jupiter (2);

La ligne de tête (3), qui va du mont de Mars au bas du mont de Jupiter;

La ligne de vie, qui contourne le mont de Vénus (6);

La ligne du foie ou de la santé, qui, du mont de Mercure, descend entre la ligne de vie et le mont de la Lune (4);

La ligne de fatalité, qui descend de Saturne, en traversant toute la paume de la main (5);

Le bracelet, la ligne ou les lignes qui forment un bracelet à la naissance du poignet (7);

L'anneau de Vénus, ligne qui s'étend en demi-cercle au-dessous de Saturne et d'Apollon (1);

Les lignes de tête, de cœur, de fatalité et de vie forment la lettre M.

Selon la théorie des chiromanciens, on doit examiner une ligne non seulement dans sa nature propre, c'est-à-dire voir avec soin si elle est longue ou courte, régulière ou brisée, profonde ou large, colorée ou pâle, mais encore dans les signes caractéristiques qui viennent s'y ajouter, signes dont voici les principaux :

Les *rameaux*, qui se voient à l'extrémité des lignes; les *points* blancs ou rouges qui se montrent dans chaque ligne; le *rond*, signe de mauvais présage sur une ligne, mais considéré comme un heureux présage lorsqu'il est sur un mont; la *chaîne* ou la *grille*, signes d'obstacles et de luttes; l'*île*, l'un des signes les plus dangereux et les plus défavorables; les *croix*, dont la signification varie suivant leur situation; l'*étoile*, signe d'une fatalité heureuse ou malheureuse, selon l'endroit qu'elle occupe; le *carré*, qui se

rencontre souvent dans la paume, et qui indique, près de Mars, le sang-froid, et sur le mont de Vénus, la prison ou le couvent; les *barres*, les *traits* ou petites lignes, et enfin le *croissant*, qui, s'il se trouve sur le mont de la Lune, indique une influence funeste exercée par les femmes.

Puis, vient l'observation des angles et quadrangles formés par les différentes lignes de la main, la mesure de la ligne de vie, partagée par les cabalistes en dix degrés de chacun dix années, et par d'autres en sept.

Ces indications sommaires suffiront pour donner une idée de la multiplicité infinie des présages qu'un charlatan ingénieux peut tirer de toute cette complication de signes particuliers à chacune des mains observées; et l'ingéniosité de nos chiromanciens dépasse toute imagination! Ecoutons, par exemple, Desbarolles nous traçant le portrait d'un certain Jacob de La Cottière. Ce Jacob de La Cottière, un de ses plus chauds adeptes, était un journaliste qui, en retour de cette faveur du maître, publiait dans tous les journaux son éloge enthousiaste.

« Est-il artiste? écrivait Desbarolles. Oui! Par le doigt long du Soleil et par la ligne solaire sur le mont et par le doigt de Saturne qui se penche du côté du Soleil. Est-il ambitieux? Il est ambitieux par Jupiter, le mont de Jupiter développé. Quelle est son ambition? Il est simple, il est affable, et son doigt du Soleil, *réputation*, *art*, a la même hauteur que le doigt de Jupiter et que le doigt de Saturne, la fatalité!... S'il était militaire, il aurait, dans la cavalerie, les doigts très spatulés; s'il était dans l'infanterie, les doigts carrés; mais son mont de Mars serait très développé et ses oreilles très saillantes. Il est artiste, enfant d'Apollon; il est capricieux, parce que la Lune (le caprice) domine son imagination, parce qu'il aime l'eau et les lacs qui sont sous l'influence dominante de la Lune... etc. »

Que penser d'une science qui aboutit à un pareil galimatias? Et Desbarolles est le coryphée, l'oracle de la secte. *Ab uno disce omnes.*

Mais le plus surprenant, c'est de voir que non seulement les charlatans, mais même des lucifériens dogmatisants donnent dans de pareilles insanités; tant il est vrai que toute raison non basée sur la foi est simplement de la déraison.

Je ne saurais mieux faire ressortir la vanité et la nullité de cette prétendue science telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui, même depuis Desbarolles, qu'en citant le témoignage d'un homme bien placé pour l'étudier à sa source même, c'est-à-dire dans les traditions les plus authentiques des Bohémiens, le président de la *Gipsy-Lore Society* de Londres, M. Ch. Godefroy Leland. Il dit dans son livre intitulé *Gipsy Sorcery* (1891):

« Il y a chez les bohémiennes ou diseuses de bonne aventure peu de science réelle de la chiromancie, telle qu'elle est professée dans la littérature ou la science de l'occulte. Il y a deux siècles, quand la chiromancie était sérieuse-

ment et profondément étudiée par des hommes savants et sages, ils comparaient des milliers de mains, et naturellement découvraient par cette comparaison certaines vérités que nous aurions découvertes nous-mêmes en faisant les mêmes expériences. D'abord, ils observèrent, comme tout le monde peut le faire, que la main d'un rustre ne ressemble pas à celle d'un gentilhomme, ni celle d'un ignorant à celle d'un artiste ou d'un savant. La ligne dite ligne de tête ou de cervelle est plus courte en moyenne chez les femmes que chez les hommes; presque dans tous les cas, certains signes indiquent infailliblement la prédominance de la sensualité, ou des dispositions à la rêverie, au sentimentalisme, à l'occulte. Or l'amour, la sagesse, la force de volonté ou l'inertie ont quelque rapport avec Vénus, Apollon, Jupiter et Saturne, et comme, alors, on croyait sérieusement à l'astrologie, il fut reçu que les signes de la chiromancie seraient distribués entre les sept planètes, et soumis à leur influence. C'était une erreur, mais en somme ce n'était qu'une classification. Les noms de Jupiter, de Saturne, d'Apollon, de Mercure, de Vénus et de Mars ne sont là, proprement, que des synonymes de qualités constituant le caractère de la personne et désignant ses aptitudes, ses passions et ses facultés. Celui qui, sans trace de superstition, voudrait analyser et comparer un grand nombre de mains avec les caractères de ceux à qui elles appartiennent, adopterait en effet le même arrangement. Quand nous nous rappelons le temps où vivaient ces vieux chiromanciens, ils nous apparaissent singulièrement affranchis de toute superstition. Beaucoup d'entre eux auraient regardé avec un mépris suprême un Desbarolles avec sa *bonne aventure* à 20 francs. L'un d'entre eux, Prætorius, dans son vaste ouvrage sur la chiromancie et la physiognomonie, parlant de l'intrusion des bohémiennes, conclut que leur prétendue science de pronostication de l'avenir n'est que de la farce...

« J'ai plus d'une fois, il est vrai, entendu des bohémiennes me dire de mon passé des choses étonnantes, inexplicables; et pour les amateurs ordinaires de prodiges, il suffit qu'une chose dépasse la claire intelligence. « Comment « expliquez-vous cela ? » vous disent-ils d'un air de triomphe. De fait, ils aimeraient mieux qu'on ne le leur expliquât pas. Ils ne veulent pas être désillusionnés.

« Par le long exercice de leur métier, les bohémiennes ou diseuses de bonne aventure finissent par acquérir une étonnante facilité de lire dans l'âme de celui qui les consulte, à travers ses yeux. Tout dépend du sujet et de la facilité avec laquelle il se livre lui-même.

« Un jour, me promenant près de Bath, je rencontrai un chaudronnier, et lui demandai s'il n'y avait pas de bohémienne dans le voisinage. Il me donna l'adresse d'une femme qui habitait un cottage à peu de distance. Je la trouvai non sans peine, et je fus étonné, en entrant, de l'abominable misère et de la

sordide apparence de son réduit. C'était une femme à moitié ou au quart bohémienne, en haillons, sale et prise de vin ; un essaim d'enfants misérables grouillait au milieu de quelques objets d'ameublement dispersés dans le plus grand désordre. Je m'adressai à la femme poliment ; mais elle était trop vulgaire et trop dégradée, pour être capable d'engager une espèce de conversation honnête. Cette race de gens fait aujourd'hui partie de la pire classe des vagabonds. Saisi de dégoût, j'allais me retirer en lui laissant une légère aumône ; mais elle m'offrit de me dire ma bonne aventure, et comme je déclinais l'offre, elle me cria : « Vous verrez que je sais quelque chose. » En effet, elle me dit, à mon grand étonnement, quelque chose d'un événement qui m'était arrivé deux ans auparavant à une grande distance. Pour l'éprouver, je niai tout froidement ; alors, singulièrement étonnée, elle me dit : « Vous êtes pourtant bien certainement la personne en question. »

« Quelque merveilleuses que paraissent de pareilles révélations, elles peuvent n'être que le résultat d'une grande expérience pratique, d'une intuition longuement développée, d'une habitude invétérée de lire dans la pensée, soit naturellement, soit en suivant certaines règles artificielles. On ne peut voir dans cette dernière méthode que de la hâblerie ; cependant, ces règles suivies par n'importe qui, même par le plus faible amateur qui s'est contenté de lire Desbarolles pour amuser un salon, pourront souvent mystifier des dupes. C'est ainsi que souvent nous trouvons que les bonnes aventures imprimées que nous distribuent pour un sou les mendiantes de la rue correspondent à notre cas. »

Ce tableau des bohémiennes de l'Angleterre ne peut-il pas s'appliquer à nos bohémiennes en chambre ? Et peut-on voir autre chose que du mensonge et de la jonglerie dans cette chiromancie dégénérée, qui s'apprend pour quelques sous dans les *Mystères de la main* ou l'*Avenir dévoilé ?*

On peut en dire autant des cartomanciennes. Du reste, ces deux industries aujourd'hui n'en font généralement qu'une, et nos devineresses contemporaines sont tout aussi fortes sur la dame de pique et le valet de trèfle que sur la ligne de vie ou celle du cœur.

B. — CARTOMANCIE

Bien que la cartomancie ne puisse revendiquer une aussi haute antiquité que la chiromancie, elle a cependant aussi ses quartiers de noblesse, et se prévaut de l'antiquité très respectable du noble jeu de *Tarot*, dont on fait remonter l'origine aux époques les plus reculées.

Le *Tarot*, ou livre de Thoth ou Hermès, qui passe pour le fondateur de la religion, de la philosophie et de la science égyptiennes, et qui est en réalité un démon, est un livre hiéroglyphique composé de 78 lames ou cartes

allongées dont on fait remonter l'origine aux mages de l'Egypte ou aux cycles primitifs de l'Inde. Il se compose de 22 clefs magiques figuratives des 22 arcanes ou secrets de la Doctrine absolue, pour employer le jargon des occultistes, et de quatre quatorzaines de cartes marquées chacune à l'un des signes ou lettres du divin Tétragramme. Ces signes sont : le *Bâton* (Iod) principe mâle, devenu le Trèfle de nos jeux de cartes vulgaires ; la *Coupe* (Hé), principe féminin, la potentialité du mal (Cœur) ; l'Epée (vaf ou vau), l'union lingamique des deux principes combinés (Pique); enfin le *Sicle* ou *Denier* (Hé), fruit de cette union, fécondité de la nature dans le monde sensible (Carreau). Chaque quatorzaine est constituée par le dénaire de Pythagore et un quaternaire de figures emblématiques représentant l'application du Grand Nom à chacun des dénaires : le *Roi*, la *Reine*, le *Cavalier* et le *Valet*. Les clefs magiques des 22 arcanes correspondant aux lettres hébraïques, représentent : le Bateleur (Aleph), la Papesse (Beth), l'Impératrice (Ghimel), l'Empereur (Daleth), le Pape (Hé), l'Amoureux (Vau), le Chariot (Zain), la Justice (Heth), l'Hermite (Teth), la Roue de Fortune (Iod), la Force (Caph), le Pendu (Lamed), la Mort (Mem), la Tempérance (Noun), le Diable (Samech), la Maison-Dieu (Gnaïn), l'Etoile (Phé), la Lune (Tsadé), le Soleil (Coph), le Jugement (Resh), le Mat ou le Fou (Schin), le Monde (Thau).

Dans ces 22 allégories, prétendent les docteurs en cartomancie, se déroule l'évolution complète des trois principes premiers : l'Univers, l'Homme et Dieu; elles représentent la Nature naturante, la Nature naturée, la Force animatrice universelle, le Pouvoir, l'âme du monde, etc. Je ne sais pas si vous avez bien compris, cher lecteur ; mais je vous assure que je n'invente rien. Du reste, pour vous donner une idée du symbolisme contenu dans chacune de ces allégories et de l'ingéniosité de ceux qui les interprètent, je citerai ce que le F.·. Papus, 33ᵉ et occultiste, dit de la figure 15, appelée le *Diable*, on ne sait trop pourquoi, par exemple !

« Le *Diable* représente, dans toutes les cosmogonies, cette mystérieuse force astrale dont l'hiéroglyphe de *Samech* dévoile l'origine. Mais une considération un peu attentive du symbole permet d'y retrouver les mêmes données que dans plusieurs autres figures du Tarot. En effet, placez le *Bateleur* à côté du *Diable*, et vous ne tarderez pas à voir que les bras des deux personnages font un même geste, mais d'une manière intervertie. Le Bateleur dirige sa main droite vers l'Univers, sa main gauche vers Dieu, le Diable fait le contraire : c'est la main gauche qu'il tend vers la terre, la main droite qu'il élève en l'air. Au lieu de la baguette magique et initiatrice du Bateleur, le Diable tient la torche allumée, symbole de la Magie noire et de la Destruction... Le sceptre de Vénus-Uranie (arcane 3) est devenu la torche du Démon, les ailes de l'Ange sont devenues les ailerons hideux du Dieu du mal.



« La 15e lame du Tarot tire ses significations de son symbolisme même :

« 1. Le Destin (le hasard).
2. La Fatalité, résultat de la chute d'Adam-Ève.
« 3. Le fluide astral qui individualise.

« NAHASH, le Dragon du seuil.

« Rapports divers :

« Hiéroglyphe primitif : le Serpent.
« Astronomie : le Sagittaire.
« Mois : Novembre.
« Lettre hébraïque : Samech (simple). »

Il faut reconnaître qu'il est besoin de beaucoup d'imagination pour découvrir dans une image d'Epinal un tas de si belles choses. Mais ce qui m'étonne, c'est qu'après avoir exposé dans un appareil aussi scientifique le symbolisme occulte du Tarot, le F.·. Papus n'hésite pas à exposer avec le même sérieux les applications ridicules et niaises qu'en font les modernes cartomanciens au point de vue divinatoire. Donnons-en un exemple :

BATON (Trèfle) :

Création. — Entreprise. — Agriculture.
Roi. — Le Roi de Bâton symbolise un homme brun, ami. Il représente généralement un homme marié et surtout un père de famille.
Dame. — Femme brune, amie. Représente une femme sérieuse, de très bon conseil, souvent une mère de famille.
Cavalier. — Jeune homme brun, ami, etc.

Et ainsi de chacune des 78 cartes du Tarot.

Tel est le Tarot, dit Tarot des Bohémiens, pour le distinguer des vulgaires jeux de Tarot, Tarot allemand, Tarot chinois, Tarot de Paris, Tarot d'Eteilla, qui, « entre les mains de nos tireuses de cartes n'est souvent, comme l'avoue l'occultiste Stanislas de Guaita, qu'un instrument très lucratif de chantage et même de crime. »

D'autre part, nos modernes mages professent généralement pour le *Tarot* ou *Livre de Thoth* le plus profond respect. Quelques-uns même vont jusqu'à en faire la base et le point de départ de leur système, « la partie essentielle de leur méthode divinatoire. » Ils se pâment devant cette *Bible en images*, comme ils l'appellent, « devant l'harmonieux arrangement de ces *lames*, leurs mystérieuses allégories, le génie qui a présidé à leur création, et les révélations étonnantes que leurs diverses combinaisons présentent à l'esprit. » Le docte F.·. Papus ne craint pas, dans son *Traité méthodique des sciences occultes*, de l'appeler « le plus ancien livre du monde. »

Les cartomanciens et cartomanciennes vulgaires ne vont pas chercher si loin ; ils se moquent de Thoth ou d'Hermès : l'*Art de tirer les cartes*, ou *le véritable Etteilla*, leur suffit.

La cartomancie, telle qu'elle se pratique aujourd'hui en France et surtout à Paris, la ville de la crédulité autant que des lumières, ne remonte qu'au milieu du dix-huitième siècle, à ce fameux perruquier Etteilla (anagramme d'Alliette), auteur de nombreux ouvrages sur la cartomancie, réunis dans une collection fort rare aujourd'hui, intitulée : *Collection sur les hautes sciences, ou Traité théorique et pratique de la sage magie des anciens peuples, absolument complet en douze livres ; lesquels contiennent tout ce qu'Etteilla a écrit sur la philosophie hermétique, l'art de tirer les cartes, ses combinaisons sur les 90 numéros de la loterie, et notamment le sublime livre de Thoth.* L'auteur s'intitulait professeur d'algèbre, et, comme on peut le voir au titre ronflant de son recueil, s'entendait assez bien en réclames charlatanesques. Du reste, il se vantait de n'être pas un pur théoricien, et d'avoir fait école : « J'ose avouer, dit-il modestement en tête d'un traité spécial sur l'art de tirer les cartes, que depuis seize ans j'ai été le maître de ceux et de celles qui ont fait le plus de bruit en ce genre ; mais plusieurs me reconnaîtront. »

Il est probable qu'Alliette trouva plus de profit à exercer ce métier qu'à professer l'algèbre ou la grammaire ; c'est ce qu'il reconnait lui même assez naïvement, quand il ajoute :

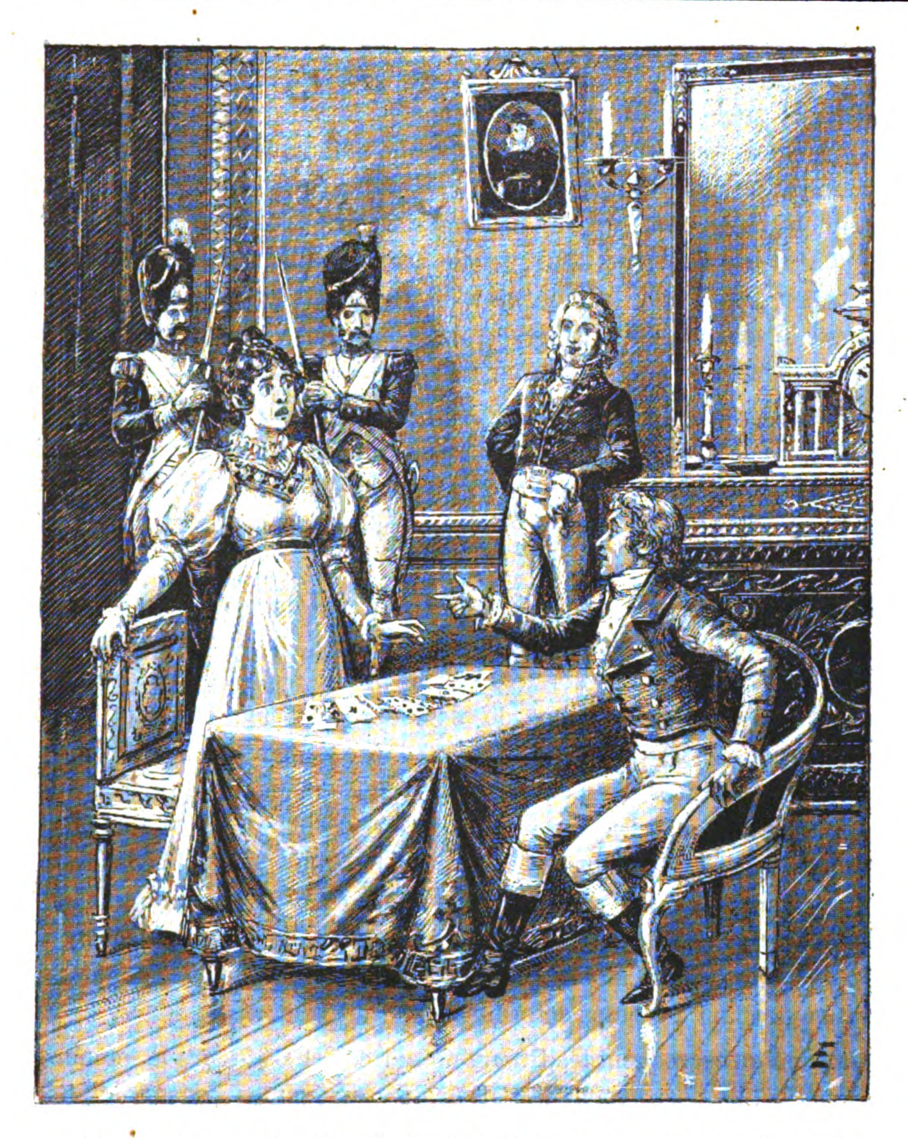
« Si j'avais découvert que la cartomancie n'était absolument qu'une frivolité, qu'une charlatanerie, et même qu'une souplesse de main, ayant, sans amour-propre et, pour le dire net, autant de petites finesses qu'un autre, je l'aurais délaissée pour jouer du savant ; ainsi, avec quelque leçon du fatigant et froid art grammatical, pillant, volant, relisant les anciens et les modernes, j'aurais, je le crois, promené ma mince existence physique dans les rues et dans les cercles, couvert d'un titre fastidieux, M. l'académicien de Nanterre, de Villeneuve-les-Avignonnais et peut-être des Arcades du Pont-Neuf. »

Il savait aussi fort à propos dans ses ouvrages, même les plus sérieux en apparence, glisser une adroite réclame en faveur de son métier ; ainsi, dans un *Fragment sur les hautes sciences* (Amsterdam, 1785), il disait :

« L'auteur et restaurateur de la cartomancie française et égyptienne, moyennant trois livres par leçon prise chez lui, met en peu de temps les curieux au fait des principes palpables de cet amusement qui ne le cède pas au jeu d'échecs et de dames, qui nous viennent des mêmes peuples. La cartomancie a de plus que ces jeux d'amuser en occupant solidement un solitaire, et d'insinuer plus sensiblement à tous les hommes le goût des mathémathiques, de l'histoire, et, comme l'a dit feu M. Gébelin, d'être le répertoire général de toutes les sciences humaines. »

Si l'on veut maintenant un échantillon de l'enseignement d'Alliette, qui est resté jusqu'à nos jours le type et le guide favori de nos cartomanciens,





« — Vos tarots sont embrouillés, dit Fouché à Mlle Lenormand ; car vous êtes arrêtée, et de ce pas vous allez en prison. Vous ne l'aviez pas prévu ? » (Page 37.)

ouvrons au hasard un de ses manuels ; voici un exemple d'une de ses leçons :

« Le numéro 26 de l'as de trèfle signifie rancune, sur quoi ? Sur le numéro 8 suivant, qui signifie avarice ; rancune sur l'avarice, avarice de quoi ? Du numéro 9, qui signifie bon : rancune de l'avarice du bon ; je dis que vous êtes rancuneuse contre les avaricieux de faire le bien ; voilà généralement comme tout doit se dériver. Si la première carte suffit, ou, pour mieux dire, explique une chose nette, vous n'allez pas plus loin ; au contraire, vous irez jusque dans le deuxième coup savoir la terminaison de

la première signification, je suppose, si vous ne la trouviez pas définie dans la rangée et que l'article fût conséquent pour vous. Je dis donc que la dame de pique est noble, mais en même temps je la trouve fille ou femme du monde ; je la fais tomber sur la carte suivante, qui signifie naissance ; je sais bien que cette femme est née, puisque je lui parle. Raisonnons : cette femme vraisemblablement, tombant sur naissance, va peut-être m'instruire davantage ; je vois ensuite campagne, je dis naissance à la campagne ; mais, avant d'aller plus avant, est-elle mariée ? Je ne sais point, puisque rien ne l'annonce : le sera-t-elle ? Nous le verrons ; mais nous voyons déjà que cette femme est noble, née à la campagne, qu'elle ne se conduit pas bien, etc. »

Il faut avouer que les élèves d'Etteilla n'étaient pas difficiles en fait de clarté et de beau langage. On a peine à comprendre que de pareilles inepties aient jamais pu en imposer à qui que ce soit, et quand on les a lues, on ne peut que plaindre bien sincèrement les naïfs superstitieux. infortunées victimes du démon.

« Tirer des cartes pour y lire sa destinée, quelle duperie ! dit fort bien à ce sujet le R. P. dominicain Mathias de Giraldo, dans une très curieuse *Histoire des Sorciers*. Les sorciers et les sorcières qui les font parler ont continué de captiver la confiance de leurs dupes, en leur révélant d'abord quelques circonstances de leur vie passée, chose toujours facile à faire : car, parmi ces circonstances, il en est beaucoup qui s'appliquent également bien à la vie de tout le monde. Du passé on marche vers l'avenir, et comme la vie a ses lieux communs, c'est dans ces banalités que les diseurs et les diseuses de bonne aventure puisent leurs prédictions. S'il en est une sur mille qui se vérifie, le tireur de cartes est un devin, un sorcier, un prophète. Quant aux autres, on les oublie, à moins, ce qui arrive souvent, qu'on en attende la réalisation pendant un temps déterminé.

« L'argent qu'escroquent les tireurs de cartes est d'ailleurs le moindre de leurs méfaits : ils corrompent la raison de ceux qui les consultent ; ils les détournent souvent de leurs utiles travaux, en leur montrant des éventualités irréalisables, et tiennent les esprits faibles sous l'empire d'une stupide erreur, si ceux-ci n'ont reçu que de mauvaises prédictions en échange d'une trop menue pièce de monnaie.

« On cite des exemples de personnes dont l'imagination fut tellement frappée par les prophéties des jongleurs, qu'elles devinrent vraies par suite même de la frayeur qu'elles avaient inspirée.

« Un homme mourut à quarante ans, parce qu'une célèbre devineresse avait marqué ce terme à sa vie. Quelques jours auparavant, il avait été atteint d'une indisposition qui ne présentait aucun symptôme alarmant. La fatale prédiction lui revint en mémoire dans un accès de fièvre ; le délire

étant survenu, la fièvre prit un caractère cérébral, qui l'emporta au terme prédit.

« Le docteur Bruhier cite un fait exactement pareil.

« Un homme de quarante ans, d'une humeur vive et enjouée, rencontre en société une femme que l'on avait fait venir pour tirer des horoscopes. Il présente sa main. La vieille regarde en soupirant, et dit : « Quel dommage « qu'un homme si aimable n'ait plus qu'un mois à vivre ! » Quelque temps, il s'échauffe à la chasse ; la fièvre le saisit, son imagination s'allume, et la prédiction de la bohémienne s'accomplit à la lettre. »

Mais comment expliquer, me dira-t-on, la vogue incroyable obtenue en notre siècle par certaines individualités qui semblent ne devoir pas être confondues avec le commun des charlatans. Mlle Lenormand, par exemple, celle qu'on a surnommée la Sibylle moderne ? Le temps a fait justice de la renommée de cette femme célèbre, et ceux-là seuls peuvent encore conserver à son sujet quelque illusion, qui ne la connaissent que par les légendes et les contes répandus sur elle, ou par les mystérieux prospectus et réclames qu'elle a publiés elle-même sous forme de Mémoires.

Ce qui a fait la célébrité de Mlle Lenormand, c'est qu'elle tirait les cartes à l'impératrice Joséphine. Toute sa fortune et sa renommée viennent de là. Un de ses biographes a réduit à sa juste valeur cette réputation usurpée, une des preuves les plus frappantes de cette vérité, peu flatteuse pour notre siècle, que les charlatans qui savent exploiter les passions et les faiblesses de leurs contemporains sont toujours sûrs du succès, pour peu qu'on les laisse faire.

« On vous contera, dit ce biographe (1), qu'étant petite elle fut illuminée et douée de bonne heure de l'art divinatoire ; qu'elle prédit aux bonnes religieuses qui lui apprenaient à lire le déplacement de leur supérieure, et d'autres particularités merveilleuses ; qu'en 1793, elle tenait déjà, à vingt-deux ans, un antre de sibylle ; qu'elle reçut trois hommes qui vinrent savoir chez elle leur destinée ; qu'elle prédit à tous trois une mort violente, avec des funérailles éclatantes pour l'un, et pour les deux autres les insultes de la populace ; que ces trois hommes étaient Marat, Robespierre et Saint-Just (2) ; qu'elle osa dire à d'autres terroristes des choses aussi formidables ; que ses imprudences la firent mettre en prison et que la réaction thermidorienne la sauva. Tous ces récits, faits après coup, sont des contes sans ombre de fondement. Mlle Lenormand n'était pas connue encore sous le Directoire.

(1) *Dictionnaire des Sciences occultes*, dans l'*Encyclopédie théologique* de l'abbé Migne.

(2) « J'ai vu de bien près ce farouche Maximilien, dit-elle dans ses écrits, et j'ai pu le juger livré à lui-même ; c'était un homme sans caractère. Superstitieux à l'excès, il se croyait envoyé par le ciel pour coopérer à une entière régénération. Je l'ai vu, en me consultant, fermer les yeux pour toucher les cartes, frissonner même à l'aspect d'un neuf de pique... J'ai fait trembler ce monstre ; mais peu s'en est fallu que je devinsse sa victime. »



« C'était, en 1796, une grosse fille d'une éducation très négligée, d'une fortune assise sur les brouillards de la mer, qui, voulant un mari pour avoir une position quelconque, le cherchait dans les cartes, comme font à Paris, aujourd'hui encore, tant de jeunes filles incomprises.

« A force de remuer le jeu de piquet, de lire nuit et jour lès livres variés qui expliquent le jeu de cartes, les horoscopes et les songes, d'étudier les rêveries publiées par Alliette sous l'anagramme d'Etteilla, concernant la cartomancie et l'art de trouver les choses cachées dans les tarots, elle était parvenue à se faire un babil qui en imposait.

« Elle était reçue dans une de ces maisons très mêlées que fréquentait la veuve Beauharnais, créole citoyenne, à qui une vieille négresse avait promis aux colonies, comme le promettent toutes les vieilles négresses, qu'elle monterait sur un trône. La citoyenne Beauharnais venait d'épouser un simple officier, le jeune Bonaparte, dont on ne prévoyait guère alors la splendeur future, car lui-même cherchait du service en Corse. Curieuse et crédule, elle se tirait les cartes elle-même. Elle n'eut pas plutôt appris que Mlle Lenormand avait dans cet art un talent de société de quelque force, qu'elle la pria de lui faire le jeu. La grosse fille, sachant le prix que Mme Bonaparte attachait, tout en riant, à son horoscope de la négresse, rencontra intrépidément le même horoscope dans le jeu de piquet, et protesta fermement que la dame de trèfle porterait la couronne. Bonaparte, qui était le roi de trèfle, rit beaucoup du pronostic. Mais il avait si bien pris que la devineresse promit depuis des royaumes à tout le monde. Si tout ces royaumes n'arrivèrent pas, Bonaparte devint premier consul ; et quand sa femme fut l'impératrice Joséphine, comme elle n'avait cessé de cultiver Mlle Lenormand, et qu'elle la consultait tous les mois, la sibylle se trouva à la mode. »

C'est alors qu'elle établit rue de Tournon un salon où elle disait la bonne aventure, sous le nom de « Sibylle du faubourg Saint-Germain. » Là se pressaient, pour recueillir ses oracles, les plus grandes dames et les plus hauts personnages. On y vit des hommes et des femmes célèbres, maçons et maçonnes : Talma, le peintre David, Mme de Staël elle-même. L'empereur, qui savait tirer parti de tout dans les intérêts de sa politique, avait fait de ce salon une succursale de sa police secrète. Tous les mois, l'impératrice Joséphine savait de sa Sibylle les visites qu'elle avait reçues et les secrets qu'elle avait découverts. Ainsi s'explique la protection intéressée que Napoléon donnait à ces jongleries. Mais, tout en l'exploitant ainsi, il ne laissait pas de la faire espionner elle-même, et toute prophétesse qu'elle était, Mlle Lenormand tombait dans le panneau. En voici un curieux exemple :

« Lorsqu'il projeta son divorce avec Joséphine, continue le même biographe, ce projet fut longtemps connu avant que Napoléon voulût l'annoncer à sa femme. Il était formellement recommandé à ceux qui approchaient l'impé-



ratrice de ne rien éventer d'une telle intention. Napoléon ne songeait pas à la Sibylle ; elle ne manqua pas de dévoiler le fait à Joséphine comme une prophétie. Le lendemain, Fouché, qui dirigeait la police, fit venir Mlle Lenormand.

« — Savez-vous, lui dit-il, pourquoi je vous ai demandée ?

« — Pour une consultation, sans doute, répondit-elle. J'ai apporté le « grand jeu. »

Fouché et Talleyrand l'appelaient quelquefois ainsi, sous prétexte de son art, mais pour la faire parler d'autre chose que des cartes.

« — Vous n'avez pas regardé dans votre main, ou vos tarots sont em« brouillés, reprit Fouché, car vous êtes arrêtée, et de ce pas vous allez en « prison. Vous ne l'aviez pas prévu ?

« — Mais pourquoi en prison ? demanda-t-elle.

« — Vous qui savez tant de choses, vous ne savez pas cela ? Cherchez dans « vos cartes. »

Au bout de peu de jours, comme on ne voulait donner qu'une leçon à la sorcière et qu'on avait besoin d'elle, on la remit en liberté. Mais, plus tard, quand vinrent pour Napoléon les jours de revers, la Sibylle, ayant caressé quelques espérances des légitimistes, fut emprisonnée de nouveau, toujours sans l'avoir prévu.

Quelques années plus tard, alors que son étoile était bien en baisse, et que, pour ramener sur elle la curiosité publique, elle allait à Bruxelles, dans l'intention de tirer l'horoscope du prince d'Orange, il lui arriva semblable mésaventure. Comme elle ne se contentait pas d'être sorcière, mais qu'elle se mêlait aussi de contrebande, les douaniers belges, ayant saisi dans ses boîtes à double fond des montres qu'elle passait en fraude, la mirent en prison. Cependant le prince d'Orange, dit-on, ne l'en reçut pas moins, et se fit dire sa bonne aventure. Ne songeant qu'à prédire au prince de glorieuses destinées, elle ne vit pas que sa ligne de fortune était brisée en un certain point ; elle n'avait pas prévu la révolution de 1830.

Une dernière anecdote sur cette femme si célèbre achèvera de faire apprécier la valeur de sa science prophétique.

Un banquier qui doutait de sa lucidité, lui amena un jour son jeune fils déguisé en femme, pour la consulter sur l'avenir de sa prétendue fille. La sibylle s'y laissa prendre, et prédit à la fausse jeune fille tous les bonheurs en amour et en époux.

Enfin, Mlle Lenormand fut arrêtée une dernière fois en Belgique, en 1821 ; elle était accusée d'avoir énoncé quelques maximes mal sonnantes dans un de ses ouvrages : *La Sibylle au congrès d'Aix-la-Chapelle*, d'avoir des entretiens avec le génie Ariel, de posséder une loupe magique, etc. Traduite pour ces faits devant le tribunal de Louvain, elle y fut condamnée à

l'amende et à une année d'emprisonnement. Mais elle se défendit elle-même avec beaucoup de fermeté et de talent, et le jugement fut cassé par la cour suprême de Bruxelles.

La mort elle-même donna un démenti à sa science. Elle avait soixante-douze ans lorsqu'elle mourut le 25 juin 1843; or, elle avait annoncé qu'elle en vivrait cent-et-un. Quelque temps avant de mourir, dit-on, elle reconnut les erreurs et la vanité de son charlatanisme, et termina sa vie dans les sentiments chrétiens. Elle laissait une fortune de plus de 500.000 francs.

Mlle Lenormand devait nécessairement être classée parmi les cartomanciennes; mais elle avait plusieurs cordes à son arc, et elle s'est attachée à renouveler plus d'un des procédés que nous avons énumérés. Non seulement elle tirait les cartes, cartes ordinaires, petit, moyen et grand jeu, et faisait les tarots, jeu de cartes beaucoup plus compliqué et offrant, avec ses 78 cartes et ses nombreuses figures, une plus grande latitude aux inventions de la devineresse; elle pronostiquait encore par le *blanc d'œuf*, recette qu'elle prétendait tenir de Cagliostro, puis par le *marc de café*, devenu depuis d'un si fréquent usage chez nos sorcières de haut et de bas étage; elle pratiquait aussi l'*alectromancie* et la *captromancie*, cette dernière, en jetant une goutte d'eau sur une glace de Venise. Enfin, elle donnait des horoscopes, ou thèmes généthliaques, suivant les enseignements des vieux astrologues. Un horoscope, écrit en règle, coûtait 400 francs chez Mlle Lenormand.

Aujourd'hui, les tireuses de cartes sont en nombre considérable, qui va sans cesse en augmentant, ce qui prouve que le métier est lucratif. Triste signe de l'influence de la superstition en ce siècle qui se prétend éclairé et où tant de personnes se livrent au prince des ténèbres. Plus nous allons, plus Satan gagne du terrain. Il est temps de réagir.

La sibylle parisienne la plus réputée à cette heure est une dame Duchâtellier, dont la loquacité intarissable est tenue pour un fleuve d'oracles par la formidable quantité de gogos qui vont la consulter. J'avais chargé un de mes amis de voir cette cartomancienne, à titre de client, afin de vérifier s'il y a quelque diablerie dans son jeu. Du rapport qui m'a été fait, il résulte que Mme Duchâtellier semble convaincue de l'infaillibilité de son art. Elle est accueillante avec une sorte de bonhomie non affectée, d'une intelligence plutôt au-dessous de la moyenne qu'au-dessus, ce qui ne l'empêche pas de savoir bien conduire ses petites affaires et faire venir l'eau à son moulin; mais elle est babillarde à vous casser la tête; ce n'est pas une créature humaine, c'est un robinet. Comme on le pense, ce sont des banalités qu'elle débite ainsi à n'en plus finir, et les badauds prennent ce flux de paroles pour un langage inspiré, pour des prophéties! Toutes les cours d'Europe, m'a-t-on assuré, ont recours à ses lumières magiques! Voilà où nous en sommes. La marotte de la dame Duchâtellier est de trouver une combinaison lui per-

mettant de prédire par les cartes quels sont les chevaux qui doivent gagner aux courses.

Les Duchâtellier, les Andréa, les Lenormand, toutes se valent, qu'elles croient ou non à leurs systèmes; même celles qui sont de bonne foi trompent leurs consultants, parce qu'il ne peut pas y avoir de divination vraie. Mais, ce qui est le plus dangereux pour les clients assidus qui fréquentent les salons de ces soi-disant prophétesses, c'est que le diable, quoique invisible, y rôde, et que, sans le savoir, ils s'habituent à prendre contact avec lui.

C. — ONÉIROCRITIE

Parmi les phénomènes naturels qui ont servi de base à la pseudo-science divinatoire, les songes occupent un des premiers rangs. Les gens qui veulent à tout prix connaître l'avenir se sont demandé si cette seconde vie, que nous vivons pendant le sommeil, ne pourrait pas être la révélation des événements futurs qui nous attendent dans notre vie d'état de veille. Et de tout temps, les charlatans, experts en l'art de se faire des rentes par l'exploitation de la crédulité des superstitieux, ont répondu affirmativement à cette question. Par conséquent, on s'est mis à chercher les moyens d'interpréter dans ce sens les visions du sommeil, et de créer des règles, un système pour cette interprétation.

De là, l'*Onéirocritie*, ou l'art d'interpréter les songes, qui a joui, dès l'antiquité, d'une popularité universelle. Attribué par le juif Thilon à Abraham, et par Pline à Amphictyon, cet art remonte aux origines mêmes de l'espèce humaine.

On sait quelle importance les anciens, Grecs et Romains, attachaient aux rêves, et quelle célébrité avait acquise en Grèce l'antre béotien de Trophonius. Les interprètes des songes étaient considérés comme des êtres doués d'une vertu surnaturelle; la science d'Amphiaraüs le fit mettre au nombre des dieux.

On trouve même dans la Bible un certain nombre de récits qui laisseraient supposer que Dieu se sert des visions nocturnes pour éclairer parfois l'homme sur ses destinées futures. Une foule de songes mentionnés dans l'Ancien Testament nous montrent l'Esprit de Dieu soufflant sur l'homme pendant son sommeil et lui inspirant des prévisions de l'avenir. Le Nouveau Testament s'ouvre par un songe de ce genre : l'ange apparaissant à Joseph et lui annonçant que Marie enfanterait un fils, à qui il donnerait le nom de Jésus.

Les partisans de l'onéirocritie ont donc pris texte de ces faits isolés rapportés dans la Bible, pour en tirer argument, oubliant que, si Dieu a agi ainsi en des circonstances exceptionnelles, il ne s'ensuit pas que tout songe

soit forcément envoyé par lui avec un sens caché de révélation. C'est pour quoi, à ce mauvais argument du charlatanisme et de la crédulité aveugle, il convient d'opposer, pour combattre cette superstition, certains passages du *Lévitique* et du *Deutéronome*, qui sont assez précis, certes, comme celui-ci : « *Non augurabimini, nec observabitis somnia* (vous n'augurerez point, ni n'observerez les songes)... Celui qui s'attache à de fausses visions, dit l'Ecclésiaste, est comme celui qui embrasse l'ombre et qui poursuit le vent... Les divinations de l'erreur, les augures trompeurs et les songes des méchants ne sont que vanité. N'appliquez point votre pensée à ces visions, à moins que le Très-Haut ne vous les envoie lui-même. »

Mais, répétons-le bien, pour éviter tout malentendu : en même temps qu'elle condamne les fausses visions et les songes des méchants, la Bible nous apprend qu'il y a des visions vraies et envoyées par le Très-Haut. Aussi, la loi de Moïse permettait-elle de s'adresser à Dieu par l'entremise des prophètes pour avoir l'interprétation des songes venant du ciel. Par ce moyen, l'onéirocritie était maintenue dans de sages limites, qui soustrayaient le peuple aux dangers que pouvait lui faire courir l'exploitation du charlatanisme. Le Deutéronome va jusqu'à édicter la peine de mort contre les faux prophètes qui débitent des songes et prédisent des choses extraordinaires et prodigieuses.

Moïse admettait donc une espèce d'onéirocritie, l'onéirocritie de révélation divine, dont l'interprétation rentrait dans les attributions sacrées des lévites et du grand-prêtre. Cependant, malgré le sage règlement de Moïse, l'Onéirocritie mensongère trouvait encore des adeptes dans Israël, et florissait du vivant d'Isaïe, qui reprochait à ses contemporains de passer les nuits dans des cavernes et d'aller coucher dans les sépulcres, pour y recevoir dans leur sommeil des révélations de l'avenir.

Il est inutile d'énumérer tous les songes merveilleux racontés par la Bible ; le songe de Jacob, ceux dont Joseph et Daniel furent les interprètes, sont dans toutes les mémoires. Le Nouveau Testament nous fournit aussi plusieurs exemples de ces songes ayant une signification prophétique, et une origine vraiment divine. Outre celui que nous avons déjà cité, ce fut encore en songe qu'un ange conseilla à Joseph de se retirer en Egypte pour échapper à la proscription d'Hérode, et que les Mages reçurent les instructions qui devaient diriger leur itinéraire. Les *Actes des Apôtres* racontent comment saint Paul n'entreprit son voyage en Macédoine que pour obéir aux sollicitations d'un macédonien. L'*Apocalypse* n'est, en quelque sorte, qu'un songe merveilleux, une vision sublime, où Dieu révèle à saint Jean les mystères du monde surnaturel et ouvre à son esprit le livre des destinées.

Il n'est donc point étonnant que l'Eglise chrétienne des premiers siècles, se fondant sur cet enseignement de la Bible, ait considéré, sous les réserves



En disant cela, le personnage mystérieux déposait sur les genoux d'Emilia des parures d'une richesse inouïe, des pierreries éblouissantes. (Page 47.)

que je viens d'indiquer, l'onéirocritie compatible jusqu'à un certain degré avec la foi. Les Pères de l'Eglise ne pouvaient traiter de fables et d'illusions coupables les songes aux moyens desquels Dieu entrait en communication avec des hommes pieux et saints, ceux qui servirent à consoler dans leurs prisons les défenseurs de la foi chrétienne; ceux dont les biographes attestent l'authenticité et qui peuvent être considérés comme des miracles; ceux enfin que firent des prêtres, des évêques et surtout des saints; celui de sainte Monique, qui fut avertie par un jeune homme que son fils renoncerait au

Manichéisme; celui de saint Jérôme, qui le détourna des études purement profanes; celui de saint Ambroise, qui put ainsi découvrir les corps des deux martyrs saint Gervais et saint Protais, et enfin tant d'autres songes qui vinrent s'offrir à des personnages recommandables par leur bonne foi, leurs lumières et leur moralité.

Tertullien et saint Chrysostome admettaient nettement la révélation divine par les songes; seulement, ils veulent, avec juste raison, qu'on ne croie aux songes qu'après leur accomplissement, les prédictions tirées des songes n'ayant un caractère divin que lorsqu'elles se réalisent. Saint Grégoire de Nysse et saint Thomas jugent qu'il est parfaitement licite d'appliquer l'onéirocritie à la médecine, et permettent aux médecins de se servir de l'observation des songes d'un malade, pour lui prescrire un traitement conforme à son tempérament. Saint Augustin est un partisan déterminé de l'onéirocritie divine. Il en raconte plusieurs cas, auxquels il croit franchement comme à des avertissements directement venus du ciel.

En voici un dont il avait recueilli les détails à Milan :

Un fils venait d'hériter de son père, quand on lui demanda le paiement d'une dette considérable que celui-ci n'aurait pas eu le temps d'acquitter avant sa mort. Etonné que son père fût resté débiteur d'une aussi forte somme sans lui en avoir rien laissé soupçonner, il se trouva dans un extrême embarras, d'autant plus que le testament était à cet égard aussi muet que les autres papiers du défunt. Il ne savait donc quelle résolution prendre, quand, par bonheur, son père lui apparut en songe, tout exprès pour lui apprendre qu'il avait déjà payé cette dette, et qu'il en avait mis la quittance à un certain endroit, où le fils le lendemain la trouva en effet. Grâce à cette révélation reçue en rêve si à propos, il put couvrir de confusion le créancier déloyal et garder son argent.

Dans une lettre à Evodius, qui l'avait consulté à ce sujet, saint Augustin le renvoie à ce qu'il a dit sur les visions du sommeil dans le 12me livre de ses *Commentaires sur la Genèse*, et termine en lui racontant le fait suivant :

« Notre frère Gennadius, médecin très connu de tous et qui nous est très cher, aujourd'hui demeurant à Carthage, après avoir exercé son art avec le plus grand éclat à Rome, vous est connu pour un homme religieux, d'une bienveillance et d'un dévouement infatigables dans le soin des pauvres. Cependant, comme il nous l'a raconté dernièrement lui-même, étant encore adolescent, il doutait s'il y avait une autre vie après la mort. Mais comme Dieu ne perdait pas de vue ses intentions et ses œuvres de miséricorde, il lui apparut en songe un beau jeune homme qui lui dit : « Suis-moi. » Et en le suivant, il arriva à une certaine ville, où il entendit tout à coup à sa droite les sons de la plus douce mélodie, dont la suavité dépassait toutes les mélodies connues. Comme il cherchait à deviner ce que c'était, le jeune homme lui

dit que c'étaient les hymnes des bienheureux et des saints ; ce qu'il vit alors à sa gauche, je ne m'en souviens pas bien. Il se réveilla, et ne se préoccupa pas davantage d'un simple songe. Voilà que la nuit suivante, le même jeune homme lui apparut de nouveau, et lui demanda s'il le connaissait. Il lui répondit qu'il le reconnaissait parfaitement. Alors, il lui demanda où il l'avait connu. Gennadius se souvint de son rêve precédent, et lui en rappela toutes les circonstances. Le jeune homme, continuant de l'interroger, lui demanda si ce qu'il venait de lui raconter, il l'avait vu en songe ou bien éveillé. « En « songe, répondit Gennadius. — Tu as raison, dit le jeune homme, c'est bien « en songe que tu as vu et entendu tout cela ; et c'est bien en songe que tu « vois encore maintenant. » Puis il ajouta : « Où est maintenant ton corps ? » Gennadius répondit : « Dans mon lit. — Sais-tu, dit le jeune homme, que « les yeux de ce même corps sont à présent fermés et inactifs, que tu ne « vois rien par eux ? — Je le sais, répondit Gennadius. — Quels sont donc « ces yeux, reprit l'autre, avec lesquels tu me vois ? » Ne sachant que répondre à cette question, Gennadius se tut. « Eh bien ! continua son inter- « locuteur, de même que les yeux de ta chair, pendant que tu dors dans ton « lit, sont sans exercice et sans emploi, et que cependant il y a d'autres yeux « avec lesquels tu me vois et jouis de cette vision, de même, quand tu seras « mort, et que les yeux de ta chair seront éteints, il y aura en toi une autre « vie dont tu vivras, d'autres sens avec lesquels tu sentiras. Ne doute donc « plus désormais que la vie persiste après la mort. » C'est ainsi que cet homme de foi me dit que ce doute disparut de son esprit ; en vertu de quel enseignement, sinon de la providence et de la miséricorde de Dieu ?

Les écrivains orthodoxes, à la suite des Pères de l'Eglise, n'ont jamais mis en doute l'origine céleste de certains songes. Mais il serait difficile de rapporter à cette origine toutes les visions qui assiègent l'esprit de l'homme pendant son sommeil. S'il est des visions et des songes divins, il en est aussi de diaboliques. Telle a été de tout temps la croyance générale de l'Eglise.

Un écrivain ecclésiastique du XVIIIe siècle, le R. P. Costadan, dans son *Traité historique et critique des principaux signes dont nous nous servons pour manifester nos pensées ou le commerce des esprits*, résume ainsi la question de l'intervention diabolique dans les songes :

« Il est constant que les songes superstitieux et diaboliques ne sont venus qu'après les divins et les naturels ; mais sur ceux-ci le malin esprit en a feint d'autres à sa mode ; et il ne tarda pas à le faire dans le dessein de tromper les hommes, en se faisant passer pour un dieu, et son dessein lui réussit. Il ne commença pas d'abord à faire croire aux hommes, par des visions, que la découverte de l'avenir qui dépend de la liberté, que la révélation des secrets du cœur et des pensées intérieures ne surpassaient pas son pouvoir, ils s'en seraient défiés ; mais, pour en venir là, il entreprit

premièrement de leur découvrir, pendant le sommeil, et par des fantômes, de ces sortes de choses qu'il n'ignorait pas, comme sont toutes celles qui étaient présentes ou passées, ou qu'il devait opérer lui-même. Le succès de ces sortes de songes fit croire qu'il y avait quelque chose de divin en lui; et les hommes aveuglés, dans la conviction que le démon savait l'avenir et qu'ils pouvaient l'apprendre de lui, employèrent pour cela mille moyens superstitieux, mais qui ne furent inspirés que par le démon même qu'ils reconnaissaient déjà pour leur maître. »

Le R. P. Costadan ne faisait que traduire l'opinion de saint Thomas qui assure que Satan est le père de ses songes, qu'il peut, non pas nous y révéler l'avenir, mais pronostiquer sur certains faits avec quelques chances de succès, alors que l'avenir est déterminé dans ses causes, et qu'il lui est possible, à plus forte raison, de nous y dévoiler le présent et le passé. Il peut nous apprendre dans les songes les choses les plus diverses, comme par exemple ce qui se passe dans les pays les plus éloignés au moment de notre rêve, les remèdes qu'il faut employer dans telle ou telle maladie, et enfin ce qu'il compte opérer lui-même dans quelque temps. L'intervention du diable dans certaines visions nocturnes n'est l'objet d'aucun doute pour Lactance, saint Jérôme, saint Grégoire, saint Isidore de Séville, saint Augustin, saint Chrysostôme, saint Grégoire de Nysse.

La *Vie des saints* est remplie de récits de visions nocturnes dans lesquels le diable, prenant toutes les formes, essaie de les séduire et de les faire tomber dans le péché.

Un célèbre théologien scolastique du XIe siècle, Guibert de Nogent, élève de saint Anselme, est un des exemples les plus frappants de ces attaques du diable pendant le sommeil à l'aide des songes et visions. Si l'on veut savoir quelle était au XIe siècle l'opinion des hommes de foi les plus éclairés sur l'intervention surnaturelle des puissances de l'enfer, il faut lire la *Vie de Guibert de Nogent écrite par lui-même en trois livres.* En voici quelques courts extraits qui se rapportent à notre sujet :

« J'ai lieu de croire, Père céleste, dit-il, que mes pieuses dispositions irritaient excessivement le diable, lequel devait plus tard se laisser apaiser par un oubli de cette sainte ferveur. Ainsi, une nuit que j'avais été réveillé par de misérables angoisses, je restais dans mon lit où je croyais être plus en sûreté, grâce à la proximité d'une lampe qui épandait une très vive clarté. Voici que tout à coup, au milieu du plus profond silence, je crois entendre non loin de moi un grand nombre de voix venant d'en haut. Ces voix ne proféraient aucune parole, seulement elles présageaient un malheur. Au même instant, ma tête fut ébranlée comme dans un rêve; je perdis l'usage de mes sens, et je crus voir apparaître un homme mort dans un bain. Effrayé de cette image, je m'élançai hors de mon lit en poussant un

cri, et, dans mon premier mouvement, regardant tout autour de moi, je vis la lampe éteinte, et à travers les ténèbres de ces redoutables ombres, j'aperçus le démon se tenant debout auprès du mort. Une si affreuse vision m'eût réduit au désespoir, si mon maître, qui veillait très souvent pour me secourir dans mes terreurs, n'eût pris soin de calmer peu à peu le trouble et l'agitation qui m'avaient mis hors de moi. »

« Le démon, raconte-t-il plus loin, me présentait très fréquemment en songe les images des trépassés, et principalement de ceux que j'avais appris avoir péri en des lieux divers, soit par le glaive, soit par toute autre mort violente. Il effrayait mon esprit engourdi dans le sommeil par de telles apparitions, que, durant la nuit, si mon maitre n'était pas auprès de moi pour me donner du courage, il ne m'était possible ni de me tenir au lit, ni de m'empêcher de crier. Je pouvais à peine être maître de ma raison. »

Une fois établi qu'il faut distinguer deux sortes de songes, les divins et les diaboliques, la question suivante se présente nécessairement : « A quel signe reconnaîtra-t-on les songes diaboliques des songes divins ? »

L'accord existe entre les théologiens, sur les points que voici :

1° Les songes dont le diable est l'auteur ont généralement un objet condamnable et funeste, quelquefois même sous l'apparence de l'honnêteté et du bien ; et dans ce cas il faut soigneusement examiner si ce bien ne renferme pas le principe de quelque chose d'indécent, de ridicule, d'inutile, ou pouvant dégénérer en mal. Les songes voluptueux ou érotiques rentrent dans cette catégorie ; plus d'une fois ces songes ont été considérés comme des agressions impures des démons incubes.

2° On peut attribuer au diable les songes offrant des représentations horribles, des objets monstrueux, impossibles ; ceux qui révèlent certains secrets dont la découverte ne peut contenter qu'une vaine curiosité ; ceux où règnent la confusion et le mensonge ; ceux enfin qui ne se vérifient pas par l'événement.

Du reste, les songes d'origine vraiment divine sont assez rares et ne sont envoyés du ciel que dans des occasions solennelles. Il faut pour les discerner une lumière spéciale, qui n'est accordée qu'à un très petit nombre d'hommes.

Pendant toute la durée du moyen-âge, l'onéirocritie fut en grand honneur, malgré les lois civiles et religieuses qui en flétrissaient et en punissaient les nombreux abus. Les Capitulaires des Rois de France contiennent des dispositions fort sévères à l'égard des interprètes de songes, qui plus d'une fois subirent de rigoureuses et justes condamnations. Nous voyons la croyance aux songes persister en France pendant les XVIᵉ et XVIIᵉ siècles.

Il ne serait pas juste de dire que le XIXᵉ siècle a vu disparaître l'onéirocritie. Elle vit encore dans la multitude de ces esprits superstitieux qui croient, avec une opiniâtreté imbécile, aux révélations du sommeil et qui

souvent règlent leurs actions, leurs espérances ou leurs craintes d'après les pressentiments plus ou moins obscurs de leurs visions nocturnes. On remplirait plus d'un volume du récit de ces rêves dont les pressentiments ont paru aux naïfs plus ou moins justifiés par l'événement.

Quant aux attaques du démon par le moyen des songes, elles sont fréquentes aujourd'hui, comme de tout temps. Je ne citerai, à titre d'exemple contemporain, que l'histoire d'une jeune fille morte il y a peu d'années dans des circonstances lamentables, et que j'ai connue dans un triangle de l'Amérique du Sud.

Elle appartenait à une famille catholique, des plus honorables, laquelle occupe une situation importante dans le monde industriel de son pays ; aussi, je ne la désignerai que sous son prénom, Emilia.

Emilia avait été élevée religieusement, mais peut-être pas avec toute l'attention que ses parents auraient dû exercer. Ainsi, ils lui laissèrent de bonne heure lire des romans. Elle parlait et écrivait le français aussi bien que l'espagnol, et les gens de la contrée dont il s'agit faisaient alors leurs délices des œuvres d'Alexandre Dumas père. Emilia et une de ses amies se les procuraient chez un libraire qui avait un cabinet de lecture et louait les volumes de nos romanciers à ses clients. L'amie prenait les livres, les lisait d'abord, et les passait ensuite à Emilia qui les dévorait. Après Alexandre Dumas père, vint Frédéric Soulié, puis Eugène Sue, ce dernier lu en cachette. La jeune fille prit ainsi peu à peu des goûts frivoles, des idées déraisonnables, et négligea de plus en plus ses devoirs religieux.

Elle allait encore à l'église pour y accompagner sa mère, le dimanche ; mais elle était distraite pendant l'office, elle ne songeait plus à prier. Elle fut près d'un an sans se confesser. Le samedi soir, l'après-midi, son amie venait la chercher, et toutes deux faisaient une promenade, sous prétexte de se rendre au tribunal de la pénitence. Elle trompait ainsi sa famille, grâce à la connivence de cette pernicieuse amie. Pourtant, elle n'avait commis encore aucun sacrilège.

Pâques approchait, et elle se demandait comment elle s'y prendrait pour éviter de communier, sans que personne le sût.

Pendant la Semaine Sainte, elle continua, comme à l'ordinaire, sa lecture des mauvais livres. Elle les cachait dans sa chambre ; c'était le soir surtout qu'elle les lisait, au lit, avant de s'endormir.

La nuit du Mercredi-Saint, elle s'était plongée dans un des plus irréligieux romans d'Eugène Sue ; le sommeil la prit, et elle eut un songe, que voici :

Elle se vit à l'église, dans une chapelle où les fidèles étaient peu nombreux ; c'était le matin, à l'une des premières messes. Tandis que le prêtre officiait, à l'autel, elle ne se préoccupait aucunement, elle, du saint sacrifice. Sa pensée était à son roman.



Tout à coup, un personnage d'une beauté étrange, au rire sardonique, se trouva à côté d'elle, assis sur la chaise voisine. Emilia ne l'avait pas vu venir ; il était là, comme ayant surgi par enchantement. Et, tandis que le prêtre poursuivait la célébration de la messe, le personnage mystérieux se pencha vers elle et lui parla à voix basse.

— Je suis votre meilleur ami, mademoiselle, lui dit-il. Je sais que vous êtes inquiète à propos de vos Pâques, et j'ai trouvé le moyen de vous tirer d'embarras.

Emilia le regarda, surprise. C'était un homme jeune, d'âge assez indécis, ayant entre vingt-huit et trente-deux ans ; ses cheveux d'or, longs, flottaient sur ses épaules ; il avait une maigreur qui ne l'enlaidissait nullement.

— Comment vous nommez-vous, monsieur ? lui demanda la jeune fille ; car je vous vois pour la première fois.

— Mon nom ne fait rien à l'affaire, répondit l'inconnu. Tout ce qu'il vous importe de savoir, c'est que mon plus grand désir est de vous être utile... Vous aimez les perles, les bijoux, les diamants ; en voici.

Et, en disant cela, il déposait sur les genoux d'Emilia des parures d'une richesse inouïe, des pierreries éblouissantes. Elle était heureuse, alors, et d'un sourire gracieux elle remercia cet inconnu.

—Oh ! fit celui-ci comme négligemment, je puis mettre à vos pieds tous les trésors de la terre ; je suis le roi de ce monde ; il n'est aucun monarque dont la puissance égale la mienne. . Vous me plaisez beaucoup, mademoiselle, et je vous assure encore une fois que je suis votre meilleur ami.

— Je veux bien le croire, monsieur. Vous avez vraiment une grande bonté pour moi.

Elle contemplait avec admiration les cadeaux du personnage.

— Tout cela est à vous, reprit-il, je vous le donne.

— Oh merci !

— Et je vais vous indiquer comment vous pouvez tourner la difficulté en ce qui concerne vos Pâques... Tenez, en ce moment, nous sommes là assis : les fidèles sont tout à leur dévotion, ils ne prennent pas garde à nous, le prêtre non plus... Quand tout à l'heure il donnera la communion, est-ce qu'il saura si les fidèles qui viendront s'agenouiller devant lui se sont ou non confessés au préalable ?

— C'est vrai, il n'en saura rien.

— Eh bien ! de quoi donc vous inquiétez-vous, ô ma douce et bonne amie ?... Vous avez l'obligation d'accompagner votre mère à l'église ? allez-y. Le jour de Pâques, elle communiera, et elle serait étonnée si vous ne faisiez pas de même, n'est-ce pas ? Communiez avez elle, quoi de plus simple !...

Et, comme elle hésitait, il ajouta :

— Chère Emilia, croyez-moi, c'est un bon conseil que je vous donne là.



Vous ne vous confessez plus depuis longtemps, et vous avez mille fois raison ; pourquoi aller raconter à un prêtre vos actions, lui rendre compte de vos paroles, de vos pensées ? Est-ce que ces choses-là le regardent ?... Or, votre mère croit que vous vous confessez régulièrement, et cela lui suffit... La communion n'a pas plus d'importance... Voyons, mon aimable amie, promettez-moi de communier le jour de Pâques, sans vous être confessée. Est-ce dit ?... Je comblerai tous vos désirs, pour chasser de votre cœur les moindres inquiétudes. Je ne veux pas que mon Emilia ait des tristesses ; je veux qu'elle soit gaie, sans souci, belle, la plus belle de toutes et la plus heureuse... Me promettez-vous de suivre mon conseil ?

— Oui, monsieur.

A ce moment, l'enfant de chœur sonna le *Sanctus*, et le mystérieux ami d'Emilia disparut. Puis, le rêve se termina, ou un autre songe banal, insignifiant, lui succéda, dont la jeune fille ne garda pas souvenir.

Le lendemain, Emilia, réfléchissant à ce qu'elle avait vu et entendu dans son sommeil, se dit que la nuit lui avait porté bon conseil et qu'elle communierait sans se confesser au préalable.

Ce fut ainsi qu'elle entra dans la voie du sacrilège. Elle mena dès lors une existence hypocrite, toute de dissimulation. Parfois, elle revoyait dans ses rêves son ami étrange. Elle s'habitua à lui. Enfin, elle voulut savoir son nom. Elle insista beaucoup ; mais il refusa encore de la satisfaire sur ce point.

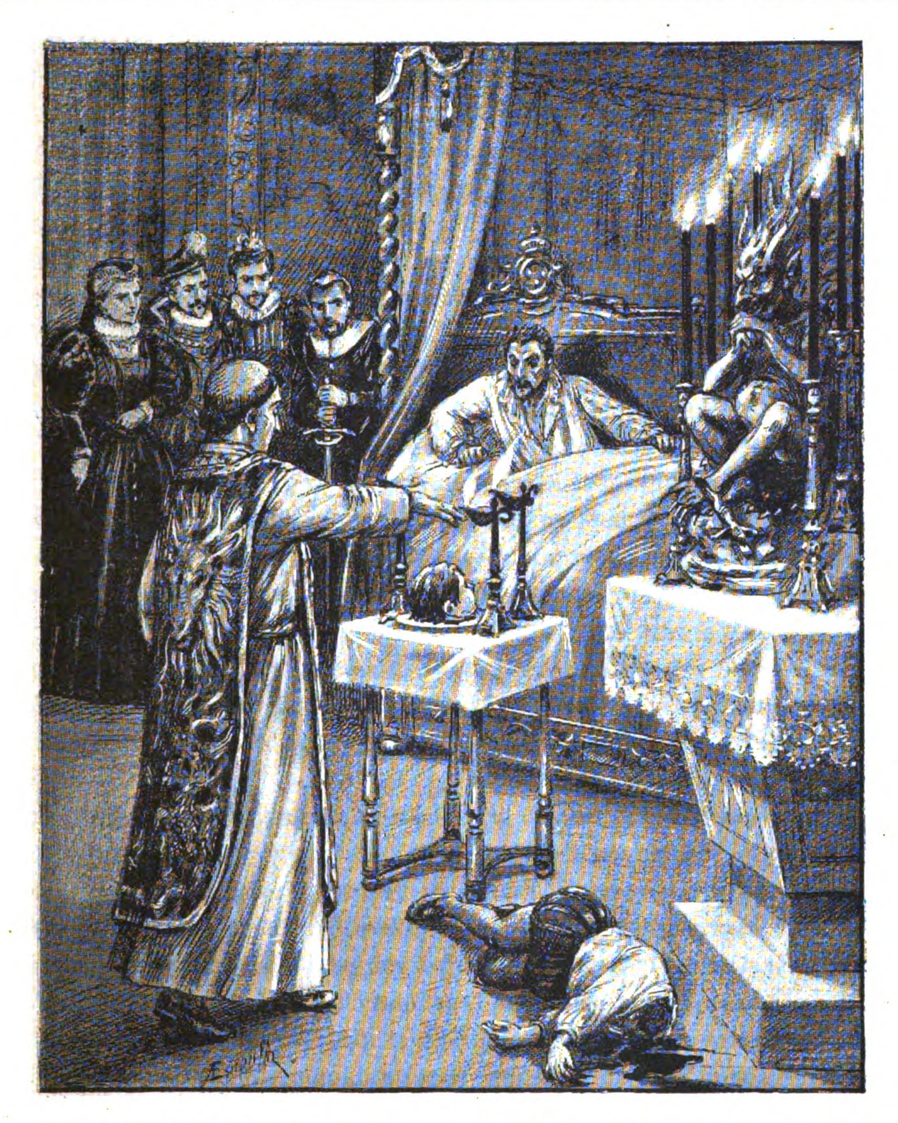
Sa camarade d'enfance, un peu plus âgée qu'elle, était sa seule confidente. Celle-ci apprit un jour à Emilia qu'elle aussi voyait en songe le même personnage énigmatique. Puis, elle lui offrit de la faire entrer dans une société dont elle avait été reçue membre. C'était une loge luciférienne.

— Figure-toi, Emilia, lui dit-elle, que, l'autre jour, à notre réunion, nous avons eu, parmi les frères visiteurs, un monsieur très distingué qui ressemble comme deux gouttes d'eau à l'ami secret que nous voyons dans nos songes. Il m'a pris à part, un moment, et m'a dit : « Je vous en prie, ma chère sœur, conduisez-nous Emilia. »

Emilia fut enchantée d'être présentée au triangle. Elle demanda l'initiation par l'intermédiaire de sa camarade, et fut reçue à son tour.

Deux années se passèrent. Jamais la famille ne se douta de rien ; car dans ces pays-là, les jeunes filles sortent à volonté et ont une grande liberté d'allures. On savait que, par son amie, son inséparable amie, Emilia fréquentait telles et telles personnes, toutes assez bien considérées dans la ville. Le père et la mère d'Emilia voyaient, d'autre part, quelquefois, ces personnes, mais sans soupçonner que c'était des affiliés aux arrière-loges.

Je tiens cette histoire de la bouche d'Emilia elle-même ; elle était devenue Maîtresse Templière, et, à une tenue palladique à laquelle j'assistai et où elle remplissait les fonctions de Chevalière d'Eloquence, elle raconta que c'était



Le moine apostat conjura le démon de prononcer un oracle, c'est-à-dire lui ordonna de répondre, par la bouche de cette tête coupée, à une question secrète du roi. (Page 64.)

par une succession de songes qu'elle avait été amenée à connaître le Dieu-Bon. Elle donna tous les détails que je viens de rapporter, se félicitant de ses lectures de Dumas père, de Soulié et surtout d'Eugène Sue. Cette malheureuse, qui parlait avec une certaine facilité et non sans élégance, nous fit une sortie contre les prêtres d'Adonaï, qui fut fort applaudie. Elle avait tout au plus vingt-un ans. On voit qu'elle avait rapidement progressé dans la voie du mal.

Quant à sa fin, elle est bien triste; je l'ai sue par ouï-dire, il n'y a pas

longtemps, un jour que je demandai de ses nouvelles à quelqu'un du pays.

Emilia et son amie refusaient à leurs familles, invariablement, quiconque leur était présenté comme prétendant à leur main. Ni l'une ni l'autre ne voulaient se marier, disaient-elles. Un jour, sans que l'événement ait jamais pu être expliqué, on les trouva toutes deux mortes, au retour d'un court voyage du père et de la mère d'Emilia. Elles s'étaient enfermées dans la chambre de celle-ci, avaient allumé un réchaud de charbon et s'étaient asphyxiées. Elles reposaient toutes deux ensemble sur le lit, côte à côte, se tenant les mains. Aucun écrit n'était là pour indiquer ce qui les avait poussées au suicide ; elles emportèrent leur secret dans la tombe. Mais ce qui, dans cette catastrophe, mit le comble à la surprise des deux familles, c'est qu'Emilia et son amie avaient chacune au bras gauche un bracelet en or, figurant un serpent, enrichi de diamants de la plus belle eau, et nul de leurs parents n'avait jamais vu ces bijoux ; on les présenta aux différents orfèvres de la ville, ils ne sortaient de chez aucun d'eux. Je me crois le droit d'ajouter que, seuls, les frères et sœurs du triangle connaissaient l'existence de ces parures d'Emilia et de son amie, et peut-être, eux, ils en savaient, en outre, la secrète provenance. En fait de richesses, ce fut là, évidemment, tout ce que Lucifer avait donné à ses élues, et les malheureuses lui avaient livré leur âme !

Par tout ce qui précède, on voit que le diable exerce, d'une manière puissante, son action au moyen des songes, lorsque les personnes qui ont de tels rêves s'y sont préparées par de mauvaises lectures ou de mauvaises fréquentations. On comprend encore par là qu'un directeur de conscience a le devoir de s'enquérir de ces mysteres du sommeil, qui peuvent avoir une très grande importance pour indiquer parfois quel est l'état d'esprit de la personne dirigée ; par là, un prêtre intelligent, perspicace et prudent en même temps que vertueux, parviendra à déjouer les ruses du démon, à l'affût d'uue âme déjà troublée ; ainsi, le ministre de Dieu agira, dans le domaine des consciences qui lui est réservé, comme le médecin agit dans l'intérêt de la santé du corps, alors que, dans certains cas, il s'enquiert des rêves de son malade.

Quant à ce qui est de l'interprétation des songes au point de vue de la découverte de l'avenir, nous savons déjà que c'est une science purement illusoire, en dehors de Dieu et de ses prophètes. Il n'y a pas lieu de se préoccuper dans ce sens, au sujet des diverses visions nocturnes, et c'est une folie que d'adopter telle ligne de conduite à raison de tel rêve.

Ces songes, c'est-à-dire ceux qui ne sont ni divins ni diaboliques, ainsi que ceux où les songeurs sont doués de facultés intellectuelles dépassant la portée de l'intelligence à l'état de veille, sont plutôt du domaine de la psychologie scientifique. Mais, cela est triste à dire, pour le vulgaire des superstitieux,



tous les songes, quels qu'ils soient, doivent avoir un sens, une signification spéciale qui donne la clef de tous les événements futurs. Or, pour avoir cette clef, ils s'abandonnent aux charlatans qui, sachant par cœur les divers dictionnaires d'onéirocritie, leur débitent mille sottises.

Si, par exemple, ils ont rêvé de la lune, l'interprétateur leur déclarera ceci d'un air inspiré :

« LUNE : *La voir briller* signifie argent gagné ; pour un mari, santé et constant amour de sa femme. *La voir obscurcie ou voilée*, signifie danger en voyage ; perte d'argent, mort ou maladie de femme, de mère, de fille ou de sœur ; périls sur mer, affection du cerveau, mal d'yeux. *Voir la lune ronde, pleine et blanche* signifie, pour le mari, naissance d'un fils ; pour la femme, naissance d'une fille qui sera jolie, etc. »

Ce qui est absolument abusif, c'est que les charlatans qui font métier de devins par les songes, mettent bien souvent leurs interprétations ridicules et arbitraires sur le compte des théologiens et même des saints. Ainsi, ces imposteurs attribuent faussement à saint Nicéphore, patriarche de Constantinople, des inepties du genre que voici :

Voir en songe un coq annoncerait, à leur dire, que le reste du rêve doit bientôt se réaliser ; manger du pain chaud serait un présage de maladie prochaine ; tenir une abeille, le présage d'espérances déçues ; rêver que l'on plane au-dessus de terre signifierait un changement de lieu, un voyage en pays étranger ; tenir un livre, que l'on sera élevé en dignité ; entendre le tonnerre, que l'on recevra des nouvelles inattendues ; manger des raisins, que l'on aura bientôt de la pluie.

Marcher sur des coquilles brisées annoncerait que l'on échappera à des embûches d'un ennemi ; voir sa propre image sous les traits d'un vieillard serait un présage d'heureuse chance dans les entreprises ; se voir mordre par un chien, présage de quelque injure, d'un affront, d'un dommage, provenant de quelqu'un qui vous déteste ; dîner avec un ennemi, présage d'une prochaine réconciliation ; marcher dans une boue claire, vanité des projets ; voir un nègre, ou manger des laitues, ou encore des grenades ou des oranges, tout autant de présages de maladie prochaine ; voir des corbeaux, présage qu'on recevra de dangereux conseils ou qu'on commettra quelque honteuse action ; voir un bœuf serait un avertissement de se défier d'une imprudence.

Voir un serpent dans son lit serait un heureux présage ; qui l'eût cru ?... idem, voir une maison en feu.

Si l'on rêve qu'on se promène en tenant ses souliers à la main, on n'a plus qu'à se tenir sur ses gardes, quelque péril imprévu vous menace. Les tromperies dont on doit être victime, sont annoncées par le songe dans lequel on mange des figues !

Voir des cailles est donné comme le présage d'une mauvaise rencontre ;



se voir enterré vif, présage de chûte dans une grande détresse : se voir vêtu de différentes couleurs, présage d'insuccès dans les entreprises, contrariétés, chagrins ; battre du fer sur une enclume, présage de querelles ; tirer de l'eau trouble d'un puits, présage d'un mariage malheureux ou d'une dangereuse maladie qui suivra de près le mariage ; si l'eau est limpide, présage contraire ; voir un vase plein d'eau se briser sans que l'eau se répande, présage d'un veuvage prochain ; voir des pendus, présage de grande adversité ; voir de la neige en été, menace de ruine, si l'on est commerçant ; voir un mûrier déraciné, présage de la mort d'un enfant ; voir un mort qui vous poursuit et vous arrache vos vêtements, présage d'un péril extrêmement grave où l'on courra grands risques de trépasser. Mais, par contre, songer que l'on a la tête tranchée et séparée du corps serait un pronostic des plus avantageux : aux malades, la décapitation en rêve annoncerait la guérison ; aux affligés, la consolation ; aux pauvres, la fin de leur misère ; aux prisonniers, la délivrance; aux heureux de ce monde, un accroissement de dignités ou une augmentation de fortune.

Quant au diable, disent les interprétateurs, c'est bon signe d'en rêver. Et ceci prouve bien qu'au fond de l'onéirocritie il y a une inspiration infernale, même chez les charlatans. En effet, selon les principes de cette fausse science, diable signifie joie, contentement ; causer familièrement avec le diable annonce la richesse ; être possédé du diable en rêve est censément la prédiction de nombreux bienfaits qu'on recevra d'un grand personnage, d'un prince, c'est le pronostic d'une vie longue et heureuse ; enfin, rêver que l'on est emporté par le diable est le présage des plus grands bonheurs.

Ces dernières interprétations suffisent à faire juger l'onéirocritie.

Telles sont les inepties qui remplissent *le Grand Interprète des Songes, guide infaillible pour l'explication des songes*, par le dernier descendant de Cagliostro, ou le *Traité des songes et des visions d'après les Egyptiens et les Perses*, ou les livres du même genre.

A ces dictionnaires, se trouve ordinairement joint le Tableau des numéros gagnant à la loterie, correspondant aux sujets des rêves, par exemple :

48, abattis de volaille ; — 63, amant fidèle ; — 70, anglaise ; — 9, culotte ; — 28, hanneton ; — 59, jésuites ; — 46, juifs ; etc., etc.

A côté des charlatans vulgaires, exploitant si audacieusement la bêtise humaine, l'onéirocritie compte dans notre siècle des partisans en apparence plus sérieux, qui s'adressent aux gens au-dessus de la multitude, esprits cultivés, mais âmes dévoyées.

Pour ces nouveaux mages, tous les genres de divination artificielle sont bons, dès lors qu'ils ont pour but d'obtenir ce qu'ils appellent les « inspirations d'en-haut » ; et nous savons ce que cela veut dire. Ceux-là sont lucifériens ou satanistes, plus ou moins secrètement ; en réalité, c'est au

diable qu'ils demandent ces connaissances intérieures, ces révélations sur l'avenir. Ils ne s'arrêtent pas à Cagliostro, mais ils remontent à Artémidore, à Platon, à Homère même, pour mieux déjouer la curiosité du public profane. Ils reprennent et commentent la fameuse allégorie homérique du *Temple du Sommeil* aux deux portes, l'une de corne, par où passent les songes véritables, révélations du monde invisible ; l'autre, d'ivoire, par laquelle entrent les songes vains et illusoires. Ils vont jusqu'à indiquer les moyens pour le songeur de se procurer des songes de la première espèce, qui sont de trois sortes : les *songes sentis*, ou les sensations divines ; les *songes vus*, ou les visions, et les *songes ouïs*, ou les oracles. Pour ne pas effaroucher le profane entre les mains de qui pourrait tomber un de ces livres maudits, on y imprime que les règles prescrites pour se procurer ces songes sont empruntées à Cicéron et à saint Bernard. La première et la plus essentielle, c'est d'être pur d'âme et de corps ; pour comprendre, il faut lire « pur selon Lucifer », purifié par le baptême du feu et après avoir élevé son âme vers le Dieu-Bon.

Quant à la nature des songes, il en est de clairs et d'obscurs. Les premiers n'ont pas besoin d'interprétation : « Il n'est pas rare, par exemple, écrit un rédacteur de l'*Initiation*, de rêver la mort d'une personne chère, parente ou amie, dans la nuit et à l'heure même où elle a lieu. » En ce qui concerne l'interprétation des songes obscurs, les mages dont il s'agit la laissent faire par chacun à sa guise ; « c'est, disent-ils, plutôt affaire d'intuition que de raisonnement. » Mais ils reconnaissent que « tout le monde n'est pas apte à discerner les inspirations divines des naturelles. » A les entendre, « cette science d'interprétation est le privilège de ceux qui vivent saintement. » Lisez : il faut être un des plus fanatiques parmi les initiés de l'occultisme.

Pour ce qui est de leurs recettes, elles ne sont données que verbalement : il faut, afin d'avoir ces songes révélateurs, se rendre le plus possible digne de Dieu (le dieu Lucifer). Nous n'en sommes plus aux recettes des magiciens d'autrefois « pour se procurer telle espèce de songes que l'on voudra, même les plus délicieux. »

Telle est celle-ci, donnée par Pierre Mora, dans un grimoire intitulé *Zekerboni*, vieux manuscrit qui est conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal :

« Prenez une demi-once de priape de cerf ou plutôt de nature de biche calcinée, trois onces de crâne de loup aussi calciné, une once de terre sigillée et deux dragmes de bol d'Arménie, de la noix muscade et de la racine de grande consoude, trois dragmes de tragacanthe, avec une demi-dragme de sel de nitre. Mêlez le tout et pulvérisez-le bien dans un mortier. *Manière de s'en servir* : Il faut ou s'en saupoudrer le sommet de la tête ou le distribuer en saquets d'une demi-once. »

Cela, c'est le vieux jeu, c'est le pendant de la fameuse recette du poison à confectionner avec des vipères, des aspics et un gros crapaud.

Aujourd'hui, l'on n'en est plus là chez les sectateurs de Lucif. On l'invoque avant de s'endormir. On lui dit une prière du soir ; car les fidèles de la magie diabolique ont leur prière du soir, comme le chrétien fervent qui, avant de se mettre au lit, récite son *Pater* et son *Ave Maria*.

Le vieux luciférien Ragon, maçon des hauts grades, se garde bien de publier, dans ses livres, ces oraisons dont la connaissance est réservée aux parfaits initiés, seuls autorisés à prendre copie des manuscrits secrets. Mais, dans son livre sur *la Maçonnerie occulte*, il laisse échapper un aveu qui, s'appliquant à tous les ouvrages de magie en général, peut être retenu à bon droit pour ce qui concerne les traités de divination ayant pour auteurs des occultistes de l'école de Charleston.

Parlant de Cornélius Agrippa, l'auteur sacré de la secte en France s'exprime ainsi (page 443) :

« Peu de personnes ont compris son traité de *Philosophie occulte ;* car il y avait une clef qu'il réservait pour ses amis du premier ordre (19 *épist.*, livre V).

« Il a dit, avec raison, que tout ce que les livres apprennent touchant la vertu du magisme, de l'astrologie, de l'alchimie, est faux et trompeur, *quand on l'entend à la lettre* ; qu'il y faut chercher le *sens mystique*, sens qu'aucun des maîtres n'avait encore développé. »

Et c'est là, en effet, le secret de tous ces ouvrages abominables. Ignorez que, lorsqu'un auteur-mage vous parle de Dieu, du vrai Dieu, du Dieu bien compris, c'est de Lucifer qu'il parle, et, en parcourant ces pages en apparence confuses, ces phrases énigmatiques, vous croirez avoir sous les yeux l'œuvre d'un homme égaré ne sachant pas ce qu'il veut dire, vous y perdrez votre latin et votre grec. Au contraire, ayez la clef, connaissez le secret des secrets, relisez attentivement, en pesant tous les mots, et vous comprendrez tout.

Voici ce que le F.·. Ragon dit au sujet des songes, dans une note, au cours de son chapitre sur la divination :

« Les songes étant un résultat, une affection commune de l'âme et du corps, chacun, généralement parlant, pouvait avoir des songes ; mais de même que l'intelligence (1) est l'apanage de l'humanité, et que certains hommes avec peu d'esprit sont mieux partagés du côté du corps, il y en avait aussi que leur tempérament portait à avoir souvent des songes et d'autres qui n'en avaient pas.

(1) *Intelligence* veut dire *lecture intérieure :* où l'intelligence peut-elle lire, si ce n'est dans la mémoire, livre miraculeux, magique, qui, en quelques feuillets, renferme les empreintes de toutes nos sensations et de leurs rapports innombrables ? (Note de Ragon.)



« L'action de songer ayant *ordinairement* pour cause la maladie, le chagrin, une inquiétude profonde ou une secousse violente de l'esprit, et beaucoup d'hommes étant en repos de l'esprit et du corps, il était impossible de compter sur un songe personnel ; de là, nécessité de consulter ceux qui avaient la faculté de voir, en songe, les affections des autres.

« L'expérience ayant appris que le songe pouvait être sollicité, amené, par des frictions, des attouchements, des préparations, etc., le songe naturel ne fut plus le seul, et tous les songes utiles étaient regardés comme un présent de la divinité ; on allait, dans les temples, au pied des autels demander à songer ; puis, enfin, pour ceux qui ne pouvaient pas y parvenir, il y eut des prêtres songeurs (qui entraient en rapport magnétique avec eux). De là, trois espèces de songes : 1° songes naturels ; 2° songes demandés et obtenus dans les temples ; 3° songes reçus de prêtres songeurs, appelés, par cette raison, *oracles en songes*.

« On sait que Socrate eut un songe dans sa prison, trois jours avant sa mort ; que l'Arcadien de Mégare était couché chez un de ses amis, quand il songea à son ami couché et assassiné dans une hôtellerie ; que Quintus était chez lui, en Asie, quand il vit, en dormant, Cicéron qui tombait dans un fleuve ; et que Cicéron lui-même était à sa maison d'Atina, lorsqu'il fut informé par un songe de ce qui se passait à Rome à son sujet. Ajoutons que, naguère encore, les guerriers de l'Amérique méridionale n'auraient pas osé livrer une bataille décisive, sans avoir consulté les songes d'hommes accrédités.

« Il faut distinguer le songe du rêve ; le songe est une vision de l'âme pendant le sommeil du corps ; le rêve n'est ordinairement, dans le cerveau, qu'un rappel incohérent d'un travail fait dans l'état de veille. Un songeur était chez les anciens un homme vénéré ; un rêveur ne le fut jamais. »

C'est tout, et c'est bien peu de chose. Mais il importe de se rappeler que le F.·. Ragon professe une admiration sans borne pour l'antiquité païenne, et ses quelques lignes, que je viens de reproduire, invitent, sans en avoir l'air, l'initié à imiter les anciens pour avoir ces songes, tenus avec tant de soin en dehors des rêves, c'est-à-dire à prier la divinité (?) qui a pouvoir de les donner. Et si la divinité ne les envoie pas à l'initié solliciteur, celui-ci devra se mettre en rapport magnétique (?) avec un prêtre du magisme évocateur, en d'autres termes, avec un Mage Élu, qui aura pour lui le songe désiré et le lui expliquera.

Mais, quand nous en serons aux 9e et 11e parties (Goétie et Théurgie), je montrerai alors comment opèrent les prêtres du diable. Pour le moment, fidèle au plan que je me suis tracé et qui consiste à faire étudier méthodiquement le satanisme contemporain, je ne dois pas sortir des charlatans vulgaires, avec lesquels, du reste, j'en ai fini.

Le lecteur a bien compris qu'il y a danger à se livrer, dans un but de divination, aux pratiques même les plus inoffensives en apparence. Dès qu'on agit contrairement aux prescriptions de l'Eglise, on est attiré par le démon toujours aux aguets, et l'on va vers lui, sans s'en douter, aussi bien par la chiromancie, la cartomancie et l'onéirocritie que par les œuvres de crime et de diabolisme direct.

CHAPITRE XXVI

Les œuvres manciques criminelles.

Il y a un an, au moment où j'écris ces lignes, on pendait, à la prison de Port-Louis (île Maurice), un individu, nommé Dianh, coupable d'un crime horrible. Pour donner la date exacte, l'exécution est du 12 décembre 1892.

Ce Dianh, âgé de trente-cinq ans, né de parents africain et hindou, était un homme marié, père de cinq enfants. Dans le pays, il ne jouissait pas d'une trop mauvaise réputation ; cependant, le bruit courait, depuis quelque temps, qu'il était un adepte de l'occultisme. J'apprendrais qu'il appartenait à un des triangles de l'île Maurice, que je n'en serais nullement étonné.

Toujours est il que Dianh était en rapports fréquents avec Lucif. Il s'occupait de mancique, faisait de l'astrologie, cherchait par tous les moyens à connaître l'avenir. Le cerveau troublé par le fanatisme occultiste, il poursuivait surtout un but : il voulait arriver à acquérir une influence surhumaine sur ses semblables. Un jour, à la suite d'évocations sans succès, il s'était mis à faire je ne sais quels calculs de sorcellerie, et avait fini par se convaincre que, pour parvenir à ses fins, il lui fallait boire le sang d'une jeune fille âgée de sept ans.

Il rechercha donc une enfant de cet âge, trouva une petite créole dans les conditions désirées, l'attira dans un endroit écarté, lui trancha l'artère carotide et se mit à boire sans frémir le sang chaud qui coulait des veines de l'innocente victime.

Persuadé alors que la puissance surnaturelle lui était acquise et qu'il pourrait en user dans un délai fixé également par ses calculs, Dianh eut l'audace de raconter à un de ses amis le crime dont il s'était rendu coupable, s'en glorifiant même. Celui-ci, épouvanté, s'empressa d'avertir la police.

Le scélérat fut donc arrêté, jugé, condamné à mort et pendu, comme je viens de le dire. L'exécution a eu lieu à huis-clos, selon l'usage anglais, et



GIUSEPPE BALSAMO DIT GAGLIOSTRO

une quinzaine de personnes seulement furent admises à assister à l'affreux spectacle. Mais le procès a été publié par les journaux ; le fait est public, indéniable ; la presse locale a même rapporté que « Dianh avait expié son forfait avec la sérénité d'un philosophe méconnu par ses contemporains. »

Quelques années auparavant, un précurseur de Dianh, un nommé Picot, avait essayé également de s'attirer les bonnes grâces des puissances infernales en mangeant le cœur encore palpitant d'un jeune enfant.

Ces faits et d'autres analogues se rattachent à l'*anthropomancie*, qui est certainement la plus odieuse des œuvres manciques. Satan a poussé, de tout temps, aujourd'hui comme autrefois, ses fidèles à commettre des crimes, à

détruire des vies humaines, avec cruauté, avec la plus sauvage barbarie.

L'anthropomancie, ou divination par le sacrifice de l'homme (hommes, femmes ou enfants, d'ordinaire éventrés), procède directement de l'espèce de divination que les anciens appelaient *aruspicine*, *extispicine*, ou inspection des entrailles de la victime. Ils supposaient que les dieux avaient gravé d'avance, dans les organes intérieurs des victimes, les signes ou symboles qui devaient donner les présages demandés par les aruspices. Ces prêtres devins prédisaient : 1° par la simple inspection des victimes vivantes ; 2° par l'état de leurs entrailles ouvertes ; 3° par la flamme qui s'élevait de leurs chairs brûlées. Le cœur maigre, le foie double ou enveloppé d'une double tunique, surtout l'absence du cœur ou du foie annonçaient de grands maux. On rapporte que le cœur manqua à deux bœufs le jour où fut assassiné César. Quelques sorciers modernes ont aussi cherché l'avenir dans les entrailles de certains animaux, le chat, la taupe, le lézard, la chauve-souris, le crapaud ou la poule noire. Cette superstition de l'antiquité païenne trouvait sa confirmation dans l'enseignement même de la philosophie. Platon, par exemple, déclarait que le foie est un miroir où se reflète la pensée divine et se concentre pendant la vie l'intuition divinatoire ; qu'après la mort on y retrouve l'empreinte des images contemplées par l'âme.

Mais l'antiquité ne se borna pas à l'inspection divinatoire des entrailles des animaux : Strabon raconte que les Albaniens du Caucase et les Lusitaniens pratiquaient l'*anthropomancie*, ou l'inspection des viscères humains.

Les Grecs, plus humains, n'allèrent pas jusque-là, au moins à l'époque civilisée de leur histoire. Hérodote raconte que Ménélas, retenu en Egypte par les vents contraires, sacrifia deux enfants du pays, et chercha à savoir dans leurs entrailles la volonté des dieux.

Plusieurs empereurs romains sont accusés d'avoir pratiqué l'anthropomancie; Héliogabale fit immoler des enfants pour demander à leurs entrailles le secret de l'avenir, et Julien l'Apostat se livra à la même pratique dans ses opérations magiques et ses sacrifices nocturnes. Dans sa dernière expédition, se trouvant à Carra, en Mésopotamie, il s'enferma pendant quelque temps dans le temple de la Lune, avec quelques-uns de ses satellites. Lorsqu'au lendemain de sa mort, on ouvrit les portes du temple qu'il avait fait sceller, on y trouva une femme pendue par les cheveux, les mains étendues, le ventre ouvert et le foie arraché.

Au fur et à mesure que l'Eglise prend pied, l'intensité de l'anthropomancie diminue ; bientôt, cette atroce et diabolique superstition ne se cache plus que dans les antres de la sorcellerie.

Tout le monde connaît l'histoire de ce baron du XVe siècle, Gilles de Rais ou le maréchal de Retz, d'abord le chevaleresque champion de son roi et le



valeureux compagnon d'armes de la Pucelle, puis, quand l'oisiveté de la vie de château a succédé à l'animation des camps, victime de son amour du luxe et des plus brutales passions, se donnant à Satan pour assouvir, par des moyens surnaturels, ses convoitises effrénées. A cette dépravation surhumaine, il fallait de l'or à tout prix. Dieu restant sourd à ses prières, il eut recours aux sciences occultes, et s'enferma au fond de son château de Tiffauges pour y travailler, avec un alchimiste, à la découverte de la pierre philosophale. Irrité du peu de succès de ses recherches, il passa bientôt de l'alchimie à la sorcellerie, consulta les plus grands magiciens du temps, Antoine de Palerme, Jean de la Rivière, l'orfèvre Robin, et fit enfin venir d'Italie un savant florentin, François Prélati, se disant expert dans l'art de la *géomancie* et en commerce réglé avec Satan.

Celui-ci s'empara facilement de l'esprit du baron. Alors, au fond de ce château de Tiffauges, dit le chroniqueur Alain Bouchard, il se passa des choses étranges, horribles, impossibles à croire. Il y eut des conjurations fantasmagoriques, de magiques apparitions, de sanglants sacrifices. Des enfants disparurent. Une vieille femme, appelée la Meffraye, qui parcourait les campagnes et les landes, la tête couverte d'une étamine noire, les attirait par de brillantes promesses auprès du maréchal. Bientôt se répandit partout le bruit que « le seigneur de Rais usait de l'art et science de négromantie et qu'il faisait murtrier et occire grand nombre d'enfans, afin d'en avoir et recueillir le sang, dont il escript tous ses caractères des devinemens requis pour invoquer les infernaulx esperitz, tendant parvenir par leur moyen à recouvrer grans trésor et richesses. »

L'évêque de Nantes obtint, pour le mettre en accusation, une bulle dans laquelle le pape Eugène IV le déclarait « imbu du malin et oublieux de son salut. »

Le 10 septembre 1440, le maréchal fut arrêté dans son château de Tiffauges, au milieu de ses sanglantes orgies. L'ouverture du procès eut lieu dans la grande salle du Château de Nantes, le 28 septembre 1440. L'acte d'accusation contenait quarante-neuf chefs principaux. Sept témoins déposèrent que leurs enfants avaient été enlevés par les gens du maréchal, et depuis n'avaient plus reparu ; « lesquels enfants, est-il dit dans le procès (manuscrit conservé aux archives de la Loire-Inférieure) avaient été pris très inhumainement, démembrés, brûlés et livrés aux démons, aux malins esprits, après avoir servi aux plaisirs du maréchal. »

Celui-ci finit par avouer tous ses forfaits, confessa ses crimes sur les enfants, nomma ses complices, entra dans le détail des tourments qu'ils infligeaient à ces innocentes victimes, soit en leur coupant la tête, soit en les assommant à coups de bâton, soit en les éventrant pour voir les entrailles...

Les restes des cadavres, coupés par morceaux, étaient enfouis sous les murs du château ou jetés à l'eau.

Prélati, arrêté avec le maréchal, fit à son tour ses aveux, raconta sa vie, ses évocations à Tiffauges pour lesquelles il avait demandé au maréchal la main, le cœur et les yeux d'un petit enfant; il cita les longues formules dans lesquelles il appelait le démon, celle-ci entre autres : « Baron, Sathan, Bélial, Belzébuth, au nom du Père, du Fils et de l'Esprit, au nom de la Vierge Marie et de tous les saints, je vous supplie d'apparaître ici en personne, afin de parler avec nous, et de faire notre volonté. » Il affirma que le diable lui était apparu un jour sous la forme d'un beau jeune homme, un autre jour, sous celle d'un serpent vert à tête de chien : mais que le maréchal, toujours muni d'un fragment de la vraie croix, voulut alors entrer dans la chambre, et l'or du diable se réduisit en poussière.

L'évêque de Nantes, au nom de l'Inquisition, prononça la sentence :

« Nous, évêque de Nantes, etc., déclarons toi, seigneur de Rais, devant le tribunal et le peuple ici rassemblé, hérétique, relaps, traitre et évocateur du diable, coupable du crime contre nature avec des enfants des deux sexes, et de violations d'immunités ecclésiastiques, devant être corrigé et puni justement suivant les saints canons de l'Eglise. »

Le maréchal fut brûlé avec ses complices le 27 octobre 1440. La cour séculière lui accorda le privilège d'être étranglé avant d'être livré aux flammes.

Le cas de Gilles de Retz n'est pas, à proprement parler, celui d'un de ces hommes que nous qualifions de « lucifériens ». Il y a, chez le seigneur de Tiffauges, une aberration qui ne ressemble aucunement à celle de nos palladistes. Il n'offrait pas ses hommages à Satan, il ne le croyait pas dieu ; mais il espérait se le rendre favorable, d'une part, en commettant des crimes monstrueux, et il prétendait, d'autre part, le forcer à lui obéir par la vertu des reliques du Christ.

Abstraction faite des crimes dont se souillait Gilles de Retz, cette aberration est plus fréquente qu'on ne croit et à plusieurs degrés. Je l'ai rencontrée assez souvent, sous une forme tout à fait anodine, mais déjà coupable néanmoins, au sein même des familles chrétiennes, et principalement chez les femmes.

Hélas ! oui, il m'est arrivé parfois d'entendre une dame ou une jeune fille, sincèrement catholique, exprimer cette inconséquence, ou, mieux, cette énormité :

— J'aimerais bien voir le diable, mais sans l'appeler par un sacrilège, bien entendu. Je voudrais connaître une formule qui le fît venir, là, devant moi, pour savoir comment il est, ce qu'il me dirait; oh ! une formule sans blasphème, une formule banale. Et certainement, si alors il m'apparaissait et m'offrait la richesse ou quelque grand avantage d'ici-bas, je repousserais ses

propositions ; bien plus, je serais heureuse de le chasser honteusement, en lui opposant tout à coup une médaille ou un scapulaire. Mais j'aimerais bien le voir tout de même, en tête-à-tête, et je n'ai pas peur de lui, allez !

Comme nous retrouvons là la curiosité d'Eve ! Combien de ses filles ne sont pas corrigées !... On s'imagine que les formules des rituels de magie sont absolument indispensables. Quelle grande erreur ! Satan a inspiré et quelquefois dicté lui-même ces formules ; mais il vient, quand Dieu le lui permet, sans avoir besoin nullement d'être appelé, sollicité, évoqué. Or, ce seul désir d'avoir une entrevue avec lui est déjà des plus coupables. S'il apparaissait, dans de telles circonstances, ce ne serait pas sous une forme hideuse ni entouré d'un appareil effrayant. Loin de là, il se ferait aimable, intéressant, pour mieux séduire ; il a toutes les ruses, même celle de feindre le repentir de sa révolte, quand il veut tenter une âme pieuse. Il demanda, un jour, à un ermite (j'ai lu cela dans un livre d'hagiographie) de prier pour lui, d'implorer de Dieu la miséricorde et de le faire rentrer en grâce parmi les anges du ciel ; l'hypocrite ! il n'avait d'autre but que d'accoutumer le saint homme à ses visites ; mais il en fut pour ses frais. L'ermite, sachant bien qu'on ne doit avoir aucun commerce, si anodin qu'il puisse sembler, avec l'éternel maudit, le chassa dès sa première tentative par un énergique : *Vade retro, Satanas !* On peut donc s'attendre à ce qu'il déploie toute l'habileté nécessaire pour ne pas effaroucher la curieuse qui désire le voir, et c'est vraiment un jeu bien dangereux que de concevoir de pareils désirs. Ainsi, rejetez bien loin ce sentiment, madame ou mademoiselle, s'il s'éveille en vous ; étouffez cette curiosité coupable, dès que vous la sentez naître ; car Satan, pour peu que vous en exprimiez la demande avec ou sans formule, viendrait, et s'il ne vous est pas encore apparu, madame ou mademoiselle, c'est que vous avez au ciel quelque puissant protecteur qui intercède en votre faveur, qui obtient de Dieu que la bride ne soit pas lâchée à Satan en ce qui vous concerne, c'est que votre saint patron, en un mot, ou la sainte Vierge, vous défend contre votre folie, contre vous.

J'en reviens à l'anthropomancie et aux criminelles pratiques du même genre. Quand on étudie l'histoire, on constate que Florence a été un foyer de magisme ; beaucoup de grands sorciers du moyen-âge et de l'époque de la Renaissance, venus dans notre pays, étaient florentins.

Je ne puis passer ici sous silence le cas de Catherine de Médicis : tout en dégageant cette reine des légendes outrées, forgées par les protestants, il n'en reste pas moins acquis qu'elle était superstitieuse, et que, Dieu ne l'exauçant pas à son gré, elle ne craignait pas de recourir au diable.

Triste souveraine que celle-là, qui, avant d'être couronnée à Saint-Denis, avait commencé par s'effacer par calcul devant Diane de Poitiers, dont le triomphe était une insulte permanente à ses droits d'épouse ; qui, une fois

couronnée, resta volontairement subordonnée à la maîtresse royale et s'abaissa jusqu'à s'efforcer de gagner l'amitié et les faveurs de sa rivale ; si bien qu'on vit ce spectacle singulier d'une reine protégée auprès de son époux par une favorite qui occupait sa place. Triste souveraine, oui, qui, au lieu de chercher, pour guider sa conduite, les lumières de l'Eglise, s'inspira de la politique de son compatriote Machiavel : tenant la balance entre les partis et les factions ; divisant pour régner ; se faisant un plaisir d'augmenter les divisions en mettant aux prises, dans le fameux colloque de Poissy, les théologiens catholiques et les théologiens protestants ; autorisant le culte hérétique hors des villes ; entourant de plaisirs son fils Charles IX, dès l'âge de treize ans, pour mieux le dominer, et l'énervant par la volupté ; s'entourant de deux cents jeunes filles, dans ses voyages d'un luxe ruineux, « l'escadron de la reine », ce qui était pour elle un moyen de succès dans ses intrigues politiques ; vivant au milieu de sorciers avérés, en pleines guerres civiles, qu'elle avivait, au lieu de chercher à les éteindre ; reléguant tout à coup dans l'ombre les Guises, vrais catholiques et bons Français ; ne comprenant pas d'abord que Coligny était traître à la France ; puis, perdant la tête devant l'attitude hautaine des protestants, dont ses faiblesses avaient été la cause, concevant, décrétant et faisant exécuter l'horrible massacre de la Saint-Barthélemy, qui est son œuvre personnelle, dont elle eut le cynisme de se vanter auprès des cours catholiques, et dont la calomnie sectaire rejette, par un mensonge audacieux, la responsabilité sur l'Eglise.

Non, Catherine de Médicis n'était pas une princesse vraiment catholique ; car elle passa toute sa vie à ne tenir aucun compte des défenses formelles du Saint-Siège, concernant les pratiques de la sorcellerie ; ce fut elle qui la remit à la mode, c'est à elle que l'on dut ce vertige presque général de diabolisme, dont l'historien est stupéfait, quand il parcourt les chroniques de l'époque.

Elle amena à sa suite, dit M. l'abbé Lecanu *(Histoire de Satan)*, un grand nombre de magiciens et d'astrologues, parmi lesquels le trop fameux Côme Ruggieri, florentin, qu'elle honora toujours de sa protection, malgré ses crimes, ou peut-être à cause de ses crimes, et à qui elle donna l'abbaye de Saint-Mahé, en Bretagne, pour le dédommager des ennuis d'un emprisonnement qu'il avait subi pour fabrication d'images de cire, dans le but d'envoûter Charles IX et la reine Marguerite.

Elle bâtit l'hôtel de Soissons et y fit ériger un observatoire, du haut duquel elle suivait le cours des astres pendant les nuits, afin de demander aux planètes et aux étoiles conseil sur la conduite de ses affaires du lendemain ; et elle en avait acquis l'emplacement, pour ne plus demeurer dans la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui lui était devenue odieuse, ainsi que le palais même des Tuileries, quoiqu'il fut son ouvrage, depuis



qu'un astrologue lui avait prédit qu'elle mourrait en un lieu nommé Saint-Germain.

Tous les astrologues étaient assurés des bonnes grâces de Catherine. Luc Gauric avait part à sa bienveillance. Auger Férier lui dédia son traité des *Jugements d'astronomie sur les nativités.*

Elle portait toujours sur la poitrine une peau humaine apprêtée par des sorciers, une peau d'enfant couverte de caractères talismaniques. Luc Gauric composa pour elle une ceinture magique, destinée à la préserver de tout accident.

Ce Luc Gauric, soi-disant prophète, fut trompé par le diable, ainsi que tous ses pareils. Il avait prédit à Henri II qu'il serait empereur et qu'il parviendrait à une heureuse vieillesse, s'il pouvait surmonter les dangers qui menaçaient sa cinquante-sixième et sa soixante-quatrième années. Or, Henri II ne fut jamais empereur et mourut à quarante ans. Ce qui prouve une fois de plus que Satan ne connaît pas l'avenir.

Catherine de Médicis mit tellement l'astrologie à la mode, à la Cour et dans le reste de la France, que la plupart des dames eurent à leurs gages un astrologue, qu'elles appelaient leur « baron », et qu'elles manquaient rarement de consulter tous les matins. Il serait difficile de faire la liste de tous les almanachs prophétiques qui parurent pendant son règne. Jean Vostet, Toinot Arbot, Edmond Lemaistre, Michel Nostradamus le jeune, Maria Coloni, se distinguèrent parmi les plus abondants et les plus hardis pronostiqueurs. En 1574, Michel Nostradamus fit paraître son recueil des *Prédictions des choses mémorables* qui étaient à venir jusqu'en 1585.

S'il faut en croire Pasquier, la superstitieuse princesse n'aurait pas été moins livrée à la nécromancie qu'à l'astrologie. « La feue reine-mère, dit-il, désireuse de savoir si tous ses enfants monteraient à l'Etat, un magicien, dans le château de Chaumont, lui montra dans une salle, autour d'un cercle qu'il avait tracé, tous les rois de France qui avaient été et qui seraient, lesquels firent autant de tours autour du cercle qu'ils avaient régné ou qu'ils devaient régner d'années ; et comme Henri III eut fait quinze tours, voilà le feu roi qui entre sur la carrière gaillard et dispos, et qui fit vingt tours entiers, et, voulant faire le vingt-unième, disparut. A la suite, vint un petit prince, de l'âge de huit à neuf ans, qui fit trente-sept ou trente-huit tours, et après cela toutes choses se rendirent invisibles, parce que la feue reine-mère ne voulut pas en voir davantage. »

Si ce n'était pas une histoire arrangée après coup, ainsi qu'il était facile de le faire au temps où Pasquier écrivait, il y aurait eu une erreur de quelques années de la part du devin relativement au règne de Louis XIII, et ce serait peu de chose.

A toutes les dispositions à la magie, dont elle était abondamment pourvue,

Catherine de Médicis joignait la faculté des extases dites prophétiques. La reine Marguerite en parle avec une complaisance toute filiale.

Encore, le médecin Fernel lui fit présent d'une médaille cabalistique, afin de lui procurer une fécondité sur laquelle elle ne comptait plus, ayant déjà eu dix enfants. Cette médaille est restée célèbre. Catherine y est représentée dans l'état le plus immodeste, environnée de signes hiéroglyphiques multipliés, ayant à sa droite et à sa gauche les constellations du Taureau et du Bélier, sous ses pieds le nom d'*Ebuleb-Asmodée*, un javelot dans une main et un cœur dans l'autre; on lit à l'exergue le nom d'Oxiel.

Tout cela est caractéristique. Ce qui nous amène à l'anthropomancie, c'est un épouvantable épisode de la vie de Catherine de Médicis, rapporté par Bodin. Cette superstitieuse femme en vint jusqu'à réclamer ce qu'on appelait alors « l'oracle de la tête sanglante ».

C'était à l'époque de la maladie qui emporta Charles IX. Aucun médecin ne pouvait découvrir la cause de ce mal qui rongeait le roi ni en expliquer les effrayants symptômes. Catherine, qui gouvernait entièrement son fils et qui pouvait tout perdre sous un autre règne, Catherine, qu'on a soupçonnée de cette maladie, contre ses intérêts mêmes, parce qu'on supposait toujours à cette femme, capable de tout, des ruses cachées et des intérêts inconnus, consulta d'abord ses astrologues pour le roi, puis eut recours à la mancique criminelle. L'état du malade empirant de jour en jour et devenant désespéré, elle voulut consulter l'oracle de la tête sanglante, et voici comment on procéda à cette infernale opération :

Il fallait un enfant de onze ans, beau de visage et innocent : on se le procura ; on le fit préparer en secret à sa première communion par un aumônier du palais, ignorant certainement le crime qui se perpétrait. Puis, le jour venu, ou plutôt la nuit du sacrifice arrivée, un moine, jacobin apostat et adonné aux œuvres occultes de la magie noire, commença à minuit, et en présence seulement de Catherine de Médicis et de ses affidés, ce que l'on appelait alors la messe du diable.

A cette messe sacrilège, célébrée devant l'image du démon ayant sous ses pieds une croix renversée, le sorcier prononça les paroles de la consécration sur deux hosties, l'une noire, l'autre blanche. La blanche fut donnée à l'enfant, qu'on amena et qui fut égorgé sur les marches mêmes de l'autel, aussitôt après sa communion. Sa tête, détachée du tronc d'un seul coup, fut placée, toute sanglante, sur la grande hostie noire qui couvrait le fond de la patène, puis apportée sur une table où brûlaient des lampes magiques.

L'exorcisme, selon le rite de la sorcellerie, commença alors; le moine apostat conjura le démon de prononcer un oracle, c'est-à-dire lui ordonna de répondre, par la bouche de cette tête coupée, à une question secrète, que le roi n'osait faire tout haut et n'avait même confiée à personne.





Les bourreaux, maçons occultistes, plongèrent leurs mains dans les entrailles de William Morgan, voulant mettre à profit leur crime pour expérimenter l'horrible système de divination. (Page 67.)

Alors, s'il faut en croire le récit de Bodin, une voix faible, une voix étrange et qui n'avait plus rien d'humain, se fit entendre, comme sortant de cette pauvre petite tête de martyr.

— *Vim patior* (j'y suis forcé), disait cette voix, parlant latin.

On a pensé que le roi avait demandé protection à l'enfer et que le diable lui signifiait ainsi qu'une force plus puissante que la sienne le contraignait à l'abandonner à son mal.

Quoiqu'il en soit, à cette réponse, un tremblement horrible saisit le fils de Catherine, ses bras se raidirent. Il cria d'une voix rauque :

— Eloignez cette tête ! éloignez cette tête !

Et jusqu'à son dernier soupir on ne l'entendit plus dire autre chose.

Ceux qui le servaient et qui n'étaient pas dans la confidence de cet affreux mystère, crurent qu'il était poursuivi par le fantôme de Coligny, et qu'il croyait revoir devant lui la tête de l'amiral.

Si cet épisode peu connu est vrai, il prouverait une fois de plus que les appels au diable, même en les accompagnant d'un crime pour lui complaire, ne réussissent pas à procurer un avantage au coupable. Ou le diable trompe ses fidèles, ou il est obligé d'avouer son impuissance.

Parmi les crimes d'anthropomancie consommés au XIXe siècle, il convient de noter celui qui a été commis au cours et comme conclusion de l'assassinat de William Morgan, en 1826, aux Etats-Unis d'Amérique.

Je n'entrerai pas dans les détails de cette épouvantable affaire ; elle a été assez bien résumée par le *New-York Hérald*, à qui l'on doit savoir gré de son enquête à ce sujet, enquête qui a duré d'août 1875 à juillet 1881 et qui s'est terminée par l'érection d'une statue à la victime, grâce aux souscriptions des abonnés du grand journal américain. Plusieurs auteurs antimaçonniques ont rapporté en des récits intéressants tout ce que le *New-York-Hérald* avait pu découvrir (1). Mais il convient de dire que la lumière complète ne pourra être faite qu'à la condition de publier les 300 et quelques pages consacrées à la procédure secrète contre William Morgan dans le Registre n° X du Livre d'Or de Charleston (archives du Rite Ecossais). En effet, c'est là seulement qu'existe la copie des pièces authentiques de l'affaire, sous le titre : « Procédure extraordinaire suivie sur la plainte de la Loge *le Rameau d'Olivier*, de Batavia (New-York), et après l'avis d'urgence donné par le Parfait Conseil de Rochester. »

William Morgan était un grand coupable aux yeux de la franc-maçonnerie. Il fut le premier qui publia, pour l'édification du public profane, les rituels de l'Ecossisme. *Freemasonry exposed and explaned* (la Franc-Maçonnerie exposée et expliquée), tel est le titre de l'ouvrage qu'il fit paraître à New-York et qui jeta les sectaires dans une véritable fureur.

On sait quels pièges lui furent tendus, comment il en évita plusieurs ; on sait que ses ennemis le firent arrêter d'abord pour vol, mais que son innocence fut reconnue, puis qu'ils obtinrent une seconde fois son incarcération pour dettes, au moyen de titres de créance faux, présentés par un frère nommé David Jackson ; on sait enfin qu'il fut délivré par un certain Loton Lawson, qui se déclarait depuis longtemps un de ses admirateurs

(1) Voir, notamment, l'ouvrage intitulé *les Assassinats Maçonniques*, par MM. Léo Taxil et Paul Verdun ; chap. VII, William Morgan.

enthousiastes, qui versa pour lui la caution fixée par les juges, et qui, passant à ses yeux pour son sauveur, l'emmena dans une campagne, afin de fêter sa mise en liberté.

C'est à ce moment-là que William Morgan disparut. Son prétendu ami et admirateur Loton Lawson était un sectaire, qui avait réussi à le jouer, à gagner sa confiance, et qui fut le chef de ses bourreaux.

On n'a pu réunir que peu de détails sur les diverses circonstances du meurtre. Par les deux seuls témoignages d'une négresse et d'un garde-magasin du Fort-Niagara, on est arrivé à savoir quelques-unes des tortures qui furent infligées au malheureux, tourmenté pendant deux jours et trois nuits. Les récits publiés jusqu'à présent sont fort dramatiques, mais forcément incomplets.

D'autre part, donner ici la reproduction de la procédure serait sortir du cadre que je me suis tracé; les documents maçonniques de l'affaire Morgan fourniraient, à eux seuls, la matière d'un volume.

Ce qu'il importe de faire savoir en ce moment, c'est que l'infortuné William Morgan, après avoir été torturé dans la cave de la petite maison isolée, située aux bords du lac Ontario, fut définitivement éventré, une fois ce long supplice terminé par un dernier coup de poignard à la gorge.

Les bourreaux étaient des maçons occultistes. Ils plongèrent leurs mains dans ses entrailles, voulant mettre à profit leur crime pour expérimenter l'horrible système de divination. Le procès-verbal consigne l'étrange résultat suivant : « Menace pour la liberté par un libérateur, cachant un tyran. » Ce présage fut interprété par les uns comme s'appliquant à Quincy Adams, alors président des Etats-Unis, et par les autres comme s'appliquant à Bolivar.

Un exemple encore plus récent d'anthropomancie criminelle est celui que nous offre une affaire jugée en février 1857 devant la cour d'assises de la Haute-Marne, et qu'expose ainsi l'acte d'accusation :

« Des cultivateurs de la commune d'Heuillez-le-Grand vivaient dans une ferme isolée, et devaient à cet isolement même une tranquillité que rien ne semblait vouloir troubler, lorsque le 21 janvier dernier un crime horrible, unique peut-être dans les annales judiciaires, vint les jeter dans le deuil et la désolation. Le mari, Jean-Baptiste Pinot, était parti dès le matin pour le travail, et sa femme l'avait bientôt rejoint après s'être assurée toutefois que son enfant, âgé de onze mois, qui était couché dans son berceau, dormait profondément. Comme la grange où elle allait travailler n'était qu'à quelques pas de la maison d'habitation, elle n'avait pas pensé en sortant à fermer les portes à clef.

« Le travail dura quelque temps; la femme Pinot rentra la première pour s'assurer si l'enfant dormait encore. Quel ne fut pas son effroi lorqu'elle s'aperçut que le berceau était vide! On fit immédiatement de vaines recher-



ches. Ce ne fut que le lendemain, dans l'après-midi, que l'on découvrit, caché sous des gerbes de paille, dans une écurie de la ferme, le corps de l'enfant entièrement nu, affreusement mutilé. La tête en avait été détachée au moyen d'un instrument tranchant, et ne put être retrouvée.

« De profondes entailles, faites sur l'une des épaules, indiquaient qu'on avait eu la pensée de couper le corps en morceaux pour le faire disparaître. Le crime était constant; mais quel était l'assassin, et quel intérêt avait pu armer son bras ?... La pauvre victime était âgée de onze mois à peine.

« Les soupçons ne tardèrent pas à se porter sur un homme qui était au service de la ferme. Ses antécédents étaient faits pour les éveiller. Voleur d'habitude depuis son enfance, il avait été condamné pour vol à deux ans de prison, et pour se soustraire aux recherches de la justice, il avait changé de nom; il avait substitué à son nom de Vautrin celui de Morisot. Cet homme est âgé de vingt-quatre ans. Il était taciturne, recherchait l'isolement, et avait plusieurs fois donné des preuves d'une froide cruauté.

« A la nouvelle de la disparition de l'enfant, Vautrin avait pâli, et, au lieu de se livrer comme tous à des recherches actives, on l'avait vu morne et préoccupé, cherchant à diriger les soupçons sur un ancien domestique de son maître, qui aurait pris l'enfant pour lui couper la tête et aller avec cette tête dans les châteaux.

« Mais cet étrange propos, émis avant que personne sût si la tête de l'enfant avait été mutilée, était une révélation. Il indiquait le mobile et l'intérêt du crime. Vautrin avouait, en effet, le lendemain, qu'il avait entendu dire que le crâne d'un enfant assassiné avait la propriété de rendre invisible celui qui le portait, et de permettre à un voleur qui s'en ferait une lanterne, de pénétrer impunément dans les habitations. Vautrin croyait à cette odieuse superstition; ainsi s'expliquaient l'intérêt du crime et la mutilation. »

Vautrin fut arrêté, et l'interrogatoire qui suivit ne vint que trop confirmer les soupçons qu'on avait eus sur lui. Les dépositions des témoins furent si accablantes, que le verdict du jury fut affirmatif sans circonstances atténuantes. En conséquence, Vautrin fut condamné à la peine de mort et exécuté.

Sans avoir complètement disparu, l'anthropomancie est donc un cas exceptionnel dans les annales du crime. En outre, elle peut échapper souvent à la constatation. Bien des disparitions inexpliquées sont, à bon droit, suspectes dans ce sens.

Enfin, tout le monde a présente à la mémoire cette série de crimes commis récemment en Angleterre, qui ont épouvanté le monde civilisé, et dont l'auteur, désigné sous le nom de Jack l'Eventreur, est resté inconnu, en réalité. En considérant la façon dont procédait ce mystérieux assassin, tuant à tort et à travers des femmes, les premières venues, et leur arrachant



les entrailles, n'est-on pas en droit de croire à une aberration de sataniste se livrant à l'anthropomancie ?

Voilà donc où peut conduire la superstition. N'est-ce pas à faire frémir ? Et comme on reconnaît bien là l'inspiration diabolique !... Que les rares palladistes qui sont de bonne foi ne viennent plus nous parler de leur Lucifer Dieu-Bon, ami et protecteur de l'humanité ; ce n'est pas dans l'Eglise, dans la religion catholique, que l'on trouve cette barbarie, cette rage de destruction de la créature de Dieu, ayant pour but de découvrir les secrets de la destinée. Aussi, n'y a-t-il qu'un cri dans le peuple, quand on apprend quelqu'une de ces sauvages horreurs ; chacun dit avec raison : « La main du diable est là. »

CHAPITRE XXVII

La mancique diabolique : l'astrologie.

Nous voici arrivés à celle des diverses mancies dans laquelle éclate et se déploie tout le machiavélisme de Satan ; je veux parler de l'astrologie. Là, en effet, nous nous trouvons en présence d'un art diabolique qui a toutes les apparences, — rien que les apparences, bien entendu, — d'une science véritable.

L'astrologie est la première manifestation de la magie. Les mages de l'antiquité, ces hauts initiés des époques lointaines, étaient astrologues. Au-dessus et en dehors de la fausse religion que les prêtres de l'idolâtrie enseignaient à la foule, ils avaient, pour eux seuls, une religion secrète, d'un ordre spécial, empreinte d'un certain mysticisme, et le voile qui recouvrait ces mystères diaboliques était la science des astres, laquelle est une vraie science lorsqu'elle est simplement l'astronomie, mais est une tromperie démoniaque lorsqu'elle dégénère en astrologie.

L'astrologie (ou art divinatoire fondé sur l'observation des astres et des phénomènes célestes) se confond donc, dans l'origine, avec la science de l'astronomie, dont elle n'est, je le répète, qu'une application essentiellement diabolique ; car Satan fait croire aux initiés de la magie qu'il a une action, une puissance sur les astres, et qu'il a écrit dans le firmament même le livre des destinées de l'univers. Il a poussé la tromperie à l'égard de l'homme détourné de la vraie religion, jusqu'à lui faire admettre qu'il y a, non aux

enfers, mais au sein de l'immensité des cieux, des génies, ses prétendus anges de lumière, présidant aux diverses parties de la création.

C'est en vertu de ce mensonge satanique que les prêtres du paganisme ont donné à adorer aux peuples, sous le nom de dieux, des démons qui brillaient censément au firmament et distribuaient la lumière. C'est ainsi que les païens, fanatisés par les impostures du diable, ont adoré un génie imaginaire du soleil, appelé Baal, Osiris, Bacchus, Mythra, Phœbus-Apollon, suivant les lieux, suivant aussi ses attributions diverses et les légendes fabriquées par les prêtres inspirés du démon. Ils ont adoré un prétendu génie de la lune, appelé Beelsama, Atergatis, Dagon, Derceto, Cabar, Hécate, Isis, Astarté, Junon, Diane, suivant les circonstances diverses. Le génie imaginaire de la belle planète Vénus n'eut qu'un nom, celui de Vénus, mais une multitude de surnoms et des légendes à remuer à la pelle. Sirius, la plus brillante des étoiles, eut un génie appelé Adonis, Horus, Mercure, Anubis. Quant à Jupiter, qui, dans le paganisme grec et romain, avait sous sa direction toute la voûte des cieux, son génie avait été antérieurement le même que celui du soleil, et ce génie du soleil, chez les Perses, par exemple, n'était autre que le Tout-Puissant.

On le voit, ce n'est plus de l'astronomie, cela ; c'est du diabolisme tout pur; la main du diable apparaît nettement dans cet enseignement mystique classant les astres et les soi-disant génies.

C'est ainsi que l'astrologie a conduit directement ses fervents au sabéisme, qui était le culte des astres.

Et lorsqu'on étudie les mythologies anciennes, lorsqu'on les compare les unes aux autres, en partant de la pseudo-science des mages égyptiens et perses jusqu'aux mystères abominables du paganisme grec et romain, on retrouve partout, en des analogies frappantes, le caractère de l'orgueil et de l'imposture du Maudit, de l'archange révolté et déchu.

C'est Lucifer qui se fait adorer chez les uns comme soleil, foyer de lumière, et chez les autres sous le nom de Jupiter.

Quoi ! dira en haussant les épaules quelque sceptique de notre fin de siècle, Jupiter, c'était Satan en personne ?... Allons donc ! vous voulez rire ?

Je ne plaisante pas, et rien n'est plus vrai. Qui dit Jupiter dit Satan. Il a pris même le nom de l'Eternel, *Jov.* Il s'intitule le père des hommes ; *Jupiter* ou *Jov-pater* ne signifie pas autre chose. Son autre nom *Zeus* est le nom de Dieu, *Deus*. Qui, sinon Dieu, le vrai Dieu, a créé la lumière ? Qui a dit que la lumière soit ? Eh bien, Satan, chez les païens, se faisait appeler père de la lumière, *Diespiter*. Et quant au véritable Dieu, l'archange déchu le relègue à l'arrière-plan ; tous les théologiens qui ont étudié les fausses religions de l'antiquité sont d'accord pour reconnaître cette audacieuse imposture du prince des ténèbres. Selon lui, Dieu, notre Dieu, n'est plus l'Eternel,

c'est le temps, *Saturne*, *Kronos*; espèce de vieil imbécile, cruel et glouton, qui dévore ses enfants; dieu aveugle et impuissant, qui est dominé par la fatalité, car Kronos ne fait pas ce qu'il veut, mais ce que veut le destin. Mais lui, Jupiter (lisez : Satan), échappé par fraude à la voracité de son père, il a bien su le mettre à la raison, prendre sa place et rétablir l'ordre dans l'univers; c'est lui désormais qui règne sous la voûte des cieux, c'est lui qui assemble les nuages et lance la foudre; allez l'adorer à l'Olympe; c'est lui qui fait planer l'aigle au plus haut des airs et distribue à tous les êtres le mouvement et la vie. Ce n'est plus lui qui est l'orgueilleux, le jaloux, le révolté, écrit très judicieusement M. l'abbé Lecanu; c'est au contraire contre lui que la révolte a eu lieu : les Titans voulaient escalader le ciel, mais il s'est armé de sa foudre et a renversé ces fiers enfants de la terre. Prosternez-vous, mortels, et adorez Satan.

Chez les mages de la Perse, de la Babylonie, de la Chaldée, même imposture du Maudit. Là encore, il se pose orgueilleusement en rival de Dieu, en triomphateur même. A peine un souvenir pour le Créateur, relégué dans un océan de lumière inaccessible; et alors, deux dieux dirigeant l'univers, tout en se combattant, Ormuzd, principe du bien, organisateur des choses créées, et Ahriman, principe du mal, désorganisateur, destructeur; premier système du dualisme de la divinité. Ormuzd (quelques auteurs écrivent : Oromase) recevait des hommages et un culte, en tant que dieu bon, Ahriman, un culte tout différent et des sacrifices, dans le but d'apaiser sa colère, de détourner de l'adepte sa méchanceté.

Un grand nombre de théologiens sont d'avis qu'en inspirant cette fausse religion, Satan visait surtout à faire haïr le Christ, le Verbe divin, sous le nom d'Ahriman; et ils partent de ce principe, généralement admis, que l'archange Lucifer s'est toujours posé plus spécialement comme l'adversaire du Verbe et que sa révolte a eu pour cause première l'insurrection de son orgueil, à la pensée qu'il aurait à adorer Dieu le Fils incarné, c'est-à-dire l'Homme-Dieu.

Dès lors, pour les mages de ces pays, Ormuzd (Lucifer), principe du bien et de la lumière, fut censé résider dans le soleil, foyer de la lumière en ce monde, tandis qu'Ahriman fut présenté aux foules comme le prince des ténèbres. En se faisant adorer sous le nom d'Ormuzd, le diable créa donc le culte rendu au soleil : adorations et prières, au lever de cet astre; adieux et prières, à son coucher, pour le supplier de revenir distribuer le lendemain ses bienfaits au monde. Et, le soleil étant ainsi déifié, proclamé roi divin de tous les astres, l'astronomie devint chez les Perses la science religieuse par excellence. Il ne suffit plus aux prêtres du démon d'étudier les évolutions des astres au point de vue auquel se placent les savants; mais, dans la pensée que le dieu-soleil était l'âme de l'univers, ils prirent ces évolutions, ainsi que

le groupement des constellations et tout ce qui se voit au firmament, pour des manifestations de la pensée du Dieu-Bon.

Telle est l'origine de l'astrologie, c'est-à-dire une origine foncièrement diabolique, cela ne fait aucun doute.

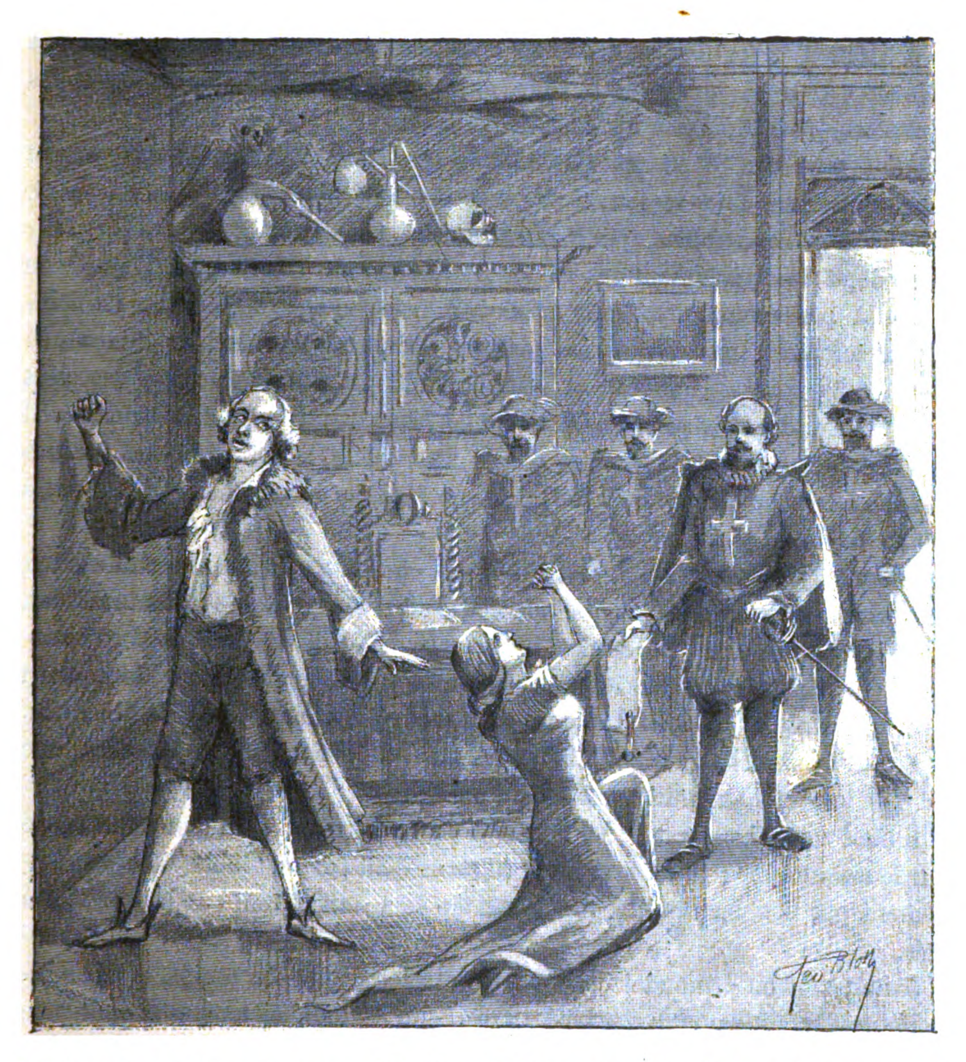
C'est ainsi quo l'on a pu écrire que l'astrologie se retrouvait dans les traditions païennes les plus antiques, et que les Chaldéens, adorateurs d'Ormuzd-Lucifer, sont cités comme les premiers astrologues. C'est chez eux que cette divination, toute spéciale, a pris naissance, pour se transmettre ensuite à l'Egypte, à la Grèce, à l'Italie. « Les Chaldéens, dit Diodore de Sicile, ayant fait de longues observations sur les astres, et connaissant plus parfaitement que tous les autres peuples leurs mouvements et leurs influences, prédisent aux hommes la plupart des choses qui doivent leur arriver ; ils regardent surtout comme un point important la théorie des cinq astres qu'ils nomment *interprètes* et que nous appelons planètes. »

Lucien, tout en constatant que de son temps la divination a perdu beaucoup de son prestige, rappelle qu'anciennement en Grèce on n'entreprenait rien sans avoir consulté le devin, « dont tous les oracles se rapportaient à l'astrologie. »

Les Romains ne furent pas moins passionnés que les Grecs pour l'astrologie ; on cite parmi ses sectateurs des hommes tels que Pompée, César, Vespasien, Marc-Aurèle. Cicéron, dans son *Traité de la Divination*, parle d'un de ses amis, Lucius Tarrutius, « qui consacra toute sa vie à la divination par les astres, et à relever des *nativités* au moyen de tables célestes dressées selon le style égyptien. » — « Aux kalendes de Janvier, disait l'empereur Adrien, je sais tout ce qui m'attend jusqu'au 31 décembre. »

Proscrite dans les premiers temps de l'Eglise par le Christianisme, l'astrologie trouva dans les conciles et les Pères des adversaires irréconciliables qui la combattirent à la fois comme un système portant atteinte à la liberté et à l'action de la Providence, et comme une science diabolique directement inspirée par l'enfer. En vain les astrologues et leurs partisans invoquaient en faveur de leur art la prétendue véracité de certains pronostics réalisés par l'événement, l'Eglise leur répondait avec saint Augustin : « Plus les astrologues disent vrai, plus il faut se méfier d'eux, attendu que leur entente avec le démon est évidente par cela même (la réalisation des pronostics) et que la preuve en est dans la manière dont ils finissent leur vie, c'est-à-dire, en compagnie des malfaiteurs et des empoisonneurs ; ce qui vous explique ce mot de Juvénal : « On ne saurait trouver un seul astrologue qui n'ait payé « bien cher le secours de son génie. »

Dans maints endroits de ses ouvrages, le même saint s'élève avec force contre la criminelle erreur de l'astrologie. Dans son traité *De Doctrina christianà* en particulier, il nous représente la *superstition des Mathéma-*



Décidément, son démon protecteur l'abandonnait. Ne pouvant se rendre invisible ni traverser la muraille, il frappait celle-ci, furieux, à coups de poing redoublés. (Page 82.)

ticiens, ainsi qu'on appelle les astrologues, comme une science vaine, une erreur pernicieuse, résultat « d'une société empestée de l'homme avec les démons, un art diabolique, que le chrétien doit absolument répudier et fuir. » — « Les astrologues, quoiqu'ils recherchent et découvrent quelquefois, à l'époque d'une naissance, la véritable position des astres, dès qu'ils s'efforcent d'en tirer des prédictions de nos actions ou du résultat de nos actions, tombent dans la plus grossière erreur, et vendent aux simples une misérable servitude. Quiconque, en effet, entre libre chez un de ces mathématiciens, lui donne de l'argent pour en sortir esclave de Mars ou de Vénus, ou plutôt esclave de tous les astres à la fois... Il est facile de noter, au moment d'une

naissance, le mouvement des astres et l'état du ciel; mais vouloir en déduire la prédiction du caractère, des actes et de la destinée de l'enfant, c'est une grande erreur et une grande folie... Consulter les mathématiciens et les aruspices, c'est forniquer avec les démons. »

Saint Augustin, dans ses *Confessions* (chap. III), se repent amèrement d'avoir cherché dans sa jeunesse l'entretien des épieurs de planètes qu'on appelle *Mathématiciens*, que le christianisme condamne et rejette.

En dépit des condamnations et des anathèmes de l'Eglise, l'astrologie ne continua pas moins, dans tout le cours du moyen-âge, de recruter de nombreux adeptes ; les rois et les princes donnèrent eux-mêmes l'exemple. Charles V, roi de France, fait venir d'Italie un des astrologues les plus célèbres du temps, le père de Christine de Pisan, contre lequel Gerson a écrit son *Traité contre les Astrologues*. Au XVIe siècle, le nom de Nostradamus est aussi célèbre que celui de Catherine de Médicis ou de Charles IX, dont il fut l'astrologue.

Jusqu'en plein XVIIIe siècle, l'astrologie a compté en France de chaleureux partisans ; un des plus savants hommes d'alors, le comte de Boulainvilliers, menait de front avec les études historiques celle des grimoires de l'astrologie (1), malgré les railleries de Voltaire, à qui il avait prédit, de concert avec un astrologue italien, Colonna, qu'il mourrait à l'âge de trente-deux ans. « J'ai eu la malice, écrivait Voltaire en 1757, de les tromper déjà de trente ans. Je leur en demande humblement pardon. »

Il était curieux de donner ici l'opinion de Voltaire, dont l'impiété était basée sur le scepticisme ; il est vrai que, s'il ne croyait pas au diable, c'était précisément par son incrédulité que le diable le tenait et finit par l'avoir tout à fait.

C'était sans en demander pardon aux astrologues de son temps, que l'astronome Bailly condamnait en bloc l'astrologie de tous les temps, comme une prétendue science « dont les fripons se sont servis pendant tant de siècles pour tromper les curieux et les faibles. »

Cependant, cette divination se distingue des autres dont nous avons parlé, en ce sens qu'elle n'est pas à la portée du premier charlatan venu, la science des horoscopes nécessitant de la part de ses adeptes une étude comparable à celle d'un mathématicien à la recherche d'un des problèmes les plus compliqués de l'algèbre.

Cette science des horoscopes, qui est la partie principale de l'astrologie, est si hérissée de calculs, de combinaisons et de formules hiéroglyphiques, qu'il

(1) Il a laissé manuscrit un grand ouvrage intitulé : *La Pratique abrégée des jugements astrologiques sur les nativités*, pour lequel il avait réuni plus de 200 volumes sur la philosophie hermétique et les sciences occultes. C'était, comme on le voit, un fervent luciférien de son époque.



est difficile d'en donner une idée nette en quelques pages. Je n'en dirai donc que peu de mots, en étant aussi clair que possible, bien que dans cette satanée science de l'astrologie il y ait souvent de quoi perdre la tête.

Pour dresser un horoscope, ou thème généthliaque, selon les règles exposées par le comte de Boulainvilliers, il faut faire deux choses : 1° observer, par le mouvement journalier, quelle était, au moment de telle naissance, la situation des étoiles fixes, et particulièrement les douze signes du zodiaque, et lequel desdits signes montait l'horizon, ou occupait le milieu du ciel, et ainsi des autres ; 2° examiner, par le cours particulier des planètes, en quels signes et en quels degrés elles se trouvaient alors et avec quelles étoiles fixes elles étaient jointes. C'est ce que les astrologues expriment en disant que telle étoile fixe est en telle « maison », c'est-à-dire « domiciliée » chez tel signe du Zodiaque.

« J'en ai vu, dit Boulainvilliers, une expérience signalée en un jeune garçon que je connais avoir l'âme noble et désintéressée au delà de sa condition et de sa fortune, et avec cela quelque ressemblance d'aigle au nez, aux yeux et au front, ce qui me donna la curiosité de lui demander l'heure de sa naissance et de faire son horoscope, où je découvris d'abord ces étoiles (les étoiles de l'Aigle) en son ascendant. »

La première règle à suivre, toujours d'après le comte de Boulainvilliers qui fait autorité, c'est d'établir la nature des douze signes du Zodiaque. Le Bélier, le Lion, le Sagittaire sont de la nature du feu. Le Taureau, la Vierge et le Capricorne composent le triangle de la terre. L'Ecrevisse, le Scorpion et les Poissons appartiennent à l'eau. Les Gémeaux, la Balance et le Verseau, à l'air.

Puis, vient la nature des Planètes (2e règle).

Saturne est du tempérament de la Terre, sec et froid ou mélancolique.

Jupiter, de la nature de l'air, humide et chaud ou sanguin.

Mars tient du feu, chaud et sec, ou colère.

Vénus est froide et humide, comme l'eau, ou flegmatique.

Quant au Soleil et à la Lune, ils ont des naturels difficiles à réduire, et passent pour des causes universelles.

La 3e règle concerne l'aspect des étoiles, c'est-à-dire la distance qui se trouve entre elles, vers l'horizon, ou le méridien, ou la *partie de fortune* (l'endroit du ciel où se lève la lune). Le 1er aspect (distance de 60 degrés) ou *sextile*, est bon. Le 2me (distance de 120 degrés) ou *trin*, est assez bon. Le 3me (distance de 180 degrés) ou *opposition*, est mauvais. Le 4me, *en carré*, est contraire. Le 5me, ou *conjonction*, est tantôt bon, tantôt mauvais.

La 4me règle définit « les dignités et faiblesses des planètes » ; la 5me, la nature des 12 maisons célestes.

Ces 12 maisons célestes sont les espaces du ciel occupés par les 12 constel-



lations zodiacales que parcourt annuellement le soleil. Elles partagent le Zodiaque en 12 parties :

1. Maison du *Bélier*, appelée l'Angle oriental ; c'est la maison de la Vie.

2. Maison du *Taureau*, appelée Porte inférieure ; c'est la maison des richesses et des moyens de fortune.

3. Maison des *Gémeaux*, appelée la Demeure des Frères ; c'est la maison des héritages et des successions.

4. Maison de l'*Ecrevisse*, appelée le Fond du Ciel, l'angle de la terre, la demeure des parents ; c'est la maison des trésors et des biens de patrimoine.

5. Maison du *Lion*, appelée la Demeure des Enfants ; c'est la maison des legs et des donations.

6. Maison de la *Vierge*, appelée l'Amour de Mars ; c'est la maison des chagrins et des maladies.

7. Maison de la *Balance*, appelée l'Angle occidental ; c'est la maison des mariages et des noces.

8. Maison du *Scorpion*, appelée la Porte supérieure ; c'est la maison de l'effroi, des craintes et de la mort.

9. Maison du *Sagittaire*, appelée l'Amour du Soleil ; c'est la maison de la piété, de la religion, des voyages et de la philosophie.

10. Maison du *Capricorne*, appelée le Milieu du Ciel ; c'est la maison des charges, des dignités et des couronnes.

11. Maison du *Verseau*, appelée l'Amour de Jupiter ; c'est la maison des amis, des bienfaits et de la fortune.

12. Maison des *Poissons*, appelée l'Amour de Saturne ; c'est la maison la plus funeste, celle des empoisonnements, des misères, de l'envie et de la mort violente.

C'est ce symbolisme zodiacal qui sert de base à toute l'astrologie. Toutes les aptitudes, toutes les passions, tous les vices, toutes les vertus se trouvent répartis censément dans les 12 constellations. Quant à l'influence des planètes, au dire des astrologues, elle résulte de trois facteurs : 1° la nature de chaque planète ; 2° ses aspects ; 3° la maison dans laquelle se trouvent les planètes au moment de l'horoscope.

Celui qui tire l'horoscope doit donc tenir compte de toutes les circonstances et de beaucoup d'autres, à n'en plus finir.

Au fond, tous ces calculs ne riment à rien ; les règles en vertu desquelles il s'agit d'opérer sont de la plus haute fantaisie ; et vraiment le diable, en inventant cette pseudo-science, s'est moqué, de la plus mirifique façon, de nos pauvres mathématiciens impies, qui s'imaginent qu'en dehors de leur arithmétique il n'y a rien de vrai. Ah ! oui, certes, quel trompeur cynique, et en même temps ironique parfois, que messire Satanas, quand il se moque de ses dupes !... Naïf incrédule, mathématicien stupide, tu passes tes veilles à

résoudre des problèmes de chiffres, car tu n'aperçois rien au delà de tes chiffres ; tu pâlis sur tes équations, et tu oublies Dieu, tu n'y crois plus. Alors, le démon vient te souffler à l'oreille que l'avenir est écrit dans le firmament, et que tu déchiffreras cette écriture mystérieuse en observant le mouvement des astres. Et toi, qui dédaignes d'ouvrir la Sainte Bible, et qui tiens les prophètes de Dieu pour des rêveurs, débitants de sornettes, tu te plonges dans les grimoires des magiciens astrologues, tu études avec passion ces combinaisons idiotes d'étoiles et de planètes domiciliées tour à tour dans les prétendues maisons des signes du zodiaque, tu alignes sur ton papier des colonnes de chiffres, tu matérialises ton cerveau d'homme pensant, et tu finis par croire que tu as trouvé quelque chose, que l'avenir n'a plus de secret pour toi !...

C'est ainsi que nombre de savants, dupés par le diable, se sont livrés à mille observations astrologiques, et que, cherchant rétrospectivement quel était, à tel jour, l'aspect du ciel, au moment de la naissance de telle personne, ils en ont tiré au sujet de cette personne des déductions absolument insensées, à titre de présage, sur la durée de la vie, sur les aptitudes, les passions, sur les événements et les maladies.

On est allé jusqu'à s'imaginer que les combinaisons des constellations avec les planètes permettent de prévoir les maladies et de faciliter leur guérison !

Des médecins n'ont pas craint de mêler aux pronostics de la science ceux de l'astrologie. En plein XIXe siècle, un médecin de Lyon, M. Beckensteiner, voué à l'électricité, a obtenu, prétendent nos lucifériens modernes, des succès étonnants, en employant par des courants électriques l'or, l'étain, le cuivre, le fer ou l'argent, selon les principes de l'astrologie, c'est-à-dire pour des maladies dites du Soleil, de Jupiter, de Vénus, de Mars et de la Lune.

Non seulement les maladies, affirment ces détraqués, sont sous l'influence des constellations et des planètes, mais encore chaque maison préside à une partie spéciale du corps. La maison du Bélier, à les en croire, préside à la tête ; celle du Taureau, au cou ; celle des Gémeaux, aux bras, aux mains et aux épaules ; celle de l'Ecrevisse, à la poitrine et aux poumons ; celle du Lion, à l'estomac, au cœur et au foie, ou encore au dos ; celle de la Vierge, au ventre et aux côtes ; celle de la Balance, aux aines et aux entrailles ; celle du Scorpion, aux reins et aux parties génitales ; celle du Sagittaire, au derrière ; celle du Capricorne, aux cuisses et aux genoux ; celle du Verseau, aux jambes ; et celle des Poissons, aux pieds. Vous seriez-vous jamais douté de cela, je vous le demande ?

En vérité, on est renversé, quand on songe que des idées aussi biscornues ont pu être adoptées par des gens qui, sous d'autres rapports, ne manquaient

pas de valeur; et pour que l'astrologie ait ainsi pris pied, se soit fait admettre comme vraie science par des savants, il faut bien qu'elle soit essentiellement diabolique.

On pourrait dresser une longue liste des plus fameux astrologues dans les temps anciens et modernes.

Sans aller jusqu'aux astrologues de l'ancienne Etrurie, nous trouvons chez les anciens Plotin, Jamblique, Porphyre, Proclus, Artémidore de Daldys. Au VIIIᵉ siècle, Albumazar, dont se réclament les Auger Ferrier, Morin de Villefranche, Jérôme Cardan, Képler. On cite encore, parmi les personnages adonnés à l'astrologie : les rabbins de Judée, les tolbas arabes, Alphonse X, roi d'Espagne, Charles V, roi de France, Rodolphe II, empereur d'Allemagne, Savonarole, Campanella, Raymond Lulle, Trithème, Guillaume Postel, Pierre Bungo, Adrien Sicler, etc.

Le plus fameux des astrologues de la fin du dernier siècle, fut Giuseppe Balsamo, dit Cagliostro, franc-maçon luciférien, tristement célèbre par l'audace de son charlatanisme et l'étrangeté romanesque de ses aventures; on peut dire qu'il est le père de l'occultisme, tel qu'il est pratiqué de nos jours, et, à ce titre, il doit nous arrêter un instant.

Cagliostro (1748-1795), comme tous les imposteurs renommés, s'est appliqué à envelopper de ténèbres son origine et ses premiers pas dans la vie. Si nous en croyons Goëthe, qui a fait de savantes recherches sur Cagliostro, en vue de son drame *le Grand Cophte*, Giuseppe Balsamo, après avoir d'abord pris à Naples l'habit des Frères de la Miséricorde, se serait fait recevoir dans l'ordre des médecins, d'où il se serait fait chasser par sa mauvaise conduite. Diverses escroqueries le firent ensuite expulser de Naples, une entre autres envers un certain Marano, orfèvre, à qui il avait extorqué soixante onces en lui promettant la découverte d'un trésor caché. C'est alors qu'il adopta la vie d'aventures et de charlatanisme qui lui acquit une si grande célébrité.

Quelle vie, en effet, que celle de cet homme énigmatique! Enrichi par une multitude de vols et de larcins, qui lui permirent de tenir longtemps un rôle de grand seigneur, il promenait son faste, ses impostures et ses prestiges par toute l'Europe. Moitié charlatan, moitié sorcier, il vendait aux uns un prétendu élixir de longue vie et des remèdes mirobolants qui devaient toujours rendre la santé, et devant les autres il prédisait l'avenir, évoquait de prétendus morts qui étaient bel et bien des démons, ainsi que cela a été démontré par le tribunal de la Sainte Inquisition où il échoua finalement.

C'est en 1772 qu'il vint à Paris pour la première fois. On l'y retrouve encore en 1780, ainsi qu'à Strasbourg, bientôt mêlé à la mystérieuse affaire du collier et vivant aux dépens du cardinal de Rohan. L'abbé Georget, secrétaire de celui-ci, nous le représente, dans ses mémoires, se livrant



à des orgies avec le baron de Planta, buvant à flots le vin de Tokay de son hôte.

La baronne d'Oberkirch, qui le vit à cette époque chez le cardinal, en constatant l'influence qu'il exerçait sur celui-ci, plus naïf que coupable, nous peint Cagliostro ainsi : « Il n'était pas absolument beau ; mais jamais physionomie plus remarquable ne s'était offerte à mon observation. Il avait surtout un regard d'une profondeur presque surnaturelle ; je ne saurais rendre l'expression de ses yeux ; c'était en même temps de la flamme et de la glace ; il attirait et il repoussait. » Ces dernières lignes sont à méditer.

Mais, pour achever de rappeler sa physionomie, je citerai encore ce portrait, tracé par le comte Beugnot, qui rencontra Cagliostro chez la comtesse de La Motte : « Il était d'une taille médiocre, assez gros ; il avait le teint olive, le cou fort court, le visage rond, orné de deux gros yeux à fleur de tête et d'un nez ouvert et retroussé. Il avait tout l'extérieur et l'attirail d'un charlatan et faisait sensation, surtout sur les dames, dès qu'il entrait dans un salon. Sa coiffure était nouvelle en France ; il avait les cheveux partagés en plusieurs petites cadenettes qui venaient se réunir derrière la tête et se retroussaient dans la forme de ce qu'on appelait alors un catogan. Il portait ce jour-là un habit à la française, gris de fer, galonné en or, une veste écarlate brodée en large point d'Espagne, une culotte rouge, l'épée engagée dans les basques de l'habit, et un chapeau bordé avec une plume blanche ; des manchettes de dentelle, plusieurs bagues de prix, et des boucles de souliers assez brillantes pour qu'on les crût de diamants fins. »

Tel était l'homme. Arrêté le 23 août 1785, accusé par Mme de la Motte, d'avoir reçu le fameux collier des mains du cardinal de Rohan, et de l'avoir dépecé, enfermé de ce chef pendant neuf mois et demi à la Bastille, il fut renvoyé de l'accusation par arrêt du Parlement, mais dut quitter Paris dans les vingt-quatre heures.

Mais ce qui nous intéresse, ce sont surtout les prestiges de ce bizarre personnage, qui sut, pendant plusieurs années, concentrer l'attention publique sur lui d'une manière exclusive.

Personne n'ignore qu'il joua un grand rôle dans la franc-maçonnerie. Initié à plusieurs rites, il en fonda un sous le titre de Rite Egyptien, qui est absolument diabolique. Dans ses loges, il prêchait à ses adeptes ce qu'il appelait la régénération physique et morale de l'homme. Pour se régénérer physiquement, il fallait se soumettre à des jeûnes, à des purgations ; quant à la régénération morale, on l'obtenait censément par des prières et des sacrifices au prétendu Grand Architecte, et Cagliostro disait quand ces sacrifices avaient été agréés par sa divinité. Avec cela, il donnait un grand éclat aux tenues des ateliers de son rite, faisant alterner brusquement les plus vives lumières avec les ténèbres les plus profondes ; il parodiait les cérémonies du

culte catholique ; les chants sacrés étaient psalmodiés avec des interprétations obscènes, par exemple, le *Veni Creator* ; il mêlait la fantasmagorie au vrai satanisme.

Il avait une manière à lui de prédire l'avenir. Il ne se contentait pas de débiter verbalement ou par écrit ses oracles ; mais il faisait voir les choses futures dans l'eau d'une carafe.

Parmi ses prédictions à la mode ordinaire, on cite sa lettre au peuple français, datée de Londres le 20 juin 1786, dans laquelle la destruction de la Bastille est nettement prophétisée. Mais cette prédiction ne s'est réalisée qu'en partie, et au surplus on a dit que la lettre était, non de Cagliostro qui la signa, mais du sieur d'Esprémésnil, conseiller au Parlement, l'un des plus ardents ennemis de la cour, l'un des plus chauds partisans de Philippe-Egalité. Quoiqu'il en soit, l'un et l'autre étaient au nombre des initiés les plus avancés dans les loges maçonniques, et, au surplus, la lettre en question pouvait être écrite en dehors de toute inspiration surnaturelle.

Elle disait, en effet : « La Bastille sera détruite de fond en comble, et le sol sur lequel elle s'élève deviendra un lieu de promenade. » Or, cette mesure avait été arrêtée dans les loges, le fait est aujourd'hui avéré ; donc, rien de merveilleux comme prophétie. En outre, les prédictions suivantes, contenues dans la même lettre, ne se réalisèrent nullement, mais montrent bien quels avaient été les projets de la secte : « Il règnera en France un prince (Philippe-Egalité), qui abolira les lettres de cachet (il les redoutait à juste titre), convoquera les Etats Généraux (ils le furent par Louis XVI), et rétablira la vraie religion » (la religion des loges maçonniques).

Par contre, la vision des choses futures dans la carafe est bien le fait d'un prestige infernal. Pour cela, il fallait à Cagliostro un jeune garçon, qu'il appelait *Pupille*, ou une jeune fille, qu'il appelait *Colombe*. La carafe, devant servir à l'expérience, était placée entre neuf bougies consacrées diaboliquement. Les jeunes enfants, vêtus de blanc, avaient été d'abord consacrés par Cagliostro, qui leur soufflait sur le visage et leur imposait les mains. Et à ce propos, il est bon de dire que Cagliostro est formellement reconnu par l'Eglise comme ayant possédé l'imprégnation satanique, et ayant eu la faculté de la communiquer. Donc, il est hors de conteste que ces Pupilles et ces Colombes du diable, qui, au commandement du grand Cophte, regardaient les carafes et y voyaient des scènes lointaines, ou des scènes qui devaient censément avoir lieu le lendemain ou plusieurs jours après, subissaient une influence démoniaque et n'étaient aucunement des compères.

Il est absolument certain que Satan aidait Cagliostro dans une grande partie de ses opérations. Mais on sait aussi que le prince des ténèbres finit par se moquer de lui, ou, tout au moins, fut impuissant, quand notre coquin osa tenter de bouleverser Rome par ses prestiges.

SAINT-ETIENNE, IMP. CH. BOY, RUE DE LA LOIRE, 13 *Le Gerant :* P. PEYRE.



Frontispice de l'*Histoire Pittoresque de la Franc-Maçonnerie*, par le F∴ B. Clavel.

Les chefs de la haute maçonnerie d'alors s'étaient partagé la besogne révolutionnaire. Les uns firent la révolution à Paris ; Cagliostro s'était chargé de Rome, et mal lui en prit. Il institua d'abord en secret des loges dans la Ville-Sainte. Un jour, il avait promis à ses fidèles de leur montrer des apparitions de génies du feu, qui devaient surgir aussi beaux que les anges du Dieu des chrétiens. La cérémonie mystique eut lieu, et, au lieu de beaux anges, ce furent des singes qui parurent.

Lorsque ses menées furent sues de la police pontificale, Cagliostro fut mis en état d'arrestation, ainsi que sa compagne d'impiété, Lorenza Féliciani. Le démon lui avait juré protection. Le grand Cophte, confiant en ce serment, avait toujours sur lui un flacon d'une liqueur qui, par sa seule absorption, devait le rendre instantanément invisible. Aussi, lorsque les gendarmes parurent, il essaya, mais vainement, de se dérober par ce moyen surnaturel. Comme il avait aussi, dit-on, le pouvoir de passer au travers des murs, il tenta alors de disparaître dans la muraille de son appartement ; ce fut encore peine perdue ; le mur ne s'ouvrit point, pour lui donner passage.

Décidément, son démon protecteur l'abandonnait, et les hommes de la police virent alors Cagliostro, pris de colère, blasphémant, et frappant, furieux, à coups redoublés, cette muraille qui pour la première fois était rebelle à ses prestiges.

Le Saint-Office le fit emprisonner au château Saint-Ange ; son procès commença le 21 mars 1791.

Rien n'est plus convaincant que cette procédure de l'Inquisition romaine contre Giuseppe Balsamo, dit Cagliostro. Voilà ce que devraient lire les demi-catholiques qui hochent la tête quand on leur parle des choses extraordinaires accomplies par bon nombre de suppôts du diable.

Il est démontré, en effet, par les pièces authentiques de cette procédure que dirigèrent des prêtres éminents, pleins de vertu et de science, que Cagliostro a poussé le diabolisme au moins aussi loin que nos palladistes d'aujourd'hui.

Les sceptiques ont ri, à gorge déployée, quand j'ai raconté l'arrivée subite de Philéas Walder dans le temple secret de la San-ho-hoeï, à Tong-Ka-Dou. Evidemment, cette arrivée était incompréhensible, stupéfiante, puisqu'à Pointe-de-Galle, tandis que j'avais pris le courrier de Chine allant dans la direction de l'Extrême-Orient, le vieux Walder m'avait quitté le même jour pour prendre le paquebot rentrant en Europe. Il était donc tout à l'opposé de moi, à des centaines de lieues, quand je me trouvai à Shang-Haï ; et pourtant, tout à coup, il fut là. Etait-ce bien lui ? me suis-je demandé souvent ; ou bien était-ce un démon qui avait pris sa forme ?

Le procès de Cagliostro, dont j'ai lu plus tard les documents, devait m'apprendre que les mages, sous l'action du diable qui entre en eux comme dans son plus agréable domicile, peuvent, dans certains cas, — Dieu permettant même cela, — jouir du don d'ubiquité.

Et il est impossible à un catholique de soutenir le contraire, sans renier sa foi. Il est établi, par la Sainte Inquisition romaine, jugeant, en 1791, que Cagliostro avait la faculté, tout en étant dans une ville, de paraître dans une autre, au sein des réunions des sectaires qui avaient adopté son rite égyptien. Parfois, il se faisait accompagner par des démons, lesquels prenaient la

forme soit du patriarche Enoch, soit du prophète Elie, soit même de l'archange saint Michel. Ces prestiges diaboliques sont dûment constatés ; le don d'ubiquité, possédé par Cagliostro, est un fait acquis.

Parmi les preuves sur lesquelles le tribunal du Saint-Office s'est basé pour condamner à mort Giuseppe Balsamo comme ayant été volontairement en commerce avec le diable et en ayant reçu imprégnation et puissance, figure une lettre qui fut saisie chez l'accusé au nombre de ses papiers secrets. C'est une lettre adressée de Lyon au grand Cophte par le Frère Ainé (président) de la loge égyptienne qu'il avait fondée en cette ville ; elle vaut la peine d'être reproduite en entier :

« Monsieur et Souverain Maître,

« Rien ne peut égaler vos bienfaits, si ce n'est la félicité qu'ils nous procurent.

« Vos représentants se sont servis des clefs que Vous leur avez confiées ; ils ont ouvert les portes du Grand Temple, et nous ont donné la force nécessaire pour faire briller Votre grande puissance.

« L'Europe n'a jamais vu une cérémonie plus auguste et plus sainte ; mais, nous osons le dire, Monsieur, elle ne pouvait avoir de témoins plus pénétrés de la grandeur du Dieu des dieux, plus reconnaissants de Vos suprêmes bontés.

« Nos Maîtres ont développé leur zèle ordinaire et ce respect religieux qu'ils portent toutes les semaines aux travaux intérieurs de notre Loge. Nos Compagnons ont montré une ferveur, une piété noble et soutenue, et ont fait l'éducation de deux Frères qu'ils ont eu l'honneur de Vous présenter.

« L'Adoration des Travaux a duré trois jours, et, par un concours remarquable de circonstances, nous étions réunis au nombre de vingt-sept dans le Temple ; sa bénédiction a été achevée le 27 (juillet), et il y a eu cinquante-quatre heures d'adoration.

« Aujourd'hui, notre désir est de mettre à Vos pieds la trop faible expression de notre reconnaissance.

« Nous n'entreprendrons pas de Vous faire le récit de la cérémonie divine dont Vous avez daigné nous rendre l'instrument ; nous avons l'espérance de Vous faire parvenir bientôt le détail par un de nos Frères, qui Vous le présentera lui-même.

« Nous Vous dirons, cependant, qu'au moment où nous avons demandé à l'Eternel un signe qui nous fît connaître que nos vœux et notre Temple lui étaient agréables, tandis que notre Maître était au milieu de l'air, a paru, sans être appelé, le premier philosophe du Nouveau Testament. Il nous a bénis après s'être prosterné devant la nuée dont nous avons obtenu l'apparition, et s'est élevé sur cette nuée, dont notre jeune Colombe n'a pu soutenir la splendeur, dès qu'elle est descendue sur la terre.



« Les deux grands prophètes et le législateur d'Israël nous ont donné des signes semblables de leur bonté et de leur obéissance à Vos ordres. Tout a concouru à rendre l'opération complète et parfaite, autant qu'en peut juger notre faiblesse.

« Vos fils seront heureux si Vous daignez les protéger toujours et les couvrir de Vos ailes. Ils sont encore pénétrés des paroles que Vous avez adressées du haut de l'air à la Colombe qui Vous implorait pour elle et pour nous : *Dis leur que je les aime et les aimerai toujours.*

« Ils Vous jurent eux-mêmes un respect, un amour, une reconnaissance éternels, et s'unissent à nous pour Vous demander Votre bénédiction. Qu'elle couronne les vœux de Vos très soumis, très respectueux fils et disciples.

« Vallée du Rhône, orient de Lyon, le 1er août 556 (E∴ V∴ 1785).

« Le Frère Aîné :

« ALEXANDRE T*** ».

Ainsi, par cette lettre faisant partie du dossier du procès et qui a constitué une charge accablante contre Cagliostro, il est facile de voir que ce haut maçon luciférien, chef de rite, était doué d'une puissance suprà-humaine, incontestable.

D'après cette lettre, en effet, on peut reconstituer très aisément ce qui s'est passé dans la loge égyptienne de Lyon.

Cagliostro était alors à Paris. Ses disciples lyonnais l'ont invoqué, et aussitôt il leur est apparu, descendant de la voûte du temple, porté par une nuée éblouissante. C'est bien de lui qu'il s'agit, lorsque le président de la loge s'exprime en ces termes : « Tandis que notre Maître était au milieu de l'air », puisqu'il dit plus loin : « Vos fils sont encore pénétrés des paroles que Vous avez adressées du haut de l'air à la Colombe qui vous implorait pour elle et pour nous. » Cagliostro a donc pu, par l'effet de son imprégnation satanique, entendre à Paris l'appel qui lui était adressé de Lyon, et il s'est transporté instantanément de Paris à Lyon ; il était donc ubiquiste, c'est-à-dire qu'ayant la faculté de locomotion instantanée, il lui était possible, non pas d'être, mais de *paraître être* en plusieurs endroits à la fois.

Il est certain encore que, dans ces voyages instantanés à travers l'espace, Cagliostro obtenait des démons que ceux-ci se livrassent de leur côté à des prestiges de nature à le faire paraître au surplus comme un personnage divin. C'est dans une nuée éblouissante qu'il descend dans la réunion de ses disciples lyonnais. Des démons apparaissent auprès de lui, sous la forme d'Enoch, de Moïse, d'Elie, respectueux envers lui, se déclarant toujours prêts à obéir à ses ordres, et bénissant l'assemblée. Un autre démon ose paraître sous les traits de saint Jean-Baptiste (le « premier philosophe du Nouveau Testament », en style maçonnique), se prosterne devant la nuée où est Cagliostro, qui se donne ainsi comme rival du Christ, et bénit l'assemblée, lui

aussi, tandis que le grand Cophte dit à la jeune luciférienne qualifiée de colombe : *Dis-leur que je les aime et les aimerai toujours*. Puis, tout disparaît, et Cagliostro se retrouve à Paris.

Est-ce que tout cela n'est pas vraiment satanique ? Et qui pourrait blâmer le tribunal du Saint-Office d'avoir condamné le magicien à mort ?

Voilà quelles étaient les œuvres, les « opérations » de Cagliostro. Son commerce avec le diable est certain. Il a été l'instrument volontaire de Satan, son dévoué représentant sur terre, le prédécesseur d'Albert Pike et d'Adriano Lemmi.

On sait que, chez les occultistes, on se plaît à évoquer les personnages bibliques et même certains saints ; ainsi les démons vont jusqu'à emprunter la figure des patriarches, des prophètes et des saints de Dieu, pour mieux tromper leurs dupes. Mais on sait aussi que, chaque fois que des occultistes, franchissant toutes les limites de l'audace, ont osé évoquer le Christ, jamais il n'est apparu, ce qui revient à dire que Dieu ne tolère pas que le diable aille jusqu'à prendre la forme du Verbe incarné. Et les francs-maçons, qui ont l'audace de mêler le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ à leurs abominables mystères, en sont réduits à le faire figurer dans des peintures ou des gravures, comme l'a fait, par exemple, le F∴ Clavel, pour le frontispice de son *Histoire pittoresque de la Franc-Maçonnerie*. Voir la reproduction de ce frontispice (page 81), où notre Divin Maître est représenté en franc-maçon, faisant le signe d'ordre au grade d'Apprenti.

Même, si l'on ne connaissait pas, par la renommée, les prestiges de Cagliostro, il serait impossible de se méprendre sur le caractère satanique de ce qu'il appelait « sa mission sur terre ».

Il faisait, pour son rite, des choix dans les loges, exactement comme les palladistes d'aujourd'hui procèdent. Il avait une légion d'agents inconnus, qui observaient attentivement les membres des ateliers de la maçonnerie ordinaire et recrutaient ceux qui paraissaient bons pour les arrière-loges égyptiennes.

Lors de l'initiation, on donnait à l'adepte à choisir entre un tas d'or et une épée, qui étaient sur une table. Dans le discours de circonstance, le président flétrissait l'or, corrupteur des hommes, et proclamait avec enthousiasme que l'épée seule donnerait l'égalité ; aussi le récipiendaire choisissait-il l'épée avec empressement. Alors, une draperie rouge était entr'ouverte, et le néophyte apercevait un autel, où figurait un Christ représenté grotesque, cloué sur la croix. « Jure, disait le président au nouvel initié ; jure, au pied de cette croix, qui te révèle comment meurent les traîtres, jure haine aux trônes et aux usurpateurs de la terre ! » Le serment de l'adepte, écrit sur un parchemin et signé avec du sang tiré de son bras gauche par une légère piqûre, était jeté sur un brasier par le président, avec cette sentence comminatoire : « Si tu

mens à ta foi, que ton cœur soit brûlé ainsi, et que ses cendres se mêlent à la poussière du chemin que suivent les hommes libres ! »

Cagliostro fut donc condamné à mort ; mais, le 7 avril 1791, le pape commua la peine en celle de la prison perpétuelle. Il la subit, au château de Saint-Léon (duché d'Urbino), où il mourut.

La condamnation du grand Cophte, reconnu magicien par le tribunal du Saint-Office, s'étendait aussi à la franc-maçonnerie et, particulièrement, au Rite Egyptien qu'il avait fondé.

« Le livre qui a pour titre *Maçonnerie Egyptienne*, est-il dit dans la sentence, est solennellement condamné comme contenant des rites, des propositions, une doctrine et un système qui ouvrent une large route à la sédition et comme destinés à détruire la religion chrétienne, le tout superstitieux, blasphématoire, impie et hérétique ; et ce livre sera brûlé publiquement par la main du bourreau, ainsi que les instruments appartenant à cette secte.

« Par une nouvelle loi apostolique, seront confirmés et renouvelés, non seulement les lois des Pontifes précédents, mais encore les édits du Conseil d'Etat qui défendent les sociétés et conventicules des francs-maçons ; et mention particulière sera faite de la secte Egyptienne et d'une autre vulgairement appelée les *Illuminés* ; et seront établies les peines les plus graves, principalement celles des hérétiques, contre quiconque s'affiliera à ces sociétés ou les protégera. »

Le procès de Cagliostro, qui s'est terminé par la condamnation de toutes ses doctrines astrologiques et magiques, montre, à plusieurs reprises, le commerce de l'accusé avec le démon. Mais le grand Cophte, essayant d'en imposer aux juges, avait une curieuse façon de se défendre. Il repoussait l'accusation d'avoir été l'instrument d'une autre puissance que de Dieu, et il allait même jusqu'à prétendre que c'était sur l'enfer même qu'il exerçait son pouvoir surnaturel.

Sa femme, qui fut impliquée dans l'affaire, déposa en substance, au cours des interrogatoires, que plusieurs des pupilles ou médiums que Cagliostro mettait en œuvre dans ses opérations magiques n'avaient pu opérer qu'en vertu d'un art diabolique. « L'ayant prié plusieurs fois, dit-elle, de lui communiquer le principe de ses opérations, il avait toujours refusé de la contenter, disant qu'elle n'avait pas assez de courage ni assez de force pour supporter ce mystère. » Elle ajoutait qu'il lui avait seulement appris à opérer en disant : « Par le pouvoir que je tiens du grand Cophte », et en frappant trois fois la terre du pied droit.

Pour poursuivre l'histoire des astrologues modernes jusqu'à nos jours, il me faudrait citer à peu près tous les noms de ceux qui, plus ou moins sérieusement, ont essayé de ressusciter, tout au moins en théorie, les sciences occultes de l'antiquité et du moyen-âge. Parmi ces arts infernaux qu'ils



essaient de faire revivre, l'astrologie, chez la plupart d'entre eux, occupe le premier rang.

Au nombre de ces astrologues spéculatifs, nous rencontrons des noms de philosophes, tels que celui du savant Ph. Lebas, de l'Institut, et de grands écrivains romanciers, comme Balzac. La malice, l'astuce du démon est si grande, qu'il en est arrivé à brouiller sur ce point les idées de M. de Mirville, qui était cependant un homme clairvoyant et un catholique convaincu.

En effet, tout en répudiant de toutes ses forces l'ancienne théorie fataliste des astrologues, tout en refusant de voir dans l'astrologie une influence physique ou morale des globes célestes sur le physique et le moral de l'homme, M. de Mirville a cru à l'existence d'une communication spirite entre l'homme et des puissances célestes ou angéliques présidant à chacun de ces globes. Si je ne me trompe, c'est là une erreur, condamnée par l'Eglise. Il est vrai que M. de Mirville distingue, sur cette question, deux parties bien tranchées dans cette science mystérieuse, et il donne à chacune une inspiration tout opposée, celle de Dieu et celle du diable; mais il oublie que l'Eglise n'a jamais enseigné que Dieu ait écrit dans les astres le livre des destinées : ceux qui sont inspirés par Satan sont seuls à croire à l'écriture des étoiles. Si l'on met donc, comme de juste, sur le compte du diable tout ce qu'il y a d'obscur et d'incompréhensible dans le grimoire hermétique des astrologues, il demeure évident que c'est lui, Satan, qui est l'auteur de cette pseudo-science, et l'on ne saurait y adjoindre, même pour la part la plus minime, la collaboration de Dieu, dont parle M. de Mirville.

Ce qu'il y a de sûr aussi, c'est que la résurrection de ces difficiles grimoires n'est pas de nature à avoir la moindre influence sur le commun des esprits qui n'auront jamais ni le temps ni la patience de les déchiffrer; en quoi, ils feront acte de bon sens.

L'astrologue Cardan, par exemple, a laissé un calcul au moyen duquel chacun peut prévoir la bonne ou la mauvaise fortune de toutes les années de sa vie. Rien assurément ne serait plus précieux et suivi avec plus d'empressement qu'un pareil calcul; oui, mais à condition que ce calcul soit exact et intelligible. Or, le voici, tel qu'il nous est donné dans une de ces revues d'occultisme, où l'astrologie joue un si beau rôle (*l'Initiation*) : « Pour savoir la fortune d'une année, il faut résumer les événements de celles qui l'ont précédée par 4, 8, 12, 19 et 30. Le nombre 4 est celui de la réalisation ; le nombre 8, celui de Vénus ou des choses naturelles; le nombre 12, qui est celui du cycle de Jupiter, correspond aux réussites; le nombre 19, au cycle de la Lune et de Mars; le nombre 30 est celui de Saturne ou de la Fatalité. » Nous n'avons pas de peine à comprendre, après cet oracle, comme le dit sagement l'auteur de l'article cité, « que Cardan était un homme *mal équilibré*, et que dans son œuvre il y a beaucoup à prendre, et encore plus à laisser ».

Le même jugement peut être porté au sujet de tous les astrologues qui nous ont laissé par écrit leurs systèmes et leurs rêveries, y compris les horoscopes qu'ils ont tirés. Ces horoscopes ressemblent tous plus ou moins, en valeur, à celui qu'un rabbin juif, nommé Bechaï, avait osé tirer du Fils de Dieu lui-même. « Jésus-Christ, disait-il, est ressuscité le dimanche, jour destiné au Soleil, et, ayant été un homme tout à fait solaire, il était très beau, d'une face blanche et resplendissante, d'une humeur éveillée et grandement hardie, témoin l'acte de chasser tant de vendeurs du temple et de disputer à l'âge de douze ans contre les docteurs de la Loi. » Cardan, de son côté, croyait Jésus-Christ né sous l'influence de Saturne, ce qui, disait-il, le rendait triste et pensif et le faisait sembler plus vieux qu'il n'était. Il ajoutait que cette même planète, s'étant rencontrée avec Vénus, lui avait causé les taches rousses au visage, dont parle l'historien Josèphe.

Exemple frappant de l'accord qui règne entre les révélations des différents astrologues !...

Mais, à ces deux horoscopes, dont le but est évidemment de rapetisser le Divin Maître, de le ridiculiser en quelque sorte en le faisant servir à des démonstrations d'astrologie, comme on reconnaît bien la griffe de Satan, dont la haine contre le Christ est formidable !

Aujourd'hui, en dehors des charlatans vulgaires qui font métier de tirer des horoscopes, l'astrologie est en grand honneur dans les triangles ; et cela seul suffirait à en démontrer le caractère diabolique. Albert Pike laissait, il est vrai, l'astrologie au second plan, sans doute parce qu'il avait ses révélations d'une façon directe et constante par le roi de l'enfer ; mais Lemmi, ce n'est pas un secret, se livre passionnément aux calculs de cette mancie.

Lemmi est bien le type accompli du renégat, qui en veut non seulement aux prêtres dont il a reçu la première instruction, mais à Dieu qu'il a adoré dans son enfance. Le plus souvent, le catholique qui abandonne sa foi devient surtout un sceptique ; il néglige Dieu, la religion ; il ne s'en préoccupe plus. S'il est un ambitieux, s'il rêve de devenir quelque chose par la politique, il flatte les mauvais instincts des foules ; alors, il devient anticlérical ; il va parfois jusqu'à nier Dieu, mais c'est surtout le clergé qu'il combat. Lemmi, lui, est allé plus loin encore dans la voie du mal. Il ne s'est pas contenté de renier son baptême ; il a tenu à l'effacer. Par la circoncision, il s'est fait juif ; par le baptême du feu, il s'est fait maçon et luciférien. Il a voulu être juif, parce que c'est chez les juifs cabalistes qu'on trouve les haines les plus vivaces contre le catholicisme. Et, dans sa juiverie, il est devenu un des plus exaltés parmi les fanatiques. Naturellement, il a étudié, avec une sorte de rage, cette cabale maudite, que le F.·. Ragon dit être « la clef de toutes les sciences occultes » ; il en a été, il en est un adepte fervent ; et sachant bien, lui, ce qu'est Lucifer, ne craignant pas de lui donner son nom de Satan contrai-



Sybacco
démon familier
du grand-maître Lemmi

Beffabuc
démon familier
du grand-maître Pessina

rement aux instructions d'Albert Pike, se vouant corps et âme au prince des ténèbres, au point de lui porter des toasts publics, il est vraiment le palladiste démoniaque à la plus haute expression.

Pourtant, il n'est pas « honoré » des apparitions de Satan en personne; il n'a pour « daimon familier » qu'un diable de troisième ou quatrième ordre. Ce qui donne le droit de penser que le territoire de la Ville-Sainte, bien qu'envahi par l'usurpation piémontoise, est interdit au chef des milices infer-

nales, Dieu humiliant ainsi son orgueil et l'obligeant à reconnaître qu'il ne peut rien sans sa permission. Le diable qui est autorisé à conférer avec Lemmi est le sire Sybacco, démon de peu d'importance, comme le sire Beffabuc, l'ami et conseiller de Pessina, autre grand-maître italien.

Sybacco apparaît à Lemmi dans les grandes occasions, mais chez lui, et non au Suprême Conseil. Il a trois yeux, dont un au milieu du front; ses oreilles sont pointues et plantées au sommet du crâne, tandis qu'il a deux cornes de bélier plantées à l'endroit où les oreilles se trouvent sur une tête humaine; sa bouche est très large et sans dents. Il est de haute stature, poilu comme un orang-outang, et ses pieds, palmés et immenses, font l'effet de monstrueuses pattes d'oie; au lieu d'avoir des ailes dans le dos, il les a fixées à la partie supérieure du bras. Lemmi n'a jamais décrit comment est son démon familier; mais Albert Pike, dans son *Livre des Révélations*, parle de Sybacco et de quelques-uns de ses hauts faits, il le cite comme esprit du feu opérant spécialement en Italie, et il en détaille le portrait plus longuement même que je viens de le faire. Or, d'autre part, j'ai eu communication d'un document palladique où Lemmi s'exprime ainsi : « Après avoir consulté le génie Sybacco, que l'Etre Suprême a daigné commettre à la garde de ma personne et qui n'a jamais manqué de répondre à mon appel », etc. Il ne saurait donc y avoir erreur sur l'identité du démon familier du grand-maître de Rome.

C'est évidemment sous l'inspiration de ce diable ami que le banquier de la via Nazionale se livre à ses calculs d'astrologie; car c'est là une des distractions favorites de Lemmi. Quand il est las des chiffres relatifs à ses opérations financières, alors qu'il a le cœur joyeux à la pensée des bénéfices plus ou moins frauduleux réalisés par l'agiotage ou les pots-de-vin, il s'enferme, après dîner, dans son cabinet de travail du deuxième étage du palais Pascucci, et il pioche un horoscope quelconque, généralement celui d'un personnage en vue, à lui sympathique ou antipathique, ami ou adversaire. Il s'imagine qu'il découvrira ainsi la destinée de l'homme qui pour le moment l'intéresse.

Il fit, de la sorte, l'horoscope de Léon XIII, au lendemain de la publication de l'encyclique *Humanum Genus*.

A ce seul titre, c'est un document curieux, et je crois qu'on ne m'en voudra pas de le reproduire. Point n'est besoin de dire qu'il n'y a lieu d'attacher aucune importance aux prétendues découvertes d'Adriano sur la vie passée et future du Souverain Pontife. J'ai même le devoir de rappeler, en y insistant, que, l'avenir étant expressément réservé à Dieu seul, toute cette fantaisie diabolique est, d'un bout à l'autre, un gros mensonge, habilement combiné par le démon pour ce qui concerne le passé et audacieusement inventé pour ce qui a trait à l'avenir. Quant aux termes irrespectueux

employés par Lemmi à l'adresse du pape, le lecteur ne s'en étonnera point; l'astrologue est un sectaire haineux, pétri de boue et de fiel; mais il est bon de le faire connaître, en donnant sa prose de magicien, sans y changer un iota. Au surplus, je suis d'une incompétence absolue, ou, pour mieux dire, d'une ignorance complète en cette pseudo-science; j'ai eu grand'peine à en comprendre les grandes lignes, afin de pouvoir en donner un aperçu; aussi, sans chercher à approfondir, je me suis borné à recopier.

Voici donc les appréciations cabalistiques et les calculs généthliaques du vicaire de Satan sur le vicaire de Jésus-Christ :

HOROSCOPE DE PECCI DIT LÉON XIII

Gioacchino Vincenzo Pecci, né sous le 13e degré des Poissons, en une année de la Lune, du cycle de Vénus, la lune étant décroissante et à son 20e jour.

Gioacchino......	128
Vincenzo........	151
Pecci	71

Calcul de nativité diurne sous le 13e degré des Poissons, en une année de la Lune dépendant du cycle de Vénus, un jour de la Lune, la lune décroissante étant à son 20e jour.

ECHELLE GÉNÉTHLIAQUE

Sommet..............................	1843
Nom de famille	71
2e prénom...........................	151
1er prénom..........................	128
Degré................................	13
Signe zodiacal.......................	12
Année de nativité....................	1810

OBSERVATIONS :

Etant né sous le deuxième décan des Poissons : — esprit élevé, amour de la renommée, audace en entreprises. — En outre, les Poissons étant signe double, tous les présages intellectuels sont doublés.

Etant né sous le vingtième jour de la Lune : — tempérament bilioso-nerveux; présage qui est d'ailleurs confirmé par la conjonction de Saturne et de Mars, qui le prédispose aux maladies bilioso-nerveuses.

L'aspect trigone de Jupiter et de Mercure, situés l'un dans la Vierge, l'autre dans le Capricorne, présage rectitude de jugement, fortitude d'esprit et de caractère.

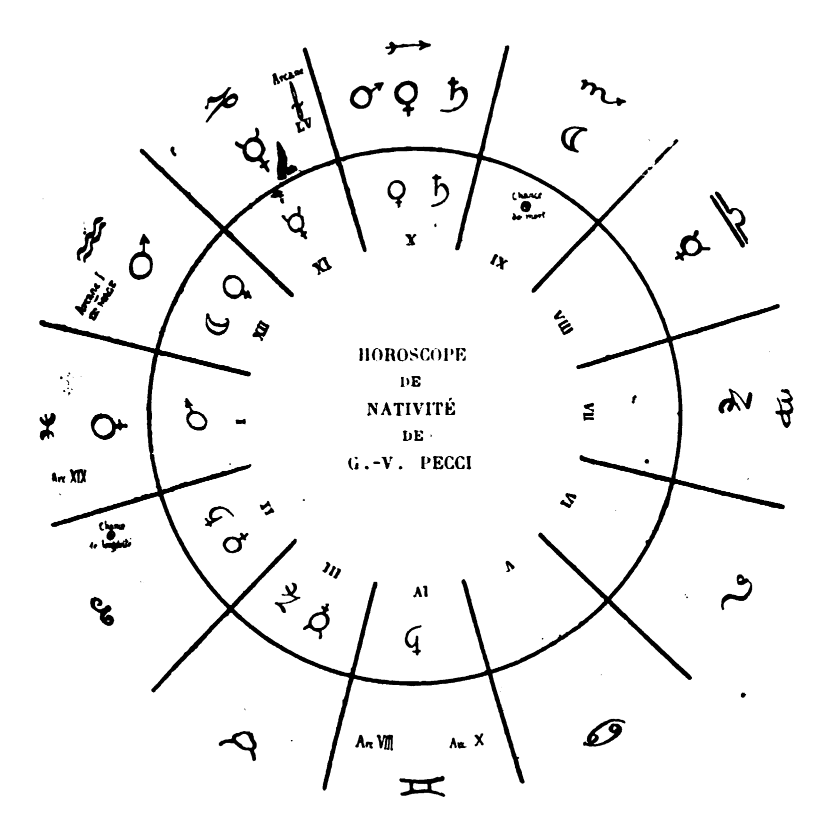
DÉDUCTION :

Adversaire très dangereux pour nous; ennemi irréconciliable; à craindre à la fois sous le rapport de l'habileté et de l'audace.

Tout, dans l'horoscope de Pecci, concorde pour présager la plus haute élévation sacerdotale (adonaïte), par conséquent, le souverain pontificat dans la superstition romaine. Cela est présagé par la quadrature de Jupiter et Mars, par la position de Vénus dans les Poissons, et par Saturne et Mars dans la maison X. — Cela se voit encore par la trigonocratie des signes royaux, qui a sa pointe au sommet de l'horoscope et qui n'est débilitée par aucun aspect fâcheux. — Il est, en outre, prédit que cette suprême élévation sera le résultat d'une élection

(par Saturne, qui, maître de la maison XI, est au sommet de la figure généthliaque) ; ce qui, dans le cas observé, annonce bien l'accès au plus élevé siège de l'Église d'Adonaï (Saturne protecteur), lequel poste est, en effet, le seul obtenu par une élection faite par les pairs. — Donc, dès la naissance de Pecci, cette prédiction pouvait être faite.

Le deuxième décan des Poissons, sous lequel est placée la nativité, donne le présage d'un esprit supérieur, d'une âme fortement trempée, d'un caractère



redoutable aux adversaires, méprisant la critique de ceux qui ne pensent pas comme lui, opiniâtre dans ses idées, bravant les obstacles, voulant aller jusqu'au bout dans la voie qu'il s'est tracée, croyant avoir raison même contre tous. — Ce présage est renforcé par le signe même des Poissons, qui est un signe double, et qui accentue ces dispositions intellectuelles, qui en multiplie leur puissance. — L'ennemi est donc indomptable, et il n'y aura rien à espérer de lui.

La trigonie de Jupiter et de Mercure donne une merveilleuse rectitude de jugement dans les résolutions à adopter (de la fortitude morale, *fortitudo animi*, selon Maternus et Junctin de Florence) ; l'individu, en ses décisions, marche droit devant lui, fermement, et sans se préoccuper s'il compromet des intérêts accessoires ; dans les affaires ordinaires de la vie, c'est une certitude de succès ; en politique religieuse, c'est le maintien des prétentions superbes de la domination sur la conscience des autres. L'individu ne perdra jamais de vue son

but; c'est un tyran de haute intelligence, clairvoyant dans les difficultés de sa situation; chef, il juge, décide et entreprend aussitôt, ne prenant conseil des autres que pour la forme.

Jupiter dans la Vierge confirme encore ces présages. Il est regrettable que l'individu soit dans l'autre camp. Ses aptitudes, ses qualités de cerveau, son énergie de caractère, sa promptitude de décision, qui n'exclue pas un examen approfondi des situations, lui donnent de grands avantages pour nous combattre.

Sa volonté ferme, énergique, d'une force peu commune, est présagée aussi par Vénus dans le Sagittaire; son examen du pour et du contre, dans les circonstances difficiles, est dénoté judicieux et appuyé sur la volonté, par Vénus dans les Poissons qui occupent la maison I. De là, il faut conclure que, dans le milieu où il gouverne, il finit toujours par avoir raison des opposants. C'est là l'indice du triomphe, non pour l'Église elle-même, mais pour lui personnellement parmi les individus de l'Église; il s'impose à eux par un ascendant incontestable, et il leur est supérieur non pas seulement de fait, mais par ces qualités essentielles d'un esprit dominateur. Chez les siens, il vaincra donc les contradictions et les obstacles.

Vénus dans la maison I et Mercure dans la maison III dénotent un goût prononcé pour la musique. Si ce n'est un artiste, c'est un dilettante.

Jupiter dans la maison III, lui donne une prudence de premier ordre, une astuce diplomatique qui nous rend encore l'adversaire très dangereux, et une habileté consommée à s'attacher ceux qui l'approchent.

La situation de la Lune, qui, au moment de la naissance, était à son 20e jour, et, par conséquent, dans le Sagittaire, donne à Pecci un tempérament bilioso-nerveux.

La santé est bonne, exempte de graves maladies; cependant, il y a, dans l'enfance et dans la vieillesse, une certaine maladivité, mais sans danger; c'est ce qu'annonce Mercure dans le Capricorne. En même temps, Saturne dans la maison IV le prédispose à quelques maladies de l'estomac (dyspepsie, gastralgie, etc.), et la conjonction de Saturne et de Mars au sommet de la figure céleste, présage une maladie bilieuse. — La vieillesse doit être exempte de lourdes infirmités, dit la maison VI et ses aspects, malgré la situation de son maître, le Soleil, qui est en éclipse sur le thème de nativité. — En somme, c'est un valide à l'aspect chétif, un faux chétif; il est solide, et il viendra vieux.

Sa mort, qui semble devoir être de nature violente ou subite, ne paraît pas inscrite avant la 85e ou la 88e année, selon que la nativité a été diurne ou nocturne. Le signe de chance de longévité, qui se place dans la maison II, a pour maître Mars, lequel est favorablement situé au sommet de l'horoscope et accorde sa protection. Sa mort aura lieu pendant une époque de guerre ou de troubles publics.

Les années mauvaises de sa vie, celles où on lit pour lui des disgrâces, des deuils, des maladies, etc., sont celles dans lesquelles la révolution d'horoscope donnera le Bélier ou la Vierge dans l'ascendant; ce sont, par conséquent, les années 1811, 1816, 1823, 1828, 1835, 1840, 1847, 1852, 1859, 1864, 1871, 1876, 1883, 1888, 1895 et 1900, si toutefois il parvient à ces trois dernières années.

L'année 1884 est marquée par un présage de grave danger, lequel pourtant s'éloigne de lui et dont il n'a qu'un vague soupçon. En effet, sa révolution



d'horoscope en 1884 lui donne le Taureau en maison I (et par conséquent : les Gémeaux en maison II, le Cancer en III, le Lion en IV, la Vierge en V, la Balance en VI, le Scorpion en VII, le Sagittaire en VIII, le Capricorne en IX, le Verseau en X, les Poissons en XI, et le Bélier en XII).

Une menace de danger de mort est formellement inscrite ; car le Verseau, signe dangereux, de nature saturnienne, est en maison X, cette année-là, et domine la figure généthliaque. Il s'agit bien d'un danger de mort, attendu que Saturne est en VIII, maison de la mort, avec Mars, qui dit mort par le fer. Mais, autre signe des plus caractéristiques, présage non moins certain, Vénus est entre eux et se trouve maîtresse du signe du Taureau, placé en maison I qui protége Pecci pendant tout le cours de 1884.

D'autre part, ce danger de mort paraît provenir d'un acte d'hostilité, acte prémédité pour être accompli par une personne seule, ainsi que le dit formellement le Bélier en XII, maison des ennemis, dont Mars, le maître, est encore en VIII.

Mais l'arcane du glaive, qui, en horoscope de nativité, était en maison XI, maison des amis, est passé en maison IX dans la révolution d'horoscope pour 1884 ; ce qui signifie : retard, danger qui vient de loin, qui s'éloigne, péril qui n'aboutit pas.

L'acte d'hostilité, constituant le danger de mort, doit avoir lieu sous le 2e décan des Gémeaux, qui est gouverné par Verasua, esprit planétaire de Mars. Or, le 2e décan des Gémeaux comprend : 11e degré, 30 mai ; 12e degré, 31 ; 13e degré, 1er juin ; 14e degré, 2 ; 15e degré, 3 ; 16e degré, 4 ; 17e degré, 5 ; 18e degré, 6 ; 19e degré, 7 ; 20e degré, 8 juin. Ce ne peut pas, pourtant, être sous les 11e, 12e et 15e degrés, qui sont privilégiés par influence directe. Donc, l'acte d'hostilité, constituant danger de mort, se produira sous le 13e degré, ou sous le 14e, ou sous le 16e, ou sous l'un des quatre suivants. Mais il n'y aura aucun résultat, c'est-à-dire Pecci ne mourra pas en 1884 ; car il a son signe de chance de mort qui de la maison IX passe en VII et qui reçoit de la Lune une influence favorable pour lui, né en une année de la Lune.

Un autre signe indique le péril mortel sous forme de menace que Pecci doit courir au cours de sa 75e année : c'est la trigonocratie des signes dangereux (Gémeaux, Balance, Verseau) qui a sa pointe au sommet de la figure généthliaque. Mais, de même, la trigonocratie des signes royaux qui le protége (Bélier, Lion, Sagittaire) a son sommet en maison VIII et le protége pleinement.

Il y a encore, sur l'existence de Pecci, au début surtout, l'influence d'une femme, — la mère, sans doute, — qui a joué un rôle important sur son avenir ; c'est ce qu'affirme l'influence du 13e degré des Poissons, sous lequel se place la nativité.

La Lune dans le Scorpion et Saturne dans le Sagittaire annoncent un péril de submersion, qui aujourd'hui doit être échu depuis longtemps ; et aussi la mort prématurée de la mère. — Mars dans le Verseau signale la mort d'un très proche parent, à laquelle il sera fort sensible, et qui surviendra en une année où le Capricorne sera dans l'ascendant de la révolution d'horoscope, et le signe de chance de mort, dont Mars est le maître, dans la maison XI.

Dans l'horoscope de nativité, Mercure, maître de la maison IV, étant dans la maison XI, présage un héritage d'un ami, héritage moral ou matériel, ayant une grande influence sur l'avenir.

Saturne, maître de la maison XII, étant en maison X, révèle l'inimitié d'un homme au pouvoir, qui arrête l'élévation.

Le signe du Capricorne, qui est en maison XI, dénote des amitiés devenant des inimitiés, de faux amis qui se manifesteront au moment d'une disgrâce.

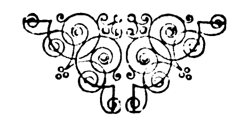
L'arcane LXXII, qui est en maison IX, fourni par les chiffres de la maison XII, présage des difficultés pour une question pécuniaire, difficultés soulevées dans un pays éloigné.

Saturne et Mars dans la maison X ont promis, dès la naissance, les plus hautes dignités et la plus grande élévation dans le sacerdoce adonaïte ; mais la quadrature de Saturne et de Jupiter dit les obstacles rencontrés par Pecci dans sa carrière. Personnellement, il est protégé par la Lune, dans la maison XII, qui, cependant, ne peut pas détourner de l'Eglise elle-même la marée montante des droits humains, sous laquelle elle sera submergée ; mais Pecci n'assistera pas au désastre final de sa religion.

En résumé, l'individu est adversaire irréductible, opposant son opiniâtreté énergique et toutes les ressources de son esprit supérieur, comme une barrière, au progrès de l'humanité aspirant à s'émanciper du joug des prêtres et des moines. Il laissera dans l'histoire le nom d'un volontaire et d'un habile, et Mercure dans la Balance promet à sa mémoire une longue célébrité parmi les papes de la superstition.

Si mes lecteurs comprennent quelque chose aux calculs qu'ils viennent de lire, ils auront de la chance. Quant à moi, j'avoue que je préférerais avoir à déchiffrer de l'hébreu. Mais, sans chercher à vérifier comment Lemmi s'y est pris pour établir ses calculs et ses combinaisons astrologiques auxquelles je n'entends pas grand'chose, j'ai tenu à donner au public un spécimen de ses talents de mage cabaliste ; ce travail généthliaque d'Adriano fera juger le personnage sous un de ses aspects, qui n'est pas le moins curieux.

Le lecteur aura vu aussi, par là, à quel point le démon se joue des hommes qui prennent l'astrologie pour une science. Cette mancique diabolique clot la série des superstitions que je m'étais proposé de faire connaître dans cette partie de mon ouvrage. Je n'ai pas tout dit sur la magie divinatoire ; car nous avons encore à passer en revue la Nécromancie, à laquelle, dans mon plan d'étude, j'ai réservé ma VIe partie, et qui participe à la fois de la magie divinatoire et de la magie opératoire. Ici, nous allons voir le démon lui-même à l'œuvre, se manifestant aux évocateurs de trépassés.





SIXIÈME PARTIE

LA NÉCROMANCIE CONTEMPORAINE

CHAPITRE XXVIII

Les apparitions imaginaires

Ainsi que je l'ai dit plus haut, en indiquant que je me proposais de traiter amplement cette question de la Nécromancie, le lecteur doit, avant tout, ne pas perdre de vue que tous ceux qui se livrent aux œuvres occultes de cette branche de la magie, même les non-lucifériens, sont, sans exception, des fanatiques trompés par leurs sens ou par le démon; car les trépassés ne peuvent pas apparaître sans la volonté expresse de Dieu, et Dieu ne tient évidemment aucun compte des appels aux âmes des défunts, avec accompagnement de formules superstitieuses, qui sont invariablement ou des prières coupables ou des sommations animées d'un esprit diabolique.

Je m'exprimais dans ces termes mêmes, et ils sont rigoureusement exacts; le moment est venu de faire la démonstration.

Pour cela, je dois établir deux subdivisions dans ma VIe partie :

1°. *Les apparitions imaginaires*. A ce sujet, il me faut parler d'abord des hallucinations, lesquelles sont du ressort de la médecine. Nous verrons ensuite qu'un évocateur peut être halluciné tout comme un simple malade en traitement dans les hôpitaux; nous constaterons, par des formules mêmes de certains magistes modernes, comment on arrive à cette hallucination particulière qui fait voir de vains fantômes.

2° *Les apparitions réelles*. Ici, nous ferons défiler les évocateurs non hallucinés, ceux qui sont dans les bonnes grâces du seigneur Lucif, qu'ils croient ou non avoir affaire à des âmes de défunts. Après avoir cité quelques exemples historiques à l'appui de ma thèse, et selon la règle que j'ai adoptée pour répondre d'avance aux sceptiques, je ferai connaître ce monde étrange de familiers du diable, s'intitulant quelquefois spirites, mais étant, au fond, des satanistes ou des lucifériens, surtout lorsqu'ils appartiennent à la juiverie ou au protestantisme; mais, dans ce chapitre, conformément à ce que j'ai

Adriano Lemmi, se livrant, dans son cabinet de travail, à ses calculs d'astrologue cabaliste.

annoncé, je prendrai mes exemples contemporains en dehors des triangles palladiques.

C'est, en effet, surtout au sujet des apparitions de prétendus trépassés, qu'il est le plus facile de se faire illusion sur le caractère véritable de la vision. Et, par conséquent, il est très important d'établir d'une façon précise quel est le domaine du naturel et quel est celui du surnaturel, dans quelles conditions se produit le trouble des sens et comment se passent les choses lorsqu'au contraire le surnaturel est en jeu.

D'autre part, nul de mes lecteurs ne l'ignore, les adversaires de l'Eglise, pour nier le surnaturel divin, s'établissent, comme dans un fort retranché et imprenable, dans ce système qui consiste à traiter de « pures hallucinations » tout ce qui dépasse la portée de leurs courtes expériences ; il est donc utile de les débusquer de cette position, en les suivant sur ce terrain même de l'hallucination, et en montrant quelle différence essentielle existe entre les phénomènes qui peuvent s'expliquer scientifiquement par cette cause naturelle et ceux qui ne peuvent trouver d'explication que dans l'intervention d'une cause surnaturelle, divine ou diabolique.

Et d'abord, que faut-il entendre par *hallucination* ? Quelles sont ses causes ? dans quelles conditions se produit-elle ? A quelle sorte de faits et de phénomènes ce mot peut-il s'étendre ? Quelle est la valeur du système qui prétend expliquer par des hallucinations naturelles tout le surnaturel historique ?

Voilà les questions auxquelles j'ai à répondre en premier lieu.

Je prie le lecteur de vouloir bien se reporter un instant à ce que j'ai dit précédemment (voir pages 635 et suivantes) du fonctionnement du système nerveux cérébro-spinal, et de se remettre en mémoire par quelle suite d'opérations de l'âme la sensation se transforme en idée, quelle liaison intime il y a entre l'image et l'idée, quel rôle jouent l'imagination et le souvenir dans notre vie intellectuelle, enfin par quelle aberration d'esprit nos pseudo-savants matérialistes ne veulent voir, dans tous ces phénomènes essentiellement spirituels et du domaine de l'âme, que le résultat de mouvements et de sécrétions purements physiques.

Ces considérations nous ont servi à comprendre l'hystérie, la folie et la possession ; elles nous aideront aussi à entrer plus profondément dans la nature de ce phénomène étrange et merveilleux sous bien des rapports, qui confine souvent à la folie : l'hallucination.

On fait à Esquirol l'honneur d'avoir le premier donné une définition scientifique de l'hallucination. Il me semble que le père Malebranche en a donné avant lui une idée assez juste et assez précise, quand il a écrit dans sa *Recherche de la vérité* :

« Il arrive quelquefois dans les personnes qui ont les esprits animaux (en langage moderne : l'influx nerveux) fort agités par des jeûnes, par des veilles, par quelque fièvre chaude ou par quelque passion violente, que ces esprits remuent les fibres intérieures du cerveau avec autant de force que les objets extérieurs, de sorte que ces personnes sentent ce qu'elles ne devraient qu'imaginer, et croient voir devant leurs yeux des objets qui ne sont que dans leur imagination. »

On ne saurait mieux décrire le fait dans lequel, sous l'influence de la

maladie ou de la passion, l'image cérébrale *s'objective* au dehors et produit intérieurement une perception que le moi attribue à un objet extérieur. Tout y est: le caractère essentiel du fait, l'extériorisation ou sensibilisation de l'idée; la cause prochaine de ce fait, une stimulation ou excitation plus forte du système nerveux et sanguin sous l'influence d'une cause morale ou physique ; la façon même dont s'opère ce phénomène, les fibres intérieures du cerveau, les centres de la courbe optique, comme on dit aujourd'hui, mises en action avec autant de force que par les objets extérieurs dans le phénomène de la perception externe . Nous verrons plus loin que tous les systèmes inventés par la physiologie moderne ne sont pas allés au-delà de cette explication.

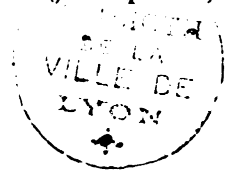
Nous n'avons qu'à étendre aux hallucinations des autres sens ce que Malebranche dit de celles de la vue. Tous nos sens, en effet, sont susceptibles d'hallucinations ; mais on comprendra facilement que ceux de nos sens qui nous apportent le plus grand nombre de perceptions et les plus instructives seront les sources les plus fécondes d'hallucinations ; tels, les sens de la vue et de l'ouïe. Sur vingt hallucinés, dix-neuf verront des apparitions ou entendront des voix.

Ce phénomène de l'hallucination qui consiste proprement à croire voir ce que nous ne voyons pas réellement, entendre ce que nous n'entendons pas, toucher ce que nous ne touchons pas, si nous l'envisageons d'un peu près, surtout si nous le rapprochons des opérations si mystérieuses des facultés intellectuelles qui concourent à la formation de nos idées sensibles, perdra à nos yeux quelque chose de son étrangeté, tout en gardant encore assez de mystère pour nous rendre circonspects dans nos recherches et pour défier toutes les explications de la science.

N'y a-t-il pas en effet dans le jeu naturel de la mémoire et de l'imagination comme un commencement, un prélude, une ébauche d'hallucination ? Dès que nous sortons du domaine de la *perception*, qui implique toujours la présence actuelle d'un corps placé de manière à impressionner nos sens extérieurs, nous entrons dans celui de la *mémoire* et de l'*imagination*.

Or, qu'est-ce que la mémoire, sinon une faculté qui, à l'inverse de la perception, en se rappelant les perceptions passées, ne croit plus à l'existence actuelle des objets qui les ont occasionnées, mais seulement à leur existence passée et se retrace d'une manière fidèle les images de ces objets sans l'intervention de leur présence actuelle ?

Qu'est-ce à son tour que l'imagination, cette faculté qu'on a appelée à si juste titre la *folle* du logis ? Si elle se rapproche de la mémoire, en ce que l'âme s'y représente des idées sensibles dont les causes existantes ont existé antérieurement, elle en diffère essentiellement en ce qu'elle n'attache à ces causes aucune réalité soit présente, soit passée, mais qu'elle en dispose et



combine à sa fantaisie les divers éléments, de manière à en créer quelque chose qui n'a aucune réalité correspondante dans le monde extérieur.

Et ces créations, quand l'enthousiasme poétique est monté à son comble, ne revêtent-elles pas à l'œil intérieur du poète les couleurs et les formes de la réalité? Ces créations de son esprit ne se mettent-elles pas à vivre pour lui avec toute l'intensité de l'acte qui les a créées? Le romancier de génie ne voit-il pas s'animer, se colorer, se réaliser les fictions de son cerveau, tout un monde naître et s'agiter sous sa baguette de magicien créateur? Ces créations de l'âme ne sont-elles pas en un certain sens plus animées, plus vivantes que les images imprimées dans le cerveau par la sensation?

L'inspiration n'est-elle pas encore plus forte, plus complète, alors que les sens du poète ou de l'artiste sont fermés à toutes les suggestions du monde extérieur? Milton aveugle n'en apercevait que plus clairement les visions du monde surnaturel créées par son imagination; Beethoven, sourd, entendait distinctement dans sa tête l'écho des mélodies que sa main exécutait sur le piano. Chez plusieurs poètes, cette force de l'imagination est allée jusqu'à l'hallucination proprement dite, notamment chez le Tasse, William Blake et Shelley.

Sans doute il ne faut pas confondre la faculté d'hallucination, telle qu'elle vient d'être définie, avec ces facultés normales, dont elle différera toujours en ce qu'elle revêt l'objet remémoré ou imaginé de l'apparence trompeuse d'une sensation actuelle. Mais elle a avec elles des relations étroites; la perception, la mémoire et l'imagination y jouent un rôle important; elle n'est, en somme, le plus souvent que la mémoire et l'imagination déformées par la force même de la vision intérieure imposant au sens la reproduction de l'image remémorée ou créée par elles.

Tantôt, en effet, l'hallucination n'est que la reproduction exacte, la continuation d'une sensation antérieure réellement éprouvée. Newton, après avoir fixé le soleil dans une glace, dirigeant par hasard sa vue sur une partie obscure de l'appartement, y vit le spectre solaire se reproduire avec des couleurs aussi vives que le soleil lui-même. Ce que Newton obtint ainsi fortuitement, on peut l'obtenir à volonté; qui ne s'est amusé, après avoir fixé attentivement une croisée très éclairée, à regarder ensuite la muraille à l'ombre? L'image de la croisée apparaît aussitôt comme par enchantement sur la muraille. Boyle, dans son ouvrage sur les couleurs, rapporte le cas d'un individu qui continua pendant plusieurs années de voir le spectre solaire, lorsqu'il regardait des surfaces brillantes.

Je pourrais citer ainsi plus d'un exemple d'hallucinations qui n'étaient que la continuation de visions aperçues pendant le sommeil en état de rêve; le songeur, réveillé, continuait à voir de ses yeux l'image qui lui avait apparu en songe. Si l'on a entendu en rêve un coup de tonnerre ou de canon, l'oreille

tinte encore au réveil ; de même encore au réveil on sent dans la bouche la saveur d'un médicament qu'on a pris en rêve.

Tantôt l'hallucination emprunte ses éléments, non plus à la sensation prolongée, mais à la mémoire plus ou moins lointaine d'une sensation antérieurement éprouvée. En voici un exemple frappant :

« Au début de mes études médicales, dit le professeur Andral, je fus vivement frappé de voir, dans un des coins des salles de dissection de la Pitié, le cadavre d'un enfant à demi-rongé par les vers. Le lendemain matin, en me levant et m'approchant de la cheminée pour allumer mon feu, je vis ce cadavre. Il était bien là ; je sentais son odeur infecte, et j'avais beau me dire qu'il était impossible qu'il en fût ainsi, cette hallucination dura un quart d'heure. »

Tantôt enfin l'imagination seule fait tous les frais de l'hallucination ; tel le cas cité par le docteur Michéa :

« Une couturière, âgée de vingt-huit ans, qui se trouve en ce moment à la Salpêtrière, est atteinte d'une *érotomanie*. Elle est éperdument éprise du prince de J... ; elle pense exclusivement à lui, au point qu'avant son entrée à l'hôpital, abandonnant la couture, son unique ressource, elle stationnait ou rôdait tous les jours, du matin au soir, aux alentours des Tuileries, dans l'espérance de voir sortir ou rentrer le prince, et de lui déclarer son amour, soit oralement, soit par écrit. Depuis qu'elle est à la Salpêtrière, elle entend très souvent et très nettement, tantôt au milieu du jour, tantôt dans le silence de la nuit, mais toujours pendant l'état de veille, elle entend des voix qui lui parlent du prince, qui lui disent : « Monseigneur est en ce moment à sa toi-« lette. Monseigneur part aujourd'hui pour la chasse. Monseigneur s'em-« barque demain sur la *Belle-Poule*. »

Evidemment, ce sont là de pures conceptions de l'imagination transformée, ou traduites en sensations illusoires ; et dans ce cas, l'hallucination peut quelquefois revêtir les caractères de la seconde vue, particulière aux somnambules.

Dans l'une ou l'autre de ces deux dernières classes peuvent se ranger les hallucinations volontaires, assez rares cependant, où l'esprit commande et dirige à son gré les phénomènes illusoires qui les composent. L'hallucination alors devient de la monomanie.

« Nous avons eu pendant longtemps sous les yeux, dit le même docteur Michéa, un monomaniaque, homme d'un esprit ardent et cultivé, qui traduisait instantanément en fausses perceptions visuelles toutes les idées qui lui passaient par la tête. Il n'avait qu'à se rappeler ou à concevoir une chose ou une personne, pour qu'aussitôt cette chose ou cette personne fût douée pour lui d'une apparence de réalité antérieure. Un jour, nous le trouvâmes, le regard fixe, la bouche souriante, et frappant ses deux mains en signe d'ap-



plaudissement. Il ne nous avait point entendu ouvrir la porte de sa chambre. A notre question : « Que signifie ce que vous faites-là ? — Je suis, nous répon- « dit-il, comme le fou dont parle Horace, j'assiste à un spectacle imaginaire. « Je m'ennuyais au coin de mon feu ; j'aime beaucoup les merveilles de « l'Opéra, je me suis représenté à moi-même le ballet de *la Sylphide*, et « quand vous êtes venu me frapper sur l'épaule, j'applaudissais la « Taglioni. »

Parmi les analogies que l'observation psychologique peut nous offrir pour nous aider à nous rendre compte du caractère de l'hallucination naturelle, la plus frappante, la plus instructive se trouve dans les phénomènes du rêve. L'hallucination n'est, en somme, que le rêve d'un homme éveillé, et tout doit s'y passer psychologiquement et physiologiquement comme dans le rêve ; quand la science nous aura révélé le mystère du rêve, elle aura par là même pénétré le mystère de l'hallucination.

Il y a toutefois entre les hallucinations du sommeil et celles de la veille, quand elles ne sont pas liées à une disposition morbide, cette différence essentielle que, dans la veille, l'individu a la faculté de contrôler ses pensées, d'en changer le cours par un acte de sa volonté, d'en appeler aux témoignages de ceux qui l'entourent, afin de voir si leurs sensations concordent ou non avec les siennes, et par là de corriger son illusion et d'y mettre un terme. Mais il n'y a, dans ce cas, il faut le reconnaître, qu'une hallucination imparfaite ou incomplète ; dans les cas plus ordinaires, où l'hallucination revêt un caractère morbide, et où l'halluciné croit irrésistiblement à la réalité extérieure de ses visions, le raisonnement est en défaut, et les impressions fausses ne peuvent se corriger ; l'hallucination ne disparaît qu'avec la maladie qui l'a causée, ou dont elle est un des symptômes.

Il y a, en effet, comme l'ont observé tous les médecins ou psychologues qui se sont occupés de cette question, des hallucinations compatibles avec la raison, se manifestant chez des individus jouissant de l'intégrité de leurs facultés intellectuelles. — ces hallucinations sont purement *physiologiques*, — et des hallucinations *pathologiques*, survenant à l'occasion d'un trouble plus ou moins profond dans l'équilibre des fonctions, phénomènes maladifs ayant leur siège dans le cerveau et constituant une sorte de folie, d'aliénation mentale. C'est là la véritable hallucination, à laquelle on peut assigner ses causes naturelles, et aussi ses remèdes, une fois que ces causes sont scientifiquement déterminées : elle est donc essentiellement du ressort de la m

De ce qui précède, on peut conclure qu'il n'y a, entre la perception normale excitée par des objets extérieurs et cette perception anormale qu'on appelle l'hallucination, d'autre différence que l'existence dans le premier cas d'un objet extérieur correspondant à la sensation, et l'absence dans le second de

ce même objet. Il arrive à l'halluciné la même illusion qu'à celui qui, amputé d'une jambe, rapporte les sensations de douleur qu'il éprouve à sa jambe absente ; l'amputé sent encore invinciblement le membre qu'il n'a plus. La science explique cette espèce d'hallucination en disant qu'en vertu de ce principe formulé par Müller « que nous ne pouvons avoir par l'effet de causes extérieures aucune manière de sentir que nous n'ayons également sans ces causes et par la sensation des états de nos nerfs, » l'excitation automatique, involontaire, qui produit l'hallucination, naît dans l'appareil nerveux lui-même.

Mais comment, où s'opère ce phénomène, principe de l'illusion hallucinatoire ? Il y a sur cette question autant de systèmes que d'expérimentateurs.

Selon les uns, l'hallucination n'est qu'une irritation spéciale de l'organe sensorial externe, spécialement de la rétine, et elle se localise dans la portion périphérique du système nerveux ; selon d'autres, elle est le résultat de l'irritation morbide des cellules de la couche corticale du cerveau, où seraient localisées l'imagination et la mémoire : Gall, l'inventeur de l'absurde système appelé *phrénologie,* avait déjà indiqué la circonvolution spéciale, dont le développement considérable entraîne, d'après lui, la disposition innée aux visions. Selon d'autres, l'hallucination, résultant de la lésion des parties nerveuses intermédiaires aux organes des sens et au foyer de perception, c'est-à-dire de la lésion des parties cérébrales auxquelles aboutissent directement nos nerfs sensoriaux, réside au sein même de ces parties intermédiaires. Selon Dagonet, l'hallucination est le résultat de l'éréthisme, de l'hypéresthésie de cette partie de l'encéphale, où l'organe des sens prend son origine, à la région des parois ventriculaires qui feraient l'office d'une table de résonnance : les hallucinations de la vue viendraient de l'irritation spéciale des fibres nerveuses qui composent la paroi interne du ventricule moyen ; celles de l'ouïe auraient pour siège les parois du quatrième ventricule. Le docteur Audiffrent attribue les hallucinations à une irritation des ganglions sensitifs placés dans le cerveau.

Le système matérialiste qui semble aujourd'hui le plus en vogue est celui qu'a exposé le docteur Ritti dans sa *Théorie physiologique de l'hallucination*. D'après lui, les parties constituantes d'un appareil sensorial sont au nombre de trois : 1° un organe sensorial externe, chargé de recueillir les impressions venant du dehors ; 2° un nerf qui a pour fonction spéciale de transmettre ces impressions au cerveau, dans les centres de la couche optique où s'opère la transformation du mouvement matériel en mouvement nerveux ; 3° émergeant de ces centres, des fibres nerveuses qui vont s'irradier dans la couche corticale du cerveau, où les impressions sensibles transmises par le nerf deviennent perceptions. Ce sont les fibres blanches cérébrales qui les exportent, et la substance grise des circonvolutions qui les reçoit et les

élabore. C'est dans ce réseau inextricable de cellules constituant la couche corticale du cerveau et appelées *cellules intellectuelles* que s'exécutent ces opérations merveilleuses qui ont pour conséquence la vie intellectuelle et morale de l'individu. De l'âme, comme on voit, il n'est pas question.

Or, le fonctionnement de l'appareil sensorial ainsi décrit, voici comment s'explique physiologiquement l'hallucination, selon l'école matérialiste :

Les centres de la couche optique peuvent, sous l'influence de causes pathologiques variées, se mettre automatiquement en action ; les produits de cette irritation factice suivent alors la même voie que les incitations de leur activité normale et vont s'irradier, par le moyen des fibres blanches cérébrales, dans le réseau des cellules corticales. Celles-ci, mises ainsi en vibration, produiront des séries indéfinies de conceptions délirantes, des représentations qui s'objectiveront, comme si une impression extérieure venait irriter le nerf sensorial.

L'explication de ce phénomène se trouve dans ce qu'en biologie on appelle *l'excentricité des sensations*.

Quel que soit le point où le nerf est atteint, la sensation est toujours excentrique ; même quand le centre nerveux est atteint, c'est à l'extrémité périphérique du nerf sensitif en rapport avec ce centre que nous localisons la sensation.

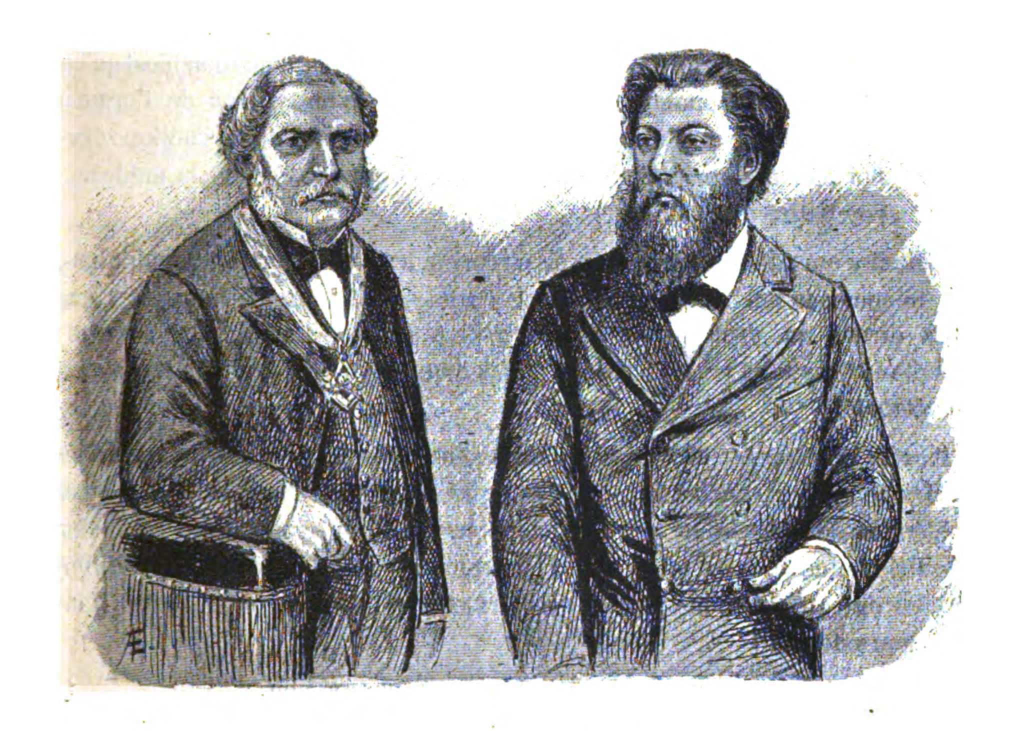
Trois phénomènes constituent donc le processus morbide de l'hallucination : 1° activité spontanée des cellules de la couche optique, activité provoquée par des causes variées ; 2° irradiation de cette activité fictive vers les cellules de la substance corticale ; 3° entraînement consécutif de ces mêmes cellules corticales, mettant en œuvre ces matériaux erronés avec la même logique que s'ils étaient réels.

Au milieu de tout cet appareil de science anatomique et physiologique, si nous voulons analyser le fond du système, qu'y découvrirons-nous ? Deux choses, et rien que deux choses : 1° ce fait depuis longtemps observé et reconnu, qui en effet peut nous aider par analogie, comme nous l'avons vu plus haut, à nous rendre compte de l'illusion invincible en vertu de laquelle l'halluciné véritable objective ses perceptions intérieures : *l'excentricité des sensations* ; et 2° une pure et simple hypothèse sur le processus morbide de l'hallucination, hypothèse qui a le double inconvénient de se passer du concours de l'âme et de n'expliquer en réalité aucun des faits pour lesquels elle est imaginée.

J'en appelle au lecteur de bonne foi tant soit peu initié à ces analyses physiologiques : tous ces systèmes lui ont-ils appris quelque chose de plus sur le problème de l'hallucination que la définition de Malebranche ? Et quant au comment du processus morbide par lequel elle naît et se développe dans le cerveau de l'halluciné, nous sommes à peu près aussi avancés, après avoir

entendu les oracles de la science matérialiste, que le bonhomme Géronte, de Molière, sur les causes du mutisme de sa fille après les explications de Sganarelle, dans le *Médecin malgré lui*.

Et cependant c'est sur de telles découvertes que se basent leurs auteurs pour échafauder toutes leurs théories négatives du monde surnaturel et de



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

Esprit Hubert
Directeur de la *Chaîne d'Union*
(affilié à plusieurs rites)

Jablochkoff
Souverain Grand Inspecteur général
(du Rite Ecossais)

son action sur l'âme et le corps humains. A tous les témoignages irrécusables qui déposent en faveur de la réalité d'une intervention surnaturelle dans les choses humaines, ils opposeront l'argument tiré de l'observation des ganglions, ventricules ou cellules intellectuelles de la couche corticale du cerveau, et s'écrieront d'un air de triomphe : Hallucination ! hallucination !... Quelle science merveilleuse, qui se résume en un seul mot ; et quel mot magique, qui suffit à rendre compte d'une croyance religieuse qui remonte à l'origine de l'homme !

Cela posé, nous ne devons pas nous étonner si, parmi les nombreuses causes physiques et morales qu'ils assignent aux divers genres d'hallucina-

tions, ils omettent précisément celles-là seules qui expliquent les hallucinations offrant un caractère vraiment surnaturel, l'action des esprits, anges ou démons, lesquelles sont des visions plutôt que des hallucinations.

Loin de moi la pensée d'attribuer indistinctement à ces causes surhumaines tous les phénomènes de l'hallucination : je reconnais volontiers qu'un grand nombre d'hallucinations doivent être attribuées aux causes naturelles que l'observation leur assigne (1) ; que dans bien des cas l'hallucination n'est qu'un désordre, un dérangement organique venant ou d'une lésion de l'organe cérébral ou d'une surexcitation du système nerveux qui trouble l'action régulière et normale des sens ; que dans bien des cas, par conséquent, la médecine peut la combattre avec succès.

Mais il y aura tels cas, entourés de circonstances tellement extraordinaires, de phénomènes tellement en dehors des causes et des forces humaines, que nous dirons au système de l'hallucination naturelle et à la médecine : « Halte-là ! ces faits ne sont plus de votre domaine.... *Digitus Dei est hic* !... *vel diaboli* ! »

Il suffit de rappeler ici ce que j'ai dit au sujet des possessions individuelles ou des collectives. Qu'ont imaginé les ennemis du surnaturel en face de ces épidémies de possession qui s'étendent sur tout un groupe, une collection d'individus, un couvent tout entier ? Comment récuser les nombreux témoins qui les ont attestées, les procès-verbaux officiels qui les ont relatées dans tous leurs détails ?

Nos pseudo-savants ne sont pas embarrassés pour si peu.

Ils disent : « Hystérie collective ! » avec un sans-gêne parfait. Et si vous leur démontrez qu'il n'y a nullement hystérie, ils mettront les phénomènes surnaturels sur le compte de l'hallucination. Une hallucination collective !... Quelle belle chose, vraiment, que la science matérialiste !

La vérité, sur ce point particulier des hallucinations collectives, a été dite par un savant catholique dont les idées ne sauraient être suspectes de fana-

(1) Michéa résume ainsi les principales causes des hallucinations, qu'il divise en *matérielles* et *psychologiques*. Parmi les premières, il faut ranger l'électricité ordinaire ou voltaïque appliquée aux organes des sens, l'abaissement considérable de la température ou son élévation extrême, l'abus des boissons alcooliques, les doses élevées de sulfate de quinine, de digitale, de belladone, de datura stramonium, de jusquiame, d'opium ou de ses composés, de chanvre oriental autrement dit de *hachisch*, la pression ou l'irritation mécanique sur les organes des sens, l'ébranlement de l'encéphale déterminé par un coup ou par une chute sur la tête, l'abstinence, l'hérédité, les vers intestinaux, la diminution ou l'absence totale de la lumière, etc. — Parmi les causes psychologiques ou morales : la durée trop considérable d'une même sensation, une impression trop vive exercée sur les organes des sens par leurs excitants habituels, l'excès méditatif ou la concentration trop prolongée de la faculté d'attention, l'isolement, le remords, la frayeur à l'occasion d'un danger personnel, l'affliction causée par la perte d'une personne aimée, une ambition extrême, l'humiliation, etc... (*Des Hallucinations*. Mémoires de l'Académie de Médecine, t. XII, p. 266.)



tisme, M. de Caudenberg. Dans un ouvrage où il réfute les assertions de M. de Gasparin (*le Monde spirituel*), il s'exprime ainsi :

« Non seulement je suis loin d'admettre les *hallucinations collectives*, mais je les nie formellement, hors dans un seul cas : celui où plusieurs personnes, excitées par un appareil inaccoutumé, par des préparations ou des cérémonies préalables qui frappent l'imagination, sont d'ailleurs toutes prévenues de ce qu'elles doivent voir. Mais il est contre toutes les règles de la vraisemblance que dix ou vingt individus aperçoivent à la fois un objet qui n'existe pas ou entendent un même son qui n'a pas retenti, quand d'ailleurs cette manifestation est absolument inattendue pour eux. Il est contraire à toutes les notions de la probabilité et du jugement qu'un nombre plus ou moins grand de personnes jouissant du plein exercice de leurs facultés se trompent toutes instantanément et d'une manière identique sur un fait de cette nature ! ».

Il ne faut pas perdre de vue que dans les paroles que je viens de citer il ne s'agit que des hallucinations naturelles (ceux auxquels s'adresse l'argumentation de M. de Caudenberg n'en reconnaissant pas d'autres), et non de celles que le démon peut produire, et qu'il produit en effet dans l'esprit de ceux qu'il veut égarer à l'aide de ses prestiges ; mais c'est alors une hallucination toute surnaturelle, et dans ce sens on peut dire que certains obsédés, par exemple, ont été des hallucinés.

« C'est alors, dit très bien M. Gougenot des Mousseaux, que parlant à notre âme un langage intérieur, et remuant, excitant, maniant en maîtres les humeurs ou les appareils de nos corps, ces êtres invisibles et subtils nous font voir, entendre et sentir ce qui n'a point de forme, ce qui manque de corps, ce qui n'existe en réalité que dans les impressions dont ils nous affectent, ce qui n'est vrai que subjectivement, c'est-à-dire dans l'image ou dans le fantôme tracés par eux dans notre cerveau. »

J'aurai occasion, dans le chapitre suivant, de revenir plus amplement sur le mode d'action employé par le démon dans ses diverses manifestations, et en particulier dans les évocations d'outre-tombe.

Néanmoins, il est bon de montrer tout de suite, par un exemple, avec quelle désinvolture les adversaires du surnaturel appliquent leur merveilleux système de l'hallucination naturelle aux faits les plus authentiquement certifiés et les plus évidemment dus à une intervention surnaturelle. Cet exemple nous fera toucher du doigt la différence qui existe entre les deux ordres d'hallucinations.

Il est un fait des plus fréquents dans le monde surnaturel, dans la vie des saints, et même dans celle des plus humbles fidèles, fait où éclate dans tout son lustre et sa puissance dramatique l'action simultanée des esprits sur l'âme humaine, je veux dire : le combat qui se livre dans notre âme entre



l'ange de Dieu, préposé à notre garde, et le démon particulier, émissaire de Satan, acharné à nous perdre.

Cette lutte assurément peut n'être qu'intérieure et toute spirituelle, la lutte dont parle saint Paul entre les deux hommes qui sont en nous; mais il est arrivé maintes fois qu'elle a pris des formes visibles, et que le drame de *Faust* tiraillé entre les deux influences, céleste et diabolique, s'est sensiblement réalisé.

C'est précisément un de ces cas que Michéa a emprunté à l'histoire du surnaturel, pour essayer d'expliquer ce qu'il appelle les *hallucinations discordantes* (invention de génie à mettre à côté des *hallucinations collectives*), non par un état moral où la lutte du bon et du mauvais principes, de Dieu et du démon, est à l'état violent et s'objective extérieurement par la volonté ou la permission de Dieu, mais par une théorie psychologique sur les idées claires et les idées confuses, en lutte dans notre âme. « De cette lutte, dit-il, résulte un fractionnement de l'hallucination, un dualisme *très singulier* qui *semble* réaliser le symbole d'Ormuzd et d'Ahriman, le *mythe* des anges de lumière et des anges de ténèbres, et qui peut-être ne se trouve pas étranger à la création de ces vieux dogmes de l'Orient. »

Or, il allègue à l'appui de cette belle théorie un fait qu'il emprunte à saint Grégoire de Tours, mais où il a bien soin de faire disparaître tout ce qui, dans la version du saint, enlève au récit le caractère de *mythe* et le revêt aux yeux d'un lecteur de bonne foi de tous les caractères de la réalité.

Je cite le récit, tel qu'il est dans saint Grégoire de Tours, en ayant soin d'indiquer par des italiques les passages omis par Michéa :

« *Parmi tout ce que nous avons appris des vertus de l'apôtre Paul, nous ne signalerons qu'un seul miracle.* Il arriva quelque part qu'un homme, *poussé par le diable,* prépara un nœud coulant pour s'ôter la vie. Dans cette vue, ayant gagné un lieu secret de sa maison, il attacha sa corde à une poutre et se mit à y fixer le nœud coulant. Il ne cessait cependant d'invoquer l'apôtre Paul, *en disant :* « *Aide-moi, saint Paul.* » Et voici qu'une figure sale et hideuse, *dont les traits ressemblaient à ceux du diable,* lui apparut et l'exhortait en lui disant : « Courage ! hâte-toi ! achève promptement ce « que tu as commencé ! » Quant à lui, tout en continuant son œuvre, c'est-à-dire tout en s'apprêtant à s'arracher la vie, *il persistait à dire :* « *O bien-« heureux saint Paul ! viens à mon aide !* » *Quand le nœud coulant fut prêt, comme le fantôme pressait plus fortement l'homme d'y mettre son cou,* tout à coup apparut une autre figure *pareille à la première,* qui dit à celle-ci : « Fuis, malheureux ! l'apôtre Paul arrive. Il a été invoqué par cet « homme, et le voici. » A ces mots, les deux ombres s'évanouirent, *et l'homme, revenu à lui-même, faisant sur sa poitrine haletante le signe de la croix, et les joues baignées de larmes, se repentit de sa tentative. Il est*

manifeste qu'il fut sauvé de l'abîme où l'entraînait une mort honteuse par la vertu du bienheureux apôtre. » (De gloria Martyrum, lib. I, cap. xxix.)

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les mutilations opérées dans ce récit par Michéa pour voir comment un miracle, attesté par l'autorité d'un saint se fondant sur la tradition, peut être transformé par un docteur mécréant en une simple hallucination.

Encore reste-t-il assez de la réalité du récit dans la version tronquée du physiologiste pour saisir sur le fait le vice de son application et la fausseté de ses conclusions. Après avoir retranché du fait tout ce qu'il a pu du côté surnaturel, c'est-à-dire le miracle de saint Paul et l'obsession démoniaque du pauvre homme qui va se suicider s'il n'est miraculeusement sauvé du ciel, Michéa ne voit dans cette lutte si pleine de réalité dramatique que celle des idées claires et des idées confuses dans une âme perplexe, et en qui cette perplexité finit par produire une hallucination naturelle.

Seulement, en dépit même de son adresse, qui ici est de la mauvaise foi, Michéa peut être facilement réfuté.

Et d'abord, demanderai-je au matérialiste docteur, où voit-il dans ce fait des idées claires et des idées confuses? D'après lui, l'idée confuse, et à ce titre non avenue de l'halluciné, serait l'idée du suicide. Mais il me semble, et tout lecteur sensé sera de mon avis, que rien n'est plus clair, plus précis que le langage du diable ; rien de plus saisissant, même pour les yeux du corps, que ces deux fantômes « dont les traits, dit le saint, ressemblaient à ceux du diable ». La tentation est aussi claire que la résistance du patient et son appel à la protection d'en haut. Il n'y a de confusions et d'obscurités que celles que Michéa a bien voulu y mettre, pour se donner l'occasion d'échafauder une théorie dont la subtilité et le vide n'échapperont à personne.

Ce qui le gêne dans un fait qu'il ne peut s'empêcher de trouver « fort singulier », c'est uniquement l'idée, fort confuse pour lui sans doute, de l'obsession diabolique et du miracle qui vient y mettre fin.

Ce qu'il ne peut accepter, c'est ce fait surnaturel qui crève les yeux par sa clarté et son universalité dans toute l'histoire du christianisme, la lutte entre les esprits de ténèbres et les esprits de lumière autour de l'âme de l'homme, que n'expliqueront jamais les plus subtiles hypothèses de la science matérialiste.

Les explications de Michéa tombent également à plat devant un autre fait qu'il emprunte non plus à un saint, mais à un savant, le docteur Sulzer, qui le raconte ainsi dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin* :

« J'ai connu un homme d'une grande probité, d'un grand sens et très éclairé par les lumières de la philosophie, qui, étant devenu mélancolique, quoique intimement pénétré de vénération pour l'Etre Suprême, ne pouvait,



pendant un temps, entendre nommer cet être qu'il adorait de tout son cœur, sans lâcher contre lui quelques traits de blasphème, sans que ses cheveux se dressassent d'horreur. Il m'avait souvent dit qu'il était tenté de croire qu'il y avait deux âmes en lui, l'une bénissant Dieu pendant que l'autre le blasphémait ; car il ne pouvait comprendre comment le même être pouvait faire à la fois deux choses aussi distinctement opposées l'une à l'autre. » (*Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1759.)

Rien, en effet, de plus incompréhensible, de plus inexplicable que cette force du mal dans une âme d'ailleurs bien disposée, si l'on n'y reconnaît pas la possession surnaturelle de l'éternel ennemi du genre humain.

Si le lecteur a lu attentivement les pages qui précèdent, il aura pu se convaincre que, dans toutes les théories inventées par nos physiologistes modernes au nom de l'hallucination, la seule chose claire ou sérieuse qu'on puisse y découvrir, c'est qu'elles sont uniquement faites pour saper la foi au surnaturel, et opposer une vaine apparence de science à l'enseignement si clair et si précis de l'Église catholique sur ce point.

Il n'est pas un fait dans l'histoire de l'Église qui ait échappé à cette tentative insensée de tout ramener aux proportions de l'humain, de tout soumettre aux analyses du scalpel physiologique, depuis les miracles de l'Évangile jusqu'aux phénomènes diaboliques qui se multiplient d'une si étonnante façon dans notre siècle. Tous les prodiges relatés dans les Écritures, « dont le nombre, dit le docteur Calweil, un des plus acharnés adversaires du surnaturel, est presque effrayant pour l'imagination », tous les faits merveilleux rapportés par les historiens les plus graves ou consignés dans les écrits des Pères, dans les légendes des saints martyrs et des solitaires, dans les chroniques des abbayes et des monastères, tout cela ne serait que le produit de cette maladie inventée au XIXe siècle, l'hallucination !... Moïse, Abraham, Jacob, Tobie, Samuel, Jésus-Christ, les apôtres et les saintes femmes, les Pères de l'Église, saint Antoine et son historien saint Athanase, sans Cyprien et saint Jean Chrysostome, Eusèbe, Tertullien et saint Augustin, des fous, des hallucinés ! car ces deux mots sont devenus synonymes... Toute perception du merveilleux, du miraculeux, fausse sensation, hallucination, théomanie ou démonopathie !...

Il serait infini de poursuivre les applications de la théorie de l'hallucination à tous les personnages historiques mis en cause ; je dois me borner. Je choisirai donc, parmi les personnages saillants accusés d'hallucination par nos modernes philosophes, un des plus fameux et particulièrement en honneur chez les palladistes, un de ces révoltés qui ont tant fait de mal à l'Église, celui en qui éclate de la façon la plus frappante et la plus irrécusable l'intervention des puissances surnaturelles du royaume infernal : Luther.

Chez lui apparaîtra dans tout son jour, ou plutôt dans toutes ses voies ténébreuses, l'action de l'esprit du mal, par une spéciale permission de Dieu, visible et tangible. On pourrait lui opposer la sublime Jeanne d'Arc, en qui rayonne dans toute sa pureté et sa splendeur l'intervention divine ; mais ceci nous mènerait trop loin.

S'il y eut dans les temps modernes une révolution religieuse à laquelle le démon ne put rester indifférent, ce fut assurément la Réforme opérée par Luther ; on peut dire *à priori* qu'il y eut sa part et fut pour beaucoup dans son origine, sa genèse et ses progrès. Mais si l'on vient à considérer de près l'histoire de cette hérésie, on est profondément frappé du rôle que le diable a joué dans la vie de son auteur, et de l'importance exceptionnelle que Luther lui-même lui attribue dans les nombreux écrits où il répandait son âme et écrivait, pour ainsi dire, au jour le jour, ses Mémoires spirituels.

« Les relations intimes de Luther avec le diable, disent en chœur nos pseudo-savants, hallucinations ! »

La seule réponse à faire à ces hallucinés d'hallucination, c'est de leur mettre sous les yeux le texte même de Luther ; et ceux qui, après l'avoir entendu, persisteraient dans cette opinion, seraient eux-mêmes les plus hallucinés des hommes.

En tout cas, on pourrait dire à ces incrédules : — Eh quoi ! vous croyez Luther lorsqu'il attaque l'Église catholique, lorsqu'il s'insurge contre toute autorité visible, lorsqu'il maudit le célibat et la virginité, lorsqu'il ouvre, avec la liberté d'examen, la porte à toutes les erreurs, à toutes les passions ; et le seul point sur lequel vous refuseriez de le croire, c'est lorsqu'il vous dit qu'il a vu et entendu le diable, qu'il a conversé avec lui, et qu'il lui doit le meilleur de son œuvre ?... » Avouez que voilà une singulière logique !... Il est vrai que, dans son apostasie du catholicisme, il restait à Luther quelque chose qui vous sépare de lui, la foi au surnaturel, à l'action du démon sur l'âme humaine. Mais cette foi elle-même n'était pas sans quelque alliage diabolique ; elle avait en grande partie sa raison d'être dans l'immense orgueil du sectaire ; comme nous le verrons, le démon était parvenu, en triomphant de lui, à lui persuader que lui, Satan, n'était que son esclave et sa victime.

Si Luther était un halluciné, il le fut toute sa vie ; car il ne cessa, surtout depuis le moment où il abjura sa foi, d'entretenir avec le démon les relations les plus familières, les plus intimes. Il commença à faire connaissance avec lui dans sa cellule de Wittemberg.

« Une fois, dans notre cloître à Wittemberg, raconte-t-il, j'ai entendu distinctement le bruit que faisait le diable. Comme je commençais à lire le psautier, après avoir chanté matines, que j'étais assis, que j'étudiais et



écrivais pour ma leçon, le diable vint et fit trois fois du bruit derrière mon poêle, comme s'il en eût traîné un boisseau. Enfin, comme il ne voulait point finir, je rassemblai mes petits livres et allai me mettre au lit... Je l'entendis encore une nuit au-dessus de ma chambre dans le cloître ; mais, comme je remarquai que c'était le diable, je n'y fis pas attention et me rendormis. »

Luther acceptait alors l'enseignement de l'Église sur la vertu des exorcismes ; sa ferveur et sa piété recommandaient même le jeune docteur comme pouvant remplir avec fruit ce ministère d'exorciste dont il se moquera plus tard (1).

Appelé un jour à exorciser une jeune fille à qui apparaissait un beau jeune homme, qui lui disait être le Christ, et qu'elle priait dévotement, Luther reconnut aussitôt une ruse de Satan « un jeu et une singerie du diable, et exhorta sa fille à ne pas se laisser duper ainsi. En effet, dès qu'elle eut craché au visage du fantôme, le diable disparut, la figure se changea en un grand serpent qui courut à la fille et la mordit à l'oreille, de sorte que le sang coula. Puis, le serpent s'évanouit. Luther vit la chose de ses propres yeux, avec beaucoup d'autres personnes. »

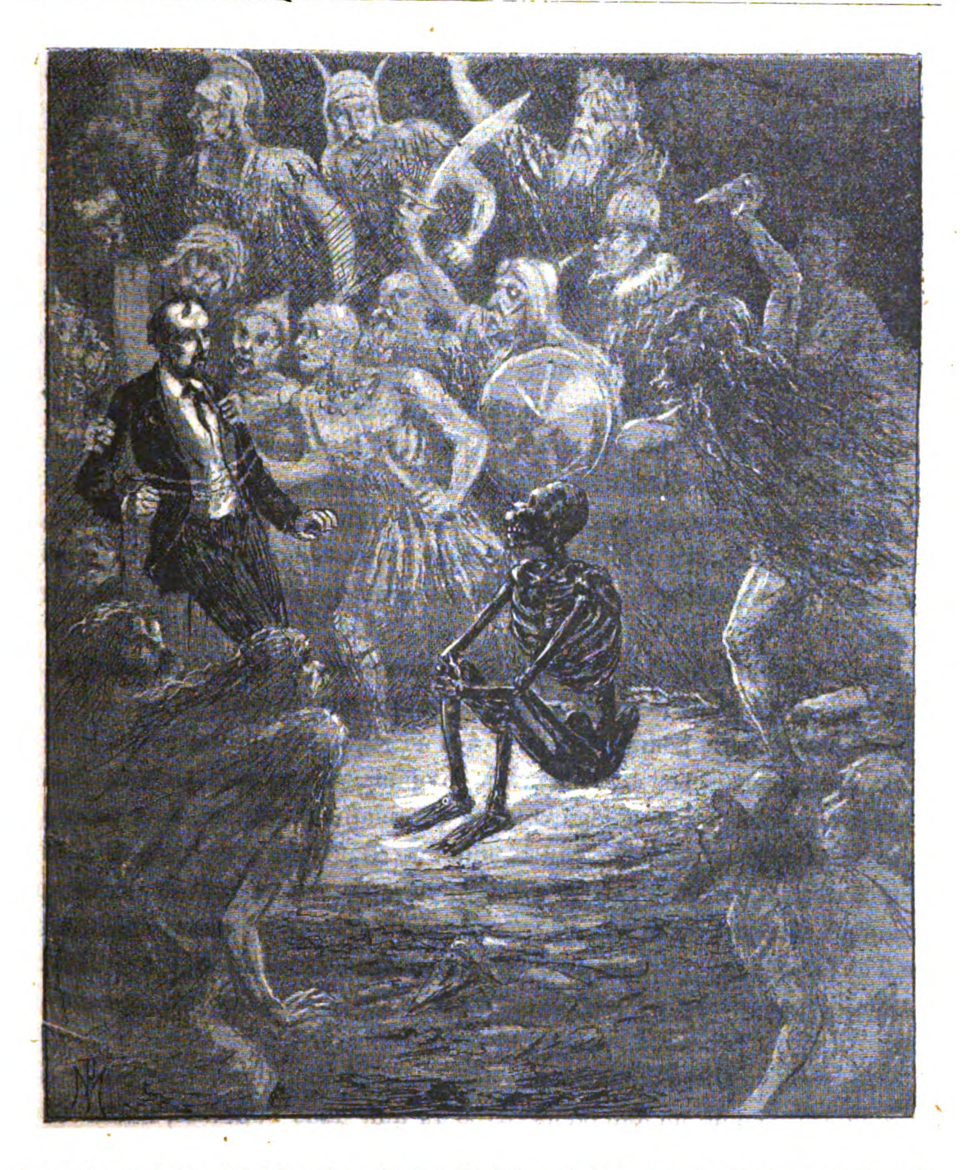
Luther inaugurait ainsi sa méthode favorite d'exorcismes qu'il proclamera bien supérieure à celle de l'Église : le dédain et le mépris du diable, prétendant que le diable ne craint rien tant que de se voir méprisé et vilipendé. « Il faut mépriser cet esprit, dira-t-il plus tard, et s'en rire, mais ne pas aller l'éprouver par des exorcismes et autres choses sérieuses, parce que la superbe diabolique se rit de tout cela. »

Un pasteur des environs de Torgau se plaignant à Luther que le diable faisait la nuit un bruit extraordinaire dans sa maison, qu'il lui cassait ses pots et sa vaisselle, lui en jetait les morceaux à la tête et riait ensuite, Luther lui dit : « Cher frère, sois fort dans le Seigneur, ne cède point à ce meurtrier de diable. Si l'on n'a point invité et attiré cet hôte chez soi par ses péchés, on peut lui dire : « *Ego auctoritate divinâ hic sum pater familias et* « *vocatione cœlesti pastor ecclesiæ;* mais toi, diable, tu te glisses dans cette « maison comme un voleur et un meurtrier. Pourquoi ne restes-tu pas dans « le ciel ? Qui t'a invité ici ? »

Et cependant Luther attribuait au démon un pouvoir formidable, une puissance exagérée sur la vie de l'homme ; il allait jusqu'à croire que le diable peut tuer les gens comme un brigand tue un voyageur au coin d'un bois ; il cite l'exemple de ces deux nobles qui avaient juré de se tuer l'un l'autre et dont l'un fut tué par le diable, dans son lit, avec l'épée de l'autre.

A ses yeux, tous les fous, tous les boîteux, tous les aveugles, tous les muets sont des hommes chez qui les démons se sont établis. Les somnam-

(1) On verra plus lo ce uth pensait des exorcismes *papistes*.



Le gentleman interpelait le squelette d'Allan-Kardec : « Puisque tu m'as livré à eux, disait-il, eh bien, fais finir cette torture; qu'ils me tuent tout de suite! J'en ai assez de cette vie, je veux mourir. » Mais le squelette ricanait. (Page 128).

bules sont des possédés du diable. Consulté un jour au sujet d'un pasteur qui avait la conscience troublée d'avoir enseveli une femme qui s'était suicidée, il décida qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter à ce sujet, puisqu'il était évident, dans le cas qui lui était soumis, que la femme avait été tuée par le diable. « Lorsqu'il est évident, dit-il, que le suicide n'a pu avoir lieu naturellement, quand il s'agit, comme dans le cas présent, d'une ceinture ou d'un voile pendant et sans nœud, qui ne tuerait pas même une mouche, il faut croire,

selon moi, que c'est le diable qui fascine les hommes et leur fait croire qu'ils font toute autre chose, par exemple une prière ; et cependant le diable les tue. Néanmoins, le magistrat fait bien de punir avec la même sévérité, de peur que Satan ne prenne courage pour s'introduire. Le monde mérite bien de tels avertissements, puisqu'il épicurise et pense que le démon n'est rien. »

Il n'hésitait pas à accepter comme véritable le pouvoir attribué aux démons incubes et succubes : « Le diable, disait-il, peut se changer en homme ou en femme pour tromper, de telle manière qu'on croit être auprès d'une femme en chair et en os, et qu'il n'en est rien. Comme il en résulte souvent des enfants ou des diables, ces exemples sont effrayants et horribles. C'est ainsi que le démon qu'on appelle *nix*, attire dans l'eau les vierges ou les femmes pour créer des diablotins. Quelquefois il enlève à leurs mères des enfants nouveau-nés pour leur en substituer d'autres, nommés *supposititii*, et par les Saxons, *kilkropff*. Il y a huit ans, j'ai vu et touché moi-même à Dessau un enfant qui n'avait pas de parents et qui venait du diable... » Luther pensait que les enfants de cette espèce ne sont qu'une masse de chair, sans âme.

Dans la haute opinion qu'il avait de la puissance du diable, il reprochait à Origène de ne pas l'avoir comprise : « Autrement, disait-il, il n'aurait point pensé que le diable pourra obtenir grâce au jugement dernier. »

On comprendrait peu qu'avec une telle opinion sur la puissance du diable, Luther ait manifesté à son égard, dans ses relations avec lui, tant de dédain et de mépris, si on ne découvrait bientôt que ce dédain et ce mépris avaient leur source dans un orgueil vraiment infernal, qui lui faisait croire qu'il dominait et maîtrisait le démon, quand celui-ci, beaucoup moins chatouilleux qu'il ne le pensait en fait de grossières et ordurières rebuffades, le menait au contraire par le bout du nez et en arrivait toujours avec lui à ses propres fins.

Sans se laisser déconcerter pas les procédés cavaliers dont Luther usait avec lui (1), comme un ami en use avec un ami dans l'intimité, Satan continuait de le harceler pour lui arracher de nouvelles concessions qu'il était toujours sûr d'obtenir. Souvent même, il se métamorphosait en adversaire pour exalter son orgueil, et lui donner l'occasion de dire aux autres hérétiques qui avaient le malheur de n'être pas de son avis (Zwingle, Bucer, Acolampade) : « S'ils n'ont jamais eu l'intelligence des divines Écritures, c'est qu'ils n'ont jamais eu pour adversaire le démon ; car, quand nous n'avons pas le diable attaché au cou, nous ne sommes que de tristes théologiens. »

Ecoutons-le racontant quelques-unes de ses escarmouches avec le diable.

« Le diable, comme il le reconnaît lui-même, allait se promener avec lui dans

(1) Il lui jetait son encrier à la figure, ou lui montrait son derrière.



le dortoir du cloître, il le vexait et le tentait. Il avait un ou deux diables qui l'épiaient, et s'ils ne pouvaient parvenir au cœur, ils saisissaient la tête et la tourmentaient... Cela m'est arrivé souvent. Quand je tenais un couteau dans les mains, il me venait de mauvaises pensées; souvent je ne pouvais prier, et le diable me chassait de la chambre. Car, nous autres, nous avons affaire aux grands diables, qui sont docteurs en théologie. Les Turcs et les papistes ont de petits diablotins, qui ne sont point théologiens, mais seulement juristes.

« Je sais, grâce à Dieu, que ma cause est bonne et divine : si Christ n'est point dans le ciel et Seigneur du monde, alors mon affaire est mauvaise. Cependant le diable me serre souvent de si près dans la dispute, qu'il m'en vient la sueur. Il est éternellement irrité, je le sens bien, je le comprends. Il est auprès de moi, plus près que ma Catherine. Il me donne plus de trouble qu'elle de joie... Il me pousse quelquefois : « La Loi, dit-il, est aussi la parole « de Dieu : pourquoi l'opposer toujours à l'Évangile? — Oui, dis-je à mon « tour; mais elle est aussi loin de l'Évangile que le ciel l'est de la terre. »

« Le diable n'est pas, à la vérité, un docteur qui a pris ses grades; mais du reste il est bien savant, bien expérimenté. Il n'a pourtant fait son métier que depuis six mille ans. Si le diable est sorti quelquefois des possédés, lorsqu'il était conjuré par les moines et les prêtres papistes, en laissant après lui quelque signe, un carreau cassé, une fenêtre brisée, un pan de mur ouvert, c'était pour faire croire aux gens qu'il avait quitté le corps, mais en effet pour posséder l'esprit, pour les confirmer dans leurs superstitions. »

Cet aveu de Luther sur les effets réels opérés par les exorcistes est bon à recueillir en passant; la force seule de la vérité pouvait le lui arracher.

La plus célèbre des conférences que Luther eut avec le diable devenu théologien, est celle de 1521, où, poussé par lui dans ses derniers retranchements, Luther lui abandonna le saint sacrifice de la Messe. Je ne puis citer ici le récit fait par Luther lui-même de cette longue discussion dans son traité *De Missâ privatâ*. Qu'il me suffise de dire que le démon y a la belle part, et que les arguments employés depuis par les protestants pour conclure à l'absurdité de la Messe sont empruntés au démon et reposent sur l'autorité de Satan.

Pour juger sainement de cette discussion et, en général, des relations de Luther avec le diable, nous n'avons qu'à écouter ce qu'en dit le grand Bossuet dans son *Histoire des Variations* :

« En ce temps, Luther publia ce livre contre la Messe privée, où se trouve le fameux entretien qu'il avait eu autrefois avec l'ange des ténèbres, et où, forcé par ses raisons, il abolit, comme impie, la Messe qu'il avait dite pendant tant d'années avec tant de dévotion, s'il l'en faut croire. C'est une chose merveilleuse de voir combien sérieusement et vivement il décrit son réveil, comme en sursaut, au milieu de la nuit; l'apparition manifeste



du diable pour disputer contre lui; la frayeur dont il fut saisi; sa sueur, son tremblement et son horrible battement de cœur dans cette dispute; les pressants arguments du démon qui ne laisse aucun repos à l'esprit; le son de sa puissante voix; ses manières de disputer accablantes, où la question et la réponse se font sentir à la fois. « Je sentis alors, dit-il, comment il « arrive si souvent qu'on meurt subitement vers le matin; c'est que le diable « peut tuer et étrangler les hommes, et sans tout cela, les mettre si fort à « l'étroit par ses disputes, qu'il y a de quoi en mourir, comme je l'ai plu- « sieurs fois expérimenté. »

« On doit croire qu'il avait appris de lui beaucoup d'autres choses que la condamnation de la Messe. Dieu, pour la confusion ou plutôt pour la conversion des ennemis de l'Église, a permis que Luther tombât dans un assez grand aveuglement pour avouer, non pas qu'il ait été souvent tourmenté par le démon, ce qui pouvait lui être commun avec plusieurs saints; mais, ce qui lui est particulier, qu'il ait été converti par ses soins, et que l'esprit de mensonge eût été son maître dans un des principaux points de sa réformé... Si la chose est véritable, ajoute le grand évêque avec la prudence et la réserve qu'imposent de pareilles questions, quelle horreur d'avoir un tel maître! Si Luther se l'est imaginée, de quelles illusions et de quelles noires pensées avait-il l'esprit rempli! Et s'il l'a inventée, de quelle triste aventure se fait-il honneur! »

Voilà donc un cas très particulier et bien caractéristique de l'intervention du démon dans l'existence d'un homme; et cet homme, il est impossible de le considérer comme un déséquilibré. N'eût-il jamais été en rapports directs avec le diable, que son œuvre n'en apparaîtrait pas moins diabolique. Eh bien, quoiqu'on ne voie chez lui aucune cause d'hallucination, quoiqu'on ne constate en lui aucun des symptômes qui précèdent ou accompagnent ce trouble naturel des sens, les matérialistes concluent, sans preuve, à l'hallucination de Luther, uniquement parce que ses récits démolissent tout leur système.

Mais les pseudo-savants font preuve là d'une cynique mauvaise foi; car il n'y a guère à se tromper en matière d'hallucination, ou alors il faudrait que le médecin fût dépourvu totalement de cette qualité, pour lui primordiale, qui est d'être un observateur.

L'hallucination, étant chose naturelle, a toujours une cause naturelle. Le médecin pourra être surpris de l'étrangeté de l'illusion de son malade; mais il finira par découvrir que cette erreur, si bizarre qu'elle soit, repose sur quelque chose, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Ainsi, que l'on observe les cas d'illusions internes, dites ganglionnaires,

et l'on se convaincra facilement qu'elles n'ont rien à voir avec le fait des gens qui assistent à une apparition.

Voici Dagonet qui étudie un malheureux atteint d'un délire compliqué d'idées de suicide. Son malade le supplie, chaque jour, de lui ouvrir le ventre pour en extraire un serpent dont il croyait percevoir les mouvements et éprouver les cruelles morsures. L'infortuné meurt, et, à l'autopsie, Dagonet trouve chez cet homme deux ulcérations situées dans la grande cavité de l'estomac ; l'une d'elles avait amené la perforation de cet organe, et, par suite, la mort subite.

Les affections de l'utérus, ou de ses dépendances, peuvent aussi être le point de départ de certaines formes de délire et donner lieu à des illusions de nature érotique.

Esquirol cite un halluciné qui s'imaginait avoir une bande de voleurs dans son genou ; il disait qu'ils s'y livraient à toutes sortes d'effractions ; il cherchait à les en faire sortir à force de coups de poing. Vérification faite, cet homme était un aliéné qui avait tout simplement de très douloureux rhumatismes.

Ces fausses sensations internes ne sont donc pas, chez les malades, une simple création de leur imagination ; elles ont leur raison d'être ; elles reconnaissent pour origine une altération organique particulière.

Il en est de même pour les illusions qui naissent des sens, ou illusions sensorielles. L'aliéné voit bien quelque chose, entend bien quelque chose ; mais de ses sensations, venues du dehors, il transforme les impressions.

Tel halluciné de la vue aperçoit des diamants par terre ; il les ramasse précieusement ; seulement, en fait de diamants, ce sont des cailloux qu'il ramasse en réalité.

Passons aux illusions de l'ouïe. « Je suis un être réprouvé des hommes et de la création entière, écrit un lypémaniaque ; il n'y a qu'une voix dans la nature pour me le répéter. Quand tout le monde est d'accord, et je l'entends, il n'est plus possible de douter, *les oiseaux me le disent tous les jours.* » C'était le chant des oiseaux que ce malheureux, vivant à la campagne, transformait en clameur universelle de réprobation.

Les illusions simples sont le plus souvent passagères ; mais il n'en est pas de même des hallucinations proprement dites. Néanmoins, elles ont toujours une cause naturelle.

Un aliéné a eu, pendant de nombreuses années, vingt-cinq, trente ans, des hallucinations de la vue ; après sa mort, ses nerfs optiques ont été trouvés atrophiés dans toute leur étendue.

Un artiste, cité par Romberg dans son *Traité des maladies nerveuses*, avait souffert de photopsie pendant plusieurs années ; il finit par devenir aveugle ; malgré cela, les éblouissements continuaient jour et nuit, en



prenant quelquefois la forme d'anges armés de glaives étincelants. A l'autopsie, on trouva les couches optiques converties en une matière diffluentes, ainsi que tout le globe antérieur ; les nerfs optiques étaient comprimés par une masse d'hydatides qui s'étaient développés dans les ventricules latéraux presque entièrement disparus. Lembuscher cite plusieurs cas de même espèce.

Bien des hallucinations, qui paraissent d'abord inexplicables, se comprennent ensuite, lorsque l'on connaît l'histoire du malade. Elles sont ainsi, quelquefois, comme le souvenir imagé, la sensation reproduite d'une impression réelle subie antérieurement, au moment où le délire est venu se manifester. Tel, un individu, pris d'un accès d'agitation maniaque, se met à courir à travers les rues de sa commune, appelant au secours et criant au feu : une fois guéri, il explique au médecin que cette crainte du feu, et cette vue des flammes qui l'effrayaient, avaient leur source dans une épouvante que lui avait causée un incendie, à une époque antérieure à sa maladie.

Ce qui prouve qu'il faut toujours rechercher une cause naturelle de l'hallucination dans le sens affecté, c'est que la surdité complète, loin d'être un obstacle, est plutôt une condition favorable au développement de l'hallucination de l'ouïe. Couramment, on voit, dans les hospices, des jeunes personnes, complètement sourdes, qui ne cessent d'entendre des paroles outrageant leur pudeur.

Les hallucinations de l'odorat et du goût se rencontrent souvent au début de l'aliénation mentale, et particulièrement dans le délire de forme mélancolique ; les malades prétendent ressentir des odeurs désagréables, celles de soufre, de cadavre, de pourriture, etc. ; ils se plaignent d'avoir continuellement un goût d'amertume ; ils prétendent qu'on a introduit dans leur bouche des substances vénéneuses, de l'arsenic, des matières stercorales, etc.

Enfin, il est plusieurs maladies, autres que l'aliénation mentale, qui provoquent et amènent l'hallucination. Ce sont là tout autant de causes naturelles. Ainsi, la congestion ou l'hypérémie cérébrale est précédée souvent par des étincelles, des bourdonnements d'abeilles, des fourmillements à la peau, et même quelquefois par des illusions sensorielles d'une forme plus vive et plus tranchée. Les hallucinations sont aussi les signes précurseurs de l'apoplexie et de l'hémorrhagie cérébrale. On en cite encore des exemples remarquables dans les méningites, dans les fièvres graves, dans la fièvre thyphoïde, dans le typhus des armées, dans quelques cas de pneumonie, dans certaines affections du cœur.

Le froid extrême peut également produire ce phénomène. M. le docteur Pruss rapporte qu'il en éprouva lui-même l'influence en 1814, lorsqu'il quitta le corps d'armée pour rejoindre sa famille. A peine avait-il fait une lieue par



le froid le plus intense, que son corps lui semblait d'une légèreté extrême; ses yeux se fermaient à chaque instant, malgré lui ; alors, il était assiégé par une foule d'images gracieuses, il se croyait transporté dans des jardins délicieux, voyait des arbres, des prairies, des ruisseaux, etc.

Dans l'épilepsie, on rencontre les hallucinations avant ou après l'accès. Le plus souvent elles sont un des phénomènes précurseurs de l'attaque ; elles précèdent alors, d'un temps variable, la perte de la connaissance. Plusieurs épileptiques, à l'approche de leurs accès, voient des corps lumineux, entendent des bruits semblables aux éclats de la foudre, sentent des odeurs fétides. Quelquefois, il leur semble qu'on les frappe. Toutes ces hallucinations leur inspirent la plus grande terreur; de là ce caractère d'effroi, d'indignation, qu'on observe sur leur physionomie. Des hallucinations du tact se montrent assez souvent dans l'épilepsie dite sympathique. Ce sont elles qui constituent en partie le phénomène de l'*aura* et qui se manifestent alors par des sensations de froid, de chaleur et de chatouillement. Delasiauve a constaté 13 fois des hallucinations sur 28 épileptiques de son service à Bicêtre.

Que l'on dise lésion organique ou maladie, il y a donc toujours une cause naturelle à l'hallucination, parce que l'hallucination, sauf le seul cas de trouble cérébral causé expressément par le diable, est essentiellement une chose naturelle. La nature est bien là. Des observations intéressantes, ainsi, ont été faites, dans lesquelles le délire sensoriel paraissait tenir, soit à la composition anormale du liquide sanguin, comme dans la chlorose, l'anémie, la pléthore, dans quelques inflammations aiguës ou chroniques, soit, enfin, au trouble apporté à la circulation du sang, comme dans le rétrécissement des valvules ventriculaires, l'hypertrophie du cœur, etc.

Si l'individu est sain, il pourra néanmoins être halluciné, mais dans certaines circonstances particulières et exceptionnelles, et la cause encore sera tangible.

Le froid extrême produit parfois des illusions étonnantes, viens-je de dire. Il en est de même d'une température trop élevée. Les personnes qui ont voyagé au long cours connaissent ce que nous appelons « calenture » : c'est un délire sensoriel tout spécial qui frappe les marins lorsqu'ils arrivent sous la ligne de l'équateur ou dans le voisinage des tropiques; le malade voit l'eau se transformer en prairies, en jardins, en forêts magnifiques; il est pris d'un irrésistible désir d'aller s'y promener.

L'obscurité prolongée, les ténèbres épaisses peuvent favoriser encore le développement des hallucinations; de même, l'asphyxie par le charbon; de même, les excès de boissons, l'absorption des narcotiques; de même, la prolongation extrême d'une même sensation, la concentration extrême de l'attention; de même, la solitude dans certains cas, l'isolement absolu, accompagné de la poursuite d'une idée fixe.



Il me reste à citer quelques cas d'hallucinations pour faire bien toucher du doigt la différence énorme qui existe entre l'imaginaire et le réel. Ainsi, l'école matérialiste englobe sous le nom de démonomanie tout ce qui a rapport à l'obsession et à la possession. Or, la démonomanie existe bien, avec son cortège d'illusions sensorielles, d'hallucinations ; mais elle est une maladie et ne se guérit pas avec des exorcismes.

Voici, par exemple, une observation de Dagonet, dont j'ai dit un mot tout à l'heure :

« H*** compte dans sa famille quelques cas d'aliénation mentale. La folie a fait explosion chez lui, une année environ avant son arrivée à Stéphansfeld (asile d'aliénés dont Dagonet était le médecin en chef), à la suite de quelques contrariétés.

« Il affirme être possédé du démon ; celui-ci a pris domicile dans son ventre sous la forme d'un gros serpent. Le malade pousse de temps à autre des cris bizarres ; il s'exprime parfois dans une langue incompréhensible ; c'est alors, dit-il, le diable qui parle par sa bouche. Il s'établit quelquefois entre le démon et lui un véritable dialogue, dans lequel il reproche à son esprit de lui susciter des mauvaises pensées de toutes sortes.

« Il nous supplie souvent de faire venir le bourreau de Strasbourg, pour mettre fin à une existence qu'il ne peut supporter. *En vain implore-t-il le secours des ministres de la religion ; aucune consolation du prêtre ne parvient à calmer son délire.* »

Nous ne sommes donc pas en présence d'un vrai possédé ; c'est certain.

« Un jour, il dérobe un couteau et se fait au cou une blessure dangereuse, qui heureusement put être guérie au bout de quelques jours. A peine est-il rétabli, qu'il nous reproche vivement de lui avoir sauvé la vie.

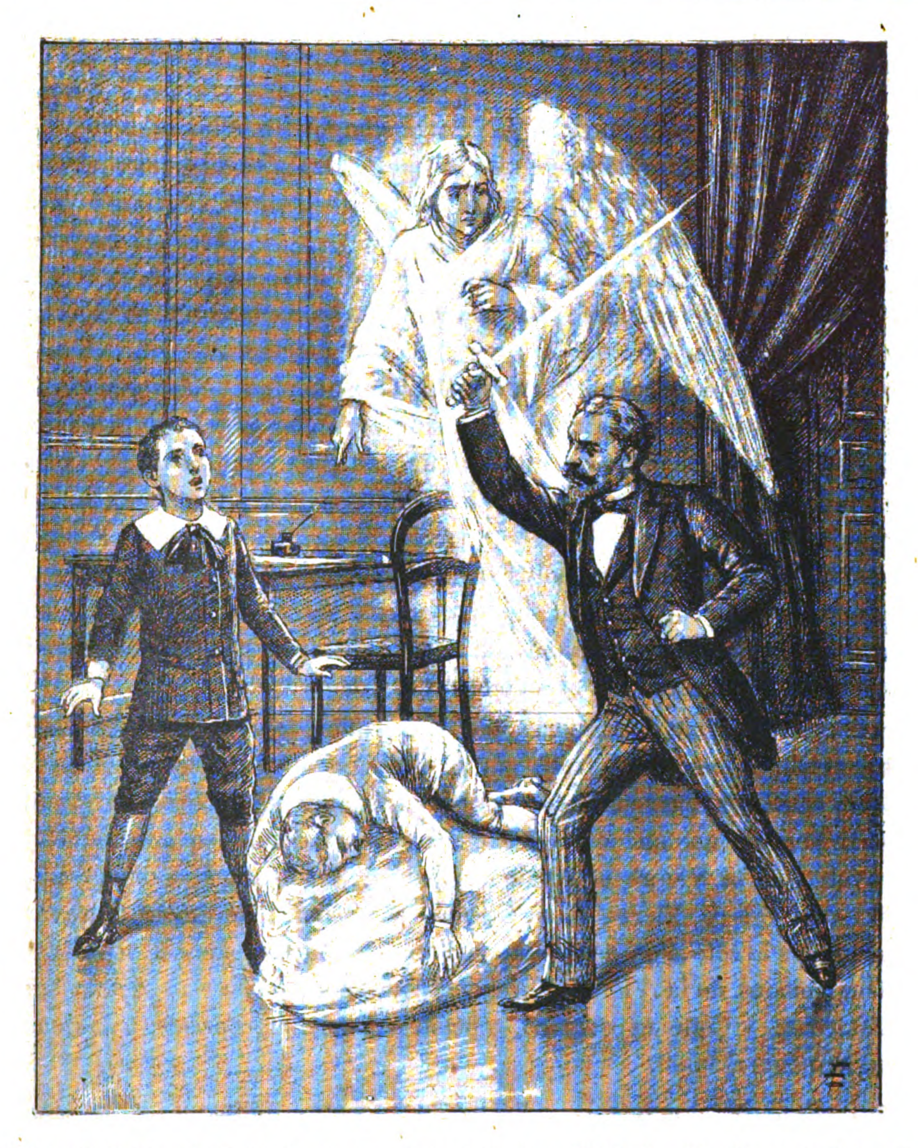
« Le délire, cependant, acquiert chaque jour une intensité que rien ne peut arrêter ; il nous prie à chaque instant de lui ouvrir le ventre.

« Malgré la surveillance spéciale dont il est l'objet, il parvient de nouveau à cacher un morceau de fer, dont il se sert pour s'ouvrir le ventre. Il en résulte une plaie pénétrante transversale, à bords irréguliers, d'où sortaient l'épiploon et une grande partie des intestins ; ces derniers furent aussitôt réduits et les lèvres de la plaie mises en contact par quelques points de suture. Malgré les soins qui lui furent prodigués, le malade mourut au bout de trois jours.

« Entre autres altérations remarquables, *on trouve à l'autopsie trois vers lombrics ayant plus de vingt centimètres de longueur*, contenus dans l'estomac. Ce dernier présente, en outre, deux ulcérations serpigineuses, à fond rougeâtre, de la grandeur environ d'une pièce de deux francs, et dont l'une correspondait à une perforation de la paroi de l'organe.

« La mort, qui a eu lieu d'une manière subite, quand la plaie de l'abdomen





Il s'imaginait être Abraham. Au commandement de l'ange fictif, il saisissait une épée imaginaire et se précipitait pour égorger l'Isaac de son hallucination (Page 130)

semblait marcher vers une bonne issue, nous a semblé devoir être attribuée à la perforation de l'estomac, et à l'épanchement des matières qu'il contenait, dans la cavité abdominale. »

Ainsi, il est impossible de s'y tromper, Dagonet a eu affaire à un simple halluciné ; le cas de son malade est une variété hallucinatoire de la lypémanie aiguë, ni plus ni moins. Quand nous verrons à l'œuvre de vrais évocateurs, nous n'aurons pas devant nous des pauvres souffrants, torturés par des vers lombrics en résidence dans leur estomac.

Quelques exemples encore :

Hallucinations de la vue. — A l'état rudimentaire, elles consistent en simples lueurs, en étincelles, en globes lumineux ; plus distinctes et plus définies, ce sont des spectres, des fantômes, des ombres vaguement dessinées qui s'évanouissent dès que le malade veut les fixer. Enfin, elles peuvent acquérir la plus grande netteté et prendre des contours aussi arrêtés que les objets extérieurs perçus par la vue. Cette hallucination n'est pas rare chez les aveugles mêmes, qui ont joui de la vue pendant un certain temps. Chez ceux qui ne jouissent que d'un œil, l'hallucination peut être *unilatérale*, c'est-à-dire ne se montrer qu'à l'œil bien portant : « J'ai soigné, dit le docteur J. Christian, un vieil officier, atteint d'une affection organique du cœur, ayant perdu un œil par accident il y a quelques années ; il était en proie à un délire lypémaniaque, accusant sa femme et sa fille de vouloir l'empoisonner. Ce malade était tourmenté par des hallucinations de la vue qui ne se montraient que du côté de l'œil bien portant ; il apercevait des ombres qui, d'abord très petites, grandissaient peu à peu, finissaient par remplir l'appartement et lui arrachaient des cris de terreur et de colère. »

Le docteur Despine a rapporté une observation très curieuse faite sur un halluciné, qui, en dérangeant par la pression du doigt le parallélisme des axes oculaires, parvenait à dédoubler les images qu'il apercevait. C'était un jeune homme, non aliéné, sujet à des crises extatiques pendant lesquelles il croyait voir la Vierge et l'entendre parler. Saisissant le moment où il disait : « Je vois la Vierge », M. Despine comprima légèrement à travers les paupières le côté d'un des yeux, en demandant au malade s'il voyait une ou deux images de la Vierge. Il répondit aussitôt : « J'en vois deux, l'une ici, l'autre là. » Cette expérience, répétée à plusieurs reprises, a toujours donné le même résultat.

Apparition d'une morte. — « J'ai perdu, raconte J. Delbœuf, ma mère en janvier 1870 : elle était dans sa quatre-vingtième année, et je ne l'avais jamais quittée. Quoique dans l'ordre des choses, sa perte m'a été des plus sensibles, et je ne pouvais me faire à l'idée que nous étions séparés pour toujours. Fréquemment je la revis dans mes rêves, souvent comme vivante, quelquefois comme morte, mais toujours agissante. Un jour, à mon réveil, je l'aperçus assise à mon chevet, dans l'attitude où la représente une photographie très bien faite que je possède d'elle. Elle me regardait avec des yeux extraordinairement brillants. Elle les avait conservés très vifs jusqu'à son dernier jour ; mais cette fois leur éclat était vraiment extraordinaire. La bouche semblait prête à me parler. Cette apparition dura quelque temps, peut-être cinq minutes, peut-être davantage encore, et j'avais la pleine cons-



cience que c'était une hallucination. Seulement l'illusion m'était douce et chère, et j'essayai de la prolonger le plus longtemps possible... Cette apparition fut tellement frappante, qu'aujourd'hui encore je sais l'évoquer sans peine. » (*Revue philosophique*, 1885.)

— « J'ai connu, dit Wigan (*New view of insanity*, London, 1844), un homme fort intelligent et très aimable, qui avait le pouvoir de placer son image devant lui ; il riait souvent de bon cœur à la vue de son sosie, qui paraissait aussi lui-même toujours rire. Cette illusion fut pendant longtemps un sujet de divertissement et de plaisanterie ; mais le résultat en fut déplorable. Il se persuada peu à peu qu'il était hanté par son double. Cet autre lui-même discutait opiniâtrement avec lui, et à sa grande mortification le réfutai quelquefois. A la fin, accablé d'ennuis, il résolut de ne pas recommencer une nouvelle année, paya toutes ses dettes, enveloppa dans des papiers séparés le montant des dépenses de la semaine, attendit, pistolet en main, la nuit du 31 décembre, et, au moment où la pendule sonnait minuit, il se fit sauter la cervelle. »

— Un médecin d'un grand savoir, ami intime de Walter Scott, fut appelé à donner des soins à un homme remplissant une place importante dans un département particulier de la justice. Il était alors retenu dans sa chambre, gardait quelquefois le lit, tout en continuant de temps à autre à s'occuper des devoirs de sa charge. Les symptômes extérieurs n'annonçaient aucune maladie aiguë ou alarmante ; mais la lenteur du pouls, le manque d'appétit, une digestion laborieuse et un fond de tristesse constante, accusaient quelque cause secrète que le malade était déterminé à cacher.

Le médecin lui fit sentir la folie de se vouer à une mort lente plutôt que de confier le secret de l'affliction qui le conduisait au tombeau.

Pressé par les arguments du médecin, le malade lui fit les aveux suivants :

« — Ma situation n'est pas nouvelle, lui dit-il, on en trouve un semblable exemple dans le célèbre roman de Lesage. Vous vous souvenez sans doute de quelle maladie mourut le duc Olivarès ? — De l'idée qu'il était poursuivi par une apparition, à l'existence de laquelle il ne croyait pas ; et sa mort arriva parce que la présence de cette vision l'emporta sur ses forces et lui brisa le cœur. — Eh bien ! mon cher docteur, je suis dans le même cas ; et la vision qui me persécute et me pénètre est si affreuse, que ma raison est totalement hors d'état de combattre les effets de mon imagination en délire, et je sens que je meurs victime d'une maladie imaginaire. »

Le médecin lui demanda des détails plus circonstanciés sur la nature de l'apparition qui le persécutait. Le malade répondit que cette attaque avait été graduelle, et il exposa en ces termes les progrès de ses souffrances :

« — Mes visions, dit-il, commencèrent il y a deux ou trois ans. Je me trouvai

alors obsédé par la présence d'un gros chat qui se montrait et disparaissait sans que je susse trop comment ; mais je ne fus pas longtemps dans l'erreur, et je reconnus que cette vision était produite par le dérangement des organes de la vue ou de l'imagination. Au bout de quelques mois, le chat disparut et fit place à un fantôme d'une nature plus relevée ; ce n'était rien moins qu'un huissier de la Chambre, costumé comme s'il eût été au service du lord-lieutenant d'Irlande. Ce fonctionnaire, portant l'habit de cour, les cheveux en bourse, une épée au côté, une veste brodée au tambour, et le chapeau sous le bras, glissait à côté de moi comme une ombre. Soit dans ma propre maison, soit dans celle des autres, il montait l'escalier devant moi comme pour m'annoncer dans le salon... Mais cette apparition, comme la précédente, ne dura que quelques mois. L'huissier de la Chambre disparut et fut remplacé par une apparition horrible à la vue et désolante pour l'esprit... un squelette. Seul ou en compagnie, ce dernier fantôme ne me quitte jamais. C'est en vain que je me suis répété cent fois qu'il n'a pas de réalité, que ce n'est qu'une illusion causée par le désordre de mon imagination et le dérangement des organes de ma vue... Je sens trop sûrement que je mourrai d'un mal si cruel, quoique je ne croie aucunement à la réalité du spectre qui se présente à mes yeux. — Il paraît donc, lui dit le médecin, que ce squelette est toujours devant vos yeux ? — C'est mon malheureux destin de le voir sans cesse, répondit le malade. — En ce cas, continua le docteur, il est en ce moment présent pour vous ? — Oui. — Et dans quelle partie de la chambre croyez-vous le voir ? — Au pied de mon lit quand les rideaux sont un peu entr'ouverts, il se met entre les deux et remplit l'espace vide. — Pouvez-vous vous lever et prendre la place qui vous paraît occupée par le spectre, pour vous démontrer à vous-même que c'est une véritable illusion ? » Le pauvre homme soupira et secoua la tête négativement. — « Eh bien ! dit le docteur, nous essaierons d'un autre moyen. » Il quitta la chaise sur laquelle il était assis au chevet du lit, et se plaçant entre les rideaux entr'ouverts, lieu indiqué comme celui occupé par l'apparition, il lui demanda si le squelette était encore visible. — « Beaucoup moins, parce que vous vous trouvez entre le lit et moi ; mais je vois son crâne au-dessus de votre épaule. »

Le docteur tressaillit en entendant une réponse qui annonçait si distinctement que le spectre idéal était immédiatement derrière lui. Il eut recours à d'autres essais, et employa divers moyens de guérison, mais toujours sans succès. L'accablement du malade ne fit qu'augmenter, et il mourut en proie à son angoisse. (Walter Scott, *Histoire de la Démonologie*, cité par Brierre de Boismont, *Des Hallucinations*, p. 43-48.)

Hallucinations de l'ouie. — Ces hallucinations sont, depuis les bruits les plus confus, simples bourdonnements, chuchotements, sons de cloches, bruit

du canon ou du tonnerre, cris d'animaux, roulements de tambour, jusqu'à la voix la plus nette et la mieux définie. — Souvent c'est une vraie discussion qui s'établit entre l'halluciné et la voix. Un prêtre s'entendait insulter la nuit par son domestique couché dans une pièce voisine, qui lui criait à l'oreille : « Athée ! » Chaque fois le prêtre répondait : « Tu mens, je suis chrétien ! » Cela durait jusqu'au matin. L'endroit d'où sortent ces voix est très variable : elles descendent du ciel, viennent du plafond ou du plancher, sortent de la muraille, de la cheminée, ou se font entendre dans les différentes parties du corps même de l'halluciné. Le fameux Berbiguier de Terre-Neuve du Thym, surnommé le *fléau des farfadets*, qui a publié le récit de ses hallucinations en trois volumes (1821), entendait la voix de Pinel dans sa cheminée. « J'ai connu, dit le docteur Christian, un aliéné qui entendait des injures dans la tête de ses voisins ; il était devenu très dangereux pour son entourage. » Généralement les hallucinés de l'ouïe n'entendent que des injures, des paroles blessantes, des menaces. Il y a cependant des exceptions.

Pendant plus d'un an, on a vu errer dans les rues de Paris un artisan se croyant poursuivi par des individus qui l'appelaient voleur, lui adressaient des injures, etc. Exaspéré par leurs machinations, il aiguisa un bout de fleuret qu'il portait toujours sur lui. Un jour, il rencontra sur son escalier un négociant qu'il connaissait à peine de vue, et, sans provocation aucune, il le frappa au ventre de son instrument et le blessa mortellement en s'écriant : « Tu paieras pour les autres. » Il fut enfermé à Bicêtre.

Dans l'une des émeutes qui ensanglantèrent Paris en 1831, la femme d'un ouvrier, enceinte de huit mois, cherchant à rentrer chez elle, voit son mari tomber mortellement frappé par une balle. Un mois plus tard, elle accouche heureusement ; mais, le dixième jour après l'accouchement, le délire éclate. Dès le début, la malade entend le bruit du canon, des feux de peloton, le sifflement des balles. Elle se sauve dans la campagne, espérant, en s'éloignant de Paris, se soustraire aux bruits qui la poursuivent. Depuis dix ans, six accès semblables ont eu lieu, et toujours les mêmes hallucinations se sont renouvelées dès le début du délire. Constamment la malade s'est sauvée dans la campagne pour éviter le bruit du canon, des coups de fusil, des carreaux brisés par les balles. Plusieurs fois, dans la précipitation de sa fuite, elle est tombée à l'eau. Deux fois, elle s'y est jetée volontairement pour échapper au supplice de ces bruits qui lui rappelaient la mort de son mari et lui faisaient croire aux plus grands malheurs. (*Mémoire* de M. J. Baillarger, *sur les Hallucinations*, dans les *Mémoires de l'Académie royale de Médecine*, t. XII, p. 279.)

Hallucination du Tasse. — Le Tasse avait souvent parlé à son ami Manso de ce génie familier qui venait le visiter ; et, comme celui-ci refusait

d'y croire, le poète offrit de lui faire voir et entendre les choses merveilleuses qu'il avait lui-même vues et entendues. Le lendemain, tous deux étant assis devant le feu, Le Tasse tourna ses regards vers une fenêtre, et les fixa avec tant d'attention qu'il cessa de répondre, et ne semblait même plus entendre les questions qu'on lui faisait. Bientôt il aperçut son génie familier qui venait l'entretenir, et voulut le faire voir à son ami :

« Je tournai tout de suite les yeux du côté qu'il m'indiquait, dit Manso ; mais j'eus beau regarder, je ne vis que les rayons du soleil qui pénétraient par la fenêtre dans la chambre. Pendant que je portais mes regards de tous les côtés et que je ne découvrais rien d'extraordinaire, je m'aperçus que Le Tasse était occupé à la conversation la plus sérieuse et la plus relevée ; car, quoique je ne visse et n'entendisse que lui, la suite de son discours était distribuée comme elle doit l'être entre deux personnes qui s'entretiennent ; il proposait et répondait alternativement. Les matières dont il parlait étaient si relevées, le style en était si sublime et si extraordinaire, que la surprise m'avait, en quelque façon, mis hors de moi-même ; je n'osais ni l'interrompre ni lui demander où était l'esprit qu'il m'avait indiqué et avec lequel il conversait.

« Emerveillé de ce qui se passait sous mes yeux, je restai assez longtemps dans le ravissement, sans doute jusqu'au départ de l'esprit. Le Tasse m'en tira, en se tournant de mon côté, et me disant : « Etes-vous enfin dégagé de « vos doutes ? — Bien loin de là, lui dis-je, ils ne sont que plus forts ; j'ai « entendu des choses merveilleuses, mais je n'ai rien vu de ce que vous « m'aviez annoncé. » (*Vie du Tasse*, par Manso.)

— « J'ai vu, dit M. Baillarger (Mémoire déjà cité, page 292), pendant plusieurs années à Charenton, un prêtre halluciné, qui écrivait de longs sermons sous la dictée de saint Michel. J'ai conservé de ce malade plusieurs écrits dictés aussi par saint Michel ; ce sont des lettres, des réclamations dont le style et les pensées sont à peu près partout uniformément les mêmes, et n'offrent rien de remarquable. »

Hallucinations de plusieurs sens a la fois. — Dans un *Mémoire sur les hallucinations*, du docteur Paterson, se trouve le fait suivant :

« Pendant mon séjour à l'école, dit M. H..., je m'étais lié d'une amitié intime avec un enfant que j'appellerai D... La folle conduite de son père amena la ruine de sa famille, qui tomba dans le dernier degré de misère. Depuis un grand nombre d'années, j'avais perdu de vue cet infortuné qu'on avait embarqué pour s'en débarrasser, lorsque j'appris qu'il était de retour et en proie à une phthisie avancée. Il fut soigné pendant sa maladie par le docteur C... et mourut trois mois après son retour. Je fus demandé pour faire l'examen de son cadavre ; l'on concevra sans peine combien furent

tristes les réflexions que fit naître en moi un tel spectacle. Trois mois après, le souvenir de cet événement se présenta à mon esprit dans les circonstances suivantes :

« Un soir, à l'époque où j'étais sujet à avoir tous les jours de ces visions, je lisais la vie de Chricton par Tittler ; ma famille s'était retirée depuis longtemps, et je me proposais, après avoir fini mon livre, d'aller me coucher, quand j'aperçus sur ma table un billet de faire part pour assister aux funérailles de la mère de D... Cette nouvelle donna naturellement une couleur sombre à mes pensées. Je me couchai et je venais d'éteindre la bougie, lorsque je sentis qu'on me saisissait le bras au-dessous de l'épaule et qu'on le pressait avec force contre le flanc. Je luttai pour me débarrasser et m'écriai : *Laissez mon bras.* J'entendis alors distinctement ces paroles prononcées à voix basse : *Ne soyez pas effrayé.* Je répliquai soudain : *Permettez-moi d'allumer la chandelle.* Alors, on me lâcha le bras. Je me dirigeai aussitôt vers un coin de l'appartement pour allumer la lumière, ne doutant pas qu'il n'y eût quelqu'un dans la chambre. J'éprouvai en cet instant un malaise, un étourdissement et une faiblesse qui furent sur le point de m'accabler. Je réussis cependant à allumer la chandelle, et me tournant vers la porte, je contemplai la figure de l'infortuné D...

« Par une impulsion dont je ne puis me rendre compte, je m'avançai vers l'apparition ; elle reculait à mesure, et descendit les escaliers jusqu'à ce que nous fussions arrivés à la porte, où elle s'arrêta. Je passai près d'elle, et j'ouvris la porte de la rue ; mais en ce moment j'eus un tel étourdissement que je tombai sur une chaise et laissai échapper de mes mains le flambeau.

« Je ne puis dire combien de temps je restai en cet état. J'eus de la fièvre et de l'insomnie pendant toute la nuit, et le jour suivant je ressentis du malaise.

« Quoique la figure n'eût pas été très visible, je distinguai les différentes couleurs des habits que D... portait pendant sa vie. Cependant, je ne regardai pas un seul instant cette vision comme réelle. »

Après les cas qui viennent d'être exposés, une réflexion se présente tout naturellement à l'esprit : tous les hallucinés précédents sont des personnages non adonnés aux pratiques de l'occultisme ; mais un évocateur peut-il être halluciné ?

A cette question, je n'hésite pas à répondre : Oui.

Le démon ne se dérange pas pour quiconque l'appelle ; ceci est bien connu. Il peut donc arriver qu'un évocateur, même sataniste, à force de diriger toute sa volonté vers son but constant, qui est de voir le diable, finisse par



s'imaginer que celui-ci lui apparaît ; et alors l'illusion se produit pour cet évocateur.

Je citerai deux cas, à ma connaissance personnelle :

Le premier est celui d'un gentleman de Liverpool, qui s'était affilié à un club spirite de sa ville, et que j'ai eu l'occasion de soigner au cours d'une traversée. Ce n'était pas un franc-maçon. Il avait subi de gros revers de fortune, et il avait été d'abord possédé par une idée fixe : obtenir du diable, puisque la Providence semblait l'avoir abandonné, l'indication de quelque lieu souterrain où serait enfoui un trésor.

Quand il fut au courant des divers modes d'appel aux esprits, il commença ses opérations de magie. Néanmoins, il n'osait pas évoquer le diable en personne ; il se bornait à requérir le concours des âmes de trépassés.

Il évoqua, sans aucun succès, une foule de personnages historiques, depuis Brennus et Vercingétorix jusqu'à Gaspard de Coligny. Aucun diable n'apparaissait devant lui, sous les formes sollicitées, ni sous une forme quelconque. Notre gentleman se désolait, puisque nul esprit ne consentait à lui révéler la caverne tant désirée.

Hanté par son désespoir d'évocateur à qui tous les esprits sont rebelles, il en vint à avoir le cerveau complètement troublé.

Il était mûr pour l'hallucination. Elle se produisit lorsqu'il fut tombé dans l'hypocondrie.

Alors, il rêvait tout éveillé. Il apercevait l'entrée d'une grotte imaginaire et se figurait qu'il y entrait. Là, il trouvait un squelette assis sur le sol humide, qui lui disait être le squelette d'Allan-Kardec et qui le faisait attacher à un poteau par des fantômes d'hommes sauvages.

Puis, le squelette le narguait, se moquait de lui, lui reprochait de n'avoir pas su être prévoyant comme administrateur de sa fortune.

Après quoi, surgissaient de toutes parts les personnages qu'il avait si longtemps évoqués en vain. Ils accouraient tumultueusement, tous ensemble, fantômes de gens célèbres de tous pays et de toutes les époques. Ils le menaçaient, faisaient mine de vouloir le tuer. Diogène, armé d'une pierre pointue et n'ayant pour tous vêtements que de longs cheveux, courait droit sur lui, en criant qu'il allait lui fendre le crâne ; le philosophe cynique était le plus excité de la bande.

Le gentleman interpellait le squelette d'Allan-Kardec :

— Puisque tu m'as livré à eux, disait-il, eh bien, fais finir cette torture ; qu'ils me tuent tout de suite ! J'en ai assez de cette vie, je veux mourir.

Mais le squelette ricanait.

Quand notre homme était en proie à cette hallucination, il retombait affaissé à la fin de la crise, et il restait de longues heures sans parler, comme anéanti.



Apollonius de Tyane chez les Brahmanes — La terre, se gonflant comme les eaux de la mer, les enleva en l'air (Page 157).

Le second cas que je puis rapporter comme témoin, est celui d'un rose croix algérien.

Quoique n'étant pas palladiste, il avait eu connaissance de la légende imaginée par Albert Pike, — à moins que ce ne soit par Lucifer lui-même, — en vertu de laquelle Isaac serait le fruit d'un adultère de Sara avec Belzébuth (Baal-Zéboub). Il se demandait qui avait raison, de la légende luciférienne ou de la Bible.

Là-dessus, le chapitre auquel il appartenait reçut, un beau jour, un spirite, qui, sitôt admis, prôna les opérations dans lesquelles il était fort expert. La contagion gagna tout le groupe, le F.·. V*** comme les autres.

Seulement, le F.·. V*** évoquait chez lui, en secret, et c'était Abraham qu'il appelait chaque fois ; il voulait l'interroger sur la question dont son cerveau était préoccupé. Mais Abraham ni aucun diable empruntant la forme de l'époux de Sara ne se dérangeaient pour venir mettre fin à ses incertitudes ; si bien que notre rose-croix en devint malade. Il eut la fièvre, le délire ; et quand il guérit, ce ne fut qu'en apparence. Il resta dans un état particulier, maniaque, avec des hallucinations pour ainsi dire chroniques, ou mieux, une hallucination persistante, toujours la même.

La crise avait lieu, quand il se trouvait avec son jeune fils, quelque temps après avoir dîné.

Tout à coup, il s'imaginait être Abraham ; il prenait son fils pour Isaac enfant. Il voyait un ange lui ordonner l'immolation biblique. Le plus étrange, c'est qu'à ce moment il cessait de voir son enfant réel, et il en apercevait un autre plus près de lui, couché sur l'autel du sacrifice. Au commandement de l'ange fictif, il saisissait une épée imaginaire et se précipitait pour égorger l'Isaac de son hallucination. La scène s'arrêtait là ; il retombait sur sa chaise, se passait la main sur le front, ne voyait plus aucun fantôme, et reprenait tranquillement sa conversation avec son fils.

On se demandera peut-être si les deux évocateurs en question étaient vraiment hallucinés et s'ils ne voyaient pas réellement les fantômes inaperçus des personnes présentes.

Je ne le crois pas. Je suis convaincu que le surnaturel n'était pour rien dans leur cas.

En effet, ayant été saisi d'un doute lorsque j'assistai à la crise de mon gentleman, comme à celle du F.·. V***, je fis un signe de croix, et mes deux sujets continuèrent, l'un et l'autre, à avoir leur vision. S'il y avait eu quelque diable par là, il aurait sans doute été obligé de disparaître. C'était donc là de simples hallucinations, ne comportant rien de surnaturel.

Ces exemples montrent, une fois de plus, le danger réel qu'il y a à se livrer à ces pratiques si sagement défendues par l'Église. Si le démon vient, on se damne ; s'il s'obstine à ne pas paraître, on a de grandes chances de devenir fou.

Je terminerai ce chapitre en signalant un procédé fort astucieux employé par les docteurs en magisme. Ils savent très bien que les démons ne daignent pas se déranger toujours. Personnellement, il les voient plus ou moins fréquemment, ils sont en commerce avec eux. Mais ils réservent pour les initiés leurs procédés secrets d'évocation ; et dans leurs livres, ils s'expli-

quent de façon à n'être compris que des lecteurs qui ont la clef. Or, sur la question des évocations, il leur est fort difficile de prendre la tangente, de voiler la vérité satanique sous des phrases à double sens ; sous peine de paraître des imposteurs, il leur faut dire quelque chose, ils ne peuvent pas se taire.

Alors, comment se tirent-ils d'embarras ?

Tout simplement, en donnant un procédé d'évocation, qui n'est pas celui qu'ils emploient eux-mêmes, mais qui conduit tout droit à l'hallucination le lecteur assez imprudent pour s'en servir. Celui-ci croira avoir vu, et il pensera n'avoir pas été trompé par l'auteur magicien.

Et comme on pourrait dire que j'accuse sans preuve, je demande au public qui me lit la permission de lui citer un important extrait d'un ouvrage, essentiellement satanique d'inspiration, *le Rituel de la Haute Magie*, dont l'auteur est le F∴ Constant, prêtre apostat, chevalier Kadosch, ami intime du F∴ Ragon, et le chef d'un groupe luciférien chez lequel le F∴ Walder recruta les premiers adeptes nécessaires à la constitution du Palladisme en France.

Voici donc en quels termes s'exprime le F∴ Constant :

« La mort est un fantôme de l'ignorance ; elle n'existe pas. Tout est vivant dans la nature, et c'est parce que tout est vivant que tout se meut et change incessamment de forme.

« La vieillesse est le commencement de la régénération ; c'est le travail de la vie qui se renouvelle, et le mystère de ce que nous appelons la mort était figuré chez les anciens par cette fontaine de Jouvence où l'on décrépit et d'où l'on sort enfant.

« Le corps est un vêtement de l'âme. Lorsque ce vêtement est complètement usé ou gravement et irréparablement déchiré, elle le quitte et ne le reprend plus. Mais lorsque, par un accident quelconque, ce vêtement lui échappe sans être usé ni détruit, elle peut, en certains cas, le reprendre, soit par son propre effort, soit avec l'assistance d'une autre volonté plus forte que la sienne.

« La mort n'est ni la fin de la vie ni le commencement de l'immortalité ; c'est la continuation et la transformation de la vie.

« Or, une transformation étant toujours un progrès, il est peu de morts apparents qui consentent à revivre, c'est-à-dire à reprendre le vêtement qu'ils viennent de quitter. *C'est ce qui rend la résurrection une des œuvres les plus difficiles de la haute initiation.* Aussi le succès n'en est-il jamais infaillible et doit-il être regardé presque toujours comme accidentel et inattendu.

« Pour ressusciter un mort, il faut resserrer subitement et énergiquement la plus forte des chaînes d'attraction qui puissent le rattacher à la forme

qu'il vient de quitter. Il est donc nécessaire de connaître d'abord cette chaîne, puis de s'en emparer, puis de produire un effort de volonté assez grand pour la resserrer instantanément et avec une puissance irrésistible.

« *Tout cela, disons-nous, est extrêmement difficile*, MAIS N'A RIEN QUI SOIT ABSOLUMENT IMPOSSIBLE. »

Dans ce préambule, le F∴ Constant ne dit pas comment les magiciens de la secte exécrable, dont il fut jusqu'à sa mort un des grands-prêtres, s'y prennent pour opérer ou plutôt simuler des résurrections. J'aurai à m'expliquer sur ce point, quand j'en serai à la XIe partie de mon ouvrage (la Théurgie ou Magie Blanche); car Satan, ambitieux de montrer à ses adeptes qu'il rivalise de puissance avec Élisée ressuscitant le fils de la Sunamite, avec saint Paul ressuscitant Eutyque, avec le Christ lui-même ressuscitant Lazare et la fille de Jaïr, opère parfois sur des cadavres au sein des triangles. En ce moment même où j'écris, un phénomène diabolique de ce genre se produit à Charleston, — cela m'a été formellement assuré, — sur un personnage déjà nommé à mes lecteurs, mort à Londres dans les premiers jours d'octobre 1893, non déclaré décédé à l'état-civil sans doute, embaumé secrètement et transporté de même en secret au Sanctum Regnum; mais, pour l'instant, je n'ai pas de preuves expresses de ce sortilège stupéfiant. Il est vrai que je pourrai en citer deux autres du même ordre, dont j'ai été le témoin, dans le cas où ne me serait pas confirmé le plus récent auquel je viens de faire allusion.

« Apollonius de Tyane, dit encore le F∴ Constant, paraît avoir accompli aussi de semblables merveilles. Nous avons été nous-même témoin de faits qui ne sont pas sans analogie avec ceux-là; mais l'esprit du siècle dans lequel nous vivons nous impose à ce sujet la plus discrète réserve. »

La vérité est que le F∴ Constant ne veut pas dire que les morts qu'il a vu revivre quelques instants étaient, ni plus ni moins, animés par le diable. Le monde, selon le langage des maçons, n'est pas encore assez dégagé des préjugés pour recevoir la lumière.

Le F∴ Constant parle ensuite des apparitions d'âmes de trépassés.

« Ce qu'on appelle vulgairement nécromancie, dit-il, n'a rien de commun avec la résurrection, et il est au moins fort douteux que, dans les opérations, relatives à cette application du pouvoir magique, on se mette réellement en rapport avec les âmes des morts qu'on évoque. »

Voilà un aveu qui est bon à retenir, soit dit en passant.

Continuons à citer :

« Il est certain que les images des morts apparaissent aux personnes magnétisées qui les évoquent; il est certain aussi qu'elles ne leur révèlent jamais rien des mystères de l'autre vie. On les revoit telles qu'elles peuvent



être encore dans le souvenir de ceux qui les ont connues, telles que leurs reflets sans doute les ont laissées empreintes dans la lumière astrale.

« Quand les spectres évoqués répondent aux questions qu'on leur adresse, c'est toujours par des signes ou par impression intérieure, jamais avec une voix qui frappe réellement les oreilles. »

Ici le F.·. Constant en dit moins qu'il en sait ; mais il écrit en prévision du cas où son rituel tomberait entre des mains profanes ; aussi a-t-il bien soin de ne pas faire allusion ici à ce qui se passe dans les groupes nettement lucifériens.

« On éprouve cependant, poursuit-il, des contacts électriques, lors des apparitions, et ces contacts semblent quelquefois produits par la main même du fantôme ; mais ce phénomène est tout intérieur et doit avoir pour cause unique les affluences locales de la force occulte que nous appelons lumière astrale. Ce qui le prouve, c'est que les esprits, ou du moins les spectres prétendus tels, nous touchent bien parfois, mais qu'on ne saurait les toucher ; et c'est là une des circonstances les plus effrayantes des apparitions, car les visions ont parfois une apparence si réelle, qu'on ne peut sans être ému sentir que la main passe à travers ce qui nous semble un corps sans pouvoir rien toucher ni rencontrer.

« On lit dans les historiens ecclésiastiques que Spiridion, évêque de Trémithonte, qui fut depuis invoqué comme saint, évoqua l'esprit de sa fille Irène pour savoir d'elle où se trouvait caché un dépôt d'argent qu'elle avait reçu d'un voyageur. Swedenborg communiquait habituellement avec les prétendus morts dont les formes lui apparaissaient dans la lumière astrale. Nous avons connu plusieurs personnes dignes de foi qui nous ont assuré avoir revu pendant des années entières des défunts qui leur étaient chers. Le célèbre athée Sylvain Maréchal apparut à sa veuve et à une amie de cette dernière pour leur donner connaissance d'une somme de quinze cents francs en or qu'il avait cachée dans un tiroir secret d'un meuble ; nous tenons cette anecdote d'une ancienne amie de la famille.

« Les évocations doivent toujours être motivées et avoir un but louable ; autrement, ce sont des opérations de ténèbres et de folie, très dangereuses pour la raison et la santé. Evoquer par pure curiosité et pour savoir si l'on verra quelque chose, c'est être disposé d'avance à se fatiguer en pure perte. Les hautes sciences n'admettent ni le doute ni les puérilités.

« Le motif louable d'une évocation peut être ou d'amour ou d'intelligence. »

C'est à partir d'ici que le F.·. Constant donne les recettes au sujet desquelles je le cite, recettes dont la première est fausse et conduit tout uniment à l'hallucination.

Qu'on en juge :

« Les évocations d'amour exigent moins d'appareil que celles d'intelligence et sont de toutes manières plus faciles.

« Voici comment il faut y procéder :

« On doit d'abord recueillir avec soin tous les souvenirs de celui ou de celle qu'on désire revoir, les objets qui lui ont servi et qui ont gardé son empreinte, et meubler soit une chambre où la personne ait demeuré en son vivant, soit un local semblable, où l'on mettra son portrait, voilé de blanc, au milieu des fleurs que la personne aimait et que l'on renouvellera tous les jours.

« Puis, il faut observer une date précise, un jour de l'année qui ait été, soit sa fête (1), soit le jour le plus heureux pour notre affection et pour la sienne, un jour dont nous supposons que son âme, quelque heureuse qu'elle soit ailleurs, n'a pu perdre le souvenir : c'est ce jour-là même qu'il faut choisir pour l'évocation, à laquelle on se préparera pendant quatorze jours.

« Pendant ce temps, il faudra observer de ne donner à personne les mêmes preuves d'affection que le défunt ou la défunte avait droit d'attendre de nous ; il faudra observer une chasteté rigoureuse, vivre dans la retraite et ne faire qu'un modeste repas et une légère collation par jour.

« Tous les soirs, à la même heure, il faudra s'enfermer avec une seule lumière peu éclatante, telle qu'une petite lampe funéraire ou un cierge, dans la chambre consacrée au souvenir de la personne regrettée ; on placera cette lumière derrière soi et l'on découvrira le portrait, en présence duquel on restera une heure en silence ; puis, on parfumera la chambre avec un peu de bon encens, et l'on en sortira à reculons.

« Le jour fixé pour l'évocation, il faudra se parer dès le matin comme pour une fête, n'adresser le premier la parole à personne de la journée, ne faire qu'un repas composé de pain, de vin et de racines ou de fruits ; la nappe devra être blanche ; on mettra deux couverts, et l'on rompra une part du pain, qui devra être servi entier ; on mettra aussi quelques gouttes de vin dans le verre de la personne qu'on veut évoquer. Ce repas doit être fait en silence, dans la chambre des évocations, en présence du portrait voilé ; puis, on emportera tout ce qui aura servi pour cela, excepté le verre du défunt et sa part de pain qui seront laissés devant son portrait.

« Le soir, à l'heure de la visite habituelle, on se rendra dans la chambre en silence, on y allumera un feu clair avec du bois de cyprès, et l'on y jettera sept fois de l'encens en prononçant le nom de la personne qu'on veut revoir ; on éteindra ensuite la lampe, et on laissera le feu mourir. Ce jour-là, on ne dévoilera pas le portrait.

(1) Par *fête*, les occultistes entendent l'anniversaire de naissance.



« Quand la flamme sera éteinte, on remettra de l'encens sur les charbons, et l'on invoquera Dieu suivant les formules de la religion à laquelle appartenait la personne décédée et suivant les idées qu'elle avait elle-même de Dieu.

« Il faudra, en faisant cette prière, s'identifier à la personne évoquée, parler comme elle parlerait, se croire en quelque sorte elle-même ; puis, après un quart d'heure de silence, lui parler comme si elle était présente, avec affection et avec foi, en la priant de se montrer à nous ; renouveler cette prière mentalement et en couvrant son visage de ses deux mains ; puis, appeler trois fois et à haute voix la personne ; attendre à genoux et les yeux fermés ou couverts pendant quelques minutes, en lui parlant mentalement ; puis, l'appeler trois fois encore d'une voix douce et affectueuse, et ouvrir lentement les yeux.

« Si l'on ne voyait rien, il faudrait renouveler cette expérience l'année suivante, et ainsi jusqu'à trois fois. Il est certain qu'au moins la troisième fois on obtiendra l'apparition désirée ; et, plus elle aura tardé, plus elle sera visible et saisissante de réalité.

« Les évocations de science et d'intelligence se font avec des cérémonies plus solennelles.

« S'il s'agit d'un personnage célèbre, il faut méditer pendant vingt-et-un jours sa vie et ses écrits ; se faire une idée de sa personne, de sa contenance et de sa voix ; lui parler mentalement et s'imaginer ses réponses ; porter sur soi son portrait ou au moins son nom ; s'assujettir à un régime végétal pendant les vingt-et-un jours, et à un jeûne sévère pendant les sept derniers ; puis, construire l'oratoire magique tel que nous l'avons décrit au chapitre XIII de notre *Dogme*.

« L'oratoire doit être entièrement fermé ; mais, si l'on doit opérer de jour, on peut laisser une étroite ouverture du côté où doit donner le soleil à l'heure de l'évocation, et placer devant cette ouverture un prisme triangulaire, puis devant le prisme un globe de cristal rempli d'eau. Si l'on doit opérer de nuit, on disposera la lampe magique de manière à faire tomber son unique rayon sur la fumée de l'autel.

« Ces préparatifs ont pour but de fournir à l'agent magique des éléments d'une apparence corporelle, et de soulager d'autant la tension de notre imagination, qu'on n'exalterait pas sans danger jusqu'à l'illusion absolue du rêve. On comprend assez, d'ailleurs, qu'un rayon de soleil ou de lampe, diversement coloré, et tombant sur une fumée mobile et irrégulière, ne peut en aucune façon créer une image parfaite.

« Le réchaud du feu sacré doit être au centre de l'oratoire, et l'autel des parfums à peu de distance.

« L'opérateur doit se tourner vers l'orient pour prier, et vers l'occident

pour évoquer ; il doit être seul ou assisté de deux personnes qui observeront le plus rigoureux silence ; il aura les vêtements magiques, tels que nous les avons décrits au chapitre VII, sera couronné de verveine et d'or. Il aura dû se baigner avant l'opération, et tous ses vêtements de dessous devront être d'une intacte et rigoureuse propreté.

« On commencera par une prière, appropriée au génie de l'esprit qu'on veut évoquer, et qu'il pourrait approuver lui-même s'il vivait encore. Ainsi, l'on n'évoquerait jamais Voltaire, par exemple, en récitant des oraisons dans le goût de celles de sainte Brigitte.

« Pour les grands hommes des temps antiques, on dira les hymnes de Cléanthe ou d'Orphée, avec le serment qui termine les vers dorés de Pythagore.

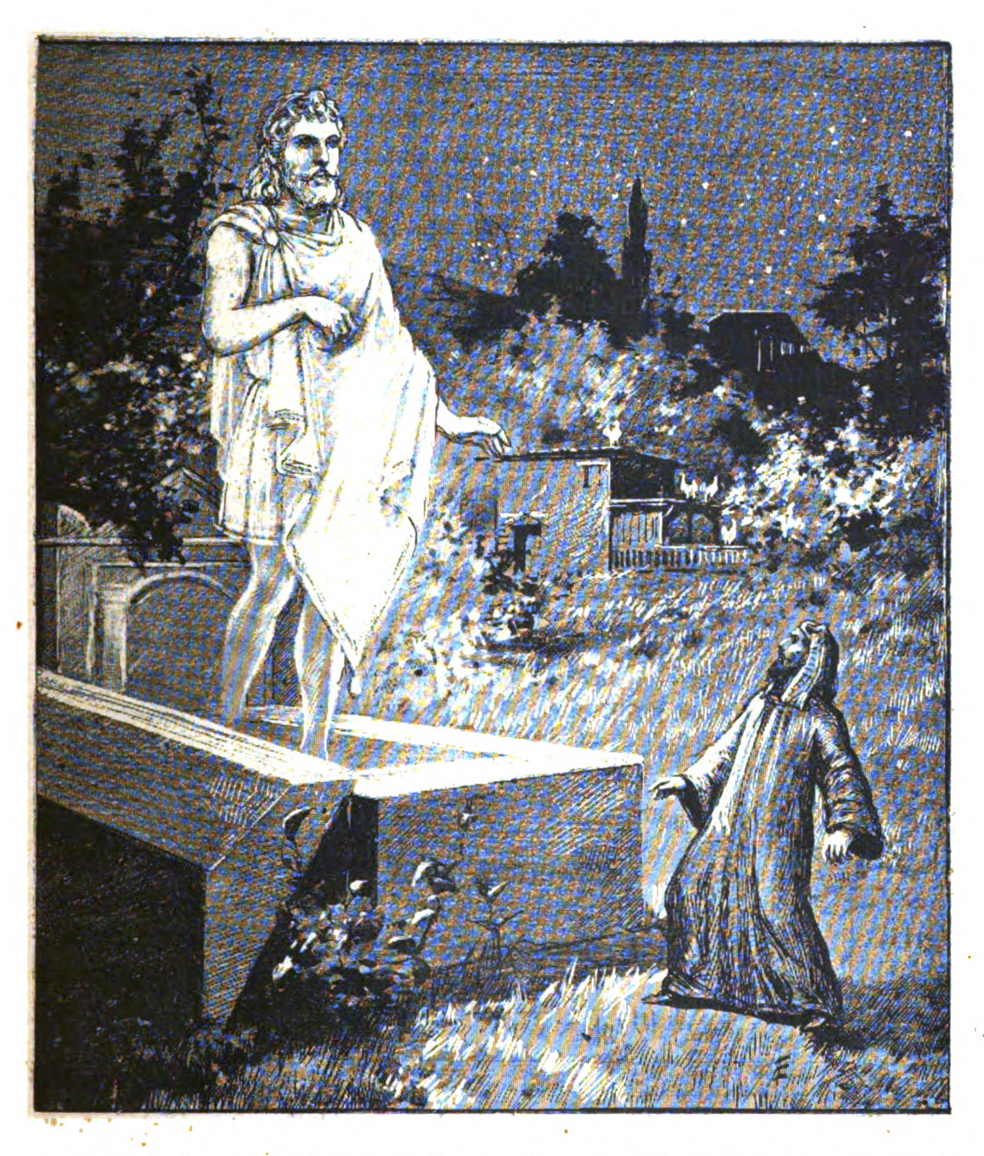
« Pour l'évocation des esprits appartenant aux religions émanées du judaïsme, il faut dire l'invocation cabalistique de Salomon, soit en hébreu, soit en toute autre langue qu'on sait avoir été familière à l'esprit qu'on évoque :

« Puissances du royaume, soyez sous mon pied gauche et dans ma main « droite ; Gloire et Éternité, touchez mes deux épaules et dirigez-moi dans « les voies de la victoire ; Miséricorde et Justice, soyez l'équilibre et la « splendeur de ma vie ; Intelligence et Sagesse, donnez-moi la couronne ; « Esprits de Malkhuth, conduisez-moi entre les deux colonnes sur lesquelles « s'appuie tout l'édifice du Temple ; Anges de Netsah et de Hod, affermissez-« moi sur la pierre cubique de Jésod.

« O Gédulaël ! ô Géburaël ! ô Tiphéreth !... Binaël, sois mon amour ; « Ruach Hochmaël, sois ma lumière ; sois ce que tu es et ce que tu seras, « ô Kéthériel !

« Ischim, assistez-moi au nom de Saddaï. Cherubim, soyez ma force au « nom d'Adonaï. Beni-Elohim, soyez mes frères au nom du fils et par les « vertus de Zébaoth. Eloïm, combattez pour moi au nom de Tétragram-« maton. Malachim, protégez-moi au nom de (*ici en hébreu le nom « incommunicable*). Seraphim, épurez mon amour au nom d'Elvoh. « Hasmalim, éclairez-moi avec les splendeurs d'Eloï et de Schechinah. « Aralim, agissez. Ophanim, tournez et resplendissez. Hajoth a Kadosch, « criez, parlez, rugissez, mugissez : Kadosch, Kadosch, Kadosch, Saddaï, « Adonaï, Jotchavah, Eiéazéréié... Hallelu-jah, Hallelu-jah, Hallelu-jah. « Amen. »

« Lorsque c'est un esprit de lumière qu'on a évoqué et qu'il se montre avec un visage triste ou irrité, il faut lui offrir un sacrifice moral, c'est-à-dire être intérieurement disposé à renoncer à ce qui l'offense ; puis, il faut, avant de sortir de l'oratoire, le congédier en lui disant : « Que la paix soit avec « toi ! Je n'ai pas voulu te troubler, ne me tourmente pas ; je travaillerai à « me réformer en tout ce qui t'offense ; je prie et je prierai avec toi et pour



Apollonius de Tyane au tombeau d'Achille — Peu à peu, la taille du fantôme grandit, bientôt elle fut doublée, enfin elle fut plus haute encore (Page 160).

« toi ; prie avec moi et pour moi, et retourne à ton grand sommeil, en « attendant le jour où nous nous réveillerons ensemble. Silence et adieu ! »

Il est aisé de comprendre, lorsqu'on a la clef des mystères de l'occultisme, que des deux recettes d'évocations qu'on vient de lire, l'une (la première) est une tromperie du docteur en magisme, — la personne qui évoquerait en suivant les prescriptions du F.·. Constant, finirait par croire voir le fantôme du défunt, mais ne verrait rien du tout, en réalité, — tandis que la

seconde recette est donnée sérieusement par un homme qui l'a souvent mise en pratique. Néanmoins, elle n'a absolument rien de certain au point de vue de l'efficacité, puisque les démons ne se laissent pas autant commander que le croient leurs fidèles adeptes, et puisque surtout le diable ne peut faire que ce que Dieu lui permet. On aura remarqué aussi que les recettes sérieuses sont incomplètes ; elles ne peuvent être utilisées que par les initiés.

Les formules d'interpellation que j'ai reproduites sont celles qui étaient en usage dans les groupes lucifériens, de 1850 à 1870, c'est-à-dire avant l'institution du Rite Palladique Réformé Nouveau. Aujourd'hui, bon nombre de lucifériens non organisés s'en servent encore ; mais ce ne sont pas les formules employées dans les triangles.

Quoiqu'il en soit, il était bon de montrer que les magiciens modernes, se réservant les vrais procédés d'évocation, ne se font aucun scrupule de recourir aux moyens favorisant l'hallucination, quand il s'agit des demi-initiés ou des profanes trop curieux. Ils sont des ennemis de la santé des corps, comme du salut des âmes ; ils ne sauraient donc être trop flétris et réprouvés.

J'en ai fini avec les apparitions imaginaires, qui ont lieu pour les cerveaux malades ou troublés. Nous passons maintenant aux apparitions réelles, en d'autres termes : à la véritable Nécromancie.

CHAPITRE XXIX

Les apparitions réelles

L'hallucination naturelle, on vient de le voir, n'est qu'un désordre, un dérangement organique, venant ou d'une lésion de l'organe cérébral, ou d'une surexcitation du système nerveux troublant l'action régulière et normale des sens.

Mais, à côté de ces hallucinations de l'ordre entièrement physique et naturel, il y a une autre sorte de visions dont la cause ne saurait être attribuée qu'à l'action d'un agent extérieur, à l'action d'esprits diaboliques agissant en nous et sur nous, soit qu'ils troublent et égarent nos sens, soit qu'ils nous trompent en prenant des formes de trépassés, de spectres, ou tout autre genre de fantômes d'êtres humains. C'est cet ordre de visions ou d'apparitions ayant un caractère décidément surnaturel, qui constitue l'une

des parties essentielles de la Magie, la « Nécromancie » ou l'art magique d'évoquer les âmes des morts, pour en obtenir la connaissance de l'avenir ou des révélations sur les mystères de l'autre monde. Cet art est tellement essentiel à la Magie, il a été de tout temps un privilège tellement caractéristique de ses adeptes, que la Nécromancie est devenue synonyme de la Magie.

Le respect, la religion des morts est un sentiment des plus chers à l'homme, naturellement désireux de retrouver dans un autre monde les êtres qu'il a aimés ici-bas. C'est ce sentiment naturel et légitime que le démon s'est efforcé d'exploiter à son profit, depuis le jour où il lui a été permis de tendre à l'âme humaine tous les pièges que pouvait lui inspirer sa haine de Dieu et de l'humanité.

Aussi trouvons-nous dans toutes les fausses religions dont il s'est fait le dieu, un ensemble de pratiques et de rites ayant pour but des communications plus ou moins directes avec les Esprits ou âmes des trépassés. C'est donc avec raison que nos magiciens modernes, pour justifier leurs croyances et leurs pratiques nécromanciennes, les font remonter à l'origine même des religions diaboliques qui les ont précédés dans cette voie et dont ils ne font qu'imiter et singer les prétendus prodiges.

La nécromancie moderne n'est qu'une résurrection de toutes les vieilles nécromancies en honneur dans les religions panthéistes de l'Orient, ou dans le paganisme grec ou romain. Il me faudrait un volume pour parcourir toutes les superstitions scélérates ou infâmes que Satan a su inspirer à ses fidèles sous le semblant du culte religieux rendu aux morts, depuis Hermès (1) et Zoroastre jusqu'aux magiciens ou aux sorcières qui encombraient Rome sous les premiers empereurs.

Je dois me borner à quelques traits saillants, où se retrouvent, comme dans leur type initial, les théories et les pratiques de la nécromancie contemporaine.

Les batteries du diable sont toujours au fond les mêmes ; seulement il sait les modifier avec un art proprement infernal, pour les adapter aux changements opérés dans les esprits et les mœurs par les progrès de la science et de la civilisation. Ce qu'il essayait d'obtenir dans les rites païens par la crainte et la terreur, il l'essaie aujourd'hui en inspirant à un certain nombre de ses adeptes une religion toute de mansuétude, de bienveillance et de douceur, capable de prendre par le sentiment les âmes tendres et aimantes qu'attirent ces fallacieuses intimités d'outre-tombe, et qui, amorcées par ce

(1) Je rappelle ici qu'Hermès est en réalité un des plus puissants démons, qu'il a vécu sur terre sous forme humaine, ayant réalisé, dans toute la vérité du terme, ce que l'on appelle, pour désigner un homme très méchant : « un diable incarné ».



dangereux mirage du spiritisme, se laissent aller sur cette voie glissante en oubliant les enseignements de l'Église et les engagements de leur baptême.

Les spirites actuels, — je parle ici de ceux qui font publiquement étalage de leur spiritisme et dont les adeptes ne croient pas ou feignent de ne pas croire à l'intervention diabolique dans leurs prestiges, — tiennent le raisonnement suivant :

« — De deux choses l'une : ou il faut admettre la possibilité des communications réelles des *incarnés* terrestres (des vivants) avec les esprits *désincarnés* (les âmes des morts) ; ou bien il faudrait prouver d'une manière péremptoire que jamais, depuis que l'humanité peuple le globe, aucune manifestation semblable n'a eu lieu. »

Le sophisme de cette argumentation saute aux yeux; ce dilemme ne s'adresse qu'à ceux qui seraient en effet assez aveugles pour nier la réalité des communications spirites, non seulement de celles de nos jours, mais de celles qui sont attestées dans le passé par tous les témoignages les plus authentiques de la tradition, de l'histoire et même des livres sacrés. Je ne suis certes pas de ceux-là, et c'est au contraire en m'appuyant sur ces témoignages mêmes acceptés par les spirites, que je me fais fort de démontrer l'origine diabolique de ces communications, et le rôle non moins diabolique de tous ceux qui s'en font les propagateurs et les barnums.

Un coup d'œil rapide sur l'histoire de la nécromancie dans le polythéisme suffira pour mettre cette assertion en pleine évidence.

Voyons ce qu'étaient chez les Grecs et les Romains le culte des mânes et l'évocation des ombres des morts, qui en constituait un des principaux rites. Il me suffira, pour produire la conviction, d'exposer les faits.

On sait que les Grecs distinguaient trois classes de divinités : les divinités supérieures ou olympiennes, les echtoniennes ou terrestres, et les infernales. Au-dessous de ces divinités n'ayant d'humain que leurs passions et leurs vices, ils reconnaissaient des puissances inférieures, demi-dieux, démons ou génies, qui servaient d'intermédiaires entre les dieux et les hommes et dont ils peuplaient l'éther ou l'air. Ces puissances mystérieuses n'étaient, aux yeux des païens, que les âmes des « héros », devenus après leur mort les « démons bienfaisants », habitant sur la terre, « gardiens des mortels, dit Hésiode, et qui, voilés d'un nuage épais, parcourent la terre en toussens, répandant les biens. »

Ces démons, dont parle Hésiode, étaient les héros de l'âge d'or. Mais la somme des maux égalant au moins sur la terre celle des biens, les païens voulurent voir, en opposition à ces démons bienfaisants, d'autres puissances surnaturelles, source de tous les maux qui assaillent l'humanité. Les âges qui suivirent l'âge d'or virent donc paraître ces génies terribles et malfaisants,

qui, eux aussi, n'étaient censément que les âmes ou les mânes des morts portant envie à l'humanité vivante, et dont on imagina d'apaiser par tous les moyens possibles les instincts haineux et cruels.

Comme on ne savait au juste à quelle catégorie de démons on avait affaire, le culte qu'on leur rendait était nécessairement empreint d'une crainte et d'une terreur dont l'âme ne pouvait se défendre. On ne s'approchait qu'en silence des banquets servis en l'honneur des héros ; le voisinage de ces êtres invisibles, tenant en leurs mains le sort des mortels, avait toujours quelque chose de redoutable. La terreur s'accroissait au coucher du soleil ; la rencontre d'un héros pendant la nuit était censée porter malheur.

Dans les lois de Zaleucus et de Charondas, il est formellement question de génies malfaisants ou funestes, de démons vengeurs, qui perdent les familles, les souillent et y sèment la discorde. On peut lire dans Pausanias et Elien l'histoire de cet esprit malfaisant, jadis homme, devenu pour les habitants de Locres une espèce de monstre, exterminateur, qu'on ne pouvait apaiser que par l'offrande annuelle de la plus belle fille du pays, qui fut enfin vaincu par le locrien Euthymus, un célèbre athlète, et disparut pour toujours sous les flots de la mer.

Les oiseaux étaient les emblèmes naturels des démons et des héros, que l'on se figurait habitant les plaines de l'air. C'est sous cette forme que les Perses se représentaient leurs génies vigilants. De là, sans doute, l'origine des oiseaux prophétiques, consultés par la mancique grecque et romaine. A Babylone, on en tenait enfermés dans des cages d'or, sous l'inspection des mages, et on leur donnait le nom de « langues ».

Le génie ou démon était considéré comme le compagnon, l'initiateur de la vie, et, suivant l'expression d'Horace, le dieu de la nature humaine. Se concilier le génie, l'apaiser quand il s'irritait, était donc un des soins principaux de la vie.

Le culte qui leur était rendu venait de cette croyance générale que tel ou tel de ces esprits avait apparu aux siens en quelque grande circonstance, et qu'il ne cessait de veiller sur eux. Ce culte était essentiellement un culte funèbre ; on dédiait aux génies, comme aux dieux echtoniens, une sorte d'autel bas, ou de foyer recouvert d'une grille de bois, et disposé pour recevoir les offrandes funèbres ; l'enceinte qui leur était consacrée, le plus souvent près de leurs tombeaux, s'appelait *Heroon* (1). La victime qu'on leur immolait avait la tête penchée en bas (la tête des victimes immolées aux dieux était rejetée en arrière et regardait le ciel), et son sang coulait dans une fosse pratiquée au-dessous. Des livres spéciaux, dont il est parlé dans

(1) A Athènes, la peine de mort était prononcée contre celui qui couperait un rameau de chêne dans le bocage consacré à un héros.



Athénée, décrivaient ces rites. Ces sacrifices avaient lieu le jour qui suivait celui de la nouvelle lune, réservé aux dieux, et vers le soir.

C'est surtout chez les Romains que ce culte des mânes ou âmes des morts fut en honneur et revêtit un caractère de plus en plus terrible et diabolique. L'esprit de l'Orient, de l'Egypte et de Samothrace respire tout entier dans la doctrine étrusque des esprits, adoptée par les fils de Romulus.

Dans cette doctrine, chaque famille, chaque homme, chaque ville, chaque maison, chaque individu a son démon ou génie ; partout où des hommes habitent ensemble, un génie est présent ; chaque foyer a son dieu *lare* (maître et seigneur). Suivant Apulée, les esprits qui jadis, comme âmes, avaient habité des corps humains, se nommaient « lémures ». Si, à cause de ses fautes durant la vie, l'esprit ne trouvait dans la mort aucun lieu où se reposer avec plaisir, il apparaissait comme un fantôme, comme une « larve » ; mais, comme on ne pouvait décider avec certitude quel sort avait été le partage d'un défunt, on lui donnait le nom indéterminé de dieu-mâne.

Les lares ou mânes, analogues aux génies, démons et héros de la Grèce, présidaient à toutes les transactions des hommes, aux affaires de l'Etat comme à celles des particuliers. Tout ce que renfermait la maison était confié à leur garde ; aussi le symbole naturel des lares était le chien, et les idoles qui les représentaient étaient souvent couvertes de peaux de chien. L'autel où l'on sacrifiait aux lares était le foyer ; ils avaient aussi leurs chapelles ou sanctuaires domestiques, le *lararium*, avec des esclaves préposés à leur entretien.

Des fêtes publiques étaient célébrées en leur honneur, les *Lalaria*, les *Compitalia* (en l'honneur des lares des carrefours). Des enfants y étaient immolés en sacrifice à la déesse Mania, la mère des mânes, pour le salut des familles. Nous savons par Macrobe que ce fut Junius Brutus qui, après l'expulsion des Tarquins, introduisit une nouvelle forme de sacrifices, où des têtes d'ail et de pavot furent substituées aux têtes humaines.

Les *Lemuralia* furent instituées par Romulus lui-même, pour apaiser l'âme de son frère Remus, qui, sous la forme d'un malin esprit, apparaissait dans Rome en lui annonçant des malheurs. Entre autres cérémonies destinées à conjurer les esprits malfaisants, on jetait des fèves par la fenêtre. Du temps de Numa, les Lémurales ayant été un instant abolies, Rome fut envahie par la peste et par des nuées de fantômes poussant d'affreux hurlements.

Il eût été étrange qu'il ne se fût pas mêlé à ces superstitions diaboliques quelque élément impur et obscène. « Le génie, dit Festus, a le droit de tout faire dans la maison. » C'est en vertu de ce droit que le dieu lare se manifestait quelquefois au foyer domestique sous la forme du lingam. Ocrisia, mère de Servius Tullius, passait pour avoir eu ce fils de son union avec le dieu lare, ayant pris cette forme obscène.



D'autres fois le dieu lare se transformait en larve ; ces larves, toujours représentées par des squelettes, étaient le plus souvent des âmes d'assassinés, de grands criminels ou de morts non ensevelis.

L'un des principaux rites qui servaient à apaiser la cruauté des mânes (*diri manes*) était les repas funèbres qu'on offrait aux morts, « charisties » lugubres, si souvent anathématisées par les prophètes et les apôtres. Dans ces cérémonies, on appelait trois fois les âmes de ceux qui étaient morts sur la terre étrangère ; selon saint Epiphane, la formule d'évocation était celle-ci : « Réveille-toi, mange et bois. » Après la vérification ou l'appel nominal du mort, on l'interrogeait sur la cause de sa mort, le lieu où il était ; puis venaient le sacrifice et le festin, toujours accomplis dans le plus profond silence, pendant que les ombres soupaient, elles aussi en silence, du plat et de la coupe ; la coupe s'appelait *obba*, en raison des *ob* et *obboth*, mots qui désignaient les « revenants ».

Si l'appétit des mânes ne suffisait pas à consommer les victuailles qui leur étaient offertes, on brûlait ce qui restait du festin. Pausanias, au rapport des prêtres de Delphes, parle d'un certain démon Eurinomus qui ne laissait jamais que les os. Il y avait donc des esprits sobres et des esprits voraces.

Cette distinction s'est conservée chez les Chinois, dans les festins offerts aux ombres des trépassés : « Les vivres apportés et le vin versé, rapporte Mgr Maigrot, pour laisser plus de liberté à l'esprit, tout le monde sort, frappé d'une crainte respectueuse, croyant voir et entendre leurs voix et leurs soupirs. Le médium seul est resté, et l'un des trois rapports qu'il doit faire sur ce qui s'est passé dans cet imposant tête-à-tête roule sur la manière dont ce repas a été consommé ; il doit dire si l'esprit a bien mangé et bien bu ; et sa tristesse est grande lorsque les mets sont intacts, car c'est une preuve que le sacrifice est refusé. Tout le monde alors se retire en silence et dans la consternation, tandis que, dans le cas contraire, on reconduit l'esprit et on lui dit adieu. »

Rien n'empêche de croire à cette apparence de consommation matérielle du manger et du boire par les démons ; il peut en être de ces esprits comme des anges, et en particulier de l'ange Raphaël qui, en quittant la famille de Tobie, lui dit : « Lorsque j'étais avec vous, je paraissais manger et boire ; mais je me nourris d'un pain que vous ne pouvez pas manger et d'un breuvage que vous ne pouvez pas boire. »

Le caractère de cruauté signalé chez les *diri manes* devait se communiquer aux solennités célébrées en leur honneur : « Ces sacrifices, nous dit Athénée, dans le commencement si touchants et si pieux, avaient fini par les orgies les plus ignobles, orgies pendant lesquelles ils en venaient à dévouer à ces dieux infernaux leurs femmes et leurs enfants, à les écraser sous le poids de leurs malédictions, à briser de coups leurs domestiques et leurs esclaves, et à réaliser toutes les menaces qu'ils avaient proférées. »

Le culte des mânes finit comme il avait commencé, par le sang.

« Pour joindre le plaisir et l'intérêt à la cruauté, comme dit Tertullien, on remplaça autour du tombeau les anciennes immolations d'esclaves par des jeux de gladiateurs qui remplissaient le même but et prirent le nom de *bustuaires*, du bûcher (*bustum*), dont ils ensanglantaient les cendres. » Valère Maxime nous montre les fils de Junius Brutus offrant un présent de gladiateurs funéraires pour honorer les cendres de leur père. Suétone raconte comment Jules César, voulant réjouir les mânes de sa fille morte, institua des combats de bêtes et de gladiateurs comme on n'en avait jamais vu. Des sièges vides étaient réservés dans ces réjouissances funèbres aux âmes des morts qu'on voulait honorer.

On ne s'étonnera plus que saint Paul et les Pères de l'Église se soient élevés si sévèrement contre d'aussi impies superstitions, que l'esprit du mal essayait de perpétuer parmi les chrétiens.

Je n'en finirais pas si je voulais relever chez les différents peuples modernes toutes les traditions singulières où revivent en partie ces erreurs païennes, et que Satan met tous ses soins à entretenir chez les esprits faibles qui n'ont pas l'enseignement de l'Église ou qui s'en éloignent. Je n'en citerai qu'un exemple frappant, emprunté à l'histoire d'un des peuples qui se disent les plus éclairés et les plus libres de toute superstition, l'Angleterre. Pour empêcher les suicidés de revenir sur la terre tourmenter les vivants, la loi anglaise les traitait comme on traitait les vampires : on les enterrait ignominieusement dans un carrefour, le corps traversé d'un pieu. Ce n'est qu'en 1824 qu'un Acte de Georges IV défendit cette absurde pratique.

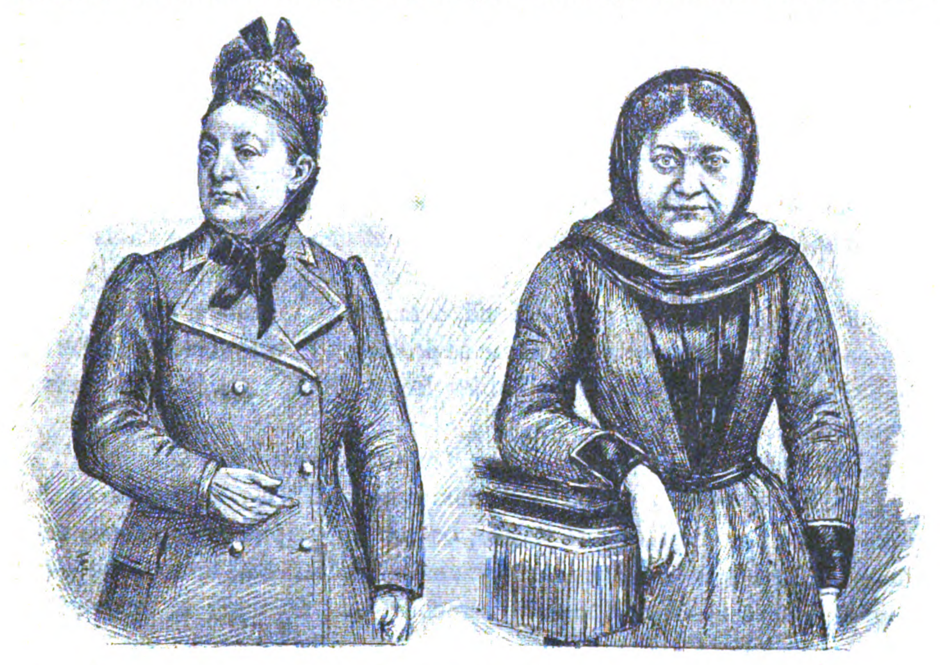
D'après de nombreuses traditions encore en cours, les âmes des suicidés, comme celles des damnés, forment les orages et les tourbillons. Dans beaucoup de pays allemands, quand une tempête violente vient à souffler, on dit que le diable passe avec l'âme d'un pendu.

Il ne faut pas croire que ces superstitions diaboliques n'avaient cours que dans les croyances populaires; elles étaient partagées par les esprits les plus éminents : un Pythagore qui disait : « L'air est tout rempli d'âmes, d'esprits (âmes des morts, démons ou héros) qui envoient aux hommes les songes et leur indiquent des remèdes dans leurs maladies » ; un Platon, pour qui la divination tout entière était en rapport nécessaire avec l'existence des esprits : « C'est, disait-il, par des communications avec ces êtres intermédiaires entre la divinité et nous que viennent les prophéties, les rites sacrés, les initiations, les oracles, tous les autres moyens de connaître la volonté des dieux et de nous les rendre propices. » Chez les Romains, Quintilien parlait comme Platon : « De là, dit-il (de la croyance aux esprits), l'apparition des âmes évoquées et ces visions de leurs images toujours chères, de leurs

visages et de leurs corps ; de là ces oracles et ces préceptes nocturnes ; de là ces fêtes infernales et l'honneur que nous rendons aux tombeaux. »

Toute l'histoire grecque et romaine est pleine de ces apparitions, de ces évocations des morts, hommes, héros ou demi-dieux. Ces grands hommes, qui assistaient à de pareilles apparitions, étaient à mille lieues de se douter qu'ils étaient les jouets du diable.

Tantôt ce n'était que l'ombre d'un soi-disant défunt qui apparaissait, c'était alors la *sciamancie* (divination par l'ombre) ; tantôt le cadavre même



LES CÉLÉBRITÉS DE L'ÉVOCATION SPIRITE

Lady Sandhurst **Madame Blavatsky**

du défunt se montrait, c'était dans ce cas la *nécyomancie* (divination par le mort).

Je ne m'arrêterai point aux évocations si connues, dont le récit se trouve dans les poètes grecs ou latins : Orphée évoquant Eurydice ; Ulysse ; dans Homère, évoquant Tirésias ; les nombreuses évocations de l'*Enéïde*, toutes évocations opérées à l'aide du sang et de formules tellement impératives et déprécatoires que Quintilien disait : « Les dieux et les mânes sont comme torturés par le murmure plein d'horreur et par les sommations tyranniques du magicien. » La poésie, dans ces terribles récits, ne ferait que refléter le caractère et l'esprit des croyances populaires. La scène grecque, reflet fidèle, elle aussi, des superstitions vulgaires, était pleine d'apparitions, d'ombres et de spectres. Nous les retrouvons jusque dans les drames de

Sénèque. Celui-ci, dans son *Œdipe*, nous fait entendre les termes mêmes de la-formule magique de l'évocation, telle qu'elle se pratiquait à l'époque héroïque de la Grèce :

Laïus, muni de soufre, pénètre dans la forêt chère aux spectres et à Hécate. Trois fois le vieux Tirésias invoque cette déesse, ainsi que l'Achéron, les mânes et celui qui régit les mânes ; trois fois il entonne ce chant magique, qui tour à tour apaise et force les âmes ; le sang des troupeaux a coulé, le lait lui succède ; après quoi, les yeux fixés sur la terre, il chante encore et appelle les ombres d'une voix plus grave et plus émue :

« Pluton, Proserpine et Tisiphone, je vous adjure, laissez venir à moi les mânes de la race de Cadmus, et retenez tous les autres... Entendez ma voix, ô séjour de la mort et des supplices, desservi par les mânes ; laissez franchir vos portes à l'ombre qui les pousse, et que le Styx nous rende pour un moment sa proie ! que Tisiphone, après avoir secoué trois fois ses serpents, la ramène elle-même à la lumière oubliée, et que Cerbère ne s'avise pas de lui présenter ses trois têtes pour la faire reculer !... Mais quoi ! mes yeux ne voient rien paraître ! Rien ne répond à ma voix !... Allons, plus de retard ; j'en atteste les dieux ; si mon attente se prolonge, je vais ébranler le Tartare. Je ne craindrai même pas de troubler Hécate et de révéler les secrets des trois mondes. »

Et sur cette impérieuse sommation, l'ombre apparaissait.

Apparitions sollicitées, ou apparitions spontanées, divination par le cadavre, ou par l'âme rendue visible, ou par de simples phénomènes nécessitant sa présence malgré son invisibilité, toutes ces formes de nécromancie abondent dans l'histoire grecque ou romaine ; et, triomphe de l'éternel imposteur, Satan, il est arrivé à des catholiques de perdre de vue que, dans ces apparitions, c'est le diable qui se montre; oui, un chrétien fidèle, un auteur catholique, comme M. de Mirville, a cru que vraiment ce sont les trépassés eux-mêmes qui apparaissent. Il a, en effet, écrit des lignes telles que celles-ci :

« Lorsque, comme Cimon, on avait fait tout exprès le voyage d'Héraclée pour y voir l'ombre d'une mère bien-aimée, et que celle-ci, par suite de cette évocation, avait révélé à son meurtrier le sort qui l'attendait, comment douter de sa présence ?

« Lorsqu'à Marathon, deux ombres, dont l'une offrait la parfaite image de Thésée, et l'autre celle du laboureur Erechtée, eurent décidé du gain de la bataille, le premier en marchant à la tête de l'armée, le second en enfonçant les rangs ennemis à coups de socle de charrue, comment douter que derrière ces ombres ne s'abritassent leurs personnes elles-mêmes ?

« Lorsque, sur ce même champ de bataille, comme aux bords du lac de Trasimène, quatre cents ans plus tard, dit Pausanias, on entendait encore les



plaintes et les soupirs des animaux et des hommes, comme l'on percevait la vue de leurs ombres, comment et pourquoi ne pas croire à la voix de tant de victimes ?

« Lorsque, dans les *heroa*, le héros apparaissait en personne pour vous annoncer la guérison réclamée, pourquoi douter ? Valère-Maxime, historien digne de foi, après avoir avancé qu'il y a autant de démons que d'âmes humaines, affirme solennellement qu'il a vu de cette manière lui-même, et bien éveillé, la forme et le visage d'Achille, d'Esculape et d'Hercule.

« La persuasion devenait bien autrement profonde, lorsque sur le lieu de presque tous les assassinats, suicides, sépultures incomplètes ou violées, le spectre était pour ainsi dire attaché à l'endroit.

« Voyez : palais de Caligula hanté jusqu'à son incendie ;

« Palais de Néron, jusqu'à sa destruction ;

« Tous les lieux visités par Othon, traînant partout avec lui le spectre de Galba, sa victime, avec lequel on l'avait vu lutter et rouler au pied de sa couche, dès la première nuit de son règne ;

« Maison d'Athénodore, où Pline vous affirme que le spectre désigna lui-même l'endroit où restait sa dépouille (1) ;

(1) Pline-le-Jeune à Sura :

« Je voudrais bien savoir si vous pensez que les fantômes soient quelque chose de réel, s'ils ont une forme qui leur soit propre ; si vous leur attribuez une puissance divine ; ou si ce ne sont que de vaines images qui se tracent dans une imagination troublée par la crainte. »

[Pline se posait la même question que nous et y faisait la même réponse ; certaines visions peuvent être de pures hallucinations naturelles ; mais il y en a d'autres auxquelles il est bien difficile de ne pas accorder croyance en leur réalité.]

« Ce qui me porterait à croire qu'il existe réellement des spectres, c'est l'aventure arrivée à Curtius Rufus. Encore sans fortune et sans nom, il avait suivi en Afrique le magistrat à qui le gouvernement de cette province était échu. Sur le déclin du jour, il se promenait sous un portique, lorsqu'une femme, d'une taille et d'une beauté plus qu'humaine, se présente à lui. La peur le saisit : « Je suis l'Afrique, lui dit-elle ; je viens te prédire ce qui doit t'arriver. Tu iras à Rome, tu rempliras les plus grandes charges ; tu reviendras ensuite gouverner cette province, et tu y mourras. » Tout arriva comme elle l'avait prédit ; on raconte même qu'arrivant à Carthage et sortant de son vaisseau, la même figure se présenta devant lui et vint à sa rencontre sur le rivage. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il tomba malade et que, jugeant de l'avenir par le passé, il désespéra de sa guérison, malgré que tous les siens en conservaient l'espoir.

« Mais voici une autre histoire qui ne vous paraîtra pas moins surprenante, et qui est bien plus terrible ; je vous la donnerai telle que je l'ai reçue. Il y avait à Athènes une maison vaste et spacieuse, mais mal famée et funeste. Dans le silence de la nuit, on entendait un froissement de fers, et, en écoutant avec attention, le retentissement de chaînes agitées. Le bruit semblait d'abord venir de loin, et ensuite s'approcher. Bientôt apparaissait le spectre : c'était un vieillard maigre et hideux, à la barbe longue, aux cheveux hérissés ; ses pieds et ses mains étaient chargés de fers qu'il secouait. De là, des nuits affreuses et sans sommeil pour ceux qui habitaient cette maison : l'insomnie amenait la maladie, et, l'effroi s'augmentant sans cesse, la maladie était suivie de la mort ; car, si le jour n'était pas troublé par cette funeste image, le souvenir la rappelait aux yeux, et la terreur survivait à la cause qui l'avait produite. Aussi la maison fut-elle bientôt déserte et livrée tout entière à son hôte mystérieux. On plaça cependant un écriteau, dans l'espérance qu'ignorant cette effrayante histoire quelqu'un pourrait peut-être l'acheter ou la louer.

« Le philosophe Athénodore (il avait été précepteur d'Auguste) vient à Athènes, lit l'écriteau, demande le prix, dont la modicité lui inspire des soupçons ; il s'informe, on l'instruit de tout. Loin de s'effrayer, il s'empresse d'autant plus de louer la maison. Vers le soir, il se fait placer un lit dans la salle d'entrée, demande ses tablettes, son poinçon, de la lumière ; il renvoie ses



« Maison d'Eubatidas à Corinthe, où Lucien établit un phénomène semblable dans le fond et dans la forme ;

« Maison de Dion, où un spectre féminin et menaçant vint le frapper de terreur, peu de jours avant le suicide de son fils.

« On n'en finirait pas, si l'on voulait dérouler l'interminable chaîne d'apparitions prophétiques et vengeresses qui, dans l'antiquité, décidèrent aussi souvent du sort de tant de personnages illustres que du destin des Etats.

gens dans l'intérieur de la maison : il se met à écrire : il attache au travail son esprit, ses yeux et sa main, de peur que son imagination oisive ne vienne à lui créer des fantômes et de vaines terreurs. D'abord un profond silence, le silence ordinaire des nuits ; bientôt un froissement de fers, un bruit de chaînes. Lui, sans lever les yeux, sans quitter ses tablettes, affermit son âme, et s'efforce d'imposer à ses oreilles. Le bruit s'augmente, s'approche : il se fait entendre près de la porte, et enfin dans la chambre même. Le philosophe se retourne : il voit, il reconnaît le spectre tel qu'on l'a décrit. Le fantôme était debout, et semblait l'appeler du doigt : Athénodore lui fait signe d'attendre un instant, et se remet à écrire. Mais le bruit des chaînes retentit de nouveau à ses oreilles ; il tourne encore une fois la tête, et voit que le spectre continue à l'appeler du doigt. Alors, sans tarder davantage, Athénodore se lève, prend la lumière et le suit. Le fantôme marchait d'un pas lent ; il semblait accablé par le poids des chaînes : arrivé dans la cour de la maison, il s'évanouit tout à coup aux yeux du philosophe. Celui-ci marque le lieu où il a disparu par un amas d'herbes et de feuilles. Le lendemain, il va trouver les magistrats, et leur demande de faire fouiller en cet endroit. On trouve des ossements encore enlacés dans des chaînes : le corps consumé par le temps et par la terre n'avait laissé aux fers que ces restes nus et dépouillés. On les rassemble, on les ensevelit publiquement, et, après ces derniers devoirs, le mort ne troubla plus le repos de la maison.

« Cette histoire, je la crois sur la foi d'autrui ; mais voici ce que je peux assurer sur la mienne. J'ai un affranchi, nommé Marcus, qui ne manque pas d'instruction. Il était couché avec son jeune frère : il lui sembla voir quelqu'un assis sur son lit, qui approchait des ciseaux de sa tête, et qui lui coupait les cheveux au-dessus du front. Quand il fit jour, on aperçut qu'il avait le haut de la tête rasé, et ses cheveux furent trouvés épars autour de lui. Peu de temps après, une nouvelle aventure du même genre vint confirmer la vérité de l'autre. Un de mes jeunes esclaves dormait, avec ses compagnons, dans le lieu qui leur était destiné : deux hommes vêtus de blanc (c'est ainsi qu'il le raconte) vinrent par les fenêtres, lui rasèrent la tête pendant son sommeil, et s'en retournèrent par la même voie. Le lendemain, lorsque le jour parut, on le trouva rasé comme on avait trouvé l'autre, et les cheveux qu'on lui avait coupés étaient épars sur le plancher. Ces aventures n'eurent aucune suite remarquable, si ce n'est que je ne fus point accusé devant Domitien qui régnait alors : je ne l'eusse pas échappé, s'il eût vécu plus longtemps, car on trouva dans son portefeuille un mémoire contre moi, dont Carus était l'auteur. De là on peut conjecturer que la coutume des accusés étant de négliger et de laisser croître leurs cheveux, les cheveux coupés de mes esclaves m'annonçaient un péril heureusement écarté... »

La question des esprits, comme on vient de le voir dans Pline-le-Jeune, préoccupait singulièrement les observateurs réfléchis : en voici un nouvel exemple tiré d'un dialogue de Lucien sur le même sujet :

Cléodème, s'entretenant avec un de ses amis, incrédule aux choses de la magie, lui dit :

« Moi aussi, j'ai été autrefois plus incrédule que vous sur ces sortes de prodiges. Cependant, en voyant voler en l'air un barbare des pays hyperboréens, c'est le nom qu'il se donnait lui-même, j'ai été forcé de me rendre. Que fallait-il faire, quand je le voyais en plein jour se soutenir en l'air, marcher sur l'eau, passer à travers le feu ?... Comment vous dire tout ce qu'il nous a fait voir de prodiges, inspirant des amours, évoquant des démons, ressuscitant des morts en putréfaction, faisant venir Hécate elle-même sous une forme visible ?...

« Je vais vous raconter ce que j'ai vu faire chez Glaucias, fils d'Alexiclès. Glaucias venait d'hériter de son père, mort depuis peu, lorsqu'il se mit en tête d'épouser Chrysis, fille de Déménète. J'étais alors son maître de philosophie : à dix-huit ans, il savait déjà user de l'analyse, et avait suivi un cours complet de physique. Ne sachant plus que devenir avec sa passion, il vint me conter sa peine ; je crus devoir mener chez lui notre mage hyperboréen, auquel il donna tout de suite quatre mines, lui en promettant seize autres, s'il le faisait agréer par Chrysis. Le mage attend la pleine lune, époque où ces sortes de charmes ont le plus d'effet, creuse une fosse dans la cour de la maison, et au milieu de la nuit, commence par évoquer, nous présents, Alexiclès, père de Glaucias, mort depuis plus de sept mois. Le vieillard, irrité de la passion de son fils, commence par entrer dans une grande colère ; mais il finit par

« C'est par milliers que l'on pourrait rapprocher de ces moniteurs antiques qui prévinrent Brutus, Cassius, César, Julien, etc., ceux qui, dans les temps modernes, annoncèrent au roi de Naples, cité par Guichardin, sa fin prochaine, ou à Paul Ier, empereur de Russie, le triste sort qui l'attendait (1). »

Il est de toute évidence qu'un si grand nombre de faits merveilleux, racontés par les témoins ou par des historiens dignes de foi ne sauraient être attribués à l'hallucination naturelle, individuelle ou collective; mais ce n'est point aux âmes des défunts qu'il faut les attribuer.

Tous les Pères de l'Église ont reconnu la réalité de ces prodiges, et n'ont pas hésité à en dénoncer l'auteur, celui seul qui avait intérêt à les produire, l'ennemi du genre humain, le démon. « Ce sont vos anciens morts, disait saint Clément d'Alexandrie aux païens de son temps, qui sont devenus dieux chez leurs descendants. Mais c'est avec raison que vous les appelez des *démons*. Comment pourriez-vous les regarder comme des dieux, ces démons impurs, horribles, que tous reconnaissent pour des êtres fangeux, enfoncés par leur propre poids dans la matière et sans cesse errant autour des tombeaux ? Là, ils nous apparaissent comme des spectres dans les ténèbres, comme de vains simulacres, des ombres creuses, d'affreux fantômes. Voilà vos dieux ! »

Saint Augustin, qui connaissait à fond tous les mystères du paganisme, et qui a émis sur ces questions de la magie les idées les plus profondes et les plus sages, dit à son tour :

« On rapporte, de nombre de morts, qu'ils ont apparu en songe ou de toute autre manière à des personnes vivantes, pour leur apprendre où avaient été jetées leurs dépouilles sans sépulture et leur montrer où il fallait les déposer. Si nous traitions ces récits de mensonges, nous paraitrions vraiment impudents de venir contredire les affirmations des fidèles et les témoignages de ceux qui certifient que la chose leur est arrivée. Ces apparitions se font sans que l'âme du mort en soit informée ou en ait conscience, mais par l'opération des anges *(angelicis operationibus)*, Dieu le permettant ou l'ordonnant ainsi, soit pour la consolation des vivants, soit pour recommander aux hommes la piété envers les morts. Mais, à côté de ces apparitions angéliques, il y a les fausses apparitions, celles qui induisent à l'erreur, comme celle de Palinure dans Virgile, où la conclusion à tirer est

consentir à cette inclination. Le mage fait alors venir Hécate, suivie de Cerbère, puis il force la lune à descendre ; spectacle aux mille formes, aux figures les plus variées, qui nous représente d'abord une femme, ensuite un bœuf magnifique, et enfin un chien de chasse. Enfin, l'hiperboréen, ayant façonné un petit Cupidon avec de la boue : « Pars, lui dit-il, et amène-nous Chrysis ! » Le morceau de boue s'envole ; un instant après, la jeune fille frappe à la porte, entre et se jette au cou de Glaucias. Alors, la lune remonte au ciel, Hécate redescend sous terre, tous les fantômes disparaissent, et nous reconduisons Chrysis chez elle, heureuse et demandant à être fiancée à Glaucias. »

(1) De Mirville, *Pneumatologie*, tome IV

celle-ci, que les morts doivent être ensevelis pour que leurs âmes puissent passer dans le séjour infernal. »

Et le saint évêque établissait ainsi la véritable doctrine de l'Église sur ce sujet des apparitions des âmes des trépassés :

« Les âmes des morts n'interviennent en aucune façon dans les affaires des vivants. Ces apparitions se font par la permission de la Providence divine, selon la profondeur insondable de ses jugements. Si les âmes des morts intervenaient dans les affaires des vivants, quand nous les voyons en songe, elles s'entretiendraient avec nous ; et, pour ne parler que de moi, ma pieuse mère ne passerait pas une nuit sans venir me visiter et causer avec moi, elle qui m'a suivi sur terre et sur mer pour vivre avec moi. Serait-elle donc devenue assez cruelle dans une vie plus heureuse, pour ne point venir, lorsque mon cœur est tourmenté, consoler son triste fils, qu'elle a aimé uniquement, qu'elle n'a jamais voulu voir dans le chagrin ? Si donc nos parents nous ont abandonnés, comment peuvent-ils prendre part à nos soucis, à nos inquiétudes et aux événements de notre vie ? Et si nos parents n'y ont aucune part, quels autres morts sauront ce que nous faisons ou ce que nous souffrons ?... Les âmes des morts sont dans un lieu où elles ne voient pas ce qui arrive aux hommes vivants. Comment verraient-elles donc leurs tombeaux où leurs corps sont ensevelis ou négligés ? » *(De curâ pro mortuis*, cap. VI.)

Voilà pour les apparitions angéliques accordées par la volonté de Dieu aux fidèles et aux saints. Quant aux apparitions magiques que l'on raconte de l'antiquité païenne, saint Augustin n'était pas moins formel. Réfutant les opinions de Porphyre sur la magie, il établit que tout ce qui s'est fait ou se fait d'extraordinaire en ce genre, par certains tons de voix, par des figures ou des fantômes, est d'ordinaire l'ouvrage du démon ; et qu'en règle générale tout ce qui s'opère de merveilleux et ne se rapporte point au culte du vrai Dieu doit être considéré comme une illusion diabolique. (*De civitate Dei*, cap. XI, XII.)

Les Pères de l'Église, en professant cette doctrine, s'inspiraient des saintes Écritures. En effet, l'Ancien et le Nouveau Testament renferment un assez grand nombre de ces apparitions, soit divines, soit diaboliques, pour qu'il ne soit pas permis aux fidèles de douter de leur réalité et de la véritable cause qui les a produites.

La plus célèbre des évocations rapportées par l'Ancien Testament est celle du prophète Samuel, racontée au chapitre 28 du 1er *Livre des Rois*. Elle rentre à un double titre dans notre sujet : 1° parce qu'elle établit l'existence des pratiques magiques au sein même du peuple juif à l'époque de Saül ; et 2° parce qu'elle est souvent invoquée par les spirites de notre temps à l'appui de leurs doctrines sur l'autre monde et l'évocation des esprits. D'autre part, elle a

fourni à plusieurs Pères de l'Église et à de nombreux commentateurs des saintes Écritures l'occasion d'approfondir cette mystérieuse question des rapports de l'humanité vivante avec l'autre monde.

Voici le récit de l'Écriture :

« Saül désespéré dit à ses serviteurs : Cherchez-moi une femme ayant un esprit de Python, afin que par elle, je suscite (j'évoque). Et ses serviteurs lui dirent : Il y a à Endor une femme ayant un esprit de Python. Et il changea d'habits, prit deux hommes avec lui, alla avec eux chez cette femme, et lui dit : Devine-moi, par ton Python, et évoque-moi qui je te dirai. Et la femme lui dit : Eh quoi ! tu connais les derniers décrets de Saül (Saül par un édit récent, avait banni tous les devins et magiciens de son royaume) ; tu sais qu'il a exterminé les devins ; pourquoi viens-tu me tendre un piège qui peut me coûter la vie ? — Vive le Seigneur ! répondit Saül, il ne t'arrivera aucun mal. Et la femme lui : Qui veux-tu que je t'évoque ? — Evoque-moi Samuel, répondit Saül.

« Mais, lorsque la femme eut vu Samuel, elle poussa un grand cri et se tourna vers Saül : Pourquoi m'as-tu trompé ? lui dit-elle. Tu es Saül. Et le roi lui dit : Ne crains rien ; qu'as-tu donc vu ? Et la femme dit à Saül : Je vois quelque chose de divin qui s'élève de terre. Saül répliqua : Quelle est sa forme ? — C'est un vieillard revêtu d'un manteau, dit la femme. Et Saül, comprenant que c'était Samuel, inclina son visage vers la terre et l'adora. Alors, Samuel dit à Saül : Pourquoi troubles-tu mon repos en m'évoquant ? Et Saül lui dit : Je suis par trop malheureux, voilà les Philistins, et Dieu, se retirant de moi, ne veut me répondre ni par les songes, ni par Urim, ni par les prophètes ; c'est pour cela que je t'ai évoqué, afin que tu me montres ce qu'il faut que je fasse. Et Samuel lui dit : Pourquoi m'interroges-tu, puisque Dieu s'est retiré de toi et qu'il est passé du côté de ton rival ? Le Seigneur m'a révélé ce qu'il ferait de toi : Il t'enlèvera ton royaume et le donnera à David ton parent. Parce que tu as désobéi au Seigneur, en ne secondant pas les décrets de sa juste colère contre Amalec, écoute ce qu'il te réserve aujourd'hui. Dieu te livrera avec Israël entre les mains des Philistins ; demain, toi et tes fils vous serez avec moi (parmi les morts).

« Aussitôt Saül tomba étendu sur la terre ; car ces paroles de Samuel avaient glacé son cœur, et sa faiblesse était extrême, car il n'avait pas mangé de la journée. Alors, la pythonisse, s'adressant à Saül encore épouvanté, lui dit : Je vous ai obéi, ô roi, comme votre servante devait le faire : je vous ai livré ma vie en me rendant à vos paroles. Maintenant, écoutez votre servante à son tour, consentez à manger ce peu de pain afin que vous ayez la force de vous retirer. Le roi refusa et dit : Je ne mangerai point. Mais ses serviteurs se joignirent à la femme ; alors il finit par entendre leurs voix, se leva de terre et s'assit sur un lit. Et la femme alla tuer un veau gras qu'elle



avait dans sa maison ; puis, pétrissant un peu de farine de froment, elle plaça l'un et l'autre devant le roi et ses officiers, et ils en mangèrent ; et ayant ainsi repris des forces suffisantes, ils purent retourner d'où ils étaient venus.

« Et le lendemain, la prédiction fut accomplie. »

Il y a peu de faits signalés par la Sainte Écriture, qui aient donné lieu à autant de commentaires, et de commentaires différents, chez les Pères de l'Église et dans les temps modernes. Sans entrer dans le détail des diverses opinions qui ont partagé les commentateurs sur la nature de ce fait, disons que tous sont unanimes à y reconnaître un fait surnaturel ; le débat roule uniquement sur cette double question : Etait-ce une apparition divine ou une apparition diabolique ? Le prophète Samuel a-t-il réellement apparu à Saül, ou seulement son ombre et son image ? Sur ces points controversés, nous n'avons qu'à nous en tenir à l'opinion de Bossuet, qui, après avoir mûrement examiné la question, la résout ainsi au livre V, art. 3 de sa *Politique tirée de l'Écriture Sainte* :

« Il n'était pas au pouvoir d'une enchanteresse d'évoquer une âme sainte, ni au pouvoir du démon, qui a paru, selon quelques-uns, sous la forme de Samuel, de dire si précisément l'avenir. Dieu conduisait cet événement, et voulait nous apprendre que, quand il lui plaît, il permet qu'on trouve la vérité par des moyens illicites, pour la juste punition de ceux qui s'en servent.... C'est ainsi que Saül trouva dans sa curiosité la sentence de sa mort. »

Bossuet était en cela d'accord avec une autorité encore plus haute que la sienne, celle de l'*Ecclésiaste*, où il est écrit, XLVI, 23 :

« Après cela, Samuel mourut, et il déclara et fit connaître au roi que la fin de sa vie était proche ; il éleva sa voix du fond de la terre et prophétisa pour détruire l'impiété de la nation. »

La conclusion de M. de Mirville, examinant après tant d'autres ce problème avec sa sagacité et son érudition habituelles, sera la nôtre :

« Que ce grand drame de Saül serve au moins à nous intimider nous-mêmes, et surtout à intimider nos Saüls de club et de salon ; qu'ils sachent que plus d'un nécroman de nos jours fait monter des dieux auxquels il était loin de s'attendre, et qu'à plus d'un il fut prophétisé : « Demain tu seras avec « moi. »

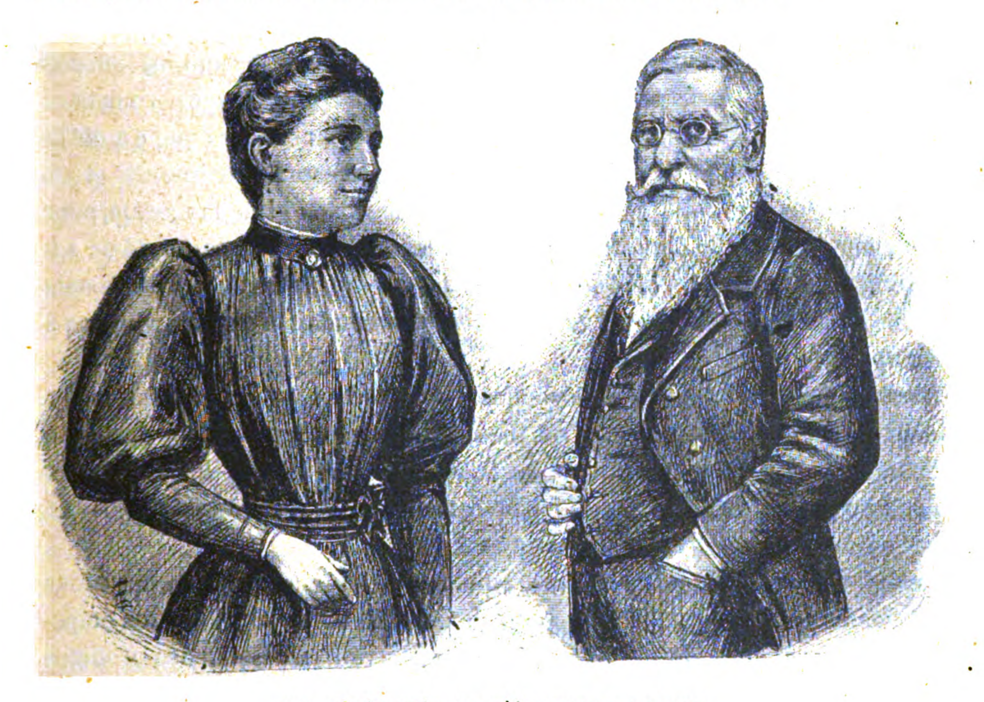
La sentence du *Deutéronome* ne cesse de peser sur les nécromanciens présents ou à venir :

« Qu'il ne soit trouvé entre vous aucun qui consulte les morts ; quiconque le fera sera en malédiction et opprobre auprès du Seigneur son Dieu. »

Cet esprit de Python, que nous venons de voir en exercice dans le récit de la Bible, nous le retrouvons avec les mêmes caractères dans le Nouveau Testament (*Actes*, ch. XVI), et servant ici encore, malgré lui, par la volonté de Dieu, au triomphe de la vérité.



« Nous rencontrâmes à Philippes, dit l'écrivain sacré, une jeune fille ayant un esprit de Python, par lequel elle rapportait beaucoup d'argent à ses maîtres en devinant. Et cette fille suivait Paul et nous, en criant : « Ces « hommes sont les serviteurs du Dieu tout-puissant, ils vous annoncent la voie « du salut. » Elle faisait cela depuis plusieurs jours ; mais, cette fois, Paul s'impatientant se retourna et dit à l'esprit : « Je t'ordonne, au nom de Jésus-Christ, de sortir de cette fille. » Et à l'instant même il sortit. »



LES CÉLÉBRITÉS DE L'ÉVOCATION SPIRITE

Mistress Davies **A. Russel Wallace**

La nécromancie semble reprendre une nouvelle vigueur, au moment même où paraissait sur la terre Celui qui devait abolir ici-bas le règne de Satan, et arracher le genre humain à ses prestiges et à ses faux miracles. Rien de plus naturel que de voir le démon redoubler alors de rage et s'efforcer désespérément de lutter, par toute la puissance qui était en lui, avec les miracles du Christ et de ses apôtres. Nous en avons vu déjà un exemple frappant dans Simon le magicien, essayant d'opposer ses prestiges aux miracles de Pierre, et produisant à peu près dès lors tous les phénomènes extraordinaires opérés de nos jours par les palladistes. La nécromancie jouait un grand rôle dans ses prodiges : « On le voyait, dit Anastase le Sinaïte (un témoignage à ajouter à tous ceux que j'ai déjà cités) faire apparaître dans



les festins des fantômes et des spectres, faire mouvoir les meubles d'un appartement par des esprits invisibles. Il se disait escorté par des multitudes d'ombres, auxquelles il donnait le nom d'âmes des morts. » (*Patrologie grecque*, t. 89, col. 523.)

Un autre mage de cette époque, non moins célèbre, et appartenant comme lui à cette même école d'Alexandrie d'où sont sortis les Gnostiques, ancêtres des Palladistes, a jeté un trop vif éclat, et est trop formellement exalté comme un des patrons, des ancêtres vénérés de la nouvelle secte satanique, pour que nous le passions sous silence (1). Apollonius de Tyane est un des maîtres reconnus de la nécromancie moderne, et d'autant plus volontiers qu'il passe pour un sage, un profond philosophe. On peut dire que ç'a été le triomphe de Satan de se concilier ainsi nombre d'esprits distingués et en apparence défenseurs des grands principes de la raison et de la morale, pour abriter derrière eux la scélératesse de ses desseins et la grossièreté de ses mensonges. Il a bien compromis le nom même de Socrate, en lui faisant ajouter foi à ce démon familier qui lui recommandait d'immoler un coq à Esculape.

Ainsi en fut-il de tous ces philosophes d'Alexandrie, qu'il induisit à mêler à leurs systèmes cosmogoniques ou théologiques les dogmes et les pratiques les plus absurdes de la théurgie et de la magie. Les Plotin, les Porphyre, les Jamblique, — cela est certain pour quiconque y regarde de près, — ne sont que des adeptes de la cabale et du satanisme.

Pendant qu'en Occident, à Rome, pullulaient les magiciens de carrefour et les médiums vulgaires, si bien qu'ils devenaient un fléau et que les empereurs étaient obligés de les expulser comme avait fait Saül, des prodiges plus relevés s'accomplissaient en Egypte et dans l'Orient sous le couvert de la philosophie et de la science; le grand thaumaturge, disciple de Pythagore, Apollonius de Tyane, étonnait le monde par ses miracles, et, comme disent nos spirites modernes, « rattachait de nouveau la terre au ciel, » c'est-à-dire à l'enfer, puisque nous le savons, pour les initiés, le ciel n'est que le royaume du dieu Lucifer.

Il est impossible, en effet, quand on a parcouru cet ensemble de prestigieuses merveilles qui composent la vie du magicien de Tyane, de n'y voir que de la jonglerie, de la prestidigitation, des tours de physique amusante, comme ceux d'un Robert-Houdin; on ne peut supposer, sans renoncer à toute espèce de certitude, que des milliers de témoins, qui ont ajouté foi à ces étranges phénomènes, aient été ou les dupes d'un impudent charlatanisme, ou les jouets d'une impossible hallucination.

(1) Tout dernièrement encore, M. Jules Bois, dans un poème intitulé : *la Porte héroïque du Ciel* (drame ésotérique), mettait Apollonius de Tyane à peu près sur le même rang que Jésus-Christ.



La renommée d'Apollonius a contrebalancé longtemps chez les derniers païens celle du Christ ; du temps même de saint Augustin, il s'en trouvait encore pour lui dire que les miracles d'Apollonius valaient ceux de Jésus ; à quoi le saint docteur répondait « qu'après tout, les démons pouvaient opérer certains prodiges qui, sans avoir la réalité de ceux des anges, leur ressemblaient néanmoins en apparence... Quant à ceux de Jésus, ajoutait-il, les Gentils qui s'en moquaient les eussent sans doute reçus pour très véritables, s'il se fût agi d'Apulée ou d'Apollonius. »

Apulée, l'auteur de l'abominable roman qui s'appelle l'*Ane d'or*, eût été très fâché de voir son nom accolé ainsi à celui du magicien de Tyane; il nous apprend lui-même, dans son *Apologie*, qu'accusé de magie, il se défendit d'être lui-même un Apollonius de Tyane, c'est-à-dire un véritable magicien.

La plupart de ceux qui n'ont voulu voir dans l'histoire d'Apollonius qu'une légende fabuleuse, depuis Lucien jusqu'à Louis Figuier, s'appuient sur cette considération, que cette histoire ne repose sur le témoignage d'aucun auteur digne de foi, la *Vie d'Apollonius*, par Philostrate, la seule source que nous ayons de sa biographie, n'étant, disent-ils, qu'un pur roman, à mettre à côté de l'*Ane d'or*, d'Apulée. Je regrette, avec M. de Mirville qui a trouvé et dit toute la vérité sur Apollonius, de ranger dans cette catégorie l'illustre défunt évêque d'Angers, Mgr Freppel. Encore celui-ci, comme honteux de son scepticisme, essaie de le pallier en concluant qu'il ne peut s'empêcher de reconnaître sur la figure grimaçante du magicien de Tyane « *le reflet d'une puissance surnaturelle*, qui se complaît à contrefaire les miracles de Dieu (1). » Si la vérité sur ce sujet paraissait à l'éloquent professeur de Sorbonne trop délicate et trop scabreuse pour son auditoire académique, j'avoue ne pas avoir les mêmes scrupules, et je ne puis m'empêcher de voir dans Apollonius, non pas un pâle reflet d'une puissance surnaturelle, mais la griffe même de Satan, singeant les miracles du nouvel Évangile, dans le but évident de retenir les âmes dans les erreurs et les turpitudes du paganisme. Ne nous lassons pas de répéter le mot de sain Augustin : « Tout ce qui s'opère de merveilleux et ne se rapporte point au culte du vrai Dieu n'est qu'illusion diabolique. »

Quant à la *Vie d'Apollonius* par Philostrate, sans que nous la considérions comme parole d'Évangile, et bien qu'écrite seulement au quatrième siècle, elle offre au lecteur judicieux et non prévenu toutes les garanties de sincérité que peut offrir l'ouvrage d'un disciple enthousiaste, travaillant sur des données authentiques, un journal écrit au jour le jour par un compagnon et intime ami du maître, Damis, dont les notes ont passé tout entières, uniquement remaniées pour le style et la forme, dans la rédaction de Philostrate.

(1) *Les Apologistes chrétiens au second siècle.*

Du reste, la vie d'Apollonius n'avait pas attendu le quatrième siècle et le livre de Philostrate pour être parfaitement connue du monde païen, au moins dans ses grandes lignes. Comment s'expliquer autrement l'immense renommée dont il jouit de son vivant et longtemps encore après sa mort ? Caracalla, élevant un *heroon* à sa mémoire; Alexandre Sévère mettant son buste entre ceux de Jésus-Christ, d'Abraham et d'Orphée ; Titus lui donnant rendez-vous du fond de la Palestine à Argos, en lui écrivant que son père et lui lui devaient tout; l'empereur Aurélien lui faisant construire un temple, en souvenir de son apparition sur les murs de Tyane et de son entretien posthume avec lui ? « Aurélien, dit l'historien Vopiscus, avait résolu de détruire la ville de Tyane, qui ne dut son salut qu'à un miracle d'Apollonius. Ce grand ami des dieux se présenta subitement à l'empereur au moment où il rentrait dans sa tente, sous l'extérieur qu'on lui connaissait de son vivant, et lui dit en langage pannonien : « Aurélien, si tu veux vaincre, abandonne « ces mauvais desseins à l'égard de mes concitoyens... » Aurélien connaissait parfaitement le visage d'Apollonius, dont il avait vu le portrait dans beaucoup de temples. Frappé d'étonnement, il lui promit à l'instant même portrait, statue et temple, et épargna les habitants de Tyane. »

Et Vopiscus ajoute : « Ces renseignements, que j'ai recueillis de la bouche des hommes les plus graves, je les ai relus ensuite dans les livres de la bibliothèque d'Ulpien. » Or, Vopiscus écrivait en 250, c'est-à-dire un siècle avant Philostrate.

Enfin, si Apollonius n'avait été qu'un fourbe ou un héros de roman, les Éphésiens ne lui auraient pas élevé une statue d'or comme à un dieu.

Avant de rappeler quelques-uns de ces prodiges fameux, dont le récit occupe un énorme volume dans Philostrate, remontons à la source, et disons quelques mots de l'initiation.

Apollonius, après s'être imbu des doctrines de Pythagore, de la métempsychose en particulier, s'était fait initier à l'art magique des Mages de Babylone, des Brahmanes de l'Inde et des Gymnosophistes de l'Égypte.

Sur l'initiation de Babylone, nous n'avons que quelques détails insignifiants; Damis, dans son journal, dit qu'il ignore ce que purent être les entretiens qu'il eut avec les mages : « car, lorsqu'Apollonius, dit Philostrate, allait trouver les mages, il lui défendait de le suivre. » Damis dit seulement qu'Apollonius se rencontrait avec les mages à midi et à minuit, et qu'un jour qu'il demandait : « Que faut-il penser des mages ? » il n'obtint pas d'autre réponse que celle-ci : « Ils savent beaucoup de choses, mais il y en a qu'ils ignorent. »

Chez les Brahmanes de l'Inde, Damis ne fut admis non plus qu'à voir les dehors et la fantasmagorie théâtrale de ce qu'on peut appeler une séance du Grand Conseil de l'Ordre.

« Quand Apollonius parut, dit Philostrate, les Sages l'accueillirent en lui

tendant la main. Iarchas seul resta sur le siège élevé où il était assis. Ce siège était fait d'airain noir et enrichi d'ornements d'or ; les sièges des autres Sages étaient aussi en airain, mais sans ornements, moins élevés, et placés au-dessous de celui d'Iarchas.

« Dès qu'il vit Apollonius, il le salua en langue grecque, et lui demanda la lettre du roi de l'Inde. Comme Apollonius s'étonnait de la prescience d'Iarchas, celui-ci ajouta : « Il y a dans cette lettre une omission qui a « échappé au roi ; il y manque un D ». Et cela ce trouva vrai.

« Il lut la lettre, puis dit à Apollonius : « Que pensez-vous de nous ? — Ce « que je pense ? ne l'ai-je pas assez fait voir par le voyage que j'ai fait pour « vous voir, et qu'aucun de mes concitoyens n'avait entrepris avant moi ? — « Et que croyez-vous que nous sachions de plus que vous ? — Je crois que « votre science est beaucoup plus étendue et plus divine que la mienne. « Mais si je ne trouve pas chez vous à augmenter mes connaissances, « j'aurai du moins appris une chose, c'est qu'il ne me reste plus rien à « apprendre. — Les autres hommes demandent aux étrangers qui ils sont « et pourquoi ils viennent. La première preuve de notre science, c'est que « nous savons qui nous arrive. Jugez-en tout d'abord. »

« Et il donne des détails sur la famille du père et de la mère d'Apollonius, sur tout ce qu'il avait fait à Egée, sur la manière dont Damis s'était attaché à lui, sur ce qu'ils avaient enseigné ou appris dans leur voyage : on eût dit qu'il les y avait accompagnés.

« Iarchas avait parlé sans s'interrompre, et sans la moindre obscurité.

« Apollonius demeura stupéfait : « Comment pouvez-vous savoir tout cela ? « s'écria-t-il. — C'est, répondit Iarchas, par une science à laquelle vous n'êtes « vous-mêmes pas tout à fait étranger, mais que vous ne possédez pas tout « entière. — Voudrez-vous bien me l'apprendre tout entière ? — Oui, tout « entière... — Vous connaissez donc la nature de mon esprit ? — Nous con- « naissons toutes les sortes d'esprits, et une foule d'indices nous les révè- « lent... Mais voici que midi approche, et il convient d'accomplir les cérémo- « nies sacrées. Commençons à remplir nos devoirs envers les dieux ; après « cela nous parlerons sur tel sujet que vous voudrez. Vous pouvez assister à « tout ce que nous allons faire. — Certes, je ferais injure au Causase et à « l'Indus, que j'ai franchis pour venir vers vous, si je ne rassasiais mes yeux « de toutes vos cérémonies. — Rassasiez-les donc, et suivez-nous. »

« Après s'être baignés dans une fontaine et s'être frotté la tête avec un parfum semblable à de l'ambre, ils se mirent en rond, formèrent un chœur et frappèrent la terre du bout de leur baguette ; et la terre, se gonflant comme les flots de la mer, les enleva en l'air à la hauteur de deux coudées.

« ...Après avoir accompli toutes les cérémonies sacrées, les Sages s'assirent sur leurs sièges. Alors Zarchas, s'adressant au jeune homme qui portait l'ancre :

« Apportez, lui dit-il, le trône de Phraorte (1), et que le sage Apollonius s'y « assoie pour s'entretenir avec nous. »

La conversation rapportée par Damis (2), roule en grande partie sur la transmigration des âmes, d'après Pythagore, système singulièrement prôné de nos jours par les héritiers d'Apollonius. Les Sages apprennent à Apollonius que dans sa vie antérieure il a été pilote d'un vaisseau égyptien. Puis, ils se mettent à faire l'apologie de Tantale, absolument comme nos spirites font celle de Caïn ou de Judas. En parlant de Tantale, Iarchas montrait à sa gauche une statue, haute de quatre coudées, qui avait l'air de tendre une coupe; dans cette coupe, pleine jusqu'aux bords, sans qu'une goutte en tombât, bouillonnait une liqueur en quantité suffisante pour étancher la soif d'un homme. Cette coupe ne se vide jamais, quel que soit le nombre de ceux qui y portent les lèvres.

Le roi (inférieur dans la hiérarchie secrète à Phraorte, dont il est question plus haut) étant survenu, les Sages restèrent assis, et le roi se présenta, tendant les mains vers eux comme un suppliant. Alors, Iarchas se leva et engagea le roi à prendre une collation. Celui-ci accepta : aussitôt quatre trépieds, semblables à ceux de Delphes, vinrent d'eux-mêmes ; au-dessus d'eux étaient des échansons en airain noir ; la terre se couvrit d'un gazon plus moelleux que tous les lits. Les mets se succédèrent d'eux-mêmes dans un plus bel ordre que s'ils avaient été disposés par des maîtres d'hôtel. Deux des trépieds fournirent le vin, les deux autres fournirent en abondance l'eau chaude et l'eau froide. Les échansons d'airain mêlaient l'eau et le vin et présentaient les coupes.

Le repas terminé, tous les convives s'abreuvèrent à la coupe inépuisable de Tantale. Puis, ils dormirent sur le lit tout préparé que la terre leur offrait, jusqu'au milieu de la nuit. A minuit, ils se levèrent et commencèrent par célébrer le rayon du Soleil, en se tenant en l'air comme ils l'avaient fait à midi.

Apollonius assista à plusieurs autres séances secrètes, « consacrées, dit Philostrate, à la science des astres, à la divination, à l'art de lire dans l'avenir ; on y faisait les sacrifices et les invocations les plus agréables aux dieux »... « A ces séances, nous dit Damis, Apollonius seul assistait avec Iarchas. Il en a profité pour les quatre livres qu'il a écrits sur l'astrologie et sur les sacrifices. Iarchas fit présent à Apollonius de sept anneaux qui portaient les noms des sept planètes, et Apollonius en mettait un chaque jour, selon le nom du jour. »

(1) Roi de l'Inde, qu'Apollonius avait visité dans son voyage, et qui lui avait donné une lettre de recommandation pour Iarchas.

(2) Qui n'y assista pas, mais qui la rapporte d'après le récit que lui en fit Apollonius.

Damis est loin de nous dire tout ; mais il nous en dit assez pour que son récit justifie ce jugement de Tillemont dans ses Mémoires sur l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles : « Si le récit de Philostrate a quelque chose de véritable, ces Brahmanes n'étaient pas des dieux, comme ils avaient l'insolence de le dire, mais d'infâmes magiciens ; et il ne faut pas douter, vu l'estime qu'Apollonius en témoigne toujours depuis, que dans les entretiens qu'il eut avec eux, où Damis même n'assista pas, il n'en ait appris de nouvelles manières de se familiariser avec les démons, et de trouver l'enfer sur la terre. »

Lorsqu'ils dirent adieu à Apollonius, ils l'assurèrent que non seulement après sa mort, mais de son vivant même, il serait un dieu pour la plupart des hommes.

Et Apollonius écrivait bientôt à Iarchas :

« — Votre sagesse m'a frayé le chemin du Ciel. Ce n'est pas en vain que j'aurai bu dans la coupe de Tantale. »

On voit aussi par là que de tout temps l'Inde a été un pays privilégié pour le satanisme.

« Parmi les prodiges d'Apollonius, un certain nombre se rattachent à la nécromancie ; je choisis le récit suivant, parce qu'on y voit l'intention évidente de singer les récits de l'Évangile.

Étant sur le territoire de Troie, il évoqua toutes les traditions que rappelaient ces lieux, et annonça l'intention de passer une nuit près du tombeau d'Achille.

Ses disciples essayant de l'effrayer, Apollonius leur dit : « Je n'ai rien de commun avec les Troyens, et je prétends bien avoir avec lui un entretien plus agréable que n'en ont jamais eu ses anciens amis. S'il me met à mort comme vous me l'annoncez, eh bien ! j'irai rejoindre Memnon et Cycnus, et peut-être Troie me donnera-t-elle, comme à son Hector, une fosse pour sépulture. »

Puis, il s'avança seul vers le tombeau, et ses compagnons retournèrent au vaisseau, comme il faisait déjà nuit.

Au point du jour, Apollonius revint les trouver et leur demanda : « Où est Antisthène de Paros ? » C'était un jeune homme qui depuis sept jours était venu à Troie se joindre à ses disciples. Antisthène se présenta. « N'avez-vous pas, lui demanda Apollonius, un peu de sang troyen dans les veines ? — Mes ancêtres étaient Troyens, répondit le jeune homme, et je me flatte d'appartenir à la famille de Priam, une race d'hommes de cœur. — Achille a donc raison de me défendre toute liaison avec vous. Il m'a chargé d'avertir les Thessaliens d'un grief qu'il a contre eux, et comme je lui demandais si je ne pouvais pas encore faire quelque chose qui lui fût agréable, il m'a répondu : « Ce sera de ne pas admettre, au nombre de vos disciples, le jeune

« homme de Paros ; car c'est un pur Troyen, et il ne cesse de chanter les « louanges d'Hector. » Et Antisthène quitta Apollonius.

Lorsqu'ils eurent remis à la voile, ses compagnons lui dirent : « Comment ! vous avez conversé avec Achille, vous avez appris de lui sans doute une foule de choses que nous ignorons, et vous ne nous en dites rien ! Vous ne nous faites pas même connaître sous quelle forme Achille vous est apparu... — Je vous dirai tout, répondit Apollonius, mais à la condition que vous ne me ferez pas le reproche de fanfaronnade. »

Tous les passagers se joignirent à Damis pour exprimer à Apollonius le désir d'entendre ce récit :

« Je n'ai pas, dit Apollonius, creusé une fosse, comme Ulysse ; je n'ai pas versé le sang des brebis pour évoquer l'ombre d'Achille. Je me suis borné à faire la prière que les Indiens m'ont dit qu'ils font à leurs génies : « O « Achille ! le vulgaire te croit mort, mais tel n'est pas mon sentiment, ni « celui de Pythagore, mon maître. Si nous avons raison, offre-toi à mes « regards sous la forme qui est aujourd'hui la tienne ; tu seras assez payé « de t'être montré à moi, si tu m'as pour témoin de ton existence présente. » J'avais à peine dit ces mots, que la terre trembla légèrement autour du tombeau, et je vis se dresser devant moi, haut de cinq coudées, un jeune homme couvert d'une chlamyde thessalienne, qui n'avait rien de cet air fanfaron que l'on prête quelquefois au fils de Pélée, mais grave et d'un visage qui n'avait rien que d'aimable. Sa beauté n'a pas encore été, selon moi, vantée comme elle le mérite... Peu à peu, il sembla que sa taille grandît, bientôt qu'elle fût doublée, enfin qu'elle fût plus haute encore. Je crus le voir haut de douze coudées, et sa beauté croissait avec sa taille. On voyait que sa chevelure n'avait jamais été coupée ; il l'avait conservée entière pour le fleuve Sperchius, le premier oracle qu'il eût consulté. Son menton avait gardé sa première barbe. — « C'est avec plaisir, me dit-il, « que je reçois la visite d'un homme tel que vous. Il y a longtemps que les « Thessaliens négligent de m'offrir des sacrifices. Je ne veux pas encore « écouter ma colère ; car, si je le faisais, ils périraient en plus grand « nombre que ne périrent autrefois les Grecs ici même. J'aime mieux les « avertir avec douceur de ne pas outrager mon ombre en lui refusant les « honneurs qui lui sont dus... Aussi je vous prie de rapporter mes paroles « à leur assemblée. »

Puis, Achille répondit complaisamment aux cinq questions que lui adressa Apollonius, questions de pure curiosité mythologique, et finit en lui recommandant la mémoire de Palamède : « Toi, Apollonius (car les sages sont « unis entre eux par une sorte de confraternité), aie soin de son tombeau, « et relève sa statue honteusement renversée ; tu la trouveras en Éolie, près « de Méthymne, dans l'île de Lesbos. » — « Après m'avoir donné ces ren-

SAINT-ETIENNE, IMP. CH. BOY, RUE DE LA LOIRE, 13 Le Gérant : P. PEYRE.





Au temple d'Ephèse, où Maxime évoqua des démons devant lui, le jeune Julien, saisi d'effroi, fit le signe de la croix, par une réminiscence machinale de ses premières croyances. (Page 166.)

seignements, dit Apollonius en terminant, et m'avoir parlé du jeune homme de Paros, il jeta une légère lueur et disparut ; déjà les coqs commençaient à chanter. »

En fidèle disciple de Pythagore, Apollonius, ai-je dit, professait la métempsychose, et ne manquait pas une occasion de se livrer à des prestiges pour faire croire à ce dogme diabolique. Un jour, il découvrait l'âme d'Amasis, ancien roi d'Égypte, dans un lion qui venait lécher ses pieds ; un

autre jour, à Tarse, celle de Télèphe le Mysien, dans le corps d'un enfant mordu par un chien enragé.

Il y a lieu de citer encore la fameuse descente d'Apollonius dans l'antre de Trophonius, un des oracles les plus mystérieux de la Grèce.

« Apollonius, dit Philostrate, s'en alla en Arcadie; tous ses admirateurs s'attachèrent à ses pas. Il y a dans le sol, près de Lébadée, une ouverture consacrée à Trophonius, fils d'Apollon; elle ne s'ouvre qu'à ceux qui y pénètrent pour consulter l'oracle. Elle ne se voit pas dans le temple, mais un peu plus haut sur la colline; elle est fermée par une barrière en fer. Pour y descendre, on s'assied auprès de l'ouverture, et l'on est comme tiré en bas. Ceux qui y pénètrent sont habillés de blanc; ils tiennent à la main des gâteaux de miel pour apaiser les serpents qui gardent l'entrée. La terre les rend à la lumière les uns tout près de l'ouverture, les autres fort loin; ils se trouvent transportés, les uns au-delà de la Locride et de la Phocide, les autres, et les plus nombreux, sur les frontières de la Béotie.

« Etant donc entré dans le temple, Apollonius dit: « Je désire descendre « dans l'antre de Trophonius pour consulter l'oracle. » Les prêtres s'y opposèrent; ils dirent au peuple qu'il ne fallait pas permettre à un magicien de pénétrer les mystères de Trophonius. Ce jour-là, Apollonius parla philosophie près de la fontaine Mercyna. Quand le soir fut venu, il se présenta à l'ouverture de l'antre avec les jeunes gens qui le suivaient, enleva quatre des barreaux qui en fermaient l'entrée, et s'enfonça sous terre avec son manteau. Cette résolution fut si agréable à Trophonius, qu'il apparut lui-même aux prêtres pour leur reprocher d'avoir traité Apollonius comme ils l'avaient fait, et leur ordonna de se rendre à Aulès, leur annonçant qu'il sortirait de l'antre en cet endroit d'une manière plus merveilleuse qu'il n'était arrivé à aucun homme. Apollonius sortit de dessous terre le septième jour, après avoir séjourné bien plus longtemps que n'ont coutume de le faire les autres hommes. Il tenait en main un livre contenant les préceptes de Pythagore. Ce livre est déposé à Antium, où il est l'objet d'une grande curiosité.

La mort d'Apollonius, arrivée à l'âge de quatre-vingt-dix ans, selon d'autres de plus de cent ans, appartient à la légende. Les uns le font mourir à Ephèse, d'autres à Crète. Selon les Crétois, Apollonius entra dans le temple de Dictynne (ville de l'île de Rhodes) dont les richesses sont gardées par des chiens féroces; ces chiens, au lieu d'aboyer à son approche, vinrent le caresser. Les gardiens du temple, cependant, arrêtèrent Apollonius comme magicien et comme voleur et le chargèrent de chaînes. Apollonius se dégagea pendant la nuit, et, appelant les gardiens pour qu'ils n'en ignorassent, il courut aux portes du temple qui s'ouvrirent, et qui, aussitôt qu'il les eut franchies, se refermèrent. On entendit alors des voix de jeunes filles qui chantaient: « Quittez la terre; allez au ciel! »



Tel est l'homme dont la renommée se perpétua longtemps encore chez les païens, et que les magiciens modernes ont toutes les raisons du monde de reconnaître comme un de leurs maîtres et modèles. Quant aux chrétiens, ils feront bien de s'en tenir à ce jugement du grand saint Athanase : « Jusqu'à aujourd'hui, dit-il (question XXIII), on sacrifie à Apollonius, on lui adresse des vœux soit contre les animaux nuisibles, soit contre les inondations et tous les périls qui menacent la société. Par lui, les démons ont fait toutes ces merveilles, non seulement pendant sa vie, mais encore après sa mort ; demeurant à ses autels, ils ont continué de les faire en son nom, pour mieux séduire et fasciner ceux qu'ils veulent attirer. »

Enfin, il est bon de rappeler encore en quelle grande vénération les palladistes tiennent Apollonius de Tyane ; c'est un de leurs patriarches, un de leurs saints ; sa statue est dans plusieurs Parfaits Triangles ; il est invoqué fréquemment par les Mages Elus, qui se placent sous son patronage.

Plus loin, j'aurai à raconter, dans ce chapitre, l'émouvante apparition faite sous sa forme par un diable, à la suite d'une évocation du F.·. Constant.

C'est aussi de l'alphabet secret dit des Mages, attribué à Apollonius de Tyane, que tous les occultistes, des diverses écoles, se servent ; c'est par la valeur des lettres de cet alphabet que les Ré-Théurgistes Optimates interprètent les mystères du *Livre Apadno*, et le nom même que, d'ores et déjà, les lucifériens donnent à l'Ante-Christ, dont ils annoncent la venue pour le 29 septembre 1995, est : APOLLONIUS ZABAH, nom dont le total des lettres donne exactement le nombre mystique 666.

Après Apollonius de Tyane, il est un autre sataniste de haute importance dont il est nécessaire de parler, et qui est, lui aussi, fréquemment invoqué et évoqué dans les triangles.

Malgré tous les efforts du démon pour contrebalancer par les miracles de ses adeptes ceux des apôtres et de leurs successeurs, le Christianisme marchait à pas de géant à la conquête du monde ; le vieil empire romain, dans la personne de Constantin, s'inclinait devant la croix, et il semblait que c'en fût bien fini pour toujours du vieux levain de paganisme que Satan avait réussi à entretenir jusque-là parmi les rhéteurs et les beaux esprits de la décadence.

L'enfer cependant ne se résignait pas à abandonner la partie ; déjà il avait en vain déchaîné contre l'Église cette tourbe impure de lucifériens déguisés, connus sous le nom de Gnostiques, et qui, tour à tour, s'abattaient dans la risée et le mépris sous les anathèmes des disciples du Christ. Le règne de Satan semblait toucher à sa fin. Aux grands maux les grands remèdes, et une tentative désespérée fut essayée par l'enfer, pour ressusciter en face de l'Église triomphante, le cadavre du paganisme qui tombait en putréfaction.

Il trouva pour cette œuvre l'homme le mieux fait pour la faire réussir, si elle avait été viable : Julien l'Apostat.



Nous devons nous arrêter quelque peu sur cette entreprise extraordinaire, parce que nous y retrouverons déjà ébauchée l'organisation satanique qui fonctionne aujourd'hui sous nos yeux, et que je me suis proposé d'arracher au mystère ténébreux dont elle s'enveloppe et se couvre. Sous d'autres noms, c'est toujours le vieux paganisme, avec ses erreurs et ses infamies, que Satan essaie de ressusciter aujourd'hui, réservant à ses élus suprêmes de se poser sans voiles devant leurs adorations comme le dieu véritable du monde.

Voyons donc ce qu'a été en réalité ce Julien, dont notre siècle a maintes fois essayé la réhabilitation, et que nos magiciens modernes ont inscrit au premier rang des saints de leur calendrier. Ils lui devaient bien cet honneur ; car, en effet, peu de révoltés contre le Christ et son Église ont été aussi évidemment, aussi brutalement les suppôts et les instruments de Satan.

Ses prédécesseurs chrétiens, depuis Constantin, avaient par leurs édits proscrit la magie ; Julien la remit en honneur, en fit la règle unique de sa vie et ne se proposa qu'un seul but : relever les autels et le culte de Satan.

On sait comment Julien, confié par son cousin, l'empereur régnant Constance, à des maîtres chrétiens, élevé même en vue du sacerdoce, conçut dès sa plus tendre jeunesse une violente et profonde aversion contre le christianisme, et consomma son apostasie dans son cœur longtemps avant de la professer en public.

Saint Grégoire de Nazianze, qui le vit de près, puisqu'il fut son condisciple à Athènes, a raconté, dans ses éloquents *Discours contre Julien*, une anecdote merveilleuse de son enfance ; il avait alors quatorze ou quinze ans, et demeurait avec son frère Gallus au château de Marcellum, en Cappadoce. Les deux frères ayant voulu bâtir en commun une chapelle sur le tombeau de saint Mamas, les travaux de Julien furent arrêtés et détruits par une main invisible, comme si le saint martyr de Cappadoce eût voulu repousser les hommages d'un ennemi caché.

Gallus nommé César, Julien resta seul et alla étudier à Constantinople. Là, il suivit en secret les leçons du rhéteur païen Libanius qui lui étaient interdites, et, comme dit ce dernier dans le pompeux éloge qu'il a fait de son disciple, « trempa ses lèvres aux sources plus pures et plus saines de la vérité, disant adieu aux contes ineptes (l'enseignement chrétien) dont il avait été nourri, et rétablissant dans son âme, comme dans un temple, les images méconnues des dieux. Cependant il dissimulait ses sentiments intimes. Appartenant au fond à ces dieux, nouvellement révélés à sa piété, il semblait toujours esclave des enseignements de son enfance. »

Les sciences occultes piquèrent dès lors fortement sa curiosité. Il sollicita l'autorisation de visiter les écoles d'Orient, dans l'intention surtout de s'y livrer aux recherches de l'art divinatoire, à l'étude de l'astrologie et de la magie.

Pergame surtout, où, selon le mot d'Eunape, les autels de Plotin fumaien encore, l'attirait. Là vivaient encore les restes de cette fameuse école d'Alexandrie, d'où étaient sorties la plupart des sectes gnostiques. Le vieil Edésius, dernier disciple de Jamblique le thaumaturge, y tenait école; autour de lui brillaient à la fois, comme philosophes et magiciens, Eusèbe de Myndo, Priscus, Chrysanthe et Maxime d'Ephèse. On y apprenait une science mystérieuse, dont le dernier terme était de donner à ses adeptes des pouvoirs surhumains.

Dans un de ses ouvrages, Julien raconte que le Soleil, invoqué par lui, lui parla en ces termes :

« — Vous êtes jeune, et n'êtes pas encore initié. Faites-vous donc initier, et purifiez-vous de toutes les souillures de l'impiété (du christianisme); par considération pour vos ancêtres (païens), nous voulons purifier votre famille. C'est vous que nous réservions à cette œuvre pour laquelle vous avez été revêtu d'un corps mortel; en nous obéissant, vous deviendrez vous-même un dieu. »

Dès lors, Julien n'avait plus respiré qu'après cette bienheureuse initiation qui lui donnerait les moyens surnaturels de satisfaire son immense ambition, d'arriver à l'empire et de restaurer dans le monde romain les autels du paganisme sur les ruines de ceux du Christ; faire disparaître Constance et abolir le règne du Nazaréen, telle fut dès lors son unique pensée.

On devine avec quel enthousiasme il fut accueilli par ces philosophes, qui, eux aussi, ne rêvaient que la restauration du paganisme et l'anéantissement de cette religion nouvelle devant laquelle leurs oracles s'étaient tus et leurs magiques prestiges éclipsés. Partout, sur son passage, Julien ne rencontre que des encouragements, des pronostics favorables à ses desseins.

A Pergame, chacun des mages se le renvoie de main en main, afin d'exciter encore, si possible, son exaltation et son délire. Le vieil Edésius lui dit : « Ah! si vous aviez jamais le bonheur d'être initié à nos mystères, vous rougiriez d'être homme, vous ne pourriez plus souffrir ce nom. Que je voudrais que Maxime fût ici! Mais il est à Ephèse. Priscus est en Grèce; il n'y a ici avec moi qu'Eusèbe et Chrysanthe. »

Maxime avait recueilli directement les traditions de Jamblique; il était reconnu par les autres initiés comme le maître et le chef des thaumaturges. Dans le temple d'Hécate, on l'avait vu, après avoir brûlé l'encens et murmuré quelque hymne mystérieux, opérer des prodiges : l'image dea déesse avait d'abord souri, puis ri aux éclats; à son ordre, les torches qu'elle tenait dans ses mains s'étaient enflammées. « Chrysanthe, nous dit Eunape, le véridique historien de ces mystérieux personnages, était, avec Maxime, uniquement occupé à produire des prodiges par l'apparence du souffle divin. » Maxime était bien l'homme qu'il fallait à Julien : « Enfin, s'écria-t-il, j'ai

découvert celui que je cherchais depuis si longtemps! » Il allait enfin nager en plein satanisme, voir les statues se mouvoir, les spectres se lever, entendre la foudre retentir dans le temple des dieux.

Cependant, on veut mettre sa foi à l'épreuve; on essaie de le dégoûter de la magie de Maxime, afin d'exciter son zèle et de lui inspirer le désir d'en savoir davantage. Eusèbe fait l'office de modérateur; dans ses conférences avec Julien, il insiste à dessein sur la distinction qu'il faut établir entre les vrais prodiges venant des dieux, et les impostures qui fascinent et illusionnent les sens au moyen de la prestidigitation. Mais plus il s'efforce de faire passer Maxime à ses yeux pour un charlatan, plus s'enflamme en Julien le désir de le connaître; il brûle d'aller à Ephèse rejoindre Maxime.

Que se passa-t-il à Ephèse entre Maxime et Julien? Nous en savons quelque chose par Théodore et Libanius. Selon le récit de Théodore, Maxime conduisit Julien dans un temple, et là évoqua les démons en sa présence. Après beaucoup de cérémonies et d'invocations, Satan paraît sous des formes épouvantables. Saisi d'effroi, par une réminiscence machinale de ses premières croyances, Julien fit le signe de la croix, et tout disparut. Maxime, alors, le réprimanda vivement d'avoir ainsi troublé la cérémonie : « Ne vous imaginez pas, lui dit-il, que ces esprits appréhendent le signe de la croix, ni que ce soit la figure de ce signe qui les ait chassés d'ici; c'est qu'ils ont détesté votre action, et ils se sont retirés pour témoigner l'horreur qu'ils en éprouvaient. »

Julien n'eut pas de peine à être convaincu, et cette expérience acheva de le confirmer dans son apostasie.

« Dès lors, dit Libanius, Julien brisa, comme un lion furieux, tous les liens qui l'attachaient au christianisme. Il résolut d'effacer de son front les stigmates de son baptême; ces démons, dont on avait voulu l'affranchir, étaient vraiment les dieux trois fois saints, les dieux immortels. Maxime consacra à Mithras un taureau, symbole du taureau équinoxial que le dieu égorge au printemps et dont il répand sur la terre le sang fécondant. Il supplia l'âme du monde de rejeter sur l'innocente victime la peine que Julien avait encourue en faisant profession d'athéisme (c'est-à-dire de christianisme). Il creusa une fosse en chantant des hymnes au Soleil et en accomplissant les cérémonies d'usage; puis, Julien descendit dans la fosse sur laquelle Maxime égorgea le taureau. Julien en sortit couvert de sang, mais lavé par ce sang de toutes ses souillures chrétiennes. Dès lors, son projet bien arrêté fut de détruire le christianisme, s'il arrivait jamais au pouvoir. »

Désormais, Julien s'attacha particulièrement à Maxime, qu'il fit le confident de tous ses desseins. Chrysanthe les rejoignit bientôt à Ephèse, et les deux théurges remplirent son esprit de leur science magique sans le rassasier. Non content de leurs enseignements « qui pouvaient à peine, dit Eunape,



satisfaire sa curiosité, » il voulut être initié aux mystères d'Eleusis. Il arriva en Attique en mai 355.

L'idolâtrie, avec ses mystères diaboliques, s'était réfugiée à Eleusis, comme dans une espèce de forteresse. C'est là que le soir, après une journée passée aux écoles d'Athènes, on voyait Julien se rendre au temple de la déesse où siégeait le pontife le plus renommé de la Grèce, l'hiérophante, le correspondant actif de tous les philosophes asiatiques. « Il ne m'est pas permis, dit Eunape, de donner le nom de cet hiérophante, parce qu'il a initié l'auteur de ce livre aux arcanes sacrés. »

Saint Grégoire de Nazianze, alors condisciple de Julien, avec saint Basile, aux écoles d'Athènes, nous a laissé du futur empereur ce fidèle portrait :

« Il était d'une taille médiocre et avait les cheveux bouclés, la barbe hérissée et pointue, les yeux vifs et pleins de feu ; toute sa personne était bien formée ; mais les défauts de son esprit altéraient ce que la nature avait mis d'agréments dans ses traits. Sa tête était dans un mouvement continuel ; il haussait et baissait sans cesse les épaules. La vivacité de ses regards toujours errants et incertains avait quelque chose de rude et de menaçant ; sa démarche était chancelante. Il portait dans ses traits et ses éclats de rire un air de raillerie et de mépris. Des distractions fréquentes, des paroles embarrassées, et autres caprices, des questions sans ordre et sans réflexion dont il n'attendait pas la réponse, qui se croisaient les unes les autres sans méthode et sans solidité, marquaient assez les désordres de son âme. » — « Quel monstre l'empire nourrit dans son sein ! disait Grégoire en le montrant à ses amis ; fasse le ciel que je sois un faux prophète ! »

A dater de son initiation, il s'établit entre Julien et le chef de la théurgie, Maxime, l'union la plus étroite. Maxime fut son indispensable confident et le principal inspirateur de ses crimes.

« Je ne vis pendant votre absence, lui écrivait Julien, que dans le moment où je lis vos lettres ; nous sommes unis l'un à l'autre par des liens plus étroits que ceux de l'hospitalité. » Il est avéré que Maxime trempa, en effet, dans toutes les entreprises criminelles de l'apostat. Valentinien, parvenu à l'empire, se souvint que Maxime l'avait desservi auprès de Julien, et le fit enfermer ; relâché, il fut arrêté de nouveau comme magicien, et puni du dernier supplice pour avoir égaré Julien par ses conseils et ses prestiges.

Selon Eunape, Maxime, dans une de ses cérémonies magiques à Ephèse, lui avait formellement promis l'empire. Dès l'an 355 ou 356, dans une lettre à Thémistius, Julien exposait clairement ses secrets desseins : « J'ai besoin plus que jamais de votre secours et de celui des autres philosophes. Vous devez tous me seconder, puisque je combats à votre tête, et que je m'expose pour vous. Le monde attend avec raison que je ferai plus que n'ont fait Solon, Pittacus et Lycurgue. »

En même temps, pour déjouer tout soupçon et désarmer la colère de Constance, il remplissait assidûment ses fonctions de lecteur à Nicomédie, se faisait raser, se couvrait d'un froc. « Le lion, dit Libanius, empruntait la peau d'un vil animal » ; il parvint ainsi à rassurer Constance, à rassurer son frère Gallus ; il est probable que le secret des conciliabules de Nicomédie, de Pergame, d'Ephèse et d'Athènes ne transpira pas jusqu'en Italie.

Nous ne suivrons pas Julien, devenu César, dans ses campagnes victorieuses contre les barbares, Germains ou Francs, envahissant la Gaule romaine, campagnes dont il rapportait tout le succès à la protection de Bellone, la déesse de la guerre. A son entrée dans les Gaules, une vieille femme aveugle s'écria prophétiquement qu'il relèverait les temples des dieux. Les Thermes de Julien, dont Paris a conservé les ruines, furent témoins des entretiens que le disciple de Maxime avait journellement avec les puissances infernales.

« Le César, au moyen des daimons, dit Libanius, savait tout ce qui se passait jusqu'aux extrémités du monde, et, son corps ne lui permettant pas de s'élever jusqu'au ciel, les dieux descendaient sur la terre pour converser avec lui. Ils étaient son conseil et sa garde. »

Cependant, l'exécution des oracles qui lui assuraient l'empire tardait trop au gré de son impatience. Sans attendre la mort de Constance, il résolut de s'emparer du pouvoir. Pendant une nuit, les soldats courent aux armes, bloquent le palais et proclament Julien auguste (avril 360). Nous savons par Eunape toute l'histoire de cette conspiration militaire, et comment Julien se couronna lui-même, tout en protestant de son innocence et en se posant en victime de la violence qui lui était faite. Jamais conjuration ne fut mieux démontrée. Eunape nous révèle que le grand-prêtre d'Eleusis fit à cette occasion un voyage dans les Gaules et ne fut point étranger à cette révolution. Constance ne consentant point à partager l'empire avec cet auguste improvisé, sa mort fut dès lors résolue. Ammien Marcellin raconte qu'une nuit, Julien, à demi-éveillé, vit un fantôme brillant qui répéta plusieurs fois ces quatre vers en langue grecque :

« — Lorsque Jupiter sera à l'extrémité du Verseau, et que Saturne entrera dans le 25e degré de la vierge, Constance, empereur d'Asie, finira tristement ses jours. »

Au moment même où il perdait sa femme Hélène, sœur de Constance, qu'on l'a soupçonné d'avoir empoisonnée, il s'amusait, au moyen de la science augurale et des songes, à présager le prochain trépas de Constance.

Quoi de plus clair que cette lettre écrite par Julien à son médecin Orébase, peu de temps avant son départ des Gaules :

« Je viens d'avoir un songe, que je regarde comme une prédiction certaine. Je voyais un arbre très haut. Il sortait de sa racine un jeune arbuste... Je



La première apparition de Lucifer à mistress Davies, de Norwood, alors qu'elle avait 16 ans : Satan, sous la forme d'un tout jeune enfant, sauta sur le lit et s'y tint debout, riant et la défiant. (Page 180.)

m'approche, et je trouve l'arbre renversé. Le rejeton ne l'était pas ; mais il paraissait se tenir en l'air. Mes alarmes ont redoublé : « Quel arbre ! ai-je « dit ; le rejeton court grand risque de périr avec lui. — Rassurez-vous, m'a « dit alors un inconnu, le jeune arbuste ne fera que croître et se fortifier. »

« Julien, dit saint Grégoire de Nazianze, pouvait bien savoir la mort de Constance, puisque Julien était l'auteur de cette mort. »

Le voilà donc marchant en armes contre Constance, en attendant l'heure si

désirée de son trépas. A son entrée dans l'Illyrie, il rejette complètement le masque, et abjure publiquement le christianisme. « Les dieux m'ordonnent, écrit-il, de rétablir leur culte dans toute sa pureté ; je leur obéis de tout mon cœur. » Le jour de l'Epiphanie (6 janvier 361), par un dernier acte d'hypocrisie, il s'était encore associé aux prières des chrétiens.

Il se préparait à attaquer la Thrace, lorsque Constance mourut subitement en Cicilie (3 novembre 361). Au moment même où il expirait, un soldat tombe en aidant Julien à monter à cheval ; aussitôt on entendit Julien s'écrier : « Il est par terre celui qui m'a élevé au faîte. »

On sait le reste : comment sur les pas de Julien, les autels des idoles se relevèrent, comment le palais du nouvel empereur devint le réceptacle de toutes les superstitions, de toutes les impuretés païennes, le théâtre des pratiques les plus odieuses de la magie satanique. Julien étalait sans pudeur les images de la débauche, en allant adorer les dieux immortels « entouré de courtisanes », dit Ammien. La cour était pleine de philosophes et de gens perdus, reconnaît Gibbon. On voyait à Constantinople les statues de ses bâtards.

Dans plusieurs de ses lettres, Julien lui-même parle, en termes couverts, de certaines cérémonies mystérieuses, pratiquées dans l'ombre de la nuit, de sacrifices aux dieux mânes, aux dieux infernaux. Sa prédilection pour le culte de Cybèle, la mère des dieux, est assez significative. On connait l'histoire de cette déesse et du berger Atys, qui, ayant un jour préféré une nymphe à la déesse, fut mutilé par Cybèle : en mémoire de ce haut fait, ses prêtres se faisaient la même mutilation ; les païens eux-mêmes les regardaient comme infâmes. Un des plus grands éloges que Libanius a faits de Julien, c'est de nous le montrer « en commerce avec les daimons, instruit par les daimons, assis avec les daimons ».

Voici, tracé par saint Chrysostome, le tableau de la cour de Julien :

« Une fois empereur, Julien découvrit au grand jour la superstition qu'il avait jusque-là tenue secrète. De toutes parts furent envoyés des édits ordonnant que les temples des idoles fussent restaurés, leurs autels relevés, les anciens honneurs rendus aux démons. Magiciens, opérateurs de prestiges, devins, aruspices, ménagyrtes, tous les marchands de prodiges accoururent de tous les coins du monde ; on vit le palais lui-même se remplir d'infâmes et de vagabonds. Ceux qui autrefois mouraient de faim, ceux qu'on surprenait en flagrant délit de maléfices et d'empoisonnements, ceux qui pouvaient à peine gagner leur vie dans des métiers sordides, devenus prêtres et devins sacrés, furent en grand honneur. L'empereur conduisait autour de lui, à travers la ville et les faubourgs, un troupeau d'hommes efféminés et de prostituées arrachées à leurs repaires ; le cheval impérial et les prétoriens suivaient de loin par derrière. Hommes perdus et femmes perdues, tout le troupeau des



débauchés. entourant l'empereur placé au milieu d'eux, parcouraient ainsi le forum, en proférant les paroles et poussant les éclats de rire qui conviennent à des gens de cette espèce. Nous savons que toutes ces choses paraîtront incroyables à la postérité. Mais pour ceux qui survivent encore à ce temps et qui les ont vues, il n'est pas besoin qu'on les rappelle. Oui, il existe des vieillards, et même des jeunes gens qui ont vu ces infamies ; qu'ils me démentent, si j'ai exagéré le récit de ces horreurs... Il n'y a rien d'étonnant que ce malheureux qui s'était abandonné aux démons pour être leur jouet, n'ait pas eu honte de choses dont se glorifiaient les dieux qu'il adorait. Rappellerai-je les nécromancies et les meurtres d'enfants ? Oui, ces sacrifices, que les hommes osèrent offrir avant l'avènement du Christ, et qui avaient cessé depuis, il entreprit de les restaurer, mais non en public ; car, bien qu'il fût empereur, et agissant en tout à sa guise, cependant l'impiété et la férocité de ce crime surpassait encore la grandeur de son pouvoir. Et cependant, ils ont osé le commettre ! »

Un des principanx caractères du satanisme de Julien fut le soin qu'il prit de singer en tout les pratiques du christianisme qu'il avait résolu de tuer avec l'arme du mépris et du ridicule. Souverain pontife de l'hellénisme, il fait comme les apôtres ; il écrit des lettres pastorales aux pontifes subalternes de l'empire : « Il est honteux, écrit-il à un pontife de Galatie, qu'aucun juif ne mendie, et que les impies Galiléens, outre leurs pauvres, nourrissent encore les nôtres, que nous laissons manquer de tout. » Ce n'est pas sans raison que saint Grégoire de Nazianze l'appelle « le singe du christianisme. »

Si Julien put se faire un instant illusion sur le succès de sa tentative de restauration du paganisme, cette erreur ne fut pas de longue durée, et bientôt il s'aperçut de la vanité de cette infernale entreprise. En mainte contrée, le réveil de l'idolâtrie trouvait des résistances invincibles ; le ciel même s'en mêlait, et le Galiléen faisait sentir au champion de Satan la force de son bras.

Gallus avait fait transférer le corps du saint martyr Babylas d'Antioche à Daphné, dans une basilique voisine du temple d'Apollon. Depuis cette translation, l'oracle d'Apollon était muet. Selon Libanius, le voisinage du « mort » incommodait le dieu de la jeunesse et de la poésie. Julien ne pouvait manquer de venir au secours du dieu, et le débarrasser d'un si incommode voisin. Il faut l'entendre lui-même, racontant le triste abandon de ce sanctuaire de Daphné :

« Vers le dixième mois arrive l'ancienne solennité d'Apollon, et la ville (Antioche) devait se rendre à Daphné pour célébrer cette fête. Je quitte le temple de Jupiter Casius, et j'accours, me figurant que j'allais voir toute la pompe dont Antioche est capable. J'avais l'imagination remplie de parfums, de victimes (les habitants d'Antioche appelaient Julien, par dérision, le



victimaire), de libations, de jeunes gens revêtus de magnifiques robes blanches, symbole de la pureté de leur cœur; mais tout cela n'était qu'un beau songe. J'arrive dans le temple, et je n'y trouve pas une victime, pas un gâteau, pas un grain d'encens. J'en suis étonné; je crois pourtant que les préparatifs sont au dehors, et que, par respect pour ma qualité de souverain-pontife, on attend mes ordres pour entrer. Je demande donc au prêtre ce que la ville offrira dans ce jour si solennel. « Rien, me répondit-il, voilà seule- « ment une oie que j'apporte de chez moi; car la ville n'a rien offert « aujourd'hui. »

On comprend le courroux de Julien : il fit « purifier » le lieu et transporter les restes de saint Babylas dans l'intérieur d'Antioche. Le lendemain, le temple de Daphné et la statue d'Apollon furent réduits en cendres par le feu du ciel. On appliqua les prêtres du dieu à sa question, ainsi qu'un grand nombre de chrétiens : « Pour moi, ajoute Julien, j'étais persuadé qu'Apollon avait abandonné ce temple. La première fois que j'y entrai, la statue me le fit connaître tout d'abord. Si quelqu'un refuse de m'en croire, je prends le Soleil à témoin de ce que j'avance. »

Sous prétexte de venger la majesté d'Apollon, Julien fit piller la principale église d'Antioche et enlever les vases sacrés.

Julien rencontra encore le bras du Galiléen, lorsqu'il essaya de relever le temple de Jérusalem; des flammes sortirent de terre et consumèrent matériaux et ouvriers.

Malgré tous ses efforts et le concours de l'enfer, la grande entreprise de Julien échouait piteusement; il n'avait fait que galvaniser un cadavre.

Il voulut alors chercher une consolation à son échec en se jetant dans une vaste entreprise guerrière contre la Perse; il brûlait de joindre le surnom de *Parthique* à ses anciens trophées des Gaules. Il comptait, pour le succès de cette guerre, sur le secours de ses dieux. Entraîné par la fougue de son caractère et les funestes conseils de Maxime, il ne connut pas d'obstacles, jusqu'à ce que, s'étant avancé au delà du Tigre, dans un pays changé par les Perses en un désert, après une bataille gagnée sur l'ennemi qu'il s'acharnait à poursuivre, il fut atteint par un javelot parti d'une direction inconnue, et mourut de sa blessure vers le milieu de la nuit du 26 au 27 juin 163, remplissant sa main de son sang, qu'il lança contre le ciel en poussant ce cri de rage : « Tu as vaincu, Galiléen ! »

Peu de temps auparavant, étant à Corres, Julien, au témoignage de Théodoret, qui résidait près de cette ville, s'était introduit secrètement dans le temple de la Lune, et lui avait immolé une femme « qui fut trouvée, après le départ de Julien, suspendue par les cheveux, les mains étendues, le ventre ouvert. » Julien avait fouillé ses entrailles pour y chercher des augures de sa victoire sur les Perses.

Après sa mort, on trouva dans son palais des coffres pleins de têtes et des puits pleins de cadavres. « Je passerai sous silence, dit saint Jean Chrysostome, le fleuve Oronte et les morts immolés pendant la nuit, que l'empereur y cachait, les cadavres amoncelés dans les souterrains et les parties les plus secrètes du palais, et ceux qui pourrissaient dans les puits et les fossés..... »

La chute de Julien lui fut en quelque sorte prédite à lui-même par le démon ; ce qui prouve bien que, lorsque le diable pronostique vrai, c'est Dieu qui se sert de lui comme instrument et l'oblige à faire connaître l'avenir.

C'était la veille de sa mort, dans la nuit du 25 au 26 juin. Après quelques moments d'un sommeil inquiet et léger, rapporte Ammien Marcellin (l'un de ses historiens païens), Julien s'était éveillé selon sa coutume pour composer; car il était encore auteur, même au milieu des soucis d'une guerre où son armée ne trouvait partout devant elle que des ruines. Tandis qu'il méditait profondément sur quelque idée de sa philosophie impie, un démon lui apparut sous la forme d'un fantôme qu'il avait déjà vu à Paris ; cette fois, le fantôme était pâle et défiguré, comme l'apostat l'avoua à ses amis ; ce démon parut sortir de la tente avec un air triste, couvrant sa tête d'un voile. Julien fut effrayé un instant, et, quittant son lit, offrit des sacrifices à ses dieux. On est en droit de penser que le diable était, en effet, navré de savoir par Dieu que celui qui avait juré de détruire le christianisme, et qui y avait employé tous ses efforts, allait mourir le lendemain.

La mort du tyran fut, d'autre part, révélée, par des voix merveilleuses, à plusieurs chrétiens pieux, notamment à Didyme l'aveugle, célèbre docteur d'Alexandrie. Ce jour-là (26 juin), Didyme, étant chez lui très affligé du mal que Julien faisait à l'Église, passa la journée dans le jeûne et la prière, et ne voulut pas même prendre de nourriture. Lorsque la nuit fut venue, il s'endormit sur le siège où il était assis et crut voir des chevaux blancs courir en l'air, montés par des personnages qui criaient : « Dites à Didyme, qu'aujourd'hui, à sept heures, Julien a été tué ; lève-toi, mange et envoie-le dire à l'évêque Athanase. » Didyme remarqua l'heure, le jour, la semaine et le mois, et la révélation se trouva véritable ; car la septième heure de la nuit, comme on comptait autrefois, correspond à notre une heure du matin ou une heure après minuit, qui est exactement celle où l'apostat mourut, en damné.

Mais arrivons à la nécromancie moderne.

La nécromancie ne cessa d'être pratiquée et même enseignée pendant tout le moyen-âge ; de là, cette multitude de légendes, racontant les apparitions de morts venant donner aux vivants des nouvelles de l'autre monde, annoncer un évènement sinistre, ou révéler un crime. De là, ces nombreuses croyances superstitieuses qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours dans



presque toutes les parties du monde civilisé et même chrétien. Selon la tradition polonaise, par exemple, les âmes des damnés rôdent pendant la nuit autour de leurs tombeaux, hurlent comme des chiens ou des loups, et tâchent d'égarer les passants dans de mauvais chemins. Des génies ou esprits femelles, appelés *Boguienckas*, volent l'enfant nouveau-né, et le remplacent par une progéniture du diable. L'air est peuplé d'esprits condamnés à une pénitence éternelle. Le pécheur est enterré avec son âme ; pour se soulager de ses tourments, cette âme, la nuit venue, sort de son tombeau et s'en va aux alentours effrayer les vivants. Les suicidés se promènent avec l'instrument qui leur a servi pour s'arracher la vie ; les décapités portent leur tête sous le bras ; les pendus traînent leur corde. Les magiciens des campagnes se faisaient comme un jeu de répandre ces erreurs-là et bien d'autres, malgré l'Église qui enseignait que les fantômes de ce genre, lorsqu'ils étaient aperçus vraiment, étaient uniquement des démons, cherchant à terroriser les gens, et qu'il suffisait d'invoquer Dieu et la Vierge à haute voix pour les faire fuir.

Dans les nombreux procès intentés aux sorciers jusqu'au dix-septième siècle, on pourrait relever une foule de pratiques nécromantiques dont la constatation juridique contribua à les convaincre de commerce et de pacte diabolique. La nécromancie était du reste une des bases de la doctrine cabalistique, si en honneur auprès des magiciens de ce temps. Les rabbins soutenaient que l'habitude attire l'âme des morts aux lieux où elle a demeuré durant sa vie terrestre ; certains cabalistes professaient que *l'âme vitale et fluidique* (nos spirites contemporains, on le voit, n'ont rien inventé) reste auprès du corps jusqu'à la putréfaction complète ; ce lien dure au moins un an après la mort ; c'est pendant cet intervalle qu'on peut le plus facilement évoquer l'âme du trépassé. C'est ainsi, disaient-ils, que les ossements d'Élisée opérèrent un an après la mort du prophète.

Mais si les magiciens du moyen âge pratiquaient la nécromancie et toutes les formes de l'art diabolique, ils ne pouvaient s'y livrer qu'avec des précautions infinies, en se cachant des lois qui poursuivaient justement les pratiques magiques comme un crime contre Dieu et la société humaine. Il en fut ainsi jusqu'au dix-huitième siècle, où, l'Église voyant diminuer son influence sociale par suite des progrès de l'erreur, un plus libre champ s'ouvrit aux manifestations de l'esprit du mal. Il ne fut plus forcé de se cacher dans les antres des nécromants, mais put étaler ses prestiges en pleine lumière, à la clarté du soleil et sous les lustres des salons. Il prit un costume fashionable de savant ou d'homme du monde ; il essaya d'amuser la société, et y réussit. Il se fit prédicateur de morale, mais d'une morale pleine de sensibilité et de charme, bien faite pour détacher les âmes faibles des principes élevés et austères du christianisme ; en somme, il prêcha sa vieille doctrine qui lui

avait si bien réussi jusqu'à l'avènement du Christ, le paganisme, en y mêlant quelques ingrédients falsifiés, empruntés au christianisme. Voilà tout le secret de ces manifestations modernes connues sous les noms de mesmérisme, magnétisme, spiritisme, qui ont fait le tour du monde, et dont les victimes aujourd'hui sont innombrables.

Le spiritisme surtout est le chef-d'œuvre mondain de Satan, comme le palladisme est son chef-d'œuvre gouvernemental ; l'un lui sert à captiver par prestidigitation ou par prestiges des familles entières ; par l'autre, il inspire et dirige les sectes philosophiques et politiques, ennemies de l'Église. Grâce au spiritisme, la vieille nécromancie rajeunie devient *une religion*, bien mieux, comme le prétendent les spirites, *la religion*, la seule véritable et divine.

« Je pense, dit fort bien Albert Duroy de Bruignac (1), l'un de ceux qui ont le mieux démasqué le spiritisme au point de vue catholique, que le spiritisme est la forme de la magie la plus habile qui ait paru dans l'ère moderne. C'est la forme de la magie qui parle le plus au cœur et à des sentiments élevés, sans éveiller nécessairement les passions mauvaises... Maintenant, les désirs innocents, même vertueux, peuvent être entraînés dans la magie à l'aide de l'ignorance. Serions-nous arrivés au moment où des hommes feront des prodiges capables de séduire, s'il était possible, les élus eux-mêmes ? (*Matth.* XXIV, 24.) Dieu veuille nous épargner les calamités dont il frappe souvent les hommes après le développement inusité des œuvres magiques ! (2) »

C'est là, en effet, le grand danger du spiritisme, que Satan s'y transforme, mieux qu'il ne l'a jamais fait, en ange de lumière, jusqu'à tromper ceux mêmes dont il se sert comme instruments et comme apôtres. Voilà pourquoi il est maintenant utile de revenir sur ce sujet, que j'ai esquissé à traits peut-être un peu trop rapides dans mon chapitre des Vocates Procédants (nom que les palladistes donnent aux personnes qui ont, en dehors des triangles, des manifestations réelles, mais moins caractéristiques que les leurs, puisqu'ils sont, eux, à leur dire, les Vocates Élus).

(1) *Satan et la Magie de nos jours.*

(2) Le marquis de Roys, dans une brochure intitulée : *La vérité sur le Spiritisme* (1863), fait ainsi ressortir ces suites funestes :

« Quelques Pères rapportent, d'après d'anciennes traditions, que les pratiques de la magie surtout ont occasionné le déluge. L'histoire montre que leur recrudescence a été souvent suivie de terribles catastrophes. Il est certain qu'elle a précédé en Europe les guerres de religion, et que l'affreuse guerre qui désole l'Amérique a suivi de près l'invasion du spiritisme. Les annales de l'histoire de Chine constatent que des calamités ont toujours suivi la recrudescence des évocations spirites... Les plus désolantes scènes de la révolte des Taïpings se sont passées aux lieux où avait dominé la recrudescence de l'épidémie spirite. »

Et, ajouterai-je, la Révolution française ne peut-elle pas compter, parmi ses causes secrètes et généralement trop négligées, l'epidémie de magie et de sorcellerie qui la précéda immédiatement sous l'influence croissante de la franc-maçonnerie ?

Je ne veux, du reste, étudier ici le spiritisme que comme la pratique diaboliquement raffinée de la nécromancie en dehors des triangles, mise à la portée de tous et présentée par les initiés sous des formes séduisantes qui la rendent d'autant plus dangereuse et plus redoutable pour quiconque tient à mettre sa foi à l'abri des atteintes de Satan,

Le spiritisme, tel que l'intitulent ses adeptes non lucifériens, est à la fois un ensemble de pratiques magiques tendant à évoquer les âmes des morts, et une doctrine très nettement formulée, quand on est parvenu à la dégager des semblants de christianisme qu'elle affecte de revêtir; en d'autres termes, c'est un ensemble de phénomènes diaboliques, et une religion, qui ne peut être que diabolique, comme les faits prodigieux sur lesquels elle s'appuie.

Je vais donc exposer ici : 1° les principaux phénomènes de nécromancie produits par le spiritisme diabolique ; 2° la doctrine que ces phénomènes tendent à faire prévaloir surtout contre l'enseignement de l'Église.

A. — PRINCIPAUX PHÉNOMÈNES DU SPIRITISME DIABOLIQUE

Je n'ai pas, bien entendu, la prétention de retracer ici l'histoire complète du spiritisme ; cette histoire a été faite et refaite à tous les points de vue ; un volume, du reste, ne suffirait pas pour relater les faits innombrables qui remplissent les journaux et revues *spirites* ou *spiritualistes* (ces deux mots, pour les adeptes de la nouvelle religion, sont devenus synonymes), publiés depuis bientôt un demi-siècle dans les deux mondes.

Ces faits, du reste, pour être admis comme preuves authentiques de l'intervention infernale ont besoin d'être passés au creuset de la critique ; car il est arrivé plus d'une fois que les faits en apparence les plus certains, le mieux appuyés sur des témoignages d'une autorité réputée irrécusable, se sont trouvés démentis et convaincus de fausseté et d'imposture. Je n'en veux citer qu'un exemple fameux dans l'histoire du spiritisme, et qui prouve mieux qu'aucun autre combien il faut se défier, en cette matière, des autorités les plus respectées et les plus respectables.

Il n'y a pas d'homme dont le témoignage ait été invoqué en faveur de la réalité des prodiges spirites avec plus de confiance et d'unanimité que M. Crookes, le grand physicien et chimiste anglais, l'inventeur du Thallium, l'auteur renommé de mille autres découvertes scientifiques. Du jour où M. Crookes admit, après mûr examen, les phénomènes spirites comme indéniables, il y eut, dans tout le monde spirite, un cri de triomphe ; après une telle adhésion, les plus ridicules supercheries durent être acceptées comme articles de foi ; il paraissait impossible qu'un tel homme, habitué aux plus minutieuses analyses, aux plus délicates expériences, pût se tromper, quand il s'agissait de faits visibles et tangibles, faciles à constater et à vérifier, et



Manifestations diaboliques, pendant la jeunesse de Hume : sa tante s'étant assise sur une table qui se mouvait d'elle-même, la table s'éleva au-dessus du parquet avec son vivant fardeau. (Page 186.)

qu'il pût jamais être la victime d'une mystification, la dupe d'un Mannteuffel ou d'un Leymarie.

C'est cependant ce qui est arrivé à M. Crookes, et au sujet d'une des manifestations diaboliques les plus importantes et les plus décisives, ce qu'on appelle la *matérialisation* des esprits, c'est-à-dire leur apparition visible et tangible. Non seulement M. Crookes donna tête baissée dans cette insigne farce des photographies spirites dont j'ai dévoilé l'imposture, mais il fut.

pendant plusieurs mois, le jouet d'un habile pseudo-médium féminin, qui abusa indignement de sa crédulité de savant, et fit de lui la risée de l'Angleterre.

Il est d'autant plus à propos d'insister sur cette mésaventure que presque tous les historiens du spiritisme, même les plus graves, n'hésitent pas aujourd'hui encore à reproduire, comme faisant autorité, le récit où M. Crookes lui-même a naïvement raconté sa mystification, avec toutes les précautions prises par lui pour ne point être dupe. Or, jamais il n'y eut mystification plus évidente, et dupe plus complète. C'est à croire, pour l'honneur d'expérimentateur de M. Crookes, qu'il n'a écrit cette histoire que pour expérimenter jusqu'où peut aller, sur la foi d'un savant, la crédulité des badauds du dix-neuvième siècle.

Voici, en deux mots, toute l'histoire :

Le prodige s'opérait dans un cabinet fermé par des rideaux, où le médium, miss Cook, reposait censément endormie. A un moment donné, les rideaux s'ouvraient, et l'esprit réincarné, sous le nom de Katie King, apparaissait à l'assemblée. Non seulement Katie King marchait au milieu des assistants, et leur parlait ; mais sur leur désir, elle se laissait prendre dans leurs bras et leur permettait d'appuyer leur tête sur sa poitrine afin de compter les pulsations de son cœur : « J'usai de cette permission, dit M. Crookes, — convenablement, comme tout homme bien élevé l'eût fait dans ces circonstances — et je puis assurer que le fantôme (qui du reste ne fit aucune résistance) était un être aussi matériel que miss Cook elle-même. »

Oh ! oui ! excellent Crookes ; le fantôme, que tu embrassais convenablement (c'est entendu), n'était que miss Cook elle-même, que tu croyais en crise magnétique ou somnambulique, étendue inerte sur le canapé du cabinet plongé dans la plus complète obscurité. Ou, si ce n'était pas miss Cook, c'était un compère femelle, qui disparaissait aussitôt que l'expérimentateur pénétrait dans le cabinet avec une lampe à phosphore, pour s'assurer de la présence simultanée du médium et de son fantôme.

« En retournant à mon poste d'observation, dit M. Crookes, Katie apparut de nouveau, et dit qu'elle pensait qu'elle pourrait se montrer à moi en même temps que son médium. Le gaz fut baissé, et elle me demanda ma lampe à phosphore. Après s'être montrée à sa lueur pendant quelques secondes, elle me la remit dans les mains, en disant : « Maintenant, entrez, et venez voir « mon médium. » Je la suivis de près dans ma bibliothèque, et à la lueur de ma lampe, je vis miss Cook reposant sur le sofa exactement comme je l'y avais laissée. *Je regardai autour de moi pour voir Katie, mais elle avait disparu. Je l'appelai, mais je ne reçus pas de réponse.* »

Décidément, il faut être naïf comme un... chimiste, pour se laisser tromper par d'aussi grossières illusions. Mais rien n'égale la séance d'adieu ; car enfin



il fallut bien que cette comédie finît ; miss Cook était à bout de forces et de médianimité.

« Lorsque le moment de nous dire adieu, raconte M. Crookes, fut arrivé pour Katie, je lui demandai la faveur d'être le dernier à la voir. En conséquence, quand elle eut appelé à elle chaque personne de la société et qu'elle leur eût dit quelques mots en particulier (d'après un autre témoin oculaire, elle donna à chacun un petit bouquet entouré d'un ruban bleu), elle donna des instructions générales pour notre direction future et la protection à donner à miss Cook...

« Ayant terminé ses instructions, Katie m'engagea à entrer dans le cabinet avec elle, et me permit d'y demeurer jusqu'à la fin.

« Après avoir fermé le rideau, elle causa avec moi pendant quelque temps, puis elle traversa la chambre pour aller à miss Cook qui gisait inanimée sur le plancher. Se penchant sur elle, Katie la toucha et lui dit : « Eveillez-vous, « Florence, éveillez-vous ! Il faut que je vous quitte maintenant ! »

« Miss Cook s'éveilla, et, tout en larmes, elle supplia Katie de rester quelque temps encore. « Ma chère, je ne le puis pas ; ma mission est accomplie. Que « Dieu vous bénisse ! » répondit Katie, et elle continua à parler à miss Cook.

« Pendant quelques minutes, elles causèrent ensemble, jusqu'à ce qu'enfin les larmes de miss Cook l'empêchèrent de parler.

« Suivant les instructions de Katie, je m'élançai pour soutenir miss Cook qui allait tomber sur le plancher et qui sanglotait convulsivement. *Je regardai autour de moi, mais Katie et sa robe blanche avaient disparu.* Dès que miss Cook fut assez calmée, on apporta une lumière et je la conduisis hors du cabinet. »

Je ne sais si M. Crookes fut fidèle à l'injonction que lui fit Katie de continuer à protéger son médium ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'après avoir perdu son prestige par la divulgation de cette incroyable supercherie, miss Cook se retira des affaires et disparut comme son fantôme.

Si tous les prodiges opérés par le spiritisme des Vocates Procédants ressemblaient à celui-là, le spiritisme serait bientôt jugé, malgré toutes les attestations d'authenticité que pourraient leur donner les hommes de science et les corps savants eux-mêmes. Mais malheureusement, ainsi que je l'ai déjà prouvé, et de l'aveu même des magiciens opérateurs, « il y a autre chose ! » Il y a des médiums autrement sérieux que miss Cook ; il y a des médiums véritables dont les prodiges attestés par des milliers de témoins, dans les circonstances les plus variées et sous le contrôle des précautions les plus sévères, prouvent avec la dernière évidence qu'ils ne peuvent être, ainsi que le reconnaît le F∴ Constant, que les agents de « Celui qu'on adorait, dans les rites secrets du sabbat ou du temple, sous la figure du Baphomet ou du bouc androgyne de Mendès. »

Si, parmi les médiums de toute espèce qui pullulent dans les deux mondes, — médiums à effets physiques et à effets intellectuels, médiums extatiques et somnambules, médiums typtologues, médiums guérisseurs, médiums écrivains, médiums peintres ou musiciens, médiums à matérialisation, médiums à baisers (baisers très palpables que les esprits déposent sur les levres), médiums à sueur de métal ou de diamants, médiums factotums, etc., — si, dis-je, parmi cette infinie variété de médiums, il s'en trouve un certain nombre de l'étoffe de miss Cook ou de cette Kate Fox, dont il a été question à propos de la naissance du spiritisme en Amérique, on pourrait en citer un grand nombre d'autres dont la puissance diabolique n'est pas jouée, et qui portent véritablement en eux le signe irrécusable de Satan.

Dans la patrie même de miss Cook, on ne doit pas hésiter à classer dans cette dernière catégorie plusieurs femmes dont la médianimité réelle est incontestable et n'a jamais été contestée :

— Une lady Sandhurst, une voyante de première force, qui a le don singulier de se dédoubler à volonté, bien mieux, de pouvoir émettre cinq ou six doubles d'elle-même, et de plus la faculté, à l'aide des esprits avec lesquels elle est familière, d'être informée sur le champ de tout ce qui peut arriver en bien ou en mal à ses amis, quelque éloignés qu'ils soient.

— Une mistress Davies, de Norwood, prédestinée dès sa plus tendre enfance à être l'instrument conscient ou inconscient (je ne sais) de l'intervention diabolique. Elle a laissé quelques notes d'autobiographie, dont je détache le passage suivant :

« J'avais huit ans, quand je fis ma première expérience. Pendant que ma grand'mère était mourante, de onze heures du soir à deux heures du matin, de vigoureux coups furent frappés sous mon lit. Quand ils cessèrent, ma grand'mère était morte.

« Huit ans après, à l'âge de seize ans, un matin, comme on m'apportait mon déjeuner dans mon lit, je fus subitement frappée de l'apparition d'un enfant étrange qui sauta sur mon lit ; il semblait avoir de cinq à six ans. Debout entre mes pieds, il souriait et me dit : « Voici le point décisif de votre vie. » C'était un bel enfant ; mais je sentais en moi une répugnance extrême et une haine instinctive pour lui. Je m'assis sur mon lit et priai Dieu de me débarrasser de cette vision. Mais l'enfant riait toujours et me défiait. Sa figure, quoique belle, prit une expression vraiment démoniaque, et il riait de plus en plus fort à mesure que je prononçais le nom du Christ.

Enfin, je criai de toutes mes forces : « Au nom du Dieu tout-puissant, va-t-en ! » et immédiatement il s'évanouit.

Miss Davies ne persévéra pas dans ces bonnes dispositions ; peu de temps après, elle s'affiliait avec sa sœur et ses frères à une « Société Spiritualiste » de Birmingham, donna des séances suivies dans sa propre maison, et devint un véritable médium diabolique.

« Notre famille, dit-elle, était vraiment médiumnistique et nous obtînmes bientôt d'étranges phénomènes, plus effrayants qu'agréables. *Les deux premières années, j'éprouvai une espèce de possession*. Durant ce temps, je développai complètement mes pouvoirs clairvoyants ; mais avant d'être totalement maîtresse de mes facultés, j'eus considérablement à souffrir. Je tombais en transe et j'étais possédée de temps en temps par l'esprit de ma mere.

« Dans une de ces crises d'état inconscient, mon frère baignait ma figure, pour me faire revenir à moi, quand la voix de ma mère se fit entendre avec calme : « Laisse-la ; elle n'est point évanouie. »

Son frère, effrayé des phénomènes qui se produisaient dans la maison, eut le courage de se soustraire à cette espèce de possession et renonça au spiritisme.

— Une madame Blavatsky (1), dont j'aurai occasion de parler plus amplement dans la seconde partie de ce chapitre.

Mais de tous les médiums qui se sont fait un nom dans ce siècle, un surtout mérite que nous nous arrêtions plus longuement à lui, parce qu'il semble véritablement un privilégié, un enfant gâté de Satan, par le nombre et la variété des prodiges de nécromancie qu'il lui a plu d'opérer par son intermédiaire. Il nous sera donné d'étudier dans l'écossais Daniel Dunglas Hume ce qu'est capable de produire, en fait de surnaturel, en notre siècle, la puissance satanique, dans le milieu mondain.

Daniel Dunglas Hume naquit à Edimbourg dans le mois de mars 1833. Sa mère était une *voyante*, douée de ce qu'on appelle « la *seconde vue* ». Adopté par sa tante, il l'accompagna à l'âge de neuf ans en Amérique. S'il faut l'en croire, les phénomènes merveilleux dont il fut favorisé se manifestèrent dès sa première enfance ; son berceau était souvent balancé, « comme si quelque esprit tutélaire eût veillé sur son sommeil ».

Dès l'âge de quatre ans, au témoignage de sa tante, il eut une vision relative aux circonstances qui accompagnèrent la mort d'une de ses cousines. La première vision dont il se souvint eut lieu à l'âge de treize ans. Il la raconte ainsi lui-même :

« Ma santé délicate me défendait alors les jeux auxquels se livraient les enfants de mon âge ; quelques mois avant, je m'étais lié avec un garçon plus âgé que moi de deux ou trois ans, et dont la nature ressemblait assez à la mienne. Nous avions l'habitude de lire la Bible ensemble, et un jour, au mois d'avril, comme nous venions d'achever notre lecture, qui avait lieu dans les bois, tout entiers l'un et l'autre à la contemplation muette des splendeurs d'une végétation naissante, mon ami se tourne vers moi et me dit : « Oh !

(1) J'ai fait figurer plus haut les portraits de ces trois femmes médiums, qu'il est impossible de ne pas compter parmi les victimes du satanisme. *(Voir pages 145 et 153.)*



j'ai lu une histoire si étrange ! » et, là-dessus, il me rapporte un conte d'esprit relatif à la famille du lord X*** et dont j'ai depuis vérifié l'authenticité. Un portrait de la dame à qui le fait arriva existe encore dans la famille et on la nomme la *dame au ruban noir*. Le présent lord X***, qui est de la même famille, m'a dit aussi être né dans la chambre où l'esprit apparut.

« Mon ami Edwin me demanda si je croyais à l'authenticité du récit ; je lui répondis que je n'en savais rien, mais que j'avais entendu parler de choses aussi étranges. Nous convînmes alors que celui des deux qui le premier quitterait la terre se présenterait le troisième jour à l'autre, si toutefois Dieu le permettait. Nous lûmes un autre chapitre de la Bible, et nous priâmes pour l'accomplissement de notre double vœu.

« Un mois après environ, j'allai, avec ma famille, résider à Troy, dans l'état de New-York, situé à près de trois cents milles de Norwich, où Edwin habitait. Un soir, vers la fin de juin, j'étais allé passer la soirée avec quelques amis, et rien n'arriva durant cette soirée qui pût exalter mon imagination ou exciter mon esprit ; au contraire, je fus toujours dans un état fort calme. La famille s'était retirée dans ses appartements respectifs, et moi-même j'avais gagné ma chambre, si pleinement éclairée par la lune que la bougie était devenue inutile.

« Mes prières dites, j'étais assis sur le lit et me préparais à ramener le drap sur moi, lorsqu'une obscurité soudaine sembla envahir la chambre. Cela me surprit, car je n'avais pas vu un seul nuage dans le ciel.

« En regardant en haut, je vis la lune toujours brillante, mais de l'autre côté de l'obscurité, dont la densité redoubla jusqu'à laisser voir à travers elle une sorte de lumière dont je ne puis décrire le caractère, mais qui ressemblait à celle que moi et tant d'autres ont vue depuis dans des chambres illuminées par la présence d'un esprit. Cette lumière augmenta graduellement, et mon attention fut attirée au pied du lit, où se tenait mon ami Edwin.

« Il m'apparut dans une sorte de nuage lumineux qui éclairait sa figure, plus nettement dessinée que si la vie l'eût animée. Ses traits étaient les mêmes, à part un certain rayonnement, et la seule différence que j'eus à constater fut dans la chevelure qui était longue et roulait sur ses épaules en boucles ondoyantes. Il me regarda avec un sourire d'ineffable douceur ; puis, levant lentement son bras droit vers les cieux, il fit trois cercles dans l'air ; après quoi, la main, le bras, puis le corps lentement s'évanouirent.

« Alors la clarté revint dans la chambre ; je restai muet, et dans l'impossibilité de faire aucun mouvement, quoique j'eusse conservé toutes mes facultés.

« Aussitôt que j'eus recouvré le mouvement, je sonnai, et la famille, croyant que j'étais malade, s'empressa autour de moi. Je m'écriai : « J'ai vu Edwin,

il est mort il y a trois jours aujourd'hui et à la présente heure. » Le fait se vérifia trois jours plus tard, à l'arrivée d'une lettre annonçant qu'après quelques heures de maladie, Edwin avait succombé à une dyssenterie maligne. »

En 1850, Hume eut une semblable vision qui lui annonça la mort de sa mère, laquelle habitait à Waterford, à douze milles de lui.

Si de tels récits étaient écrits de la main d'un saint Augustin ou d'un saint Jérôme, nous n'hésiterions pas à voir dans ce merveilleux un effet des puissances célestes mues par la volonté de Dieu ; on a vu plus d'une fois, en effet, les pactes stipulés entre vivants pour s'apparaître mutuellement après la mort, mis en pratique par de très saints personnages. Saint Thomas, examinant cette question, laisse sur ce sujet une grande latitude aux opinions : s'il condamne ces pactes quand ils procèdent du doute ou d'une simple curiosité, il les accepte comme légitimes s'ils proviennent d'une véritable piété et d'une foi religieuse en l'autre vie. Mais tel n'est pas le cas de notre magicien. Sa vie tout entière prouve surabondamment qu'il n'a jamais eu d'autre mobile, dans ce qu'il appelle sa carrière surnaturelle, que le désir de se faire un nom et de substituer les rêveries du spiritisme aux dogmes de l'Église sur l'autre vie. Toutes les fois qu'il parle de Dieu, comme l'auteur et la source de la puissance magique qu'il s'attribue, nous savons quel dieu il faut entendre : c'est le dieu des gnostiques, de Simon le magicien et de Cagliostro.

Il est bon de nous rappeler à ce sujet la règle formulée par Benoit XIV : « On doit rejeter comme suspectes toutes les apparitions révélatrices qui renferment quelque chose d'inutile, de curieux, d'insolite et de nouveau. » A plus forte raison celles qui tendent ouvertement à la destruction de la foi et de la doctrine du Christ.

Quelques mois après la mort de sa mère, au moment même où il était question des phénomènes singuliers qui se produisaient à Rochester, dans la famille Fox, Hume fut favorisé des mêmes manifestations des esprits frappeurs, manifestations qui le sacrèrent médium et lui révélèrent décidément sa vocation. Comme ces manifestations furent le point de départ de sa vie surnaturelle et comme la prise de possession de son âme par le seul agent capable de les produire, c'est-à-dire Satan, il est important de s'y arrêter un instant, et d'en écouter le récit détaillé de sa propre bouche.

« J'entendis, un soir, en me couchant, trois forts coups à la tête de mon lit, pareils à ceux qu'on eût produits avec un marteau. Ma première idée fut que quelqu'un s'était caché dans ma chambre dans le but de m'effrayer. Le bruit venant à se renouveler, et cette fois de façon à résonner dans mon oreille, je crus immédiatement que ce devait être quelque chose de surnaturel.

« Après quelques minutes de silence, je les entendis de nouveau ; ce fut tout, quoique je ne dormisse pas de la nuit.



« Ma tante était membre de l'Église écossaise, et quelques deux ans auparavant, j'avais, à sa grande désapprobation, embrassé les doctrines « wesléyennes » ; mais son opposition devint si violente, que je dus rejoindre les « congrégationalistes ».

« Un matin, en descendant pour déjeuner, elle remarqua la pâleur de ma figure et me reprocha d'avoir été agité par quelques-unes de nos réunions théologiques. J'allais m'asseoir à table, quand ce meuble fut assailli par une pluie de frappements continus. Je m'arrêtai, saisi de terreur devant de tels bruits émanant d'une cause invisible, lorsque je fus ramené aux banales réalités de la vie par l'exclamation de ma tante parfaitement scandalisée :

« — Ainsi, s'écria-t-elle, vous avez amené le diable dans ma maison, « n'est-ce-pas ? »

« Ma tante avait entendu parler par ses voisins des phénomènes de Rochester, et elle considérait ces frappements comme l'œuvre du démon.

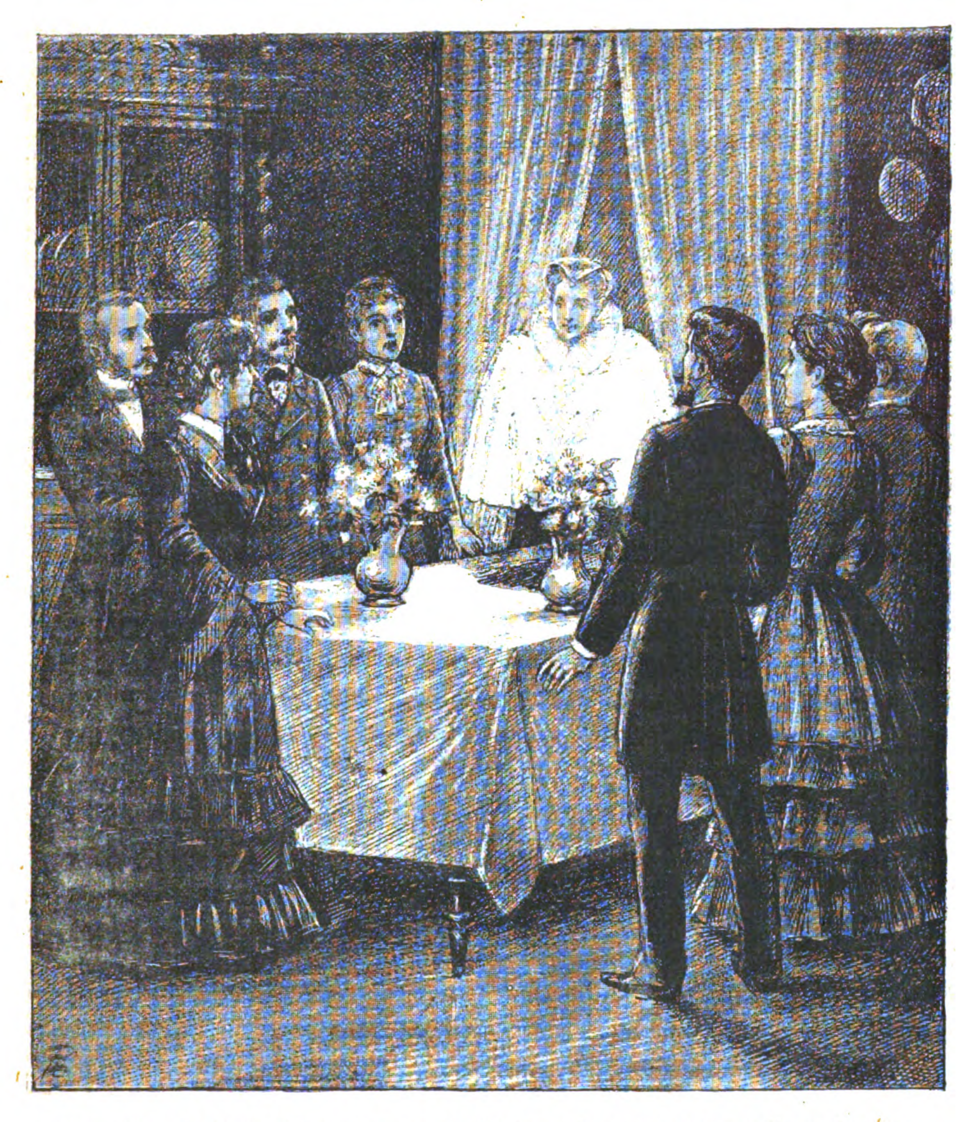
« Dans son exaspération, elle prit une chaise et la jeta contre moi. Sachant combien j'étais innocent du fait qui provoquait sa malheureuse colère, je me sentis blessé par sa violence, en même temps que je me fortifiai dans la résolution de savoir la cause qui avait troublé notre repas du matin.

« Il y avait, dans le village, trois ministres, un congrégationaliste, un anabaptiste et un wesléyen. Dans l'après-midi, ma tante, que son courroux contre moi aveuglait au point d'oublier ses préventions religieuses contre les sectes rivales, manda ces ministres chez elle pour se consulter avec eux et les exhorter à prier pour moi, dans le but de me délivrer de ces étranges visites.

« Le prêtre anabaptiste, M. Mussey, vint le premier ; après m'avoir interrogé sur la façon dont je m'étais attiré ces manifestations occultes, et ne recevant de moi aucune réponse qui le satisfît, il désira que nous priions ensemble pour les faire cesser. Nous nous mîmes donc à genoux, et à chaque énonciation des noms sacrés de Dieu et de Jésus, il se produisit de légers coups dans sa chaise et dans différentes parties de la chambre, et chaque fois que nous implorions la miséricorde du Très-Haut pour nous et notre prochain, c'étaient des roulements continus qui se joignaient à nos prières ferventes.

« Je fus tellement frappé, tellement ému, que je résolus sur le champ, encore à genoux, *de me mettre à l'entière disposition de Dieu, et de suivre la direction de ce qui ne pouvait être que le bien et la vérité, puisqu'on exprimait sa joie à ces principaux passages de ma prière.*

« Ce fut là certainement le point où mon existence fit un coude, et, depuis, je n'en ai pas senti un seul regret, quoique pendant longtemps j'aie eu beaucoup à souffrir dans l'exécution de ce projet. Mon honneur a été mis en question, mon orgueil blessé, mes espérances mondaines obscurcies, et je fus chassé de la maison à l'âge de dix-huit ans, quoique je ne fusse encore qu'un



Apparition de Marie-Stuart dans une société de spirites, rapportée par Hume dans un de ses ouvrages. (Page 217.)

enfant par la délicatesse de ma santé, sans ami, et avec la charge de trois jeunes enfants.

« Quant aux deux autres révérends, le congrégationaliste ne voulut pas entrer dans la question, en disant qu'il ne voyait pas pourquoi un garçon bien intentionné serait persécuté pour des faits qu'il ne pouvait ni empêcher ni causer ; et le méthodiste fut assez méchant pour ne voir en cela que l'œuvre du démon, me traita comme une brebis perdue et finalement me refusa toute consolation.

« Cependant, en dépit des visites de ces ministres et de l'aversion profonde de ma tante, les frappements ne cessaient pas, et les meubles à leur tour se mirent en mouvement sans le secours d'un agent extérieur.

« La première fois que ce phénomène se produisit, j'étais dans ma chambre, occupé devant la glace à brosser mes cheveux ; je vis tout à coup, dans la glace, une chaise placée entre la porte et moi, s'avancer doucement dans ma direction. Ma première impression fut une grande frayeur, et je jetai les yeux autour de moi pour voir si je ne pourrais pas me sauver ; mais la chaise se trouvait entre moi et la porte, et elle avançait toujours à mesure que je la regardais : à un pied environ de distance, elle s'arrêta ; j'en profitai pour bondir par-dessus elle, me précipitai dans les escaliers, m'emparai de mon chapeau qui était dans le vestibule, et sortis pour méditer sur cet étonnant phénomène.

« Plus tard, pendant que j'étais tranquillement assis dans le salon, avec ma tante et mon oncle, la table, parfois les chaises et d'autres meubles se promenaient d'eux-mêmes dans la chambre, à la grande surprise et au grand dégoût de mes parents.

« Une fois, pendant que la table était ainsi en mouvement, ma tante prit la Bible de famille, et la plaçant sur le meuble, elle ajouta : « Voilà qui chas-« sera le démon d'ici » ; mais, à son grand étonnement, la table s'agita d'une manière plus gentille, comme si elle eût été flattée de porter un tel fardeau. Alors l'irritation de ma parente n'eut plus de bornes ; bien résolue à mettre fin à ces mouvements, elle se plaça elle-même avec colère sur la table ; mais celle-ci s'éleva de nouveau au-dessus du parquet avec son vivant fardeau... »

« Ma seule consolation à cette époque, dit-il encore, était de voir une autre tante, une veuve, qui vivait tout près de là, et dont la sincère et vive sympathie fut une grande bénédiction pour moi. Chez elle, durant une de mes visites, le même phénomène se manifesta, et cette fois nous fîmes des questions qui furent intelligemment répondues. L'esprit de ma mère se communiqua à moi dans cette maison par l'avertissement suivant : « Daniel, ne « craignez rien, mon enfant, Dieu est avec vous ; qui donc alors voudrait être « contre vous? Cherchez à faire le bien, soyez vrai et aimant, et vous pros-« pérerez, mon enfant. Votre mission est glorieuse, vous convaincrez les infi-« dèles, guérirez les malades, et consolerez ceux qui souffrent. »

« Ce fut la première communication que je reçus, et elle eut lieu la première semaine de ces mystérieuses visites. Je ne l'ai jamais oubliée, et je ne l'oublierai jamais... Ce fut aussi la dernière semaine que je passai chez ma tante ; ses convictions religieuses ne purent soutenir plus longtemps la continuation de ces manifestations étranges, et elle considéra comme un devoir pour elle de m'engager à quitter sa maison ; ce que je fis. »

Nous savons que, par malice, Satan, usant à l'excès de la tolérance divine,

se plaît à se transformer en ange de lumière, cette métamorphose étant pour lui le meilleur moyen de séduire les âmes ; il serait difficile d'en citer un exemple plus frappant que celui de Hume. D'autre part, une circonstance fort remarquable n'aura pas échappé au lecteur de ce récit : la désinvolture avec laquelle le démon se joue de tous les exorcismes tentés contre lui par des ministres appartenant à d'autres Églises qu'à celle du Christ, comme s'il leur disait : « Il n'a été donné de chasser les démons qu'aux véritables disciples de Jésus ; vous n'êtes, en vous érigeant en expulseurs du diable, que leurs copistes impuissants ; je me moque de votre Bible et de vos anathèmes : ce jeune homme m'appartient en dépit de vos colères et de vos exorcismes ; je ferai de lui l'un des principaux dépositaires de ma puissance, l'un des plus triomphants apôtres de la nouvelle religion que je prétends établir parmi les hommes. »

Satan trouvait dans son jeune disciple un auxiliaire puissant pour l'exécution de son dessein ; l'orgueil dont il parle lui-même, si profondément blessé par les humiliations qu'on lui fait subir, et l'ambition d'exhiber sur un théâtre public les diaboliques facultés (divines selon lui) dont il vient de faire, en intérieur privé, une si merveilleuse expérience.

Au bout de huit jours, les manifestations qui s'opèrent par sa médianimité, à Norwich et dans une ville voisine, sont déjà connues, grâce à la presse, dans les Etats-Unis : « Finalement, dit Hume, je me voyais embarqué, *sans un acte de ma propre volition, bien plus, contre ma volonté même*, sur l'océan orageux d'une existence publique. A partir de ce jour, je ne m'appartins plus... Hommes et femmes de toutes classes et de tous pays, médecins et savants, ministres de toutes sectes, artistes et hommes de lettres, tous ont avidement cherché les preuves de cette question brûlante, c'est-à-dire la possibilité de causes spirituelles agissant directement sur le monde matériel. »

Quant à lui, il n'est que l'instrument passif de cette puissance surnaturelle qui agit en lui, le véhicule inconscient du magicien qui opère ses prodiges ; on ne saurait le reconnaître et le déclarer plus nettement qu'il ne le fait lui-même :

« Je n'ai rien à dire sur l'occurence des manifestations extraordinaires dont je fus l'objet ; ainsi qu'on l'a vu, elles s'imposèrent à moi avec cette escorte d'incidents désagréables et pénibles que j'ai décrits. Je n'ai, et n'ai jamais eu le moindre contrôle sur elles, et il m'est tout aussi impossible de faire qu'elles soient ou non, qu'il m'est impossible d'en augmenter ou diminuer la fréquence. Quelles que soient les lois particulières qui les ont développées en ma personne, j'en suis ignorant comme tout le monde. Quand elles se produisent, je n'ai conscience ni du mobile qui les crée, ni de la forme qu'elles vont revêtir. »

Le seul caractère personnel particulier que Hume signale en lui, c'est une



organisation excessivement nerveuse, à laquelle du reste il est loin d'attribuer en quoi que ce soit les effets extraordinaires qui se produisent par son intermédiaire. Loin d'affaiblir sa constitution délicate, la production de ces phénomènes, accompagnés cependant de crises simulant le somnambulisme, vraies extases démoniaques où il perd connaissance, ne fait que soutenir ses forces et alimenter la source de sa vie.

« Fréquemment, dit-il, durant les plus graves accès de maladie, mes souffrances ont été soudainement calmées d'une façon mystérieuse, et bien des fois, lorsqu'il m'eût été impossible de me remuer dans le lit, dans la crainte d'augmenter mon hémorrhagie de poumon, ma tête a été doucement soulevée et mon oreiller arrangé par des mains invisibles. Ce fait s'est produit en présence de plusieurs témoins. »

Une autre preuve de l'objectivité ou de la réalité extérieure de l'agent surnaturel qui opère en lui, indépendamment de lui, c'est qu'à certains moments ses facultés médianimiques l'abandonnent sans cause apparente, comme nous le verrons plus loin.

Ces facultés ne se bornent pas chez lui, comme chez certains autres médiums, à faire tourner ou parler des tables; il a tous les dons extraordinaires de seconde vue, accordés par Satan aux plus grands sorciers d'autrefois. Au début même de son apostolat, il opère en ce genre des merveilles.

« J'étais à Lébanon, dans la famille d'un vieux résident, lorsque m'apparut un esprit qui se nommait « l'Oncle Tilden. » Je demandai à une dame, qui faisait partie de la famille, si elle reconnaissait ce nom; mais avant qu'elle pût me répondre, l'esprit me fit signe qu'il ne voulait pas que cette dame dît son nom, et ajouta qu'il viendrait me voir un autre jour, où il serait plus maître de moi. Au bout de quelque temps il revint, pendant que j'étais en extase, et me dit que certains papiers cherchés pendant nombre d'années par sa famille et abandonnés comme introuvables étaient dans une maison dont il dépeignit la situation près de Cleveland, dans l'état d'Ohio. Lesdits papiers étaient des titres à la propriété d'un terrain dont la valeur s'était accrue en raison de projets de construction, et dont un tiers revenait à une dame; mais, en raison de la perte desdits titres, celle-ci avait été frustrée de ses droits et vivait en conséquence dans une situation fort humble. Il décrivit minutieusement par mon intermédiaire la partie de la mansarde et la forme de la boîte où ils étaient renfermés. On écrivit au fils de la dame tous ces détails, les recherches furent faites et les actes trouvés au lieu indiqué. »

Il ne faut pas perdre de vue, pas plus qu'il ne le perd lui-même au milieu de la succession de ces prodiges, le but qu'il poursuit de concert avec son inspirateur et son maître : la religion spirite, qu'il s'agit d'implanter dans les esprits.



« A Boonton, en New-Jersey, j'eus de fréquentes visions d'esprits, amis de personnes qui m'étaient parfaitement étrangères, avec la description de leur physionomie; les esprits me donnèrent leurs noms, la date du jour où ils quittèrent la terre, et répondirent à toutes les questions qu'il plut aux assistants de leur poser.

« Ces réponses vinrent à moi pendant que j'étais dans un état anormal, c'est-à-dire en un état d'extase, et tout ignorant du milieu naturel qui m'environnait; mais elles se produisirent avec une facilité d'élocution de beaucoup supérieure, m'a-t-on dit, à celle que j'avais ordinairement dans la transmission immédiate des réponses des esprits aux questions qu'on leur faisait. J'étais alors d'une sensibilité telle, que le son d'une musique sacrée eût provoqué chez moi l'extase, laquelle me mettait toujours en compagnie d'esprits amis, et cela d'une manière aussi palpable que je m'y trouve avec mes amis de ce monde. *C'est ainsi que des centaines de personnes se sont convaincues de la vérité de la communion spirituelle* et ont senti s'émousser leur scepticisme; athées, déistes et infidèles furent ainsi amenés à croire à la Providence et à la direction immédiate des esprits. »

Bien plus, Hume se faisait, aux derniers moments de ses adeptes, le ministre de la mort, et cherchait à entretenir dans leur âme, jusqu'au dernier souffle, la foi diabolique à la doctrine spirite.

En voici un exemple que mes lecteurs feront bien de méditer, en songeant au terrible réveil de ces pauvres âmes déçues à leur entrée dans l'autre vie.

« Pendant que j'étais à Lébanon, mon jeune ami, le fils de Mme E***, tomba malade, et je vis l'esprit de son père, que je n'avais jamais connu de ce monde... Il vint à moi, pendant que j'étais seul dans ma chambre, et se tenant debout près de moi, il me dit : « Ezra sera avec moi dans trois semaines ! « allez le voir. »

« Je demeurais alors chez un ami, à trois milles de distance du jeune malade : je suivis les prescriptions de l'esprit, et allai voir Ezra, qui, en effet, était dans son lit.

« De concert avec sa sœur, je l'assistai de mes soins jusqu'à sa mort qui arriva le dix-neuvième jour de sa maladie.

« Il avait alors dix-huit ans, et s'était mis, depuis quelques mois, avec mon concours, en rapport avec les manifestations spirituelles ; il était même devenu quelque peu médium, et il recevait parfois des communications, principalement de son père, au moyen des frappements et de l'alphabet.

« Lors de ma première visite durant sa maladie, il me dit, avec le plus grand sang-froid, qu'il était sûr de ne pas en revenir, et qu'il avait été averti par son père, au moyen de petits coups donnés dans son oreiller, que c'était sa dernière maladie .. Quelque temps après, il reçut la visite d'un diacre, qui blâma énergiquement toutes ces choses, argumenta avec le jeune moribond,



essaya de lui arracher ses chères croyances, mais heureusement sans le moindre succès.

« La veille de son départ pour l'autre monde, plusieurs personnes vinrent chez lui ; l'une d'elles m'avoua que c'était pour s'assurer si les derniers moments n'amolliraient pas son courage, ou n'amèneraient pas une rétractation. J'en parlai à Ezra qui me pria de les faire entrer dans sa chambre, où je les laissai pour aller prendre un repos de quelques heures.

« A une heure et demie du matin, Ezra m'envoya chercher, je les trouvai encore là ; Ezra avait parlé la plus grande partie du temps. En s'adressant à sa mère, il disait : « Songez seulement, mère, que je ne boiterai plus ! » — Il boitait depuis l'âge de six mois. — Il me pria de regarder par la croisée et de lui dire comment était le matin ; je lui répondis qu'il faisait un beau clair de lune ; il me rappela une conversation que nous eûmes six mois avant, dans laquelle il disait qu'il aimerait à s'en aller par un clair de lune, tandis que moi je préférais le soleil couchant.

« Il m'exprima le désir que personne ne portât le deuil pour lui ; il me pria de garder sa main dans la mienne, et, pendant que je la tenais ainsi, sa figure s'illumina tout à coup d'une expression de béatitude ; puis il prononça mon nom, comme s'il eût voulu me montrer quelque douce vision glissant devant ses yeux, et l'âme s'exhala...

« Depuis le départ d'Ezra, il a été fréquemment avec moi, m'exhortant à écrire à sa mère et à sa sœur. Quelquefois j'ai senti quelque chose, évidemment lui, s'emparer de ma main et tracer sa propre écriture. »

On voit que le jeune magicien prenait au sérieux la mission dont le démon seul pouvait lui avoir inspiré l'idée; le lecteur aura remarqué que cette mort, à laquelle Hume seul préside, a tous les caractères d'une mort diabolique ; il n'y est nullement question de Dieu, de rédemption, de fin dernière, mais seulement de clair de lune, de coucher de soleil, d'un état bienheureux où disparaîtront les infirmités corporelles, et où l'âme du défunt entretiendra avec les vivants un agréable commerce. Ce seul récit suffirait pour ne laisser aucun doute sur le véritable auteur de ces manifestations d'outre-tombe.

Aussi Satan, heureux du succès des débuts de son disciple, ne lui laisse-t-il pas de repos dans l'exécution de ses desseins; rien ne doit entraver sa mission démoniaque.

Un jour, par exemple, Hume rencontre un savant, théologien dévoyé, professeur d'hébreu et de langues orientales à New-York, Georges Bush, qui avait sacrifié sa carrière sacerdotale à l'étude des doctrines de Swedenborg. Celui-ci, frappé des dons surnaturels de Hume, l'invita à venir habiter sa maison pour y étudier avec lui les écrits du grand nécromant suédois. Mais l'étude de Swedenborg paraît à Hume bonne pour des rêveurs et des fous ; il

juge qu'il ne doit point se laisser détourner de sa mission plus pratique et qu'il lui vaut mieux avoir affaire dans un autre milieu. Aussitôt Satan, sous l'apparence de l'esprit de sa mère, lui apparaît dans l'état de veille et lui dit : « Mon fils, vous ne pouvez accepter cette offre obligeante ; votre mission est beaucoup plus importante que celle d'un prédicateur de chaire. » Et Hume obéit.

Il resta à Lébanon jusqu'à la fin de janvier 1852. Dans les derniers mois de son séjour dans cette ville, les manifestations spirites redoublèrent de pouvoir, et présentèrent une phase d'un nouveau caractère :

« Des mains invisibles venaient me toucher, écrit-il, ainsi que les autres personnes assises près de moi. Nous sentîmes fréquemment leur contact, et en maintes occasions la main d'un esprit se plaça dans la nôtre d'une façon aussi palpable que si c'eût été une main réelle, quoique parfaitement invisible pour nous. Elle restait tranquillement dans notre main, jusqu'à ce que nous essayions de l'enfermer dans la nôtre ; alors même elle ne se retirait pas, elle s'évanouissait pour ainsi dire à travers nos doigts. »

Les nombreuses séances données par Hume à Springfield, au domicile de Rufus Elmer, eurent alors un grand retentissement. Pendant qu'il était en état de crise, non seulement les tables enchantées quittaient le parquet, s'élevaient dans l'air et y flottaient quelque temps; mais on entendait des décharges terribles qui faisaient osciller le parquet. « On eût dit, rapportent les procès-verbaux, la vibration occasionnée par un tonnerre lointain ou la voix éloignée du canon, qui faisait trembler la table, les chaises, tous les meubles et nous-mêmes, d'une telle manière qu'on en sentait et voyait nettement les effets. »

D'autres fois, c'étaient « des lumières produites dans des chambres obscures; tantôt une illumination graduelle suffisante pour la perception des plus minutieux objets, tantôt une clarté phosphorescente se glissant, tremblante, le long des murs, ou bien encore des émanations lumineuses s'exhalant de corps humains, ou filant comme des météores à travers l'appartement. »

A New-York, en mai 1852, Hume est envahi par les chercheurs de toute classe et de toute condition, avides de la nouvelle religion spirite et des prodiges qui la prouvent. Le moyen de n'être pas éblouis et fascinés en face de phénomènes tels que celui opéré le 10 mai dans la maison de M. Partridge?

« M. Hume dit ensuite que deux esprits désiraient se mettre en rapport avec M. P***. Aussitôt, on entendit des bruits et des agitations sourdes, pareils à ceux d'une tempête : mugissements et plaintes du vent, bouillonnement des eaux et fracas des vagues. On croyait entendre le bruit effrayant d'un vaisseau chassant sur ses ancres et en butte à une mer terrible, le craquement de ses jointures, son balancement affreux sur les vagues géantes. La peinture d'un naufrage était si vive, qu'un froid tressaillement courut par

tous mes membres. Le médium parla d'un bateau à vapeur en perdition, et il dépeignit l'agonie des mourants au milieu d'une mer furieuse et d'une tempête profonde. L'esprit qui faisait ces démonstrations pour identifier sa présence, était une des personnes qui perdirent la vie dans le naufrage du paquebot l'*Atlantique* en novembre 1849. » (Rapport du Dr Hallock, médecin de New-York, témoin oculaire.)

A New-York, Hume fut en rapport avec les grandes célébrités spirites, dont l'autorité avait fait entrer le spiritisme dans la phase scientifique dont nous avons parlé : le juge Edmonds, les professeurs Hare et Mapes. Les prodiges opérés par le mage écossais confirmèrent ces savants dans leur foi « spiritualiste, » et la commission instituée à New-York, sous leur direction, pour l'examen des manifestations « spirituelles, » enregistra plusieurs faits merveilleux produits par la médianimité de Hume.

Ce fut dans le mois d'août suivant qu'étant chez M. Cheney, à South-Manchester, état de Connecticut, il fut pour la première fois, comme Simon le magicien, soulevé en l'air, « manifestation, dit-il, qui m'est arrivée maintes fois depuis, en Angleterre et en France. »

Hume décrit ainsi lui-même ces élévations ou *lévitations* miraculeuses :

« Je suis, en général, soulevé perpendiculairement, mes bras roidis et relevés par-dessus ma tête, comme s'ils voulaient saisir l'être invisible qui me lève doucement du sol. Quand j'atteins le plafond, mes pieds sont amenés au niveau de ma tête, et je me trouve comme dans une position de repos.

« J'ai demeuré souvent ainsi suspendu pendant quatre ou cinq minutes; on en trouvera un exemple dans un compte-rendu de séances qui eurent lieu en 1857, dans un château près de Bordeaux.

« Une seule fois, mon ascension se fit en plein jour; c'était en Amérique.

« J'ai été soulevé dans un appartement à Londres, Sloane-Street, où brillaient quatre becs de gaz, et en présence de cinq messieurs qui sont prêts à témoigner de ce qu'ils ont vu, sans compter une foule de témoignages que je peux ensuite produire.

« En quelques occasions, la rigidité de mes bras se relâche; et j'ai fait, avec un crayon, des lettres et signes sur le plafond, qui existent encore, pour la plupart, à Londres. »

A mesure que Hume poursuit sa mission à travers l'Amérique, sa puissance croît de plus en plus, d'une façon qui le surprend lui-même. A Boston (1854), « les esprits, dit-il, furent vus distinctement par tous ceux qui étaient présents dans le salon, et plus d'une fois il leur arriva d'embrasser des personnes d'une manière sensible et audible pour elles. »

Cette même année, commença le phénomène si remarquable d'instruments jouant des airs, sans qu'aucune main humaine touchât leurs cordes.

La santé de Hume s'étant trouvée rudement atteinte par l'hiver de 1855,

Je dirigeai vers lui la pointe de l'épée, en lui commandant mentalement, par ce signe, de ne point m'épouvanter et de m'obéir. (Page 221.)

les médecins furent d'accord que son seul espoir de prolonger sa vie était de visiter l'Europe. La séance d'adieu donnée par le magicien à ses amis d'Hartford dépassa en merveilleux tout ce qu'on avait vu jusqu'alors.

Voici quelques fragments du compte-rendu de cette séance prodigieuse :

« La guitare, à la distance de cinq à six pieds de la société, joua d'une manière exquise pendant plusieurs minutes, en dehors de toute coopération des personnes présentes ; la musique était supérieurement belle... Puis, des



mains invisibles la ramenèrent et la placèrent près de la table. M. Hume remarqua que tout ceci dépassait ce qu'il avait vu jusqu'alors dans ses précédentes expériences, et il proposa de « voir ce qu'on pourrait, » en transportant la guitare dans le coin le plus éloigné de la chambre.

« Nous lui fîmes observer que ce serait inutile, les esprits étant sans pouvoir à cette distance de lui; mais, dès qu'il eut repris sa place, les esprits recommencèrent à jouer de l'instrument à cet éloignement extrême, distant d'environ onze pieds du cercle ou du médium.

« Puis, la guitare quitta de nouveau sa place et se dirigea vers le cercle; mais, rencontrant sur son chemin une lourde chaise en acajou, l'instrument fut étendu par terre et la chaise tirée à quelques pieds sur le côté; après quoi, la guitare fut relevée et portée tout autour du cercle par les invisibles, puis enfin placée dans le coin opposé.

« Un moment après, je la vis se balancer dans l'air, et s'élever encore presque au-dessus de ma tête... La forme indistincte d'une main humaine se dessinait, tenant l'instrument un peu au-dessous du centre.

« Me dressant tout à coup, je saisis la guitare de mes deux mains fermes et la tins au-dessus de ma tête, demandant alors que celui qui en avait tiré des sons voulût bien en jouer encore. Immédiatement, les cordes frémirent, comme sous une pression de doigts humains, quoique invisibles, et l'instrument résonna de nouveau aussi harmonieusement, au milieu de l'air, qu'il l'avait fait naguère sur le parquet... »

En quittant l'Amérique (31 mars 1855), Hume se dirigea du côté de l'Angleterre. Le bruit de sa présence s'y répandit bientôt, et, avant un mois, il eut plus d'invitations qu'il n'en pouvait satisfaire. Sa maison, à Ealing, fut assiégée par une foule incessante de curieux, qui la plupart se convertirent au spiritisme, si bien que le pasteur d'Ealing, homme clairvoyant en cette circonstance, crut de son devoir de prêcher publiquement contre lui, en déclarant que ces manifestations étaient l'œuvre du démon.

Il faut entendre avec quel satanique orgueil Hume accueille cette accusation, qu'elle vienne de l'Eglise catholique ou d'une communion protestante, et se pose décidément en apôtre inspiré d'une doctrine appelée à abolir toute foi chrétienne sur la terre.

« La position prise par la plupart des membres du clergé est pour moi une manifestation extraordinaire, dit-il; car, certainement, ces phénomènes, *la cause dût-elle en remonter à Dieu ou au diable*, ont, dans l'espace de dix années, amené plus de conversions aux grandes vérités de l'immortalité et de la communion des anges, avec les conséquences qui en découlent (on verra plus loin quelles sont ces conséquences), que toutes les sectes de la chrétienté n'en ont fait pendant la même période.

« En vérité, pendant que les églises perdent leurs adhérents, la foi dans



les lois spirituelles, causée par ces manifestations externes, gagne chaque jour du terrain dans le scepticisme des masses. Et il n'y aurait rien d'étonnant que celles-ci, à leur tour, poursuivant leurs études nouvelles, ne viennent convertir le clergé à leur croyance dans les lois spirituelles. »

La présomption de Hume, diabolique dans sa véritable cause, pouvait être jusqu'à un certain point légitimée à ses yeux par l'habileté avec laquelle Satan savait donner à ses manifestations une couleur religieuse et même biblique.

Ainsi dans une des séances données à Sandgate (comté de Kent), après plusieurs prodiges devenus ordinaires à Hume : tables élevées à plusieurs pieds au-dessus du sol, accordéons jouant des airs mélodieux, mains et bras apparaissant sous des draperies blanches, etc., voici que la main d'un esprit saisit une Bible protestante qui était sur la table, et l'ouvrit aux yeux de tous. Une feuille fut pliée en deux, et la main, prenant un crayon, marqua les deux verset XVI et XVII du 13[e] chapitre de saint Matthieu : « Mais bénis soient vos yeux, puisqu'ils voient ! Bénies soient vos oreilles, puisqu'elles entendent ! Car, en vérité, je vous le dis, beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir les choses que vous voyez, et ils ne les ont pas vues ; ils ont désiré entendre les choses que vous entendez, et ils ne les ont pas entendues. »

« A ce moment, ajoute la relation, des mains et des bras furent vus en grand nombre ; à plusieurs reprises, toutes les personnes du cercle les sentirent aussi distinctement que si c'eût été des mains et des bras d'êtres vivants... »

Ces jongleries singeant le sentiment religieux, n'empêchaient pas les esprits de Hume de trahir de temps en temps leur véritable origine. « Un jour, dit le docteur J.-J.-G. Wilkinson, dans une lettre écrite au *Morning Advertiser* sous le pseudonyme de *Verax*, sur ses *Soirées passées avec M. Hume et les Esprits*, je demandai aux esprits si les jongleurs faisaient leurs tours par les mêmes moyens employés ici ; il me fut répondu : « Non. » Mais ils répondirent franchement : « Oui » quand je leur parlai des *jongleurs indiens*. » On a vu plus haut ce qu'il fallait penser des prodiges des fakirs.

Dans ses crises extatiques, Hume ne manquait pas de prêcher en faveur de la nouvelle doctrine spiritualiste qu'il était chargé d'enseigner au monde. « M. Hume, dit le même docteur Wilkinson, passa ensuite dans un état extatique, et parla de sa vie spirituelle, de l'intronisation prochaine de son dogme sur la terre... »

Il serait beaucoup trop long de suivre notre magicien dans ses pérégrinations apostoliques, en Angleterre, puis en Italie, à Florence, à Naples et à Rome. Ce sont toujours, du reste, à peu près les mêmes prodiges (1) ; la répu-

(1) Quelques relations très curieuses des phénomènes d'Italie, trop longues pour être insérées ici, trouveront leur place dans la *Revue mensuelle*, qui a été créée comme complément de ma publication.



tation de Hume à Florence était devenue tellement éclatante, qu'elle avait pénétré jusque chez les paysans.

« Ceux-ci croyaient fermement, dit Hume, que j'avais l'habitude d'administrer les sept sacrements de l'Église catholique aux crapauds, pour obtenir, au moyen d'évocations, la résurrection des morts. Ceci les avait tellement enragés, qu'ils étaient pleinement résolus à m'ôter la vie, et, dans ce but, ils se cachaient dans le voisinage, armés de fusils. »

On sent percer, dans le langage du magicien, la secrète pensée qu'il a tout à craindre pour sa vie, des entreprises et des poignards catholiques (?). Il raconte même longuement une prétendue tentative d'assassinat dont il fut sauvegardé par la protection des esprits. Ne se sentant point en sûreté à Florence, et du reste fort à court d'argent, ses amis d'Angleterre le croyant plongé dans une vie des plus dissolues et lui ayant en conséquence coupé les vivres, il profita de la proposition d'un noble Polonais pour quitter cette ville ingrate et se rendre à Naples.

Là, quoique, ainsi que ses esprits le lui avaient annoncé, sa puissance magique l'eût quitté pour une année, il ne laissa pas que de développer par sa présence un certain pouvoir chez les autres ; il eut ainsi l'honneur de convertir un homme qui devait être une des plus grandes lumières spirites, l'honorable Robert Dale Owen, le ministre américain près la cour de Naples, l'auteur futur d'un livre célèbre dans les annales du spiritisme : *Faux pas sur les limites d'un autre monde.*

Dans les loisirs que lui laissa l'éclipse momentanée de sa puissance diabolique, et peut-être par un effet de la grâce divine, Hume se plongea dans la lecture de tous les livres qu'il put rencontrer, relatifs aux doctrines de l'Église romaine. Ces lectures, et un certain dégoût du monde, surtout depuis son dernier séjour à Florence, l'inclinèrent à entrer dans l'Église catholique, et même à s'enfermer dans un monastère.

C'est dans ces dispositions qu'il arriva à Rome en 1856.

Les Mémoires de Hume, lorsqu'il aborde le sujet de sa conversion (?) au catholicisme, deviennent singulièrement brefs et laconiques. Voici à quoi se bornent ses confidences :

« Après deux ou trois semaines de sérieuses délibérations de la part des autorités cléricales, il fut décidé que je serais reçu membre de l'Église, et la confirmation me fut administrée. La princesse O*** fut ma marraine, et le comte B*** mon parrain. Je fus reçu par le Pape avec une bonté extrême, et il me fit des questions sur mon passé. Me montrant un crucifix qui se trouvait près de nous sur la table, il ajouta : « Mon fils, c'est en ceci que nous plaçons « notre foi ». Il me donna ensuite une grande médaille d'argent, que j'ai eu depuis le malheur de perdre. »

Tout porte à croire que la conversion de Hume au catholicisme n'était pas

sérieuse, mais seulement un moyen pour lui d'échapper à ce qu'il appelait les persécutions de l'Église et de continuer ses pratiques sous la sauvegarde du clergé catholique et la haute protection du Pape, sans tenir compte de la promesse sacrée qu'on avait, certainement, exigée de lui, avant son abjuration, de renoncer désormais à toute œuvre diabolique. C'est ce que laisse entrevoir clairement ce passage de ses Mémoires, où il argue de la prétendue tolérance du Pape, contre ceux qui lui rappelaient cet engagement inséparable de sa conversion :

« On a maintes fois dit de moi, par la suite, qu'à cette entrevue avec le Pape, je lui avais promis de ne plus avoir de manifestations ; est-il nécessaire d'ajouter, après ce que j'ai déjà dit, que je ne pouvais faire une telle promesse, et que Sa Sainteté ne me le demanda aucunement? »

Il va de soi que Sa Sainteté, confiante en la sincérité de sa conversion, n'avait aucun besoin de lui rappeler une promesse qui était la condition *sine qua non* de son admission au nombre des enfants de l'Église.

Le Pape était si peu dans les dispositions de consentement tacite ou de tolérance que lui prête le magicien, qu'au moment où il quitta Rome pour venir à Paris, dans le dessein apparent « de se perfectionner dans le langage français », il l'adressa, pour sa direction spirituelle, à l'homme le moins capable de laisser fléchir sur ce point les exigences de la foi et de la discipline catholique, le R. P. de Ravignan.

Lorsqu'en juin 1856, il arriva à Paris, le bruit de sa conversion, répandu en France, avait alarmé et scandalisé tout le clan spirite, qui fondait sur lui les plus hautes espérances. Au lieu du brillant magicien qui avait émerveillé l'Amérique, l'Angleterre et l'Italie, il leur arrivait un pauvre néophyte, abandonné de ses facultés surnaturelles, sachant à peine écrire son nom, et, pour comble de scandale, se confessant et communiant. Ce fut un haro général qui trouva son expression la plus virulente, sinon la plus châtiée, dans le *Journal Spirite*, du fameux médium d'alors, le rival de Du Potet, Cahagnet :

« Notre malheureux *Youme* est entré dans le giron de l'Église, *en déclarant qu'il n'a pu opérer tant de merveilles que conduit par le diable en personne*. Il a été frappé, de suite, une médaille en l'honneur de cette victoire, médaille représentant d'un côté l'Immaculée-Conception et de l'autre les esprits infernaux d'Amérique vaincus par ladite Immaculée-Conception. Peu importe à l'Église catholique, elle tient *Youme* dans son giron et ne le lâchera pas assurément. »

Cependant, l'auteur de cette diatribe grotesque espère bien qu'il en sera autrement, et souffle dans le cœur du malheureux converti le remords de son apostasie et l'ambition satanique de briser ses nouveaux liens par un retour éclatant à l'Église de Satan.

« Le parti catholique, ajoute Cahagnet, sent son infériorité envers cet

homme; il sait que, dans quelques mois, ses facultés lui seront accordées de nouveau ; il sait que Pie IX n'est pas saint Pierre, quoiqu'il passe n'être qu'un avec ce vainqueur d'Apollonius de Tyane. (Il veut, sans doute, dire Simon le magicien.) Si Youme s'élève en l'air, le plus puissant des arcanes de l'Église de Dieu en pourra peut-être faire redescendre à terre ce maudit américain. Ce sera un affront. Ce coquin de médium est capable de soustraire toutes les hosties consacrées du saint tabernacle, sans en ouvrir la porte. Il ne faut pas qu'un tel scandale arrive dans Rome ! »

Si la conversion de Hume eût été sérieuse, de telles paroles l'eussent plutôt déterminé à se séparer à jamais d'hommes capables de déverser sur l'Eglise catholique et son souverain chef des sarcasmes aussi impies. Mais Hume avait son plan ; il espérait que le P. de Ravignan, si connu pour sa charité et sa mansuétude, fermerait les yeux sur sa conduite, et que, sous le couvert de ce nom respecté, il pourrait accréditer en France les merveilles du spiritisme et continuer son apostolat infernal. Ce qui ne laisse aucun doute sur ce point, malgré les protestations de Hume dans ses Mémoires (1), c'est le récit suivant, écrit par le P. A. de Ponlevoy, dans sa biographie du R. P. Xavier de Ravignan (t. II, p. 298) :

« Nous ne pouvons terminer ce chapitre sans faire mention de ce fameux médium américain, qui avait le triste talent de faire tourner autre chose que les tables et d'évoquer les morts pour divertir les vivants. On a beaucoup parlé, même dans les journaux, de ses rapports religieux et intimes avec le P. de Ravignan ; et l'on a semblé vouloir, sous le passe-port d'un nom accrédité, introduire et consacrer en France ces belles découvertes du nouveau monde.

« Voici le fait dans toute sa simplicité. Il est très vrai que le jeune étranger, après sa conversion en Italie, fut adressé et recommandé de Rome au P. de Ravignan ; mais, à cette époque, en abjurant le protestantisme, il avait aussi répudié sa magie, et il fut accueilli avec cet intérêt qu'un prêtre doit à toute âme rachetée du sang de Jésus-Christ, et plus encore peut-être à une âme convertie et ramenée dans le sein de l'Église.

« A son arrivée à Paris, toutes ses anciennes pratiques lui furent de nouveau absolument interdites. Le P. de Ravignan, d'accord avec les principes de la foi qui proscrivent la superstition, défendait, sous la peine la

(1) « Si le reste de l'ouvrage n'est pas plus exact que ce qui précède, dit Hume, après avoir cité le récit du P. de Ponlevoy, il ne vaut certainement pas la peine d'être lu. Le bon P. de Ravignan savait bien que je n'étais pas américain... Il savait aussi que je n'invoquais jamais les esprits. Il n'est pas et il ne sera jamais nécessaire d'avoir un nom important pour accréditer une vérité qui vient de Dieu, et j étais trop bien instruit du pouvoir des faits pour penser qu'ils eussent besoin, pour passe-port, même du nom du P. de Ravignan. Son biographe doit avoir reçu une bien pauvre éducation en théologie et en histoire, pour oser écrire que le spiritualisme est une *belle découverte* du nouveau monde, lorsqu'il est constant qu'on en retrouve la trace en n'importe quelle contrée de la terre dont l'histoire fasse mention... » Je laisse au lecteur de décider entre le témoignage du saint religieux et le démenti du médium apostat.



plus sévère qu'il pût infliger, d'être acteur ou même témoin de ces scènes dangereuses et quelquefois criminelles.

« Un jour, le malheureux médium, obsédé par je ne sais qui, homme ou démon, vint à manquer à sa promesse ; il fut repris avec une vigueur qui le terrassa ; survenant alors, par hasard, je l'ai vu se rouler à terre et se tordre comme un ver aux pieds du prêtre saintement courroucé.

« Cependant, le Père, touché de ce repentir convulsif, le relève, lui pardonne et le congédie après avoir exigé cette fois, par écrit, une promesse sous la foi du serment. Mais il y eut bientôt une rechute éclatante, et le serviteur de Dieu, rompant avec cet esclave des esprits, lui fit dire de ne plus reparaître en sa présence. »

Après ce récit, qui porte en lui-même la marque infaillible de la plus complète véracité, il serait superflu d'insister sur les rapports de Hume avec le P. de Ravignan. Bien que le magicien converti lui eût affirmé qu'il n'invoquait pas les esprits, le P. de Ravignan était trop instruit des choses de la foi pour ignorer qu'il y a avec le démon des pactes implicites, dont il suffit de remplir les conditions matérielles pour que les effets s'ensuivent. Aussi, quand son pénitent lui exprimait hypocritement sa crainte de voir se reproduire les manifestations spirites à l'époque fixée par les esprits, le saint prêtre lui assurait-il que, maintenant qu'il était membre de l'Église, ce pouvoir ne lui reviendrait plus.

Hume, du reste, n'avait pas eu le courage d'attendre même l'époque fixée par les esprits pour revenir à son vomissement. Dès les premiers jours de son séjour à Paris, il avait renoué ses correspondances avec l'*invisible* ; il raconte lui-même avec grands détails un fait « d'autant plus extraordinaire, dit-il, que je n'avais pas encore recouvré ma puissance, et qu'il semble indiquer une transmission involontaire de médianimité ».

Ce fut dans la nuit du 10 février 1857, au moment où la pendule sonnait minuit, que des frappements sonores vinrent l'avertir solennellement de la résurrection de son pouvoir. Puis, une main se plaça sur son front, et une voix lui dit : « Courage, Daniel ; vous serez bien prochainement. » (Il était tombé malade pendant l'hiver.) A partir de ce moment, les manifestations diaboliques ne cessèrent plus : elles eurent lieu, s'il faut en croire Hume, en présence même du P. de Ravignan, qui, voyant son pénitent retombé dans son péché, lui refusa l'absolution.

« J'essayai de raisonner avec lui, disent les Mémoires, et de lui expliquer qu'il m'était impossible de m'empêcher d'entendre et de voir, que Dieu, ayant daigné m'accorder ces deux facultés, il n'était pas en mon pouvoir de les ignorer. Il refusa de m'écouter et dit que je n'avais pas à raisonner. « Faites « ce que je vous dis ; autrement, supportez-en les conséquences. » Je le quittai, tout déconcerté. Je désirais ne pas lui désobéir, et cependant je sentais que



Dieu était plus grand que l'homme, et que, puisqu'il m'avait donné le pouvoir de raisonner, je ne voyais pas pourquoi je m'en verrais privé. » On le voit, nous ne sommes pas loin de la scène racontée par le P. de Ponlevoy.

Du reste, certaine circonstance pouvait encourager Hume dans son espérance chimérique de faire accréditer sa mission par l'Église catholique, je veux parler de l'imprudente adhésion de certains membres du clergé d'alors, aux pratiques du spiritisme. C'était le temps des fureurs magnétiques de l'abbé Faria et de la guitare magique de l'abbé Almignana, dont s'autorisait le mage Cahagnet, dans ses *Arcanes*, pour rassurer les consciences timorées.

Hume, excommunié par le P. de Ravignan, trouva un consolateur, disons plus, un confesseur (car il continua encore quelque temps de jouer cette infâme comédie) dans un certain abbé de C*** qui, en face de plusieurs manifestations, lui dit : « qu'il vaudrait tout autant pour lui se coucher vivant dans sa tombe, que d'exécuter les ordres qui lui avaient été prescrits. » Venant en effet à réfléchir, l'abbé de C*** renonça à le confesser lui-même, et l'adressa à un autre directeur spirituel, à l'un des plus éloquents prédicateurs du jour, en lui disant : « De grand cœur, je voudrais remplir cette mission ; mais, comme cela se saurait, je n'en retirerais que des persécutions. »

Parmi les prodiges opérés par Hume dans cet hiver de 1857, je ne citerai que le suivant, ainsi raconté par un journal de Paris :

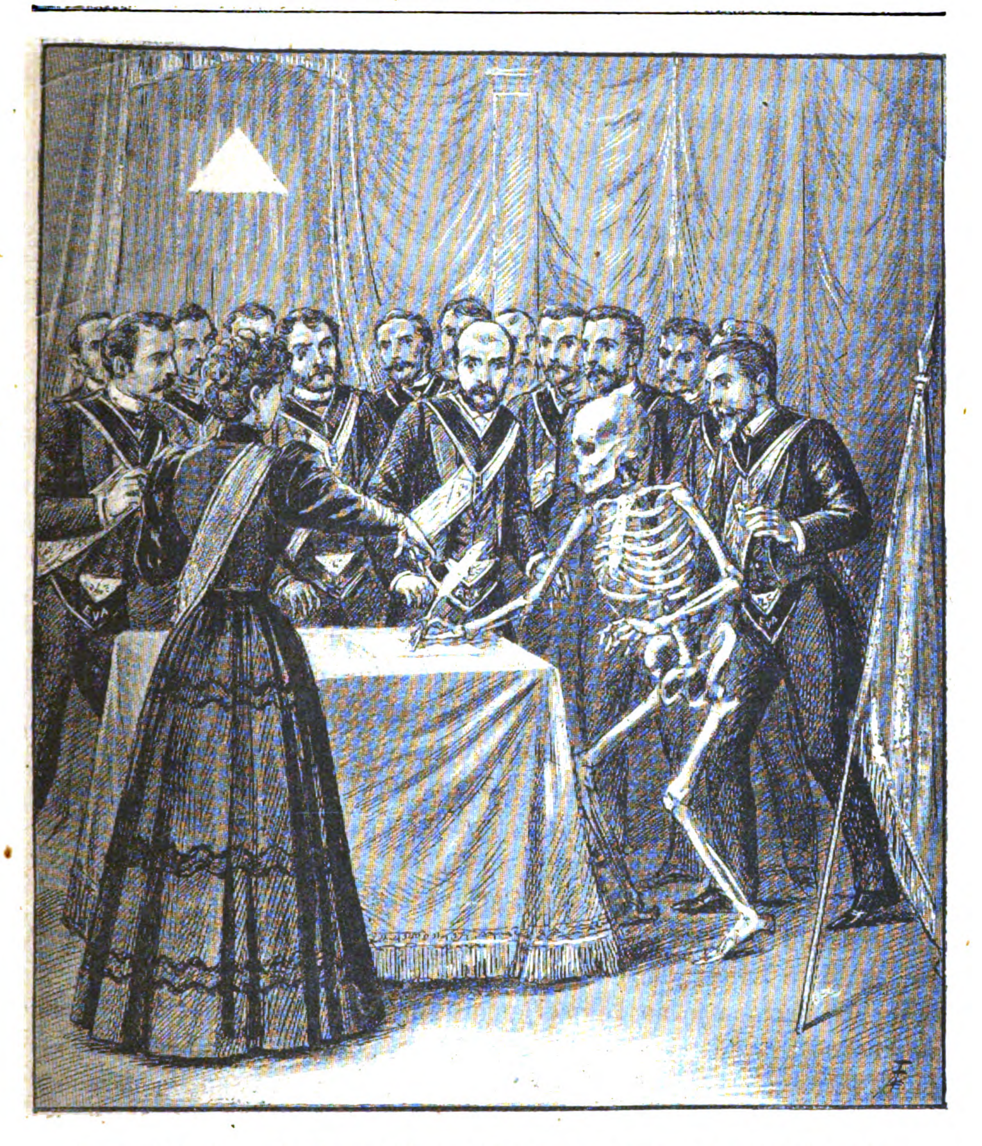
« La comtesse L*** (une femme croyante dans les manifestations spirites) avait eu, une douzaine d'années auparavant, une étrange hallucination. Elle était un soir occupée à broder, près de son frère, qui lui faisait la lecture d'un des livres les plus irréligieux du siècle dernier. Durant l'attention mécanique qu'elle prêtait à cette lecture, il lui arriva de lever la tête, et elle fut frappée de terreur en jetant les yeux sur la figure bouleversée de son frère.

« C'était, d'ordinaire, un jeune homme doux, bienveillant et sympathique, aux traits calmes et sereins ; mais à ce moment il était méconnaissable, sous la contraction qui les dénaturait : le frémissement convulsif des sourcils, des yeux tout grands ouverts, une bouche tordue aux extrémités par le sourire amer du désespoir, telle était l'expression de cette figure, qu'un peintre eût choisie pour représenter la chute d'un ange.

« La comtesse, effrayée, pensa, tout à coup, que son frère était possédé par un démon. Elle vit ensuite fréquemment cette même expression infernale sur le visage de son frère, même dans ses états de plus grand calme ; mais cette idée lui était si horrible, qu'elle n'osa jamais s'en ouvrir à lui.

« L'hiver dernier, M. Hume fut présenté à la comtesse. Un soir qu'il se trouvait chez elle, dans une situation d'esprit ordinaire, il vit son attention appelée vers un buste magnifique, en marbre. Il ignorait alors que ce fût





Le squelette s'approcha d'une table ; on lui passa une plume, de l'encre, du papier, et il écrivit les noms désirés. (Page 223.)

celui du frère de la comtesse, mais son visage changea tout à coup et devint en proie à une agitation violente. La comtesse fortement alarmée lui demanda ce qui pouvait l'affecter à ce point.

« M. Hume répondit : « Madame, l'homme dont voici le buste est possédé « par un démon. »

« On peut juger de l'étonnement de la comtesse en apprenant de la bouche de M. Hume un fait dont elle s'était doutée depuis douze ans. Elle le pressa de questions, et celui-ci, libre de ses émotions, s'étant levé pour examiner

de plus près le buste, dit ensuite en se tournant vers la comtesse : « Dans « quelque temps, votre frère subira un grand malheur, et ce malheur le « délivrera de ses ennemis. »

« La prédiction s'est réalisée : le comte de P*** perdit, quatre mois après, dans la banqueroute de M. Thurneyssen, une grande partie de sa fortune. »

Un autre prodige, la guérison instantanée d'un enfant sourd depuis quatre ans par suite d'une fièvre typhoïde, rappelle les plus grandes merveilles diaboliques d'Apollonius de Tyane, à qui, du reste, on n'hésita pas à le comparer.

Il donna quelques séances aux Tuileries, séances sur lesquelles il a toujours décliné toute conversation, et qui donnèrent lieu aux racontars les plus divers ; la version la plus vraisemblable est que Napoléon III fit remercier M. Hume, parce que l'Impératrice avait été tellement affectée par ses manifestations que l'Empereur redouta pour elle et son entourage la continuation de ces scènes diaboliques (1).

Après de nombreuses et rapides périgrinations en Amérique, puis à Paris de nouveau, en Italie et en Belgique, Hume partit pour Saint-Pétersbourg, accompagné d'Alexandre Dumas, qui devait servir de parrain à son mariage. Il y épousa, le 1er août 1858, une jeune dame russe, fille du général russe comte de Kroll et filleule de l'empereur Nicolas, avec qui il s'était fiancé chez une comtesse italienne. La jeune épouse du magicien ne pouvait manquer d'être initiée à la mission et au grand art de son mari ; cette initiation eut lieu peu de temps après leur mariage, et de la manière suivante, selon le récit de Hume lui-même :

« Une nuit, pendant que ma femme dormait profondément, je vis l'esprit de ma mère entrer dans ma chambre, suivi d'un autre esprit que je reconnus, quoique je ne l'eusse jamais vu sur la terre, pour être celui de mon beau-père. J'étais enchanté que ma femme dormît, car elle était à l'abri de la frayeur que cette vision lui aurait donnée ; aussi, quelle fut ma surprise, en l'entendant tout à coup me dire : « Daniel, il y a quelqu'un dans la « chambre avec nous... C'est votre mère, et près d'elle se tient mon père. « Elle est très belle et je n'ai pas peur. » Ses actions pourtant démentirent ses paroles, car elle se tourna de mon côté, en tremblant violemment. Les esprits alors disparurent, et de très forts frappements s'entendirent çà et là dans la chambre ; nous adressâmes quelques questions auxquelles on répondit. Ce fut l'initiation de ma femme aux faits du spiritualisme. »

Pendant le peu de temps qui lui restait à vivre, Mme Home s'associa de plein cœur aux doctrines et aux pratiques de son mari. « Elle était, dit Mme Howitt, autre *spiritualiste* décidée, une ferme croyante dans le spiritua-

(1) Au chapitre des *Vocales Procédants*, j'ai rapporté un épisode de spiritisme aux Tuileries, à l'époque de la vogue de Hume.

lisme. L'amour de Dieu l'avait initiée aux vérités du monde spirituel ; il lui avait été donné de résoudre la grande, mystérieuse et insondable énigme de la vie future, et telle fut sa fidélité aux connaissances qui lui avaient été ainsi départies, qu'elle était prête à la témoigner dans la vie comme dans la mort. »

Cependant, touchée de la grâce avant sa mort (1862), elle abjura la religion schismatique grecque (dont elle avait été, dit Mme Howitt, la personnification vivante), entre les mains de Mgr Baudry, évêque de Périgueux, qui lui administra les derniers sacrements. Hume se garde bien, dans ses Mémoires, de parler de cette abjuration qu'elle ne put faire, sans doute, sans abjurer aussi ses erreurs spirites. Il tient à montrer que tout le mérite de cette mort édifiante doit être attribué aux communications de sa femme avec les esprits et en particulier avec celui de Cagliostro, son ange gardien. Il nous la montre jusqu'à la fin continuant à voir chaque jour des esprits. « Ses plus fréquents visiteurs étaient son père et sa mère. Elle reçut d'eux les plus carressants messages, les plus douces paroles de bienvenue relativement à son séjour spirituel. Elle était aussi visitée souvent par l'esprit d'une femme voilée qu'elle ne connaissait pas, mais dont la présence lui était d'un grand soutien, quoiqu'elle ne parlât jamais, ni ne levât son voile. » M. Hume apprit que ce bon esprit continuerait à porter son voile, jusqu'à la fin, et qu'alors ce même voile serait jeté sur l'esprit nouveau-né de sa pauvre chérie, pour lui cacher les pleurs et les sanglots exhalés autour du lit où reposerait son corps. Pendant les derniers six mois de sa maladie, le voile de l'esprit se releva lentement et graduellement des pieds vers la tête ; aux deux derniers jours, l'esprit lui apparut avec son voile roulé comme un diadème, autour du front, à l'exception pourtant d'une partie qui, comme un feston, tombait sur sa figure.

« Un jour, plusieurs personnes qui étaient dans la chambre de la malade virent la main et le bras de l'esprit jusqu'à l'épaule : ils paraissaient être d'une substance lumineuse, admirablement formés, et couverts d'une sorte de voile de lumière. »

Après sa mort, l'esprit de Sacha (nom familier que Hume donnait à sa femme) devint un de ses plus habituels visiteurs, et opéra de nombreux prodiges en sa faveur.

De Périgueux, Hume retourna en Angleterre, où il donna de nombreuses séances qui achevèrent de convertir au spiritisme un grand nombre de personnes, parmi lesquelles des savants des plus distingués.

Parmi ces glorieuses conquêtes de Hume, il faut citer l'un des physiciens les plus renommés de la Grande-Bretagne, longtemps rebelle, mais enfin convaincu, dit-il, par une foule d'expériences consciencieuses de la vérité et de la réalité des phénomènes spirites, et devenu bientôt l'un des plus

enthousiastes champions de l'apparition des esprits, et de leur commerce avec les vivants, M. A. Russel Wallace. Hâtons-nous de dire qu'il est, avec Darwin, l'inventeur de la fameuse hypothèse de l'évolution et de la sélection naturelle, dont j'ai démontré plus haut l'absurdité et le néant. Écoutons-le lui-même nous exposer comment il fut converti au spiritisme :

« J'étais, dit-il, un matérialiste si complet et si convaincu, qu'il ne pouvait y avoir dans mon esprit aucune place pour une existence spirituelle et pour aucun autre agent dans l'univers que la matière et la force. Les faits, cependant, sont des choses opiniâtres. Ma curiosité fut d'abord excitée par quelques phénomènes légers, mais inexplicables, qui se produisaient dans une famille d'amis ; mon désir de savoir et mon amour de la vérité me forcèrent de poursuivre les recherches. Les faits devinrent de plus en plus certains, de plus en plus variés, de plus en plus éloignés de tout ce que la science moderne enseigne et de toutes les spéculations de la philosophie de nos jours. Les faits me vainquirent. Ils me forcèrent de les accepter comme faits, longtemps avant que je pusse admettre l'explication « spirituelle ». Il n'y avait pas en ce temps, dans ma fabrique de pensées, de place pour cette conception ; peu à peu, lentement, une place se fit. Elle se fit, non par des opinions préconçues ou théoriques, mais par une continuelle action de faits sur faits dont on ne pouvait se débarrasser d'aucune façon (1) ».

Ce serait être dupe des mots que de s'imaginer que M. Wallace, grâce aux miracles des spirites, se soit converti au véritable spiritualisme même philosophique. Son spiritualisme n'est, comme celui de tous les spirites qui ont un système, qu'un matérialisme déguisé. En acceptant les rêveries des spirites sur les apparitions des trépassés, en d'autres termes, les pratiques de la nécromancie, il n'a point abjuré son darwinisme, et ne reconnaît, en somme, dans la nature, que la matière et la force. Non, le *spiritisme*, quoi qu'il en dise, ne sera jamais le *spiritualisme;* confondre ces deux choses, comme on le fait en Angleterre, et même en France à la suite de l'Angleterre, c'est un sophisme, et un sophisme infernal, digne de Satan qui l'a inventé.

Revenons à Hume.

Je n'insisterai pas sur ses nouvelles manifestations en Italie, en Belgique, en Russie ; elles ne sont, du reste, qu'une répétition, avec quelques variantes des manifestations décrites plus haut. Il revint ensuite à Paris, le 20 janvier 1863, et continua de fréquenter les Tuileries. L'année suivante, il fut sommairement expulsé de Rome comme sorcier, bien qu'il n'eût pas osé y donner de séances (1). Il se réfugia alors en Angleterre, où il fonda, avec le Dr Elliotson,

(1) *Le Miracle et le monde spiritualiste*, 8°.

(1) Aussitôt qu'on eut appris à Paris l'expulsion de Hume, les spirites, en masse, protestèrent contre l'intolérance et la persécution catholiques, et offrirent au malheureux banni un banquet solennel auquel furent invités tous les croyants. Hume accepta d'abord ; puis, se ravisant par



le *Spiritual Athenæum*, pour la propagation des doctrines spirites. Il vécut dès lors aux dépens de la Société, dont il était le secrétaire.

En 1866, une riche veuve, nommée Jane Lyon, l'adoptait pour son fils, et lui faisait don de 60.000 livres sterlings, qu'elle réclama peu après devant les tribunaux, sous prétexte que Hume les lui avait extorquées par une influence « spirituelle ». Le tribunal décida en faveur de la plaignante.

En 1870-71, nous trouvons notre magicien à la suite de l'armée allemande qu'il accompagna de Sedan à Versailles, où il fut publiquement reconnu et reçu par le roi de Prusse.

Dans le mois d'octobre de 1871, il épousait à Paris une jeune fille de la noble famille russe d'Aksakoff, nom célèbre dans les fastes du spiritisme russe. Sa santé commençant à baisser considérablement en 1872, il établit sa résidence tantôt à Nice, tantôt en Suisse.

Les loisirs de ses dernières années furent consacrés à la composition d'un livre, qui parut, en 1877, sous le titre de *Lumières et Ombres du Spiritualisme*. Il y dévoile impitoyablement toutes les supercheries du faux spiritisme, les nombreuses « scélératesses » commises en son nom; il y attaque

prudence, il déclina l'invitation sous prétexte de motifs graves et de raisons impératives, qu'il déclara ne pouvoir faire connaître. Le but principal du banquet étant manqué, on l'ajourna à une circonstance plus heureuse.

La partie la plus importante du repas devait être la série des toasts préparés par les convives. Ces toasts furent publiés, et il faut en mettre quelques fragments sous les yeux du lecteur afin qu'il sache bien jusqu'où vont la fureur et la rage de la secte diabolique contre l'Eglise romaine.

Voici un passage du toast porté par le directeur de la *Revue Spiritualiste*, Z.-J. Piérart :

« C'est encore le même esprit (l'esprit du moyen-âge) qui anime nos inquisiteurs modernes. Dans leurs anathèmes, ils ne font point de distinction. Que vous soyez orthodoxe ou non, propagateur d'hérésie ou fils soumis de l'Eglise, du moment que vous êtes fauteur de faits de l'ordre spirituel, vous êtes condamné, mis hors du giron, voué à l'abomination de la désolation.

« M. Hume en est un exemple... Ses *Mémoires*, livre de faits, étranger à toute doctrine, à toute conclusion extra-catholique, ont été mis à l'index...

« Qui êtes-vous donc, hommes étranges, qui avez à ce point peur des manifestations de l'Esprit, qu'il vous faille le bras séculier, une police, des gendarmes pour les combattre?...

« Si vous n'avez pas hérité du don de miracles des apôtres, n'en perdez pas au moins le souvenir. — Cessez alors de substituer vos persécutions à celles des tyrans contre lesquels tant de courageux apôtres luttèrent. Retirez-vous. — Abdiquez votre puissance temporelle, et laissez le Saint-Esprit accomplir librement son œuvre; laissez-le souffler là où il le juge bon. Laissez-le, vous dis-je, si vous ne voulez bientôt être foudroyés par lui!...

« Quel vertige vous égare? Serait-il vrai qu'il faille vous appliquer cette maxime qui plus d'une fois a retenti à la veille des jours où la justice de Dieu s'est fait comprendre :

« *Quos vult perdere Jupiter dementat!* »

« Sait-on ce que le jeune médium écossais était allé faire dans la ville de Léon X et d'Alexandre Borgia? Le sait-il lui-même? Il croit y avoir été poussé par le besoin d'un climat plus doux, par son amour pour les arts. Mais ne devait-il pas, en y séjournant, retrouver à son insu des facultés prophétiques, et en nouveau Jonas avertir de son destin cette Ninive moderne, pour qu'elle puisse à temps retrouver la voie de Dieu et se convertir! Mais c'est bien plus : le jeune médium porte le nom de Daniel, et dans la Babylone moderne, celle que le XVIe siècle a appelée la grande prostituée, le nouveau Daniel était peut-être poussé à assister à quelque festin de Balthazar. comme il s'y en trouve au moment des saturnales de février. Là, peut-être, aurait-il vu une main invisible écrire encore les mots fatals : *Mané, Thécel, Pharès*, et il aurait pu en donner à temps l'explication. Mais un esprit de vertige l'a fait expulser de cette ville des destinées, où il semblait avoir été mystérieusement poussé dans ces temps critiques. Il a été rejeté sur la terre des Mèdes et des Perses du monde moderne. Craignez, malheureux astrologues, chaldéens aveugles, qu'il n'y rentre bientôt à leur suite!... »

avec une violence singulière certaines doctrines d'Allan-Kardec, mais pour y substituer les siennes, qui ne valent guère mieux (on le verra plus loin). Il a, du reste, pour Allan-Kardec, un mépris transcendant qui s'explique tout naturellement par ce seul mot : « Allan-Kardec n'était pas médium. » A ce propos, il raconte le fait suivant dont il « atteste la vérité » :

« Avant même que j'eusse pu savoir la mort d'Allan-Kardec, je reçus de lui, en présence du comte de Duaraven, alors vicomte Adare, un message ainsi conçu : « *Je regrette d'avoir enseigné la doctrine spirite. Allan-* « *Kardec.* »

On sent que ces invectives de Hume contre Allan-Kardec ne sont de sa part que l'effet de la jalousie de métier ; Hume ne pouvait lui pardonner le succès immense de ses livres et de sa propagande. La doctrine qu'il oppose aux absurdités d'Allan-Kardec n'est autre chose que l'enseignement bouddhiste, tel qu'il est encore aujourd'hui pratiqué dans le Thibet. On rencontrera plus loin un passage du livre de Hume qui ne laisse aucun doute sur son opinion touchant la destinée des âmes après la mort. Pour étayer la négation de l'enfer, il va jusqu'à invoquer cette parole du Christ dans l'Évangile : « Dans la maison de mon Père, il y a beaucoup de demeures ; j'y vais préparer une place pour vous. »

C'est la France qui possède les ossements d'un des plus grands magiciens du dix-neuvième siècle. Hume mourut à Auteuil, le 21 juin 1886, et fut enseveli à Saint-Germain-en-Laye. Il pourrait bien se faire qu'un jour ou l'autre nous voyions se reproduire sur son tombeau des phénomènes analogues à ceux du cimetière Saint-Médard.

Les biographes de Hume voient dans sa vie « un prodige inexplicable ». Rien ne s'explique mieux pourtant, quand on connaît l'habile rôle joué par Satan dans toutes les manifestations surnaturelles de notre siècle, si bien faites pour déconcerter la science et séduire les âmes égarées hors des chemins de l'Église.

Un point important n'aura point échappé au lecteur ; ce sont les efforts désespérés de Satan pour s'introduire au sein du bercail catholique et amener, si cela était possible, les chefs du troupeau de Jésus-Christ à tolérer et à autoriser la nouvelle religion qu'il voudrait implanter dans le monde. Mais le pasteur suprême est là qui veille, et Dieu ne permettra pas que soit vaine la parole de son Fils : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre mon Église. » S'il permet à Satan de s'affubler quelquefois de la houlette, il le force aussi à se trahir et à se montrer tel qu'il est, la bête meurtrière et féroce, cherchant qui dévorer. Lisez le récit de ces deux faits.

Le vicomte de Meslon fut longtemps en rapport avec un guéridon qui se disait animé par l'âme de son frère aîné défunt. Intelligence, divination, zèle, piété, dévotion, rien n'y manquait. Un jour, une petite table chiffonnière,



actionnée par hasard, se prit à parler, et accusa l'esprit du guéridon d'imposture ; mais celui-ci persista dans ses dires, et somma la chiffonnière, au nom du Dieu vivant, de démasquer elle-même son hypocrisie. Après une résistance opiniâtre et des soubresauts convulsifs, la chiffonnière s'avoua animée par le démon. La confiance dans le guéridon était presque absolue ; mais Dieu ne permit pas qu'elle durât davantage. Un dimanche, après des résistances, le guéridon dit textuellement : « Je m'ennuie de vous répéter « sans cesse des paroles mielleuses que je ne pense pas, et de vous ex- « primer des sentiments affectueux, lorsque je n'ai pour vous que des senti- « ments de haine. — Qui es-tu donc ? — L'esprit du mal. — Quel a été ton « but ? — De chercher à vous inspirer de la confiance pour mieux vous « tromper ensuite... Dieu me force à parler ainsi : l'enfer me réclame, « adieu ! » (1)

M. Bénézet, dans son curieux livre *les Tables tournantes* raconte l'autre fait que voici :

Les époux L***, sa fille et son gendre, s'étaient déterminés par ses conseils à laisser leurs expériences des tables. Mais celles-ci les provoquaient à de nouvelles communications par des mouvements, des coups, etc. Un soir que ces coups se faisaient entendre sous la chaise de Mme L***, celle-ci trempa ses doigts dans l'eau bénite et les secoua sous la chaise. Sa main fut aussitôt saisie et mordue au-dessous de la seconde phalange du pouce, et elle eut de la peine à la retirer. Son mari ne soupçonnait pas d'abord la cause des cris qu'elle poussait ; mais il fut bien plus surpris en voyant sur la chair rouge et enflée l'empreinte d'une double rangée de dents. — Mme L*** n'était pas encore remise de l'émotion causée par cette attaque inattendue, qu'elle poussa de nouveaux cris, en portant la main à l'épaule droite, et tomba en syncope. Son mari avait beau regarder, il ne voyait rien, la robe même n'éprouvait aucun froissement. Il découvrit l'épaule et y trouva comme une sorte de contusion, de la grandeur d'une pièce de cinq francs ; il vit même quelques gouttes de sang couler. Quand elle eut recouvré ses sens, Mme L*** se sentit mordre encore, à l'avant-bras et ensuite aux reins, quoique d'une façon moins sensible...

On voit que le démon lâche difficilement sa proie, et de quelles vengeances il serait capable, si Dieu ne lui disait : « Tu n'iras pas plus loin. » On conçoit, en revanche, qu'il ne soit que miel et douceur pour ceux qui, oublieux des avertissements de l'Église et des enseignements de la foi, s'abandonnent à ses suggestions et se font les dociles instruments de son pouvoir.

B. — DOCTRINES DU SPIRITISME.

On peut dire aux spirites, et autres adeptes de la nécromancie moderne,

(1) Alb. Duroy de Bruignac : *Satan et la Magie de nos jours.*

en transformant légèrement les termes d'un proverbe vulgaire : « Dis-moi ce que tu enseignes, et je te dirai qui tu es. »

Rien de plus varié, de plus discordant que les doctrines du spiritisme, quand elles essaient d'expliquer scientifiquement les faits surnaturels qu'il attribue à l'intervention des esprits ; depuis l'*Od* ou *fluide odique* du baron de Reichenbach et le *perisprit* d'Allan Kardec jusqu'à la *force psychique* de M. Crookes et l'*astralité* de M. Lermina. Ce que j'ai dit du perisprit peut s'appliquer en grande partie à toutes ces hypothèses plus absurdes les unes que les autres, et qui toutes se rapportent au moins en ce point qu'elles tendent au matérialisme, à l'adoration et au culte du dieu-fluide.

Mais nous les voyons concorder avec un admirable ensemble et une unanimité merveilleuse, dès qu'il s'agit de la négation des dogmes catholiques ; de sorte qu'on peut dire en toute certitude que le spiritisme diabolique ou la nécromancie moderne n'a qu'un seul but : l'abolition de la doctrine catholique.

C'est uniquement contre l'Église de Jésus-Christ qu'est braquée cette immense machine infernale à laquelle tous les spirites donnent pour fondement une prétendue doctrine spiritualiste professée dès l'origine du monde par tous les adeptes de la magie, depuis Melchisédech jusqu'à M. Hume. Cette doctrine se décore du nom ronflant de *théosophie* ou sagesse de Dieu, doctrine qui, d'après eux, s'est perpétuée jusqu'à nous à travers les temps dans les dépositaires privilégiés de la science occulte ou magique.

Je ne saurais passer sous silence, à propos de *théosophie*, une des grandes-prêtresses contemporaines de cette religion mystérieuse qui a fait tant de dupes dans les deux mondes, et dont les organes se multiplient de plus en plus de nos jours, Mme Blavatsky. Elle a fondé en Europe et en Amérique la Société dite Théosophique, avec le concours de deux autres femmes, la comtesse d'Adhémar et la duchesse de Pomar. Depuis sa mort, ou sa *désincarnation*, pour parler la langue spirite, la Société est dirigée par Mme Annie Besant en Europe, M. Judge en Amérique, et M. Keishtley en Asie.

Voici le portrait que trace de cette extraordinaire cosaque un des plus jeunes apôtres de l'occultisme, M. Jules Bois : « Elle nous apparaissait à la fois fatale, belle et méchante, portant à son front l'auréole noire de l'Anté-Christ, destructice des dieux, tourmenteuse des consciences et soufflant la folie dans les trompettes de l'énorme et magique sagesse de l'Orient. »

Ce portrait se rapporte parfaitement à la photographie qui a été reproduite plus haut.

« C'est elle, en effet, continue M. Jules Bois, les yeux dilatés, la tête enveloppée dans un fichu noir, le corps empaqueté d'une houppelande sans forme, tenant de la blouse et du manteau d'homme, avec, autour de la taille, une sorte de cordelière monacale. Les cheveux crépus sur le front s'épaississent



Les manifestations diaboliques du prétendu crâne de Jacques Molay, à Charleston, en la salle du Suprême Conseil du Rite Écossais. (Page 227.)

presque blancs. Ses yeux sont inexplicables, couleur de l'acier, couleur du glaive, couleur de ces archanges féroces et divins, qui, d'un regard, dévastent l'univers ; que reste-t-il de la femme en ce visage comme écrasé par le sceau d'une volonté terrible ?... »

Un de ses plus enthousiastes disciples, Jean Mattheus (Arthur Arnould), nous la dépeint comme résumant en elle toute la sagesse de l'Orient, et jouissant au plus haut degré des facultés surnaturelles qui distinguent les adeptes de la magie satanique :

« Ce qu'elle disait, ce qu'elle écrivait, n'était souvent pas d'elle, *mais lui venait de nos maîtres invisibles qui se servaient d'elle.* Sa puissance de suggestion fut formidable. Combien de fois, à Londres, il lui arrivait de dire à quelqu'un : « Regardez sur vos genoux. » Et celui qui regardait apercevait, épouvanté, une araignée énorme. Alors, elle souriait : « Cette araignée n'existe pas, c'est moi qui vous la fais voir. » Quand elle écrivait *Isis dévoilée* ou la *Secrète doctrine*, elle s'endormait parfois de fatigue ; car elle travaillait vingt heures chaque jour. Au matin, en s'éveillant, vingt à trente pages avaient été écrites à la suite des siennes, d'écriture différente, sans qu'elle sût comment. Dans l'Inde, elle manqua mourir ; elle se traînait sur le chemin expirante, quand un Mahatma (1) apparut : « Je puis te sauver, lui dit-il, mais tu dois accepter toutes les hontes, toutes les douleurs et tous les mépris pour l'avenir. — J'accepte, répondit-elle. » Le Mahatma la toucha au front, et elle vécut. Pour ma part, je l'ai vue, visible, presque impotente, à Fontainebleau, se transformer brusquement, et nous apparaître toute droite, les yeux pleins de lumière, les membres souples de jeunesse, et nous disant : « Mes maîtres du Thibet viennent de m'envoyer leur force avec un mystique message. »

Mme Blavatsky eut, en effet, la douleur de se voir reniée par quelques-uns de ses frères en Satan, jaloux, sans doute, de ses mystérieuses relations avec les Mahatmas du Thibet. Qu'elle vienne des Mahatmas du Thibet, ou des prétendues révélations des esprits européens, la doctrine du spiritisme a toujours la même source, l'inspiration diabolique. Qu'elle s'appelle Cabale, Bouddhisme, Théosophie, Esotérisme, Occultisme, Franc-Maçonnerie, Magnétisme, Martinisme, Swédenborgisme, etc., dès lors qu'elle est anticatholique, elle est immédiatement marquée du sceau du diable. Les citations qui suivent le prouveront abondamment.

Dieu. — « Le seul Dieu que nous devons servir, c'est l'humanité. » (Mme Blavatsky.)

— « Nous sommes *athées* en ce sens que nous repoussons la conception d'un Dieu anthropomorphique, en dehors de la nature. Aussi, nous ne prions pas. Il n'y a pas d'autre Dieu que la Substance unique, se différenciant et se manifestant dans l'univers. Tel est le mouvement dit d'*évolution* ou descente de l'esprit dans les derniers règnes de la matière : puis l'*involution* ou retour de tous les êtres dans le sein de cette Substance unique. L'Inde appelle cette allée et venue des choses : le jour et la nuit de Brahma. » (Doctrine de Mme Blavatsky et des théosophes, exposée par Jean Mattheus (Arthur Arnould).

On le voit, il est difficile d'être plus carrément panthéiste.

— « Les croyances religieuses populaires (le christianisme) et les doctrines spiritualistes ne diffèrent pas moins les unes des autres en ce qui concerne la Divinité. Nos modernes instituteurs religieux soutiennent qu'ils savent énor-

(1) Les *Mahatmas* sont des démons incarnés, vivant mystérieusement au Thibet.



mément de choses touchant Dieu. Ils définissent minutieusement ses divers attributs ; ils expliquent exactement ce qu'il a fait et pourquoi il a agi ainsi, et ils déclarent qu'après la mort, nous devons nous réunir à lui, le voir et le connaître. Dans l'enseignement des esprits, on ne trouve pas un mot de tout cela. Ils nous apprennent qu'ils communient avec des intelligences plus élevées qu'eux-mêmes, mais de Dieu ils ne connaissent réellement rien de plus que nous ; nulle compréhension de la Divinité n'est réclamée par qui que ce soit d'entre elles ; elles s'accordent ainsi avec la plus transcendante philosophie, laquelle affirme que nous ne saurions connaître rien de l'être infini, éternel, absolu, sinon qu'il est non seulement inconnu et inconnaissable, mais même inconcevable. » (Wallace, *les Miracles et le moderne Spiritualisme.*)

« La matière est éternelle... L'infini des espaces, ou l'Univers, compose son être, et l'infini des temps, son existence. » (*Revue spiritualiste*, 1864.)

« Les sectateurs de ce Dieu cruel (les Juifs), après avoir d'abord enseigné que seuls ils étaient ses enfants, ses fils bénis et de prédilection, ont fait place à d'autres (les chrétiens) qui, adoptant leurs enseignements, y ont ajouté toutes sortes de mystères qui révoltent la raison : trois Dieux égaux et coéternels l'un à l'autre et dont l'un cependant aurait été engendré par le premier et par le troisième ; une sainte femme, mère de plusieurs enfants, et cependant demeurant vierge et mise sur le même rang que son créateur ; des peines éternelles et l'impossibilité de jamais se réhabiliter pour nos pauvres âmes qui reprendront leurs corps pour brûler à toujours ; Dieu parlant à un seul peuple, à une certaine catégorie d'hommes et à une certaine époque du temps, et depuis ce temps-là toute révélation, toute communication interrompue entre lui et les enfants de la terre, si ce n'est par le canal d'une corporation sacerdotale chargée de nous expliquer Dieu comme elle l'entend et de nous distribuer ses grâces. » (*Ibid*, 1865.)

Divinité de Jésus-Christ. — « Le Christ n'est pas Dieu ; il est rentré au ciel comme les autres. — « Comment le Christ est-il vu au ciel ? — Comme un très bon esprit ; il est bienaimé, voilà tout. » (Cahagnet, *Arcanes de la vie future*, II.)

« Le Christ, sachant qu'il n'est pas Dieu, ne se prévaut pas plus de la religion qu'il a enseignée aux hommes que les autres fondateurs (Bouddha ou Mahomet) des leurs. » (*Ibid.*)

« Bientôt, altérant les textes, on ne présenta plus l'artisan de Nazareth comme il s'était présenté lui-même, c'est-à-dire comme Christ, *oint*, *roi*, comme un prophète, comme un envoyé, l'homme en qui les dons divins de notre nature s'étaient le plus développés, mais comme un Dieu égal à l'Eternel, son fils unique.... Un passage des Évangiles, sur lequel personne, que nous sachions, n'a encore fixé son attention, c'est celui qui est compris dans les quatre versets du chapitre XVII, selon saint Matthieu. Pour nous, il ressort de ces quatre versets que Jésus connut les devoirs, les peines et la sanctification du mariage ; qu'il fut père, au moins d'un premier-né. On voit aussi dans l'Évangile que Jésus a eu des frères et des sœurs ; qu'il vivait encore vers l'âge de cinquante ans..... » (*Revue Spiritualiste*, publiée par Piérart, 1863.)

Et c'est là une des revues du spiritisme les plus modérées.

« Les sacrements ne sont qu'une imitation des cérémonies magiques de l'ancien monde, des réminiscences de ces temps fatidiques, où par la vertu d'un signe, d'une opération sacramentelle, on se promettait de pouvoir gouverner une volonté, enchaîner une destinée. » (*Ibid.*)

« Soyons spiritualistes rationnels, dévoués avant tout à la vérité : ne plaçons pas Jésus en dehors de l'humanité. » (*Ibid.*)

« Nos lecteurs savent le fond de nos idées relativement à Jésus. Nous avons montré qu'il n'a rien apporté de nouveau comme dogme et comme morale ; que les faits nouveaux qu'on lui doit réellement ne sont que la vulgarisation, sans distinction de race et de caste, de hautes vérités maintenues jusqu'à lui à l'état ésotérique... Nous avons aussi formulé cette opinion que, si Jésus s'est dit Dieu, il ne l'a fait que dans le sens qu'il explique lui-même au chapitre X, selon saint Jean, et que, s'il a fait des miracles, c'est parce que, comme le Bouddha, Moïse, Elie, Pythagore, Empédocles, Apollonius de Tyane, il avait connu les secrets de la magie divine, et que, comme tant d'hommes avant et après lui, il s'était éminemment spiritualisé... » (*Ibid.*)

« Après tant de précurseurs, va venir le Messie attendu, le Verbe nouveau, qui sera la plus haute manifestation spirituelle du temps, en qui les faits, les vérités du testament de l'avenir se personnifieront, et qui scellera peut-être aussi de son sang le pacte d'une nouvelle alliance... Bientôt sa voix puissante, accompagnée de l'action retentissante du miracle, se fera entendre sur les monts et dans les vallées, et tout homme de bonne volonté dira en le voyant : « Voilà celui qui doit cimenter, unifier les aspirations des frères de la Jéru-« salem nouvelle, et faire retrouver les voies perdues du royaume de Dieu et de « sa justice. » (Piérart, *ibidem.*)

« Jésus-Christ est ressuscité en esprit et non en corps, et c'est ainsi qu'il s'est manifesté à ses disciples, se rendant visible et tangible à leurs sens en vertu des facultés inhérentes aux esprits... » (*Ibid.*)

« La croix, le signe à l'aide duquel nos dévots prétendent chasser les démons, était un signe vénéré des païens, qu'on retrouve partout comme le symbole du principe de la génération, l'acte par lequel le principe actif mâle, personnifié par la ligne verticale, rencontrait le principe passif ou féminin, personnifié par la ligne horizontale. » (*Ibid.*)

Comme on le voit, nous retrouvons là l'enseignement secret, donné en maçonnerie, dès le grade de Rose-Croix.

Destinée des ames après la mort. Ciel et Enfer. — Autour de chacun de nous voltigent sans cesse des multitudes d'êtres spirituels. Ce sont les âmes de ceux qui nous furent chers. Elles s'efforcent d'entrer en communication avec nous ; cependant, elles n'en possèdent nullement les facultés naturelles. Mais elles devront à la présence d'un médium d'entrer en relation avec les êtres qu'elles continuent de chérir. Ainsi naissent ces manifestations qui sont le langage dont les esprits se plaisent à user. » (Hume.)

— « Vous n'ignorez pas que les âmes des trépassés se promènent sous l'apparence du feu sur leurs tombes, jusqu'à ce qu'elles soient délivrées et aient expié tout le terrestre dont elles étaient chargées et qu'elles aient trouvé le repos éternel... Quand le travail de la putréfaction est à la fin, les lueurs cessent et les morts sont réconciliés. » (Baron de Reichenbach, un des oracles du spiritisme, l'inventeur de l'*Od* ou fluide *odique*, d'où sont sortis tous les autres fluides dont les spirites nous ont inondés ; *Lettres odiques-magnétiques*, 1853.)

— « La préexistence des âmes et l'éternité de l'Esprit, vérités voilées par la révélation biblique. » (Baron de Guldenstubbé, *la Réalité des Esprits.*)

— « L'âme de l'homme, chez qui, durant la vie, l'élément psychique a été perpétuellement subordonné à l'élément matériel, est comme liée à la terre; il erre, flotte près de la terre, soumis aux forces humaines qui peuvent le contraindre à se rapprocher encore plus à l'état de revenant, de matérialisation, voire même, comme Katie King, d'être quasi-vivant et provisoirement réincarné. L'être désincarné des morts aux premières périodes de la vie, ou par accident, par le crime d'autrui, par suite de crimes personnels, par suicide, chez qui la vie aura été violemment et subitement interrompue, devra achever à l'état de corps astral la période de temps qui aurait été employée sur terre à l'évolution normale. Ceux-ci cherchent à rentrer dans la vie par tous les moyens possibles. Ils engagent une lutte perpétuelle contre les corps astraux des hommes mal équilibrés, afin de se substituer à eux. D'où les fous, les épileptiques, les névrosés de tout ordre, qui sont réellement des possédés. » (Lermina.)

— « Sur quoi est fondé le dogme de la *réincarnation?* — Sur la justice de Dieu et la révélation.

« Quel est le but de la réincarnation? — Expiation, amélioration progressive de l'humanité; sans cela où serait la justice?

« L'esprit qui a animé le corps d'un homme peut-il, dans une nouvelle existence, animer celui d'une femme, et réciproquement? — Oui. » (Allan-Kardec.)

« Les perplexités que suggère cette doctrine monstrueuse, dit Home, adversaire de la réincarnation des âmes, sont incalculables. On n'en peut voir la fin. La grand'mère y devient sa propre petite-fille. Néron peut se métamorphoser en la mystique M[me] Guyon. L'âme d'un criminel peut se transformer en celle d'un Vincent de Paul. »

— « L'esprit proprement dit est-il à découvert, ou est-il environné d'une substance quelconque? — L'esprit est enveloppé d'une substance vaporeuse pour toi, mais encore bien grossière pour nous; assez vaporeuse cependant pour pouvoir s'élever dans l'atmosphère et se transporter où il veut. » (Allan-Kardec.)

— « Il est pour tous une progression éternelle, laquelle dépend uniquement de la puissance de volonté employée à développer la nature spiritique; il n'existe pas d'esprits mauvais; mais les esprits de méchants hommes, et même les pires, progressent sûrement bien que lentement. » (Wallace, *les Miracles et le moderne Spiritualisme.*)

« Nous nous rangeons à l'avis de ces Juifs qui ne croyaient pas aux guérisons démoniaques: nous mettons la *démonophobie* (crainte des démons) au rang du scepticisme matérialiste. La démonophobie date surtout du moyen-âge, et est le produit de ses superstitions absurdes. » (Baron de Guldenstubbé.)

— « Si le dogme qui veut que les élus partent de ce globe pour se réunir devant le trône de Dieu, tous vêtus des mêmes robes blanches, le front orné des mêmes couronnes d'or, et qu'ils n'aient, au terme du voyage, d'autre occupation que celle qui consiste à agiter des palmes pendant une interminable éternité; si le dogme qui veut que les réprouvés partent vers des ténèbres avivées par la lueur des flammes, pour y être tourmentés à jamais; si ces dogmes sont vrais, alors les mots prononcés par le Messie: « Dans la maison de mon Père, il y a « beaucoup de demeures; j'y vais préparer une place pour vous » n'ont plus de sens. Que ces paroles si consolantes sont d'une grande portée, nous en avons

la preuve dans les révélations spirituelles de l'époque où nous vivons. » (Hume, *Les lumières et les ombres du Spiritualisme.*)

— « Dieu créant sans cesse, il y aura sans cesse des âmes qui s'écarteront de la voie du bien et encourront les châtiments ; c'est en ce sens seul que l'enfer est éternel. » (Dr Grand, *Lettre d'un catholique sur le Spiritisme.*)

— « Satan n'est point un être distinct, c'est la personnification du mal et de tous les mauvais esprits. » (Allan-Kardec.) En d'autres termes : Satan n'existe pas.

Définition lumineuse du diable : « Le diable n'est que la contingence réfractaire du désaccord de vos activités désassorties. » (Toast porté à Hume dans le banquet qui lui fut offert par les spirites de Paris après son expulsion de Rome.)

— « Pourquoi Dieu a-t-il créé le paradis et l'enfer? — Afin que l'un sauve de l'autre.

« Quelle est la distance qui les sépare? — D'après Johanan, c'est un mur; d'après Aha, c'est une palme ; d'après d'autres docteurs, c'est un doigt seulement. Maïmonides nous affirme nettement que l'enfer n'est qu'un mot pour exprimer les douleurs et les tortures morales... Le feu ne peut rien sur l'âme, puisqu'elle est un être spirituel. » (*Revue spiritualiste*, 1864.)

— « L'enfer se trouve dans l'âme du méchant. » (*Ibid.*)

— « Toute chose maudite ne sera plus, » dit l'Apocalypse, XX, 11-15; or, s'il est quelque chose qui soit maudit, c'est Satan et ses anges ; ils ne le seront donc plus lorsque le moment sera venu. » (*Ibid.*)

« Le Satan manichéen, tel que l'enseigne l'Église catholique, n'existe pas. » (*Revue spiritualiste*, 1864.) Cette fois, le mot y est en toutes lettres.

On sait que le chef-d'œuvre de Satan, en notre siècle, c'est de s'être fait nier lui-même; il a à cœur le mot de Voltaire : « Faites-moi croire au diable, et je croirai à tout le surnaturel chrétien. »

— « Qu'on ne confonde pas notre théorie avec celles des religions qui ont inventé un paradis ou un enfer, récompensant ou punissant éternellement une existence vertueuse ou criminelle. Le ciel, atteint par une individualité, est exactement adapté à ses capacités; car le ciel est sa propre création, l'œuvre de ses aspirations et de ses facultés. » (Jules Lermina.)

— « Le *Nirvana*, but de toute âme à travers la série des réincarnations, est un état de bonheur illimité qui se perfectionne toujours ; c'est un ciel qui progresse en spirale, sans cesse. » (Arthur Arnould.)

— Dialogue entre un esprit et un médium : « Qui donc es-tu? — Je suis le démon. — Et que me veux-tu? — T'avoir. — Mais tu n'as point toujours parlé de la sorte ; tu prétendais souffrir, tu te donnais pour une âme, et tu parlais comme un enfant de l'Église. — Eh bien, ne fallait-il pas d'abord parler votre langage? C'est afin de ne point trop brusquement vous offusquer, que je cheminais en apparence dans l'ornière des préjugés catholiques. Si j'ai menti, je veux dire vrai : le purgatoire n'est pas... — Et l'enfer? — L'enfer est moins encore. — Quelle est donc la loi de l'éternelle justice? Quel est le lieu de l'éternelle miséricorde? — L'une est le ciel, et l'autre est le ciel encore. — Le criminel et l'innocent éprouveront donc à jamais le même sort? Nulle différence n'est donc après la mort entre la victime et le bourreau? — Non, sans doute ; cela vous étonne ici-bas : mais en vérité, la différence est nulle. — Et quel est donc le nom du Dieu de ce monde et de ce ciel? — FATALITÉ. »

(Cité par le R. P. Xavier Pailloux, de la Compagnie de Jésus, dans son livre : *le Magnétisme, le Spiritisme et la Possession.*)

Morale. (Aveux des spirites.) — « Nous avons le récit de communications où la pratique des avortements, si répandue aux Etats-Unis, trouvait parmi les correspondants de l'autre monde de complaisants défenseurs. » (Dr Paul Gibier.)

— « Le remords est vain : tout acte bon ou mauvais porte en lui ses suites fatales. » (Arthur Arnould.)

— « La *loi de Dieu* est-elle ce qu'on appelle *loi naturelle?* — Oui, et c'est la seule vraie pour le bonheur de l'homme. » (Allan-Kardec, *le Livre des Esprits.*)

— « En voulant produire le bien, j'ai motivé beaucoup d'observations qui enfantent le mal. » (Déclaration posthume d'Allan-Kardec.)

— « L'aspiration continuelle vers les joies entrevues de l'immortalité et l'espoir d'y atteindre par le suicide font que, par la suite, l'être *obsédé* n'a plus qu'un désir irrésistible, celui d'attenter à ses jours. » (Hume, *Les lumières et les ombres du Spiritualisme.*)

— « J'ai vu des tables dire des choses bien drôles à des hommes graves, et des dames se lever rougissantes, repoussant avec indignation un joli petit guéridon en bois de rose, outrées des infamies qu'il leur débitait. Cet inconcevable et impudent visiteur ne respectait pas même l'enfance. On m'a montré des dessins, réputés obscènes partout ailleurs que dans les cabinets d'anatomie, tracés par une planchette sous la main d'une innocente de dix ans à peine, qui, toute surprise, courut les porter à sa mère, en lui disant : « Maman, qu'est-ce donc que cela? » (Eugène Nus, *Choses de l'autre monde.*)

— « Le progrès pour loi de la vie, l'expiation effaçant le crime, la responsabilité proportionnelle aux forces, la monstrueuse conception de l'enfer effacée de la conscience, la solidarité érigée en dogme, etc., voilà la loi des spirites, qui n'est pas autre chose que le souffle chrétien épuré. » (Eugène Nus, *ibid.*)

— « Chaque groupe a son code social et moral, élaboré par les frappeurs. Les Mormons, comme les trembleurs et les perfectionnistes, sont approuvés dans l'autre monde. Les partisans de l'amour libre, comme ceux du mariage indissoluble, ont leurs esprits familiers. Il y a même des habitants du ciel qui pactisent avec l'avortement, pratiqué, comme on sait, sur une grande échelle, dans la libre Amérique. » (Eugène Nus, *ibid.*)

— « L'indissolubilité du mariage est-elle dans la loi de nature ou seulement dans la loi humaine? — C'est une loi humaine très contraire à la loi de nature. Les hommes peuvent changer leurs lois; celles de la nature sont immuables. » (Allan-Kardec, *le Livre des Esprits.*)

Prétention du Spiritisme a se proclamer supérieur a toutes les religions et au Christianisme en particulier. — « Science nouvelle inconnue à Moïse et à Jésus-Christ, cependant prédite par les prophètes et les apôtres... La grande science de la manifestation directe du monde surnaturel, base unique de toutes les religions historiques, depuis la loi majestueuse de Jéhovah jusqu'à la parole divine et pleine d'onction du saint Martyr du Calvaire, depuis le Véda des Indiens jusqu'à la Zend-Avesta de Zoroastre, depuis les cérémonies mystérieuses de l'Egypte jusqu'aux oracles de la Grèce et de Rome... L'écriture directe et surna-

turelle des esprits est quelque chose d'analogue à la révélation directe du Décalogue à Moïse, et à l'écriture merveilleuse tracée sur les murs du roi Balthazar dans Daniel... Le christianisme est impuissant à démontrer expérimentalement la réalité d'un monde surnaturel des causes invisibles. L'absurde crainte des démons a rendu les prêtres et les théologiens orthodoxes inaptes à combattre par la voie expérimentale les matérialistes et les incrédules... L'orthodoxie fait du démon le souverain maître de l'univers, tandis que le bon Dieu est relégué comme un vieux saint suranné et impotent dans une niche de l'univers. L'Église chrétienne est devenue le suppôt de Satan... » (Baron L. de Guldenstubbé, *La réalité des Esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe démontrés.*)

« L'Église chrétienne n'a presque jamais prêté attention aux prophètes véritables (magiciens et spirites) ; elle a toujours persécuté les vrais prophètes, amis de Dieu. Les religions positives, avec l'établissement du sacerdoce, ne sont qu'une décadence de l'esprit religieux primitif du *spiritualisme*... Apollonius de Tyane rattacha de nouveau la terre au ciel... Le christianisme est tombé dans l'idolâtrie avec la théorie de la Trinité, l'invocation des saints, la mariolâtrie, et surtout la démonophobie. Quant à l'Église d'aujourd'hui, elle est ce qu'il y a de plus triste au monde. Les prêtres ne font plus de miracles... L'étude des traditions ne suffit pas ; il faut s'initier dans la science des mages et des voyants ; il faut être versé dans les mystères de la nécromancie et de l'évocation des esprits... L'évocation mentale est l'alphabet du spiritualisme. Quant aux prétendus scrupules religieux qu'on oppose à l'évocation des morts, et qui ne sont nullement fondés sur l'autorité de la Bible, ces objections absurdes ne sont que l'amer fruit de la démonophobie de nos orthodoxes. » (Baron de Guldenstubbé, *Ibid.*)

— « Les phénomènes spirites ont achevé en fait la victoire de l'homme sur la mort et le tombeau : O mort ! où est ton aiguillon ? » (Tous les spirites en chœur.)

— « Le catholicisme, religion obscure, avide et cruelle, ennemie de l'activité humaine, adversaire de l'intelligence, négatrice de tout progrès. » (Jules Lermina.)

« Quel est le premier principe ? Les religions officielles nous répondent par un mot : Dieu. C'est la tarte-à-la-crême de toutes les théocraties. » (Jules Lermina.)

Le même Lermina a remplacé Dieu par « le *corps astral*, manifestation principielle de l'élévation vers les régions supérieures. *Linga Sharira*, matière comme corps, force comme astralité, pénétration du monde inférieur dans le monde supérieur, principe de l'hominalité, tendant à travers l'astralité vers la spiritualité, etc. » Tout le livre est écrit dans ce style.

— « Le *spiritualisme*, à l'envisager dans ses résultats, est un culte des plus poétiques ; expansif et lumineux, il ne sait pas avoir d'idées sinistres. » (Jules Lermina.)

Le fragment suivant donnera une idée assez juste du nouveau culte des spirites :

« *O tempora, o mores !* Qui donc, à me voir, il y a quelques années, venir tous les dimanches prendre ma place accoutumée dans la vieille église paroissiale, aurait pu deviner qu'un pareil changement se serait fait en moi ! Ce n'est plus à l'église qu'on me trouve maintenant, mais, par invitation spéciale, dans le salon de Mme X***. C'est dans cette sacristie nouvelle que nous attendons l'arrivée solennelle de l'officiant, qui pourtant ne met ni surplis, ni camail, ni rabat. Sans

qu'elle soit annoncée par une cloche, l'heure du service arrive, et nous nous rendons, deux à deux, comme des enfants de chœur, dans la salle à manger, qui est notre église pour la soirée. Notre unique autel aujourd'hui, c'est la table autour de laquelle nous nous asseyons. Après un moment d'attente, l'hôte et l'hôtesse se lèvent, se retirent un moment, et reviennent avec de blanches fleurs, pures comme la prière. C'est leur première offrande à Mme X***, comme



Allan Kardec
fondateur
d'une école spirité française

Leymarie
successeur
du grand chef Allan Kardec

prêtresse de la nouvelle communion... Notre petite congrégation attend alors que le monde des esprits veuille bien la diriger. Les esprits viennent. Nous entonnons un chant suave. On abaisse les lumières, et la dame-médium se retire au fond du cabinet. Bientôt un visage paraît à l'ouverture des rideaux. C'est une ravissante figure de femme, pleine de vie et de beauté. Un sourire d'ange entr'ouvre ses lèvres : l'œil est avivé par une douceur exquise ; ses traits décèlent l'amour, un amour infini... Sa main salue avec grâce ; le bras, divinement moulé, s'étend vers nous, sous les plis de la draperie, comme pour nous bénir... C'est Marie Stuart !... Des paroles tombent de ses lèvres, sur lesquelles se pâment encore les sourires de l'amour... etc... » (Cité par Hume : *Les lumières et les ombres du Spiritualisme*.)

— « Le catholicisme souffrira plus par le spiritisme que par le matérialisme. Que de personnes nous connaissons, dont les convictions religieuses ont failli devant les faits spirites, après avoir longtemps résisté aux raisonnements scientifiques ! » (Dr Gibier.)

« Le but du spiritisme est de créer l'unité entre les éléments épars de la famille humaine, et de les grouper au moyen d'un aimant suprême : l'amour fraternel. *Telles ne sont point les doctrines de l'Église catholique, et c'est à elle que nous avons affaire.* Non seulement elle amoindrit l'esprit du christianisme et le sens de la *spiritualité*, mais elle ne se tient même pas au niveau des progrès de la civilisation. Elle a failli de la manière la plus complète à satisfaire les vœux légitimes, les espérances de l'Esprit. » (*Revue Spiritualiste*, 1863.)

« Le *spiritualisme* a maintenant atteint un tel degré d'extension, il compte dans ses rangs une si grande partie de la classe éclairée et intelligente, que nulle pression extérieure ne peut désormais affecter ni retarder sa marche ascendante. Il a jeté ses profondes et durables racines dans les cœurs, et *le Tout-Puissant seul pourrait maintenant enrayer ses progrès.* » (*Ibid.*)

A ces citations j'en pourrais ajouter beaucoup d'autres aussi significatives, aussi concluantes. Celles-ci suffisent pour prouver indubitablement que les doctrines enseignées par les esprits et leurs interprètes n'ont qu'un but : le renversement du dogme et de la morale catholiques. Et c'est bien là le signe infaillible de la source diabolique d'où les doctrines spirites émanent.

Mais je ne veux pas terminer ce chapitre sans rappeler trois faits, dont l'un est des plus récents.

J'emprunte le premier à cet apostat déjà souvent cité, le F.·. Constant ; le récit figure tout au long dans son livre de Dogme (chap. XIII).

« Au printemps de l'année 1854, raconte le défroqué devenu mage luciférien, j'étais allé à Londres pour échapper à des chagrins d'intérieur et me livrer, sans distraction, à la science.

« J'avais des lettres d'introduction pour des personnages éminents et curieux de révélations du monde surnaturel. J'en vis plusieurs, et je trouvai en eux, avec beaucoup de politesse, un grand fond d'indifférence ou de légèreté.

« On me demandait tout d'abord des prodiges, comme à un charlatan. J'étais un peu découragé ; car, à vrai dire, loin d'être disposé à initier les autres aux mystères de la magie cérémonielle, j'en avais toujours craint, pour moi-même, les illusions et les fatigues. D'ailleurs, ces cérémonies exigent un matériel dispendieux et difficile à rassembler.

« Je me renfermais donc dans l'étude de la haute cabale, et je ne songeais plus aux adeptes anglais, lorsqu'un jour, en rentrant à mon hôtel, je trouvai un pli à mon adresse.

« Ce pli contenait la moitié d'une carte, coupée transversalement, et sur laquelle je reconnus tout d'abord le caractère du sceau de Salomon, et un papier fort petit, sur lequel était écrit au crayon : « Demain, à trois heures,

« devant l'abbaye de Westminster, on vous présentera l'autre moitié de cette « carte. »

« Je me rendis à ce singulier rendez-vous. Une voiture stationnait sur la place. Je tenais, sans affectation, mon fragment de carte à la main ; un domestique s'approcha de moi et me fit signe en m'ouvrant la portière de la voiture. Dans la voiture, était une dame en noir, dont le chapeau était recouvert d'un voile très épais ; elle me fit un signe de monter près d'elle, en me montrant l'autre moitié de la carte que j'avais reçue.

« La portière se referma, la voiture roula ; et, la dame ayant relevé son voile, je pus voir que j'avais affaire à une personne âgée, ayant sous des sourcils gris des yeux noirs extrêmement vifs et d'une fixité étrange.

« — Sir, me dit-elle, avec un accent anglais très prononcé, je sais que la loi du secret est rigoureuse entre les adeptes : une amie de sir B*** L***, qui vous a vu, sait qu'on vous a demandé des expériences, et que vous avez refusé de satisfaire cette curiosité. Peut-être n'aviez-vous pas les choses nécessaires ; je veux vous montrer un cabinet magique complet ; mais je vous demande, avant tout, le plus inviolable secret. Si vous ne me faites pas cette promesse sur l'honneur, je vais donner ordre qu'on vous reconduise chez vous. »

« Je fis la promesse qu'on exigeait de moi, et j'y suis fidèle en ne disant ni le nom, ni la qualité, ni la demeure de cette dame, que je reconnus bientôt pour une initiée, non pas précisément du premier ordre, mais d'un grade très élevé.

« Nous eûmes plusieurs longues conversations, pendant lesquelles elle insistait toujours sur la nécessité des pratiques pour compléter l'initiation. Elle me montra une collection de vêtements et d'instruments magiques, me prêta même quelques livres curieux qui me manquaient ; bref, elle me détermina à tenter chez elle l'expérience d'une évocation complète, à laquelle je me préparai pendant vingt-et-un jours, en observant scrupuleusement les pratiques indiquées au treizième chapitre du Rituel. »

Ce sont les pratiques que j'ai reproduites plus haut (page 135 et suivantes) et que le F∴ Constant nomme cérémonies préparatoires des évocations de science et d'intelligence ; le lecteur se rappelle que j'ai formellement distingué cette recette, sous le rapport de l'efficacité, de celle relative aux évocations d'amour, cette dernière provoquant forcément l'hallucination.

Ici, ne l'oublions pas, nous en sommes aux apparitions réelles.

« Tout était terminé le 24 juillet, continue le F∴ Constant ; il s'agissait d'évoquer le fantôme du divin Apollonius et de l'interroger sur deux secrets : l'un qui me concernait moi-même, l'autre qui intéressait cette dame.

« Elle avait d'abord compté assister à l'évocation avec une personne de confiance ; mais, au dernier moment, cette personne eut peur, et, comme le

ternaire ou l'unité est rigoureusement requise pour nos rites magiques, je fus laissé seul.

« Le cabinet préparé pour l'évocation était pratiqué dans une tourelle. On y avait disposé quatre miroirs concaves, une sorte d'autel, dont le dessus de marbre blanc était entouré d'une chaîne de fer aimanté ; sur le marbre blanc était gravé et doré le signe du pentagramme, et le même signe était tracé, en diverses couleurs, sur une peau d'agneau blanche et neuve qui était tendue sous l'autel. Au centre de la table de marbre, il y avait un petit réchaud de cuivre, avec du charbon de bois d'aulne et de laurier ; un autre réchaud était placé devant moi sur un trépied.

« J'étais vêtu d'une robe blanche assez semblable aux robes des prêtres catholiques, mais plus ample et plus longue, et je portais sur la tête une couronne de feuilles de verveine entrelacées dans une chaîne d'or. D'une main je tenais une épée neuve et de l'autre le Rituel.

« J'allumai les deux feux avec les substances requises et préparées, et je commençai, à voix basse d'abord, puis en élevant la voix par degrés, les invocations du Rituel. »

Dans son récit, le F.·. Constant ne donne pas le texte de ces invocations ; mais ailleurs, il reparle de cet incident de sa vie, et il dit :

« Lors de notre évocation d'Apollonius de Tyane, nous avons pris pour rituel la *Magie Philosophique*, de Patricius, contenant les dogmes de Zoroastre et les ouvrages d'Hermès Trismégiste ; nous lûmes à haute voix le *Nuctéméron* (d'Apollonius), en grec, et nous y ajoutâmes la conjuration suivante :

« *Boulès d'o pater pantom, kaï kathégétès o trismégistos Ermès.*
« *Iatrikès d'o Asclépios o Ephaïsthou. Ischuos te kaï momès palin Osiris*
« *mé d'om o teknon autossu. Philosophias dé Arnébaskévis. Poïétikès dé*
« *palin o Asclépios, o Imouthès.*

« *Outoï t'a krupta, phusin Ermès, ton émon épignoson. Taï grammaton*
« *panton, kaï diacrinousi, kaï tina ménantoï kateschosin a dé kaï pros*
« *euergésias dnéton phthaneï, sélaï kaï obéliskoïs charadsosin.*

« *Magéïan, o Apollonios, é Apollonios, o Apollonios didaskéïs tou*
« *Zoroastron tou Oromadsou, esti dé touto, théon thérapéïa.* »

Reprenons le récit de l'évocateur.

« La fumée s'étendit, dit le F.·. Constant ; la flamme fit vaciller tous les objets qu'elle éclairait, puis elle s'éteignit. La fumée s'élevait blanche et lente sur l'autel de marbre ; il me sembla sentir une secousse de tremblement de terre ; les oreilles me tintaient, et le cœur me battait avec force.

« Je remis quelques branches et des parfums sur les réchauds, et, lorsque la flamme s'éleva, je vis distinctement, devant l'autel, une figure d'homme plus grande que nature, qui se décomposait et s'effaçait.

« Je recommençai les évocations, et je vins me placer dans un cercle que j'avais tracé d'avance entre l'autel et le trépied. Je vis alors s'éclaircir peu à peu le fond du miroir qui était en face de moi, derrière l'autel, et une forme blanchâtre s'y dessina, grandissant et semblant s'approcher peu à peu.

« J'appelai trois fois Apollonius en fermant les yeux ; et, lorsque je les rouvris, un homme était devant moi, enveloppé tout entier d'une sorte de linceul, qui me sembla être gris plutôt que blanc ; sa figure était maigre, triste et sans barbe ; ce qui ne se rapportait pas précisément à l'idée que je me faisais d'Apollonius.

« J'éprouvai une sensation de froid extraordinaire, et, lorsque j'ouvris la bouche pour interpeller le fantôme, il me fut impossible d'articuler un son. Je mis alors la main sur le signe du pentagramme, et je dirigeai vers lui la pointe de l'épée, en lui commandant mentalement, par ce signe, de ne point m'épouvanter et de m'obéir.

« Alors, la forme devint plus confuse, et il disparut tout à coup.

« Je lui commandai de revenir. Alors, je sentis passer près de moi comme un souffle, et, quelque chose m'ayant touché la main qui tenait l'épée, j'eus immédiatement le bras engourdi jusqu'à l'épaule. Je crus comprendre que cette épée offensait l'esprit, et je la plantai par la pointe dans le cercle auprès de moi.

« La figure humaine reparut aussitôt ; mais je sentis un si grand affaiblissement dans mes membres et une si prompte défaillance s'emparer de moi, que je fis deux pas pour m'asseoir. Dès que je fus assis, je tombai dans un assoupissement profond et accompagné de rêves, dont il ne me resta, quand je revins à moi, qu'un souvenir confus et vague. J'eus pendant plusieurs jours le bras engourdi et douloureux.

« La figure ne m'avait point parlé ; mais il me sembla que les questions que j'avais à lui faire s'étaient résolues d'elles-mêmes dans mon esprit.

« A celle de la dame, une voix intérieure répondait en moi : *Mort* (il s'agissait d'un homme dont elle voulait savoir des nouvelles).

« Quant à moi, je voulais savoir si le rapprochement et le pardon seraient possibles entre deux personnes auxquelles je pensais, et le même écho intérieur répondait impitoyablement : *Mortes!*

« Je raconte ici les faits tels qu'ils se sont passés, je ne les impose à la foi de personne.

« L'effet de cette expérience sur moi fut quelque chose d'inexplicable. Je n'étais plus le même homme, quelque chose d'un autre monde avait passé en moi ; je n'étais plus ni gai ni triste, mais j'éprouvais un singulier attrait pour la mort, sans être cependant aucunement tenté de recourir au suicide.

« J'analysai soigneusement ce que j'avais éprouvé ; et malgré une répugnance nerveuse très vivement sentie, je réitérai deux fois, à quelques jours seulement de distance, la même épreuve. Le récit des phénomènes qui se

produisirent différerait trop peu de celui-ci pour que je doive l'ajouter à cette narration déjà peut-être un peu longue. Mais le résultat de ces deux autres évocations fut pour moi la révélation de deux secrets cabalistiques, qui pourraient, s'ils étaient connus de tout le monde, changer en peu de temps les bases et les lois de la société tout entière. »

Au sujet de cette apparition, ma conclusion sera comme pour toutes celles de ce genre ; c'est le diable, le diable seul, que le F∴ Constant a vu et touché.

Le second fait dont je veux dire quelques mots ne constitue pas une apparition, à proprement parler ; mais il démontre nettement que les phénomènes du spiritisme sont dus uniquement à l'intervention diabolique.

On sait que les spirites se servent de n'importe quoi pour obtenir l'action de leurs prétendus esprits ; les tables mêmes ne leur suffisent pas, on en est arrivé jusqu'à entretenir une conversation extra-naturelle avec une pipe ou avec un chapeau. On sait aussi que le spiritisme est en honneur chez la plupart des francs-maçons des hauts grades.

Donc, ceci s'est passé, encore à Londres, mais non plus dans un oratoire magique privé. L'époque n'est pas éloignée, comme on va le voir. Les spectateurs sont des francs-maçons anglais et américains, et je me hâte de dire que je tiens le renseignement de quelqu'un dont j'ai fait la connaissance dans les triangles et qui ne m'a jamais trompé.

Personne n'ignore aujourd'hui la scission qui s'est produite dans la haute-maçonnerie, entre les chefs secrets qui tiennent pour que la direction suprême demeure à Charleston et les autres chefs qui considèrent comme acquis le vote du 20 septembre 1893, ayant transféré cette direction à Rome et dans les mains du grand-maître italien Adriano Lemmi. Au Suprême Conseil du rite écossais siégeant à Londres, on approuve le transfert ; mais, néanmoins, les rapports ne sont pas brisés avec les partisans de Charleston. Les délégués américains, même ceux qui font opposition à Lemmi avec le plus de violence, sont les bienvenus, chaque fois qu'ils se présentent ; on les accueille avec honneur et cordialité. C'est à Londres que les opposants ont établi leur comité de permanence ; c'est de Londres qu'est partie leur « voûte de protestation. »

Or, quelques séances de spiritisme ont eu lieu au siège du Suprême Conseil écossais pour l'Angleterre et le pays de Galles, au Freemason's Hall de Great-Queen-street ; les maçons londoniens profitaient de la présence de leurs frères des Etats-Unis, dont plusieurs sont réputés pour leur puissance en médiumnité. Quelle belle occasion de se livrer aux exercices favoris des arrière-loges ! Rien ne pouvait si bien distraire ces messieurs et ces dames de leurs intrigues pour ou contre l'antipape du palais Borghèse.

Aussi s'en est-on donné à cœur-joie, m'a-t-il été affirmé, dans les derniers jours de novembre et les premiers de décembre surtout.



Bien entendu, il fallait être trente-troisième écossais ou bon palladiste pour assister à ces soirées intimes, demi-maçonniques, demi-spirites, et voir le médium mâle ou femelle mettre le squelette « en état de pénétration ; » car, dans tout Suprême Conseil qui fait bien les choses, on dédaigne les tournoiements de tables, mais l'on fait écrire le squelette.

Pour les lecteurs qui ne comprendraient pas, je dois expliquer que l'accessoire indispensable d'un Suprême Conseil est un squelette, planté debout dans la salle des séances, lequel tient d'une main un poignard et de l'autre le drapeau du rite. Ce squelette est articulé et pourvu d'un mécanisme, dont l'effet est de lui faire agiter, à un moment donné, le poignard sur la tête du récipiendaire ; le prix d'un squelette de ce genre est, d'ordinaire, de 600 francs ; on le trouve, notamment, sur le catalogue du F.·. Teissier, fournisseur parisien très renommé.

C'est pourquoi, nos hauts-maçons anglais et américains, à leurs séances de spiritisme, débarrassèrent le squelette du Suprême Conseil de son drapeau et de son poignard, et prièrent divers esprits, à tour de rôle, de vouloir bien se servir de cet intermédiaire pour répondre à quelques questions.

Le squelette, si l'esprit évoqué daigne répondre à l'appel, s'anime donc ; il va et vient ; s'il s'agit d'un esprit folâtre, le squelette exécute des cabrioles (cela s'est vu) ; si c'est, au contraire, Moloch qui pénètre le squelette, les assistants ont des chances de recevoir quelques horions, car Moloch est un diable le plus souvent de très mauvaise humeur.

Le 1er décembre, ce fut Asmodée qui consentit à rendre intéressante la soirée ; grâce à la présence d'une personne que je ne veux pas désobliger en la nommant, Asmodée ne se fit aucunement prier. On lui demanda de donner l'état des principaux « daimons » opérant dans tels et tels pays. Le squelette s'approcha d'une table ; on lui passa une plume, de l'encre, du papier, et il écrivit les noms désirés.

Voilà un exemple qui prouve bien que le spiritisme est essentiellement satanique. Qui, si ce n'est un des princes du royaume infernal, pouvait faire une semblable communication ?

J'ai réussi à obtenir un extrait de cette communication des plus étranges, c'est-à-dire la déclaration d'Asmodée concernant la France. Je la reproduis telle quelle. Je n'ai pas l'original, qui est déposé aux archives du Suprême Conseil de Londres, mais j'ai une copie dont l'authenticité est au-dessus de toute contestation possible.

En somme, ce sont là les chefs-diables actuellement en station dans notre pays. Ils sont classés par provinces, chacune correspondant à un archevêché et à ses évêchés suffragants. Ils ont un grand chef général, un Conseil d'administration et de discipline. Ils dirigent évidemment des milliers de diablotins dans leur œuvre de mal, de perdition des âmes. Cette milice n'est pas nouvelle, comme organisation ; nous avons tous, auprès de nous, un

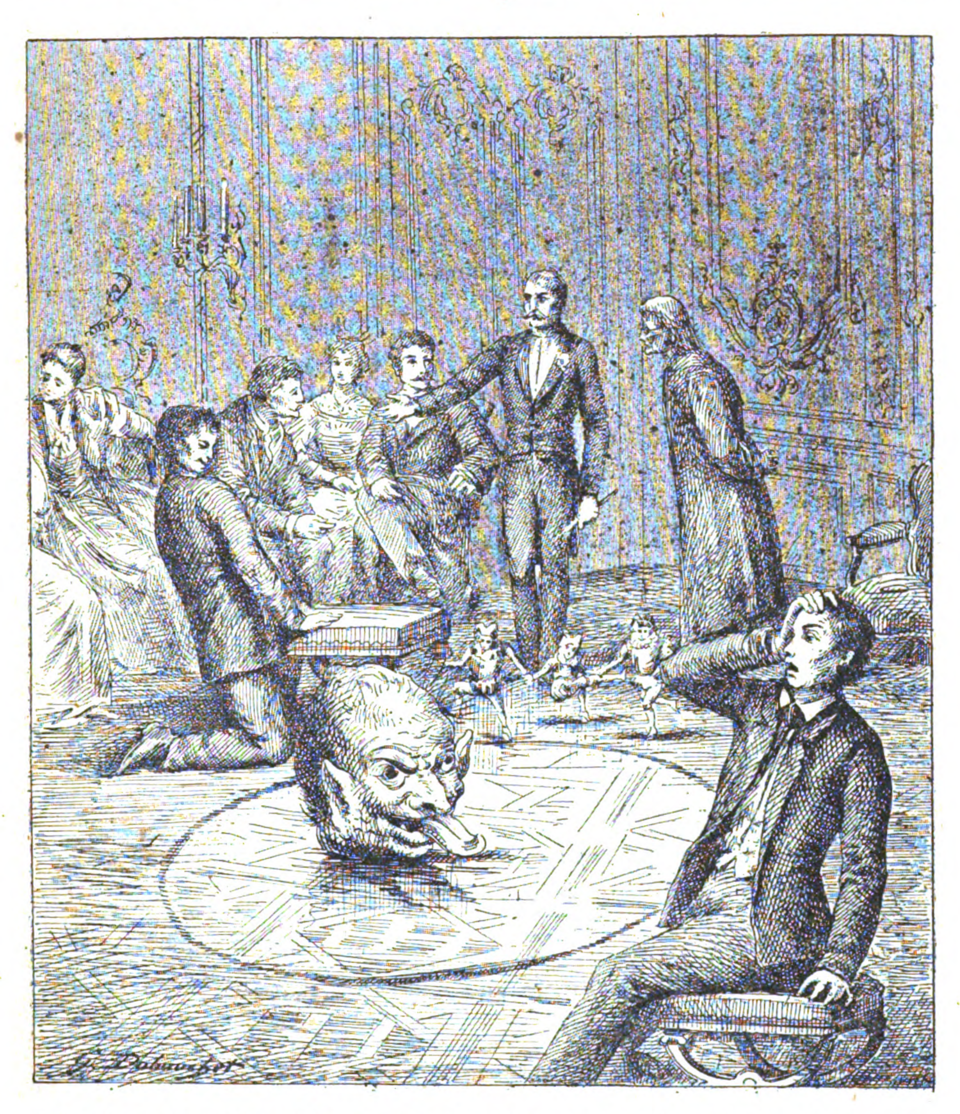


esprit de ténèbres, luttant presque sans cesse contre l'influence de notre ange gardien. Il en est de même des villes, des paroisses, des provinces, des diocèses, des pays.

Voici donc le document diabolique intéressant la France, document écrit par un « génie du feu, » à la date du 1er décembre 1893 :

GRAND CHEF GÉNÉRAL, délégué par Lucifer pour le gouvernement de tous les daimons chefs de diocèses : **Bitru** (délégué en 000892, en remplacement de *Belphégor*, lequel a été envoyé en Suisse sur la demande de 725).

PROVINCE D'AIX. — Aix : *Goolam*. — Ajaccio : *Sigrist*. — Digne : *Farol*. — Fréjus : *Baalpéri*. — Gap : *Karmolec*. — Marseille : *Croméruach*. — Nice : *Sifflet*.
PROVINCE D'ALBI. — Albi : *Juju*. — Cahors : *Syamour*. — Mende : *Colloplasm*. — Perpignan : *Patural*. — Rodez : *Aroé-Tacritau*.
PROVINCE D'AUCH. — Auch : *Smethaba*. — Aire : *Abraq*. — Bayonne : *Rinoël*. — Tarbes : *Makkah*.
PROVINCE D'AVIGNON. — Avignon : *Pierre-de-Feu*. — Montpellier : *Septivorax*. — Nîmes : *Bhoïpilith*. — Valence : *Aminor*. — Viviers : *Roboam*.
PROVINCE DE BESANÇON. — Besançon : *Xiph*. — Belley : *Léminoddon*. — Nancy : *Curiul*. — Saint-Dié : *Butadieu*. — Verdun : *Mringaleth*.
PROVINCE DE BORDEAUX. — Bordeaux : *Vauvert*. — Agen : *Salométis*. — Angoulême : *Lytau*. — Luçon : *Oomer*. — Périgueux : *Gornidas*. — Poitiers : *Libidun*. — La Rochelle : *Peau-de-Requin*.
PROVINCE DE BOURGES. — Bourges : *Gomorith*. — Clermont : *Baudoin*. — Limoges : *Sirsur*. — Le Puy : *Delphicon*. — Saint-Flour : *Tabelum*. — Tulle : *Rabignol*
PROVINCE DE CAMBRAI. — Cambrai : *Baltazo*. — Arras : *Gueule-de-Volupté*.
PROVINCE DE CHAMBÉRY. — Chambéry : *Emnestor*. — Annecy : *Caïph*. — Saint-Jean-de-Maurienne : *Samapibus*. — Tarentaise : *Maître Persil*, dit *Saute-Buisson*.
PROVINCE DE LYON. — Lyon : *Uphir*. — Autun : *Baëlbouq*. — Dijon : *Truffus*. — Grenoble : *Etergadoul*. — Langres : *Phaleg*. — Saint-Claude : *Birban*.
PROVINCE DE PARIS. — Paris : *Cordohar*. — Blois : *Poséidon*. — Chartres : *Foudry*. — Meaux : *Zarapata*. — Orléans : *Le Dépendeur*. — Versailles : *Beltram*.
PROVINCE DE REIMS. — Reims : *Axaphat*. — Amiens : *Léchart*. — Beauvais : *Oilette*. — Châlons-sur-Marne : *Rappatolen*. — Soissons : *Sistro*.
PROVINCE DE RENNES. — Rennes : *Hahem*. — Quimper : *Teusarpoulier*. — Saint-Brieuc : *Nouriçay*. — Vannes : *Gauric*.
PROVINCE DE ROUEN. — Rouen : *Fume-Bouche*. — Bayeux : *Carniveau*. — Coutances : *Ptyas*, dit *Motelu*. — Evreux : *Alassor*. — Séez : *Sacrati*.
PROVINCE DE SENS. — Sens : *Uapinell*. — Moulins : *Mécrixas*. — Nevers : *Bouphégau*. — Troyes : *Trisku*.
PROVINCE DE TOULOUSE. — Toulouse : *Barapati*. — Carcassonne : *Gros-Ménard*. — Montauban : *Tarbouchik*. — Pamiers : *Halipleumon*.
PROVINCE DE TOURS. — Tours : *Kolmouth*. — Angers : *Vulvafélix*. — Laval : *Nanoni*. — Le Mans : *Omnibor*. — Nantes : *Gargomella*.
ALGÉRIE. — Alger : *Dididi*. — Constantine : *Wiimlazer*. — Oran : *Brostyx*.



Effets du miroir magique de Du Potet : la danse infernale des nains et la tête monstrueuse. (Page 244.)

PARFAIT CONSEIL DES DIX-NEUF pour l'administration et discipline des Daimons de France (siégeant une fois par semaine à minuit, dans la nuit du vendredi au samedi, au chef-lieu de chaque diocèse, à tour de rôle).

Bitru, ambassadeur de Lucifer pour la France, grand-maître, président du Conseil.

Cordohar, grand lieutenant, premier vice-président.

Vauvert, deuxième vice-président.

Uphir, grand daimon d'éloquence, promoteur.

Axaphat, promoteur-suppléant.

Baltazo, grand secrétaire du Conseil.

esprit de ténèbres, luttant presque sans cesse contre l'influence de notre ange gardien. Il en est de même des villes, des paroisses, des provinces, des diocèses, des pays.

Voici donc le document diabolique intéressant la France, document écrit par un « génie du feu, » à la date du 1er décembre 1893 :

GRAND CHEF GÉNÉRAL, délégué par Lucifer pour le gouvernement de tous les daimons chefs de diocèses : **Bitru** (délégué en 000892, en remplacement de *Belphégor*, lequel a été envoyé en Suisse sur la demande de 725).

PROVINCE D'AIX. — Aix : *Goolam.* — Ajaccio : *Sigrist.* — Digne : *Farol.* — Fréjus : *Baalpéri.* — Gap : *Karmolec.* — Marseille : *Croméruach.* — Nice : *Sifflet.*

PROVINCE D'ALBI. — Albi : *Juju.* — Cahors : *Syamour.* — Mende : *Colloplasm.* — Perpignan : *Patural.* — Rodez : *Aroé-Tacritau.*

PROVINCE D'AUCH. — Auch : *Smetbaba.* — Aire : *Abrag.* — Bayonne : *Rinoël.* — Tarbes : *Makkah.*

PROVINCE D'AVIGNON. — Avignon : *Pierre-de-Feu.* — Montpellier : *Septivorax.* — Nîmes : *Bhoïpilith.* — Valence : *Aminor.* — Viviers : *Roboam.*

PROVINCE DE BESANÇON. — Besançon : *Xiph.* — Belley : *Léminoddon.* — Nancy : *Curiul.* — Saint-Dié : *Butadieu.* — Verdun : *Mringaleth.*

PROVINCE DE BORDEAUX. — Bordeaux : *Vauvert.* — Agen : *Salométis.* — Angoulême : *Lytau.* — Luçon : *Oomer.* — Périgueux : *Gornidas.* — Poitiers : *Libidun.* — La Rochelle : *Peau-de-Requin.*

PROVINCE DE BOURGES. — Bourges : *Gomorith.* — Clermont : *Baudoin.* — Limoges : *Sirsur.* — Le Puy : *Delphicon.* — Saint-Flour : *Tabelum.* — Tulle : *Rabignol*

PROVINCE DE CAMBRAI. — Cambrai : *Baltazo.* — Arras : *Gueule-de-Volupté.*

PROVINCE DE CHAMBÉRY. — Chambéry : *Emnestor.* — Annecy : *Caïph.* — Saint-Jean-de-Maurienne : *Samapibus.* — Tarentaise : *Maître Persil*, dit *Saute-Buisson.*

PROVINCE DE LYON. — Lyon : *Uphir.* — Autun : *Baëlboug.* — Dijon : *Truffus.* — Grenoble : *Etergadoul.* — Langres : *Phaleg.* — Saint-Claude : *Birban.*

PROVINCE DE PARIS. — Paris : *Cordohar.* — Blois : *Poséïdon.* — Chartres : *Foudry.* — Meaux : *Zarapata.* — Orléans : *Le Dépendeur.* — Versailles : *Beltram.*

PROVINCE DE REIMS. — Reims : *Axaphat.* — Amiens : *Léchart.* — Beauvais : *Oilette.* — Châlons-sur-Marne : *Rappatolen.* — Soissons : *Sistro.*

PROVINCE DE RENNES. — Rennes : *Hahem.* — Quimper : *Teusarpoulier.* — Saint-Brieuc : *Nouricay.* — Vannes : *Gauric.*

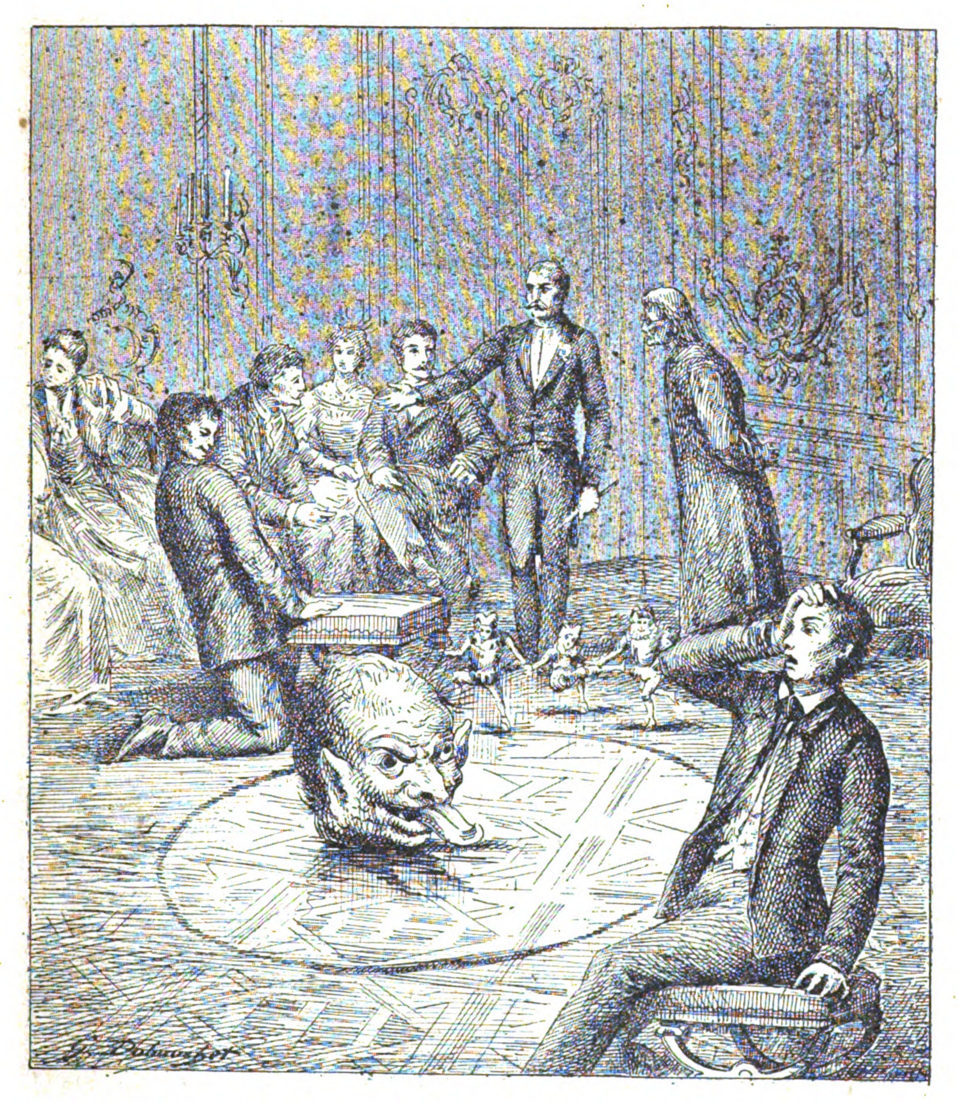
PROVINCE DE ROUEN. — Rouen : *Fume-Bouche.* — Bayeux : *Carniveau.* — Coutances : *Ptyas*, dit *Motelu.* — Evreux : *Alassor.* — Séez : *Sacrati.*

PROVINCE DE SENS. — Sens : *Uapinell.* — Moulins : *Mécrixas.* — Nevers : *Bouphégau.* — Troyes : *Trisku.*

PROVINCE DE TOULOUSE. — Toulouse : *Barapati.* — Carcassonne : *Gros-Ménard.* — Montauban : *Tarbouchik.* — Pamiers : *Halipleumon.*

PROVINCE DE TOURS. — Tours : *Kolmouth.* — Angers : *Vulvafélix.* — Laval : *Nanoni.* — Le Mans : *Omnibor.* — Nantes : *Gargomella.*

ALGÉRIE. — Alger : *Dididi.* — Constantine : *Wiimlazer.* — Oran : *Brostyx.*



Effets du miroir magique de Du Potet : la danse infernale des nains et la tête monstrueuse. (Page 244.)

PARFAIT CONSEIL DES DIX-NEUF pour l'administration et discipline des Daimons de France (siégeant une fois par semaine à minuit, dans la nuit du vendredi au samedi, au chef-lieu de chaque diocèse, à tour de rôle).

Bitru, ambassadeur de Lucifer pour la France, grand-maître, président du Conseil.

Cordohar, grand lieutenant, premier vice-président.

Vauvert, deuxième vice-président.

Uphir, grand daimon d'éloquence, promoteur.

Axaphat, promoteur-suppléant.

Baltazo, grand secrétaire du Conseil.

Goolam, secrétaire-adjoint.
Gomorith, grand maître des cérémonies.
Smetbaba, grand ministre des récompenses.
Xiph, grand terrible ou pénitencier.
Kolmouth, grand dépositaire des pactes.
Juju, grand dispensateur des sorts (distributeur des maléfices).
Fume-Bouche, grand capitaine des nuées, couvreur du Conseil.
Hahem, grand vigilant du sud-est.
Pierre-de-Feu, grand vigilant du sud-ouest.
Emnestor, grand vigilant du nord-est.
Uapinell, grand vigilant du nord-ouest.
Barapati, porte-étendard du Conseil.
Dididi, grand annonciateur, héraut d'armes.

Cette liste de diables ne constitue pas seulement un document curieux ; ce qu'il importe de retenir surtout de la séance où elle a été écrite, c'est que, dès qu'on avance dans le spiritisme, c'est-à-dire quand les spirites sont en même temps francs-maçons, ils ne se bornent plus à évoquer les ombres des trépassés, ils font appel aux puissances infernales, aux démons eux-mêmes.

Enfin, il n'est pas inutile de rappeler la manifestation spirite, essentiellement diabolique aussi, qui avait lieu à Charleston, chaque année le 11 mars, tout le temps que vécut le docteur Gallatin Mackey. J'ai déjà signalé ce fait étrange, et j'aurai à y revenir encore, quand j'en serai à la Théurgie ; là, je donnerai les réponses produites à la réunion de 1881, à laquelle j'assistai. Ces réponses avaient trait à ce qui se passe « dans le royaume du Dieu-Bon ; » l'esprit des ténèbres se glorifiait en parlant à ses adeptes et mentait avec une superbe inouïe. La place de cette narration est donc bien à la XIe partie de mon ouvrage ; mais, en attendant, il est intéressant de dire les conditions dans lesquelles le phénomène avait lieu, puisque ce phénomène est censément une manifestation d'esprit de défunt, soit une œuvre de spiritisme.

La séance s'ouvrit donc sous la présidence d'Albert Pike, dans la salle du Suprême Conseil écossais, qui est au bout de la grande galerie de droite dite Galerie Saint-Jacques, à côté même du Sanctum Regnum (voir le plan, au 1er volume, page 297). La convocation n'avait été adressée qu'aux frères affiliés au rite suprême ; aussi, les invités entraient-ils par l'aile gauche, en suivant la Galerie Sainte-Hypathie et en traversant ensuite le parvis des Mages Elus et le Prohibitum Propylæum ; la porte de droite du parvis du Suprême Conseil était soigneusement fermée à clef et gardée extérieurement par un couvreur appartenant à la *Masonic Veteran Association*, ayant pour consigne d'éloigner les initiés avec l'anneau qui se seraient aventurés jusque dans ces parages, par la galerie de droite. L'assemblée, au nombre de quarante-quatre personnes seulement, comprenait, si j'ai bonne souvenance,

cinq ou six Maîtresses Templières, mais seulement de celles (dites Souveraines) qui avaient reçu la révélation d'Astarté dans le sanctuaire d'Eva.

Au nord, c'est-à-dire à gauche en entrant dans le temple, se trouve une colonne de granit, sur laquelle est posé un crâne humain ; c'est la prétendue relique de saint Jacques, le crâne que l'on dit être celui de Jacques Molay et qui a été apporté à Charleston par Isaac Long. C'est tout simplement un crâne quelconque, et j'affirme, en outre, m'étant livré aux études les plus approfondies sur l'anthropologie, que ce n'est point là le crâne d'un Français du quatorzième siècle. Ce n'est pas même un crâne d'Européen, et vraiment la supercherie est grossière, saute à l'œil de quiconque a eu pour maître Broca. Ainsi, l'angle sphénoïdal a 136°, et l'angle nasal, 68°. La capacité crânienne (il m'a été permis de la mesurer, lors de la visite de l'immeuble que je fis l'après-midi sous la conduite de Chambers) est de 1351 centimètres cubes ; or, il est reconnu aujourd'hui que la capacité des crânes de Français des treizième et quatorzième siècles varie dans les environs de 1425 à 1430 centimètres cubes, pour la moyenne ; quel écart !... Messieurs mes ex-frères de Charleston, montrez à qui vous voudrez votre tête de Jacques Molay ; je vous dis, moi, que c'est un crâne de Malais ou de Péruvien. Apportez votre relique à Paris ; faites-la examiner à la Société d'anthropologie, et vous verrez ce qu'on vous répondra !...

Mais pourquoi insister ?... L'intéressant pour nous est la manifestation même de l'objet macabre, Satan en ayant fait son instrument, comme il se serait servi tout aussi bien d'un crâne de singe.

Un fauteuil était placé à peu de distance de la colonne de granit. Le docteur Gallatin s'y assit. On s'en souvient, j'ai dit que les occultistes de Charleston prétendent qu'il avait en lui l'âme du grand-maître des Templiers.

L'heure du phénomène annuel était venue : le vieux Mackey sembla s'abandonner de lui-même à une mort bizarre, qui le saisissait, l'étreignait graduellement, lente et douce. La tête rejetée en arrière, il eut l'air d'expirer, sans râle. C'était une sorte de léthargie, mais une léthargie d'une espèce toute particulière, telle que je n'en ai jamais constaté de semblable.

Puis, le crâne de la colonne de granit s'éclaira tout à coup. On venait d'éteindre les lumières de la salle. Le crâne maintenant était un foyer de clarté. Mais ce n'était pas cette lueur maigriote du crâne de la Chambre du Milieu, au jour d'initiation, lueur produite par une bougie ou une petite lampe, transformant en fanal lugubre la tête décharnée volée à quelque cadavre d'un amphithéâtre ; c'était une lumière vive, éclatante.

Bientôt, des cavités du nez et des yeux, des flammes jaillirent, puissantes, en épais filets ; le feu sifflait, hurlait, comme si le crâne eût été l'ouverture extrême d'une cheminée de hauts-fourneaux, ou, mieux encore, le cratère minuscule d'un volcan.

Ces flammes, sortant furieuses, variaient de couleur, rouges, jaunes, vertes, blanches, tour à tour, et elles ne consumaient pas l'objet d'où elles s'élançaient, mais elles produisaient dans la salle une terrible chaleur. Par moments, elles se calmaient et gardaient les proportions de flammes ordinaires ; mais, parfois, brusquement, elles formaient comme un triple serpent de feu, qui s'allongeait vers nous, se balançait dans l'espace ; les extrémités affectaient même, de temps en temps, de prendre la forme de têtes de tout autant de reptiles, avec le dard. C'était un spectacle saisissant, et, si ce n'était là qu'une opération de physique, je suis obligé de reconnaître qu'elle fut admirablement réussie devant moi.

Cependant, ainsi que je l'ai dit plus haut, j'avais, dans ma visite de l'après-midi, soigneusement examiné la colonne de granit, et j'ai gardé l'opinion que ces flammes ne sortaient pas de là. Alors, d'où venaient-elles, puisqu'il n'y avait aucun combustible dans la boîte crânienne ?... Le dilemme se pose et s'impose : ou jonglerie de physique amusante, exécutée avec une habileté parfaite ; ou manifestation des flammes mêmes de l'enfer. Sans me prononcer d'une façon absolue, j'admets sur ce point l'absence de supercherie.

Le plus extraordinaire, c'est que ce crâne parlait tout en vomissant des flammes ; les mugissements du feu étaient entremêlés de blasphèmes criés d'une voix forte et stridente.

Ce fut alors qu'Albert Pike posa des questions à la prétendue tête de Jacques Molay, et il y fut répondu, non par mots entrecoupés, mais par phrases bien suivies, bien cousues les unes aux autres, ainsi qu'un orateur aurait parlé ; seulement, ici, l'orateur invisible avait une voix qui n'avait rien d'humain.

La durée du phénomène fut d'une bonne heure, au bout de laquelle le crâne s'éteignit, et le docteur Gallatin Mackey reprit ses sens, tandis qu'on rallumait les flambeaux de la salle.

— Frères et sœurs, dit Pike en prononçant la clôture de la séance, n'oublions pas que nous avons prêté serment de venger ce saint martyr ; n'oublions pas qu'après avoir frappé de mort la Royauté, nous devons exterminer l'Église ; n'oublions pas que nous sommes les ultionnistes du Palladium... Bonne justice par Lucifer !

Et l'assistance clama en chœur :

— Bonne justice par Lucifer !

Tel est, à mon sentiment, le dernier mot du spiritisme contemporain. Ses manifestations, on le voit, fluctuent invariablement des Vocates Procédants aux Vocates Elus ; l'épisode du F∴ Constant, que j'ai rapporté tout à l'heure, est le trait d'union entre ces deux classes d'adeptes, qui agissent les uns et les autres, quoique différemment, par l'inspiration de Satan.

S'il y a des charlatans, qui trompent, et des hallucinés, qui s'imaginent

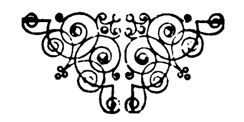
voir, il y a aussi des opérateurs prédilectionnés du démon et qui fournissent à celui-ci l'occasion de manifestations surnaturelles ; s'il y a des apparitions imaginaires, il y a aussi des apparitions réelles, mais qui, dans le spiritisme, quelque nom qu'il porte, sont exclusivement diaboliques.

Enfin, lorsqu'on considère que la presque unanimité des chefs d'école spirite sont en même temps des francs-maçons, que nous trouvons de ces sectaires même parmi les magnétiseurs qui s'exhibent sur les scènes publiques et font indirectement une propagande contre l'enseignement de l'Église (tel le fameux Donato), on est bien forcé de reconnaître que l'âme de toute cette action antichrétienne dans le monde, c'est la franc-maçonnerie des divers rites.

Or, les divers rites maçonniques ne sont eux-mêmes que les instruments du Palladisme, rite suprême, direction souveraine de tout l'occultisme organisé; et le Palladisme, c'est l'Église de Satan.

Voilà encore pourquoi le Palladisme est tenu si secret, est nié même au besoin. Il est le moteur de l'enfer sur terre.

Le lecteur l'a-t-il bien compris ?



SEPTIÈME PARTIE

PRATIQUES DIVERSES DE L'OCCULTISME

CHAPITRE XXX

Principales superstitions et maléfices les plus usités

Avant d'entrer dans le détail des différentes espèces de maléfices ou de sortilèges, il me faut dire en quelques mots ce que l'on entend par ces termes généraux, qui s'appliquent à tant de pratiques diverses.

S'il y a un fait reconnu en démonologie, c'est que le diable n'intervient et ne peut intervenir dans les choses humaines que pour procurer ou produire le mal, alors même qu'il semble avoir quelque bien particulier pour objet; c'est ainsi, comme nous l'avons vu, que le spiritisme ne se targue de prouver l'immortalité de l'âme que pour arriver plus sûrement à détruire dans les âmes la foi aux dogmes catholiques sur les destinées de l'homme dans l'autre monde. Mal physique, mais surtout mal moral ou péché, tel est l'unique but de l'action diabolique. Tout dommage ou résultat mauvais produit par cette action s'appelle un *maléfice*. L'action par laquelle le magicien ou sorcier réalise le dommage voulu est désignée sous le nom de *sortilège*; elle communique à la personne ou à l'objet maléficié un état particulier qualifié d'*ensorcellement*.

Le maléfice peut s'opérer à distance et par une influence purement spirituelle; ou bien par une action immédiate et avec l'intervention d'une substance matérielle.

Tantôt le sorcier ou maléficier *(maleficus)* se contente d'un geste ou même d'un simple regard comme dans le cas du *mauvais œil* ou *jettatura*, si commun encore aujourd'hui, surtout en Italie. Tantôt il emploie certaines matières ou substances mystérieuses, vapeurs ou poudres, généralement mêlées à une boisson, ayant une action occulte, dont l'effet n'a aucun rapport avec les propriétés naturelles des substances mises en œuvre. Ces effets sont de plusieurs sortes : tantôt ces objets, employés dans le maléfice, agissent d'une façon bizarre sur les fonctions du système nerveux; tantôt ils influent direc-

tement sur l'intelligence et la volonté, et enlèvent au maléficié sa conscience avec le sentiment de sa personnalité.

Les maléfices peuvent atteindre non seulement l'homme, mais les animaux et les objets inanimés eux-mêmes.

L'observation des faits qualifiés de maléfices ou de sortilèges remonte à la plus haute antiquité. Arrêtons-nous à Platon. Quand ce grand philosophe voulut donner des lois à sa République idéale, il dut s'occuper de ces phénomènes extraordinaires, afin d'établir ce que ces Lois devaient statuer touchant ceux qui en étaient les auteurs; le maléfice devait-il être considéré comme un crime punissable par les lois? Voici la réponse de Platon (*Lois*, livre XI, traduction de M. Cousin) :

« Il y a parmi les hommes deux espèces de maléfices dont la distinction est assez embarrassante. L'une est celle que je viens d'exposer nettement, lorsque le corps nuit au corps par les moyens naturels. L'autre, au moyen de *certains prestiges, d'enchantements et de ce qu'on appelle ligatures*, persuade à ceux qui entreprennent de faire du mal aux autres qu'ils peuvent leur en faire par là, et à ceux-ci qu'en employant ces sortes de maléfices on leur nuit réellement. Il est bien difficile de savoir au juste ce qu'il y a de vrai en cela; et quand on le saurait, il ne serait pas aisé de convaincre les autres. Il est même inutile d'entreprendre de prouver à certains esprits fortement prévenus qu'ils ne doivent pas s'inquiéter de *petites figures de cire qu'on aurait mises ou à leur porte, ou dans les carrefours, ou sur le tombeau de leurs ancêtres*, et de les exhorter à les mépriser, parce qu'ils ont une foi confuse à la vérité de ces maléfices. Celui qui se sert de charmes, d'enchantements et de tous autres maléfices de cette nature à dessein de nuire par de tels prestiges, s'il est devin ou versé dans l'art d'observer les prodiges, qu'il meure! Si, n'ayant aucune connaissance de ces arts, il est convaincu d'avoir usé de maléfices, le tribunal décidera de ce qu'il doit souffrir dans sa personne ou dans ses biens. »

Quelle que soit l'opinion personnelle de Platon sur la réalité des maléfices, ce passage prouve que la plupart des maléfices observés depuis par les démonologues étaient pratiqués de son temps autour de lui, que les fameuses sorcières de Thessalie avaient fait école jusque dans l'Attique, et que ces pratiques lui paraissaient assez dangereuses pour préoccuper un homme d'Etat et devenir l'objet d'une législation pénale toute spéciale. La loi qu'il portait contre les auteurs de maléfices relevant de l'art des devins ou de la magie, était celle même que nous trouvons décrétée dans l'*Exode* et le *Deutéronome* :

« Vous ne souffrirez point ceux qui jettent des maléfices, ils méritent la mort. » (*Exode*, XXII, 18.)

« Que personne parmi vous ne consulte les devins... ne pratique de



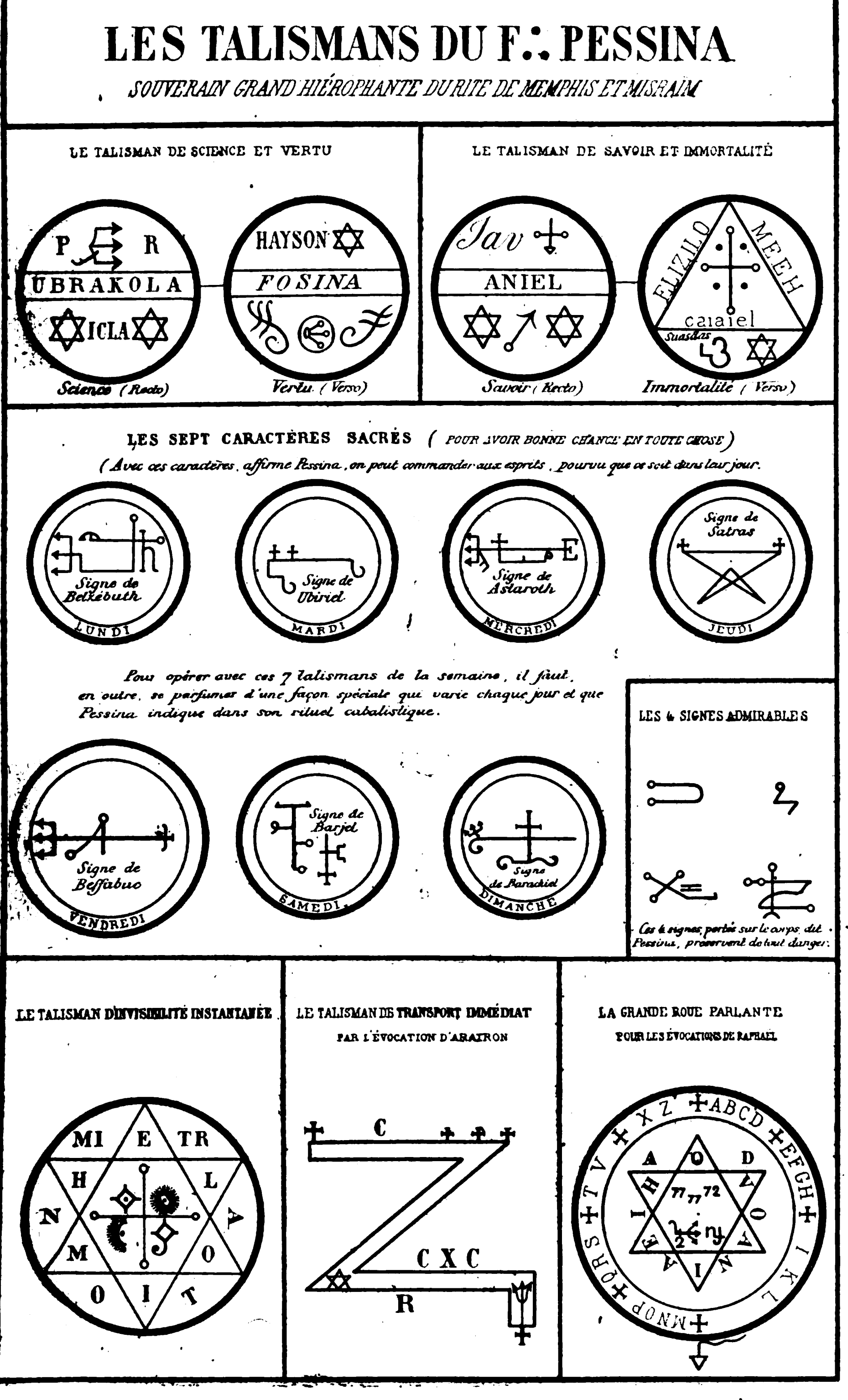
maléfice ni d'enchantement... Car le Seigneur déteste toutes ces choses, et c'est pour de tels crimes qu'il anéantira ces peuples (les idolâtres) devant toi. » (*Deutér.*, XVIII, 9-12.)

L'Église de Jésus-Christ a repris pour son compte les anathèmes de l'Ancien Testament, et a condamné par la voix de ses Papes, de ses évêques, de ses jurisconsultes, par celle de ses Pères et de ses Conciles, tout usage du sortilège, comme étant indubitablement œuvre démoniaque et satanique. La législation civile a de tout temps, sur ce point, concordé avec le droit canonique, et a poursuivi des châtiments les plus sévères, de la mort même, les auteurs de maléfices, — du moins, jusqu'à la Révolution.

Cet accord unanime de la tradition religieuse et des lois civiles n'a pas empêché les esprits forts et les matérialistes de notre siècle de ne voir dans ces phénomènes si manifestement diaboliques qu'une superstition sans fondement, et dans les personnes atteintes de maléfices que des maniaques ou des fous.

Sans doute, comme cela a été établi pour les obsessions et les possessions, il y a aussi des cas de maléfice apparent qui peuvent s'expliquer par des causes naturelles et rentrer dans la manie ou la folie. La terreur qu'inspire à des imaginations faibles l'appréhension de l'ensorcellement, des menaces faites dans un but de supercherie, peuvent engendrer des hallucinations, le délire lypémanique. Le docteur Calixte Cavalier, dans son étude médico-psychologique sur la *Croyance aux sortilèges*, a décrit minutieusement quelques-uns de ces cas, par exemple : celui d'une femme Legrand, accusée d'avoir mis le feu à la maison qu'elle habitait, sous prétexte qu'elle était ensorcelée par les voisins, et qui fut enfermée comme folle; ou celui d'une Clotilde St... convaincue qu'une sorcière l'a prise depuis sa jeunesse sous sa protection, et qu'elle n'a qu'à l'appeler pour qu'elle vienne à son secours contre ses ennemis. Mais ces cas n'ont rien de commun avec ceux que nous fournit l'histoire et que nous allons exposer; on ne saurait, sans abjurer toute raison, attribuer ceux-ci à des causes naturelles ou à des dispositions morbides. Toutes les objections et tous les sophismes de nos philosophes ou médecins naturalistes tombent devant les faits, et saint Thomas d'Aquin les a depuis longtemps réfutés quand il a dit :

« Quelques-uns disent que le maléfice n'est que dans l'imagination, et qu'on traite de maléfices des effets très naturels, dont les causes sont occultes. L'Église nous atteste la grande puissance des démons sur les corps et sur l'imagination de l'homme, quand Dieu le permet; c'est de là que viennent les prodiges des magiciens... Cette opinion que les maléfices sont naturels a pour origine le manque de foi et l'incrédulité; car les impies croient que les démons n'existent que dans les opinions du vulgaire, qui leur impute ses frayeurs imaginaires. »


LES TALISMANS DU F∴ PESSINA
SOUVERAIN GRAND HIÉROPHANTE DU RITE DE MEMPHIS ET MISRAIM
LE TALISMAN DE SCIENCE ET VERTU
LE TALISMAN DE SAVOIR ET IMMORTALITÉ
P R
UBRAKOLA
ICLA
HAYSON
FOSINA
Jav
ANIEL
ELIZILO
MEEH
caiaiel
Suasdas
Science (Recto)
Vertu (Verso)
Savoir (Recto)
Immortalité (Verso)
LES SEPT CARACTÈRES SACRÉS (pour avoir bonne chance en toute chose)
(Avec ces caractères, affirme Pessina, on peut commander aux esprits, pourvu que ce soit dans leur jour.
Signe de Belzébuth
LUNDI
Signe de Ubiriel
MARDI
Signe de Astaroth
MERCREDI
Signe de Satras
JEUDI
Pour opérer avec ces 7 talismans de la semaine, il faut, en outre, se parfumer d'une façon spéciale qui varie chaque jour et que Pessina indique dans son rituel cabalistique.
Signe de Beffabuo
VENDREDI
Signe de Barjel
SAMEDI
Signe de Barachiel
DIMANCHE
LES 4 SIGNES ADMIRABLES
Ces 4 signes, portés sur le corps, dit Pessina, préservent de tout danger.
LE TALISMAN D'INVISIBILITÉ INSTANTANÉE
MI E TR
H L
N A
M O
O I T
LE TALISMAN DE TRANSPORT IMMÉDIAT
PAR L'ÉVOCATION D'ABAIRON
C
CXC
R
LA GRANDE ROUE PARLANTE
POUR LES ÉVOCATIONS DE RAPHAEL
XZ ABCD EFGH IKL MNOP QRS TV
A D
77 77 72

Les différents faits de sortilège ou maléfice, ayant le caractère vraiment diabolique, peuvent se rapporter à l'un de ces cinq chefs que nous allons successivement examiner :

1° Fascination, miroirs magiques. — 2° Envoûtements. — 3° Charmes et philtres. — 4° Sorts. — 5° Talismans et amulettes.

A. — FASCINATION : MIROIRS MAGIQUES

La fascination consiste à ensorceler par une espèce de charme ou d'enchantement, analogue à celui qu'exercent certains animaux, le serpent, par exemple, sur les oiseaux qu'il attire pour les dévorer. Cette puissance peut se comparer à celle qu'exerce l'hypnotiseur sur son sujet.

La fascination peut s'exercer au moyen de divers sens, tels que le regard, le toucher, la parole, ou par l'intermédiaire d'objets inanimés, le miroir, par exemple, une nappe d'eau, un baquet ou une carafe, etc. Dans tous ces cas, que le charme vienne de l'amour ou de la haine, il est doué d'une telle puissance que celui qui la ressent ne peut s'y soustraire et demeure subjugué. « La fascination, dit Cornélius Agrippa, est une ligature (*ligatio*) qui, de l'esprit de celui qui fascine, parvient par l'œil du fasciné au cœur de ce dernier. » Les anciens démonographes considéraient le *fascinum* comme une espèce de substance vénéneuse s'exhalant sous forme de vapeur des yeux du fascinateur et pénétrant dans les yeux du fasciné, pour modifier toute sa nature corporelle et spirituelle ; mais la fascination n'est, en réalité, pas si compliquée que cela.

Le mot de *fascination*, employé dans ce sens général, comme synonyme de *charme*, *enchantement*, s'applique à toutes sortes de maléfices ; on dit indifféremment fasciner, enchanter, ensorceler, jeter un sort. Je ne veux le considérer ici que dans son sens propre et restreint, c'est-à-dire lorsque la fascination s'exerce directement par le regard, ou par l'intermédiaire d'un objet produisant sur le fasciné le même effet que le regard ; tels sont surtout les *miroirs magiques*.

1° Fascination directe par le regard. — L'œil étant naturellement l'organe le plus éloquent des sentiments et des émotions de l'homme, il va de soi que le démon emprunte volontiers ce sens pour accomplir ses maléfices ; nous pouvons nous faire une idée de ce que peut un simple regard doué de toute la puissance démoniaque, d'après l'influence naturelle qu'il exerce sur les hommes et les animaux dans les circonstances ordinaires de la vie. Nous connaissons l'influence d'un regard animé par la colère ou l'amour, la flamme qui d'un œil passe dans un autre œil, pour circuler de là dans les veines et jusqu'au cœur ; nous sommes chaque jour témoins de l'influence du

regard du dompteur sur la bête farouche, qu'il subjugue ; que ne pourra ce même œil, quand Satan lui aura prêté toute son astuce, toute sa force et toute sa malice !... Aussi, dit-on généralement des sorciers qu'ils ont *le mauvais œil*; les Irlandais appellent les sorciers *Eye biters,* « ceux qui mordent avec l'œil. »

Quelques psychologues et physiologistes sont allés jusqu'à soutenir que la nature a pu donner à quelques-uns le pouvoir de faire mourir par la vue. Mais ceci est de la haute fantaisie, puisque Satan lui-même n'a pas le pouvoir de tuer un homme par son regard, ni autrement.

« La fascination, dit très bien Le Loyer (1), célèbre orientaliste et conseiller du présidial d'Angers, ne procède d'autre que du diable charmeur, et non de la puissance de l'âme, à qui cela n'est octroyé. Car pour y avoir des fascinations naturelles provenantes de sympathie ou antipathie, ou autres causes dont la raison s'en peut tirer de la nature, si est-ce qu'il restera ce point à examiner si aucunes fascinations qui procèdent des yeux, et desquelles on ne peut bailler raison, se font naturellement ou supernaturellement. Et je maintiens que ce qu'en disent les philosophes naturalistes pour les faire venir de la nature n'est suffisant ni décisif. Fracastor prétend qu'il y a des hommes dont les yeux ne lancent naturellement que pur venin. Qui sont ces personnes-là ? Je les leur dirai : ce sont les personnés qui ont contracté alliance avec le diable. »

C'est, du reste, la doctrine unanime de l'Écriture sainte et des Pères.

« La fascination, dit la *Sagesse*, IV, 12, ternit les choses bonnes. » — « Ce qui souille l'homme, c'est ce qui sort de l'homme ; car c'est du cœur des hommes que sortent les mauvaises pensées, les homicides, les méchancetés, l'œil mauvais. » (Saint Marc, VII, 20, 22.) — « A ce vice de fascination, dit saint Jérôme, les diables coopèrent et aident le fascinateur. »

Du reste, tous les personnages compétents qui ont étudié cette question sont d'accord pour reconnaître qu'on ne saurait attribuer à une cause naturelle les phénomènes de fascination qui, par leur étrangeté, leur malice particulière, ou le mal profond qu'ils causent, dépassent évidemment les forces de la nature. S'il y a eu, comme cela est rapporté par des historiens, des familles entières en Afrique, en Italie, en Styrie et ailleurs qui faisaient état de nuire par leur regard, qui peut douter que ces gens-là ne fussent de vrais sorciers, dans l'œil de qui passaient les flammes mêmes de l'enfer ?

Les maléfices attribués au mauvais œil des sorciers remontent à la plus haute antiquité. On les rencontre chez les Chaldéens, au septième siècle avant Jésus-Christ. Le savant Lenormant, dans son livre sur la *Magie des Chaldéens*, a traduit une longue incantation provenant de la bibliothèque du palais royal de Ninive, où, au milieu de vingt-huit formules déprécatoires,

(1) *Quatre livres des Spectres ou Apparitions.*

Les différents faits de sortilège ou maléfice, ayant le caractère vraiment diabolique, peuvent se rapporter à l'un de ces cinq chefs que nous allons successivement examiner :

1° Fascination, miroirs magiques. — 2° Envoûtements. — 3° Charmes et philtres. — 4° Sorts. — 5° Talismans et amulettes.

A. — FASCINATION : MIROIRS MAGIQUES

La fascination consiste à ensorceler par une espèce de charme ou d'enchantement, analogue à celui qu'exercent certains animaux, le serpent, par exemple, sur les oiseaux qu'il attire pour les dévorer. Cette puissance peut se comparer à celle qu'exerce l'hypnotiseur sur son sujet.

La fascination peut s'exercer au moyen de divers sens, tels que le regard, le toucher, la parole, ou par l'intermédiaire d'objets inanimés, le miroir, par exemple, une nappe d'eau, un baquet ou une carafe, etc. Dans tous ces cas, que le charme vienne de l'amour ou de la haine, il est doué d'une telle puissance que celui qui la ressent ne peut s'y soustraire et demeure subjugué. « La fascination, dit Cornélius Agrippa, est une ligature (*ligatio*) qui, de l'esprit de celui qui fascine, parvient par l'œil du fasciné au cœur de ce dernier. » Les anciens démonographes considéraient le *fascinum* comme une espèce de substance vénéneuse s'exhalant sous forme de vapeur des yeux du fascinateur et pénétrant dans les yeux du fasciné, pour modifier toute sa nature corporelle et spirituelle ; mais la fascination n'est, en réalité, pas si compliquée que cela.

Le mot de *fascination*, employé dans ce sens général, comme synonyme de *charme, enchantement*, s'applique à toutes sortes de maléfices ; on dit indifféremment fasciner, enchanter, ensorceler, jeter un sort. Je ne veux le considérer ici que dans son sens propre et restreint, c'est-à-dire lorsque la fascination s'exerce directement par le regard, ou par l'intermédiaire d'un objet produisant sur le fasciné le même effet que le regard ; tels sont surtout les *miroirs magiques*.

1° Fascination directe par le regard. — L'œil étant naturellement l'organe le plus éloquent des sentiments et des émotions de l'homme, il va de soi que le démon emprunte volontiers ce sens pour accomplir ses maléfices ; nous pouvons nous faire une idée de ce que peut un simple regard doué de toute la puissance démoniaque, d'après l'influence naturelle qu'il exerce sur les hommes et les animaux dans les circonstances ordinaires de la vie. Nous connaissons l'influence d'un regard animé par la colère ou l'amour, la flamme qui d'un œil passe dans un autre œil, pour circuler de là dans les veines et jusqu'au cœur ; nous sommes chaque jour témoins de l'influence du

regard du dompteur sur la bête farouche, qu'il subjugue; que ne pourra ce même œil, quand Satan lui aura prêté toute son astuce, toute sa force et toute sa malice!... Aussi, dit-on généralement des sorciers qu'ils ont *le mauvais œil*; les Irlandais appellent les sorciers *Eye bitters*, « ceux qui mordent avec l'œil. »

Quelques psychologues et physiologistes sont allés jusqu'à soutenir que la nature a pu donner à quelques-uns le pouvoir de faire mourir par la vue. Mais ceci est de la haute fantaisie, puisque Satan lui-même n'a pas le pouvoir de tuer un homme par son regard, ni autrement.

« La fascination, dit très bien Le Loyer (1), célèbre orientaliste et conseiller du présidial d'Angers, ne procède d'autre que du diable charmeur, et non de la puissance de l'âme, à qui cela n'est octroyé. Car pour y avoir des fascinations naturelles provenantes de sympathie ou antipathie, ou autres causes dont la raison s'en peut tirer de la nature, si est-ce qu'il restera ce point à examiner si aucunes fascinations qui procèdent des yeux, et desquelles on ne peut bailler raison, se font naturellement ou supernaturellement. Et je maintiens que ce qu'en disent les philosophes naturalistes pour les faire venir de la nature n'est suffisant ni décisif. Fracastor prétend qu'il y a des hommes dont les yeux ne lancent naturellement que pur venin. Qui sont ces personnes-là? Je les leur dirai : ce sont les personnes qui ont contracté alliance avec le diable. »

C'est, du reste, la doctrine unanime de l'Écriture sainte et des Pères.

« La fascination, dit la *Sagesse*, IV, 12, ternit les choses bonnes. » — « Ce qui souille l'homme, c'est ce qui sort de l'homme; car c'est du cœur des hommes que sortent les mauvaises pensées, les homicides, les méchancetés, l'œil mauvais. » (Saint Marc, VII, 20, 22.) — « A ce vice de fascination, dit saint Jérôme, les diables coopèrent et aident le fascinateur. »

Du reste, tous les personnages compétents qui ont étudié cette question sont d'accord pour reconnaître qu'on ne saurait attribuer à une cause naturelle les phénomènes de fascination qui, par leur étrangeté, leur malice particulière, ou le mal profond qu'ils causent, dépassent évidemment les forces de la nature. S'il y a eu, comme cela est rapporté par des historiens, des familles entières en Afrique, en Italie, en Styrie et ailleurs qui faisaient état de nuire par leur regard, qui peut douter que ces gens-là ne fussent de vrais sorciers, dans l'œil de qui passaient les flammes mêmes de l'enfer?

Les maléfices attribués au mauvais œil des sorciers remontent à la plus haute antiquité. On les rencontre chez les Chaldéens, au septième siècle avant Jésus-Christ. Le savant Lenormant, dans son livre sur la *Magie des Chaldéens*, a traduit une longue incantation provenant de la bibliothèque du palais royal de Ninive, où, au milieu de vingt-huit formules déprécatoires,

(1) *Quatre livres des Spectres ou Apparitions.*

se trouve celle-ci : « La face malveillante, le mauvais œil, la bouche malveillante, la langue malveillante, la lèvre malveillante, Esprit des cieux, conjure-les ! Esprit de la terre, conjure-les ! » Chez les Assyriens, l'œil mauvais était un dieu mauvais, le démon *Sed*, dont la crainte fait mal. Parmi les inscriptions égyptiennes, se rencontre assez fréquemment le nom de *Stou-arban*, « femme qui détourne le mauvais œil. » Car si, comme le reconnaissent tous les démonographes, la femme est particulièrement douée du mauvais œil, c'est aussi, selon eux, la femme qui sera le plus capable de conjurer le maléfice. Un hymne de l'*Atharva-Véda* (livre sacré de l'Inde) invoque Agni et Soma contre le mauvais œil des sorciers : « Arrache au sorcier qui s'est fait connaître l'œil droit et l'œil gauche. » On trouve dans le *Rig-Véda* cette recommandation à l'épouse : « N'aie pas un regard qui porte malheur, qui tue ton époux. » Dans l'*Avesta* (livre sacré de la Perse), Zarathustra interroge ainsi Ahura-Mazda : « Quel est celui qui te fait l'offense la plus grave ? » et Ahura-Mazda répond : « C'est le *Jahi*, démon de l'impureté. Par son regard, il arrête les eaux courantes les plus rapides ; il arrête le développement des brillantes plantes aux fruits dorés. » Dans la théologie persane, le regard est une des armes d'Ahriman, le mauvais esprit, dont l'œil foudroie ou voile la vache nébuleuse ou le soleil.

Depuis ces temps reculés, la croyance aux effets pernicieux et terribles du mauvais œil se retrouve chez tous les peuples et à toutes les époques de leur histoire. Les Romains adoraient le dieu *Fascinus*, à qui ils attribuaient le pouvoir de garantir les enfants des fascinations et des maléfices. Chez les anciens Scandinaves, la puissance de fascination des magiciens était telle que, lorsqu'on voulait en faire périr un, on lui enfermait la tête dans un sac de cuir, avant de le plonger dans la vase. En Grèce, la crainte du mauvais œil règne aujourd'hui avec la même force qu'autrefois. Dans l'île de Tyne, au début d'une maladie, on prononce *emathyacti*, c'est-à-dire, si le malade est sous l'influence du mauvais œil. Il en est de même chez les Musulmans et presque dans tout l'Orient.

Dans plusieurs provinces de France règne encore aujourd'hui la terreur de ce sortilège. En Auvergne, de nombreux sorciers ont conservé le pouvoir d'épouvanter les montagnards du Puy-de-Dôme et du Cantal ; on connaît en Berry une sorte de *jetteux de sorts*, dont toute l'influence vient du regard ou du mauvais œil, au dire des bonnes femmes.

Mais il serait oiseux de retenir plus longtemps le lecteur sur cette question où les faits sont d'un contrôle si difficile. On peut admettre, en effet, que le diable se serve de l'œil d'une personne méchante pour faire du mal, sans aller jusqu'à croire que ce mode de maléfice soit en action permanente et comme une seconde nature chez l'instrument des haines sataniques ; des cas de fascination, provenant d'une cause surnaturelle, ne peuvent être et ne sont

qu'accidentels. Hors de là, la jettatura est une superstition des plus absurdes. Il importait néanmoins de la mentionner, puisqu'elle est très répandue et que l'on voit souvent des bonnes gens tendre le doigt du milieu en avant, les autres doigts de la main fermés, s'imaginant que ce signe préserve de la mauvaise influence des personnes ayant le mauvais œil.

2° Fascination par les Miroirs Magiques. — Fasciner le regard de l'homme, c'est-à-dire créer en lui, par l'enchantement de la vue, des hallucinations merveilleuses, tel a été toujours un des principaux objets de la magie.

A cette fascination se rapportent tous les prétendus prodiges opérés par les magiciens, prodiges qui, lorsqu'ils ne sont pas dus à la supercherie ou à la prestidigitation, ne peuvent évidemment être attribués qu'à la puissance démoniaque, aussi inépuisable dans ses tours de passe-passe que dans ses phénomènes réels. J'en ai rapporté un assez grand nombre d'exemples pour me borner ici à un prestige qui se rattache directement à la fascination de la vue proprement dite : les miroirs magiques, une des fantasmagories les plus familières à l'art satanique.

L'usage du miroir magique remonte aux époques fabuleuses de la Grèce : c'est en regardant dans un miroir ou bouclier d'airain, reçu des mains d'Athéné (Minerve), que Persée coupa la tête des Gorgones, dont le regard fascinateur changeait en pierres ceux qui les regardaient. Les sorcières ou sagas de la Thessalie traçaient sur des miroirs magiques leurs formules avec du sang : la lune les réfléchissait, et la réponse s'imprimait d'elle-même sur son croissant.

Pendant tout le moyen-âge, les miroirs magiques ont joué un rôle important dans les opérations occultes. Le miroir magique inventé par Roger Bacon eut, du treizième siècle au seizième, une grande célébrité ; on le voit apparaître sur la scène anglaise au temps même d'Elisabeh dans les pièces qui mettent en action les hauts faits de la magie anglaise. C'était un moyen de divination vulgairement employé ; et, circonstance singulière, la personne qui était appelée à y voir les apparitions révélatrices était une jeune fille de vie pure ; cette tradition s'est conservée, comme nous l'avons vu, dans les pupilles ou colombes de Cagliostro. Les esprits surnaturels qui y paraissaient répondaient aux questionneurs « d'une voix venant fortement de la gorge et ayant l'accent irlandais très prononcé. » Ces miroirs étaient ordinairement fabriqués avec les sept métaux hermétiques, et constellés de signes diaboliques ou de pantacles.

Un grand magicien anglais du seizième siècle, grand favori de la reine Elisabeth, le docteur Dée, s'entretenait familièrement avec les esprits à l'aide d'un cristal noir de forme convexe que lui avait donné le daimon Uriel ; il lui



suffisait de le fixer avec attention, et, la fascination produite par un grand effort de sa volonté, il y voyait apparaître l'esprit qu'il désirait évoquer.

M. Léon Delaborde, dans un *Voyage en Orient*, nous dit qu'il apprit d'un sorcier le moyen de faire voir aux enfants des apparitions magiques dans le creux de leur main à l'aide d'une espèce de vernis noir qu'y verse l'opérateur.

Durant le moyen-âge et jusqu'au seizième siècle, on se servait du miroir magique pour découvrir les voleurs : « Je puis dire, observe Le Loyer, à ce sujet, que ce n'est qu'une fascination du diable qui charme par ses prestiges les yeux de l'esprit pour voir dans le miroir ou dans son ongle l'effigie du larron. » — « J'ai vu, ajoute-t-il, un homme, lequel, par la force de charmes et de paroles, faisait venir divers spectres et images dans un miroir, lesquels, par son commandement, exprimaient en la glace, soit par écrit ou par autres démonstrations et vraies figures, tout ce qu'il voulait savoir, si clairement et manifestement qu'il était facile aux assistants de les reconnaître et discerner; on oyait je ne sais quelles paroles sacrées qu'il prononçait. »

La carafe d'eau qu'employait Cagliostro n'était qu'une espèce de miroir de ce genre. Avec le magnétisme, les miroirs magiques sont revenus à la mode. Un des plus fervents adeptes de la magie moderne, Cahagnet, en distingue jusqu'à dix espèces différentes, qu'il a toutes expérimentées avec succès, affirme-t-il.

1° *Miroirs Théurgiques*, dans lesquels, à l'aide d'un enfant vierge, on évoque l'archange Gabriel ; on pense bien que, si un esprit paraît, ce n'est pas un ange.

2° *Miroir des Sorciers*, très connu dans les campagnes : un miroir quelconque ou un simple seau d'eau ; l'évocation est accompagnée d'une conjuration à l'esprit familier.

3° *Miroir de Cagliostro.* — Il faisait, comme les sorciers ordinaires, une conjuration mentale à son esprit familier, conjuration qui n'était connue que de lui.

4° *Miroir Du Potet.* — Un simple disque noir tracé au charbon sur le parquet. Ce miroir mérite une étude spéciale ; j'y reviendrai tout à l'heure.

5° *Miroir Swedenborgien.* — J'ai déjà parlé de l'influence du fameux Swedenborg sur les doctrines du satanisme contemporain ; c'est l'esprit même de Swedenborg (?) qui a révélé à Cahagnet la préparation et la confection de son miroir. On prend une certaine quantité de mine de plomb qu'on délaie dans de l'huile d'olive, de manière à en former une pâte assez claire, qu'on expose à un feu doux, pour en faciliter la mixtion ; on verse cette pâte sur une glace ordinaire non étamée, de manière à en couvrir également toutes les parties ; on la laisse sécher quelques jours dans une position horizontale après quoi elle est bonne à l'usage. « Je me sers de ce miroir, dit Cahagnet,

comme de tous ceux dont j'ai parlé, en me tenant derrière le consultant, et le fixant magnétiquement vers le cervelet (au-dessus de la fossette du cou) avec l'intention que le fluide que je projette sur lui par mon regard aille joindre le sien pour l'illuminer. »

6° *Miroir Magnétique.* — On donne ce nom à des globes ronds en cristal de la capacité d'un litre environ, qu'on emplit d'eau fortement magnétisée, et l'on fait regarder les sujets dedans, environ dix minutes. A défaut de ces globes, on se sert de carafes ou de verres à boire, qu'on emplit également d'eau magnétisée.

7° *Miroir Narcotique.*— Cahagnet donne ce nom à de semblables globes en cristal, mais remplis d'eau distillée de plantes narcotiques. D'après ses propres expériences, l'absorption de quelque peu que ce soit des corpuscules de ces plantes agissant sur le nerf optique, suffit pour obtenir les résultats désirés : « Je fondai sur ce système, dit-il, un espoir qui ne fut pas démenti... Je prends une forte pincée de chacune des substances suivantes, savoir : belladone, jusquiame, mandragore et fleurs de chanvre, ensuite une tête de pavot concassée et trois grammes d'opium, que je mets macérer quarante-huit heures dans une cornue en verre, de la capacité de deux litres environ, à moitié pleine de bon vin rouge, puis je mets le tout au feu sur un bain de sable à distiller ; j'obtiens dans le récipient une eau très claire dont j'emplis mon globe qui, bien bouché, me sert ainsi à faire les expériences. »

8° *Miroir Galvanique.* — Il se compose de deux disques d'égale grandeur, ajustés l'un sur l'autre, l'un de cuivre, à surface concave, l'autre de zinc, à surface convexe ; tous deux parfaitement brunis. Le magnétiseur magnétise ce miroir pendant neuf jours, ou un mois, *ad libitum*, deux fois par jour, dix minutes à chaque fois, en ayant soin d'appeler à son aide, s'il est spirite, un esprit dégagé de la matière. Après la magnétisation, on peut s'en servir en posant la partie convexe (zinc) dans le creux de la main gauche, puis en fixant très attentivement le centre de la partie concave (cuivre), avec un grand désir d'y voir l'objet, le lieu, ou la personne qu'on désire y voir. Ce miroir fut composé par Cahagnet, sur les indications d'un esprit dégagé de la terre. Le premier esprit qu'il y vit fut celui de Swedenborg, mais de la tête au buste seulement. Il fait fort longuement l'historique d'un de ces miroirs confectionnés par lui et envoyé à un amateur de Niort, qui avait la propriété de jeter les personnes qui le regardaient dans des convulsions diaboliques. « Il ne m'en fallut pas davantage, ajouta-t-il, pour en étudier les effets électriques, magnétiques et médicinaux ; il ne quittait presque plus de mes mains... Je n'ai jamais mieux vu que dans celui-ci. » Cahagnet nous livre la formule de conjuration ou de prière dont il fait précéder ses expériences :

« Daignez, ô mon Dieu (nous savons quel est ce Dieu) répandre sur moi (ou

sur tel sujet) un rayon de votre divine lumière, afin de nous éclairer dans l'étude que nous faisons de vos saints mystères, si vous nous en trouvez digne. »

9° *Miroirs Cabalistiques.* — Ce sont des globes métalliques, faits des divers métaux admis par les philosophes hermétiques, dont j'ai parlé plus haut (1). Ces globes doivent être magnétisés, dit Cahagnet, et il ne faut se servir de chacun d'eux que dans le temps où les planètes auxquelles ils correspondent règnent sur la nôtre :

Ainsi du globe *Or*, dans le signe du Lion ;

Du globe *Argent*, dans celui du Cancer, et ainsi de suite.

« De même aussi on s'en servira de préférence les jours qui correspondent aux sept globes du système planétaire. Le lundi, par exemple, jour de la Lune, on se servira du globe *Argent*, pour connaître les mystères de la création, étudier la métaphysique et méditer sur l'harmonie de la nature. La réponse de la planète à vos questions apparaîtra sur la surface du globe, en forme d'images allégoriques, ou par des caractères d'écriture traduisant textuellement la réponse à la question posée. »

A ceux chez qui la promesse d'une semblable merveille pourrait faire naître quelque incrédulité, Cahagnet fait cette réponse lumineuse :

« Ces globes sont à notre égard ce que nous sommes à celui du moucheron... Si un poil de notre barbe trouvait aujourd'hui le moyen de correspondre avec notre âme, et qu'il lui demandât : « Combien ai-je encore de temps à rester où je suis ? » Notre âme ne serait pas embarrassée de lui répondre : « Tu dois disparaître de la place où tu es, dans huit jours », si elle a l'habitude de raser son menton à cette époque. Ce que notre âme répondrait à ce poil, un globe, ou l'intelligence qui gouverne ce globe, pourrait, tout aussi bien que l'âme humaine, nous faire la même réponse dans les mêmes conditions, vu que nous sommes les poils de ces grands êtres. »

Cahagnet poursuit cette étude astrologique sur chacun des autres globes métalliques servant à ses expériences : ainsi le globe *Mercure* doit servir le mercredi dans toutes les questions commerciales ou d'intérêts quelconques ; le globe *Cuivre*, représentant Vénus, serait consulté le vendredi dans toutes les questions de liaisons amoureuses, d'unions ou de séparations, etc.

Malheureusement, Cahagnet ne nous donne pas les résultats des expériences faites à l'aide de ce miroir mirifique. Tout ce qu'il nous en apprend, c'est qu'il en a fait confectionner un pour un certain M. Denizet, sous la direction de son somnambule Ravet : « un petit chef-d'œuvre monumental, dit-il, que ce monsieur ne dédaigna pas de payer 100 francs, prix plutôt des débours que de la façon justement rétribuée. L'heureux propriétaire de ce miroir étant tombé

(1) Voir au premier volume, page 493.

SAINT-ETIENNE. IMP CH. BOY, RUE DE LA LOIRE, 13 — *Le Gerant :* P. PEYRE.





Un envoûtement à Livourne, au XVIIIe siècle ; les envoûteurs pris en flagrant délit par le Saint-Office. (Page 253.)

malade, je n'ai pas encore pu savoir quels résultats il en avait obtenus. J'espère en posséder un semblable d'ici peu de temps. »

10° *Miroir Ravet.* — Il est composé d'un ballon à distiller, ayant la capacité d'un litre, que l'on emplit d'eau clarifiée, et au fond duquel on dépose des lamelles plates et très minces ou des fils laminés des différents métaux qui suivent : or, argent, fer, mercure, étain, cuivre et plomb. Ces lamelles ou ces fils sont posés en croix les uns sur les autres, de manière à former rosace.

On y versera trois gouttes de mercure ; on magnétisera l'eau à chaque opération ; on suspendra ce globe au plafond au moyen d'un fil, puis on priera le voyant de fixer sa vue au centre.

Quant à la manière d'opérer, préférable avec tous ces miroirs différents, voici celle que recommande Cahagnet :

« Pour obtenir cette vue de l'âme, il est bon de frapper celle de la chair par une certaine gravité de préparatifs, de silence et de foi dans l'œuvre qu'on se propose de faire ; il est bon d'être seul avec le consultant, dans un cabinet éloigné de tout bruit, éclairé faiblement... L'opération commencée, on peut aller jusqu'à quinze minutes de fixité sans ardeur sur le centre du miroir. Si la vision est pour se déclarer, le voyant commencera par apercevoir un brouillard ternir ce miroir ; ce brouillard se dissipera pour faire place à un point bleu qui ira en s'élargissant et offrant au centre un autre point lumineux qui s'étend également et renferme l'esprit, la personne, le lieu ou la réponse quelconque qu'on désire obtenir... Je fais tenir le consultant debout, à une distance de deux ou trois pieds, le miroir se trouvant posé à la hauteur de sa tête ; je me tiens près ou derrière lui, l'actionnant magnétiquement vers la nuque, la racine du nez ou le trajet du grand sympathique qui se trouve dans la direction du sein gauche... J'ai obtenu de très bons effets du miroir *galvanique*, posé à terre, le sujet se tenant debout et fixant la partie concave (cuivre). »

Dans toutes ces expériences, il n'y a, en somme, qu'une condition essentielle : la fascination (que nos sorciers modernes appellent : magnétisation) du sujet, opérée par la fixité de son regard sur le centre du miroir. C'est là le signe magique qui détermine l'intervention du prestige de Satan et soumet le magnétisé au charme infernal. Nous avons entendu Cahagnet nous parler des convulsions produites chez quelques sujets par l'emploi du miroir galvanique. La preuve que le galvanisme n'était pour rien dans ces effets morbides, la preuve qu'il n'y a là ni électricité ni fluide, c'est que nous allons voir ces effets funestes se reproduire plus caractérisés encore et offrant tous les signes d'une véritable possession dans les phénomènes opérés par Du Potet, sans l'aide d'aucun galvanisme ou d'aucune formule cabalistique, avec un simple cercle noirci au charbon.

Du Potet, avant de nous exposer les phénomènes produits par son art magique, ne peut s'empêcher de nous avouer ses doutes sur leur cause véritable. Ils lui semblent dépasser les forces de la nature, et, d'autre part, il ne peut croire encore à l'apparition réelle des esprits ou images réelles de corps qui ne sont plus. Quelle autre cause alors reste-t-il à imaginer, sinon la puissance du Maudit, l'intervention de Satan? La conclusion s'impose d'elle-même.

Voici les faits, tels que les expose Du Potet lui-même dans *la Magie dévoilée :*



Miroir magique

« J'ai tracé sur le parquet un disque avec du charbon ; ce signe n'a aucune vertu par lui-même, mais il en acquiert une fort grande, lorsqu'il est tracé dans *certaine disposition d'esprit* (en d'autres termes : lorsqu'il représente un pacte implicite avec le diable). Lorsque le signe magique a en puissance la *propriété que vous y avez imprimée*, vous n'avez plus besoin d'autre préparation. Couvrez-le jusqu'à ce que vous soyez en mesure de commencer l'expérience... *N'ayez point l'intention d'agir par vous-même*, cela nuirait à l'expérience et en dénaturerait les résultats. »

Du Potet savait très bien que dans tous les prodiges qui s'opéraient par lui, il n'était que l'instrument passif d'une puissance étrangère et supérieure à lui, puissance dont les effets l'étonnaient et l'effrayaient lui-même. Aussi se contente-t-il de donner des instructions sur les précautions à prendre pour prévenir les accidents terribles qui pourraient surgir de ces formidables expériences. « Préparez-vous seulement, dit-il, aux éventualités d'accidents nombreux, dont plusieurs sont à redouter. Soyez vif et prompt dans les déterminations que vous aurez à prendre, car les émotions qu'éprouvent les expérimentés font déborder leur sensibilité, et il faut que vous arriviez à temps pour les saisir et les transporter loin du signe magique... Ayez un siège bas et sans dossier, car souvent le voyant cherche à s'approcher très près du signe ; il se penche et finit par se précipiter à terre. Ayez encore un couvercle opaque pour couvrir instantanément le signe en cas de besoin ; car souvent les émotions sont si grandes, les frayeurs si terribles, que si vous ne dérobez pas à la vue l'endroit d'où partent et se montrent les images, il vous sera presque impossible de conserver votre empire sur le sujet... *Ce que l'on voit dépasse de bien loin ce qui se montre dans les affections nerveuses, soit qu'elles proviennent d'une altération du cerveau ou d'un dérangement dans les fonctions de la vie organique...* Moi-même, en cet instant, en livrant au public cette ébauche de science antique, qui jamais ne sortit en vain du temple, sais-je bien ce que je fais, ce qui m'attend ?... »

PREMIER FAIT

« Toutes précautions prises, vous laissez aller les choses. Le voyant perd bientôt la conscience de son être ; le regard sans cesse tourné vers le centre magique, il tourbillonne emporté, soulevé par des forces inconnues, et la lumière des immortels vient pénétrer son âme... L'instant va venir où, comme la Pythie, le voyant rendra ses oracles. Il voit, mais nul ne sait encore ce qu'il aperçoit. Il pleure, car sa mère est apparue... D'abord, il n'a vu que sa face ; puis, successivement elle s'élève devant lui ; il veut sentir ses étreintes, entendre sa voix. L'ombre sourit et semble l'inviter du regard et

du geste ; mais bientôt je romps la chaîne établie entre les vivants et les morts, et tout s'évanouit. Est-ce un songe, une pure vision, un rêve seulement ? Il n'importe : c'est encore mon secret. »

DEUXIÈME FAIT

« Pendant mon absence, deux personnes de l'assemblée, saisies, impressionnées par le signe magique, s'étaient levées avec effort d'abord, puis étaient venues d'elles-mêmes tourner autour du miroir, où, se rencontrant, elles se regardaient d'une manière singulière. Elles semblaient vouloir chacune jouir seules et sans partage de la vue des merveilleuses images visibles pour toutes deux sur la surface noircie... J'interviens, et les deux voyants deviennent pacifiques. L'un s'agenouille, approche son visage du signe magique, sa tête oscille d'une étrange manière ; on pourrait croire qu'il s'échappe une flamme invisible de ce centre mystérieux, à en juger par les mouvements de va-et-vient que le voyant exécute. Il pousse des éclats de rire étranges.

« Il voit : ce sont de petits bonshommes qui dansent une ronde, enlacés l'un à l'autre, et semblent vouloir entraîner dans leur cercle le voyant lui-même. Bientôt, en effet, celui-ci se lève, toujours en riant, et s'écrie : *Mais ils sont trop petits !* Et pourtant il se met à danser, d'abord lentement ; puis, s'animant, il se livre à la danse avec une sorte de fureur, en riant toujours du même rire.

« Mais l'autre voyant, que faisait-il pendant ce temps ? Il ne riait point ; au contraire, d'un sérieux de glace, il plongeait ses yeux pleins de feu sur le signe. Saisi bientôt de mouvements convulsifs, il dit voir monter graduellement une tête hideuse ; le monstre humain s'élevant de plus en plus, le sujet est rempli de terreur, ses dents se serrent, il recule ; mais, enchaîné à l'être qui apparaît, il faut qu'il s'en approche, et on peut étudier tous les effets de la peur et de la contrainte, toutes les terreurs que pourrait causer la vue d'un spectre qui n'aurait rien d'imaginaire.

« Ai-je bien vu ces étranges choses, en plein jour, offertes à mes regards par des gens qui n'avaient point pris d'opium ? Je le certifie, et des centaines de personnes appuieraient au besoin mon témoignage... Je puis affirmer, d'ailleurs, que ce que voient les magnétisés n'est point dans ma pensée, par la raison que mon esprit n'avait jamais pu croire, jusqu'à ce jour, aux prodiges surhumains de la magie, et que ma surprise égale celle de chacun des assistants. »

TROISIÈME FAIT

« Le signe magique est découvert. Bientôt, une jeune fille, qui n'a encore assisté à aucune de mes démonstrations, est prise de tiraillements dans les



membres ; elle se sent attirée vers le centre magnétique, et fait d'incroyables efforts pour résister à cette attraction ; ses efforts sont vains. Elle se penche toute tremblante, frémit, pleure, rit, se lamente. La voyant fatiguée, j'approche un siège ; elle s'assied sans se retourner ni perdre de vue ce qui a frappé ses regards. Alors elle veut fuir, mais elle ne peut se tenir debout ; elle se déplace pourtant, et nous la voyons tourner rapidement sans cesser d'être assise et accroupie ; le siège (une sorte de cube solide en bois) tourne avec elle. Ce n'est point la force et l'agilité humaines qui semblent produire les mouvements, ils sont inimitables. Eloignée, elle est prise d'un rire convulsif, et, malgré l'insistance de plusieurs personnes, elle ne veut point dire ce qu'elle a vu : « Jamais, dit-elle, je ne le dirai ; c'est trop drôle. »

QUATRIÈME FAIT

« Je trace sur le parquet un signe magique figuré par des traits de charbon. Je place sur cette figure un jeune homme en très bonne santé, plein de doute et parfaitement éveillé. En deux minutes, la face du patient s'altère ; il éprouve, dit-il, des battements dans les tempes, des tintements d'oreilles ; ses yeux se voilent ; il a un commencement de vertige. Ses jambes commencent à fléchir, sa tête quitte la position verticale, les muscles qui la retiennent ne pouvant la maintenir. Encore un instant, et le corps va tomber comme une masse inerte. Chacun le pressent, le voit même, à un mouvement indéfinissable qui se manifeste dans l'être, mouvement que l'on aperçoit seulement à la fin d'une agonie ou à l'approche d'une syncope. Une sueur froide le couvre. C'en est fait ! l'expérimenté succombe. On soutient son corps, où il ne semble rester que la chaleur.

« Par un mouvement irrésistible, le père de cet infortuné s'approche, plein de trouble et d'émotion ; il a suivi dans tous ses degrés cette curieuse épreuve, et son cœur détruisant ses doutes, l'empêche de s'y méprendre. Je suis maître absolu de la vie de son fils ; encore un instant, et mon pouvoir imitera la nature, dans son œuvre terrible ; il aura dissipé ce rayon de vie. La balle meurtrière n'est pas plus prompte dans ses effets lorsqu'elle frappe le cœur, que ne l'est dans cet instant un caractère tracé de main d'homme.

« Changeant brusquement la position de l'expérimenté, nous le soutenons sur un signe différent du premier. Petit à petit, il revient à la vie, et je renonce à décrire ici les symptômes de cette résurrection... Lecteurs, je ne me joue point de votre crédulité, mon récit n'est que trop fidèle ; et je vous assure que je ne me livrerais qu'à un autre moi-même dans semblable occurrence. »

On voit jusqu'où Satan avait poussé l'infatuation de son art chez son adepte Du Potet, au point de lui faire croire qu'il était maître d'enlever et de rendre à son gré la vie. Par ce point encore, Du Potet ressemble aux satanistes ses



prédécesseurs, à Simon le magicien ou à Apollonius de Tyane, qui, eux aussi, se glorifiaient de ressusciter les morts.

Ces extraits textuels, qui viennent d'être empruntés à sa *Magie dévoilée*, suffisent pour démontrer quelle est la vraie source des prodiges qui remplissent ce livre, source du reste dont on ne saurait douter quand on entend Du Potet lui-même faire cet aveu candide :

« Ce que nous ont enseigné les Mesmer, les Puységur et les Deleuze, est certainement, sous d'autres noms, CE QUE LES ECRITURES CONDAMNENT, ET CE QUE LES ANCIENS PRÊTRES DE NOTRE RELIGION POURSUIVAIENT SANS MISÉRICORDE ET SANS PITIÉ. » (*Journal du Magnétisme*, IX, 27.)

B. — ENVOUTEMENTS

L'envoûtement consiste proprement à faire languir ou dépérir à distance le maléficié, à l'aide d'une image à laquelle on fait subir les sévices et tortures qu'on veut infliger au patient. Il suffit à un adepte du satanisme de façonner une figurine de cire, de plomb, de terre ou de laine représentant grossièrement le personnage voué aux tourments ou à la mort. Il n'a qu'à piquer ces images avec des épingles ou à les taillader avec un poignard, pour qu'aussitôt, à quelque distance que ce soit, la personne représentée en ressente les effets dans sa propre chair. S'il expose au feu la figure de cire, à mesure que la chaleur la fait fondre, la personne représentée dépérit insensiblement, et quand la cire est fondue, meurt avec elle. Telle est, du moins, la théorie de l'envoûtement.

Il y a dans tout envoûtement deux parties essentielles : le *volt* (de *vultus*, image), et l'*exécration magique*.

Cette espèce de maléfice, comme tous les autres, remonte aux époques les plus lointaines de l'histoire ; il n'y a de différence que dans les rites observés chez les différents peuples qui l'ont pratiqué et le pratiquent encore. Il se trouve dans l'incantation chaldéenne que j'ai citée ; « celui qui forge l'image » y est maudit à côté de l'enchanteur et de l'œil mauvais. Le texte de Platon, qu'on a lu plus haut, ne laisse aucun doute sur l'emploi vulgaire que l'on en faisait de son temps en Grèce.

Les missionnaires l'ont retrouvé vers 1864 dans l'Amérique centrale, aux Iles Marquises et en Chine. Les rites observés aujourd'hui encore dans la province de Canton, à Kouaï-Thao, offrent une singulière analogie avec ceux dont parle Platon : ils consistent à faire mourir des personnes à distance au moyen de figurines de terre de très petite dimension (représentant ordinairement des porcs), que l'on dispose sur des tombes ou dans des maisons, après que les figurines ont reçu une sorte de bénédiction de la part des bonzes.

Un article publié en 1863 par la *Revue des Deux-Mondes* cite le cas d'une vieille sorcière de Bornéo, accusée d'avoir fait périr une jeune femme, « en façonnant une image de cire qu'elle exposait chaque matin devant un feu doux. A mesure que l'effigie s'en allait fondant, la femme Lia, la rivale condamnée, de plus en plus pâle, de plus en plus fiévreuse, languissait et se fondait, elle aussi. »

« Et l'histoire assez connue, dit Pierre Le Loyer, du roi d'Ecosse, Duffus, duquel Boèce, en ses Annales d'Ecosse, parle, qui fut ensorcelé de quelques sorcières au moyen d'une image de cire qu'elles rôtissaient auprès d'un petit feu, et ne retourna ce roi à la convalescence, sinon lorsque les sorcières furent découvertes et brûlées. »

Les faits d'envoûtement se retrouvent donc à toutes les époques, et ne peuvent être niés sans donner un démenti à l'histoire. Aussi n'essaie-t-on pas de les nier, mais de les expliquer en les ramenant à de simples faits naturels.

Ceux d'entre les occultistes modernes qui prétendent n'avoir aucune relation avec le démon, ne veulent y voir qu'un effet naturel de la volonté humaine s'exerçant à distance sur un corps étranger, effet analogue, disent-ils, à celui qu'opère chez les stigmatisés l'influence de l'esprit sur la chair; car, chez les stigmatisés du catholicisme, ils ne veulent voir qu'un effet d'auto-suggestion, se traduisant d'une façon toute matérielle. Ainsi, disent-ils, de même que chez les saints honorés du miracle de la stigmatisation, un François d'Assise, une Madeleine de Pazzi, ces traces visibles et tangibles de la Passion de Jésus-Christ marquées sur leur chair (ils ne vont pas jusqu'à nier ces faits indéniables) ne sont que des effets pathologiques produits par la force de l'émotion et de la volonté, de même il se peut que les phénomènes d'envoûtements ne soient aussi que le résultat d'une volonté malfaisante agissant à distance par sa force naturelle sur une personne désignée. Ils sont allés jusqu'à essayer de prouver la vérité de leur théorie par des expériences reproduisant les prodiges diaboliques des temps passés. On a vu le colonel de Rochas, administrateur de l'Ecole Polytechnique, apporter une poupée de cire devant son auditoire, désigner l'une de ces auditrices comme devant ressentir l'impression des manipulations et sévices qu'il ferait subir à la poupée, traverser à plusieurs reprises le cœur et les bras de la figurine, et Mme X..., la personne désignée, éprouver dans son corps des sensations analogues. On raconte même que la séance terminée, et, tout le monde s'étant levé à l'exception de Mme X.., l'une des spectatrices prit la poupée dans ses mains et la retourna pour l'examiner dans tous les sens. On entendit alors Mme X... murmurer : « Vous n'avez donc pas fini de me faire souffrir ? »

Loin de moi la pensée de qualifier cette expérience de comédie et de la croire jouée par le colonel de Rochas et Mme X.. pour émerveiller les



badauds qui en furent témoins ; je crois, au contraire, que M. le colonel de Rochas est un expérimentateur sérieux, mais je suis convaincu qu'il se méprend sur la cause des phénomènes dont il s'agit. Quel catholique, en effet, pourrait ne pas voir dans les faits de la nature de ce dernier une véritable intervention du diable, enchanté de jouer un tour de sa façon à ces imprudents chercheurs, et de leur fournir un semblant de preuve à leur théorie naturaliste du miracle ?

Parmi les envoûtements historiques sur lesquels les procédures auxquelles ils ont donné lieu ne laissent aucune incertitude, je citerai :

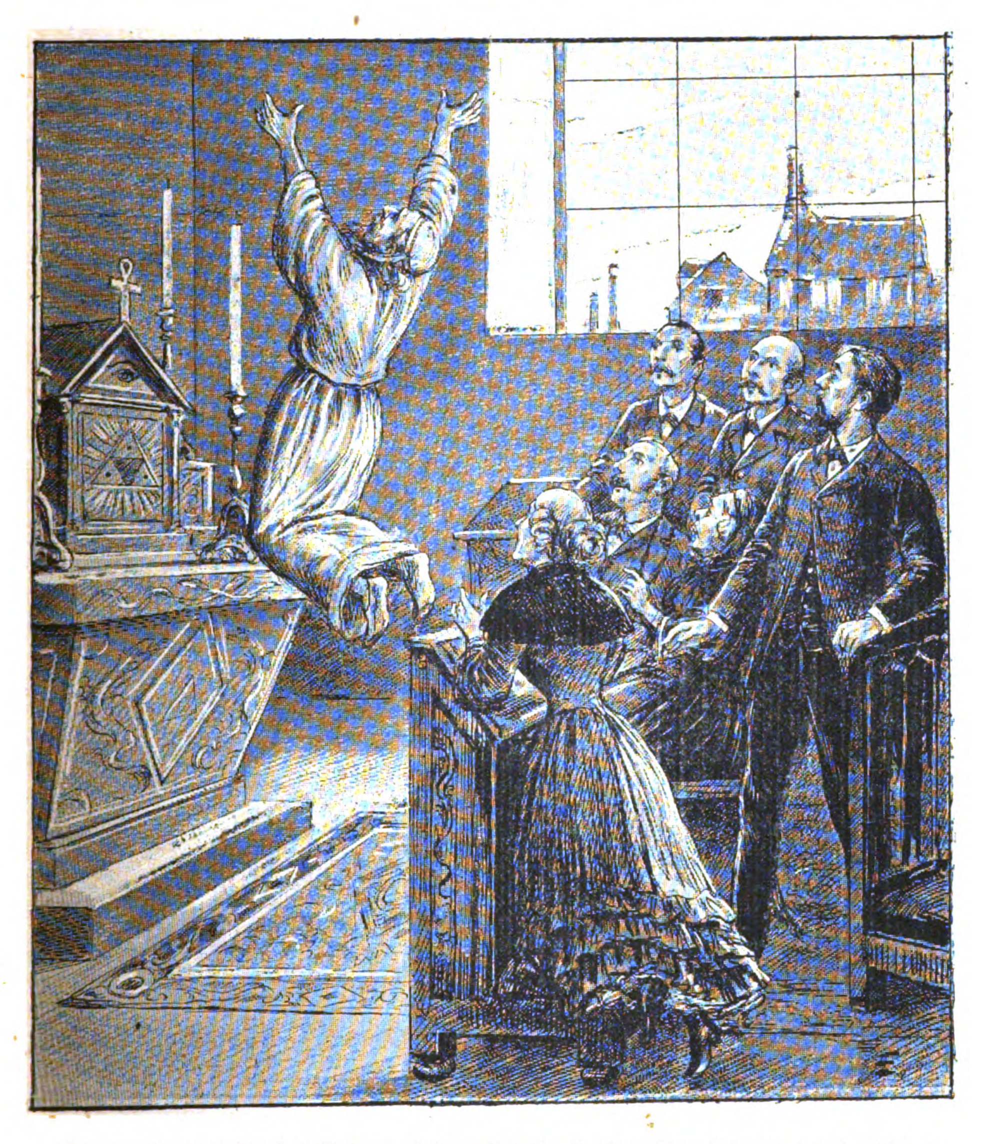
1° L'envoûtement pratiqué contre le roi Philippe VI, la reine et le duc de Normandie par Robert d'Artois, dans le but de se venger d'eux pour la part qu'il les accusait d'avoir prise dans les intrigues qui l'avaient dépouillé de son duché. Les détails que je vais rappeler sont extraits des débats du procès intenté de ce fait à Robert d'Artois, débats dont la copie originale est conservée aux Manuscrits de la Bibliothèque nationale.

« A quelques jours de là, c'est-à-dire entre la Saint-Remy et la Toussaints de la même année 1333, frère Henry Sagebran (de l'ordre de la Trinité, son chapelain) fut mandé par Robert (alors à Namur) qui, après beaucoup de caresses, débuta par lui faire une fausse confidence, et lui dit que ses amis lui avaient envoyé de France un *volt* ou *voust* (1) que la reine avait fait contre lui. Frère Henry lui demanda que est-ce que *voust ?* — C'est une image de cire, répondit Robert, que l'on fait, pour baptiser, pour grever ceux que l'on veut grever. — L'on ne les appelle pas en ces pays *voust*, répliqua le moine l'on les appelle *manies* (synonyme de sorcellerie).

« Robert ne soutint pas longtemps cette imposture ; il avoua à frère Henry que ce qu'il venait de lui dire de la reine, n'était pas vrai, mais qu'il avait un secret important à lui communiquer, comme pour une confession. Alors Robert ouvrit un petit escrin, et en tira une image de cire enveloppée en un quevre-chief crespé, laquelle image était à la semblance d'une figure d'un jeune homme, et était bien de la longueur d'un pied et demi, et avait entour le chief (la tête) semblance de cheveux aussi comme un jeune homme. Le moine voulut y toucher : « N'y touchiez, frère Henry, lui dit Robert, il est « tout fait, iceluy est tout baptisié, l'on le m'a envoyé de France, « tout fait et tout baptisié ; il n'y faut riens à cestuy, et est fait contre « Jehan de France et en son nom, et pour le grever. Ce vous dis-je bien en « confession, mais je en vouldroye avoir un autre que je vouldroye que il fut « baptisié. — Et pour qui est-ce ? dit frère Henry. — C'est contre une Dea- « blesse, dit Robert, c'est contre la Royne, non pas Royne, c'est une Dya-

(1) Volt, voust, *envoûter*, d'*invultuare*, *vultum effingere*, mot usité dans la moyenne latinité pour exprimer la représentation de quelqu'un en cire ou en terre glaise.





Lorsque le mage Eugène Vintras priait sa divinité, il s'élevait en l'air, devant les fidèles de son culte infernal. (Page 268.)

« blesse ; ja tant comme elle vive elle ne fera bien ne ne fera que moy gre-
« ver, ne ja que elle vive je n'auray ma paix, mais se elle estoit morte et son
« fils mort, je auroye ma paix tantost au Roy, car de luy ferois-je tout ce
« qu'il me plairoit, je n'en doubte mie. Si vous prie que vous le me baptisiez,
« car il est tout fait, il n'y faut que le baptesme, je ay tout prest les parrains
« et les marraines et quant que il y a mestier, fors le baptisement... Il n'y
« fault à faire fors aussi comme à un enfant baptiser, et dire les nons qui y
« appartiennent. »

« Le moine refusa son ministère pour de pareilles opérations, remontra « que c'était mal fait d'y avoir créance, que cela ne convenait point à si hault « homme comme il estoit, vous le voulez faire sur le Roy et sur la Royne, « qui sont les personnes du monde qui plus vous peuvent ramener à « honneur. »

« Monsieur Robert répondit : « Je ameroie mieux estrangler le dyable que « le dyable m'estranglabt. »

« Robert, voyant que le moine ne voulait point se prêter à ce qu'il lui demandait, le chargea de lui trouver quelqu'un qui fit ce baptême. Frère Henry s'excusa et lui dit d'envoyer chercher celui qui avait baptisé l'autre. « Il est venu de France », répliqua Robert, voyant qu'il ne pouvait engager le moine.

« Ces dépositions de frère Henry, faites juridiquement le 31 janvier 1334, en présence de plusieurs évêques et chanoines, furent confirmées par une autre déposition que Jean Aimery, prêtre du diocèse de Liège, aussi prisonnier dans les prisons de l'évêque de Paris, fit le même jour en présence des mêmes personnes. Il déposa que Messire Arnoul de Courtray, chanoine de Saint-Albin-de-Namur, lui proposa de s'attacher à M. Robert d'Artois, qui lui donnerait cent et cent mailles d'or. « Quel service li porroie-je faire ? dit le « prêtre, pour gagner si grand avoir ? Je n'ay point accoustumé à recevoir « tel guain ny si graut. Je me suis bien tenus apoyéz, et oncquorres fais, « quand je puis gaagnier huit deniers ou douze ou quatorze le jour à chanter « ma messe. » Messire Arnoul répliqua : « C'est Roy de France, M. Robert « le fit Roy, ne n'eust oncques esté Roy si ce ne feust M. Robert d'Artois. « Vous estes un homme qui avez esté par tous pays, et oultre les monts et « ailleurs, si avez moult veu et sieu des choses que plusieurs ne sceavent mie : « et se vous voulez faire ce que l'on vous dira, le Roy de France ne sera « pas Roy dedans un an. — Et comment ? respliqua le prêtre. — Vous sçavez « bien, lui dit-on, faire manies ou sorceries, ou autres choses par quoy le « Roy porra mourir briesvement. » Cette proposition irrita le prêtre ; il dit au chanoine qu'il prît le profit pour lui, et qu'il fit l'affaire, qu'il devait en savoir plus que lui.

« Cette tentative n'ayant pas réussi, M. Gautier, l'avoué de Huy, en fit une seconde. Le prêtre n'accueillit pas mieux cette proposition que celle d'Arnoul de Courtray. Il dit à l'avoué qu'il ne ferait jamais telle entreprise, qu'il ne savait point faire ce qu'il lui proposait, que quand il le saurait, il ne le ferait pas pour tout l'argent du monde, spécialement envers le Roy. « Si je voulais « faire maléfice, ajouta-t-il, j'aurois plus chier de murtrir de glaive les « hommes par les chemins que faire si faite mauvestie... Vous avez M. Jean « Scaser prêtre, et Frère Henry Sagebran qui sont tout vostres, et à vostre « commandement, et plusieurs aultres qui doivent plus sçavoir de teles

« choses, et sont plus malicieux que je ne suis... Sy, m'en laissiez en « paix. »

« L'avoué cessa de lui en parler, et le pria seulement de lui garder le secret. Robert d'Artois, ne se trouvant plus en sûreté dans les Pays-Bas, se retira en Angleterre, déguisé en marchand. Là, il se tourna ouvertement contre sa patrie, et prit une part active à la guerre qu'Edouard III déclara à la France. Il mourut en 1342 des suites d'une blessure reçue en combattant contre son pays, et le roi d'Angleterre jura « que jamais n'entendroit à autre « chose, tant qu'il n'auroit pas vengé sa mort. »

2° Maléfices employés par le duc d'Orléans contre la personne du roi de France. Extraits du *Plaidoyer de Me Jean Petit pour la justification du duc de Bourgogne, assassin du duc d'Orléans* (Chronique de Monstrelet, 1407).

« La première manière (de machiner la mort ou destruction de son prince) est machiner la mort de sondit prince par maléfices, sortilèges et supersticion. Que feu Louis, duc d'Orléans, ait esté criminel en cette espèce, je le preuve. Car il est vérité, que pour faire mourir la personne du Roy en langueur et par manière si subtile qu'il n'en feust apparence, il fist, par force d'argent et diligence, tant qu'il fixa de quatre personnes, dont l'usne estoit moyne apostat, l'autre chevalier, l'autre escuier, et l'autre varlet. Auxquels il bailla sa propre espée, sa dague et un annel pour dédier et pour consacrer, ou au plus proprement parler, exécrer au nom des dyables... Un dimanche très matin devant soleil levant, sur une montaigne, près de la tour de Monjay, ledit moyne apostat fist plusieurs choses superstitieuses requises à faire telles invocations de dyables emprès un buisson, et en faisant lesdictes invocations se despoulla en sa chemise et se mist à genoulx, et ficha ladicte espée et ladicte dague par les pointes, en terre, et ledict annel mist aussi emprès. Et là, dist plusieurs dépréciations en invoquant les dyables. Et tantost vindrent à lui deux dyables, en forme de deux hommes, vestus ainsi que de brun vert, ce sembloit, dont l'un avoit nom Hérémas et l'autre Estramain. Et lors, leur fist honneur et grande révérence, et si grande comme on pourroit faire à Dieu. Et cellui dyable qui estoit venu pour ledict annel, le print et l'emporta, et se esvanouy. Et cellui qui estoit venu pour ladicte espée et dague, demeura, et puis print icelle espée et dague et s'esvanouy comme l'autre. E tantost après, icellui majne retourna et vint où lesdiz dyables avoient esté, et trouva icelles dague et espée courbées de plat, et trouva que ladicte espée avoit la pointe rompue, et trouva ladicte pointe en la pouldre où le dyable l'avoit mise. Et après, actendi par espace de demie heure l'autre dyable qui avoi emporté l'annel, lequel retourna et lui bailla ledict annel, qui estoit apparent rouge ainsi que escarlate, comme il sembloit pour l'eure, et lui dist : « C'est « fait, mais que tu le mettes en la bouche d'un mort en la manière que tu « scez. »

Puis, Me Jean Petit raconte dans le plus grand détail comment les trois magiciens allèrent prendre le corps d'un pendu, au gibet de Montfaucon, « lui mirent ledict annel en la bouche, et ladicte espée et dague lui fichèrent au corps parmi le fondement jusques à la pectrine. » Après quoi, épée, dague et anneau furent rendus au duc d'Orléans pour parfaire le maléfice, ainsi que de la poudre des os du pendu « pour porter sur soy envelopez en un drapel ; lesquelz icelui duc porta par plusieurs journées entre chair et sa chemise, attachez à une aiguillette dedens la manche de sa chemise.

« Et le Roy fut si oppressé de maladie par une espace de temps qu'il apparoit mieulx mort que vif... disant tantost, après qu'il pot parler : « Pour Dieu ! « ostez-moi cette espée qui me transperce le cuer. Ce m'a fait beau frère « d'Orléans. »

Il ne faut pas oublier, en lisant les citations qui précèdent, qu'elles sont textuellement tirées du plaidoyer prononcé en public par le cordelier Me Jean Petit, devant le tribunal chargé de juger le duc de Bourgogne comme assassin du duc d'Orléans.

Un des faits historiques les plus curieux en ce genre est celui qui est raconté avec de grands détails dans les *Amusements des Eaux de Spa* (tome IV, pages 30 et suivantes) :

En plein dix-huitième siècle, fut découverte une conspiration contre la vie des rois de France et d'Espagne, qu'on voulait faire périr de langueur par la vertu magique de l'envoûtement. « Elle fut découverte, dit le narrateur, par le consul de France à Livourne, et j'étais chez M. le cardinal de Janson, lorsque le courrier dépêché par le consul français lui apporta la relation de cet exécrable attentat, médité, disait-on, par le consul d'une des premières puissances de l'Europe. Le principal acteur de cette pièce était un mauvais prêtre, habitué de Notre-Dame de Montevero, nommé Dom Giovanni Gastioni, natif de Burgue et sujet du grand-duc de Toscane. Ce misérable s'était associé un génois, conseiller du grand-duc, et quelques personnes moins connues dont j'ai oublié les noms. Le consul de... à Livourne, nommé M. Et..., leur prêta sa maison, et attira dans ce complot son vice-consul qui était anglais. Ce grand œuvre ne fut pas l'ouvrage d'un jour ; on en passa plus de quinze à en faire les préparatifs. On feuilleta tous les grimoires que l'on put trouver, entre autres les livres de Cornélius Agrippa, la *Clavicule de Salomon*, etc., et on n'omit aucune des profanes rubriques que ces auteurs prescrivent ; on travailla à l'aube dont ce mauvais prêtre devait se revêtir ; on fit avec beaucoup de cérémonies les bougies qui devaient être allumées et bénites par ce scélérat, et on prépara la cire dont on devait former les figures de Leurs Majestés très chrétiennes et catholiques ; on maléficia l'encens que l'on mit dans un encensoir de terre fait d'une certaine façon, et enfin le consul de... fournit et paya tout ce qui devait servir à cet abominable usage. »

Un provençal, nommé Charles Méret, admis dans la confidence, trahit ses complices et dénonça la trame au grand-duc et au cardinal de Médicis. L'affaire s'instruisit avec le plus grand secret par l'Inquisition. L'embarrassant était de pouvoir se saisir du corps du délit, c'est-à-dire des livres et instruments magiques. Méret fit savoir que le consul de... avait loué deux chambres au haut d'une certaine tour qu'il indiqua, où devait s'opérer l'abominable sacrifice. Suivant les lois magiques, il fallait que la scène se passât dans un lieu percé à l'orient et à l'occident, qui n'eût aucune vue du côté de Notre-Dame de Lorette, et qu'il n'y eût dans ce lieu aucune image du Seigneur ni de la Vierge. La tragédie devait s'exécuter la nuit du samedi au dimanche suivant. A l'heure indiquée, l'inquisiteur, conduit par Méret, précédé du barigelle, et suivi des sbires de Livourne, entra dans la tour et saisit le prêtre. Il était déjà revêtu de l'aube, il feuilletait le grimoire avec la baguette magique, et n'attendait que le retour de Méret pour percer les figures. On trouva dans la chambre une boîte de sapin sur le dessus de laquelle était écrit : *A M. Et.... consul de*... Cette boîte renfermait les deux figures, couronnées et le sceptre à la main, avec des cheveux à la tête, circonstance nécessaire, disent les magiciens, à cette maudite opération. L'inquisiteur se saisit de toutes ces pièces, ainsi que des livres. On trouva parmi les papiers du prêtre deux suppliques écrites de la main du malheureux et signées de son sang. Il y traitait le démon de « Sacrée Majesté » et se donnait pour toujours à lui, à condition qu'il aurait avec lui un génie assistant, assez puissant pour l'aider à défendre et attaquer qui bon lui semblerait.

Confronté à Méret, ce misérable convint des faits déposés par celui-ci, et déclara que par les ordres du consul de... il devait fondre peu à peu et par quinze degrés différents, ces deux figures couronnées, et que par le moyen de son art les deux princes qu'elles représentaient devaient périr de langueur. Il avoua même que son dessein était de prolonger cette langueur jusqu'à six mois ; mais que le consul l'avait obligé, le poignard sur la gorge, de lui promettre de faire mourir ces princes en quinze jours, qui est le terme le plus prompt que son art lui permettait. Le mauvais prêtre avait coupé de ses propres cheveux derrière l'oreille gauche et les avait appliqués sur la tête des figures, avec des boîtes sacrées, de l'eau bénite, et les avait enveloppés de toiles chargées de caractères et de croix. Ces cheveux furent reconnus par le prêtre, et l'on vit encore la place où il les avait coupés.

Un fait des plus singuliers est celui que l'on dit être arrivé en Bohême dans la guerre du duc Wladislas contre le duc de Bohême Grémozislas. Une vieille sorcière dit à son beau-fils que son maître Wladislas mourrait dans la bataille avec la plus grande partie de son armée, et que, pour lui, s'il voulait se sauver du carnage, il n'avait qu'à tuer le premier qu'il rencontrerait dans la

mêlée, lui couper les deux oreilles et les mettre dans sa poche ; puis, il ferait, avec la pointe de son épée, une croix sur la terre entre les pieds de devant de son cheval ; et, après avoir baisé cette croix, il se hâterait de fuir. Le jeune homme, ayant accompli exactement ces instructions, revint sain et sauf de la bataille. Mais, en rentrant chez lui, il trouva sa femme percée d'un coup d'épée, expirante et sans oreilles.

Les procédés et les rites de l'envoûtement variaient avec les pays, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure. Un historien arabe du XIVe siècle, Ibn-Kadoun, décrit ainsi, *de visu*, la confection du sortilège, tel qu'il se pratiquait en pays musulman :

« Nous avons vu de nos propres yeux un de ces individus fabriquer l'image d'une personne qu'il voulait ensorceler. Ces images se composent de choses dont les qualités ont un certain rapport avec les intentions et les projets de l'opérateur et qui représentent symboliquement, et dans le but d'unir et de désunir, les noms et les qualités de celui qui doit être sa victime. Le magicien prononce ensuite quelques paroles sur l'image qu'il vient de poser devant lui et qui offre la représentation réelle ou symbolique de la personne qu'il veut ensorceler ; puis, il souffle et lance hors de sa bouche une portion de salive et fait vibrer en même temps les organes qui servent à énoncer les lettres de cette formule malfaisante ; alors, il tend au-dessus de cette image symbolique une corde apprêtée pour cet objet et y met un nœud pour signifier qu'il agit avec résolution et persistance, qu'il fait un pacte avec le démon qui était son associé dans l'opération au moment où il crachait, et pour montrer qu'il agit avec l'intention bien arrêtée de consolider le charme. A ces procédés et à ces paroles malfaisantes est attaché un mauvais esprit qui, enveloppé de salive, sort de la bouche de l'opérateur. Plusieurs mauvais esprits en descendent alors, et le résultat en est que le magicien fait tomber sur sa victime le mal qu'il lui souhaite (1). »

Dans les pays chrétiens, comme on l'a vu dans les exemples cités, l'envoûtement se complique le plus souvent de rites religieux qui sont une parodie sacrilège des cérémonies et des sacrements de l'Église. La profanation et le sacrilège donnent à l'envoûtement plus de force et d'efficacité ; à défaut de baptême ou des autres sacrements conférés à l'image, il faut tout au moins inscrire sur la poitrine de la figurine le nom des anges de la cabale. Un prêtre du diocèse de Clermont, nommé Pépin, accusé en 1347 d'avoir voulu envoûter l'évêque de Mende à l'aide d'une figure de cire, avoua, entre autres choses, qu'il avait fabriqué son image le vendredi, et qu'il avait inscrit sur sa poitrine le nom de l'ange de ce jour, Anhoël, en même temps que six autres noms d'anges. Ce même prêtre déclara, en outre, qu'il s'était servi, pour

(1) Citation extraite de l'*Envoûtement*, par le colonel de Rochas.



confectionner son sortilège, des livres de magie qu'il avait rencontrés dans ses voyages, spécialement à Tolède et à Cordoue. Il y avait, en effet, à Tolède, à cette époque, une école occulte de magie et de nécromancie.

Dans certains cas, le diable se contentait de procédés beaucoup plus simples et plus accessibles à tous. D'après Paracelse, un vrai magicien qui s'y connaissait, il suffit de peindre sur un mur une image à la ressemblance d'un homme, pour que tous les coups et blessures qu'on portera à cette image soient reçus et ressentis par celui dont l'image est la ressemblance.

Un crapaud peut aussi remplacer le Volt, à condition qu'on lui donne le nom de celui qu'on désire envoûter, et qu'on observe les cérémonies imprécatoires. Une autre recette recommande de lier le crapaud vivant avec des cheveux qu'on s'est procurés d'avance; puis, après avoir craché sur le crapaud, on l'enterre sur le seuil de son ennemi ou en tout autre endroit qu'il fréquente tous les jours par nécessité. Ce dernier procédé est encore en usage dans l'Amérique du Sud, ainsi qu'en Espagne.

Du reste, l'envoûtement existe de nos jours. « On m'a rapporté confidentiellement, dit le colonel Albert de Rochas, avec les noms et les détails les plus précis, un drame qui se serait passé, il y a une dizaine d'années, dans une famille considérable de Toulouse, où une dame serait morte subitement d'une prétendue péritonite au moment où une nécromancienne de la ville piquait au ventre une statuette de cire qui était censée la représenter... J'ai reçu un certain nombre de lettres provenant de personnes qui se croyaient envoûtées et me demandaient mon appui contre leurs persécuteurs. J'ai vu à Montmartre une femme qui fait profession de repousser les envoûtements à l'aide de prières. »

Un ouvrage comme celui-ci est donc de pleine actualité, et il est vraiment nécessaire de rappeler les pratiques anciennes en matière de magie, puisqu'elles n'ont pas été abandonnées ; quelques-unes ont pu être modifiées plus ou moins, mais le fond de la sorcellerie est toujours le même.

Oui, ce sont les pires horreurs du moyen-âge qui revivent en notre siècle ; et plus nous approchons du vingtième, plus le satanisme accentue son œuvre souterraine, plus il multiplie ses modes d'action.

J'ai déjà fait allusion (1[er] volume, pages 434-435) à l'étrange bataille, à coups d'envoûtement, entre Albert Pike et le docteur Gorgas, médecin de l'Université de Baltimore, chef d'un rite écossais dissident (le Rite Cernéau).

Le réformateur du Palladisme envoûtait à sa manière, le plus souvent en se servant d'une poupée de cire. Il se procurait, à défaut de cheveux ou de rognures d'ongles, une parcelle quelconque de vêtement porté par son ennemi ; dans sa lutte contre Gorgas, il était parvenu à avoir, de la blanchisseuse du docteur, un mouchoir de celui-ci.

Il faisait, d'abord, tremper cette étoffe dans un bain d'eau fortement salée,

après avoir dit trois fois en jetant le sel dans l'eau : « *Sagrapim melanchtebo rostomouk elias phog*. » Puis, il faisait sécher l'étoffe devant un feu alimenté par des branches de magnolia. Après quoi, pendant trois semaines, chaque samedi à onze heures du matin, il adressait une invocation à Moloch, pendant laquelle il tenait l'étoffe sur ses deux mains ouvertes et tendues en avant, comme si le daimon invoqué eût été présent, visible, et qu'il lui eût présenté l'objet en offrande. Le troisième samedi, à sept heures après le midi, il brûlait l'étoffe à une flamme d'esprit de vin, tout en psalmodiant un chant lucifèrien de sa composition, et il recueillait les cendres sur une sorte d'assiette en plomb, couverte d'hiéroglyphes gravés à la pointe d'un couteau consacré à Lucifer ; ce jour-là, il avait eu soin de rester à jeun jusqu'à trois heures après le midi, et son unique repas de la journée se composait de poisson, de biscuit et de fruits secs.

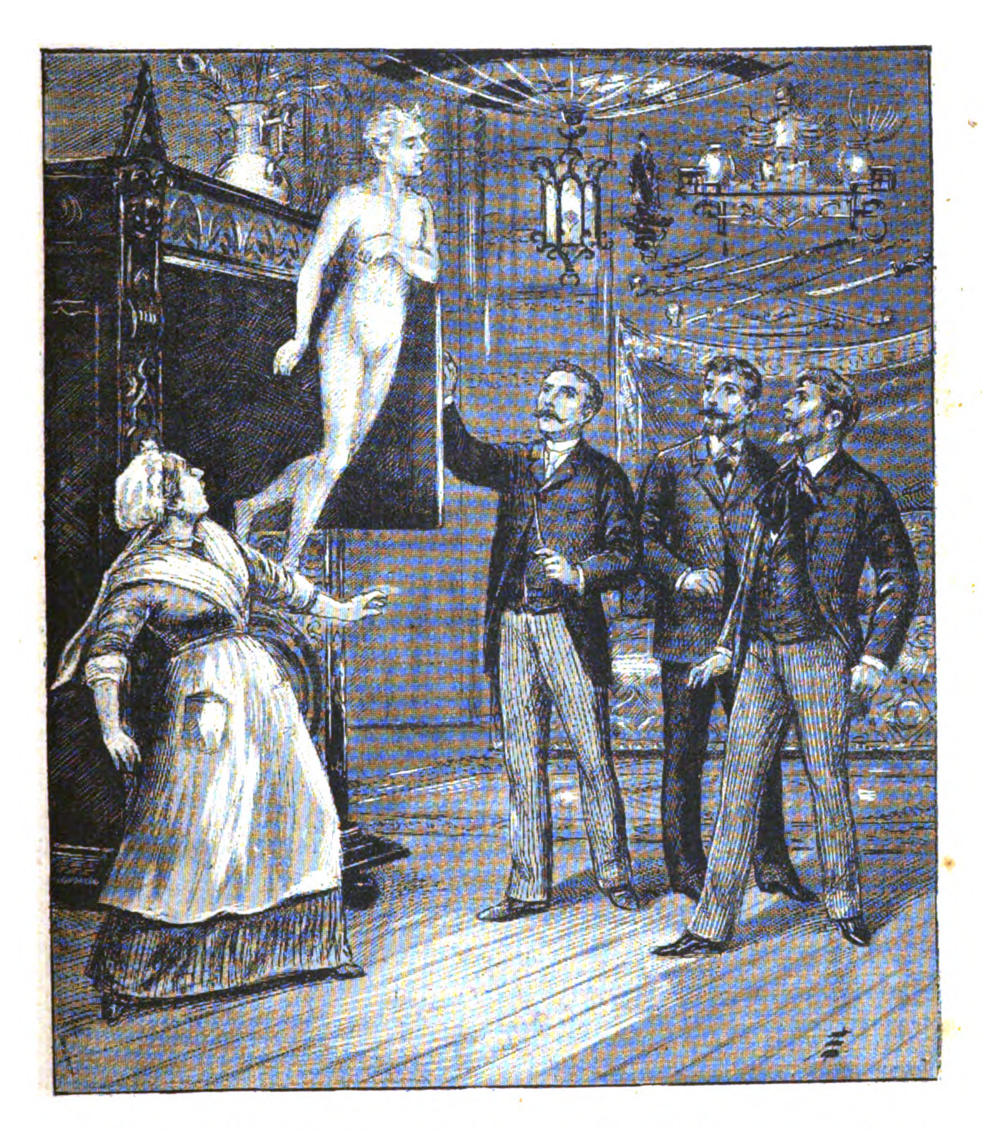
Après quoi, le lendemain, il pétrissait de la cire mêlée aux cendres de l'étoffe de l'ennemi et modelait sa poupée, qu'il appelait une « dagyde. » La dagyde de Gorgas avait trente centimètres de hauteur. Mais Pike ne perçait pas avec des épingles ni ne faisait fondre la dagyde qui représentait son ennemi ; il la plaçait sous un globe de cristal, dont le socle était muni d'une petite pompe pneumatique, et il faisait ainsi vide d'air à l'intérieur du globe. La personne envoûtée éprouvait alors toutes sortes de malaises bizarres, dont elle ne pouvait soupçonner la cause.

Le plus curieux, c'est que les démons, tout en favorisant ces sortilèges, fournissent à leurs adorateurs des moyens de les combattre par d'autres pratiques du même genre.

Le palladiste, qui se sait l'objet d'un envoûtement à la dagyde, se confectionne une poupée à la cire de laquelle il mêle de ses propres cheveux ou de ses rognures d'ongles ; cette figurine qui le représente est consacrée conformément à un cérémonial diabolique, et il lui applique des remèdes empruntés à la magie spéciale d'Albert Pike. Les occultistes de la haute-maçonnerie nomment cela « la méthode de Paracelse renouvelée. »

Dans la Goétie, où le prince de l'enfer est invoqué sous le nom de Satan, on pratique surtout l'envoûtement au crapaud, choisi mâle ou femelle selon le sexe de la personne que l'on veut atteindre. Pour se protéger, on porte sur soi un crapaud dans une boîte de corne ; les satanistes affirment que c'est alors cette malheureuse bête qui subit les tourments destinés à son porteur.

Le mode d'envoûtement que le colonel de Rochas s'est surtout appliqué à étudier est l'envoûtement photographique ; on peut même dire qu'il en est l'inventeur. Il consiste à faire, sur une photographie dont le cliché a été obtenu dans de certaines conditions, les piqûres d'épingle du vieux jeu que la majorité des occultistes font aux poupées de cire. La personne qui a sa photographie ainsi maltraitée, ressent des douleurs dans toutes les parties du corps où son portrait est piqué.



L'esprit familier de M. Stanislas de Guaita a rempli d'effroi les personnes qui l'ont vu.
(Page 273)

Ce procédé est encore à l'état d'expérience. Néanmoins, dès qu'il a été connu, les palladistes se sont préoccupés de lui trouver une contre-partie, comme pour le crapaud et la poupée de cire. Le vieux Walder prétendait que, pour triompher de l'envoûtement photographique, il avait découvert une recette merveilleuse.

Inutile de dire que cette recette est un nouveau prétexte à sacrilèges. « Lorsqu'on se sait envoûté, affirmait-il, selon le procédé mis à la mode par

M. de Rochas, il faut, tous les lundis, dès le septième coup du midi sonnant, s'enduire le corps, sur les tempes, autour du cou et dans la région du cœur, d'un liniment composé d'essence de térébenthine et d'hostie adonaïte consacrée, réduite en poudre ; en faisant cette friction, on répètera tout le temps le vrai J.·. B.·. M.·. (*Jesus Bethlemitus Maledictus*). Au surplus, chacun des autres jours de la semaine, on demeurera, sitôt levé du lit, trois minutes en tenant le pouce replié et caché dans la main, tant pour la main droite que pour la gauche, et l'on dira à haute voix en grec la formule de la sixième heure, telle que la donne le divin Apollonius de Tyane, dans le *Nuctéméron*, formule qui s'interprète ainsi : « L'esprit se tient immobile ; il voit les « monstres infernaux marcher contre lui ; et il est sans crainte. » En suivant fidèlement ces prescriptions, on aura l'invulnérabilité garantie contre tous les assauts quelconques de l'envoûteur, et, le trente-troisième jour, le volt photographique aura perdu toute puissance maligne définitivement. »

Un certain nombre de spirites pratiquent encore l'envoûtement dit *à l'esprit volant*.

M. Edouard Dubus l'a fait connaître, en ces termes :

« L'envoûtement moderne, dit à l'esprit volant, diffère absolument des envoûtements anciens. Il vous faut, pour l'exécuter, avoir à votre disposition un sujet hypnotisé, dont le corps astral (de nature fluidique) abandonne, sur votre ordre, le corps matériel et soit dirigé par votre volonté vers votre ennemi.

« Le corps astral, ainsi extériorisé, ou bien pénètre la victime qui lui est désignée et l'étouffe par sa seule pénétration, en arrêtant, par exemple les mouvements du cœur ; ou bien il l'empoisonne au moyen des toxiques que vous avez eu l'art de volatiliser.

« L'opération terminée, vous réintégrez dans le corps matériel de votre sujet son corps astral, et vous le réveillez.

« Certains magiciens, craignant des indiscrétions possibles, s'adressent à un corps astral déjà désincarné, c'est-à-dire au corps astral d'un mort. »

Je ne saurais mieux en finir avec cette question de l'envoûtement qu'en rappelant une vive polémique qui eut lieu, il y a un an, entre occultistes parisiens, de deux groupes ennemis, au sujet de la mort d'un certain abbé Boullan, dont le nom n'est pas inconnu aux adeptes du Palladium. Il est même utile de consacrer quelques pages à cette affaire ; car elle se produisit au moment où l'attention du public était surtout fixée sur les découvertes scandaleuses relatives au Panama, ce qui la fit passer inaperçue de beaucoup, et franchement elle mérite d'être mentionnée dans un ouvrage traitant la question du diable au dix-neuvième siècle.

C'était au plus fort des scandales parlementaires, tandis que les députés s'accusaient les uns les autres d'avoir reçu des pots-de-vin fantastiques, au moment précis où l'on arrêtait l'ex-ministre Baïhaut.

Le 4 janvier 1893, mourait subitement à Lyon un prêtre défroqué, nommé Boullan, ancien aumônier d'un couvent de religieuses. Ce Boullan, comme on va le voir, n'était guère recommandable.

Au *Figaro,* où règne au-dessus de toutes choses un esprit de scepticisme, allié au désir d'arriver à n'importe quel prix bon premier sur la piste de l'actualité, le directeur, M. Magnard, accueillit, pour annoncer la mort de l'ex-abbé, un article d'un de ses admirateurs, M. Philippe Auquier. Cet article, qui était intitulé *le Roi des Exorcistes*, peignait le défunt sous des couleurs très favorables. Je le reproduis d'abord : nous verrons ensuite ce que valent ces éloges prodigués à feu Boullan.

Voici l'article :

« L'abbé Boullan, celui-là même que M. J.-K. Huysmans nous présentait naguère, dans *Là-Bas*, sous le nom du docteur Johannès, et qui s'était vu donner, par la plupart de nos occultistes, le titre de roi des exorcistes, vient de mourir. Un télégramme de Lyon, dont ce curieux homme avait depuis longtemps fait sa résidence, nous apprend qu'il a rendu subitement le dernier soupir.

« La nouvelle frappera d'autant plus les initiés, que l'abbé était, il y a quelques semaines, à Paris, plein de santé et de projets, et plus fort que jamais contre les maléfices déchaînés contre lui par les apôtres de la magie noire.

« C'était une bien singulière figure que celle de ce prêtre pour qui, suivant certains, les problèmes les plus obscurs du Surnaturel n'avaient su garder leur secret.

« On peut le dire aujourd'hui, le public se leurra le jour où il accorda à M. Péladan — sur la seule foi de ses affirmations et étant donnée la fantaisie de ses costumes — le plus haut grade dans l'armée des amants de Psyché. Parmi ceux qui vouèrent leur vie à l'étude de l'occultisme, Boullan avait droit à la première place. C'était un apôtre dans l'acception la plus stricte du mot.

« Ordonné prêtre, alors qu'il était jeune encore, celui qui devait assumer la tâche de propager les vieilles doctrines Johanniques, en notre époque sans foi, exerça pendant de longues années à Paris. Cœur orgueilleux, cerveau inquiet et assoiffé d'absolu, il se livra dès lors, de toute la force de sa pensée, aux études théologiques. Lentement le mysticisme vague dont il s'était senti dès sa jeunesse possédé se précisait. Un jour, comme il avait obtenu le diplôme de docteur, on le fit aumônier d'un couvent de religieuses. Déjà des idées hardies, bien faites pour lui valoir les rigueurs des chefs du catholicisme moderne, le tenaient. Il se sentait, disait-il, « délégué par le ciel pour combattre Satan et « pour prêcher la venue du Christ glorieux et du divin Paraclet. »

« Le milieu dans lequel il vivait se prêtait d'ailleurs admirablement à ses projets. Parmi les nonnes, plusieurs se plaignaient d'avoir à subir les atrocités des incubes. L'aumônier, par la seule puissance de ses invocations, les en débarrassa. Dans le couvent, les pratiques du mysticisme le plus ardent devinrent quotidiennes. Le haut clergé s'émut. On convoqua, à l'archevêché, l'abbé Boullan, pour l'examiner sur les doctrines dont il se faisait ainsi, — à l'encontre des règles édictées à Rome — le propagateur. Les explications qu'il donna furent catégoriques. Sa mise en interdit en résulta.



« Du Vatican, où il s'était aussitôt rendu pour protester contre la mesure disciplinaire qui le frappait, l'abbé Boullan fut chassé. Les cardinaux bafouèrent ce prêtre qui osait lever le front et se révolter contre l'Église tout entière, pour le triomphe de ce qu'il croyait être la vérité.

« Alors, l'interdit rentra en France, plus convaincu encore qu'il ne l'était avant d'avoir encouru les fulminantes apostrophes de la curie romaine. Réfugié à Lyon, dans la famille d'un architecte de ses amis et de ses adeptes, il travailla et, dès lors, prêcha sans cesse la douceur et le relèvement du monde par l'amour.

« Bien des personnes qui le visitèrent depuis, et qui n'étaient ni folles ni menteuses, m'en ont fait un très édifiant portrait. D'aucunes lui attribuèrent de véritables miracles.

« Car à ses qualités spirituelles, à la puissance que lui donnait son caractère sacerdotal, était venu s'ajouter une puissance nouvelle : intéressé surtout par les sciences psychiques, l'abbé Boullan était devenu l'un des plus expérimentés magnétiseurs. Poursuivi pour avoir, par ses manœuvres, soulagé un assez grand nombre de serviteurs de sa cause, il fut même condamné à la prison pour exercice illégal de la médecine.

« On s'est arrêté, il y a quelque temps, dans la presse aux résultats obtenus par M. de Rochas, au cours de ses recherches sur l'envoûtement. S'il faut en croire certains, l'abbé Boullan allait bien plus loin que le savant occultiste. Il renvoyait le mal à l'envoûteur.

« La manière dont l'abbé s'y prenait a été révélée, on s'en souvient, par l'original et vigoureux écrivain d'*A Rebours* et de *Là-bas*.

« Si, craignant un envoûtement, vous consultiez l'apôtre, il commençait par endormir une voyante et lui faisait expliquer, dès qu'elle était prise du sommeil somnambulique, la nature du sortilège subi. Si le cas était grave, il recourait « au sacrifice de gloire de Melchissédec » qui se pratique ainsi :

« Sur un autel, composé d'une table, d'un tabernacle de bois, en forme de maisonnette, surmonté d'une croix cerclée sur le fronton par la figure du Tétragramme, l'officiant fait apporter le calice d'argent, les pains azymes et le vin. Puis, — ayant revêtu des habits sacerdotaux, une longue robe vermillon, serrée à la taille par une cordelière blanche et rouge, et un manteau blanc découpé sur la poitrine en forme de croix renversée, — il commence à lire les prières du sacrifice.

« Le consultant est placé près de l'autel. Continuant ses oraisons, le prêtre pose sa main gauche sur la tête de l'envoûté ; puis, étendant son autre main, il supplie l'archange saint Michel de l'assister et adjure les glorieuses légions des anges d'enchaîner les esprits du mal. Enfin, vient le moment de la prière déprécatoire, et l'officiant la clame par trois fois après avoir posé sur l'autel la main du consultant. Le pain azyme et le vin sont ensuite offerts à ce dernier, et le sacrifice prend fin.

« On serait vraiment surpris en apprenant le nom du Parisien connu qui assure avoir été ainsi débarrassé presque instantanément par le « saint » de Lyon d'une affection grave, due, croyait-il, aux pratiques d'un de ses ennemis adhérant à la Rose-Croix.

« En entravant de toute la force de son pouvoir l'œuvre des Kabbalistes pratiquant la magie noire, Boullan s'était attiré toute leur haine. Il ne comptait

plus les entreprises vipérines du sâr Péladan, ni les embûches de son implacable ennemi le rose-croix Stanislas de Guaita, toujours prêt, paraît-il, à tourmenter ceux qui le gênent par les charmes de la plus odieuse sorcellerie.

« Aussi le voyage qu'il fit récemment à Paris émut-il profondément les initiés. On chercha longtemps sans les trouver les causes de ce déplacement. Boullan était descendu, sous un faux nom, à l'hôtel des Missions Catholiques, rue Chaumel. Personne ne put découvrir sa retraite. Il put regagner Lyon sans avoir eu à subir les tortures de l'interview.

« Un hasard me permit à ce moment de le rencontrer chez un ami commun. C'est pourquoi, seul peut-être entre les profanes, je puis aujourd'hui révéler que Boullan n'était pas venu à Paris pour autre chose que pour préparer une très importante publication, intéressante pour tous ceux qui professent le culte du mystère, celle du *Zohar* (1).

« Au moment où, poursuivant ce but, il allait une seconde fois venir dans la capitale, la mort l'a frappé. Les fervents de la Kabbale font en sa personne une grande perte. Boullan était une âme hautaine et comme on en trouve peu, par ces temps de vils compromis. » (*Figaro* du 7 janvier 1893).

Le public boulevardier qui a lu cet article n'y a, évidemment, pas compris grand chose; quant aux catholiques, il n'y comprendraient guère non plus ou croiraient à une simple folie, si depuis quelque temps les voiles de l'occultisme ne commençaient à se déchirer. Il faut, en effet, avoir l'initiation dite philosophique, la clef des mystères du satanisme contemporain, ou encore la connaissance du dogme et des pratiques du Palladium, il faut posséder ce fil secret d'Ariane pour se retrouver au milieu du dédale des expressions ambiguës, des termes bizarres ignorés des profanes, accumulés à dessein dans tout ce qui traite, livre ou article de journal, des hommes et des choses de l'occultisme.

Pour démêler la vérité dans tout ce fatras, il est donc nécessaire, indispensable, de savoir ceci :

En dehors du Palladisme, qui est la grande religion luciférienne organisée, il y a une assez nombreuse collection de groupes occultistes, s'occupant de magie blanche ou noire, en perpétuelle rivalité d'influence; plusieurs sont animés de violentes haines les uns contre les autres. Dans ce monde-là, la personnalité de Lucifer est considérée sous les aspects les plus variés. Pour les uns, il est bien l'archange déchu; mais il est déjà repentant, Dieu lui pardonnera, et il est désigné pour être un nouveau Messie. D'autres le tiennent pour l'égal de Dieu adoré par les chrétiens et ne sont pas éloignés de la théorie des palladistes; mais ce sont des

(1) Le *Zohar* est un des deux livres fondamentaux de la cabale ou (Kabbale), qui est la doctrine philosophique des juifs hétérodoxes. *Zohar* signifie « lumière » ; c'est la lumière dont les Pharisiens se servaient pour interpréter la Bible, repoussant l'inspiration de Dieu pour suivre l'inspiration de Satan. Mgr Meurin n'hésite pas à déclarer que le *Zohar* est un livre essentiellement diabolique. Et c'est ce livre que l'ex-abbé Boullan s'apprêtait à publier en français ! (Dr Bataille).



dissidents, n'appartenant pas à la maçonnerie et faisant bande à part. Des groupes féministes en font un dieu-femelle, l'appellent « la Blanche », et l'opposent à la divinité des catholiques, qualifié de dieu-mâle, « le Noir ».

Enfin, divers groupes n'hésitent pas à reconnaître en Lucifer le Satan maudit, tel ou à peu près tel que le dogme chrétien le définit et le représente; mais ils ne lui en adressent pas moins leurs hommages, sous prétexte que le Christ a déserté la cause de l'humanité; ceux-là sont les vrais satanistes, subdivisés en groupes indépendants et en groupes organisés; ce sont les diseurs de messe noire, les occultistes de toutes les autres écoles fulminent contre eux; c'est à qui se prévaudra de la Théurgie pour les accuser de faire revivre les horreurs et les infâmies de la vieille Goétie.

« Nous faisons de la magie blanche, clament les adeptes des sectes qui répudient la qualification de satanistes; eux, ils font de la magie noire! »

En résumé, toutes ces sectes, tous ces groupes sont àmettre dans le même sac. Qu'ils invoquent Lucifer ou Satan, sous n'importe quel nom, même sous celui de Paraclet, c'est bel et bien le roi de l'enfer qu'ils adorent; mais de cela ils ne conviennent et ne conviendront jamais publiquement.

Pour le classement et l'explication de ces diverses sectes, opérant dans l'ombre comme le Palladisme, mais en dehors de lui et avec moins de mystère, j'ai réservé les IXe et Xe parties de mon ouvrage. Toutefois, sans entrer à présent dans d'amples détails, je suis obligé de montrer ces divergences de vues, à propos de l'envoûtement; sans cela, mes lecteurs auraient de la peine à saisir le sens des révélations que la polémique de deux groupes d'occultistes a apportées au public à l'occasion de la mort subite de l'ex-abbé Boullan.

Et, à ce propos, on constatera que ce sont toujours les querelles entre les partisans des réunions secrètes, qui dévoilent leur existence, leur organisation, leur action souterraine dans le monde. La suppression officielle de la formule du « Grand Architecte » dans la constitution du Grand Orient de France a provoqué l'excommunication du Rite Français par le Rite Ecossais et a amené Albert Pike à se découvrir une première fois comme souverain pontife de la franc-maçonnerie universelle. Le transfert du siège suprême dogmatique de Charleston à Rome, voté par le convent secret du 20 septembre 1893, a mis en fureur les hauts-maçons américains, qui, ne pouvant plus contenir leur colère contre l'intrus du palais Borghèse, ont oublié plus ou moins leur serment de discrétion, — ce dont je me garde bien de les blâmer, trouvant même qu'ils auraient pu en dire davantage, — et le public a connu ainsi le fonctionnement de la haute-maçonnerie. Dans les cas que nous avons à examiner ici, ce sont les coteries occultistes non inféodées au Palladisme, qui se démasquent en accusant l'une d'entre elles d'avoir envoûté un des grands-prêtres du magisme indépendant.

Cela dit, rectifions comme il convient l'article de M. Philippe Auquier; après quoi, nous verrons la suite de cette curieuse querelle.

Les deux coteries diaboliques qui guerroient l'une contre l'autre en cette circonstance, sont celles des mages blancs Jules Bois et Huysmans et des mages noirs Joséphin Péladan et Stanislas de Guaita; encore est-il bon d'observer que Péladan et Guaita ne sont pas tout à fait d'accord ensemble, et c'est surtout ce dernier qui sera en butte aux attaques des mages blancs, vengeurs du grand-prêtre Boullan envoûté.

Déjà, dans son volume *Là Bas*, M. Huysmans avait ouvert le feu contre les Mages de la Rose-Croix parisienne (Péladan, Guaita et autres); donnant un aperçu des pratiques en usage chez les satanistes contemporains, — et son livre, à raison de cela, ne saurait être mis entre les mains des dames ni des jeunes gens, — il avait établi une opposition entre un certain docteur Johannès, qu'en occultiste de la magie blanche il portait aux nues, et un chanoine Docre, qu'il représentait comme le type du mauvais prêtre se livrant en secret à la magie noire, une sorte de Gilles de Retz en soutane. Ce livre est un roman; mais les personnages qui ont servi de modèles à l'écrivain existent ou ont existé, et les mystères des groupes occultistes blancs ou noirs décrits dans le volume ne sont pas œuvre d'imagination. M. Huysmans, en somme, prêche pour son diable et le blanchit, en représentant le plus noir possible le diable d'à-côté.

C'est si bien cela, que nombre de personnes qui avaient entendu parler de l'ex-abbé Boullan, qui savaient qu'il disait des messes sacrilèges, crurent que le chanoine Docre de *Là-Bas*, c'était lui, et l'imprimèrent. M. Huysmans, de se rebiffer! C'était, au contraire, sous les traits du docteur Johannès qu'il avait peint son ami Boullan.

Il écrivit même à ce sujet une lettre de rectification, dans laquelle on lisait ceci :

« Le chanoine Docre n'a aucun rapport, ni de près, ni de loin, avec l'ancien abbé Boullan, disait M. Huysmans. Docre est fait, pour dire toute la vérité, avec deux ecclésiastiques, que j'ai beaucoup, que j'ai trop connus. L'un fut, ainsi que je l'ai écrit dans *Là-Bas*, chapelain d'une reine en exil, et il s'est, il y a quelques années, pendu. L'autre exerce encore le sacerdoce en Belgique, dans une ville qui n'est pas très éloignée de Gand. Tout en gardant la physionomie très exacte du chapelain qui se suicida, j'ai réuni sur un seul et même personnage les détails absolument avérés, absolument certains, que je possédais sur l'un et sur l'autre de ces deux prêtres. J'ajouterai tout de suite, et afin de me dispenser de répondre aux nombreuses lettres qui me sont adressées à ce sujet, que les abbés sataniques ne sont pas très rares ; personnellement, j'en connais trois, — et il en existe d'autres, — qui célèbrent, à l'heure actuelle, à Paris, des messes noires.

« Cela dit, j'arrive à l'ancien abbé Boullan, sous les traits duquel mon confrère a cru reconnaître le chanoine Docre. Si cet abbé ressemblait à quel-



qu'un dans mon livre, ce serait au docteur Johannès, car il entreprend ainsi que lui les cures des personnes chez lesquelles il croit reconnaître des traces d'envoûtements ou de maléfices ; comme lui encore, il déclare qu'il est missionné pour prêcher l'avenue du Paraclet. J'ai beaucoup fréquenté cet ancien abbé, et j'ai même passé, à Lyon, près d'un mois chez lui. Eh bien ! je puis l'affirmer, personne ne méprise et n'exècre plus que ce prêtre le satanisme. La vérité, c'est qu'il est un mystique singulièrement érudit et l'un des plus sagaces des thaumaturges. »

On le voit, voilà bien affirmé le système auquel je faisais allusion tout à l'heure : « la magie blanche n'est pas du satanisme ! » Nous retrouverons toujours et partout cette déclaration de la part de n'importe quel occultiste le plus sûrement luciférien, même sous la plume de Sophie Walder (voir sa 2e lettre à M. l'abbé Mustel, reproduite en entier dans l'ouvrage de M. A.-C. De la Rive, *la Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie Universelle*). C'est, de la part de ces adversaires du catholicisme, un parti-pris de changer le sens des mots ; et il y a des gens naïfs qui s'y laissent prendre. Ainsi, le fameux prêtre apostat Louis-Alphonse Constant, maçon parfait initié, Chevalier Kadosch en sachant aussi long que les 33es sans l'anneau, osait écrire : « Le dogme qui est ma règle est essentiellement *catholique*. » Pour le comprendre, il fallait savoir qu'il prenait ce mot dans son sens de traduction littérale : *catholikos*, universel. Son dogme diabolique était *universel*, voulait-il dire ; les initiés seuls ne s'y méprenaient pas.

C'est certainement parce qu'il ignore les doubles-sens des occultistes, que M. Magnard a laissé passer dans le *Figaro* l'article de M. Auquier. S'il l'avait soumis a un de nos religieux qui savent à quoi s'en tenir sur ces ruses de style, celui-ci lui aurait dit : « Gardez-vous bien d'insérer ces lignes; elles font l'éloge d'un prêtre du démon ! »

L'ex-abbé Boullan n'était rien autre, en effet.

Pour ne pas être « la messe noire », que son ami Huysmans a décrite, « sa messe rouge » était tout aussi bien une messe sacrilège et diabolique. A l'époque où il portait la soutane, il s'adonnait déjà à des pratiques impies de ce genre ; et si l'archevêché de Paris le frappa d'interdiction, ce ne fut pas sans des raisons extrêmement graves. Au lieu de combattre le démon en se conformant au rituel de l'Église, dans l'exorcisme des malheureuses religieuses possédées, il procéda à la manière des magiciens. « Ses pratiques, a dit l'*Éclair*, ne peuvent honnêtement se décrire ; on raconte que les infortunées avaient été tenues de prêter les mystérieuses blancheurs de leur épiderme à des souillures scatologiques. » Il était impossible, certes, de conserver dans la bergerie un pareil loup, qui n'y avait pénétré que sous le déguisement de l'agneau ; à une meilleure époque, il eût été justement traité comme un autre Urbain Grandier.

A Rome, les cardinaux ne le bafouèrent nullement, quoiqu'en dise M. Auquier ; la vérité est que le Vatican tout entier eut horreur de ce prêtre infâme, qui transformait son sacerdoce en ministère de Satan, et qui osait soutenir qu'il avait reçu du ciel la mission de combattre l'enfer par la profanation de l'Hostie sainte et par l'ordure.

Vomi par l'Église, l'ex-abbé Boullan évolua d'abord parmi les diverses sectes de l'occultisme ; il versa plus que jamais dans la science diabolique-



DEUX OCCULTISTES RIVAUX ET ENNEMIS

Jules Bois — Mage blanc

St. de Guaita — Mage noir

des grimoires ; il s'unit à l'autre apostat, l'ex-abbé Constant ; il abandonna, m'a-t-on assuré, son calice de prêtre catholique à une société de magiciens, chez laquelle le vieux Walder devait recruter peu après les éléments du premier triangle palladique qui fut fondé à Paris, et ce serait même ce calice qui servirait aujourd'hui encore aux profanations du triangle *Saint-Julien* (ce dernier renseignement, sous toutes réserves).

Boullan a-t-il été palladiste ? C'est possible ; pourtant, je ne le crois pas, non seulement parce que je n'en ai aucune preuve, mais surtout parce que la fixation de sa résidence à Lyon n'amena pas l'établissement dans cette

villé d'un groupe affilié au rite de Charleston. D'autre part, son caractère n'était pas fait pour se plier aux exigences d'Albert Pike. Ce qui fait la force du Palladisme, c'est son secret si rigoureusement gardé, même au sein de la maçonnerie ordinaire ; Boullan, au contraire, aimait s'afficher ; il n'eût jamais pu tenir l'emploi d'un Larocque, d'un Bordone, d'un Umberto dal Medico, ou de tout autre de ces maçons du Rite Suprême que leurs Frères coudoient dans les loges, sans soupçonner quel rôles ils y jouent ni quelles sont leurs occupations ailleurs.

Et puis, Boullan opérait en magicien insuffisamment mystérieux. Il voulait faire des cures magiques et en tirer bénéfice ; d'où son procès pour exercice illégal de la médecine, et la qualification d'escroquerie que le tribunal appliqua à son système, en lui octroyant trois mois de prison. Sa thérapeutique de sorcier était particulièrement répugnante : un malade se présentait-il à lui, il lui crachait dans la bouche. « On lui reprocha au tribunal, dit l'*Eclair*, de faire un élixir du mélange de deux liquides naturels fournis par lui et par une femme ; devant les juges, Boullan déclara ces pratiques conformes à sa foi. » Nous allons voir tout à l'heure M. Jules Bois, autre docteur en occultisme et l'un des admirateurs et disciples enthousiastes de feu Boullan, célébrer comme une merveille une des plus abominables profanations du défroqué.

A-t-il vraiment accompli des guérisons extraordinaires, par des moyens surnaturels ? Cela se peut ; mais alors, incontestablement, c'est par le pouvoir du diable qu'il agissait.

Voilà pour la médecine de l'ex-abbé Boullan.

Quant au « sacrifice de gloire de Melchissédec », quant à sa « messe rouge », il ne me sera pas difficile d'en montrer le caractère diabolique.

Je prends l'article même de M. Auquier ; il est facile de voir, à sa simple lecture, que la cérémonie de l'ami de MM. Jules Bois et Huysmans est une contrefaçon de la messe chrétienne : les pains azymes sont, ni plus ni moins les hosties que l'officiant sacrilège consacre ; le manteau blanc découpé sur la poitrine en forme de croix renversée est un ornement luciférien. Sur ce point, un mot d'explication : la croix maçonnique, la croix de l'occultisme est, sauf quelques rares exceptions, la croix aux branches d'égale longueur, et ceci a pour but de la distinguer de la croix chrétienne, dont la branche perpendiculaire est plus longue que l'horizontale ; on sait, en outre, le sens honteux qui est donné par les sectaires à la ligne verticale traversant l'autre, sens qui est accentué encore par la position d'une rose (emblême du sexe féminin) à l'intersection des bras de la croix ; c'est là, explique-t-on au 18e degré de l'initiation, le symbole de la vie triomphant de la mort et de l'humanité se renouvelant sans cesse ; mais alors, en occultisme, cette croix ainsi interprétée n'est jamais représentée renversée ; par contre, lorsqu'il

s'agit de faire figurer la croix chrétienne dans un accessoire du culte luciférien, on la place renversée, et cela de tout temps, depuis les sabbats du moyen-âge jusqu'aux cérémonies adonaïcides des Odd-Fellows de nos jours. Et l'ex-abbé Boullan célébrait son sacrifice de Melchissédec avec une pareille chasuble !... Est-ce clair ?

En ce qui concerne les adjurations aux anges, mes lecteurs savent depuis longtemps comment il faut comprendre ce passage obscur de l'article. Tout luciférien dit *bons génies*, *esprits de lumière*, *anges*, en parlant des démons ; et les anges de Dieu, du Dieu des chrétiens, sont des *esprits de ténèbres*, des *mauvais génies*, des *maleachs*. Supplier saint Michel ? lisez : le conjurer par la puissance de Baal-Zeboub de ne pas nuire à l'opération magique.

Enfin, M. Auquier nous dit que le tabernacle de l'autel de Boullan était « surmonté d'une croix cerclée sur le fronton par la figure du *Tétragramme.* » Eh bien, là, il n'y a pas moyen de nier ; cette croix additionnée du Tétragramme n'est pas la croix chrétienne ; c'est encore une croix de Lucifer, et l'une des mieux caractérisées, car Lucifer et Tétragramme (ou JHVH) sont deux mots parfaitement synonymes en occultisme.

Ouvrons le *Dogme de la Haute-Magie*, par l'autre apostat, le F∴ Constant, et, à propos du « grand agent magique », qui n'est autre que le Satan travesti des mages modernes, nous lisons, page 152 :

« Le grand agent magique se révèle par quatre sortes de phénomènes, et a été soumis au tâtonnement des sciences profanes sous quatre noms : calorique, lumière, électricité, magnétisme.

« *On lui a aussi donné les noms de Tétragramme, d'Inri, d'Azoth, d'Ether, d'Od, de Fluide Magnétique, d'Ame de la Terre, de Serpent, de Lucifer, etc.* »

Selon la règle, le F∴ Constant n'a pas ajouté le nom de *Satan* ; il l'a remplacé par *etc.* ; mais son explication nous suffit. Elle établit que *Tétragramme* et *Lucifer* s'équivalent, et que c'est bien lui le grand agent magique qui se révèle dans le prétendu magnétisme.

Maintenant, suivons la querelle des mages blancs et des mages noirs à propos de la mort subite de l'ex-abbé Boullan, dont le caractère de prêtre du démon ne saurait faire aucun doute.

C'est son disciple et ami Jules Bois qui s'est le plus acharné à accuser le rose-croix Stanislas de Guaita d'avoir envoûté l'aumônier interdit dont l'occultiste Huymans a fait le « docteur Johannès. » Cette polémique mérite d'être conservée ; elle est des plus instructives. Nous en trouverons les principaux articles dans le *Gil Blas* ; que mes lecteurs me pardonnent cette reproduction : elle est nécessaire et, du reste, ils ne la regretteront pas.

Voici comment M. Jules Bois partit en guerre contre M. de Guaita et ses collègues de la Rose + Croix parisienne :



Décidément, les mystérieuses affaires d'empoisonnement à distance, d'envoûtement pour mieux dire, qui firent tant de bruit au moyen-âge, vont renaître en notre siècle pratique, mais que la vieille science des mages illumine de feux sanglants. C'est maintenant un fait incontestable, et je pense que les preuves apportées dans cet article ne pourront plus laisser de doute dans les esprits : — l'abbé Boullan qui vient de mourir subitement à Lyon, a été frappé par des colères invisibles et par des mains criminelles armées de foudres occultes, de forces redoutables et inconnues.

Ayant pénétré moi-même pendant plusieurs jours dans l'intimité de celui qui fut la victime d'ennemis aussi hypocrites qu'impitoyables, il me sera permis d'apporter ici un témoignage détaché et quelques étranges documents.

Un mot d'introduction de M. J.-K. Huysmans me présenta, cette année même, à M. Boullan, qui, ayant quitté la robe de prêtre catholique pour différends théologiques avec le haut clergé, se faisait appeler par les fidèles de son Carmel le « Dr Johannès », nom mystique signifiant que l'âme de Saint-Jean l'apocalyptique s'était en lui incarnée.

L'abbé Boullan était un des nombreux sectateurs de Vintras. Vintras a laissé une réputation discutée et troublante. Prophète peut-être, — il se prétendait, lui, la nouvelle incarnation d'Élie, — médium à coup sûr, il s'élevait de terre devant témoins lorsqu'il priait, et des craquements se produisaient autour de sa présence. Sans instruction, il écrivit des livres de science sacrée, touffue et incohérente, où, selon l'expression d'Éliphas Lévi, l'Ange s'exprimait dans un langage de portier. Il professa que l'acte de l'amour sexuel était, de tous les hommages, le plus agréable à Dieu ; sa doctrine, il l'appuya par des miracles. Quand il consacrait, les hosties, devant des centaines d'yeux abasourdis, sortaient du calice et restaient suspendues dans l'espace ; d'autres gardaient des stigmates sanglants. On les a conservées à Lyon dans une chapelle particulière. M. Huysmans qui les a vues, pourrait dire qu'elles ne sont, malgré le sang et les années, ni détériorées ni corrompues.

L'abbé Boullan rencontra Vintras, qui lui délégua ses pouvoirs. Héritier des manuscrits du Prophète, il ne tarda pas à accomplir d'aussi incroyables prodiges. Il guérissait des enfants noués, par exemple, avec des pierres précieuses ; et plusieurs femmes, — dont une Parisienne des plus citées dans le monde artistique, — furent soulagées d'une maladie de matrice — réputée incurable selon les plus savants docteurs — par l'imposition sur les ovaires d'hosties consacrées...

J'eus donc une certaine hésitation en montant l'escalier tortueux du n°... de la rue... à Lyon, là où habitait le thaumaturge (1). Je fus reçus par un petit vieillard, allègre, aux yeux de flamme, avec un front d'inspiré et une mâchoire têtue. Il me mit à l'aise aussitôt, et nous causâmes entre madame Thibault la voyante et M. Misme, architecte qui est l'hôte et le disciple du « Père ».

« — Vous avez bien fait de venir, me dit Johannès, il est d'infâmes calomnies qui courent sur mon compte ; on prétend que je me livre à la magie noire : les rose-croix de Paris, Stanislas de Guaita et Péladan répandent ce bruit. Mais vous quitterez Lyon, la conscience éclairée. »

(1) M. Jules Bois, dans son article, a mis l'adresse exacte du magicien Boullan.



(Ce que je vais rapporter, je puis, sur mon honneur, le certifier textuel, et s'il y avait contestation, je ferais appel aux personnes présentes : M. Misme et madame Thibault).

« — Les occultistes de Paris, Guaita particulièrement, continua Boullan, sont venus ici m'arracher les secrets de la puissance. Guaita même s'agenouilla devant madame Thibault et la conjura de lui donner sa bénédiction : « Je ne « suis qu'un enfant qui apprend », s'écriait-il. Pendant plus de quinze jours nous lui fûmes une famille. A peine était-il parti avec le manuscrit du *Sacrifice*, le livre magique par excellence, une nuit je me réveillai frappé au cœur. Madame Thibault, chez qui je courus, me dit : « C'est Guaita. » Je m'affaissai en criant : « Je suis mort. » Après quelques secours je pus me redresser et je me fis porter à l'autel... »

Alors Boullan se leva et écarta le rideau de l'alcôve me montrant un petit édifice très simple, en bois, où brûlait une veilleuse... (1)

« — Je me fis porter à cet autel qui est toute ma force ; je dis le sacrifice de gloire qui rompt la complicité des méchants ; je pris les saintes espèces, et, ranimé, je me recouchai et dormis...

« Guaita lui-même, pratiquant la reconnaissance à rebours, me fit savoir qu'il avait voulu exercer contre moi la puissance que je lui avais octroyée.

« Depuis, je sais qu'il s'en est servi pour accomplir tous les maux. Des êtres ont disparu, frappés à mort par ce mage noir. Et sa haine s'accroît d'autant plus contre moi que je suis le seul par mes sacrifices, moi et le directeur de la *Tromba Apocalyptica* de Rome, à renverser leurs complots. Lorsque M. Huysmans est venu ici, il a assisté à une lutte à distance, dont je sais qu'il a emporté le souvenir le plus tragique. Madame Thibault assistait par la voyance aux coups repoussés de Lyon à Paris (Wird, Guaita, Péladan avaient décidé de me faire mourir). L'hostie à la main, j'invoquais les grands archanges pour qu'ils pulvérisent ces ouvriers d'iniquité... »

Des cris aigus me firent détourner la tête.

« — Ne vous étonnez pas, reprit Boullan, ce sont des oiseaux qui nous portent les messages du ciel. Ils se posent en observation sur le toit voisin, et, par leurs rumeurs, ils nous avertissent des projets de nos ennemis. »

Je visitai la maison ; elle est très simple, un peu encombrée de bondieuseries, mais ne sentant pas le moins du monde le sorcier. Madame Thibault, une paysanne au regard d'aigle, au verbe villageois, ne mange depuis des années que du pain dans du lait, fait à pied les pélerinages les plus lointains, et n'a qu'à soulever les prunelles au-dessus des lunettes pour apercevoir les légions de l'invisible; quant à M. Misme, c'est un excellent vieillard, préoccupé de retrouver l'élixir de Paracelse. Je quittai la maison, charmé de cette hospitalité franche ; et le bon rire de Boullan tinta dans mes oreilles longtemps.

... Lorsque j'appris aujourd'hui sa mort et les soupçons planant sur les actes des Rose-Croix, je courus chez M. J.-K. Huysmans.

« — Vous tombez bien, me dit-il, et vour allez avoir les seuls documents authentiques. Boullan est mort le 4. Voici la dépêche de M. Misme, et voici la dernière lettre de Boullan, notez bien ceci, datée du 2, l'avant-veille, et du 3, la veille de sa mort. Elle jette sur cet événement un jour étrange :

(1) Il est à remarquer que M. Jules Bois s'abstient de décrire cet autel.

« *Quis est deus ?*

« Lyon, 2 janvier 1893.

« Bien cher ami J.-K. Huysmans,

« Nous avons reçu avec joie votre lettre qui nous apportait vos vœux de cette nouvelle année. Elle s'ouvre sous de tristes pressentiments, cette année fatidique ; 8 — 9 — 3, chiffres qui forment un ensemble d'annonces terribles.

. . . .

« *3 janvier.* — Ma lettre en était là hier au soir, pour attendre celle de la chère madame Thibault. Mais cette nuit un accident terrible a eu lieu. A trois heures du matin, je me suis éveillé suffoqué, j'ai crié : « Madame Thibault, j'étouffe », deux fois. Elle a entendu, et, en arrivant près de moi, j'étais sans connaissance. De 3 h. à 3 h. 1/2, j'ai été entre la vie et la mort.

« *A Saint-Maximin, madame Thibault avait rêvé de Guaita* (Stanislas de Ghaita) *et le matin un'oiseau de mort avait crié. Il annonçait cette attaque.* M. Misme avait rêvé à cela. A 4 h. j'ai pu reprendre mon sommeil, le danger avait disparu.

. . . .

« Dr J.-A. Boullan. »

Huysmans reprend :

« Quant à son agonie, la voici relatée par madame Thibault elle-même dans la lettre qu'elle vient de m'adresser, avec toute sa naïve émotion ; prenez-la au moment où nous a laissé le docteur.

« ... Après avoir bu une tasse de thé, il a transpiré beaucoup ; j'ai rallumé le feu ; je lui ai chauffé une chemise qu'il a mise, et tout est rentré dans son état normal. Il s'est levé comme d'habitude, et il s'est mis à écrire, aussitôt le jour venu, son article pour *La Lumière* que madame Lucie Grange lui avait demandé, puis une lettre à un ami ; il voulait porter cela à la poste lui-même. Je ne l'ai pas voulu, je lui ai dit qu'il faisait trop froid pour lui.

. . . .

« L'heure du dîner est venue ; il s'est mis à table et il a bien dîné, il était très gai ; même il est allé rendre sa petite visite quotidienne aux dames G... et lorsqu'il est rentré, il m'a demandé si j'allais être bientôt prête pour la prière ; nous arrivons pour prier ; quelques minutes après, il se sent mal à l'aise ; il pousse une exclamation et il dit : « Qu'est-ce que c'est ? » En disant cela, il s'affaissait sur lui-même. Nous n'avons eu que le temps, M. Misme et moi, de le soutenir et de le conduire sur son fauteuil, où il put rester pendant la prière que j'ai abrégée pour pouvoir le faire coucher plus vite.

. . . .

« La poitrine est devenue plus oppressée, la respiration plus difficile ; *au milieu de toutes ses luttes*, il avait une maladie de foie et de cœur... Il me disait : « Je vais « mourir, adieu. » Je lui disais : « Mais, mon père, vous n'allez pas mourir ; et votre « livre que vous avez à faire ? il faut bien que vous le fassiez. » Il était content que je lui dise cela... il m'a demandé de *l'eau du salut.* Après avoir bu une gorgée, il nous disait : « C'est cela qui me sauve. » Je ne m'effrayais pas trop, nous l'avions vu tant de fois aux portes de la mort et se remettre quelques heures après. Je croyais que ce ne serait que passager. Il nous a parlé jusqu'au moment de la dernière crise... Je lui dis : « Père, comment vous trouvez-vous ? » Il me jette son dernier regard d'adieu. Il n'a plus pu nous parler. Il est entré en une agonie qui a duré à peine deux minutes...

« Il est mort en saint et en martyr ; toute sa vie n'a été qu'épreuves et souffrances depuis seize ans et plus que je le connais.

. . . .

« J'appréhendais un triste dénouement avec toutes ces luttes qu'il avait soutenues pour lui et pour d'autres. Je suis étonnée qu'il soit venu jusqu'ici. Je crois qu'il avait rempli sa tâche. Sa mort m'avait été montrée depuis plus de six ans ; et, au moment où

j'allais prendre le train à Saint-Maximin pour partir aux Saintes-Maries, un oiseau est venu me jeter plusieurs cris. Il n'était pas jour. Il était six heures du matin. J'ai dit tout haut, devant quelques personnes : « Ah ! mon Dieu ! une mort que cét oiseau « m'annonce. » Et j'ai senti que c'était le pauvre Père. Je repoussais cette inspiration, je ne m'attendais pas qu'elle allait arriver cinq jours après ma rentrée à Lyon. »

« — Ces lettres ont un langage secret, reprit l'auteur de *Là-Bas*. J'étais à Lyon, lorsque est parvenue une des lettres de la Rose-Croix, condamnant à mort par les fluides celui qui vient de mourir : il en est plusieurs que madame Thibault doit avoir conservées.

« Ce que je puis vous dire pour ma part, c'est que Péladan, ce bilboquet du Midi, a tout tenté contre moi avant et surtout après mon roman *Là-Bas*. Tous les honnêtes gens ont été de mon côté, quand j'ai dévoilé les agissements sataniques des Rose-Croix de Paris ; mais les magiciens noirs me battent chaque nuit le crâne par des coups de poing fluidiques ; mon chat lui-même en est tourmenté ; peu m'importe, je ne les crains pas. Un journal du soir, par un madrigal, m'a avisé que mon protecteur magique étant mort, je risquai fort maintenant d'y passer ; mais ce dont ils ne se doutent pas, c'est que mon vrai, mon unique bouclier a été la sainteté hors d'atteinte de madame Thibault. »

Je ne porte ici, pour ma part, aucune accusation, je crois seulement de mon devoir de relater des faits : l'étrange pressentiment de Boullan, les visions prophétiques de madame Thibault et de M. Misme, ces attaques, paraît-il, indiscutables des rose-croix Wird, Péladan, Guaita contre cet homme qui est mort.

On m'a assuré que M. le marquis de Guaita vit seul et sauvage ; qu'il manie (il se plaît à le laisser dire) les poisons avec une grande science et la plus merveilleuse sûreté ; qu'il les volatilise et les dirige dans l'espace ; qu'il a même, — M. Paul Adam, M. Edouard Dubus, M. Gary de Lacroze l'ont vu, — un esprit familier enfermé chez lui dans un placard et qui en sort visible sur son ordre.

Ce que je demande sans incriminer qui que ce soit, c'est qu'on éclaircisse les causes de cette mort. Le foie et le cœur par où Boullan fut frappé, voilà les points que les forces astrales pénètrent.

Maintenant que des illustres savants tels que MM. Charcot, Luys et particulièrement de Rochas reconnaissent la puissance des envoûtements, dussé-je, — *moi qui suis un adepte de la magie*, — braver des fureurs homicides, je veux de nettes explications ; je les veux comme doivent les vouloir MM. Joséphin Péladan, Stanislas de Guaita et Oswald Wird, — afin que leur conscience soit légère ! — (*Gil-Blas*, du 9 janvier 1893).

Tel est l'article, écrit et signé par M. Jules Bois, occultiste, « adepte de la magie », — ainsi qu'il le proclame, — et cet article, on le reconnaîtra, est gravement révélateur, quoique laissant bien des choses dans l'ombre et cherchant (comme tous les écrits d'occultistes) à donner le change sur les puissances surnaturelles auxquelles recourt l'écrivain. M. Jules Bois se rangeant dans le groupe des Vintras, Boullan et Huysmans, ne veut pas laisser soupçonner que sa magie est du satanisme tout aussi bien, mais sous une autre étiquette, que celle des Guaita et Péladan contre qui il fulmine.

Les hosties qui voltigeaient, dont il parle à propos d'Eugène Vintras, ne rappellent-elles pas les Saintes Espèces profanées par un juif, épisode connu sous le nom de miracle des Billettes ?... Faut-il que ces odieux profanateurs soient aveugles, pour attrribuer à leur fausse divinité maudite de telles manifestations, si vraiment elles ont eu lieu !

Quand au *Quis est Deus* ? dont l'apostat Boullan faisait son en-tête de lettre, c'est bien là un blasphème d'inspiration vraiment satanique. La devise de l'archange saint Michel, parodiée par un prêtre indigne, un infâme qui osait, sous prétexte de médecine, appliquer... des hosties consacrées !... En vérité, tout cela n'est-il pas le comble de l'abomination ?... et M. Jules Bois rapporte ces pratiques-là sans frémir !... Que dis-je ? il les cite complaisamment comme des faits admirables... Voilà ce qui est courant dans le groupe occultiste auquel appartiennent MM. Bois et Huysmans ! C'est bien la peine de flétrir les diseurs de messes noires !...

Mais quelle que soit notre tristesse en nous astreignant à de telles citations, continuons-les, il faut que l'on sache les crimes contre Dieu qui se commettent en ce siècle impie. Cette affaire d'envoûtement récent nous permet d'enregistrer quelques actes de l'occultisme moderne, — sans aucune contestation possible, puisque les disciples enthousiastes d'un Boullan les ont eux-mêmes consignés dans leurs écrits.

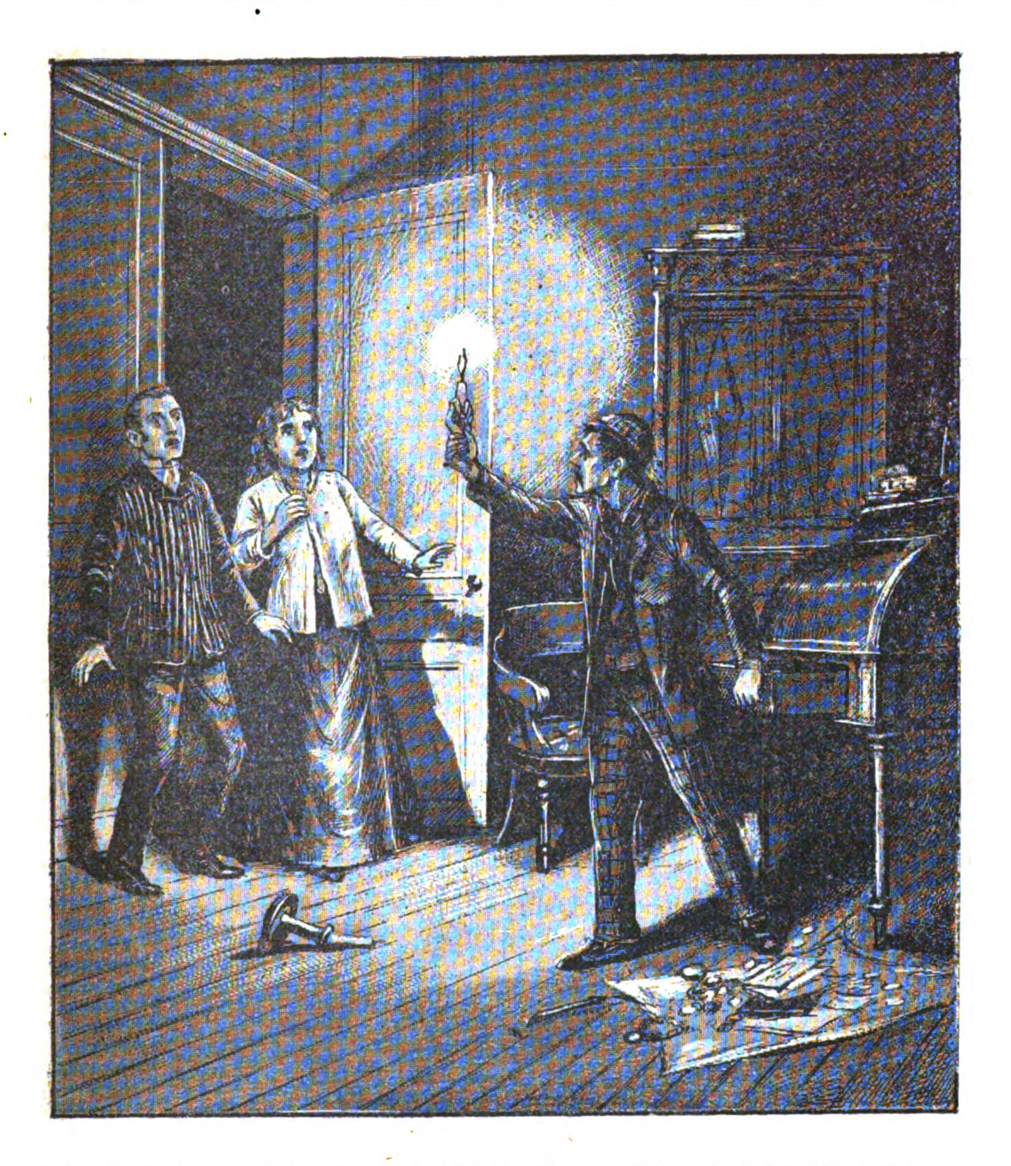
Le lendemain du jour où M. Jules Bois publia dans le *Gil-Blas* l'article qui vient d'être reproduit, M. Huysmans s'unissait à lui pour le confirmer. En effet, dans le *Figaro* du 10 janvier, on trouve sous la signature de M. Horace Blanchon, le récit d'une entrevue avec ces deux mages blancs.

J'ai voulu, écrit M. Blanchon, voir M. Huysmans et aussi M. Jules Bois, qui lui prête des propos si accusateurs à l'égard du sâr Péladan.

Voici ce que m'ont dit l'un et l'autre de ces messieurs :

« — Il est incontestable que Guaita et Péladan pratiquent quotidiennement la magie noire. Ce pauvre Boullan était en lutte perpétuelle avec les esprits méchants, qu'ils n'ont cessé, pendant deux ans, de lui envoyer de Paris. Rien n'est plus imprécis que ces questions de magie; mais il est tout à fait possible que notre pauvre ami Boullan ait succombé à un envoûtement suprême.

« — Moi qui vous parle, ajouta M. Huysmans, je suis certain que Péladan et Guaita ont fait tout ce qu'ils ont pu pour me nuire. Et tenez ! chaque soir, à la minute précise où je vais m'endormir, je reçois sur le crâne et sur la face... comment dirai-je ?... des coups de poings fluidiques. Je voudrais croire que je suis tout bonnement en proie à de fausses sensations purement subjectives, dues à l'extrême sensibilité de mon système nerveux ; mais j'incline à penser que c'est bel et bien affaire de magie. La preuve, c'est que mon chat, qui ne risque pas, lui, d'être un halluciné, a des secousses à la même heure et de la même sorte que moi. En outre, il est certain que Mme Thibault, la digne femme que j'ai connue chez l'abbé Boullan, m'a, une fois déjà, délivré de ce maléfice. Depuis que notre ami est mort, la sensation bizarre de chaque soir a redoublé. »



La main de gloire. — Les voleurs se servent de cette main comme d'un chandelier ; toutes les personnes à qui elle est présentée sont subitement frappées de stupeur et d'engourdissement. (Page 292.)

Le 11 janvier, M. Jules Bois revient à la charge dans le *Gil Blas*. Il remercie M. Edouard Dubus qui avait bien voulu certifier par lettre ce fait : « M. Stanislas de Guaita a chez lui des manifestations fantômales. »

Et il ajoute :

M. Laurent Tailhade, ce sceptique, y assista, et en fut, paraît-il, épouvanté ; et ce n'était ivresse ni de morphine ni de haschich, puisque la vieille bonne du magicien, femme simple et saine, en poussa des clameurs d'effroi.

M. Edouard Dubus ne doit pas ignorer que, si M. Stanislas de Guaita, qui n'a jamais eu la prétention d'être un saint, ne réalise pas ces phénomènes par la mortification et l'ascétisme, c'est par des pratiques infernales, pratiques dangereuses et inouïes, qu'il arrive à les obtenir.

Je tiens ici à affirmer que je ne suis pas l'ennemi de M. de Guaita, ainsi que la lettre en question l'insinuerait, non ! et je ne reçois pas non plus de mot d'ordre. Je n'ai eu avec le mage de l'avenue Trudaine, jusqu'ici, que les plus courtois rapports ; mais devant les présomptions importantes qui m'ont été fournies, j'ai cru de mon devoir, — et tout honnête homme l'aurait fait à ma place, — d'affirmer que M. Stanislas de Guaita avait, maintes fois depuis plusieurs années, menacé le docteur Boullan, qui vient de mourir de cette mort si mystérieuse et si subite, et qu'il y avait dans l'esprit de Boullan la hantise, l'obsession, la douleur persécutrice de ces menaces. Je ne veux pas en dire plus ; mais ce que je dis là, je le maintiens entièrement.

Le soir de mon article, M. J.-K. Huysmans a été plus particulièrement atteint par les fluides. Ces fluides, ainsi que l'auteur de *Là-Bas* me l'a expliqué chez lui, dans son cinquième où les plus exquis bibelots mystiques voisinent avec les violentes réalités de Forain et les extraordinaires géométries de Traksel, ces fluides dans leur choc nocturne pourraient bien rappeler le souffle d'une machine d'électricité statique. Ils l'importunent très souvent et augmentent ses insomnies.

Depuis la mort de Boullan, qui les avait coupés par ses « sacrifices » magiques, ils reprennent de plus belle.

J'ai demandé à M. J.-K Huysmans s'il avait eu de la part de Boullan ou de son entourage d'autres manifestations d'une énigmatique puissance.

« — J'étais alors chez le docteur Johannès, me répondit le romancier; il avait endormi la petite Laure qui lui servait de somnambule. Il lui demanda de voir chez moi à Paris, alors que son corps était devant nous à Lyon ; elle dépeignit assez bien mon intérieur qu'elle ne connaissait pas, puis s'écria : « Il y a un « homme dans le lit de M. Huysmans. » Je m'écriai : « Pour ça, je suis bien « sûr que non ; personne ne pénètre chez moi en mon absence. »

« Le docteur Johannès réitéra la question. Malgré mes dénégations et mes haussements d'épaule, la petite Laure insista et deux jours de suite. Mais je ne voulus rien entendre, croyant qu'il y avait là un simple rêve d'une imagination mal dirigée... Quelque temps après, je rentrai rue de Sèvres, à Paris, et à peine gravissais-je les marches de mon escalier que ma concierge, après quelques préambules, — car elle se doutait bien, me connaissant, que cela me mettrait en fureur : « Monsieur, votre domestique a couché deux nuits de suite dans votre « lit en votre absence. » — J'avoue que je demeurai abasourdi et que je n'eus même pas assez de présence d'esprit pour m'emporter. »

Dans ce même article, M. Jules Bois nous apprend que M. Huysmans conserve chez lui une hostie consacrée, couverte du sang qui en a coulé et qui y est aujourd'hui figé.

Que la patience de Dieu est grande !

Cependant, M. Stanislas de Guaita protesta contre ces accusations d'envoûtement. Du moins, le *Figaro* publia une note dans ce sens. Il est vrai



qu'il en répudia la paternité ; mais ce fut pour se décider plus tard à faire publier une lettre de protestation des plus complètes ; je la reproduirai à sa place chronologique.

A la note du *Figaro*, M. Jules Bois répliqua dans le *Gil-Blas* du 13 janvier, en ces termes :

M. Stanislas de Guaita, qui se retranche maintenant derrière de simples préoccupations métaphysiques, prétend que les envoûtements ne sont point son fait.

Eh bien, en voici un qui est très clairement avoué et par lui-même dans son propre livre *le Serpent de la Genèse*, à la page 477. Cet envoûtement, — le plus terrible, parce qu'il est collectif, — était dirigé depuis longtemps déjà contre l'abbé Boullan, dit le docteur Baptiste, ce vieillard a qui les douleurs et les épreuves de sa vie avaient enlevé bien des forces.

M. Stanislas de Guaita a écrit ceci :

« ... Dès le retour de M. Wirth, examen fait des pièces nouvelles, les occultistes, réunis en tribunal d'honneur, prononcèrent la condamnation du docteur Baptiste à l'unanimité des voix (23 mai 1887). Elle lui fut signifiée le lendemain.

« Mais avant de mettre en lumière les œuvres du personnage, on lui laisse tout le temps de s'amender. *La condamnation qui resta près de quatre ans suspendue sur cette tête coupable reçoit en ce jour son exécution tardive.* »

... Que M. Stanislas de Guaita ne vienne pas nous dire que sa condamnation était une condamnation platonique.... La haine inexorable qu'il avait vouée au docteur Boullan, dit Baptiste, haine dont il avait créé le réseau serré et menaçant dans le cœur de tous ses amis, à lui Guaita, cette haine inexorable se resserrait de plus en plus, comme un étau de courroux contre cette victime solitaire...

De cette condamnation il y a l'une de ces trois conclusions à tirer :

1° Ou M. de Guaita a plaisanté... il n'y avait pas de quoi... et je dois dire que ce n'est point son habitude, comme c'est l'habitude de celui qui fut son ami, le baladin à gynandres et à androgynes Péladan ;

2° Ou M. de Guaita est insensé, condamnant quelqu'un en l'air, sans efficacité, sans qu'il y ait une sanction à ses paroles ;

3° Ou M. de Guaita a écrit, en toute connaissance de cause et d'effet, une sentence dont il savait la portée, et dont il pouvait diriger les funestes applications. Condamnant Boullan, il était sûr dans ce cas, de faire exécuter cette condamnation. Et alors, je laisse à mes lecteurs et à lui-même Stanislas de Guaita, le soin de qualifier une aussi cruelle conduite...

... Dans ses conversations, à Paris et à Lyon, le docteur Baptiste témoignait des afflictions que lui causait la haine infatigable de Stanislas de Guaita. Et toutes ses lettres en étaient pleines ; on sentait que pesait sur lui cette volonté persécutrice.

Un ami inconnu m'adresse une longue lettre dont j'extrais ces lignes plus particulièrement intéressantes :

« ... Les conversations passées entre le docteur Boullan et moi me sont présentes comme au premier jour, et *les accidents, les blessures survenues ou reçues sous mes yeux m'ont laissé un souvenir qui ne s'effacera jamais de ma mémoire...* »



Boullan vint récemment deux fois à Paris ; il cacha son adresse et même son nom, car il voulait dépister les envoûtements dont il était l'objet. Il les sentait rôder autour de lui comme des poignards empoisonnés...

Cette fois, M. de Guaita s'émut. L'acharnement que M. Jules Bois, son adversaire occultiste, mettait à l'accuser d'avoir causé par maléfices la mort de l'apostat Boullan, le contraignit à sortir du silence dans lequel il s'était enfermé ; mais ce ne fut pas pour donner des explications sur ses pratiques personnelles. Il se borna à nier, — très énergiquement, il est vrai, — d'être l'assassin de Boullan.

Voici sa lettre, reproduite du *Gil-Blas* du 15 janvier :

Paris, ce 13 janvier 1893.

Monsieur le rédacteur du *Gil-Blas*,

Voilà plusieurs jours que la presse colporte sur mon compte certains ragots, d'un ridicule plus infamant en vérité pour les malveillants ou les naïfs qui ont lancé ce canard, que pour moi-même, aux trousses duquel il s'acharne.

Nul n'ignore plus que je me livre aux pratiques de la plus odieuse sorcellerie ; — que je suis à la tête d'un collège de Rose+Croix fervents du Satanisme, et qui dévouent leurs loisirs à l'évocation du Noir Esprit ; — que ceux qui nous gênent tombent, l'un après l'autre, victimes de nos maléfices ; — que moi, personnellement, j'ai féru à distance nombre de mes ennemis, qui sont morts envoûtés, en me désignant pour leur assassin (or, chacun sait que, depuis les récents travaux des docteurs Luys et Charcot, et particulièrement du savant colonel de Rochas, l'*envoûtement* à distance n'est plus contesté par la science universitaire ! !)...

Ce n'est pas tout. — Je manipule et dose les plus subtils poisons avec un art infernal, c'est convenu ; je les volatilise avec un bonheur particulier, en sorte d'en faire affluer, à des centaines de lieues d'éloignement, la vapeur toxique, vers les narines de ceux-là dont le visage me déplaît. — Je joue les Gilles de Raiz au seuil du vingtième siècle ; — j'entretiens (comme Pipelet avec Cabrion) des « *relations d'amitié et autres* » avec le redoutable Docre, le chanoine chéri de M. Huysmans. — Enfin, je tiens prisonnier en un placard un Esprit familier qui en sort visible sur mon ordre !

Est-ce assez ? — Point. Tous ces beaux renseignements ne sont qu'une préface. L'affaire où l'on veut en venir, c'est que l'ex-abbé Boullan, — ce thaumaturge lyonnais dont la mort récente a fait quelque bruit, — n'a succombé qu'à mes infâmes pratiques, à mes efforts combinés avec ceux de mes noirs complices, les Frères de la Rose+Croix.

On va même (cette insinuation naquit sous la plume méridionale de M. Jules Bois), jusqu'à laisser entendre qu'il serait expédient de pratiquer l'autopsie du défroqué, de qui certaines lettres, rendues publiques avec l'assentiment de M. J.-K. Huysmans leur destinataire, me dénoncent positivement comme le magicien provocateur de la crise cardiaque qui a ravi au Carmel son Souverain Pontife, et au monde des démoniaques son « Roi des Exorcistes. »

Car il faut bien dire que M. Boullan, dont j'ai démasqué dans mon dernier livre (avec preuves à l'appui) les œuvres et les doctrines, souffrait dès longtemps d'une double atteinte au cœur et au foie. Cette affection suivait son cours

normal, avec des hauts et des bas. Mais à chaque nouvelle atteinte, notre pontife criait à l'envoûtement nouveau.

M. Boullan est mort : paix à sa cendre !... J'ai dit d'ailleurs ce que j'ai cru devoir dire, touchant nos relations et les événements qui succédèrent.

J'ai raconté la vérité ; je n'y ajouterai rien. Ceux qui veulent des détails précis et d'authentiques documents n'ont qu'à consulter, dans le SERPENT DE LA GENÈSE (tome I, le *Temple de Satan*, pages 428-500) les 72 pages intitulées : *le Carmel d'Eugène Vintras et le grand pontife actuel de la secte.*

Cette parenthèse étant close, revenons à ce qui me concerne personnellement.

Les allégations produites dans les journaux, ces jours derniers, seraient abominables, si elles ne respiraient la plus intense bouffonnerie.

Me défendre de pareils cancans, allons donc ! Le bon sens public en a fait justice, et je n'ai peur que d'une chose, pour les fauteurs de ces naïves calomnies : c'est que, curieux d'*épater* les badauds et de divertir les sceptiques, ils n'aient fait rire beaucoup plus à leurs dépens qu'aux miens.

J'avais d'abord l'idée de m'en tenir au silence du plus parfait dédain. Je l'ai gardé jusqu'à ce jour, absolu ; — et les quelques lignes de rectification parues au *Figaro* émanent de la direction, et non de moi. M. Jules Bois en est donc pour ses frais de doucereuse perfidie, lorsqu'il note que « la réponse si pâle de M. Stanislas de Guaita dans le *Figaro*, n'est pas faite pour contenter ses amis. »

Je me disais : laissons tomber ces plaisanteries d'un goût facheux, et que nul ne rééditera. Je me trompais. De toutes parts, en dépit même de la diversion du Panama, des feuilles quotidiennes reproduisent gravement ces pauvretés !...

Donc, mon intention était de me taire ; mais ces sottes histoires menacent enfin de s'éterniser. La patience a des bornes, et c'est décidément trop de ridicule pour une fois.

On me demande à grands cris des explications... Les meilleures, en pareil cas, se donnent sur le pré. C'est du moins mon avis.

Mais à qui m'en prendre ?

— A M. Huysmans, d'abord : à tout seigneur, tout honneur !

— A M. Huysmans, qui, dans son roman *Là-Bas*, et depuis la publication de ce livre, n'a cessé de se faire l'écho central de ces invraisemblables calomnies ; — à M. Huysmans, qui a permis qu'on publiât les folles lettres où M. Boullan me désigne comme son persécuteur ; — à M. Huysmans enfin, dont la rectification parue dans un journal du matin souligne en quelque sorte les calomnies qu'on lui prêtait à mon endroit, plutôt qu'elle ne les atténue.

Donc, à M. Huysmans, tout d'abord. — Puis ensuite, à M. Jules Bois, qui m'a pris à partie par trois fois, dans le *Gil-Blas*.

En conséquence, j'ai envoyé des témoins à ces deux derniers.

Voilà, monsieur le rédacteur, ce que je voulais faire savoir aux lecteurs du *Gil-Blas*. Si j'ai choisi de préférence le *Gil-Blas* pour l'exercice de mon droit de réponse, c'est que M. Jules Bois a mis un incroyable acharnement à m'y poursuivre.

Agréez, Monsieur le Rédacteur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

STANISLAS DE GUAITA.

P. S. — M. Huysmans, dans sa lettre adressée à un journal du matin, prétend

trouver en mon livre la preuve que j'ai dû maléficier M. Boullan. En effet, dit-il, dans l'hypothèse contraire, la condamnation du pontife, dépourvue de sanction, se réduirait à un non-sens.

Cette condamnation consistait, comme il est imprimé en toutes lettres à plusieurs pages du *Serpent de la Genèse*, dans la mise au jour des œuvres et des doctrines du personnage. Il est impossible de s'y tromper un seul instant, pour peu qu'on prenne la peine de lire l'ensemble du chapitre.

Tout catholique reconnaîtra que provoquer en duel des accusateurs n'est pas mettre à néant leurs accusations. Si nous vivions dans un autre siècle, cette querelle entre occultistes aurait été tirée au clair par la justice ; mais aujourd'hui l'État est athée, la loi ne reconnaît pas l'existence du surnaturel.

Je ne veux pas dire par là que M. de Guaita soit réellement l'auteur de la mort de l'apostat Boullan. La mort subite de cet infâme est sans doute le châtiment d'une existence horriblement sacrilège ; Dieu a jugé que c'était assez, et il a foudroyé le prêtre indigne au moment où il s'apprêtait à vulgariser, pour perdre des milliers et des milliers d'âmes, l'abominable livre le *Zohar*.

Mais M. Stanislas de Guaita est mal venu à se plaindre d'avoir été soupçonné. Pour être diabolisant, il l'est bien, et sa façon d'exposer ironiquement le résumé de ce qui a été publié sur son compte ne peut porter que sur les boulevardiers, qui ne croient à rien. Pour avoir le droit de nier par la tangente de l'ironie, il faudrait au moins que M. de Guaita n'eût pas publié son *Essai de sciences maudites* et le *Temple de Satan*, deux ouvrages où il se révèle occultiste de la pire espèce. Il ne faudrait pas que M. de Guaita fût loué à outrance par tous les propagateurs de la sorcellerie moderne.

« Stanislas de Guaita, écrit l'occultiste Papus, 33e, est l'un des kabbalistes contemporains les plus savants et les plus aimés des lecteurs d'occultisme... Stanislas de Guaita est aujourd'hui le seul écrivain qu'on puisse comparer à Eliphas Lévi. »

Eliphas Lévi est le pseudonyme judéo-cabalistique du luciférien Constant, le prêtre apostat dont j'ai fait de nombreuses citations.

« La pureté et la grandeur du style, continue le F.·. Papus, les profondeurs philosophiques abordées et la délicatesse apportées dans l'exposé des sujets les plus troublants font des ouvrages ésotériques de Guaita de véritables monuments de science occulte. *Le Temple de Satan* est une étude complète de la sorcellerie à toutes les époques et sous toutes ses formes, *telle, en vérité, que Stanislas de Guaita était peut-être seul à pouvoir l'écrire.* Etayée sur une masse prodigieuse de documents authentiques, pour une bonne part inédits, *cette étude témoigne encore d'une compétence vraiment imprévue, en ces matières étranges et troublantes.* Enfin, chose plus rare qu'on ne saurait croire, ce livre substantiel et condensé jusqu'à l'excès, ce livre bourré de renseignements et de spécifications précises, n'a rien de difficul-

tueux ni de rébarbatif; cette œuvre d'érudition et de science, écrite dans une langue souple, limpide et sobre, bien française, présente l'intérêt et le mouvement d'une œuvre d'imagination; *le Temple de Satan* se lit comme un roman. » (*Bibliographie méthodique de la science occulte*, n° de décembre 1892.)

Il est impossible d'être plus chaleureusement prôné par les apôtres du démon.

D'autre part, les adversaires occultistes de M. de Guaita, et en particulier M. Jules Bois, appartiennent « au monde des démoniaques », selon l'expression de l'ennemi de feu Boullan, et ce n'est pas parce qu'ils mêlent le nom de Jésus à leurs diatribes, que les lecteurs catholiques se laisseront tromper. MM. Jules Bois et Huysmans considèrent le Christ comme un mage, au même titre que Zoroastre, Bouddha, etc.; c'est un blasphème de plus, voilà la vérité.

Cette observation faite, donnons la réplique de M. Jules Bois à M. de Guaita; car le disciple de l'apostat Boullan ne voulut pas avoir le dernier mot. Sa lettre fut insérée dans le même n° du *Gil-Blas* (15 janvier 1893):

Monsieur le Rédacteur du *Gil-Blas*,

M. Stanislas de Guaita, le chef des Rose+Croix, « revient de tournée », comme le dit si bien le « représentant » de sa maison.

Il répond enfin.

Il se défend même — et mal; je dirai plus : il s'accuse encore.

Il s'empêtre dans les pièges qu'il tend et le magicien noir décrit en connaissance de cause ses propres maléfices, il se mire dans ses envoûtements.

Laissons-lui ce triste orgueil; laissons-lui ce plaisir moins élevé de la réclame qui lui fait citer par deux fois son livre, si profondément inconnu et cependant si chatouilleux que la meilleure partie en est écrite en latin.

Mais, quand il s'agit de se défendre de ce soupçon de satanisme, M. de Guaita recule et tente une diversion. Il change de terrain; il sort de la discussion; il quitte la plume et prend l'épée, — dont il se croit plus sûr.

Eh bien! puisqu'il parle de *doucereuse perfidie*, je puis lui répondre hautement que si je l'ai attaqué de face, si je soutiens qu'il a poursuivi d'une haine implacable ce vieillard qui maintenant n'est plus, je serai devant lui, Stanislas de Guaita, sur le pré, avec la même audace.

On ne « calomnie » pas, monsieur de Guaita, quand on défend un mort *et quand on protège une idée!* Vous, vous jugez, vous condamnez, vous exécutez votre sentence. Votre tribunal, s'il n'est pas horrible, n'est qu'une triste bouffonnerie, et puisque vous vous déclarez mage, je vous citerai l'exemple de vos maîtres, de nos maîtres, de Jésus, de Bouddha, de Pythagore, de Platon, de Socrate, qui ne surent que mourir et pardonner.

Et maintenant, paix à Boullan, qu'il repose désormais tranquille; sa querelle renaît entre les vivants, et M. Stanislas de Guaita sait bien que nous ne sommes pas des hommes politiques, que contre lui nous ne commencerons pas une guerre mesquine de petits papiers...

Recevez, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de mes sentiments cordiaux et distingués.

JULES BOIS.

La querelle se termina par des duels entre le mage noir et les deux mages blancs ; les trois occultistes vivent encore.

Ainsi, cette étrange affaire a permis au public de constater l'existence de ces sectes diaboliques, en plein Paris, au dix-neuvième siècle. En vain, les rares adversaires qui se sont élevés contre moi dans la presse catholique s'efforcent de représenter les Jules Bois et Huysmans comme de simples observateurs, comme des hommes qui se bornent à étudier l'occultisme en interrogeant ses adeptes ; c'est là une hypocrisie nouvelle, une manœuvre pour dissimuler aux catholiques le travail souterrain de nos satanistes modernes.

Je ne citerai qu'un exemple de cette supercherie ; mais il est caractéristique.

Voici comment M. Georges Bois apprécie son homonyme Jules Bois, l'occultiste :

« Le *scepticisme* de M. Jules Bois est aux antipodes de la foi catholique. Mais on ne saurait lui contester sa compétence et son expérience des choses de l'occultisme ; c'est un spécialiste d'une autorité reconnue... M. Jules Bois publie sur l'occultisme une série d'études : *les Petites Religions de Paris*. Après avoir parlé du bouddhisme, il vient au lucifériasnisme et à l'esséniasnisme. Sa méthode consiste à écouter les praticiens de ces diverses spécialités et à résumer ses interwiews *avec la plus indifférente et la plus sceptique exactitude.* » (Extrait de la *Vérité*, n° du 5 mars 1894.)

Eh bien, là encore comme toujours, M. Georges Bois ment, trompe ses lecteurs sciemment ; c'est une habitude invétérée, une seconde nature.

M. Jules Bois n'est nullement un sceptique, un indifférent ; c'est un occultiste passionné, qui se bat en duel pour ce qu'il appelle « protéger une idée », l'idée, c'est-à-dire la doctrine absolument satanique de son maître et ami le magicien Boullan, prêtre apostat et sacrilège ! Il est le défenseur d'une école où les Saintes-Espèces sont profanées quotidiennement de la façon la plus odieuse, sous prétexte de médecine mystique. Il se proclame mage, ce qui n'est certes pas une déclaration de scepticisme.

M. Jules Bois n'est pas palladiste ; il ne voit pas en Lucifer le principe du Bien, l'égal du Dieu des chrétiens et son antagoniste finalement vainqueur. Non, il ne va pas jusque-là. Il ne tient pas le Christ pour un descendant de Baal-Zéboub, traître à sa mission sur terre et justement mis à mort ; mais, pour lui, Jésus est un magicien, dont les préceptes ont du bon, comme ceux d'autres magiciens, Simon, Apollonius de Tyane, qu'il met sur le même pied que le Christ. Julien l'Apostat est, pour lui, Julien le Sage. Quant à Satan, c'est un révolté, qui sera pardonné par Dieu, et voici comment : Dieu lui enverra un jour une femme surnaturelle, Psyché ; Satan en deviendra épris ; ce mariage régénérera Satan, et il sera alors le vrai Messie qui fera triompher le règne de Dieu dans toute l'humanité.



Le charme des Sagittaires. — Au jour du Vendredi-Saint, le sagittaire tire trois flèches sur un crucifix en bois, et, dans le courant de l'année, il peut donner une maladie mortelle à trois hommes dtfférents, la maladie les frappant au jour voulu par le magicien, à l'endroit même du corps où le crucifix a été atteint. C'est une sorte d'envoûtement. On dit aussi que la victime recevait une flèche, sans savoir d'où elle venait. (Page 295.)

Telles sont les croyances de M. Jules Bois ; telle est sa foi, si ardente qu'il n'hésite pas à combattre pour elle l'épée à la main.

M. Jules Bois ne se borne pas à écrire *les Petites Religions de Paris*, œuvre de reportage, fourmillant d'inexactitudes et de quiproquos, comme toutes les interwiews hâtives faites par un journaliste qui vient prendre des renseignements sur des questions de lui totalement inconnues, le plus

souvent. Il a écrit aussi une pièce, « un drame ésotérique », dont le titre est : *les Noces de Sathan* (avec un *h*) ; et là nous trouvons sa pensée personnelle, un aperçu de la doctrine qu'il professe. Ce drame est une tentative du diabolisme aux mille formes qui s'insinue dans certains salons du monde élégant ; en d'autres termes, les occultistes de cette fin-de-siècle ont imaginé de propager leur dogme infernal sous le couvert d'une sorte de renaissance soi-disant artistique, qu'ils s'efforcent de mettre à la mode. Telles ont été, par la peinture et la sculpture, les exhibitions du démoniaque Péladan, dénommées « Salon de la Rose + Croix. » M. Jules Bois, lui, voudrait, par le théâtre, faire pénétrer dans les esprits mondains son satanisme spécial.

Je viens de montrer ce qu'est M. Stanislas de Guaita ; je dois faire connaître aussi son contradicteur en occultisme. Pour ne pas être accusé de dénaturer les opinions du mage blanc Jules Bois, je citerai quelques lignes fort instructives du compte rendu de sa pièce satanique, inséré dans son propre journal, *le Cœur* (revue mensuelle, n° d'avril 1893). L'auteur du drame en avait donné lecture au cours d'une conférence faite le 14 mars, à la salle des Capucines. M. Jean Jullien, collaborateur de M. Jules Bois, écrit donc à ce sujet :

« M. Jules Bois est un poète incontestable *et un initié convaincu* ; il nous a développé, dans une forme élégante et d'une clarté rare, le but du théâtre ésotérique et le plan de sa pièce.....

« Nous avons en nous *deux âmes*. L'une est la partie libre de l'homme en possession de toutes les puissances créatrices qui constituent l'individualité humaine dans sa nature indépendante et dans son libre arbitre. L'autre est le principe supérieur qui constitue la conscience et fait que l'homme peut connaître ce qui est bien et ce qui est mal ; c'est l'intelligence qui l'amène à se dépouiller des principes de sa nature pour monter dans la vie plus élevée des mondes supérieurs. La première est l'âme terrestre ; *la seconde est l'esprit en relation avec les forces mystérieuses de l'univers*..... »

Il est évident que ces adeptes de la magie blanche, qui sentent en eux deux âmes, dont l'une est « un esprit en relation avec des forces mystérieuses », sont tout simplement des possédés ; cela est clair comme le jour. M. Jules Bois me paraît avoir grand besoin d'être soumis au régime des exorcismes.

Je passe une dissertation sur le théâtre grec, et je coupe tout ce qui serait sans intérêt pour mes lecteurs.

M. Jean Jullien nous apprend que le théâtre ésotérique « ne s'accommode pas de simples théories psychiques » ; qu'il n'est pas « non plus l'œuvre des symbolistes de lettres » ; et il en arrive à dire :

« Il (le théâtre ésotérique de M. Jules Bois) n'est pas davantage la résultante de la parole du prêtre, ni la conclusion des morales, ces recueils d'hypocrisie ; il est l'œuvre des initiés au monde de l'esprit, cherchant la beauté immuable dans l'infinie vérité ; *il est la représentation de l'évocation*... »



Voilà un aveu significatif.

« Arrivons, continue M. Jean Jullien, à la pièce ésotérique de M. Jules Bois, *les Noces de Sathan.*

« Comme il est assez difficile de représenter matériellement « l'atmosphère « seconde du monde astral », le décor est censé simuler le flanc d'une montagne entre terre et ciel, avec grotte réservée aux apparitions. Une femme drapée de blanc, coiffée à l'égyptienne, debout à droite de la scène, prend la parole *au nom d'Hermès.* « Ce qu'Osiris me révéla, dit-elle en substance, pour être caché aux « profanes, le Christ commande aujourd'hui qu'on l'explique avec des « symboles. »

« Un homme en maillot noir et mainteau noir s'avance: c'est Sathan. Il symbolise les révoltes de l'esprit humain, les désirs et l'orgueil de l'homme, le mal. Il nous explique qu'il souffre de ne pouvoir faire tout le mal qu'il souhaite; les démons et les hommes ne comprennent plus

« Qu'il faut aimer le Mal comme on aime la Mort. »

« Paraît Psyché ; elle symbolise les élans du cœur, la faiblesse et la puissance de la femme, la médiatrice.

« Psyché est aimante et pure; quelle belle proie pour Sathan ! Elle parle de rédemption ; il résiste.

« Elle ne désespère pas cependant de le sauver. Comme nous ne sommes en aucun temps, en aucun lieu, Psyché fait entendre à Sathan les élohims célébrant le pur amour divin ; puis, elle lui montre Adam, Eve, Caïn, Méphistophélès, Faust, stigmatisant l'amour des hommes ; elle évoque les succubes, incubes, démons stercoraires à l'amour immonde ; elle fait même apparaître Hélène pour lui prouver la vanité de l'amour intellectuel. Après ce défilé des différentes amours, elle le persuade que *le seul vrai bien est l'amour mystique où le cœur palpite dans le déchaînement de l'esprit,* AMOUR QUI FERA DE LUI LE MESSIE FUTUR.

« Sathan, vaincu par Psyché, s'écrie :

« Le miracle de ta caresse
« A transfiguré mon tourment.
« Moi qui croyais, par ta faiblesse,
« Couronner le mal triomphant,
« Je sens le bien et son ivresse
« Ensorceler mon front tremblant ;
« Et me voici tout chancelant,
« Comme un enfant qu'un baiser blesse. »

« Et les élohims répandent les lis rouges sur les fronts des mystiques époux.

« Eh bien ! on avait raison, à Eleusis, de ne représenter ces mystères que devant les initiés ; pour les profanes, ils sont bien difficilement compréhensibles. N'eût-il pas mieux valu représenter *les Noces de Sathan* dans une salle absolument obscure et silencieuse, avec de vagues apparitions lumineuses en des glaces disposées sur la scène et rien que des voix?

« Quoiqu'il en soit, l'œuvre, bien qu'abstraite, curieusement rimée, reste intéressante. *Quoique l'idée de Satan régénéré ne soit pas nouvelle,* c'est là une entative vraiment originale et artistique. »

Après cela, j'ai bien le droit de dire :

Si M. Jules Bois est un égaré, un instrument inconscient du diable, un simple possédé qui se croit un mage ayant l'inspiration divine, l'autre Bois, le Georges Bois qui se dit catholique abuse étrangement de la confiance de ses lecteurs en faisant passer à leurs yeux pour un indifférent et un sceptique son homonyme l'occultiste dogmatisant et pratiquant, le croyant en Satan futur Messie, l'initié convaincu, disciple de Boullan l'apostat.

Et une question se pose à l'esprit de quiconque n'est pas de parti-pris :

Quel intérêt M. Georges Bois a-t-il à sophistiquer à ce point la vérité ? Quel but poursuit-il, à quelle mystérieuse consigne obéit-il, en dissimulant avec une opiniâtreté inouïe l'œuvre puissante du satanisme dans la société moderne, en s'efforçant de discréditer de toutes manières (heureusement sans y réussir) tout homme qui vient déchirer les voiles du magisme infernal de notre époque et mettre en garde la chrétienté contre une organisation ténébreuse, l'âme de toutes les sectes anticatholiques et en particulier le moteur occulte de la franc-maçonnerie ?... Oui, quel est le ressort caché de cette conduite incompréhensible ? Voilà ce que se demandent ceux qui apprécient ma campagne contre les sectateurs de la religion luciférienne, en considérant, d'autre part, les moyens déloyaux employés pour la faire échouer (1).

(1) Un de mes abonnés m'envoie un exemplaire du journal l'*Eclair*, numéro portant la date du jeudi 18 mai 1893, où se trouve, aux faits divers, un entrefilet révélant l'existence d'une société de plaisir, non secrète évidemment, mais peu connue, dont je demande pardon à mes lecteurs de reproduire le nom. Cette société, qui fonctionne à Paris, s'appelle : *les Bons Bougres*, et a, paraît-il, un banquet annuel.

« Le déjeuner annuel des « Bons Bougres », dit l'*Eclair*, a eu lieu hier avec une joyeuse animation. Parmi les convives : MM. Deschamps, président du Conseil général ; Albert Pétrot, conseiller municipal ; Paul Vivien, président de la Ligue de l'Intérêt public ;... *nos confrères* Charles Raymond, Joseph Gayda, **Georges Bois** ; les acteurs Paul Mounet, etc. »

Je n'irai pas jusqu'à dire que cette société des *Bons Bougres* est un triangle luciférien, ni même une émanation de loges maçonniques, non, certes ! Sauf erreur, nous avons affaire là tout simplement à un groupe de joyeux vivants, pour employer le terme boulevardier. Mais il n'empêche que les sociétaires comptent parmi eux des francs-maçons notoires : le F∴ Deschamps, qui est ou a été vénérable de loge, et qui appartient certainement au Grand Orient de France ; le F∴ Vivien, maçon des plus actifs, lui aussi, vénérable de la loge *Droit et Justice*, également du Grand Orient de France ; le F∴ Albert Pétrot, aujourd'hui député, Rose-Croix, vénérable d'honneur, membre et secrétaire du Conseil de l'Ordre, toujours au Grand Orient de France.

D'autre part, il est à remarquer que l'*Eclair* a imprimé « Georges Bois « et non pas « Jules Bois ».

Il est à remarquer encore que M. Georges Bois (le rédacteur de la *Vérité*, journal catholique), dans son volume intitulé *Maçonnerie nouvelle du Grand Orient de France*, a falsifié les documents qu'il a reproduits concernant les convents de 1889, 1890, 1891 ; que ces falsifications consistaient à enlever les noms de francs-maçons militants se trouvant au cours des documents maçonniques officiels et à les remplacer par des désignations incompréhensibles pour le public, lui cachant ainsi les personnalités (une longue nomenclature de ces falsifications a été publiée dans le 1er numéro de la *Revue mensuelle, religieuse, politique, scientifique*) ; que ces falsifications sont d'autant plus coupables, que, dans son livre même, M. Georges Bois déclare qu'il faut publier les noms des francs-maçons, « afin que les catholiques sachent qui ils ont devant eux » (page 514) ; qu'il a été obligé, pris sur le fait, ne pouvant nier, d'avouer ces falsifications (*Vérité*, n° du 5 février 1894) ; que le Saint-Siège prescrit l'obligation



Entre les deux Bois, le plus coupable, à mon avis, ce n'est pas Jules; c'est Georges.

Cette digression terminée, je reviens aux envoûtements, et j'en finis avec la question.

Quelle que soit la vérité sur la mort subite de l'ex-abbé Boullan, il n'en est pas moins certain que les envoûtements n'ont pas cessé d'être pratiqués de tout temps, et aussi bien aujourd'hui que dans l'antiquité et au moyen-âge.

M. Horace Blanchon, qui a assisté aux expériences du colonel de Rochas, a écrit très impartialement ceci :

« M. le colonel de Rochas s'est fait une célébrité par sa hardiesse à étudier les phénomènes les plus inquiétants en apparence; il s'est occupé de reproduire, expérimentalement, les phénomènes d'envoûtement. Même on affirme qu'un prélat, délégué de la Congrégation des Rites, serait venu de Rome pour que le colonel l'aidât à faire la part du naturel et du surnaturel en tout cela.

« M. de Rochas n'a obtenu de résultats qu'à petite distance. Il n'envoûte pas de Paris à Lyon, mais simplement à la distance de 3 ou 4 mètres.

« Voici ce que je lui ai vu faire sur trois malades du service de M. le docteur Luys : Mme B..., la nommée Jeanne, et la nommée Clarisse.

« La malade étant peu profondément endormie, il est possible de lui *extérioriser ses sensations*, c'est-à-dire de rendre sa peau insensible et de donner cette sensibilité à une couche d'air située à 2 mètres d'elle. Si on pince ou si on chatouille l'atmosphère à 2 ou 3 mètres de l'hypnotisée, l'hypnotisée crie ou est prise d'un fou rire, absolument comme si on agissait directement sur elle.

« Si, au lieu de charger telle couche d'air de sa sensibilité, on en charge un verre d'eau ou une poupée de cire, — ici, nous revenons à l'envoûtement proprement dit, — il suffit de frôler le verre d'eau pour que le sujet perçoive ce frôlement sur sa peau, et de même, il suffit de tirer les cheveux à la poupée ou de la piquer, pour que le sujet éprouve la sensation correspondante. Si on brutalise la poupée, l'hypnotisée est au supplice...

« Comme tout est progrès dans le siècle qui court, on opère au besoin sur de simples photographies, pour peu que le sujet à envoûter les ait touchées pour leur abandonner, pour extérioriser, à leur profit, sa sensibilité et sa vitalité. Et les expériences du même ordre sur l'emploi des médicaments à distance tendraient de même à démontrer qu'il est relativement facile d'empoisonner de

générale de dévoiler les noms des francs-maçons et particulièrement ceux des chefs, des coryphées, des militants, et cela sous peine d'excommunication (bulle *Apostolicæ Sedis*; consultation du Saint-Office en réponse à une lettre de Mgr l'évêque de Bayonne, 19 avril 1893); que plusieurs des falsifications de M. Georges Bois ont eu notamment pour effet de cacher aux catholiques le rôle personnel, violemment antichrétien, joué par le F∴ Albert Pétrot dans les couvents de la franc-maçonnerie.

Enfin, en nous communiquant le numéro du journal qui, dans une courte note, a révélé l'existence du club bizarre au nom tiré du *Père Duchêne*, mon abonné me fait observer très judicieusement la coïncidence singulière qui existe entre la date du déjeuner Deschamps-Vivien-Pétrot-Bois (Georges) et la date de l'ouverture des hostilités du journal la *Vérité* contre mes révélations démasquant la haute-maçonnerie. En effet, la campagne si incompréhensible de M. Georges Bois a commencé immédiatement après cette petite ripaille intime où figuraient trois importants chefs franc-maçons.

loin son ennemi, sans qu'il soit possible à M. Brouardel lui-même de lui trouver dans les viscères le moindre poison végétal. »

Cette citation n'était pas inutile, l'écrivain reproduit ayant fidèlement relaté ce qu'il a vu ; et son impartialité est d'autant plus indiscutable que, personnellement, il déclare, en sa conclusion, qu'il n'est nullement convaincu par les expériences auxquelles il a assisté chez M. de Rochas « dont la bonne foi scientifique, dit-il, n'est, d'ailleurs, nullement en cause ». M. Horace Blanchon pense que les sujets employés par le colonel sont de bonnes simulatrices, et voilà tout. La vérité est qu'il n'y a en tout cela ni résultat scientifique naturel, ni supercherie non plus, M. de Rochas n'étant pas un naïf à qui des farceuses en imposeraient ; il y a œuvre du diable, ni plus ni moins, et c'est ce que beaucoup ont le grand tort de ne pas vouloir comprendre. Ce n'est pas la science des hommes, mais celle de l'Église seule, qui est capable d'expliquer et qui explique ces phénomènes étranges et troublants.

C. — CHARMES ET PHILTRES

On entend proprement par *charmes* (du latin *carmen*, vers, chant) toute préparation magique rendue efficace par la vertu de paroles mystérieuses, parfois chantées ; le mot *incantation* exprime l'acte même de cette exécration verbale.

Les substances qui entrent dans la composition du charme sont d'une très grande variété, et le charme est d'autant plus puissant que les substances qu'on y mêle sont plus étranges et plus incompatibles, les paroles plus mystérieuses et plus incompréhensibles. « Les formules les plus incompréhensibles, dit Pic de la Mirandole, et les plus absurdes en apparence, sont magiquement les plus efficaces. » C'était déjà l'opinion de Jamblique, disant que « ces formules de la magie qui paraissent barbares et inintelligibles sont pourtant vénérables, parce qu'elles sont révélées d'en haut et se rapprochent par leur inintelligibilité même de la langue des dieux ». Il existe, en effet, une sorte de langue infernale, dont Albert Pike a formé, dit-on, un vocabulaire (1).

Aussi le sorcier, en pays chrétien, a toujours soin d'amalgamer dans la composition de ses charmes les choses saintes avec les profanes, le ciel avec l'enfer, les objets sacrés avec les substances les plus viles et les plus obscènes. En voici un exemple des plus frappants, emprunté à l'*Autobiographie* de Madeleine Bavent, dont j'ai résumé plus haut l'histoire de la possession, autobiographie publiée par le R. P. Desmarets, prêtre de l'Oratoire et sous-pénitencier de Rouen, son confesseur :

(1) Certains chants palladistes, certaines formules de la Ré-Théurgie Optimate, sont composés de mots barbares qui ne paraissent avoir aucun sens et n'en ont peut-être pas. D'autres, écrits sous la dictée des démons, appartiennent évidemment à la langue infernale.

« Quinze jours à peine s'étaient écoulés, que Picart (le directeur du couvent de Louviers) prit quelque prétexte d'aller au jardin, ou j'étais avec quelques-unes des religieuses. Pour lors, j'avais l'incommodité de mes mois. Il nous suivit, et comme nous fûmes arrêtées en certain endroit, il prit une Hostie dans un livre qu'il portait, avec laquelle il recueillit quelques grumeaux du sang tombé à terre. Après, il l'enveloppa dedans, et m'appelant à lui vers le cimetière, me prit le doigt pour lui aider à mettre le tout dans un trou proche d'un rosier. Les filles qu'on exorcise ont dit que c'était un *charme*, pour attirer les religieuses à la lubricité. Je n'en saurais que dire... mais il est certain que, pour mon cas particulier, j'étais fort encline à aller en ce même lieu où j'étais travaillée de tentations sales et tombais en impureté. »

Elle reconnut aussi devant le lieutenant-criminel qu'elle avait fait, sous la direction du même Mathurin Picard, neuf ou dix charmes composés d'hosties consacrées mêlées avec des crapauds, du poil du bouc du sabbat et d'autres choses si honteuses que l'honnêteté ne permet pas de les nommer ; qu'elle et Picard avaient piqué des hosties consacrées apportées au sabbat ; on les perçait, souvent il en sortait du sang, qui servait à la composition des charmes de lubricité.

On peut distinguer plusieurs sortes de charmes : — les charmes *meurtriers* à l'aide desquels on donne la mort aux hommes ou aux animaux ; — les charmes purement *nuisibles*, dont on se sert pour détruire les fruits de la terre, pour faire tomber la pluie, disposer des vents et de la foudre, etc. ; — les charmes *curatifs* ou guérisseurs ; — enfin les charmes propres soit à engendrer ou à exalter l'amour, soit à l'affaiblir ou à l'abolir. Ces derniers prennent le nom de *philtres*.

Objets ou paroles enchantés par le pouvoir infernal du magicien, c'est en somme à quoi se réduit le charme. Ce sont là proprement les sacrements du diable, inventés par lui à l'imitation des sacrements de l'Église.

« Lorsque les démons s'insinuent dans les créatures, dit saint Augustin (*Cité de Dieu*, XXI, ch. VI.), ils sont attirés par des charmes aussi divers que leur génie. Ils ne cèdent point, comme les animaux, à l'attrait des aliments ; mais, en tant que natures spirituelles, ils se rendent à des *signes conformes à la volonté de chacun*. Aussi, les voyez-vous affectionner différentes espèces de pierres, d'herbes, de bois, d'animaux, d'enchantements ou de rites. Afin donc d'engager les hommes à les attirer à eux, ils commencent par les séduire, soit en versant dans leur cœur un poison secret, soit en leur offrant l'appât d'amitiés perfides ; et de la sorte ils se forment un petit nombre de disciples qui deviennent les maîtres des autres. Comment savoir, en effet, s'ils ne l'eussent eux-mêmes enseigné, ce qu'ils aiment ou ce qu'ils abhorrent, le nom qui les attire ou qui les contraint, tout l'art enfin de la magie, toute la science des magiciens ? »

Voulons-nous, à côté de l'autorité de saint Augustin, celle d'un grand savant moderne? Écoutons le révélateur des mystères de l'Égypte, Champollion-Figéac : « En un mot, toutes ces combinaisons formées d'herbes, de pierres, d'animaux, de certaines émissions de voix, de certaines figures, ou imaginaires, ou empruntées à l'observation des mouvements célestes, combinaisons qui deviennent, entre les mains de l'homme, des puissances productrices de divers effets, tout cela n'est que l'œuvre de ces démons, mystificateurs des âmes asservies à leur pouvoir, et qui font de l'erreur des hommes leurs malignes délices. »

Champollion-Figéac prononçait ces graves paroles au sujet des charmes et enchantements pratiqués dans l'ancienne Egypte, et dans lesquels il trouvait la clef des prodiges de la magie moderne. Le maléfice y existait dans toute son horreur. L'évocation suivante du démon, prononcée par la bouche du goëtien de l'antique Egypte, en fait foi :

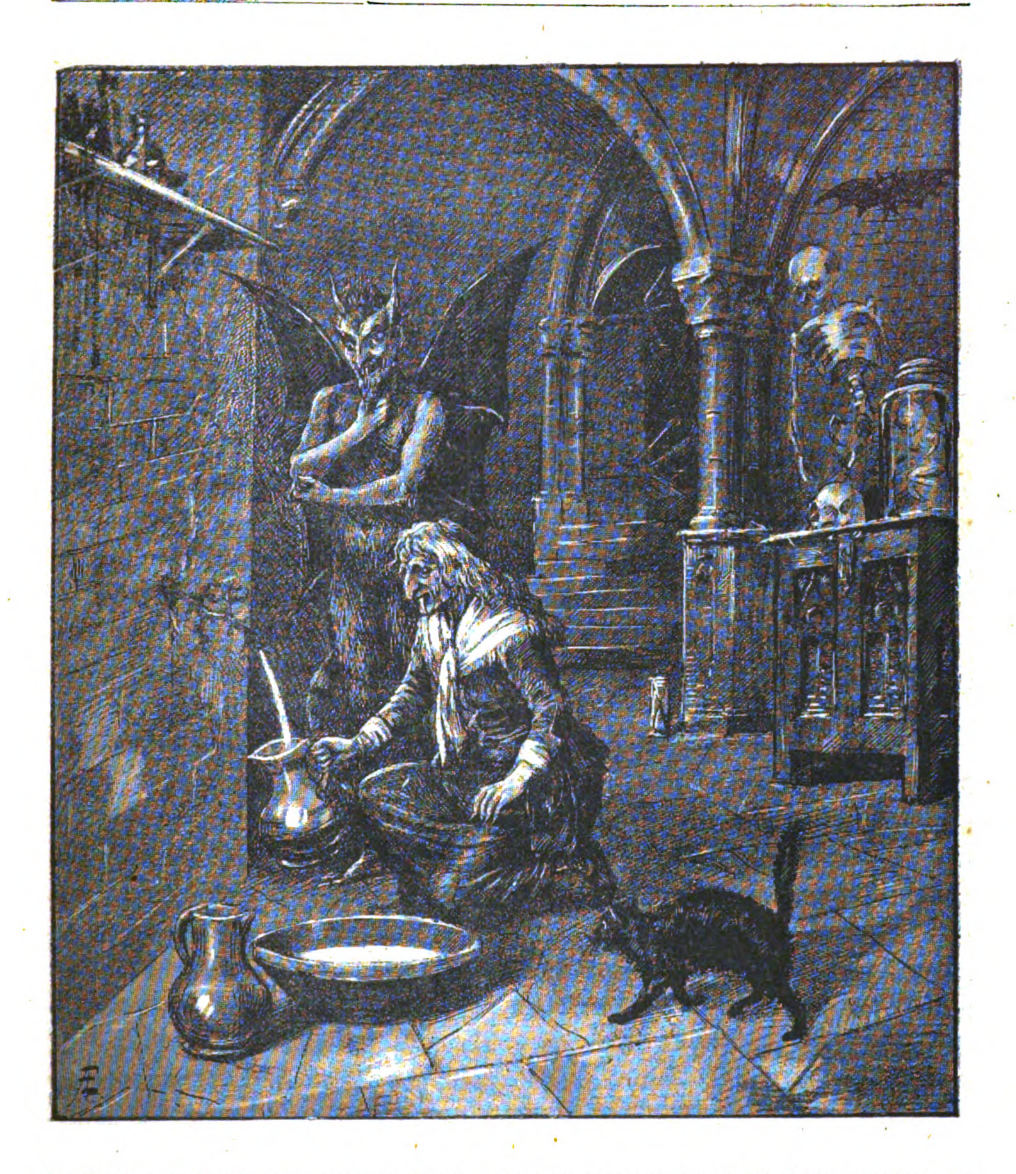
« O toi qui hais, parce que tu as été chassé, je t'invoque, tout-puissant souverain des dieux, destructeur et dépopulateur, toi qui ébranles tout ce qui n'est pas vaincu! Je t'évoque, ô Typhon-Seth!... Vois, j'accomplis les rites prescrits par la magie, c'est par ton vrai nom que je te somme. Viens donc à moi franchement, car tu ne peux me refuser... Et moi aussi, je hais telle maison qui est prospère, telle famille qui est heureuse; sus contre elle et renverse-la, car elle m'a fait injure! »

J'ai déjà dit, maintes fois, quelle fut chez les Grecs la puissance de la magie associée à la religion; le paganisme étant une des religions diaboliques les mieux aimées de Satan (1), le prêtre était, le plus souvent, doublé d'un magicien. Qui ne connaît la légende de Circé servant à ses hôtes de passage tels mets et tels breuvages corrompus par ses préparations enchantées et les transformant en lions, en loups, en pourceaux?...

Les enchantements de Circé se sont perpétués dans les traditions des sorcières d'Italie. « N'avons-nous point nous-même, pendant notre séjour en Italie, dit saint Augustin, entendu rapporter que des femmes de cette contrée, des hôtelières initiées aux pratiques de la sorcellerie, savaient communiquer à des *fromages* offerts aux voyageurs la vertu de transformer en bêtes de somme ceux qui s'en nourrissaient? Elles faisaient travailler ces malheureux à des transports de fardeaux, et lorsqu'ils s'étaient acquittés de leur tâche, elles leur laissaient reprendre leur première forme. Or, Prœstantius, étant dans

(1) C'est peut-être pour cela que nous assistons en ce moment à une tentative de restauration du paganisme. Oui, il en est ainsi, quelqu'étrange que cela puisse paraître : nous avons, en cette fin du dix-neuvième siècle, des personnes, et non des moins instruites, qui ont formé des sociétés dont le programme est de rechercher les moyens de remettre en honneur le culte de Jupiter, Vénus et autres faux dieux de l'antiquité. Albert Pike, avant de constituer le nouveau Palladisme (religion nettement luciférienne), hésita beaucoup; sa première pensée, qui le domina pendant de nombreuses années, fut de faire revivre, par l'initiative de la Maçonnerie, l'ancienne religion des Grecs et des Romains.





La Dentue avait fait pacte avec un diable, nommé Bargorym, lequel lui donna une branche d'un arbre d'espèce inconnue ; comme d'un robinet, le lait coulait de la branche infernale plantée dans le mur de la chambre de la sorcière. (Page 301.)

sa propre maison, avait goûté par hasard à l'un de ces fromages maléficiés, et l'effet en avait été prompt; car, tombant sur son lit dans un état semblable au sommeil (le somnambulisme artificiel), et dont nul effort n'avait pu le tirer, il s'était senti devenir cheval. Dans cette nouvelle condition, cheminant en compagnie d'autres bêtes de somme, il avait porté sur son dos les livres destinés aux soldats. Tout cet incident lui avait semblé n'être qu'un songe ! et pourtant, ce qui résulte de l'enquête ouverte à ce sujet, c'est que chaque détail

s'était passé conformément à son récit. » Pour opérer de semblables métamorphoses, le diable, aujourd'hui devenu spirite, se passe de philtres ou de fromages; il lui suffit de quelques passes d'un Vocate Procédant ou d'un simple regard d'un Vocate Élu.

Mais revenons aux Grecs.

On connait la grande réputation des femmes de Thessalie dans l'art magique, leur habileté à composer des charmes, des poisons et des philtres. A côté d'elles, certains enchanteurs d'un ordre inférieur, se livrant aux pratiques de la Goétie, étaient surtout redoutés par leurs intentions toujours criminelles; ils composaient des philtres qu'ils vendaient à tout venant. Les mystères célèbres en certains lieux de la Grèce étaient remplis de rites fort semblables aux pratiques des sorciers du moyen-âge. Un grand rôle y était joué par les reptiles et les animaux immondes, les philtres et les compositions dégoûtantes, les formules les plus bizarres. L'usage des charmes et des philtres passa de la Grèce en Italie, où il régna jusqu'à la chute de l'empire romain, malgré les nombreuses lois qui essayèrent d'en arrêter les progrès. Les poètes latins érotiques sont pleins de révélations sur le rôle joué par la magie dans les amours coupables de la plus corrompue des sociétés. On ferait une longue liste des crimes commis par la magie d'alors; je n'en veux citer qu'un, d'autant plus remarquable que l'empereur philosophe Marc-Aurèle y trempa lui-même. J. Capitolinus, dans sa vie de Marc-Antonin (XIX) le raconte ainsi :

« Un jour, Faustina, fille d'Antonin le Pieux, et femme de Marc-Antonin, voyant défiler des gladiateurs, s'éprit de l'un d'entre eux en vertu d'un charme jeté sur elle. Longtemps tourmentée de sa folle passion, elle en fit l'aveu à son époux. Marc-Antonin consulta les Chaldéens à ce sujet; ils répondirent qu'il fallait mettre à mort le gladiateur, que de son sang Faustina devait se laver certaines parties du corps, et coucher en cet état dans le lit de son époux. Ainsi fut fait : *le charme fut détruit*; mais Commode vint au monde... Il n'y a rien dans cette histoire que de vraisemblable, si l'on songe que le fils d'un si vertueux empereur fut tel que ne fut jamais ni boucher, ni histrion, ni valet d'arène, ni homme, enfin, comme en produit la fange de tous les crimes, de toutes les infamies. »

Creuzer (*Religions d'Italie*, ch. IV) parle longuement des *fulguritores* (lanceurs de foudre) étrusques, auxquels Tullus Hostilius et Numa devaient la science de conjurer la foudre, de la lancer sur les ennemis, de la faire entendre par un ciel serein. « Rien n'égalait, dit Creuzer, la crainte et l'horreur dont se sentaient pénétrés ceux qui lisaient les rituels des *fulguritores*. » — « Tous les passages des anciens, ajoute Guignaut en note, prouvent que cet art consistait *seulement* en prières et en cérémonies conjuratoires. » — « J'affirme, dit l'historien Pausanias, avoir vu moi-même des hommes qui,

par de simples prières et enchantements, détournaient la grêle. » La race diabolique de ces *fulguratores* n'est pas encore éteinte. L'abbé Bonduel, qui a évangélisé les sauvages Menomonis (Amérique du Nord) a vu, plusieurs fois, lorsque les glaces entravaient le commerce de ces sauvages, un ouragan violent fondre instantanément, à la prière du sorcier, sur le fleuve, et briser une glace de six à huit pieds. M. Duroy de Bruignac, dont j'ai déjà cité l'excellente étude, *Satan et la Magie de nos jours*, rapporte ce fait récent : « Un de nos économistes bien connus proféra, dans une partie de plaisir, des paroles d'évocation ; *à l'instant même*, un ouragan furieux, terrible, éclata comme la foudre. Cela eut lieu devant témoins. »

Chez les Romains, au déclin de la République, les Phrygiens faisaient négoce clandestin de charmes, de philtres et d'amulettes. Ce négoce s'est perpétué pendant tout le moyen-âge, ainsi que le prouvent les innombrables procès de sorcellerie qui remplissent cette époque. Je ne puis ici qu'indiquer sommairement les principaux charmes alors en vogue, et dont on retrouverait encore aujourd'hui des traces dans nos campagnes. Cahagnet, qui a étudié à fond cette matière, dit avec son affreuse logique de sorcier sataniste :

« Il n'est pas besoin d'aller visiter l'Inde et l'Egypte pour étudier ce qui n'a cessé de se faire à côté de nous, ce qu'un simple berger ou pâtre sait aussi bien exécuter que les plus grands sages de l'Orient, qui, par quelques paroles ou quelques signes de croix, me guérira une brûlure ou une entorse. D'autres, avec de simples paroles, n'éteignent-ils pas un incendie ? Ne donnent-ils pas une fièvre ou une maladie quelconque ? Ne peuvent-ils pas faire naître de la vermine, inonder nos demeures de rats, de couleuvres ou de lézards ? soutirer au pipeau ou à la houlette le lait de vos vaches, le vin de vos caves ? Ne me font-ils pas voir, dans un simple seau d'eau, les personnes que je désire y voir ? Ne font-ils pas mourir tous les bestiaux de mes étables ? Ne rendent-ils pas stériles toutes mes terres ? Ne rajeunissent-ils pas mes organes affaiblis par la vieillesse, par le secours de quelque philtre ? Ne font-ils pas l'opposé par le nouage de l'aiguillette ?... » Bien des crimes, bien des maux, dont la cause reste inconnue ou inexplicable, ont sans doute leur origine dans l'emploi des charmes ou sortilèges, clandestinement opérés par les adeptes secrets de Satan.

Les principaux charmes en usage dans la magie sont les suivants :

1° CHARME STUPÉFIANT. — Ce charme est célèbre dans les campagnes sous le nom de *main de gloire*. C'est la main d'un pendu desséchée en plein soleil, puis dans un four chauffé avec de la verveine et de la fougère après qu'on l'a fait macérer quinze jours dans un mélange de zimat, de salpêtre, de sel et de poivre long. On met ensuite dans cette main une chandelle composée de la graisse du même pendu, de cire vierge et de sésame de

Laponie. Les voleurs se servent de cette main comme d'un chandelier ; toutes les personnes à qui elle est présentée sont subitement frappées de stupeur et d'engourdissement. — Nos missionnaires ont découvert à Calcutta et à Canton des charmes analogues employés par des bandes de voleurs qui parviennent à enlever de malheureux enfants et à les stupéfier instantanément au point de les empêcher de reconnaître et même de voir jusqu'aux membres de leur propre famille. On lit à ce sujet, dans le *Glaneur indou-chinois* du 2 juillet 1820 : « La curiosité publique a été vivement excitée depuis quelques jours par la découverte d'une bande de voleurs d'enfants des deux sexes. Cette découverte a été faite par le zèle d'un tisserand en soie, qui, en se promenant dans les rues de Canton, reconnut l'enfant de son maître, perdu depuis quelques jours. L'enfant tourna sur lui un regard stupide et refusa de le reconnaître. Le tisserand l'emmena de force chez son père. Il restait toujours sous le charme de la stupidité ; mais on n'eut pas plus tôt appelé les prêtres de Bouddha et pratiqué les cérémonies efficaces que le charme disparut, et que l'enfant, en versant des larmes abondantes, reconnut son maître et son père. Les voleurs furent découverts : on trouva six hommes et trois femmes qui faisaient ce métier depuis plus de vingt ans. Ils avaient enlevé, pendant cette époque, plusieurs milliers d'enfants : il n'en restait plus que dix dans la maison, tous sous l'influence du charme stupéfiant. »

2° Charmes d'invisibilité. — Pour se rendre invisibles, grand nombre de magiciens, invoquant habituellement Satan, portent en outre sous le bras droit le cœur d'une chauve-souris, celui d'une poule noire ou celui d'une grenouille.

— Ou encore, le sorcier prend entre les dents certain os d'un chat noir volé, qu'il a fait bouillir pendant vingt-quatre heures sans boire ni manger.

— Il faut noter aussi l'anneau enchanté ou anneau de Gygès. Les cabalistes ont laissé la manière de faire cet anneau. « Il faut entreprendre cette opération un mercredi de printemps, sous les auspices du daimon Hermès. Que l'on ait du bon mercure fixé et purifié ; on en formera une bague où puisse entrer facilement le doigt du milieu ; on enchâssera dans le chaton une petite pierre que l'on trouve dans le nid de la huppe, et on gravera autour de la bague ces paroles : *Jésus passant † au milieu d'eux † s'en alla* ; puis, ayant posé le tout sur une plaque de mercure fixé, on fera le parfum de Mercure ; on enveloppera l'anneau dans un taffetas de la couleur convenable à la planète du daimon protecteur ; on le portera dans le nid de la huppe d'où l'on a tiré la pierre ; on l'y laissera neuf jours ; quand on la retirera, on fera encore le parfum comme la première fois ; puis, on la gardera dans une petite boîte faite avec du mercure fixé pour s'en servir à l'occasion. Alors on mettra la bague à son doigt. En tournant la pierre en dehors de la main, elle

a la vertu de rendre invisible celui qui la porte ; quand on veut être vu, il suffit de rentrer la pierre en dedans de la main que l'on ferme. » — Le même anneau se fabrique aussi avec de petites tresses formées des poils qui sont au-dessus de la tête de l'hyène.

3° CHARME D'INVULNÉRABILITÉ. — Dans le Finistère, les vieux sorciers indiquent à leurs clients celui-ci : on place secrètement sur l'autel quatre pièces de six liards, qu'on pulvérise après la messe ; et cette poussière, avalée dans un verre de vin, de cidre ou d'eau-de-vie, rend invulnérable.

4° CHARME POUR L'ÉVOCATION. — D'après le Grimoire, dit *Grimoire du pape Honorius* (basé sur la doctrine de Simon-le-Magicien et des gnostiques), ce charme consistait dans le sacrifice d'un coq noir (1). « Après le lever du soleil, dit ce Grimoire, on tuera un coq noir, et on prendra la première plume de l'aile gauche, qu'on gardera pour s'en servir dans son temps. On lui arrachera les yeux, la langue et le cœur, qu'on fera sécher au soleil, et qu'on réduira ensuite en poudre. Au soleil couchant, on enterrera le reste du coq en un lieu secret. Le mardi, à l'aube du jour, le nécromancien mettra sur son autel la plume du coq, laquelle sera taillée avec un canif neuf, et il écrira sur du papier blanc et net, avec le sang de Jésus-Christ (du vin consacré), les figures représentées (pages 8 et 9 de l'édition de 1760). »

5° CHARMES POUR EXCITER LES ORAGES ET FAIRE TOMBER LA PLUIE. — Pour obtenir ces effets, les sorcières n'ont qu'à battre l'eau avec des verges et y jeter une certaine poudre qui leur vient directement de Satan. La fameuse sorcière Françoise Secrétain, dont Boguet raconte au long l'histoire, avoua dans le cours de son procès, qu'elle avait, au Sabbat, battu l'eau pour la grêle. Les cérémonies, danses et abominations du sabbat terminées, Satan exhortait ses fidèles à nuire de toutes leurs forces à leur prochain : « Vengez-vous ou vous mourrez. » Il leur faisait promettre de gâter et de perdre les fruits de la terre, et leur distribuait des poudres et des graisses propres à cet effet. Finalement, levant sa queue, il laissait tomber sous lui des graines noirâtres, en chapelet, puis des poudres fort puantes. De grandes pièces de toile déployées recevaient ces crottins précieux, destinés à infecter l'air, à troubler les éléments, à stériliser la terre. D'autres fois, le diable Léonard se consumait en feu et se réduisait en cendres, que les sorciers et sorcières recueillaient précieusement, et mettaient en réserve pour leurs maléfices.

Boguet raconte à ce sujet le fait étrange que voici :

« Une jeune fille, âgée de huit ans, au diocèse de Trèves, se trouva à certain jour en un jardin avec son père, où elle plantait des choux d'une si grande dextérité pour son âge, que son père ne se put tenir de l'en louer ; mais elle répondit à l'instant qu'elle savait bien faire d'autres choses. Et sur

(1) Ce grimoire, que la malice diabolique des magiciens eut le cynisme d'attribuer à un pape, fut publié pour la première fois en 1670.



ce que son père lui demanda ce qu'elle savait faire, elle lui dit qu'il se retirât un peu loin, et qu'elle ferait pleuvoir en tel endroit du jardin qu'il lui plairait. Et s'étant sur ce éloigné de sa fille, elle fit un creux en terre, dans lequel elle urina, et battit l'eau d'un petit bâton, en murmurant je ne sais quoi à part soi, et à l'instant il tomba une fort grande pluie au lieu que le père lui avait dit. La fille rapporta qu'elle avait appris ce métier de sa mère, laquelle le père déféra peu après à la justice, et la mauvaise femme fut brûlée. »

Un nommé Stœdelin, insigne sorcier, de Boltingen, diocèse de Lausanne, auteur de plusieurs désastres par des orages et par la foudre, fit devant la justice les aveux suivants : « Je suscite facilement des orages ; mais je ne puis faire du mal par la foudre qu'à ceux qui ne se munissent point du signe de la croix... C'est en prononçant certaines paroles, en invoquant le prince des démons pour qu'il envoie celui des siens qu'on désigne pour frapper ; transportés en rase campagne, nous lui immolons un coq noir que nous lançons en l'air ; il le prend et excite aussitôt un orage ; mais Dieu ne permet pas toujours qu'il se fasse dans l'endroit qu'on désigne. » Le juge lui demanda si on pouvait le conjurer, il répondit qu'on le pouvait par les adjurations de l'Église : *Adjuro vos grandines et ventos*, etc.

Les nombreux désastres causés par la puissance magique des sorciers, en Allemagne surtout, au quinzième siècle, décidèrent le pape Innocent VIII à fulminer contre eux sa bulle du 15 décembre 1484.

6° Charmes produisant la possession. — On en a déjà vu des exemples dans les diverses possessions dont j'ai rapporté brièvement l'histoire. Je n'en ajouterai qu'un nouveau, emprunté au *Discours des Sorciers*, de Boguet :

« Le samedi 15 juin 1598, Louise, fille de Claude Maillat, d'un village dépendant de Saint-Claude, âgée de huit ans, fut rendue impotente de tous ses membres, de sorte qu'elle était contrainte de marcher à quatre pattes, et tordait la bouche de la façon la plus étrange. Exorcisée le 19 juillet suivant, on découvrit qu'elle était possédée de cinq démons, disant se nommer : Loup, Chat, Chien, Joly et Griffon, qui sortirent de sa bouche, sous forme de pelotes, grosses comme le poing et rouges comme le feu. Françoise Secrétain, accusée d'avoir causé ce maléfice, avoua qu'elle avait donné ces cinq démons à Louise, en lui présentant une croûte de pain ressemblant à du fumier qu'elle lui avait fait manger. Elle avoua aussi qu'elle et le Gros Jacques Boquet avaient fait mourir Louis Monnerat par le même moyen, d'un pain qu'ils lui avaient fait manger, saupoudré d'une poudre blanche que le diable leur avait donnée ; qu'en outre elle avait fait mourir plusieurs vaches en les touchant de la main ou bien d'une baguette, en prononçant certaines paroles. »

On cite maints exemples de personnes possédées après avoir mangé des viandes, des pommes ou des noix à la sollicitation d'un sorcier ou d'une sorcière.

7° CHARME DES SAGITTAIRES. — Les Sagittaires sont une espèce de magiciens ou sorciers, qui ont été découverts et condamnés par le pape Innocent III. En retour de l'abandon de leur âme, Satan leur donne un charme qui leur permet de transpercer leurs ennemis de leurs flèches, à quelque distance qu'ils soient ; d'où leur nom de *Sagittaires*. Le maléfice s'opère ainsi : au jour du Vendredi-Saint, le sagittaire tire trois flèches sur un crucifix en bois, et, dans le courant de l'année, il peut donner une maladie mortelle à trois hommes différents, la maladie les frappant au jour voulu par le magicien, à l'endroit même du corps où le crucifix a été atteint. C'est une sorte d'envoûtement, comme on voit. On dit aussi que la victime recevait une flèche, sans savoir d'où elle venait.

Combien d'accidents mortels peuvent se produire, dont la cause restant inconnue provient d'un magicien ayant voué son âme au diable ! Dans notre siècle de scepticisme, où la voix infaillible des papes n'est plus écoutée, les lois civiles ne punissent plus de tels forfaits.

8° CHARME POUR TUER LES ENFANTS AVANT LEUR NAISSANCE. — Le nommé Stœdelin, du diocèse de Lausanne, le même cité plus haut, confessa avoir tué sept enfants dans le sein de leur mère ; pour commettre ce crime, il avait enterré, sous le seuil de la porte de la maison, une bête sur laquelle il avait fait certaines opérations magiques.

9° CHARME DE TACITURNITÉ. — Diagramme, le plus souvent tracé sur une bande minuscule de papier d'une extrême minceur, que les sorciers, poursuivis en justice, dissimulaient sous un ongle ou dans une mèche de leurs cheveux. Ce charme leur permettait d'affronter, sans les ressentir, les plus terribles tortures ; tant qu'ils le portaient, ils n'avaient pas à craindre que le moindre aveu sortît de leur bouche. Voilà pourquoi, quand ils niaient leur crime, on les faisait mettre à nu, épiler et raser par tout le corps, afin de découvrir, avec les *stigmata diaboli* (les signatures du diable), le charme de taciturnité. Sitôt le diagramme découvert et brûlé, les larmes coulaient, et les aveux se produisaient.

Les adversaires du surnaturel diabolique prétendent ne voir dans ces faits si communs au moyen-âge que des cas d'anesthésie hystérique ; mais ils se gardent bien d'expliquer comment l'insensibilité du patient cessait avec la découverte et l'enlèvement du diagramme.

Dans le *Grimoire* dit *du pape Honorius* se trouve dévoilé ce secret pour éviter de souffrir à la question : « Avalez un billet où soit écrit ce qui suit, de votre propre sang : *Aglas*, *Aglaios*, *Algadenas*, *Imperiequeritis*, *tria pendent corpora dis meus et gestas in medio et divina potestas dimeas clamator, sed jestas ad astra levatur ;* ou bien : *Tel*, *Bel*, *Quel*, *Paro*, *Mon*, *Aqua*. »

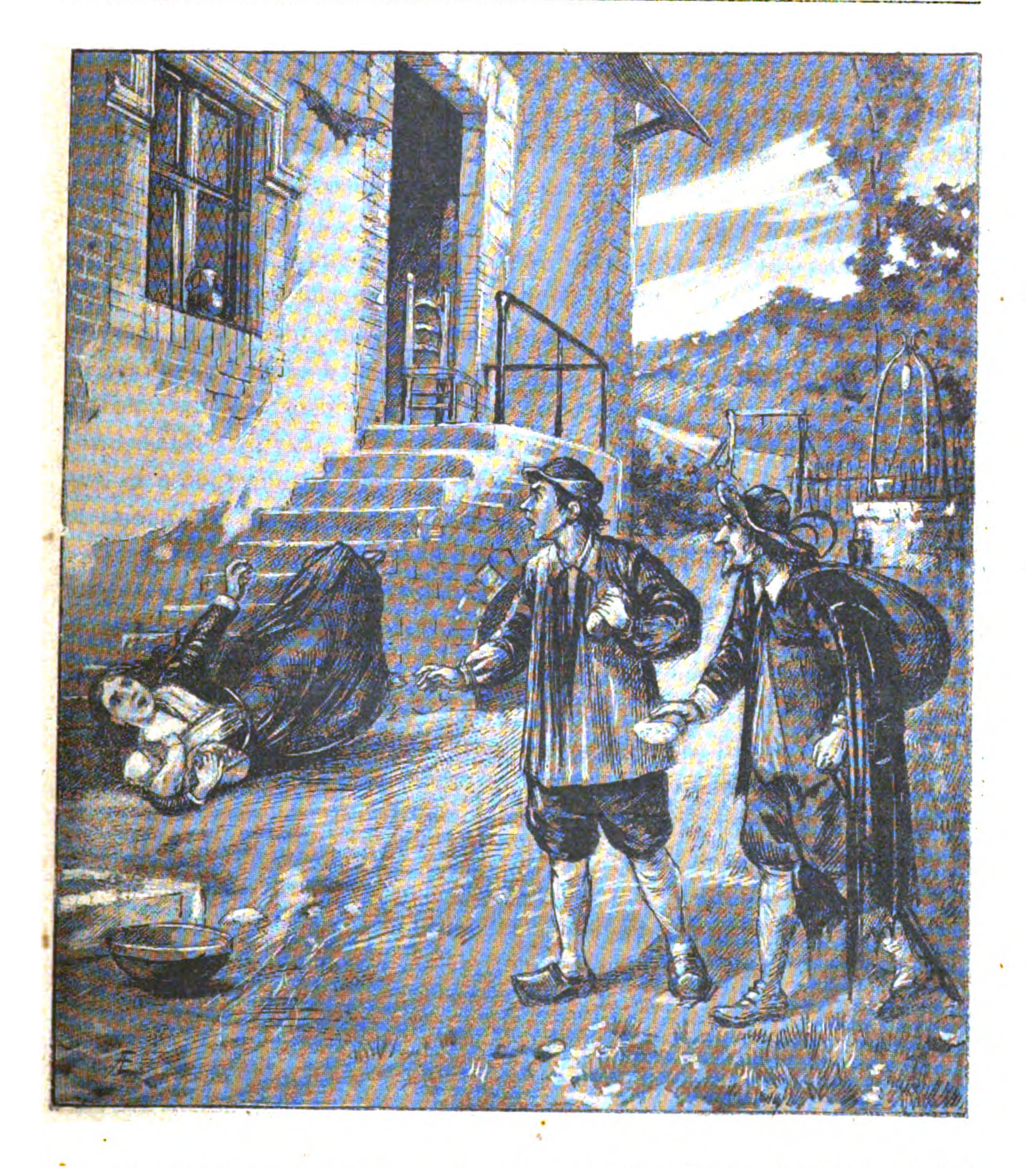
10° CHARME POUR VOIR LES ESPRITS DONT L'AIR EST REMPLI. — « Prenez la

cervelle d'un coq, de la poussière que touche le cercueil d'un mort, de l'huile de noix, de la cire vierge ; faites du tout une composition que vous envelopperez dans du parchemin vierge sur lequel seront écrits ces deux mots : *Gomert Kailoeth* ; brûlez le tout, et vous verrez des choses prodigieuses ; mais ceci ne doit être fait que par des gens qui n'ont peur de rien. » (*Grimoire* dit *du pape Honorius*.)

11° Charme Agla pour chasser les mauvais esprits. — Signe cabalistique composé des premières lettres de ces quatre mots hébreux : *Athali*, *Gabor*, *Leolam*, *Adonaï*. Ce charme était fréquemment employé au seizième siècle, par les Juifs, les cabalistes et quelques hérétiques. Il en est longuement question dans l'*Enchiridion*, un livre de magie ridiculement attribué au pape Léon III.

12° Charmes opérés au moyen de la salive. — La vertu magique de la salive a été de longue date observée chez les anciens. Pline le naturaliste, rapporte, comme une antique coutume, celle de porter avec le doigt un peu de salive derrière l'oreille pour bannir les soucis et les inquiétudes. La salive, dit-on, tue les aspics, les serpents et les vipères. Albert-le-Grand dit qu'il faut qu'elle vienne d'un homme à jeun. La salive est aussi un préservatif contre le maléfice. A l'exemple des anciens, qui crachaient trois fois dans leur gyron pour se préserver des charmes et de la fascination, les sorciers crachent trois fois par terre, lorsqu'ils renoncent à leur commerce avec le diable.

13° Charmes opérés au moyen des rognures d'ongle. — Les rognures d'ongle jouent un grand rôle dans les traditions diaboliques. Le diable les ramasse, disent les sorciers, pour s'en faire une visière ou un chapeau ; mais si l'on fait le signe de la croix avant de les jeter, le diable ne peut plus s'en servir. Une légende absurde du *Zohar* (livre de cabale) raconte qu'Adam portait d'abord un vêtement d'ongles ou de corne ; qu'aussitôt qu'il eut péché, ce vêtement qui le mettait à l'abri des mauvais esprits lui fut enlevé, et qu'il ne lui resta plus que les ongles des doigts. De préservatifs contre l'influence diabolique, les ongles seraient devenus au contraire un instrument et une arme pour le diable. Le *Zend-Avesta* recommande d'enterrer les rognures d'ongles avec certaines prières ; sans quoi, elles servent d'arme et d'équipement au démon. Dans les légendes du Nord, il est question d'un navire fait avec les ongles des morts, et monté par des démons destructeurs des dieux. Les Musulmans croient également que les ongles sont le refuge des mauvais génies. Un sorcier marocain, chargé de soigner une dame européenne, découvrit que sa maladie était causée par un djinn. Pour le faire sortir, il composa un talisman que la dame dut porter, en ne vivant pendant sept jours que de millet pilé dans du miel, et du bouillon d'un coq noir et vierge ; enfin le septième jour, elle devait couper ses ongles.



Le sort du pain rompu. — Le sorcier-mendiant ayant rendu la moitié du pain, la femme Postard tomba subitement en défaillance, gravement malade. (Page 306.)

Il faut avoir bien soin, disent les rituels de magie, de brûler ou d'enterrer les rognures d'ongles: autrement les sorciers en font des balles avec lesquelles ils tirent sur le bétail. On a trouvé sur certains animaux de semblables balles faites de cheveux et d'ongles. « C'est un grave péché, dit le *Talmud*, de jeter les ongles ; car si une femme enceinte venait à passer dessus, cela pourrait lui occasionner un avortement. »

Nous avons vu plus haut que l'ongle pouvait devenir à volonté un miroir

magique ; pour cela, on n'a qu'à racler l'ongle du pouce droit ou gauche d'un enfant, le frotter d'huile, y mettre du noir de fumée, en prononçant une oraison qui commence ainsi : « Uriel, premier séraphin, etc. » — On prête aussi aux ongles mêlés à un breuvage la vertu d'empoisonner ou d'enivrer : les raclures d'ongle guérissent aussi la fièvre, absorbées dans un verre d'eau, disent encore les sorciers.

14° Charmes par simples paroles. — Un juif nommé Zambarès fit, en prononçant quelques mots, tomber raide mort un taureau aux pieds de saint Sylvestre, du temps de Constantin. Le père Nyder, dominicain, raconte qu'une sorcière, d'un seul mot, fit tourner sens dessus dessous le menton à sa voisine. Aujourd'hui encore, certains versets, prononcés par les sorciers ou sorcières, empêchent de faire le beurre. — On n'a qu'à dire : *Gaber siloc fandu*, pour empêcher de mourir un poulet auquel on aura percé la tête d'un couteau ; et : *Malaton malatas dinor*, pour empêcher un ennemi de tirer droit avec une arme à feu quelconque.

15° Charmes opérés par le souffle. — Les sorciers tuent et endommagent à l'aide de leur souffle et haleine. Ils font avorter par un simple souffle les femmes enceintes. Dans le fameux procès de sorcellerie intenté à Gaufridy, se trouve relaté l'aveu suivant de l'accusé : « J'avoue que le diable me promit que *par la vertu de mon souffle* je rendrais désireuses de moi toutes les filles et femmes dont j'aurais envie, pourvu que ce souffle leur arrivât aux narines, et dès lors je commençai à souffler toutes celles qui me plaisaient... La mère de Madeleine (une de ses victimes) la tenait de si près, que ce fut cause que je soufflai sur sa mère pour qu'elle me l'amenât. »

Je citerai, quand j'en serai à l'article *Sort*, un exemple qui ne laisse rien à désirer sur la vertu magique du souffle chez les sorciers. On rencontre dans plusieurs procès l'ensorcellement par le souffle. Claudine Gaillard, dite la Fribotte, souffla contre Claudine Perrier qu'elle rencontra à l'église d'Ebouchoux. Cette dernière devint aussitôt impotente et mourut de langueur au bout d'un an. Sprenger, au diocèse de Constance, condamna une sorcière qui avait rendu un homme ladre, en lui soufflant dessus.

16° Charmes pour sortir de prison. — Le lendemain du jour où l'on est mis en prison, on avale à jeun, toujours d'après les aveux des sorciers, une croûte de pain, sur laquelle on a écrit : *Senozam, Gogoza, Gober, Dom* ; puis, on dort sur le côté droit : on est sûr de sortir de prison avant trois jours. — Un assassin, François Gaillard de Longchamois, détenu prisonnier à Saint-Claude en l'an 1600, reçut de Claudine Coirières, prisonnière en même temps pour sortilège, une graisse dont elle lui frotta les mains ; aussitôt, il fut enlevé en l'air et passa, sans être nullement blessé, à travers les barreaux d'une fenêtre, et fut transporté ainsi bien loin de la prison par un démon invisible.

17° Charmes composés d'onguents. — Les plus efficaces de ces onguents sont ceux qui sont fabriqués avec de la graisse de pendus, ou celle des petits enfants que le diable fait tuer aux sorciers. A l'exemple précédent peuvent s'ajouter ceux-ci : — D'après les aveux de Gros Jacques et de Francoise Secrétain, dont j'ai déjà parlé, ces misérables possédaient un onguent dont on n'avait qu'à frotter une vache sur le derrière pour la faire mourir. — « En l'an 1564, dit Boguet, un homme d'Orgelet, que je ne nommerai pas, mit la peste en vingt-cinq maisons, en frottant d'une certaine graisse quelques cuillers appartenant aux maîtres de ces maisons ; il fut exécuté à Annecy. » — Jean Humbert, dans son procès rapporté par De Lancre, déclara que le diable au sabbat leur donnait des graisses en les assurant que ceux qu'il en frotteraient, mourraient de langueur. Humbert, en ayant enduit son fouet, fit périr, cinq jours après, les deux chevaux d'un nommé Humblot qu'il haïssait. — Les sorcières devaient s'oindre les cuisses, le ventre et les reins d'un certain onguent avant de se rendre au sabbat.

18° Charmes guérisseurs et préservateurs. — S'il y a des charmes pour donner des maladies aux hommes et aux animaux, il y en a aussi pour les guérir.

Le *Grimoire* dit *du pape Honorius*, donne de nombreuses recettes contre la pleurésie. contre les fièvres, les pertes de sang, le mal de tête. — « J'ai vu une sorcière, dit Boguet, qui guérissait de plusieurs sortes de maladies. Pour un cheval piqué, elle disait certains mots en formes de prières, et plantait en terre un clou, qu'elle ne retirait jamais. » On guérit un cheval encloué, en mettant trois fois les pouces en croix sur son pied, en prononçant le nom du dernier assassin mis à mort, et en récitant certaines prières diaboliques. — Pour guérir du mal caduc, les sorciers se servent de la poudre du crâne d'un larron pendu ; ils se servent aussi de la cervelle d'un chat, de la tête d'un corbeau. — Mais souvent les charmes employés sont moins innocents. Les Druides estimaient que la vie d'un homme ne peut se racheter que par la vie d'un autre homme. Les sorciers sauvèrent ainsi la vie de Mumol, grand-maître de France, en faisant mourir le petit-fils du roi Childebert. Le diable n'abandonne jamais ses droits ; c'est ainsi qu'il exige, pour guérir des suites du maléfice, la mort du sorcier même qui l'a causé. Il obtint ainsi la mort de Jeanne Platet, emprisonnée pour avoir mis les démons au corps de Guillaumette Blondeau. Les parents de Guillaumette ayant poursuivi la sorcière pour qu'elle levât le sortilège jeté sur leur fille, Jeanne Platet y consentit et avoua à la fille qu'il lui suffirait pour cela de faire une neuvaine. Guillaumette fit sa neuvaine ; mais il arriva que, la nuit du dernier jour, la sorcière se suicida en prison et la fille guérit « après avoir jeté par le bas plusieurs petites bêtes en forme de lézards, et par la bouche beaucoup de matière verte. »

Roman Ramirez, brûlé à Tolède en 1600, confessa qu'il avait appris de Satan à guérir plusieurs maladies secrètes, par le moyen d'herbes et de parfums.

Qui ne connaît quelque *rebouteux* ou *rebouteuse*, ayant encore aujourd'hui grande vogue dans nos campagnes ? Sur toutes ces guérisons plus ou moins magiques ou diaboliques, la doctrine de l'Église est formelle : c'est qu'il n'est pas permis de se servir des arts magiques, même pour une bonne fin, et qu'il est illicite d'opposer maléfice à maléfice. C'est ainsi que l'usage des préservatifs contre les maléfices est aussi criminel que l'usage des maléfices mêmes. Saint Grégoire parle d'une fille, qui se fit délivrer d'un démon par un magicien ; cinq ou six autres démons entrèrent aussitôt en elle prendre la place du premier.

Il est arrivé plus d'une fois que le sorcier lui-même devint victime du maléfice qu'il était appelé à guérir. De Lancre en cite un exemple, qui est, dit-il, on ne peut plus véritable. En 1555, un conseiller au parlement de Bordeaux avait une fièvre dont il ne pouvait se délivrer. On lui indique un jeune homme qui le guérira; on convient d'un salaire. Le guérisseur fait des conjurations, trace un cercle et y fait entrer le président. Il lui demande alors s'il n'a pas quelque vieux parent ou ennemi dont il voudrait se défaire; le magistrat répond « qu'il ne désire donner son mal à personne ». Le sorcier insiste, prétend qu'ils sont engagés trop avant pour reculer : « Je n'avais pas le dessein, dit le magistrat, de donner mon mal à personne; mais, puisque vous me forcez à le donner, je ne pourrais en faire présent plus à propos qu'à vous-même, qui savez le guérir. » — A peine eut-il dit ces mots, que le sorcier s'écria qu'il était mort..., ajoutant qu'étant étranger et n'étant venu que pour opérer une cure, on voulût bien lui permettre de mourir dans l'hôtel ; le magistrat, fort étonné, crut qu'il pourrait le guérir en le soignant ; ce qu'il fit, mais en vain ; le sorcier, pris du mal du conseiller, mourut, au grand ébahissement de toute la ville. (De Lancre, *Tableau de l'inconstance des Démons*, p. 353.)

Plus récemment, en 1853, le procès (en cour d'assises) de Claude Feuillet, cultivateur, âgé de cinquante-six ans, démontra l'authenticité des sortilèges. Cet homme, victime d'un sort jeté sur lui, apprit par un autre sorcier que ses malheurs prendraient fin s'il réussissait à dissimuler complètement son sexe. Il s'habilla donc en femme, changea de localité, et, en effet, les maléfices auxquels il était en butte cessèrent d'avoir leur effet contre lui. Mais, à quelque temps de là, Feuillet, se croyant à jamais délivré de l'obsession, se maria; il eut un enfant. Dans la localité nouvelle où il avait établi sa résidence, les maux recommencèrent alors à pleuvoir sur lui. Au lieu de recourir à lE'glise, qui l'aurait victorieusement débarrassé des attaques du diable, il résolut de reprendre ses jupons, de changer encore de ville, en un mot, de dissimuler

de nouveau son sexe; et, comme sa femme et son enfant le gênaient, il les empoisonna. Feuillet fut condamné aux travaux forcés à perpétuité; mais à ce procès furent révélés tous les étranges événements dont cet homme avait été accablé et qui lui avaient fait perdre la tête.

19° CHARMES POUR TARIR LE LAIT CHEZ LA FEMME ET CHEZ LES ANIMAUX. — Les sorciers font tarir le lait aux nourrices à l'aide de certaines poudres qu'ils jettent dans leurs potages. Jeannette Gressor, brûlée à Dôle, avait fait ainsi perdre le lait à Claudine, veuve d'Etienne Goguel, et à Nicole Clauderey, de Mossans. — Claudine Vernier, dite la Montagne, brûlée aussi à Dôle, confessa qu'elle faisait passer le lait des vaches de ses voisins aux mamelles des siennes. Le R. P. Delrio, jésuite, raconte que, du temps qu'il était à Mayence, on brûla à Trèves une sorcière fameuse, laquelle, à l'aide d'une canne qu'elle plantait dans la paroi de sa maison, tirait tout le lait des vaches de ses voisins. Ce sortilège, rapporté par le savant religieux, était, du reste, assez commun et se pratique peut-être encore de nos jours. En tout cas, il est bon de rappeler l'histoire d'une sorcière qui fut brûlée en Autriche au seizième siècle; on l'appelait « la Dentue », à cause d'une énorme dent, beaucoup plus grosse qu'un doigt de la main, qui saillait hideusement en dehors de sa mâchoire. La Dentue avait fait pacte avec un diable, nommé Bargorym, lequel lui donna une branche d'un arbre d'espèce inconnue, épineuse, noueuse et tordue. La sorcière, quand elle voulait se procurer du lait, n'avait qu'à planter la branche diabolique dans le mur de sa chambre. Aussitôt, Bargorym apparaissait, faisant fête à la Dentue, et du lait se mettait à couler de la branche, comme si c'eût été un robinet; pendant ce temps, les vaches du village dépérissaient. — Comme préservatif de ce maléfice, ou contre-charme, on met bouillir dans un pot du lait de la vache tarie, en récitant certaines paroles et en frappant sur le pot avec un bâton. Le diable frappe la sorcière qui a jeté le charme d'autant de coups, jusqu'à ce qu'elle l'ait levé, disent les magiciens.

20° CHARME DIT LE CHEVILLEMENT. — Il consiste à ficher, avec des imprécations, des chevilles de bois ou de métal dans la muraille la plus rapprochée de la victime qu'on veut atteindre par le maléfice. L'effet le plus ordinaire de ce charme est une rétention d'urine. On meurt parfois du chevillement. Pour obvier à ce sortilège, il suffit, selon les grimoires, de cracher dans son soulier droit, avant de le mettre. — Je me borne à rapporter ces maudites choses, je tiens à le rappeler, mon désir étant d'exposer tout ce qui peut venir à l'appui de mes révélations personnelles; mais, bien entendu, le lecteur fera la part de ce qui est vraiment maléfice diabolique et de ce qui n'est que ridicule superstition.

21° PHILTRES. — Les charmes qui portent ce nom sont, la plupart du temps, des breuvages faits pour troubler l'équilibre de l'âme et inspirer

des passions délirantes. Les substances entrant le plus communément dans la confection des philtres sont les suivantes :

— L'Hippomane, excroissance poussant sur la tête des poulains, aphrodisiaque puissant;

— La Verveine, ou plante attractive de Van Helmont, base d'un philtre foudroyant, bien connu des Frères de la Rose + Croix ; la verveine se référait à l'arcane VI de la Doctrine Absolue (l'amoureux du Tarot) ;

— Le sang des Colombes;

— La Cantharide;

— Le Musc, dont il est dit au verset 26 du ch. 83 du Koran : « On leur donnera à boire (dans le Paradis) un vin délicieux, fermé et cacheté de musc. » Il a aussi la vertu de chasser les mauvais et tristes esprits, prétendent les sorciers.

— Un charme aphrodisiaque, en usage chez les Musulmans, se compose ainsi :

Sommités fleuries de stœchas	15	grammes.
Baies de myrthe	25	—
Anis	20	—
Carottes sauvages bien réduites	20	—
Safran en fleurs	15	—
Dattes sèches	50	—
Jaunes d'œufs	4	—
Eau pure de fontaine	500	—
La décoction terminée, ajouter :		
Miel pur	50	—
Sang vif de pigeons.		

Dans quelques-uns des philtres dont la magie donne la recette, il faut sans doute faire la part des excitants naturellement propres à produire le paroxysme de la passion bestiale à laquelle la littérature impie donne le nom d'amour, profanant ainsi ce beau mot; mais la plupart de ces philtres se composaient de substances n'ayant qu'un rapport très éloigné avec de pareils résultats, et n'étaient souvent que des onguents ou pommades qu'il suffisait de respirer pour en ressentir les effets. Tels sont, par exemple, les philtres dont voici la recette :

— Pommade à base de chypre et d'ambre gris, triturés avec la moelle extraite du pied gauche d'un loup.

— Moitié gauche d'un squelette de grenouille, qu'on a obtenu en exposant une grenouille toute vive dans une fourmilière (la moitié droite produit l'effet opposé : elle excite à la haine).

— Une demi-dragme d'organes de lièvre et de foie de colombe mis en poudre dans un mortier, avec les écailles friables du sang qu'on aura pris soin de se tirer en avril, un vendredi, et fait sécher au four dans un petit pot vernissé.

Il ne faut pas oublier que dans la plupart des cas, l'usage du philtre était accompagné de cérémonies sacrilèges et de paroles magiques dépourvues de tout sens raisonnable. On peut dire, sans crainte de se tromper, que le diable n'est pas pour rien dans toutes les recettes récentes si hautement préconisées pour rajeunir la virilité et entretenir le libertinage au delà des bornes fixées par la nature. Aphrodisiaques censément médicaux et philtres magiques, tout cela est également infâme et vient uniquement de l'inspiration de Satan, on peut hardiment l'affirmer.

22° CHARMES PAR LIGATURES. — Ces charmes produisent l'effet opposé à celui des précédents. Ils lient, empêchent ou paralysent la puissance du sens génésique ; aussi les appelle-t-on également charmes d'impuissance. C'était là ce qu'on appelait « nouer l'aiguillette ». D'après Bodin, il y avait plus de cinquante manières de nouer l'aiguillette, et Boguet constate que de son temps, sous le règne de Henri IV, l'usage de ce maléfice était devenu plus commun qu'à aucune autre époque. « La pratique en est aujourd'hui, dit-il, plus connue que jamais, vu que les enfants mêmes se mêlent de nouer l'aiguillette, chose qui mérite un châtiment exemplaire. »

Le rite le plus ordinaire de cette ligature s'accomplissait à l'église, pendant la cérémonie nuptiale. Le sorcier ou maléficier se munissait d'un simple lacet : lorsqu'avait lieu l'échange des anneaux, il faisait à ce lacet un premier nœud ; puis un second, au moment même de la bénédiction nuptiale ; et enfin un troisième, quand les époux se trouvaient sous l'écharpe dont on les couvre. Bien entendu, le sorcier opérait sans être vu.

On comprendra aisément que je n'insiste pas sur un pareil sujet. D'autre part, il est juste de reconnaître que l'usage de ce genre de maléfice est aujourd'hui moins répandu que du temps de Boguet. En tout cas, il est toujours opportun de se souvenir que l'Église réprouve ces pratiques comme ne pouvant être inspirées que de Satan, et d'avoir présentes à la pensée ces réflexions d'un théologien profondément versé dans ces matières, le R. P. Debreyne ; après avoir cité l'opinion du célèbre Paul Zacchias, médecin du pape Innocent X, « qu'il faut rarement croire à ces sortes de maléfices, *bien que parfois ils existent véritablement* », il ajoute :

« Au reste, le démon, malheureusement, n'y perd rien. Il a trouvé moyen de se dédommager amplement, et on sait comment il exploite le mariage à son déplorable et immense profit. Voulez-vous savoir sur quels époux le démon exerce le plus souvent son pouvoir et son infernale malice ? L'ange Raphaël vous l'apprendra par ces paroles adressées au jeune Tobie : « Écoute-moi, et je t'apprendrai quels sont les maléfices que le démon peut « exercer contre toi... Les personnes qui se marient et chassent Dieu de « leur pensée se livrent alors à la débauche comme les bêtes dénuées de « toute intelligence, et le démon règne sur ces époux. » Voilà bien certai-

nement le maléfice le plus terrible et aussi incontestable qu'il est fréquent. Il paraît que le démon a plus d'intérêt aujourd'hui à pousser les hommes aux passions brutales dans l'usage du mariage qu'il ne trouve d'avantages à les en rendre tout à fait incapables. Si maintenant il ne tue pas les maris comme il fit mourir autrefois les sept maris de Sarah, il n'y trouve que mieux son compte par le nombre infini d'âmes qu'il entraîne avec lui dans les éternels abîmes. »

L'infâme pratique du Malthusianisme, ajouterai-je, qui a été tant prônée en ces derniers temps, est aussi une inspiration directe de Satan, et l'on n'est pas étonné de voir des francs-maçons (tels, en France, le FF.·. Talandier, Yves Guyot, etc.) à la tête des apologistes et des propagateurs de ce système criminel, dont le prétendu but est d'empêcher l'accroissement exagéré des populations ; en réalité, c'est la ligature de l'aiguillette, non subie en victime, mais acceptée et érigée en principe pour légitimer en quelque sorte les hontes de la débauche.

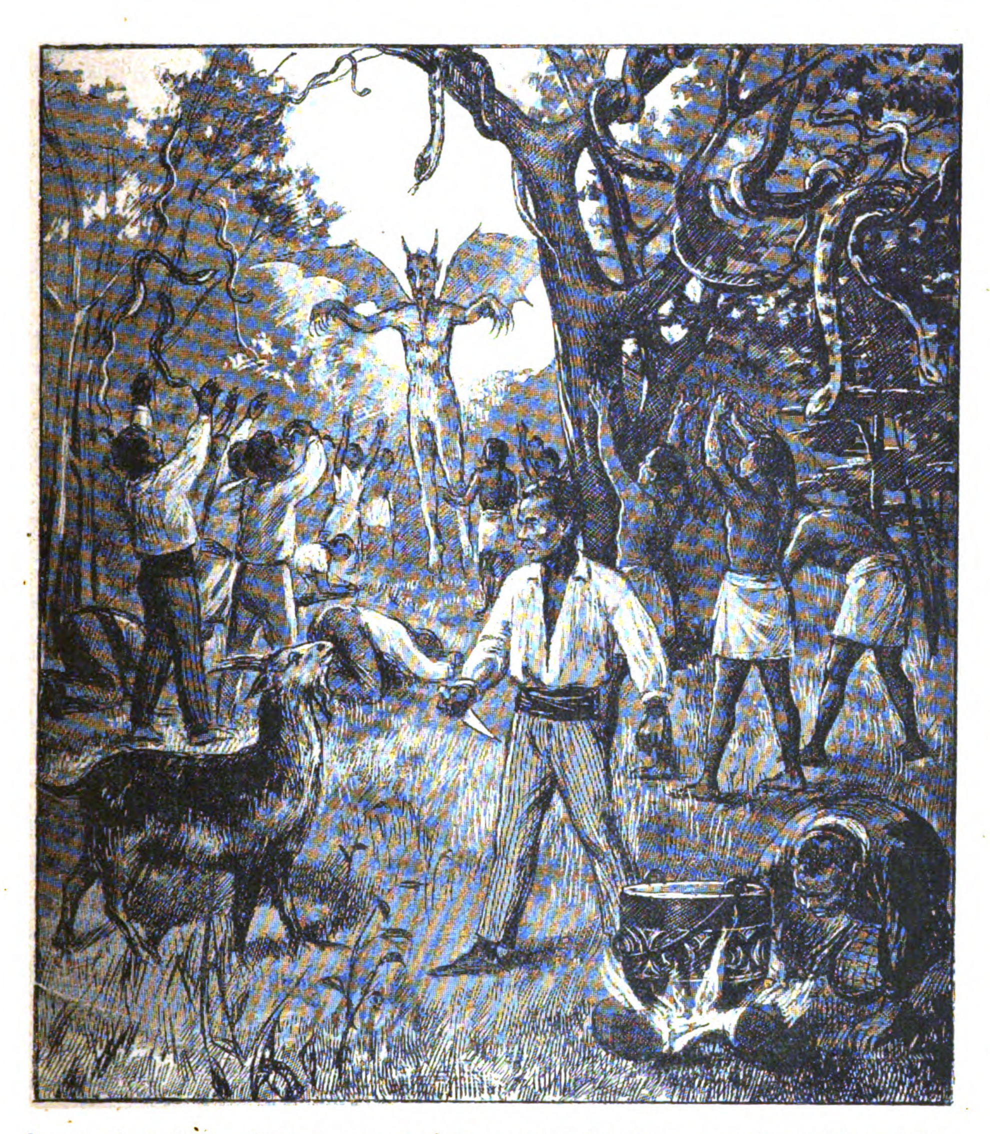
D. — SORTS

Jusqu'ici, j'ai passé en revue les divers moyens employés par les agents de Satan pour nuire autant qu'il est en lui à l'espèce humaine. Il me reste à faire connaître plus spécialement les sortilèges et maléfices dans les effets mêmes qu'ils produisent à l'aide de ces moyens, en d'autres termes, à montrer le magicien ou le sorcier à l'œuvre, appliquant à la destruction de l'homme et de tout ce qui se rapporte à l'homme la puissance de sortilège ou de sorts que Satan lui confère pour le mal et le crime.

Bodin, au 4[e] livre de sa *Démonomanie*, compte quinze crimes principaux imputables aux sorciers :

1° Le crime de lèse-majesté divine ; — 2° le blasphème ; — 3° l'hommage au diable ; — 4° l'abandon au diable des enfants nés ou à naître ; — 5° le sacrifice au diable desdits enfants ; — 6° leur consécration au diable dès le sein de leur mère ; — 7° le serment de propagande satanique ; — 8° le serment prêté au nom du diable et en son honneur ; — 9° l'inceste ; — 10° l'homicide, en vue de se procurer la chair et les organes humains requis pour la confection des charmes ; — 11° l'anthropophagie, coutumière aux pratiquants du sabbat ; — 12° l'usage des poisons et des philtres ; — 13° le sort qui fait périr les bestiaux ; — 14° le sort qui stérilise la terre, suscite la grêle et détruit les moissons ; — 15° le commerce charnel avec les démons et monstres vomis par l'enfer.

A chacun de ces crimes catalogués par Bodin correspond un maléfice particulier dont l'homme est toujours la victime. A vrai dire, mon ouvrage réalise, pour ce siècle-ci, la démonstration, par exemples, de la vérité ce terrible réquisitoire et de la réalité des forfaits qui y sont dénoncés.



Les mystères d'Obi. — C'est, en quelque sorte, le sabbat des nègres, appartenant à la secte des Vaudoux, principalement aux Antilles. (Page 312.)

Aussi n'aurai-je à m'occuper en particulier ici que des maléfices plus spécialement infligés par cette puissance magique, d'autant plus redoutable qu'elle est plus vague et plus mystérieuse, qu'on appelle vulgairement « jeter un sort ». C'est là proprement le métier du « sorcier » ; mais j'aurais fort à faire, si je voulais tracer un tableau complet de cette partie de l'art infernal. Je dois donc me borner aux points essentiels, et, *tout en jetant un coup d'œil sur le passé qui éclaire le présent*, montrer ce qu'est encore de nos jours cette sorcellerie qui a causé et cause encore tant de maux à l'humanité.

Je rapporterai à trois chefs les maléfices exercés par le moyen du sort :

1° Sorts jetés sur les Personnes.
2° Sorts jetés sur les Bestiaux.
3° Infestation des Maisons.

1° SORTS JETÉS SUR LES PERSONNES. — *Procès du mendiant de Monaistère.* On trouvera tout au long les détails de cette affaire dans le livre de Joseph Bizouard, intitulé *Des rapports de l'homme avec le démon.*

En 1619, la veille de la Fête-Dieu, dans les villages de Saint-Palais et Menetou-Sallon, à quatre et cinq lieues de Bourges, passait, dit Chenu, *(Notables questions de droit, 1620)*, un mendiant noir comme un diable, vêtu de toile toute déchirée. En traversant le bourg de Saint-Palais, il trouva la femme de Silvain Lefèvre sur sa porte et lui demanda du pain ; celle-ci lui en coupa un morceau : « Rompez-le, dit le mendiant, je n'en veux que la moitié, et gardez l'autre pour vous, que vous mangerez » ; ce que cette femme fit par simplicité. A l'instant, elle ressentit des douleurs intolérables dans tout son corps, et devint tellement enflée, dit ce magistrat, qu'elle creva et mourut quatre jours après l'événement.

A Menetou, le même mendiant trouve la femme de Pierre Postard assise devant sa porte et allaitant son enfant. Debout à deux pas d'elle, il lui dit : « Donnez-moi du pain. » Cet homme lui inspirant de l'horreur, elle cria à son mari, qui était dans sa maison, d'apporter du pain à ce pauvre ; ce qu'il fit en le remettant à son beau-père qui était dehors, pour le donner au mendiant. « Coupez-le en deux, lui dit celui-ci, je n'en veux que la moitié. » Le père de la femme, qui était un peu sourd, lui demande ce qu'a dit le pauvre. « Il dit que vous le rompiez, qu'il n'en veut que la moitié. Donnez-la lui et retirez-vous. »

Dès qu'elle eut ainsi parlé, rapporte Chenu, ce mendiant lança un regard épouvantable, bâillant incessamment ; ce qui fit que cette femme s'écria : « Mon père, ôtez-vous de là, autrement vous êtes mort ! »

A peine eut-elle dit ces mots, que ce misérable jette sur elle un regard perçant et continue de lui envoyer son souffle ; de sorte qu'elle sentit sortir de sa bouche un air extrêmement froid, qui lui parut avoir une couleur bleue. Les yeux du pauvre étincelaient.

Ressentant aussitôt sur ses joues une sensation pareille à celle de deux soufflets, cette pauvre femme ne put dire que ces mots : « Je suis morte, prenez mon enfant, je ne puis plus me soutenir... »

Le mendiant veut fuir, mais on s'en saisit ; on le conduit devant le juge du fief Pot, et de là en prison.

Interrogé sur son nom, il se nomme Gilbert Fourneau, né à Monaistère en

Bourbonnais. Sur sa manière bizarre de demander du pain, il répond avec beaucoup de sagacité : « c'est qu'on le lui donnait à regret, c'est pour le renouveler plus souvent, etc. » Interrogé pourquoi il ne demande pas pour l'amour de Dieu, il répond par des blasphèmes horribles et dit mille impiétés : « il va avec ceux de sa religion, il n'ira à la messe qu'après les vendanges, il n'a fait aucun mal à cette femme, etc. »

On lui fait des menaces, qu'on feint de vouloir exécuter, s'il ne la guérit. Alors il consent. On amène la femme Postard ; dès qu'il a pris ses mains dans les siennes, elle recouvre sa connaissance, parle et peut s'en retourner à pied ; mais une demi-heure après, elle était retombée dans le même état. On réitère les menaces ; il dit qu'il ne peut rien ; cependant, effrayé, craignant lui-même pour sa vie, il demande du vin blanc, le mêle avec de la suie et du vinaigre, lui en fait boire, et la voici de nouveau guérie.

Pendant que ceci se passait à Menetou, le mari de la première victime fit sa plainte, et le juge se transporta auprès de la femme Lefèvre, qui respirait encore. On constate tout ce qui s'est passé. Un témoin dépose que le pauvre a dit qu'il en devait faire autant à trois femmes le même jour. Le mendiant nie ; « il voyage, dit-il, parce qu'il a l'esprit malade ; mais il n'est pas sorcier, etc... »

Les présomptions étaient fortes ; cependant le juge ne les trouvait pas assez graves pour condamner, mais suffisantes pour ordonner la question.

Bref, le procureur fiscal en appela à la justice de Boisbelle : nouveaux interrogatoires ; on chercha les marques, qu'on eut peine à trouver sur le pauvre, tant il était noir. Il continua ses blasphèmes, et fut condamné à être brûlé le 5 août 1619.

Chenu ajoute que ce jugement peut paraître hardi : « mais les juges, dit-il, eurent la conscience tranquille » ; car ce mendiant, voyant qu'il était inutile de nier, avoua qu'il avait ensorcelé par le souffle et le regard ; qu'il avait appris cela en Savoie ; qu'il avait promis au diable de faire mourir plusieurs personnes pendant deux ans, etc.

Un jésuite, le R. P. Girard, essaya pendant trois heures de le convertir. Le mendiant le rendit comme aveugle en le regardant, et le bon père ne recouvra la vue qu'après de ferventes prières. Son zèle, enfin, fut couronné de succès ; ce misérable fit la confession sincère de ses péchés.

Et l'avocat Bizouard conclut sa narration par une remarque fort sensée et fort juste : « Si ce jugement, dit-il, a paru hardi à Chenu, et on a vu les mêmes scrupules chez Boguet pour d'autres jugements, combien les condamnations où ces deux magistrats ne doutaient pas du crime sont loin de leur mériter les injures que l'incrédulité ignorante a vomies pendant plus de deux siècles contre les juges de leur temps ! »

Il fallait, en effet, que le fait du maléfice diabolique fût bien positivement

établi et avéré, pour que les juges prononçassent la peine de mort. On en trouvera un exemple frappant dans le cas que je vais citer tout à l'heure, celui du berger Hocque.

Que ces sorts jetés sur les personnes soient assez puissants pour donner la mort à ceux qu'ils atteignent, nous en avons une preuve sans réplique dans un des documents les plus curieux et les moins connus qu'offrent les annales du satanisme, document revêtu de l'autorité du pape Clément VI, et qui, mieux que bien des récits, nous montre : d'un côté, la puissance infernale dont jouissent les adeptes de Satan, et, de l'autre, avec quelle sollicitude le chef de l'Eglise poursuivait à la fois l'expiation des crimes commis par les sorciers, et la réparation des maux et désastres matériels mêmes, fruits de leurs sortilèges maudits.

Voici le fait :

Au quatorzième siècle, un certain abbé de Saint-Sevin, en Lavedan, avait fait mourir, par art magique, un grand nombre d'habitants de la vallée d'Aspe, voisine de celle de Lavedan, pour se venger sur eux des courses et ravages qu'ils faisaient dans cette dernière contrée. En punition de ce crime diabolique, la terre, les femmes et les bestiaux de Lavedan avaient été frappés d'un châtiment terrible : pendant six années, ils n'avaient porté aucun fruit. Au bout de ces six années, l'expiation étant jugée suffisante, le pape prononça l'absolution de la terre, des habitants et des bestiaux de Lavedan du péché commis par l'abbé-magicien, et il signa la paix entre les deux vallées ennemies, en en statuant les conditions.

Ce document étant fort rare, il convient de le reproduire in-extenso.

Contrat de la Paix faite entre les vallées d'Aspe et de Lavedan par l'ordre du Pape, qui avoit absous la terre, les habitants et les bestiaux de Lavedan, du péché commis par l'abbé de Saint-Sevin, en faisant mourir par art magique grand nombre d'habitants d'Aspe, pour les courses et ravages qu'ils faisoient en Lavedan ; en punition duquel péché, la terre, ni les femmes, ni les bestiaux de Lavedan n'avoient porté aucun fruit durant six années.

Du premier juin 1348

Traduit de l'original qui est en langage Béarnois (1).

Soit chose connue à tous, que comme la terre de Lavedan, d'Arreaigues, eût demeuré six ans sans porter de fruit, ni femme enfant, ni vache veau, ni jument poulain, ni bétail d'aucun poil : à raison de ce que le petit Abbé de Saint-Sevin auroit fait périr les gens d'Aspe, qui avoient fait et faisoient des courses et des ravages en Lavedan, après avoir lu sur un sureau un livre qu'il avoit tiré par art diabolique de Salomon ; à cause de quoi les gens du

(1) Cette pièce se trouve dans un ouvrage extrêmement rare qu'un de mes abonnés a bien voulu me communiquer : *Essai sur la minéralogie des Monts-Pyrénées*, par M. l'abbé P***, grand volume in-4°, publié à Paris par la librairie Didot jeune, quai des Augustins, en 1784, imprimé sous le privilège de l'Académie royale des sciences, à la suite d'un rapport favorable de Lavoisier.



Lavedan furent conseillés d'envoyer deux prud'hommes d'entre eux vers le Saint-Père, à Rome, pour demander absolution de ce péché, ce qui leur fut octroyé, en observant les choses par lui ordonnées, et ci-dessous déclarées, ainsi qu'il les écrivit par lettres qu'il envoya : savoir, une à l'Évêque de Lescar, une autre à l'Évêque de Tarbes, une autre au Sénéchal de Béarn, et une autre au Sénéchal de Bigorre, tendantes aux fins, qu'en ensuivant les pénitences et amendes par lui imposées, ils fissent la paix entre les deux montagnes ; et pour cet effet appelassent dix prud'hommes d'Aspe, et autant de Lavedan, et fissent rédiger cela par écrit : et moyennant ce, absoudre les terres, gens, bestiaux et autres choses de Lavedan, et accordèrent comme s'ensuit. Et tout premièrement paix soit entre parties à jamais, et que celui qui la rompra ait la malédiction du Saint-Père, et paie deux cents marcs d'argent, cent marcs aux endommagés, les autres cent au Seigneur de la terre, d'où les endommagés seront ; et qu'ensuite ceux de Lavedan envoyeront dix hommes de sainte vie vers Monseigneur Saint Jacques en Galice, qu'ils fassent chanter quatre Messes d'Évêques, et dix Messes d'Abbés avec crosses, et cent Messes à Prêtres ou Frères ; et que ceux de Lavedan fassent à jamais les réparations ci-dessous écrites, et paient au messager d'Aspe, le jour et fête de saint Michel de Septembre, dans l'église de Saint-Sevin, ou en celle d'Odot, avant que l'étoile paroisse, les sommes sous-écrites : c'est à savoir, Baich-Soriguere et Ossen, vingt-deux deniers morlaas ; Segur, vingt-deux deniers morlaas ; Donaxs, vingt-deux deniers morlaas ; Veguer, vingt-deux deniers morlaas ; Dagos, vingt-deux deniers morlaas ; Larivière et Ost, six deniers et maille morlaas ; Haisacq, dix deniers morlaas ; Busos, six deniers et maille morlaas ; Odot, quatorze deniers morlaas ; Solon, douze deniers et maille morlaas ; Saint-Sevin, deux sols sept deniers morlaas ; Assises-Devant, deux sols neuf deniers morlaas ; Aas, deux sols et maille morlaas ; Us, six deniers et maille morlaas ; Morlanne, vingt-deux deniers morlaas ; Cauterès, neuf blancs morlaas ; Golagagos, dix-huit deniers et maille morlaas ; Poy, vingt-deux deniers morlaas ; Marsos, deux sols quatre deniers morlaas ; Arrens, deux sols morlaas ; Lessales, dix-huit deniers morlaas ; d'Oges, Aucun et Argelès, douze deniers morlaas ; Serra, dix deniers morlaas ; et s'ils ne paient ledit jour de saint Michel de Septembre, ou après, lorsque le messager d'Aspe viendra, chacun lieu et village qui auront payé accompagneront ledit messager, et se mettront devant lui, pour pignorer ceux qui n'auront point payé ; et ceux qui ne voudront suivre, paieront audit messager d'Aspe soixante-six sols morlaas de peine encourue, lequel messager d'Aspe marchera à l'effet de la levée et recouvrement desdites sommes, auparavant que l'étoile paroisse, et chacun lui paiera quatre deniers morlaas pour chacun jour, et autres quatre deniers pour chacune nuit, et que le pasteur se mettra devant le messager d'Aspe ; et si le messager d'Aspe tardoit, trois, cinq, dix, vingt, trente ans à demander ce-dessus, ou que ceux de Lavedan ne le voulussent payer, sous pretexte de quelque discorde ou noise, ils seront tenus de payer pour tout le temps qu'ils seront en retardement ; et s'ils tardoient trente-un ans, et que pendant ce temps on ne leur eût fait demander, ils ne seront point tenus de payer les arrérages des années dont ils seront en retardement, mais paieront annuellement, à l'avenir, pour tout temps, ainsi que dessus est dit et déclaré ; et tant pour les peines susdites que pour le principal, ils seront

pignorés, saisis et incantés en toutes les terres et seigneuries, qu'ils seront appréhendés et trouvés. Ceci fut fait à Bédous, le premier Juin 1348 ; témoins furent de ce, Transilot de Lassalle, Peyroulau de Gabe, de Bédous. Et ceci a été extrait lettre à lettre du livre Censier, et fut corrigé par Guicharnaud, Recteur d'Accous, et moi Benoît de Lacaussade, en fis l'extrait dudit Censier, et l'écrivis de Mandement de Messire Pées de Lacaussade, mon père, et de Messire Guicharnaud de Tarras, et lesdits de Lavédan et d'Aspe jurèrent sur les quatre saints Évangiles de Dieu, qu'ils tiendront et accompliront tout ce dessus, à peine d'encourir les susdites peines ; et moi Bertrand de Lassale, notaire d'Aspe, qui au rapport des susdits Prêtres, ai fait la présente carte, lesquels jurèrent n'y avoir rien ajouté ni diminué, et me fut mandé que dores-navant j'en baillasse copie à tous les hommes d'Aspe, ainsi signé, de Lassale, notaire. Extrait d'un vieux instrument en parchemin, qui est au pouvoir des Jurats d'Accous, Capdeuil d'Aspe et Garde-Chartres d'icelle, en tant qu'il touche au public de tout le corps de la vallée d'Aspe, par moi Bernard de Sallefranque, Abbé de Borce, notaire, sous-fermier de la Notarie du Vic-Dessus d'Aspe, le quatrième jour du mois de Juillet, l'an 1586, ainsi que de mot à mot je l'ai trouvé audit instrument en parchemin ; l'ai corrigé et collationné, et signé de mon seing accoutumé, afin qu'au temps à venir foi et croyance soit ajoutée, comme si c'étoit l'instrument vieux en parchemin. *Signé*, de Sallefranque, notaire.

Collationné par extrait, sur l'ouvrage intitulé *lous Priviledges, Franquises, etc.*, imprimé à Pau en 1694, par Dupoux, par nous, conseiller, secrétaire du Roi, Maison, Couronne de France et de ses Finances, en la Chancellerie près le Parlement de Navarre. *Signé*, Laussat.

(Ce titre, confirmé par Louis XIII, se trouve dénombré dans l'article quarante-quatrième de la déclaration générale des biens, droits et privilèges des habitants de la vallée d'Aspe, Pyrénées.)

Qu'il se passe au dix-neuvième siècle des faits analogues, on n'en saurait douter. Je pourrais en citer plusieurs ; contentons-nous d'un fait que recommandent à l'attention l'étrangeté des phénomènes, leur persistance pendant une durée de six mois, et l'immense notoriété dont il jouit. M. de Mirville l'a rapporté ; je dois le relater à mon tour, et l'on verra bien ainsi ce que valent les dénégations des sceptiques.

C'était entre 1827 et 1830, dans un village du département du Finistère. Un paysan assez à son aise, mais fort ambitieux, découvrit, dans quelque vieux livre de sorcellerie, qu'à l'aide de certains moyens, de certaines observations, on pouvait se procurer de l'argent. Il fit les simagrées voulues, et l'argent arriva ; mais à l'instant même, sa femme, qui n'avait pas pris part à ce marché, reçut, par voie de révélation, l'avis, qu'en punition de ce méfait toute la famille allait être frappée, qu'elle ne pourrait pendant six mois faire aucun usage des biens qui lui appartenaient, que la maison resterait ouverte à tous venants, *que son domaine ne serait ni cultivé, ni récolté*, et enfin que le père, la mère et les enfants deviendraient muets et seraient pour tout le pays un objet d'horreur.

Cette pauvre femme, terrifiée, courut chez son curé et demanda à être entendue en confession. Le curé l'entendit, lui donna l'absolution ; mais aussitôt elle devint muette. Rentrée chez elle, elle trouva toute sa famille frappée du même mutisme. Son mari et ses enfants roulaient des yeux hagards, criant, vociférant et se cachant au moindre bruit dans quelque coin obscur de la maison. Les choses durèrent ainsi pendant six mois, la maison ouverte à tous venants, les terres abandonnées, etc. Les témoins de ce fait prodigieux (qui se rapproche singulièrement de celui que nous venons de voir dans le document de 1348) sont, d'abord, toute la population du lieu, les autorités civiles et militaires, le clergé, les journaux du temps, nombre d'étrangers et particulièrement d'Anglais venus tout exprès de Jersey pour le voir, etc.

Quant aux maléfices exercés sur les personnes, ne les retrouve-t-on pas, avec tous leurs caractères diaboliques, dans maints phénomènes du prétendu magnétisme et du spiritisme des Vocates Procédants ?

Cahagnet, dans sa *Magie magnétique*, raconte le fait suivant :

Une femme vint consulter Adèle (sa somnambule), accompagnée d'un sieur Médard, de Saint-Gratien ; elle éprouvait une maladie de langueur. Adèle lui dit que son ennemie est une parente avec laquelle elle s'est souvent disputée : « Elle agit, tandis que vous n'agissez pas. Chaque fois qu'elle passe devant votre porte, elle vous envoie un mauvais fluide en vous montrant le poing. » — Cette femme affirme qu'on ne lui a jamais jeté de fluide et regarde naïvement ses habits. — « Ce qu'elle vous a envoyé est invisible, dit la lucide, et votre ami vous en débarrassera. » — Le sieur Médard, peu habile à magnétiser, fut instruit par Adèle, et à mesure que la maléficiée guérissait, on voyait son envoûteuse tomber peu à peu dans le marasme. Cette femme, alors bien guérie, ayant été atteinte d'une maladie aiguë, son envoûteuse, qui ne connaissait nullement le magnétisme, continua, par un ressentiment aveugle, de diriger sur elle, qui ne pouvait plus se défendre, son fluide malfaisant, de sorte que celle-ci succomba et l'envoûteuse récupéra la santé.

Le même Cahagnet nous raconte qu'il fut lui-même la victime d'un sortilège, ressemblant fort à l'envoûtement.

« On peut, dit-il, renverser un sujet, le faire agir comme on le désire ; on peut l'attirer à soi, lui imprimer des marques sur le corps, lui donner à distance des coups de bâton ou des soufflets... Si l'on étudie ce que l'on peut faire en ce genre, on voit se rétablir une à une les croyances *réputées ridicules* des paysans concernant les sorciers. Les personnes assez avancées dans cette science poussent la prudence jusqu'à ne point laisser à la disposition de leurs ennemis des pains à cacheter enduits de leur salive... La justice n'a-t-elle pas saisi au domicile de certaines somnambules certains

préparatifs qui ont fait présumer qu'elles agissaient par correspondance sur quelques victimes?... Un coiffeur, rue Saint-Honoré, était connu pour obséder occultement les femmes. Quand il n'avait pas réussi, il allait jusqu'à les frapper à distance; les malheureuses se levaient toutes noires de coups et les jambes ensanglantées par ses égratignures. »

On trouvera dans le *Journal du Magnétisme*, n° du 23 août 1849, le récit, trop long pour être inséré ici, d'une longue obsession magnétique, examinée par les membres de l'*Athénée* de Lyon, dont le rapport, adressé à Du Potet, attribue à la magnétisation tous les symptômes du maléfice diabolique. Le célèbre magnétiseur ordonna, pour la guérison du patient, des passes magnétiques, qui furent sans succès.

On connaît les terribles phénomènes produits par l'agent occulte des nègres Vaudoux, nommé par eux *Mandigoës-Obi*, qui, sous forme d'épidémie périodique, décime les populations de Saint-Domingue et d'autres îles des Antilles. D'après l'abbé Bertrand, cette secte meurtrière est une espèce de confrérie pratiquant un culte satanique originaire d'Afrique. Ce culte offre de grandes analogies avec celui des sorciers au sabbat. « La scène, dit M. de Mirville, se passe au fond le plus impénétrable de la forêt, sur la plus ardue des montagnes, sur le bord des volcans ou dans les marais pestiférés. L'appel nominal des fidèles, la constatation de la présence de l'*Obi*, l'apport du sistre et de la chaudière, l'égorgement d'une chèvre qui doit s'offrir d'elle-même à son bourreau et mourir sans pousser un seul cri, la danse orgiastique, l'agenouillement devant des serpents, des hurlements épouvantables, des actes d'une infamie révoltante, et trop souvent, dit-on, l'immolation d'un enfant, voilà tout le programme de la fête mystérieuse, pendant laquelle on inscrit tous les noms désignés à la vengeance. »

Un européen habitant la Jamaïque, M. Lond, dans la *Bibliothèque Britannique* (tome IX), fait le récit suivant :

« Il n'y a que les noirs nés en Afrique qui connaissent les pratiques d'*Obi*. Tous les nègres, soit africains, soit créoles, ont la foi aux sorciers. C'est à eux qu'ils ont recours dans toutes les occasions importantes. Ces magiciens vendent à différents prix des préparations enchantées. Le nègre le plus hardi tremble devant le paquet de haillons et les coquilles d'œuf que le sectateur d'Obi a suspendus à une branche d'arbre pour écarter les maraudeurs. Lorsqu'un nègre se persuade qu'Obi le cherche, il se regarde comme perdu : il n'a de ressource alors que dans l'art d'un sorcier plus habile que celui qui le poursuit.

« Les composants ordinaires des préparations d'*Obeah* sont du sang, des plumes, des becs de perroquet, des dents de chien ou d'alligator, des bouteilles cassées, de la terre de tombeaux, du rhum, et des coquilles d'œuf.

« Nous tenons les faits suivants d'un planteur de la Jamaïque, d'une véracité reconnue.



Les maisons hantées. — Les manifestations extraordinaires, qui eurent lieu en 1851 au presbytère de Cideville (Seine-Inférieure), appartiennent à la catégorie des faits acquis et indiscutables. (Page 318.)

« En 1755, à son retour à la Jamaïque, il trouva qu'il avait péri un grand nombre de ses nègres pendant son absence, et que, parmi ceux qui lui restaient, plusieurs étaient singulièrement affaiblis. La mortalité continua après son arrivée pendant une année entière, malgré toutes les ressources de la médecine. Le propriétaire soupçonnait beaucoup les praticiens d'Obi; mais les malades s'obstinaient toujours à nier d'avoir eu aucune connaissance de pareilles pratiques. Enfin, une négresse, qui était malade, vint dire

à son maître que, sentant qu'elle n'avait pas longtemps à vivre, elle se croyait obligée de lui confier la cause de sa maladie, espérant que cet aveu mettrait fin aux ravages de l'épidémie parmi ses compatriotes. Elle raconta alors que sa belle-mère, née parmi les Papaws, femme d'environ quatre-vingts ans, mais encore active et vigoureuse, avait lâché Obi sur elle, comme elle l'avait fait sur beaucoup d'autres, et qu'elle pratiquait depuis plusieurs années les maléfices de l'Obeah.

« Dès que le bruit de l'accusation se répandit parmi les nègres, ils accoururent en foule pour l'appuyer de leur témoignage. Le propriétaire se rendit alors à l'habitation de cette vieille, en se faisant suivre de six domestiques blancs. Ils forcèrent la porte de sa cabane, dont le toit, dans sa partie intérieure, et toutes les crevasses des murs, étaient garnis d'instruments de sorcellerie, guenilles, plumes, os de chat, etc. Ils trouvèrent, en outre, dessous son lit, une jarre de terre qui contenait un grand nombre de boules d'argile de diverses grosseurs, blanchies en dehors, et dans lesquelles elle avait fait entrer des cheveux, des lambeaux de toile et des plumes. Quelques-unes étaient entourées du crâne d'un chat, ou portaient des griffes et des dents du même animal, des dents de chien ou d'homme, des grains de verre de diverses couleurs. Il y avait aussi un grand nombre de coquilles d'œufs, pleines d'une substance visqueuse qu'on négligea d'examiner, et divers sachets pleins de différentes choses. On abattit la cabane, et on la réduisit en cendres avec tous les instruments des maléfices. Quant à la vieille, le propriétaire ne voulut pas la mettre en jugement, parce que, selon la loi, elle aurait été condamnée à mort. Il en fit cadeau à des Espagnols qui partaient pour Cuba. Depuis ce moment, tous les nègres de la plantation reprirent courage, et l'épidémie s'arrêta. »

La secte des Vaudoux n'est point encore éteinte aujourd'hui. Certains auteurs prétendent même que, depuis la fameuse révolution de Saint-Domingue, qui fut indubitablement son œuvre, cette sorte de franc-maçonnerie a pris une nouvelle extension.

2° Sorts jetés sur les Bestiaux. — Entre 1687 et 1691, plusieurs bergers ayant été condamnés à mort par le bailli de Pacy, en Brie, pour maléfices jetés sur les bestiaux, le Parlement de Paris, jugeant les preuves insuffisantes, avait cru devoir casser le verdict du bailli et substituer les galères à la peine de mort. La question était de savoir si les ravages commis étaient dus à des opérations diaboliques ou à des moyens naturels. Parmi les condamnés de la Haute-Justice de Pacy, s'en trouvait un, Pierre Hocque, qui n'avait été condamné qu'à neuf ans de galères pour avoir fait mourir grand nombre de bestiaux par des *gogues* (1). Le Parlement avait confirmé cet arrêt.

(1) On appelle *gogues* des charmes composés de sang, de fiente d'animaux, d'eau bénite, de pain bénit, de morceaux d'hosties consacrées, de couleuvres et de crapauds, dont la vertu était renouvelée par des aspersions de vinaigre.



La justice avait pensé d'abord que cette mortalité avait été causée par des poisons naturels. Mais on découvrit bientôt de nouveaux crimes. Malgré l'arrestation du berger, les bestiaux du sieur Visier, à qui Hocque en voulait spécialement, continuaient de périr ; d'où le soupçon très légitime qu'on s'était trompé. Visier, convaincu qu'il y avait maléfice diabolique et désirant éclairer la justice, se servit, à cet effet, d'un nommé Béatrix, compagnon de chaîne de Pierre Hocque, pour qu'il engageât celui-ci à faire cesser une mortalité si ruineuse. Béatrix, vivant familièrement avec le berger, s'en chargea volontiers dans l'espoir d'une récompense, et, dans les épanchements causés par le vice, obtint du condamné un aveu complet. Pierre lui confia qu'il se servait d'une charge d'empoisonnement magique, appelée les *neuf conjurements*, laquelle subsistait encore, et se composait de sang, de fiente d'animaux, d'eau bénite, de pain bénit de cinq paroisses, notamment de celle où est le troupeau qu'on veut maléficier, d'un morceau de la sainte hostie, que ces misérables retiennent lors de la communion, de crapauds, de couleuvres, etc., mis dans un pot de terre neuf, acheté sans marchander ; ils y mettent plusieurs billets sur lesquels ils écrivent avec le sang des animaux, mêlé d'eau bénite, les paroles de la consécration, etc. On enterre ce pot sur le chemin où passent les bestiaux, sous le seuil des étables, etc. On renouvelle sa vertu en l'aspergeant de temps en temps de vinaigre.

Béatrix lui fit observer qu'étant condamné, il n'avait nul profit à espérer de cette charge, qu'il fallait la lever. Hocque répondit que, n'étant pas libre, il ne le pouvait, mais qu'il avait un ami, Louis Couasnon, dit Bras-de-Fer, qui demeurait à Courtois, près de Sens, qui le pouvait très bien. Béatrix se fit dicter une lettre à l'adresse de Nicolas Hocque, par laquelle il le chargeait de se transporter chez Bras-de-Fer (sans dire qui avait fait cette charge) et de le prier de la lever.

A peine les fumées du vin étaient-elles dissipées, que Pierre Hocque, réfléchissant à ce qu'il avait fait, commence à se tourmenter et à pousser des hurlements, disant qu'il allait mourir lui-même, à l'instant où Bras-de-Fer lèverait la charge ; dans son désespoir, il se jette sur Béatrix pour l'étrangler. Les autres forçats, frappés de sa douleur, veulent exterminer Béatrix, qui n'aurait pu éviter la mort, si le commandant de la Tournelle, avec ses gardes, ne l'eussent délivré.

Bras-de-Fer va remplir son mandat à Pacy ; il entre dans les écuries, fait des cérémonies impies, sacrilèges, exécrables, qu'on ne saurait rapporter ici. Simulant l'homme de bien, il recommande à Visier de faire dire « une messe à Saint-Cartos » ; ce que celui-ci fit innocemment, ignorant que ce fût le crapaud dont le venin sert dans les empoisonnements. Bras-de-Fer s'enferme dans les écuries avec Etienne Hocque et en bouche toutes les ouvertures avec de la paille, ainsi que le tout est exposé dans les dépositions, confronta-



tions et recolements des accusés ; alors, un esprit lui fait connaître l'endroit où est déposé le sort ; et au moment où il le jette au feu, il lui est aussi révélé que Pierre Hocque en est l'auteur et qu'il expire au même instant à Paris dans sa prison.

En effet, à la même heure où Bras-de-Fer levait la charge sur les chevaux et les vaches, Pierre Hocque mourait dans des convulsions étranges, comme un possédé, sans vouloir se confesser. Bras-de-Fer refusa de lever le sort sur les moutons, parce qu'il lui fut révélé que les enfants de Hocque en étaient les auteurs et qu'il ne voulait pas les faire mourir comme leur père.

Ce fait donna lieu à un second procès. Décrétés et arrêtés, les enfants Hocque et leurs complices furent trouvés saisis de caractères et manuscrits pour composer des charges, et Bras-de-Fer fut reconnu chef de la cabale des bergers. Par sentence du 23 janvier 1688, ce dernier, E. Jardin et le Petit-Pierre furent condamnés à être pendus et brûlés, les deux fils et la fille de Hocque à un bannissement perpétuel. Mais cette sentence fut infirmée, et, par arrêt de la Cour du 12 mars, les trois premiers furent seulement condamnés aux galères à perpétuité, et les enfants de Pierre Hocque bannis pour neuf ans.

Cet arrêt excita la haine des condamnés.

Pendant le cours du procès qui dura huit mois, il ne périt plus de bestiaux ; mais dès que les enfants Hocque furent sortis de prison, au lieu de se soumettre au bannissement, ils se rendirent à Chevri, près de Pacy, chez des parents, arrosèrent la charge de vinaigre, et cette même nuit la mortalité recommença ; il mourut huit moutons. Le sieur Visier envoya ses bestiaux chez son beau-père, elle cessa ; il en prit à moitié d'un sieur Bourdin ; dès que les enfants Hocque le surent, ils périrent.

Cette récidive donna lieu à un troisième procès. Réintégrés en prison par sentence du 31 octobre 1689, ils furent condamnés à mort. Sur l'appel, la Cour infirma la sentence, et condamna les frères Hocque aux galères et leur sœur à un bannissement perpétuel. Cette clémence endurcit la nombreuse cabale des bergers qui continuèrent leurs maléfices contre Visier, lequel fut complètement ruiné.

Plusieurs bergers furent incarcérés ; on les trouva saisis de livres détestables. Confrontés et interrogés, ils avouèrent les faits. Visier seul avait perdu pour plus de 8.000 livres de bestiaux ; le fermier des Chartreux, en trois ou quatre ans, pour plus de 15.000 livres (somme énorme à une époque où un excellent cheval ne valait pas plus de 100 francs).

L'infamie va plus loin : de pauvres veuves sans défense ont été obligées de s'abandonner à leurs bergers qui les menaçaient de faire périr leurs troupeaux. Ils font des conjurations pour contraindre des femmes et des filles, et *encheniller* (c'est leur terme) ou faire mourir de langueur ceux qui leur

déplaisent. — Tout ce qui vient d'être exposé est connu, prouvé, avoué, et résulte des confrontations, récolements, etc. Le P. Le Brun (*Histoire des pratiques superstitieuses*, tome IV) publie plusieurs factums, tant des parties que du procureur de la Châtellenie, faits en vue de décider la Cour du Parlement de Paris à condamner l'infernale ligue des bergers du Berry à la peine du feu ou d'un bannissement à perpétuité (1).

Le même P. Le Brun raconte un fait qui eut lieu vers le même temps et « donna un grand branle au jugement contre ces bergers, outre l'ordre précis de Sa Majesté d'en faire justice. »

Le Président N*** étant à sa terre de M..., quand il était intendant de la généralité d'Orléans, vit, le lendemain des fêtes de la Pentecôte, dans la longue avenue qui mène au village, un homme marchant sur ses mains et ses genoux, les pieds levés en l'air. Celui-ci, qui était un des notables de l'endroit, lui exposa qu'un tisserand du village l'avait réduit dans ce pitoyable état, pour avoir refusé de lui prêter dix pistoles. Huit mois après, le maléficié, ayant vendu des bestiaux, lui porta les dix pistoles, en le priant de le guérir ; ce que fit le tisserand en lui donnant simplement un coup sur l'épaule, mais avec recommandation de n'en rien dire, notamment au curé. Le même jour, l'homme guéri étant allé à la messe, le curé le voyant guéri l'aborda, et lui, dans sa joie, sans penser à rien, lui conte tout. En s'en retournant, il trouva le tisserand qui lui dit : « Tu ne m'as pas tenu parole, tu t'en repentiras. » Dès la nuit suivante, ses jambes redevinrent sèches comme auparavant. L'intendant envoya deux hocquetons chercher le tisserand, et le menaça rudement de le faire punir s'il ne guérissait cet homme. Le tisserand, ainsi pressé, ne fit que se tourner, prononça quelques paroles, et à l'instant même les jambes desséchées du malade « regrossirent », et il fut guéri.

3° INFESTATION DE MAISONS. — *Le Presbytère de Cideville.* Le procès qui se déroula au sujet de l'affaire de Cideville devant la Justice de paix de Yerville (Seine-inférieure), au commencement de l'année 1851, a eu trop de retentissement pour que je ne le résume pas ici. Je m'appuierai surtout, dans ce résumé, sur le récit de M. de Mirville, témoin oculaire des faits, et dont la véracité est au-dessus de tout soupçon (2). Il tenait, du reste, à la disposition du public chez son éditeur Vrayet de Surcy, rue de Sèvres, n° 2, les dépositions officielles des témoins, dont il faisait partie.

Vers les premiers jours du mois de mars 1849, M. le curé de Cideville

(1) Ces faits sont rapportés par l'avocat Bizouard : *Des rapports de l'homme avec le démon*, tome II, pages 351-359.

(2) « Il n'y a pas un mot, dit M. de Mirville, dans le récit suivant, qui n'ait été solennellement prononcé à l'audience par un des vingt témoins assignés, ou qu'on ne soit prêt à affirmer aujourd'hui devant témoins. »



avait rencontré chez un de ses paroissiens malades un individu, nommé G***, célèbre dans tout le pays par sa réputation de guérisseur occulte et de docteur-ès-sorcelleries. Un malade s'étant assez mal trouvé du traitement mystérieux (il en était mort), le curé avait cru devoir formuler un blâme énergique et renvoyer le guérisseur. Mais celui-ci, n'en continuant pas moins son métier, se vit un jour appréhendé au corps et condamné à une ou deux années de prison. Furieux de cet arrêt, le sorcier jura de se venger du curé, qu'il accusait de sa mésaventure.

L'heure de la vengeance arrivée, le berger Thorel, disciple et ami de G***, fait entendre à son tour que M. le curé pourra bien s'en repentir, et qu'il se fera, lui Thorel, l'exécuteur des menaces de son maître.

Deux enfants, l'un de douze ans, l'autre de quatorze, se destinant à entrer au séminaire, sont élevés au presbytère de Cideville ; ils vont servir tout d'abord d'instruments à la vengeance de Thorel. On voit, à une vente publique, le berger s'approcher du plus jeune des enfants, et peu d'heures après, les phénomènes mystérieux apparaissaient.

Aussitôt après la rentrée de cet enfant, une espèce de trombe ou bourrasque violente vient s'abattre sur le malheureux presbytère ; puis, à la suite de cette bourrasque, des coups semblables à des coups de marteau ne cessent de se faire entendre dans toutes les parties de la maison, sous les planchers, sur les plafonds, sous les lambris. Ces coups sont souvent d'une force à ébranler la maison, à la faire tomber en *démence* (ruine), ainsi que le prophétise le berger lui-même. On peut les entendre à deux kilomètres de distance. Cent cinquante personnes de Cideville explorent la maison, sans pouvoir en découvrir la cause.

Ce n'est pas tout. Les carreaux se brisent et tombent en tout sens, les objets s'agitent, les tables se culbutent ou se promènent, les chaises se groupent et restent suspendues dans les airs, les chiens sont jetés à croix ou pile au plafond, les couteaux, les brosses, les bréviaires s'envolent par une fenêtre et rentrent par la fenêtre opposée, les pelles et les pincettes quittent le foyer et s'avancent toutes seules dans le salon, les fers à repasser qui sont devant la cheminée reculent, et le feu les poursuit jusqu'au milieu du plancher ; des marteaux volent en l'air avec force et se déposent avec la lenteur et la légèreté d'une plume sur le parquet ; d'énormes pupitres s'entrechoquent et se brisent ; un d'entre eux, chargé de livres, arrive violemment et horizontalement jusqu'au front d'un témoin honorable, M. R. de Saint-V***, puis, sans le toucher, tombe perpendiculairement à ses pieds.

Madame de Saint-V***, témoin de vingt expériences analogues, se sent un jour tirée par la pointe de sa mante, sans apercevoir la main invisible qui la tire ; le maire du village reçoit à son tour un coup violent sur la cuisse, et au cri que cette violence lui arrache, un être invisible répond par une caresse qui lui enlève toute douleur.



Un autre témoin, venu à Cideville à l'improviste, passe une nuit dans la chambre des enfants, interroge le bruit mystérieux en imposant ces conditions au dialogue : un coup, par exemple, voudra dire oui ; deux coups voudront dire non ; puis, le nombre des coups signifiera le nombre des lettres, etc. Tout cela se frappe avec tant de justesse et de rapidité, que le témoin se voit obligé lui-même de conjurer l'agent mystérieux d'y apporter plus de lenteur, afin qu'il puisse vérifier tous ses dires, qui se trouvent enfin de la plus complète exactitude.

Cet ingénieux témoin, qui inventait ainsi ce procédé de dialogue avec les esprits, calqué peu de mois après dans toute l'Amérique et bientôt dans toute l'Europe, était M. de Mirville lui-même.

Un prêtre, un vicaire de Saint-Roch de Paris, M. l'abbé L***, par hasard de passage à Yvetot, se transporte à Cideville, et voici qu'aux mêmes questions posées par son frère, entièrement inconnu comme lui dans le pays, les réponses arrivent avec la même rapidité, la même exactitude. Les mêmes phénomènes se reproduisent dans les réponses faites à deux propriétaires, MM. de V***, venus d'Eu tout exprès, et au docteur M***, de Bacqueville.

En même temps, le malheureux enfant qui avait été touché par le berger est en proie à des phénomènes non moins étonnants. Il manifeste tous les symptômes du cauchemar diabolique : envahissement du système nerveux, poids insolite sur ses épaules, compression de la poitrine, etc. De plus, il voit toujours derrière lui l'*ombre* d'un homme en blouse, qu'il dit ne pas connaître jusqu'au jour où, confronté avec Thorel, il s'écrie : « Voilà l'homme ! » Au moment où l'enfant accuse la présence du fantôme, un des ecclésiastiques présents affirme avoir aperçu distinctement derrière lui une sorte de colonne grisâtre ou de vapeur.

Bientôt, l'état nerveux de l'enfant s'aggrave. Il tombe en convulsions, puis dans une sorte de syncope extatique qui fait croire à sa mort ; les assistants se mettent en prières, et, au bout de plusieurs heures, l'enfant revient à lui.

Un autre jour, il dit voir une *main noire* descendre par la cheminée, et s'écrie qu'elle lui donne un soufflet. Personne ne voit la main ; mais on entend le bruit du soufflet, on voit la joue devenir et rester longtemps rouge, et, dans sa naïveté, l'enfant s'élancer en dehors, espérant revoir cette main sortir par le haut de la cheminée.

Les prières ne paraissant pas suffisantes pour remédier à cet état de choses, un des ecclésiastiques réunis au curé de Cideville déclare avoir lu, dans un livre de science occulte, que ces ombres mystérieuses redoutaient la pointe du fer. Sur cette révélation, on se met à l'œuvre ; on se munit de longues pointes, et partout où le bruit se fait entendre, on les enfonce le plus lestement possible. La tentative paraissant infructueuse, on va y renoncer, quand un coup de pointe fait jaillir une flamme, et, à la suite de cette

flamme, une fumée si épaisse qu'il faut ouvrir toutes les fenêtres, sous peine d'une prompte et complète asphyxie. Ce succès donne du courage : on reprend les pointes et on enfonce de plus belle... Un gémissement se fait entendre; on continue, le gémissement redouble : enfin, on distingue positivement le mot *pardon*... — « Pardon ? disent ces messieurs; oui, certes, nous te pardonnons, et nous ferons mieux : nous allons passer toute la nuit en prières, pour que Dieu te pardonne à son tour; mais à une condition, c'est que, qui que tu sois, tu viendras demain, toi-même, en personne, demander pardon à cet enfant. — Nous pardonnes-tu à tous? — Vous êtes donc plusieurs ? — Nous sommes cinq, y comprit le berger. — Nous pardonnons à tous. » Alors, tout rentre dans l'ordre au presbytère, et cette terrible nuit s'achève dans le calme et la prière.

Le lendemain, dans l'après-midi, un homme se présente à la porte du presbytère, c'est Thorel, l'attitude humble, le langage embarrassé, cherchant à cacher avec son chapeau des écorchures toutes saignantes qui couvrent son visage. L'enfant l'aperçoit et s'écrie : « Voilà l'homme! voilà l'homme qui me poursuit depuis quinze jours! » — « Que voulez-vous, Thorel ? lui dit M. le curé. — Je viens... je viens de la part de mon maître chercher le petit orgue que vous avez ici. — Non, Thorel, non, on n'a pas pu vous donner cet ordre-là ; encore une fois, ce n'est pas pour cela que vous venez ici. Que voulez-vous?... Mais, auparavant, d'où vous viennent ces blessures? Qui donc vous les a faites? — Cela ne vous regarde pas, je ne veux pas le dire. — Dites donc ce que vous voulez faire : soyez franc, dites que vous venez demander pardon à cet enfant; faites-le donc, et mettez-vous à genoux. — Eh bien! pardon », dit Thorel en tombant à genoux. Et, tout en demandant pardon, il se traîne et saisit l'enfant par sa blouse.

A partir de ce moment, les souffrances de l'enfant et les bruits mystérieux redoublent au presbytère de Cideville. Le curé engage Thorel à se rendre à la mairie ; et là, devant témoins, sans que personne lui dise de le faire, Thorel tombe à genoux trois fois et demande encore pardon. — « De quoi me demandez-vous pardon ? lui dit le curé, expliquez-vous. » — Et Thorel de continuer ; mais tout en demandant pardon, il se traîne sur ses genoux et cherche à toucher l'abbé Tinel, comme il avait fait à l'enfant. — « Ne me touchez pas, s'écrie le curé, ne me touchez pas, au nom du ciel, car je vous frappe ! » Vaine menace ; Thorel avance toujours jusqu'à ce que M. le curé, acculé dans un angle de la pièce, se voie forcé pour sa légitime défense de lui asséner trois coups de canne sur le bras. Ce sont ces trois coups de canne qui vont devenir la base du procès intenté au curé par Thorel.

En attendant, il retourne chez le maire, et le conjure en pleurant d'intercéder pour lui auprès du curé. Puis, il avoue que tout cela remonte à G*** « Il est sorti de prison, lui dit-il, il est venu me voir ; il en veut à M. le curé,



parce qu'il l'a empêché de gagner son pain en le renvoyant de chez un malade de la commune qu'il voulait guérir... M. le curé a eu tort, car G***. est un homme très instruit, très savant, *et qui peut lutter contre un prêtre*. M. le curé voudrait bien, lui, qu'on l'instruisît, et s'il voulait payer un café, je le débarrasserais de tout ce qui se passe au presbytère. »

A ceux qui lui demandaient pourquoi il choisissait pour victime un enfant innocent, il répondait : « Vous ne voyez donc pas que M. le curé peut vivre

avec ces deux enfants-là ; il faut qu'ils partent, ils partiront, et alors tout sera fini. »

Il était difficile d'avouer plus complètement le maléfice, et la cause du maléfice. Du reste, il n'en était pas à son coup d'essai. Les témoignages qui furent entendus dans la procédure lui imputèrent plusieurs autres faits de sorcellerie.

Les phénomènes de Cideville durèrent deux mois et demi, du 26 novembre 1850 au 15 février 1851, époque à laquelle l'archevêque crut devoir éloigner les deux enfants du presbytère. A partir de ce jour, tous les phénomènes cessèrent.

Le curé de Cideville fut donc poursuivi devant la justice de paix du canton d'Yerville à raison des trois coups de canne administrés au sorcier pour éviter son attouchement, et, le 4 février 1851, le juge de paix d'Yerville, mettant le curé hors de cause, débouta Thorel de ses fins et le condamna à tous les dépens de la procédure.

On peut rapprocher de l'histoire du presbytère de Cideville, une histoire analogue arrivée en 1746, dans le presbytère du curé de Walsch, Basse-Alsace. L'avocat Bizouard résume ainsi la lettre du curé lui-même adressée à dom Calmet le 25 août 1746 :

« Le 10 juin, à huit heures du matin, le bon curé étant dans sa cuisine avec sa nièce et sa servante, ils virent tout à coup un pot de fer qui fut mis à terre et fit plusieurs tours sans qu'on le touchât ; une pierre d'environ une livre fut lancée de la pièce voisine. Le lendemain matin, à neuf heures, des carreaux furent cassés avec une adresse qui parut surnaturelle. Le curé bénit sa maison. Les vitres furent respectées, mais on lança des pierres sur les gens du curé ; si l'on apportait de l'eau, une main invisible jetait des pierres dans le seau ; dans le jardin, à mesure que la servante plantait des choux, on les arrachait et on les mettait en morceaux. Un jour qu'on avait bêché, la bêche fut enfoncée de deux pieds en terre ; sur la bêche était un ruban, et à côté on vit deux pièces de deux sous serrée la veille dans une boîte par la servante ; l'esprit déplaçait la vaisselle, la rangeait en rond dans la cuisine, dans le porche et même dans le cimetière. — Le curé, n'y pouvant plus tenir, fit venir le maire et lui déclara qu'il était décidé à quitter le presbytère. Sur ces entrefaites arrivèrent les agents du comte de Leinengen, qui dirent au curé que c'était l'effet d'une sorcellerie, de prendre deux pistolets et de les tirer où il verrait du mouvement. Au même instant, l'esprit jeta deux pièces d'argent qu'il tira de la poche d'un de ces officiers, et tout cessa. — Le curé soupçonna un mauvais paroissien qu'il avait été obligé de faire sortir de sa paroisse, et qui pour se venger avait ensorcelé sa maison. »

Les histoires de *maisons hantées*, soit pendant des possessions, soit par suite de sorts jetés par des sorciers, sont tellement nombreuses, qu'il fau-

drait plus d'un volume pour les rapporter toutes, même en se bornant à celles qui se trouvent déjà relatées par les principaux écrivains jouissant d'une autorité incontestée. Raggiolo, Verporten, de Mirville, Louis Figuier, l'abbé Lecanu en citent à n'en plus finir. Glanons encore quelques faits avérés, reconnus, et passons ensuite à la question des talismans, qui, elle aussi, a bien son intérêt.

En 1475, une possession se déclare à Sanminiato, dans la maison d'un avocat nommé Jean de Bonromanis; des pierres d'un grand volume sont jetées dans la maison par des agents invisibles, rejetées dehors ensuite sur les passants; tout est brisé dans l'intérieur du logis; les plus gros meubles sont emportés par les fenêtres, comme s'ils s'envolaient, puis reviennent de même; des coups sont frappés partout; ils retentissent sur les murs, sur les meubles; ils causent une violente douleur aux personnes. Le vacarme dure cinq mois, au vu de tous les habitants de la ville et de celle de Florence qui en est voisine. La jeune fille de l'avocat, but principal de ces violences, devient folle, puis possédée, furieuse. Ses parents et des amis dévoués la portent de force à Vallombreuse; elle y est délivrée après trois jours de prières. Cette délivrance est citée parmi les miracles de saint Jean Gualbert.

Vers 1760, un pasteur protestant du comté de Hohenlohe, nommé Schupart, qui devint recteur de l'Université de Gessen, vit sa maison assaillie de la même manière; le désordre dura huit ans, et ne cessa que quand il eut quitté le lieu. Le dominicain Jean Nyder relate deux faits identiques arrivés à sa connaissance dans deux couvents de son ordre, l'un d'hommes, l'autre de femmes, à Nuremberg. Les désordres ne cessèrent que par la puissance des exorcismes de l'Eglise.

Au mois de février 1845, une maison de la rue des Grès, en plein Paris, fut presque démolie par des projectiles volumineux, lancés on ne savait d'où, à toutes les heures du jour et de la nuit. Tout fut brisé à l'intérieur; les portes et les fenêtres furent enfoncées. Ni les agents de la police, ni les militaires qui leur furent adjoints, ne reconnurent jamais ni une main ni un des points de départ; les physiciens et les mécaniciens demeurèrent à court d'explications; les agents les plus habiles de la police furent sur pied de jour et de nuit pendant quinze jours; tout demeura inutile. Le négociant qui occupait cette maison, dégoûté enfin et ruiné, se retira, et le désordre cessa. Tous les journaux du temps en entretinrent le public.

Au mois de mars 1847, à Bayswater, en Angleterre, chez des époux nommés Williams, à l'occasion d'une jeune enfant de neuf ans, recueillie dans la rue par charité, les meubles se mettent à se promener d'eux-mêmes, à s'enfuir des mains qui veulent les toucher, et souvent tombent et se brisent. Les flambeaux, les assiettes dansent sur les tables; les gros

meubles se mettent aussi de la partie ; l'enfant, principalement, est en butte aux vexations les plus étranges ; elle ne peut plus ni boire ni manger ; les aliments, avec les vases qui les contiennent, s'enfuient de la table, quand elle veut y porter la main. On finit par se douter qu'elle est la cause du désordre ; on la renvoie après quelques semaines, et le désordre cesse. Le journal (*Douglas-Herald*, 26 mars) qui rapporte ces faits ne dit pas si quelque parent ne convoitait pas la succession des deux vieillards ; il aime mieux accuser l'enfant, comme s'il y avait eu de l'intérêt ! comme s'il lui eût été possible de produire de telles manifestations !... Mais il ajoute, de bonne foi, que le *modus operandi* était demeuré invisible.

Au mois de décembre 1849, à Saint-Quentin, chez un négociant, un vacarme affreux se déchaîne subitement : les sonnettes vont seules, des coups retentissent contre les murs en vingt endroits divers, les vitres se brisent seules, en présence de nombreux témoins. La vaisselle et les ustensiles se promènent par la cuisine et la salle à manger. Le désordre se renouvelle chaque jour à plusieurs reprises, et cela durant trois semaines, sans qu'on puisse saisir les agents ni les moyens d'action. L'on finit par soupçonner qu'une domestique, introduite depuis ce temps dans la famille, en est la cause involontaire ; on la renvoie, et tout rentre dans l'ordre (*Gazette des Tribunaux*, 20 décembre 1849).

Le 15 janvier 1846, à Mortimer, département de l'Orne, une jeune fille de quatorze ans, d'une intelligence peu développée, ouvrière en gants de filets de soie, se trouve en butte à une obsession plus grande encore. Le lourd billot de chêne auquel étaient attachés son filet et celui de ses compagnes se déplace et s'enfuit. De ce moment, Angélique Cottin (c'est son nom) ne peut plus toucher un meuble qu'il ne prenne aussitôt la fuite ; le frôlement de sa robe fait fuir les chaises, les tables, les plus pesants objets d'un ménage de campagne, les pelles, les pincettes et jusqu'aux charbons. Deux ou trois hommes des plus forts ne peuvent retenir la chaise sur laquelle elle veut s'asseoir ; elle fuit ou se brise entre leurs mains. Ils se placent sur le billot où elle attache son filet ; le billot danse sous leurs pieds et les secoue rudement. Elle est obligée de s'isoler et de se tenir debout au milieu de la pièce. On lui donne un panier de haricots à éplucher, pour s'occuper ; quand elle y plonge la main, les haricots sautent hors du panier, et le panier s'envole. Des centaines de personnes, de toute condition et de tout savoir, constatent ces phénomènes ; on indique par tout le pays le sorcier qui a jeté le sort.

Après bien des jours de douleurs et d'expériences, on envoie la jeune fille à Paris, pour être soumise à l'examen de l'Académie des sciences. Arago, après avoir constaté par lui-même les phénomènes, en entretint ses collègues, le 2 février. L'Académie nomma une commission ; le docteur

Tanchon, rapporteur, fut encore à même d'en vérifier une partie. Arago fit part de son rapport le 17, en séance publique: mais, de ce moment, les phénomènes avaient disparu. L'Académie décida qu'il n'y avait plus alors lieu de s'en occuper. La *Gazette des hôpitaux* et la *Gazette médicale* réclamèrent vivement contre une telle fin de non-recevoir, mais en vain. L'Académie avait prononcé le mot sacramentel; Angélique Cottin n'existait pas pour les savants.

Au mois de décembre 1846, une jeune apprentie coloriste dans un atelier de la rue Descartes, à Paris, devient en butte à une obsession du même genre. La table crie et s'agite pour peu qu'elle y touche; les pinceaux fuient ses doigts, quand elle veut les prendre; le pupitre va se cacher dans un coin de la pièce ou se dresse devant l'apprentie, la chaise recule ou se dérobe, le frôlement de sa robe met les meubles en fuite, les bas quittent ses jambes et se remettent d'eux-mêmes. Elle est soulevée de son siège et y retombe lourdement. On parla aussi d'enchantement et de sortilège (*Siècle*, 4 mars 1847).

Dans la même année 1846, au mois de novembre, à Claire-Fontaine, près Rambouillet, une domestique refuse l'aumône à un mendiant, qui la menace en se retirant. Dès le soir, tout s'agite dans la maison de manière à désespérer les habitants. La domestique, en se plaçant sur l'endroit même d'où elle avait été menacée, est prise d'affreuses convulsions. Le charretier de la maison y va par bravade et est pris des mêmes convulsions. Les phénomènes reparurent longtemps avec intermittence (*Revue des Deux-Mondes*, décembre 1846).

En 1849, au mois de mars, à Guillonville, près Chartres, chez un fermier du nom de Dolléans, un incendie a lieu; un domestique est inculpé; une jeune domestique, du nom d'Adolphine Benoît, dépose contre lui; l'auteur présumé du crime est mis en état d'arrestation et relâché après trente-deux jours de détention préventive. Dès le moment de l'arrestation, Adolphine Benoît devient l'objet des plus étranges vexations. Les pelisses, les couvertures des lits viennent l'affubler pendant qu'elle travaille; ses poches et son tablier se remplissent de saletés qui y pleuvent; le harnais du cheval vient se passer à son cou; les poêles et les casseroles s'accrochent à ses vêtements.

Les serrures et les cadenas s'arrachent d'eux-mêmes des portes; Dolléans, un fusil à la main, garde le dernier cadenas; un bruit lui fait tourner la tête, le cadenas avait disparu. Il vint s'accrocher le lendemain au dos de la domestique, pendant qu'elle récitait sa prière en compagnie de la maîtresse de la maison.

La jeune fille, devenue malade à force de frayeur, s'absente pour cinq jours, et tout cesse, mais pour recommencer à sa rentrée, et avec une

intensité beaucoup plus grande. Adolphine Benoît renvoyée de chez ses maîtres, le calme se rétablit pour quinze jours; à ce terme, c'est le fils du fermier, enfant de trois mois, qui devient en butte aux vexations; rien ne peut soustraire son berceau aux meubles plus ou moins lourds qui accourent de toutes parts le couvrir; il n'est pas préservé même dans les bras de sa mère. Enfin, l'abbé Lefranc, curé de Cormainville, paroisse voisine, délégué par l'évêque de Chartres, fait un exorcisme, et tout cesse à l'instant (l'*Abeille*, 11 mars 1849; *Constitutionnel*, 5 mars 1849; *Journal de Chartres*, même mois).

En décembre 1857 et janvier 1859, des phénomènes presque identiques à ceux d'Angélique Cottin se manifestent à Lahaye, département d'Indre-et-Loire, à l'égard d'une jeune fille nommée Honorine Seguin; mais celle-ci, moins effrayée qu'Angélique, s'accoutume aux caprices des meubles, elle leur commande bravement, et ils lui obéissent. Elle dit à une chaise : « Va te placer là »; la chaise glisse sur le parquet et va se placer à l'endroit désigné. « Lève-toi sur deux pieds »; elle se lève. « Demeure en équilibre »; elle y demeure. « Frappe dix coups, d'un de tes pieds de devant »; elle les frappe. « Marque la mesure, pendant que je vais chanter »; elle bat la mesure, etc. (Louis Figuier).

Arrêtons-nous là, et concluons avec M. l'abbé Lecanu, qui constate l'aveuglement inqualifiable des adversaires du surnaturel. Même les faits, dans le genre de ceux qui viennent d'être cités, ne réussissent pas à les convaincre. Selon eux, toutes ces jeunes filles sont des filles électriques, des raies, des torpilles, des gymnotes. Voyez-vous ça! Etonnants, messieurs les naturalistes; voilà découvert un nouveau genre d'électricité!...

Cela fait penser à une histoire de crayon magique, écrivant tout seul, suspendu au plafond par un fil, incident arrivé en France et qui montre jusqu'où va la moquerie du démon à l'adresse des incrédules, de ceux dont la prétention, en présence de manifestations sans supercherie, est d'expliquer ces phénomènes par n'importe quel fluide ou on ne sait quelle électricité. On posa la question suivante, rapporte M. l'abbé Lecanu : « Que faut-il penser de l'existence du diable? » La réponse du crayon, que personne ne touchait, fut : « *Je n'existe pas.* » Signé : « *Satan.* »

E. — TALISMANS ET AMULETTES

On entend par *talismans* et *amulettes* certains objets que l'on porte ordinairement sur soi, et auxquels sont attachées certaines vertus magiques, curatives ou préservatives. La principale différence qui existe entre le talisman et l'amulette, c'est que le talisman a plutôt des propriétés actives, tandis que l'amulette n'est qu'un simple préservatif. « Amulette » vient du latin *amoliri*, qui veut dire écarter, éloigner. Le mot « talisman », de source arabe

(*telem ; teraphim*, en hébreu) s'appliqua dans l'origine à des objets, pierres, métaux ou bandelettes, sur lesquels était imprimée ou ciselée la figure ou l'image d'un signe céleste ; le talisman se rattache par là à l'astrologie.

La foi aveugle dans les talismans, c'est-à-dire en certains objets enchantés ou ayant la vertu de porter bonheur ou d'écarter les maladies ou autres maux humains, est aussi ancienne que le monde. Enfantée dans l'Orient par le fatalisme, elle s'est surtout conservée chez les peuples dont le fatalisme est resté le dogme religieux fondamental, chez les Mahométans, par exemple. Les anciens Persans, pour se préserver de différents maux, appliquaient sur diverses parties du corps des *tahvids*, espèces de bandelettes, ornées de sentences mystérieuses. Les *tothaphoth* ou philactères des Hébreux étaient des amulettes du même genre. Les *abraxas*, introduits par les Gnostiques en Occident, n'étaient aussi que des amulettes empruntées à la Syrie et à l'Egypte. Aujourd'hui encore, les bouddhistes de Ceylan s'appliquent sur leurs membres des images des démons qui doivent les guérir infailliblement. De nos jours, certaines peuplades américaines, les nègres et les insulaires de la mer du Sud, ont leurs amulettes, consistant le plus ordinairement en pierres taillées et polies, en un morceau d'or ou un fruit sec, représentant grossièrement une figure d'homme ou de divinité, ou une image obscène. Le grand Lama envoie des sachets de ses excréments réduits en poudre aux potentats de l'Asie, qui les portent avec un respect religieux en amulettes. Beaucoup des substances que nous avons vu figurer dans la composition des charmes deviennent des talismans ou des amulettes : la poudre de crapaud, la râpure de crâne humain, l'ongle de l'élan, des têtes de milan, des poils de la queue d'un loup, les scarabées, l'hippomane, etc...

De nombreux personnages de l'antiquité grecque et latine, et même des naturalistes, tels que Pline, croyaient à l'influence des talismans. D'après Plutarque, Périclès portait un talisman à son cou et en mettait à celui de ses enfants. La plupart des bijoux antiques n'étaient que des talismans ou des amulettes, portés dans une pensée superstitieuse. Chez les magiciens, les talismans jouaient un grand rôle dans leurs opérations. Apollonius de Tyane, en parcourant la Grèce, laissait des talismans partout où il passait. Il délivra les habitants d'Antioche des moucherons qui les infestaient, en faisant porter dans une procession des images en plomb représentant le dieu Mars. C'est encore avec des talismans qu'il délivra Constantinople des scorpions (en gravant sur le cuivre le signe céleste de ces reptiles) et qu'il arrêta les inondations du fleuve Lycus. Paracelse avait ses « boîtes aux influences. » On connaît la célébrité des talismans cabalistiques de Catherine de Médicis.

Renouvelés par les Gnostiques et les hérésiarques des premiers siècles de l'ère chrétienne, les talismans tombèrent sous les censures et les anathèmes de l'Eglise, condamnant, comme pratique diabolique, l'usage de substances

et de remèdes qui paraissent être naturellement sans vertu. Cependant, l'usage en était permis, si l'on pouvait croire que ces substances fussent douées de quelque vertu naturelle occulte, mais à la condition expresse qu'elles ne fussent accompagnées d'aucune invocation, d'aucun caractère ni d'aucun signe magiques. Selon saint Augustin, il fallait y apporter la plus grande prudence, et se défier d'autant plus des talismans, qu'ils semblaient être plus efficaces : « Quand on ignore la cause de cette efficacité, dit-il, il importe avant tout de voir dans quel esprit on s'en sert. » (*De Doctr. Christiani*, II, 29.)

De même, saint Augustin s'élève avec énergie contre l'abus qu'on faisait de son temps d'un talisman ayant une apparence religieuse et chrétienne : les cloches qu'on portait en amulettes.

A plus forte raison, l'Église condamnait-elle sévèrement tout usage de talisman évidemment entaché de quelque superstition ou de quelque cruauté diabolique; tel, par exemple, ce talisman dont parle le savant Ugolin, dans son *Thesaurus*, une espèce de *Teraphims*, décrite, dit-il, par Gamaliel, précepteur de saint Paul : « On tuait un enfant nouveau-né; on le décapitait; on plaçait sous sa langue, salée et huilée, une petite lame d'or sur laquelle on écrivait le nom d'un mauvais esprit; puis, suspendant cette tête à la muraille, on allumait des lampes devant elle, et, se prosternant à terre, on conversait avec elle. »

En 721, un concile tenu à Rome défend, sous peine d'excommunication, l'usage de ces bandes sur lesquelles sont écrits des versets des livres saints réunis à d'autres paroles superstitieuses. Au neuvième siècle, Léon-le-Sage condamne à mort ceux qui se servent de talismans.

Malgré les anathèmes et les condamnations de l'Église, l'usage des talismans ou amulettes n'en continue pas moins à régner en pays chrétiens, et il s'est perpétué jusqu'à nos jours. Le grand Pascal mourut portant cousue dans ses vêtements une inscription mystérieuse qui nous est parvenue. Charles-Quint se garantissait des vertiges en se mettant sur la tête un sachet rempli de poudre de vers-à-soie desséchée. Le R. P. Delrio rapporte que sous le règne de Henri III, presque tous les soldats de l'armée de reîtres qui passa en France, commandée par le baron Dhona et fut défaite par le duc de Guise, portaient des amulettes. On a conservé de nombreuses amulettes, sous forme de petites plaques de cuivre, gravées de plusieurs manières, ramassées par nos soldats de Crimée sur le champ de bataille jonché de cadavres russes.

Des médecins, et des plus illustres, tels que Galien, Liébaut, Fernel, Hartmaux, Boyle, Van Helmont, ont rempli leurs ouvrages de recettes talismaniques plus bizarres les unes que les autres. Il faudrait des volumes pour énumérer ces recettes merveilleuses. On peut, avec le *Dictionnaire ency-*

clopédique des sciences médicales, article *Amulettes*, ramener ces recettes à cinq classes principales, que nous allons rapidement parcourir.

1° Règne minéral. — Suspendues au cou ou portées au doigt, certaines amulettes préservent de l'épilepsie, des cauchemars, des maux d'estomac, des chutes, des terreurs paniques, de la foudre, de la grêle, etc. Jean Hartmaux



LES CHEFS SECRETS DE LA HAUTE MAÇONNERIE

Giovanni Bovio
Grand-Maître
du Grand Directoire Central de Naples

Ettore Ferrari
Grand-Assistant
du troisième Chef Suprême Dogmatique

Degner (*Hist. méd.*, 1754) décrit ainsi une amulette pour arrêter la sécrétion du lait chez les nourrices qui veulent sevrer : « On remplit de mercure un tuyau de plume à écrire ; et, après l'avoir soigneusement fermé avec de la cire, on le suspend au cou entre les mamelles, et on le porte ainsi jusqu'à ce que tout le lait ait disparu. »

Un physicien célèbre du seizième siècle, auteur de plusieurs livres de magie et d'astrologie, énumère ainsi les pierres les plus usitées comme talismans, et leurs principales vertus :

L'*Agathe* fortifie le cœur, préserve de la peste, et guérit les blessures des bêtes venimeuses.

L'*Améthyste* paralyse les charmes de la magie.

L'*Angélique* guérit des maléfices.

Le *Borax* passe pour endormir.

La *Cornaline* assure la victoire.

La *Chrysolite* fait repentir l'homme des fautes qu'il a faites,

La *Chrysphrase* fortifie la vue et réjouit l'esprit.

Le *Corail* arrête le sang, écarte les mauvais génies, préserve de la foudre et de la grêle.

La *Crapaudine*, qui se trouve dans la tête du crapaud, est bonne pour les maléfices.

Le *Cuivre* chasse les spectres et fantômes.

Le *Diamant* combat les insomnies, les prestiges et les enchantements, calme les colères.

L'*Elossite* calme les maux de tête.

L'*Emeraude* guérit du mal caduc et de la morsure des animaux venimeux.

La *Galachide*, ou *Garachide*, pierre noirâtre, garantit des mouches et des insectes; mise dans la bouche, elle fait découvrir les secrets des autres.

Le *Gedi*, pierre inconnue, change l'air, excite les pluies, les vents et les nuages.

L'*Héliotrope*, pierre inconnue aujourd'hui, passait pour rendre invisible.

L'*Hyacinthe*, pendue au cou, préserve de la peste et de la foudre.

La *Jade*, portée en amulette, est un préservatif contre les bêtes venimeuses.

L'*Opale* récrée le cœur, préserve de tout venin et contagion de l'air.

La *Périthe*, pierre jaune, guérit la goutte.

Le *Jamenius-Lapis* prévient les avortements.

La *Strasite*, pierre fabuleuse, facilite la digestion.

La *Syrrochite*, pierre précieuse, possède, d'après Pline, la faculté de retenir les ombres évoquées.

La *Pierre d'Aigle*, qui se trouve dans le nid de cet oiseau, fait découvrir les voleurs et accélère les accouchements.

La plupart de ces talismans ont conservé leur valeur et leur emploi dans la magie moderne. Voici, d'après Cahagnet, les différentes vertus magiques attachées aux pierres précieuses :

Le *Diamant blanc*, affectionné par les esprits de lumière, éclaire l'intelligence de celui qui le porte à cette intention.

Le *Rubis*, affectionné par des esprits ardents à l'étude, avides de savoir, influe sur le sang.



L'*Emeraude*, recherchée par les esprits voyants ou supérieurs, met celui qui le porte en rapport avec eux ; elle éclaire, nettoie, renforce le globe de l'œil matériel.

Le *Saphir* renforce le fluide nerveux, et met en rapport avec des esprits de plusieurs sociétés affectionnant différentes études.

L'*Améthyste* influe sur les gonflements de la rate, et met en rapport avec les esprits moins avancés, moins élevés.

La *Topaze*, affectionnée par des esprits errants dans l'atmosphère sulfureuse de la terre, est applicable aux troubles occasionnés par la bile.

Le *Corail* a la puissance du rubis et convient au sang échauffé.

L'*Opale*, affectionnée par des esprits de paix, est bonne contre les insomnies.

La *Cornaline*, qui touche peu les esprits, a plusieurs propriétés médicinales selon sa couleur.

Ces pierres, pour être efficaces, doivent être pures et montées sur une bague que l'on porte à l'annulaire de la main gauche. Il en est de même des métaux, dont les vertus magiques s'allient très bien à celles des pierres : l'or au diamant, l'argent à l'émeraude, etc. Cahagnet a copié exactement la bague que portait le démon qui se donnait à lui pour l'esprit de Swedenborg.

Il faut ajouter à cette liste le *Gamàhès* ou *Camaïeux*, pierre naturellement empreinte de certains hiéroglyphes, signatures magiques des forces élémentaires, dont Paracelse faisait usage dans sa médecine occulte.

2° Règne Animal. — Les excréments du loup, contre la colique.

La tête de la vipère, contre l'esquinancie.

Les dents d'un chien enragé, attachées dans un morceau de cuir, contre la rage.

La matière fécale d'un éléphant, mêlée de miel et introduite chez une femme, l'empêche de concevoir.

La poudre de crâne humain, contre un saignement de nez opiniâtre.

Trochisques ou poudre de crapauds, pour se préserver de la peste.

Peau prise sur la poitrine d'un jeune loup, portée sur le sein, guérit les douleurs d'estomac.

Le cœur d'un crapaud, mis sur la mamelle d'une femme, fera revenir son lait perdu.

Crapaud desséché, mis sous l'aisselle, contre l'épistaxis.

Fiente des serpents portée en amulettes, contre les fièvres malignes.

La peau d'un veau marin préserve de la foudre, etc., etc.

3° Règne Végétal. — J'ai parlé plus haut de la plante attractive de Van Helmont. Les anciens Mages connaissaient vingt-deux plantes, dont



la vertu magique correspondait aux vingt-deux arcanes de la Doctrine dite Absolue. Cette liste a été réduite à seize par la magie moderne. Voici, suivant César Longin, les seize plantes sacrées, pouvant servir de talismans ou d'amulettes :

L'Héliotrope (*Ireos* des Chaldéens), est l'herbe de la sincérité.

L'Ortie (*Roybra*), l'herbe de bravoure.

La Virga-Pastoris (*Lorumborat*), l'herbe de fécondité.

La Chélidoine (*Aquilaris*), l'herbe du triomphe.

La Pervenche (*Herisi*), l'herbe de fidélité.

La Cataire (*Bieith*), l'herbe de vitalité.

La Langue de Chien (*Algeil*), l'herbe de sympathie.

La Jusquiame (*Mansesa*), l'herbe de mort.

Le Lys (*Ango*), l'herbe de manifestation.

Le Gui (*Luperax*), l'herbe de salut.

La Centaurée (*Isiphilon*), l'herbe aux enchantements.

La Sauge (*Coloricon*), l'herbe de vie.

La Vervoine (*Ophanas*), l'herbe d'amour.

La Mélisse (*Celeivos*), l'herbe de confortation.

La Rose (*Eglerisa*), l'herbe initiatique.

La Serpentaire (*Cartulin*), l'herbe des fluides.

Voici quelques-uns des talismans et amulettes le plus communément empruntés aujourd'hui au règne végétal :

L'Oseille, le Plantin, contre les scrofules ; le Séneçon, suspendu au cou, contre la morsure des scorpions ; la racine de Pivoine, contre l'épilepsie chez les enfants ; des Marrons, conservés dans une poche, contre les hémorrhoïdes ; un collier de Liège, pour arrêter la sécrétion du lait ; des sachets de Safran sur l'estomac, contre le mal de mer ; une branche de Prunier attachée à la cheminée, pour guérir les maux de gorge ; l'Osier franc contre la dislocation des membres ; la racine de Colchique, pendue au cou, contre les sueurs nocturnes ; le Trèfle à quatre feuilles, préservatif très recherché contre une foule de maux.

Cette liste serait incomplète, si l'on ne signalait pas la Mandragore, plante narcotique et vénéneuse de la famille des Solanées, qui entrait (comme la Ciguë, l'Œnanthe et le Chanvre) dans la préparation des charmes magiques. On s'en servait aussi comme de talisman, à cause de l'ébauche de forme humaine que sa racine affecte quelquefois. Une tradition fabuleuse prétendait que l'homme avait apparu primitivement sous forme de mandragore monstrueuse, dégrossie ensuite par le souffle du Très-Haut. Certains adeptes des sciences occultes au moyen-âge s'autorisèrent de cette tradition pour concevoir le rêve de retrouver la composition du limon primitif qui avait donné naissance aux mandragores, afin d'y faire croître des Androïdes,

auxquels ils eussent communiqué la vie mentale, par l'infusion de l'*Archée*. — La Mandragore la plus efficace, comme talisman, était celle qu'on déterrait sous les gibets.

4° ÉCRITURE, FIGURES, IMAGES, OBJETS DIVERS :

Papier Triangulaire attaché à la porte de la chambre, et où est écrit le nom de la maladie dont on veut guérir, en usage chez les Grecs modernes.

Amulette portant la figure d'un agneau, rendant invulnérable.

La figure d'un Lion gravée en or, le Soleil étant dans la figure du Lion, contre la morsure du Scorpion.

La figure d'un Bélier avec celle de Mars, contre les maux de tête.

La figure d'un Taureau, contre l'esquinancie.

L'ourlet du Suaire d'un Mort, porté sous les reins, contre la colique.

L'habit d'un Bourreau qui vient de faire une exécution, contre les loupes.

Sachet de Linge neuf, renfermant du Sel, une Toile d'araignée, de l'Oignon, contre la fièvre quarte.

Ruban ayant servi à un Pendu, contre le mal de tête.

Manger une Pomme ou un morceau de Pain dans lequel sont renfermés ces mots : *Zioni, kirioni, ezzeza*, préserve de tout accident pendant sept mois.

Le fameux mot *Abracadabra*, répété plusieurs fois en retranchant toujours la dernière lettre et disposé par cela même en triangle :

A B R A C A D A B R A
A B R A C A D A B R
A B R A C A D A B
A B R A C A D A
A B R A C A D
A B R A C A
A B R A C
A B R A
A B R
A B
A

est merveilleux contre certaine fièvre intermittente appelée « hémitritée, » etc., etc.

5° ANNEAUX MAGIQUES. — Voir plus haut *Charmes d'Invisibilité*.

Aux anneaux déjà cités, on peut ajouter : les sept anneaux magiques que Iarchas l'indien donna à Appollonius ; l'anneau d'Edouard d'Angleterre, qui guérissait du mal caduc.

Citons encore :

— L'anneau de Salomon, par la force duquel ce prince, au dire des magiciens, commandait à toute la nature. Cet anneau, dit la légende, sur lequel est gravé le grand nom de Dieu, est gardé par des dragons dans le tombeau inconnu de Salomon ; celui qui s'emparerait de cet anneau serait maître du monde et aurait tous les génies à ses ordres.

— L'anneau des voyageurs. Cet anneau donnait à celui qui le portait le moyen de franchir sans fatigue, des distances assez importantes, par exemple, d'aller de Paris à Orléans, et de revenir d'Orléans à Paris dans la même journée.

— Les livres cabalistiques enseignent à fabriquer beaucoup d'autres anneaux sous l'influence des planètes, et à leur donner des vertus au moyen de pierres et d'herbes merveilleuses. Il faut ranger parmi ces amulettes ou talismans diaboliques tous les porte-bonheur et mascottes qui sont à la mode de nos jours.

Que certaines amulettes, comme le prétendent certains médecins, n'aient pas été sans action dans certaines dispositions morbides en agissant sur l'imagination des malades, je ne me refuse pas à l'admettre ; mais il faut avouer que ce sont là des cas fort rares et qui n'empêchent pas de conclure que l'emploi de ces moyens naturellement si disproportionnés aux effets qu'on leur attribue, ne saurait être inspiré que par l'éternel séducteur et trompeur du genre humain.

Que sont devenus le talisman et l'amulette dans la magie de notre siècle? L'usage en est resté populaire; on retrouverait dans plus d'une de nos campagnes les sachets renfermant des poudres magiques destinées à conjurer les mauvais esprits ou à guérir les maladies. Encore aujourd'hui combien de mères ou de nourrices déposent de semblables sachets sur le ventre ou dans le creux de l'estomac de leurs enfants pour apaiser les convulsions, détruire les vers, combattre les insomnies ou les fièvres !

Mais, sans aller chercher dans les campagnes les traces d'une superstition toujours subsistante, ne les retrouvons-nous pas dans notre monde intelligent, savant et lettré, parmi nos magnétiseurs et nos spirites ?

L'anneau magique d'Apollonius de Tyane a passé dans leurs mains. Le célèbre Du Potet expérimentait avec une bague qu'il tenait d'un sorcier et qui opérait de tels prodiges, qu'un de ses disciples, M. Arnette, sur le point d'en parler, s'arrête comme effrayé de ce qu'il va révéler : « Nous voilà, s'écrie-t-il, dans le domaine de la Magie ! Mon esprit haletant s'arrête au seuil du sanctuaire ; l'initiation commence ; mais il ne m'est pas permis d'en révéler les mystères. » (*Journal du Magnétisme*, 1853, p. 294.)

Magnétiseurs et spirites ont pris à la lettre le chapitre d'Agrippa dans sa *Philosophie Occulte* : « Comment se fait l'infusion des vertus occultes aux



espèces des choses par les idées, moyennant l'*âme du monde* (c'est-à-dire : le démon). » Ecoutons Cahagnet, l'un de leurs oracles :

« Le magnétisme prouve mathématiquement la légitimité de la croyance aux talismans...

« Chacun de nous peut écrire une pensée sur un parchemin ou un morceau de papier quelconque, animer cette pensée de toute l'énergie de sa puissance, et faire porter ce talisman au malade ou au possédé sur le cœur : les effets en seront les mêmes que ceux des talismans les plus cabalistiques du monde.

« Tout peut servir de talisman, si tout est revêtu de la foi de l'opérant et de celle du croyant à son efficacité. »

Et Cahagnet, avec le précepte, donnait l'exemple.

Se sachant obsédé par un aréopage de magnétiseurs ennemis qui cherchaient à le tuer, ou tout au moins à le rendre fou, il s'appliquait sur l'estomac, pour conjurer leurs maléfices, un sachet magique, dont sa lucide Adèle lui avait donné la recette. Il se composait de branches de thym, de romarin et de rue, mises en croix dans un petit sachet en toile pendu au cou par un cordon.

Le magnétisme, du reste, ne se réclame-t-il pas d'une des ensorcelées et magiciennes les plus célèbres de notre siècle, connue sous le nom de *la Voyante de Prévorst*, qui, elle, faisait usage des talismans ? Disons en quelques mots son histoire.

Frédérique Hauffe naquit en 1801, dans le village de Prévorst (Wurtemberg), d'une famille qui avait eu des communications de soi-disants esprits de défunts ; son grand-père assurait qu'il avait fait sa fortune en suivant les avis d'un spectre. Favorisée d'apparitions dans sa jeunesse, Frédérique, une fois mariée, tomba de plus en plus dans des extases visionnaires qui devinrent pour elle une seconde vie. Elle habitait alors Weinsberg, où le docteur Kerner, savant distingué et médecin célèbre, de la sincérité duquel on ne saurait douter, la soigna et relata minutieusement les phénomènes extraordinaires dont il fut le témoin.

Ces phénomènes ressemblent beaucoup à ceux que nous avons vus se produire dans le presbytère de Cideville. Les objets placés autour d'elle se déplaçaient, s'entrechoquaient, s'élançaient d'une chambre à l'autre, ou s'élevaient en l'air comme mus par une force invisible. Elle évoquait dans des verres, dans des bulles de savon, les images des absents. Les agents mystérieux de ces phénomènes n'étaient pas seulement *subjectifs*, d'après Kerner, mais bien *objectifs* et réels. Kerner vit un jour, à l'endroit ou Frédérique indiquait un fantôme, une forme grise et incertaine.

Je ne veux entrer ici dans aucun détail touchant les apparitions des défunts vus par la Lucide de Prévorst : ces apparitions n'ont rien qui les distingue particulièrement de celles qui ont été rapportées au chapitre de la

Nécromancie. Je n'insisterai que sur un point, où se manifeste fort clairement l'intervention de Satan, comme auteur véritable de tous ces prodiges : l'emploi qu'elle faisait d'une amulette ou talisman, auquel on ne saurait douter que fut attaché le pouvoir magique dont elle disposait ou qui se manifestait autour d'elle.

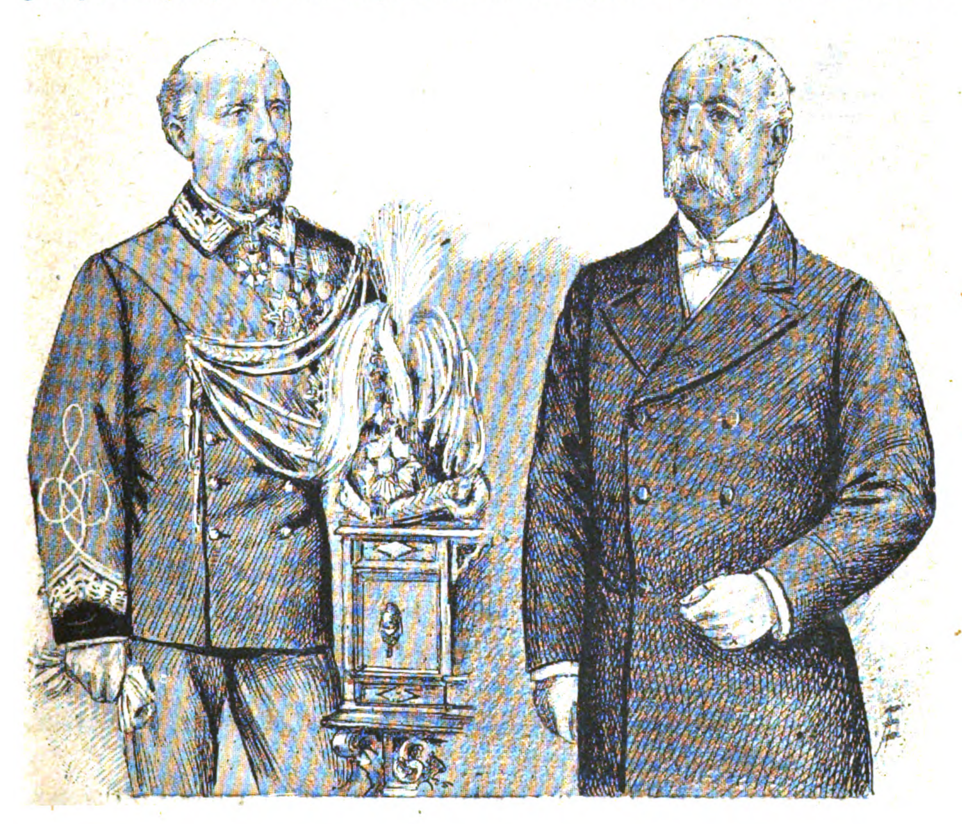
Ce talisman lui avait été donné par un sorcier d'on ne sait quel pays. C'était un simple sachet contenant des herbes : *assa fœtida, sabina tyrannus*, deux graines de *sementramoni*, un très-petit aimant et un petit papier sur lequel était écrit : « C'est à cela qu'est apparu le fils de Dieu ; qu'il détruise les œuvres de Satan. » Satan commençait à se renier lui-même, pour assurer plus facilement le succès de son œuvre ; néanmoins, sa signature était assez lisiblement écrite dans les noms d'herbes mystérieuses qui accompagnait ce papier hypocrite. Du reste, le fait suivant, attesté par le Dr Kerner et nombre d'autres témoins dignes de foi, ne laisse aucun doute sur l'origine diabolique de ce talisman :

Il arrivait souvent que l'amulette qu'elle portait suspendue au cou, de son propre mouvement et sans être touchée de personne, se dégageait de derrière sa tête et courait par dessus sa poitrine et la couverture de son lit comme un être vivant, de sorte que les personnes présentes devaient la rattraper sur le plancher et la lui rapporter. Dans son sommeil somnambulique, Frédérique donnait de ce fait extraordinaire l'explication suivante : « Cet homme (le sorcier qui la lui avait donnée) fait cela par son art ; il agit sur moi d'une manière magique ; il veut ravoir cette amulette pour qu'on lui en demande une autre, parce que maintenant je ne peux plus m'en passer. »

Il est difficile avec toute la bonne volonté du monde, de voir dans de pareils faits l'intervention d'une force divine ; cette force ne s'enferme point dans une amulette et ne s'amuse point à ces jeux ridicules. Si Dieu s'est servi quelquefois d'une humble matière pour opérer des prodiges, cette matière était transformée et comme consacrée par quelque évènement divin dont elle avait été le témoin ou l'instrument : tel, par exemple, du bois de la vraie croix, ou de la terre sainte, apportée de Jérusalem. Écoutons saint Augustin nous racontant l'histoire d'Hespérius.

« Hespérius est auprès de nous. Il a sur le territoire de Fassoles, une métairie appelé Labédie. Après s'être assuré que l'influence des malins esprits répandait la désolation parmi ses esclaves, au milieu de ses troupeaux, et dans tout l'intérieur de sa maison, il vint, en mon absence, supplier mes prêtres que l'un d'eux voulût bien le suivre et conjurer par ses oraisons la puissance ennemie. Un prêtre y alla et offrit le sacrifice du corps de Notre-Seigneur, conjurant le ciel avec les plus ardentes prières de mettre un terme à ces malignes attaques. Tout aussitôt la miséricorde de Dieu les fit cesser.

« Or, Hespérius avait reçu d'un ami quelque peu de terre sainte, apportée de Jérusalem, où Jésus-Christ, notre Sauveur, après avoir été enseveli, ressuscita le troisième jour. Il avait suspendu cette relique dans sa chambre, afin de se préserver lui-même de tout mal. Mais, ayant obtenu la délivrance de sa maison, il s'inquiéta de ce qu'il aurait à faire de cette poussière sacrée, que, par respect, il ne voulait plus conserver auprès de sa couche. Comme le



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

Le général Cadorna
Chef des envahisseurs
de Rome, le 20 septembre 1870

Francesco Crispi
Exécuteur politique
des décrets de Lemmi, pour l'Italie

hasard nous faisait passer dans ce voisinage, mon collègue l'évêque de Synite, Maxime et moi, nous allâmes ensemble le trouver. Il nous demanda d'enfouir cette terre en quelque endroit, et d'y établir un lieu où les chrétiens pussent célébrer les divins mystères. Nous y consentîmes ; et, dès que la nouvelle s'en fut répandue, un jeune paysan paralytique pria ses parents de le transporter sans retard en ce lieu saint. On s'empressa de le satisfaire, et fort heureusement pour lui ; car à peine y eut-il terminé son oraison qu'il

put se lever et s'en retourner à pied, parfaitement guéri. » (*Cité de Dieu*, liv. VIII, ch. 22.)

La superstition diabolique des talismans est, en notre siècle, beaucoup plus vivace qu'on ne se l'imagine; et elle est répandue dans toutes les classes de la société. C'est par centaines que l'on compte les divers « fétiches » minuscules, portés en secret, pour avoir telle ou telle chance. Même, il n'est pas rare, aujourd'hui, de lire, à la quatrième page des journaux populaires, entre les réclames des somnambules et des tireuses de cartes, les annonces des marchands de talismans.

Bon nombre de ces objets sont de « l'article n'importe-quoi », si l'on peut s'exprimer ainsi; ce commerce constitue une véritable escroquerie.

Mais, à côté de ces brimborions sans valeur aucune, il y a les talismans vrais, les objets qui ont reçu l'imprégnation satanique; ceux-là ne sont pas marchandise de fabrication et de vente publiques.

Le plus souvent les docteurs en occultisme se bornent à enseigner les moyens de les obtenir soi-même, de les fabriquer. Il en est ainsi principalement pour les talismans dits astronomiques. Ce sont en général des rondelles de métal, sur lesquelles on grave au burin à pointe de diamant certains signes conformes aux modèles indiqués par les mages blancs ou noirs.

Les principaux de ces talismans-là sont consacrés aux « daimons » des sept planètes. La consécration se fait à tel jour et telle heure fixés par certaines règles et en suivant fidèlement certaines prescriptions, plus ou moins empruntées à la cabale.

Il y a ainsi les talismans dits du Soleil, de la Lune, de Mars, de Mercure, de Jupiter, de Vénus et de Saturne.

Le *Talisman du Soleil*, en or, consacré à Lucifer, nommé Pi-Rhé pour la circonstance, vaut à qui le porte la faveur des personnages puissants; grâce à lui, disent les occultistes, on n'a pas à craindre la mort par syncope, maladie du cœur, anévrisme, épidémie ou incendie. On oppose Pi-Rhé à l'ange Mikaël, dans l'occultisme non palladique, et au Dieu-Mauvais Adonaï, chez les palladistes.

Le *Talisman de la Lune*, en argent, consacré à Astarté, nommé Pi-Ioh pour la circonstance, a la spécialité de protéger les voyageurs ou les personnes résidant hors du pays natal; il garantit de la mort par naufrage, ou encore par épilepsie, hydropisie, apoplexie, folie. On oppose Pi-Ioh à l'ange Gabriel, tant dans les triangles que dans l'occultisme non palladique; dans les triangles, on dit « le maleach Gabriel ».

Le *Talisman de Mars*, en acier, consacré à Baal-Zeboub ou Belzébuth, nommé Ertosi pour la circonstance, met son porteur à l'abri des attaques

ou embûches des ennemis; par lui, les périls mortels dans la bataille sont écartés; il préserve encore de la mort par fièvre ardente; par ulcères rongeurs, par supplice ou par épidémie. On oppose Ertosi à l'ange Samaël dans l'occultisme non palladique, et au maleach Mikaël, dans les triangles.

Le *Talisman de Mercure*, en alliage d'argent, étain et mercure, consacré à Hermès, nommé ici Pi-Hermès, rend de très nombreux services aux occultistes qui le possèdent : il facilite la réussite des opérations de chimie; enterré dans la cave d'un magasin, il attire la clientèle au commerçant ou industriel; placé sous le traversin, pendant la nuit, il procure des songes que les mages blancs ou noirs disent être prophétiques; il empêche de tomber dans les pièges matériels ou moraux; il préserve de la mort par le poison ou par toute arme d'assassin. On oppose Pi-Hermès à l'ange ou maleach Raphaël.

Le *Talisman de Jupiter*, en étain très pur, consacré à Ariel, nommé ici Pi-Zéous, vaut à son porteur la considération, la sympathie, le bon accueil des personnes à qui il se présente; il éloigne les soucis et produit l'augmentation du bien-être dans la position sociale que l'on occupe; il préserve de la mort violente, ainsi que de la mort par maladie du foie, tumeur maligne, affection de la moelle épinière et inflammation du poumon. On oppose Pi-Zéous à l'ange ou maleach Zachariel.

Le *Talisman de Vénus*, en cuivre rouge, consacré à Astaroth, nommé Suroth pour la circonstance, fait aimer qui le porte, le fait rechercher, désirer des personnes de l'autre sexe; il préserve les femmes de la maladie du cancer, et les deux sexes des maladies qui sont d'ordinaire le fruit de la débauche; il neutralise aussi les tentatives d'empoisonnement. On oppose Suroth à l'ange ou maleach Anaël.

Enfin, le *Talisman de Saturne*, en plomb, consacré à Moloch, nommé ici Rempha, a la spécialité d'écarter des femmes les complications souvent mortelles qui accompagnent ou suivent parfois l'enfantement; il préserve les hommes du danger d'être enterrés en état de léthargie; il a encore la spécialité d'empêcher ses porteurs, des deux sexes, de mourir par apoplexie, carie des os, consomption, paralysie, phthisie; il fait aussi échouer les guet-apens. En temps de guerre, un capitaine occultiste, qui enfouit le talisman de Moloch dans la citadelle qu'il a à défendre, voit l'ennemi se décourager rapidement et battre en retraite. On oppose Rempha à l'ange ou maleach Oriphiel.

A ces talismans d'un usage général dans l'occultisme moderne, il convient d'ajouter les talismans personnels que les coryphées de la magie se fabriquent et dont la matière et la forme leur sont indiquées par leur démon protecteur.



Tel était, par exemple, le fameux bracelet-talisman d'Albert Pike, si connu, au moins de réputation, dans les triangles (voir la figure, page 321). Ce bijou diabolique, qui est actuellement conservé au trésor du Sanctum Regnum de Charleston, est de deux métaux : la partie principale est de diverses pièces en or rouge, se touchant les unes les autres, et maintenues solidement par de très forts fils d'argent. Entre autres figures, découpées ou ciselées, on remarque le chiffre luciférien 7 et la lettre L, en caractère de l'alphabet des Mages (*Luzaïn*), initiale du nom du Dieu-Bon. A gauche de l'L magique, est un camée, enchassé dans une monture d'or, et sur lequel est gravée la signature du démon qui indiqua à Pike la composition du bijou.

Albert Pike, je l'ai dit, ne résidait pas à Charleston; aussi n'assistait-il pas régulièrement à l'apparition hebdomadaire de Lucifer. C'est pourquoi il se fabriqua ce talisman, en se conformant scrupuleusement aux prescriptions du génie infernal qui lui fut délégué par le prince des ténèbres.

Ce talisman lui obtenait l'apparition immédiate de Lucifer, en quelque endroit que, lui, Pike, se trouvât; il y avait ainsi un pacte entre Satan et lui.

Pike agrafait ce bracelet à son bras gauche, et sur la manche de sa tunique de Mage. Il mettait le genou droit en terre, élevait la main gauche ouverte et légèrement renversée vers le ciel; puis, il prononçait ces mots :

— *Einkoël!... Inglod!... Bagdev!... Imihaël!...*

Il se prosternait alors, baisait la terre, et se relevait.

Debout, il disait encore :

— *Deus sanctus, excelsus excelsior!... Lumen de lumine!... Rex!... Pater!... Athanatos!... Tibi sum! tibi sum! tibi sum!... Eleïson imas, el-Gennaïth!... Imihaël!... Bagdev!... Inglod!... Einkoël!... Lucifer! Lucifer! Lucifer!...*

Au troisième appel de son nom, Lucifer apparaissait instantanément devant son vicaire, sans éclat de foudre, sans bruit, sans qu'il fût possible de dire d'où il venait de surgir.

On raconte que, la première fois que Pike fit usage du bracelet-talisman, Satan lui demanda :

— Qu'as-tu à me dire?

— Rien, répondit le réformateur du Palladisme. Je voulais voir uniquement si le daimon qui m'a fait faire ce talisman ne m'avait point trompé et si tu répondrais vraiment à mon appel.

— Je ne puis pas, cependant, être venu ici pour rien, répliqua Satan. Tu sais que je t'aime, ô mon fils selon le cœur. Demande-moi quelque chose.

— Eh bien, transporte-moi dans la plus belle et la plus brillante des étoiles de notre île céleste, qui est Sirius, au dire des astronomes de ce globe planétaire.

Dans son LIVRE DES RÉVÉLATIONS, le pontife luciférien rapporte, comme parfaitement exact, ce voyage à travers l'immensité, qu'il effectua dans les bras de Satan. Il parcourut ainsi, *s'il faut l'en croire*, 52.174.000 millions de lieues, en quelques secondes, non évanoui, mais « avec la sensation d'un bien-être inconnu qui diminua en lui le sentiment des impressions extérieures. » Il accomplit à deux reprises un trajet de 1.373.000 fois la distance du soleil à la terre.

Quand Lucifer le replaça chez lui, dans son cabinet de travail, à Washington, il lui dit :

— Ce que tu viens de voir, ô fils de mon cœur, est peu dans l'univers. Le soleil, autour duquel gravite cette terre d'où mes bien-aimés extirperont le culte d'Adonaï, n'est qu'un point comparativement à Sirius, dont tu viens de fouler un instant le sol ; et Sirius et le soleil ne sont que deux étoiles appartenant à la même couche de mondes, à la même île céleste isolée dans les espaces sans fin. Cette île, dont le grand axe a plus de sept cents fois la distance que nous venons de parcourir, n'est encore qu'une mince petite couche d'étoiles, de planètes et de satellites, auprès des autres couches épaisses et profondes, éparses dans l'univers et incomparablement plus riches en astres de toutes sortes. Tel est l'univers, dont je suis l'architecte, l'univers que les visionnaires trompés par Adonaï ont réduit, dans leur ignorance, à un système astronomique stupide, faisant de cet atome qui est le globe terrestre le centre intéressant de la création universelle. La vérité est qu'Adonaï n'est plus en état de lutter contre moi que dans ce monde-ci et celui d'Oolis, planète d'un soleil inconnu des hommes. Je suis donc le Très-Haut le plus haut, le Tout-Puissant le plus puissant, le Dieu du triomphe final, parce que je suis la Lumière, la Science et la Vie.

Et Albert Pike répondit :

— Oui, ô mon Dieu, vous êtes seul adorable. Gloire à vous, Eternel Père, Dieu-Bon ! guerre au dieu de la Superstition, de l'Ignorance et de la Mort !

On ne peut parler de Pike, le grand magicien par excellence, sans songer, effet de répercussion, à un autre diabolisant, celui-ci ridicule, suprêmement grotesque, le signor Pessina.

Lui aussi, il a voulu avoir ses talismans personnels, dont j'ai fait figurer la reproduction (absolument exacte) à la page 233 de ce second volume.

J'avoue que je ne me suis pas attaché à me faire expliquer par lui ni par personne les bêtises inscrites sur ses petits ronds de métal. Sans doute, Pessina ne sait-il pas lui-même ce qu'il a gravé-là.

Le souverain grand hiérophante du rite de Memphis et Misraïm, possède, comme on le peut voir, un talisman de science et vertu, un autre de savoir et immortalité, un troisième d'invisibilité instantanée, un quatrième de transport immédiat.



Je laisserai de côté la vertu de Pessina. Mais la science ?... Oh ! mes amis, ce n'est point par elle que brille mon sublime initiateur ! Voilà un talisman qui ne réussit guère au pauvre homme !...

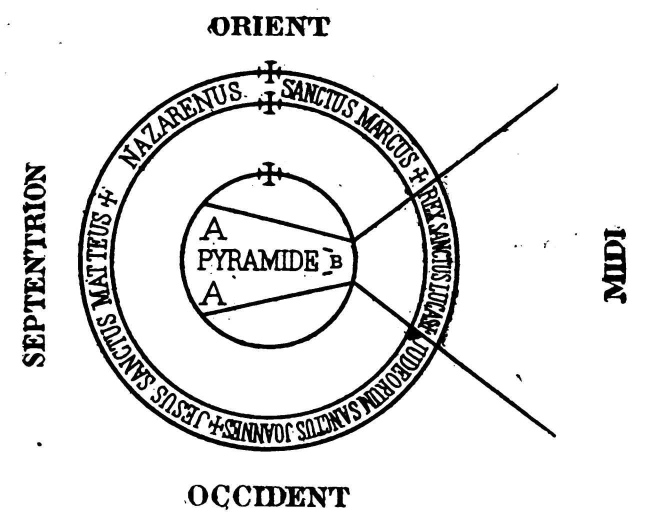
Parvient-il à se rendre invisible tout à coup, comme il le prétend ? à se transporter instantanément en n'importe quel endroit, par l'évocation d'Aratron ?... Je n'ai pas assez fréquenté Pessina pour pouvoir me prononcer là-dessus.

Ce qui est assez cocasse dans sa magie spéciale, ce sont les sept caractères sacrés, qui donnent, affirme-t-il, bonne chance en toute chose.

Il a un talisman pour chaque jour de la semaine ; mais, faisant de l'occultisme à sa façon, il a placé le lundi sous l'influence de Belzébuth, le mardi sous celle d'Uribiel, le mercredi sous celle d'Astaroth, le jeudi sous celle de Satras, le vendredi sous celle de Beffabuc (son ami et protecteur Beffabuc), le samedi sous l'influence de Barjel, et le dimanche sous celle de Barachiel. A part Astaroth et Belzébuth, les démons de Pessina sont des diablotins de bien minime importance.

N'importe, le grand hiérophante a pactisé et pactise avec eux. Je donnerai ici un léger aperçu de sa manière d'opérer pour les évocations. Ce qui suit est extrait de son rituel cabalistique.

Pessina, orné de tous ses insignes, revêtu de sa belle robe de mage misraïmite, coiffé d'une mitre égyptienne, — au total, un vrai costume de carnaval à faire aboyer tous les chiens de Naples, s'il avait le malheur de mettre le pied à la rue, ainsi harnaché, — Pessina, dis-je, trace d'abord sur le sol la figure ci-dessous :



On n'est pas obligé de comprendre ; ne cherchez pas.

Après quoi, Pessina, qui a eu soin d'inscrire sur deux feuilles de « papier royal » la figure du pentagramme, au centre duquel il a mis le signe parti-

culier de l'esprit qu'il veut évoquer, dépose de loin, sans entrer dans le cercle, ces feuilles, au moyen d'un trident, aux endroits désignés par la lettre A sur le plan.

Ensuite, Pessina se parfume solennellement avec une pommade de sa composition, et qui varie suivant le jour.

Dans la pommade du lundi, entrent de l'encens et de la myrrhe; dans celle du mardi, de la myrrhe, du benjoin et du storax ; dans celle du mercredi, du benjoin, du storax et de la sandaraque; dans celle du jeudi, de la myrrhe, du storax et du mastic; dans celle du vendredi, du mastic, de l'aloès et de la myrrhe; dans celle du samedi, de la myrrhe, de la sandaraque et de l'aloès; dans celle du dimanche, du mastic, du storax et du benjoin.

Une fois pommadé, Pessina s'accroche sur la poitrine, au moyen d'une chaînette d'argent passée au cou, un bloc de bois assez volumineux en forme de pyramide.

Quand je vous disais que le grand hiérophante, en train d'évoquer, fait songer au Mardi-Gras !... Cette pyramide, appliquée contre la poitrine, a tout l'air, vue à quelque distance, d'une bosse de Polichinelle.

Maintenant, Pessina est prêt; il n'a plus qu'à entrer dans le cercle magique. Il fait d'abord le tour, en marchant sur les noms du Christ et des quatre évangélistes, les piétinant sans les effacer. Puis, il entre dans ce cercle par le midi, se place au point B, et dépose par terre sa pyramide en bois. — Nota : S'il s'agit d'évoquer Beffabuc, la pyramide est remplacée par une bouteille, ce récipient étant l'endroit d'où ce démon se plaît à sortir.

Tout cela, n'est-ce pas, est d'un ridicule achevé?... Eh bien, il m'a été affirmé, de la façon la plus formelle, que Pessina a parfois des manifestations ; pas souvent, il est vrai, mais enfin il en a. Les diablotins lui font, par-ci, par-là, l'aumône d'une apparition.

J'avais oublié de dire, — mais le lecteur y a pensé, sans doute, — que notre opérateur a une baguette à la main. D'autre part, il porte sur lui un des sept caractères sacrés, dont on a vu (page 233) la reproduction. Ajoutez encore qu'il a sur le corps, en tatouage, les « quatre signes admirables », reproduits à la même page.

Pessina se livre à diverses simagrées de son rituel, et, quand le démon évoqué apparaît, c'est entre la pyramide et les deux feuilles de papier royal qu'il se montre.

La « grande roue parlante » de Pessina mérite aussi quelques lignes. Je traduis textuellement du rituel du magicien misraïmite :

« Il faut faire l'opération dans une journée sereine et au temps de la lune croissante. Dès l'aurore, tu écriras, avec une plume d'oie neuve, avec de l'encre nouvelle, et sur une peau d'agneau vierge, la roue parlante, ayant au



milieu l'hexagone contenant les noms angéliques et le signe de l'esprit avec son sceau, et, tout autour, l'alphabet (voir la figure, page 233). Cela fait, tu béniras la peau d'agneau par l'encens et par l'eau. Après quoi, tu prépareras un pendule de métal lourd, en forme de triangle renversé, et tu l'attacheras avec une cordelette de soie couleur d'or; et de même tu béniras ce triangle par l'encens et l'eau, comme tu as déjà fait pour la roue. »

On se sert de la roue parlante, en plaçant la peau d'agneau sur une table; au-dessus, on suspend le pendule. On évoque Raphaël; il ne paraît pas; mais un démon qui prend ce nom agite le pendule. On pose des questions, et le pendule diabolisé répond en s'arrêtant de lui-même tour à tour sur les lettres nécessaires pour former les mots de sa réponse.

Voulez-vous un échantillon de l'éloquence latine de Pessina?... Savourez-moi ceci :

« *Te invoco, Lucifer, ut sis mihi solus et defensio et protectio corporis* « *et animæ meæ, et omnium rerum mearum, ut mihi concedas potes-* « *tatem super omnes spiritus aerius, ut quiscumque nominibus invocarero* « *statim et precise ex omni parte conveniant et voluntatem meam perfecta* « *adimpleant, quod mihi voleo, et obedientes atque ministrantes tua* « *districta virtute precipiente mandata mea Joanne-Baptista Pessina* « *perficiant. Amen.*

« *Sanctus, sanctus, sanctus Lucifer, Belzebuth, Astaroth, Beffabuc,* « *Satras, Barjel, Obson, Ubiriel, Barachiel, per hæc tua sancta nomina* « *et omnia alia, voco te et obsecro te, adoro te, benedico tibi et rogo ut* « *acceptas orationes has et conjurationes. Peto te da mihi virtutem et* « *potestatem tuam super omnes angelos qui de cælo rejecti sunt, et precise* « *super Beffabuc, ad attrahendum eos coram me, et ad precipiendum eis* « *et omnia quæ possunt faciant et verba mea vocem, quæ meam nulla mora* « *contenet, sed mihi et dictis meis obediant, et me timent. Facias me* « *potentem congregare et costringere eos ut mihi veraciter de omnibus* « *meis interrogatis et quibus quæram responsionem veracem tribuant et* « *omnibus meis mandatis satisfaciant sine lesione corporis et animæ meæ* « *et omnium ad me pertinentium. Amen.* »

Je n'ai pas changé un iota.

Enfin, dans son rituel cabalistique, Pessina fait savoir aux hauts-maçons misraïmites que, pour que l'évocation réussisse, il y a une condition indispensable. Je n'invente rien; je traduis fidèlement. « Est indispensable la présence d'une jeune fille vierge ou d'une femme en état de grossesse. » Comment et pourquoi une femme enceinte peut, à défaut d'une jeune vierge, la remplacer? Pessina ne l'explique pas.

Voici en quels termes le grand hiérophante formule l'évocation de Beffabuc (la bouteille étant posée par terre, et l'opérateur agissant un vendredi et portant sur lui le talisman n° 5 des sept caractères sacrés) :

« Beffabuc, toi qui aimes le vrai et les mystères ignorés et cachés, dévoile-
« les-moi ; rends-moi la joie, et pénètre-moi de ton esprit bienfaisant. J'ai
« confiance en toi, j'espère en toi du matin au soir, et je bénis ton nom
« adoré. Je te supplie, par la virginité de cette demoiselle ici présente (ou :
« par le fruit des entrailles de cette dame ici présente), de venir en ce lieu,
« immédiatement, faire tout ce que je te demanderai. »



LES PRINCIPAUX ADVERSAIRES DE LEMMI
dans la Franc-Maçonnerie :

Cavalotti
Député

Imbriani
Député

« Et, aussitôt que l'esprit, sortant de la bouteille, a pris corps devant le mage, celui-ci dira :

« *Aglati, Aglati*, sois le bienvenu. Je t'attendais avec impatience. Je te
« demande, par le Schemhamphorasch, par le Tel et le Tol, de rester
« avec nous en ce lieu et de répondre intelligiblement et sans mots équi-
« voques. Et, pour nous en donner l'assurance, lève ta main droite devant
« cette demoiselle (ou : devant cette dame), et fais serment de dire la vérité.
« Et tu feras cela, par l'effet de la virginité de cette jeune fille (ou : pour

« rendre honneur au fruit des entrailles de cette femme) et en vertu de tes « sublimes qualités qui t'empêchent de dire le faux. »

« Après que l'esprit a répondu à toutes les questions, on le fait rentrer dans la bouteille, en disant :

« Beffabuc, je t'aime et je te remercie. Par tes noms très saints, par le « Schemhamphorasch, par le Tel et le Tol, pars, je te renvoie au séjour de « gloire, et, à mon prochain appel, viens et secours-moi dans tous mes « besoins. »

Cet aperçu des talents magiques du « gentilhomme cavaleresque » me paraît suffire à l'édification de mes lecteurs. On s'imagine aisément le grand hiérophante, avec ses pommades aux parfums mêlés, qui varient chaque jour d'évocation ; il nous semble le voir, à la sortie d'une séance, allant faire une partie de billard avec quelques profanes qu'il méprise du haut de son importance et qui ne se doutent pas, certes, que cette tête étrangement pommadée et sentant le rance vient de contempler Beffabuc.

Passons à Lemmi.

Le renégat enjuivé, qui a l'horrible Sybacco pour démon familier, n'est pas encore, comme cabaliste et comme magicien, de la force d'Albert Pike ; mais il est en bonne voie. Déjà, nous l'avons vu solidement ferré sur l'astrologie. En fait de talismans, il n'en a jusqu'à présent, du moins à ma connaissance, imaginé que trois pour son usage personnel (voir les figures, page 321).

Le premier est l'ornement central d'une bandelette qu'il s'attache au front, lorsque ses calculs d'horoscopes s'effectuent avec trop de difficultés. Il est convaincu que, muni de ce talisman, il ne peut alors commettre aucune erreur.

Le second, dont le dessin lui a été donné par Sybacco, doit lui procurer le don de se rendre invisible, mais seulement en voyage. Umberto dal Medico prétend qu'une expérience de ce genre, à laquelle il assista, réussit à merveille. Il faut remplir certaines conditions, pour que la vertu du talisman opère : s'être nourri uniquement de fruits et de légumes pendant les trois jours précédant celui de la mise en œuvre de l'objet magique ; avoir sacrifié, la veille au soir, à Vénus-Astarté ; porter le talisman directement sur la chair, à la hauteur des reins, l'objet étant fixé au corps par une chaînette en argent qui forme ceinture. Alors, Lemmi, selon le dire de son disciple dal Medico, n'a plus qu'à prononcer le mot : *Vlanimoël*, pour devenir instantanément invisible pendant trente-trois minutes. Afin que le charme opère de nouveau dans la même journée, le magicien doit laisser au moins onze minutes se passer, pendant lesquelles il ne peut demeurer à la même place. Adriano voudrait perfectionner ce talisman ou en connaître, par les démons qu'il évoque, un lui permettant de rendre également invisibles les objets qu'il toucherait, au moins pendant la période de sa propre invisibilité.



Le troisième talisman de Lemmi, de forme triangulaire, est d'on ne sait quels métaux ; on dirait du bronze d'aluminium, dans lequel sont enchassées des parties en nickel ; pourtant, ce n'est ni de l'aluminium, ni du nickel. Ce talisman triangulaire a été remis à Adriano, alors qu'il n'était encore que grand-maître du Directoire Exécutif, par le démon Ariel en personne, apparaissant au cours d'une séance de grand rite à Florence. Lemmi y a ajouté neuf petites pendeloques symboliques en or, suspendues par des petites chaînettes d'argent. Il porte ce talisman sur la poitrine, côté du cœur, agrafé à l'étoffe de sa robe de mage officiant, lorsqu'il préside une réunion consacrée spécialement aux évocations. L'objet magique, qui est tout à fait d'origine infernale, lui vaut alors un accroissement de puissance démoniaque ; il représente un pacte formel avec Satan, il en est le gage.

Je pourrais citer bien d'autres talismans lucifériens, tant palladiques que non palladiques ; mais l'énumération en serait fastidieuse. Ces talismans varient comme forme, comme matière, comme signes gravés ou incrustations ; en résumé, c'est pourtant toujours le même diabolisme.

Néanmoins, pour terminer, j'en dois signaler deux qui sortent du banal et dont l'imprégnation est aggravée par le sacrilège. Ils appartiennent, l'un à Solphie Walder, l'autre au frère Hobbs (voir les figures, page 321).

Celui de Sophie Walder se compose d'une boîte ronde, plate, en argent, sur le couvercle de laquelle sont fixées diverses figures cabalistiques, lettres, chiffres, points, rondelles, en or. En outre, une plaque carrée, partie en or, partie en argent, donnant une bizarre combinaison de triangles, est soudée par un coin au couvercle de la boîte. D'autre part, des figures étranges découpées sur une assez forte lame d'or, sont également soudées, mais à la partie de la boîte formant le fond. C'est l'ensemble de cette composition étrange, où l'or et l'argent entrent seuls, qui forme le talisman. Dans le dessin, les parties noires représentent l'or, et les blanches, l'argent.

Ce qui rend ce talisman particulièrement exécrable, c'est que la boîte contient une hostie consacrée, du grand module, une hostie ayant été exposée dans un ostensoir à l'adoration des catholiques, et que Sophie s'est procurée on ne sait comment ; sans doute, la divine Eucharistie que cette femme porte ainsi provient de quelque vol commis dans une église. L'hostie tombée aux mains de la fille Walder a été de nombreuses fois poignardée dans les triangles.

Dans quel but ce talisman a-t-il été fabriqué ? pourquoi cette nouvelle profanation ajoutée à tant de sacrilèges ?... Sophie prétend que l'objet magique lui porte bonheur au jeu ; car elle aime fort l'argent, je l'ai déjà dit, et est quelque peu joueuse.

Quant au talisman imaginé par Frédérick Hobbs, il a pour but de faire cesser les épidémies, ainsi que divers fléaux. Hobbs assure avoir trouvé le

moyen d'arrêter le cours des maladies déchaînées dans une ville, telles que le choléra, les fièvres faciles à se communiquer, et de ramener la pluie, par exemple, quand une sécheresse prolongée devient par trop nuisible à un pays. Le raisonnement, en vertu duquel le grand-maître de Calcutta a fabriqué son talisman, est véritablement diabolique.

L'objet, d'une forme extravagante, est en bois dur, dont une importante partie est assez épaisse pour qu'on ait pu y creuser une cavité d'une certaine profondeur. Tout cela est agrémenté de sculptures en relief : signes de cabale, emblèmes lucifériens, monstres divers, hiéroglyphes inimaginables ; on y remarque une tiare pontificale renversée, au-dessus de laquelle une sorte de magot chinois vomit ; ce dernier détail suffit à indiquer l'esprit de haine antichrétienne qui a présidé à la confection de ce monstrueux et abominable bibelot.

Mais cela n'est rien encore. Le plus monstrueux, le plus abominable, c'est cette cavité qui a été ménagée dans la partie épaisse du bois. Là, au fond, l'infâme Hobbs a placé une hostie consacrée. Dans sa rage de blasphème, il appelle ce creux : « la basse-fosse du traître ». Ceci se tient fermé hermétiquement au moyen d'un large et épais bouchon de liège, tout hérissé d'aiguilles dont les pointes touchent le Divin Corps de Notre-Seigneur ; il suffit d'une légère pression du bouchon, en appuyant sur lui avec le pouce, pour que les aiguilles s'enfoncent dans la sainte Eucharistie.

Ce talisman, le plus odieusement sacrilège que la perversion maçonnique ait imaginé, ne pouvait être passé sous silence. Il méritait, plus que tout autre, d'être signalé à l'indignation des honnêtes gens.

Le jour où Hobbs l'inventa, il soumit immédiatement son idée au vieux Pike, qui l'approuva. « Adonaï, disait Hobbs dans sa lettre, accable l'humanité de fléaux. Quand une catastrophe se produit, quand une épidémie décime une population, quand la sécheresse prépare la famine, c'est la main du Dieu des chrétiens qui agit là, c'est Adonaï et son Christ qui sont les coupables, eux toujours nos barbares persécuteurs. Laissons leurs adorateurs aveugles implorer la clémence de ces ennemis acharnés de l'humanité, laissons-les se morfondre en supplications aussi stupides que dégradantes. Nous, nous sommes fils de la lumière, nous avons pour guide la raison, et nous nous révoltons contre le mal. Le défi d'Adonaï et de son Christ, nous l'acceptons, nous le relevons, et nous répondons au Dieu Mauvais et au traître dont il a fait son Verbe : « Soit, vous persécutez les hommes, vous « les faites souffrir et mourir ; eh bien, nous vous tenons à votre tour, et, si « vous êtes immortels, du moins vous souffrirez, puisque vous avez voulu « que ce pain devienne votre chair. » Le talisman de Hobbs fut solennellement consacré à Lucifer, dans une séance spéciale tenue au Sanctum Regnum de Charleston ; puis, il lui fut retourné, avec les plus grands éloges

du Sérénissime Grand Collège des Maçons Emérites. Le nom de Hobbs obtint alors une énorme popularité dans les parfaits triangles et les grands triangles. C'est de 1890 que date cette monstrueuse invention, et j'ai entendu dire récemment que d'autres palladistes ont fabriqué depuis des talismans semblables, pour profaner des hosties avec ce raffinement de satanisme lorsqu'une maladie est chez eux.

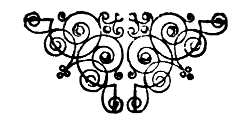
De ce talisman de Hobbs, il convient de rapprocher certains instruments sacrilèges que je n'ai jamais aperçus dans les triangles, je dois le dire, et dont j'ai appris l'existence il n'y a pas longtemps. Ils doivent, à coup sûr, être de l'invention de quelque société de satanistes, non affiliés au Palladium, mais tout aussi scélérats.

Ce sont... des instruments de torture pour hosties !

L'appareil se compose d'une boîte ronde en cuivre doré, que je ne saurais mieux comparer qu'à une boîte de montre à remontoir ; il y a, en effet, sur le côté, exactement comme pour une montre, une sorte de vis, que l'on fait tourner avec facilité en la roulant avec deux doigts. Cette vis met en mouvement le mécanisme qui est dans la boîte. Seulement, ici, ce n'est plus un mouvement d'horlogerie ; c'est un engrenage de minuscules rouleaux hérissés de pointes, compliqué de petites griffes d'acier, tout cela fonctionnant avec ensemble, et écrasant, piquant, griffant, déchirant l'hostie consacrée qui est déposée dans le fond du boîtier.

Ces appareils existent, je le répète. Où se fabriquent-ils ? Je l'ignore ; je n'ai rien vu de semblable à Gibraltar. Mais ils existent et servent aux atroces profanations que je viens d'indiquer. Bien que ces abominables instruments ne soient pas des talismans, j'ai pensé qu'il y avait intérêt à en parler ici. Par le sacrilège, ils se rapprochent des bibelots magiques des palladistes.

Arrêtons-nous. Ces crimes ne doivent pas exciter seulement notre indignation ; il ne suffit pas de frémir ; il faut prier, il faut que les fidèles réparent, par l'adoration plus que jamais fervente de l'Eucharistie, les horribles outrages, les attentats inouïs que la rage infernale multiplie tous les jours. Certes, nous sommes confondus, nous tous chrétiens, quand nous songeons à la patience de Dieu ; cela est au-dessus de notre intelligence humaine ; nous constatons les crimes, et ils sont si épouvantables que nous ne pouvons pas comprendre que le châtiment ne les suive pas toujours, aussitôt commis. Inclinons-nous donc, pleurons, prions et réparons. *Parce, Domine, parce populo tuo.*



HUITIÈME PARTIE

LE COMBAT CONTRE L'ÉGLISE

CHAPITRE XXXI

La déchristianisation des peuples catholiques

Nous voici revenus encore une fois aux faits strictement contemporains; car, fidèle à mon plan que j'ai exposé dans le premier volume, je tenais à montrer la haute-maçonnerie à l'œuvre, après avoir déblayé le terrain des diverses pratiques qui ne sont pas le monopole du Palladisme et des sociétés occultes nettement satanistes.

Je sais que quelques-uns de mes lecteurs auraient voulu me voir me borner à la révélation des faits dont j'ai été témoin oculaire et pensent que mes relations de cas démoniaques anciens étaient superflues. Cette opinion a été manifestée publiquement, sous forme de critique, par M. le chanoine Ribet, dont les savants ouvrages sont hautement appréciés par toutes les personnes qui étudient la mystique.

Mais c'est là l'opinion de ceux de mes lecteurs qui connaissaient déjà la plupart des cas non-contemporains que j'ai dû citer; ils sont le tout petit nombre dans le public qui me suit. Les développements inattendus, auxquels j'ai été contraint à raison de certaines attaques qui se sont produites, ont satisfait au contraire la grande majorité, si j'en juge par les lettres en quantité formidable qui m'ont été adressées.

Je demande donc pardon aux lecteurs déjà au courant, dont j'ai mis la patience quelque peu à l'épreuve; je les prie de songer à tous ceux qui ignoraient ces choses, faute d'avoir lu les ouvrages qui ont précédé le mien. En effet, cette publication a eu l'heureuse chance de pénétrer dans les milieux les plus divers, de remuer de braves gens qui étaient à mille lieues de soupçonner les incessantes manifestations du diable dans la société humaine et à qui des adversaires de mauvaise foi déclaraient que mes récits étaient de ridicules inventions.

« Au point de vue de l'art, a écrit M. le chanoine Mustel, cette critique (la critique de M. le chanoine Ribet) est juste, et nous avions d'abord regretté



vivement ces superfétations, malgré l'intérêt qu'elles pouvaient présenter. A la réflexion, nous sommes moins sévère. L'auteur, vivement attaqué, — peut-être surpris de ces attaques, — a voulu se défendre, lui et son œuvre, en montrant dans le passé des faits historiques, rigoureusement contrôlés, et que l'ignorance et la mauvaise foi peuvent seules contester, faits semblables ou analogues à ceux qu'il rapporte. Ce motif n'est-il pas de poids? Quant aux études sur l'hystérie et la possession, elles s'imposaient dès que le docteur Bataille voulait, non pas seulement raconter, mais apprécier les faits dont il avait été témoin. A examiner le résultat, si la composition de son livre est moins simple et moins une, n'y a-t-il pas avantage à présenter comme un faisceau et à traiter d'ensemble *toute la question du diable*? »

Il m'a donc fallu déblayer le terrain, comme je viens de le dire, et toute personne qui y réfléchira reconnaîtra qu'il était nécessaire, dès l'instant que j'étais accusé de raconter des faits absurdes, impossibles, de dérouler aux yeux du public nouveau, non au courant des manifestations de l'occultisme, un panorama en quelque sorte général. Et encore, la moisson est tellement abondante que j'ai dû me restreindre et faire une simple glane dans ce champ immense du surnaturel diabolique.

A présent, nous avons à nous occuper de la haute-maçonnerie, telle qu'elle fonctionne actuellement. Nous allons voir son œuvre néfaste de déchristianisation des peuples catholiques; nous examinerons son travail, toujours souterrain, mais à côté de ses opérations magiques. Je dirai aussi quel est le rôle des sœurs maçonnes, quelle est leur manière d'opérer. Je soulèverai le voile qui, jusqu'à ce jour, a dérobé à la vue même des francs-maçons non-juifs la fédération secrète que les israélites initiés ont introduite dans la secte internationale et que le Palladisme, rite suprême, autorise et protège. Je donnerai le plan des chefs secrets de la haute-maçonnerie. Je raconterai un épisode des plus curieux de la conspiration contre la Papauté. Enfin, dans cette huitième partie, je ferai connaître l'état général de la franc-maçonnerie universelle et ses bilans annuels.

Ruiner l'Eglise du Christ, tel est le but principal que la maçonnerie se propose, et elle ne néglige rien pour arriver à ses fins. Les chefs de la secte, les vrais chefs, ceux qui sont palladistes et que Satan trompe en se faisant passer à leurs yeux pour l'égal de notre Dieu et son futur vainqueur, ne comprennent pas que tous leurs efforts seront inutiles; car ils prennent pour une vaine prophétie l'inéluctable parole : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Ils s'imaginent donc que l'avenir leur appartient, qu'un jour viendra où la religion catholique aura complètement disparu de la surface du globe, où Lucifer sera adoré publiquement par toutes les nations.

En attendant, il s'agit de faire perdre la foi chrétienne aux peuples par n'importe quels moyens. La doctrine palladique est gardée secrète au sein des triangles ; au dehors, par l'action des Loges et des sociétés que celles-ci inspirent, on répand le scepticisme ; l'athéisme même est considéré comme auxiliaire, jusqu'à un certain point.

Mais, en même temps qu'on s'efforce d'obscurcir les esprits par le doute et l'incrédulité, on travaille à obtenir des gouvernements toutes les mesures de nature à détruire peu à peu l'influence de l'Eglise et l'Eglise elle-même. C'est là l'action politique.

J'ai promis de montrer comment la haute-maçonnerie procède à cette œuvre de déchristianisation chez tous les peuples catholiques ; je dois surtout m'occuper de ce qui s'est passé et se passe en Italie, car l'Italie est le théâtre de la grande lutte contre la Papauté.

Le 15 octobre 1880, le F∴ Garibaldi écrivait au F∴ Pietro Corsigli :

« Notre organisation gouvernementale est mauvaise ; l'abaissement physique et moral de notre nation a pour cause l'éducation cléricale. Mais, pour comble de malheur, nous sommes des paresseux, nous ne savons pas agir. Il faut remuer le gouvernement, il faut que les loges le secouent. Messineo m'a envoyé une longue lettre de Palerme ; il m'invite à rappeler à Lemmi qu'il est temps de faire quelque chose en Italie. Je sais bien que Lemmi ne peut pas suffire à tout ; il se doit d'abord aux intérêts généraux de l'institution ; mais Mazzoni et Petroni ont passé l'âge de l'activité, et si Lemmi ne décide rien au sujet de notre pays, rien ne se fera. C'est pourtant en Italie qu'il faut agir.

« Je vous résume ainsi la lettre de Messineo, mon cher Pietro, et j'ajoute que Messineo a tout-à-fait raison.

« Puisque vous allez à Rome le mois prochain, voyez Lemmi; dites-lui que ce qui est nécessaire ne lui sera pas refusé. J'ai vu récemment un F∴ américain, qui est venu me visiter dans ma solitude. Il m'a fait part des bonnes dispositions des Emérites à l'égard de Lemmi ; il peut donc marcher. En avant ! toujours en avant !

« Si l'on ne secoue pas la torpeur du gouvernement, tout le travail déjà fait sera bientôt perdu ; l'ennemi reprendra peu à peu les positions d'où nous l'avons délogé. Vous connaissez le vieux dicton : les nonnes, les moines, les prêtres et les poulets ne sont jamais satisfaits. Le Vatican nous mangera, si nous ne le mangeons pas.

« Sous peine d'infamie, un peuple ne doit pas consentir à être la risée du monde, et l'on se moque partout de nous, en nous voyant encore si encapucinés. Agissons, agissons !

« Nous sommes d'accord, maçons de tous les pays, pour exterminer le monstre clérical ; mais alors, pourquoi se préoccuper d'agir partout, excepté



Dona Maria-del-Olvido de Bourbon
Grande-Maîtresse Maçonne en Espagne

en Italie, où la maçonnerie maintenant s'endort? Où est le trou, là est la bête. Dites-le bien à Lemmi, non pas que son zèle ait besoin d'être stimulé, mais afin de le pousser à diriger tous ses efforts chez nous. Il y a nécessité, ainsi que Messineo le dit très justement. »

Cette lettre de Garibaldi, le F∴ Pietro Corsigli la remit à Lemmi; l'original est aux archives du Souverain Directoire Exécutif, à Rome, dossier du Congrès de Milan de septembre-octobre 1881, sous le n° d'enregistrement A-37.

Sous le n° A-121, dans le même dossier, se trouve une lettre d'Albert Pike à Lemmi, datée du 5 décembre 1880.

On y lit :

« ...J'approuve le projet de Congrès maçonnique italien. Il est indubitable qu'il y a lieu de provoquer une agitation par les Loges de la Péninsule ; mais, d'autre part, calmez l'action en Bavière, et consacrez-vous tout entier à faire réussir la réunion de Milan.

« Il faut ruiner à bref délai les influences cléricales en Italie ; les lois contre les congrégations religieuses n'y sont point observées. Etait-ce donc la peine de tant travailler à les obtenir ?

« Et les écoles ? on y donne toujours l'instruction catholique. Par les Loges, faites protester. Il faudrait même que le Congrès émît un vœu en faveur de la création de lycées de filles ; mais obtenez cela, en prenant les précautions utiles et en ayant soin d'obtenir aussi qu'on n'y place aucun prêtre-aumônier.

« Il sera bon de faire voter un ordre du jour quelconque, témoignant que les Loges ont à cœur la solution de la question sociale dans le sens favorable aux ouvriers.

« A raison de cet ordre du jour, vous pourrez publier un résumé des travaux du Congrès, et vous mettrez à profit cette publication pour opérer en 214.

« Je m'en rapporte à vous en ce qui concerne l'opportunité ou l'inopportunité d'étendre aux Loges l'institution des Messagers. »

Le Congrès maçonnique italien se tint, en effet, à Milan ; les séances eurent lieu du 28 septembre au 3 octobre 1881.

Les résolutions qui furent votées sont les suivantes :

« **I.** La Franc-Maçonnerie italienne considère que la solution de la question sociale mérite non seulement l'étude, mais aussi l'action des Loges. Elle constate que le gouvernement n'a pas accompli son devoir en ce qui concerne les innombrables œuvres dites Œuvres Pies qui ont été fondées par le cléricalisme, pour, sous l'étiquette menteuse de la charité, corrompre le peuple. Les mœurs de la patrie sont ainsi en péril et ont besoin d'être réformées, ainsi que les lois. Les Œuvres Pies devront donc être transformées par le gouvernement en institutions de prévoyance pour la classe ouvrière.

« **II.** Sur la demande d'un certain nombre de Frères, le Congrès décide que les femmes ne seront plus désormais tenues à l'écart de la Franc-Maçonnerie. Des Loges féminines seront constituées au plus tôt. »

(J'ouvre une parenthèse pour apprendre aux profanes et aux maçons incomplètement initiés que l'émission d'un vœu et l'adoption d'une décision de cette nature sont ce qu'en argot de la haute-maçonnerie on appelle *opérer en 214*. L'expression vient d'une circulaire n° 214 que rédigea en

1872 Albert Pike au sujet de la maçonnerie féminine. Il y disait que, pour mieux cacher l'existence des Loges androgynes, il était utile de provoquer de temps en temps des discussions à ce sujet dans les convents, sauf à rejeter les vœux en faveur du rétablissement de ces Ateliers, ou, s'ils étaient adoptés une première fois, les annuler dans un convent ultérieur à peu de distance.)

« **III**. Le Congrès est d'avis qu'il y a lieu également de constituer au plus tôt des Loges d'ouvriers, tant à la ville qu'à la campagne, et qu'elles devront être organisées de façon à ce que l'initiation des prolétaires soit le moins coûteuse possible et même gratuite, sauf une cotisation insignifiante pour couvrir les frais indispensables. »

(Ce vœu est encore de la catégorie des manifestations platoniques, uniquement faites pour la galerie. Les frères trois-points ne tiennent aucunement à admettre parmi eux des ouvriers; mais ils éprouvent le besoin de faire croire qu'ils s'intéressent aux ouvriers et qu'ils ne leur ferment pas leurs portes. Vis-à-vis des profanes, les ordres du jour semblables à celui-ci sont donc une autre manière d'*opérer en 214;* mais ce n'est pas néanmoins comme dans le cas de l'ordre du jour précédent. Sur la question des loges féminines, on se moque de la galerie, attendu qu'elles existent et qu'il n'es nul besoin d'en voter la création; en ce qui concerne les loges ouvrières, elles n'existent pas, et, en dépit de tous les votes, on ne les crée jamais.)

« **IV**. Le Congrès décide que, par les soins de l'autorité maçonnique, il sera institué un corps de *Messagers secrets*, lesquels seront choisis parmi les maçons de condition complètement libre et dont le dévouement à l'Ordre aura été depuis longtemps éprouvé; ces messagers ne seront inscrits à aucune Loge particulière et relèveront directement de l'autorité centrale de la Maçonnerie italienne; ils auront pour mission de communiquer à tous les Ateliers les ordres et les instructions du Chef.

« **V**. Il sera créé, d'autre part, un corps de Frères propagandistes, dont la fonction sera de voyager de ville en ville, comme colporteurs et marchands de toute espèce, pour répandre partout, et notamment parmi les populations rurales, des opinions favorables à la Maçonnerie, pour en faire l'éloge adroitement parmi les profanes et la défendre contre les préjugés; ces propagandistes, qui ne se feront point connaître pour maçons et qui, dans leurs pérégrinations, s'abstiendront de toute visite aux locaux maçonniques, seront dénommés *Frères Ambulants*.

« **VI**. Lorsque l'Ordre aura intérêt à initier un personnage de condition sociale très élevée ou qui sera, pour un motif à apprécier par le Grand-Maître, dans une situation commandant la réserve la plus absolue et le secret le plus rigoureux, son initiation secrète sera connue uniquement du Grand-Maître, et, par exception, du Grand-Maître Adjoint, du Grand Secrétaire et du Grand Trésorier.



« **VII**. Le Congrès déclare que la solution de la question sociale, dans le sens qui doit donner satisfaction aux revendications légitimes des travailleurs, est l'objet des constantes études et des hautes préoccupations de la Franc-Maçonnerie italienne. Les Loges sont autorisées à ouvrir, dans leur sein, des débats ayant pour but de trouver les moyens pratiques de faire aboutir auprès des pouvoirs publics toute mesure tendant à l'extinction du paupérisme et à l'amélioration du sort des classes laborieuses.

« Ce septième vœu du Congrès, adopté à l'unanimité, sera publié. »

Il l'a été, en effet; mais on a vu récemment, en Sicile, comment le F∴ Francesco Crispi, 33e, ami intime du Grand-Maître Lemmi, entendait régler la question sociale : à coups de fusils.

« **VIII**. Le Congrès décide qu'il y a lieu d'organiser secrètement les forces libérales de l'Italie et que les Loges doivent agir plus que jamais de telle sorte que la majorité de la représentation nationale au Parlement soit acquise à la Franc-Maçonnerie.

« Le Congrès adopte pour l'Italie le règlement édicté par le Grand Orient de France en 1848 (Ere Vulgaire), sous le titre *Règlement maçonnique des mesures à prendre dans les cas d'élections.* »

Il n'est pas mauvais de citer ici ce règlement :

Art. 1er. — En toute période électorale, un candidat Maçon sera d'abord proposé par la Loge, dans le ressort de laquelle se fera l'élection, pour être ensuite imposé aux Frères de l'obédience.

Art. 2. — Dans l'élection, qu'elle soit départementale, cantonale ou communale, l'agréation du Grand Orient sera également nécessaire, également réservée.

Art. 3. — Chaque Maçon jurera d'employer son influence pour faire réussir auprès du corps électoral la candidature adoptée en Loge et agréée par le Grand Orient.

Art. 4. — L'élu de la Maçonnerie sera astreint à faire en Loge une profession de foi, dont acte sera dressé.

Art. 5. — Il sera invité à recourir aux lumières de la Loge, ou à celles du Grand Orient, dans les occurences graves qui peuvent se présenter pendant la durée de son mandat.

Art. 6. — L'inexécution de ses engagements l'exposera à des peines sévères, même à l'exclusion de l'Ordre. L'application de ces mesures exceptionnelles sera laissée à la discrétion du Grand Orient.

Art. 7. — Dans les localités où plusieurs Loges existent, elles devront s'entendre entre elles pour le choix des candidatures à faire agréer par le Grand Orient. Elles pourront prendre, selon les circonstances, telles mesures qu'elles jugeront utiles pour faire réussir les candidatures maçonniques ; dans ce but, elles seront libres, pendant la période électorale, de se réunir, suivant les besoins, soit ensemble, soit séparément, soit encore en se fractionnant par comités sectionnaires.

Art. 8. — Chaque Loge, pouvant juger utile de s'aider de la publicité, devra



se ménager des moyens d'insertion dans les journaux ; mais le Grand Orient se réserve de lui recommander ceux de ces journaux qui auront sa confiance.

Mais voici les deux plus importants votes du Congrès maçonnique de Milan, ceux qui fixent le mieux le but de la secte relativement à la déchristianisation du peuple :

« **IX**. Le Congrès décide que le principal but des efforts de la Franc-Maçonnerie italienne sera, *pour le présent*, d'obtenir du gouvernement :

« *a)* La régularisation du patrimoine ecclésiastique, dont la propriété appartient à l'Etat et dont l'administration appartient aux pouvoirs civils ;

« *b)* L'application énergique de toutes les lois existantes qui assurent à la société civile son indépendance absolue vis-à-vis des influences cléricales ;

« *c)* L'observation rigoureuse des lois existantes en vertu desquelles les congrégations religieuses devraient être supprimées, et la proposition de toutes mesures de nature à empêcher que ces lois ne soient éludées ;

« *d)* La promulgation de la loi sur les biens des congrégations religieuses (confiscation) ;

« *e)* La suppression de toute instruction religieuse dans les écoles ;

« *f)* La création de collèges pour jeunes filles, où celles-ci soient à l'abri de toute influence cléricale quelconque.

« **X**. Enfin, le Congrès décide que, par l'initiative de l'autorité maçonnique, il sera procédé à la création d'un grand parti anticlérical, sans distinction d'opinion politique, et dont le but sera de combattre et de détruire le cléricalisme par tous les moyens, quels qu'ils soient. »

On le voit, les inspirateurs du Congrès avaient fidèlement obéi aux ordres du chef suprême Albert Pike, et le vœu du F.·. Garibaldi était accompli. L'agitation allait commencer.

Dans sa séance du 2 juin 1882, l'Assemblée Constituante de la maçonnerie italienne ratifia les décisions du Congrès de Milan.

Toutefois, il est bon de dire que, depuis le 13 juillet 1881, c'est-à-dire environ deux mois avant la réunion du Congrès de Milan, Lemmi s'était déjà mis à l'œuvre pour organiser les anticléricaux en Italie sous la direction occulte du Souverain Directoire Exécutif de la maçonnerie universelle.

Ce jour-là, avait lieu la translation de la dépouille mortelle de Pie IX à l'église Saint-Laurent-hors-les-murs. Lemmi avait recruté, dans la lie de la populace, trois cents et quelques mauvais garnements capables de tout, qui, pour trois lires par tête, devaient troubler la pieuse cérémonie. En effet, dès que le cercueil du pape défunt fut dans le corbillard, sur la place publique, ces individus, massés sur un point, rompirent les rangs des agents qui maintenaient la foule et se précipitèrent vers le char funèbre en criant : « *Al Tevere la cassa!* » (Au Tibre la caisse!) C'était le mot convenu. La foule ne suivit pas le mouvement et témoigna son horreur d'aussi odieuses exci-

tations; mais il y eut des coups échangés, la police eut quelque peine à refréner ces furieux; bref, l'incident avait été créé et payé par la maçonnerie pour pouvoir faire publier dès le soir, dans les journaux impies, qu'une partie de la population romaine était hostile à l'Eglise.

Tel fut le premier acte par lequel Adriano Lemmi affirma l'anticléricalisme violent dans la cité des Papes.

C'était si bien un coup monté, que, dans cette soirée du 13 juillet 1881, Lemmi et les autres chefs de la franc-maçonnerie italienne se réunirent au petit-palais Sciarra, qui est au Corso, dans un local concédé par le prince Sciarra, 33e, franc-maçon haineux, à une société démocratique militante, nommée *lei Diritti del Uomo* (Société des Droits de l'Homme). Cette association n'était autre qu'un club révolutionnaire, créé récemment par la maçonnerie.

Là, Lemmi avait convoqué, par les coryphées des loges romaines, toutes les fortes têtes plébéiennes, employés de commerce et d'usine et ouvriers irréligieux, en un mot, tous les meneurs des divers quartiers de la ville. Dans le nombre des employés, il y avait beaucoup d'initiés, est-il besoin de le dire? Quant aux ouvriers, ils ignoraient que, excitateurs habituels de la populace, ils subissaient l'influence des sectaires. Du reste, c'est toujours ainsi que les choses se passent : à côté des loges, la maçonnerie crée des sociétés dont les chefs lui appartiennent; d'où il résulte que les gros bataillons des non-initiés sont les instruments inconscients de la secte, qui exploite leurs mauvais instincts.

Dans cette réunion, il fut décidé que la Société des Droits de l'Homme serait désormais et avant tout le centre anticlérical de dix cercles ouvriers de quartier (*rione*), dont la création fût votée en même temps ; ce qui, on le remarquera, donne ainsi *onze*, c'est à dire le nombre luciférien.

Voici exactement les dix cercles anticléricaux ouvriers fondés à Rome, le 13 juillet 1881 :

(1. *Circolo anticlericale del rione Ponte* (dont fut président le F∴ Nino de Andréis, 33e). — 2. *Circolo anticléricale del rione Monte-Esquilino.* — 3. *Circolo anticlericale dei rioni Trastevere-San-Angelo-Ripa.* — 4. *Circolo anticléricale del rione Borgo* (dont fut président le F∴ colonel Achille Maïocchi, député, un des lieutenants lucifériens de Lemmi ; ce cercle fut établi à proximité du Vatican). — 5. *Circolo anticlericale del rione Pigna.* — 6. *Circolo anticlericale del rione Campo-Marzio.* — 7. *Circolo anticlericale del rione Regola.* — 8. *Circolo anticlericale dei rioni Trevi-Colonna* (dont fut président le F∴ Ettore Ferrari, autre lieutenant de Lemmi). — 9. *Circolo anticléricale del rione Monte-Testaccio.* — 10. *Circolo anticlericale del rione Campitelli.*

La caisse du Souverain Directoire Exécutif paya immédiatement les premiers frais de loyer et d'installation des locaux nécessaires.

Aussi, quand le Congrès maçonnique se réunit quelques semaines plus tard à Milan, les chefs firent ressortir que le parti anticlérical s'organiserait très facilement, pourvu que partout les loges suivissent l'exemple de Rome.

Lorsque, le 2 juin 1882, l'Assemblée Constituante de la maçonnerie italienne ratifia les décisions du Congrès de Milan, le mouvement était déjà commencé dans les provinces. Or, tandis que l'assemblée des sectaires émettait son vote définitif, ce même jour-là, presque à la même heure, le F.·. Giuseppe Garibaldi rendait le dernier soupir, dans sa solitude de Caprera. Il y eut, chez les francs-maçons, une vive surprise, quand on en reçut la nouvelle au Grand Orient de Rome; rien n'avait pu faire prévoir cette fin, car à cette époque le fameux condottiere était très bien portant; il fut pris d'un étouffement subit, inexplicable, qui le tua en quelques secondes sur son fauteuil, où il se reposait, prenant l'air, près d'une fenêtre ouverte. C'était lui qui avait stimulé le zèle de Lemmi; la main de Dieu s'appesantissait sur lui, au moment où son œuvre de mal était consacrée par le suffrage unanime des chefs de la secte en Italie.

Un an après, l'œuvre maudite était constituée dans les principales villes. Mais il est bon de dire que Lemmi ne l'avait pas bornée à la péninsule. Dès 1881, peu après la réunion du palazzetto Sciarra, il avait inspiré la formation de groupes du même genre en France et en Espagne.

Dans un rapport officiel qu'un certain F.·. espagnol, nommé Agapito Balaguer, revenant d'un voyage (juillet 1883), adressait au F.·. Antonio Romero Ortiz, grand-maître du Suprême Conseil d'Espagne, j'ai trouvé des renseignements fort intéressants sur les résultats obtenus en Italie par Lemmi au bout d'un an.

« A cette heure, écrit le F.·. Agapito Balaguer, il n'est pas une ville italienne de plus de 8.000 habitants qui n'ait son cercle anticlérical ouvrier. La propagande contre la superstition catholique a pris, dans ce pays, des proportions inouïes, dont nous ne saurions trop nous réjouir.

« Toutefois, les Italiens n'ont pas un fonctionnement semblable à celui des Espagnols et des Français. Les groupes n'ont pas, en général, un comité central apparent, les reliant les uns aux autres d'une façon permanente. Chacun semble, aux yeux des membres non-initiés, se mouvoir avec une parfaite autonomie. Ce n'est que dans certaines occasions, par exemple, pour fêter un anniversaire populaire, qu'ils centralisent leurs pouvoirs entre les mains d'un comité élu, lequel a une existence qui prend fin aussitôt après l'expiration des causes de sa formation; et, de cette manière, la véritable direction centrale est ignorée.

« Le mot d'ordre est toutefois le même dans tous les groupes, et les drapeaux de chaque cercle, d'un bout à l'autre de l'Italie, sont d'un modèle semblable. En cas de manifestation, tous les groupes sont sur pied; chaque



inscrit va se ranger autour du drapeau de son cercle, et ainsi toutes les forces anticléricales d'une ville sont immédiatement réunies.

« Tel est le système d'organisation des plus grandes villes : Rome, Naples, Florence, Turin, Milan.

« Il convient, cependant, de faire une mention spéciale pour la Lombardie. Là, l'organisation existe selon le mode espagnol et français. Tous les groupes de cette vaste province sont régis, indépendamment de leurs comités particuliers, par une commission centrale qui porte le nom de Comité Directif et siège à Milan, corso Vittorio-Emanuele, 15. C'est une fédération qui a pour titre : *Lega Popolare Anticléricale* (ligue populaire anticléricale).

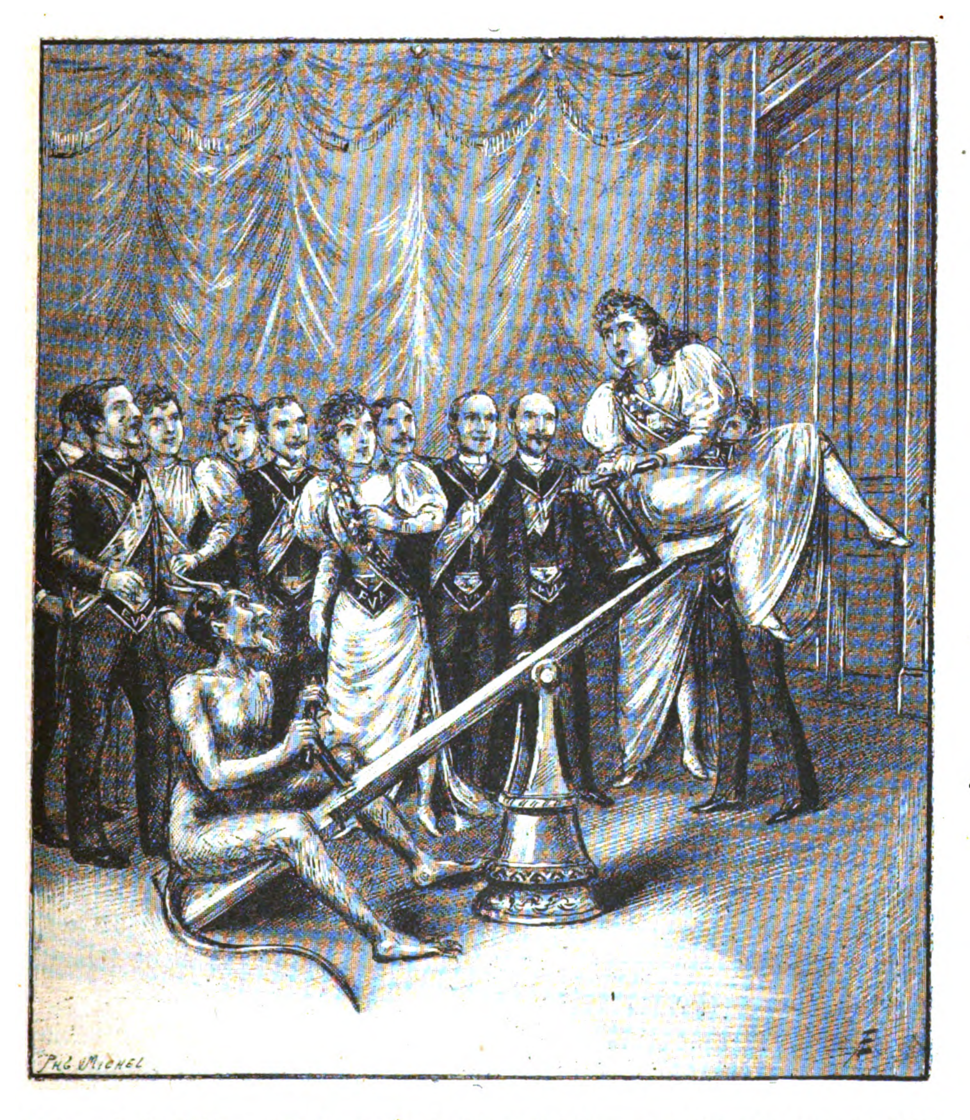
« Les membres de ce comité directif sont, pour le présent exercice 1883, nos FF.·. Felice Cavalotti, président, député de la ville au Parlement, Ottorino Lazzarri, secrétaire, Enrico Dalbesio, Giuseppe de Franceschi, Carlo Ferrari-Ferruccio, Ferdinando Fontana, Alexandro Ouchtomskoy, Emilio Quadrio, Aristide Polastri, et un profane, le citoyen Nicola Torti, qui est un ouvrier. Parmi les FF.·. qui ne font pas partie du comité directif, mais qui agissent de la façon la plus active, il faut citer les FF.·. Pirro Tornaghi, Edgardo Ghezzi, Adriano Boneschi et Emanuele Mariano. Le comité est renouvelé chaque année, le 16 décembre, par une assemblée générale. La ligue a un organe, intitulé l'*Anticléricale*. La cotisation est de cinquante centimes par mois.

« Le comité directif a seul le mandat de convoquer les groupes en assemblée plénière ; toutefois, quand vingt groupes votent qu'il y a lieu de convoquer une assemblée plénière, le comité directif est tenu de faire la convocation dans les quinze jours.

« L'influence du F.·. Cavalotti, à qui, vous le savez, notre illustre F.·. Adriano Lemmi n'est pas sympathique, se fait ressentir dans cette ligue ; il en résulte qu'elle ne prend guère son inspiration à la via della Valle, à Rome. Mais il n'y a que demi-mal ; car l'action, pour être parallèle, ne vise pas moins à atteindre le même but. Le F.·. Castellazzo, à qui je parlais de la ligue de Cavalotti, me disait que son existence est très précieuse au F.·. Lemmi ; en effet, cette fédération qui est manifestement indépendante du Suprême Conseil de Rome, aux yeux de tous, empêche de soupçonner qu'ailleurs tous les groupes sont reliés au Souverain Directoire Exécutif.

« Enfin, en Italie, les diplômes des groupes anticléricaux sont délivrés d'une façon des plus irrégulières. Des groupes en ont, d'autres n'en ont pas. Ceux qui en ont les reçoivent en général du comité du groupe lui-même, contrairement au système adopté en Espagne et en France, où c'est la commission centrale de Barcelone et celle de Paris qui les délivrent. Quelques groupes italiens, notamment la société des *Droits de l'Homme*, de Rome, se font délivrer leurs diplômes par la commission centrale de Paris ; cela, disent-ils, en signe d'alliance franco-italienne.





La bascule du diable. — Les taquineries du démon Goloëk au grand triangle de Zurich (1890).

« Presque partout, les groupes n'ont pas de titre distinctif. Ils s'appellent : cercle anticlérical de telle ville, quand il n'y a qu'un groupe dans la ville, ou de tel quartier, quand la ville est importante.

« On n'appelle guère les femmes à faire partie des groupes anticléricaux ; la femme italienne est encore trop superstitieuse. Quant aux sœurs, elles n'ont rien à faire dans ces cercles, vu que l'élément ouvrier y domine. Néanmoins, il en est quelques-unes, très rares, qui ont demandé elles-mêmes à en faire partie ; mais ce sont uniquement celles qui cultivent la

muse et qui ont toujours quelque poésie de leur composition à réciter ; elles ne se font connaître que comme écrivains devant les ouvriers, dont elles recherchent les applaudissements ; il faut bien leur passer cette satisfaction d'amour-propre, d'autant plus qu'en se mêlant au peuple elles font une propagande qui n'est pas sans résultats.

« A Naples, le principal groupe a pris un titre distinctif : *les Humanitaires*. C'est une femme qui préside ce cercle, notre S.·. Ernesta Napollon. Ce groupe est très nombreux ; notre illustre défunt F.·. Garibaldi s'y était inscrit, quelque temps avant sa mort ; c'est aussi ce cercle que notre F.·. Giovanni Bovio a choisi pour être celui de son inscription dans le parti anticlérical non fermé aux profanes. Le F.·. Cresponi y vient aussi parfois.

« J'ai longuement causé à Rome avec les FF.·. Lemmi, Castellazzo, Pantano et Parboni. Ils se réjouissent de l'organisation ainsi créée ; elle est en pleine prospérité. Malgré la divergence des préférences politiques, tous sont d'accord pour détruire le Vatican. L'union est faite par le groupement des FF.·. Adriano Lemmi, Crispi, Alessandro Castellani, Pianciani, Ettore Ferrari, Maffi, Ludovico Fulci, auxquels se joignirent, dès l'année dernière, les FF.·. Alberto Mario, Napoleone Parboni, Benedetto Cairoli, Cesare Becherucci, Bertani, Andrea Costa, Guido Bandinelli, Gregorio Pirani, Giovanni Silli, Filopanti, Settimio Boën, et les FF.·. Pantano, Alberto Mancini, Dr Eugenio Marchesini, du Cercle Central Républicain. Le cercle *Maurizio Quadrio*, de Rome, a signé son adhésion par la main des FF.·. Nissolino, A. Fratti, F. Albani et Falleroni, et le Cercle Démocratique Universitaire, par la main des FF.·. Paoloni, Gatti, Ribo, G.-M. Castiglione, Scifoni, Palombi et Marini.

« Dans les provinces, partout où j'ai passé, j'ai reçu le meilleur accueil, et tous souhaitent que le mouvement anticlérical d'Espagne et de France marche de pair avec celui d'Italie.

« A Gênes, j'ai vu avec plaisir, à la tête des ouvriers anticléricaux, nos FF.·. Firpo, Mosto-Papa, Marcelli, Federico Ottoni, Genovesi, Gamba ; à la Spezia, nos FF.·. Rafaele Milanesi, Luigi Morolli, Delbecchi, Abel Vanni, Alamanno del Bravo, Carlo Grazzini ; à Ancône, nos FF.·. Bosdari et Domenico Barzilari ; à Trévise, notre F.·. Antonio Mattei ; à Novare, notre F.·. Carlo Massa ; nos FF.·. Quartaroli, Liverani, Zanoli, Turchi, Epaminondas Farini, Giovanni Valzania, à Lugo, où est le centre des associations populaires de la Romagne ; à Viareggio, notre F.·. Palmerini ; à Lucques, notre F.·. Amerogi ; à Savone, notre F.·. Scotto ; à Girgenti (Sicile), notre F.·. Riggio ; à Camogli, notre F.·. Queirolo ; à Sicarolo, notre F.·. Giovanni Alberti ; à Pise, nos FF.·. Carlo Caluri, Ferdinando Barsotti, Egidio Bandini ; à Macerata, notre F.·. Cicarelli ; à Asti, nos FF.·. Borelli et Musso Grillone ; et tant d'autres que j'oublie

« Partout, nos FF.·. dirigent les cercles ouvriers anticléricaux ; l'organisation est merveilleuse ; partout, le flot monte et grossit chaque jour, et notre chère Maçonnerie tient les écluses ! »

Un document comme celui que je viens de reproduire n'a pas besoin de commentaire.

Il en est de même de celui qui va suivre.

Le 29 septembre 1883, Adriano Lemmi envoyait « aux FF.·. délégués secrets du Souverain Directoire Exécutif auprès des Cercles populaires anticléricaux d'Italie » une circulaire confidentielle, ainsi conçue :

« Il faut, par votre inspiration, faire mettre à l'étude dans les Cercles anticléricaux toutes les questions qui plaisent à l'ouvrier, et principalement celles qui entretiennent dans son cœur la haine de la superstition (lisez : du catholicisme). Cette haine est sainte, et il est nécessaire de l'attiser sans cesse.

« Multipliez les conférences.

« Que vos conférenciers, sans trop insister sur le rôle de la franc-maçonnerie, en fassent l'éloge, comme en passant ; qu'ils détruisent les préjugés existant contre nous, mais en termes discrets et adroits.

« Qu'ils abordent les plus hauts sujets, dans des entretiens familiers, et que, pour mieux conquérir l'affection du peuple, ils montrent l'ère de bonheur qui s'ouvrira pour l'Italie lorsque le pape n'en souillera plus le sol, lorsque les noms de cardinal, d'archevêque, d'évêque ne seront plus prononcés dans la patrie enfin délivrée des conspirateurs parricides.

« Le programme des sujets à traiter est vaste. Voici, cependant, ce qu'il faut dire aux auditeurs prolétaires :

« Le but de la société est le bonheur commun. On y arrivera par un gouvernement institué pour garantir à l'homme la jouissance de ses droits naturels. Par *homme*, nous entendons tout individu, sans distinction de sexe, faisant partie de l'humanité ; mais, en ce qui concerne la femme, il faut avant tout la soustraire au confessionnal, et c'est seulement lorsque son esprit sera dégagé de la superstition, que l'homme libre, trouvant enfin en elle une digne compagne, pourra par une législation sage lui assurer la jouissance des mêmes droits.

« Ces droits sont : l'égalité, la liberté, la sûreté, la propriété.

« Devant la nature, tous les hommes sont égaux ; ils doivent l'être de même, devant la loi ; telle est l'*égalité* civique.

« Pour être juste et par conséquent devenir la règle supérieure des citoyens, la loi doit être l'expression libre et solennelle de la volonté générale ; mais il faut que la volonté de chacun des citoyens participant au pacte social soit vraiment libre, c'est-à-dire affranchie des erreurs imposées par la séculaire tyrannie des prêtres ; san quoi, le suffrage des hommes supers-



titieux fausse la consultation du peuple, en y introduisant des éléments serviles, un esprit de discorde et l'arrière-pensée criminelle de se servir de la liberté pour l'anéantir.

« Il est donc nécessaire, avant tout, de réduire les antilibertaires, les suppôts du despotisme, à l'impuissance, jusqu'au jour où, la tyrannie sacerdotale ne pouvant plus avoir d'action sur eux, leurs esprits comprendront enfin la vérité.

« La loi, ainsi établie, doit être la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse. Elle ne peut ordonner que ce qui est équitable, que ce qui est utile à la prospérité sociale, que ce qui est à l'avantage de tous. Elle ne peut défendre que ce qui est nuisible à la société. Toute loi, qui ne réunirait pas ces conditions, amènerait le retour à l'esclavage, et ne serait pas la loi.

« Dans la société, doit exister, pour le bien général, une administration ; les fonctions administratives ne sauraient constituer une supériorité de caste ou autre ; elles constituent simplement des emplois publics, auxquels tous les citoyens doivent être également admissibles.

« L'élection aux emplois publics doit être faite autant que possible par le suffrage du peuple. Pour les charges spéciales dont le choix des investis appartient naturellement aux administrateurs de la société, ceux-ci ne doivent investir des fonctions que les hommes à l'âme libre et distinguer parmi eux, pour leur donner la préférence, ceux qui sont les plus méritoires par les vertus et les talents.

« Par *liberté*, il faut entendre le pouvoir naturel qui appartient à l'homme de faire tout ce qui lui plaît sans nuire aux droits d'autrui. La liberté a donc pour principe la nature ; son unique règle est la justice ; la sauvegarde de la liberté de chacun, pris en particulier, est la loi, résultant du pacte social. La limite morale de la liberté est dans cette maxime : « Ne fais pas à autrui « ce que tu ne veux pas qu'il te soit fait. »

« Ainsi, dans une société libre, il ne peut exister de prêtres de la superstition ; car, au nom de son dogme, le prêtre prétend s'opposer à ce que l'homme suive la voix de la nature, même si l'homme, en exerçant son droit, ne nuit en aucune façon à autrui. C'est pourquoi le prêtre de la superstition, étant l'ennemi-né de la liberté humaine, doit disparaître.

« Toute opinion tendant à développer le bien-être général dans la société affranchie du despotisme sacerdotal doit pouvoir être exprimée librement ; chaque citoyen a le droit de la manifester soit par la plume, soit par la parole, en un mot, de n'importe quelle manière. Là est la vraie liberté de la manifestation de la pensée. Mais la loi ne saurait tolérer que, par la presse ou autrement, des citoyens indignes de ce nom, étant, par faiblesse intellectuelle, enclins à désirer la servitude, puissent se livrer à une propagande des

mauvais principes, destructeurs de la liberté si chèrement acquise par le sang des martyrs du droit humain, et fausser ainsi les esprits de leurs concitoyens ; une loi qui permettrait une si pernicieuse licence préparerait le retour de la tyrannie et ne serait donc pas la loi d'une société libre. Les législateurs qui la voteraient seraient d'avance les complices des antilibertaires et les restaurateurs de la superstition, pendant tant de siècles seule cause des maux de l'humanité. Aussi une telle loi est impossible, — sans valeur, si elle venait à être édictée ; — et la seule liberté vraie, en matière de propagande des opinions, est celle qui, d'accord avec la raison, a pour base cet axiome : « Liberté du bien, répression du mal. »

« Dans le même sentiment, le droit de s'assembler paisiblement ne peut être interdit aux citoyens. Egalement, le droit d'association est fondamental dans une société libre, sauf le cas où des individus associés poursuivraient un but contraire aux intérêts de la société elle-même, c'est-à-dire aux intérêts de l'ensemble des hommes constituant le corps social.

« Par *sûreté*, il faut entendre la protection accordée par la société à chacun de ses membres pour la conservation de sa personne, de ses droits et des biens qui lui sont propres.

« Quand nous aurons constitué la société vraiment libre, il sera prudent néanmoins de nous tenir en garde contre le rétablissement de la tyrannie ; car il est des natures perverses qui éprouvent le besoin d'asservir la multitude en se plaçant au-dessus d'elle en caste privilégiée. Ces mauvais citoyens recourront à l'hypocrisie, lorsqu'ils verront l'impossibilité de renverser par la violence notre édifice social. Il faut donc prévoir même le cas où, à force d'astuce et trompant le peuple, ils parviendraient, en simulant la vertu, à avoir la majorité dans les emplois publics, à devenir les gouvernants.

« Pour écarter tout péril résultant de cette situation, il est indispensable que, par la loi établie lors de l'avènement de la liberté et de l'égalité, ceux qui gouvernent soient à jamais dans l'impossibilité d'opprimer le peuple ; c'est la loi elle-même qui, au moyen de mesures sagement prévues, doit protéger la liberté publique individuelle contre l'oppression possible des gouvernants. Aussi, nul ne doit être accusé, arrêté ni détenu, que dans les cas déterminés par la loi et selon les formes qu'elle a prescrites.

« Tant que le gouvernement se trouve entre les mains d'hommes justes, ces formes seront nécessairement respectées ; c'est pourquoi le citoyen, régulièrement accusé d'un délit ou d'un crime, et quelque innocent qu'il puisse être, doit se soumettre à la loi justement invoquée pour l'appeler ou le saisir ; sa résistance serait une grave faute et aggraverait son cas.

« Mais, si les gouvernants sont des hypocrites ayant surpris la confiance du peuple, ils exerceront leur autorité par des actes en violation de la loi ;



car ceux qui rêvent l'anéantissement de la liberté ont bientôt fait d'agir avec arbitraire. Alors, l'acte exercé contre l'homme en dehors des cas et sans les formes que détermine la loi est un acte tyrannique, contre lequel le citoyen opprimé a le droit et le devoir de se révolter, et si l'on veut agir contre lui par la violence il lui opposera légitimement la force.

« Dans une société libre, gouvernée par des administrateurs justes, les peines portées par la loi contre les citoyens qui se seront rendus coupables d'un délit ou d'un crime doivent être proportionnées à la faute, et, par leur nature, être utiles à la société.

« Il n'est pas de plus grand crime que celui de complot pour faire revivre la superstition et restaurer la tyrannie sacerdotale ; une société libre étant pour chacun de ses membres la meilleure des mères, travailler au retour du despotisme des prêtres et à la renaissance des dogmes maudits, c'est se rendre le pire des parricides ; celui qui serait criminel à ce point, plus coupable que la vipère dénuée de raison piquant le sein qui l'a réchauffée, devra être retranché de la société, c'est-à-dire mis à mort.

« Par droit de *propriété*, il faut entendre celui que tout citoyen possède naturellement de disposer comme il lui convient du produit de son travail. Le travailleur économe doit être libre d'acquérir et de veiller à l'augmentation de son bien-être ; mais sont mal acquis les biens obtenus par la spéculation ou par l'exploitation abusive d'autrui, et la loi doit avoir la prévoyance nécessaire pour que toute spéculation ou exploitation abusive soit rendue impossible. Des sages mesures que les législateurs auront à fixer dans ce sens, il résultera que la société libre, fondée sur l'égalité et la justice, ne verra pas ces fortunes scandaleuses, honte des siècles précédents, source de paresse chez les uns et de misère infligée fatalement aux travailleurs parias.

« Chacun est propriétaire de soi-même ; mais la personnalité humaine n'est pas une propriété aliénable. On a le droit d'engager ses services et son temps, mais non de se vendre ni de se céder en aucune manière. Tout contrat, même sous forme de vœu, aliénant la personnalité d'un individu et soumettant sa volonté à l'arbitraire d'un autre, est illégal.

« L'intérêt général passant avant l'intérêt particulier dans une société libre, un citoyen peut être exproprié, lorsque la nécessité publique le commande ; mais c'est le seul cas où un membre de la société peut être privé de tout ou partie de sa propriété. D'autre part, la justice veut que le citoyen exproprié au nom de l'intérêt suprême de tous soit préalablement et convenablement indemnisé.

« L'indemnité en cas d'expropriation ne doit avoir lieu que s'il s'agit de biens honnêtement acquis, cela est de toute évidence. C'est pourquoi, lorsque la société des hommes libres se constituera, un de ses premiers actes de salut public sera de déposséder les ministres de la superstition et tous les

moines et nonnes parasites qui, par le mensonge et la captation, ont accumulé des richesses illégitimes et accaparé hypocritement des domaines, soit d'une façon collective comme congrégations, soit avec une astuce personnelle non moins scélérate, comme prêtres vendant des indulgences, des prières et des places au prétendu paradis et se faisant donner en échange des biens matériels. Toute fortune de prêtre, de moine ou de nonne représente donc un passé impuni d'escroqueries et de vols, et, à ce titre, elle doit être confisquée sans indemnité aucune, par la justice du gouvernement, au profit de la société brisant les chaînes de l'erreur. Cette équitable expropriation est déjà en voie d'accomplissement chez les nations où la vraie lumière commence à pénétrer : elle devra être exécutée jusqu'au bout et d'une manière impitoyable.

« L'emploi des biens des malhonnêtes gens expropriés devra être réglé de façon à créer à la société des hommes libres des ressources suffisantes pour assurer la subsistance aux citoyens malheureux, vieillards ou infirmes ; car les secours à ceux qui sont hors d'état de travailler sont la dette sacrée de la société libre et juste.

« L'instruction, étant le pain de l'âme, doit être conforme à la science progressive et à la morale civique. L'instruction à tous les degrés doit être gratuite : tant que l'idéal de la société des hommes libres ne sera pas réalisé, nous devons ajouter que l'instruction doit être également laïque; quand le peuple aura enfin la liberté que lui veut donner la franc-maçonnerie, ce mot de laïcité n'aura plus de raison d'être inscrit dans la loi, puisqu'il n'y aura plus de prêtres. Aujourd'hui, comme plus tard, nous devons dire encore qu'au moins l'instruction primaire doit être obligatoire.

« Sur la question d'existence ou de non-existence de la divinité, il ne faut pas contrecarrer les idées particulières que peuvent avoir les ouvriers de nos cercles. Ne cherchons pas à convertir les athées à notre philosophie métaphysique, et bornons-nous à apprécier qu'ils sont nos utiles auxiliaires pour la ruine de la superstition. Quant à ceux qui sont spiritualistes, il convient de rectifier leur jugement sur la notion de Dieu ; avec adresse et graduellement, on leur expliquera, dans les conférences, que l'Être suprême, étant de sa nature suprêmement bon et vraiment père de l'humanité, doit être séparé de la conception sacerdotale, dont le Dieu, tel qu'il est défini et imposé par les prêtres, est en réalité un persécuteur surnaturel, infiniment mauvais et barbare; sans soulever aucun voile, nos conférenciers habitueront le peuple à honorer l'Être suprême tout en haïssant le clergé. La lumière se fera d'elle-même dans les esprits intelligents, en attendant qu'elle puisse être révélée publiquement, lorsque l'idéal de la société des hommes libres sera réalisé.

« Enfin, pour ce qui concerne la politique, il faut faire pénétrer dans les

esprits cette idée que la souveraineté réside dans le peuple, et qu'elle est une et indivisible, imprescriptible et inaliénable; mais, étant donné que nos nationaux ne sont pas encore mûrs pour la République, que c'est en dirigeant les conseils de la Monarchie que nous parviendrons à détruire l'influence cléricale et à anéantir la superstition elle-même, et que c'est là le suprême objectif de tous nos efforts, nos conférenciers, sans prêcher aucunement le renversement de la Maison de Savoie dont nous n'avons pas à nous plaindre, devront simplement poser la question politique en ces termes à leurs auditeurs : « Le statut est éminemment respectable, lorsque le peuple l'accepte « librement; il forme un contrat entre le peuple et l'autorité, sous la condition « naturelle que le peuple peut toujours, lorsqu'il ne répond plus à son sen- « timent et à ses besoins d'expansion libérale, le revoir et le réformer par « les moyens légaux. La constitution actuelle de l'Etat est donc susceptible « de constante amélioration, et elle sera loyalement respectée par tous les « bons citoyens, tant que la Maison de Savoie sera en communion d'idée avec « le peuple; mais un principe de droit humain domine tout, c'est celui qui dit « qu'une génération ne peut assujettir à ses lois les générations futures. »

« Tel est le *memorandum*, qui servira de guide à tous nos conférenciers dans l'œuvre de propagande créée maçonniquement par la fondation des cercles populaires anticléricaux d'Italie. »

On peut dire que cette circulaire de Lemmi contient, mieux que toute autre, le plan de déchristianisation des peuples catholiques. Elle méritait donc d'être publiée; car elle montre la tactique que j'ai dénoncée et fait voir comment les décisions du Congrès de Milan ont été mises à exécution.

Sauf les réserves de Lemmi au sujet de la politique de la maçonnerie vis-à-vis de la Maison de Savoie, il est évident que ce plan de campagne s'applique à toutes les nations où le catholicisme est pratiqué, sinon honoré comme religion de l'Etat.

En Autriche-Hongrie, en Bavière, en Belgique, en Espagne, en Portugal, les instructions du chef de la secte internationale sont suivies par les arrière-loges tout aussi bien qu'en Italie, et, soit sous le nom de cercles populaires, soit sous ceux de sociétés de tout genre, même de gymnastique, les francs-maçons travaillent avec activité à déchristianiser le peuple.

Dès qu'une association quelconque se fonde, aussi bien avec un programme d'études que pour un motif de délassement, si vous ne voyez pas dans son règlement une part faite à la religion, si les directeurs de cette société ne s'adjoignent pas un aumônier, — c'est là la pierre de touche, — c'est que cette association, ce cercle, ce groupe, reçoit, le sachant ou l'ignorant, son inspiration de la franc-maçonnerie.

En France, la secte a déjà obtenu beaucoup plus de résultats qu'en Italie ; mais, chez nous, l'œuvre de mal est commencée politiquement depuis plus longtemps.

Il serait trop long de faire l'historique de toutes ses conquêtes dans le domaine de la législation. Peu à peu, comme le flot de la mer ronge la falaise, les loges ont entamé, dans un travail de destruction plus ou moins lent, l'œuvre séculaire de l'Eglise ; il n'est que temps d'élever une digue ! Les députés-maçons, esclaves du mot d'ordre, ont obtenu déjà la dispersion d'un grand nombre de congrégations d'hommes, jésuites, dominicains, carmes, franciscains et tant d'autres ordres qui sont la gloire de la civili-



LES CHEFS INFLUENTS DU RITE FRANÇAIS

Edmond Lepelletier — Publiciste

Severiano dit **de Hérédia** — Ancien ministre

Membres du Grand Collège des Rites, au Grand Orient de France

sation ; la laïcisation de l'enseignement public, en attendant la suppression des écoles, collèges, pensionnats, tenus par des religieux ou des religieuses ; la laïcisation des services de l'assistance publique ; l'expulsion des sœurs de charité des hôpitaux et hospices des principales villes ; la diminution graduelle, jusqu'à une somme infime, du budget des cultes, dette d'honneur de l'Etat contractée en dédommagement des biens ecclésiastiques confisqués et vendus par la Révolution ; le service militaire imposé aux séminaristes, dans le but de tarir les sources vives du sacerdoce ; l'ingérence du gouvernement

sectaire dans le budget des paroisses, alimenté par les dons et aumônes des fidèles ; et tant d'autres mesures iniques que j'omets, je n'ai cité ici que les principales. Tout cela est l'exécution d'un plan infernal, il ne faut pas se le dissimuler ; car la politique anticléricale émane des loges, tout ce que nous voyons voter en hostilité à l'Eglise par les assemblées parlementaires a été préalablement discuté et arrêté dans les loges ; il suffit de parcourir les bulletins officiels de la secte pour s'en rendre compte. Or, qui inspire les loges, si ce n'est la haute-maçonnerie ? et qui inspire la haute-maçonnerie, si ce n'est Satan ?

Et Satan n'est pas satisfait, il n'est pas encore arrivé à ses fins. Malgré tout ce qu'il a obtenu déjà en France, il se montre peu content de ses serviteurs ; il les trouve mous ; il les excite à poursuivre plus vivement l'œuvre de déchristianisation. Il souffle la haine du nom chrétien aussi bien chez les athées que chez les vrais initiés.

Au dernier convent du Grand Orient de France (septembre 1893), on a voté la suppression pure et simple des congrégations religieuses quelles qu'elles soient, même celles des sœurs de charité, avec la confiscation de leurs biens.

Le 12 septembre, le F∴ Merchier, donnant communication du rapport de la commission de propagande, soumettait à l'assemblée la déclaration suivante, dans laquelle, disait-il, la commission trace les grandes lignes à suivre, afin de dissiper toutes les hésitations :

« Le Convent de 1893, fidèle aux doctrines anticléricales et humanitaires de la Franc-Maçonnerie, désireux de voir le Conseil de l'Ordre donner à toutes les Loges de l'obédience une impulsion énergique propre à amener la réalisation, depuis si longtemps souhaitée, des réformes nécessaires, le charge d'organiser sur toute l'étendue du territoire de la République, une agitation pacifique, destinée à permettre enfin l'écrasement du cléricalisme,

« Par :

« 1° L'application intégrale des lois scolaire et militaire ;

« 2° La vulgarisation des lois propres à amener à bref délai la séparation des Eglises et de l'Etat ;

« 3° La suppression pure et simple des congrégations et du retour de leurs biens à la nation. »

Le 15 septembre, ces trois vœux de la commission de propagande furent mis en délibération.

Le F∴ Poulle, 33e, président du Convent, fit remarquer que les trois questions devraient être propagées par les Loges, si la proposition de la commission était acceptée par l'assemblée.

Le premier et le second articles furent adoptés sans modification. Quant au troisième, il fut adopté en ce qui concerne la suppression des congrégations,

mais avec un amendement proposé par le F∴ Blatin pour ce qui concerne le retour des biens des congréganistes à la nation ; aux termes de cet amendement, ces biens devront être répartis entre les communes, les départements et l'Etat.

A ce convent, le délégué de la loge l'*Encyclopédique*, de Toulouse, avait déposé un vœu, touchant le même objet, et dans lequel les sectaires indiquaient très carrément comment un gouvernement impie devra s'y prendre pour réaliser la suppression absolue des congrégations religieuses.

Il est utile, je crois, de reproduire ce vœu dans mon livre; car je n'écris pas seulement pour les lecteurs de l'heure présente ; je désire laisser une œuvre qui puisse être utilement consultée plus tard et qui établisse bien qu'en cette fin du dix-neuvième siècle les catholiques ont été autant que possible avertis et renseignés sur les projets des ennemis de Dieu.

Voici donc ce vœu maçonnique, in-extenso :

La Respectable Loge Chapitrale l'*Encyclopédique*, orient de Toulouse, considérant que le cléricalisme, qui plus que jamais relève audacieusement la tête, constitue un véritable danger politique et social, émet le vœu que toutes les Loges de France se joignent à elle pour demander au Conseil de l'Ordre de faire le nécessaire afin d'obtenir du Parlement que les lois régissant les associations religieuses soient appliquées, édifiées ou modifiées conformément aux desiderata suivants :

Art. 1er. — Toutes les congrégations, communautés et associations religieuses quelconques d'hommes ou de femmes, autorisées ou non autorisées, actuellement existantes, seront dissoutes, et leurs biens, meubles ou immeubles, feront retour à l'Assistance publique.

Art. 2. — Aucune association religieuse, sous quelque domination que ce soit, ne pourra se former ni en fait ni en droit dans toute l'étendue du territoire français.

Art. 3. — Tout citoyen français qui se déclarerait propriétaire des couvents, maisons, chapelles, terres, biens, meubles et immeubles servant à des congrégations ou associations religieuses, devra, dans le délai de trois mois, à partir de la promulgation de la nouvelle loi : 1° Faire valoir ses titres de propriété, sous peine de voir lesdits biens revenir à l'Etat pour être reversés à l'Assistance publique ; 2° Expulser des locaux et biens susdits les membres des congrégations dissoutes qui déclareraient vouloir y habiter individuellement ou non. Par le fait de la présence des ex-congréganistes dans ces mêmes locaux et biens, lesdits biens et locaux seraient réputés propriété des congrégations dissoutes et confisqués comme tels.

Art. 4. — Toute fraude relative aux titres de propriété que l'on ferait valoir en vertu de l'article précédent, fraude ayant pour but de conserver ou de faire passer aux congrégations dissoutes en France, mais existant encore à l'étranger, la propriété des biens et locaux énoncés à l'article 3, serait punie de la perte desdits biens, indépendamment des peines édictées par la loi nouvelle qui seraient également appliquées à tous auteurs de tentative de fraude.

Art. 5. — Tout propriétaire étranger qui ne se conformerait pas aux pres-



criptions de l'article 3 serait, en outre, immédiatement expulsé du territoire français.

Art. 6. — Ne peuvent porter un costume religieux que les évêques, prêtres et vicaires, pasteurs ou rabbins, qui sont payés par le budget des cultes, et seulement dans l'exercice du culte.

Art. 7. — Tous laïques, tous séminaristes, prêtres libres, moines, frères et sœurs vivant ou non en commun, qui porteraient un costume religieux, seront punis de la prison et de la perte de leurs droits civils et politiques.

Art. 8. — Sont également punis de la perte de leurs droits civils et politiques tous ceux qui, directement, chercheraient à favoriser le rétablissemeut clandestin ou au grand jour des congrégations, ou qui tenteraient de faire revivre, sous quelque forme que ce soit, les pratiques ou les règles de la vie monastique ou congréganiste.

Art. 9. — Les contrevenants aux dispositions des articles précédents seront punis de 100 à 10.000 francs d'amende et de..... à..... de prison.

C'est bien là un nouveau et grand pas vers la suppression complète de l'Eglise elle-même. En apparence, on ne veut que détruire les congrégations; quelle hypocrisie! Mais déjà on entame le clergé séculier. L'article 6 du projet est un monument de perfidie; examinez-le bien.

Il vise uniquement le sacerdoce catholique, bien qu'on y parle des pasteurs protestants et des rabbins israélites; on veut faire croire au peuple, près de qui on fera de la propagande, que l'on agit à un point de vue général. Pasteurs et rabbins ne portent pas de costume spécial à la rue; donc, les prêtres catholiques sont seuls visés.

Nous verrons plus loin qu'il entre dans le plan de la haute-maçonnerie d'abolir l'Eglise en réduisant le Pape et les Cardinaux à vivre sans feu ni lieu, et en morcelant le catholicisme par églises nationales, sans chef et sans hauts dignitaires relevant directement du chef. La loge l'*Encyclopédique* contient certainement des palladistes, pour être si au courant du plan secret; selon son vœu, les évêques, les prêtres et les vicaires pourront seuls, et dans les églises seulement, pendant la célébration des saints offices, revêtir les ornements sacerdotaux et les insignes de leurs dignités; les cardinaux sont considérés comme n'existant pas; la soutane violette sera encore tolérée, mais pas le costume rouge du cardinal.

Prison et perte des droits civiques pour quiconque, sauf l'évêque, le curé et le vicaire, se revêtirait, même dans une église, d'insignes religieux quelconques, que le commissaire franc-maçon qualifierait de costume dans son procès-verbal. Après l'ingérence du gouvernement sectaire dans la comptabilité des fabriques, nous aurons l'ingérence dans les cérémonies du culte, pour rendre le culte impossible. Suppression des diacres et des sous-diacres! c'est la franc-maçonnerie qui le veut.

Et l'article 8, est-il assez vague, pour pouvoir, sous n'importe quel prétexte, enlever à n'importe quel catholique ses droits de citoyen! Quel délit

plus élastique que celui de « tenter de faire revivre, sous quelque forme que ce soit, les *pratiques* de la vie congréganiste ! » Et ils osent, ces cyniques, dire qu'ils sont des hommes tolérants, et non des persécuteurs !...

Peu après ce convent de septembre 1893, une autre loge du Grand Orient de France, *la Clémente Amitié*, agissant sous l'impulsion des chefs secrets de la secte, préparait les voies aux nouvelles lois scélérates que Satan veut faire voter dans notre pays. Cette loge adressait, au mois de décembre, à tous les ateliers de France, même à ceux pratiquant un autre rite que celui de la rue Cadet, une circulaire dont la portée n'échappera à personne.

Bien qu'il ait déjà été publié par des journaux, ce document trouve encore sa place ici ; il faut conserver ces pièces-là, pour l'édification du monde catholique tout entier.

Voici cette circulaire :

La Respectable Loge (Chapitrale et Aréopagite) *la Clémente Amitié*, à toutes les Respectables Loges de la Fédération du Grand Orient de France et aux Respectables Loges du Rite Ecossais et de la Grande Loge Symbolique.

Très cher Vénérable,

Très chers Frères,

Dans le but de compléter un travail dont vous saisirez aisément la très grande importance, nous avons l'honneur de vous demander de vouloir bien nous envoyer les renseignements suivants :

ORDRES RELIGIEUX

A. — Congrégations d'hommes.

1. — Combien avez-vous de monastères ou de compagnies possédant des maisons conventuelles ou autres dans votre orient ?
2. — A quel ordre appartiennent les moines ou religieux ?
3. — Combien sont-ils ?
4. — Quels monastères ou maisons religieuses exercent une industrie ?
5. — Quelle est cette industrie ?
6. — Qui font-ils travailler ?
7. — Connaissez-vous les prix du travail ?
8. — Combien gagnent-ils ?
9. — S'agrandissent-ils ?
10. — Qu'en dit-on dans le public ?
11. — Nuisent-ils aux autres commerçants ?
12. — Ont-ils une influence politique ?
13. — Quelles sont les congrégations enseignantes ?
14. — Quel est leur prix de pension et d'externat ?
15. — Combien ont-elles d'élèves ?

B. — Congrégations de femmes.

1. — Combien avez-vous de couvents dans votre orient ?
2. — A quel ordre appartiennent les religieuses ?
3. — Combien sont-elles ?

4. — Quels couvents exercent une industrie?
5. — Lesquels ont des ateliers ou ouvrières?
6. — Combien ont-ils d'ouvrières?
7. — Combien d'enfants?
8. — A quel âge prennent-ils les enfants?
9. — Comment les religieuses font-elles exécuter le travail? (Font-elles exécuter le même travail? ou apprennent-elles véritablement un métier permettant de gagner sa vie en sortant du couvent?)
10. — Que donnent-elles à une ouvrière qui quitte le couvent?
11. — Dans quel état intellectuel et physique sortent les ouvrières?
12. — A combien estime-t-on la fortune de ces couvents?
13. — Quelle est leur influence?
14. — Quelles sont les congrégations enseignantes?
15. — Quel est le prix de pension et d'externat?
16. — Combien ont-elles d'élèves?

Nous vous prions, très cher Vénérable et très chers Frères, d'étendre les renseignements que vous pourriez nous donner à tous les départements d'où quelque fait (?) est parvenu à votre connaissance, et nous vous saurons un gré infini de nous le transmettre le plus tôt possible, *sûrs que vous pouvez être que le parti que nous comptons en tirer répondra aux idées que nous partageons tous.*

Nous comptons sur votre zèle, sur votre ardeur pour le bien et pour la délivrance du joug noir, que cette Chambre nous fera probablement encore attendre.

Devant les défaillances de soi-disant républicains, en face du cléricalisme plus fort que jamais, montrons que notre mot d'ordre est toujours celui de Voltaire: *Ecrasons l'infâme!*

Salut et fraternité.

Le Vénérable : EDGAR MONTEIL. — Le Premier Surveillant : COUR CENET. — Le Second Surveillant : COPIN. — L'Orateur : BARON. — Le Secrétaire : DRECQ.

Il est impossible de se méprendre sur le but poursuivi là par la franc-maçonnerie. Si les sectaires voulaient sérieusement des renseignements vrais, ils ne s'adresseraient pas à leurs collègues en mensonge. Il n'est nul besoin d'une enquête faite par un Vénérable pour pouvoir répondre exactement à un tel questionnaire. Les religieux et les religieuses, — même, parmi ces dernières, celles qui se vouent à la vie contemplative, — s'inscrivent, par déclaration légale, à la mairie de leur commune, et tout le monde connaît leurs occupations. Ce sont les francs-maçons et les sœurs maçonnes qui se cachent; allez donc demander à une mairie seulement les noms des membres composant telle ou telle loge sur le territoire de la commune; le fonctionnaire officiel sera dans l'impossibilité de vous renseigner, vu que maçons et maçonnes ne se déclarent pas, même sous la République qui ne leur est certes pas hostile. Le but de *la Clémente Amitié* est uniquement de recueillir, sous forme de rapports auxquels on donnera la couleur de doléances de telle et telle population communale victime des couvents, tous les mensonges, toutes les impostures possibles et imaginables. On formera un dossier de toutes ces infamies, et quelque jour un Brisson

ou un Floquet déposera le paquet, en séance de la Chambre ou du Sénat, entre les mains d'un ministre anticlérical complice, à qui tous les maçons députés ou sénateurs, se levant comme un seul homme, réclameront, avec des cris de bêtes sauvages, de présenter une loi supprimant les congrégations religieuses. C'est alors que seront appliquées les résolutions du convent de septembre 1893 ; et le tour sera joué, en attendant un nouvel acte tendant à la suppression de l'Eglise elle-même.

Par ce rapide aperçu, on vient de voir comment la secte procède pour aboutir à déchristianiser les peuples catholiques. Ce chapitre de mon ouvrage comporte, si je voulais entrer dans des détails, la matière de plusieurs volumes ; mais, au lieu de m'étendre sur le sujet, j'ai préféré donner seulement quelques exemples bien frappants. En suivant avec attention et dans leur ordre les documents que je viens de reproduire, depuis la lettre de Garibaldi à Pietro Corsigli, on sera frappé du machiavélisme du plan palladiste, on constatera combien tout est prévu — sauf l'intervention de Dieu — dans cette tactique abominablement savante et vraiment infernale.

Il me faut dire cependant quelques mots de l'action de la secte dans les pays où domine le protestantisme.

Là, en politique, on travaille à pousser le gouvernement à opprimer les catholiques ; la dissolution du Sonderbund, en Suisse, le Kulturkampf, en Allemagne, sont l'œuvre secrète de la franc-maçonnerie ; les preuves en ont été données par d'autres auteurs (le père Deschamps, Claudio Jannet, etc.) ; mais la secte ne réussit pas toujours au gré de ses désirs.

En dehors de l'action politique, il est une propagande souterraine qui se fait, et ceci m'amène à parler des Odd-Fellows.

La maçonnerie n'est pas hostile au protestantisme, il s'en faut de beaucoup ; en adoptant la date de 1717 comme création de la secte succédant à celle des Rosi-Crucians, on trouve que le protestantisme a fortement contribué à l'engendrer. Les fondateurs anglais, en effet, Jacques Anderson, Théophile Désaguliers, Georges Payne, Lumden-Madden, Calvert, King et Elliot sont tous protestants ; Désaguliers, notamment, est fils d'un ministre protestant qui avait quitté la France après la révocation de l'édit de Nantes.

Mais les protestants, qui sont dans le secret de la haute-maçonnerie, tirent, pour la plupart, leur origine religieuse des disciples des Socin, c'est-à-dire des groupes d'adeptes de la réforme les plus hostiles au catholicisme. Si l'on peut s'exprimer ainsi, les sociniens sont à l'extrême-gauche du protestantisme, tandis que les puséistes en forment l'extrême-droite ; cela est si vrai, que c'est chez les puséistes qu'ont lieu les plus nombreuses conversions catholiques, tandis que les sociniens sont naturellement tout mûrs pour le lucifèrianisme ; eux, ils se convertissent à Satan.

Or, la haute-maçonnerie, tout en faisant cause commune avec l'extrême-gauche (socinienne) et la gauche (anabaptiste, presbytérienne, luthérienne, calviniste, etc.) du protestantisme, n'a nullement pour but final de faire régner sur le globe les idées de Luther, de Calvin et autres prétendus réformateurs. Son but final, nous le connaissons, c'est le culte universel de Lucifer soi-disant Dieu-Bon.

Il s'agit donc d'agir sur les esprits des protestants, de leur faire perdre toute foi en Dieu et en son Christ, comme on cherche, d'autre part, à pervertir l'âme des catholiques.

C'est à cette œuvre que se vouent les Odd-Fellows.

Je n'ai pas pénétré chez les Odd-Fellows, ayant assez à faire chez les Palladistes ; mais, une partie de ceux-là (les initiés de la seconde classe) étant en rapports avec ceux-ci, ayant la correspondance directe de Charleston, étant reçus dans les triangles, j'en sais suffisamment pour pouvoir tracer à grands traits une esquisse de cette société non moins satanique que l'autre.

En outre, je compléterai, dans ce bref tableau, mes renseignements personnels par ceux de mon excellent ami M. A.-C. De la Rive, qui est un travailleur infatigable, doublé d'un enquêteur habile, sachant à merveille diriger où il faut ses recherches et possédant des moyens sûrs d'information, dont son récent volume *la Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie Universelle* a fourni l'éclatante preuve. Nous avons, lui et moi, en diverses circonstances, travaillé chacun de notre côté, en des enquêtes parfois bien délicates, hérissées de difficultés, nous livrant parallèlement à des investigations sur des questions identiques ou analogues, et, je dois le dire, nos renseignements ont parfaitement concordé.

Je vais donc relever ici quelques notes de M. A.-C. De la Rive (1) et les compléter de mon mieux.

Ce sera un historique sommaire, je le répète, mais intéressant néanmoins, à raison du développement effrayant pris en ces dernières années par l'Ordre satanique des Odd-Fellows. Je laisse à M. A.-C. De la Rive le soin de poursuivre les découvertes ; car, là encore, il y a tout un monde d'iniquités à dévoiler. Mieux que personne, il me paraît devoir être l'historien définitif de la secte quasi-rivale du Palladisme.

C'est vers 1788 que fut fondé, à Londres, l'Ordre des Odd-Fellows. Ce mot, d'un sens très anodin, veut dire : les drôles de corps, les bons garçons, les joyeux drilles ; dans le public profane, on qualifiait au début leurs réunions de « clubs des originaux ». Comme on le voit, il n'y a pas là de quoi inspirer la défiance ; c'est toujours sous des dehors d'aimable compagnon que Satan s'insinue dans la société. Mais, allez au fond des choses, soulevez le voile ;

(1) *La Franc-Maçonnerie démasquée*, numéro d'avril 1894.

apprenez que, dans cet ordre à l'aspect bénin, il y a deux classes d'adeptes, dont l'une absolument secrète, et vous saurez que la seconde classe d'adeptes s'intitule « Ré-Théurgistes Optimates », exactement comme les Palladistes. Il y a encore une différence entre les Palladistes, qui n'ont qu'une classe (en cinq grades), et les Odd-Fellows, c'est que, chez les premiers, le prétendu Dieu-Bon est invoqué uniquement sous le nom de Lucifer (sauf en Italie), tandis que les Odd-Fellows parfaits initiés disent



LES JUIFS DANS LA FRANC-MAÇONNERIE

Marc Bédarride
Fondateur
du Rite de Misraïm

Martinez Pasqualis
Fondateur
du Rite des Illuminés martinistes

indifféremment Lucifer ou Satan. Ajoutons encore que les Palladistes nomment leurs groupes *triangles*, alors que les Odd-Fellows appellent les leurs *loges*, comme dans la maçonnerie ordinaire des grades symboliques.

Une loge d'Odd-Fellows fut constituée à Manchester, en 1809, et la division s'éleva bientôt entre les ateliers de Londres, Manchester et Liverpool. Les deux derniers se détachèrent de l'association, prirent le titre d'Ordre indépendant des Odd-Fellows, et nommèrent un Comité Central dont tous les membres devaient demeurer à Manchester.

En 1817, le forgeron Wildey, régénérateur des Odd-Fellows, partit pour l'Amérique; il y fonda, en 1819, avec deux francs-maçons, une loge à Baltimore sous le titre distinctif de *Loge Washington n° 1.* Bientôt, des ateliers furent érigés partout; mais il s'éleva promptement entre eux des différends, parce que plusieurs prétendaient au titre de Grande Loge quoiqu'ils n'eussent pas reçu de patente ou de lettres régulières de constitution. Wildey parvint à faire admettre que tous les Frères, en général, se soumettraient à une seule Grande Loge, à savoir celle des Etats-Unis; ce qui eut lieu en 1825. Dès lors, cette dernière fut reconnue comme l'autorité légitime des autres Grandes Loges qui existaient, au nombre de quatre, ayant neuf ateliers dans leur obédience.

Cependant, les Odd-Fellows américains ne purent se mettre en relations avec les Odd-Fellows anglais du même rite, parce qu'aucune loge des premiers n'avait obtenu de patente de Manchester.

Wildey fit à cet effet, en 1826, et à ses propres frais, un voyage en Angleterre; et, le jour même de son départ, on lui remit les lettres-patentes qu'il avait demandées et qui constataient que « à la Grande Loge des Etats-Unis était conférée la haute juridiction sur les Odd-Fellows de ce pays, avec le droit d'y fonder des ateliers, sans l'intervention d'un tiers ». — De 1826 à sa mort, qui eut lieu en 1861, Wildey resta presque constamment à la tête de l'association, qui n'était pas encore, du moins jusqu'en 1854, expressément luciférienne.

Vers 1842, de nouvelles difficultés surgirent entre les Odd-Fellows anglais et les Odd-Fellows américains. Ceux-ci n'admirent pas les Frères anglais à leurs travaux, parce que la Grande Loge de Manchester se refusait à faire coïncider le mot de passe avec celui de la Grande Loge des Etats-Unis, ensuite parce qu'on se proposait d'apporter des changements aux rituels sans entente préalable. La Grande Loge d'Amérique voulait, en outre, qu'on supprimât les banquets dans les loges britanniques, et que, à son exemple, aucune boisson ne fût permise dans les réunions. Un autre point de différence, et peut-être le plus important, fut que les Odd-Fellows anglais payaient moins que les américains et que ceux-ci refusaient de les admettre aux prix fixés en Angleterre. Ces difficultés amenèrent de tels heurts qu'une rupture complète s'en suivit, de sorte qu'il n'exista plus de relations officielles entre les autorités des deux pays.

En 1851, les Odd-Fellows d'Amérique tinrent leur séance annuelle dans le local de la Grande Loge Nationale de Washington. Il résulta des rapports qui furent présentés que l'association comptait alors aux Etats-Unis 28 Grandes Loges, 1.700 loges inférieures et 160.000 membres environ. Le montant des recettes, pour l'année 1850, s'était élevé à 880.389 dollars (4.401.945 francs).

C'est de cette même année 1851 que date l'introduction des femmes dans

l'Ordre des Odd-Fellows. Dans la séance du 20 septembre, l'assemblée générale des sociétaires américains décida que les loges d'Odd-Fellows pourraient tenir des réunions androgynes, et l'on créa pour les femmes un grade, sous le titre de *Rébecca*. Il fut décidé, en outre, que les veuves d'odd-fellows qui feraient la demande d'affiliation seraient reçues de plein droit, sans être soumises à aucun scrutin, qu'elles ne paieraient aucune contribution, et qu'elles porteraient, comme insigne distinctif, un ruban vert et rose ; mais cette admission ne pourrait toutefois avoir lieu que si le mari défunt n'avait laissé aucune dette vis-à-vis de la caisse de la loge.

Trois ans plus tard, l'Ordre, étant en pleine prospérité, fut l'objet d'une transformation qui resta ignorée de la plupart de ses membres et qui lui inocula le satanisme.

Un maçon écossais, du nom de Longfellow, qui, vers 1837, était venu s'établir aux Etats-Unis, recommandé au F∴ John Cogdell, président de la Grande Loge dite des Anciens Francs-Maçons de la Caroline du Sud, et qui, sachant faire valoir ses services, avait fini par se faire agréer comme secrétaire particulier du F∴ Moïse Holbrook, souverain grand commandeur grand-maître du Suprême Conseil de Charleston, s'était affilié aux Odd-Fellows, pour étudier le mécanisme de leur organisation ; Holbrook lui avait bien volontiers accordé l'autorisation de cumulation de rites.

Longfellow s'était voué depuis longtemps à l'étude des sciences occultes. Moïse Holbrook, qui, pour sa part, connaissait à fond tous les secrets de la cabale, avait parfait son éducation de sataniste.

Souvent, Longfellow et Holbrook avaient caressé entre eux le projet de créer dans la maçonnerie un rite nettement luciférien ; le vieux Moïse avait composé à cet effet une horrible cérémonie, qu'il avait intitulée *la Messe Adonaïcide*. Leur idée première était de faire pénétrer ce rite exécrable dans les arrière-loges par le canal de la maçonnerie de l'Ecossisme ; mais, à cette époque-là, le Suprême Conseil de Charleston n'avait pas encore la prépondérance sur les autres Suprêmes Conseils du Rite Ecossais.

Puis, Moïse Holbrook mourut, et son disciple Longfellow quitta Charleston, emportant les cahiers manuscrits du rite infernal en préparation.

En 1854, l'ex-secrétaire intime du grand-maître cabaliste réunit, parmi ses co-affiliés odd-fellows, quelques membres haineusement anticatholiques des loges du Canada et leur fit part du plan qu'il avait conçu. La réunion, tenue secrète, à l'insu des autres societaires, eut lieu à Hamilton.

Wildey avait alors, depuis longtemps, franchi le cap de la soixantaine ; Longfellow lui avait montré les cahiers de Moïse Holbrook, et il en avait été émerveillé. Cependant, Wildey n'avait pas osé prendre sur lui la responsabilité de l'innovation éclose dans le cerveau de Longfellow ; mais il lui avait laissé carte blanche pour tenter l'expérience.

Le plan de Longfellow, exposé à la réunion secrète d'Hamilton, était celui-ci :

On laisserait subsister, sans aucun changement, l'organisation et les grades des Odd-Fellows d'alors, et l'on s'en servirait comme d'un paravent pour mieux cacher l'existence d'une seconde initiation. En d'autres termes, il y aurait deux classes d'initiés : les uns constitués et cérémoniant comme à l'ordinaire, qui ne se soupçonneraient pas former une première classe ; les autres, choisis avec soin parmi les premiers et formant la deuxième classe, pour pratiquer un rite essentiellement satanique.

La proposition de Longfellow fut adoptée ; néanmoins, il y eut encore beaucoup de tâtonnements dans sa mise à exécution, jusqu'en 1858. Les loges lucifériennes étaient peu nombreuses et fonctionnaient mal, irrégulièrement ; les parfaits initiés, c'est-à-dire les satanistes, agissaient trop isolés. Thomas Wildey, devenu jaloux de son pouvoir et craignant de se voir éliminer ou tout au moins de voir Longfellow empiéter sur son autorité, se prêtait peu à favoriser le développement de la seconde classe, refusait les locaux. Aux yeux de tous, il restait toujours le grand-maître de l'Ordre ; Longfellow, grand-maître des parfaits initiés épars, mal reliés les uns aux autres, n'avait pour ceux-ci qu'un titre, n'était considéré que comme une sorte de pontife innovateur du rite satanique, mais n'était nullement obéi.

Bref, Longfellow fut un moment découragé de voir ses tentatives infructueuses.

En 1857, il fit un voyage aux Etats-Unis, revit ses anciens amis du Suprême Conseil de Charleston, exposa de nouveaux plans au docteur Gallatin Mackey, qui était alors grand-secrétaire du Suprême Conseil et rédigeait la *Quaterley Rewiew;* il communiqua aussi ses idées à Albert Pike, qui les goûta fort, mais ne pouvait les imposer, du moins le dit-il, et qui sans doute songea dès lors à se les approprier pour établir plus tard sa domination sur tout l'Ecossisme, puis sur toute la Franc-Maçonnerie.

Le souverain commandeur grand-maître à Charleston, le F∴ John Honour, fut sondé à son tour par Longfellow ; sans doute, il approuva le plan de celui-ci ; mais, comme Wildey, il craignit, s'il l'adoptait, de livrer la maison à un rusé compère qui pourrait le supplanter. Pour repousser les offres de Longfellow, il fit valoir que son grand lieutenant commandeur Charles Furman n'avait aucune tendance luciférienne, et qu'il serait impossible de greffer le rite satanique pur sur l'Ecossisme, sans mettre Furman dans le secret.

Longfellow ne se tint pas pour battu. Il regagna l'Europe et tenta d'obtenir du Suprême Conseil d'Ecosse (pratiquant le rite écossais en 33 degrés) ce qu'il n'avait pu obtenir du Suprême Conseil de Charleston. Il avait à Edimbourg des amis dévoués : entre autres, Samuel Somerville, qui l'avait autrefois recommandé à John Cogdell, et le colonel Swinburne. Somerville et Swinburne étaient tous deux trente-troisièmes ; le premier était devenu, en outre, trésorier général du Suprême Conseil.

A Edimbourg, cependant, Longfellow ne réussit pas davantage : il eut pour lui, grâce aux efforts du colonel Swinburne et de Samuel Somerville, le lieutenant grand commandeur John White-Melville et un autre membre du Suprême Conseil d'Ecosse, nommé William Donaldson ; mais là, ce fut à cause du souverain commandeur grand-maître, le duc d'Atholl, qu'il y eut impossibilité absolue de tenter le moindre effort.

Sur ces entrefaites, Longfellow fut rapelé au Canada par les FF.·. Hunro et James Scott, influents odd-fellows de la seconde classe, qui, craignant de voir le disciple de Moïse Holbrook abandonner l'Ordre, avaient employé tous les moyens de persuasion et étaient parvenus à faire admettre au vieux Wildey qu'il n'était nullement question de le supplanter.

Wildey consentit donc à favoriser le développement de la seconde classe d'initiés, tout en imposant certaines conditions, dont voici les principales :

1° Le grand-maître des parfaits initiés ne s'ingèrerait jamais dans les affaires des loges de la première classe, qui seules demeureraient officiellement les loges de l'Ordre des Odd-Fellows ;

2° Le siège central des loges secrètes de la parfaite initiation serait fixé à Hamilton, et relèverait secrètement de la Grande Loge des États-Unis ;

3° Le souverain grand-maître de la Grande Loge odd-fellow des Etats-Unis aurait toujours le droit de destituer le grand-maître de la seconde classe et de le remplacer par un autre parfait initié sans avoir à motiver son décret ;

4° La seconde classe formerait uniquement un rite secret ; ses initiés se borneraient à avoir des tenues réservées pour la pratique de leurs cérémonies et ne chercheraient jamais à former une administration distincte ; ils s'imposeraient une surtaxe personnelle qui serait envoyée par les chefs secrets à la Grande Loge des États-Unis, laquelle établirait le budget annuel spécial de la seconde classe et fixerait le chiffre des dépenses des tenues réservées ; dans les cas où le chiffre de ces frais viendrait à être dépassé par une loge secrète, celle-ci devrait faire supporter l'excédent à ses membres, sans avoir à recourir à la caisse de la Grande Loge des Etats-Unis ;

5° Enfin le souverain grand-maître de l'Ordre, déclinant toute responsabilité relativement aux cérémonies liturgiques des initiés de la seconde classe, se réservait la faculté de renier ceux-ci, dans le cas où le secret de l'innovation viendrait à transpirer et causerait du scandale ; et, pour mieux assurer le mystère du rite nouveau ainsi introduit dans l'Ordre, chaque initié de la seconde classe prendrait un nom particulier, réservé aux procès-verbaux et à l'inscription sur les rôles de la parfaite initiation, de façon à déjouer toutes les recherches des profanes, si l'innovation de Longfellow venait à être soupçonnée.

Le traité fut signé entre Wildey et Longfellow ; le souverain grand-maître autorisait ainsi l'autre à se servir de l'Ordre des Odd-Fellows pour se livrer,

sous son couvert, avec les initiés qu'il ferait passer de la première à la seconde classe, à toutes les orgies de sacrilèges possibles et imaginables. Longfellow prit, comme pontife du rite secret, le titre de Grand-Prêtre du Nouveau Magisme Évocateur.

A la mort du F.·. John Honour, souverain commandeur grand-maître du Suprême Conseil de Charleston, ce ne fut pas son grand lieutenant Charles Furman qui fut appelé à lui succéder. Le docteur Gallatin Mackey, rêvant, lui aussi, d'introduire le satanisme pur dans le Rite Écossais, manœuvra de façon à obtenir que le remplaçant de John Honour serait nommé à l'élection ; et l'on sait que ce fut Albert Pike qui fut élu (janvier 1859).

Albert Pike, en lucifèrien forcené qu'il était, entretint les relations plutôt avec Longfellow qu'avec Wildey, et il en fut toujours de même pour les rapports entre Charleston et Hamilton ; de telle sorte que le souverain grand-maître de la Grande Loge des États-Unis est, aux yeux du public et de la maçonnerie ordinaire, le chef des Odd-Fellows américains, tandis que le véritable chef, au regard de la haute-maçonnerie, est le grand-prêtre secret d'Hamilton, autorité pontificale des initiés de la seconde classe.

Ainsi, on ne saurait mieux comparer les Odd-Fellows qu'aux Manichéens, qui avaient aussi deux classes : les *Auditeurs*, auxquels on ne faisait connaître qu'une partie de l'enseignement et auxquels on voilait l'infamie du système, en affectant un grand zèle de continence et de pauvreté ; et les *Élus*, qui, possédant seuls le secret théurgique, participaient aux turpitudes de la secte.

De même, aujourd'hui, les Odd-Fellows de la seconde classe sont seuls les vrais Odd-Fellows, les parfaits initiés ; seuls, ils sont en correspondance directe avec le Suprême Directoire Dogmatique de la haute-maçonnerie ; seuls, ils ont leurs libres entrées dans les triangles palladiques et dans les autres sociétés lucifériennes.

En 1861, les journaux maçonniques des divers États composant l'Union américaine arrivèrent remplis des récits de pompes funèbres célébrées par les nombreuses loges d'Odd-Fellows en l'honneur de Thomas Wildey. L'Ordre avait alors 3.420 ateliers !

L'association ne fit que prospérer et s'étendre encore ; mais il arriva ceci que les fondateurs du rite secret de la seconde classe n'avaient pas prévu. Ce mode d'organisation, imaginé par Longfellow, allait créer un obstacle à la réception de n'importe quels odd-fellows comme visiteurs dans les loges de la maçonnerie ordinaire.

En effet, pour mieux masquer leurs sacrilèges pratiques, les parfaits initiés, qui sont facilement arrivés, comme cela est facile à comprendre, à diriger, par une influence discrète, les loges de la première classe, seules avouées, ont recherché surtout, comme adeptes servant de trompe-l'œil, des gens

simples et naïfs, ne nourrissant nullement des sentiments d'hostilité à l'égard de l'Eglise. C'est ainsi que, dans les loges non secrètes d'Odd-Fellows, on rencontre des protestants aucunement sectaires et même pas mal de catholiques. Ces recrues se laissent entraîner, ne voient dans l'institution qu'une société de camaraderie et de délassement, absolument inoffensive, et y demeurent le plus souvent jusqu'à la mort, sans se douter jamais qu'ils appartiennent à une branche de la franc-maçonnerie et à une de ses pires branches. Ils fraternisent avec Durand et Martin, qui ont l'air de simples sceptiques, indifférents aux questions religieuses, et qui, appartenant à la seconde classe sous les pseudonymes de Christ-Moque et de Satanophile, par exemple, disent la messe noire et poignardent des hosties consacrées.

Ces protestants non sectaires et ces catholiques naifs sont nécessaires aux vrais Odd-Fellows, pour empêcher de soupçonner les infamies qui se commettent dans la classe supérieure de l'Ordre ; mais, d'autre part, ils sont trop éloignés de l'anticléricalisme moyen de la maçonnerie ordinaire pour être accueillis en visiteurs par les loges des Rites Ecossais, de Royale-Arche, de Swedenborg, de Misraïm et autres. Et les parfaits initiés, les Odd-Fellows de la seconde classe, ne peuvent, à leur tour, avouer leur secret aux ateliers symboliques ni même aux chapitres de Rose-Croix ; car ce serait mettre sur la voie de la constatation d'existence d'une haute-maçonnerie ; aussi, ceux-ci se bornent-ils, en tant que visiteurs, à se présenter aux triangles, aux adeptes du fakirisme ou de la San-ho-hoeï.

Cette question de l'admission des Odd-Fellows comme visiteurs dans les loges maçonniques est toujours vivement controversée, quand l'occasion se présente en discussion. Pourtant, l'Ordre travaille fort activement à la déchristianisation des peuples ; l'alliance avec Albert Pike (aujourd'hui avec Adriano Lemmi) est complète ; les ateliers de la première classe, par ce mélange perfidement calculé de lucifériens masqués, de protestants honnêtes et de catholiques naifs, détachent peu à peu ces derniers des pratiques religieuses et amènent doucement les autres à l'anticléricalisme.

Un rapport du F.·. Kappus, membre de la Grande Loge Eclectique de Francfort-sur-le-Mein, dont il fut donné lecture au cercle maçonnique intitulé *les Clairières de la Forêt-Noire*, fondé à Seckingen, sous la direction de la loge constituée à Freybourg, reconnaissait qu'en 1873, dans le Maryland-Sud, le comité d'instruction des Odd-Fellows exerçait sa surveillance sur 2.744 pauvres enfants auxquels on inculquait la doctrine luciférienne.

A la tenue du 10 septembre 1874, de la Grande Loge dite *aux Trois-Globes*, orient de Berlin, le F.·. von Etzel, après discussion, soumettait à l'assemblée la motion suivante qui fut adoptée :

« Les Odd-Fellows n'étant pas considérés comme formant des sociétés secrètes et ne poursuivant qu'un but humanitaire (*toujours le même*



masque !), les Loges n'ont provisoirement par de motifs pour agir envers eux d'une manière hostile et pour ne pas admettre leurs visiteurs.

« Par la même raison, on ne peut défendre à aucun Frère maçon d'assister à leurs réunions ; mais il n'y a pas lieu d'entrer avec eux en relations officielles. »

Les Odd-Fellows furent donc admis comme visiteurs à Berlin.

Par contre, l'année précédente, la Grande Loge de Hambourg, à la suite d'une demande de la Loge provinciale de Rostock, avait décidé que les ateliers de son obédience seraient invités à ne pas admettre à leurs travaux des membres de loges d'Odd-Fellows.

A Brunswick, où il existait une loge d'Odd-Fellows depuis 1873, les membres de cette société se virent refuser l'entrée des ateliers du pays qu'ils voulaient visiter.

Berlin comptait alors deux loges assez importantes de ce rite satanique : il en était de même à Stuttgard et à Dresde.

Au mois de juin, les Odd-Fellows firent une demande pour introduire leur Ordre à Francfort-sur-le-Mein.

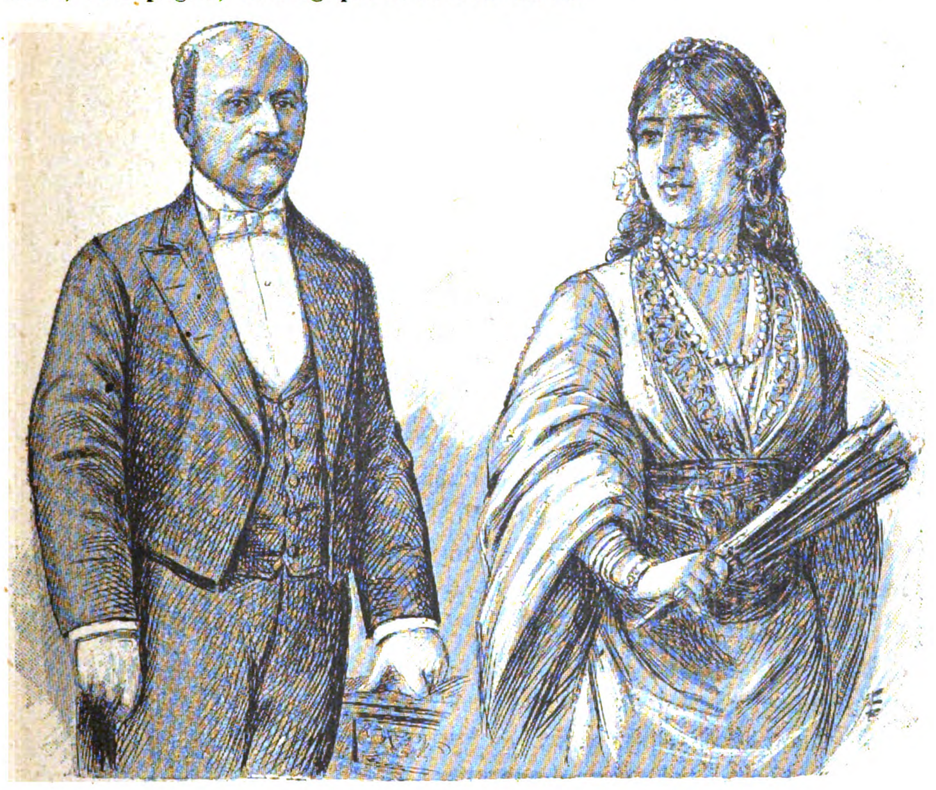
« Les travaux des Odd-Fellows, disait alors le F.·. Kappus, ont lieu à portes fermées, et ils ont, comme signes de reconnaissance, un attouchement et un mot de passe. Il y a aussi une cérémonie d'admission, des bijoux, des ornements, qui sont presque les mêmes que ceux des francs-maçons. »

La loge *le Temple de l'Amitié*, à l'orient de Bingen, prit la défense des Odd-Fellows auprès de la Grande Loge de l'Union, à l'orient de Darmstadt ; celle de *Louis aux Trois-Etoiles*, à l'orient de Friedberg, agit de même. Le F.·. Wilhelm Redlich, manufacturier à Bayreuth, grand secrétaire de la Grande Loge de Bavière, dite *Grande Loge au Soleil*, proposa : « 1° d'accueillir les Odd-Fellows et leurs loges, sans éviter ni rechercher de contact avec eux ; 2e d'admettre ouvertement les francs-maçons allemands dans les ateliers d'Odd-Fellows, et vite versa, sans préférence pour d'autres postulants. » La loge *Charles et Charlotte à la Fidélité*, orient d'Offenbach, se rallia à ces conclusions.

On voit, par ces quelques exemples, combien en Europe l'admission des Odd-Fellows comme visiteurs maçonniques est chose discutée. Cependant, partout les chefs de la franc-maçonnerie se réjouissent de leur voir prendre de l'extension ; mais les chefs savent quels précieux auxiliaires sont pour eux ces sectaires aux dehors bon-garçon.

Le F.·. Hubert, qui est un parfait initié, lui, publiait, dans sa *Chaîne d'Union*, numéro de juillet 1888, une correspondance d'Espagne, où on lisait ces lignes : « Le mouvement en faveur de la fusion de toutes les obédiences se continue. *Ajoutons que les Odd-Fellows sont à la veille de prendre pied en Espagne.* » Ce n'est pas la première fois que cette secte pénétrait dans la péninsule ibérique ; mais, à partir de 1888, elle réussit à s'y implanter.

Du reste, les Odd-Fellows ont eu, pendant longtemps, des ramifications, non seulement en Espagne, mais aussi en France, en Italie, en Suisse, en Allemagne, en Russie, en Autriche-Hongrie, en Belgique, en Angleterre, en Turquie. Aujourd'hui, beaucoup de leurs adeptes européens ont passé au Palladisme (du moins, ceux des affiliés qui avaient l'initiation de la seconde classe); mais ils sont encore très bien organisés en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, en Belgique et en Danemark.



LES JUIFS DANS LA FRANC-MAÇONNERIE

Cornelius Herz Juif allemand

Noémi Kling de Calcutta

J'ai dit que le rite secret de la seconde classe a été institué d'après les cahiers de Moïse Holbrook, son disciple et secrétaire intime Longfellow les ayant apportés de Charleston au Canada. Toutefois, il est probable que des notes d'Holbrook ont dû être conservées au Suprême Conseil de Charleston, et il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'Albert Pike s'en fût plus tard inspiré; c'est même là ce qui expliquerait certaines ressemblances frappantes entre telles et telles légendes des Palladistes et des Odd-Fellows.

Ainsi, dans leurs prétendus oracles, les Odd-Fellows ont eu, comme les initiés des triangles, la révélation que l'Ante-Christ descendra, par trois gé-

nérations successives de filles-mères, d'une fille née en Alsace sous le règne de Napoléon III. La prophétie diabolique fut appliquée par les Odd-Fellows, dit-on, à Barbe Bilger, qui, on le sait, a été élevée en véritable luciférienne ; mais cette malheureuse, après avoir joué un certain rôle dans la Maçonnerie occulte, a fait faux-bond aux sectaires et se réfugia dans un couvent de Nancy.

Cette mésaventure a mis les Odd-Fellows dans un état d'infériorité vis-à-vis des Palladistes, qui, eux, se dirent sûrs de leur Sophie Walder.

En Europe, ainsi qu'en Amérique, les Odd-Fellows, comme du reste les Palladistes et les autres sociétés lucifériennes, célébrent, chaque année, une messe démoniaque, à dix heures du matin, le jour de notre Fête-Dieu. La liturgie de cet office sacrilège varie suivant les sociétés; mais, chez toutes, la principale cérémonie consiste dans la profanation des Saintes-Espèces. Chez les Odd-Fellows, c'est la *Messe Adonaïcide,* selon le rituel de Moïse Holbrook, qui se dit.

Enfin, tout en prospérant dans un grand nombre de pays, c'est surtout aux Etats-Unis et au Canada que les Odd-Fellows se sont multipliés dans des proportions inouïes.

La soixante-unième tenue plénière annuelle de leur Suprême Grande Loge, qui eut lieu, à Baltimore, le 21 septembre 1885, sous la présidence du F.·. Henry Garey, enregistra les constatations que voici :

Les membres de la secte avaient augmenté de 11.488, durant l'année, et on comptait 142 loges de plus. A cette tenue étaient venus des représentants de partout; il y en avait qui avaient fait plus de deux mille lieues pour s'y rendre. Le revenu total de 1884-1885 fut de vingt-six millions de francs en chiffres ronds et pour compter en notre monnaie.

L'évènement de la session fut le découvrement de la statue dn F.·. J.-L. Ridgeley, qui avait été, pendant quarante ans, le grand secrétaire de l'Ordre; le monument fut élevé au milieu du parc Harlem; il coûtait 100.000 francs, et 400.000 membres de l'Ordre avaient contribué à la réunion de cette somme, à raison de 0 fr. 25 par personne.

Et qu'on ne vienne pas nous dire qu'il s'agit là d'une simple société de joyeux vivants, sous prétexte qu'*odd-fellows* signifie « les drôles de corps, » les originaux. Il existe partout des clubs de gens qui s'amusent, se distrayant en bons camarades, en compagnons de plaisir, en garçons plus ou moins frivoles. Ces groupes-là existent par milliers sur notre globe; mais leur propre est d'être absolument distincts, le besoin de fédération est inconciliable avec l'amusement et la frivolité. Et voyez comme cette fédération est formidable! En outre, est-ce qu'une société de plaisir est internationale? est-ce qu'elle a des degrés d'initiation?

Bien plus, les Odd-Fellows ont beau prétendre se désintéresser des



questions religieuses; ils ont, comme toute société de leur espèce, leurs enfants terribles, qui oublient la consigne et laissent échapper le secret.

En janvier 1889, un odd-fellow canadien (évidemment de la seconde classe) publiait, dans le *Daily Wittness* de Montréal, les lignes suivantes, signées Cosmo :

« Le romanisme, ou catholicisme romain, considéré comme système, n'a aucun droit, constitutionnel ou autre, d'exister au Canada, non plus que dans tout autre Etat libre. C'est un absolutisme étranger, ayant des prétentions, des visées à une domination universelle. Son chef suprême est un Souverain étranger, ne relevant pas de notre Constitution, ne subissant pas l'action de nos lois, et n'ayant ni droits ni titre d'aucune sorte pour exercer son autorité dans ce pays et dans les autres Etats analogues. Sa suprématie est incompatible avec la liberté britannique, avec toute liberté humaine. C'est le cheval de Troie, dans les murs, les flancs remplis d'ennemis en armes. C'est un *imperium alienum et hostile in imperio*, et, à tous égards, il doit être traité comme tel. »

Et toutes les revues officielles maçonniques s'empressaient de reproduire cette élucubration anticatholique et félicitaient l'odd-fellow. N'est-ce pas probant ?

Oui, si l'on n'y prend garde, au Canada, pays où le catholicisme a la majorité et où la foi des ancêtres est en honneur, les Odd-Fellows feront plus de mal que les francs-maçons ordinaires. Ils sont plus dangereux, parce que, souverainement hypocrites, ils trompent mieux.

Aux Etats-Unis, ils s'appliquent surtout à agir sur les protestants et à les exciter contre la papauté. Dans les cités de New-York et Brooklyn qui se touchent, leurs loges comptent 29.000 membres. On y regrette toujours le décès du F.·. David Knapp, pasteur grand de la loge *Howard n° 60*, de New-York, qui a laissé l'an dernier à cet atelier 3.000 livres sterling (75.000 fr.). D'autre part, la Grande Loge de Californie a décidé l'édification d'une maison pour les Odd-Fellows âgés et l'érection d'un monument à la mémoire du pasteur grand Sire Farnsworth.

En Europe, leur flot monte : ils laissent assez volontiers aux Palladistes les pays catholiques, et ils s'attachent surtout aux pays protestants. Ils s'insinuent, malgré toutes les difficultés qui viennent d'être exposées, dans les loges de la maçonnerie ordinaire, découvrent bien vite quels sont les FF.·. qui ont des tendances à l'occultisme, leur donnent isolément l'initiation satanique, et ceux-ci deviennent tout autant de nouveaux propagateurs des plus honteux et des plus criminels mystères.

C'est ainsi qu'il advient que sur une loge ordinaire se greffe parfois une arrière-loge pratiquant le rite odd-fellow. Tel fut le cas de la loge *la Régénérée*, de Fribourg (Suisse), au sujet de laquelle M. De la Rive a fait d'im-

portantes révélations (1). M. Huysmans, dans une interview publiée par le *Matin*, a confirmé pleinement le récit de M. De la Rive et déclaré que, lui, de son côté, il tenait les faits « d'un témoin oculaire. » A la *Régénérée*, indépendamment de la salle affectée aux tenues ordinaires et située dans une maison donnant sur la rue, il y avait, au fond d'un long et étroit jardin, un temple secret creusé dans le roc, auquel on avait accès par une porte secrète d'une auberge voisine, mal famée; et là, les parfaits initiés de la loge se livraient à leurs turpitudes et à leurs sacrilèges. On transperçait à coups de poignard les Saintes-Espèces, reçues en communion à une église catholique, et la grande-maîtresse ou le grand-maître consacraient à Satan des hosties noires ; les sœurs maçonnes, mêlées aux frères parfaits initiés, étaient complètement dévêtues, dans ces réunions secrètes. Or, c'est bien là *la Messe Adonaïcide* selon le rituel de Moïse Holbrook : consécration d'hosties noires, profanation d'hosties blanches, état de nudité des femmes présentes ; il n'y a pas à s'y tromper. L'arrière-loge de *la Régénérée* pratiquait le rite de la seconde classe des Odd-Fellows, cela est indiscutable.

Je m'en tiendrai à cet exemple, pour montrer les ravages accomplis par cette secte infernale venue d'Amérique, comme sa rivale luciférienne, la secte des Palladistes.

Je termine sur les Odd-Fellows en donnant une nomenclature des journaux spéciaux, organes des principaux groupes de l'Ordre ; j'ai copié cette liste en 1887 sur un volumineux cahier de notes que Sophie Walder m'avait prêté. Il est probable que, depuis lors, le nombre de ces bulletins officiels de la satanique fédération n'a fait que s'accroître.

Les journaux des Odd-Fellows étaient donc les suivants, en 1887 :

ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE. — *The Companion and American Odd-Fellows*, à Columbus (Ohio). — *The Odd-Fellows Talisman*, à Indianapolis (Indiana). — *New-Age*, à San-Francisco (Californie), P.-O. Box, 2354. — *The Odd-Fellows Herald*, à Bloomington (Illinois). — *The Odd-Fellows News*, à La Crosse (Wisconsin). — *The Mystic Jewel*, à Cincinnati (Ohio). — *The Triple Link*, à Carollton (Missouri). — *The Guide*, à Albany (New-York). — *The Odd-Fellows Register*, 404, Cumberland-Street, à Portland (Maine). — *Odd-Fellows Journal*, à Hulmeville (Pensylvanie). — *Brooklyn-Review*, 31, Broadway-street, à Brooklyn (New-York). — *The Weekley Call*, 525, Montgomery-street, à San-Francisco (Californie). — *The Brooklyn News*, à Brooklyn (New-York). — *The Telegram*, à Baltimore (Maryland). — *The Weekley Denver Times*, à Denver (Colorado). — *The Noble Grand*, à Dubuque (Iowa). — *The Bundle of Sticks*, à Columbus (Ohio). — *Odd-Fellows Sftings*, 480, N.-Road-street, à Philadelphie (Pensylvanie). — *The Odd-Fellows Review*, à Springfield (Illinois). — *Ohio Odd-Fellows*, P.-O-Box,

(1) *La Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie universelle*, pages 673 à 680.

259, à Cincinnati (Ohio). — *Vidon Orphan*, à Triend (Wisconsin). — *The Convenat*, à Moline (Illinois). — *Der Fuhrer*, 100, Orchard-street, à New-York. — *The Odd-Fellows Register and Masonic Journal*, à Portland (Maine).

CANADA. — *The Dominion Odd-Fellows*, à Toronto (Ontario).

CUBA. — *El Porvenir*, à La Havane.

ALLEMAGNE. — *Der Odd-Fellows*, à Leipzig (rédacteur : le F.·. Eug. Grinm).

DANEMARK. — *Odd-Fellows Bladet*, à Copenhague.

NOUVELLE-ZÉLANDE. — *The Australasian Odd-Fellows*, P.-O. Box, 278, à Dunedin.

Maintenant, le lecteur a bien vu comment la haute-maçonnerie opère dans son infernal travail de déchristianisation des peuples.

Au sommet des sociétés secrètes, — la preuve est faite, à présent, — sont trois fédérations suprêmes, chacune ayant sa sphère d'action bien particulière :

1° La *San-ho-hoeï*, qui inspire les sociétés secrètes d'Asie, dirige la Maçonnerie chinoise, manœuvre spécialement parmi ces innombrables populations où Satan règne déjà en maître, et combat dans l'ombre les missionnaires catholiques, en préparant leur massacre. La San-ho-hoeï est indépendante du Palladisme et de l'Ordre des Odd-Fellows, mais est en relations fraternelles avec eux.

2° L'*Ordre des Odd-Fellows*, dont la seconde classe est essentiellement satanique, et qui manœuvre de préférence dans les pays protestants (Etats-Unis, Angleterre, Allemagne, Suisse, Danemark) ou dont le gouvernement relève d'un souverain protestant (Canada). Les Odd-Fellows, par leur seconde classe, sont attachés au Palladisme par des liens tels que, tout en ayant leur autonomie, ils reconnaissent néanmoins la suzeraineté du Souverain Pontife de la Maçonnerie universelle, vicaire de Satan sur la terre.

3° Le *Palladisme*, qui manœuvre partout, qui a ses grandes entrées même au Conseil Suprême de la San-ho-hoeï ; qui pénètre, connu ou inconnu, dans tous les Chapitres, Aréopages, Consistoires, Grands Campements, Grands Orients, Grands Collèges et Suprêmes Conseils de tous les rites maçonniques ; qui, par des intermédiaires habilement choisis, dicte sa loi aux loges et arrière-loges du monde entier ; qui est, dans la lutte des sectes contre l'Eglise, la puissance aujourd'hui la plus formidable, disposant d'un budget annuel de quarante millions.

Les agents déguisés de la secte peuvent dire et répéter que tout cela est du roman ; je leur laisse accumuler mensonges et maladresses. J'écris cet ouvrage, afin qu'il soit établi que les catholiques ont été bien prévenus,

bien mis au courant de ce qui se trame contre eux, et qu'un chrétien leur a montré tous les fils de la plus effroyable conspiration des temps modernes. Les critiques de détail et les contradictions haineuses m'importent peu. Je vais droit mon chemin, et je laisse au temps le soin de prouver que j'ai bien dit et écrit l'horrible mais exacte vérité.

Pendant qne j'écris cette œuvre de longue haleine, les évènements se précipitent, m'apportant déjà leur témoignage.

J'ai commencé cette publication, tandis que le chef suprême de la haute-maçonnerie avait son siège à Charleston; aujourd'hui, il est à Rome, en face du Vatican, guettant le moment favorable où il pourra en expulser le vicaire de Jésus-Christ.

Puisque le souverain pontife luciférien est maintenant un italien (Adriano Lemmi, depuis le 20 septembre 1893), j'ai donc eu raison de dévoiler tout particulièrement les manœuvres anticatholiques de la secte en Italie.

Toutefois, je dois à la vérité de dire que tous les francs-maçons italiens ne sont pas des sectaires forcenés. Il y a parmi eux des aveugles; il y a des indépendants, comme Felice Cavalotti, dont j'ai parlé plus haut. Il y a même, mêlés à cette gauche du parlement de Montecitorio, des esprits droits, honnêtes, qui n'obéissent pas à la consigne du Palais Borghèse, qui ont courageusement combattu à la tribune les Lemmi et les Crispi.

Ainsi, il me paraît nécessaire d'en finir sur ce sujet en reproduisant ici une loyale déclaration, toute récente, du brave Imbriani, pour lequel je demande les plus ferventes prières de mes lecteurs.

On avait reproché à Imbriani de n'avoir jamais, lui député de l'extrême-gauche, jeté la pierre contre le clergé. « Vous siégez parmi nous, lui dit-on; vous attaquez Lemmi et Crispi, et jamais vous n'avez un mot contre les hommes noirs. Vous êtes donc un faux-frère? »

Voici ce qu'Imbriani a répondu par la voie de la presse:

« Trouvez-moi un prêtre, un vrai prêtre, qui ait jamais intrigué dans les banques, qui les ait bouleversées, qui ait plongé ses mains dans les caisses de l'Etat, qui se soit révolté contre la loi, qui ait *livragué* le monde, qui ait affamé et saigné le peuple, qui ait détruit la propriété, violé le domicile d'autrui, contribué à forger des lois exceptionnelles, et qui ait travaillé pour des alliances hybrides et dangereuses;

« Donnez-moi un prêtre qui corrompe les électeurs et les fonctionnaires, qui tire sur de pauvres gens sans armes et affamés, qui vende sa conscience, sa plume et son influence au profit des chefs trafiquants de la politique, de la finance et de l'industrie; donnez-moi un prêtre qui ait fait tout cela et tout le reste perpétré par les laïques, et aussi je vous traînerai ce prêtre devant la représentation de la souveraineté nationale, et je le couvrirai de tout mon mépris et de toute mon exécration, comme je le fais pour tous les autres.



« Mais jusqu'à ce que vous m'ayez trouvé ce prêtre, et tant que les prêtres continueront à se consacrer à leur ministère, en accomplissant l'importante fonction, même sociale, de diriger et de fortifier les âmes ; tant qu'ils continueront à prêcher et à exercer la charité, à répandre l'instruction, à traiter les sciences, les lettres et les arts, à assister les malades dans les hôpitaux, dans les lazarets, et les blessés en temps de guerre ; tant que ces prêtres protégeront et assisteront les orphelins et les abandonnés, qu'ils proclameront la grande maxime chrétienne et sociale : *Ne point faire aux autres ce qu'on ne veut pas qu'il soit fait à soi-même* ; tant que ces prêtres rendront moins douloureuses les agonies, moins poignantes les inégalités de la fortune, moins amères les douleurs de la vie ; tant que ces prêtres feront tout cela, non seulement je n'en ai jamais dit du mal et je n'en dirai jamais, mais à l'occasion je les louerai même, comme l'autre jour, j'ai loué les chanoines palatins des Pouilles, qui font la charité et donnent du travail, en face des dilapidations des administrateurs de la Maison royale, et non de la munificence du Prince. »

Voilà comment parle l'ardent et impétueux député Imbriani, si bien surnommé le marteau de Crispi.

Les Lemmi et consorts ont donc contre eux, en Italie même, des hommes indépendants ; et c'est pourquoi, si je viens de montrer la ténébreuse œuvre du mal, il ne faut pas, quel que soit le péril, désespérer de la miséricorde divine. La Maçonnerie a eu l'audace sacrilège d'établir son souverain pontificat diabolique dans les murs de la Ville-Sainte. Dieu a permis cela, Dieu le tolère. Ne serait-ce pas pour mieux montrer au monde entier, au jour de la défaite certaine de la secte, que c'est précisément à Rome, au centre du catholicisme, que la tête du serpent doit être écrasée ?

CHAPITRE XXXII

La Maçonnerie Féminine (loges androgynes)

ET LE ROLE DES SŒURS MAÇONNES

Le lecteur ne s'étonnera pas de ne me voir consacrer qu'un chapitre spécial à la Maçonnerie Féminine dans cet ouvrage.

En effet, la question des sœurs maçonnes a déjà été traitée très amplement par d'autres auteurs. Les sœurs maçonnes, on le voit à tout instant, soit

dans mes récits personnels, soit dans les épisodes que je rapporte fidèlement d'après des témoins véridiques. Il n'est donc nul besoin d'user de l'encre pour prouver l'existence de cette branche de la secte ; car, aujourd'hui, seuls, les gens de mauvaise foi ou les agents secrets de l'Ordre peuvent la nier, et personne n'a plus le droit de prétexter l'ignorance, tant les preuves les plus accablantes ont été accumulées.

Au premier rang des auteurs qui ont fait la lumière sur la Maçonnerie Féminine, il convient de placer M. Léo Taxil et, tout récemment, M. De la Rive. Le premier s'est surtout attaché à publier les principaux rituels en usage dans les loges androgynes ; le second, compulsant les bulletins, les revues, les manuels, les recueils, en un mot, des quantités formidables de publications officielles de la secte, en a extrait tout ce qu'il a trouvé se rapportant aux sœurs maçonnes et a mis ainsi sous les yeux du public non-initié une telle collection de documents, admirablement classés dans l'ordre chronologique, que les frères et compagnons de l'équerre et du compas sont à jamais dans l'impossibilité de recourir à leur vieux système de négation.

Ces deux auteurs ont rendu aux catholiques un service de la plus haute importance. Les volumes de M. Léo Taxil, *les Sœurs Maçonnes* et *Y a-t-il des femmes dans la franc-maçonnerie*, et l'ouvrage de M. De la Rive, *la Femme et l'Enfant dans la franc-maçonnerie universelle*, se complètent réciproquement.

Pourtant, il reste encore quelque chose à dire.

Ce qui n'a pas été expliqué, c'est le fonctionnement de cette maçonnerie féminine que la secte a tant à cœur de cacher; et, pour pouvoir expliquer cela, il faut avoir pénétré les mystères de la haute-maçonnerie. Ce qui intéresse le public, une fois qu'on lui a donné les preuves de l'existence des loges androgynes, c'est de savoir quel rôle ces femmes jouent soit dans la confrérie trois-points, soit au milieu de la société profane.

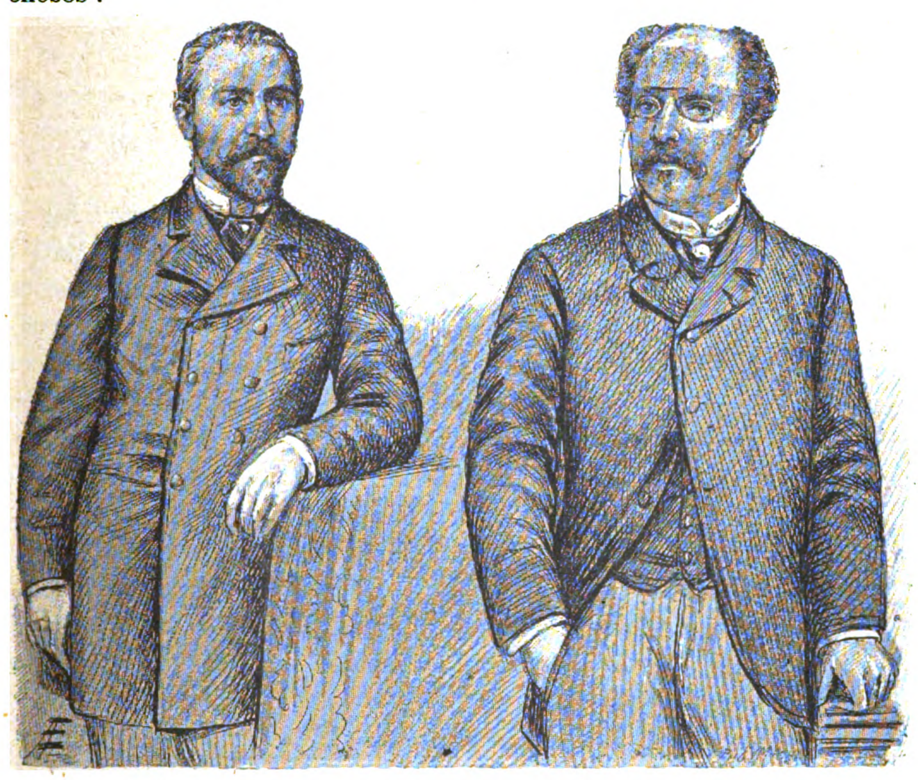
Et voilà ce que, moi, j'ai à faire connaître. Je pourrais publier, à mon tour, d'autres rituels que ceux que M. Léo Taxil a divulgués ; mais tous les rituels de maçonnerie féminine se ressemblent, à peu de chose près. Je pourrais verser au procès d'autres citations officielles que celles que M. De la Rive a mises au jour ; mais à quoi bon ? sa collection, irréfutable, est déjà bien suffisante.

Restons sur le terrain que je viens d'indiquer.

Pour organiser la maçonnerie féminine, — la vraie, — les chefs de la secte ont eu recours à un procédé identique à celui du disciple de Moïse Holbrook pour faire fonctionner la seconde classe des Odd-Fellows, dont j'ai parlé au chapitre précédent. Ils ont créé des sœurs maçonnes qui ne sont pas des sœurs maçonnes ; encore ces pseudo-sœurs ne sont-elles pas exhibées à la

galerie ; elles sont là uniquement pour permettre une réponse en cas de découverte des vraies sœurs, en un mot, pour créer un quiproquo.

Le quiproquo est la grande tactique défensive des hommes de ténèbres ; c'est leur ruse préférée, leur ressource favorite destinée à déjouer les investigations. Comment mieux dérouter les curieux aux aguets, qu'en multipliant les équivoques, les termes prêtant à la confusion des personnes et des choses ?



LES JUIFS DANS LA FRANC-MAÇONNERIE

Eugène Mayer
Directeur de la *Lanterne*

Camille Dreyfus
Publiciste, député

Une personne de ma connaissance questionnait un individu qui se piquait d'être docteur ès-sciences maçonniques, et qui n'était autre que l'agent lemmiste Moïse Lid-Nazareth. Mon ami, voulant avoir l'opinion du personnage sur le Palladisme, lui demanda sans transition ce que c'était qu'un triangle.

L'autre, avec le plus bel aplomb du monde, répondit :

— En maçonnerie, un triangle, c'est un chapeau.

— Mais, répliqua mon ami, le docteur Bataille parle d'arrière-loges lucifériennes, qui se nomment « triangles » dans l'argot de la secte.

— Ces arrière-loges-là n'existent pas, riposta Moïse Lid-Nazareth ; c'est

du pur roman, ce que raconte le docteur Bataille. Par triangle, il faut entendre chapeau, et rien autre. L'auteur du *Diable au XIXe Siècle* se moque de votre crédulité; je vous en donnerai demain la preuve la plus convaincante.

Le lendemain, notre homme revenait, porteur du *Rituel de Maître*, 3e grade symbolique, par Ragon. Cette brochure, dont l'auteur est un maçon de haute marque, se termine par un vocabulaire maçonnique. L'agent juif l'ouvrit à la page 77, et, montrant l'explication officielle donnée du mot « triangle », s'écria triomphalement:

— Lisez!

Ragon dit, en effet, ceci:

« TRIANGLE. Figure symbolique. Delta. Chapeau (jadis à cornes). »

Et, là-dessus, Moïse Lid-Nazareth entra en explications.

— Comprenez, fit-il. Le delta, qui décore l'Orient dans les loges, est un triangle; c'est sa forme immuable; donc, pas d'erreur sur ce point. Mais le chapeau était un tricorne autrefois; aussi l'appelait-on familièrement « triangle » dans les ateliers; eh bien, ce nom est resté, et voilà pourquoi, bien que nos diverses sortes de couvrechefs soient ronds aujourd'hui, on continue, maçonniquement, à appeler tout chapeau « triangle ». Dans aucun vocabulaire maçonnique officiel, vous ne verrez indiquer le mot « triangle » comme servant à désigner une loge ou arrière-loge quelconque. Regardez (et il mettait le doigt sur la page), il n'y a pas autre chose que ce que je vous ai dit. Donc, l'imposture du docteur Bataille est flagrante.

Mon ami, que Moïse avait prévenu de sa seconde visite, avait eu le temps de se mettre en mesure pour ne pas demeurer bouche close. Justement, quelques semaines auparavant, il avait réussi à se procurer un *Annuaire du Grand Orient de France pour 1893*.

Il exhiba, à son tour, ce livre, où se trouve à la fin une liste, — très incomplète, du reste, — des puissances maçonniques existant sur le globe. On sait, je l'ai dit dès le début, que la maçonnerie espagnole est la seule au monde qui avoue les sœurs maçonnes et les triangles, sans toutefois rien révéler à leur sujet, bien entendu.

Donc, mon ami mit l'annuaire officiel sous les yeux de l'agent lemmiste et lui montra la page 322, où l'on lit:

« GRAND ORIENT ESPAGNOL, *Suprême Conseil pour l'Espagne et ses possessions :* 114 loges, 42 ateliers supérieurs, 5 loges de dames, 35 triangles. »

Les autres puissances maçonniques d'Espagne n'indiquent ni triangles, ni loges féminines.

— Eh bien, reprit mon ami, que répondrez-vous à cela?... Il me paraît difficile de soutenir qu'en publiant cette statistique le Grand Orient Espagnol a voulu dire : « J'ai sous ma juridiction 119 loges, dont 5 de dames, 42

ateliers supérieurs... et 35 chapeaux ! » On ne voit pas bien des chapeaux faisant partie de l'obédience d'un Suprême Conseil.

Moïse Lid-Nazareth grommela je ne sais quoi, pataugea dans des récriminations confuses contre le rédacteur de l'annuaire, qui, disait-il, avait fait figurer là à tort des cercles dont le caractère n'était pas essentiellement maçonnique, — maintenant, selon lui, ces triangles-là, c'était des cercles ! — et, brandissant plus que jamais son rituel de Ragon, il s'en alla en disant que, dans la franc-maçonnerie, en fait de triangles, il n'y avait pas autre chose que des chapeaux. Il ne voulut pas en démordre.

Je pourrais citer de nombreux exemples d'équivoques intentionnellement créées par la secte, au moyens de termes qui ont plusieurs acceptions très distinctes.

Ainsi, dans la maçonnerie non-palladique, les trois grades supérieurs (Inquisiteur Inspecteur Commandeur, Prince du Royal-Secret, et Souverain Grand Inspecteur Général), forment ce que l'on appelle *la Maçonnerie Blanche* ; les réunions auxquelles prennent part seuls les initiés à ces grades, QUI SONT DES CHEFS, sont, en terme général, des « tenues de maçonnerie blanche. » D'autre part, voyez l'extrême, on nomme « tenues blanches » les réunions ouvertes aux profanes au moyen de cartes d'invitation, c'est-à-dire les réunions imaginées pour la propagande dans le public.

Tél jour, le local mystérieux ouvre ses portes toutes grandes ; les frères trois-points y amènent les bons naïfs, à qui l'on a promis de montrer la maçonnerie à l'œuvre ; on conduit ceux-ci dans la plus grande salle, qui est décorée comme en tenue au grade d'Apprenti ; ils aperçoivent çà et là des messieurs avec des cordons bleus ou rouges (on ne met pas le petit tablier pornographique, dans ces réunions-là, et les Kadosch ne s'y montrent qu'avec des insignes de Rose-Croix, le bijou-poignard donnerait trop matière à réflexions) ; puis, un frère orateur fait une conférence tout sucre tout miel, destinée à démontrer que la franc-maçonnerie est une association philanthropique et que ses adversaires la calomnient. Ces tenues blanches, répétées, finissent toujours par valoir des recrues à la loge.

Notez qu'il n'y a rien de blanc dans ces réunions. Si des dames profanes y sont admises parfois, on ne les invite nullement à se parer d'une toilette blanche. Les lettres même d'invitation, quoique portant en en-tête : TENUE BLANCHE *de la Respectable Loge Une-Telle*, sont, la plupart du temps, imprimées sur papier rose.

Eh bien, voici un de ces profanes qui a eu la faveur d'être admis à une de ces réunions ; elle n'a pas eu pour résultat de le décider à se faire affilier ; le frère orateur n'était pas en verve ce jour-là, et son éloquence a laissé l'auditoire froid. Et puis, le profane auquel je fais allusion a un grain de bon sens ; il a trouvé grotesque cet étalage de larges cordons avec broderies

dorées ; il n'a nulle envie de se plaquer sur la poitrine des soleils, des lunes, des étoiles, des pélicans et des petites maisonnettes sans cheminées ; bref, il se dit en lui-même que, si pour être franc-maçon il faut s'affubler ainsi, il ne le sera jamais, ne voulant pas être ridicule. Néanmoins, de la tenue blanche il a gardé souvenir ; et, quand il y pense, comme il a un fond de naïveté, il se dit : « Les francs-maçons sont des bonshommes bien bizarres dans leurs manières ; mais ils sont absolument inoffensifs. »

Supposez maintenant que ce profane lise, un de ces quatre matins, soit dans *la Franc-Maçonnerie démasquée*, soit dans *la Revue Mensuelle* qui sert de complément à ma publication, un article d'indiscrétion, comme celui-ci, par exemple :

« Dans une récente tenue de maçonnerie blanche, qui vient d'avoir lieu au siège du Rite Z***, à Paris, les mesures à prendre pour fabriquer un complot anarchiste, dans lequel on mêlerait le nom d'un évêque, ont été mises en discussion. Il a été arrêté que le F.·. N***, dont la qualité maçonnique n'a jamais été dévoilée et qui est d'une habileté au-dessus de tout éloge, se mettra en relation avec Mgr X*** sous le meilleur prétexte qu'il trouvera ; afin qu'il puisse capter sa confiance, en se faisant passer aux yeux du prélat pour un homme dévoué à l'Eglise, un crédit de telle somme lui est ouvert et sera employé par lui à offrir quelques ornements sacerdotaux à une communauté de religieuses pauvres, pour leur aumônier. Le F.·. N***, une fois bien vu dans le diocèse où il s'établira, visitera quelques notabilités cléricales du chef-lieu pour les intéresser à une pauvre famille d'ouvrier dans la détresse. Il aura soin de faire signer les personnes visitées par lui, sur sa liste de souscription ; il majorera d'un zéro la somme qu'il obtiendra de l'évêque, de façon à ce que celui-ci paraisse s'être fortement intéressé à la souscription. D'autre part, l'ouvrier Y***, demeurant à Paris, très connu par ses opinions révolutionnaires exaltées et qui a le cerveau passablement déséquilibré, sera vu par les FF.·. A***, B*** et C***, qui abonderont dans ses idées, le pousseront à commettre un attentat à la dynamite contre quelque haut fonctionnaire, se réservant de lui dire lequel au dernier moment. Lorsque Y*** sera à point, on lui remettra la bombe ; on lui promettra, pour sa fuite à l'étranger, une somme qui sera exactement celle formant le total de la liste du F.·. N***, en lui disant, dans une lettre (que la police trouvera plus tard à son domicile), que c'est le produit d'une souscription de personnes dévouées à l'anarchie ; la somme lui sera, du reste, remise par le F.·. N***, venu à Paris le jour fixé pour l'attentat. On désignera alors à Y***, M. Dumay, directeur des cultes, comme étant le fonctionnaire qu'il s'agit de faire sauter ; Y*** ne lisant pas les journaux cléricaux qui attaquent M. Dumay, notre f.·., à raison de son hostilité à l'Eglise, il sera facile de le lui faire passer pour un fonctionnaire dévoué

à la bourgeoisie et au clergé. On choisira, pour l'attentat, un jour où M. Dumay sera à la campagne, et Y*** aura à faire éclater la bombe au domicile particulier du directeur des cultes. Le coup fait, si son auteur n'a pas été arrêté immédiatement, Y***, ainsi que N***, seront dénoncés aussitôt à la police par lettre anonyme, et les journaux, grâce aux aveux de N***, dont la qualité maçonnique sera toujours tenue secrète, pourront publier, avec grand scandale, le « crime anarchiste commis à l'instigation des cléricaux ». A l'instruction, le F.·. N*** reconnaîtra que l'évêque X*** savait que l'argent recueilli pour Y*** était destiné au complot. Si cette affaire réussit, le compagnon anarchiste, au cas où il y aura eu des victimes de l'explosion, sera guillotiné ; ce qui est tout à fait indifférent à la maçonnerie. N***, qui n'aura été qu'un intermédiaire et qui aura manifesté un grand repentir à l'audience, en accusant l'évêque X*** d'avoir organisé le crime, aura des circonstances atténuantes et s'en tirera avec quelques années de prison ; on le fera évader, sans tambour ni trompette, et la maçonnerie lui donnera une somme en récompense de ses services et pour lui permettre de s'établir à l'étranger. Quant à l'évêque, il faudra qu'il soit bien fort pour qu'il se tire de là, étant donné que l'on s'arrangera pour que le tirage au sort du jury désigne, à la session où l'affaire sera jugée, trente-six jurés exclusivement francs-maçons. Ce sera ainsi un coup terrible porté au cléricalisme, un scandale formidable, et l'on pourra noircir à plaisir les prêtres catholiques aux yeux de la multitude. »

Une histoire de ce genre, — je me hâte de le dire, *imaginaire, quant à présent,* — n'a aucune chance de se trouver dans une revue antimaçonnique, PAR LA SEULE RAISON QUE LES FRÈRES TROIS-POINTS N'EN SONT PAS ENCORE LA EN FRANCE. Mais il ne faudrait pourtant pas croire que j'exagère la perfidie des sectaires : ils sont parfaitement capables d'un machiavélisme de cette force ; l'affaire Wiesinger, dont M. De la Rive a dit quelques mots (1), en est une preuve historique, et le coup de poignard destiné à Bismarck n'avait pour but que de compromettre le R. P. Beckx, général de la Compagnie de Jésus, représenté comme ayant stipendié l'assassin.

Donc, en ce qui concerne actuellement la France, j'ai donné ci-dessus une pure et simple hypothèse, non pour montrer ici l'œuvre de la maçonnerie dans l'anarchisme, mais pour arriver à une démonstration, que je reprends.

S'il y avait lieu de publier dans un organe antimaçonnique une révélation de ce genre, il est évident que ce serait étouffer dans l'œuf l'abominable complot.

Mais que dirait le profane que je présentais tout à l'heure à mon lecteur ? Il n'aurait pas une hésitation, vous pouvez en être certains ; il s'écrierait :

— Voilà une infâme invention des adversaires de la franc-maçonnerie

(1) *La Femme et l'Enfant dans la franc-maçonnerie universelle*, page 674.



Je ne suis pas franc-maçon, c'est vrai; mais je suis allé chez eux; je sais ce qui se passe dans leurs réunions. J'ai assisté précisément *à une tenue de maçonnerie blanche*, et je puis attester que ces séances-là sont consacrées à des conférences bénignes, non à des délibérations criminelles. Je connais *les tenues blanches*, moi ; les cléricaux sont des calomniateurs !

Or, à raison de l'équivoque habilement créée, ce brave homme se tromperait, en confondant les deux sortes de tenues; car « une tenue de maçonnerie blanche » n'est pas « une tenue blanche », pas plus qu'un « Souverain Grand Inspecteur Général », 33e degré de l'Ecossisme, n'est un « Inspecteur Général en mission permanente », fonction, et non pas grade, de la haute-maçonnerie.

Sur le mot *Adoption*, la secte a multiplié les équivoques; elle s'est fait un jeu de brouiller les opinions que des curieux profanes pourraient se former, en lisant ce mot, aujourd'hui dans tel compte-rendu officiel, demain dans tel autre. Si l'on n'a pas le fil d'Ariane, il est impossible de s'y retrouver dans ce dédale de mots d'argot maçonnique appliqués à des choses souvent opposées.

Un compte-rendu parlera d'une tenue d'Adoption; un autre, d'une fête d'Adoption; ailleurs, on lira, dans une nomenclature de rites, qu'il existe un Rite d'Adoption. Tout cela diffère, tout cela est distinct; mais allez donc le deviner!

La « tenue d'Adoption », c'est la séance où l'on administre le baptême maçonnique aux louveteaux et louvetonnes; les profanes, qui sont parents ou amis de la famille des enfants, y sont admis et ne peuvent rien y comprendre.

La « fête d'Adoption », c'est le banquet maçonnique, suivi de bal, auquel sont admis les Apprentis et ceux des frères pourvus d'un grade supérieur, mais à qui on laisse ignorer l'existence des loges androgynes; à cette fête, se trouvent les pseudo-sœurs, et non les vraies sœurs maçonnes.

Le « Rite d'Adoption », c'est l'un des rites androgynes, celui qui est le plus répandu, le plus pratiqué dans la franc-maçonnerie. Les filles ou femmes initiées au Rite d'Adoption sont de vraies sœurs maçonnes.

Les pseudo-sœurs, ce sont les femmes et les sœurs de francs-maçons, à qui l'on décerne le titre de Sœurs, pour leur faire croire qu'on les met au courant de ce qui se passe dans les réunions de la secte. A celles-là, on n'impose nulles épreuves, aucune initiation graduée. On les invite, un beau jour, à un « banquet de tenue blanche », et là, avant le repas, on leur adresse un speech banal, bourré de compliments fades; on leur dit qu'on leur fait grand honneur en les associant à la maçonnerie dont font partie leurs époux ou leurs frères; finalement, on leur offre un cordon, que le mari ou le frère a payé. Les voilà reçues (?) définitivement, prenant part à

d'autres banquets semblables, s'y parant de leur cordon, et se croyant maçonnes. Elles forment, en réalité, le paravent qui sert à cacher les vraies sœurs.

Les vraies sœurs maçonnes, elles, subissent les épreuves et toutes les formalités du rituel ; elles appartiennent à la loge-annexe ; leur initiation est en plusieurs grades, savamment combinés pour amener l'adepte à devenir ce que la maçonnerie veut qu'elle soit. Celles-ci, dans les réunions secrètes androgynes, à laquelle tous les frères de la loge ne sont pas admis, portent non seulement le cordon, mais encore le petit tablier pornographique et la fameuse jarretière où sont brodés les mots : « Silence et Vertu ».

Dans les « banquets de tenue blanche », — qui ne sont pas les « fêtes d'Adoption », — les vraies sœurs maçonnes sont assez souvent mêlées, du moins quelques-unes d'elles, aux pseudo-sœurs. Mais, tandis que celles-ci, se croyant quelque chose dans l'Ordre, sont revêtues de leur cordon, les autres, les vraies sœurs, n'ont aucun insigne et se trouvent là *à titre d'invitées profanes* ; car, à ces banquets, comme aux autres tenues blanches, les profanes des deux sexes sont admis, avec carte d'invitation et sous la caution d'un frère.

Maçons imparfaits initiés, à qui l'on cache l'existence des loges androgynes, ayez l'œil sur ceux d'entre vos frères qui contresignent les cartes d'invitation servant à introduire des dames soi-disant profanes aux banquets de tenues blanches ; ce sont des frères connaissant le Jardin d'Eden, dont les barrières sont closes pour vous.

Et vous, pseudo-sœurs qui vous croyez maçonnes, parce qu'on vous a offert un joli cordon plus ou moins orné de broderies symboliques, sachez que, pour citer seulement le Rite d'Adoption, l'initiation vraie comporte plusieurs grades, nullement tombés en désuétude. Le Rite d'Adoption est, en effet, en cinq degrés : 1° l'Apprentie ; 2° la Compagnonne ; 3° la Maîtresse ; 4° la Maîtresse Parfaite ; 5° la Sublime Ecossaise. Vous n'avez passé, madame, par aucune épreuve, n'est-ce pas ? vous n'avez prêté aucun serment ? Apprenez donc que vous n'êtes qu'une profane, comme devant, malgré votre joli cordon.

Voilà un peu de lumière jetée dans ce chaos du mot *Adoption*.

Pourtant, il importe de dire encore que, pendant plus de la moitié de ce siècle, jusqu'en 1860, on a employé, en maçonnerie, le terme « fête d'Adoption » pour désigner indistinctement les banquets maçonniques où ne paraissent pas les vraies sœurs et ceux qui clôturent d'ordinaire les initiations du Rite d'Adoption au grade d'Apprentie. C'est depuis 1860 seulement que la séparation s'est opérée ; maintenant, le banquet qui a lieu après une initiation d'Apprentie s'appelle « banquet d'Adoption ».

Donc, tenue d'Adoption, fête d'Adoption, banquet d'Adoption, Rite d'Adop-

tion, tout cela peut être confondu par le curieux profane, et pourtant tout cela est parfaitement distinct.

A quoi servent les sœurs-maçonnes, les vraies ? me demandera-t-on.

Il m'est bien difficile de répondre clairement à cette question, étant donné la règle que je me suis imposée d'écrire un ouvrage de propagande acceptable dans les familles.

Je ne reproduirai donc ici aucun passage des instructions d'Albert Pike et autres grands chefs, concernant la maçonnerie féminine. Mais, comme il ne faut pas non plus se taire absolument, je vais donner un document qui sera sans danger dans cette publication. L'auteur de ce « morceau d'architecture » est un maître de premier ordre en l'art de dire les choses maçonniquement. Les gens d'âge comprendront ; cela suffira : ils sauront apercevoir les serpents cachés sous ces fleurs de rhétorique.

J'extrais ce document du livre *l'Orateur franc-maçon*, par le F.·. Willaume, officier du Grand-Orient de France. Ce livre est un recueil de discours prononcés dans les loges ; c'est une vaste compilation pour laquelle « les Maçons instruits, dit le compilateur dans sa préface, ont ouvert leurs riches portefeuilles » ; il a été « à même de puiser dans les archives des loges les plus laborieuses de Paris » ; il s'est attaché « à reproduire les morceaux les meilleurs et les plus propres à éclairer les jeunes Maçons », faisant appel, au surplus, « à la sagacité des lecteurs ». Le F.·. Willaume dit encore que « son recueil de discours maçonniques pourra servir de guide aux jeunes Orateurs » (1).

Le discours que j'extrais de ce recueil officiel a été prononcé à Paris par le F.·. Orateur de la loge *Thalie*, après l'initiation de quelques dames ou demoiselles au grade d'Apprentie ; il venait à la suite d'une allocution du Vénérable, où celui-ci avait attaqué les moines et les religieuses, en tant que célibataires s'isolant dans les cloîtres ; un Orateur-adjoint avait, en second lieu, déclamé une petite harangue en vers, dont on nous laisse seulement entendre qu'elle fut fort galante à l'égard des aimables récipiendaires.

L'Orateur eut donc la parole, et voici ce qu'il débita, voici le « morceau d'architecture » qui est cité à titre de modèle de discours à prononcer en ces circonstances :

« Si jamais les devoirs du ministère qui nous est conféré nous ont paru difficiles à remplir ; si, plus d'une fois, notre faiblesse alarmée trembla de succomber sous le poids qu'ils lui imposent, c'est sans doute dans ce moment flatteur où l'œil de la beauté va calculer la propriété de nos expressions, et les mettre à leur juste valeur. Rassuré néanmoins par cette vérité constante, que plus la beauté porte en soi les caractères inhérents qui la constituent, plus la

(1) Le mot *jeune* ne s'applique pas à l'âge, mais à la qualité de débutant dans les fonctions maçonniques. C'est ainsi qu'on dit qu'un Apprenti est un *jeune maçon*, eût-il cinquante ans.





LA SOEUR MAÇONNE ET LE CHEF DE BRIGANDS. — La sœur Paire ayant été surprise en Calabre par une troupe de brigands, ceux-ci trouvèrent dans ses bagages son diplôme et ses insignes maçonniques. Le chef des bandits, qui était lui-même maçon, ne voulut pas qu'il lui fût fait le moindre tort et la rendit immédiatement à la liberté. Ce curieux épisode, qui s'est passé au commencement du siècle, est rapporté par Marc Bédarride, un des fondateurs du Rite de Misraïm.

douceur et l'indulgence sont ses compagnons inséparables, que nous resterait-il donc à craindre? Elle ferait grâce, sans doute, à la médiocrité des talents en faveur du désir de lui plaire et de l'instruire; mais des craintes mieux fondées viennent agiter nos esprits émus, et pourtant enchantés.

« Comment oser se faire entendre à ces oreilles délicates et sensibles, après le plaisir que nous venons de partager avec nos Sœurs à l'audition du discours du Vénérable, par lequel il vient de montrer que les hommes isolés, sevrés, volontairement et par goût, de la société des femmes, sont autant d'êtres indifférents et froids, des statues grossières, des automates, pour qui le statuaire n'obtiendra jamais, comme Pygmalion, le feu divin qui pourrait les animer; que, semblables à ces oiseaux nocturnes et funèbres, qui, vivant ensevelis loin de la lumière et du commerce des autres oiseaux, en sont le rebut et le fléau, les femmes, à leur tour, en qui la nature grava si profondément, osons le dire, l'envie de plaire, les femmes, éloignées du commerce des hommes, voient fuir les grâces qui les embellissent, et, faute d'aliment à cette variété constitutive de leur existence, deviennent languissantes et monotones? Tel on peut se peindre un printemps sans fleurs et sans verdure; l'automne sans guérets, sans fruits et sans vendanges. De ces deux principes puisés dans son cœur, le Vénérable en a tiré la conséquence naturelle, que la réunion des deux sexes, en société, est nécessaire, même indispensable, pour leur bonheur commun.

« Comment encore oser élever la voix, après avoir admiré la tournure harmonieuse de notre second Orateur, mon collègue, qui, empruntant le langage des dieux, prouve aussi, par une galanterie anacréontique, que cette réunion est l'âme de nos plaisirs? L'éloquence du premier, la magie poétique du second, ne nous laissent pas même l'idée de pouvoir glaner dans un champ où ils ont cueilli tant de fleurs, et qu'ils ont moissonné avec tant de succès. Leur morale moins sèche, plus active que celle des Chrysippe et des Zénon, leur philosophie aimable, recule loin de nous le véritable but de nos fonctions, qui devraient se borner à la simple instruction, et cependant semble nous tracer un autre plan, que la circonstance nous ordonne de suivre.

« Leur exemple nous ramène insensiblement à tenter, à notre tour, d'examiner, d'après leurs principes incontestables, la question qui en dérive, savoir : si l'amitié désintéressée, d'une part, la pure et simple amitié, d'autre part, toutes deux assez fortes par leur existence, peuvent maîtriser les autres sentiments, se les subordonner dans la réunion des deux sexes en société maçonnique? — Ce problème métaphysique, à l'aide de la Maçonnerie qui nous soutient et nous dirige, pourrait sans doute se résoudre d'une manière victorieuse dans une bouche plus éloquente. Tâchons néanmoins d'en ébaucher le projet par quelques réflexions sommaires; consacrons nos efforts à l'indulgence, qui voudra bien ne rien comparer et surtout ne voir que nos obligations dans la question que nous risquons de traiter.

« Tout ce qui respire est soumis aux lois de la sensibilité; cette sensibilité est soumise elle-même à l'organisation qui l'enveloppe. Mais, dans notre espèce individuelle, viennent, après cette première loi de la nature, celles de l'éducation, des préjugés et de la fortune, qui augmentent ou diminuent le degré de cette même sensibilité.

« Le cœur se comprime ou se dilate, en raison de l'effervescence du sang

qui le meut ou l'agite : ainsi, ce sentiment si consolant pour l'humanité, l'amitié, peut perdre quelquefois de sa pureté primitive ; mais il n'en appartient pas moins à tous les êtres, à tous les sexes et à toutes les conditions. Il naît d'un rapport involontaire et communicatif entre l'individu qui l'inspire et celui qui l'éprouve ; sa première impression est plus forte que la raison, plus impérieuse que les raisonnements. Elle leur impose un absolu silence ; tout sert, tout concourt à établir la puissance de ses effets sympathiques. Souvent le son de la voix, l'arrangement plus ou moins symétrique des parties de la figure, une taille aisée et noble, ce je ne sais quoi si difficile et même impossible à exprimer, enfin, la douceur répandue et dans les yeux et sur la physionomie, sont, nous le voyons tous les jours au milieu d'un grand nombre de personnes rassemblées et inconnues, sont, dis-je, son premier véhicule. Le germe de ce sentiment d'amitié une fois éclos dans le cœur, il ne cherche qu'à y prendre racine, à s'y étendre ; ses rameaux trouvent bientôt une nouvelle sève dans l'étude plus intime des qualités de l'esprit, du cœur et du caractère. Ce que le hasard commença, le mérite personnel l'achève ; la droiture de l'âme, la constance et la probité en cimentent la durée, et le rendent plus aimable, plus solide et plus précieux. C'est la nature qui forme en nous cet heureux penchant qui nous porte à la philanthropie, pour détruire le prestige de l'égoïsme qui nous réduit et nous ravale ; elle fait plus, elle excite en nous une indulgence, réfléchie et relative, pour les défauts d'autrui. Que lui manque-t-il donc pour être le don le plus précieux de la nature ?... O trois fois fortunés les cœurs qui en ont senti tout le charme ! Par cette sensation délicieuse, elle leur apprit qu'il n'est dû qu'à l'extrême vertu d'être indulgente.

« Loin de nous ces détracteurs de tout sentiment épuré, qui prêchent que toutes les affections de l'âme ne viennent que d'un raffinement d'amour-propre ! Ils trouvent leur condamnation dans la nature. Cette mère commune de tous les êtres nous met sans cesse sous les yeux que les animaux mêmes sont susceptibles d'attachement, tant pour leur espèce que pour la nôtre. Oseront-ils soupçonner, dans leur fait, de l'art ou du déguisement ? Diront-ils aussi que tous leurs sentiments ne sont qu'un raffinement d'amour-propre ? Et s'ils sont contraints enfin, par la force de l'expérience, d'admettre une amitié désintéressée dans des êtres qui leur paraissent sans doute inférieurs, par quelle règle d'analogie refuseront-ils ce sentiment à des êtres d'un ordre plus relevé ?

« Nous sommes persuadés, ne leur en déplaise, avec tous les cœurs bien nés, qu'il existe en nous tous, ce levain précieux de l'amitié, qu'il n'attend même pas souvent une occasion choisie de se développer, et que, pour le cœur qui le recèle, son développement est un besoin insurmontable ; nous ne pouvons donc jamais, avec eux, prendre l'amitié pour un mot dépourvu de sens et de réalité.

« Dans le commerce des hommes entre eux, si nous voyons donc se manifester ce prodige par des services rendus sans être sollicités ; si la discrétion a su les taire, pour laisser à la reconnaissance le droit exclusif d'en parler ; si la délicatesse a su quelquefois cacher la main qui présentait l'offrande du bienfait, pourquoi, dans le commerce des femmes entre elles, ce miracle ne s'opèrerait-il pas ? elles surtout plus susceptibles de sensations délicates ;

elles, que la fibre la plus déliée rend plus propres à cette douce complaisance, à cette sociale assiduité, à ces tendres soins, à cette aptitude, à cette patience à les remplir, toutes qualités dont le Grand Architecte de l'univers les a si universellement gratifiées.

« Pourquoi, par endurcissement sur ce qu'elles valent, ferions-nous parade d'incrédulité ? — Nous sommes convaincus ici que, formées pour sentir les délices d'une amitié désintéressée, il serait surabondant de surcharger le tableau par des exemples qui, tout frappants qu'ils pourraient être, ne valent pas le sentiment intime qui nous en fait admettre la réalité. Nous croyons donc fermement que l'amitié désintéressée est dans la nature, qu'elle marche à sa suite, qu'elle est toujours, telle qu'une jeune nymphe, belle sans art, vive sans affectation, et que, si parfois on la vit déchue de l'état de perfection, elle est dans nos temples et dans nos sacrés parvis, plus occupée à recouvrer ce qu'elle a perdu, que d'acquérir de nouvelles beautés.

« Après cela, paraîtra-t-il incroyable qu'elle puisse répandre ses douceurs, sans autre intérêt que son culte, sans autre résultat que sa bienveillance, même pour les individus de sexe différent ?

« Quel esprit opiniâtre oserait soutenir l'impossibilité de pratiquer les vertus que l'amitié désintéressée enseigne ? Voudrait-il se persuader que ces vertus, d'une pratique facile entre les personnes d'un même sexe, sont exclues entre deux sexes ? Pourquoi ne pas conclure avec nous que la simple amitié, l'amitié désintéressée, qui nous paraît si naturelle entre les individus d'un même sexe, n'est pas plus rare ni plus extraordinaire entre ceux de deux sexes différents ?

« Suivons la faible lueur qui nous guide, et disons que, si cette véritable amitié règne parmi les hommes, si on la voit souvent se soutenir d'un pas uniforme parmi les femmes, comment des cœurs susceptibles de sentir sa divine influence, ne pourraient-ils pas, entre eux, dans leur réunion, lui fixer des bornes sans lesquelles elle ne serait plus elle-même ? Nous sentons, à la vérité, combien de difficultés à vaincre pour maintenir ce juste équilibre : c'est là où se trouve la vertu.

« De la simple amitié à ce sentiment tendre, qui jette, par l'impression de la beauté, un désordre tumultueux dans nos sens, enchaîne nos facultés et les soumet à son empire, il n'est qu'une nuance légère, que l'haleine brûlante du désir a bientôt effacée ; mais, s'il est difficile de se défendre, ne savons-nous pas, après tout, qu'il est glorieux de combattre, et que l'effort suprême de l'espèce humaine n'est pas de vaincre, mais de lutter sans cesse ? Au surplus, quoique toujours en garde, si notre surveillance se trouvait assoupie par les fatigues renaissantes d'un combat inégal ; si, dans un dédale d'enchantements, où la molle volupté, couchée sur un lit de roses, sourit à la beauté qui lui fait des esclaves, elle s'y oubliait quelques instants, nous devons espérer que la raison, soutenue de nos principes maçonniques, comme Ariane, lui offrirait un fil secourable.

« Une fois vainqueurs, comme Ulysse, des filtres magiques de l'enchanteresse Circé, nous jouirons de la douce tranquillité que les innocents plaisirs préparent à ses sectateurs ; la beauté ne pourra plus jeter dans nos agapes et dans nos temples, dont elle fera l'ornement, la fatale pomme de la discorde ; les torches funèbres de cette divinité infernale, dont la fumée épaisse et noire trouble jusqu'à la sérénité de l'air, ne viendront jamais à bout d'éteindre ni

même d'éclipser la vive lumière qui nous éclaire. Les basses et jalouses rivalités, filles inquiètes et présomptueuses des serpents de l'envie, ne siffleront pas sur nos têtes; heureux les uns par les autres, nous coopérerons au but moral qui nous rassemble. Quant à vous, Sœurs aimables, affermies sans cesse dans les principes de l'amitié désintéressée, de la pure amitié, vous n'aurez pas les mêmes dangers à courir. Vit-on jamais, d'ailleurs, naître des rivalités entre Vénus et les Grâces ?

« Ce tableau de l'amitié désintéressée, de la simple amitié entre les deux sexes, bien compris, les efforts qu'il doit en coûter pour suivre ses lois, la possibilité d'y réussir, que nous préconisons, n'a pu nuire, s'il n'a pas donné une nouvelle énergie, à cette vérité éternelle qui vous a été annoncée, que de la réunion des deux sexes naît le bonheur commun. Nous y trouvons, de plus, un avantage réel pour la Franc-Maçonnerie, dont nous faisons profession; cet avantage, développé, peut nous acquitter, envers les Sœurs récipiendaires, de l'instruction que nous leur devions.

« Il existe une vérité physique, réduite en axiome, qui peut nous servir à établir la preuve de l'avantage réel qui doit résulter de cette réunion fraternelle, non seulement pour la partie théorique et spéculative, mais plus encore pour la partie pratique et essentielle de la morale maçonnique. Deux forces, dit l'axiome *vis unita sit fortior,* soit pour pénétrer la résistance des corps, soit pour en soutenir le poids, en sont plus actives, plus robustes, dans leur parfait et strict assemblage; ainsi il est facile de concevoir qu'elles viendront plus aisément à bout, toutes deux, de ce qu'elles n'auraient pu exécuter l'une sans l'autre; ou, du moins, l'emploi qu'elles feront de leurs moyens, sera plus puissant, plus prompt et plus efficace.

« Nous trouvons l'application de ce principe et de sa conséquence dans le caractère de Maçonnes, Sœurs récipiendaires, qui vient de vous être conféré; ce caractère indélébile s'amalgame avec celui que nous avons reçu nous-mêmes, sur la promesse de suivre les obligations que cet Ordre respectable nous impose. Engagées aujourd'hui, par un serment solennel, à nous aider à en soutenir le fardeau, il devient plus léger, en se prêtant d'un effort égal, à le porter ensemble.

« Cessez de vous effrayer, chères Sœurs; ce fardeau n'est pas au-dessus de vos forces. La délicatesse de vos organes est peut-être plus propre à l'aller chercher dans le sentier étroit de la vertu, sentier que nous tâcherons toujours de vous parsemer de fleurs; elle y est, dis-je, peut-être plus propre que la prétendue force dont nous nous targuons, et qui nous porte à une constance opiniâtre, quoiqu'elle ne soit pas toujours victorieuse.

« Mais, afin de ne pas laisser plus longtemps en suspens le désir, qui éclate déjà dans vos regards, d'en connaître le genre méritoire, apprenez quelles sont nos obligations communes.

« Vous ne vous êtes pas sans doute imaginé que le plaisir de la société fût le seul attrait de nos assemblées : une jouissance plus suave, un intérêt plus vif les président; la discrétion, à la bouche toujours close, aux oreilles ouvertes et attentives, y conduit par la main la confiance au front serein. Le bonheur de l'humanité, les secours dus à l'indigence, le crédit qu'on oppose à sa ruine totale, les ménagements scrupuleux pour ne pas blesser sa délicatesse, pour lui rendre l'aisance qu'elle mérite et éviter, quand il est impossible de la secourir,



l'humiliation d'avoir découvert sa misère ; telles sont nos occupations principales, tel est le résultat de la confédération maçonnique.

« Reste encore, sans doute, plus d'une autre vertu sociale à pratiquer, parmi lesquelles le plus grand avantage que je découvre dans l'exercice de nos facultés, c'est de nous fournir les moyens d'étendre notre bienveillance, et les occasions de répandre nos bienfaits, plus qu'il n'appartient aux êtres d'un ordre inférieur. La générosité compatissante est de ce nombre ; elle conduit celui qui fait le bien à la douce illusion de la plus noble et de la plus pure des jouissances, illusion qui le place au plus haut degré du bonheur, qui l'élève au rang des puissances de la terre et l'assimile, en quelque sorte, à la divinité.

« En faisant le bonheur de ceux qu'elle a choisis pour être l'heureux objet de ses complaisances, la bienfaisance ressemble à ce chêne élevé, respecté par les temps, dont la cime se perd dans les cieux, dont les rameaux, utilement multipliés par les mains de la nature, portent, sous leur ombrage épais, la fraîcheur et la tranquillité ; qui, plus il est élevé, à la vérité, plus il est exposé à la tempête et aux éclats de la foudre ; mais qui se trouve, s'il en est frappé, trop heureux d'avoir abrité les voyageurs effrayés, d'avoir préservé surtout ce qui se trouvait au-dessous de lui et se reposait à l'ombre de sa protection.

« Je ne sais trop pourquoi, en voulant peindre sous leurs vraies couleurs les charmes naturels des vertus sociales et maçonniques, l'idée de la générosité et de la bienfaisance ne se reproduit jamais sans séduire tous les cœurs, et sans nous avertir nous-mêmes qu'il est difficile de s'abstenir de leur éloge aussi souvent que cette idée se présente dans le discours ou à la réflexion. Mais, afin d'éviter l'ennui d'une énumération nombreuse, revenons, chères Sœurs, à la dernière de vos obligations.

« Vous me pressentez déjà. Vous reconnaissez d'avance cette divinité, qui range tous les hommes dans une même classe ; qui, sans égard pour les qualités plus ou moins grandes de l'esprit, ni pour les perfections plus ou moins combinées de la beauté, sans considération déterminée ni absolue pour l'élévation des rangs et les distinctions politiques, les yeux seulement fixés sur les élans du cœur, digne objet de ses préférences et de ses soins ; qui enchaîne à ses pieds l'orgueil de la naissance et la trop haute opinion de soi-même ; cette divinité, qui a su ne les mesurer, ces hommes, qu'au poids de leurs vertus. A ces traits, vous reconnaissez sans peine la douce égalité, mère du bonheur, dont jouissent les vrais enfants de la lumière : et voilà quels sont nos devoirs et nos plaisirs.

« L'association à laquelle nous vous admettons vous rend désormais *tributaires de l'Ordre maçonnique*, pour qu'il en résulte un avantage réel... Dans la société privée, aimables Sœurs, vous pétrissez le levain de nos âmes ; par la douceur insinuante, par la flexibilité du caractère, vous adoucissez les amertumes de la vie. Que n'avons-nous donc pas lieu d'espérer de votre constance, dans une société particulière, qui n'a pour base que l'humanité et la bienfaisance, vous qui êtes si bien organisées pour le sentiment !... Ce que l'esprit a peine à découvrir, votre cœur l'a déjà senti.

« Ainsi, vous nous servirez de guides ; vous encouragerez nos travaux, en les partageant ; ou plutôt, comme ces anciens et preux chevaliers, en qui la galanterie et l'amour des dames était l'âme de leurs prouesses et de leur courage, nous vous ferons sans cesse hommage de notre loyauté. Dans nos tournois

maçonniques, vous serez les juges du combat ; la beauté y distribuera la couronne ; et la même main qui la recevra aura la faveur insigne de se couronner elle-même, en vous faisant l'hommage des mystères qu'elle aura conquis, comme étant votre bien et votre ouvrage. Si, sur son char belliqueux, Mars, le dieu des grands cœurs, place l'harmonie militaire à côté de la victoire, nous, nous plaçons la beauté sur l'autel de la Maçonnerie, pour nous inspirer la vertu, et pour partager la gloire des belles actions qui doivent perpétuer l'existence immortelle de cette noble institution.

« Résumons-nous, en vous rappelant que nous avons voulu essayer de prouver que l'amitié désintéressée est dans la nature ; qu'elle peut exister entre les individus d'un sexe différent, comme il est vrai qu'elle existe entre ceux d'un même sexe ; que, par une suite de conséquences, nous avons aperçu un avantage réel, pour la Maçonnerie, dans une association adoptive, laquelle n'est faite que pour embellir ses dogmes, que pour donner un nouvel essor aux vertus, et inspirer un zèle plus ardent pour suivre ses instructions.

« Bien loin de nous flatter d'avoir réussi dans une matière dont l'abondance a dû laisser échapper quelques traits, mais que votre cœur saura bien deviner, nous abandonnons nos regrets, pour nous livrer aux transports qu'un si beau jour apprête. »

Je n'hésite pas à le déclarer, ce discours est un vrai chef-d'œuvre dans son genre, en dépit de son style ampoulé. On sait, du reste, que le langage boursouflé de périodes amphigouriques, adroitement mêlées à des phrases à double entente, constitue l'éloquence maçonnique. Ces incohérences, dont le lecteur qui n'a pas la clef se heurte, sont voulues ; ce manque de liaison, ces contradictions même qui vous frappent, qui vous arrêtent et vous font douter de la sanité mentale de l'orateur, n'existent qu'en apparence. Ce qui semble un galimatias, un pathos désordonné, à l'examen du profane, est, au contraire, parfaitement réglé, et tout se tient à merveille, tout s'enchaîne, tout se suit et se correspond.

Oui, si vous prenez dans leur sens usuel les grands mots de ce speech cité comme modèle, si vous les interprêtez naïvement en homme honnête, n'apercevant pas les artifices de l'hypocrisie, oui, vous direz : « Ce harangueur de dames et demoiselles nouvellement reçues maçonnes extravague ; c'est un phraseur qui débite des compliments fades et s'embrouille dans son boniment ; son discours n'a ni queue ni tête et n'est composé que de balivernes galantes, sans aucune idée d'ensemble, sans plan bien déterminé, sans but précis à atteindre ; tout cela est confus et diffus et ne mérite que d'être mis au panier. »

Que vient-il, en effet, nous raconter, cet orateur franc-maçon ? que nous chante-t-il là, avec cette amitié désintéressée, dont il fait si grand éloge et qu'il demande, pour tous les frères présents, à son auditoire féminin ? L'amitié, telle que tout le monde la comprend, est désintéressée, forcément, cela coule de source ; sinon, elle ne serait pas l'amitié ; on ne s'imagine pas

l'existence d'une amitié cupide ou se faisant rétribuer d'une manière quelconque. Mais, dans la bouche du f∴ orateur, cette amitié désintéressée estelle bien un pléonasme, une redondance de qualificatif inutile ?

Quoi ! d'après cet homme, parlant à ces femmes et les prévenant des obligations qu'elles auront à remplir, en étant *tributaires* de l'Ordre maçonnique, quoi ! il leur en coûtera, dit-il, des efforts pour suivre les lois de cette amitié désintéressée ? il a fallu, pour cela, un serment solennel ? cette amitié-là sera un fardeau, que, dès ce jour, elles se sont engagées à porter ?... Mais aussi, comme il s'empresse de les rassurer !... Cessez de vous effrayer, insinue le bon apôtre ; ce fardeau n'est pas au-dessus de vos forces ; grâce à la délicatesse de vos organes, vous irez le chercher de vous-mêmes ; vous l'irez chercher dans le sentier étroit de la vertu, et ce sentier, nous tâcherons toujours de vous le parsemer de fleurs !

Est-ce bien d'une amitié honnête qu'il s'agit, quand le f∴ orateur dit que la première impression de ce sentiment est plus forte que la raison, plus impérieuse que les raisonnements, auxquels elle impose un absolu silence ?... Est-ce bien de l'amitié pure et simple qu'il est question, quand il dit qu'il n'y a, entre elle et un sentiment de nature à jeter un désordre tumultueux dans les sens, qu'une nuance légère, que l'haleine brûlante du désir a bientôt effacée ?... Et condamne-t-il vraiment ce passage d'un sentiment à l'autre, ou, pour mieux dire, cette chute, alors qu'il en montre avec complaisance le tableau, dans un dédale d'enchantements, où la molle volupté, couchée sur un lit de roses, sourit à la beauté qui lui fait des esclaves ? alors qu'il a soin d'ajouter que, si la surveillance que chaque frère doit exercer sur soi pour ne pas succomber vient à s'oublier quelquefois, la raison, soutenue par les principes maçonniques, viendra à son secours, comme Ariane ?

Ce qu'il faut donc, ce n'est pas s'abstenir des plaisirs (innocents !) que la maçonnerie prépare à ses sectateurs ; ce qu'il faut, c'est avoir assez d'habileté pour ne pas se laisser dévorer par le Minotaure... Et quel est le Minotaure, si ce n'est l'attachement exclusif qu'un homme pourrait éprouver pour une seule femme ?... Car, c'est le f∴ orateur qui l'explique, dans la réunion androgyne, dans la loge d'Adoption, les cœurs susceptibles de sentir la divine influence de l'amitié dont il s'agit, doivent lui fixer des bornes sans lesquelles elle ne serait plus elle-même ; et la vertu consiste à maintenir un juste équilibre, quelles que soient les difficultés à vaincre pour faire prédominer cette loi, ce principe maçonnique... En la suivant, cette loi, nulle pomme de discorde à craindre, point de basses et jalouses rivalités, mais, au contraire, bonheur complet des uns par les autres. Et le f∴ orateur insiste, afin que les sœurs nouvellement initiées sachent bien qu'elles n'auront pas à redouter des préférences pour telles au détriment de telles autres ; elles seront toutes également courtisées, elles n'auront nul motif de jalousie entre

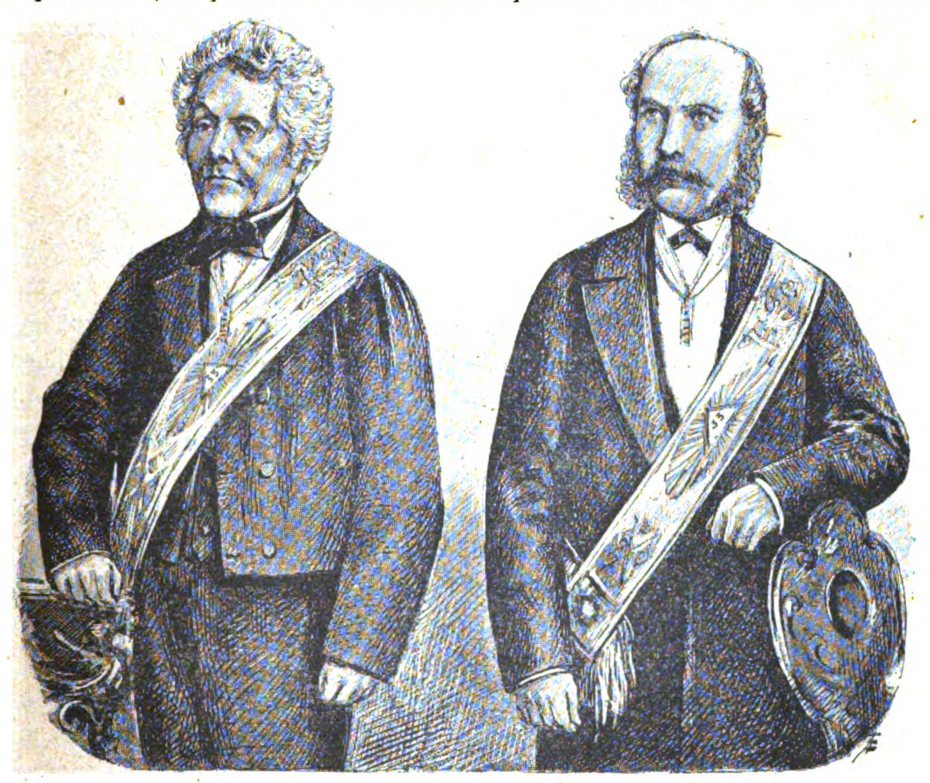


elles. Il est formel, le madré compère, quand il leur dit, la bouche en cœur : « Vit-on jamais, d'ailleurs, naître des rivalités entre Vénus et les Grâces ? »

Hypocrisie ! hypocrisie ! est-ce là l'amitié, la pure et simple amitié ?...

Mais la tartuferie suprême est celle qui consiste à faire intervenir le mot de *bienfaisance* pour indiquer comment s'exerce l'amitié maçonnique.

Ah ! les pauvres sœurs maçonnes auront à avaler le contenu du calice jusqu'à la lie ; et quelle lie !... Maintenant que vous avez la clef, relisez avec



LES JUIFS DANS LA FRANC-MAÇONNERIE

Adolphe Crémieux
(Suprême Conseil de France, Rite Ecossais)

David Lévi
(Suprême Conseil d'Italie, Rite Ecossais)

attention l'alinéa du discours où le f.·. orateur apprend aux nouvelles initiées que, dans les assemblées de la secte, la discrétion, à la bouche toujours close, conduit par la main la confiance au front serein. Il n'y a qu'un mot pour qualifier ces doubles-sens : c'est infect.

Et que la franc-maçonnerie ne vienne pas nous dire que nous la calomnions, que nous voyons des doubles-sens là où il n'y en a pas, et qu'il s'agit vraiment de l'exercice de la bienfaisance, de la pratique de la *charité*.

Le plaisir d'être en société, c'est-à-dire de se voir et de causer ensemble n'est pas le seul attrait des assemblées maçonniques, dit le f.·. orateur.

A l'en croire, en prenant ses mots dans le sens usuel, on y distribue des secours à l'indigence...

Des aumônes charitables ? Cela n'est pas vrai. Il est superflu d'expliquer que les loges, dans leurs tenues intimes d'initiation, surtout dans les tenues androgynes, restant strictement et rigoureusement fermées aux profanes, ne font pas exception en faveur des pauvres ; jamais on n'a vu un Vénérable interrompre la séance et faire ouvrir les portes du temple, pour en donner l'entrée à des indigents sollicitant des secours. Mais on pourrait croire que les frères, membres de la loge ou d'un autre atelier, sont autorisés, s'il en est d'infortunés parmi eux, à exposer leurs besoins et à réclamer assistance. Il n'en est rien, non plus.

En France, particulièrement, — puisque le discours dont je m'occupe ici est d'un officier du Grand Orient de France, — la maçonnerie n'exerce pas plus la charité en faveur de ses adeptes qu'en faveur des profanes ; quand un maçon, reçu lorsqu'il était dans l'aisance, se trouve tout à coup dans l'embarras, il est extrêmement rare qu'on lui vienne en aide ; il faut qu'il soit un gros bonnet de la secte, pour que le Tronc de la Veuve laisse échapper quelque argent en son honneur. Je n'ai guère entendu citer que le cas du F∴ Ali-Margarot, maire de Nîmes et membre du Conseil de l'Ordre, à qui le Grand Orient accorda des secours après sa déconfiture. Les simples maçons devenus malheureux, on les renvoie au comité de la loge, qui leur donne cent sous et les fait ensuite radier.

Telle est la règle, suivie en France. Et, pour couper court à toute discussion sur ce point, je rappellerai que le F∴ Bazot, officier du Grand Orient de France, a écrit ceci :

« Le maçon mendiant est un génie malfaisant qui vous obsède partout et à toute heure. Rien ne peut vous soustraire à son importunité, et son insolence ne connaît ni bornes ni obstacles. Il est à votre lever, au moment de vos affaires, à votre repos, à votre sortie. Son parchemin (son diplôme) est l'arrêt de mort de votre humanité. Mieux vaudrait rencontrer sa main armée d'un poignard ; vous pourriez du moins opposer le courage au glaive assassin. Armé seulement de son titre de maçon, il vous dit : « Je suis « maçon, donnez-moi ; car je suis votre frère, et votre loi vous ordonne de « me faire la charité ; donnez, ou je publierai partout que vous êtes un « méchant et mauvais frère. » Donnez, maçons ; mais apprêtez-vous à donner sans relâche ; le guet-apens est permanent... » (*Code des Francs-Maçons*, page 176).

Dira-t-on que c'est là une hargneuse boutade d'un écrivain maçonnique manquant personnellement de charité ?

Voici en quels termes s'exprimait le F∴ Ragon, à qui le Grand Orient a décerné le titre d'*auteur sacré de la Franc-Maçonnerie,* parlant à Paris, le 1er juin 1858, dans une conférence en chapitre de Rose-Croix :

« Rappelons-nous, mes frères, que la Maçonnerie n'a pas constitué un corps d'individus vivant aux dépens des autres. Ces mendiants, qui font de leur misère un métier, oseraient-ils avouer dans quel but ils se sont fait recevoir ? Ils viennent audacieusement vous imposer leur détresse. Cette lèpre hideuse de la Maçonnerie, en France, démontre la coupable négligence des Loges, et surtout de celles de Paris. « Ne présentez jamais dans « l'Ordre, disait avec raison le Frère Beurnonville (grand-maître-adjoint du « Grand-Orient) au Frère Roëttiers de Montaleau, que des hommes qui « peuvent vous donner la main, et non vous la tendre. » (*Cours philosophique et interprétatif des Initiations anciennes et modernes*, page 368).

Répliquera-t-on que c'est là encore une opinion isolée ?

Ouvrons alors les Règlements Généraux du Grand Orient de France, et ceux du Rite Ecossais, et lisons :

Rite Français. « Article 258. Les Loges doivent rigoureusement s'abstenir d'initier les profanes qui ne pourraient pas supporter les charges de l'Ordre. »

Rite Ecossais. « Article 326. Les Loges ne doivent procéder à l'initiation d'aucun profane dont la position sociale serait un obstacle à ce qu'il pût supporter les charges imposées par les Règlements particuliers ou généraux. »

Non, la franc-maçonnerie n'exerce pas, si ce n'est tout-à-fait exceptionnellement, la charité envers ses membres malheureux ; cela est si vrai, qu'en 1885 quelques frères de l'orient de Paris s'unirent entre eux pour fonder, à côté des loges, une association dont le titre à lui seul est caractéristique : *Société de secours mutuels des Francs-Maçons.* Cette société, qui, par le seul fait de la nécessité de sa constitution, prouve péremptoirement qu'au sein des ateliers maçonniques on ne se secourt pas les uns les autres en cas d'indigence, était due à l'initiative des FF.·. Duhazé, 78, rue Vieille-du-Temple, Edouard Bézier, 11, rue Pétel, et docteur Mook, 46, rue de la Chapelle (1).

D'autre part, c'est un fait reconnu, public, que la Maçonnerie, en France, n'a jamais créé un hospice, et que l'on ne saurait citer une loge française quelconque ayant fondé seulement un lit d'hôpital ; il est donc indiscutable que l'Ordre maçonnique n'est en aucune façon bienfaisant, dans le seul vrai sens du mot, à l'égard des profanes, et, bien plus, que la pratique de la charité, c'est-à-dire le soulagement de la misère par des aumônes ou d'autres secours, ne s'exerce en aucune façon au sein des loges, pas même en faveur des adeptes initiés.

(1) Cette généreuse initiative fait honneur à ces trois frères ; mais je ne dois pas moins en prendre acte à l'appui de mes explications. On ne greffe pas une société de secours mutuels sur une association de fraternité charitable.



Ah! je reconnais que le discours-modèle de l'orateur aux sœurs maçonnes nouvellement reçues ne compromet nullement la secte, si l'on n'en pèse pas tous les termes; il n'est pas le premier venu, celui qui a rédigé cette prose-là. Tout mauvais cas étant niable, la maçonnerie peut nier, si, armé seulement de ce discours, on lui dit nettement ce que signifie la bienfaisance de ses sœurs.

Mais, il ne faudrait pas que le speech en question vînt après un interrogatoire des récipiendaires, interrogatoire dont les demandes entraînent, à la suite des réponses, certaines définitions sous forme de réplique, fixées par les rituels ; et cet interrogatoire de la postulante n'est pas banal. On la met en garde, notamment, contre la jalousie.

« La jalousie, lui a-t-on dit tout à l'heure, est le dépit, le chagrin qu'on a de voir posséder par un autre un bien qu'on voudrait pour soi. La jalousie tient plus à la vanité qu'à l'amour. » (*Rituel de Ragon*, page 24).

« La jalousie est surtout causée par le désir de la possession exclusive ; le jaloux se trouve livré à un véritable tourment par la seule idée du partage. Toutes ces craintes se fortifient l'une contre l'autre, en se mêlant dans son esprit ; aussi une personne jalouse est-elle constamment assiégée de soupçons et de fantômes. On ne saurait donc trop refréner cette passion. » (*Rituel de La Jonquière*, page 56 ; Mss. n° 48 de la Grande Loge d'Edimbourg).

Il ne faudrait pas non plus que la petite fête, suivant l'initiation et ses harangues, se clôturât par le chant du « cantique » d'*Eva*, licencieux au plus haut degré, impossible à reproduire dans une publication comme celle-ci. (*Rituel de Ragon*, pages 37, 38, 39).

En rapprochant donc du discours du F∴ orateur les étrangetés rituelles qui le précèdent et le suivent, il est facile de voir que la bienfaisance réclamée des sœurs maçonnes, et même à elles imposée, n'a aucun rapport avec l'exercice de la charité, mais est uniquement la mise en pratique de cette amitié désintéressée et collective, sans rivalités ni jalousie, dont on a tout d'abord tracé le grand éloge.

Encore, malgré son habileté, l'artificieux auteur du speech-modèle a laissé échapper quelques mots qui livrent le honteux secret ; sous la peau de la brebis, l'oreille du loup perce, en dépit de toutes les précautions prises.

Est-ce la charité, cette bienfaisance qui s'applique à faire le bonheur de ceux qu'elle a choisis pour être l'heureux objet de ses complaisances ?... La charité court partout où il y a une misère à secourir qu'on lui signale ou qu'elle découvre ; elle n'a pas de complaisances, elle ne choisit pas.

Enfin et surtout, le f∴ orateur déclare que cette bienfaisance a une dernière obligation dans sa mise en pratique : elle doit s'inspirer du principe de « la douce égalité, mère du bonheur dont jouissent les vrais enfants de la



lumière » ; elle doit s'exercer « sans égards pour les qualités plus ou moins grandes de l'esprit, ni pour les perfections plus ou moins combinées de la beauté, sans considération déterminée ni absolue pour l'élévation des rangs et les distinctions politiques, les yeux seulement fixés sur les élans du cœur, digne objet de ses préférences et de ses soins. » Ce qui revient à dire que le moins malin de la loge comme le plus spirituel, le mal bâti comme le beau garçon, le ministre comme le simple électeur, le banquier millionnaire comme le petit boutiquier, ont droit, si le cœur leur en dit, à faire appel à cette bienfaisance des sœurs de l'atelier et doivent être secourus indistinctement.

Or, quelle est donc cette charité qui distribue ses bienfaits aux gens pourvus de richesse, d'un rang élevé ou d'une haute situation politique?... Ce serait se moquer du monde que soutenir qu'il s'agit d'une distribution d'aumônes en tout cela.

Il ne faudrait pas cependant s'exagérer la situation de ces malheureuses. Ce serait une erreur de croire qu'il y a des Thersite et des Quasimodo dans les ateliers androgynes que les loges s'annexent, en vertu du droit de cumulation de rites. Les sœurs maçonnes sont, jusqu'à un certain point, maîtresses de leurs choix.

Voici, à cet égard, comment les choses se passent :

Les frères qui n'en sont encore qu'au grade d'Apprenti, ne sont jamais admis dans les loges d'Adoption ; ils en ignorent tout à fait l'existence. Ce n'est qu'à partir du 2e degré (Compagnon), que l'on peut y être admis. Remarquez que je ne dis pas : « que l'on y est admis ».

Rien n'est plus exact que ce que M. Léo Taxil a écrit à ce sujet :

« Au premier degré, qu'on nomme le grade d'Apprenti, on ne révèle, en réalité, absolument rien au néophyte ; et, en ce qui concerne l'existence des sœurs maçonnes, on induit même le récipiendaire en erreur. Lorsque le Vénerable déclare que le récipiendaire est admis à faire partie de l'association, il lui dit, après l'avoir consacré Apprenti, et en lui remettant une paire de gants de femme : « Mon frère, *nous n'admettons point de femmes dans nos* « *loges ;* mais, en rendant hommage à leur grâce et à leur vertu, nous aimons « à en rappeler le souvenir ; ces gants, vous les donnerez à la femme que « vous estimez le plus. »

« Plus tard, si l'Apprenti a persévéré, s'il s'est fait remarquer par son assiduité aux réunions occultes, on lui propose de l'initier au second degré, appelé grade de Compagnon. Il faut, au minimum, cinq mois d'assiduité, sans compter un rapport favorable du comité de la loge, pour qu'un Apprenti soit reçu Compagnon.

« Alors, le Vénérable change de langage. Après avoir proclamé que le

récipiendaire est admis au second degré de l'initiation maçonnique, le Vénérable lui dit : « Mon frère, jusqu'à présent, vous n'étiez qu'un simple Apprenti, « et, comme tel, vous étiez censé n'avoir que trois ans. A dater d'aujourd'hui, « vous avez cinq ans ; tel est votre âge en maçonnerie. Cet âge vous rend « *apte* à visiter les loges d'Adoption, où tout se fait par cinq » (1).

Et, comme cette dernière phrase a généralement pour résultat d'intriguer le nouveau Compagnon, celui-ci, à la sortie de la séance, ne manque pas de demander des explications à son Vénérable ; car il tient à savoir ce que sont ces loges d'Adoption, dont jusqu'alors il n'avait jamais entendu parler.

« Le Vénérable explique donc ainsi : « Il est certaines choses que nous ne « pouvons révéler à nos adeptes, qu'après les avoir sérieusement éprouvés. « Nous croyons à présent pouvoir compter sur vous, et c'est pourquoi nous « vous avons reçu Compagnon. Lors de votre première initiation, je vous ai « dit que nous n'admettions pas de femmes dans nos loges. En effet, nos « loges ne reçoivent pas de femmes à leurs mystères ; mais il existe des « loges de dames, appelées loges d'Adoption, aux mystères desquelles les « maçons sont admis, dès qu'ils ont reçu le grade de Compagnon. »

« Tel est le mot de l'énigme. Aussi, un franc-maçon, qui n'a jamais été reçu qu'au grade d'Apprenti, est-il d'une bonne foi parfaite, en affirmant qu'il n'y a pas de femmes dans la franc-maçonnerie. J'ajoute que même un Compagnon peut être également de bonne foi, en émettant une affirmation semblable ; car il est fort possible qu'il n'ait jamais assisté à une séance de maçonnerie féminine ». (1)

M. Léo Taxil a publié, à la suite de cela, les rituels des grades féminins qu'il avait réussi à se procurer ; mais il n'a pas expliqué comment des Compagnons peuvent être de bonne foi en niant les ateliers androgynes. Or, non seulement des Compagnons peuvent les ignorer, mais mêmes des adeptes pourvus de n'importe quels grades de la maçonnerie ordinaire.

L'explication que le Vénérable donne hors séance au nouvel initié au 2e degré contient encore une subtilité. Le terme dont il se sert, *loges de dames*, est impropre. Il n'existe pas d'ateliers où les femmes travaillent seules. Ce qui est vrai, c'est que des ateliers de frères travaillant à tel ou tel degré (loge, chapitre, aréopage) peut constituer une loge d'Adoption, où certains maçons, choisis dans les conditions et les circonstances que je vais dire, travaillent avec des sœurs maçonnes ayant aussi tels et tels degrés.

(1) M. Léo Taxil n'a pas cité textuellement le rituel ; néanmoins, il ne s'est nullement écarté de la vérité. Voici les paroles mêmes que prononce le Vénérable :

« Comme Compagnon, vous avez cinq ans. La progression qui suit le grade indique les lumières « et l'expérience que vous êtes censé avoir acquises ; mais, apprenez, mon frère, que l'âge « ne les donne réellement qu'à celui qui s'est associé aux hommes et aux choses. Cet âge vous « rend apte à visiter les loges d'Adoption pour les dames, où tout se compte par cinq. » (Ragon, *Rituel du grade de Compagnon*, 1860, page 31.)

(1) Léo Taxil, *Y a-t-il des femmes dans la franc-maçonnerie ?* un vol, in-12, 1891, pages 2 et 3.

Voici, par exemple, une loge qui a toujours pratiqué un rite masculin ou plusieurs rites masculins exclusivement. Un beau jour, quelques-uns de ses membres veulent créer, non pas au sein de la loge, mais à côté, un atelier-annexe androgyne. Ils s'adressent au pouvoir souverain de la fédération, Grand Orient, Suprême Conseil ou Grande Loge, et sollicitent l'autorisation nécessaire.

D'après la règle, pour que l'autorisation soit accordée, il faut : 1° que les impétrants comptent parmi eux au minimum cinq frères pourvus du grade de Maître, trois frères pourvus du grade de Rose-Croix, et un frère pourvu du grade de Chevalier Kadosch ; 2° que tous les impétrants sans exception aient au minimum cinq ans d'activité au sein de cette même loge, c'est-à-dire n'aient pas parmi eux un seul frère précédemment membre d'une autre loge et affilié à celle-ci depuis moins de cinq ans, fût-il Kadosch ; 3° qu'au nombre des impétrants se trouvent les cinq premières lumières de la loge, c'est-à-dire le Vénérable, le premier et le second Surveillants, l'Orateur et le Secrétaire, tous les cinq en exercice au moment de la demande.

Ces conditions étant remplies et les métaux fixés par le tarif de la fédération versés, l'autorisation est accordée, autorisation dite « en cumulation de rites » pour pratiquer tel ou tel rite androgyne reconnu.

Les fondateurs de la loge-annexe se gardent bien de prévenir leurs collègues de cette belle innovation : d'abord, parce que plusieurs de ceux-ci risquent de ne pas être admis à la faveur de participer à ces réunions intimes d'un nouveau genre ; ensuite, parce que l'atelier androgyne n'est pas encore prêt à fonctionner.

A ce moment, intervient, déléguée par le pouvoir central de la fédération, la souveraine grande-maîtresse nationale du rite androgyne que les fondateurs se proposent de pratiquer.

Celle-ci se rend à l'orient où se trouve la loge autorisée à s'annexer un atelier d'Adoption. Là, elle se met en rapport avec les neuf impétrants, et se fait présenter cinq dames ou demoiselles qui ont été sondées et au sujet de la discrétion absolue desquelles les frères présentateurs ont des raisons d'être sûrs.

La grande-maîtresse examine le cas de chacune de ces cinq dames ou demoiselles et donne son avis motivé dans un rapport qu'elle adresse au pouvoir central. On pense bien que la grande-maîtresse nationale d'un rite, — ou sa suppléante, en cas d'empêchement, — n'est pas la première venue ; les femmes qui arrivent à cette haute fonction dans la maçonnerie, sont toujours d'une intelligence hors ligne, bien que souvent passant inaperçues au milieu du monde profane. Aussi, l'avis émis par la grande-maîtresse, visiteuse de la loge androgyne en voie de création, est adopté, sauf d'infiniment rares exceptions.



Les frères qui ont pris l'initiative de la fondation ont alors d'assez fortes charges, s'ils sont dans une ville où il n'y a pas déjà une autre loge d'Adoption. Il est vrai que, d'ordinaire, dans la pratique, on tourne la difficulté en ayant eu soin de mettre dans l'affaire, parmi les cinq premières dames indispensables, au moins une riche veuve, avide de plaisirs et ne voulant pas se remettre dans les liens du mariage ; celle-ci, dont on flatte la vanité en lui promettant la présidence féminine de la loge, paiera les frais que l'on va voir, et qui pourtant, d'après les statuts (*Rituel La Jonquière*, page 9), sont à la charge exclusive des frères.

Les cinq premières dames ou demoiselles, qui vont être la souche féminine de l'atelier-annexe, ont à recevoir, avant tout, les trois premiers degrés de l'Adoption ; il faut qu'elles aient, toutes cinq, obtenu le grade de Maîtresse, pour que la nouvelle loge androgyne puisse commencer ses travaux. Les délais entre chaque grade sont, il est vrai, abrégés ; car la souveraine grande-maîtresse examinatrice ne s'est prononcée qu'à bon escient. Même, dans certains cas exceptionnels, après en avoir référé au pouvoir central et avec l'assistance du Kadosch qui est au nombre des neuf impétrants, elle a le droit de donner elle-même aux cinq candidates l'initiation jusqu'au grade de Maîtresse, en petit comité et avec la simple explication des rituels ; mais, je le répète, c'est là l'exception ; on trouve toujours un orient, pas trop éloigné, où fonctionne déjà une loge androgyne.

Les sœurs reçues ainsi dans un atelier auquel elles ne doivent pas demeurer attachées, ne sont pas annoncées sous leur nom lors de la triple initiation ; elles sont présentées par le Vénérable de la loge androgyne chargée de leur conférer les trois degrés ; en vertu d'un ordre du pouvoir central, le rapport favorable de la souveraine grande-maîtresse du rite est lu à l'assemblée et supprime toute discussion, tout scrutin d'admission ; les frères de la loge initiatrice n'ont pas à connaître ces nouvelles sœurs qu'ils ne reverront probablement plus et qui ont pour garant le pouvoir central lui-même.

L'initiation n'est donc, pour ces cinq sœurs, qu'une formalité, afin qu'elles se rendent compte des épreuves qu'elles auront à faire subir plus tard à leurs recrues. On reçoit leur serment ; elles ne sont proclamées que sous leur nom maçonnique ; car toute Maîtresse est gratifiée d'un pseudonyme qui seul figure en lettres claires sur son diplôme, le nom d'état civil n'y étant inscrit qu'en cryptographie. Il n'y a que le grand-maître et la grande-maîtresse, signataires du diplôme, qui connaissent par leur vrai nom les cinq nouvelles sœurs, destinées à faire partie d'un autre atelier. Enfin, ces réceptions-là n'ont lieu qu'en présence des frères et sœurs faisant partie du comité de la loge initiatrice, auxquels peuvent s'ajouter les neuf fondateurs de la nouvelle loge androgyne, s'ils habitent la même ville ou s'ils veulent bien se déplacer.

Après quoi, le pouvoir central valide les diplômes certifiant, pour les cinq

sœurs, leur initiation au 3e degré féminin. Cette fois, la nouvelle loge androgyne est définitivement fondée.

Le noyau féminin existe, et les premières réunions des deux sexes ont lieu. L'atelier-annexe va maintenant s'accroître.

Sœurs fondatrices et frères fondateurs se mettent en campagne pour trouver des recrues féminines. Les initiations, à présent, se font avec toutes les exigences du rituel ; les jeunes femmes qui se laissent entraîner à



LES JUIFS DANS LA FRANC-MAÇONNERIE

Isaac Long
Créateur
du Suprême Conseil de Charleston

Moïse Holbrook
Grand-Maître
du Suprême Conseil de Charleston

l'Apprentissage passent par toute la filière pour parvenir à la Maîtrise ; les examens sont rigoureux, car l'on n'a plus les lumières de la souveraine grande-maîtresse pour juger la valeur des récipiendaires ; les délais ne sont plus abrégés. Mais il suffit de suivre à la lettre le rituel ; il a été fabriqué avec un art satanique, et la malheureuse qui a consenti à faire le premier pas est prise et bien prise, sans pouvoir revenir en arrière.

Du reste, les sœurs maçonnes, les vraies sœurs maçonnes, sont tenues, on le comprend sans que j'aie besoin d'y insister, par le secret même des mys-

tères où elles sont coparticipantes, encore plus que par le serment ; la discrétion est forcée. On n'a attiré là que celles qui avaient déjà perdu la foi ; et on les compromet tant et si bien, que, si l'une d'elles, se ressaisissant un jour, réussit à sortir de l'abîme, il est bien certain qu'elle gardera le silence Ces choses-là ne s'avouent point.

Ah ! voilà bien le diabolisme dans toute son habileté machiavélique. Comme il tient terriblement sa proie dans les loges androgynes ! Il en est peu, de ces infortunées victimes, qui se convertissent, si ce n'est au lit de mort. Aussi, voilà pourquoi l'Eglise, malgré toutes les négations intéressées, sait l'existence des sœurs maçonnes ; mais le secret de la confession est inviolable, l'Eglise ne peut pas parler (1).

Et ils le savent, ces hommes qui perdent ces femmes et en font leur jouet. Ils sont tellement sûrs du secret, aussi bien quand leurs victimes sont aveugles que si elles viennent à ouvrir les yeux, qu'ils ont à ce sujet, dans leurs fêtes impies, le triomphe insolent. C'est dans cette pensée qu'en 1878, à un banquet maçonnique où l'on célébrait (à Port-Louis) le centenaire de la loge androgyne *la Triple Espérance*, un poète mauricien déclama pour la première fois une pièce de vers, qui depuis lors a été colportée dans des agapes semblables et dont voici un fragment, copié sur le compte-rendu d'un autre atelier androgyne, la loge *Modestia cum Libertate*, de Zurich (juin 1890) :

Oui, réjouissons-nous ; car c'est bien dans nos temples
Que l'on voit les meilleurs, les plus dignes exemples.
Dans les nobles transports de la fraternité,
Zélés, nous honorons la sainte humanité.
Disant avec amour : « La femme est notre égale »,
Tandis que le curé la maintient en vassale,
Nous réprimons l'orgueil, et dans nos doux travaux,
La liberté régnant, nous sommes tous égaux.
Frères, n'est-ce point là la divine sagesse ?
Nos secrets sont gardés mieux encor qu'à confesse.
Si le mal est bavard, hâbleur, superstitieux,
Au contraire, le bien reste silencieux :

(1) Une preuve de ce que l'existence des loges androgynes est connue de l'Eglise, ainsi que ce qui s'y passe, a été apportée par M. Léo Taxil, qui a imprimé les lignes suivantes :
« Le cardinal Parocchi, cardinal-vicaire de Rome, me recevant chez lui, m'a dit ceci textuellement : « Je vous félicite d'une façon toute particulière pour l'ouvrage *les Sœurs « Maçonnes* : vous avez bien fait de dénoncer au public les turpitudes des loges androgynes. « Tout ce que vous avez divulgué, nous le savions, nous : nous en avions depuis longtemps « les preuves ; mais il était utile, pour l'édification de la masse, de déchirer sans pitié le voile « qui cache les hontes de la prostitution maçonnique. Vous avez accompli là une bonne action. « vous avez fait la propagande la plus efficace ; car, après avoir lu votre livre, les femmes « honnêtes seront révoltées, deviendront vigilantes, et ne supporteront plus que leurs maris « s'affilient à une société où ils s'exposent à perdre, avec leur foi, la notion de leurs devoirs « de famille, sous prétexte de rendre un culte secret à la nature. » (Léo Taxil, *la Corruption fin-de-siècle*, page 13.)



Goûtant sa joie en paix, la vertu ne se vante ;
Son bonheur lui suffit ; muette, elle est contente.
Il paraît qu'autrefois, — chères Sœurs, entre nous, —
Les femmes n'étaient pas discrètes comme vous...
En ces temps reculés d'ignorance profonde
(Car le premier Maçon est vieux comme le monde),
Les femmes ne pouvaient porter loin un secret,
Et l'homme seul alors se prétendait discret.
Mais depuis que le monde a par nous la lumière,
On est bien revenu de cette erreur grossière ;
Et, nous en témoignons, au nez des confesseurs,
Eve aujourd'hui se tait... Frères, vivent nos Sœurs !...

Il y a là, en effet, une discrétion qui s'impose, même aux adversaires de la franc-maçonnerie. Vis-à-vis de ces femmes, on est saisi d'une immense pitié ; l'honneur des familles est en jeu ; l'on a beau s'être promis de livrer au public les noms que l'on sait, la plume vous tombe des mains, dès qu'il s'agit d'écrire celui d'une de ces victimes.

D'ailleurs, c'est la seule restriction que je fais dans mes révélations. Me conformant fidèlement aux ordres du Saint-Siège qui prescrit de dénoncer tous les chefs et coryphées de la secte, je n'ai aucune hésitation à imprimer en toutes lettres les noms des hauts-maçons connus de moi, de ceux qui, à un titre quelconque, dirigent la guerre contre l'Eglise ; et, comme on l'a vu déjà, comme on le constatera encore, je ne fais pas d'exception en faveur des femmes. Mais les malheureuses qui font partie du troupeau avili et exploité, je les laisse à leur honte personnelle ; loin d'être des chefs, celles-ci sont des esclaves, et j'estime qu'il n'y a aucun intérêt à nommer spécialement, dans une publication, celles que j'ai pu rencontrer sur ma route au cours de mon enquête.

De la déclaration qui précède, il ne ressort, bien entendu, aucun blâme de ma part adressé à M. De la Rive, qui a cru, lui, devoir publier près de mille noms de sœurs maçonnes, sans établir entre elles aucune distinction : mais le livre de M. De la Rive et mon ouvrage ont chacun une portée bien différente.

M. De la Rive, qui ne s'est pas fait initier pour connaître les mystères de la franc-maçonnerie, s'est attaché à recueillir le plus grand nombre possible de documents officiels de la secte ; là, il a relevé des noms de maçonnes, et il les a publiés, en citant les extraits où ces noms figuraient. Or, lorsqu'un bulletin ou une revue maçonnique, par le plus grand des hasards, s'oublie à imprimer un nom de sœur, le rédacteur se garde bien de dire à quelle classe de la maçonnerie féminine cette sœur appartient. D'où il suit que M. De la Rive n'a pu spécifier, dans sa nomenclature, lesquelles de ces femmes sont des maçonnes de pratique et lesquelles sont des maçonnes de simple étiquette. Tant-pis pour celles de ces dernières qui ont laissé imprimer leurs



noms dans les comptes-rendus de la *Chaîne d'Union* et autres feuilles officielles de la secte ! tant-pis si elles se sont ainsi exposées à être confondues avec les autres ! Ceci ne retire rien de sa valeur au livre magistral de M. De la Rive.

Mais je ne suis pas dans le cas de cet auteur, qui est mon ami. Je ne saurais, moi, si je publiais une liste, esquiver l'obligation de faire un classement. Aussi, je ne cite et ne citerai, en fait de femmes, que les maçonnes-chefs ou coryphées et celles qui n'ont point eu à subir l'avilissement du Pastos. Les autres sont surtout à plaindre, et c'est l'institution elle-même des loges androgynes dont il est nécessaire d'expliquer le fonctionnement, pour la dénoncer et la flétrir.

Je reviens à mon sujet.

Les recrues féminines sont, comme on pense bien, l'objet d'une enquête minutieuse. Ce sont surtout les sœurs qui se chargent de les attirer et de les décider. Sans faire connaître leur qualité de maçonnes, elles usent de leurs relations dans le monde profane. Elles s'adressent de préférence aux jeunes veuves et aux femmes séparées ou divorcées ; parfois aussi aux épouses coupables, dont elles ont surpris l'adultère, mais uniquement à celles qui s'y livrent par coquetterie, par libertinage, et non à celles qui ont failli à leurs devoirs sous l'empire d'une passion. Les femmes mariées qui deviennent sœurs maçonnes sont assez rares ; il en est, pourtant, dans les grandes villes. Ce sont alors les femmes qui sont négligées par leur mari, passant ses soirées au cercle ou ailleurs ; l'époux, frivole ou dominé par l'amour du jeu, est enchanté que madame aille de son côté prendre le thé chez une amie ; cela lui évite des reproches sur ses rentrées tardives ; il ignore que madame et ses amies sont affiliées à la même loge, où elles se rendent ensemble, en se donnant mutuellement le mot, pour pouvoir expliquer, au besoin, par un mensonge concerté, l'emploi de leur temps. Ainsi se désagrège la famille, et dans quelles tristes conditions !

Quant aux frères maçons qui se font agents de recrutement, ils jettent leurs filets à peu près uniquement dans deux catégories de femmes.

C'est d'abord et surtout aux filles-mères, abandonnées par leur séducteur, qu'ils s'adressent ; et, de cette façon, aux dames du monde et de la bourgeoisie, des jeunes ouvrières se trouvent mêlées dans les loges androgynes. Il va de soi que ce ne sont pas les niaises qui sont recherchées, mais les intelligentes et coquettes. La pauvre abandonnée est mise en rapport avec deux ou trois dames, qui se montrent charmantes pour elle, prennent intérêt à son malheur ; ce sont, croit-elle, des dames patronnesses d'une œuvre de bienfaisance laïque ; en effet, elles se chargent de l'enfant et l'expédient au loin en nourrice. Puis, ces dames, toujours pleines de bonté, vont visiter la jeune ouvrière, l'attirent chez elles ; on lui prodigue les

câlineries ; on lui fait oublier le misérable qui l'a trompée, au lieu de le rechercher et de lui faire comprendre son devoir de réparation, ainsi que le veut la morale chrétienne. Bref, on vient en aide pécuniairement à la jeune fille, mais en ne laissant jamais échapper une occasion de se moquer devant elle de la religion, des prêtres, des plus saintes croyances. Quand elle est mûre pour l'initiation, on lui propose de la faire entrer dans la société dont ces dames sont membres ; on continuera à lui être utile, et elle verra en même temps qu'on ne s'ennuie pas aux réunions de cette aimable compagnie.

La seconde catégorie de femmes aptes à devenir maçonnes et que les frères, tout particulièrement, s'acharnent à découvrir dans les grandes villes, est beaucoup moins nombreuse que la précédente. Dans toute société qui tend à s'éloigner de la religion, l'adultère étend chaque jour de plus en plus ses ravages, et des gens du monde mariés, bourgeois, négociants, grands industriels, en un mot des hommes jouissant d'une certaine fortune, ont, plus ou moins secrètement, une seconde femme attitrée, une compagne illégitime. La maçonnerie recherche avec soin ces créatures, qui, au fond, n'aiment pas l'homme coupable trahissant pour elles la foi conjugale, et qui, voyant quand même une rivale détestée dans l'épouse légitime, sont à leur tour conquête facile, par une sorte de dépit. Celles d'entre elles qui, à raison de la situation fausse de leur protecteur, sont libres de leurs actions et de leur temps, constituent une proie qui se livre comme d'elle-même aux griffes de la secte.

Ajoutez à cela quelques filles de théâtre, et vous aurez à peu près tous les éléments du personnel féminin des loges androgynes.

En résumé, la maçonnerie s'applique à avoir à elle des femmes libres ou décidées à le devenir, épouses adultères prêtes au divorce, mais nullement des courtisanes par état; il est nécessaire que les sœurs maçonnes aient une situation extérieure à sauvegarder, et c'est là ce qui assure le secret, une fois la chute accomplie dans cette galanterie clandestine. La communauté de la faute lie ces femmes entre elles plus étroitement que tous les serments de discrétion, en même temps que l'excitation réciproque, qui est fatale en ces réunions à l'abri des regards des non-initiés, les provoque à faire une surenchère d'impudeur. C'est contagieux, et c'est vraiment une contagion infernale.

D'autre part, ces malheureuses sont tenues, en outre, quand le cas s'en présente, par des secrets en dehors même de celui de leur avilissement en loge. Ainsi, aux Etats-Unis, on les tient, avant de les amener à l'initiation, soit par des sages-femmes affiliées, soit par des médecins maçons. Le dernier degré du recrutement, ce qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer d'ignoble en fait de pression exercée sur une femme qui a commis une faute, ce qui



est le plus abominable chantage, est pratiqué dans l'Illinois, au temple maçonnique de Chicago : les francs-maçons ont établi là (on ne le croira pas peut-être !) une clinique spéciale pour les maladies honteuses ; les femmes qui s'adressent à cette clinique sont soignées avec toute la discrétion nécessaire, par un traitement soi-disant magique, nommé le « Remède Magique du F.·. Cook ; » on arrive ainsi à connaître ce dont un homme, à plus forte raison une femme, ne voudra jamais à aucun prix être soupçonné ; puis, parmi les guéries, dont on possède le secret le plus inavouable qui soit au monde, on fait un choix (1).

Le vote sur l'admission d'une sœur s'effectue à l'unanimité ; frères et sœur de la loge prennent part au scrutin. Pour l'admission d'un frère, l'unanimité des votants est également nécessaire ; mais les sœurs de la loge ont seules droit de suffrage : c'est en ceci que les maçonnes sont maîtresses d'appeler qui leur convient à la fréquentation de l'atelier androgyne, et c'est ce qui me faisait dire tout à l'heure que les Thersite et les Quasimodo sont écartés de ces réunions.

La loge-annexe se crée donc à l'insu de la plupart des membres de la loge-souche (atelier exclusivement masculin). Comment s'augmente-t-elle en frères ? Il est temps de le dire, maintenant que nous savons comment s'opère le recrutement des sœurs.

Les maçonnes de simple étiquette, les pseudo-sœurs, ainsi que je les ai qualifiées plus haut, vont jouer leur rôle, sans le savoir.

Celles-ci sont les femmes, les parentes des francs-maçons, celles à qui, sans initiation, on a débité un compliment et remis un cordon de parade, mais qui n'ont pas la jarretière symbolique. Ce sont, en général, des honnêtes femmes, au point de vue de la moralité et de la probité ; quant à la religion, elles la tiennent, d'ordinaire, en parfaite indifférence ; leurs maris sectaires les ont peu à peu détournées de la fréquentation des sacrements.

On leur a dit : « Vous êtes maçonnes » ; et elles croient l'être. On les invite à des fêtes, à des tenues blanches, à des banquets ; et elles y viennent. Lorsque, dans le monde profane, on parle devant elles de la franc-maçonnerie, elles en font l'éloge, : « J'en suis ; je suis reçue au temple maçonnique, où mon mari et ses amis ont leurs assemblées ; ils discutent entre eux les questions du jour ; ils examinent les moyens qui peuvent être les meilleurs pour la propagande de leurs idées ; ce sont des hommes de progrès ; je suis fière d'être de leur société ! » Tel est leur langage.

Survient un anniversaire à célébrer ; s'il n'y a pas d'anniversaire, on a

(1) Cette révélation rencontrera certainement des incrédules : je m'y attends. J'invite donc ceux qui douteraient à se procurer les journaux de l'Illinois contenant les infâmes annonces de cette clinique et autres réclames servant d'amorces. Je signale notamment le n° du *The Drovers Journal*, en date du mardi 12 septembre 1893.



trouvé un prétexte quelconque pour faire une fête. Or, comme la maçonnerie, disent les sectaires, n'a pas à se cacher, ou du moins doit de temps en temps se montrer, pour que s'écroulent les calomnies des cléricaux, on invitera ce jour-là des profanes à la fête ; ils jugeront ainsi ce qu'est l'association !

On distribue aux frères de la loge des cartes d'entrée, pour leurs parents et leurs amis profanes ; plus on sera de braves gens, et mieux cela vaudra. Aussi les profanes viennent-ils en foule, messieurs et dames, chacun payant son écot. On écoutera une petite conférence ; les louveteaux et louvetonnes réciteront des fables ; après quoi, l'on banquètera joyeusement ; et puis, on dansera. Délicieuse fête ! Ah ! comme elle fait bien les choses, la grande famille maçonnique !... Non certes, les profanes des deux sexes ne manquent pas ; ce sera tout drôle de pouvoir dire le lendemain qu'on a dîné et valsé chez des francs-maçons.

Chacun s'empresse. On vérifie si chaque profane qui se présente, au milieu de la cohue des frères, est bien muni d'une carte contresignée par un membre de l'atelier. Les sœurs (les pseudo-sœurs) arborent leurs cordons bleus, d'un modèle unique ; les profanes se les montrent. « Tiens ! voilà des sœurs maçonnes. » Et les dames à cordons circulent dans les groupes, avec un noble orgueil, sentant qu'elles sont quelque chose. Celles d'entre elles qui sont mamans promènent leur fillette ou leur garçonnet. « C'est un louveteau, disent-elles en riant ; il a reçu le baptême maçonnique ; quand il aura dix-huit ans, il pourra être reçu Apprenti ; il sera un bon franc-maçon, comme son père ! » On admire à la ronde louvetonnes et louveteaux. C'est charmant.

Mais là, ce que les membres de la loge androgyne seuls savent, là, mêlées aux dames profanes invitées, sont les vraies sœurs-maçonnes, celles du comité : la grande-maîtresse, la sœur inspectrice, la sœur dépositaire, la sœur d'éloquence, la sœur de la plume, la sœur éléémosinaire et la sœur introductrice. Toutes sept, elles vont et viennent, elles aussi, mais sans le moindre insigne. Elles ont été invitées, comme simples amies, par les frères qui sont dans le secret. Oh ! très convenables, ces dames, et passant, du reste, complètement inaperçues. Elles ne cherchent pas à attirer l'attention sur elles ; elles sont fort réservées, avenantes toutefois pour les frères que le Vénérable leur présente et qui seront tout à l'heure leurs cavaliers ; car elles sont venues par deux ou trois ensemble, accompagnées par un seul maçon qui leur a fait donner l'entrée.

Les rares frères qu'on leur présente ainsi, — jamais plus de trois à une fête, — sont ceux qui, pourvus du grade de Compagnon et ignorant encore l'existence de la loge-annexe, ont été jugés dignes, par leurs collègues cachottiers, de recevoir enfin la délicate confidence. Ils sont loin de se douter de la nouvelle faveur dont ils ont maintenant quelque chance de devenir l'objet.



Notez bien, ils n'ont encore que des chances; et, attendu qu'on ne leur a rien dit et que le moment est venu où ils vont être examinés, jaugés, appréciés, discutés, sans qu'ils se défient de cet examen, ils peuvent, ce jour-là, pour le moindre impair, perdre à jamais l'occasion d'être admis dans le temple réservé où tout se fait par cinq. Les fines mouches à qui le Vénérable les a confiés, et qui, pour la variété de la danse, se les repassent de l'une à l'autre pendant la soirée, sont expertes, adroites, et leur tirent gentiment tous les vers du nez.

Le lendemain de la fête, elles se réunissent chez une d'elles et se font part de leurs impressions sur les trois candidats proposés par les frères à l'admission dans la loge androgyne. Elles sont libres de les refuser tous trois ; mais si tous les trois leur conviennent, elles n'ont néanmoins qu'à arrêter leur choix sur un seul ; les deux autres, jugés admissibles par ces dames, attendront, toujours sans le savoir, une nouvelle occasion.

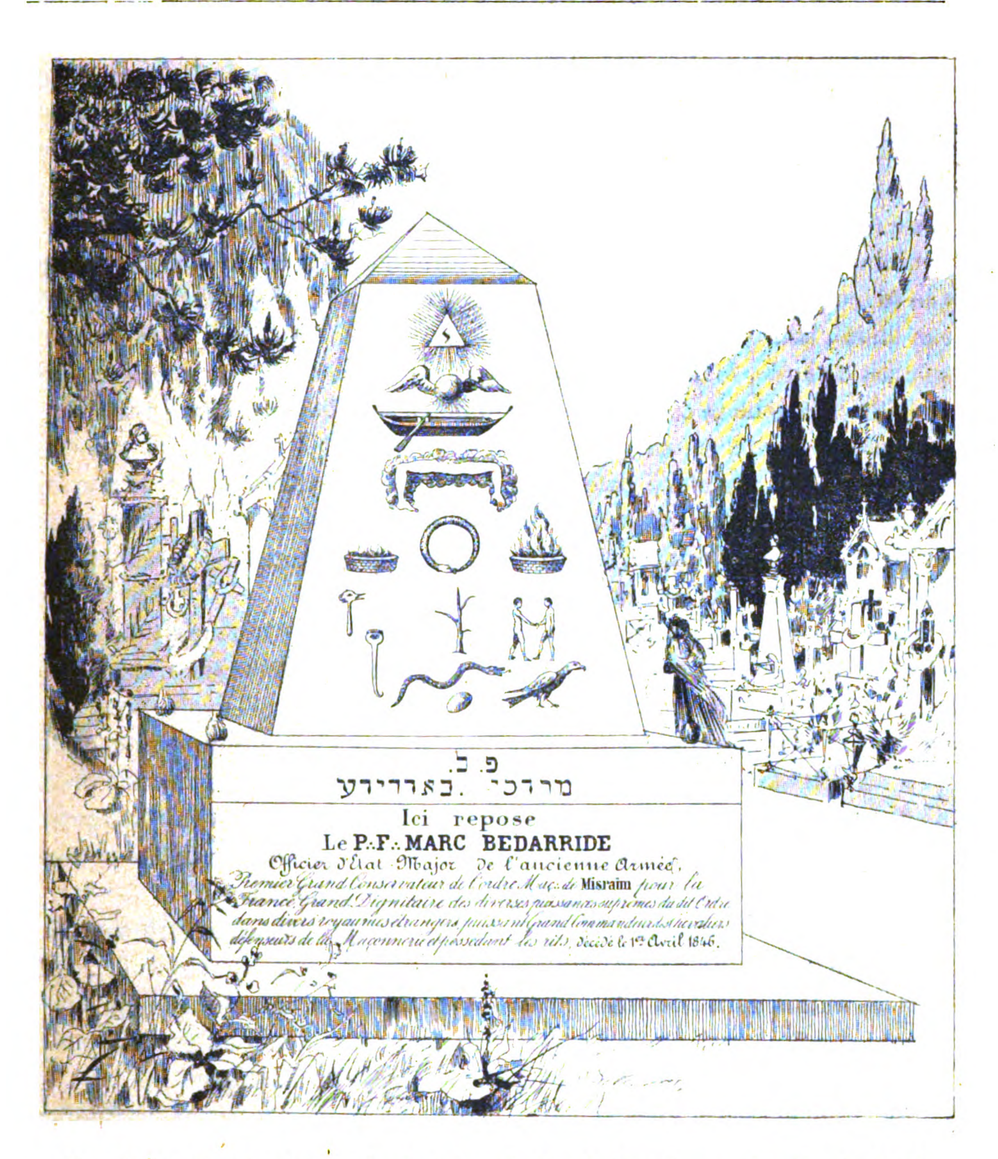
Toutefois, l'élu du comité féminin ne voit pas encore s'ouvrir devant lui les barrières du jardin d'Eden. Il faut, ne l'oublions pas, qu'il ait pour lui l'unanimité des sœurs. D'autre part, ceci est facile à concevoir, il n'aura pas à passer par des épreuves quelconques d'un rituel : il n'y a pas d'initiation pour l'entrée des frères dans les loges androgynes ; on leur en révèle l'existence au moment qui a été décidé opportun ; une fois la confidence à lui versée dans son oreille, il n'y a plus à le scrutiner. On décide si oui ou non il doit être mis au courant ; si oui, on lui fait la révélation ; après quoi, il n'y a plus à y revenir, il serait trop tard.

L'élu de ces dames examinatrices est donc à présent l'objet de quelques invitations particulières, en dehors de toute maçonnerie. Sous des prétextes variés, il est reçu chez l'une, chez l'autre, se trouve peu à peu en présence des diverses sœurs de la loge annexe ; ainsi, toutes arrivent à se faire une opinion sur lui. Si aucune n'émet d'opposition à sa réception définitive, l'affaire est dans le sac, et le voilà désormais en possession du grand secret.

Tel est le procédé de recrutement des frères pour les loges androgynes. C'est celui qui se pratique depuis 1846 : il a été imaginé par les FF.·. Jao da Costa de Brito-Sanchez, vicomte de La Jonquière, Duchesne aîné et baron de Dellay d'Avaize, assure-t-on ; en tout cas, sa règle a été fixée par le F.·. de La Jonquière, qui remania à cette époque la « liturgie » du Rite des Ecossaises de Perfection. Et sa manière d'opérer fut trouvée à tel point ingénieuse, qu'elle a été adoptée depuis par tous les rites féminins, y compris les loges androgynes pratiquant le Rite d'Adoption, le plus répandu sur le globe.

A ce qui précède il est bon d'ajouter encore quelques particularités, qui n'ont pas été divulguées, je crois, par les auteurs ayant traité avant moi la question des sœurs maçonnes.

Ainsi, on a pu croire que les sœurs maçonnes vont d'un atelier à un autre,



Mausolée du F.·. Marc Bédarride, fondateur du Rite de Misraïm, au cimetière du Nord, à Paris.

comme les frères, parce que l'on a montré plusieurs d'entre elles visitant diverses loges. Il importe donc de faire connaître les règlements à ce sujet. Or, ils sont formels dans tous les rites féminins.

Les sœurs sont exclusivement attachées à leur loge, chapitre ou aréopage androgyne; elles ne sont connues que des frères de l'atelier-souche qui appartiennent en même temps à l'atelier-annexe. Les frères d'un atelier androgyne ne sont pas reçus, sauf ceux ayant au moins le grade de Kadosch ou un degré équivalent, dans un autre atelier androgyne ; encore, ceux-ci

ne peuvent-ils pas venir en visiteurs, ayant l'entrée de droit, plus d'une fois au cours d'une année, dans un autre atelier que le leur ; s'ils désirent revenir une deuxième et une troisième fois, il faut que leur demande d'entrée soit accueillie favorablement par l'unanimité des sœurs présentes à la tenue.

D'autre part, il n'y a que les sœurs ayant le grade de Sublime Ecossaise (5e degré du Rite d'Adoption) ou le plus haut grade d'un autre rite féminin, qui peuvent se présenter en visitrices à un autre atelier androgyne que le leur ; quant à elles, le nombre de fois où elles ont droit à l'entrée n'est pas limité, mais elles doivent payer chaque fois à l'atelier qu'elles visitent un droit d'entrée, lequel est au profit exclusif de l'annexe. Du reste, le budget de l'atelier-souche et celui de l'atelier-annexe sont toujours distincts. Il n'y a dispense de droit d'entrée que si la Sublime Ecossaise visitrice se présente par ordre, en vertu d'une patente d'inspection à elle délivrée par le pouvoir central. Le droit d'entrée varie, non selon les rites, mais suivant les pays : il est de 20 francs en France ; 2 livres sterlings, en Angleterre ; 10 dollars en Amérique ; 8 marcks seulement, en Allemagne.

Dans leur propre atelier, les sœurs (du moins dans la plupart des pays) n'ont rien à payer, et toutes les charges de l'annexe doivent être supportées par les frères ; mais, quoique n'y étant point obligées, celles des sœurs qui ont quelque fortune contribuent volontiers aux frais généraux, sans compter qu'à la collecte qui est faite à la fin de chaque tenue les pièces d'or ou d'argent ramassées par la sœur éléémosinaire doivent provenir des sœurs plutôt que des frères. Il n'est pas téméraire de le supposer ; car une collecte en loge masculine ne rapporte généralement pas grand'chose.

Une Sublime Ecossaise visitrice n'est tenue de faire connaître son véritable nom qu'à la grande-maîtresse de l'atelier où elle se présente ; pour tous les autres membres, elle garde le double-nom maçonnique qu'elle a adopté. Au 5e degré de l'Adoption, l'initiée ajoute un second pseudonyme à celui qu'elle a pris ou qui lui a été donné au grade de Maîtresse.

Ces pseudonymes maçonniques, étant donné surtout que les ateliers androgynes ne s'affilient pas les uns aux autres, assurent le secret d'une façon presque absolue. Dans leur correspondance entre elles, les sœurs maçonnes ne signent et ne parlent d'elles que sous leur nom de loge, en général ; une lettre égarée n'apprendra rien au profane qui la trouvera. Un de mes abonnés me montrait naguère une épître des plus curieuses, où il était question d'une certaine sœur Isis, dont une amie racontait les exploits galants à une autre amie. Ce pseudonyme est un de ceux le plus à la mode dans la maçonnerie féminine. Comment voulez-vous deviner de qui il s'agit ? il y a peut-être trente ou quarante sœurs Isis dans les ateliers androgynes de Paris. Toutefois, deux sœurs ne peuvent pas prendre le même pseudonyme dans la même loge.

Dans le Rite Palladique seul, qui est androgyne, et où les frères reçoivent, tout aussi bien que les sœurs, une initiation graduée, les adeptes des deux sexes peuvent visiter à leur gré les ateliers, non seulement de la fédération, mais de n'importe quel pays, et ces visites facultatives n'ont d'autre règle que celle de la hiérarchie. En d'autres termes, un Kadosch du Palladium et une Elue Palladique ont l'entrée libre à tout triangle où ils se présentent; un Hiérarque et une Maîtresse Templière, à tout grand triangle et à tout triangle; un Mage Elu, à tout parfait triangle, à tout grand triangle et à tout triangle. Quant à la Maîtresse Templière dite Souveraine, c'est-à-dire celle qui a reçu la révélation d'Astarté, elle peut être reçue dans un parfait triangle, mais à la condition que le président (Noble Seigneur Grand Maître) y consente.

Si le Palladisme donne à ses initiés des facilités de va-et-vient qui n'existent pas dans les autres rites androgynes, c'est que les triangles comportent des mystères à tel point infâmes, que ceux et celles qui s'y sont associés de cœur et d'âme sont sûrs les uns des autres au plus haut degré.

En outre, les frères palladistes, étant presque tous pourvus, dans un autre rite, d'un grade élevé, au moins le Kadosch ou tout autre degré correspondant, peuvent visiter, en cette qualité et sans faire connaître leur initiation luciférienne, les loges, chapitres et aéropages des divers rites androgynes de la maçonnerie ordinaire; et, en se relayant à tour de rôle, ils connaissent ainsi ce qui se passe ailleurs que dans les triangles. De même, les sœurs palladistes le peuvent également, puisqu'elles sont, toutes ou presque toutes, Sublimes Ecossaises ou quelque chose d'équivalent; miss Diana Vaughan, par exemple, appartenait à la fois au Palladium et au Rite des Ecossaises de Perfection. Dans son acte de retraite du 19 avril 1894, elle déclare expressément donner sa démission complète « de maçonne tant palladique qu'écossaise. »

On est donc fondé à dire, pour conclure sur ce point, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner de ce que le secret sur la maçonnerie féminine (je parle de la vraie) soit si bien gardé; toutes les combinaisons possibles ont été imaginées pour l'assurer; cette organisation est vraiment merveilleuse en même temps qu'abominable; il est impossible d'y voir une main humaine, pour peu qu'on veuille y réfléchir; La Jonquière et les autres règlementateurs étaient certainement inspirés par le démon.

Tous les francs-maçons nient avec énergie l'existence des loges androgynes; mais, je le répète, il en est beaucoup parmi eux qui là-dessus sont d'une entière bonne foi.

Maintenant, il n'en pourra plus être ainsi. Les frères, qui n'ont pas été appelés à participer aux réunions des loges-annexes, n'auront qu'à observer ce qui se passe au banquet et surtout au bal qui suivent certaines fêtes où,



sous prétexte de propagande, les profanes des deux sexes sont admis sur invitation spéciale. Ils feront bien aussi de lire le livre de M. De la Rive, qui ne laisse aucun doute possible, surtout pour eux ; car si le lecteur non initié ne peut faire la distinction entre les vraies sœurs et les pseudo-sœurs que cet auteur cite indifféremment, les francs-maçons, eux, la trouveront aisément; ils verront là des noms de femmes, qui ne sont nullement des parentes de frères trois-points, et c'est surtout sur les dames citées comme profanes dans les comptes-rendus officiels qu'ils auront raison d'avoir l'œil, pour peu qu'elles se représentent plusieurs fois dans leurs fêtes. Je leur donne la clé du mystère ; à eux de s'en servir pour vérifier ; ils reconnaîtront facilement, à moins d'avoir les yeux bouchés, la parfaite exactitude de mes révélations.

Si, d'autre part, des profanes s'obstinent à douter encore, je ne saurais mieux faire que de leur recommander une expérience conseillée déjà par M. Léo Taxil ; c'est cette expérience qui a mis M. De la Rive sur la piste de toutes ses découvertes. Elle consiste à se procurer des collections de journaux secrets de la secte ; ce n'est pas chose impossible ; en tout cas, toute personne habitant Paris peut les feuilleter à la Bibliothèque Nationale. Si l'on ne veut pas perdre son temps à recueillir des noms, il suffira de se procurer le *Manuel Général de Maçonnerie*, par le F∴ Teissier, 33e. Ce livre, qui est d'usage courant en maçonnerie, n'est pas un antique bouquin du siècle dernier, que les Georges Bois et autres complaisants négateurs des turpitudes de la secte pourraient récuser comme rapportant des pratiques abandonnées aujourd'hui : c'est un livre tout à fait contemporain, imprimé pour la première fois en 1883 (imprimerie des FF∴ Putel et Désableau, à Pontoise) et figurant sur les catalogues des librairies maçonniques en cette présente année 1894.

On n'aura qu'à ouvrir ce livre à la page 243, et l'on sera pleinement édifié sur l'existence des loges androgynes à l'heure actuelle. Ce manuel est le vade-mecum dont les frères servants, les employés salariés des ateliers maçonniques, ont besoin pour faire leur service ; il leur indique, grade par grade, tous les accessoires nécessaires aux tenues, comment ils doivent orner et disposer le temple. « Les frères servants, écrit M. Léo Taxil, sont, en quelqne sorte, les sacristains, les bedeaux de la loge ; il faut qu'ils sachent que, pour telle séance qui va avoir lieu le soir, il convient de placer l'autel de telle façon, d'allumer tant de flambeaux, de préparer tels cabinets comme ceci ou comme cela. » Le manuel Teissier donne en outre un memorandum pour le frère tuileur qui garde extérieurement la porte du temple ; on lui rappelle les questions qu'il devra poser aux visiteurs qui se présenteront et les réponses que ceux-ci auront à faire, les formalités à remplir pour pénétrer dans le sanctuaire maçonnique, etc.

Eh bien, le curieux lira, dans ce manuel tout contemporain, quarante-deux pages consacrées à toutes les indications utiles aux frères servants pour la préparation de la salle aux tenues des grades du Rite d'Adoption, c'est-à-dire aux tenues androgynes. Il ne s'agit nullement d'un livre racontant ce qui se faisait autrefois, mais bien, je ne saurais trop y insister, d'un véritable vade-mecum des employés subalternes de la loge. L'auteur, écrivant en 1883, ne s'exprime pas au passé, mais au présent ; et, du reste, on comprend facilement que son chapitre consacré aux grades du Rite d'Adoption n'aurait, si ces grades ne se pratiquaient pas, aucune raison d'être dans un manuel destiné aux frères servants (1).

(1) Voici, au surplus, comment débute ce chapitre ; on verra, par ma citation, que le livre du F∴ Teissier n'est nullement un ouvrage d'histoire, un recueil de récits de ce qui avait lieu autrefois :

MAÇONNERIE D'ADOPTION

« La Maçonnerie des Dames, appelée Maçonnerie d'Adoption, tire son nom de ce que les Maçons adoptent, dans leurs travaux particuliers à ces grades, des dames auxquelles ils donnent connaissance des mystères qui font la base de cette Maçonnerie, qui est toute particulière.

« Les Dames reçues à cette Maçonnerie s'appellent Sœurs. Une parfaite union, le plaisir de la fraternité, une tendre amitié et une réunion qui n'a pour principe que la charité envers ses semblables, ont déterminé les Maçons à leur donner ce doux nom.

« Cet ordre consiste en cinq grades principaux. Les trois premiers qui sont : Apprentie, Compagnonne et Maîtresse, *sont obligatoires*. Les deux autres sont appelés hauts-grades et ne sont que de satisfaction ; ce sont la Maîtresse Parfaite et la Sublime Ecossaise. Le fond de ces grades est tiré de l'Ancien Testament. »

Après ce préambule, le F∴ Teissier indique aux frères servants comment ils devront apprêter la salle pour les tenues à chaque grade :

APPRENTIE MAÇONNE

« *Décoration de la Loge.* — On se sert ordinairement du même local où se tiennent les assemblées d'hommes. La décoration restera la même que pour le grade d'Apprenti, c'est-à-dire même tenture, même autel, même dais et mêmes sièges. On mettra, en outre, sur les deux climats d'Afrique et d'Amérique, qui représentent les colonnes, deux rangs de tabourets ou banquettes.

« La loge ne représente plus les quatre points cardinaux ; ce sont en place les quatre parties du monde... La loge est éclairée par cinq cassolettes pleines d'esprit-de-vin ; l'on en met deux à terre, aux deux côtés du tableau ; deux autres également à terre, l'une devant la sœur Grande Inspectrice et l'autre devant la sœur Dépositaire ; la cinquième, sur l'autel de la Grande-Maîtresse. Le reste de la loge est garni de bougies à volonté.

« Sur l'autel, il y aura une Bible et une épée nue ; sous le dais, un transparent représentant une étoile à cinq rayons.

« *Titres.* — La loge est présidée par la sœur Grande-Maîtresse, assistée par le Vénérable ; la sœur Grande Inspectrice se place avec le frère Premier Surveillant, à la tête de la colonne d'Amérique, et la sœur Dépositaire avec le frère Second Surveillant, à la tête de la colonne d'Afrique. Les autres offices sont remplis par des sœurs nommées à cet effet, etc. »

Voici maintenant les indications données par le F∴ Teissier au frère tuileur, gardien extérieur du temple, pour qu'il reconnaisse exactement les personnes qui se présenteront et ne laisse pénétrer aucun indiscret.

Il donne le signe : « Le signe se fait en formant avec la main droite une ligne de haut en bas sur le côté droit de la poitrine, et l'on remonte de même du côté gauche, ce qui figure deux montants d'une échelle ; puis, avec la même main, on forme cinq traverses sur l'estomac en descendant la main à mesure, ce qui forme les cinq échelons. »

Il indique l'attouchement : « On se présentera mutuellement la main droite ouverte, les doigts allongés, serrés les uns contre les autres, le bout des doigts en haut ; on s'applique ainsi les paumes de la main l'une contre l'autre, ce qui forme une jonction des doigts de la main droite de l'une avec les cinq doigts de la main droite de l'autre. »

La batterie à frapper à la porte de la loge, pour pouvoir se la faire ouvrir par le garde intérieur : « Cinq coups égaux. »



Mais, me demandera-t-on, quelles sont les loges masculines qui ont une annexe et celles qui n'en ont pas ? A cette question, je répondrai que je n'ai nullement entrepris de publier un ouvrage de statistique. A côté de ce livre, j'ai créé une revue mensuelle dans laquelle est mentionné tout ce qui, se trouvant en dehors du cadre de mon ouvrage, est à ma connaissance et à celle de mes collaborateurs, amis et abonnés. Nous faisons une vaste enquête générale, après mon enquête particulière. Ici, je me borne à raconter et à expliquer.

Ce qui est certain, c'est que l'institution des loges androgynes prend de jour en jour une plus grande extension ; la maçonnerie féminine, la vraie, fait tache d'huile.

On devinera sans peine les loges possédant une annexe à mille petits détails, qui, à présent que le public est bien prévenu, n'échapperont point à l'attention de l'observateur. Dans les comptes-rendus des journaux maçonniques, il y a toujours un bout d'oreille qui perce : une réunion dite de charité, dans laquelle on ne fera même pas la quête pour les pauvres ; une soirée dite artistique, où la seule musique sera celle des violons accompagnant la danse des frères et sœurs ; une déclamation en prose ou en vers à la louange de Vénus et des Grâces ou bien d'Isis.

Telle, cette poésie maçonnique, composée par le F∴ Jules Doinel, officier du Grand Orient de France et occultiste pontifiant ; cela s'appelle *le Chant des Adeptes d'Isis ;* c'est l'hymne de la loge orléanaise *les Adeptes d'Isis-Montyon*, dont le F∴ Doinel était orateur-adjoint quand il le rima (1885) :

I

Dans cette Loge où tu vis la lumière
Sous un ciel bleu constellé d'astres d'or,
Chaque Maçon te reconnaît pour Frère
Et l'Amitié déploie un libre essor.
De l'Occident l'une et l'autre colonne
Portent le poids sur de fiers chapiteaux.
A l'Orient, où le Delta rayonne,
La Grande Isis éclaire nos travaux ! (*bis*)

II

Ne livre pas nos secrets au Profane ;
Au faux-Maçon n'ouvre pas un abri.

Le mot de passe à donner à l'oreille du tuileur : « *Era* ».
Le mot sacré : « *Féix-féax* ».
Et ainsi de suite pour chaque grade.
Rappelons en passant que les rituels portent que le mot sacré du grade d'Apprentie Maçonne signifie « académie ou école de vertus ». C'est, en effet, ce que le Vénérable déclare à la récipiendaire novice. Seulement, en quoi consiste cette école de vertus ? Voilà la question. Or, *féix-féax* n'est pas une expression imaginée par la fantaisie ; ce sont deux mots hébreux qui textuellement se traduisent par : « bouche à bouche ». La maçonnerie dira-t-elle encore qu'on la calomnie ?

La Liberté sur notre Temple plane ;
L'Egalité nous charme et nous sourit.
Chacun de nous, fixant le G mystique,
Du genre humain cherche à guérir les maux.
Pour la Patrie et pour la République,
La Grande Isis éclaire nos travaux ! (*bis*)

III

Autour de nous en vain l'orage gronde,
L'éclair toujours respecta nos lauriers ;
Oui, nous portons la fortune du monde
Et l'avenir sort de nos Ateliers.
Nous sommes nés aux pieds des Pyramides ;
Les temps anciens se lient aux temps nouveaux
Nous défions le vol des jours rapides,
La Grande Isis éclaire nos travaux ! (*bis*)

IV

Quand le maillet retentit dans la Loge,
L'orgueil renonce à ses titres pompeux :
Le magistrat y dépouille la toge ;
Le roi, la pourpre ; et le mage, ses dieux !
Tout se confond dans une même étreinte :
Devant Hiram, les Frères sont égaux.
L'Amour bannit la richesse ou la crainte ;
La Grande Isis éclaire nos travaux ! (*bis*)

V

La trahison à l'œil oblique et louche
Pénètrera peut-être parmi nous ;
Aux Andrieux faut-il fermer la bouche,
Comme autrefois, par le poignard jaloux ?
Non ! le mépris couvrira leurs menées,
Et, resserrant nos fraternels anneaux,
Nous poursuivrons de nobles destinées ;
La Grande Isis éclaire nos travaux ! (*bis*)

VI

Frères ! Amis ! Ce ne sont point des rêves !
Nous présentons, pour venger tous les droits,
Aux oppresseurs la pointe de nos glaives,
Aux séducteurs le livre de nos lois.
Marchons unis en phalange serrée,
Et que le peuple, acclamant les niveaux,
Retrouve enfin LA PAROLE SACRÉE.
La Grande Isis éclaire nos travaux ! (*bis*)

Nous avons vu comment les loges androgynes se créent, comment elles recrutent leur personnel féminin et dans quelles conditions le secret de leur

existence est révélé à certains frères privilégiés ; on a compris, d'autre part, ce qu'il faut entendre par « se parfaire dans l'art de vaincre ses passions », qui est le terme consacré pour exprimer maçonniquement le but de la création des ateliers de cette espèce.

Mais nous savons que les sœurs maçonnes dont nous venons de parler ne sont pas les seules mises en œuvre dans la secte. En dehors de la catégorie des pseudo-sœurs (femmes ou parentes des frères) qui sont là uniquement pour servir de paravent aux gros bataillons des initiées aux mystères d'Isis, il y a, au-dessus des unes et des autres, un troisième genre de sœurs, non pas recevant une initiation spéciale, mais placées dans une situation supérieure qui s'oppose à toute dégradation de leur part.

Ce sont, en général, les filles de hauts-maçons, quelquefois d'autres parentes de parfaits initiés. Elles savent, voilà ; personnellement, elles sont respectées ; si l'on peut se servir de ce mot, ce sont des « sœurs-chefs ». Palladistes, elles sont le plus souvent à la tête des loges androgynes ordinaires, les dirigeant comme grandes-maîtresses, et se réservant pour les sacrilèges des triangles. Ou bien, ce sont des dames du monde, ayant un salon politique ; elles appartiennent secrètement à la maçonnerie ou donnent un certain lustre à la catégorie des pseudo-sœurs, auxquelles elles se mêlent.

On les trouve ainsi dans tous les rites féminins, et même parmi les femmes de francs-maçons. Il est facile de comprendre que leur rôle dans l'Ordre n'est plus celui des malheureuses dont je me suis occupé précédemment ; elles ne sauraient, en aucune façon, leur être asimilées.

Aussi, n'y a-t-il aucun inconvénient à les nommer, elles.

Ce sont des femmes d'élite, d'une haute intelligence, mondaines, si l'on veut ; mais c'est tout, à ce point de vue. Le type le plus célèbre de ces maçonnes supérieures est l'infortunée princesse de Lamballe. On peut citer encore Mme de Genlis, Mme de Staël, qui ont exercé une réelle influence au profit de la propagande des idées maçonniques. De nos jours, et pour ne parler ici que de la France, je rappellerai le nom de Mme Edmond Adam (Juliette Lamber), éminemment respectable. En Espagne, c'est Dona Maria-del-Olvido de Bourbon, fille du duc de Séville, aujourd'hui senora Maquieria y Oyangurcu, qui est grande-maîtresse et propage le libéralisme dans l'aristocratie de son pays. Dans le Palladisme, c'est certainement miss Diana Vaughan, qui était la forte tête, le cerveau féminin qui inspirait bien souvent les chefs de la haute-maçonnerie ; c'est pour cela que sa démission récente a été un gros évènement dans le monde sectaire.

En second ordre, mais toujours parmi les adeptes qui font exception à la règle isiaque, il faut noter telles et telles femmes distinguées, ui ne s'affichent pas comme maçonnes, mais dont les œuvres, lorsqu'elles sont dans la littérature, trahissent l'affiliation à la secte.





Le F.·. Fournié, prêtre apostat, disciple de Martinez Pasqualis, obtenait des apparitions, qu'il rapporte dans son traité de mysticisme diabolique, intitulé : *Ce que nous avons été, ce que nous sommes et ce que nous deviendrons.*

Mlle Maria Deraismes, par exemple, qui vient de mourir dans les premiers jours de cette année (1894), n'avait pas besoin d'être initiée pour être une maçonne politique. C'est uniquement pour ne pas laisser échapper une occasion de produire un acte de nature à voiler pour les gobe-mouches l'existence de la maçonnerie féminine, que la Grande Loge Symbolique mit en sommeil la loge du Pecq qui avait reçu Mlle Deraismes au grade d'Apprenti (grade masculin); car elle était bien dans l'esprit de l'institution, en ce qui concerne l'hostilité à l'Eglise, la déchristianisation des peuples : la sœur

Deraismes, avant comme après sa réception annulée, était et resta maçonne de cœur.

Il suffit, pour s'en convaincre, de lire le journal *la République Maçonnique* (nº du 22 janvier 1882), qui a rendu compte de cette initiation exceptionnelle d'une femme dans une loge d'hommes.

« L'éminente conférencière, rapporte le rédacteur, a reçu la lumière samedi 14 janvier et est devenue notre frère, ou plutôt notre demi-frère, étant donnée la situation particulière que s'est faite la loge qui l'a reçue.

« Le Vénérable et l'Orateur de la loge *les Libres-Penseurs du Pecq* ont prononcé des allocutions fort bien dites et très applaudies.

« Mlle Maria Deraismes, quoique très souffrante, s'est surpassée. Elle a fait un discours ravissant, émaillé de saillies, plein de brio et d'entrain.

« Elle nous a développé que le catholicisme, entré par la femme dans la société, ne s'y maintient plus que par la femme ; que, si nous voulons le combattre à armes égales, il faut introduire la femme parmi nous ; que la Maçonnerie a été jusqu'à ce jour maladroite de se priver bénévolement d'un tel auxiliaire. Elle a ajouté qu'elle félicitait la loge des Libres-Penseurs d'avoir eu le courage de rompre avec une tradition stupide pour donner un exemple fertile ; qu'elle était heureuse et fière d'avoir été choisie, elle, pour être le premier pionnier féminin appelé à défricher chez nous un préjugé injuste et ridicule ; qu'elle espérait, dans un avenir prochain, voir la femme appelée par nous venir s'asseoir à nos côtés dans nos ateliers, et prendre, dans la grande famille maçonnique, la place qui lui appartient. »

Ce discours fut celui d'une anticléricale, — Mlle Deraismes vice-présida un congrès anticlérical pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat ; — mais c'était aussi le discours d'une personne ignorant absolument l'existence de la maçonnerie féminine. Ce qu'elle souhaitait, c'était la création de loges androgynes politiques. Il peut se faire que son vœu soit réalisé quelque jour, que la maçonnerie institue des loges-clubs, où des sœurs tricoteuses péroreront avec des frères jacobins. Cette maçonnerie-là n'empêchera pas l'autre, qui demeurera rigoureusement secrète.

Au surplus, Mlle Maria Deraismes était-elle bien la seule maçonne politique, comme elle le croyait ?... N'avait-elle jamais entendu dire que Mme Edmond Adam avait été initiée à la loge *la Clémente Amitié ?...* Et ne lui arriva-t-il pas de se douter encore que Mlle Augusta Holmès était, elle aussi, une maçonne politique ?

Je ne saurais dire à quelle loge appartient Mlle Holmès, la célèbre compositrice de musique ; mais, quand on connaît le symbolisme maçonnique, on ne peut s'empêcher, en lisant les paroles de l'*Ode triomphale pour le Centenaire de 1789*, de déclarer que l'auteur est vraiment une initiée ; car Mlle Augusta Holmès est l'auteur du poème aussi bien que de la musique.



Eh bien, l'*Ode triomphale* est un poème essentiellement maçonnique. C'est évidemment pour cela qu'il a eu les honneurs de l'Exposition, où les francs-maçons du gouvernement français, le F∴ Floquet en tête, enrôlèrent, pour le chanter solennellement, je ne sais plus combien de milliers d'orphéonistes. Rappelez-vous les sommes fantastiques dépensées pour l'exécution de cette ode ; comme toujours, les frères trois-points mettaient leur propagande au compte des contribuables ; les maçons glorifiaient leur doctrine, aux frais des profanes.

L'ode débute par une glorification du Soleil, qui est exactement dans la note de la fameuse messe blanche des Palladistes, ou *Messe au Soleil*. Dans la doctrine de la parfaite initiation, le soleil est en quelque sorte divinisé, et la parodie de la messe catholique se fait par la glorification du soleil, à qui l'on offre le pain et le vin ; l'épi de blé et la grappe de raisin sont, dit-on, la chair et le sang du Dieu-Nature, de Lucifer Dieu-Bon, nourrissant l'Humanité, sa fille par Eve, depuis l'acte saint du jardin d'Eden. Au moment de l'élévation, à la messe blanche palladiste, l'assistance pousse trois fois le cri des bacchanales païennes : *Evohé* !

Ecoutons les vers de Mlle Augusta Holmès :

Les Vignerons

(entrant chargés de grappes de raisin)

Evohé ! Evohé ! Evohé !... Soleil, évohé !
La vigne a fleuri !
La grappe a mûri !
Dans les cuves le vin bouillonne !
Ce soir, vignerons,
Nous reposerons ;
Car le vin rougeoie et rayonne !
C'est le vin joyeux !
Le vin des aïeux,
Qui rend la vie et l'espérance !
C'est le vin pur et glorieux !
C'est le vin de France !

Les Moissonneurs

(entrant chargés de gerbes de blé)

Evohé ! Evohé ! Evohé !... Soleil, évohé !
Le baiser vermeil
De l'ardent soleil
A gonflé les épis superbes !
Et toujours encor
En lourds monceaux d'or
S'entasse la gloire des gerbes !
O Soleil, évohé !

C'est le pain sacré
Que nous tirons des blondes plaines !
Que les bœufs dorment dans le pré ;
Moissonneurs, les granges sont pleines !
Evohé !... Soleil, évohé !

Les Vignerons

Ce vin, c'est le sang
Chaud et rubescent ;
Ce vin, c'est le sang
De la terre qui nous fit naître !

Les Moissonneurs

Ce pain, c'est la chair
Du sol trois fois cher,
Que le soc déchire et pénètre !
Forts et rénovés,
Mangez et buvez !

On le voit, la parodie ne se dissimule guère : « Mangez et buvez ; ceci est ma chair, ceci est mon sang. »

Arrivent les travailleurs, en deux groupes, l'un précédé par le Travail, l'autre, par l'Industrie ; prétextes pour unir les deux maçonneries, la maçonnerie opérative (qui est le compagnonnage), et la maçonnerie spéculative (qui est la franc-maçonnerie) ; puis, viendront les arts et les sciences, l'art païen et la science luciférienne. Il faudrait y mettre de la bonne volonté pour ne pas saisir le maçonnisme de ce poème.

Citons encore :

Les Travailleurs

« — Tope, frère, et dis-moi ton nom ?
« — *Je suis enfant de Salomon.*
« — Tope, frère. Dites vos noms, qu'on les redise ?
« — *Enfants de Jacques et de Soubise.*
« — A qui dois-je donner mon cœur ?
« — A ton frère, le travailleur.
« — A qui dois-je donner mon âme ?
« — A ton pays qui la réclame.
« — A quoi dois-je employer mes bras ?
« — *Le Temple tu reconstruiras ;*
Avec la pioche et la truelle,
Avec l'équerre et le compas,
Cimente, égalise, nivelle !
Compagnon, ne t'arrête pas !
Construis le Temple de Justice,
Le cœur tranquille et plein de foi !
Il faut que l'Ordre s'accomplisse ;
Frère, l'avenir est à toi !

Avec le levier et l'équerre,
Et la truelle et le compas,
Construis le Temple de Lumière ;
O Sauveur, ne t'arrête pas !

LES SCIENCES

Du fond de l'Océan, jusqu'au-delà des astres,
Nous avons frayé le chemin,
Qu'oublieux de la mort, des guerres, des désastres,
Tu graviras, ô genre humain !
Nous avons déchiré les voiles de mystère,
Dont se couvrait la Vérité !
Le feu dévorateur, l'onde, l'air et la terre,
Sont soumis à ta volonté !
Nous avons arraché de leur ciel illusoire
Les faux dieux à l'homme pareils ;
Et la vie a jailli de l'immensité noire,
En myriade de soleils.
Homme, debout !... Bientôt, l'aurore va paraître
Du jour sans fin et sans milieu ;
Marche, et perçois en toi l'Esprit, le Verbe et l'Être,
Homme qui par nous seras Dieu !!

Toute la doctrine maçonnique est résumée, en termes à peine voilés, et glorifiée dans cette ode triomphale. C'est là purement et simplement l'éloquence des Orateurs de loges, mise en vers.

Après cette pseudo-prophétie de la déification de l'homme, réminiscence de la cabale et de tous les occultismes, vient le chant de la morale maçonnique, l'enseignement du grade de Maître, qui est, on le sait, la victoire de Lucifer sur Adonaï par la multiplication humanitaire de l'acte de l'Eden. Adonaï, principe destructeur, est le père de la mort ; c'est à lui que l'humanité doit la tombe ; mais Lucifer, principe conservateur de l'humanité, est le père de la vie, et le sépulcre sera vaincu par l'amour.

Aussi, M[lle] Augusta Holmès fait-elle entrer en scène l'Amour et la Jeunesse conduisant des groupes de jeunes gens et de jeunes filles.

LES JEUNES GENS

Vers elles, vers elles,
Amour, conduis-nous, en battant des ailes,
Vers elles, vers elles !
Plus loin !... là-bas !... plus loin encor !
Vers elles, vers elles,
Les vierges aux cheveux d'or !

LES JEUNES FILLES

Je rêve, je rêve
Qu'un soleil très doux à mes yeux se lève ;

Je rêve, je rêve
Qu'une voix m'appelle sans trêve !
Je rêve d'un regard vainqueur ;
Je rêve que l'Amour m'a blessée au cœur !

L'Amour

Succombe ! Succombe !
Le vautour divin a pris la colombe.
Succombe ! succombe
A l'Amour, plus fort que la tombe !
Ouvre ton cœur, ouvre tes bras !
Succombe à l'Amour, divine colombe !
Succombe à l'Amour, par qui tu vivras !

Arrêtons-nous ici, et constatons, avec les rituels maçonniques en main, que Mlle Holmès, dans sa poésie, est un écho fidèle des doctrines secrètes de la secte ; donc, elle les connait. Nombre d'expressions employées par elle sont textuellement celles de la liturgie de la parfaite initiation. En maçonnerie androgyne, le verbe « succomber » est fréquemment employé, et exactement dans le sens que lui donne Ovide en ses poèmes licencieux. Quant au vautour qui prend les colombes, Mlle Augusta Holmès a beau le qualifier de divin ; avec l'Eglise nous dirons que c'est, au contraire, le vautour diabolique.

Cette *Ode Triomphale* se termine par l'apothéose du génie de la Révolution. Or, Adriano Lemmi, dans son toast de Naples (19 décembre 1892), a dit clairement qui est, en réalité, le génie de la Révolution : Satan.

Que si quelqu'un trouve insuffisantes les citations que j'ai faites du style poétique sectaire et prétend qu'elles manquent de clarté, je les renvoie aux livres de MM. Léo Taxil et De la Rive ; ces deux auteurs ont publié des cantiques maçonniques qui ne laissent aucun doute. Pour moi, je suis allé à l'extrême limite de ce qu'on peut imprimer dans une publication comme celle-ci ; cette limite, je ne la franchirai pas.

Donc, on a bien compris maintenant quel est le rôle des diverses classes de sœurs maçonnes. Les pseudo-sœurs servent à masquer les autres ; l'ignorance qu'elles ont des mystères isiaques les pousse à prôner l'inocuité de la franc-maçonnerie ; elles répètent à qui veut les entendre que les loges sont calomniées, et, vu leur bonne foi, elles sont un excellent instrument de propagande. Les vraies sœurs servent à apprendre aux frères à se perfectionner dans l'art de vaincre leurs passions ; cachant avec un soin rigoureux leur affiliation, elles jouent encore un rôle au sein de la société profane : elles sont les espionnes attitrées de la secte. Les sœurs-chefs, en dehors de la direction des ateliers, travaillent à faire pénétrer les principes de la maçonnerie dans la société : quand elles ont du talent, on les met en vedette ; on bat la grosse caisse autour de leurs productions littéraires ;

les maçons gouvernants donnent le plus grand éclat possible à leurs élucubrations inspirées par le souffle infernal, comme il est arrivé à Mlle Augusta Holmès ; parfois même, la maçonnerie les subventionne. C'est ainsi que la loge *la Clémente Amitié*, qui n'a jamais eu plus de 1500 à 2.000 fr. en caisse, a versé CENT MILLE FRANCS à la *Nouvelle Revue* créée par Mme Edmond Adam. D'où venait cet argent? De la haute-maçonnerie, c'est-à-dire du diable.

Facilement aussi, on se rend compte que les frères trois-points se soient imposé la loi absolue de nier l'existence de la maçonnerie féminine, cette précieuse auxiliaire.

Mais des aveux leur échappent malgré tout, par-ci par-là : il suffit à l'observateur de les réunir pour mettre à néant les négations intéressées.

Par exemple, quand un franc-maçon nie qu'il y ait en Italie des loges androgynes, on devra lui citer ce discours que le grand-maître débite à la maçonne passant du 3e au 4e degré du Rite d'Adoption, c'est-à-dire en la proclamant Maîtresse Parfaite :

« Ma chère, les erreurs, les superstitions et les préjugés que vous conserviez peut-être encore dans quelque recoin de votre cerveau se sont dissipés, maintenant que nous vous avons initiée aux arcanes symboliques de la maçonnerie et que la lumière de la vérité a rayonné sur vos pupilles. Une tache ardue, mais sublime, vous est dorénavant imposée. La première de vos obligations sera d'aigrir le peuple contre les rois et les prêtres. Au café, au théâtre, dans les soirées, partout, travaillez dans cette intention sacro-sainte. Il ne me reste plus qu'un secret à vous révéler et nous en parlerons à voix basse ; car l'heure n'est pas encore venue de le manifester au monde profane. L'autorité monarchique, dont nous affectons d'être enjoués, doit un jour tomber sous nos coups, et ce jour n'est pas éloigné. En attendant, nous la caressons pour arriver sans entrave au complément final de notre mission sacrée, qui est l'anéantissement de toute monarchie. Levez-vous ! »

Cette allocution du grand-maître à la Maîtresse Parfaite a été publiée par la *Vera buona novella*, de Florence, et reproduite par la *Correspondance de Rome* (No 181 ; 1er février 1862).

On pourra citer encore ce fait relatif à la fameuse sœur Julia Caracciolo, comtesse Cigala, une luciférienne militante de la péninsule : c'est sur sa demande que le frère général Garibaldi envoya à la loge *les Défenseurs de l'Unité maçonnique* une lettre pour la féliciter de sa fondation et de l'élection du frère Dominique Sampieri comme Vénérable. Le fait est consigné dane *le Monde Maçonnique* (no d'octobre 1867, page 339).

Voilà un spécimen des aveux qui échappent aux frères. Cela n'empêchait pas le Grand Orient d'Italie, deux ans plus tard, de glisser dans une

circulaire du 25 mars 1869, signée par les FF∴ Frapolli et Mauro Macchi, cette déclaration en termes ambigus : « que, malgré le désir plus grand que jamais de voir la condition de la femme s'élever et son éducation se perfectionner, le Grand-Orient, *ne reconnait pour le moment* ni sœurs ni filles d'Adoption. » (*Chaîne d'Union*, 15 juin 1869, page 12).

La tactique maçonnique consiste à se renvoyer d'un pays à l'autre la responsabilité de l'existence des loges androgynes. Ainsi, le docteur Gallatin Mackey déclare dans le *Lexicon of Freemasonry*, qu'il n'existe des sœurs maçonnes qu'en France ; et les maçons français déclarent à leur tour qu'il n'en existe qu'en Espagne.

Gallatin Mackey niait donc les ateliers-annexes aux Etats-Unis, particulièrement.

Cependant, au mois d'octobre 1874, dans le compte-rendu officiel de la Grande-Loge du Missouri, rédigé par le grand-secrétaire F∴ Gouley, éditeur du *Freemason*, de Saint-Louis, on lisait ces lignes :

« Nos maçons modernes sont devenus efféminés et délicats. On fabrique tant de maçons aux Etats-Unis, qu'il n'est pas surprenant que tous ne soient pas d'un métal aussi pur que le désirerait le F∴ Anderson, et avec lui tous les amis de notre institution... Il n'y aura bientôt plus que les femmes et les enfants qui seront en dehors de la franc-maçonnerie. *Et encore les femmes peuvent-elles choisir entre les deux ordres androgynes qui existent aux Etats-Unis*: » (*Le Monde Maçonnique*, n° de janvier 1875, page 397-398).

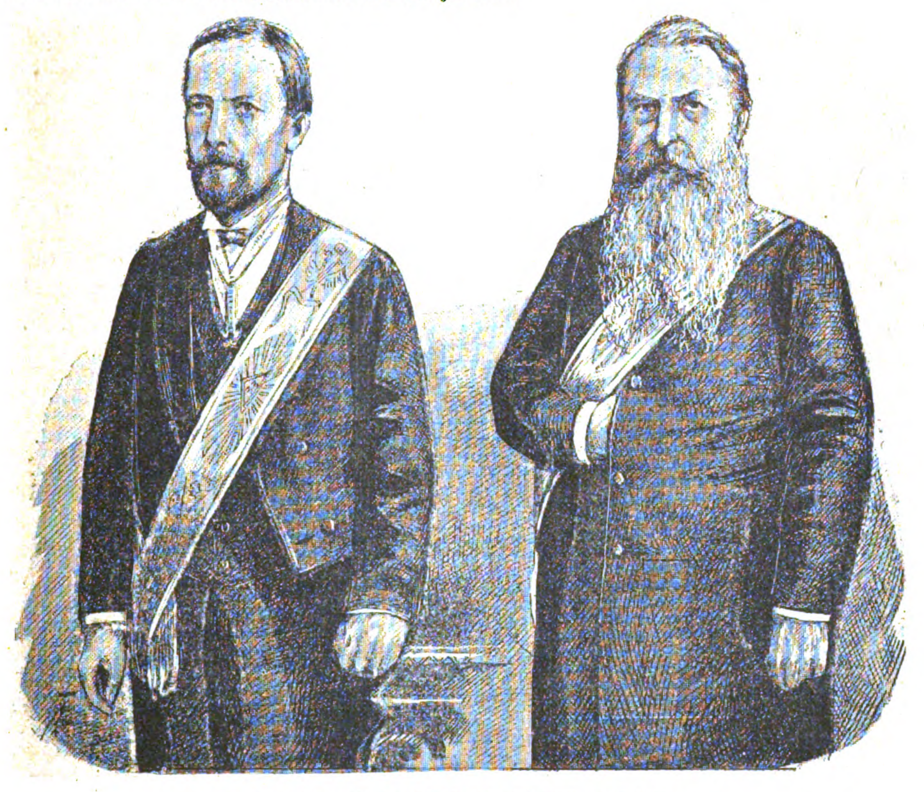
En ce qui concerne la France, le F∴ Ragon, qui a publié, — pour les initiés seuls, il est vrai, — plusieurs rituels de grades féminins, ne les donne pas comme étant des documents d'une simple valeur archéologique, mais comme pratiqués couramment. Dans son *Manuel complet de la Maçonnerie d'Adoption*, il rapporte (page 100) une curieuse anecdote, qui prouve que, même au sein du Conseil de l'Ordre, il se trouve parfois des frères n'ayant pas eu la révélation des loges androgynes.

Il s'agit d'un atelier (*les Amis de la Paix*, à Paris), qui avait une loge-annexe, et qui voulut en 1852 célébrer une grande fête d'adoption ; cet atelier, qui, sans doute, devait en cette circonstance sortir des usages, — probablement, voulait-il convoquer plusieurs autres loges-sœurs, — sollicita une autorisation auprès du Grand Orient. L'orateur titulaire de la Chambre Symbolique demanda que l'on passât à l'ordre du jour, en déclarant que « la Maçonnerie d'Adoption n'était pas de la maçonnerie, qu'elle n'avait jamais été admise par le Grand Orient. »

Il faut voir comme le F∴ Ragon tance cet ignorant !

« Cette hérésie d'un orateur, dit-il, qui ignore l'histoire du corps au nom duquel il parle fut relevée comme elle devait l'être par des frères plus instruits, jaloux de l'honneur de l'Ordre. Ils prouvèrent que cette fille

adoptive du Grand Orient, d'où vient son nom, avait, depuis soizante-seize années, rendu d'éminents services à l'institution maçonnique, en propageant d'une manière efficace ses principes civilisateurs. La Chambre Symbolique, suffisamment éclairée, accorda l'autorisation et nomma, pour représenter le Grand Orient à cette fête, les FF.·. Hubert, Tremblay et Voury, qui avaient victorieusement combattu l'ordre du jour. »



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

Jules Besançon (Suprême Conseil de Suisse, Rite Ecossais)

Robert Hamilton (Suprême Conseil d'Angleterre, Rite Ecossais)

On dira peut-être qu'il s'agit là d'une fête de pseudo-sœurs?... Quatre pages plus haut, le F.·. Ragon chercha noise au F.·. Thory, qui, dans son ouvrage *Acta Latomorum* (page 139), avait parlé d'indécences commises en 1779 à la loge *les Neufs-Sœurs*; et, dans une note, Ragon, rappelant qu'à cette époque-là la préparation de la candidate à l'initiation était confiée à un frère surveillant appelé *Frère Capucin*, ajoute : « CETTE FONCTION DÉLICATE APPARTIENT AUJOURD'HUI A LA SŒUR PRÉPARATRICE. »

C'est par centaines que M. De la Rive a relevé des aveux échappés à des auteurs francs-maçons. Aussi ne saurais-je mieux faire que de renvoyer à son livre quiconque voudra répliquer à un sectaire niant l'existence des sœurs maçonnes.



Enfin, lorsqu'un de ces messieurs est accablé par les preuves qu'on met sous son nez, il s'en tire en répliquant que les ateliers androgynes *ne sont pas des loges régulières.*

C'est à M. De La Rive que j'emprunterai, pour terminer, l'explication très exacte, qu'il convient de donner sur ce dernier point :

« Les loges masculines qui s'annexent une loge de femmes, pratiquent, à leur gré, dans l'atelier-annexe, tel ou tel rite androgyne, soit d'origine ancienne, soit d'origine moderne, soit même créé spécialement pour l'atelier (ceci lorsque le Vénérable vise à faire du nouveau). *Il n'y a aucune* OBLIGATION *de* RÈGLE *à cet égard*, et c'est pour cela que, dans divers comptes-rendus de congrès maçonniques, on dit, en parlant de loges de femmes ou loges mixtes, qu'elles ne sont pas régulières. Cette expression a été imaginée précisément pour dérouter les profanes dans la question de l'existence des loges de femmes ; la maçonnerie se donne ainsi l'air de décliner toute responsabilité à leur sujet. Elle semble dire, et ce langage vise les profanes : « Si des loges androgynes existent par hasard, le Suprême Conseil « (ou le Grand-Orient) les ignore ; elles ont été constituées en dehors de « son initiative ; elles fonctionnent à son insu et sous la responsabilité « personnelle des Vénérables ; donc, s'il y en a, comme le prétendent nos « adversaires, *ce ne sont pas des loges régulières.* »

« Mais, en disant cela, les chefs maçons jouent sur les mots, selon leur habitude, et, en réalité, le sens vrai est que ces loges ne sont soumises à aucune règle rituelle commune. Seuls, les triangles androgynes du Palladisme luciférien ont une organisation générale et partout le même rituel. »

Les loges androgynes, qu'on le sache bien, existent partout. En Suisse, notamment, elles servent de souche aux triangles. La loge ordinaire a d'abord son annexe-mixte, et, dans cet atelier où les sœurs sont mêlées aux frères privilégiés, on opère une nouvelle sélection pour former la loge palladique, le triangle. Telle est l'importante loge de Zurich, dite *Modestia cum Libertate,* qui comptait en 1880 plus de 200 frères, et dont les sœurs étaient au nombre de 96. C'est en 1886 seulement qu'un triangle vint se greffer sur cet atelier androgyne, et ce triangle est cité, chez les palladistes, comme étant l'objet de fréquentes manifestations diaboliques. Un démon, du nom de Goloëk, y vient parfois présider aux épreuves des récipiendaires ; on rapporte qu'en 1890, les frères avaient installé une bascule où la postulante se plaçait, tandis que Goloëk se mettait à l'autre bout et prenait plaisir à taquiner la malheureuse jeune femme. N'ayant pas été témoin de ce fait, je ne l'affirme pas ; peut-être était-ce un frère qui se déguisait en diable. Quoiqu'il en soit, la loge de Zurich est réputée pour être des plus sataniques.

Et les autres ateliers androgynes du globe, pour n'être pas tous le théâtre

de manifestations des démons, n'en sont pas moins des foyers de propagande infernale. Dans le combat contre l'Eglise, les sœurs maçonnes jouent le rôle d'éclaireurs ; ce sont les amazones du diable. Leur œuvre de mal au sein de la société est d'autant plus redoutable et efficace qu'elle est plus mystérieuse, plus ignorée.

CHAPITRE XXXIII

Les Juifs dans la Franc-Maçonnerie

Si les sœurs maçonnes ont leur grande part d'action dans le combat de la secte internationale contre l'Eglise de Jésus-Christ, combien plus important encore est le rôle des juifs. Les sœurs maçonnes sont, sauf quelques rares exceptions, des instruments ; les juifs, au contraire, sont des inspirateurs, ils participent aux plus violentes entreprises, ils attisent les haines antichrétiennes au foyer des loges, et, de connivence avec le Palladisme où bon nombre d'entre eux sont chefs, ils ont même leurs arrière-loges spéciales, confédérées à l'insu des maçons vulgaires et gouvernées par le Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg.

Ici, je suis obligé de me séparer complètement de M. Léo Taxil.

M. Léo Taxil s'est plus occupé de mettre des rituels au jour, que d'étudier l'histoire de la secte. Dans son excellent ouvrage *les Mystères de la Franc-Maçonnerie*, il a à peine tracé une esquisse de l'histoire de l'Ordre, et l'on voit, en le lisant, que c'est là un travail hâtif, fait à l'aide de notes prises au courant de rapides lectures, fort incomplètes ; en un mot, le temps lui a manqué, il n'a pas approfondi. Du reste, M. Léo Taxil a déclaré que ce n'était là qu'une ébauche et qu'il se proposait d'écrire un jour, en entrant dans les détails, l'histoire complète de la franc-maçonnerie.

M. Léo Taxil ne croit pas que juiverie et maçonnerie se tiennent ; il est convaincu qu'il y a incompatibilité entre la qualité de franc-maçon et celle d'israélite pratiquant ; il constate que ce ne sont pas les juifs qui ont créé la franc-maçonnerie, et il se refuse à admettre qu'un israélite, croyant en sa religion, puisse adopter dans les loges une liturgie où les épisodes les plus respectables, les plus sacrés de la Bible servent de thème à des parodies impies.

Voilà, en six lignes, la thèse de cet auteur. Il est mon ami, et je le sais de bonne foi. Mais il se trompe ; il se trompe absolument.

Sur un seul point, il a raison : ce ne sont pas les juifs qui ont créé la franc-maçonnerie ; ce sont les protestants les plus haineux de l'école socinienne. Pendant longtemps, la qualité d'israélite a été un osbtacle à l'initiation. C'est seulement au convent de Wilhelmsbad (juillet 1782) qu'il fut



décidé qu'une loge n'aurait pas le droit de refuser d'initier un juif pour le seul motif de son origine juive. La question avait été discutée, parce que jusqu'alors des ateliers recevaient des juifs et d'autres n'en voulaient à aucun prix ; il y avait des conflits à ce sujet, quand un maçon israélite se présentait en visiteur à une loge antisémite ; il fallait donc établir une règle, et le convent se prononça dans le sens du non-empêchement (*nihil obstat*). Déjà les juifs avaient commencé à s'introduire au sein de la franc-maçonnerie, bien accueillis par quelques loges ; un juif éminent, Martinez Pasqualis, avait créé un rite d'illuminés qui était adopté par de nombreux groupes maçons ; je vais en parler bientôt. Le convent de Wilhelmsbad éclaira la situation, fit cesser les conflits, imposa une règle, précisément parce que les hauts chefs de la secte savaient que les juifs seraient d'excellentes recrues pour leur œuvre maudite.

Non, il n'y a pas incompatibilité entre la qualité d'israélite pratiquant et celle de franc-maçon ; car qu'est-ce qu'un israélite pratiquant ?

Le juif sincèrement attaché, au fond du cœur, à la foi de ses pères, le vrai juif de synagogue, est très rare ; cette fidélité religieuse, — notez que je dis : religieuse, — est superficielle ; la foi n'existe plus que dans le clergé israélite. Le juif laïque accomplit les pratiques de sa religion sans conviction aucune, uniquement parce que ces pratiques le distinguent des autres hommes, parce qu'il tient à faire bande à part dans la société ; mais il fait bon marché du dogme, il est le premier à rire des sarcasmes impies que la mauvaise presse réédite sans cesse contre les pieuses croyances dont la Bible est le recueil divin. Au fond, le juif, au point de vue religieux, est sceptique ; il n'est attaché vraiment qu'à ce qui est matériel ; son sentiment intime est la haine du christianisme. Il y a chez les juifs solidarité de race, et non solidarité de religion, à moins de dire qu'à cet égard les israélites sont unis comme ennemis implacables de la religion catholique.

C'est là, en effet, ce qui domine en eux, et ils abandonnent volontiers le respect de Jéhovah et des patriarches bibliques, à raison de ce que les catholiques ont en vénération l'Ancien Testament. Leur vrai livre saint, ce n'est pas la Bible, c'est le Talmud.

Tel est le juif, pris en masse. Aussi, verra-t-il sans sourciller, dans une loge, les parodies sacrilèges de la Genèse (jardin d'Eden, tentation d'Eve, etc.) et de la belle légende de Judith. Dans sa famille, il célébrera les fêtes religieuses israélites, parce qu'elles lui sont une occasion de se retremper dans ses sentiments de séparatisme social. Il va à la Synagogue comme il va à la Bourse.

Au surplus, l'union des juifs dans la franc-maçonnerie, union qui est incontestable, est un fait de solidarité de race ; car là, ils fraternisent tous, juifs cabalistes, juifs sceptiques ou incrédules, juifs athées.

Le rabbin est infiniment rare dans les loges, je le reconnais, tandis que les pasteurs protestants y pullulent ; c'est là sans doute ce qui a trompé M. Léo

Taxil. Mais cette abstention provient uniquement, ainsi que je viens de le dire, de ce que le clergé israélite, conservateur du dogme biblique, ne pourrait se commettre dans ces réunions; le prêtre juif sait, du reste, qu'il n'a nul besoin de pénétrer au sein des ateliers maçonniques ; ses coreligionnaires laïques les fréquentent suffisamment, pour qu'il soit tenu au courant de tout ce qui s'y perpètre contre le catholicisme. Les ministres protestants s'affilient, parce que la maçonnerie est leur chose, je n'en disconviens pas; les juifs s'y sont introduits pour s'en servir et tâcher de la diriger. Or, la présence des rabbins ne pourrait que nuire à leur plan ; elle le trahirait, aux yeux des protestants et autres anticatholiques ; les juifs sont bien trop rusés pour laisser deviner leur jeu.

Enfin, M. Léo Taxil n'a vu que le rite de Misraïm comme ayant une origine juive. Cette erreur provient de ce qu'il n'a examiné que superficiellement l'histoire de la secte. Martinez Pasqualis, que je viens de citer, et les frères Bédarride ne sont pas les seuls inventeurs de rites maçonniques. Moïse Holbrook, dont les rituels ont servi à créer la seconde classe des Odd-Fellows, était un juif ; et le Rite Ecossais Ancien et Accepté, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui dans tous les pays du monde, a été organisé par des juifs ; je le démontrerai au courant de ce chapitre.

La question des juifs dans la franc-maçonnerie étant d'une très grande importance, je la traiterai avec ampleur. Jusqu'à présent, elle a été à peine effleurée par les auteurs antisémites. Il me paraît nécessaire de faire tout connaître; l'invasion des juifs partout, l'élection d'Adriano Lemmi aux fonctions de chef suprême de la secte, voilà des raisons majeures pour ne rien omettre de ce qu'il est essentiel que le public sache.

Nous allons voir d'abord les juifs cabalistes francs-maçons ; ceci me permettra de parler de Martinez Pasqualis, de son rite et de l'introduction des fils d'Israël dans la secte ; je dirai, en passant, quelques mots de l'un de ses disciples, Fournié, prêtre apostat. Nous verrons ensuite que l'émancipation politique et civile des juifs est une œuvre essentiellement révolutionnaire et maçonnique. Puis, toujours en restant sur le terrain où je me suis placé, nous constaterons les déplorables résultats de cette émancipation. Après quoi, je passerai en revue les principaux actes qui établissent quel rôle jouent les juifs dans la maçonnerie, et je citerai l'opinion des israélites eux-mêmes sur leur rôle et sur la façon dont ils le comprennent. Enfin, je ferai connaître la part que le judaïsme a prise dans la création du Rite Ecossais, tel qu'il est le plus généralement pratiqué aujourd'hui, et je montrerai comment, peu après l'institution du Palladisme luciférien, les maçons juifs se sont organisés à leur tour, avec l'autorisation du Suprême Directoire Dogmatique de la secte, en fédération secrète créant des loges israélites à côté des loges ordinaires et fonctionnant actuellement sous la direction du Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg.

Je laisse la pseudo-*Vérité* et les agents lemmistes traiter tout cela de roman. Haussons les épaules une fois de plus, et continuons à démasquer les ennemis de l'Église, à divulguer leurs manœuvres souterraines. Méprisons les louches personnages qui s'efforcent de faire obstacle à la lumière que nous apportons, et travaillons toujours pour Dieu, qui nous voit et nous juge.

De ce que les juifs jouent aujourd'hui un rôle très important dans la franc-maçonnerie, il ne faudrait pas en conclure que cette secte internationale est devenue juive. Gardons-nous de toute exagération. Je ne vais pas jusqu'à ce raisonnement,que se sont tenu quelques antisémites : « La franc-maçonnerie, disent-ils, est imbue des doctrines de la cabale; or, la cabale est une création juive : donc, franc-maçonnerie et judaïsme ne font plus qu'un, ou tout au moins la franc-maçonnerie de nos jours est une institution juive ».

Nous raisonnerions tout aussi faussement, si nous disions : « La franc-maçonnerie est imbue des doctrines gnostiques et manichéennes; or, le gnosticisme et le manichéisme sont des doctrines chrétiennes; donc, la franc-maçonnerie est une institution chrétienne ». Il y a, en effet, entre la cabale et le judaïsme orthodoxe ou Mosaïsme, la même différence qu'entre le gnosticisme de Valentin ou de Manès et le Christianisme.

Bien habile, du reste, serait celui qui pourrait préciser l'élément d'erreur dogmatique prédominant dans la masse des adeptes de la franc-maçonnerie, en dehors des grandes lignes de l'enseignement négatif et positif prôné au sein des loges, grandes lignes qui se résument en ceci : abolition de l'Église du Christ, restauration de la religion et du culte de Satan. Il n'y a pas une erreur dogmatique, pas une hérésie, pas une absurdité philosophique, pas une divagation de la pensée humaine, qui ne puisse revendiquer l'honneur d'avoir eu, un jour ou l'autre, parmi les francs-maçons, ses adeptes et ses croyants. Ils le reconnaissent implicitement eux-mêmes, quand ils se font gloire, pour se donner une origine lointaine et mystérieuse, de résumer en eux toutes les doctrines réprouvées par l'Église catholique, depuis les monstruosités qu'abritaient les sanctuaires de l'antique Asie, jusqu'aux modernes rêveries des Swedenborg ou des Cagliostro.

Pour nous en tenir à la cabale qui est ici seule en cause, l'histoire de son introduction dans les doctrines de la maçonnerie ne fait qu'un avec celle de l'introduction des juifs eux-mêmes dans les loges.

Cette introduction officielle remonte à l'année 1782, à cette fameuse assemblée ou convent de Wilhelmsbad, où « toutes les sociétés secrètes s'appelèrent, comme le dit l'abbé Lémann (un juif converti), d'un bout de la terre à l'autre, comme des oiseaux sinistres auxquels on aurait fait comprendre que le cadavre de l'ancien ordre social se prépare et leur sera livré. » C'est dans ce convent que pour la première fois fut solennellement

posée la question d'admettre les juifs dans la franc-maçonnerie; elle fut résolue en leur faveur, mais à une faible majorité.

Cette date de l'introduction de droit des juifs dans la franc-maçonnerie est importante, parce qu'elle laissait présager que le jour n'était pas loin où, par la force de cette même franc-maçonnerie dont bon nombre d'adeptes les accueillaient presque à regret, ils allaient voir tomber aussi devant eux les barrières sociales et civiles, arriver enfin à cette complète émancipation si ardemment désirée. Une fois franc-maçon, qui empêcherait le juif de devenir tout ce qu'il voudrait dans cette société dont les franc-maçons allaient bientôt devenir les maîtres, au moyen de cette Révolution préparée de longue main dans leurs conventicules? Le grand point, la grande difficulté était de se faire ouvrir les portes du temple.

Or, ce n'était pas une petite affaire. Leur religion était le moindre obstacle. Bien qu'un certain nombre de loges, en Allemagne surtout, se trouvassent, par la lettre même de leurs statuts, astreints à n'admettre parmi leurs membres que des frères « de religion chrétienne », il n'en était pas moins vrai que dans la plupart la question de croyance religieuse était considérée comme nulle, et que presque partout prédominait le principe infernal de l'indifférentisme religieux que prêchaient à la fois, en Angleterre, en Allemagne et en France, tant de voix écoutées comme des oracles par une société corrompue et oublieuse de Dieu. La Loge n'était-elle pas ce temple fait pour représenter l'univers, s'étendant de l'orient à l'occident, du midi au nord, où devaient être admis indifféremment le juif et le chrétien, le musulman et l'idolâtre, les hommes de toute religion, de toute secte, tous appelés à être illuminés de la véritable lumière?

Mais pour contrebalancer cette considération qui militait en faveur de l'admission des juifs, il y en avait une autre non moins puissante, même aux yeux des francs-maçons, celle de l'opprobre général qui pesait encore sur la race et le nom juifs, l'opinion invétérée qui continuait à voir en eux une race ennemie de la société, vouée par son passé à une dégénérescence irrémédiable, et dont le relèvement paraissait la plus chimérique des utopies. Les esprits forts, qui se proclamaient les plus dégagés des superstitions catholiques, un Voltaire, un Frédéric II, gardaient encore ce préjugé-là. En Allemagne surtout, dans le pays même où allait se poser la question, l'opinion hostile aux juifs était souveraine.

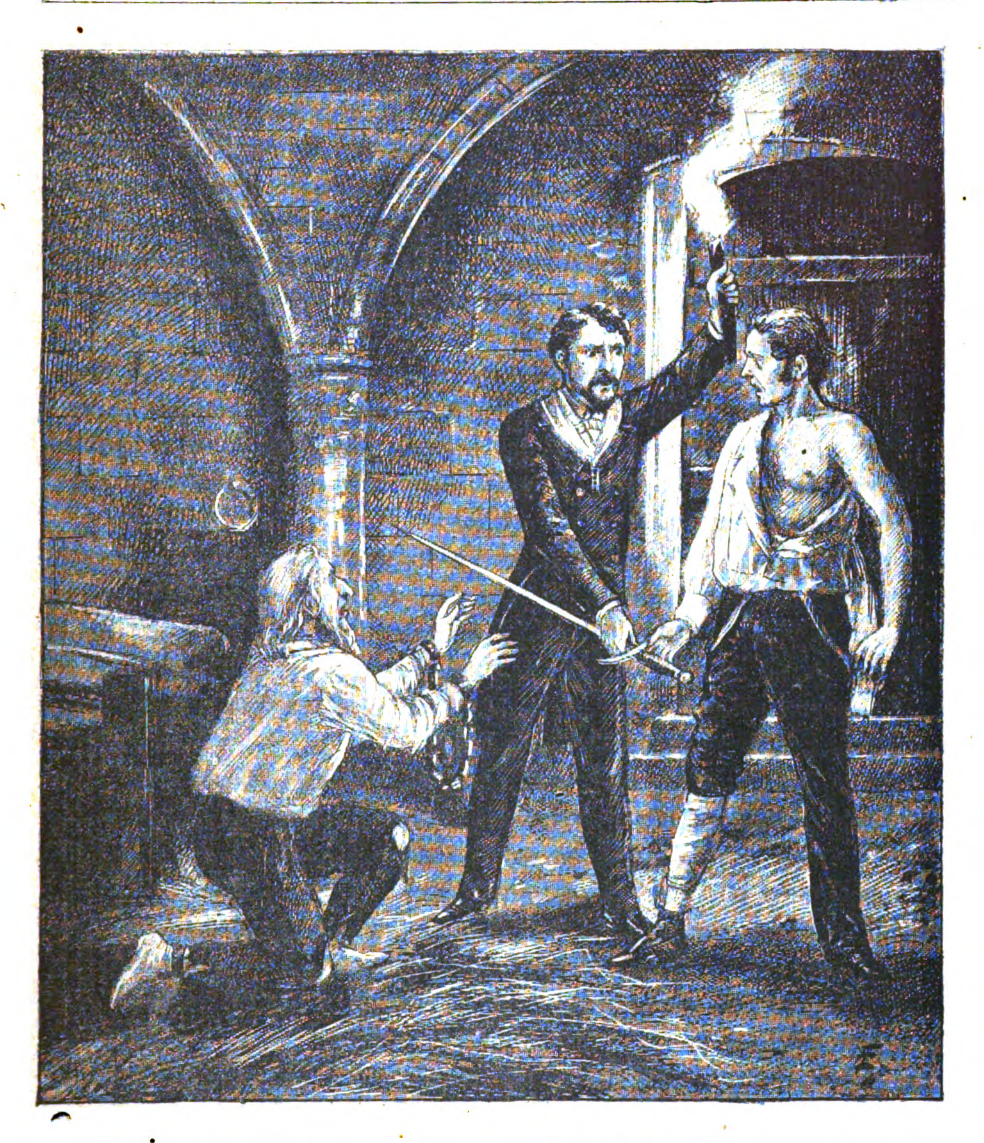
Le protestantisme allemand, malgré ses tendances libérales, et bien qu'il eût largement coopéré au triomphe de l'indifférentisme en matière de religion, restait fermé aux idées de tolérance envers les juifs. Luther avait donné l'exemple; après leur avoir d'abord témoigné quelque sympathie, il s'était retourné contre eux et avait fini par les accabler d'injures. Les idées de Frédéric-le-Grand à leur sujet faisaient autorité. Eût-il tout le génie

du monde, un juif pour lui n'était qu'un juif, indigne d'entrer en ligne dans la société et de jouir de ses faveurs. Il avait fait rayer d'une liste de présentation à l'Académie de Berlin le nom d'un homme que les esprits forts de son entourage portaient aux nues, celui qu'on a surnommé le Platon de l'Allemagne, Mendelssohn, uniquement parce qu'il était juif. Mais en revanche, il encourageait et protégeait volontiers les incrédules et les renégats, les apostats du judaïsme ou du christianisme, comme ce soldat, par exemple, converti du judaïsme au catholicisme, puis du catholicisme au protestantisme, qui lui répondait, lorsqu'il lui demandait pourquoi il avait si souvent changé de religion : « Sire, quand j'étais juif, mon Dieu me voyait continuellement; mais je ne l'ai jamais vu. Je me fis catholique, ce fut le contraire ; je voyais mon Dieu partout, lui au contraire ne pouvait me voir. Je me suis fait luthérien, je ne le vois pas, il ne me voit pas, cela fait un ménage des mieux assortis. » Cette réponse, pleine d'un sarcasme impie, lui valut le grade de sergent.

Beaucoup de loges étaient infectées d'une espèce de morgue aristocratique qui ne leur permettait pas de frayer avec le juif. Vers la fin de la guerre de Sept ans, appartenir à la franc-maçonnerie était de bon ton; la secte était en vogue dans le beau monde; être initié, c'était l'indice d'une noble origine ou d'un mérite exceptionnel; un juif y eût fait tache. En France, le juif, quelque riche qu'il pût être, ne pouvait sans scandale étaler sa richesse ou jouir publiquement des avantages et des plaisirs qu'elle procure. Ceux qui osaient, à Paris, se distinguer par un train de vie somptueux, des allures aristocratiques, les juifs de Bordeaux, par exemple, qui jouaient au petit-maître, portaient l'épée et couraient le guilledou, s'attiraient sans cesse les censures de la police, et se voyaient enfermer pour récidive à Bicêtre ou au Fort-l'Evêque.

Comment les juifs triomphèrent-ils de ces obstacles, et parvinrent-ils à s'insinuer dans la franc-maçonnerie, si jalouse de sa dignité? Un juif leur fraya la voie. L'histoire du juif espagnol Martinez Pasqualis se rattache trop étroitement à celle du couvent de Wilhelmsbad pour ne pas trouver sa place ici; il est du reste le canal principal par où les doctrines cabalistiques s'infiltrèrent dans la maçonnerie. Juif cabaliste, maçon avant la lettre, théurge et magicien, fondateur d'une secte qui survécut au dix-huitième siècle, l'Illuminisme, il a tous les titres à une étude particulière dans ces pages.

Né en 1710, en France, à Grenoble, et non pas, comme le disent toutes ses biographies, vers 1715, — d'un père espagnol, et non portugais, comme le veulent les mêmes biographies, — ce n'est qu'à partir de 1754 que l'on peut suivre les traces de ses pérégrinations à travers la France, à Paris, à Lyon, à Bordeaux, et ses relations avec les diverses sociétés maçonniques. Très



Les Juifs dans la franc-maçonnerie. — Epreuve pratiquée dans les loges françaises, pour voir si le profane, candidat à l'initiation, est ou non un antisémite : on le met en présence d'un vieux juif, prisonnier dans un cachot et accusé de divers méfaits, et on lui ordonne de l'égorger. Cette épreuve est rapportée par le Vénérable de la Loge *le Mont-Sinaï*, dans un article des *Archives israélites de France* (tome V, année 1844).

intrigant et très actif, il semble avoir conçu le dessein de rallier et de concentrer les efforts des sociétés secrètes en vue d'une action commune, et sous l'inspiration d'une doctrine unique, dont les grandes lignes se rattachent à l'enseignement cabalistique.

D'après ce que nous savons sur l'opinion publique et celle même des francs-maçons à l'égard des juifs, ce n'est certainement pas à titre de juif

qu'il pût acquérir l'influence dont nous le voyons jouir vers 1762 (1), mais à titre de juif converti, de juif devenu catholique, et professant extérieurement pour le catholicisme la foi la plus entière, la plus enthousiaste. A l'entendre, il n'est, l'hypocrite, qu'un émule de Mme Guyon, un disciple de Fénelon et des grands mystiques chrétiens; derrière ce masque se cachait l'orgueil et l'ambition du sectaire, l'adepte des doctrines et des pratiques occultes qu'il avait à cœur d'implanter, avec les hauts grades, parmi les sectateurs de la franc-maçonnerie. Il rêvait de devenir le grand hiérophante des sociétés secrètes.

Une partie de sa doctrine, mais seulement la partie la plus exotérique, nous est connue par un traité manuscrit, de 355 pages in-4° dont une partie a été publiée par Ad. Franck en 1866 (1), intitulé : *Traité sur la réintégration des êtres dans leurs premières propriétés, vertus et puissances spirituelles et divines*, par Martinez de Pasqualitz.

On y retrouve, exposés en assez mauvais français, les grands principes de la cabale sur l'origine des êtres par voie d'émanation, la chute de ces mêmes êtres provenant non plus du péché originel, mais d'une déchéance nécessaire, effet naturel de la naissance même des choses finies, naissance qui les éloigne de l'être infini, de l'existence souveraine et parfaite avec laquelle elles étaient primitivement confondues.

L'intelligence humaine, ainsi séparée de son principe, l'esprit universel, aspire à y remonter à s'y réintégrer dans son premier état tout spirituel et divin : elle ne peut y parvenir qu'en anéantissant ce qu'il y a de fini et d'imparfait en elle, par la destruction de la conscience et de la volonté individuelle; mais surtout au moyen des communications surnaturelles avec les esprits supérieurs. Grâce à ces communications, « chacun de nous peut s'élever au degré où est parvenu Jésus-Christ, devenir comme lui, Fils de Dieu, Dieu même. »

On le voit, il n'y a plus rien de commun entre une pareille doctrine, profondément empreinte du plus pur panthéisme, et la doctrine mosaïque et catholique de la création, de la chute et de la régénération par Jésus-Christ. Jésus-Christ n'est plus que le Jésus de Renau, un homme supérieur, dont la *réintégration* doit servir de modèle à la nôtre. C'est là, non plus de la bonne cabale, car il y a eu d'abord une bonne cabale ou kabbale, c'est-à-dire, comme l'indique le sens du mot hébreu, une *tradition* orthodoxe en accord

(1) Malgré l'ostracisme dont ils étaient l'objet, quelques juifs étaient parvenus à se glisser dans les loges au dix-huitième siècle. L'abbé Larudan, l'auteur de l'ouvrage anonyme : *les Francs-Maçons écrasés* (1747), affirme en avoir vu recevoir trois dans une loge de Londres. On leur fit prêter serment sur l'Evangile de saint Jean, en signe probablement de leur abjuration du judaïsme. — Vers 1750, les loges de Bordeaux décidèrent de ne pas recevoir les juifs, *même maçons réguliers*, ni comme visiteurs, ni à aucun autre titre.

(1) A. Franck : *La philosophie mystique à la fin du XVIIIe siècle*, 1866.



avec l'enseignement de Moïse et des prophètes, mais une mauvaise, une détestable cabale, telle que la définit très bien l'abbé Lémann :

« A partir du crime du Golgotha et de la dispersion du peuple juif, la Kabbale s'altère et devient ce que le Talmud appelle *vinaigre fils du vin*... Elle s'occupe de théurgie, de goétie, de magie ; et c'est là que se trouvent principalement les mystères et les secrets de la Kabbale : procédés bizarres, serments terribles, symboles sinistres, empruntés non seulement à la Judée infidèle, mais à la Perse, à l'Inde, à l'Egypte, à la Chaldée. En recéleuse perfide, cette Kabbale admet également des formules et des opérations haineuses contre la religion chrétienne et les chrétiens. » (1)

Ajoutons que, comme son maître Satan, la cabale sait au besoin affecter des apparences chrétiennes et saintes. C'est le cas du traité de Martinez. Le grand danger de pareils ouvrages est de laisser croire qu'ils ne sont que le commentaire des textes sacrés, qu'ils invoquent seuls : c'est le danger de bien des ouvrages de nos jours, qui, semblables au traité de Martinez, peuvent égarer le lecteur, sous présente d'exégèse biblique, dans tous les sentiers détournés de la nouvelle cabale qui vient d'être définie.

A cet enseignement dogmatique, Martinez Pasqualis rattachait un ensei gnement pratique, une théurgie et une magie, qui consistait surtout dans des opérations cabalistiques mettant l'esprit *mineur* (terrestre) en communication directe avec les esprits *majeurs* (supérieurs).

D'après le peu que l'on sait de sa vie, on peut dire que peu d'initiateurs ont su s'envelopper mieux par lui de prestige et de mystère. Tout ce qui en a transpiré nous est venu de ses disciples, et encore à l'état de notions vagues et flottantes, enveloppées d'hésitations et de réticences. Peu d'adeptes, du reste, furent jugés dignes par le maître d'être admis à la suprême initiation, au dernier mot du mystère. Saint-Martin lui-même, le plus connu et le plus illustre de ses disciples, ne put arriver à cette dernière illumination.

« Martinez, dit-il, avait la *clef active* de tout ce que notre chef Bœhme expose dans ses théories ; mais il ne nous croyait pas en état de porter ces hautes vérités. »

Et il ajoute, ce qui jette un certain jour sur la nature de cette initiation finale, qui ne pouvait être que l'évocation du chef des esprits *majeurs*, de Satan lui-même :

« Il croyait aussi à la résipiscence de l'*être pervers*, à laquelle le premier homme (l'Adam-Kadmon de la kabbale) aurait été chargé de travailler. »

L'illuminé de Martinez devait continuer, dans la mesure de ses forces, à travailler à cette *résipiscence* ou restauration de la divinité satanique. Cette

(1) L'abbé Joseph Lémann : *L'entrée des Israélites dans la Société Française*, page 347.

assertion sera confirmée par ce que j'aurai à dire tout à l'heure d'un autre disciple de Martinez, l'abbé Fournié.

Quant au culte même de Satan, c'est-à-dire aux moyens d'opération qu'il employait, aucun de ses disciples ne s'est permis de les dévoiler. Tout ce que nous savons, c'est que ces opérations étaient compliquées. Saint-Martin, un jour qu'il avait été admis à y assister, étonné des grands préparatifs dont il les faisait précéder, ne put s'empêcher de s'écrier : « Comment, maître, il faut tout cela pour le bon Dieu ? » — Et le maître répondit : « Il faut bien se contenter de ce que l'on a. »

« A l'école de dom Martinez, dit Matter (1), celui qui fait le mieux connaître en lui le théurge, ces *opérations* jouaient un grand rôle. Ce qui me porte à croire qu'on les y considérait comme une sorte de culte, c'est que ce terme est resté cher à Saint-Martin, qui, par une singulière contradiction, n'aimait guère ces opérations et adoptait néanmoins le mot *opérer* pour désigner la célébration de la sainte-cène et du baptême. »

Seulement, Saint-Martin, qui n'était pas allé jusqu'au bout, avait tort de considérer ces opérations comme les préludes et la préface de l'initiation, tandis qu'elles en étaient, dans le système de Martinez, la véritable fin et le couronnement. « Je ne vous cache pas, écrivait-il à un de ses correspondants, que j'ai marché autrefois dans cette voie seconde et antérieure, qui est celle par où l'on m'a ouvert la porte de la carrière. »

Saint-Martin ne fut qu'un demi-initié. Nous avons, sur la méthode théurgique et magique de dom Martinez, des révélations bien plus précises de la part d'un de ses autres disciples, qui semble avoir été bien plus avant dans la confiance du maître, l'abbé Fournié.

Clerc tonsuré du diocèse de Lyon, l'abbé Fournié s'attacha à Martinez pendant le séjour de celui-ci dans cette ville, le suivit à Paris, s'abandonna candidement à la direction spirituelle du *cohen* ou prêtre illuminé, s'efforçant nous allons voir au prix de quelles luttes et de quelles terreurs, de concilier avec le catholicisme les croyances et les pratiques de l'illuminisme.

Né vers 1738, l'abbé Fournié connut Martinez vers 1760 ; il vivait encore en 1819. Réfugié à Londres pendant la Révolution, il y continua ses études théosophiques et y publia en 1801 un livre devenu fort rare, intitulé : *Ce que nous avons été, ce que nous sommes et ce que nous deviendrons*. Ce livre n'est que le panthéisme de Martinez, traduit par une plume ecclésiastique, en apparence moins imprégnée de cabalisme, mais d'autant plus dangereuse qu'elle semble inspirée du plus parfait, du plus raffiné christianisme. C'est le poison du faux mysticisme dans toute sa mortelle saveur. Pour quiconque sait lire entre les lignes, — car il est certain que l'abbé ne dit que ce qu'il

(1) *Saint-Martin, le Philosophe inconnu*, 1862.



veut bien dire, — il est clair qu'il interprète les divines Ecritures dans le sens de son maître ; il y professe carrément l'opinion de Martinez sur la divinité de Jésus-Christ : « Jésus-Christ, dit-il est né de Dieu, pour avoir fait la volonté de Dieu. »

Il nous raconte, d'ailleurs, sur un ton hypocrite affectant l'ingénuité et la candeur, comment il fut rencontré et initié par le juif espagnol. Voici, tel qu'il se trouve dans l'ouvrage de Matter que je viens de citer, ce curieux récit qui nous peint admirablement le maître et le disciple,

« Quant à moi, chétif instrument de Dieu, dit Fournié, en écrivant ce traité dont je publie aujourd'hui la première partie, j'avoue sans déguisement, pour sa plus grande gloire et pour le salut de nous tous, hommes passés, présents et à venir, que par la grâce de Dieu je n'ai aucune connaissance des sciences humaines, sans pour cela être contre leur culture ; que je n'ai jamais fait d'études, et que je n'ai pas lu d'autres livres que les Saintes Ecritures, l'*Imitation* de nôtre divin Maître Jésus-Christ et le petit livre de prières en usage parmi les catholiques sous le titre de *Petit Paroissien*. A quoi je dois ajouter que j'ai lu depuis environ un an deux ou trois volumes des œuvres de l'humble servante de Dieu, madame Guyon.

« Après avoir passé ma jeunesse d'une manière tranquille et obscure selon le monde, il plut à Dieu de m'inspirer un désir ardent que la vie future fût une réalité, et que tout ce que j'entendais dire concernant Dieu, Jésus-Christ et ses apôtres, fût aussi des réalités. Environ dix-huit mois s'écoulèrent dans toute l'agitation que me causèrent ces désirs, et alors Dieu m'accorda la grâce de rencontrer un homme qui me dit familièrement : « Vous devriez « venir nous voir, nous sommes de braves gens. Vous ouvrirez un livre, « vous regarderez au premier feuillet, au centre et à la fin, lisant seulement quelques mots, et vous saurez tout ce qu'il contient. Vous voyez « marcher toutes sortes de gens dans la rue ; eh bien ! ces gens-là ne savent « pas pourquoi ils marchent, mais vous, vous le saurez. »

« Cet homme, dont le début avec moi peut sembler extraordinaire se nommait dom Martinets de Pasquallys.

« D'abord, je fus frappé de l'idée que l'homme qui m'avait parlé était un sorcier, ou même le diable en personne. A cette première idée en succéda bien vite une autre, à laquelle je m'arrêtai : « Si cet homme est le diable, « me disais-je intérieurement, donc il y a un Dieu réel, et c'est à Dieu seul « que je veux aller ; et comme je ne désire qu'aller à Dieu, je ferai autant « de chemin vers Dieu que le diable croira m'en faire faire vers lui-« même. »

« De sorte que j'allai chez M. de Pasquallys, et il m'admit au nombre de ceux qui le suivaient. »

Combien de prêtres, même de nos jours, victimes de la même illusion que

l'abbé Fournié, ne se sont pas dit, eux aussi, que, suivant tel ou tel initiateur occulte, ils ne voulaient qu'aller vers Dieu, et sont en réalité allés vers le diable ! Combien, en croyant suivre Jésus-Christ, ne suivent qu'un Martinez Pasqualis ! Imprudents qui ne savent pas assez jusqu'à quel point Satan peut revêtir la livrée dn Christ !...

Ecoutons Fournié :

« Ses instructions journalières étaient : de nous porter sans cesse vers Dieu, de croître de vertus en vertus, et de travailler pour le bien général. Elles ressemblaient exactement à celles qu'il paraît dans l'Evangile que Jésus-Christ donnait à ceux qui marchaient à sa suite, sans jamais prier personne à les croire sous peine de damnation, sans imposer d'autres commandements que ceux de Dieu, sans imputer d'autres péchés que ceux qui sont expressément contraires à la loi de Dieu, *et nous laissant bien souvent en suspens, s'il était vrai ou faux, bon ou mauvais, ange de lumière ou démon.*

« Cette incertitude me brûlait si fort en dedans que nuit et jour je criai vers Dieu, pour que, s'il existait réellement, il vînt me secourir. Mais plus je me réclamais à Dieu, plus je me trouvais enfermé dans l'abîme et je n'entendais pour toute réponse intérieure que ces idées désolantes : il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas d'autre vie, il n'y a que mort et néant. Ne me trouvant entouré que de ces idées, qui me brûlaient de plus en plus fort, je criais encore plus ardemment vers Dieu et sans discontinuer, ne dormant presque plus, et lisant les Ecritures avec une grande attention, sans jamais chercher à les entendre par moi-même.

« De temps en temps, il arrivait que je recevais d'en haut quelques lumières et des rayons d'intelligence ; mais tout cela disparaissait avec la vitesse d'un éclair. D'autres fois, mais rarement, j'avais des visions, et je croyais que M. de Pasquallys avait quelque secret pour faire passer ces visions devant moi, quoique néanmoins elles se réalisassent, peu de jours après, telles que je les avais vues.

« Je vécus ainsi plus de cinq ans dans de fatiguantes incertitudes, mêlées de grandes agitations, toujours désirant que Dieu fût, et d'échapper moi-même au néant, mais toujours enfoncé dans un abîme ténébreux, et ne me voyant entouré que de l'opposé de la réalité de l'existence de Dieu et conséquemment de l'autre vie ; de sorte que j'étais tourmenté à l'extrême, et comme brûlé par mon désir de Dieu et par la contradiction de ce désir.

« Enfin, un jour que j'étais prosterné dans ma chambre criant à Dieu de me secourir, vers les dix heures du soir, j'entendis tout à coup la voix de M. de Pasquallys, mon directeur, qui était corporellement mort depuis plus de deux ans, et qui parlait distinctement en dehors de ma chambre, dont la porte était fermée, ainsi que les fenêtres et les volets.

« Je regarde du côté d'où venait la voix, c'est-à-dire du côté d'un grand jardin attenant à la maison, et aussitôt je vois de mes yeux M. de Pasquallys qui se met à me parler, et avec lui mon père et ma mère, qui étaient aussi tous les deux corporellement morts.

« Dieu sait quelle terrible nuit je passai ! Je fus, entre autres choses, légèrement frappé sur mon âme par une main qui la frappa au travers de mon corps, me laissant une impression de douleur que le langage humain ne peut exprimer, et qui me paraît moins tenir au temps qu'à l'éternité. O mon Dieu ! si c'est votre volonté, faites que je ne sois plus jamais frappé de la sorte ! car ce coup a été si terrible, que, quoique vingt-cinq ans se soient écoulés depuis, je donnerais de bon cœur tout l'univers, tous ses plaisirs et toute sa gloire, avec l'assurance d'en jouir pendant une vie de mille milliards d'années, pour éviter d'être ainsi frappé de nouveau seulement une seule fois.

« Je vis donc dans ma chambre M. de Pasquallys, mon directeur, avec mon père et ma mère, me parlant, et moi parlant à eux comme les hommes se parlent entre eux à l'ordinaire. Il y avait de plus une de mes sœurs, qui était aussi corporellement morte depuis vingt ans, *et enfin un autre être qui n'est pas du genre des hommes.*

« Peu de jours après, je vis passer distinctement devant moi et près de moi notre divin Maître Jésus-Christ, crucifié sur l'arbre de la croix. Puis, au bout de quelques jours, ce divin Maître m'apparut de nouveau et vint à moi dans l'état où il était lorsqu'il sortit tout vivant du tombeau où l'on avait enseveli son corps mort.

« Enfin, après un autre intervalle de peu de jours, notre divin Maître Jésus-Christ m'apparut pour la troisième fois, tout glorieux et triomphant du monde, de Satan et de ses pompes, marchant devant moi avec la bienheureuse Vierge Marie, sa mère, et suivi de différentes personnes.

« Voilà ce que j'ai vu de mes yeux corporels, il y a plus de vingt-cinq ans, et voilà ce que je publie maintenant comme étant véritable et certain. Ce fut immédiatement après que j'eus été favorisé de ces visions ou apparitions de notre divin Maître Jésus-Christ dans ses trois différents états, que Dieu m'accorda la grâce d'écrire, avec une vitesse extraordinaire, le traité dont on vient de lire la première partie. Conséquemment, je l'écrivis plusieurs années avant que l'on sût en France qu'il y avait un Swedenborg dans le monde, et avant que l'on y connût l'existence du magnétisme. »

Et plus loin, Fournié, revenant sur le sujet de ces visions, écrit ce qui suit :

« J'ajoute à ce que j'ai déjà dit concernant la première vision que j'eus de M. de Pasquallys, mon directeur, de mon père et de ma mère, que je ne les ai pas seulement vus une fois, de la manière que j'ai rapportée, ou seu-



lement une semaine, ou un mois, ou un an ; mais que, depuis ce premier moment, je les ai vus pendant des années entières et constamment, allant et venant ensemble avec eux, dans la maison, dehors, la nuit, le jour, seul et en compagnie, ainsi qu'avec un autre être qui n'est pas du genre des hommes, nous parlant tous mutuellement et comme les hommes se parlent entre eux.

« Je ne puis ni ne dois rapporter ici rien de ce qui s'est fait, dit et passé dans mes visions quelconques, depuis le premier moment jusqu'à aujourd'hui. Malheureusement, on se moque dans le monde de toutes ces choses ; on en nie la réalité, et on plaisante ou on veut bien avoir pitié de ceux qui les attestent, comme si c'étaient des fous absolument incurables. Il semblerait donc que, d'après la manière dont les hommes ont reçu jadis et reçoivent encore ceux qui ont des visions, à commencer par les patriarches et les prophètes, j'aurais dû ne pas parler des miennes ; mais la volonté et la vérité de Dieu doivent toujours l'emporter sur tout ce que les hommes pourront dire. »

Rien de plus instructif que ce récit, qui nous fait toucher du doigt la nature des communications surnaturelles dont Pasqualis était favorisé et pouvait favoriser ses adeptes, même après sa mort. Qui ne comprendrait, à ces terreurs en face du sombre abîme, à ce coup terrible et surhumain ressenti dans l'âme, à l'apparition de cet être supérieur *qui n'est pas du genre des hommes*, que nous avons affaire ici au prince de la lumière infernale (1), se transfigurant enfin dans la personne même de Jésus-Christ ? Jésus-Christ, évoqué par Pasqualis ! par l'effronté négateur de sa divinité ! Qui pourrait croire que Jésus-Christ pût se prêter à un pareil rôle ? Que pouvait-ce être, si ce n'est une vaine fantasmagorie du démon, habilement combinée pour enlacer plus sûrement et plus étroitement un adepte crédule à Pasqualis et à son infernal mysticisme ?

Comme le remarque très bien Matter, « c'est bien dom Martinez en personne (c'est-à-dire, le diable sous la figure de Martinez), qui est son initiateur et son vrai maître. C'est lui qui le conduit et le fait passer lentement par tous les degrés : instruction ; lumières d'en haut, qui fuient comme des éclairs ; visions qui se réalisent ; apparitions graduées, et enfin inspiration. »

Il faut le reconnaître, ce livre, inspiré par Satan-Pasqualis, ne vaut pas mieux que tous les volumes dictés depuis par les esprits *désincarnés*

(1) Dans un rituel maçonnique datant de l'époque où florissait l'Illuminisme, on trouve un grade, celui de Chevalier d'Orient, dont le mot de passe était *lux ex tenebris*, et le rituel en donnait l'explication suivante :

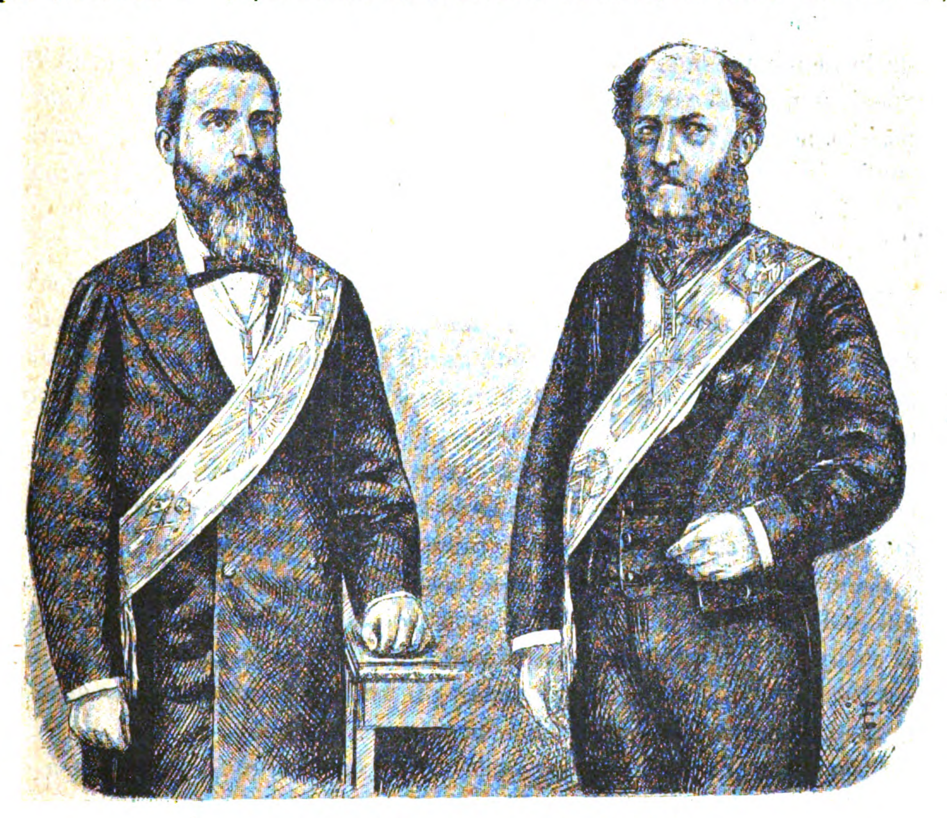
« D. Que signifie le mot *lux ex tenebris* ?

« R. Que c'est du fond des ténèbres que nous retirons toute perfection et la vraie lumière. » (Deschamps ; *les Sociétés secrètes*, I, p. 93.)



(Fournié disait *décorporisés*) de nos modernes spirites. Il n'y a qu'une chose à regretter, c'est que la plume du mauvais prêtre se soit arrêtée à mi-chemin, avant les révélations importantes et vraiment topiques.

M. d'Herbert de Berne, l'ami d'un des nombreux correspondants de Saint-Martin, nous a laissé, d'après une relation certaine qu'il a eue de Fournié par un M. de V***, qui l'avait vu souvent à Londres, en 1819, un curieux



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

Benjamin Odio
(Suprême Conseil Ecossais de Colon-Cuba)

John Montagu
(Suprême Conseil Ecossais d'Angleterre)

renseignement à ce sujet : « Il n'a pas jugé à propos, dit-il, de publier le second volume de son ouvrage, *vu qu'il contenait bien des choses qu'on ne peut point publier*. »

On ne saurait douter, en effet, que Pasqualis ait formellement enjoint à ceux de ses disciples qu'il avait jugés dignes de la suprême initiation, de ne jamais révéler le secret de ses opérations : et ce secret, comme on le voit, a été assez bien gardé.

Nous en savons cependant assez pour nous faire une idée assez complète de ce qu'étaient les élus illuminés, les *Cohens*, ou prêtres de l'Illuminisme.

Pasqualis s'inspirait du même esprit que Swedenborg, pour qui, au surplus, Fournié professait la plus grande estime, fermement persuadé que, comme lui, Swedenborg avait réellement vécu et conversé avec ces esprits dont il écrit les révélations.

« Nous devons avoir d'autant moins de peine, dit-il, à concevoir que Swedenborg a réellement été parmi les esprits bons et mauvais, et qu'il a rapporté ce qu'il a entendu en conversant avec eux, que c'est exactement de la même manière que nous serions entre nous si tout d'un coup Dieu venait à nous décorporiser entièrement; c'est-à-dire qu'étant ainsi décorporisés, nous concevons qu'étant des êtres de vie éternelle nous pourrions continuer à nous voir les uns les autres, et à parler des vérités éternelles et divines comme chacun de nous les regarde, les croit, les voit et en parle actuellement. »

Swedenborgisme et Martinisme, en réalité, ne font qu'un. Le Swedenborgisme se répandit en France et en Italie grâce à l'apostolat d'un bénédictin devenu franc-maçon, dom Pernetti, grand alchimiste, qui réussit à fonder une loge d'Illuminés dans la ville même des papes, sous le nom de Martinistes.

Tel était, comme initiateur cabaliste, ce juif prétendu converti, qu'il nous faut voir maintenant à l'œuvre dans la franc-maçonnerie autant que le permettent les rares documents qui se rattachent à sa personne et à son action.

Selon Matter, toute sa vie est enveloppée de mystères. « Il arrive dans une ville, dit-il, on ne sait d'où ni pourquoi. Il la quitte on ne sait ni quand ni comment. » Matter aurait parlé tout autrement, et la vie de son héros lui eût paru beaucoup moins mystérieuse, s'il avait eu sous la main les archives maçonniques des différentes villes où séjourna Martinez.

C'est ainsi, par exemple, que nous le voyons arriver à Bordeaux à une date très précise, le 28 avril 1762, et rendre compte quelque temps après à la Grande Loge de Paris de ce qu'il a fait dans cette ville pour la propagation et la gloire de l'Ordre :

« Etant arrivé à Bordeaux le 28 avril 1762, je ne trouvai qu'un seul temple symbolique, sous le titre de *la Loge Française*, où l'on travaillait, quoiqu'il y en ait quatre d'élevés sur cet orient, les trois autres ayant suspendu leurs travaux. Cette inaction m'a engagé à ranimer le zèle des Maçons de cet orient, et j'ai cru convenable pour la propagation et la gloire de l'Ordre, d'user de la force, du droit, du pouvoir qui m'ont été conférés par les députés grands-maîtres de la Grande Loge de Stuart (1). En conséquence,

(1) Les historiens maçonniques racontent que les intrigues des partisans des Stuarts d'Angleterre en France contribuèrent puissamment à l'établissement des hauts grades dans la franc-maçonnerie, et que le prétendant Charles-Edouard trouvait une source de revenus dans la vente des constitutions des chapitres des hauts grades. Il est probable que le père de notre Martinez avait payé d'une somme assez ronde le privilège dont tout à l'heure nous le verrons investi.



après m'être assuré de quelques frères zélés, j'ai élevé sur cet orient un temple à la gloire du Grand Architecte, renfermant les cinq ordres parfaits dont je suis dépositaire sous la constitution de Charles Stuart, roi d'Ecosse, d'Irlande et d'Angleterre, grand-maître de toutes les Loges régulières répandues sur la surface de la terre, aujourd'hui sous la protection de Georges Guillaume, roi de la Grande-Bretagne et sous le titre de la Grande Loge de *la Perfection Élue et Écossaise*.

« Je prends la liberté de vous envoyer copie de la traduction de mes pouvoirs, qui sont en idiôme anglais, avec tous les caractères qui les accompagnent, et l'acte de Constitution de mon temple, élevé sur cet orient, signé de tous les membres qui le composent aujourd'hui. Je joins aussi la liste de ceux qui composent le temple que j'ai élevé sur l'orient de Toulouse, où j'avais laissé le frère marquis de Saint-Paulet, pour mon député, dont l'absence actuelle m'a engagé de lui substituer depuis le 14 du courant le frère de Lapeyrie, Trésorier de France, pour lequel je vous demande la réparation qu'exige l'indécent procédé des trois Loges de Saint-Jean réunies à Toulouse.

« *Signé :* Dom Martinez-Pasqualis. »

Une pièce de ce genre jette sur la carrière maçonnique de dom Martinez la plus vive lumière. Elle nous révèle la source des pouvoirs maçonniques dont il jouissait ; en effet, le dernier Stuart, au lieu d'attendre la fin des malheurs de sa famille en mettant sa confiance en Dieu, se donna au diable et fut l'un des plus actifs propagateurs de la franc-maçonnerie, dont il créa plusieurs hauts-grades ; il rêvait la restauration de son trône par l'appui de toutes les forces maçonniques de l'Europe.

Ces pouvoirs avaient été confiés directement le 20 mai 1738 au père de notre juif, dom Martinez-Pasqualis, écuyer, âgé de 67 ans, né à Alicante en Espagne, et, pour lui succéder, à son fils aîné Joachim dom Martinez-Pasqualis, âgé de 28 ans, natif de la ville de Grenoble en France. C'est ce que nous apprennent les lettres-patentes, dont copie était jointe à la lettre ci-dessus (1).

Cette lettre et ces pouvoirs étaient envoyés par dom Martinez à la Grande Loge de Paris, dans le but de faire reconnaître par elle les fondations de l'émissaire des Stuart, jusqu'alors considérées comme étrangères à la maçonnerie française. Martinez fut trompé dans son attente ; tout en exprimant son profond respect pour la Royale Loge de Stuart, la Grande Loge de France lui déclara qu'elle ne pouvait reconnaître des frères ayant des Constitutions des loges étrangères, ni lier de correspondance avec eux

(1) Aucun biographe de Pasqualis, même des plus récents, n'a tenu compte de ces documents essentiels, excepté le P. Deschamps dans son remarquable ouvrage : *les Sociétés secrètes*.



qu'en leur offrant de les recevoir dans son sein lorsqu'ils se présenteront pour lui demander des Constitutions.

La pensée secrète de Martinez, outre le désir ambitieux de traiter avec la Grande Loge de puissance à puissance, était de rallier ses fondations aux associations maçonniques françaises, afin d'y infiltrer ses doctrines occultes; tout en souffrant de son isolement, il ne travaillait pas avec moins d'ardeur à se faire dans les loges françaises des prosélytes dévoués, et il y réussissait. Dans une lettre postérieure à celle que je viens de citer, il revient à la charge auprès de la Grande Loge de France, au nom de la concorde que son silence pourrait troubler, réclamant de nouveau des pouvoirs et des instructions :

« Votre silence, dit-il, peut faire naître la méfiance et allumer le flambeau de la discorde parmi nous ; malheur d'autant plus à craindre qu'ayant, dans mon temple, plusieurs membres de la *Loge Française*, il semble, par là, lui être devenu suspect. J'ai aussi appris que deux autres Loges avaient pris des délibérations pour refuser l'entrée à ceux de mon temple qui pourraient aller les visiter. Veuillez donc, Très Honorables et Très Puissants Maîtres, par votre Toute-Puissance, me mettre à portée, par le premier courrier, de dissiper les nuages qui semblent vouloir obscurcir cet orient, en me favorisant de vos pouvoirs et des instructions que je demande par mes précédentes lettres. »

Le 13 août suivant, nouvelle supplique du frère Martinez-Pasqualis à la Grande Loge, afin d'obtenir des pouvoirs pour constituer les *trois Loges clandestines* de cet orient au nom de la Grande Loge, puisque ces ateliers ont le mauvais goût de ne pas se laisser constituer en vertu des pouvoirs qu'il tient de la Loge de Stuart.

On le voit, ce n'était pas sans rencontrer de violents obstacles que dom Martinez exerçait son apostolat maçonnique, et essayait de constituer, d'après ses principes, des loges « qui avaient travaillé depuis douze ans sans aucune espèce de Constitution, et qui ne voulaient dépendre d'aucune loge de France ou d'Angleterre. »

Ces résistances irritaient et exaspéraient dom Martinez, qui de plus en plus affichait les prétentions de maître-souverain et de grand-pontife de la maçonnerie. Quelques loges s'étant permis de mettre en doute son autorité et de refuser l'entrée de leurs temples aux maçons illuminés, un violent réquisitoire fut dressé contre elles par un abbé Bullet, aumônier au régiment de Foix ; un arrêt solennel, très longuement motivé, fut rendu au Grand Orient de Bordeaux, « dans le sein de la Grande Lumière, pour être mis à exécution des lumières mystérieuses de l'Ordre le 20 octobre 1765 », et exécuté dans ledit temple des Elus Ecossais ; « et les loges l'*Amitié Allemande* et la *Parfaite Union* ont été *biffées*, *bâtonnées*, *lacérées*,

hachées, *détruites*, *anéanties*, par le fer, la terre, l'eau, l'air et le feu le 30 octobre 1765, à cinq heures du soir. *Amen, amen, amen.* »

Cette planche est signée : « Dom Martinez-Pasqualis, G.·. S.·. des Ordres de la Maçonnerie ; F.·. Bullet, juge, S.·. Rause-Croix. » (*Sic*).

De telles prétentions, des allures si hautaines finirent par lui aliéner même quelques-uns de ses adeptes. Le 13 mars 1766, ceux-ci secouaient le joug et s'adressaient à la Grande Loge de France pour en obtenir les constitutions nécessaires à l'érection d'un nouvel atelier sous le titre de *Saint-Michel*.

« Nous avons été convaincus, disaient les plaignants, de son imposture par la frivolité des instructions vagues et indéterminées qu'il nous a données depuis trois ans, et par le refus opiniâtre qu'il a fait de ne vouloir pas nous fixer dans la connaissance réelle des cinq points ; par le silence qu'ont observé les Grandes Mères-Loges d'Ecosse, d'Irlande et d'Angleterre, sur la reconnaissance des pouvoirs qu'il prétendait avoir et dont nous leur avions envoyé copie ; par celui de la Grande Mère-Loge de France à nos différentes sollicitations pour reconnaître la légitimité de ce temple et lui accorder sa correspondance ; par le refus qu'ont fait la majeure partie des loges de France de recevoir les certificats de ce temple et d'en reconnaître les membres comme légitimes frères ; enfin, par l'irrégularité de sa conduite et de ses procédés dans l'Ordre, de son indiscrétion dans les propos qu'il a tenus et tient sur la majeure partie des travaux maçonniques et par la prétention orgueilleuse qu'il a d'être despotique dans la discipline de l'orient maçonnique, s'arrogeant le titre de *Grand Souverain* et d'un des sept maîtres répandus sur la surface du globe ; en conséquence, le pouvoir et la puissance d'élever et détruire quand il le juge à propos, prétention dont il n'a jamais pu ou voulu nous faire connaître la légitimité ; ce qu'ayant considéré, et après avoir mûrement réfléchi, nous avons délibéré et arrêté d'abandonner un tel maître à ses prétentions chimériques, contraires au bon ordre...

« Il est important de vous instruire qu'il vient récemment de changer tout l'Ordre en substituant aux mots, aux signes, aux attouchements ordinaires, des choses toutes contraires ; il est aidé dans toutes ses indignes opérations par un moine nommé le père Bullé, aumônier du régiment de Foix, homme dangereux qui a mis partout le désordre, homme qui, compromettant son caractère, donne des explications sur J.-B. et M.-B., d'autant plus regrettables qu'elles sont impies et blasphématoires : la pudeur et la bienvenue ne permette pas de les écrire..... »

Cette requête fut favorablement accueillie par la Grande Loge ; elle félicita ces frères d'avoir abandonné le F.·. Martinez, en leur annonçant une copie du jugement prononcé contre leur ancien chef.



Les membres de la loge *la Perfection* se dispersèrent, et Dom Martinez quitta Bordeaux pour venir à Paris (1).

La violente opposition que rencontra Martinez à Bordeaux prouve combien à cette époque les imparfaits initiés n'entendaient pas raillerie sur les innovations maçonniques. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi ; les gogos des loges se laissent imposer le Palladisme avec une naïveté étonnante.

Voici, comme dernier trait, le récit d'une scène scandaleuse, fait par un membre de la loge *la Française*, présent aux travaux du 28 février 1764 :

« Un officier étranger avait voulu entrer de force en loge, et avait même mis l'épée à la main. Au préalable, on lui avait demandé s'il n'aurait pas fréquenté la loge *bâtarde* de cette ville, tenue par *le sieur* Martinez Pascalis, C'est sur sa réponse affirmative que l'entrée du temple lui avait été refusée. Là-dessus, violence de la part de cet officier. Ayant, pour cet objet, averti M. de Ségur, lieutenant du maire, celui-ci lui a défendu de ne plus troubler ni inquiéter à l'avenir aucune loge de cette ville, menaçant le sieur Martinez Pascalis de le mettre au cachot, et d'écrire en cour pour le faire casser ; ce que M. de Ségur a bien promis d'exécuter. Comme toutes ces violences sont très éloignées de l'esprit de la franc-maçonnerie, la loge *l'Anglaise* décide que tous ceux qui fréquenteraient la prétendue loge du sieur Martinez Pascalis demeureraient exclus du respectable atelier, suivant délibération prise en loge générale. » (Clavel, *Almanach de la Franc-Maçonnerie* pour l'année 5846.)

Les hauts grades, qui rendaient suspectes aux yeux des loges de la stricte observance les fondations de Martinez étaient les suivants, selon Clavel : Grand Elu Apprenti Cohen, Compagnon Cohen, Maître Cohen, Grand Architecte, et Chevalier Commandeur, formant le rite des Elus Cohens ou Prêtres. On a vu plus haut que Martinez ne comptait que cinq ordres parfaits dont il se reconnaissait dépositaire.

On a peu de renseignements sur le séjour de Martinez à Paris et sur les résultats de sa propagande maçonnique. Suspect à la Maçonnerie de la stricte observance qui l'avait excommunié, il dut se contenter de travailler à l'ombre et dans le secret des réunions et des sociétés privées, où il fit quelques prosélytes de marque, entre autres le fameux athée baron d'Holbach et Diderot (2). Il posa aussi les bases de la loge *les Amis Réunis* appelés

(1) *La Chaîne d'Union*, journal de la franc-maçonnerie universelle, année 1880.

(2) Les autres disciples connus de Martinez en France sont, outre ceux déjà nommés : la marquise de la Croix, amie intime de Saint-Martin, en communication habituelle et familière avec les esprits ; le comte d'Hauterive, qui se livra à Lyon (1774-1776) avec Saint-Martin à une série d'expériences théurgiques ou mesmériennes, dont il reste des procès-verbaux tellement laconiques qu'il est difficile d'en préciser le véritable objet ; et le fameux Cazotte, qui passa pour prophète. On sait que le pauvre Cazotte mourut sur l'échafaud révolutionnaire. Celui qui prononça son arrêt de mort et qui était franc-maçon comme lui, eut l'ironie de l'exhorter à mourir courageusement, en lui rappelant qu'il était de la secte des Illuminés.



encore *Philalèthes* (1773), dont la doctrine était un mélange de Swedenborgisme et de Martinisme. Cette Loge eut bientôt pour succursale *les Philalèthes* ou *Amis Réunis* de la rue de la Sourdière, où dominèrent le comte de Saint-Germain, Cagliostro, Condorcet et Dietrich, surnommé le Robespierre de Strasbourg.

Quand on voit le Martinisme donner la main d'un côté à Diderot et à d'Holbach, et de l'autre à Cagliostro et à Dietrich, le Martinisme est jugé. Il a sa part dans les crimes de la philosophie et de la Révolution.

Dans la conspiration tramée au dix-huitième siècle par Satan et ses suppôts contre l'Eglise du Christ, dom Martinez Pasqualis fut un des ouvriers de la première heure, un de ceux qui conçurent cet infernal projet de la concentration des différentes sectes qui composaient la franc-maçonnerie en les ralliant à une même doctrine, en leur donnant un mot d'ordre et en les cimentant solidement sur la base de l'initiation théurgique ou cabalistique, c'est-à-dire de la communion effective avec Satan. Véritable sectaire, véritable hiérophante et initiateur occulte, il se contenta de faire des prosélytes dans l'ombre des loges et des associations secrètes, et laissa à d'autres, à Saint-Martin, par exemple, le rôle extérieur et visible d'initiateur mondain et lettré, opérant dans les salons ou les académies, entraînant, à l'aide de sa parole et de ses écrits, les âmes disposées au mysticisme dans les erreurs de l'Illuminisme martinien.

Pendant que Martinez Pasqualis disparaissait mystérieusement de France et allait mourir obscurément à Port-au-Prince en 1779, son disciple Saint-Martin recueillait la gloire due à son maître ; la secte fondée par le juif espagnol s'appelait le « Martinisme », au lieu de s'appeler le « Martinézisme ». Il faut rendre à chacun ce qui lui est dû. Ce que l'on appelle le Martinisme n'est pas l'œuvre de Saint-Martin, dit le Philosophe Inconnu, mais bien celle de Martinez Pasqualis ; Saint-Martin le reconnaît lui-même. A l'époque ultérieure où il était sous le charme du cordonnier mystique Bœhme, il a des retours touchants du côté de son ancien maître, dont l'enseignement a laissé chez lui des traces ineffaçables :

« Quant à *Sophie*, dit-il, et au *Roi du monde* (1), il ne nous a rien dévoilé sur cela, et nous a laissé dans les notions ordinaires de Marie et du Démon (nouvelle preuve que Saint Martin n'a jamais été jugé digne par Martinez d'être initié au véritable mystère de la secte). Mais je n'assurerai pas pour cela qu'il n'en eût pas la connaissance ; et je suis bien persuadé que nous aurions fini par y arriver, si nous l'avions conservé plus longtemps. »

L'influence de Saint-Martin sur la franc-maçonnerie, quoi qu'on en ait dit,

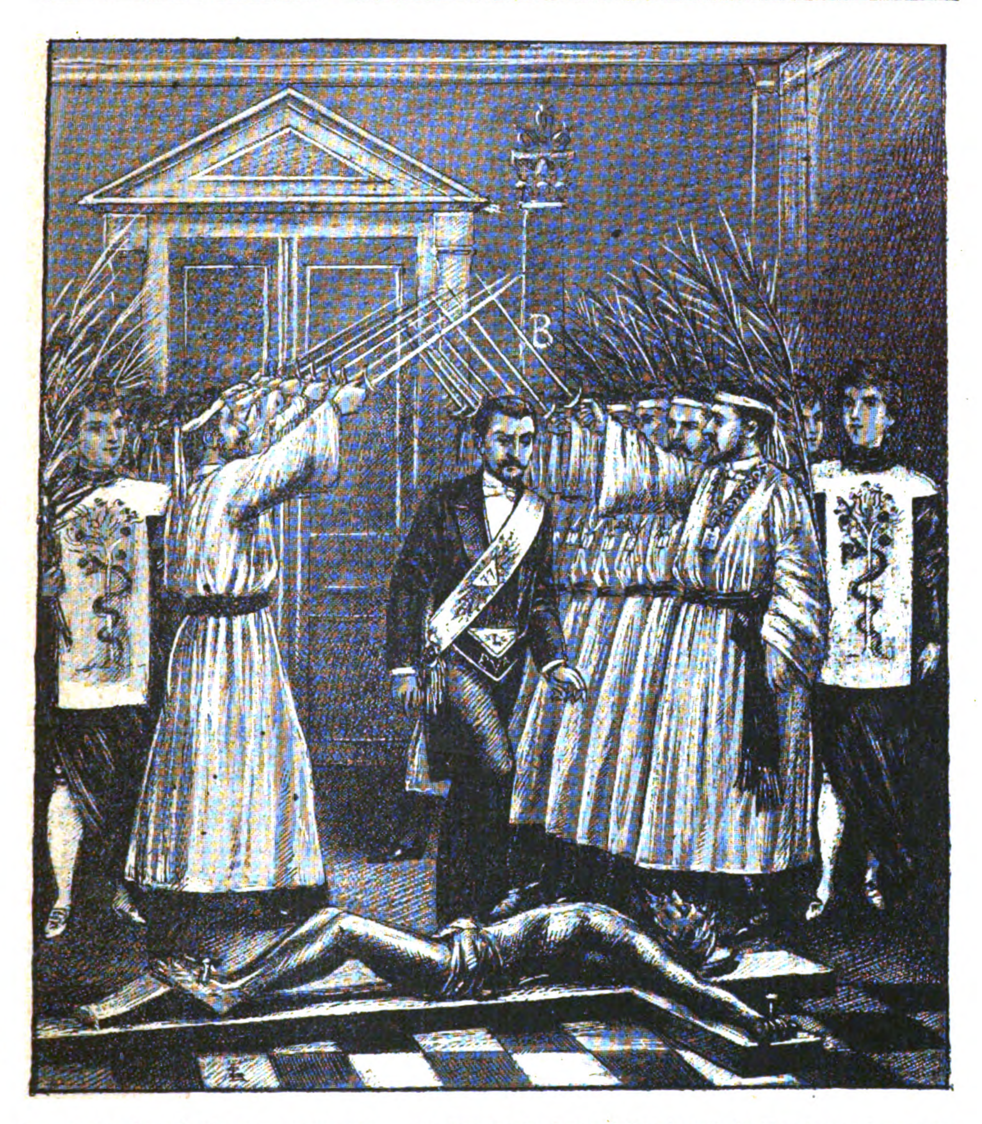
(1) L'enseignement de Martinez sur ce point ne pouvait être que celui de la cabale, que l'Univers est le résultat d'un commerce éternel entre *le Saint Roi* et la *Matrone*, enseignement qui a passé dans les symboles de la Franc-maçonnerie, l'*Equerre sur le Compas*, la lettre *Tau*, la *Rose sur la Croix*, etc., signes des couples divins et infinis.

est à peu près nulle. On ne saurait en dire autant de Martinez. A celui-ci seul se rattachent les loges fondées par le Martinisme ou qui en adoptèrent les doctrines. Outre un certain nombre de loges françaises, à Lyon, à Bordeaux, à Paris, qui professaient le Martinisme, il faut compter, comme inspirée par ses doctrines, une vaste affiliation maçonnique appelée l'Ecole du Nord, ayant son centre à Copenhague. Le fameux Lavater était un disciple de cette Ecole du Nord. En Russie, le martinisme s'était assez répandu pour donner ombrage à Catherine II, qui composa contre les Martinistes deux comédies satiriques : « Ces comédies, dit Saint-Martin, ne firent qu'accroître la secte. » On retrouve des traces évidentes du Martinisme dans les constitutions du rite de *Misraïm*, fondé par des juifs s'inspirant de Cagliostro. L'Illuminisme se répandit aussi en Italie ; ses règlements furent saisis par le sénat de Venise et dénoncés officiellement à la France.

Quelque temps avant le convent de Wilhelmsbad, l'Illuminisme français avait tenu à Lyon une grande assemblée sous le nom de Convent des Gaules, sous la direction prépondérante de la Loge Centrale de Lyon dite des *Chevaliers Bienfaisants*, laquelle était en haute estime auprès des loges templières d'Allemagne, et considérée comme la loge-mère de l'association. On y avait devancé sur plusieurs points les décisions du convent de Wilhelmsbad, en particulier sur celui de choisir le duc Ferdinand de Brunswick pour chef suprême de toute la maçonnerie. Les loges appartenant au Martinisme français députèrent à Wilhelmsbad, avec Saint-Martin le président de ce convent des Gaules, le frère de Villermoz, négociant lyonnais, Le Chape de la Heuzière, faisant partie du comité secret des *Amis Réunis* de Paris, et le comte de Virieu, un honnête maçon, qui, effrayé de ce qu'il y avait vu et entendu, finit par abandonner la secte : « Je ne vous dirai pas, répondait-il au comte de Gillière, qui le pressait à son retour sur ce qui s'était passé dans l'assemblée, je ne vous dirai pas les secrets que j'apporte ; mais ce que je crois pouvoir vous dire, c'est qu'il se trouve une conspiration si bien ourdie et si profonde, qu'il sera bien difficile à la religion et aux gouvernements de ne pas succomber. »

Il n'est donc pas étonnant de voir les loges martinistes jouer un rôle important dans le convent de Wilhemsbad ; leurs députés, forts de la protection de Ferdinand de Brunswick, n'épargnèrent rien pour y faire triompher leurs idées et leurs desseins.

Il n'entre pas dans mon plan de retracer l'histoire de cette mémorable assemblée, d'où la maçonnerie sortit, comme les Grecs du cheval de bois, tout armée pour la destruction de la religion et de l'ordre social. Tout ce que j'ai à en dire sans sortir de mon sujet, c'est que le Martinisme ou Illuminisme français, inspiré par le juif Martinez Pasqualis, y donna la main à l'Illuminisme allemand fondé par Weishaupt, le véritable ordonnateur secret du



Les Juifs dans la franc-maçonnerie. — Au Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg, suprême mère-loge israélite du globe, tout visiteur non juif doit marcher sur un énorme crucifix, après avoir reçu les honneurs de la voûte d'acier ; les Mages Elus sont seuls admis comme visiteurs.

convent par l'intermédiaire de ses deux lieutenants, Knigge et le baron Dittfurt.

Or, une des pensées fondamentales de l'Illuminisme essentiellement pratique de Weishaupt était celle-ci : « Réunir, en vue d'un intérêt élevé et par un lien durable, des hommes instruits de toutes les parties du globe, de toutes les classes et de toutes les religions, malgré la diversité de leurs opinions et de leurs passions. »

Les juifs avaient donc pour eux la principale influence, celle des Martinistes, alliés aux Illuminés de Weishaupt. Ils pouvaient aussi compter sur l'appui des loges anglaises, pour qui les opinions du fameux incrédule Toland étaient paroles d'Evangile. Toland avait pris chaleureusement en main leur cause dans deux écrits aussi hostiles au christianisme qu'ils étaient favorables à la nation juive : *Raisons pour naturaliser les juifs de la Grande-Bretagne*, et *Nazarenus ou le Christianisme judaïque, païen et mahométan.*

Et cependant, — tant étaient puissants chez les francs-maçons eux-mêmes les préjugés héréditaires contre les juifs, — malgré ces nombreuses intelligences qui leur étaient assurées dans la place, ce ne fut qu'à une faible majorité que fut adoptée la proposition d'ouvrir définitivement aux juifs les portes du sanctuaire maçonnique. Même cette décision du convent de Wilhelmsbad fut loin d'avoir force de loi pour toutes les associations maçonniques ; plusieurs, pendant longtemps encore, la tinrent pour non avenue, et continuèrent à repousser énergiquement de leur sein les enfants d'Israël. Ainsi, ce ne fut qu'à partir de 1832 que les juifs furent officiellement admis, en Angleterre, à faire partie de l'Ordre. En Allemagne, les trois Grandes Loges de Berlin, malgré les requêtes réitérées des israélites, malgré les nombreuses et vives protestations de la maçonnerie tout entière, persistèrent à écarter les juifs jusqu'en 1842. Les juifs eux-mêmes ne semblent pas s'être hâtés de profiter du privilège que leur accordait le convent de Wilhelmsbad : dans tous les rapports officiels des lieutenants provinciaux de Weishaupt, énumérant les nouvelles recrues de l'ordre dans les années qui suivirent ce convent, on ne rencontre que le nom d'un seul juif, appelé Blenbetren, qui prit le nom d'Alberoni en devenant conseiller aulique et Provincial Illuminé.

En réalité, les juifs n'avaient pas à se presser pour envahir la franc-maçonnerie; il leur suffisait d'avoir le droit d'y prendre pied. Leurs chefs savaient que l'assemblée de Wilhelmsbad avait eu pour principal objectif de préparer la Révolution ; maintenant, ils pouvaient attendre que les maçons, travaillant pour eux, leurs fissent d'abord obtenir dans la société les droits de citoyen. Après quoi, nous les verrons tout aussitôt adhérer nombreux à la secte et y créer même des rites.

Il me faut, à présent, démontrer que l'émancipation politique et civile des juifs est l'œuvre de la Révolution française, et par conséquent celle de la franc-maçonnerie, puisque la secte a été la principale ouvrière de cette révolution.

Il entrait avant tout dans le plan des révolutionnaires, d'anéantir, autant qu'il serait en eux, le règne de Dieu sur les âmes pour y substituer le culte de l'homme ou de Satan, ce qui est tout un. Le plus grand obstacle à



l'exécution de ce plan étant l'Eglise catholique, il fallait à tout prix la saper, en détruire l'influence dans les esprits, en même temps qu'on lui couperait les vivres et qu'on la réduirait à se cacher comme aux premiers temps du christianisme dans de nouvelles catacombes. Le moyen qui parut le meilleur aux libres-penseurs pour en arriver à cette fin, fut d'établir le principe satanique de l'indifférence en matière religieuse; du jour où il serait admis que toutes les religions sont bonnes et légitimes, que Confucius ou Bouddha est l'égal de Jésus-Christ, le Coran l'égal de l'Evangile, c'en était fait de toute révélation divine, de tout surnaturel; disons plus : de tout spiritualisme, de toute religion.

Rien de plus naturel, de plus logique dans ce système infernal que de comprendre, parmi ces religions qu'il s'agissait de réhabiliter aux dépens de celle du Christ, — la véritable ennemie, — la religion d'un peuple maudit, l'ennemi traditionnel du Christianisme, le Judaïsme; non pas le judaïsme de Moïse et des prophètes, les précurseurs et les symboles du Christ, mais le judaïsme tel que l'avaient fait l'incrédulité et les rêveries des rabbins, tel surtout que le faisaient en Allemagne les tendances de plus en plus prononcées de ses docteurs et de ses sages vers le rationalisme et ses conséquences nécessaires; la négation du surnaturel, le scepticisme et l'athéisme.

Le judaïsme véritable, tel qu'il est formulé dans Moïse, David et les prophètes, eût résisté aux avances de la libre-pensée moderne, matérialiste et athée; mais le judaïsme rationaliste, tel que le concevaient au dix-huitième siècle les Lessing et les Mendelssohn, était tout prêt à entrer dans la ligue de l'impiété contre l'Eglise catholique ; il pouvait même fournir à ses ennemis des armes précieuses contre elle. Ceux-ci se gardèrent bien de se priver de ce puissant auxiliaire, et l'émancipation des juifs entra ainsi dans le programme de la guerre décisive qu'on allait livrer à l'Eglise du Christ.

Cette émancipation, déjà agitée plusieurs fois en Angleterre, solennellement reprise au convent de Wilhelmsbad, trouva, aux approches de la Révolution, son plus chaud, son plus puissant avocat dans l'un des plus illustres francs-maçons de ce temps, aussi illustre par les turpitudes de sa vie que par sa démoniaque éloquence : Mirabeau.

Mais ici, pas plus qu'ailleurs, Mirabeau ne tira rien de son fond; il se contenta de mettre en œuvre les idées et les vues d'autrui; il ne fut que le porte-voix retentissant des doctrines qui s'étaient fait jour en Allemagne au sujet des juifs et de leur réhabilitation humaine et religieuse. Comme c'est à Mirabeau surtout, l'affilié de toutes les sociétés secrètes de son temps, que les juifs doivent les bienfaits de la Révolution, il faut nous arrêter quelques instants sur le rôle joué par le grand tribun dans cet événement qui devait décider de l'avenir de la société juive.

Pendant que Cagliostro, de l'Angleterre où il s'était réfugié (1787),

annonçait, dans sa célèbre *Lettre au peuple français* (1), la réalisation prochaine de la conspiration des sociétés secrètes, la destruction de la Bastille et de la monarchie, et l'avènement d'un prince (le duc d'Orléans, Philippe-Egalité) qui rétablirait la vraie religion, Mirabeau écrivait son *Mémoire sur Moïse Mendelssohn et sur la Réforme politique des Juifs.* Il s'était familiarisé avec cette question dès son premier séjour en Prusse (1775), où il avait été envoyé par M. de Vergennes pour une mission politique secrète. Là, il s'était vu aussitôt entouré comme un père par les Illuminés allemands Nicolaï, Biester, Gedike, Mauvillon surtout, l'élève de Knigge, qui l'initia aux mystères de Weishaupt. De retour en France, il avait introduit la nouvelle doctrine dans sa loge des *Philalèthes*, où il fit adopter ses principes au duc d'Orléans, à Condorcet, à Savalette, à Court de Gebelin, etc. Le terrain était préparé en France aux apôtres allemands de l'Illuminisme, Amelius Bode et le baron de Busche.

Dès 1776, Mirabeau rédigeait un plan de réformes, où il proposait à l'ordre maçonnique de travailler efficacement à miner le despotisme, à poursuivre l'émancipation civile, économique, religieuse, la pleine conquête de la liberté individuelle.

Sur la fin de 1785, Mirabeau, plus que jamais compromis dans sa réputation, et tourmenté du désir de se faire regretter en France, se rendit à Berlin, avec sa nouvelle compagne de débauche, madame de Nehra. Il y renoua toutes ses anciennes relations et en fit de nouvelles ; il se lia en particulier avec un homme considérable, historien, philosophe, économiste, depuis ministre de Prusse à l'étranger, Chrétien-Conrad-Guillaume de Dohm, celui que les historiens juifs appellent « l'immortel Dohm. » Celui-ci venait de publier, en 1781, en faveur des juifs et de leur émancipation, un mémoire intitulé : *De la Réforme politique de la situation des Juifs.* Non seulement il y faisait l'apologie de la race juive, en attribuant ses défauts et ses vices à la conduite de la société à leur égard, au refus auquel on s'obstinait de leur accorder les droits de l'homme et ceux du citoyen ; mais encore il sommait les souverains de réparer à l'égard des juifs les injustices du passé, « s'ils ne voulaient pas les forcer à être pires que les autres citoyens ». Il ne manquait pas de professer ouvertement la fameuse théorie de l'indifférentisme religieux, et menaçait l'Eglise des représailles de l'autorité civile, si elle s'opposait à cette réhabilitation « d'une secte qui a donné l'origine à la sienne ». Dohm, comme le dit très bien l'abbé Joseph Lémann, présentait ainsi à la signature des souverains le complément de l'œuvre de Luther.

(1) L'année suivante, janvier 1788, on lisait dans le *Museum allemand* : « Il va se faire sur notre globe une révolution politique très remarquable, et il n'y aura plus d'autre religion que celle des patriarches, celle qui a été révélée à Cagliostro par le Seigneur dont le corps est ceint d'un triangle. »



Ce livre, de l'aveu des israélites eux-mêmes, est devenu le point de départ des réformes poursuivies, et en partie réalisées (*Archives israélites*, année 1867).

Quand Mirabeau arriva à Berlin, le nom de l'auteur était dans toutes les bouches ; le futur tribun s'enthousiasma de Dohm et de son livre, et dès lors sans doute fut conçu entre eux le projet de le faire connaître à la France. Etant à Postdam, où l'avait appelé Frédéric, Mirabeau écrit à sa Nehra, le 19 avril 1786 : « Dites à Dohm que nous avons joliment parlé (le roi et lui) des juifs et de la tolérance. Je ne conseille pas aux fanatiques de se frotter là. »

Le projet d'éclairer la France à l'aide du livre de Dohm était d'autant plus urgent qu'une première tentative de l'y faire pénétrer avait piteusement avorté. Aussitôt après la publication de l'ouvrage allemand, il en avait paru une traduction française, dont six cents exemplaires avaient été envoyés à Paris par l'entremise du fameux banquier juif de Strasbourg, Cerfbeer, sans être munis de l'autorisation préalable. Malgré l'intervention du F.·. athée Lalande (1) et des intéressés, le ballot fut saisi, mis sous les scellés, puis au pilon par décret de la Chambre syndicale. Cette circonstance ne devait être pour Mirabeau qu'un stimulant de plus, l'incitant à prêter sa voix aux revendications de ses nouveaux amis les juifs et à les faire pénétrer en France en dépit de l'opinion et du gouvernement. Le plan de l'ouvrage fut concerté dans le salon d'une célèbre juive de Berlin, la jeune et belle Henriette de Lemos, que fréquentait assidûment Mirabeau.

« A cette époque, dit Graëtz (l'historien allemand des juifs), il n'était bruit à Berlin que de la femme du docteur Herz, aussi remarquable par son esprit que par sa beauté. Les membres des cercles élégants affluaient dans son salon. Les diplomates s'y rencontraient : entre autres, Mirabeau, dans la tête duquel s'amoncelaient déjà les nuages gros d'orage de la Révolution, et pour lequel les juifs conservent une vive reconnaissance. Durant sa mission diplomatique secrète à Berlin (1786), Mirabeau était un des hôtes assidus de cette demeure... Bientôt les dames de la plus haute société ne firent nulle difficulté de se mettre en relation avec Henriette Herz et son cercle de jeunes juives, attirées qu'elles étaient par le charme de leur conversation séduisante. On se traitait presque d'égales à égales. Au nombre de ces jeunes juives, il y avait les filles de Mendelssohn. »

Ces quelques détails, donnés par l'historien juif sur le salon de Henriette Herz, nous font regretter qu'il ne nous en ait pas donné davantage. Tout ce qu'il nous en apprend encore, c'est qu'il eut une triste fin, et devint une « sorte de tente madianite ». Quoiqu'il en soit, c'est dans ce salon, dans ses

(1) Le F.·. Lalande était déjà Vénérable de la loge des *Neuf Sœurs*, quand Voltaire y fut affilié le 7 avril 1778.



conversations avec les filles de Mendelssohn, qui venait de mourir, que Mirabeau puisa les matériaux du livre qu'il se proposait d'écrire en faveur des juifs censément opprimés.

Il l'écrivit à Berlin même, vers le mois de juillet 1786. L'ouvrage de Mirabeau sur *Moïse Mendelssohn et sur la Réforme politique des Juifs*, qui deviendra le programme de l'Assemblée constituante sur la question juive, n'est qu'un résumé éloquent du livre de Dohm, précédé d'une biographie fort élogieuse de celui que les Allemands appellent « le Platon de Berlin ».

C'est à Mendelssohn, comme à un autre Moïse, que se rattache aujourd'hui tout ce qui, dans le monde judaïque, a la prétention de penser et de philosopher ; et c'est à sa suite que le judaïsme, abandonnant les traditions purement mosaïques et même les errements du Talmud, s'est jeté tête baissée dans le philosophisme rationaliste. sauf à donner dans toutes les erreurs qu'engendre la raison livrée à elle-même, sans boussole surnaturelle.

On peut appeler Mendelssohn le Luther du judaïsme. Pendant que son maître et ami Lessing, autre chef haut-maçon, combattait à outrance le christianisme à l'aide du judaïsme, Mendelssohn renouvelait le judaïsme et le bouleversait de fond en comble ; il le réduisait à n'être plus qu'un pauvre et misérable déisme, auquel, malgré tous ses efforts et tout son talent, il ne parvenait pas à prêter l'éclat et le charme de Platon. Cette rétendne renaissance du judaïsme, comme religion, ne fut en réalité que le signal de son irrémédiable décadence (1). Elle n'attendit pas du reste bien longtemps pour porter ses fruits ; cette jeunesse allemande, enthousiaste de Lessing et de Mendelssohn devint, après la mort de ce dernier, téméraire ou licencieuse, et se confondit avec celle où se recrutèrent les sociétés secrètes, sous le nom de « Cercle avancé » de Berlin. Le mendelsohnisme eut le sort du salon de la belle Henriette de Lemos. Comme le reconnaît un autre historien des israélites, Théodore Reinach, « le Décalogue lui-même fut relégué au magasin des antiques avec le bagage des vertus traditionnelles qu'il incarnait. »

Mirabeau savait bien ce qu'il faisait en ajoutant cet élément de corruption et de dissolution à tous les autres qui fermentaient en lui et autour de lui ; les juifs étaient un atout de plus dans son jeu contre l'Eglise et la vieille société chrétienne.

En attendant le verdict définitif des grandes assises révolutionnaires, la franc-maçonnerie, s'associant à l'idée de Lessing, de Mendelssohn, de Dohm et de Mirabeau, fit tout ce qu'elle put pour donner aux juifs dans la société une situation dont ils ne pouvaient manquer de profiter au préjudice des

(1) Les innovations dogmatiques de Mendelssohn avaient été déjà mises en vogue dans le judaïsme par l'enseignement de Maïmonide, dont le *Guide des Egarés* scandalisa les juifs orthodoxes, au point qu'un rabbin, Rabbi Echalem, de Montpellier, le fit brûler publiquement.



autres races ; et, pour préparer les esprits, elle agita d'abord la question de leur admission définitive dans ses loges, à titre de droit, et non plus comme exception. Nous avons vu cette question posée et résolue en leur faveur au convent de Wilhelmsbad. En 1788, un livre allemand portant ce titre : « *Les Israélites sont-ils reçus Francs-Maçons et peuvent-ils l'être ?* » par les FF.·. von Ecker et Eckhoffen, appelait de nouveau sur ce sujet l'attention de la Loge de Hanovre *Frédéric au Cheval blanc*. Dans une des loges fondées par les auteurs de ce livre, la loge de *Melchisédech*, il y avait des membres israélites. Les adoptions de membres juifs se seraient multipliées en Prusse, sans la résistance opiniâtre des loges de Berlin. Ainsi, vers la fin du siècle, les FF.·. de Hirschfield et Catter ayant fondé à Berlin, sous le nom de *Loge Mixte*, un atelier maçonnique accessible à toutes les croyances, la demande d'une Constitution adressée par cette loge à la Grande Loge Nationale fut rejetée, et, malgré la protection du roi Frédéric-Guillaume III, ne put longtemps poursuivre ses travaux. En 1808, une loge du même genre, principalement composée de membres israélites, fut fondée à Francfort, la loge de l'*Aurore naissante*, sous la constitution du Grand Orient de France ; quelques loges encore refusèrent d'abord de la reconnaître ; mais la situation se modifia avec le temps. J'aurai, du reste, à reparler plus loin de ces incidents.

Revenons au rôle de Mirabeau et à la Révolution française.

Un fait qu'on ne saurait passer sous silence quand il s'agit de l'émancipation des juifs, et qui a été mis en pleine lumière par l'abbé J. Lémann, c'est celui du projet conçu par Louis XVI et de sa généreuse initiative en vue de la régénération et de la réintégration des juifs dans la société française. En face des efforts que le parti de Satan multiplie en faveur des Israélites dans des vues impies et destructives, voici qu'un roi catholique, qui s'honore du titre de fils aîné de l'Eglise, songe aussi, lui, au moment même où les ennemis du Christ trament sa ruine, songe, en roi chrétien et fidèle, aux traditions de l'Eglise, à émanciper cette malheureuse nation, tout en sauvegardant les intérêts des enfants de la maison de Dieu, en observant tous les ménagements que réclamait une question si compliquée et si délicate. On ne peut se défendre d'une douloureuse émotion, en constatant que le plan du monarque chrétien, aidé d'un Malesherbes, échouera, et que celui de Satan, soutenu de toutes les forces impies de la Révolution, finira par triompher.

L'histoire est là, pour prouver d'une façon irréfutable, que l'initiative effective de la résurrection du peuple juif n'appartient, en effet, ni à la Révolution, ni à l'Empire, mais à Louis XVI. Résumons ces preuves (1) :

1° Formation d'une commission du Conseil d'Etat, sous la présidence de

(1) On pourra les voir détaillées dans le livre de l'abbé Joseph Lémann : *l'Entrée des Israélites dans la Société française*.



Malesherbes, dans le but de soustraire les juifs au régime des lois d'exception ;

2° Fonctionnement de la commission durant l'année 1788 ; sont entendus les israélites les plus distingués des diverses parties de la France ;

3° Mémoire rédigé par Malesherbes et présenté au roi ;

4° Préparation d'un édit qui allait être rendu en faveur des Juifs, lorsque éclata la Révolution. Cet édit avait été précédé en 1787 d'un édit en faveur des protestants, qu'un jurisconsulte israélite, aujourd'hui président honoraire de la Cour de cassation, M. Bédarride, appelle « les précurseurs de l'émancipation complète des juifs ».

Au lieu de l'émancipation graduelle et prudente qu'inspirait à Louis XVI son tendre et judicieux intérêt pour les juifs aussi bien que son amour de l'Eglise, ceux-ci se trouvèrent tout à coup, sans transition et sans préparation, transplantés dans une société chrétienne qu'ils n'avaient point appris à comprendre et à aimer, et cela au nom de principes subversifs et par la volonté de législateurs ennemis de toute religion et de toute autorité ; leur émancipation devait nécessairement rester entachée du vice de son origine. Ils pouvaient se croire obligés, ne fût-ce que par reconnaissance, non seulement à respecter, mais encore à adopter pour eux-mêmes, ces principes révolutionnaires auxquels ils devaient de n'être plus la lie et le rebut des autres nations. Ils devaient en particulier à la franc-maçonnerie de grandes actions de grâce : c'était elle, en somme, qui les avait émancipés par la bouche ou par la plume d'orateurs ou d'écrivains qu'elle se glorifiait de posséder et d'inspirer. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil sur les mémorables séances qui, dans le sein de la Constituante, opérèrent et consacrèrent ce grand événement : l'émancipation totale de la nation juive et son incorporation définitive à la nation française.

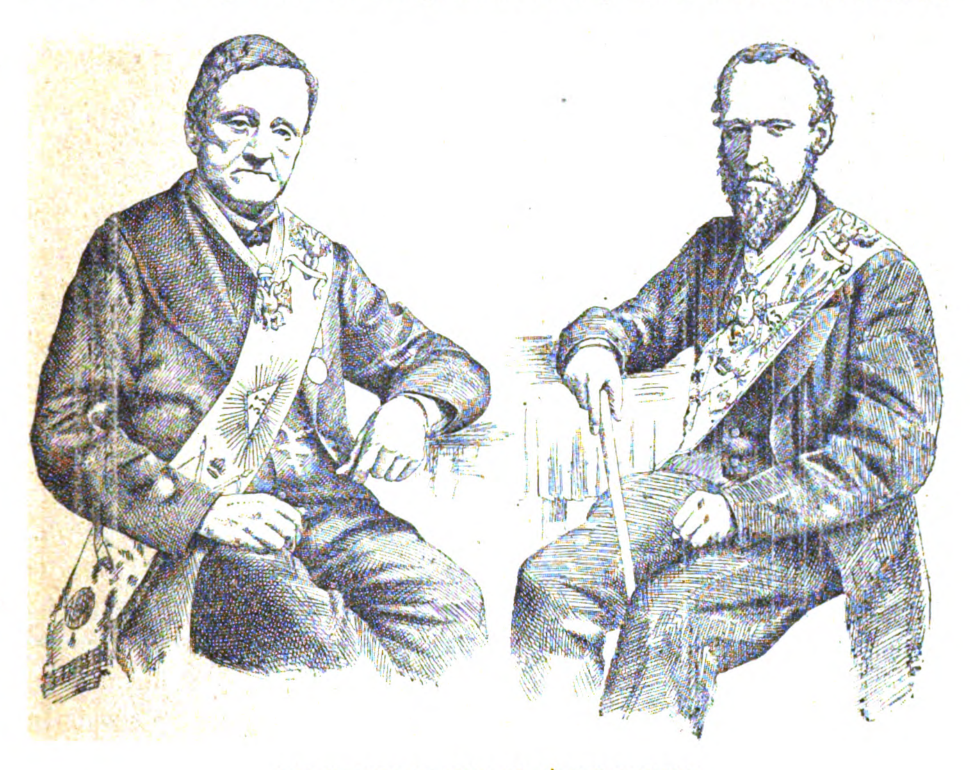
Il est un fait qu'on n'a pas assez fait ressortir et qui résulte en toute évidence de l'examen attentif de l'histoire de la Constituante, c'est que les juifs ne durent le décret final qui proclamait leur réhabilitation qu'à la pression exercée sur l'Assemblée par l'influence chaque jour grandissante des assemblées de districts et surtout de l'assemblée générale de la Commune de Paris, et en fin de compte à un escamotage habilement exécuté, contre le vœu et les intentions de la droite, par les révolutionnaires avancés, au nombre desquels devait se recruter la Convention. Mais laissons parler les faits.

Le 28 septembre 1789, l'assemblée interrompait toutes les discussions à l'ordre du jour pour en venir à l'adresse à elle adressée par les juifs de Metz (1) et présentée à la barre par Isaac Beer, réclamant la protection de

(1) Au mois de mai 1789, les juifs d'Alsace, de Lorraine et des Trois-Évêchés avaient été autorisés à nommer chacun deux députés dans leurs provinces respectives, et à soumettre à



l'assemblée et la pleine égalité civile. M. de Clermont-Tonnerre, franc-maçon, développa longuement à cette occasion les causes de l'avilissement de la nation juive, qu'il attribua uniquement au mépris des chrétiens et aux lois



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

Henri Paschoud **Eugène Dulon**

Membres du Suprême Conseil de Suisse, Rite Ecossais Ancien Accepté.

barbares qui les avaient régis jusqu'alors. L'assemblée fit bon accueil à ces réclamations et décréta que le président écrirait aux différentes municipalités de la Lorraine pour leur faire entendre que la déclaration des Droits

l'Assemblée les cahiers de leurs doléances. Les députés d'Alsace étaient : D. Sintzheim et S. Seligman Wittersheim ; les députés de Lorraine : Mayer-Marx et Berr-Isaac-Beer ; les députés de Metz et des Trois-Évêchés : Gondchaux, Mayer Kahn et Louis Wolf. Arrivés à Versailles, leur centre de réunion était tout trouvé, au logis du curé Grégoire, député de la Lorraine, leur protecteur dévoué, à qui, du reste, le garde des sceaux avait renvoyé les cahiers des juifs, pour en faire usage à l'Assemblée nationale. Dès le 3 août, l'abbé Grégoire essayait d'élever la voix en faveur de ses protégés, et s'écriait : « Ministre d'une religion qui regarde tous les hommes comme frères, je réclame en cette circonstance (le pillage des Juifs en Alsace), l'intervention du pouvoir de l'Assemblée en faveur de ce peuple proscrit et malheureux. » Sa parole ne trouva pas d'écho. Vers la fin d'août, il veut revenir à la charge, et rédige en leur faveur une motion que l'Assemblée ne veut pas entendre, et qu'il est réduit à adresser au public.

Une première adresse fut présentée à l'Assemblée nationale par les juifs de Paris, le 26 août 1789, fondant leur réclamation des droits de citoyens sur les droits de l'homme, et sur leur propre conduite, qu'ils disaient irréprochable. L'Assemblée n'eut pas l'air de s'en soucier et laissa les députés juifs se morfondre à sa porte, sans la leur ouvrir.

de l'homme s'étendait à tous les habitants de la terre, et que le roi serait *supplié* (nous savons que Louis XVI n'avait pas besoin d'être supplié pour s'intéresser au sort des juifs), d'appuyer ces réclamations de toute sons autorité.

Ce n'était là qu'un premier jalon posé pour tâter le terrain et sonder les dispositions de l'assemblée.

Les juifs sentaient qu'ils avaient à lutter, pour arriver à leurs fins, contre une majorité ou prévenue contre eux, ou peu disposée à trancher d'un coup de décret une question qui soulevait dans la nation française, et surtout en Alsace, tant de répulsions, et qui, en tout cas, demandait de lentes et mûres réflexions. Aussi, les juifs n'hésitèrent-ils pas à mettre dans leurs intérêts ces puissances extérieures qui commençaient à s'élever à côté de l'assemblée des représentants de la nation, pour paralyser ou précipiter son action au gré des passions populaires.

En effet, le 23 décembre 1789, venait à l'ordre du jour une motion rédigée par le comte de Clermont-Tonnerre, au sujet de l'éligibilité des juifs, des protestants et des comédiens aux assemblées administratives ; il s'agissait de savoir si ces trois catégories devaient être rangées parmi les citoyens *actifs*. La vraie question se posait nettement. Il est vrai que les juifs l'avaient résolue de fait avant qu'elle fût tranchée de droit. Profitant du désordre que la Révolution jetait dans les relations sociales, ils se considéraient déjà comme citoyens, avant même d'en avoir légalement le titre. C'est ce que fit valoir le comte de Clermont-Tonnerre, tout en invoquant en faveur de ses clients la fameuse déclaration des Droits de l'homme. Cette déclaration n'établissait-elle pas que « nul ne devait être inquiété pour ses opinions religieuses ? » — « Or, n'est-ce pas inquiéter essentiellement des citoyens, disait l'orateur, que de vouloir les priver du droit le plus cher à cause de leurs opinions ? Ou bien faites une religion nationale, armez-la d'un glaive, et déchirez votre déclaration des Droits... Il faut que les juifs soient citoyens ; si, comme quelques-uns le prétendent, ils ne veulent pas l'être, qu'ils le disent et qu'on les bannisse... Un de mes collègues, M. Nérac, m'a autorisé à dire que plusieurs juifs avaient concouru à son élection. Ils sont admis dans les corps militaires. Ils sont donc présumés citoyens ; dans leur requête, ils demandent à être considérés comme tels ; la loi doit reconnaître un titre que le préjugé seul leur refuse. »

L'abbé Maury, en cela l'organe d'une grande partie de l'assemblée, montra les graves inconvénients qui pourraient résulter pour la France de l'adoption des juifs, ce qui créerait une nation dans la nation, et conclut qu'il fallait les protéger comme individus, mais non comme français, parce qu'ils ne pouvaient être citoyens.

En vain Robespierre, secondé par Duport, déploya, pour réfuter l'abbé

Maury, toutes les hypocrites tendresses de son éloquence humanitaire, invitant l'Assemblée à expier les crimes nationaux dont les juifs avaient été si longtemps victimes, et la rappelant en leur faveur aux éternels principes de la justice et de la raison, qui sont les bases de toute société ; l'opinion de la majorité l'emporta, et la question des juifs fut ajournée, jusqu'à ce qu'on pût savoir, dit M. de Beaumetz, ce qu'ils voulaient être et s'ils étaient dignes de recevoir la liberté (1).

L'intervention de Mirabeau lui-même dans le débat ne put empêcher cet ajournement ; cependant sur le rapport de Talleyrand, l'évêque d'Autun, le futur apostat, un moyen terme fut adopté : en même temps que l'assemblée ajournait la délibération sur la requête des juifs alsaciens et lorrains, elle élevait au rang de citoyens actifs les juifs portugais de Bordeaux et d'Avignon, peu nombreux et estimés de tous leurs compatriotes (2).

Il y avait dans cette politique de la partie saine de la Constituante comme une réminiscence du plan de Louis XVI, d'élever graduellement et selon leurs mérites les enfants de la famille juive à la dignité de français et de citoyens. La cause de l'émancipation immédiate et totale eut alors pour avocats les représentants les plus célèbres de la fraction révolutionnaire obéissant au mot d'ordre des sociétés secrètes et des clubs, leurs instruments. Grégoire, Duport, Robespierre, Mirabeau et Talleyrand, tous les noms figurant au *Moniteur* comme favorables à l'émancipation juive, se retrouvent dans les listes maçonniques.

Cependant, les districts et la Commune de Paris ne restaient pas inactifs ; la garde nationale et les sections, travaillées par un membre influent de la Commune, l'avocat Godard, se prononçaient hautement en faveur des revendications des juifs. Dans le district de Saint-Roch, le F∴ Lafont-Pouloti, plaidant leur cause, allait jusqu'à dire que leur admission à l'état de citoyens actifs réaliserait pour eux les promesses de leurs prophètes, leur annonçant dans l'avenir une nouvelle patrie.

Le 28 janvier 1790, l'avocat franc-maçon Godard (3) présentait à l'assemblée

(1) Cette même séance vit la réhabilitation du bourreau. Les israélites en furent profondément blessés. Le *Courrier de Paris* disait à ce sujet, le 2 février 1790 : « Dans un moment où les droits de l'homme sont reconnus, dans un moment où le plus vil des êtres (le bourreau) a eu l'audace de faire entendre sa voix sinistre devant les tribunaux, comment est-il possible que les juifs aient encore besoin de défenseurs ? Pourquoi sont-ils forcés de descendre aux prières pour obtenir la qualité d'homme, qualité que l'on ne refuse pas à l'une de ces créatures infâmes dont on ne pardonne l'existence que parce qu'une nature marâtre a permis qu'il y eût des crimes et des crapauds.

(2) Il ne s'en fallut que de quelques voix qu'un juif de Bordeaux ne fût élu député à la Constituante.

(1) Appelé en 1791 *le jeune avocat des juifs*. Grâce à ses papiers tombés entre les mains de l'abbé J. Lemann, celui-ci a pu reconstruire ce qu'on peut appeler la phase *jacobine* de l'émancipation des juifs, c'est-à-dire, leur concert avec les forces occultes de la Commune et des clubs de Paris, pour essayer de forcer la main à l'Assemblée nationale. (V. *La Prépondérance juive*, par l'abbé J. Lemann, p. 193 et suiv.)



générale de la Commune une députation de juifs « revêtus de la livrée civique », c'est-à-dire de l'uniforme des gardes nationaux, et y prononçait en faveur des israélites de Paris et de la France entière, un fort habile discours, où il mettait en jeu les ambitions démagogiques qui germaient déjà dans cette assemblée. A ceux qui pouvaient accuser la Commune d'empiéter sur les droits de la Constituante et de vouloir exercer sur ses délibérations une pression illicite, il répondait : « Ce n'est pas là faire la loi, mais c'est la préparer par l'opinion ; c'est exercer la plus haute des puissances ; c'est rendre les œuvres du législateur plus faciles, et transformer pour ainsi dire à l'avance ses intentions en décrets. » Puis, répondant aux craintes et aux atermoiements qui avaient décidé l'ajournement de la délibération générale, il présentait les juifs comme étant dignes de la loi qu'on leur marchandait « par le zèle patriotique qui, dès le moment de la Révolution, avait transporté leur âme, les avait couverts de l'armure civique, et en avait fait de braves et infatigables soldats, entièrement dévoués au salut et à la prospérité de la nation. » La Commune leur devait un certificat de moralité et de civisme qui ferait revenir l'Assemblée sur sa décision. Plus de cent juifs (sur 500 qu'on en comptait alors à Paris) s'étaient enrôlés dans la garde nationale : plusieurs avaient témoigné leur zèle par des dons patriotiques ; il signalait en particulier le généreux désintéressement du juif polonais Hourwitz, auteur d'un ouvrage en faveur de sa nation, couronné par la Société royale des Arts et des Sciences de Metz ; celui-ci venait de faire à la nation le don patriotique du quart des 900 livres de rentes qu'il touchait comme interprète des Langues orientales à la Bibliothèque du roi.

Ce discours eut l'effet qu'on en attendait : l'assemblée de la Commune, présidée par l'abbé Mulot, un autre Grégoire, tout dévoué à la cause des juifs, arrêta qu'un témoignage public et authentique leur serait donné, que le vœu de leur admission à l'état-civil et à tous les droits de citoyens actifs serait hautement formulé et porté à l'Assemblée nationale, lorsqu'il aurait reçu la sanction des districts.

Cette sanction ne tarda pas à être donnée (1) et le 25 février 1790, la Commune de Paris envoyait à l'Assemblée nationale une députation présidée par l'abbée Mulot, pour la supplier d'étendre son décret à tous les juifs de Paris et de la France.

L'avocat Godard plaida encore leur cause, et s'appliqua surtout à montrer l'opportunité d'en finir d'un seul coup avec cette question capitale. « Des préparations, des modifications, dit-il, n'auraient d'autre objet que de perpétuer

(1) Un témoin oculaire a consigné dans les *Archives israélites* (1811) les noms des israëlites de Paris qui recueillirent l'approbation de chaque district en faveur de leur émancipation : Mardochée Polak, Jacob Trenel, Goldschmidt, et le bijoutier Jacob Lazard, appuyés surtout par le district des Carmélites. Sur 48 sections, une seule refusa son adhésion, celle des fripiers de la halle.

un injuste préjugé contre eux, et il vaudrait mieux peut-être ne pas toucher à cette grande question que de ne pas la résoudre sur le champ par les grands principes qui en réclamaient la décision. Le moment, du reste, est singulièrement favorable; au milieu des changements opérés par la Révolution, celui qui sera relatif aux juifs ne fera sur le peuple qu'une impression légère. »

Malgré toute cette intrigue, l'Assemblée nationale attendit, pour s'occuper de nouveau de la question juive, jusqu'au 18 janvier 1791 ; encore profita-t-on de la présidence de l'abbé Grégoire pour la remettre subrepticement sur le tapis. Un député, M. Folleville, se plaignit, au cours de la discussion, de ce que l'on avait attendu la présidence de l'abbé Grégoire pour abuser du système de tolérance qu'il professait, et de ce qu'un membre du comité ecclésiastique s'était permis d'intervertir l'ordre du jour indiqué, pour faire cette proposition.

Les adversaires de l'émancipation improvisée des juifs trouvèrent ce jour-là un éloquent interprète dans le prince de Broglie, qui avait déjà combattu la motion de Clermont-Tonnerre: « Toute cette intrigue, dit-il, est ourdie depuis longtemps par quatre ou cinq juifs puissants établis dans le département du Bas-Rhin. Un d'entre eux surtout (le fameux Cerf-Berr), qui a acquis une fortune immense aux dépens de l'Etat, répand à Paris des sommes considérables pour s'y faire des protecteurs et des appuis. Je vous dirai que depuis longtemps la ville de Strasbourg est en fermentation au sujet des prétentions annoncées par plusieurs de ses juifs, et jamais la paix publique n'a exigé plus impérieusement l'ajournement. »

L'ajournement et le renvoi au comité de constitution furent mis aux voix et décrétés par une grande majorité (1).

Devant ces résistances de la majorité de l'Assemblée nationale, il n'y avait plus de ressource pour les avocats de l'émancipation, qu'une surprise, un tour de main, un de ces escamotages audacieux, tels qu'on en rencontre si souvent dans les délibérations parlementaires. Le tour fut joué le 27 septembre 1791. Les historiens juifs de la Révolution le reconnaissent eux-mêmes ; M. Théodore Reinach s'exprime ainsi :

« Il semblait que cette question, d'où dépendait en réalité l'avenir du Judaïsme tout entier, fût sur le point d'être enterrée, lorsque l'émancipation complète des israélites fut tout à coup votée à l'improviste et *presque* sans débat. »

Le *presque* est de trop. Profitant des derniers moments de la Constituante,

(1) L'Assemblée demeura aussi insensible à un *Arrêté de la Municipalité de Paris* du 26 mai 1791, rédigé sur la requête des juifs au Conseil général de la Commune. (*La Prépondérance Juive*, p. 215).



dont l'œuvre était terminée, et du désarroi qu'une fin de législation amène avec elle, le F.·. Duport monta à la tribune et dit :

« Je crois que la liberté des cultes ne permet plus qu'aucune distinction soit mise entre les droits politiques des citoyens à raison de leur croyance. La question de l'existence politique des juifs a été ajournée. Cependant, les turcs, les musulmans, les hommes de toutes les sectes sont admis à jouir, en France, des droits politiques. Je demande que l'ajournement soit révoqué et qu'en conséquence il soit décrété que les juifs jouiront en France des droits de citoyens actifs. »

Un député de l'Alsace, Rewbell (1), demanda la parole pour combattre la proposition de Duport. Alors le président de l'Assemblée, Regnault de Saint-Jean d'Angély, stylé d'avance par les meneurs, intervint et dit : « Je demande que l'on rappelle à l'ordre tous ceux qui parleront contre cette proposition ; car c'est la Constitution elle-même qu'ils combattront. » Et ce fut tout ; l'Assemblée vota la motion sans examen, sans discussion, sans même la rédaction préalable du décret. Ce ne fut que le lendemain 28 septembre que Duport présenta la rédaction du décret rendu la veille, rédaction légèrement modifiée sur quelques observations du prince de Broglie et de Rewbell. Elle est ainsi conçue :

« L'Assemblée Nationale,

« Considérant que les conditions nécessaires pour être citoyen français sont fixées par la Constitution, et que tout homme qui, réunissant lesdites conditions, prête le serment civique et s'engage à remplir tous les devoirs que la Constitution impose, a droit à tous les avantages qu'elle assure,

« Révoque tous les ajournements, réserves, exceptions insérés dans les précédents décrets, relativement aux individus juifs qui prêteront le serment civique, qui sera regardé comme une renonciation à tout privilège et exemption précédemment introduits en leur faveur. »

Ainsi se réalisait en faveur des juifs le plan échafaudé au convent de Wilhelmsbad, concerté par Mirabeau avec les sociétés secrètes de l'Allemagne, et mis à exécution par le même Mirabeau et les révolutionnaires ses alliés, à la faveur du désordre social produit par la Révolution, et grâce à une surprise opérée sur une Assemblée qui s'abandonne lâchement à la veille de sa dissolution.

Entachée dans son principe et sa source par cette origine essentiellement révolutionnaire, l'émancipation des juifs se ressentira, dans ses résultats, de cette tare primitive ; s'ils y ont gagné au point de vue social et humain, il est difficile de ne pas reconnaître, au témoignage même de leurs propres

(1) Il n'est pas inutile de rappeler ici que Rewbell était pourtant un adversaire acharné de la royauté : il siégeait à l'extrême-gauche. Mais il était député de Colmar, il connaissait de près les juifs, vrai fléau de l'Alsace, et il comprenait toute l'énormité de la faute que ses collègues et amis allaient commettre.



historiens, qu'ils y ont perdu en grande partie ce qui faisait leur force, leur grandeur et leur originalité : leur foi et l'intégrité de leurs mœurs traditionnelles.

L'affranchissement des juifs de France devait être le signal de l'affranchissement général de la race israélite dans tous les pays où les principes de la Révolution pénétrèrent à la suite de nos armées (1) : « C'est parce que les principes politiques, proclamés par la Constituante, ont prévalu peu à peu dans tous les Etats du monde civilisé que l'émancipation légale des juifs n'est pas non plus restée confinée à notre pays (2). » C'était une application forcée de ce prétendu grand principe qui avait inspiré les principaux meneurs de la Révolution, et que Duport, le principal auteur avec Mirabeau de l'émancipation juive, formulait ainsi en 1790 dans une réunion du comité de propagande : « M. de Mirabeau a très bien établi que l'heureuse révolution qui s'est opérée en France doit être et sera pour tous les peuples de l'Europe le réveil de la liberté, et pour les rois le sommeil de la mort. »

Mais voyons, maintenant, quels ont été les résultats de l'émancipation révolutionnaire et maçonnique des juifs.

Emancipés, affranchis par la Révolution, les juifs, tout en cherchant à y dominer, ne cessèrent de se proclamer ses obligés, ses hommes-liges. « Les hommes de la Révolution, écrit l'un d'eux, M. Léon Kahn, l'historien des *Juifs à Paris*, nous ont aidé à conquérir la place que nous occupons dans la société ; les israélites ne l'oublient pas. »

Pendant les jours néfastes de la Terreur, ils ne commirent pas d'imprudences. Avec leur flair naturel, ils avaient compris qu'un régime édifié dans le sang ne pourrait durer, et, tout en étant bons sans-culottes, ils se gardèrent bien de se compromettre. Aussi, nous ne les voyons pas figurer dans le comité de sûreté générale ni au tribunal révolutionnaire. Plus avisés, ils demeurent au second plan. Ils se mêlent aux clubs, mais parmi les auditeurs, jamais ou très rarement au nombre des orateurs ; ils excitent les autres et se gardent bien de se mettre en avant. Par exemple, là où il y a des situations lucratives, ils s'insinuent et réussissent à les obtenir ; on en trouve un grand nombre parmi les commissaires de la guerre ; ils spéculent sur la vente des biens nationaux. Que de fortunes juives créées en peu de temps pendant la période sanglante ! Pour la guerre, des millions et des millions sont indispensables ; l'argent en est le nerf ; mais, dans le mouvement des fonds, leurs doigts crochus savent retenir bonne partie des fortes sommes.

(1) Partout où elles pénétraient, les armées françaises de la Révolution émancipaient les juifs ; l'armée, recrutée dans les provinces rhénanes, comptait un grand nombre de soldats juifs, dont plusieurs officiers. Il existe un poème épique en hébreu, intitulé : l'*Empereur Napoléon*, qui a pour auteur le père du compositeur Halévy, et qui passe chez les juifs pour un chef-d'œuvre.

(2) T. Reinach : *Histoire des Israélites*, page 325.



A l'occasion, ils ont l'habileté de poser au désintéressement. Ainsi, le 21 brumaire an II, quand les révolutionnaires entreprirent de piller les églises, les juifs de la rue de la Boucherie prirent les devants et offrirent spontanément à la Convention les objets sacrés de leur synagogue. Flatteurs de la Révolution, ils allèrent jusqu'à comparer la faction de la Montagne, alors dominante dans l'assemblée, à la montagne sainte du Sinaï. « Le peuple israélite, dirent-ils, a toujours connu son bonheur par des lois très sages émanées du haut de la *Montagne*. » Nous verrons plus loin ce jeu de mots sacrilège érigé en doctrine par un de leurs philosophes.

Si l'on peut citer 46 noms de personnes juives arrêtées comme suspectes pour délits contre-révolutionnaires, 9 condamnés à mort et exécutés, nous en remontrons un certain nombre mêlés aux épisodes les moins avouables de cette époque désastreuse ; une juive ne rougit pas d'épouser l'ex-capucin Chabot ; Calmer, un ultra-millionnaire, riche à 200.000 livres de rentes, se faisait gloire d'être un sans-culotte, un ultra-révolutionnaire ; plusieurs juifs furent impliqués dans le pillage du Garde-Meuble en 1792.

Je ne veux pas arguer de ces faits particuliers contre l'honnêteté et la moralité de tous les juifs sans exception ; mais on peut dire, sans les calomnier, que les tendances générales des israélites influents se sont toujours manifestées, pendant notre siècle, en faveur des entreprises révolutionnaires, qu'ils se sont montrés constamment les partisans et les auxiliaires du jacobinisme, et qu'ils ont fait chorus avec les doctrines les plus hardies e les plus dangereuses de la libre-pensée moderne.

L'émancipation révolutionnaire eut aussi ses résultats funestes sur le gros de la nation ; c'est un fait reconnu par leurs propres historiens, M. Léon Kahn en particulier (1), qu'une fois les vieilles familles juives du dix-huitième siècle disparues, désormais plus intimement mêlés à la population des autres cultes, entraînés par les obligations du travail quotidien, les juifs « perdirent « chaque jour de l'ardeur religieuse, qui avait été leur seul refuge, leur « unique consolation avant la Révolution. » M. Léon Kahn nous les montre, vers 1830, devenus rebelles à toute instruction religieuse (2), indifférents pour un culte dont ils ne comprenaient plus le sens, les rabbins prêchant dans le vide, ou devant un auditoire qui avait perdu l'intelligence de la Bible et du Talmud, le Consistoire lui-même, plus entamé que les rabbins par les idées modernes, essayant en vain de réagir contre leur enseignement suranné, et leur en voulant de défendre avec vigueur l'intégrité de la religion dont ils étaient les gardiens.

(1) *Les Juifs à Paris depuis le VIe siècle*, ch. XII.

(2) D'après le juif Alexandre Weill, « il n'y a pas une seule juive française émancipée qui ait lu la Bible. »



Voici le tableau que la *Sentinelle Juive* traçait de la physionomie de la Synagogue à cette époque, tableau reproduit par M. Léon Kahn :

« Tout allait à la dérive : point de décence ni de recueillement ; pas d'administration, pas de chefs, pas de surveillance ; un ministre officiant insuffisant ; un service religieux que rien ne venait relever, parce que le rabbin se refusait à l'introduction de l'orgue et qu'on ne pouvait arriver à constituer le chœur ; le culte extérieur négligé ; une prédication qu'on



LES ILLUSTRATIONS FÉMININES DE LA POÉSIE MAÇONNIQUE

Désirée Pacault
Auteur
des *Inspirations et Poésies*.

Augusta Holmès
Auteur
de l'*Ode Triomphale du Centenaire de 1789*.

subissait cinq ou six fois par an, mais qu'on n'aimait pas... Avec cela, des abus, qu'on était jadis arrivé à supprimer, s'étaient de nouveau introduits dans les mœurs religieuses, et des coutumes peu respectables s'étaient maintenues à travers les années. Le temple offrait un aspect étrange. Le mode de vendre les honneurs religieux à l'encan s'était conservé et faisait ressembler la maison de Dieu à une salle de commissaires-priseurs, avec les criées jetées en un langage moitié allemand, moitié hébreu, les offres lancées de plusieurs points à la fois, les cris, les explications, les colloques, les allées et venues, et un brouhaha assourdissant... Le Consistoire voyait tout cela et n'y pouvait remédier. Il en souffrait d'autant plus qu'on l'en rendait responsable. Il avait

grand besoin d'argent à cette époque, et on ne lui ménageait pas les critiques. Qu'avait-il fait depuis près d'un quart de siècle qu'il existait ? Dans les occasions solennelles, il avait paradé devant l'autorité n'importe sa couleur, et en toutes occasions, armé de verges légales, il avait fait rentrer des fonds pour solder le silence du rabbin et la voix du hazan. »

Ces accusations sont graves, venant de sources juives. Le petit nombre de juifs restés fidèles aux antiques traditions devaient voir, en effet, avec douleur cette émancipation si longtemps attendue, si ardemment désirée, produire des fruits aussi amers. C'en était fait du véritable judaïsme.

La révolution de 1830 trouva les juifs tout prêts à accepter son programme et ses fallacieuses promesses. Une nouvelle faveur de la révolution les engageait alors plus avant dans leur compromission avec les menées des conspirateurs et des sociétés secrètes, où ils devenaient de jour en jour plus nombreux et plus influents. « Malgré leur nationalisation française, ils se trouvaient, en face des cultes salariés par l'Etat, dans une condition d'inégalité injuste, leur culte étant le seul auquel le budget de la France restât étranger. » Les francs-maçons étaient là pour réparer une si criante injustice : « Cette inégalité, dit encore M. Kahn, cessa bientôt, grâce à l'intervention du duc d'Orléans, lieutenant-général du royaume, grâce à MM. Viennet et de Rambuteau, qui s'employèrent ardemment à réaliser pour les juifs en droit et en fait l'égalité civile la plus complète : la loi du 8 février 1831, portant qu'à partir du 1er janvier, les ministres du culte israélite seraient rémunérés par l'Etat, fut la consécration de leur état religieux. Louis-Philippe avait donné à cette œuvre l'appui de sa haute influence, et il avait fait preuve en cette circonstance, comme il lui arriva plus d'une fois pendant son règne (c'est lui aussi qui, en 1846, abolit le serment *more judaïco*), d'une bienveillance et d'une équité dont les Consistoires se montrèrent toujours reconnaissants. »

En effet, il ne se passa pas une année du règne de Louis-Philippe, sans que les juifs, par la voix de leur avocat Crémieux, ne témoignassent au roi, pour sa fête ou pour le nouvel an, toute leur gratitude pour un si grand bienfait. La reconnaissance des juifs n'alla pas cependant jusqu'à protester contre sa chute. Nous les verrons tout à l'heure coopérer pour leur part, avec les frères et amis de la maçonnerie, à la Révolution de 1848 ; et il n'est pas médiocrement réjouissant d'entendre le même avocat Crémieux, devenu ministre de la République, faire ainsi, entre frères, l'oraison funèbre de celui qu'il avait si longtemps assommé de ses compliments mielleux :

« C'était une famille de braves gens, ces d'Orléans que 1830 avait appelés au trône. Le roi s'entêta contre l'esprit national. *Nous le renversâmes, et celui qui vous parle ferma sur le monarque déshérité la voiture qui l'emportait en exil.* »



On ne peut laisser passer le règne de Louis-Philippe sans faire mention de deux juifs allemands célèbres qui jouèrent alors en France un rôle important, et exercèrent sur leurs coreligionnaires et aussi sur la France et l'Allemagne la plus funeste influence, l'un au point de vue politique, l'autre au point de vue moral et religieux : le démagogue Louis Bœrne, et le grand poète Henri Heine, mais encore plus grand corrupteur : tous deux du reste ayant avec les sociétés secrètes d'Allemagne et de France les plus étroites relations.

Tous deux arrivaient à peu près en même temps en France, attirés par la révolution de 1830, comme les corbeaux par l'odeur de la mort. Ne trouvant pas en Allemagne la liberté suffisante pour y développer à l'aise les inspirations ultra-révolutionnaires de leur génie, ils y venaient respirer à pleins poumons l'air de la démagogie triomphante, et étudier sur place les merveilles du nouveau régime pour en faire profiter leurs frères d'outre-Rhin et attiser sans danger, pour leurs propres personnes, le feu qu'ils avaient contribué à y allumer à l'aide de cette conspiration antireligieuse et antisociale qui s'appelait la *Jeune Allemagne*. Toutes les sociétés secrètes réunies sous ce nom avaient les yeux tournés du côté de la France, d'où elles attendaient le mot d'ordre ; la France, par l'organe de ces deux enfants d'Israël, devait rendre à l'Allemagne ce qu'elle en avait reçu par Weishaupt et ses disciples.

Bœrne jusqu'alors avait mené une vie assez précaire. Il avait commencé par être critique de théâtre et à aiguiser contre les comédiens cette verve de satire insolente qu'il va mettre avec tant d'éclat en France au service de la démagogie cosmopolite. Né juif, avec des tendances prononcées à se rapprocher du catholicisme, il n'alla qu'à moitié chemin et se fit protestant (1). Malgré ce que Heine appelle ses « capucinades », il restera le Nazaréen primitif, le spiritualiste juif, ennemi par nature de ce que lui, Heine, mettait au-dessus de toutes les philosophies et de toutes les religions, l'Hellénisme, c'est-à-dire le culte poétisé des plus viles et des plus dégradantes passions humaines.

Il y a, entre ces deux francs-maçons israélites, une très curieuse opposition de caractère, qui ne les empêche pas de viser le même but.

Bœrne se glorifiait d'être juif, « le rejeton d'une race qui a rempli autrefois « le monde de sa gloire, et malgré son abaissement n'a pas perdu complè- « tement encore sa sainte consécration antique. »

(1) Il ne fut jamais un protestant bien fervent et bien convaincu, à l'entendre parler ainsi de Luther : « Luther ôta au peuple le paradis et lui laissa l'enfer ; il lui ôta l'espérance et lui laissa la crainte. L'impôt remplaça les dons gratuits, et le code pénal du fisc, le purgatoire. Le peuple allemand, autrefois si jovial, si spirituel, si ingénu, fut changé par la Réforme en un peuple triste, lourd et ennuyeux. En Allemagne, c'est une véritable vie de carême qui dure depuis trois siècles, et ce bon peuple germanique est encore loin de ses pâques. »



Il exprimait ainsi à sa façon laconique et humouristique cette prétention israélite, qui est devenue, dans notre siècle, le lieu commun obligé de toutes les diatribes juives contre le christianisme : « Jésus-Christ — qui, par parenthèse, était mon cousin, — a prêché l'égalité, etc... »

Les malheurs de sa race et les douloureux souvenirs de son histoire, si vivants encore à cette époque dans le vieux quartier juif de Francfort, sa patrie, « dont les maisons noires semblaient répandre leurs ombres dans son âme », y avaient laissé des impressions ineffaçables. Il avait pour le vieux Rothschild Meyer Amschel, la souche de la dynastie régnante, une vénération presque filiale ; étant encore un petit garçon, il avait reçu sa bénédiction : « Je suis fermement persuadé, dit-il, que je suis redevable à cette bénédiction de Rothschild de n'avoir jamais complètement manqué d'argent dans ma poche, tout écrivain allemand que je suis. » Mais en revanche, il haïssait les fils de toute son âme, bien différent encore en cela de Heine, qui les admirait, parce que, disait-il, il n'y avait pas à ses yeux de promoteurs plus puissants de la révolution. Le baron James lui avait expliqué *famillionnairement* comment, par son système de papiers d'Etat, il avait rempli partout les premières conditions du progrès démocratique en Europe et frayé en quelque sorte la voie à la démocratie moderne.

Or, c'est Bœrne, cet homme si bien fait pour comprendre tout ce qu'il y a de touchant, de mélancolique et de vraiment divin dans l'histoire d'Israël, c'est cet homme que le démon de la révolution et des sociétés secrètes va métamorphoser en un niveleur, un sans-culotte forcené, à l'école de la franc-maçonnerie française. Heine, qui le revit à son arrivée à Paris en 1831, fait de lui ce portrait : « Le peu de chair que j'avais jadis remarqué sur son corps avait alors entièrement disparu ; peut-être s'était-il fondu aux rayons du soleil de juillet, qui lui avaient, hélas ! frappé aussi sur le cerveau. Il était assis ou plutôt logé dans une grande robe de chambre de soie à ramages, comme une tortue dans sa carapace, et lorsque de temps en temps il en faisait sortir, en l'inclinant vers moi d'un air soupçonneux, sa petite tête grêle, j'éprouvais une impression pénible... Sa voix avait un certain tremblotement maladif, et sur ses joues on voyait déjà ces tons d'un rouge cru qui annoncent la phthisie. »

Aussitôt à Paris, Bœrne se mit en relations avec le ban et l'arrière-ban de la démagogie jacobine, s'affilia à tous les conventicules révolutionnaires secrets, s'entoura de tous les conspirateurs étrangers dont il était l'oracle, le juif Lassalle, Ruge, etc., fréquenta et harangua les clubs les plus avancés, et se mit fiévreusement à écrire ses *Lettres sur Paris*, qui devaient illuminer l'Allemagne, « lettres, dit Heine, d'un tel sans-culottisme de pensée et d'expression, que jamais rien de pareil ne s'était vu en Allemagne. »

« Son salon (1), — c'est encore Heine qui parle, — rassemblait une ménagerie d'hommes, telle qu'on trouverait à peine la pareille au Jardin des Plantes. Au fond, étaient blottis quelques ours blancs d'Allemagne, qui fumaient la pipe sans presque souffler mot, et lançaient seulement de temps à autre quelques jurons patriotiques. A côté d'eux était tapi un loup polonais qui, coiffé d'un bonnet rouge, hurlait parfois d'un ton rauque les observations les plus doucereuses et les plus fades. J'y trouvai aussi un singe français, un des plus vilains singes que j'aie jamais vus ; il faisait continuellement des grimaces, afin que l'on pût choisir la plus belle. »

Les ouvriers allemands dévoraient avec une foi toute allemande sa parole républicaine. « Il parlait très bien, dit encore Heine, d'une manière laconique, convaincante et populaire ; ses discours, nus et sans art, étaient tout à fait dans le ton du sermon sur la montagne. Je ne l'ai entendu, à la vérité, parler qu'une seule fois au passage du Saumon, où Garnier présidait l'*Assemblée du peuple*. Bœrne parla sur la Société de la presse, qui devait se garder de prendre une forme aristocratique ; Garnier tonna contre Nicolas, le czar de Russie ; un ouvrier cordonnier, contrefait et bancroche, prit la parole et prétendit que tous les hommes étaient égaux. »

Ses *Lettres sur Paris* firent en Allemagne la plus vive sensation ; elles étaient dévorées à des milliers d'exemplaires par toute la Jeune Allemagne, en compagnie des journaux et des romans allemands, qui, malgré le peu de liberté de la presse, prêchaient à l'envi « l'émancipation de la chair » ; Gutzkow, Laube, Mund, Wienberg et toute la suite de Heine raillaient toute croyance en Dieu, exaltaient le libre amour, émancipaient la chair avant d'émanciper le peuple. Bœrne lui-même, dans un voyage qu'il fit en Allemagne, en 1832, y fut l'objet des démonstrations les plus enthousiastes des sectaires : fêté comme un héros, il rapporta aux frères et amis de Paris les plus chaudes espérances pour la cause de la révolution.

A part ce voyage et deux excursions en Suisse (1832 et 1833), Bœrne ne quitta Paris que pour habiter pendant l'été Auteuil, où il traduisit en allemand les *Paroles d'un croyant* de Lamennais dont il était l'ami, et travailla à réunir les matériaux d'une histoire de la Révolution française, tout en publiant la suite de ses *Lettres sur Paris*, et quelques articles en français dans le *Réformateur* de Raspail.

Les deux grandes admirations de Bœrne en France étaient Lamennais et Béranger, les deux hommes peut-être qui ont fait le plus de mal à cette époque, en popularisant et vulgarisant les idées impies et subversives de la Maçonnerie. Ils étaient pour lui la personnification de cet idéal de la propagande révolutionnaire qu'il définissait ainsi :

(1) Bœrne vivait à Paris sous le toit d'une juive divorcée de Francfort, Mme Wohl, femme brûlante de républicanisme et de chauvinisme allemand. Après la mort de Bœrne, elle épousa le juif Strauss, que Heine appelait un « *âne cornu*. »



« Il faut que la parole soit un glaive : c'est avec *des poignards, du ridicule, de la haine et du mépris* qu'il faut poursuivre la tyrannie. Si j'écrivais sur la liberté de la presse, je commencerais ainsi : La liberté de la presse! ou le diable vous emporte, vous tous ensemble, peuple, princes et pays allemand !... Il vaut encore mieux être sans religion que sans liberté ! »

C'est lui qui disait de Béranger : « Béranger est l'arc-en-ciel que Dieu, après le déluge de la restauration, a mis dans les nuées, en signe de son éternelle alliance. »

Il est aussi l'un des écrivains allemands qui ont le plus contribué à enflammer l'orgueil national de l'Allemagne et à exciter contre la France ses passions patriotiques. Il eût été un des premiers, s'il avait vécu jusque-là, à applaudir à l'annexion violente de l'Alsace et de la Lorraine. Un jour, dans le feu de la conversation, quelqu'un remarquant que la France devait être fortifiée par l'annexion des provinces du Rhin afin de pouvoir résister plus sûrement à l'Europe aristocratique et absolutiste. « Je ne voudrais pas, s'écria Bœrne, céder à la France même un seul pot de chambre allemand. » Bœrne est un précurseur de Bismarck.

Sa mort (12 février 1837) excita des regrets unanimes dans tout le monde maçonnique d'Allemagne et de France; le parti de la révolution cosmopolite perdait en lui un de ses plus ardents et plus brillants champions.

L'un des chefs les plus avancés de la démagogie française, Raspail, fit son oraison funèbre d'un mot qui dit tout : « Bœrne, israélite par sa naissance, était dans ses écrits *de ma religion, de la vôtre, de celle des hommes de bien de tous les pays*; il croyait à la fraternité universelle, à l'égalité, etc... » On sait que pour les francs-maçons, il n'y a *d'hommes de bien* que ceux qui ont juré une haine irréconciliable à l'ordre social et à la religion du Christ.

Si Bœrne représente, chez les juifs émancipés, les tendances révolutionnaires et subversives de toute autorité sociale, Heine incarne dans sa personne les tendances incrédules et athées, où devaient nécessairement aboutir les prémisses posées par le rationalisme de Mendelssohn. Si Bœrne a tout le débraillé du tribun populaire et du démagogue, Heine est le juif aristocrate qui veut bien condescendre à soutenir les principes de la démocratie et de la Jeune Allemagne, mais à la condition qu'il ne se salira pas les mains au contact de la plèbe « des gueux comme Berne et consorts », et qu'on lui permettra de jouir en toute liberté de la douce et charmante vie épicurienne dont ses poésies sont le code (1).

(1) Heine, cependant, recevait chez lui les démocrates et patriotes allemands, pour ne pas se compromettre aux yeux de l'Allemagne, « en guise de hérauts de gloire, dit Weill; mais les Allemands partis, il allait voir Gauthier, Royer, Gérard, Texier, Buloz, Béranger, les frères Escudier, Véron, Berlioz, Dumas et les célébrités féminines du temps ».



Bœrne l'a bien jugé. Il aimait à reconnaître en lui un artiste, un poète achevé ; mais il lui faisait de ce mérite même le plus sanglant reproche : « Il se perd, disait-il, quand il veut être autre chose que poète. Il ne persuade pas même quand il dit la vérité ; car il n'aime dans la vérité que le beau. Heine adorerait la liberté allemande si elle était en pleine fleur ; mais, comme elle est couverte de fumier à cause de la rudesse de l'hiver, il ne la reconnaît pas et la dédaigne. » Il lui reprochait aussi son scepticisme, son incrédulité et son sybaritisme ; il le représente plaisamment s'envisageant comme un homme d'importance, rêvant d'amis et d'ennemis, les cherchant partout et ne les trouvant nulle part : « La nature, dit-il, ne nous a donné, à nous autres misérables hommes, qu'un seul dos, de sorte que nous ne redoutons les coups du sort que d'un seul côté ; mais le pauvre Heine a deux dos, il craint les coups des aristocrates et ceux des démocrates, et, pour échapper aux uns et aux autres, il lui faut aller en même temps en avant et en arrière. »

En effet, rien de si peu consistant que Heine en fait de principes politiques et sociaux ; sa grande passion, c'est la haine du catholicisme avec l'amour effréné de tout ce que le catholicisme réprouve et maudit ; son principal objectif, c'est la résurrection du paganisme hellénique sur les ruines de la religion du Christ, de ce qu'il appelle « le déisme juif-mahomêtan-chrétien. » Il écrit le 16 juillet 1833 : « Le catholicisme devient chaque jour plus puissant ; il faudra que j'entreprenne encore avec cette hydre un combat effrayant. »

Ce combat satanique, il l'avait commencé dès l'âge de seize ans dans les *Annales politiques* de Lindner, où il apparaît déjà comme un disciple déterminé de Hégel, panthéiste ou plutôt athée, à qui Hégel avait fait croire qu'il était Dieu : tel il arriva à Paris en 1831 : « J'étais si fier de ma divinité, dit-il, je me croyais si grand, que quand je passais par les portes Saint-Martin ou Saint-Denis, je baissais involontairement la tête, craignant de me heurter contre l'arc. » Partout dans ses écrits, publiés avec empressement par les organes de la libre-pensée française, éclate cette note de panthéisme hégélien mêlé à l'adoration du paganisme le plus impudent et le plus dévergondé. Il apostrophe ainsi les dieux de l'Olympe : « Une sainte pitié et une ardente compassion s'emparent de mon cœur, lorsque je vous vois là-haut, dieux abandonnés, et quand je songe combien lâches et hypocrites sont les dieux qui vous ont vaincus, les nouveaux et tristes dieux qui règnent maintenant au ciel, renards avides sous la peau de l'humble agneau. Oh ! alors une sombre colère me saisit, et je voudrais briser les nouveaux temples, et combattre pour vous, antiques divinités, etc. » L'ardent soleil n'est « qu'une rouge trogne, le nez de l'esprit du monde, et autour de ce nez flamboyant se meut l'univers en goguette. » Sa morale est à la hauteur de sa théologie ; car s'il se fait grec et païen, ce n'est que pour se permettre tous les vices

de Jupiter et de Mercure : « Bats le tambour et ne crains rien, et embrasse la vivandière... Voilà toute la science ; voilà la philosophie de Hégel, voilà le sens le plus profond des livres ! Je les ai compris, parce que je suis un garçon de moyens et un bon tambour. »

L'histoire a pour lui le même sens que les livres. Voici ce qu'il aperçoit dans le moyen-âge, dans la sainte ville de Cologne, par exemple :

« Ici la prêtraille a mené sa pieuse vie. Ici ont régné les hommes noirs que Ulrich de Hatlen a décrits. Ici le cancan du moyen-âge fut dansé par les moines et les nonnes. Ici le cancan du moyen-âge fut dansé par les moines et les nonnes. Ici la stupidité s'accouplait à la méchanceté comme des chiens sur la place publique. On reconnaît encore aujourd'hui les petits-fils à leur fanatisme stupide. Viendra un temps où bien loin de l'achever (le dôme de Cologne) on fera de sa grande nef une écurie de chevaux ! Quant aux trois rois mages qui reposent là sous leur tabernacle, fourrez-les donc dans les trois cages de fer qui sont suspendues au haut de la tour de Munster, qui a nom Saint-Lambert. »

En face de tels principes et d'une telle philosophie, il est difficile de prendre au sérieux les éloges que, çà et là, Henri Heine accorde à la Bible et à l'ancien judaïsme. On est tenté de croire qu'ils ne lui sont guère inspirés que par le désir de ne pas se mettre à dos ses coreligionnaires et surtout l'oncle Salomon Heine, le fameux banquier de Hambourg, la providence du poète besogneux (1), mais cependant toujours trop lent, au gré de l'insatiable neveu, à délier en sa faveur les cordons de sa bourse. On comprend que toutes les sympathies du poète athée sont pour le néo-judaïsme, tel que l'a fait l'émancipation révolutionnaire : « Les néo-juifs, dit-il, sont très éclairés et mangent du porc ; les anciens sont superstitieux : ils ne croient pas au Saint-Esprit et détestent le cochon. » Il disait encore des néo-juifs : « Ils sont inexterminables, parce qu'ils ont pris le *minimum de Dieu*, à peine le nécessaire. »

Pendant que la Jeune Allemagne exaltait Heine pour son impiété et son immoralité, celui-ci vendait sa plume au gouvernement de Juillet, et touchait 6.000 francs par an sur les fonds secrets de Molé et de Guizot (2). C'était là assurément le lien le plus cher qui l'unissait à la France. Lorsqu'en 1848, la *Revue rétrospective* publia son nom parmi les pensionnaires des fonds secrets, il fut foudroyé de chagrin, mais non de remords.

Si Heine ne revendiquait pas l'incorporation à l'empire allemand de l'Alsace et de la Lorraine, ce n'était qu'en attendant le jour où l'Allemagne

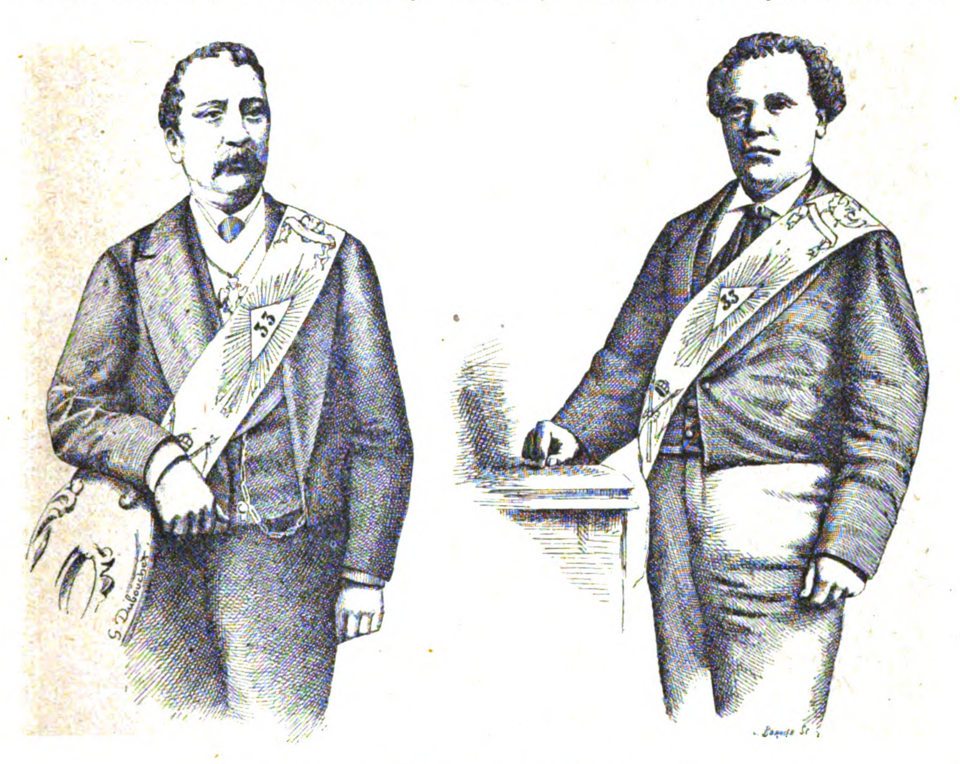
(1) Il lui faisait une rente de 6.000 francs, auxquels il en ajouta 2.000 pendant sa maladie.

(2) « Je ne me suis pas vendu, disait Heine, je me suis rendu ; la monarchie de juillet est venue vers moi, je ne suis pas allé à elle. »



aurait fini ce que les Français avaient commencé, le grand œuvre de la Révolution, la démocratie universelle ; il disait :

« Quand nous aurons poursuivi la pensée de la Révolution dans toutes ses conséquences, quand nous aurons détruit le servilisme jusque dans son dernier refuge, — le ciel ! — quand nous aurons chassé la misère de la surface de la terre, quand nous aurons rendu sa dignité au peuple déshérité, au génie raillé, à la beauté profanée..., alors, ce n'est pas seulement



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

Edouard Cluydts
(Suprême Conseil de Belgique, Rite Ecossais)

Antoine Amberny
(Suprême Conseil de Suisse, Rite Ecossais)

l'Alsace et la Lorraine, mais la France tout entière, mais l'Europe et le monde sauvé tout entier, qui seront à nous ! Oui, le monde entier sera allemand ! .. Voilà mon patriotisme. » (17 décembre 1844.)

Et déjà il voyait cette prophétie commencer à s'accomplir : « Les Français philosophent maintenant et parlent de Kant, de Fichte et de Hégel. Ils fument et boivent de la bière. Ils se font épiciers, épiciers tout comme nous... Ils ne sont plus voltairiens, ils deviennent hengstenbergiens. »

Ils continuèrent à le devenir de plus belle, grâce aux écrits de Henri Heine, qui furent pendant vingt ans le bréviaire des incrédules distingués, la

Bible des « hommes de bien », selon Raspail et consorts. La mort même du poète athée ne dessilla pas les yeux de ses admirateurs sur leur idole : les cinq dernières années de sa vie, passés dans une maison de santé rue de Lourcine, ne furent qu'une longue et cruelle agonie (1).

Alexandre Weill, son intime ami et son biographe, prétend que Heine accepta son martyre comme un châtiment de Dieu :

« Ce ne fut, dit-il, qu'après cinq longues années de souffrances qu'il finit par concevoir qu'il n'était pas dieu, les dieux n'ayant jamais eu, à sa connaissance, besoin de prendre des lavements ! »

Celui que Weill voudrait nous faire passer pour un martyr, un saint, n'a jamais abjuré, pas même à l'heure de la mort, son scepticisme et son infernale incrédulité. Sa prétendue conversion au Dieu de Moïse ne fut pas plus sérieuse que l'avait été sa conversion au protestantisme :

Voici quelques-unes de ses *ultima verba*, d'après Weill lui-même :

« Si jamais je rencontre Moïse, son inventeur (l'inventeur de Jéhovah), je lui dirai ma façon de penser... Il se pourrait bien, ajoutait-il, que Jéhovah, ne fût-ce que pour faire plaisir à *son inventeur Moïse*, vengeât l'orgueil de ses marionnettes humaines sur terre, dont il tient les fils, et avec lesquelles il joue ses comédies et ses drames pour charmer les ennuis de ses anges. J'ai été un mauvais comédien. Je n'ai certes pas donné la mesure de mes forces. J'ai pris le monde pour un bal masqué et m'y suis promené avec un faux nez, pour dire des vérités aux dominos de toute couleur. On ne change pas de religion ; on en quitte une qu'on n'a plus pour une autre qu'on n'aura jamais. Je suis baptisé, mais je ne suis pas converti. »

Et encore :

« Qu'est-ce que j'ai fait à ton Jéhovah, disait-il à Weill, pour qu'il m'accable de toutes les souffrances du Schéol ? N'ai-je pas fait son éloge dans la *Gazette d'Augsbourg* ? Je crois qu'un Satan quelconque m'a calomnié auprès de Jéhovah. J'étais si heureux quand Campe ou le baron Cotta m'envoyaient 6.000 francs, bien qu'ils fussent mangés d'avance. Alors pour m'éprouver, il m'a couché sur mon grabat comme Job, et, comme à Job, il m'a tout pris, excepté ma femme. Un de ces jours, je m'y attends, il me rendra tout, santé, fortune et jeunesse ! — Et croirez-vous alors en lui ? — Comme je crois à Rothschild quand il m'endosse un billet, et, comme Éléhon dans Job, je ferai son éloge pour avoir créé le cheval arabe. » Si Weill prenait ces sacrilèges plaisanteries pour un retour sérieux au Dieu de Moïse, il n'était vraiment pas difficile.

Les pensées de Heine sur la mort ne sont qu'un regret désespéré des

(1) L'oncle Salomon, étant venu à mourir, au lieu du million attendu, ne légua à son neveu le poète qu'un capital de 16.000 francs : « Ce fut pour lui, dit Alexandre Weil, un coup mortel. Sa grande maladie date de ce jour. »



voluptés impossibles, le dédain de cette chimère, l'âme, et la négation de la vertu. Il n'aspire qu'à l'enfer des païens, à l'Orcus, « au bruissement mélancolique du Styx, aux chants des Furies, aux aboiements de Cerbère; tout cela forme une lugubre harmonie avec le malheur et la tristesse. » Ou plutôt il n'aspire qu'au néant; dans le *Livre de Lazare*, un dialogue entre le Corps et l'Ame, son véritable testament philosophique, l'âme dit au corps :

« Avec toi je veux m'abîmer dans la nuit et la mort, avec toi boire le néant ! » (*Poèmes et Légendes*.)

En résumé, Heine est un des pères les plus authentiques de cette littérature immorale et athée qui contribua plus que tout autre chose à démoraliser la France sous le gouvernement de Juillet qui la pensionnait. Il est le père de cette Jeune France sans convictions, sans principe, sans foi, qui, par la plume d'un de ses plus excentriques écrivains, Lassailly, a laissé échapper cet aveu qui est la vérité même :

« Pitié ! Pitié ! sur moi, jeune homme, dont l'âme a froid de tout son égoïsme athée ! »

La reconnaissance des juifs pour les bienfaits de la Révolution devait naturellement s'étendre à la franc-maçonnerie, le principal agent de ces bienfaits ; celle-ci du reste leur ouvrait largement ses portes ; elle pouvait compter sur leur dévouement aux principes de la secte. C'est ce que constate la *Revue maçonnique* de janvier 1848 dans ce passage significatif :

« La grande majorité de l'Ordre, non seulement n'admet pas le christianisme, mais le combat à outrance ; la preuve s'en trouve dans l'admission des juifs aux loges anglaises, françaises, américaines, belges et, depuis peu, dans toutes les loges de l'Allemagne. »

Que les juifs francs-maçons aient participé aux événements qui préparèrent la Révolution de 1848, c'est ce qu'avouent leurs propres historiens.

« La communauté de Paris, dit Léon Kahn, n'était pas restée indifférente au mouvement républicain (1) ; elle n'oubliait pas que c'était à la Révolution que les juifs devaient leur émancipation. »

Aussi, en récompense de leur zèle, virent-ils avec orgueil apparaître pour la première fois, à la tête du gouvernement, quelques-uns des leurs :

« L'un d'eux, comme le disait Crémieux en 1859, était membre du gouvernement provisoire et ministre de la justice, c'est-à-dire de la sainteté parmi les hommes ; l'autre était ministre des finances, c'est-à-dire de la probité parmi les hommes. »

Ces deux juifs francs-maçons étaient Crémieux et Goudchaux. Achille Fould devait remplacer ce dernier aux finances en 1849, sous la présidence

(1) Léon Kahn : *Les Juifs à Paris*, p. 156.

de Louis Bonaparte. Avec Crémieux et Goudchaux, l'Assemblée constituante comptait parmi ses membres trois autres israélites de marque : le journaliste Raynal, représentant de l'Aude ; l'ingénieur Michel Alcan, de l'Eure ; et Achille Fould, de Paris.

Avec la Révolution de 1848, les juifs font irruption dans tous les emplois et services publics, dans la magistrature comme dans l'armée. Ils retrouvent, pour s'associer au mouvement révolutionnaire de 1848, le même élan que nous leur avons vu en 1790 et 1791 ; on les voit s'enrôler immédiatement dans la garde nationale, mettre tout en œuvre pour recevoir et soigner les blessés de la République (1). Il en fut de même en 1871, où la République franc-maçonne renaissante remet entre les mains de Crémieux le salut de la France. On sait trop ce qu'il advint de ce gouvernement songeant plus aux intérêts de la famille juive qu'à ceux de la nation française : l'émancipation des juifs de l'Algérie, faite au mépris des droits de la sympathique population arabe ; la fondation de l'*Alliance israélite universelle* ; l'influence de plus en plus croissante de la maçonnerie juive.

Ce tableau en raccourci suffit pour démontrer la vérité de cet aveu d'un des chefs des maçons juifs, J. Weil : « Nous exerçons une influence puissante sur les mouvements de notre temps et sur le progrès de la civilisation vers la *républicanisation de tous les peuples.* »

Nous arrivons maintenant au rôle des juifs dans la franc-maçonnerie.

Il est certain qu'ils y ont créé des rites ; mais, en même temps qu'il faut dire quelques mots de ces fondations, il convient aussi de montrer les israélites maçons à l'œuvre au sein de n'importe quelles loges travaillant à n'importe quel rite. Car non seulement les juifs cabalistes ont pris une part active dans le développement et la direction de la secte ; mais encore les néo-juifs exercent, dans les ateliers ordinaires, une influence réelle, grâce à leur solidarité de race, indépendamment de l'organisation des loges secrètes israélites sous l'inspiration du Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg.

D'abord, deux points importants sont hors de doute :

1° Le juif, en entrant dans une loge maçonnique, abjure implicitement, s'il l'avait conservée jusqu'alors, sa foi en Dieu, tel que Dieu est compris et adoré dans le Mosaïsme. « Lorsque la maçonnerie, dit le frère Golphin à la loge *Memphis*, de Londres, accorde l'entrée de ses temples à un juif, à un mahométan, à un catholique, à un protestant, c'est à la condition que celui-ci abjurera ses erreurs passées, qu'il déposera les superstitions et les préjugés dont il a bercé sa jeunesse. »

2° Les juifs, dans la maçonnerie, ont toujours manifesté une tendance très

(1) On sait que l'impulsion fut donnée à ce mouvement dans le grand Convent maçonnique qui eut lieu à Strasbourg en 1847 et dans les *banquets réformistes* organisés par les loges.



marquée à s'isoler de leurs co-sectaires et à avoir des loges particulières, où ils pussent se retrouver chez eux, entre frères de même race, poursuivant un but particulier.

Nous avons vu qu'un certain nombre de juifs avaient réussi à se glisser dans les ateliers maçonniques, bien avant que la question de les y admettre fût solennellement posée, et comment le convent de Wilhelmsbad devança à leur égard l'émancipation décrétée par la Révolution. En hommes pratiques, et habitués, par l'isolement même auquel les condamnait le mépris de la société, à vivre dans une atmosphère de conspiration secrète, ils profitèrent de cette bonne volonté des loges à leur égard pour se servir de la maçonnerie comme d'un échelon sûr leur permettant de s'élever dans la société au rang qui leur avait été interdit depuis tant de siècles.

Par le tableau très exact que je viens de faire des néo-juifs, dont les prototypes sont Bœrne, Heine, Mendelssohn, on a compris que j'avais raison contre M. Léo Taxil, lorsque je disais que les épisodes bibliques parodiés au sein des loges ne pouvaient effaroucher aucunement les croyances des initiés circoncis, pas plus qu'elles n'offusquent d'autre part les initiés ayant reçu le baptême ; les uns et les autres se valent.

Or, nous savons déjà que le rite des Elus Cohens ou Illuminisme français est dû à un juif, Martinez Pasqualis. Tout à l'heure, je parlerai de Marc Bédarride et du rite de Misraïm. Mais je veux auparavant dire quelques mots du Rite Ecossais Ancien et Accepté.

Ce rite est essentiellement une création juive. Je n'entends pas par là que ses 33 grades ont été fabriqués par des israélites ; non, ce n'est point ainsi que les choses se sont passées.

Parmi les rites en grande vogue au siècle dernier, se trouvait celui qui est dit Ecossais de Perfection ou d'Hérodom, comportant 25 degrés. En 1761, un juif, nommé Stéphen Morin, reçut d'un Conseil de Souverains Princes Maçons de ce rite une charte constitutive lui donnant la mission de le propager en Amérique ; jusqu'en 1801, le rite y végéta.

C'est à Saint-Domingue que Stéphen Morin s'était rendu. En vertu de sa patente (datée du 27 août 1761 et signée par le frère Chaillou de Joinville, substitut général du comte de Clermont, grand-maître de la Grande Loge Nationale de France), Morin institua deux autres juifs, le frère Moïse Hayes, souverain député inspecteur pour l'Amérique du Nord, et le frère Francken, député inspecteur pour la Jamaïque. Ce dernier démissionna peu après. Hayes s'établit à Boston, y fonda une Sublime Loge de Perfection et s'en intitula grand-maître ; puis, à son tour, il délivra une patente de souverain député inspecteur pour la Caroline du Sud à un quatrième juif, le frère Isaac Dacosta, qui s'installa à Charleston (1763) comme grand-maître d'une deuxième Sublime Loge de Perfection. Dacosta eut pour successeur un de ses coreligionnaires, le frère Yousouf Myers.

Des ateliers furent créés ensuite aux Etats-Unis, principalement en Géorgie et en Pensylvanie, par les puissances établies à Boston et à Charleston, lesquelles se donnaient le titre de Mères-Loges du Monde Unies ; la souveraineté était double et collective en même temps ; Boston et Charleston marchaient d'accord, mais n'avaient pas des sujets bien nombreux.

En 1781, Hayes et Myers convoquèrent à Philadelphie une assemblée des quelques députés inspecteurs qu'ils avaient créés jusque-là ; ce fut le convent dit de Philadelphie du 15 mai 1781. Y prirent part les chefs de l'Ecossisme de Perfection d'Hérodom, parmi lesquels les FF.·. Bush, Samuel Möller, Abraham Cardoso, Barend-Spitzer, Zadoc Bernheim, etc. Dans cette réunion, fut créé un nouveau député inspecteur, Moïse Cohen, pour la Jamaïque. On voit que nous sommes bien en pleine juiverie, n'est-ce pas ?

Moïse Cohen créa député inspecteur Isaac Long, lequel, après quelque temps passé à la Jamaïque, se joignit aux frères de Charleston ; on cite, parmi les maçons de haute marque, le frère De la Hogue comme ayant été investi de la confiance d'Isaac Long, qui, peu à peu, était devenu dans la secte un grand personnage.

D'autre part, divers rites maçonniques faisaient également de la propagande en Amérique. Le rite de Royal-Arche, notamment, y avait été importé par des maçons irlandais. Un chapitre de ce rite, qui existait à Charleston, mais sous la dépendance de la puissance de Dublin, s'en sépara le 20 février 1788 et s'unit à la Mère-Loge des trois juifs Dacosta, Myers et Long ; les deux premiers étaient morts à cette époque. Il y eut, à cette occasion, cumulation de rites à Charleston, et l'orient compta son chapitre de Royal-Arche affilié à l'Ecossisme d'Hérodom. Ce chaos dura jusqu'en 1795, époque à laquelle, Long étant retourné en Europe, la direction générale des ateliers sous l'obédience de Charleston fut prise par un nouveau juif, le colonel John Mitchell. Ce fut ce dernier qui institua, deux ans plus tard, comme député inspecteur pour les îles françaises d'Amérique, le comte de Grasse-Tilly, lequel rapporta dans notre pays le nouveau rite Ecossais, celui en 33 degrés, et fut le fondateur du Suprême Conseil de France, en 1804.

Dans l'intervalle, Isaac Long s'était donné une mission : retrouver le Baphomet des Templiers de Paris, qui avait pu, assurait-on, être sauvé par des chevaliers fugitifs, lors de la suppression de l'Ordre. La relation de ses recherches et de sa découverte est conservée précieusement aux archives de Charleston, et c'est vraiment un récit des plus curieux, une succession d'aventures d'un merveilleux tout à fait diabolique ; mais ce n'est point ici qu'il convient de reproduire cet étrange récit.

Isaac Long retrouva donc l'idole luciférienne, et en même temps le crâne de Jacques Molay. A l'en croire, le Dieu-Bon lui révéla que le Baphomet

séculaire serait le Palladium de la franc-maçonnerie et que sa place devrait être désormais à Charleston. D'où, retour définitif de Long aux Etats-Unis, pour la constitution de l'Ecossisme renouvelé en 33 grades et sous la protection jurée de Satan.

C'est en 1801, le 31 mai, qu'eut lieu l'établissement du premier Suprême Conseil; grâce au Palladium, le pouvoir rival de Boston était à jamais éclipsé (1). Isaac Long réunit les grands inspecteurs siégeant à Charleston, qui avaient, dans la période de 1795 à 1801, pris le titre de Souverains Princes de Jérusalem, et qui tous, sans exception, étaient juifs. Les plus notables étaient : le colonel Mitchell, Abraham Alexandre, le docteur Frédéric Dalcho, Emile de La Motta et Isaac Auld. D'un commun accord, ils firent du 25[e] degré de l'Ecossisme d'Hérodom, grade de Prince du Royal-Secret, le 32[e] degré du nouveau rite, lequel prit le nom de Rite Ecossais Ancien Accepté. Ils y intercalèrent six grades templiers, fabriquèrent un grade, celui d'Inquisiteur Inspecteur Commandeur, qui fut le 31[e] degré, et transformèrent la fonction de délégué inspecteur en grade suprême d'initiation, sous le titre de Souverain Grand Inspecteur Général, 33[e] degré (2). Le

(1) Il serait plus exact de dire que la Mère-Loge de Perfection de Boston était tombée en sommeil, c'est-à-dire avait cessé de fonctionner depuis quelque temps. On ne trouve, en effet, aucune trace de ses travaux à partir de 1794, et il est permis de croire que, lors de la fusion du chapitre de Royal-Arche de Charleston avec la Mère-Loge d'Hérodom établie au même orient, c'est celle-ci qui prit la direction unique de l'Ecossisme de Perfection en Amérique.

Plus tard, le 5 août 1813, la Mère-Loge d'Hérodom de Charleston, qui s'était transformée (en 1801, comme il vient d'être dit) en premier Suprême Conseil du Rite Ecossais Ancien Accepté en 33 degrés, institua à Boston un Suprême Conseil, en lui cédant la juridiction nord des Etats-Unis. Il est à présumer, — car l'on n'a que des indices assez vagues à ce sujet, — que, parmi les membres de ce Suprême Conseil de Boston, devaient se trouver au moins quelques anciens officiers de la Mère-Loge d'Hérodom du même orient. En d'autres termes, le réveil de cette puissance maçonnique s'est effectué avec un changement de rite et sous les auspices de l'autorité qu'elle avait instituée à Charleston, mais qui avait mieux prospéré.

J'ai tenu à donner ces détails, pour apporter un peu de clarté dans l'histoire des origines du Rite Ecossais Ancien Accepté. En effet, un certain nombre d'auteurs, confondant l'œuvre d'Isaac Long avec celle de Stephen Morin, font remonter à 1761 la création de ce rite ; ce qui est une erreur matérielle. Ma rectification peut être considérée comme très exacte ; je l'ai faite d'après des notes que j'ai prises aux archives du Suprême Conseil d'Angleterre (à Londres), qui, lui-même, a été créé, le 2 février 1846, par le Suprême Conseil de Boston.

(2) Il n'est peut-être pas inutile de donner ici un tableau des 33 grades du Rite Ecossais Ancien Accepté, tel qu'il a été créé par Isaac Long, le colonel John Mitchell et le docteur Frédéric Dalcho, et tel qu'il se pratique partout aujourd'hui :

1[er] degré, **Apprenti.**
2[e] degré, **Compagnon.**
3[e] degré, **Maître.**

Ces trois premiers grades, dits grades symboliques, sont universels, c'est-à-dire appartiennent à tous les rites ; ils sont la base de toute maçonnerie ; ils formaient la première classe, dite des grades de première initiation, dans l'Ecossisme d'Hérodom, où Isaac Long les a pris.

4[e] degré, **Maître Secret.**
5[e] degré, **Maître Parfait.**
6[e] degré, **Secrétaire Intime.**
7[e] degré, **Prévôt et Juge.**
8[e] degré, **Intendant des Bâtiments.**

Ces cinq grades furent pris par Isaac Long dans le Rite d'Hérodom, à qui ils appartiennent comme origine, l'Ecossisme d'Hérodom ou Rite Ancien et de Perfection étant le rite primitif

Rite Ecossais, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui dans le plus grand nombre de pays, était fondé. On voit que j'avais raison de dire que c'est une création essentiellement juive ; et ce fut le Suprême Conseil de Charleston qui institua

de la maçonnerie des hauts grades (1728). En outre, ces cinq grades-là sont appelés « grades israélites », parce que leurs épreuves d'initiation se rapportent à la légende maçonnique d'Hiram, censément extraite des traditions israélites.

9e degré, **Maître Elu des Neuf.**
10e degré, **Illustre Elu des Quinze.**
11e degré, **Sublime Chevalier Elu.**

Ces trois grades furent pris par Isaac Long au rite des Illuminés allemands, créé par Adam Weishaupt (1776), qui lui-même les avait empruntés à l'Ecossisme d'Hérodom, mais en les modifiant et en leur donnant le caractère ultionniste, réminiscence de la Sainte-Wehme ou secte des Francs-Juges. Ces trois grades-là, ainsi que les 21e et 30e degrés sont aussi appelés « grades à poignard », parce que le poignard y joue un grand rôle dans les épreuves et qu'on y enseigne l'assassinat des ennemis de l'Ordre. Dans l'Ecossisme d'Hérodom, le 11e degré avait pour titre : *Chef des Douze Tribus*.

12e degré, **Grand Maître Architecte.**
13e degré, **Chevalier Royal-Arche.**
14e degré, **Grand Elu Parfait et Sublime Maçon.**
15e degré, **Chevalier d'Orient ou de l'Epée.**
16e degré, **Prince de Jérusalem.**
17e degré, **Chevalier d'Orient et d'Occident.**

Ces six grades furent pris dans l'Ecossisme d'Hérodom, où ils formaient des grades israélites complétant les cinq mentionnés plus haut (4e à 8e degré). Le 14e degré se nomme aussi : *Chevalier Ecossais de la Voûte Sacrée.*

18e degré, **Chevalier et Souverain Prince Rose-Croix.**

Ce grade fut pris dans l'Ecossisme d'Hérodom, où il formait un grade gnostique, dont l'origine remonte à la secte socinienne, aïeule de la franc-maçonnerie, dans l'échelle généalogique qui part du magisme de Simon de Gitta pour aboutir aux Rosi-Crucians anglais, en passant par les Manichéens et les Templiers.

19e degré, **Grand Pontife.**
20e degré, **Vénérable Maître ad vitam de toutes les Loges Symboliques**
21e degré, **Patriarche Noachite ou Chevalier Prussien.**
22e degré, **Chevalier Royal-Hache, Prince du Liban.**

Ces quatre grades furent pris dans l'Ecossisme d'Hérodom. Les 19e et 20e degrés y formaient deux grades templiers ; le 21e, appelé *Grand Maître de la Clef* dans le système d'Hérodom, fut modifié en grade wehmique par Weishaupt et conservé ainsi par Isaac Long ; le 22e formait un des deux grades cabalistiques du système d'Hérodom.

23e degré, **Chef du Tabernacle.**
24e degré, **Prince du Tabernacle.**
25e degré, **Chevalier du Serpent d'Airain.**
26e degré, **Prince de Merci, Ecossais Trinitaire.**
27e degré, **Souverain Commandeur du Temple.**

Ces cinq grades constituent des innovations d'Isaac Long, John Mitchell et Frédéric Dalcho : c'est ce dernier qui, sur les données de Long, rédigea les cahiers de ces grades ; ce sont des grades templiers, complétant les 19e et 20e degrés de l'Ecossisme d'Hérodom.

28e degré, **Chevalier du Soleil, Prince Adepte.**

Ce grade fut pris dans l'Ecossisme d'Hérodom, où il formait le 23e degré et servait, comme grade cabalistique, de complément au Chevalier Royal-Hache.

29e degré, **Grand Ecossais de Saint-André d'Ecosse.**

Ce grade est une des innovations d'Isaac Long ; il est essentiellement templier ; son rituel a été entièrement rédigé par Long, puis augmenté par Moïse Holbrook, et enfin commenté par Albert Pike ; c'est un grade très important, comme enseignement de la doctrine templière.

30e degré, **Grand Elu Chevalier Kadosch.**

Ce grade fut pris dans l'Ecossisme d'Hérodom, où il formait le 24e degré sous le titre de *Commandeur de l'Aigle blanc et noir ;* mais il n'avait pas, dans le système primitif, l'importance que lui donnèrent Long, Mitchell et Dalcho. Son rituel a été souvent remanié. Le rituel de ce grade, qui a été imprimé par les soins du Convent de Lausanne (1875), est des plus incomplets ; les épreuves essentielles y sont volontairement omises. Le vrai rituel est celui d'Albert Pike, qui a refait, en les mêlant et en y ajoutant ses idées, les rituels de John Mitchell et de Laffont-Ladébat. Le Kadosch est à la fois un grade gnostique, templier et wehmique.

31e degré, **Inquisiteur Inspecteur Commandeur.**

Ce grade est une des innovations d'Isaac Long, qui l'appela premier des trois « grades

directement ou par intermédiaires tous les Suprêmes Conseils du globe. C'est dans son sein que devait naître le Palladisme, rite spécial de la haute-maçonnerie.

Néanmoins, il est juste de reconnaître que le Rite Ecossais Ancien



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

Georges Guiffrey **Jules Le Batteux**

(Suprême Conseil de France, Rite Ecossais)

Accepté ne demeura pas l'apanage des juifs. Sa grande extension lui amena des adhérents ayant comme origine les divers cultes. Aussi, à un moment donné, les maçons israélites conçurent-ils le projet d'obtenir d'une autre manière la prépondérance dans la secte. Jusqu'en 1870, Charleston ne gouverna, comme autorité dogmatique, que les arrière-loges du rite de son

administratifs » ; mais il n'y est nullement question d'administration. Les innovateurs prirent tout simplement le rituel du Tribunal Secret du rite des Illuminés de Weishaupt, et, avec quelques additions, en firent un rituel d'initiation.

32e degré, **Sublime Prince du Royal-Secret.**

Ce grade était le 25e et dernier degré dans l'Ecossisme d'Hérodom. Son rituel a été fortement retouché par les créateurs du nouveau système. On l'appelle aussi « grade administratif » ; en réalité, c'est un grade d'enseignement luciférien et celui où l'on donnait avant 1875 l'anneau aux récipiendaires qui n'ont pas compris.

33e degré, **Souverain Grand Inspecteur Général.**

Ce grade est une des innovations d'Isaac Long, qui transforma la fonction de député ins-

Suprême Conseil; mais, en différentes circonstances, on avait, dans la première moitié de ce siècle, essayé de constituer un conseil secret, universel et suprême, de la franc-maçonnerie. A un moment donné, les juifs parvinrent même à se faire attribuer, comme droit irrévocable, cinq sièges sur neuf dans cette puissance suprême; le fait est rapporté par Gougenot des Mousseaux, dans son livre *le Juif*. Seulement, ce conseil secret universel ne fonctionna jamais bien; il fallut Albert Pike et Mazzini pour créer la vraie suprême direction. Et Pike, ne voulant pas exposer son œuvre à être absorbée un jour par les juifs, et comprenant que ceux-ci se grouperaient toujours à part, fit la part du feu en autorisant la fédération secrète israélite, lui donna des règlements, réserva à Charleston un droit de tutelle, et c'est ainsi que s'établit le Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg, dont je parlerai plus amplement à la fin de ce chapitre.

Dès avant la Révolution de 1789, déjà quelques loges avaient été fondées par les juifs et plus spécialement pour les juifs : la loge *Melchisédech*, à Hambourg, établie par les frères Von Ecker et Eckoffen; la loge *la Tolérance*, fondée par les frères Von Hirschfield, etc., etc. Mais ces loges se rallièrent aux chefs de Paris. Le numéro de novembre 1864 du journal secret maçonnique de Leipzig dit que « le centre de ces loges juives était à Paris sous Crémieux et le grand rabbin ».

Le 12 juin 1808, la loge l'*Aurore naissante* fut établie à Francfort, exclusivement pour les juifs, sous l'obédience du Grand Orient de France (1). Les conséquences politiques de la bataille de Waterloo forcèrent cette loge à se séparer de ce Grand Orient. Ne voulant pas se soumettre à la condition que le landgrave Charles de Hesse exigeait, de nommer toujours pour Vénérable un maçon non israélite, elle demanda son affiliation à la Grande Loge d'Angleterre et l'obtint en 1817 (2). Une autre loge juive de Francfort, la loge l'*Aigle*, se rattacha en 1848 à la Grande Loge de Hambourg.

pecteur en degré suprême d'initiation. Il n'est pas plus administratif que les précédents, bien qu'il soit également intitulé ainsi ; les trente-troisièmes n'inspectent rien du tout. C'est le dernier grade d'enseignement luciférien pour les initiés qui n'ont pas été désignés par les triangles et vis-à-vis de qui on a certains ménagements à garder. Ainsi, un adepte se distingue par son zèle des plus ardents pour l'Ordre, et cependant, malgré son élévation graduelle aux plus hauts degrés d'initiation, il n'a pas compris, il ne comprend pas « le secret ineffable ». Or, comme on espère toujours qu'il finira par comprendre, on le fait monter jusqu'au 33e degré inclusivement ; là, s'il n'a pas laissé jaillir de ses lèvres son *Eurêka* lors de son examen oral, il est gratifié, au cours de la cérémonie d'admission, de l'anneau qui le distinguera désormais comme un esprit obtus aux yeux des parfaits initiés. Au contraire, l'adepte qui a compris est enrôlé pour la haute-maçonnerie dès le grade de Kadosch (quelquefois même avant, mais c'est alors par une exception infiniment rare).

Tel est le tableau des grades du Rite Ecossais Ancien Accepté, avec indication des origines de chacun d'eux.

(1) « Cette loge, dit Gould, dans *The History of Freemasonry*, fut plus tard une source de trouble et de vexation. »

(2) « Traitée par la Grande Loge Provinciale comme clandestine, elle ne cessa d'être soutenue par la Grande Loge d'Angleterre, qui pour cette raison, rompit avec la Grande Loge Provinciale de Francfort. » (Gould, *ibid.*)

Une lettre citée par Baruel (1) prouve en toute évidence de quelle large influence les juifs de Piémont jouissaient en 1806 dans les sociétés secrètes :

J. ∴ M. Florence, 1er août 1806.

« La secte judaïque paraît en tout ennemie et séparée des autres ; mais réellement elle ne l'est pas. En effet, il suffit que l'une de celles-ci se rende ennemie du nom chrétien pour qu'elle la favorise, la soudoie et la protège. Et ne l'avons-nous pas vue et ne la voyons-nous pas encore prodiguer son or et son argent pour soutenir les modernes sophistes, les franc-maçons, les jacobins, les illuminés ?... Je n'avance autre chose que ce qui m'a été dit par les juifs eux-mêmes, et voici comment :

« Pendant que le Piémont, dont je suis natif, était en révolution, j'eus lieu de les fréquenter et de traiter confidemment avec eux... Ils me firent les plus grandes offres et me donnèrent toute leur confiance. Ils me promettaient de me faire devenir général, si je voulais entrer dans la secte des francs-maçons ; ils me montrèrent des sommes d'or et d'argent qu'ils distribuaient, me dirent-ils, pour ceux qui embrassaient leur parti, et voulaient absolument me faire présent de trois armes décorées des signes de la franc-maçonnerie, que j'acceptai pour ne pas les dégoûter et pour les encourager à me dire leurs secrets. Voici donc ce que les principaux et les plus riches juifs me communiquèrent en diverses circonstances :

1° Que Manès et l'infâme Vieux ou vieillard de la Montagne étaient sortis de leur nation ;

2° Que les francs-maçons et les illuminés avaient été fondés par deux juifs dont ils me dirent les noms, qui, par disgrâce, me sont échappés de la mémoire ;

3° Qu'en un mot, d'eux tiraient leur origine toutes les sectes antichrétiennes, qui étaient à présent si nombreuses dans le monde qu'elles arrivaient à plusieurs millions de personnes de tout sexe, de tout état, de tout rang et de toute condition ;

4° Que dans notre seule Italie, ils avaient pour partisans plus de huit cents ecclésiastiques tant réguliers que séculiers, parmi lesquels beaucoup de curés, de professeurs publics, de prélats, quelques évêques et quelques cardinaux ; que, dans peu, ils ne désespéraient pas d'avoir un pape de leur parti ;

5° Que pareillement en Espagne, ils avaient un grand nombre de partisans même dans le clergé, bien que dans ce royaume fût encore en vigueur la maudite Inquisition ;

6° Que la famille des Bourbons était leur plus grande ennemie, que dans peu d'années ils espéraient l'anéantir ;

7° Que, pour mieux tromper les chrétiens, ils feignaient eux-mêmes d'être chrétiens, voyageant et passant d'un pays à un autre avec de faux certificats de baptême qu'ils achetaient de certains curés avares et corrompus ;

8° Qu'ils espéraient à force de cabales et d'argent obtenir de tous les gouvernements un état civil, comme cela leur était déjà arrivé dans plusieurs pays ;

9° Que, possédant les droits de citoyens comme les autres, ils achetaient des

(3) *Copie d'une lettre que, moi, Augustin Barruel, chanoine honoraire de Notre-Dame, j'ai reçue à Paris le 20 août 1806.* Je n'en cite que les passage les plus saillants.



maisons et des terres autant qu'ils le pouvaient, et que par le moyen de l'usure, ils parviendraient bien vite à dépouiller les chrétiens de leurs biens-fonds et de leurs trésors ; — cela commence à se vérifier en Toscane, où les juifs exercent impunément l'usure la plus exorbitante et font d'immenses et continuelles acquisitions tant en campagne que dans les villes ;

10° Que, par conséquent, ils se promettaient dans moins d'un siècle d'être les maîtres du monde, d'abolir toutes les autres sectes pour faire régner la leur, de faire autant de synagogues des églises des chrétiens et de réduire le restant de ceux-ci à un vrai esclavage.

« Voilà, monsieur, les terribles projets de la nation juive, que j'ai entendus de mes propres oreilles...

« Jean-Baptiste Simonini. »

Note du chanoine Barruel : « Quelques mois plus tard, Sa Sainteté, à qui « j'avais envoyé la lettre, me fit écrire par l'abbé Tetta, son secrétaire, que tout « annonçait la véracité et la probité de celui qui m'avait découvert tout ce dont « il se disait avoir été le témoin »... J'ai su depuis, par la voie d'un franc-maçon initié aux grands mystères de la secte, qu'il y avait beaucoup de juifs, surtout dans les hauts grades.

Bien entendu, en retenant ici cette lettre, il faut faire la part de la vantardise juive, exagérant à plaisir les complicités de mauvais prêtres. Néanmoins, on voit que l'important des faits annoncés était vrai.

En 1811, Joseph de Maistre dénonçait au roi de Sardaigne le rôle actif des juifs dans la révolution.

En 1818, le cardinal Consalvi signalait l'activité maçonnique des juifs, en particulier dans la Haute-Vente romaine ; ces plaintes ne sont que trop justifiées par une lettre que peu de temps après, en 1822, un juif membre de cette société secrète de Carbonari radicalement révolutionnaires, écrivait à un de ses frères en maçonnerie :

« Dans l'impossibilité où nos frères et nos amis se trouvent de dire encore le dernier mot, il a été jugé bon et utile de propager partout la lumière et de donner le branle à tout ce qui aspire à remuer. » C'est ainsi que se préparait la conspiration mazzinienne contre le pouvoir temporel du pape, dont les juifs du reste se sont toujours montrés les plus ardents adversaires. On les vit en Allemagne acclamer Napoléon Ier comme le Messie, le destructeur de la Papauté et de l'Eglise.

De tous les rites maçonniques, le rite dit Egyptien ou de *Misraïm* est considéré comme le rite juif par excellence ; on sait qu'il comprenait, jusqu'en ces derniers temps, 90 degrés dont les derniers sont profondément imprégnés de cabalisme ; partant du grand principe oriental de la distinction de deux dieux, l'un bon et l'autre mauvais, Ormuzd et Ahrimane, ce rite aboutit à l'adoration de la Nature, personnifiée dans le Soleil ou le Feu. Il est, comme on le voit, une excellente porte d'entrée du Palladisme. Ce rite a été créé par trois juifs, les frères Bédarride, qui tenaient d'un juif français

établi à Milan, nommé Lechangeur, certains cahiers de grades cabalistiques, imaginés par Cagliostro ; celui-ci en avait tiré le fond des rituels des Rose-Croix de Bordeaux.

Les trois frères Bédarride, Marc, Joseph et Michel, étaient fils du juif Gad Bédarride, de la vallée de Cavaillon (Vaucluse), qui lui-même reçut la lumière en 1771 à la vallée d'Avignon par l'entremise de l'initié Israël Cohen, surnommé Carosse. En 1782, le patriarche Ananiah, grand épopte égyptien, vint à la vallée de Cavaillon et lui accorda des augmentations de salaire, ainsi qu'aux initiés de cette région. Pendant les guerres d'Italie, Gad Bédarride, capitaine des équipages d'artillerie, fut élevé à Naples, par le frère Palambola, aux plus hauts grades créés par Cagliostro. Dans cette ville, un édit royal de 1777 déclarait criminel de lèse-majesté le franc.maçon qui assisterait à des assemblées de cette secte; mais l'intervention des armées de la France les avait affranchis de cette loi.

Ce fut en Italie que le jeune Marc Bédarride, fils de Gad, fut initié le 5 janvier 1801, dans la loge *la Candeur*, de Cesena ; en 1802, il fut, ainsi que son frère Michel, affilié à la loge *Mars et Thémis*, de Paris. Puis, il fonda plusieurs loges militaires, les *Emules de Mars*, la *Gloire militaire*, les *Enfants de la gloire militaire*, suivit nos armées dans l'expédition de Naples, et fonda la loge des *Enfants de la Sagesse*.

Il raconte lui-même un épisode curieux de cette expédition : « L'Illustre Sœur,épouse du général Paire, fut surprise en Calabre par une troupe de brigands, dont le chef, à l'ouverture des bagages, fut fort étonné d'y trouver un diplôme et une décoration maçonniques. Interrogée à ce sujet, elle répondit que son époux était général italien, franc-maçon, et qu'elle aussi avait reçu la lumière dans le *Jardin d'Eden*. Le chef des brigands, initié lui aussi dans le temple de la vallée de Cosenza, la rendit immédiatement à la liberté. »

A Naples, se trouvait alors Michel Bédarride, négociant, qui remplissait les fonctions d'inspecteur des vivres au service de l'armée d'Italie, à l'état-major de laquelle Marc appartenait.

Le Misraïmisme n'existait pas encore. Mais le Rite Ecossais Ancien Accepté venait d'être fondé à Charleston, et bientôt il avait fait invasion en France (1804) et en Italie (1805). A cette époque, le juif Lechangeur, qui était Vénérable d'une loge de Milan,sollicita du Suprême Conseil à peine établi à Rome son initiation aux hauts grades écossais; on lui en conféra quelques-uns, mais non les plus élevés. Furieux d'être éliminé de la direction, Lechangeur s'entendit alors avec un de ses coreligionnaires, nommé Polacq, qui possédait une ébauche de rite en 90 degrés, dont l'auteur était Cagliostro, dans les conditions que j'ai dites tout à l'heure. A eux deux, ils entreprirent la création du nouveau rite; mais bientôt, il y eut zizanie entre nos juifs, et l'on eut

deux grands chefs de ce système qui ne vivait qu'en projet : l'un, Lechangeur, à Milan ; l'autre, Polacq, à Venise.

Marc Bédarride obtint de Lechangeur, en 1810, une patente de Grand Hazsid, haut grade sans rituel, et Michel eut aussi la sienne, l'année suivante. Polacq éleva, à son tour, Michel au grade suprême (1812) ; puis, Lechangeur étant décédé, les deux frères Bédarride se firent reconnaître par son successeur, autre juif, nommé Théodore Cerbes. Finalement, Polacq et Cerbes, qui n'avaient rien pu créer de sérieux, cédèrent à Marc et Michel Bédarride leurs droits et les papiers de Cagliostro.

Enfin, le 9 avril 1815, les trois frères Bédarride constituèrent à Paris la puissance souveraine du Rite de Misraïm pour la France ; après quoi, Joseph Bédarride quitta Marc et Michel pour s'en aller s'installer grand-maître aux Pays-Bas.

Telle est l'origine de ce rite grotesque. Les principaux cahiers de grades furent définitivement faits, peu à peu, par les FF.·. Larrey, Rédarès, Beaurepaire, Joly, Méalet, Baucalin de Lacoste, colonel Clavet-Gaubert, docteur Gannal, et Ragon. Marc Bédarride eut le titre de fondateur de l'Ordre. D'autres puissances également souveraines du même rite s'établirent en Angleterre, en Italie (à Naples), aux Etats-Unis, etc., et vécurent en bonne harmonie. A la mort de Michel Bédarride (10 février 1856), un pouvoir central de toutes les fédérations du rite fut projeté, et c'est au Souverain Conseil Général de Naples que l'honneur suprême fut décerné. Entre temps, le grand-maître de Naples avait compliqué son misraïmisme en y adjoignant le rite de Memphis, et dès lors il eut le titre de Grand Hiérophante !

Les loges d'Adoption étaient en grand honneur dans l'Ordre de Misraïm : les misraïmites en font remonter l'origine au patriarche Jabel, fils de Lamech : la première grande-maîtresse fut sa sœur Noéma, disent-ils.

Pour donner une idée de l'importance du rôle que jouaient les sœurs misraïmites, je citerai quelques lignes du récit authentique de la fête d'ordre de 1819 ;

« Les barreaux d'Eden sont ouverts aux vertueuses et aimables Sœurs qui vont se livrer à sa culture. Le jardin d'Eden se trouve spontanément paré des plus belles fleurs. Les yeux sont délicieusement fixés par l'infinie mais toujours charmante diversité de leurs formes ; l'odorat est agréablement flatté par le parfum qu'elles exhalent : l'oreille écoute avec un charme exquis le doux tressaillement de leur feuillage délicat agité par le zéphir léger du printemps; le goût seul et le toucher sont sevrés des jouissances que promettent leurs calices... » Parmi ces fleurs d'Eden brillait la T.·. Ill.·. G.·. M.·., comtesse de Fouchécourt, celle qui prenait le maillet pour procéder « à la réception des jeunes personnes douées de tous les avantages de la nature. »

L'ordre de Misraïm se glorifiait de posséder aussi dans son sein le



P.·. F.·. Isaac-Adolphe Crémieux, « *descendant de l'antique race du célè-*
« *bre Patriarche Carmi*, de la Vallée de Béthulie, l'un des anciens d'Israël,
« contemporain de l'immortelle Judith. — élevé en 1832 au 81e degré. »

Cet ordre n'a jamais fait bon ménage avec le Grand Orient de France, qui accusait les chefs du Misraïmisme de parcourir les départements, armés de leurs 90 grades qu'ils offraient à n'importe quel prix à tous les maçons et profanes, de troubler ainsi le repos public et de mettre la maçonnerie en danger. Avec ses 90 degrés et sa devise : *Respect à l'ordre*, le rite de Misraïm est toujours resté en France, à part, obscur et mystérieux. En 1848, il ne comptait que 5 ou 6 ateliers, et,depuis lors, il y a toujours végété.

En 1862, l'influence juive dans les loges maçonniques s'était accrue au point d'alarmer les maçons eux-mêmes. Sous le titre « Un signe des temps », l'*Historisch politisch Blætter*, de Munich, signalait dans un long article les dangers que faisait courir à la maçonnerie elle-même la prépondérance toujours croissante des israélites dans les loges. Je n'en citerai que les passages les plus saillants :

« Le juif est à la tête, par ses écrits, par ses paroles et par ses actions. Il est chef et agent principal dans toutes les entreprises révolutionnaires, jusque dans la construction des barricades. On l'a bien vu en 1848, à Berlin. Comment s'est-il fait qu'à Berlin non moins de 217 électeurs spéciaux juifs aient été élus, et que dans deux districts aient été élus des juifs à l'exclusion de tout chrétien ?... L'explication de ce fait est donnée par les *francs-maçons agitateurs*, dont le F.·. Lamartine a dit que les révolutions de 1789, 1830, 1848, etc., ont été soulevées par la ligue maçonnique ; aveu confirmé par le F.·. Garnier-Pagès, ministre de la République qui, en 1848, déclara publiquement que « la révolution française de « 1848 était le *triomphe des principes de la ligue maçonnique*, que la « France avait reçu l'ini-
« tiation maçonnique, que 40.000 maçons français avaient promis leur
« assistance pour achever l'œuvre glorieuse de l'établissement de la Répu-
« blique destinée à être établie dans toute l'Europe et sur toute la face de
« la terre. »

« Les dangers pour le trône et pour l'autel dont les menace le pouvoir des juifs dans la franc-maçonnerie, sont montés jusqu'au plus haut degré, et il est temps d'élever la voix contre eux, comme viennent de le faire les chefs de la franc-maçonnerie allemande, en écrivant : « Les juifs ont bien compris
« que l'art-royal était un moyen capital pour établir solidement leur propre
« règne ésotérique... Le danger menace non seulement la Maçonnerie, notre
« Ordre, mais les Etats en général... Dans les loges, les juifs trouvent
« maintes occasions pour pratiquer leur système bien connu de corruption,
« et de mettre de la confusion dans un bon nombre d'affaires... Combien
« doit être dangereuse l'influence des juifs, lorsqu'on se souvient de la part

« active prise par ce peuple dans les crimes de la Révolution française et de « l'usurpation corse, lorsqu'on considère la ténacité de la croyance des juifs « en un futur règne juif sur tout l'univers et l'influence immense qu'exerce « l'or juif sur beaucoup de ministres d'Etat ! »

« Il existe en Allemagne une alliance secrète avec des formes maçonniques, placée sous des chefs inconnus, travaillant toutefois pour des fins non maçonniques. Les membres de cette alliance sont presque tous juifs ; ils travaillent en degrés et en systèmes, avec des rites et des symboles, chrétiens seulement en apparence...

« Ajoutez à ce qui a été dit que les juifs sont maintenant reçus dans toutes les loges de l'univers, *tandis qu'il y a des loges juives dans lesquelles des chrétiens ne sont reçus sous aucun prétexte*. A Londres, où se trouve le vrai foyer de la révolution, il y a deux loges juives dont aucun chrétien n'a jamais franchi le seuil. C'est là que se concentrent et de là que partent les fils de toutes les révolutions. De là, les autres loges sont dirigées. Là se trouvent les supérieurs secrets, de sorte que presque tous les révolutionnaires chrétiens ne sont que des poupées aveugles entre les mains des juifs. Cela se fait par le moyen du secret.

« Pendant la foire annuelle de Leipzig, une loge juive est en permanence. Elle n'ouvre jamais ses portes à un chrétien. Aux loges juives de Francfort et de Hambourg, ne sont admis que des émissaires des autres loges...

« Quoique de nos jours les fils d'Israël aient accès à presque toutes les loges, et que, sous peu, doivent tomber devant eux les dernières barrières, ils sont assez habiles pour unir les avantages de la franc-maçonnerie avec ceux de leur propre race. La fin de la franc-maçonnerie, — l'empire du monde, — est identique avec les aspirations de la race dont le Roi futur a reçu cette promesse : « Tous les rois de la terre l'adoreront et toutes les nations lui seront soumises. »

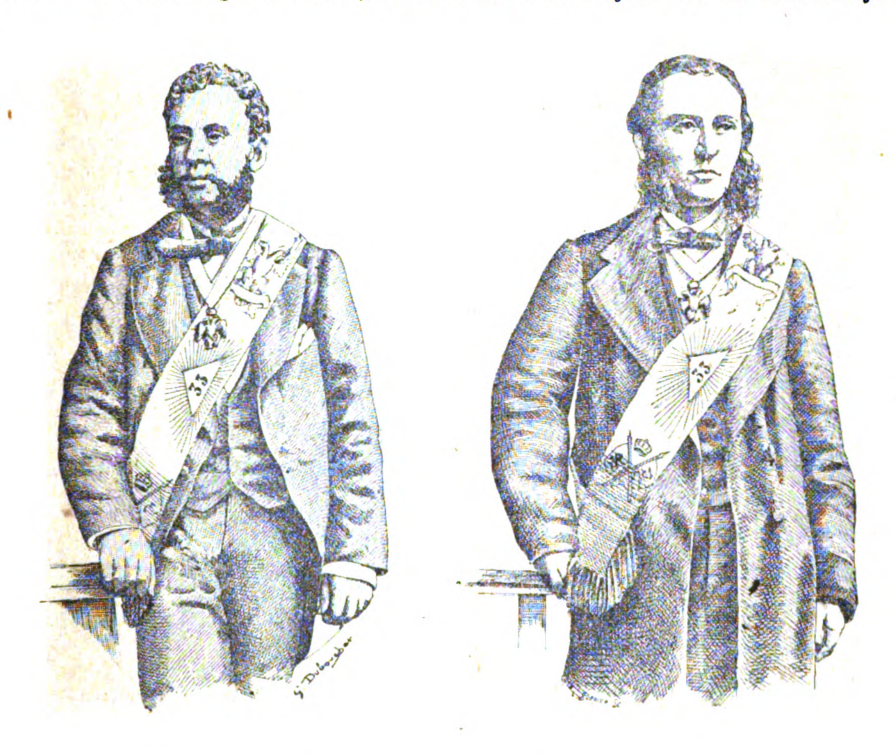
Si les juifs, en Europe gardent soigneusement le secret sur l'existence et le nombre de leurs loges particulières, en Amérique, ils sont moins réservés. Sous le nom de *Bnaï-Bérith* (fils de l'Alliance), leur confédération maçonnique, inaccessible à ceux qui ne sont pas juifs, y compte plus de 210 loges. **La loge n° 1 fut fondée à New-York en 1843, et compte plus de 200 membres. Il y a vingt ans, le nombre des Juifs américains maçons s'élevait à 18.000.**

Carlile, une des plus grandes autorités maçonniques, dit : « La maçonnerie de la Grande Loge est actuellement entièrement juive (1). »

Quant à la prépondérance des israélites dans la maçonnerie française en 1872, nous n'en voulons pour preuve que cette exclamation triomphante du

(1) Mgr Meurin : *La Franc-Maçonnerie, Synagogue de Satan*, page 201.

F∴. Crémieux : « Ici, tous les cultes sont admis sans se combattre, et quelle preuve plus décisive ? Celui qui préside cette réunion comme Vénérable (le F∴. G. Dalsace) est israélite, et le Souverain Grand Commandeur (lui-même, Crémieux) est israélite ! (1) » Il faut entendre aussi de quel ton le F∴. Dalsace, dans une occasion solennelle, la réception faite aux Persans par la loge *la Clémente Amitié* (juillet 1873) confondait la cause juive et les intérêts juifs



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

David-Elias Pierre
(Suprême Conseil de Cuba, Rite Ecossais)

Henri Pappaërt
(Suprême Conseil de Belgique, Rite Ecossais)

avec la cause et les intérêts mêmes de la Maçonnerie. Chargé de haranguer les maçons persans à leur entrée dans le temple, après avoir rappelé la réception faite par le *Roi des Rois* au F∴. Crémieux, président de l'Alliance israélite, et leur avoir demandé leur appui pour les israélites de la Perse en faveur de leur émancipation, il s'écriait : « *J'ose donc porter haut le drapeau du judaïsme* dans lequel je suis né, comme *je porte haut et ferme*

(1) Crémieux avait alors abandonné le Misraïmisme pour le Rite Ecossais Ancien et Accepté. Dans maintes circonstances, Crémieux aimait à rappeler devant ses frères, les services qu'il avait rendus à la révolution : « Moi, s'écriait-il, en 1873, moi, le républicain Crémieux, l'un des fondateurs de notre chère République, en 1848, l'un des abolisseurs de l'Empire, l'un des chefs de notre République continuée en 1870, etc.. »

le drapeau de la maçonnerie qui m'a adopté, et je proclame ici que, si la race juive a des défauts qu'il est permis d'attribuer à l'abaissement de son passé, elle a également de sublimes qualités. »

Cette déclaration orgueilleuse d'un des plus célèbres maçons juifs, aussi fameux comme chef de la secte que comme zélé et fervent israélite (1), m'amène tout naturellement à faire connaître l'opinion des juifs eux-mêmes sur le rôle qu'ils ont joué et qu'ils jouent encore dans la franc-maçonnerie. Si en effet nous interrogeons les enfants d'Israël là-dessus, leur réponse, tout embarrassée et discrète qu'elle est, ne laisse pas que de jeter quelque lumière sur ce point si obscur pour les profanes et même pour la grande majorité des francs-maçons.

En 1844, la question fut traitée ex-professo dans les *Archives Israélites* de France par le Vénérable de la loge écossaise *le Mont-Sinaï,* orient de Paris, laquelle a toujours compté des membres-juifs en grand nombre (2). L'auteur, bien entendu, n'y dit que ce qu'il veut dire, et, comme il l'avoue lui-même, n'y touche que *des points qui peuvent être traités publiquement.* Naturellement, les juifs acceptent la légende maçonnique qui fait remonter la franc-maçonnerie à une époque antérieure à la construction du temple de Salomon. Ils aiment à se rattacher aux *Esséniens,* qui pour eux ne sont qu'une secte maçonnique, descendant des *Chasidéens,* espèce d'Ordre des *Chevaliers du Temple de Salomon.* Les premiers chrétiens se seraient servis de leur organisation mystérieuse pour dérober aux yeux profanes les cérémonies de leur culte prohibé.

Depuis l'ère chrétienne, la franc-maçonnerie ayant pris un caractère chrétien, — admirez la hardiesse du mensonge, — les israélites, racontent ce Vénérable, cessèrent d'en faire partie ; ils eurent alors une franc-maçonnerie à eux, des signes de ralliement et des mots qu'eux seuls pouvaient comprendre, des réunions secrètes, dont tout profane était sévèrement éloigné. Cependant la franc-maçonnerie n'en continua pas moins de rapporter aux juifs son origine, et de leur emprunter leur calendrier et des mots hébreux pour mots de passe et de ralliement. Citons textuellement :

« Dès que la Révolution de 1789 eut popularisé les idées de justice et de tolérance qui les fusionnèrent dans la société politique, ils se jetèrent avec ardeur dans la voie maçonnique, où retentissaient à leurs oreilles, comme une musique céleste, ces mots si doux de fraternité, égalité, philosophie et justice... »

(1) J'appelle l'attention de Léo Taxil sur ce point. Il est bien certain que Crémieux était un « vrai juif de synagogue », un israélite pieux dans sa religion. Cela l'a-t-il empêché d'être un maçon actif et même un des chefs ?

(2) D'après un annuaire récent, celui de 1891, le député de la loge *Le Mont-Sinaï* auprès de la Grande Loge Centrale est un israélite, le F.·. Obermayer.



Pendant quelque temps encore, les vieux préjugés israélites retinrent les juifs scrupuleux sur le seuil des loges; ils s'imaginaient que l'israélite ne pouvait devenir franc-maçon sans renier la religion de ses pères. « Mais les ténèbres de l'ignorance finissent toujours par se dissiper devant le soleil de la raison ; et la franc-maçonnerie, qu'on peut à juste titre appeler *l'art royal*, après *les grandes choses qu'elle avait si royalement accomplies*, renferma bientôt dans son sein tout ce que les israélites comptaient d'hommes éminents et de citoyens distingués... Les apôtres de la tolérance religieuse sont presque tous sortis des loges maçonniques.

« En Allemagne, cet esprit étroit de haine et de jalousie qui refuse encore à nos coreligionnaires les dernières concessions exigées par la raison et l'équité, s'est infiltré dans quelques loges maçonniques qui mentent à leur origine, trahissent leurs serments et sont traîtres à leur mission, en n'accordant pas aux maçons israélites les droits et privilèges dus au Frère qui présente un diplôme régulier. *C'est là ce qui a donné naissance à quelques loges exclusivement israélites*, où se sont produits de grands talents, où sont éclos de bonnes œuvres, mais où le visiteur français du culte israélite n'entre que le cœur serré et le rouge au front. Au jour prochain où la tolérance renaîtra pour l'Allemagne, c'est sur l'autel de la loge *l'Aigle* que son flambeau se rallumera pour éclairer et régénérer ce pays si digne d'une entière liberté... Depuis soixante ans, la plus cordiale union n'a cessé d'exister en France entre les maçons israélites et les chrétiens ; les premiers sont arrivés souvent aux plus hautes dignités dans l'Ordre, et ont été à maintes époques promus aux grades les plus élevés. Dans ce moment même (1844), un des membres du Suprême Conseil de France professe la religion israélite. »

Je n'ai pas besoin de dire qu'il faut bien se garder de prendre au pied de la lettre tout ce qu'on vient de lire; un écrivain franc-maçon ne parle presque jamais nettement. Ici, l'auteur a tenu surtout à créer une confusion dans l'esprit de ses frères non-juifs : on soupçonnait alors l'existence de loges exclusivement israélites, maçonnerie dans la maçonnerie, et il s'agissait de faire croire qu'il n'y en avait qu'en Allemagne et à raison d'un prétendu ostracisme dans ce pays. Nous verrons plus loin que la vérité n'est pas ainsi.

Mais, malgré son quiproquo, malgré ses restrictions et ses euphémismes, l'article du Vénérable de la loge le *Mont-Sinaï*, que je viens d'analyser, résume assez clairement tout ce que j'ai dit du rôle joué par les juifs dans la franc-maçonnerie. On y retrouve, si l'on veut bien lire entre les lignes, les profondes sympathies des israélites dévoyés pour ce qui fait le fond de la franc-maçonnerie, la guerre acharnée et sans merci déclarée au christianisme, le culte de la révolution antisociale et de toutes les idées pré-

tendues philosophiques tendant à l'athéisme, et jusqu'à ces loges *exclusivement israélites*, où le flambeau doit se rallumer pour éclairer et régénérer les pays trop lents à accepter la pleine lumière maçonnique.

Nous trouvons dans le même article un récit qui peut donner une idée des épreuves en usage dans les loges, pour attacher à l'Ordre le néophyte par la crainte et la terreur et qui montre en même temps que la maçonnerie est aux antipodes de l'antisémitisme.

« A l'époque où le triste épisode de Damas excitait l'attention de toute l'Europe, un habitant d'une des villes du midi de la France, déclara tout haut en plein café que, selon lui, le père Thomas avait été traîtreusement assassiné par les juifs de Syrie ; quelques hommes raisonnables tentèrent en vain de combattre cette opinion ; il y persévéra avec entêtement, en y ajoutant des expressions injurieuses pour les israélites en général. Or, ce soir-là même, notre homme se présentait à une loge maçonnique de la ville. Après les premières épreuves, on lui fit prêter le serment d'usage de ne jamais révéler les mystères de l'ordre, et pour que l'obligation qu'il allait contracter se manifestât à lui dans toute son importance, il fut conduit, toujours les yeux bandés, jusqu'à la porte d'une prison souterraine. Là, son bandeau lui fut ôté, et, à la lueur d'une torche à la flamme vacillante, il entra dans un cachot infect, et sur la paille humide il vit étendu en un coin obscur un israélite de la ville, lequel, enchaîné prisonnier, have, exténué, lui raconta d'une voix lamentable comment, accusé d'avoir révélé quelques secrets de la maçonnerie, il avait été condamné à mort par l'aréopage de l'ordre ; et comme notre initié frémissait et s'indignait à ce récit, le frère terrible apparut subitement à ses côtés, plaça un glaive dans ses mains tremblantes, et lui dit d'une voix sévère : « Ce parjure a mérité la mort !
« Aux termes de nos règlements, le premier profane qui se fait recevoir
« chez nous après qu'un arrêt de mort est rendu doit l'exécuter, pour nous
« donner un gage de son obéissance et de sa fidélité. Frappe ! Il le faut ! »

« — Qui ? moi, s'écria le récipiendaire, devenir assassin ? Jamais ! Je ne
« reconnais pas votre tribunal de sang ; maintenant vous me faites horreur,
« et j'aurais honte d'être reçu parmi vous.

« — Il n'en est plus temps, tu nous appartiens. »

« Aussitôt le candidat maçon est saisi par des bras vigoureux, et, malgré ses efforts, il est porté dans la salle des réunions. Mais là, un spectacle plus épouvantable encore s'offre à ses regards : au milieu d'un immense plateau gît, pâle et livide, la tête du malheureux prisonnier, nageant dans une mare de sang et les yeux fermés. Frappé d'horreur, le récipiendaire a à peine la force de s'écrier :

« — Vous êtes des infâmes ! Je le vois, on m'a trompé, ma vie vous appar-
« tient ; mais jamais vous n'aurez mon serment, car vous venez d'assassiner

« lâchement, et sans formes judiciaires, cet homme sur lequel vous n'aviez « aucun droit.

« — Mais cet homme était un délateur !

« — Comment le savez-vous ? comment est-ce prouvé ?

« — Mais cet homme était un juif !

« — Qu'importe ? est-ce que la vie d'un juif pèse dans la balance sociale « moins que celle d'un autre citoyen ?...

« — Néophyte, oublies-tu que toi-même, il y a quelques heures à peine, « tu as, dans un lieu public, exprimé un injuste mépris contre tous les « israélites ? Ne te rappelles-tu pas que tu as proclamé bien haut que les « juifs de Damas ont assassiné le père Thomas ? A notre tour nous te disons : « Comment le sais-tu ? comment est ce prouvé ?... Tu n'as donc pas droit « de te draper dans ta vertu et de venir ici nous parler de prudence et de « légalité ; car nous ne frappons qu'un homme, et ta voix imprudente peut « provoquer des milliers de meurtres et d'injustices.

« — Vous avez raison, s'écria le candidat ému et troublé ; Dieu est juste « et ma punition est fondée.

« — Mais si nous pardonnons et te rendons au monde, nous jures-tu de « ne plus donner carrière à tes penchants d'intolérance ?

« — Je le jure de grand cœur !

« — C'est bien ; alors tu es digne d'être accueilli parmi nous : approche « de l'autel pour prêter ton obligation maconnique. »

« Et, comme il s'avançait d'un pas chancelant, une main amie vint le soutenir ; et, comme il levait les yeux pour remercier celui qui lui prêtait ce fraternel appui, il tressaillit et fut sur le point de défaillir, en reconnaissant dans son guide le juif qu'il venait de voir assassiné (1)... »

Rien ne prouve mieux les sympathies profondes des juifs pour la franc-maçonnerie et leur ardent désir d'y jouer un rôle actif, que les circulaires adressées par eux aux loges de Berlin, qui s'opiniâtraient à les exclure de leur sein. Ces suppliques, du reste, étaient chaudement appuyées par les protestations qui de toutes les loges de France et d'Angleterre s'élevaient en leur faveur contre ce qu'elles appelaient « un chef-d'œuvre de tartufferie et d'hypocrisie. » Les loges françaises accueillaient avec enthousiasme ceux des israélites que repoussaient les loges de Berlin. C'est ainsi qu'en 1863 la loge *Les Frères-Unis Inséparables*, de Paris, votait par acclamation l'affiliation de Meyerbeer, repoussée par les loges prussiennes.

Citons quelques passages caractéristiques de ces plaidoyers des juifs *pro domo ;* il semble, à les entendre, que la maçonnerie est déshonorée, tant que ces derniers sanctuaires de l'Art-Royal leur resteront fermés : ils parlent en gens de la maison, et en maîtres.

(1) *Archives israélites de France*, tome V (1844).

CIRCULAIRE, *adressée aux trois Grandes Loges de Berlin par les Maçons israélites de Prusse, et traduite de l'allemand par le frère V. L.*

« ...Qu'il ne vous étonne pas que nous, qui ne sommes pas reconnus par vous comme maçons, nous nous adressions pourtant à vous comme à nos frères. *Nous connaissons trop bien les principes élevés de l'Ordre et l'esprit de la Franc-Maçonnerie, et nous attachons un prix trop grand à être reconnus par nos frères éclairés*, pour ne pas tendre une main fraternelle, même à ceux qui nous repoussent de leurs temples, quoique nous soyons des maçons réguliers.

« ...C'est par une conséquence naturelle de notre position, que nous ne comparaissons pas devant vous comme des suppliants qui implorent un bienfait, une grâce, mais comme des gens qui s'appuient sur le droit que leur a donné l'initiation dans l'Ordre, et qui sont *pénétrés de l'esprit de la Maçonnerie, que, grâce au Grand Architecte de l'Univers, ils savent estimer à son juste prix.*

« Ce que dans le monde profane nous trouverions dangereux, notre position de faibles vis à-vis des forts, ne saurait nous faire reculer dans le monde maçonnique... La Franc-Maçonnerie se dit une association cosmopolite ; ses efforts tendent à ce but, de déraciner les préjugés, la haine et la discorde, et de semer l'amour en leur place. Comment le temple de l'amour et de la lumière s'élèvera-t-il jusqu'au faîte, quand on sape les fondements de l'édifice, quand l'égoïsme se glisse dans les ateliers, quand les ouvriers ne possèdent pas assez de force pour rompre les fers rivés par l'habitude, et quand la Franc-Maçonnerie se dégrade au point de tendre la main au prosélytisme religieux?...

« Le franc-maçon, qui doit être l'exemple de son siècle, qui se vante d'avoir compris comme il faut cette parole sublime de la création : *Que la lumière soit !* le franc-maçon, qui appelle l'Orient son foyer, devrait voir plus clair ; il devrait répandre la lumière, mais non pas augmenter l'obscurité, dans laquelle la vie profane marche encore à tâtons...

« Si vous posez en principe qu'il est contraire à l'esprit de la Maçonnerie d'y admettre des israélites, vous ne pouvez reconnaître comme ateliers véritablement maçonniques toutes les Grandes Loges qui sont d'une opinion opposée ; vous devez regarder comme faux francs-maçons qui nuisent à l'Ordre, l'illustre grand-maître des loges anglaises, le duc de Sussex, et l'illustre grand-maître des loges néerlandaises, le prince Frédéric, lequel a publié sa confession maçonnique dans son écrit sur les hauts grades de l'Ordre, du 24 janvier 1820, ère vulgaire.

« Il est vraiment étonnant que, pendant que l'idée de la liberté de conscience s'introduit de plus en plus dans l'Europe civilisée pendant que le principe de l'égalité des sectateurs de chaque religion trouve partout un écho, des loges maçonniques restent stationnaires au milieu du monde civilisé et malgré ces grands progrès. Il est étonnant que, pendant que la Russie fait un pas remarquable vers l'émancipation des israélites, les réunions maçonniques de la Prusse se cramponnent, avec une obstination à toute épreuve, aux préjugés surannés des siècles de ténèbres... (1)

(1) Il n'y avait pas que les grandes loges de Berlin qui se faisaient tirer l'oreille pour admettre les juifs ; dans d'autres loges allemandes, on ne les recevait que secrètement et par une porte de derrière ; ainsi, en 1871, la loge *Horus*, de Breslau, recevait pour la première fois ouvertement un israélite. On écrivait du Hanovre au *Monde maçonnique* : « Jeudi, 5 décembre 1871, nous reçumes le premier juif, non par la porte de derrière, mais selon la loi. »

« Nous sommes maçons, reçus dans des loges régulières et parfaites, légalement constituées ; nous sommes maçons, nous aspirons au vrai et au bien ; ne nous barrez pas plus longtemps le chemin. C'est avec fierté que nous osons dire : Nous sommes meilleurs que notre renommée, que nous n'avons pas méritée. Une association dont le but consiste dans la philanthropie, le véritable amour fraternel et la connaissance des choses humaines et divines, ne peut rejeter l'homme qui aspire au mieux, et si nous tenons au culte de nos pères, comme le chrétien au sien, nous ne sommes pas pour cela les plus indignes ouvriers au grand travail... Ces mesures exclusives sapent et dégradent l'Ordre, marquent vos propres signatures, faits, actions, dogmes, promesses et fraternisation, d'un sceau de mensonge, que la beauté du revers de la médaille peut à peine faire oublier. » (*Le Globe*, Archives des Initiations anciennes et modernes, 1841.)

Dans plusieurs circonstances, les juifs ont pris occasion du refus qu'on leur opposait d'être admis comme visiteurs dans certaines loges, pour essayer de constituer des loges juives indépendantes. Ainsi, en 1870, des israélites maçons se plaignent de n'avoir pas été admis comme visiteurs dans plusieurs loges, à raison de leur race ou de leur religion extérieure, adressèrent au F∴ James Gibson, grand-maître du district de New-York, une demande régulière en constitution de loges, demande qui ne fut pas accueillie, précisément à cause des motifs invoqués pour en assurer le succès :

« La Maçonnerie est essentiellement humaine et cosmopolite, dit le F∴ Gibson ; créer des Loges sectaires ou en favoriser la tendance, serait à la fois méconnaître ce caractère de notre institution et travailler à sa ruine. Que les Loges qui ont commis cette faute la regrettent et se gardent bien, à l'avenir, d'une semblable erreur ! »

Mais ces loges juives, créées exceptionnellement dans les régions où les loges ordinaires regimbaient encore contre l'admission des israélites, ne sont pas ces ateliers formant une maçonnerie dans la maçonnerie, et dont je parlerai plus loin, pour terminer.

Que les juifs maçons se soient associés de tout cœur à toutes les opérations anticatholiques de la franc-maçonnerie ; qu'ils aient accepté toutes les doctrines impies et athées dont elle s'est faite la propagatrice, on n'en saurait douter. Leur zèle anticatholique trouvait sa récompense dans l'appui que leur prêtaient les maçons leurs frères dans toutes les circonstances où il fallait les protéger contre l'opinion et les défendre contre les attaques de l'antisémitisme. On sait avec quelle chaleur, par exemple, les francs-maçons, par l'organe surtout de leur journal le plus influent, le *Monde maçonnique*, se firent les avocats de la cause juive dans l'affaire du juif Mortara : « Quand un attentat de cette nature, s'écrie cette revue sectaire, déshonore les religions, c'est elle (la franc-maçonnerie), médiatrice



impartiale, qui doit surtout élever la voix. *Si toutes les Loges du monde s'unissaient à l'appel des Consistoires*, ce soulèvement formidable des consciences ferait reculer l'intolérance et la barbarie cléricale. »

Une des plumes les plus acérées et les plus violentes de cette revue, — qui mériterait tous les anathèmes, n'eût-elle fait que prêcher et populariser sous le titre de *Morale indépendante* la négation de toute religion et de toute morale, — est celle d'un maçon juif, ami intime de Heine, et l'héritier de ses doctrines néfastes, Alexandre Weill. En lui s'incarne toute la haine qui peut entrer dans le cœur d'un maçon juif contre le Christ et la société chrétienne. Et celui-ci est resté foncièrement juif; bien plus, il se donne comme le résurrecteur du seul véritable Mosaïsme inconnu jusqu'à lui, comme l'héritier de Moïse et des prophètes; un peu plus, il se dirait le Messie attendu d'Israël. Mais il a au moins un mérite : c'est de dire franchement ce que la plupart de ses coreligionnaires enveloppent de restrictions et d'hypocrites sous-entendus. Il faut nous arrêter un instant sur cette curieuse figure.

Ce qui domine chez ce juif, doublé d'un franc-maçon enragé, c'est l'impudeur et le cynisme.

Un trait, raconté par lui-même dans son récit intitulé *Ma jeunesse*, nous donnera une idée de la pudeur de l'enfant et de la liberté de mœurs qui régnait dans une famille juive d'Alsace vers 1820.

« Une de mes sœurs, jalouse de moi, prétendait devant ma mère que, toute fille qu'elle était, elle ne me cèderait jamais le pas et qu'elle saurait faire tout ce que je ferais. « Ah ! m'écriai-je, tu sais faire ce que je fais ! » et, ouvrant la fenêtre avec fracas, puis, reculant au milieu de la chambre, je lâchai un arc-en-ciel d'eau à travers la croisée : « Fais cela ! lui dis-je. » Ma mère, qui riait d'ordinaire de tout son corps, se tenait les reins de ses deux mains. L'histoire se conta de bouche en bouche, et le soir, en sortant de la synagogue, je fus embrassé par toutes les femmes du village. »

Né, comme il le dit lui-même, dans une époque « où les principes de 89 ont commencé à pénétrer la moelle du judaïsme », il se sentit de bonne heure appelé à être le porte-voix de l'incrédulité : « A cinq ans et demi, après avoir traduit le premier verset hébraïque « Avec le commencement « Dieu créa les cieux et la terre », je demandai à M. Lévy, mon maître d'école : « Et qu'est-ce que Dieu a fait avant de créer le monde ? » Au lieu de me répondre, il m'appliqua sur l'épaule une douzaine de coups de règle, en s'écriant : « Malheureux, tu renieras la foi d'israël ! » De fait, il a dit vrai. J'arracherai avec la racine l'ivraie pullulente de toutes les religions fondées sur l'erreur philosophique. Là est ma mission... J'ai toujours eu peur de ne pas vivre assez longtemps pour accomplir cette œuvre, qui ne touche pas seulement au judaïsme, mais à toutes les doctrines du christianisme, reposant

sur la même base; autant de sépulcres élevés sur des principes de pourriture et de mort! »

Weill avait sucé avec le lait l'amour de la Révolution; son grand-père maternel avait été l'ami de Robespierre et de Saint-Just, « ce dont son petit-fils le félicite sincèrement; car tous les hommes de 89 et 93 avaient les défauts de Robespierre, mais nul d'eux n'eut ses vertus. »

Enfant du miracle, obtenu de Dieu, comme Samuel, par les prières de sa



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

Eugène Baud **Jules Duchesne**

(Suprême Conseil de Suisse, Rite Ecossais)

mère, né coiffé, c'est-à-dire la tête enveloppée d'une peau qu'en dialecte juif on appelle *peau de chance*, il manifesta dès sa naissance une vive opposition aux vieux usages juifs, tels que la circoncision : « A en croire les témoins oculaires, je me suis défendu à outrance en brisant les ligatures des langes, et il a fallu me lier de nouveau pour procéder à la sainte opération. »

Dès l'âge de huit jours, l'enfant prédestiné protestait contre tout ce qui ne faisait pas partie authentique de cette loi de Moïse qu'il devait découvrir. D'après lui, la circoncision est une invention du patriarche Abraham, « comme un minimum du sang humain offert à Dieu, » inconnue à Moïse.

Sa haine de Jésus-Christ remonte aussi à sa première enfance. Il apprit son histoire dans le fameux livre juif *Tholdoth Yisha*, où, parmi toutes sortes d'absurdités, se trouve celle-ci, qui a fait fortune chez les francs-maçons eux-mêmes : que Jésus, pour faire ses miracles, s'est emparé du nom mystérieux de Jéhovah, que les talmudistes ne prononcent jamais. Là, il apprit encore qu'il n'y a dans la vie de Jésus qu'un seul fait historique certain, c'est qu'il a étudié le Talmud sous le Rabbi Siméon ben Perachia.

« Jésus, dit Weill, ne fut alors pour moi qu'un homme devenu une idole. De plus, il était mon oppresseur, mon ennemi, puisque l'on nous opprimait en son nom. Non seulement j'approuvais ses crucificateurs ; mais je l'eusse alors crucifié de ma propre main, comme mon vrai tyran, et souvent en passant devant son image, la casquette sur la tête, je me vengeais de sa haine, en crachant sur lui. »

L'homme fait, il est vrai, prétendra répudier les sentiments instinctifs de l'enfant, comme un fruit corrompu de l'enseignement du Talmud et des rabbins, « dont les erreurs et les absurdités, dit-il, ne méritent ni commisération, ni pitié. » Mais, avec Alexandre Weill, il ne faut pas être dupe des mots ; sa haine contre le christianisme a survécu à son enfance ; il y a plusieurs manières de cracher sur le Christ, LE PENDU, comme il l'appelle ; et celle qu'emploie aujourd'hui l'écrivain dans ses livres est peut-être encore plus coupable que celle de l'enfant. Il met le Talmud et l'Evangile dans le même sac, et déteste encore plus les jésuites que les rabbins :

« En 1820, je croyais le Talmud victime de l'Evangile. En 1863, je vois que l'un vaut l'autre. » — « Les chrétiens, dit-il encore à ses frères les juifs, sont nos fauves, nos reptiles et nos monstres, qui nous dévorent de temps en temps, la vermine et les microbes sortis de nos entrailles qui nous rongent, comme les fauves, ces poux de la terre, sont sortis des immondices terrestres, comme les poux mêmes sortent spontanément de la malpropreté de l'homme. »

On peut même dire que Weill n'attaque avec tant de violence le Talmud que pour atteindre plus sûrement l'Evangile, qui pour lui en est sorti tout entier.

Nous ne suivrons pas le jeune incrédule à Hatten, chez le rabbin Israël, étudiant le Talmud à son école, couchant lui quatrième dans un lit chez la belle-mère du rabbin, une allemande sale et rechignée, dévoré par la vermine, ayant à la fois, ainsi que ses compagnons de lit, la teigne et la gale (1), lisant en secret l'Evangile, « livre, je dois l'avouer, dit-il, qui n'a

(1) « Rabbi Israël nous fit guérir à force de bains et d'onguents sulfureux : palliatifs que tout cela ! Depuis l'âge de neuf jusqu'à seize ans, j'ai eu trois ou quatre fois la gale. Elle fut toujours répercutée. Plus tard, elle me causa d'autres maladies. J'en ai toujours souffert. » (Alexandre Weill, *Ma jeunesse*, page 69.)



point effacé en moi la haine que j'avais vouée à Jésus (1) »; puis, étudiant à l'école du rabbin Aaron Lazarus, un *hasid* (superdévot), le livre du Talmud *Nidah* qui traite de toutes les lois juives relatives au mariage et à la vie sexuelle. Il y a à ce sujet, dans les Mémoires de Weill, une confidence qui permettra de juger de la moralité de l'enseignement talmudique :

« Quand une juive, dit-il, doute de la qualité de son sang, elle charge une de ses femmes payées, et qui ne nomme personne, d'en présenter la tache au rabbin. Celui-ci, après inspection, juge sur la couleur, si elle est *pure* ou *impure*, *kascher* ou *teréphah*. Chose incroyable, mais certaine ! mon rabbin me chargea toujours de cette inspection. Et je n'avais pas encore treize ans ! Mais j'étais un petit *hasid* et j'avais le coup d'œil ! (Le sang impur est bleuâtre dans la périphérie de la tache) ».

S'il faut en croire le narrateur, cette étude des mystères de la femme ne ne lui aurait jamais inspiré une mauvaise pensée ; mais, comme pour s'infliger aussitôt un démenti, il raconte, avec un luxe de détails donnant bien la preuve de son manque absolu de sens moral, les scènes d'alcôve de son rabbin, qu'il avait surprises en se cachant dans une chambrette voisine dont il laissait la porte entrebaillée.

Mais ceci ne peut se reproduire ici, vu la crudité impudique des termes et le cynisme écœurant des aveux.

Chose singulière, un des points qui rend le christianisme plus particulièrement admirable et adorable, le pardon du mal et du péché par la miséricorde, la rédemption, fut précisément celui qui, pour cet adorateur du *Dieu-Un*, le lui fit particulièrement détester et haïr :

« Depuis l'existence du monde, s'écrie-t-il, toutes les erreurs, toutes les superstitions réunies, n'ont pas produit autant de malheurs, de crimes et d'infamies que la seule erreur de *la possibilité du pardon*, *par la volonté de Dieu, soit par un miracle*, *soit par un caprice*, *soit par le simple repentir de ne plus faire le mal.* »

Sur la foi d'un songe prophétique, où un ange vint le toucher et lui dire : « Jeune homme, lève-toi, ceins tes reins et va-t-en d'ici ; car la main sur le trône de Jehovah, guerre de Jehovah à Amalec (mot collectif pour les ennemis de Dieu) d'éternité en éternité » ; devenu majeur par la première communion juive, qui vous fait *fils de la loi* (Bar-Mitzva), surnommé dès l'âge de onze ans, pour sa précocité talmudique, Rabbi Abraham Alexandre ben Yehuda, Alexandre Weill quitta la maison paternelle, avec la pensée bien arrêtée de devenir un grand homme en Israël. Il avait treize ans et trois

(1) Weill est cependant obligé de reconnaître que le christianisme et l'Evangile ont eu du bon, ne serait-ce que ces trois choses, au moyen desquelles, dit-il, il a conquis le monde : l'abolition des sacrifices, de la polygamie et de l'esclavage. Mais tout cela, à ses yeux, n'est que du pur Mosaïsme. Nul doute que si le Mahométisme avait aboli la polygamie et prohibé l'esclavage, il eût triomphé sur le christianisme.



mois. Il allait à pied à Metz pour y continuer ses études, mendiant en route en chantant la *Marseillaise.* Son zèle talmudique fut singulièrement scandalisé de trouver à Metz une *école rabbinique*, en pleine décadence, « les juifs éclairés ne se préoccupant ni de l'instruction de la jeunesse, ni des cérémonies du culte. » Ce qui le scandalisa davantage, ce fut la conversion au catholicisme de quelques-uns de ses coréligionnaires réputés pour leur science et leurs talents, les Drach, le Koschler, les Lipman (1).

Ne trouvant ni à Metz, ni à Nancy, une école rabbinique gratuite, il se vit obligé de revenir à la maison paternelle et d'y faire le métier de son père, le marchand de bestiaux. A cette époque de sa vie de maquignon, se rattache un épisode de sorcellerie, qui peint bien les croyances populaires de cette époque au pouvoir satanique des sorciers (2).

Mais le maquignonnage ne répondait guère aux grands desseins conçus par le jeune docteur talmudique. Il quitta de rechef la maison paternelle et alla chercher en Allemagne l'enseignement gratuit que lui refusait l'Alsace. En chemin pour Francfort, il eut la « bonne fortune » de séduire la nièce d'un rabbin de Ingenheim, en vertu de l'une des trois manières légales qui constituent le mariage talmudique : « par l'anneau, la lettre, ou l'acte d'amour. »

On devine laquelle de ces trois manières légales fut employée par le séducteur. — « Nous avions oublié, dit Weill après le récit de ce mariage improvisé, qu'il fallait deux témoins. S'il y avait eu deux auditeurs, il nous eût fallu un divorce légal ; car nous étions bel et bien mariés selon la loi talmudique. »

Toute la suite des mémoires de Weill sur sa jeunesse et ce qu'il appelle sa vie de Bohéme n'est que la narration complaisante des autres aventures de ce genre, dont juives et chrétiennes furent les victimes.

L'excuse à l'aide de laquelle ce Lovelace juif essaie de s'absoudre aux yeux de ses lecteurs donne la mesure de sa moralité : « Certes, dit-il, je n'eusse jamais osé lever les yeux sur une femme mariée. L'adultère, pour un juif orthodoxe, est le crime des crimes, après l'inceste. Je n'eusse point encore violé la loi talmudique, défendant de s'approcher d'une vierge sans bain sacré et sans bénédiction nuptiale. (Weill oublie l'aventure qu'il a racontée plus haut). Mais je croyais qu'il était permis de calmer ses ardeurs contre une jeune fille libre, sauf à ne pas aller trop loin. »

La suite de ses aventures érotiques prouve surabondamment que ses édifiants scrupules furent de peu de durée, et toute sa morale à l'égard des

(1) « Un juif, dit-il, ne peut changer de religion par conviction, à moins de tomber dans l'idiotisme. »

(2) *Ma jeunesse*, page 149.



femmes réside dans cet aveu dépouillé d'artifice : « Je n'ai jamais pu résister à deux beaux seins nus. »

Voilà l'homme qui dans ses écrits, se donne comme un envoyé de Dieu (1), un apôtre de la chasteté des mœurs, comme un partisan décidé de la monogamie, « seule institution de santé, de progrès et de longévité, le pivôt divin de toute civilisation, de toute vertu civique, et de tout bonheur. » Cet amour de la monogamie ne l'empêche pas, dans un écrit intitulé : *Que deviendront nos filles ?* de démontrer la sainteté de la polygamie, et de se jeter en plein mahométisme, en plein mormonisme, par des maximes du genre de celles-ci : « L'amour de la femme vit dans le bonheur donné, que ce soit par elle seule, ou aidée par une ou plusieurs rivales... La femme peut vivre près d'une rivale aimée et se trouver heureuse... Le paradis de Dante ne vaut certes pas le paradis de Mahomet. »

Quand on professe de semblables doctrines (2), on mauvaise grâce à jeter la pierre aux Goëthe, aux Musset, aux Hugo, comme aux plus grands corrupteurs de leurs contemporains.

Au milieu de cette vie dissolue, dont Francfort surtout fut le théâtre, on comprend que l'étude de la Bible et du Talmud dut perdre pour le jeune Weill beaucoup de son attrait ; aussi ne se sentant plus le moindre goût pour la vie de rabbin, s'émancipa-t-il bientôt de la morale rabbinique, pour se jeter dans le philosophisme de Lessing et de Voltaire, dans le roman à la Jean-Jacques, dont il croyait naïvement avoir le génie. Le lecteur et le chanteur à la synagogue, le lecteur à l'oratoire de Rothschild, aspira à une gloire plus mondaine, celle de se faire un nom dans la littérature du jour. Accusé par ses coréligionnaires d'apostasie juive, de n'observer plus aucune loi rabbinique, de se révéler comme révolutionnaire et panthéiste, il entra décidément dans les rangs de la Jeune Allemagne, prônant Hégel et l'émancipation de la chair. Tel le trouva la révolution de 1830.

Il faut l'entendre acclamer, au nom de la nation juive, ce réveil de la révolution :

« La révolution de 1830, s'écrie-t-il, a retenti comme une trompette de Jéricho dans les cœurs de tous les juifs de l'univers. Le soir, nous dansions comme des forcenés, en gueulant la *Marseillaise.* »

En cela, d'après Weill, le juif ne fait qu'obéir à un instinct naturel, entretenu par l'esprit de Moïse et des prophètes :

(1) « On n'a qu'à lire l'histoire de *Ma Jeunesse* pour s'assurer que Dieu m'a créé pour cette sainte mission (de ressusciter le véritable Mosaïsme). Il n'y a pas dans l'Europe du XIXe siècle un seul homme qui ait eu une jeunesse comme moi. » Il faut reconnaître que le dieu de Weill choisit bien ses prophètes.

(2) Le matérialisme de Weill s'exprime de la façon la plus crue dans des aphorismes tels que ceux-ci : « La morale est de la matière spiritualisée. Physique et métaphysique sont *une et indivisible...* »



« Les juifs de tous les pays sentent d'instinct la connexion intime qui existe entre eux et la Révolution française. Ils saisissent les relations intérieures qui lient l'idée d'un Dieu immuable, comme idéal de justice, avec la Révolution de 89 : réveil qui, quoi qu'en disent les ignares, les cafards et les cuistres, devait logiquement aboutir à l'*Etre suprême* de Robespierre... Le juif est démocrate-égalitaire de naissance. »

Voilà donc Robespierre, le seul héritier légitime de Moïse, et le résurrecteur du Mosaïsme. C'est à cette énormité qu'aboutit tout le système biblique de Weill, et la grande découverte qu'il prône dans tous ses livres. Il fallait, en effet, trouver un système qui permît d'éliminer du Pentateuque tout ce qui s'opposait à une pareille conclusion : or, rien n'est plus facile ; tout ce qui, dans le Pentateuque, contrariera cette thèse, il n'y a qu'à l'enlever à Moïse, et à l'attribuer au légiste Esdras, qui a substitué à l'histoire, à la théologie et au code mosaïques, une histoire, une théologie et un code de sa façon, où le vrai Mosaïsme est noyé et presque imperceptible. De tout le Mosaïsme, il ne reste, aux yeux de Weill, que l'idée du Dieu-Un, immuable dans ses volontés et ses décrets, étranger à toute repentance, à toute grâce, à tout pardon. Le Dieu bon et miséricordieux, le Dieu de la grâce et de la rédemption, qui est devenu le Dieu des chrétiens, est une pure invention d'Esdras.

Le Talmud et l'Évangile, selon lui, professent absolument la même religion, avec les mêmes principes de foi idolâtre et liberticide, avec la seule distinction de Jésus à la place du Jehovah d'Esdras.

Jésus-Christ, en adoptant ce Dieu, a adopté avec lui toutes les erreurs monstrueuses qui sont la suite de cette conception, miracles, pardon et révélation : « *la Christologie est l'absurde greffé sur l'absurde.* » (1)

Voilà, en deux mots, le système développé par Alexandre Weill dans vingt publications (2), qui ont eu sur l'esprit des juifs émancipés une plus grande influence qu'il ne veut lui-même le reconnaître, et qui ont été accueillies avec la plus grande faveur par la presse maçonnique. On voit avec quelle facilité chaque juif peut à l'imitation de Weill, tout en se disant juif et disciple de Moïse, éliminer des livres saints tout ce qui peut contrarier ses idées ou ses passions : c'est l'esprit de libre examen substitué à la foi, l'homme se mettant à la place de Dieu.

(1) « Ayant quitté l'Allemagne, dit-il lui-même, pour rentrer dans ma patrie natale, afin de n'être pas forcé de me convertir à une religion encore plus fausse et plus ouvertement idolâtre que celle d'Esra (Esdras) d'où elle est pourtant sortie ; forcé de me créer de nouvelles ressources pour sustenter ma misérable vie matérielle, je me lançai dans le tourbillon littéraire et politique de Paris, sans jamais abandonner l'idée, qui m'a poursuivi dès ma jeunesse, de séparer la religion antirationnelle, miraculaire et étroitement nationale d'Esra et de son école, de la religion *rationnellement universelle* de Moïse, conforme au génie et à la raison de tous les grands penseurs de l'humanité. »

(2) *Moïse et le Talmud, Moïse, le Talmud et l'Évangile*, le *Nouveau Sinaï*, le *Pentateuque selon Moïse et selon Esra, Vie de Moïse, Cris d'alarmes, Epître aux Juifs*, le *Centenaire de l'Émancipation des Juifs*, et autres factums du F.·. Alexandre Weill.



Je n'insisterai pas sur les blasphèmes impies contre le christianisme qui remplissent les livres de ce maçon-juif cynique ; les échantillons qui précèdent doivent suffire pour soulever le cœur. Disons seulement quelques mots du rôle qu'Alexandre Weill assigne aux juifs dans l'évolution morale et sociale de l'humanité, rôle qu'ils poursuivent sans doute dans les conseils secrets de leur maçonnerie particulière.

« *Le juif est le porte-flambeau de la civilisation moderne, c'est-à-dire de la révolution universelle, qui n'est encore qu'à son aurore.* »

Il va sans dire que, selon Weill, cette mission libératrice des juifs est attachée au système religieux qu'il est venu révéler au monde : « Le progrès, la civilisation et le bonheur du genre humain, le salut des juifs surtout, comme nation modèle mosaïste, en dépendent. Pour eux, il n'y a pas d'autre alternative. Ou disparaître dans la masse des peuples athées ou idolâtres (c'est-à-dire chrétiens), ou retourner à la religion fondamentale de Moïse, dégagée de toutes les erreurs d'Esra. La religion esraïque et talmudique, ainsi que la religion chrétienne et mahométane qui en sont sorties, seront enterrées quand *Mosché Méchiah* (Moïse le Messie) que j'ai exhumé de sa triple tombe esraïque, talmudique et évangélique, avec son verbe de raison pure et de vérité absolue, debout et rayonnant, marchera sur elles comme un géant divin sur des naines humaines. »

Rien de plus clair, la mission du juif mosaïste à la mode de Weill (c'est-à-dire : sataniste), est d'*enterrer* la religion du Christ au nom de Moïse, pour faire triompher sur ses ruines la religion de Robespierre, la religion de la Révolution, la religion de la liberté, de l'égalité, de la fraternité ; pour substituer la religion de la Justice à la religion de l'Amour, « qui ne reconnaît qu'un Dieu despote, capricieux, vicieux et crapuleux comme Jupiter ; qui ne produit que haine et chaînes ; dont les adeptes sont des tyrans bestiaux, au dessous des brutes, vivant dans des crapules, et comptant sur le pardon de leur Dieu et de leur vice-Dieu, encore plus criminel et plus stupidement odieux qu'eux. »

L'émancipation des juifs est, à ses yeux, le plus grand des malheurs pour eux, si elle aboutit à les assimiler aux chrétiens et les faire absorber, pour disparaître comme nation parmi les nations dominantes de l'Europe. Ils auraient mieux fait, s'il en est ainsi, de rester dans leurs ghettos. « En se confondant avec les peuples parmi lesquels ils demeurent, ils seront toujours écrasés entre deux erreurs faites hommes (le Talmud et l'Évangile) comme entre le choléra et la peste. »

La Révolution seule, après Mahomet et Luther, est revenue un instant à la vraie doctrine mosaïste, mais « pour l'abjurer aussitôt en retournant à ses vomissements », sous l'Empire, la Restauration et même sous Louis-Philippe : « à la suite de leurs émancipateurs, les juifs n'ont pas compris la portée de



cette émancipation et n'ont fait que patauger, les uns dans les erreurs chrétiennes, les autres dans la boue athéistique ; d'autres sont retournés, comme les catholiques, à leurs vomissements orthodoxes. » Selon Weill, les juifs n'ont donc pas été à la hauteur de leur mission depuis leur émancipation ; il ne fait de restriction qu'en faveur de quelques femmes juives (1). A l'entendre, leurs vertus négatives et positives ont toutes disparu en moins de cinquante ans ; ils n'observent plus les lois de l'hygiène de la table et du lit ; la Bible hébraïque est lettre close pour eux ; ils se sont bâtis de somptueuses synagogues, mais pour ne pas les fréquenter ; ils vaquent à leurs affaires le jour du sabbat ; ils se sont rués avec rage sur tous les plaisirs mondains, pour rattraper le temps perdu ; en un mot, ils sont entrés, la tête haute, dans tous les vices des chrétiens : « Le juif émancipé a rayé tous ses devoirs et ne songe plus qu'à jouir goulûment de tous ses droits. Il a foulé aux pieds toutes ses anciennes vertus pour arriver premier dans la course à l'argent. »

Tout ce terrible réquisitoire, qu'on croirait plutôt sorti de la plume d'un Drumont que d'une plume juive, n'est échafaudé par Weill que pour amener les juifs à son fameux système, c'est-à-dire à un mélange incohérent de panthéisme spinoziste et de républicanisme égalitaire et universel, dont ils sont marqués de Dieu pour être les apôtres et les missionnaires. Son unique but est de leur imposer son *Catéchisme universel selon les* (prétendus) *principes de Moïse,* revus, comme on le sait, par Mahomet, Spinoza, Mendelssohn et Robespierre. Ce catéchisme serait plus proprement appelé *Catéchisme d'après les principes de la Maçonnerie,* Moïse lui-même n'étant d'après lui, qu'un affilié à la franc-maçonnerie égyptienne et au culte d'Osiris (2).

Or, ce catéchisme, que nous connaissons déjà en grande partie, à côté de l'unique dogme d'un *Dieu-Un*, *sans Co-Dieu*, une abstraction, *la Loi*, reléguée dans les profondeurs de sa Justice absolue et impitoyable, ne nous offre guère que des négations, les négations ordinaires de la libre-pensée moderne : négation du surnaturel ; négation du miracle ; négation de la sanction morale, autre que celle que le bien et le mal trouvent en eux-mêmes ; négation de la charité et du pardon ; négation absolue et haineuse de tout ce qui fait la base et l'essence du Christianisme. En un mot, nous ne voyons aucune différence entre le catéchisme que Weill propose aux juifs pour le répandre dans l'univers, et celui que les juifs, ses confrères en franc-maçonnerie, peuvent apprendre dans les loges où ils pontifient. Le révélateur du nouveau Mosaïsme prêche des convertis. En voici, pour finir, un exemple assez concluant :

(1) Parmi les hommes qui se sont distingués depuis l'émancipation, dans les lettres, les arts ou la politique, Weill cite les suivants : Heine, Bœrne, Meyerbeer, Halévy, Munsk, Crémieux, Lasker, Disraeli et Graetz.

(2) *Le Centenaire de l'Émancipation des Juifs,* page 157.



Le 29 juin 1869, fut convoqué à Leipzig un grand synode israélite, sous la présidence du professeur Lazarus, de Berlin. Juifs orthodoxes et réformistes, après de longs débats, finirent par adopter à l'unanimité la proposition suivante :

« Le Synode reconnaît que le développement et la réalisation des principes modernes (principes de Bœrne, Heine, Weill et consorts), tels qu'ils sont appliqués par les gouvernements (quels qu'ils soient), sont les plus sûres



LES JUIFS DANS LA FRANC-MAÇONNERIE

Alfred Naquet **Armand Lévy**

garanties du présent et de l'avenir du Judaïsme et de ses membres. Ils sont les conditions les plus énergiquement vitales pour l'existence expansive et le plus haut développement du Judaïsme. »

Que dire, après cela ? qui pourrait soutenir que la vraie religion de Moïse vit encore chez les juifs ? N'avais-je pas raison d'écrire, au début de ce chapitre, que le Mosaïsme orthodoxe n'a plus aujourd'hui que quelques rabbins pour ministres et que l'israélite laïque a tout au plus une croyance vague en un dieu quelconque dont il n'y a guère lieu de se préoccuper, quand il n'est pas complètement athée, comme le F∴ Alfred Naquet, ou absolument sceptique, comme le F∴ Eugène Mayer, ou cabaliste luciférien, comme le F∴ Armand Lévy, pour citer trois maçons juifs français,

bien connus? Le juif de synagogue, tel que le F.·. Isaac-Adolphe Crémieux, ou le F.·. Camille Dreyfus, ou le F.·. Alexandre Weill, c'est-à-dire le juif qui va au temple habituellement ou par occasion, celui-là, lorsqu'il a un reste de foi en l'existence d'une divinité, considère Jéhovah comme un Etre Suprême se désintéressant tout à fait des choses de ce monde; il ne conçoit qu'une providence, c'est la Révolution, qui l'a tiré du ghetto et dont il poursuit avec acharnement l'application des principes. Sur un point, juifs de synagogue, juifs athées, juifs sceptiques, juifs cabalistes, ils sont tous d'accord : la guerre au Christ et à son Eglise. Ils sont donc tous, sans aucune exception, de bons et zélés francs-maçons.

Il me reste, enfin, à parler de la fédération secrète des loges juives, dont le fonctionnement et même l'existence sont généralement ignorés.

Malgré tous les égards que les francs-maçons anticléricaux ont eu de tout temps pour eux, les israélites ont éprouvé le besoin de se fédérer. Ces égards sont indiscutables. Dans le Rite de Royal-Arche, on a poussé la condescendance jusqu'à modifier certaines parties de l'initiation en faveur du récipiendaire juif.

Bien mieux, en Angleterre, lorsqu'un juif est admis dans ce rite, au premier degré, le Vénérable prononce une prière maçonnique spéciale, qui est rapportée par le F.·. Moïse Reghellini de Scio, et qui mérite d'être retenue ici :

« Seigneur, tu es excellent dans la vérité : il n'y a rien de grand en comparaison de toi ! A toi seul sont dus hommage et bénédiction pour toutes les œuvres sorties de tes mains depuis l'éternité !

« Guide-nous dans la vraie science de la Maçonnerie ! Nous t'en supplions : par les malheurs d'Adam; par le sang d'Abel; par la science de Seth, à laquelle tu applaudis (1); par le pacte de Noé, constructeur de l'arche, par l'œuvre duquel il t'a plu de sauver les rejetons de tes bien-aimés. Nous te conjurons enfin de ne point nous confondre avec ceux qui ignorent les statuts et les mystères de la cabale secrète !

« Mais exauce-nous, et fais en sorte que celui qui dirige cette Loge soit doué de sagesse pour nous instruire et nous expliquer les mystères les plus cachés, comme fit jadis Moïse, notre saint Frère, dans sa Loge, à Aaron, à Eléazar, à Sthamar, fils d'Aaron, et aux septante anciens d'Israël; et fais que nous puissions apprendre, comprendre et garder purs et intacts, jusqu'à la fin de notre vie, les commandements du Très-Haut et nos saints mystères. »

(1) Dans les livres juifs, Seth est représenté comme enseignant l'astronomie et la religion naturelle.



L'assemblée répond en chœur :

« Amen, Seigneur ! amen (1). »

On aura remarqué, dans cette prière, le passage où sont traités d'imparfaits initiés ceux qui ignorent les statuts et les mystères de la cabale secrète. Il est, en effet, hors de doute qu'un grand nombre de juifs maçons, et notamment les Américains, suivent les doctrines de Simon Ben-Jochaï et le système de la cabale avec les doctrines du Talmud. Je n'insiste pas.

Plus haut, on a vu qu'aux Etats-Unis, dès 1843, une confédération maçonnique israélite fut créée : les Fils de l'Alliance ou *Bnaï-Bérith*. Les loges fédérées étaient composées exclusivement de juifs. Cette organisation prospérait, se développait, mais n'avait pas la direction de la secte; ce fut Albert Pike, nous le savons, qui, en s'unissant à Mazzini, en 1870, après la prise de Rome par Cadorna, créa la haute-maçonnerie directrice, pratiquant le Palladisme. Mais les deux grands chefs internationaux avaient à compter avec les Bnaï-Bérith; ceux-ci avaient atteint le nombre de 18.000 dans l'Amérique du Nord. En Europe, il y avait bien aussi quelques loges juives; celle de Hambourg, surtout, exerçait une réelle influence.

C'est alors que Pike, obligé de ménager les israélites, mais ne voulant pas leur fournir les moyens d'absorber le Palladisme, conçut le projet de faire reconnaître les loges juives par la haute-maçonnerie, et, par conséquent, de tenir leur confédération sous une sorte de dépendance du Suprême Directoire Dogmatique de Charleston, tout en lui garantissant son autonomie et en lui facilitant même l'extension par un nouveau mode de fonctionnement.

On était en 1874. Parmi les juifs les plus élevés en grade et les plus importants dans la maçonnerie, se trouvait le F∴ Armand Lévy. Peu connu à cette époque, du moins du grand public, il était un de ces sectaires qui font peu de bruit autour de leur nom, qui ne se mêlent aux comités politiques que pour les diriger secrètement dans le sens des desseins des arrière-loges, et qui dédaignent même l'exercice officiel du pouvoir. Né en 1827, dans la Côte-d'Or, homme d'action avant tout, il s'était mêlé à toutes les insurrections dès sa jeunesse; on l'avait vu, à vingt-un ans, sur les barricades de 1848, à Paris; s'expatriant, il s'était joint aux perturbateurs de la Pologne, puis à ceux de l'Italie; lors de la Commune, il avait joué un rôle effacé, mais nullement d'abstention, et il dut par prudence quitter de nouveau la France après la victoire de l'armée de l'ordre. Pendant ses séjours en Italie, il s'était lié avec tous les plus violents ennemis de la Papauté; il a même écrit un gros volume d'attaques odieuses et d'une

(1) *La Maçonnerie considérée comme le résultat des religions égyptienne, juive et chrétienne*, par le F∴ Moïse Reghellini de Scio. 3 volumes, 1833.



impiété extrême contre la cour de Rome. Mazzini, qui le prisait fort, en avait fait, peu avant sa mort, un des missionnaires du Souverain Directoire Exécutif, avec pleins pouvoirs pour tous les pays d'Europe. Plus tard, Lemmi, ayant succédé à Mazzini, le nomma Premier Grand Représentant du Souverain Directoire Exécutif pour la France; ce qui ne l'empêchait pas de s'occuper des affaires de la maçonnerie ordinaire, car il était trente-troisième, et sans l'anneau. Mais toujours il agissait dans l'ombre, avec discrétion, frayant avec les libres-penseurs et les collectivistes, sans leur faire connaître ses attaches maçonniques; pour citer un fait, peu de personnes savent que c'est à lui qu'est due l'érection de la statue d'Etienne Dolet, place Maubert, à Paris. Avec cela, cabaliste enragé, luciférien dans l'âme, il restait juif quand même, ne suivant pas les prescriptions de la religion mosaïste, mais dévoué aux intérêts de *sa race*. Quand le vieux Walder donna sa fille aux triangles parisiens, c'est à Armand Lévy qu'il confia le soin de veiller sur Sophia; il est vrai qu'elle secoua bientôt cette tutelle, ne voulant être sous la dépendance de personne.

Le F.·. Armand Lévy fut l'intermédiaire entre la juiverie maçonnique et le chef du Palladisme, ainsi qu'en témoigne l'acte de Concordat qui servit de base à la nouvelle organisation.

« Le Suprême Directoire Dogmatique de la Franc-Maçonnerie Universelle, est-il dit dans cet acte, reconnaîtra les Loges Israélites, telles qu'elles existent déjà dans les principaux pays. Sera instituée une Confédération générale, dans laquelle se fondront les Ateliers américains, anglais et allemands du régime des Bnaï-Bérith. Le siège central de la Confédération sera établi à Hambourg, et le Corps souverain prendra le titre de Souverain Conseil Patriarcal.

« Les Loges Israélites conserveront leur autonomie et ne se relèveront que du Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg. Pour en faire partie, il ne sera pas nécessaire d'appartenir à l'un des rites maçonniques officiels. Le secret de l'existence de la Confédération devra être rigoureusement gardé par les membres de la Haute-Maçonnerie à qui le Suprême Directoire Dogmatique jugera utile de le faire connaître.

« Le Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg, ni aucune des Loges de son obédience, ne figureront jamais sur les états annuels du Souverain Directoire Administratif; mais le Souverain Conseil Patriarcal enverra directement au Suprême Directoire Dogmatique une contribution représentant le 10 pour 100 des cotisations personnelles des membres des Loges Israélites, soit le quart de la perception centralisée à Hambourg au profit de la propagande générale de la Confédération, sans que le Trésor de Charleston ait à établir jamais un impôt supplémentaire sur les droits d'initiation.

« Les rituels de la Confédération seront rédigés par une commission

nommée au sein de la Loge Israélite n° 1 de New-York et soumis à l'examen du Souverain Conseil Patriarcal, élu par les délégations des Loges Israélites actuellement existantes. En cas de tempérament (*sic*) à introduire dans la rédaction, les modifications, additions ou suppressions seront discutées dans les chefs-lieux de correspondance. En outre, les rituels ne seront définitifs que lorsqu'ils auront reçu l'approbation du Suprême Directoire Dogmatique.

« L'initiation dans les Loges Israélites ne sera pas graduée ; le Maçon appartenant à d'autres rites ou le profane admis recevra la consécration pleine et entière en une seule et même tenue, après avoir satisfait aux épreuves. Toutefois, les affiliés aux Loges Israélites qui n'appartiendront pas aux rites maçonniques officiels, recevront du Patriarche-président de l'Atelier, en séances de comité, une instruction orale leur faisant connaître l'enseignement des trois grades symboliques ; mais les mots sacrés et de passe, ni les signes de reconnaissance propres à ces trois grades, ne pourront leur être communiqués.

« Aucun Frère Maçon des rites officiels, mais n'étant pas israélite, ne pourra exiger l'entrée d'une Loge Israélite, quel que soit son grade. Seuls, les Mages Elus, 3e degré masculin du Rite Suprême, appartenant au Parfait Triangle ou à l'un des Parfaits Triangles de la même ville désigné d'un commun accord, ou, à défaut de haut atelier palladique dans la ville, appartenant à l'un des Parfaits Triangles de la province également désigné d'un commun accord, auront accès de droit, comme visiteurs, dans la Loge Israélite ; le nombre de leurs visites ne sera pas limité. Auront droit d'entrée, comme visiteurs, mais deux fois seulement au cours d'une même année, les Inspecteurs Généraux du Palladium en mission permanente, pourvus du grade de Mage Elu, et les Inspectrices Générales, mais uniquement les Souveraines parmi les Maîtresses Templières, 2e degré féminin du Rite Suprême. Néanmoins, le président et la présidente du Lotus établi au chef-lieu de la province triangulaire auront toujours droit d'entrée dans toutes les Loges Israélites, sans exception, existant sur le territoire de leur province.

« Au Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg, tout Mage Elu et toute Maîtresse Templière Souveraine auront l'entrée comme visiteurs, non par droit, mais à titre de bon accueil, sur demande adressée au Souverain Patriarche, et ce quel que soit le Parfait Triangle auquel ils soient inscrits.

« Les Loges de la Confédération pourront initier et admettre des Sœurs Israélites, sans avoir à solliciter d'autre autorisation que celle du Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg. »

Cet acte, qui a été fait en deux exemplaires, déposés l'un à Hambourg et l'autre à Charleston, porte la signature du F∴ Armand Lévy, sous la date

impiété extrême contre la cour de Rome. Mazzini, qui le prisait fort, en avait fait, peu avant sa mort, un des missionnaires du Souverain Directoire Exécutif, avec pleins pouvoirs pour tous les pays d'Europe. Plus tard, Lemmi, ayant succédé à Mazzini, le nomma Premier Grand Représentant du Souverain Directoire Exécutif pour la France; ce qui ne l'empêchait pas de s'occuper des affaires de la maçonnerie ordinaire, car il était trente-troisième, et sans l'anneau. Mais toujours il agissait dans l'ombre, avec discrétion, frayant avec les libres-penseurs et les collectivistes, sans leur faire connaître ses attaches maçonniques; pour citer un fait, peu de personnes savent que c'est à lui qu'est due l'érection de la statue d'Etienne Dolet, place Maubert, à Paris. Avec cela, cabaliste enragé, luciférien dans l'âme, il restait juif quand même, ne suivant pas les prescriptions de la religion mosaïste, mais dévoué aux intérêts de *sa race*. Quand le vieux Walder donna sa fille aux triangles parisiens, c'est à Armand Lévy qu'il confia le soin de veiller sur Sophia; il est vrai qu'elle secoua bientôt cette tutelle, ne voulant être sous la dépendance de personne.

Le F∴ Armand Lévy fut l'intermédiaire entre la juiverie maçonnique et le chef du Palladisme, ainsi qu'en témoigne l'acte de Concordat qui servit de base à la nouvelle organisation.

« Le Suprême Directoire Dogmatique de la Franc-Maçonnerie Universelle, est-il dit dans cet acte, reconnaîtra les Loges Israélites, telles qu'elles existent déjà dans les principaux pays. Sera instituée une Confédération générale, dans laquelle se fondront les Ateliers américains, anglais et allemands du régime des Bnaï-Bérith. Le siège central de la Confédération sera établi à Hambourg, et le Corps souverain prendra le titre de Souverain Conseil Patriarcal.

« Les Loges Israélites conserveront leur autonomie et ne se relèveront que du Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg. Pour en faire partie, il ne sera pas nécessaire d'appartenir à l'un des rites maçonniques officiels. Le secret de l'existence de la Confédération devra être rigoureusement gardé par les membres de la Haute-Maçonnerie à qui le Suprême Directoire Dogmatique jugera utile de le faire connaître.

« Le Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg, ni aucune des Loges de son obédience, ne figureront jamais sur les états annuels du Souverain Directoire Administratif; mais le Souverain Conseil Patriarcal enverra directement au Suprême Directoire Dogmatique une contribution représentant le 10 pour 100 des cotisations personnelles des membres des Loges Israélites, soit le quart de la perception centralisée à Hambourg au profit de la propagande générale de la Confédération, sans que le Trésor de Charleston ait à établir jamais un impôt supplémentaire sur les droits d'initiation.

« Les rituels de la Confédération seront rédigés par une commission



nommée au sein de la Loge Israélite n° 1 de New-York et soumis à l'examen du Souverain Conseil Patriarcal, élu par les délégations des Loges Israélites actuellement existantes. En cas de tempérament (*sic*) à introduire dans la rédaction, les modifications, additions ou suppressions seront discutées dans les chefs-lieux de correspondance. En outre, les rituels ne seront définitifs que lorsqu'ils auront reçu l'approbation du Suprême Directoire Dogmatique.

« L'initiation dans les Loges Israélites ne sera pas graduée ; le Maçon appartenant à d'autres rites ou le profane admis recevra la consécration pleine et entière en une seule et même tenue, après avoir satisfait aux épreuves. Toutefois, les affiliés aux Loges Israélites qui n'appartiendront pas aux rites maçonniques officiels, recevront du Patriarche-président de l'Atelier, en séances de comité, une instruction orale leur faisant connaître l'enseignement des trois grades symboliques ; mais les mots sacrés et de passe, ni les signes de reconnaissance propres à ces trois grades, ne pourront leur être communiqués.

« Aucun Frère Maçon des rites officiels, mais n'étant pas israélite, ne pourra exiger l'entrée d'une Loge Israélite, quel que soit son grade. Seuls, les Mages Elus, 3e degré masculin du Rite Suprême, appartenant au Parfait Triangle ou à l'un des Parfaits Triangles de la même ville désigné d'un commun accord, ou, à défaut de haut atelier palladique dans la ville, appartenant à l'un des Parfaits Triangles de la province également désigné d'un commun accord, auront accès de droit, comme visiteurs, dans la Loge Israélite ; le nombre de leurs visites ne sera pas limité. Auront droit d'entrée, comme visiteurs, mais deux fois seulement au cours d'une même année, les Inspecteurs Généraux du Palladium en mission permanente, pourvus du grade de Mage Elu, et les Inspectrices Générales, mais uniquement les Souveraines parmi les Maîtresses Templières, 2e degré féminin du Rite Suprême. Néanmoins, le président et la présidente du Lotus établi au chef-lieu de la province triangulaire auront toujours droit d'entrée dans toutes les Loges Israélites, sans exception, existant sur le territoire de leur province.

« Au Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg, tout Mage Elu et toute Maîtresse Templière Souveraine auront l'entrée comme visiteurs, non par droit, mais à titre de bon accueil, sur demande adressée au Souverain Patriarche, et ce quel que soit le Parfait Triangle auquel ils soient inscrits.

« Les Loges de la Confédération pourront initier et admettre des Sœurs Israélites, sans avoir à solliciter d'autre autorisation que celle du Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg. »

Cet acte, qui a été fait en deux exemplaires, déposés l'un à Hambourg et l'autre à Charleston, porte la signature du F∴ Armand Lévy, sous la date

du « 5e jour de la Lune Nisan, 21e jour du 1er mois de l'an de la Vraie Lumière 000874, vallée du Tibre, orient de Rome », et la signature du F.·. Albert Pike, sous la date du « 1er jour de la Lune Thischri, 12e jour du 7e mois de l'an de la Vraie Lumière 000874, au Suprême Orient de Charleston et sous l'œil du Tout-Puissant Divin Maître. »

Dans l'acte, le F.·. Armand Lévy est déclaré « muni des pleins pouvoirs des Fils de l'Alliance des deux mondes, ses titres et son mandat reconnus et certifiés en bonne et due forme par le Souverain Directoire Exécutif ».

Tel est le compromis qui a été passé, il y a vingt ans, entre la juiverie maçonnique et le Palladisme.

Ainsi, le pouvoir suprême de Charleston a définitivement légitimé les loges juives ; bien plus, il leur a accordé des privilèges tout à fait exceptionnels, exorbitants.

La fédération est essentiellement clandestine. Le Palladisme est une maçonnerie supérieure fonctionnant dans toute la maçonnerie et la dirigeant en secret. La Confédération Israélite est une autre maçonnerie, contrôlée par le Palladisme seul et fonctionnant à côté de la maçonnerie ordinaire, en l'espionnant ; elle est aussi secrète que la seconde classe des Odd-Fellows.

On voit par là à quel point sont dupes les maçons imparfaits initiés.

Il est bien facile, maintenant, de se rendre compte de ce qui se passe. Les maçons-juifs, appartenant à diverses loges d'une même ville, se réunissent à part, sans distinction de rites de la maçonnerie ordinaire. Ils fondent une loge juive, relevant non pas du Suprême Conseil ni du Grand Orient de leur pays, mais bien du Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg, soit directement, soit par l'intermédiaire d'une autre loge juive établie dans la ville désignée comme chef-lieu de la correspondance patriarcale de la région. Ils se concertent donc tout à loisir pour faire prévaloir leurs projets dans les loges symboliques, dans les chapitres et même dans les aréopages.

Ce n'est pas tout. A leur loge juive, ils reçoivent et initient d'autres juifs, qui n'ont, dès lors, nul besoin de faire un stage quelconque dans les loges officielles. L'initiation de la loge israélite, me dira-t-on, n'est pas la même que celle des rites officiels (Ecossisme, Royal-Arche, Rite Français, Misraïmisme, etc.). Je le veux bien. Par le fait, ce n'est pas une initiation, dans le vrai sens du mot ; il n'y a là qu'un seul et unique degré ; c'est une association, ayant adopté un cérémonial particulier. Soit encore. Mais le profane juif n'en est pas moins mis au courant, en dehors des ateliers réguliers, de l'enseignement maçonnique. A part les mots sacrés et de passe et les signes de reconnaissance, il est en réalité aussi avancé en maçonnerie qu'un frère régulier pourvu du grade de Maître, 3e degré. Même je me demande pourquoi je me sers de ce mot « régulier » pour marquer la

distinction ; les ateliers juifs et leurs membres sont en état parfait de régularité, puisqu'ils sont reconnus et inspectés par l'autorité suprême et qu'ils lui paient leur tribut.

Qu'importent donc aux juifs que les plus notoires d'entre eux ou bien leurs rabbins aillent dans les loges de la maçonnerie officielle ? Aucune nécessité ne l'exige, grâce au fonctionnement de la Confédération dont le centre est à Hambourg.

M. Léo Taxil dit : « On rencontre de nombreux pasteurs protestants dans les loges ; on n'y rencontre pas un seul rabbin ; donc, les juifs sont nuls ou à peu près nuls comme prépondérance à exercer au sein de la franc-maçonnerie. » C'est là un des gros arguments de l'auteur des *Frères Trois-Points*.

Pas un seul rabbin ?... M. Taxil est peut-être un peu trop exclusif. Les rabbins sont extrêmement rares chez les maçons-gogos, je le reconnais volontiers. On en rencontre pourtant, par-ci par-là. Voici un exemple caractéristique : dans la brochure des *Statuts de l'Ordre des Chevaliers défenseurs de la Franc-Maçonnerie universelle*, donnant la liste des membres de cette chevalerie maçonnique, imprimée en 1867 par Jouaust, rue Saint-Honoré, 338, on lit, à la page 6, comme promu au grade de commandeur : « le F∴ Sylva, ministre officiant du culte israélite ». Mais, je le répète, les rabbins n'ont aucun besoin de se faire initier par les ateliers de l'obédience d'un Grand Orient ou d'un Suprême Conseil connu, puisqu'ils trouvent l'essentiel de l'initiation dans les loges secrètes israélites ; cela permet à la juiverie de cacher son jeu à l'immense majorité des frères ; elle n'éveille ainsi aucune défiance et bénéficie de tous les avantages de la secte. Les rabbins savent tout ce qui se complote dans les loges ordinaires contre la religion chrétienne ; indirectement même, ils peuvent coopérer à ces complots, par ceux de leurs coaffiliés qui ont un pied dans chacune des deux maçonneries : en revanche, les maçons non-juifs, sauf la seule exception des chefs palladistes, ignorent d'une façon absolue les travaux ou, pour mieux dire, les manœuvres des loges israélites.

Je vais donner de ceci une preuve indéniable, tout de suite. Cette preuve, je la puise dans un document authentique de premier ordre, qu'un de mes amis, haut-maçon, a bien voulu me communiquer et qu'il se propose de publier prochainement in-extenso.

Oui, si les prières, que j'ai demandées à mes lecteurs, ne nous ont point encore obtenu la conversion de cette pauvre et chère Diana Vaughan, elles nous ont valu déjà celle d'un de ses amis, d'un de ses compagnons de lutte contre Lemmi, et j'ai grande joie à en donner la première nouvelle à l'intrus du palais Borghèse. Un membre actif de l'un des Suprêmes Conseils d'Europe, un des chefs pourvus des plus hauts grades, — dont je n'ai pas à publier le



nom pour l'instant, mais dont j'affirme le complet retour à Dieu, — vient de faire le grand pas décisif. Comme miss Vaughan, il s'est retiré de la franc-maçonnerie; mais il est allé plus loin que l'ex-grande-maîtresse de New-York. Il a ouvert les yeux à la lumière de Dieu, de notre Dieu, du seul vrai Dieu. Son abjuration prononcée à Rome, où il s'est rendu, il vient de faire une pieuse retraite dans un monastère, sous la direction d'un saint évêque. Maintenant, réglant ses affaires et se rendant en une ville où il sera, espérons-le, en sûreté, il se prépare à porter, à son tour, son coup de pic démolisseur contre les murailles du temple du Grand Architecte Satan.

J'ai vu quelques-uns des documents qu'il se propose de mettre au jour, et je crois pouvoir dire qu'ils feront sensation. On écumera de colère et l'on grincera des dents dans tous les Directoires, Grands Orients, Suprêmes Conseils, Grands Campements et Grandes Loges. Ainsi, les concours les plus inattendus arrivent à notre œuvre; ainsi, la lumière se fera de plus en plus éclatante, par la volonté et selon les mystérieux desseins de la Providence.

L'un des documents que ce haut maçon converti va publier est l'état général et complet de la franc-maçonnerie suisse, c'est-à-dire l'état de la Province Triangulaire de Zurich, arrêté au 24 juin 1893, tel qu'il a été déposé le 19 septembre, veille du Convent Souverain de Rome, aux archives du Souverain Directoire Exécutif; c'est une des pièces même que Lemmi avait sous clef, document dont l'authenticité est en toutes règles.

Cette pièce enregistre, canton par canton, la situation des ateliers-souches pratiquant le Rite Ecossais Ancien Accepté ou le Régime Ecossais Rectifié, la situation des triangles palladiques (au nombre de 14), celle des loges odd-fellows (au nombre de 7), et celle des loges israélites (au nombre de 6).

La Suisse, au point de vue de la haute-maçonnerie, est considérée comme suit :

Chef-lieu de province : ZURICH.
Siège de Suprême Conseil : LAUSANNE (Rite Ecossais Ancien Accepté).
Siège de Directoire : GENÈVE (Régime Ecossais Rectifié).
Siège de Grande-Loge : BERNE (Grande Loge Alpina).
Chefs-lieux de Correspondance Patriarcale : AARAU (correspondance de Hambourg), et WINTHERTHUR (correspondance de Hamilton).

En d'autres termes, tandis que les ateliers pratiquant les trois grades symboliques relèvent de la Grande Loge Alpina, et que ceux pratiquant des grades supérieurs au 3e degré, mais dans la maçonnerie ordinaire, relèvent soit du Suprême Conseil de Lausanne, soit du Directoire de Genève, les loges secrètes juives relevant de Hambourg ont à leur tête la loge n° 325 de Aarau, en Argovie, et les loges odd-fellows relevant de Hamilton ont à leur tête celles de Winterthur (*les Chevaliers de Kyburg*), tandis que la haute-maçonnerie suisse, triangles du Rite Suprême, est régie par le parfait triangle de Zurich, dit *le Lotus Saint-Ulric*.

Les tableaux, canton par canton et atelier par atelier, donnent un état comparatif entre la situation au 31 décembre 1889 et celle au 24 juin 1893. Des observations, des plus curieuses, figurent à propos de chaque atelier.

Je me borne à en relever quelques-unes, ne voulant pas déflorer les révélations du haut-maçon qui m'a fait cette communication intéressante.

Ainsi, il y a un triangle à Bienne, dans le canton de Berne. Je lis : « Bienne. Triangle palladique *Nugerol-la-Vertu* : 16 frères, au 31 décembre



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

Jean Macé **Charles Bradlaugh**

89; 18, au 24 juin 93. Les sœurs sont au nombre de 5, dont 2 Maîtresses Templières. Peu d'avenir. »

Parmi les loges écossaises, je relève :

« Zurich. Loge écossaise *Modestia cum Libertate* : 160 frères, au 31 décembre 89 ; 192, au 24 juin 93. La loge-annexe comporte : 138 frères, 84 sœurs. L'atelier est revenu à sa haute prospérité de 1880. »

« Fribourg. Loge écossaise *la Régénérée* : 26 frères, au 31 décembre 1889 ; 31 au 24 juin 1893. La loge-annexe est en sommeil. Les tenues de l'atelier sont de plus en plus irrégulières. En isolement : 2 sœurs. »

Il y a aussi un tableau général synoptique, très bien dressé, où l'on voit

d'un seul coup d'œil la situation par cantons, pour chaque rite, avec distinction des frères et des sœurs, et montrant sur chaque point les progrès de l'initiation.

Aux remarques générales, on trouve ces observations :

« Il y a lieu d'accorder, par l'intermédiaire du Suprême Conseil, ce qui a été demandé pour l'aréopage *la Concorde* et le chapitre *la Prudence*, de Genève, et pour l'aréopage *les Amis de la Lumière* et le chapitre *l'Amitié*, de Lausanne. — Il y a lieu d'encourager indirectement la Loge de Maîtres Ecossais de Saint-André (4e degré du Régime Ecossais Rectifié), souchée sur les loges *les Amis Fidèles* et *l'Union des Cœurs*, de Genève. — Il y a lieu de modérer le zèle de la loge odd-fellow *le Mont-Terrible*, de Porrentruy. »

Mais j'en arrive à la démonstration que je veux faire au moyen de ce document.

Des constatations officielles de la haute-maçonnerie, il résulte que, dans le canton d'Argovie, il ne se trouve d'ateliers qu'en la ville d'Aarau ; mais les juifs y dominent fortement comme élément sectaire. Là, sont trois loges et un triangle.

Le triangle *les Paillettes d'Or* comptait, au 24 juin 1893 (j'omets les chiffres du 31 décembre 1889) : 54 frères, et 23 sœurs, dont 7 Maîtresses Templières.

La loge écossaise *Brudertreue* comptait 135 frères, dont 51, organisés en loge annexe d'Adoption, s'étaient adjoint 30 sœurs.

Nous trouvons en outre deux loges israélites, la loge n° 325 et la loge n° 383. — Il est bon de dire, en passant, que les loges secrètes juives ne portent pas de titre distinctif, mais ont simplement un numéro matricule. — La loge n° 325, sous l'obédience directe de Hambourg, comptait 71 frères ; et la loge n° 383, sous l'obédience de la précédente, comptait 113 frères. Dans la colonne des observations, on lit, pour ces deux loges juives, cette mention : « Mages du *Lotus Saint-Ulric* seuls visiteurs. »

Etudions rapidement ces chiffres.

D'où sont tirés les membres du triangle palladique ?

En ce qui concerne les sœurs, cela est facile à voir. Sur 30 sœurs de la loge androgyne annexée à l'atelier écossais *Brudertreue*, il y en a 23 qui sont en outre initiées aux mystères du Palladium, soit 16 Elues et 7 Maîtresses Templières.

Mais les frères ?... Sont-ils pris, tous, dans la loge d'Adoption ? Cela ne paraît pas probable. D'ailleurs, ils ne sont que 51, les frères de la loge *Brudertreue* à qui l'atelier-annexe a été révélé, tandis que le triangle comporte 54 frères. Il est donc évident qu'un certain nombre de palladistes sont pris dans les deux loges juives.

D'autre part, les maçons appartenant à la Confédération israélite forment un total de 184 dans la ville d Aarau. 10 ou 15 tout au plus d'entre eux se

trouvent aussi affiliés à la loge écossaise; c'est la proportion, il y a au maximum 10 p. 100 de juifs dans une loge ordinaire.

Et voilà 170 individus qui ne supportent aucune des charges de la loge officielle de la ville, et qui pourtant, par une poignée de maçons de leur race, n'ignorent rien des travaux des maçons dits réguliers. Même en se plaçant au point de vue maçonnique, on voit combien est peu avantageux d'être franc-maçon : on a vraiment par trop de chances d'être le jouet d'une coterie.

Voyez cette loge *Brudertreue*. Elle est en pleine prospérité; son total de membres actifs flotte entre 126 et 135 frères, sans parler des 30 sœurs de l'annexe androgyne. Eh, bien, sur 135, il y en a au moins 84 qui sont de simples pantins, dont les ficelles sont manœuvrées dans la coulisse par quelques rusés compères. Sur 84, il n'y a aucune erreur possible ; mais leur nombre doit être plus grand encore et atteindre la centaine, si l'on tient compte de 15 juifs à déduire des 135. Ainsi, 100 frères d'une loge écossaise sont bernés par un triangle et par deux loges secrètes israélites. Le fait de l'existence de deux ateliers israélites provient sans doute de ce que les juifs doivent être, dans le canton d'Argovie, plus nombreux qu'ailleurs.

A Genève, c'est bien une autre affaire. Là, les loges officielles sont au nombre de 8, dont une relevant du Grand Orient de France. Ensemble, leurs membres actifs forment un total de 878 frères, sans parler des sœurs des ateliers annexes. Laissons de côté une loge odd-fellow (*les Rénovés Optimates*). Or, il y a, à Genève, 2 triangles et 1 loge israélite. Savez-vous de combien de membres se compose la loge secrète juive? De 23 seulement, placés sous l'obédience directe du Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg et n'étant inspectés que par les Mages Elus du triangle *Gladio-Dei*. Voilà donc 23 maçons juifs, qui, s'appuyant sur 194 palladistes, font la loi à 661 frères-gogos; et ceux-ci sont à mille lieues de soupçonner leur rôle de pantins.

Prenons enfin les chiffres généraux, d'après le tableau synoptique donnant l'état complet de la maçonnerie suisse au 24 juin 1893.

Les 32 ateliers-souches relevant de la Grande Loge Alpina avaient, au 31 décembre 1889, un total de 2.497 frères, auxquels il convient d'ajouter 123 frères membres de la loge *la Fraternité*, de Genève, placés sous l'obédience du Grand Orient de France. Total : 2.620 maçons des loges officielles sur le territoire helvétique. En 4 ans, la maçonnerie a progressé dans ce pays, puisque nous trouvons, à l'arrêté de situation au 24 juin 1893, un total général de 2.927 frères, en laissant de côté les Odd-Fellows qui font bande à part (ils sont 808, en Suisse).

Ne nous occupons pas, si vous le voulez bien, des ateliers des hauts-grades de l'Ecossisme, qui, sous la direction du Suprême Conseil de Lausanne et

du Directoire du rite écossais rectifié, se superposent, dans la maçonnerie ordinaire, aux simples loges des membres symboliques. Leur effectif ferait, du reste, double emploi, si nous l'ajoutions à celui des ateliers-souches.

Donc, le total exact des frères des loges officielles est bien 2.927. — Il y a, en outre, 644 sœurs maçonnes en Suisse ; cela dit pour mémoire.

Du côté des frères, le Rite Suprême est représenté par 85 Kadosch du Palladium, non électeurs pour le Convent Souverain, et 677 Hiérarques et Mages Élus, lesquels forment, avec les Maîtresses Templières, le corps électoral. Les frères palladistes sont, par conséquent, en tout 762. Quant aux sœurs maçonnes, sur les 644 appartenant aux diverses loges audrogynes annexées aux ateliers-souches, 358 ont déjà été attirées au Palladisme. On voit par là combien les progrès du lucifériaulsme sont effrayants au sein de la maçonnerie et combien nous avons raison de dénoncer ce fléau. Ces 358 maçonnes palladistes se subdivisent en 188 Élues du Palladium (1er degré féminin) et 170 Maîtresses Templières (2e degré féminin) ; parmi ces dernières, 11 sont Souveraines, c'est-à-dire ont eu ce que les palladistes appellent « la révélation d'Astarté ». En d'autres termes, en Suisse, sur 644 sœurs maçonnes, 358 sont en outre palladistes, et sur 358 sœurs des triangles, 11 sont démoniaques.

Les démoniaques Maîtresses Templières Souveraines se trouvent :

4 à Zurich (foyer du satanisme en Suisse), au triangle *le Lotus Saint-Ulric* ;
3 à Genève, au triangle *Gladio-Dei* ;
2 à Lugano, au triangle *la Profondità di Dio* ;
1 à Berne, au triangle *Archétélès* ;
1 à Lausanne, au triangle *le Lion de la Louve* ;

Les triangles qui n'ont aucune Maîtresse Templière Souveraine dans leur sein, sont les suivants : *les Paillettes d'Or*, à Aarau ; *Saint-Procope*, à Bâle ; *Nugerol-la-Vertu*, à Bienne ; *les Mages de la Suze*, à Saint-Imier ; *la Lampe Eternelle*, à Genève ; *la Sainte-Maison-Dieu*, à Coire ; *Saint-Guillaume*, à Neuchâtel ; *les Bonnes Fées*, à Fleurier ; et *Eureka*, à Vevey.

Le luciférianisme est donc on ne peut mieux organisé en Suisse. Mille fois aveugles ceux qui ne voient pas le danger, et qui nient le diable, alors qu'il opère à côté d'eux !

Or, tandis que 677 palladistes (Hiérarques et Mages Élus) constituent le noyau directif et diabolisant de 2.927 frères des loges officielles et de 644 sœurs des loges androgynes, il y a les maçons juifs qui exploitent à leur manière la naïveté des frères-gogos des ateliers-souches, et ces rusés compères, tendant sans cesse à assurer la prépondérance de leur race, sont en tout **279**.

Loges secrètes juives en Suisse : — Loge no 325, avec 71 membres, à

Aarau ; loge n° 383, avec 113 membres, à Aarau ; loge n° 309, avec 27 membres, à Berne ; loge n° 382, avec 23 membres, à Genève ; loge n° 456, avec 21 membres, à Neuchâtel ; et loge n° 411, avec 24 membres, à Lausanne.

Je pense que voilà définitivement faite, et en prenant pour exemple un petit pays, la démonstration du rôle joué par les loges secrètes juives au sein de la franc-maçonnerie universelle et à côté des loges officielles, qui ne soupçonnent pas l'existence de cette formidable Confédération. Rien ne vaut une preuve mathématique ; aussi ai-je tenu à citer les chiffres, malgré leur aridité.

Qu'on réfléchisse maintenant aux conséquences du pacte signé en 1874 entre le F.·. Albert Pike, souverain pontife du Palladisme, et le F.·. Armand Lévy, mandataire général de tous les Bnaï-Bérith des deux mondes ; et l'on verra combien colossale est la puissance maçonnique des juifs, on comprendra ce que peut tenter et accomplir, dans le combat des sectes contre l'Eglise, ce mystérieux Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg.

On a vu que, pour s'organiser définitivement comme il vient d'être dit, les maçons juifs abandonnent au Suprême Directoire Dogmatique le 10 p. 100 de leurs cotisations personnelles ; c'est le prix de la reconnaissance officielle par la haute-maçonnerie, c'est le paiement du secret que les chefs occultes doivent garder sur le fonctionnement de la Confédération.

Il y a, à cette heure, sur le globe, environ 500.000 maçons juifs fédérés clandestinement et à côté des loges officielles ; la huitième partie à peine a un pied dans chacune des deux maçonneries.

La cotisation personnelle dans les loges secrètes juives est de 36 fr. par an. Là-dessus, 21 fr. 60 appartiennent au trésor de la loge, alimentée en outre par les dons, les collectes et les taxes d'initiation. Le Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg perçoit annuellement 14 fr. 40 par chaque membre actif de toutes les loges juives. Or, comme d'autre part le Souverain Conseil Patriarcal transmet au Suprême Directoire Dogmatique le 10 p. 100 des cotisations personnelles (3 fr. 60), il en résulte que le trésor central de la haute-maçonnerie encaisse chaque année, en chiffres ronds, *un million huit cent mille francs*, par la seule fédération israélite. Quant au Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg, il a, chaque année, en chiffres ronds, *cinq millions quatre cent mille francs*, pour la propagande générale de la juiverie maçonnique.

Veut-on savoir enfin quel est l'esprit qui domine dans les réunions de ces loges secrètes fédérées ? Rien ne le dépeindra mieux que la divulgation des formalités qui accompagnent l'entrée d'un visiteur au temple de Melchisédech, local où siège l'autorité suprême de la Confédération.

Il est bon de dire tout d'abord que les israélites ont peu de tendances à

adjoindre des annexes androgynes à leurs ateliers particuliers. Leur but est surtout de comploter contre la religion chrétienne et de se concerter en vue de faire prévaloir leur influence. Pour les distractions maçonniques dénommées « amusements mystérieux », ils ont les annexes des loges ordinaires. Cependant, il y a quelques sœurs israélites affiliées à la fédération, et principalement à Hambourg.

Le local secret, où le Souverain Conseil Patriarcal tient ses séances, est situé rue Valentinskamp. Il est donc absolument distinct du local de la Grande Loge de Hambourg, lequel est établi à Welckerstrasse.

La salle est rectangulaire, comme celle de tous les temples maçonniques ; les murs sont couverts de riches draperies de velours mi-rouge mi-or alternés. Le trône du Souverain Patriarche est d'une richesse inouïe. Il n'y a aucun autel. On lit la correspondance, on discute, on délibère ; sans doute on n'omet pas de se livrer à des évocations, mais c'est en séances supplémentaires.

Nous savons déjà qu'en fait de maçons palladistes non-juifs, il n'y a que les Mages Élus et les Maîtresses Templières Souveraines qui peuvent pénétrer, comme visiteurs, dans le temple de Melchisédech. Les Hiérarques eux-mêmes ne sont pas admis, ni les Maîtresses Templières qui n'ont pas eu la révélation d'Astarté. Le visiteur adresse sa demande d'entrée au Souverain Patriarche ; il n'y est jamais répondu par un refus ; mais la fédération, jalouse de ses prérogatives, exige cette démarche, stipulée dans le pacte de concordat. Au surplus, les chefs palladistes s'y soumettent très volontiers ; l'important pour eux est d'entrer et d'assister à la séance. Ils font aux directeurs de la fédération la concession de ces formalités, d'autant plus que le cérémonial avec lequel on les accueille est absolument conforme à leurs principes et à leur haine violente contre le Christ.

En séance du Souverain Conseil Patriarcal, les maçons juifs portent une grande tunique blanche, serrée à la taille par une large ceinture rouge, dont les bouts frangés d'or retombent le long de la cuisse gauche. Aucun cordon maçonnique ; mais une chaîne d'argent à anneaux triangulaires, passée au cou, retombe sur la poitrine ; une plaque en or, représentant par sa forme les tables de la loi, haute de 7 centimètres, est suspendue à la chaîne. En outre, en guise de couronne, chacun a un ruban vert, large de 4 centimètres, comme un bandeau de sacrificateur de l'antiquité ; ce ruban est noué derrière la tête, les bouts en retombent sur la nuque. Chaque frère est armé d'une épée.

Les sœurs israélites sont en robe ordinaire de ville, toilette de nuance sombre, à la mode du jour, mais arrangée de façon à se retrousser du côté gauche pour montrer la jarretière de l'Ordre. Sur la robe, chaque sœur porte une sorte de dalmatique, à fond blanc, galonnée d'or, dont chaque



bande, large de 22 centimètres, est ornée de broderies : les broderies de la bande qui pend sur le devant représentent un pommier autour duquel, comme une spirale ne touchant pas le tronc de l'arbre, est un énorme serpent, la queue posée à terre, la gueule ouverte cueillant une pomme ; sur la bande qui pend derrière, la broderie placée au milieu, représente un calice, surmonté d'une hostie transpercée par un long poignard. Cette dalmatique est en soie blanche moirée ; la doublure est en soie noire, moirée. Chaque sœur est en cheveux et tient à la main une palme.

Quant au Souverain Patriarche, il est revêtu d'une tunique à petits carreaux, avec manches, presque collée sur le corps, tombant jusqu'aux pieds, et d'une deuxième tunique, plus large et sans manches, de couleur violette, tombant un peu au-dessous du genou, garnie au bas d'une bordure en large galon d'argent où pendent des petites clochettes d'or. Par-dessus, il a encore un vêtement plus court, tissu de lin entremêlé de fils d'or et de fils rouges ; une ceinture serre la taille ; sur les épaules, deux fortes agrafes, où sont des pierres précieuses. A l'instar du grand-prêtre des temps anciens, sa poitrine est ornée du *hoschen* ou pectoral, attaché par une chaîne d'or; mais, au lieu d'y voir douze pierres représentant les douze tribus, des diamants y dessinent l'étoile flamboyante. Sa coiffure est une espèce d'énorme turban, avec une plaque d'or sur le devant, où sont gravés des signes cabalistiques.

Le visiteur, lui, n'a pas de costume spécial à revêtir. Mage Élu, il se borne à ceindre le tablier palladique, que mes lecteurs connaissent bien, et à passer en écharpe, sur son habit, le cordon de son grade, en soie blanche moirée, ayant au milieu, brodé en or, un triangle flamboyant à pointe en bas, avec le nombre 77 au centre.

Voici donc quelle est la cérémonie d'introduction de ce visiteur :

Après le tuilage habituel de la haute-maçonnerie, le garde extérieur du Souverain Conseil Patriarcal dit au Mage Élu :

— *Grazzin ?*

Le visiteur répond :

— *Garizim.*

La porte est ouverte ; le visiteur entre, salue l'assemblée en élevant trois fois la main gauche en l'air ; on dirait, à chaque geste, un gaucher qui va prêter serment ; puis, il fait deux pas en avant, et, après le second, tourne lentement sur lui-même, les bras étendus bien horizontalement.

Quand il est revenu à sa première position, regardant l'orient, il s'écrie de toutes ses forces :

— *Javan-Abaddon !*

Tous les assistants alors l'acclament, en poussant en chœur ce cri :

— *Beamacheh-Bamearah !*

Puis, le silence s'étant établi, le Souverain Patriarche prononce d'une voix grave et solennelle :

— *Adonaï-Begon-Galchol.*

L'interprétation, qu'il est facile de trouver, et qu'au surplus on ne cache pas aux palladistes, est des plus significatives.

Grazzin est la transcription irrégulière de *Garizim ;* il y a là une sorte de jeu de mots, autour d'un pluriel chaldéen. *Grazzin*, qui se trouve dans le *Gennaïth-Menngog*, dissimule le mot hébreu *Garizim*, colline du haut de laquelle fut béni le peuple juif. *Gorez*, pluriel chaldéen *GRaZiN*, signifie encore : qui coupe, qui tranche, et aussi : qui tue avec la hache.

Javan-Abaddon, dit le Mage Élu ; c'est-à-dire : *Javan*, l'Ionie, la Grèce, le génie hellenico-romain, le génie du paganisme. Qui donc est l'esprit qui inspira le paganisme, si ce n'est Satan ? *Abaddon*, exterminateur. Le visiteur proclame donc l'extermination, dès son entrée.

Et l'assistance, joyeuse, lui réplique par cette clameur : *Beamacheh-Bamearah*, à faire périr dans le plus bref délai.

A faire périr dans le plus bref délai, qui ?

C'est le président de l'assemblée qui va nous l'apprendre.

Adonaï ; n'oublions pas que tel est le nom sous lequel les maçons vrais initiés désignent le Dieu des chrétiens. *Adonaï*, qui signifie le Seigneur. Ils l'interprètent par : le Seigneur (du ciel opposé au ciel de Lucifer), le Seigneur des ténèbres, le Seigneur exécrable, abominable. Et ne croyez pas que c'est là une interprétation de fantaisie. Pour qu'il n'y ait aucune erreur, on a ajouté : *Begon-Gal-Chol*, en exécration à tous.

Donc : le Génie (notre génie, notre dieu) sera l'exterminateur. Et qui est à faire périr dans le plus bref délai ? Adonaï, en exécration à tous.

Après le blasphème contre Dieu, voici à présent l'acte sacrilège contre le Christ, sacrilège qui marquera l'entrée du visiteur, sacrilège qui le rendra définitivement digne de l'assemblée.

Le Mage Élu est encore à l'occident. Un énorme crucifix est posé par terre, à quelque distance, devant lui.

Les frères juifs qui sont présents forment la voûte d'acier ; les sœurs juives restent à leurs places, palmes en main.

Le visiteur s'avance alors, sous les glaives croisés, à travers cette haie vivante ; il marche sur le crucifix, il le foule aux pieds. Il a bien mérité maintenant de la haute juiverie assemblée au temple de Melchisédech.

Quand il est arrivé ainsi à l'autre bout de la voûte, une sœur s'approche de lui, lui donne le baiser en cinq points, et lui dit :

— *Lo-Hammi.*

Ce qui signifie : pas mon compagnon.

Le Mage Élu rend le baiser de même à la sœur juive, et lui dit :

— *Lo-Ruhama.*

Ce qui signifie : pas mon amante.

La sœur conduit alors le visiteur, par la main, à la place que le Souverain Patriarche désigne du geste. Celui-ci frappe sept coups.



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

Henri Brisson **Edgar Monteil**

On s'écrie, en chœur :

— *Goth-mer ! Selah ! him ! him !*

Et tout le monde s'assied.

Traduction : *God*, ou Baal, Bel. Nous savons qui est Bel : le lieutenant de Lucifer, Baal-Zeboub, Belzébuth. Pour le reste : hâte-toi, finis-en ! Et conclusion par le hourrah infernal du livre Apadno : *him ! him !* cri de joie des satellites de Satan.

Qui pourrait soutenir, après une pareille scène, que la juiverie maçonnique n'est pas animée de la plus infernale haine dans le combat contre l'Église ?



CHAPITRE XXXIV

L'Anarchie et ses dessous

Voici un chapitre qu'à mon grand regret je serai obligé de laisser fort incomplet.

J'ai expliqué, à différentes reprises, que j'avais de graves raisons pour ne pas publier mon nom, mon véritable nom, celui qui figure sur mon état civil, ou, pour mieux dire, que je n'avais pas à l'imprimer ici. « Je n'ai fait aucune difficulté, écrivais-je dans mon premier volume (page 480), pour le donner, quand il s'est agi de fournir des preuves de mon existence, aux personnes venant me voir, non par pure curiosité, et me présentant d'autre part certaines garanties. » La mauvaise foi de ceux qui se sont posés en adversaires de ma campagne antimaçonnique s'est emparée de cette déclaration, en l'isolant de ce qui précédait et suivait, pour me donner comme ayant dit que je m'enveloppais de mystère, *dans le but de cacher mon vrai nom aux chefs de la secte maçonnique.*

Dire cela, c'est falsifier impudemment ma déclaration, qui figure pourtant très nette aux deux dernières pages de ma 60[e] livraison. Mon nom d'état-civil, Lemmi et ses acolytes ne l'ont jamais ignoré ; ce qu'ils n'ont pas pu découvrir, c'est le faux nom sous lequel j'avais réussi à me faire délivrer de nouveaux titres de haut-maçon, titres qui me sont encore d'une grande utilité.

Tout récemment, un de ces déloyaux adversaires soi-disant catholiques osait imprimer ces lignes : « Nous n'écrivons pas souvent le nom réel du docteur Bataille, celui-ci ayant allégué que cette divulgation l'exposerait à la vengeance des francs-maçons. Nous n'avions jamais pris ce prétexte que pour un moyen d'ajouter un attrait de plus aux histoires du *Diable.* » Bien entendu, ce mensonge n'était imaginé que pour publier mon nom. Le journaliste ajoutait que cette divulgation n'avait au surplus aucun inconvénient, puisque je signe les consultations qui me sont demandées par correspondance. « De sorte, disait-il, que les francs-maçons qui lisent le *Diable* n'ignorent plus rien. » Il est difficile de rêver une mauvaise foi plus cynique. Ma qualité de docteur en médecine ayant même été contestée par le person-



nage dont il s'agit, je n'ai pas cru devoir m'abaisser à montrer mon diplôme à ce monsieur; mais j'ai dit : « Comme docteur, je donnerai des consultations, je les signerai de mon vrai nom précédé de mon titre; je mets, par conséquent, mon adversaire au défi de me faire poursuivre pour exercice illégal de la médecine. » C'était tout simplement une expérience que j'offrais pour mettre mon homme au pied du mur et démontrer publiquement qu'en me contestant mon titre de docteur il savait bien qu'il mentait. Mais les francs-maçons n'avaient rien à voir dans cette affaire.

Du reste, dans sa nouvelle sortie, le personnage en question était sans excuse, attendu que, dix mois auparavant, pour en finir avec ce stupide système de dénigrement qui consiste à me représenter comme craignant de voir mon nom réel livré aux francs-maçons, j'avais on ne peut plus clairement indiqué le motif impérieux qui m'avait fait prendre un pseudonyme pour signer cet ouvrage. Dans le *Bulletin mensuel* qui sert de couverture aux fascicules du *Diable*, j'avais, au cours d'une lettre ouverte à M. le chanoine Delassus, écrit ceci, qui ne peut donner prise à aucune erreur d'interprétation (numéro daté du 5 septembre 1893) :

« Maintenant que vous avez accompli une bonne action en gardant le silence sur ce point, malgré mon consentement, je vais vous apprendre quelque chose au sujet de la nécessité de ce pseudonyme.

« L'an dernier, je n'étais pas disposé à publier encore mon livre. Je savais à peu près tout ce qui m'était nécessaire concernant la maçonnerie directive, et sur ce terrain-là mes batteries étaient prêtes. *Mais il y a d'autres sociétés secrètes qui ne font pas partie intégrante de la secte infernale et qui lui sont reliées par des intermédiaires ;* et les membres de ces sociétés ne soupçonnent pas eux-même le rôle de ces intermédiaires qu'ils croient être seulement des leurs. *J'aurais donc voulu terminer, avant tout, ces enquêtes complémentaires.* Cependant, des personnes très catholiques, — en nombre infiniment restreint, bien entendu, — ont été d'avis qu'il était utile de marcher dès à présent, que le moment était favorable pour commencer la lutte, *et qu'il fallait le faire, s'il était possible de continuer à mener LES AUTRES ENQUÊTES.*

« Et voilà comment je suis parti en guerre, et pourquoi j'ai pris un pseudonyme.

« *Les autres enquêtes ne sont donc pas abandonnées.* Pour deux d'entre elles, je n'ai pu moins faire que de m'affilier à la société sous mon vrai nom. On n'a pas partout affaire à des Pessina, croyez-le bien. *L'une de ces sociétés secrètes laisse la question catholique au second plan et travaille en premier lieu à une autre destruction que celle de l'Eglise.*

« Ce n'est nullement pour ne pas publier mon nom que je vous dis cela. Avant même votre injuste attaque, je mettais un père jésuite dans la confidence ; il a vu mon livret de cotisation, tenu à jour ; je lui ai montré mes pièces. Car, sachez-le, je n'ai jamais entamé une seule de mes enquêtes, sans mettre au courant un ecclésiastique sous le sceau du secret. »

C'était bien clair, tout cela. Il est matériellement impossible de soutenir



que j'ai prétendu, une seule seconde, avoir à redouter directement les chefs de la franc-maçonnerie, si mon nom réel venait à être publié. Jamais je n'ai écrit, ni dans une publication ni dans une lettre particulière, que mon nom était inconnu des Lemmi et consorts. Mais, quand le parti-pris y est, on fait semblant de ne pas entendre. Ainsi, en dépit des explications très nettes que je viens de reproduire, et qui ont paru, je le répète, sous la date du 5 septembre 1893, M. Delassus persistait, dans une lettre-réponse adressée à M. le chanoine Mustel et destinée à la publicité, à dire que le but de mon pseudonyme était, *selon moi*, de me cacher des francs-maçons et d'éviter leur vengeance (lettre du 24 décembre 1893).

Heureusement, M. le chanoine Mustel savait à quoi s'en tenir, et, en publiant la lettre de son confrère dans la *Revue catholique de Coutances*, du 29 décembre, il eut soin d'entrer, à son tour, en des explications de nature à empêcher le quiproquo de se perpétuer.

Voici les principaux passages de son article :

« M. le docteur Bataille se trouvait exposé, à ce moment, à un danger très réel, très sérieux, *mais non de la part des francs-maçons*. Il est vrai que la secte était furieuse contre lui et « qu'un adversaire de la franc-maçonnerie est tenu, « comme il le disait, de prendre certaines précautions, surtout lorsqu'il révèle « les manœuvres de cette société anticatholique et internationale ». Mais, en émettant cette vérité indiscutable dans une lettre destinée à la publicité, M. Bataille prenait, en réalité, *une mesure pour se garantir*...

«... Quoiqu'il en soit, je sais depuis longtemps de quel danger il s'agissait, et, je le répète, il ne venait pas, *du moins directement*, des francs-maçons. *Indirectement*, au contraire, ils auraient eu, s'ils avaient été avertis à temps, une excellente occasion de se venger, sans se compromettre, en frappant par d'autres mains, d'autant plus discrètes qu'elles auraient ignoré de quelle haine elles étaient les instruments. Aucun de mes lecteurs, je l'espère, ne me reprochera de proposer des énigmes. Je crains déjà de n'avoir pas suffisamment gardé la discrétion nécessaire en une matière où donner l'éveil c'est exposer la sécurité et la vie d'un homme de cœur. Les deux officiers français qui viennent d'être condamnés à Leipzig ne sont-ils pas victimes de quelque coup de plume imprudent ? et n'y a-t-il pas, dans ce fait et dans d'autres semblables, une leçon à la curiosité publique et à ceux qui veulent la satisfaire en levant tous les voiles et en dissipant toutes les ombres, même les ombres protectrices ? »

La *Revue Mensuelle* a reproduit en entier cet article de M. le chanoine Mustel (numéro de janvier 1894), et l'un de mes collaborateurs, appuyant encore pour mieux détruire le mensonge, écrivait, page 21 :

« En dehors des sectes strictement maçonniques, M. le docteur Bataille a entrepris, non pas une enquête, mais deux enquêtes. L'une de ces deux enquêtes a dû être abandonnée par lui, à la suite de la polémique soulevée dans plusieurs journaux catholiques, lors de la reproduction de l'article de M. Delassus. A raison d'une indiscrétion commise (conséquence de cette polé-



mique), le docteur a dû, par prudence, se retirer de la Société à laquelle il s'était affilié, mais à celle-ci sous son vrai nom : il était même parvenu à se faire élire président d'un des groupes étrangers. C'est tout ce que nous pouvons dire pour le moment, en rappelant que M. le docteur Bataille fait ses enquêtes dans un but d'étude en vue de l'intérêt de la cause catholique, et non pour servir de délateur policier contre de malheureux égarés qui, personnellement, ne sont pas francs-maçons, mais sont menés, sans le savoir, par les chefs occultes de la franc-maçonnerie. Quant à la deuxième enquête, elle se poursuit, et, jusqu'à présent, dans le milieu dont il s'agit, personne n'a eu connaissance de la récente indiscrétion commise volontairement et malhonnêtement par le journal la *Vérité* au sujet du véritable nom de M. le docteur Bataille. Nous n'en disons pas davantage, sachant un de nos adversaires absolument capable de prévenir les groupes de la Société en question. »

Après cela, que penser de l'homme qui s'est acharné à publier mon nom, à plusieurs reprises, jusqu'en ces derniers temps (juin 1894), affectant de dire, dans son hypocrisie : « Il n'y a pas d'inconvénient à ce que je fasse cette divulgation ; l'auteur du *Diable* prétend avoir pris le pseudonyme Bataille pour se cacher des francs-maçons ; mais c'est un simple procédé de charlatanisme, et, du reste, maintenant, les francs-maçons le savent, son nom ! » Quel jugement porter sur un homme qui écrit cela, sachant qu'il s'agit de toutes autres sociétés secrètes que celle de la franc-maçonnerie ? car, en lisant la *Revue catholique de Coutances* et la *Revue Mensuelle* (complément de mes fascicules), il n'a pas pu se méprendre.

Je signale le fait pour que mes lecteurs comprennent bien ce que vaut le personnage. Il savait à merveille que les catholiques n'ignorent pas qui je suis, que les frères trois-points sont dans le même cas, mais qu'il y a certaines sociétés qui, si elles apprenaient que tel de leurs membres (ex-membre ou membre actuel) est un écrivain dévoué à l'Église, concevraient contre lui des sentiments dépourvus de toute bienveillance. Il est facile de voir dans quel but est faite cette divulgation qui n'a aucune utilité, que rien ne justifie, et qui, pour se produire, a besoin de se couvrir d'un mensonge, tant son auteur a conscience de sa mauvaise action.

Heureusement notre homme en est pour sa petite infamie ; il l'aura commise, sans amener le résultat qu'il souhaite au fond de son cœur.

En effet, les sociétés auxquelles je fais allusion ne lisent ni cette publication, — et ceci me permet de parler de l'incident, — ni le journal de mon déloyal adversaire, soi-disant catholique, — et, tant que la divulgation de mon nom ne sortira pas de ses colonnes, je ne serai probablement menacé d'aucun danger. — Or, aucun autre des journalistes à qui ma publication n'a pas le bonheur de plaire n'a eu recours à ce misérable procédé.

La seule contrariété que j'ai éprouvée par le fait de cette perfidie a été une contrainte, fâcheuse sous plusieurs rapports. J'ai été obligé de manœu-

vrer avec une extrême prudence, d'abandonner des enquêtes commencées, de démissionner d'un groupe au moment où je tenais une piste qui aurait pu m'amener à d'importantes découvertes; et aujourd'hui encore je suis dans la nécessité de garder certains ménagements.

Enfin, je n'ai pas abandonné totalement la partie, et j'espère bien arriver un jour à pouvoir faire la démonstration complète de ce que j'avais tant à cœur de prouver : l'action de la haute-maçonnerie au sein des sociétés secrètes révolutionnaires.

Car, pour l'observateur attentif, pour l'homme qui étudie, qui réfléchit, et qui, sans se laisser décourager, se livre chaque jour à de nouvelles recherches, toutes ces sociétés, aujourd'hui si menaçantes, si criminelles dans leurs actes, anarchistes, nihilistes, fenians, main-noire, terroristes, reçoivent une mystérieuse impulsion, ont un centre d'inspiration, bien que paraissant agir séparément et par l'effet d'initiatives individuelles. Ce n'est là qu'une apparence; mais on sent qu'il y autre chose, au fond.

Ainsi, ce F.·. Armand Lévy, dont j'ai parlé au précédent chapitre, s'est mêlé à des sociétés révolutionnaires ayant le plus violent programme ; le F.·. Alfred Naquet a été un des promoteurs du mouvement collectiviste, et c'est lui qui, le premier, a mis de terribles formules de chimie aux mains des forcenés (la recette pour la fabrication du fulmi-coton) ; l'un de ceux qui subventionnent les journaux anarchistes allemands est le F.·. Singer ; le F.·. Cornélius Herz lui-même est suspect par quelques-unes de ses relations. Voilà suffisamment de quoi donner à réfléchir ; et si nous examinons de près les forces motrices de la révolution sociale, nous verrons à l'œuvre bien d'autres juifs, bien d'autres francs-maçons ; les quatre que je viens de citer sont à la fois francs-maçons et juifs.

Et cependant, par elle-même, la franc-maçonnerie est essentiellement bourgeoise.

Cette considération doit-elle nous empêcher d'aborder le problème ? Devons-nous croire, pour cette raison seule, que la grande secte anticatholique est étrangère à l'explosion des haines socialistes ? Craindrons-nous de perdre notre temps à une enquête dans ces sombres milieux où jamais un catholique n'a pénétré ? Croyons-nous que nous n'aboutirons à rien découvrir ?

Non, nous ne nous laisserons pas arrêter par les difficultés de l'entreprise. Nous sentons qu'il n'y a pas incompatibilité d'humeur entre la franc-maçonnerie et la révolution sociale. En tout cas, nous verrons. Et si la main de la franc-maçonnerie est là, nous saurons bien comment et pourquoi.

En attendant de pouvoir faire là-dessus une lumière complète, il n'est pas inutile de nous rendre compte de ce que sont ces groupes anarchistes

terroristes, nihilistes, etc. Je vais, de mon mieux, les passer en revue; nous constaterons que de tels égarés, tout en se croyant athées, sont de vrais serviteurs du diable et les plus aveugles instruments de sa rage de destruction contre l'humanité.

Il convient de remarquer tout d'abord que les ancêtres dont l'anarchie se réclame sont tous des francs-maçons.

C'est, en premier lieu, Diderot.

Diderot appartient à la secte, et son œuvre capitale, l'*Encyclopédie*, est intimement maçonnique. Nous en trouvons la preuve dans un ouvrage du F.·. Papus, qui est chef d'un groupe important de maçons occultistes.

« Nous avons dit, écrit le F.·. Papus, que les faits auxquels s'attachent surtout les historiens n'étaient, le plus souvent, que les conséquences d'actions occultes. Or, nous pensons que la Révolution n'eût pas été possible si des efforts considérables n'avaient été précédemment faits pour orienter dans une nouvelle voie l'intellectualité de la France. C'est en agissant sur les esprits cultivés, créateurs de l'opinion, qu'on prépare l'évolution sociale, et nous allons donner maintenant une preuve péremptoire de ce fait.

« Le 21 juin 1740, le duc d'Antin, grand-maître de la Franc-Maçonnerie pour la France, prononçait un important discours, dans lequel était annoncé le grand projet en cours; témoin l'extrait suivant :

« Tous les grands-maîtres, en Allemagne, en Angleterre, en Italie et « ailleurs, exhortent tous les savants et tous les artisans de la confraternité « à s'unir pour fournir les matériaux d'un dictionnaire universel des arts « libéraux et des sciences utiles, la théologie et la politique seules exceptées « On a déjà commencé l'ouvrage à Londres; et, par la réunion de nos « confrères, on pourra le porter à sa perfection dans peu d'années. » (*Discours du duc d'Antin*, 24 juin 1740).

« MM. Amiable et Colfavru, dans leur étude sur la Franc-Maçonnerie au XVIIIe siècle, ont saisi parfaitement l'importance de ce projet, puisque, après avoir parlé de l'*English Cyclopedia* de Chambers (Londres, 1728), ils ajoutent :

« Bien autrement prodigieux fut l'ouvrage publié en France, consistant en « 28 volumes in-folio, dont 17 de texte et 11 de planches, auxquels vinrent « s'ajouter ensuite cinq volumes supplémentaires, ouvrage dont l'auteur « principal fut Diderot, secondé par toute une pléiade d'écrivains d'élite. « Mais il ne lui suffisait pas d'avoir des collaborateurs pour mener son « œuvre à bonne fin; il lui a fallu aussi de nombreux et généreux sous- « cripteurs, tant en France qu'à l'étranger; il lui a fallu de puissants protec- « teurs. Comment les aurait-il eus sans la Franc-Maçonnerie? »

« Du reste, les dates sont ici démonstratives. Le duc d'Antin prononçait son discours en 1740. On sait que dès 1741 Diderot préparait sa grande



entreprise. Le privilège indispensable fut obtenu en 1745. Le premier volume de l'*Encyclopédie* parut en 1751 (1). »

Or, Diderot est revendiqué par les anarchistes ; ils voient en lui un grand précurseur et déclament volontiers, dans leurs réunions, son ode des *Eleuthéromanes*.

Et, tenez, voici qui est bien significatif :

C'est le 11 juillet 1892 que l'anarchiste Ravachol fut exécuté, après sa condamnation par la cour d'assises de la Loire. Il fut enterré au cimetière de Montbrison. Or, les anarchistes parisiens voulaient célébrer son anniversaire en 1893 ; comment remplacer l'impossible visite à la tombe du supplicié ? Ils la remplacèrent par un pèlerinage à la statue de Diderot, qui est au boulevard Saint Germain.

Et, le 1[er] juillet, ils distribuèrent dans les groupes la convocation suivante :

AVIS

Des camarades, fidèles au souvenir, informent tous ceux pour qui **Ravachol** n'eut d'autre impulsion que L'AMOUR DU MIEUX, qu'ils ont décidé de ne pas laisser passer l'anniversaire de son Martyre (le mardi 11 juillet prochain) sans lui témoigner leur sentiment de DEUIL et de SOLIDARITÉ.

Or, n'étant pas à proximité de la sépulture de l'immense propagateur, pour y déposer l'objet de leur mémoire (soit fleurs ou autre), ils ont choisi le monument de **Diderot**, *cet autre illustre précurseur de l'ANARCHIE*, comme le fut d'ailleurs tout penseur, à quelque temps qu'il ait appartenu.

Quant à DIDEROT, il l'a suffisamment affirmée dans ses œuvres, dont entre autres cette maxime :

La Nature n'a fait ni serviteurs ni maitres ;
Je ne veux ni donner ni recevoir de lois.

Donc, pour tous ceux dont le sentiment est que l'**Anarchie** n'est autre que l'**Humanité** *ayant trouvé sa voie* :

RENDEZ-VOUS à la statue du célèbre philosophe, sise boulevard Saint-Germain, le DIMANCHE **9** JUILLET ; ceci pour faciliter les camarades que leurs occupations pourraient retenir le mardi 11.

(Imprimé par l'Initiative Individuelle.)

Les anarchistes parisiens ne citaient là que deux vers des *Eleuthéromanes* et omettaient à dessein les deux autres vers qui suivent et qu'ils savent tous par cœur.

Mais je crois qu'il est utile de reproduire la citation complète ; elle fera bien connaître Diderot, que beaucoup considèrent encore comme un simple rêveur. On verra que les « doux rêveurs » de son espèce sont en réalité des

(1) *De l'état des Sociétés secrètes à l'époque de la Révolution française*, par Papus, présiden du Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste, délégué général de l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix.



L'ANCIEN BAPHOMET INDIEN. — Cette gravure, communiquée par M. De la Rive, est extraite d'un volume imprimé en Hollande en 1594 (Relation de voyage en Asie). On remarquera, détail bizarre, que ce Baphomet du XVIe siècle est coiffé d'une tiare.

apôtres sanguinaires, prêchant le bouleversement de la société, le retour à la barbarie, et poussant le peuple aux plus horribles carnages.

Voyons les sentiments qui animaient ce parfait maçon ; on comprendra ainsi que les sauvages fureurs de la Révolution étaient inévitables, après de telles excitations :

Faut-il déchirer le nuage
Qui n'a que trop longtemps caché la vérité,
Et montrer de l'humanité
La triste et redoutable image
Aux stupides auteurs de la calamité ?



Oui, oui, j'en aurai le courage.
Je veux, lâche oppresseur, insulter à ta rage.
Le jour, j'attacherai la crainte à ton côté,
La haine s'offrira partout sur ton passage ;
Et la nuit, poursuivi, troublé,
Lorsque de ses malheurs ton esclave accablé
Cède au repos qui le soulage,
Tu verras la révolte, aux poings ensanglantés,
Tenir à ton chevet ses flambeaux agités.

La voilà ! la voilà ! C'est son regard farouche ;
C'est elle ; et du fer menaçant,
Son souffle, exhalé par sa bouche,
Va dans ton cœur porter le froid glaçant.
Eveille-toi ; tu dors au sein de la tempête ;
Eveille-toi, lève la tête ;
Ecoute, et tu sauras qu'en ton moindre sujet,
Ni la garde qui t'environne,
Ni l'hommage imposant qu'on rend à ta personne,
N'ont pu de s'affranchir étouffer le projet.

L'enfant de la Nature abhorre l'esclavage ;
Implacable ennemi de toute autorité,
Il s'indigne du joug, la contrainte l'outrage.
Liberté ! c'est son vœu ; son cri, c'est liberté !
Au mépris des liens de la société,
Il réclame en secret son antique apanage.
Des mœurs ou grimaces d'usage
Ont beau servir de voile à ta férocité ;
Une hypocrite urbanité,
Les souplesses d'un tigre enchaîné dans sa cage,
Ne peuvent tromper l'œil du sage ;
Et, dans les murs de la cité,
Il reconnaît l'homme sauvage
S'agitant sous les fers dont il est garrotté.

On a pu l'asservir, on ne l'a pas dompté.
Un trait de physionomie,
Un vestige de dignité
Dans le fond de son cœur, sur son front est resté ;
Et mille fois la tyrannie,
Inquiète où chercher de la sécurité,
A pâli sous l'éclair de son œil irrité.

C'est alors qu'un trône vacille,
Qu'effrayé, tremblant, éperdu,
D'un peuple furieux le despote imbécile
Connaît la vanité du pacte prétendu.
Répondez, souverains : qui l'a dicté, ce pacte ?
Qui l'a signé ? qui l'a souscrit ?
Dans quel bois, dans quel antre en a-t-on dressé l'acte ?
Par quelles mains fut-il écrit ?

L'a-t-on gravé sur la pierre ou l'écorce ?
Qui le maintient ? la justice ou la force ?
De droit, de fait, il est prescrit.
J'en atteste les temps, j'en appelle à tout âge :
Jamais au public avantage
L'homme n'a franchement sacrifié ses droits.
S'il osait de son cœur n'écouter que la voix,
Changeant tout à coup de langage,
Il nous dirait, comme l'hôte des bois :
« La Nature n'a fait ni serviteurs ni maîtres ;
« Je ne veux ni donner ni recevoir de lois. »
Et ses mains ourdiraient les entrailles des prêtres,
A défaut de cordons, pour étrangler les rois !

Oui, le Diderot de la Révolution, c'est le Diderot des *Eleuthéromanes*, c'est l'auteur de cet abominable poésie. Les anarchistes ne s'y trompent pas ; en lui, ils honorent le philosophe qui a enseigné que les rois doivent être étranglés avec les boyaux des prêtres. Seulement, eux, les anarchistes, ils savent, mieux que la plupart des francs-maçons, quel est le sens de la statue de Diderot, placée comme elle est au boulevard Saint-Germain.

En effet, ne croyez pas que ce soit par un pur hasard qu'elle a été érigée là, presque à l'angle de la rue de Rennes, à quelques pas de l'église Saint-Germain-des-Prés. C'est un ministère de francs-maçons qui avait le pouvoir à l'époque où le monument Diderot fut élevé. Eh bien, examinez l'attitude du philosophe coulé en bronze, suivez la direction de son regard, constatez ce que montre son doigt tendu. Diderot, assis dans un fauteuil, le corps légèrement penché en avant, la physionomie éclairée d'un regard de sombre haine, semble murmurer des paroles de menace, et son doigt montre l'église. Quelle église ? L'antique Abbaye, où tant de prêtres furent égorgés, lors des affreux massacres de septembre. Il n'y a pas d'erreur, soyez-en certain. Le Diderot glorifié par le gouvernement maçonnique de 1884, c'est l'atroce franc-maçon dont se sont inspirés les septembriseurs. Il est là, sur son piédestal, redisant ses deux horribles vers.

Autre précurseur : Babeuf, également franc-maçon.

On connaît sa conspiration sous le Directoire ; mais il est bon de rappeler les principes généraux que les babouvistes entendaient appliquer :

« La Nature a donné à chaque homme un droit égal à la jouissance de tous les biens. — Le but de la société est de défendre cette égalité, souvent attaquée par le fort et le méchant dans l'état de nature, et d'augmenter, par le concours de tous, les jouissances communes. — La Nature a imposé à chacun l'obligation de travailler ; nul n'a pu, sans crime, se soustraire à cette obligation. — Les jouissances et les travaux doivent être communs. — Il y a oppression quand l'un s'épuise par le travail et manque de tout, tandis

que l'autre nage dans l'abondance sans rien faire. — Nul n'a pu, sans crime, s'approprier exclusivement les biens de la terre ou de l'industrie. — Dans une véritable société, il ne doit y avoir ni riches ni pauvres. — Les riches qui ne veulent pas renoncer au superflu en faveur des indigents, sont les ennemis du peuple. — Le but de la Révolution est de détruire l'inégalité et d'établir le bonheur commun. — La Révolution n'est pas finie, attendu que les riches absorbent tous les biens et commandent exclusivement, tandis que les pauvres travaillent en véritables esclaves, languissent dans la misère et ne sont rien dans l'Etat. — La loi agraire ou le partage des terres ne fut que le vœu de quelques peuplades mues par leur instinct plutôt que par la raison. La véritable organisation, c'est la communauté des biens. Plus de propriété individuelle des terres. La terre n'est à personne, les fruits sont à tous, sous l'obligation du travail, etc. »

Telle est, dans ses grandes lignes, l'utopie de Babeuf. Les anarchistes modernes ont puisé là les principaux articles de leur catéchisme.

Après ces deux ancêtres de l'anarchie, voici le père : Proudhon. Celui-ci est encore un franc-maçon, et l'un des plus honorés dans la secte.

Proudhon a résumé la théorie dans trois aphorismes tapageurs. Son système est des plus simples; il renferme tout son socialisme dans une trilogie de destructions. Il nie la nécessité du gouvernement de l'Etat; à cette négation, il joint l'obligation de détruire la propriété, de supprimer le capital, et l'obligation de faire la guerre à Dieu. Donc, anarchie, anticapitalisme, antithéisme. Les trois parties, selon lui, sont inséparables. L'Etat, c'est l'absurde; la propriété, c'est le vol; Dieu, c'est le mal. Voilà.

L'anarchiste, comme on le voit, dérive du collectiviste; c'est un communiste qui ne veut aucune direction quelconque. Comme le collectiviste, il veut faire table rase de la société moderne; mais il entend ne créer aucune organisation. Détruisons tout; chacun se débrouillera ensuite comme il lui plaira.

Puisque la propriété, c'est le vol, quiconque possède est un criminel. Si vous avez acquis une fortune par votre épargne et par votre intelligence, vous êtes un voleur au même titre que celui qui a édifié sa richesse sur le dol, sur les spéculations malhonnêtes.

Voilà où l'on en est arrivé, en s'éloignant de la religion. On cherche dans l'extermination des propriétaires la solution de la question sociale. Malheureux égarés qui ne comprennent pas que l'Eglise seule possède le remède capable de guérir les maux des prolétaires, qu'elle seule peut faire régner la paix et le bonheur ici-bas! On a arraché la foi de l'âme de ces infortunés; on discute et l'on pérore, alors qu'il faudrait leur faire lire l'admirable encyclique *Rerum novarum*, leur faire méditer ces paroles que Léon XIII adressait le 20 octobre 1889 aux pèlerins ouvriers :

« Ce que Nous demandons, c'est que, par un retour sincère aux principes chrétiens, l'on rétablisse et l'on consolide entre patrons et ouvriers, entre le capital et le travail, cette harmonie et cette union qui sont l'unique sauvegarde de leurs intérêts réciproques, et d'où dépendent à la fois le bien-être privé, la paix et la tranquillité publiques. »

Mais les apôtres de l'anarchie, les francs-maçons haineux qui soufflent l'incendie, qui allument la guerre des classes, n'ont que faire des enseignements du pape. « Tout cela, disent-ils à l'ouvrier qu'ils trompent, tout cela, c'est de la théorie imaginée pour perpétuer ton esclavage. »

Il y a des fous qui écoutent, qui croient sur parole ces apôtres de destruction ; ils sont flattés d'entendre dire que tous les hommes sont égaux de par la nature et que dans la société future, nouvel âge d'or, il n'y aura ni chefs ni aucun genre de direction. Ils ne voient pas, tant est grande leur cécité, qu'en ce moment même ils sont dirigés et qu'ils ont des chefs comme dans tous les partis.

Avec Proudhon, on vit l'aurore de l'anarchie. Bakounine devait bientôt constituer le parti. Et maintenant nous allons voir si les anarchistes sont vraiment sans chefs.

Né en 1814, à Torschov, dans le gouvernement de Twer (Russie), fils d'un propriétaire, Michel Bakounine s'était d'abord destiné à l'armée. De l'école des Cadets, à Saint-Pétersbourg, il était entré dans l'artillerie de la garde impériale, avec le grade d'enseigne ; mais bientôt, en 1835, il avait donné sa démission. Six ans après, il quittait son pays, venait à Berlin, puis à Dresde, où il se lia avec Arnold Ruge, un des disciples d'Hegel. C'est à cette connaissance qu'il dut, sans doute, sa chute définitive dans les intrigues révolutionnaires. Ruge était, en effet, un sectaire de la pire espèce ; on sait qu'il fit partie, quelques années après, du fameux comité de haute conspiration maçonnique établi à Londres par les FF.·. Mazzini, Ledru-Rollin, Daracz, Bratiano. Quant au jeune Bakounine, il suivit d'abord Ruge à Paris, ensuite à Zurich ; à cette époque, il était déjà affilié aux loges.

Ces fréquentations suspectes lui valurent un rappel du gouvernement impérial ; mais il refusa formellement de rentrer en Russie, et ses biens furent confisqués.

Il avait alors brûlé ses vaisseaux. On le retrouve à Paris, en 1847, où il collabore à la *Réforme* du F.·. Flocon. Dans les clubs, il prononce des discours contre le tsar ; d'où son expulsion par le gouvernement de Louis-Philippe ; mais la République lui permet bientôt de rentrer en France. Il n'y reste, du reste, que peu de temps. En juin 1848, il est à Prague, et prend part à une insurrection. L'émeute vaincue, il file à Leipzig. La révolution saxonne éclate à Dresde, il s'y rend et finit par être pris. On le condamne à mort ; sa

peine est commuée en détention perpétuelle. Mais voilà que l'Autriche le réclame pour le juger, à propos des faits de Prague ; nouvelle condamnation à mort, nouvelle commutation et nouvelle extradition. La Russie se fait remettre l'ardent conspirateur. Troisième condamnation à mort, non suivie d'exécution. Après un assez long internement dans la forteresse de Schusselbourg, Bakounine est expédié, en 1852, en Sibérie. Il finit par s'en évader, gagne les Etats-Unis, revient en Europe. Il est à Londres en 1861. Enfin, en 1864, il se fixe en Suisse, à Lugano, foyer célèbre de complots.

L'année suivante voyait la création de l'Internationale. On sait la part qu'y prirent des francs-maçons notables, les Karl Marx, Tolain, Fribourg, Varlin, Camelinat, Beslay, Malon, Corbon, etc. Or, dans la voie révolutionnaire, c'est toujours à qui surenchérira en extravagances. L'Internationale ne tarda pas à être trouvée trop modérée, et, dès 1868, apparaît le parti collectiviste, s'organisant avec éclat.

Cette année-là, les révolutionnaires internationalistes de divers pays s'étaient réunis à Berne en un congrès qui s'intitula *Congrès de la Paix et de la Liberté*. L'assemblée se composait de cent dix membres. Bakounine, appuyé par le F.·. Elisée Reclus, le fameux géographe, et par le F.·. Jaclard, jeune disciple du F.·. Blanqui, proposa au congrès d'adopter un programme communiste basé sur « l'égalité économique et sociale des classes et des individus ». Cette proposition fut rejetée par les socialistes libéraux, au nombre de quatre-vingts ; et la minorité, qui comptait trente membres, venant de prendre le nom de collectivistes, fonda alors, en concurrence à l'*Association internationale des Travailleurs*, à la tête de laquelle était l'allemand Karl Marx, une nouvelle société dont le titre fut : *Alliance internationale de la Démocratie Socialiste*.

L'Alliance, qui était ainsi l'Internationale des collectivistes, donna à son tour naissance au parti anarchiste, et voici comment :

Dans l'Alliance, Bakounine, Reclus et Jaclard instituèrent trois degrés d'adhérents : un degré semi-public et deux degrés secrets.

Au bas de cette échelle se trouvaient les membres ordinaires de l'Alliance, c'est-à-dire les ouvriers recrutés dans les ateliers et les usines. Au sommet, se trouvaient les Frères Internationaux, membres secrets du degré suprême, au nombre de cent en tout. Au degré intermédiaire, étaient les Frères Nationaux, choisis avec soin parmi les adhérents inférieurs de l'Alliance et désignés par les Frères Internationaux pour préparer la révolution dans chaque pays, d'une façon indépendante. Les Frères Nationaux, deuxième degré secret, ne devaient pas révéler aux autres membres semi-publics de l'Alliance qu'ils étaient investis, eux, d'une mission spéciale ; et, d'autre part, ils ignoraient l'existence d'une haute direction internationale au-dessus d'eux, ou tout au moins ils devaient s'abstenir d'une façon absolue de chercher à pénétrer les secrets des Frères qui les avaient choisis.



Tout le mécanisme de cette organisation était réglé avec précision par des statuts rédigés par les FF.·. Bakounine, Reclus, Jaclard, Gambuzzi, Fanelli et Jankowski.

La masse de l'Alliance constituait l'armée collectiviste ; et elle était dirigée, sans le savoir, par les Frères Internationaux, qui étaient les anarchistes.

Voici quel était le programme public de l'Alliance Internationale de la Démocratie Socialiste ; en d'autres termes, voici le *credo* des collectivistes :

1° L'Alliance Internationale de la Démocratie Socialiste se déclare athée. Elle veut l'abolition des cultes, la substitution de la science à la foi et de la justice humaine à la justice divine.

2° Elle veut, avant tout, l'égalisation politique, économique et sociale des classes et des individus des deux sexes, en commençant par l'abolition du droit d'héritage, afin qu'à l'avenir la jouissance soit égale à la production de chacun, et que, conformément à la décision prise par le dernier Congrès des ouvriers à Bruxelles (1868), la terre, les instruments de travail, comme tout autre capital, devenant la propriété collective de la société tout entière, ne puissent être utilisés que par les travailleurs, c'est-à-dire par les associations agricoles et industrielles.

3° Elle veut, pour tous les enfants des deux sexes, dès leur naissance, l'égalité des moyens de développement, c'est-à-dire d'entretien, d'éducation et d'instruction à tous les degrés de la science, de l'industrie et des arts, convaincue que cette égalité d'abord économique et sociale, aura pour résultat d'amener de plus en plus une plus grande égalité naturelle des individus, faisant disparaître toutes les inégalités factices, produits historiques d'une organisation aussi fausse qu'inique.

4° Ennemie de tout despotisme, ne reconnaissant d'autre forme politique que la forme républicaine, et rejetant absolument toute alliance réactionnaire, elle repousse aussi toute action politique qui n'aurait point pour but immédiat et direct le triomphe de la cause des travailleurs contre le capital.

5° Elle reconnaît que tous les Etats politiques et autoritaires actuellement existants, se réduisant de plus en plus aux simples fonctions administratives des services publics dans leurs pays respectifs, doivent disparaître dans l'union universelle des associations, tant agricoles qu'industrielles.

6° La question sociale ne pouvant trouver sa solution définitive et réelle que sur la base de la solidarité internationale ou universelle des travailleurs de tous les pays, l'Alliance repousse toute politique fondée sur le soi-disant patriotisme et sur la rivalité des nations.

Tel est le programme du collectivisme.

L'année qui suivit l'organisation de l'Alliance Internationale de la Démocratie Socialiste, c'est-à-dire en 1869, un congrès révolutionnaire se tint à Bâle. Là, on entendit de nouveau Bakounine, qui, parlant au nom des collectivistes, proposa la formule de votation suivante :

« Je vote pour la collectivité du sol, en particulier, et, en général, de toute richesse sociale, dans le sens de la liquidation sociale.



« J'entends par liquidation sociale : l'expropriation, en droit, de tous les propriétaires actuels, par l'abolition de l'Etat politique et juridique, qui est la sanction et la seule garantie de la propriété actuelle et de tout ce qui s'appelle le droit juridique ; et l'expropriation en fait, partout et autant qu'elle sera possible, et aussi vite qu'elle sera possible, par la force même des événements et des choses.

« Quant à l'organisation postérieure : considérant que tout travail productif est un travail nécessairement collectif, et que le travail que l'on appelle improprement individuel est encore un travail produit par la collectivité des générations passées et présentes, je conclus à la solidarisation des communes, d'autant plus que cette solidarisation implique l'organisation de la société de bas en haut.

« Je suis, par conséquent, un antagoniste résolu de l'Etat et de toute politique bourgeoise de l'Etat.

« Je demande la destruction de tous les Etats, nationaux et territoriaux, et, sur leurs ruines, la fondation de l'Etat international des travailleurs. »

Cette proposition, dans le congrès de Bâle, n'eut que quatre adversaires. Elle fut votée par 54 voix sur 58 votants. Ainsi donc, nous venons de voir la doctrine collectiviste ; voilà bien ce qui est déclaré publiquement.

Mais, ne l'oublions pas, l'Alliance collectiviste cachait les anarchistes, les Frères Internationaux du troisième degré. Bakounine, qui faisait cette déclaration publique du collectivisme, était, d'abord, et avant tout, anarchiste.

Après la doctrine publique, voyons maintenant la doctrine secrète ; voyons les statuts secrets du comité central des Frères Internationaux. Cette sélection constituant la direction du grand parti cosmopolite de l'anarchie n'est guère connue en Europe, si ce n'est en Russie. C'est seulement lors du procès Netchaïef (juillet 1871) qu'a été faite la découverte de cette organisation ; or, il n'en a été nullement parlé dans les journaux. En France, notamment, on était attristé par les suites de la guerre ; on jugeait les communards, et l'on s'attachait surtout à ce qui touchait directement aux actes de la grande insurrection parisienne.

Voici donc quelques extraits de ces statuts :

Les Frères Internationaux n'ont d'autre patrie que la Révolution universelle, d'autre pays étranger ni d'autre ennemi que la réaction.

Tous les Frères Internationaux se connaissent. Il ne doit jamais exister de secret politique entre eux.

Aucun ne pourra faire partie d'une autre société quelconque sans le consentement positif de son comité, et, au besoin, quand celui-ci l'exige, sans le consentement du comité central ; et il ne pourra en faire partie que sous la condition de leur découvrir tous les secrets qui pourraient les intéresser soit directement soit indirectement.

Chacun doit être sacré pour tous les autres, plus sacré qu'un frère de naissance.



La Constitution psychologique de l'homme, selon les occultistes ; gravure d'après Fabre d'Olivet, ainsi expliquée par Papus dans *l'Initiation* (1892) :

« Cette figure représente les impulsions auxquelles est astreint l'être humain. Les impulsions sensuelles et instinctives sont figurées par le Taureau ; les impulsions passionnelles, par le Lion ; les impulsions intellectuelles, par l'Aigle. La volonté humaine, figurée par l'Ange, entoure de son action les trois sphères impulsives et peut à son gré paralyser leur action ou se laisser au contraire entrainer par elles. Cette figure donne la clé des quatre tempéraments fondamentaux de l'être humain et montre tout ce qu'on peut tirer de ce merveilleux symbole du Sphinx. *(Papus)*

Le but poursuivi par les anarchistes, qui, eux, ne s'embarrassent pas de théories, ce but, c'est la « pandestruction », la destruction de tout.

Lisez bien, je vous prie, ce qui est écrit dans le programme de l'école anarchiste, programme rédigé par le F∴ Bakounine, en collaboration avec le F∴ Elisée Reclus :

L'association des Frères Internationaux veut la révolution universelle, sociale, philosophique, économique et politique à la fois, afin que de l'ordre de choses actuel, fondé sur la propriété, sur l'exploitation, sur les principes de

l'autorité, soit religieuse, soit métaphysique, bourgeoisement doctrinaire ou même jacobinement révolutionnaire, il ne reste pas pierre sur pierre, dans toute l'Europe d'abord et ensuite dans le reste du monde.

Au cri de : *Paix aux travailleurs! liberté à tous les opprimés!* et de *Mort aux dominateurs, exploiteurs et tuteurs de toute sorte!*, nous voulons détruire tous les Etats et toutes les Eglises, avec toutes leurs institutions et leurs lois religieuses, politiques, juridiques, financières, policières, universitaires, économiques, sociales, afin que tous les millions de pauvres êtres humains, trompés, asservis, tourmentés, exploités, enfin délivrés de tous leurs directeurs et bienfaiteurs officiels et officieux, associations ou individus, respirent avec une complète liberté

Conclusion : il faut jeter à bas l'édifice social ; il faut tout raser à niveau du sol; il faut tout détruire. Cela est écrit en toutes lettres dans le programme anarchiste.

Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces hommes qui ont créé le parti anarchiste militant sont précisément les mêmes hommes qui ont créé l'école doctrinaire collectiviste. Bien mieux, ces deux créations ont été faites en même temps.

Il semble qu'il y a là une anomalie, une contradiction. Pas du tout : cela a été voulu, cela a été bien calculé. Ils ont formulé la doctrine la plus en opposition avec la société moderne ; ils ont rédigé la théorie du monde renversé, et cela en des termes d'une violence extrême. Cette doctrine du collectivisme, cette théorie du bouleversement total de la société, ils l'ont publiée, imprimée, répandue dans les ateliers, dans les usines, à des milliers d'exemplaires. Ils ont fait appel à tous les cerveaux brûlés. Puis, quand ils ont eu réuni autour d'eux les exaltés, les violents, les socialistes les plus fanatiques de tous les pays d'Europe, alors ils ont opéré une sélection. Ils ont groupé à part les plus violents parmi les ultra-violents, les plus fanatiques parmi les ultra-fanatiques, et ils leur ont tenu ce langage :

— Il ne suffit pas d'être collectiviste, il faut être anarchiste. La doctrine du collectivisme, c'est une amusette. Ne nous préoccupons pas de ce que nous mettrons à la place de la société que nous allons détruire; mais préoccupons-nous de tout détruire.

Dira-t-on que j'exagère? Tenez, voici une citation textuelle du fondateur du parti anarchiste :

« Tous les raisonnements sur l'avenir sont criminels, parce qu'ils empêchent la destruction pure et empêchent la marche de la Révolution. »

Cela correspond exactement à ce que disait, en mai 1890, un anarchiste parisien, le rédacteur en chef de l'*Attaque*, interviewé par un rédacteur du *Gaulois* :

« Les anarchistes ne cherchent qu'à semer la révolte contre l'organisation actuelle. Ils prèchent l'action individuelle, qui définit les responsabilités;

ils cherchent à créer le plus possible d'adeptes conscients et à développer en tout homme l'initiative qui double et même triple la force de l'individu..... Nous n'avons aucun plan d'organisation, et nous pourrions être taxés de folie, si nous arrivions avec un système établi d'ores et déjà pour le lendemain d'une révolution qui va bouleverser scientifiquement, économiquement, toute notre vieille organisation sociale. De même que nous ne pouvons indiquer la formule alimentaire qui conviendra le mieux à notre estomac à une époque plus ou moins reculée, de même nous ne pouvons établir un système règlementant des situations que nous ne pouvons même pas prévoir. »

Ainsi, on considérait que les révolutionnaires, avec Karl Marx et l'Internationale, allaient à l'extrême limite; on frémissait, et l'on pensait qu'ils ne pourraient pas être dépassés. Eh bien, Bakounine, qui déjà avait mis Karl Marx en échec en 1869 au congrès de Bâle, obligeait, l'année suivante, les marxistes à se retirer d'un congrès partiel de l'Internationale, à La Chaux-de-Fonds. En 1871, il déclarait, contre l'Internationale préconisée par Marx comme *centralisation autoritaire*, que son système, à lui, était celui de la vraie liberté, et il l'intitulait : *Fédéralisme anti-autoritaire.*

Ce fut dès lors une joûte entre les deux révolutionnaires.

En 1872, l'Internationale devait avoir son congrès, comme chaque année. Karl Marx réussit à faire décider qu'il se tiendrait à La Haye. C'était mettre Bakounine dans l'impossibilité de s'y rendre; car il avait encouru des condamnations en France et en Allemagne, et, pour aller en Hollande, il lui fallait passer par l'un de ces deux pays. Grâce à cette exclusion, les marxistes eurent la majorité, cette fois. Mais, en 1873, le sixième congrès de l'Internationale fut convoqué à Genève et vit le triomphe de Michel Bakounine. On vota la suppression du Conseil général de l'Internationale, comité qui était dans la main de Karl Marx. Ce fut la fin de l'Internationale elle-même, ou tout au moins, sa dislocation complète; les partisans de la centralisation autoritaire, dispersés désormais en groupes ayant perdu leur force d'action, devinrent les « droitiers » de la révolution sociale, sous le nom de « possibilistes ». Au contraire, les anarchistes, se sentant fortifiés par cette victoire, amenant tous les jours à eux de plus en plus les bataillons collectivistes, formèrent dès lors le véritable parti international, le terrible et puissant parti du cosmopolitisme destructeur.

Les Frères Internationaux avaient bien manœuvré. C'étaient eux qui avaient le plus habilement centralisé les forces du prolétariat révolté, tout en donnant à leur système les apparences de la décentralisation et en prônant l'initiative individuelle.

Mais Bakounine ne vit pas les résultats de son œuvre. Il était depuis longtemps miné par une grave maladie. En 1876, il quitta Lugano pour se

confier à de savants praticiens de Berne. Il était trop tard : il mourut dans cette ville, le 1[er] juillet de la même année. Point n'est besoin de dire que sa mort fut celle d'un impie. Son dernier soupir s'exhala dans un blasphème. Elisée Reclus, Jankowski, Paul Brousse, vinrent pérorer sur sa tombe. Trois mois après, un grand congrès des révolutionnaires anarchistes se réunit à Berne. On y fit l'apothéose de Bakounine ; on lança l'anathème à tous les gouvernements ; on y flétrit même la Commune, qui fut dénoncée au mépris des vrais internationaux comme ayant été « un type de gouvernement autoritaire », puisqu'elle avait eu une armée et des services publics.

Le panégyrique de Michel Bakounine a été fait par Elisée Reclus et Carlo Cafiero, qui disent de lui dans une brochure de propagande :

« Amis et ennemis savent que cet homme était grand par la pensée, la volonté, l'énergie persévérante ; ils savent aussi quelle hauteur de mépris il ressentait pour la fortune, le rang, la gloire, toutes ces misères que la plupart des humains ont la bassesse d'ambitionner. Gentilhomme russe, apparenté à la plus haute noblesse de l'empire, il entra l'un des premiers dans cette fière association de révoltés qui surent se dégager des traditions, des préjugés, des intérêts de race, mépriser tout bien-être. Avec eux, il combattit la dure bataille de la vie, aggravée de la prison, de l'exil, de tous les dangers et de toutes les amertumes que les hommes de dévouement ont à subir dans leur existence tourmentée. »

En réalité, Bakounine fut un fanfaron du vice, un orgueilleux du mal, et certainement un instrument de l'enfer. Il a poussé, plus loin que personne, l'audace des pires exagérations des doctrines révolutionnaires. Il disait familièrement : « Il n'y a pas de Dieu ; mais chacun de nous doit être un Satan ; à l'assaut du ciel, mes amis ! exécutons le nommé Dieu, et que pas même son souvenir ne demeure parmi les hommes ! »

Dans les derniers temps de sa vie, il créa une imprimerie à Genève ; de là sortaient son journal, *le Révolté*, et ses brochures de propagande secrète. Les émissaires des Frères Internationaux venaient en Suisse s'approvisionner de ces écrits incendiaires et les colportaient ensuite, les distribuant dans les ateliers des divers pays d'Europe.

Le *Révolté* qui fut pendant longtemps l'organe officiel du parti, était rédigé par Michel Bakounine, Elisée Reclus, Pierre Kropotkine et Emile Gautier.

Dans ses brochures, le chef des anarchistes allait aux dernières violences. Qu'on en juge.

Voici, par exemple, ce qu'on lit dans la brochure intitulée *les Principes de la Révolution :*

« N'admettant aucune autre activité que celle de la destruction, nous déclarons que les formes dans lesquelles doit s'exprimer cette activité

peuvent être extrêmement variées : poison, poignard, nœud coulant. La révolution sanctifie tout sans distinction. »

Pour arriver à la destruction finale de l'ordre social actuel, il faut « une série d'attentats et d'entreprises audacieuses, insensées même, épouvantant les puissants et réveillant le peuple, jusqu'à ce qu'il ait foi dans le triomphe de la révolution. »

C'est de 1874, cela. Eh bien, je le demande, ce programme sanguinaire n'a-t-il pas été suivi, n'est-il pas suivi à la lettre ?

Voici encore ce que Bakounine écrivait dans sa brochure *Paroles adressées aux étudiants :*

« Quittez les écoles et les universités, et venez vivre avec le peuple, afin de favoriser sa délivrance. Ne vous souciez pas de cette vaine science, au nom de laquelle on veut vous lier les mains. »

Et plus loin :

« Le brigand est le vrai héros, le vengeur populaire, l'ennemi irréconciliable de l'Etat, le véritable révolutionnaire en action, sans phrase et sans rhétorique puisée dans les livres. »

Qui oserait dire aujourd'hui que ces sauvages appels n'ont pas été entendus ?

Dans le *Catéchisme révolutionnaire*, le chef des anarchistes écrivait :

« Le révolutionnaire est un homme voué. Il ne doit avoir ni intérêts personnels, ni affaires, ni sentiments, ni propriété. Il doit s'absorber tout entier dans un seul intérêt exclusif, dans une seule pensée et une seule passion : la révolution.

« Il n'a qu'un but, qu'une science : la destruction. Pour cela, et rien que pour cela, il étudie la mécanique, la physique, la chimie, et parfois la médecine.

« Il observe, dans le même dessein, les hommes, les caractères, les positions et toutes les conditions de l'ordre social.

« Il méprise et il hait la morale actuelle. Pour lui, tout est moral qui favorise le triomphe de la révolution ; tout est immoral et criminel, qui l'entrave.

« Entre lui et la société, il y a lutte, et lutte à mort, incessante, irréconciliable. Il doit se préparer à mourir, il doit être toujours prêt à affronter le dernier supplice ; mais, d'autre part, il doit aussi être prêt à faire périr, de ses propres mains, tous ceux qui font obstacle à la révolution. Tant pis pour lui s'il a dans ce monde des liens de parenté, d'amitié ou d'amour ! Il n'est pas un vrai révolutionnaire, si ces attachements arrêtent son bras. »

Voilà par quels enseignements, distribués en secret, a débuté l'anarchie Les gouvernements, trompés par la franc-maçonnerie, se sont occupés à faire la guerre à l'Eglise, et ont fermé les yeux sur le vaste complot des

néo-révolutionnaires ; ils n'ont pas vu quelle formidable extension prenait de jour en jour cette propagande infernale.

En 1894, dix-huit ans après la mort de Bakounine, il y a cinquante-trois journaux anarchistes, s'imprimant dans le monde. En voici la liste :

PARIS. — La *Révolte* (c'est l'ancien *Révolté*, de Genève, émigré de Suisse); la *Revue Libertaire*; le *Père Peinard* ; tous trois en français.

MARSEILLE. — *L'Harmonie* (en français).

NEW-YORK. — Le *Réveil des Mineurs* (en français) ; *Liberty* (en anglais) ; *Solidarity* (en anglais) ; *Der Brandfackel* (en allemand) ; *Der Anarchist* (en allemand ; *Freiheit* (en allemand) ; *Freie Arbeiter Stimme* (imprimé en caractères hébraïques) ; *Il Grido degli Oppressi* (en italien) ; *El Despertar* (en espagnol) ; *Volné-Listy* (en langue tchèque).

LONDRES. — *The Freedom* (en anglais) ; *The Commonweel* (en anglais) ; *The Torch* (en anglais) ; *Worker's Friend* (imprimé en caractères hébraïques) ; *Der Lampen proletarier* (en allemand).

BRUXELLES. — La *Société Nouvelle* ; le *Libertaire* ; le *XXe Siècle* ; tous trois en français.

KRALINGEN (Hollande). — *Anarchist* (en langue hollandaise).

GENÈVE. — *L'Avenir* (en français).

BERLIN. — *Der Sozialist* (en allemand).

VIENNE. — *Die Zukunft* (en allemand) ; *Volné-Listy* (en langue tchèque).

PRAGUE. — *Pemsta* (en langue tchèque).

SALZBOURG. — *Allgemeine Zeitung* (en allemand).

LIVOURNE. — *Sempre Avanti !* (en italien).

TURIN. — *L'Ordine* (en italien).

MANTOUE. — *La Favilla* (en italien).

CHIETI. — *Il Pensiero* (en italien).

IMOLA. — *La Propangada* (en italien).

ANCONE. — *L'Articolo 248* (en italien).

MESSINE. — *Il Riscatto* (en italien).

MARSALA. — *L'Uguaglianza Sociale* (en italien).

BARCELONE. — *La Conquista del Pan* (en espagnol).

SARAGOSSE. — *El Rebelde* (en espagnol).

VALENCE. — *La Controversia* (en espagnol).

LA CORONA. — *El Corsario* (en espagnol).

REUS. — *La Revancha* (en espagnol).

ALGÉCIRAS. — *El Oprimido* (en espagnol).

LISBONNE. — *A Revolta* (en portugais).

CHICAGO. — *Vorbote* (en allemand).

DÉTROIT. — *Der Arme Teufel* (en allemand).

BUENOS-AYRES. — *El Perséguido* (en espagnol) ; *La Riscossa* (en italien).

MONTEVIDEO. — *El Derecho a la Vida* (en italien et en espagnol).

SAN-PAOLO (Brésil). — *L'Asino Umano* (en italien).

PARA (Brésil). — *Tribuna Operaria* (en portugais).

BARON (Chili). — *El Oprimido* (en espagnol).

SANTA-FÉ. — *Demoliamo* (en italien et en espagnol).

Ainsi, cinquante-trois feuilles paraissent régulièrement, excitant les classes ignorantes et souffrantes, non à s'instruire et à travailler pour améliorer leur sort, mais à tout détruire. Ces feuilles-là sont celles qui ont la vie assurée. Il faut tenir compte, en outre, de celles qui apparaissent parfois, vivent un certain temps, et ne font pas moins de mal durant leur existence éphémère. Ainsi, pour la France seule, je rappellerai : le *Droit Social*, l'*Etendard Révolutionnaire*, le *Défi*, la *Lutte*, l'*Insurgé*, le *Falot*, l'*Attaque*, le *Drapeau Noir*, l'*Idée Libre*, l'*Affamé*, *Terre et Liberté*, l'*Audace*, l'*Hydre Anarchiste*, l'*Emeute*, la *Révolution Sociale*, l'*Homme Libre*, le *Ça ira*, l'*Audace*, l'*Idée Ouvrière*, la *Liberté Sociale*, la *Misère*, le *Droit Anarchique*, etc.

Maintenant, nous allons passer rapidement en revue les œuvres de destruction déjà accomplies ; nous verrons comment les idées de Bakounine ont été mises en pratique ; nous examinerons les moyens de propagande employés et la propagande elle-même, et nous noterons au passage les francs-maçons mêlés à ce formidable mouvement. Le chapitre suivant nous montrera quel parti la haute-maçonnerie compte tirer d'une révolution venant à éclater par le fait des anarchistes.

La doctrine de l'anarchisme peut se résumer en ces quelques mots :

— 1° Détruire toute organisation existant actuellement ; par conséquent, guerre à mort aux propriétaires et légitimité du vol ; suppression du capital, et, pour diminuer la valeur de l'argent en attendant sa complète abolition, légitimité de la fabrication de la fausse monnaie ; l'Etat devant disparaître, guerre à toute autorité, politique, militaire ou religieuse, élue ou non, dynastique ou simplement temporaire, guerre au clergé, aux administrations et au parlementarisme ; plus de frontières, et, par conséquent, plus de patrie, légitimité de l'insoumission aux lois de recrutement.

— 2° La révolution sociale ainsi accomplie, par tous les moyens quels qu'ils soient, proclamation de la société nouvelle, basée sur ces trois principes : *a)* Il n'y a plus rien ; *b)* Fais ce que tu veux ; *c)* Tout est à tous.

En ce moment, donc, les anarchistes en sont à la réalisation de la première partie du programme, tracé par Michel Bakounine. Et, à ce propos, je dois faire observer qu'il ne faut pas s'arrêter à certaines distinctions de noms, tels que *terroristes*, ou *nihilistes*, etc. Beaucoup de personnes pensent à tort que ces noms différents indiquent des partisans de systèmes distincts. Non, pour les uns comme pour les autres, le programme est exactement le même ; mais les anarchistes russes, par exemple, s'intitulent de préférence nihilistes, au nom du principe (il n'y a plus rien) qu'il s'agit de faire prévaloir, et certains groupes, par allusion à la doctrine de destruction (par tous les moyens quels qu'ils soient) et de terrorisation des

partisans de la société actuelle, s'intitulent terroristes. Donc, qu'il soit bien entendu qu'il n'y a pas lieu de s'arrêter aux noms que divers groupes prennent suivant les pays ; nous verrons les grands prêtres de la révolution sociale prôner indistinctement les héros des différents groupes ; au surplus, n'oublions pas que tous les révolutionnaires destructeurs sont dirigés par le Comité Central des Frères Internationaux.

En 1877, — l'année qui suit la mort de Bakounine, — les politiciens français sont en guerre contre l'Eglise et contre le gouvernement du maréchal de Mac-Mahon ; Gambetta dénonce le cléricalisme comme l'ennemi ; c'est l'époque des querelles parlementaires, du 16 mai, des 363, c'est une période d'agitation politique. En Italie, le cabinet, ayant à sa tête le F.·. Depretis, obtient des députés, sur la demande du F.·. Mancini, ministre de la justice, le vote d'une loi essentiellement anticléricale, sous prétexte de réprimer les abus que peuvent commettre les ministres des cultes dans l'exercice de leur ministère en offensant les institutions et les lois de l'Etat, c'est-à-dire en critiquant l'usurpation piémontaise ; en vertu de cette loi, les usurpateurs pourront infliger l'amende et la prison aux prêtres et aux évêques, sur « poursuite des paroles provocatrices, de quelque autorité ecclésiastique et de quelque lieu qu'elles proviennent ». En Belgique, toute la presse libérale s'efforce d'ameuter la population contre le ministère catholique présidé par M. Malou. En un mot, l'agitation anticléricale est partout à l'ordre du jour, suscitée par la franc-maçonnerie. Pendant ce temps, les politiciens ne prennent pas garde aux hommes de la révolution sociale qui s'organisent, et les faits les plus graves, indices certains de cette organisation à ses débuts, passent inaperçus. C'est, en Italie, une émeute dans la province de Bénévent, conduite par Carlo Cafiero (l'un des biographes de Bakounine) et par Enrico Malatesta et Ceccarelli ; ces trois anarchistes, à la tête d'une trentaine de compagnons, s'emparent des mairies de Letino et de San-Galo, brûlent les archives, font main basse sur les armes et sur l'argent des impôts, et distribuent le tout à la populace. C'est, en Belgique, le congrès révolutionnaire international de Verviers, où paraît un personnage énigmatique, qui se déclare Piotr Levakhof et lit un mémoire qu'on eût dit rédigé par Bakounine lui-même. Et, par le fait, ce soi-disant Piotr Lovakhof n'est autre que le successeur de Michel Bakounine ; longtemps encore, il restera mystérieux ; lui et Elisée Reclus seront les deux consuls de l'anarchie, car le Comité Central des Frères Internationaux n'a pas un président, mais deux consuls qui doivent toujours être de nationalité différente. Jusqu'au 1er juillet 1876, c'étaient Bakounine et Elisée Reclus ; depuis la mort de Bakounine, ce sont Elisée Reclus et le prince Pierre Kropotkine, l'énigmatique Levakhof du congrès de Verviers, franc-maçon comme son prédécesseur et comme son collègue consulaire.

Les attentats contre les personnes vont bientôt commencer. Nous en comptons quatre en 1878 : deux en Allemagne, un en Espagne et un en Italie. Le 13 mai, sur la promenade des Tilleuls, Hœdel, un ouvrier, tire un coup de pistolet sur le vieil empereur Guillaume et le manque ; le 2 juin, au même endroit, le docteur Nobiling atteint l'empereur de deux coups de feu, assez gravement au visage et au bras, et le monarque en a la santé



LES PÈRES DE L'ANARCHIE

Proudhon **Bakounine**

assez ébranlée pour laisser pendant plusieurs semaines au Prince impérial la direction suprême des affaires. Le parti socialiste répudie publiquement toute solidarité avec les meurtriers, qui sont condamnés à mort et exécutés; Hœdel se proclame anarchiste ; Nobiling se borne à revendiquer le titre de révolutionnaire. En Espagne, le 29 octobre, attentat sur la personne du roi Alphonse XII, qui rentrait à Madrid en revenant de Saragosse ; le criminel est le tonnelier Oliva Moncasi, anarchiste ; personne n'est atteint. En Italie, Humbert Ier vient de succéder à son père Victor-Emmanuel II : sous l'inspiration du grand-maître Garibaldi, se créent partout des clubs dits militaires, qui se placent sous l'invocation du « martyr Pietro Barsanti », un soldat qui avait été fusillé quelques années auparavant pour rébellion et meurtre d'un

officier; en octobre, l'ouvrier anarchiste Passanante tente d'assassiner le roi à Naples, en pleine rue; son couteau atteint légèrement Humbert Ier et un peu plus gravement le président du conseil des ministres, Cairoli; en novembre, à Florence, des bombes explosibles sont lancées au milieu du cortège royal et blessent plusieurs personnes.

La même année, en Suisse, paraît l'*Avant-Garde*, le premier journal anarchiste dirigé par Kropotkine. A Fribourg, congrès anarchiste, où il est donné lecture d'un mémoire envoyé par Elisée Reclus, qui propose de nommer une commission chargée de rédiger un manifeste répondant à ces trois questions : « Pourquoi sommes-nous : 1° révolutionnaires, 2° anarchistes, 3° collectivistes? » Et Elisée Reclus répond d'avance en déclarant : « Nous sommes révolutionnaires, parce que jamais un progrès ne s'est accompli par simple évolution pacifique; il s'est toujours fait par une révolution soudaine : nous sommes anarchistes, parce que nous ne voulons personne pour maître et que nous ne voulons être les maîtres de personne; mais nous sommes aussi politiques internationaux, car nous comprenons que la vie est impossible sans groupement social. » Le congrès adopte la proposition Reclus et se prononce : « quant aux principes, pour l'appropriation collective de la richesse sociale, et pour l'abolition de l'Etat sous toutes ses formes, y compris la prétendue agence centrale des services publics; quant aux moyens, pour la propagande théorique, menée de front avec l'action insurrectionnelle et révolutionnaire. » Le congrès déclare, en outre, que « le vote ne saurait être considéré comme un principe de droit capable de réaliser la soi-disant souveraineté du peuple; comme instrument, son emploi est toujours dangereux. » En novembre, le gouvernement fédéral prononce la suppression de l'*Avant-Garde* et la saisie de ses presses, ce journal prêchant ouvertement l'assassinat politique.

Dès 1879, l'*Avant-Garde* est remplacé par le *Révolté*. A un congrès révolutionnaire tenu à la Chaux-de-Fonds (Suisse), Kropotkine prêche la propagande par le fait. A Marseille, autre congrès socialiste, organisé par des ouvriers révolutionnaires; on y vote l'expropriation, sans indemnité, de tous les possédants, au profit de la collectivité des prolétaires. En Espagne, le roi Alphonse XII et la reine Marie-Christine d'Autriche, mariés depuis un mois à peine, sont tous deux l'objet d'un attentat à Madrid, dans la rue, en plein jour, par un ouvrier anarchiste, Francesco Otero Gonzalès, qui ne les atteint pas (30 décembre). En Italie, les pires révolutionnaires commencent à s'organiser sérieusement, en cette même année; mais, plus prudents qu'ailleurs, ou, si l'on préfère, plus habiles, grâce à l'influence chez eux plus directement exercée par les chefs de la maçonnerie, ils mettent leur organisation sous le couvert du patriotisme. Ce sont les sociétés

des *Reducci*, ou survivants des batailles patriotiques (lisez : garibaldiennes); ce sont les groupes *irrédentistes*, qui, prétextant que l'unité italienne n'est pas encore complète, réclament des provinces à la France, à l'Autriche, à la Suisse.

Et l'on ne saurait trop faire remarquer ces contradictions flagrantes, qui éclatent suivant les circonstances de temps et de lieux. Comme principe général, les ultra-révolutionnaires proclament l'abolition de la patrie; c'est un des articles essentiels de leur programme, à quelque nation qu'ils appartiennent. Pourquoi alors l'irrédentisme, qui est au fond du cœur de tout anarchiste italien? pourquoi Bakounine lui-même était-il panslaviste? Cela paraît incompréhensible, cela déroute l'observateur non initié. Pour comprendre, il faut savoir et ne pas perdre de vue que tous ces articles principaux des programmes révolutionnaires et toutes les revendications soi-disant nationales ou internationales ne sont que des moyens accessoires pour les sectes et que le réel et unique article du programme de la Révolution, sans distinction de partis ou d'écoles, est : « Guerre à Dieu et à son Eglise! »

Partout, en 1879, l'agitation sociale s'organise, prenant tel ou tel drapeau, selon les circonstances. En Italie, les funérailles du général Avezzano à Rome donnent lieu à des manifestations irrédentistes. En Irlande, le fenian Michel Davitt fonde la ligue agraire et prêche l'insurrection; et là, comme ailleurs, il s'agit si peu de patriotisme, au fond, que les catholiques clairvoyants ne se laissent pas tromper, et l'archevêque de Dublin, dans une magnifique lettre pastorale, désapprouve énergiquement cette suspecte agitation.

En Russie, les crimes isolés contre les fonctionnaires supérieurs se multiplient; le journal nihiliste *Terre et Liberté* excite au meurtre. Deux attentats contre le tsar : le 14 avril, à Saint-Pétersbourg, où Solowief tire cinq coups de revolver sans l'atteindre (pendu le 10 juin); et le 1er décembre, sur le chemin de fer de Moscou, où une mine devait éclater au passage du train impérial (affaire Hartmann).

Et que l'on ne vienne pas dire que tout cela ne se tient pas; je vais en donner bientôt la preuve.

A la suite de l'attentat de Solowief, la police russe procède à des perquisitions chez les révolutionnaires militants; or, qu'est-ce qu'elle trouve dans un faubourg de Kieff, au quartier de Podol, habité par les marchands? Elle trouve plusieurs caisses contenant des bombes Orsini, du modèle de celles employées dans un si grand nombre d'attentats historiques, qui furent ordonnés dans la période de 1850 à 1870 par le fameux comité de haute-maçonnerie internationale dont le président était Mazzini. Oui, ce sont les mêmes bombes maçonniques que la police russe trouve en 1879

entre les mains des anarchistes russes. Ce n'est pas tout : la maçonnerie est aussi coutumière de l'empoisonnement, on le sait, pour se débarrasser de qui la gêne ; eh bien, chez les nihilistes de Kiew, on trouve encore toute une collection variée de poisons.

La haute-maçonnerie s'appuie sur les juifs, je l'ai démontré dans le chapitre précédent. Or, voici ce que le correspondant russe du *Soleil* écrivait à son journal (n° du 6 juin 1879) :

« La population juive elle-même, jusqu'ici profondément indifférente à tout ce qui n'était pas négoce, se montre aujourd'hui entamée par la propagande socialiste la plus radicale. D'innombrables brochures en hébreu, et en dialecte allemand, spécialement adressées *à la jeunesse juive*, ont été saisies. Plusieurs israélites sont arrêtés. Ils ont déclaré, avec enthousiasme, être les apôtres de la religion nouvelle, la religion révolutionnaire, mêlant dans un curieux pêle-mêle les théories nihilistes et le langage biblique. « Renversez tout l'ancien monde du mensonge et de l'oppression ; sur ses « ruines se déploiera ensuite, dans une lumière rayonnante, le drapeau « rouge de la Révolution sociale. » Tel est le diapason auquel sont montés les esprits. Dans une situation semblable, toutes les surprises sont à prévoir. »

Nous voici en 1880 ; c'est l'année des décrets Ferry et de l'amnistie pleine et entière pour les communards ; on expulse, *etiam manu militari*, les religieux français appartenant aux ordres les plus détestés par la secte maçonnique, et l'on fait rentrer les révolutionnaires incendiaires et assassins, dont plusieurs deviendront bientôt fonctionnaires ou députés.

En France, les anarchistes russes n'étaient alors aucunement inquiétés ; c'était seulement pour la forme que notre police les surveillait ; si bien que l'ambassadeur de Russie à Paris était obligé d'avoir une police à lui pour se tenir au courant des menées de ses dangereux compatriotes. En effet, c'est l'ambassadeur de Russie, le prince Orloff, qui, le 15 février, apprend au préfet de police Andrieux qu'un certain allemand, se disant Edouard Mayer, originaire de Berlin et récemment établi dans notre capitale, n'est autre que le fameux Hartmann, l'auteur de l'attentat du chemin de fer de Moscou. L'ambassadeur est sûr de son fait, il réclame l'arrestation du régicide ; M. Andrieux ne peut la refuser, et Hartmann est arrêté sur les Champs-Elysées, où il se promenait en compagnie de quelques anarchistes auxquels un agent russe s'était mêlé.

Je crois qu'il n'est pas sans intérêt de rappeler ici, avec des détails précis, en quoi avait consisté le crime d'Hartmann. Nous allons le voir tout à l'heure glorifié par les chefs de la franc-maçonnerie, et j'aurai à rappeler la tartuferie, en cette occasion, de nos gouvernants d'alors.

Le récit du crime a été fait par Hartmann lui-même, interviewé par un

rédacteur de la *Central News Agency.* On constatera le cynisme de l'assassin, fier de son forfait, n'ayant pas un mot de pitié pour le mécanicien, le chauffeur et le chef de train, ses victimes, et ne regrettant que d'avoir manqué Alexandre II; car Hartmann fit sauter un train de marchandises, qui précédait celui du tsar; il avait été avisé que l'empereur serait dans ce train-là, et non dans le train officiel.

Voici donc la relation, telle qu'elle a été recueillie de la bouche même de l'assassin :

« Après avoir fait de la propagande dans plusieurs parties de la Russie, — ce qui me fit arrêter et incarcérer à Kiew, d'où je m'échappai, grâce à l'énergie du comité de Saint-Pétersbourg, — je fus chargé d'exécuter le tsar. J'ai des connaissances pratiques sur les choses militaires et sur les substances explosibles, et je suppose que je fus choisi pour ce motif.

« Arrivé à Moscou, je louai une petite maison à quelques milles de la ville et située à environ quarante yards (un peu moins de quarante mètres) de la principale ligne de chemin de fer. La maison était en mauvais état. Je portais un costume d'ouvrier; je vivais tranquillement, et pendant quelque temps je fis comme si j'arrangeais ma maison.

« Lorsque je fus convaincu que tous les soupçons étaient écartés, je me mis à l'œuvre, aidé de deux compagnons, dont l'un était depuis longtemps mon collègue. La maison la plus proche était presque hors de la portée de la vue ; et, le soir, tandis que deux d'entre nous faisaient le guet, le troisième creusait, avec une bêche, une petite tranchée dans le sol glacé. La tranchée avait cinq pouces en largeur et en profondeur.

« Elle allait de la voie ferrée à une petite maison dépendante de mon habitation. Le sol était très dur, et, comme nous devions prendre des précautions, le travail dura plusieurs jours. Nous posions à mesure, dans la tranchée, quatre fils métalliques isolés, et chaque soir, après avoir terminé notre travail, nous remplissions la tranchée ouverte ce jour là, en effaçant avec soin toute trace d'excavation. La tranchée était creusée le long d'un sillon, en plein champ.

« Nous fabricâmes nous-mêmes la dynamite dans la maison, et elle fut renfermée dans quatre fortes poudrières en fer, dont chacune contenait un peu plus d'une livre anglaise de cette substance.

« Tout était presque en état, lorsque notre plan faillit échouer, parce que l'électricien de Moscou, dont les soupçons s'était éveillés, refusa de livrer les batteries qui devaient faire jouer la mine. Mes camarades et moi, nous désespérâmes presque, nous qui, peu d'heures auparavant, nous félicitions d'avoir achevé notre travail.

« Les poudrières contenant la dynamite avaient été posées avec soin dans un grand trou creusé entre les rails et sous des traverses en bois. Ma résolution fut bientôt prise. J'envoyai mes camarades chez un paysan de nos amis, à quelques milles au sud, et je m'occupai moi-même de me procurer des batteries électriques. Avec quelques difficultés, je finis par persuader à l'électricien de me les confier, et je retournai passer la nuit tout seul dans ma maison. Je mis les fils en communication, et tout fut prêt pour le train qui allait passer.



« On m'avait averti que le tsar voyagerait par le train de marchandises. Vous voyez donc que je n'ai pas commis, comme on l'a dit, une bévue stupide, quant au choix du train. Mon explication est fort simple. Nous étions tenus très au courant, par des fonctionnaires de nos amis, de tous les mouvements du tsar. Nous avions été avertis que, selon la coutume, il quitterait le train officiel dans lequel une figure, représentant le tsar, serait assise à la fenêtre du wagon-salon, tandis que le tsar lui-même, espérant ainsi échapper à tout danger, voyagerait déguisé en employé du chemin de fer.

« Un télégramme m'apprit que tout allait bien et que le train arrivait. Lorsque le train passa, je mis le feu à la mine, avec l'espérance de voir l'empereur sauter. Les débris du train furent lancés loin de la maison ; mais bientôt j'appris avec chagrin que le tsar, ne croyant pas qu'il y eut danger pour ce voyage-là, avait quitté le train de marchandises à quelques milles de là et pris le train officiel, afin d'entrer dans Moscou avec apparat.

« Je partis aussitôt en traîneau, et je rejoignis mes amis. Nous restâmes tranquillement pendant une semaine, à trente milles plus loin, et alors nous allâmes à Kersoff, et de là chez des amis près d'Odessa. Là, nous nous embarquâmes tous les trois sur le vapeur italien *Florestina*, où je fus employé comme mécanicien. De Constantinople, nous nous rendîmes en France.

Tel était le crime d'Hartmann. Une montre en or, qu'il avait donnée en paiement à l'électricien de Moscou, mit la police russe sur la trace des auteurs de l'attentat. En effet, cette montre fut reconnue par un horloger de Saint-Pétersbourg, qui retrouva sur ses registres le nom et l'adresse d'une dame à laquelle il l'avait vendue ; et celle-ci ne fit aucune difficulté pour reconnaître qu'elle l'avait donnée à un nommé Hartmann.

Ce n'était donc pas au hasard que l'ambassadeur de Russie à Paris avait requis du préfet de police Andrieux l'arrestation du prétendu Edouard Mayer. Une fois connu le nom du principal assassin, on avait retrouvé et suivi sa piste. C'est pourquoi le prince Orloff réclamait, au nom du tsar, l'extradition d'un aussi coupable criminel.

On n'a pas oublié la singulière attitude du gouvernement français en cette circonstance. Le cabinet était présidé par le F∴ de Freycinet ; le F∴ Cazot était à la justice, le F∴ Lepère à l'intérieur, le F∴ Jules Ferry à l'instruction publique. Ces francs-maçons allaient-ils remettre l'anarchiste criminel aux mains du gouvernement russe, qui le réclamait à bon droit ? Oh ! que nenni !

Le prétendu Edouard Mayer était bien Hartmann. M. Andrieux l'a reconnu formellement dans ses mémoires, publiés sous le titre de *Souvenirs d'un préfet de police*. Il dit : « Le résultat de la perquisition faite à son domicile, cour Saint-Philippe du Roule, son interrogatoire, la comparaison de sa personne avec les photographies que j'avais depuis plusieurs mois, ne pouvaient laisser aucun doute sur l'identité du prisonnier. Je m'étais rendu moi-même dans sa cellule, et mes observations personnelles avaient pleine-

ment confirmé celles du chef de la sûreté. » Donc, il n'y avait aucun doute chez les gens du gouvernement.

Mais la haute-maçonnerie agissait. D'une part, toute la presse inféodée aux loges protestait contre l'arrestation de l'anarchiste russe. D'autre part, des menaces de mort pleuvaient chez l'ambassadeur du tsar, le prince Orloff. Les socialistes révolutionnaires étrangers, eux, levaient audacieusement la tête ; rue de la Bastille, l'anarchiste allemand Erhard, présidant une réunion cosmopolite, avait osé dire dans un discours : « Il y aura bientôt un an que le premier attentat contre le tsar a eu lieu. L'auteur a été pendu ; mais le nom de Solowief restera illustre, car il a subi la mort des martyrs pour défendre la cause de l'humanité. Depuis lors, nos frères russes n'ont pas encore pu atteindre leur but ; mais peu importe. Il vaut mieux peut-être que le tsar n'ait pas encore rencontré la mort ; car un monstre de ce genre, qui a causé tant de malheurs, n'est pas digne de mourir ainsi. La mort étant la seule épouvante pour ces êtres, le tsar devrait, à titre de châtiment, d'abord subir la torture, et ensuite périr d'une mort lente et cruelle. Pour nous, socialistes allemands, qu'une même pensée unit aux nihilistes russes, loin de renier les auteurs de l'attentat de Moscou, comme on l'a fait pour Hœdel et les autres à Berlin, nous devons tendre la main à nos frères russes et les féliciter hautement d'accomplir ces actes d'héroïsme ! » Erhard, après un tel langage, ne fut pas arrêté, pas même reconduit à la frontière.

On vit alors le F.·. Engelhard, député de la gauche, se constituer l'avocat de l'homme écroué sur la requête du prince Orloff et prétendre, par un mémoire, qu'Edouard Mayer n'était pas Hartmann. Mais, en même temps, les révolutionnaires militants de la haute-maçonnerie, dédaignant de recourir à ces arguties, revendiquaient hautement Hartmann et réclamaient impérieusement sa liberté.

Il y avait quinze jours que le nihiliste était sous les verroux. Le vieux mazzinien Félix Pyat, maçon communard, écrivit la lettre suivante, qui fut aussitôt reproduite par la presse sectaire :

Félix Pyat à Garibaldi

Londres, 1er mars 1880.

Mon vieil ami,

Le dernier attentat contre le despote de toutes les Russies confirme votre phrase légendaire : « L'Internationale est le soleil de l'avenir. »

Depuis le premier roi jusqu'au dernier président de république bourgeoise, tous doivent disparaître ou de gré ou de force.

Unissez votre voix à celle des socialistes français pour protester contre l'extradition projetée de notre vaillant ami Hartmann.

Le sol français doit être inviolable pour les proscrits qui, comme nous,

veulent *l'action armée* pour établir la République universelle, démocratique et sociale.

Je vous serre la main. Salut à votre charmante femme.

Votre sincère ami,

FÉLIX PYAT.

La réponse ne se fit pas attendre.

Elle fut, aussi, immédiatement publiée par tous les journaux à rédaction maçonnique :

Garibaldi à Félix Pyat

Caprera, 6 mars 1880.

Mon cher Pyat,

Vous êtes le héros populaire des barricades parisiennes. Merci pour votre affectueuse lettre, bien que j'eusse raison de me plaindre du long silence que vous avez gardé à mon égard.

Hartmann est un vaillant jeune homme, à qui tous les honnêtes gens doivent estime et reconnaissance. Le ministre Freycinet et le président Grévy ne souilleront point leur nom de républicains honnêtes par l'extradition d'un proscrit politique ; cela serait digne des hyènes de Versailles.

L'assassinat politique est le secret pour conduire à bon port la Révolution. Les souverains appellent assassins les amis du peuple. Les vrais républicains, Agésilas Milano, Pierri, Orsini, Pianori, Monti et Tognetti ont été, dans leur temps, des assassins ; aujourd'hui, ce sont des martyrs, objets de la vénération du peuple.

Hœdel, Nobiling, Moncasi, Passanante, Solowief, Otero et Hartmann sont *les précurseurs du gouvernement de l'avenir, la République sociale.*

L'assassin, c'est le prêtre exécré, qui assassina d'abord le progrès à l'aide du bûcher, et qui assassine maintenant les consciences avec le mensonge.

C'est le prêtre qu'on doit déporter en Sibérie, et non Hartmann et ses compagnons.

Je vous serre affectueusement la main. Saluez pour moi le brave Vallès.

Toujours à vous,

G. GARIBALDI.

Ainsi la haute-maçonnerie dictait publiquement ses ordres. Les FF.·. Grévy, Freycinet, Lepère, Cazot, Jules Ferry, n'avaient qu'à obéir. M. Andrieux, dans ses *Souvenirs d'un préfet de police*, n'a pas révélé grand'chose au sujet de cette affaire Hartmann ; il n'a pas fait allusion aux deux lettres ci-dessus ; il s'est borné à écrire quelques mots au sujet du rôle du gouvernement, qui, voulant sauver Hartmann, tout en ne rompant pas officiellement avec l'ambassadeur de Russie, biaisa et feignit de n'être pas certain de l'identité de l'homme arrêté.

Je crois que M. Andrieux aurait pu faire d'autres révélations intéressantes. A cette époque même, il était franc-maçon, chevalier Kadosch ; en même temps que préfet de police, il était membre du conseil de l'ordre, au Grand



ÉLISÉE RECLUS

Orient de France, et là il avait pour collègues le F.·. Gregorii Wyrouboff, socialiste et positiviste, russe né à Moscou, et par conséquent compatriote et presque coreligionnaire politique de Hartmann, et le F.·. Duhamel, chef du cabinet du président de la République, Grévy. Or, je le demande, Wyrouboff et Duhamel n'ont-ils joué aucun rôle dans cette affaire où, somme toute, nos francs-maçons n'eurent qu'un but : se moquer du gouvernement du tsar ? et M. Andrieux lui même, qui alors était un haut-gradé de la secte, et qui, au surplus, s'est borné à lui décocher quelques pages de plaisanteries, lorsqu'il la quitta, n'a-t-il agi qu'en simple fonctionnaire dans

l'incident Hartmann ? n'aurait-il pas à ce propos quelque confession à faire, à titre de franc-maçon ?

Car les faits sont là, et il est impossible de les nier.

Le gouvernement français, ayant à sa tête des francs-maçons, n'a pu, en tant que gouvernement, se soustraire à l'obligation d'arrêter un homme que le prince Orloff, ambassadeur de Russie, lui a fait prendre à Paris, cet homme étant un anarchiste criminel, coupable d'un multiple assassinat. Mais la haute-maçonnerie a déclaré que cet homme ne devait pas être livré à la justice du tsar ; et alors, en tant que maçon, le gouvernement français a feint de ne pas être sûr de l'identité du prisonnier, le F.·. Engelhard est intervenu pour plaider que celui-ci était bien Edouard Mayer et non Hartmann (quelle comédie !), et l'homme arrêté, n'ayant plus rien à craindre, au lendemain du manifeste épistolaire du grand-maître Garibaldi, a été conduit en sûreté en Angleterre.

L'ambassadeur de Russie avait annoncé de nouveaux documents qui établiraient sans conteste l'identité d'Hartmann (sur laquelle nos gouvernants étaient parfaitement fixés) ; mais on se garda bien d'attendre l'arrivée de ces documents.

« Je fus chargé, écrit M. Andrieux, de faire conduire Hartmann en Angleterre. J'entrai de nouveau dans la cellule d'Hartmann ; il était assis près d'une table, sur un escabeau fixé au mur par une chaîne de fer. Il prenait son repas, attendant, d'heure en heure, une décision qui, vraisemblablement, devait l'envoyer à la potence. Ce ne fut pas sans émotion que je lui signifiai l'ordre de sa mise en liberté...

« Après trois semaines de détention au Dépôt de la préfecture de police, Hartmann partit pour Dieppe et de là pour Londres, sous la surveillance d'un agent. »

C'est-à-dire, pour les initiés : afin d'être sûr que la police russe, qui avait su le découvrir à Paris, ne l'enlèverait pas en route, on le fit accompagner par la police française, non pas jusqu'à la frontière, mais jusqu'à Londres même où il désirait se fixer et où le F.·. Félix Pyat l'attendait. Là, il n'y avait aucune extradition à craindre ; l'Angleterre, ennemie déclarée de la Russie, n'aurait certainement pas la tentation d'être agréable au tsar.

A peine arrivé à Londres, Hartmann envoya, le 19 mars, au F.·. Clémenceau, directeur du journal la justice, une lettre établissant son identité. « *Pour que vous ne puissiez douter de mon identité*, écrivait-il, je prie mon ami Pierre Lavroff, que vous connaissez personnellement, de vous remettre lui-même cette lettre. » Lavroff, autre nihiliste de marque, est connu pour avoir publié à Paris l'organe anarchiste *Vpered !* (En avant !)

Le tour était joué. Les francs-maçons du pouvoir s'étaient, avec une rouerie digne de Machiavel, moqués du gouvernement russe.

Cependant, si une cause devait être chère à la France, c'était bien celle de cette noble famille impériale de Russie, le seul gouvernement monarchique d'Europe ayant des sympathies pour notre pays. Et vraiment il y avait lieu d'agir avec énernie; car les disciples des Bakounine, Reclus et Kropotkine ne désarmaient pas.

Deux jours après l'arrestation d'Hartmann à Paris, par conséquent le 17 février, un nouvel attentat contre le tsar par une explosion de dynamite fut commis à Saint-Pétersbourg; l'empereur, comme par un vrai miracle, ne fut pas atteint; mais un grand nombre de soldats de la garde y périrent. Des pouvoirs extraordinaires ayant été donnés alors au général Loris Mélikoff, comme président d'une commission exécutive supérieure, Mélikoff lui-même est l'objet, le 4 mars, d'une tentative d'assassinat, de la part d'un juif, anarchiste, nommé Modetsky. Quelques-uns des coupables des crimes les plus récents, et notamment, des complices d'Hartmann sont exécutés.

Au royaume britannique, le socialisme révolutionnaire des fenians trouble de plus en plus l'Irlande : les attentats de la ligue agraire se multiplient, on en compte 2.124 dans le second semestre de 1880; en septembre, assassinats de sir Boyd et de lord Mountmorris, qui demeurent impunis; le capitaine Boycott, propriétaire qui, en présence d'une grève, s'est servi de soldats pour rentrer ses récoltes, est mis en interdit, et il est réduit à quitter le pays. Désormais, on « boycottera » les fermiers qui n'obéiront pas aux sommations publiques ou occultes de la ligue anarchiste.

C'est à cette même époque que le F.·. Charles Bradlaugh fait parler de lui. Élu député à la Chambre des communes, ce franc-maçon radical refuse de prêter le serment, tel qu'il est contenant une formule religieuse. La Chambre lui conteste alors le droit de siéger; mais le F.·. Bradlaugh offre ensuite de jurer tout ce que l'on voudra, laissant clairement entendre que le sacrilège lui est indifférent. Le gouvernement répugne à se prêter à ce jeu. Bradlaugh, qui veut siéger quand même, est enlevé de force; puis, sur la motion du ministre Gladstone, le serment est remplacé par une affirmation. Bradlaugh est admis; mais on n'a pas oublié qu'il renouvela ce scandale aux sessions suivantes. Or, dirai-je en passant, rien n'est plus suspect que l'athéisme du F.·. Bradlaugh; car on l'a surtout dit athée. On n'ignore pas sa collaboration intime avec la fameuse Annie Besant, une des grandes-prêtresses de l'occultisme spirite anglais, évocatrice et lucifédienne de premier ordre, digne émule de mistress Davies et de Mme Blawatsky. Annie Besant et Bradlaugh sont inséparables dans leur haine contre l'Église; d'où l'on peut, sans témérité, conclure que le célèbre député radical de Northampton était, en réalité, plus sataniste qu'athée. Si l'on veut examiner les termes de sa déclaration, on reconnaîtra qu'elle est à double entente. Bradlaugh, ayant à s'expliquer devant les membres d'une ligue de libre-pensée, la *National Secular*

l'incident Hartmann ? n'aurait-il pas à ce propos quelque confession à faire, à titre de franc-maçon ?

Car les faits sont là, et il est impossible de les nier.

Le gouvernement français, ayant à sa tête des francs-maçons, n'a pu, en tant que gouvernement, se soustraire à l'obligation d'arrêter un homme que le prince Orloff, ambassadeur de Russie, lui a fait prendre à Paris, cet homme étant un anarchiste criminel, coupable d'un multiple assassinat. Mais la haute-maçonnerie a déclaré que cet homme ne devait pas être livré à la justice du tsar ; et alors, en tant que maçon, le gouvernement français a feint de ne pas être sûr de l'identité du prisonnier, le F.·. Engelhard est intervenu pour plaider que celui-ci était bien Edouard Mayer et non Hartmann (quelle comédie !), et l'homme arrêté, n'ayant plus rien à craindre, au lendemain du manifeste épistolaire du grand-maître Garibaldi, a été conduit en sûreté en Angleterre.

L'ambassadeur de Russie avait annoncé de nouveaux documents qui établiraient sans conteste l'identité d'Hartmann (sur laquelle nos gouvernants étaient parfaitement fixés) ; mais on se garda bien d'attendre l'arrivée de ces documents.

« Je fus chargé, écrit M. Andrieux, de faire conduire Hartmann en Angleterre. J'entrai de nouveau dans la cellule d'Hartmann ; il était assis près d'une table, sur un escabeau fixé au mur par une chaîne de fer. Il prenait son repas, attendant, d'heure en heure, une décision qui, vraisemblablement, devait l'envoyer à la potence. Ce ne fut pas sans émotion que je lui signifiai l'ordre de sa mise en liberté...

« Après trois semaines de détention au Dépôt de la préfecture de police, Hartmann partit pour Dieppe et de là pour Londres, sous la surveillance d'un agent. »

C'est-à-dire, pour les initiés : afin d'être sûr que la police russe, qui avait su le découvrir à Paris, ne l'enlèverait pas en route, on le fit accompagner par la police française, non pas jusqu'à la frontière, mais jusqu'à Londres même où il désirait se fixer et où le F.·. Félix Pyat l'attendait. Là, il n'y avait aucune extradition à craindre ; l'Angleterre, ennemie déclarée de la Russie, n'aurait certainement pas la tentation d'être agréable au tsar.

A peine arrivé à Londres, Hartmann envoya, le 19 mars, au F.·. Clémenceau, directeur du journal la Justice, une lettre établissant son identité. « *Pour que vous ne puissiez douter de mon identité*, écrivait-il, je prie mon ami Pierre Lavroff, que vous connaissez personnellement, de vous remettre lui-même cette lettre. » Lavroff, autre nihiliste de marque, est connu pour avoir publié à Paris l'organe anarchiste *Vpered !* (En avant !)

Le tour était joué. Les francs-maçons du pouvoir s'étaient, avec une rouerie digne de Machiavel, moqués du gouvernement russe.

Cependant, si une cause devait être chère à la France, c'était bien celle de cette noble famille impériale de Russie, le seul gouvernement monarchique d'Europe ayant des sympathies pour notre pays. Et vraiment il y avait lieu d'agir avec énernie; car les disciples des Bakounine, Reclus et Kropotkine ne désarmaient pas.

Deux jours après l'arrestation d'Hartmann à Paris, par conséquent le 17 février, un nouvel attentat contre le tsar par une explosion de dynamite fut commis à Saint-Pétersbourg; l'empereur, comme par un vrai miracle, ne fut pas atteint; mais un grand nombre de soldats de la garde y périrent. Des pouvoirs extraordinaires ayant été donnés alors au général Loris Mélikoff, comme président d'une commission exécutive supérieure, Mélikoff lui-même est l'objet, le 4 mars, d'une tentative d'assassinat, de la part d'un juif, anarchiste, nommé Modetsky. Quelques-uns des coupables des crimes les plus récents, et notamment, des complices d'Hartmann sont exécutés.

Au royaume britannique, le socialisme révolutionnaire des fenians trouble de plus en plus l'Irlande : les attentats de la ligue agraire se multiplient, on en compte 2.124 dans le second semestre de 1880; en septembre, assassinats de sir Boyd et de lord Mountmorris, qui demeurent impunis; le capitaine Boycott, propriétaire qui, en présence d'une grève, s'est servi de soldats pour rentrer ses récoltes, est mis en interdit, et il est réduit à quitter le pays. Désormais, on « boycottera » les fermiers qui n'obéiront pas aux sommations publiques ou occultes de la ligue anarchiste.

C'est à cette même époque que le F∴ Charles Bradlaugh fait parler de lui. Élu député à la Chambre des communes, ce franc-maçon radical refuse de prêter le serment, tel qu'il est contenant une formule religieuse. La Chambre lui conteste alors le droit de siéger; mais le F∴ Bradlaugh offre ensuite de jurer tout ce que l'on voudra, laissant clairement entendre que le sacrilège lui est indifférent. Le gouvernement répugne à se prêter à ce jeu. Bradlaugh, qui veut siéger quand même, est enlevé de force; puis, sur la motion du ministre Gladstone, le serment est remplacé par une affirmation. Bradlaugh est admis; mais on n'a pas oublié qu'il renouvela ce scandale aux sessions suivantes. Or, dirai-je en passant, rien n'est plus suspect que l'athéisme du F∴ Bradlaugh; car on l'a surtout dit athée. On n'ignore pas sa collaboration intime avec la fameuse Annie Besant, une des grandes-prêtresses de l'occultisme spirite anglais, évocatrice et luciférienne de premier ordre, digne émule de mistress Davies et de Mme Blawatsky. Annie Besant et Bradlaugh sont inséparables dans leur haine contre l'Église; d'où l'on peut, sans témérité, conclure que le célèbre député radical de Northampton était, en réalité, plus sataniste qu'athée. Si l'on veut examiner les termes de sa déclaration, on reconnaîtra qu'elle est à double entente. Bradlaugh, ayant à s'expliquer devant les membres d'une ligue de libre-pensée, la *National Secular*

Society, dont il était président, dit « qu'il avait jugé indigne de lui d'invoquer, en témoignage de sa fidélité aux lois, un Dieu qu'il se refusait à adorer. »

En cette année-là un congrès anarchiste se tint en Suisse, et Kropotkine y proposa d'abandonner le terme *collectivisme* pour prendre celui de *communisme anarchiste*. En effet, jusqu'alors les disciples de Bakounine seuls s'étaient servis du premier terme ; mais, depuis quelque temps, plusieurs révolutionnaires de l'école de Karl Marx s'étaient mis à l'appliquer à leur système ; or, les anarchistes ne voulaient pas être confondus avec ceux-ci. Kropotkine invita également le congrès à se préoccuper d'organiser la propagande dans les campagnes ; car, disait-il, la Révolution sera vaincue, si les ouvriers des villes n'ont pas l'appui des paysans.

La conspiration nihiliste continue plus que jamais en Russie. Le 13 mars 1881, à Saint-Pétersbourg, le tsar Alexandre II est tué en plein jour par l'explosion d'une bombe de dynamite. Tous les gouvernements et presque tous les parlements témoignent leurs sentiments d'horreur de ce crime et leurs sympathies pour la victime, dont le règne avait été marqué par de grandes réformes intérieures, surtout au profit des humbles classes rurales. Cinq des assassins, parmi lesquels deux femmes, peuvent être arrêtés ; devant la chambre des procès politiques du Sénat, assistée de représentants de la noblesse, de la bourgeoisie et des paysans, les criminels se proclament anarchistes ; condamnés à mort, ils sont exécutés, sauf une des femmes, le 15 avril.

En Allemagne, le crime des nihilistes russes est publiquement glorifié par Most et Hasselmann, députés au Reichstag ; le résultat de ces apologies cyniques est que l'assemblée, sur la proposition du grand catholique Windthorst, vote une loi ayant pour objet l'extradition des assassins politiques : des mesures de rigueur sont prises aussi contre les socialistes révolutionnaires du pays.

Au royaume britannique, la situation s'aggrave. Un procès contre l'agitateur Parnell n'ayant pas abouti, le gouvernement est obligé de prendre des précautions militaires, par crainte de quelques tentatives des fenians, non seulement en Irlande, mais même en Angleterre ; le parlement vote un bill pour protéger la vie et la propriété ; les chefs de la Ligue agraire sont arrêtés, mais les luttes sanglantes se renouvellent et les crimes se multiplient. A Londres même, on découvre un complot, dont le but était de faire sauter la résidence du lord-maire ; on saisit, sur un navire venant de la Nouvelle-Orléans, une quantité considérable de substances explosibles envoyées par les anarchistes américains à leurs frères anglais. Le fameux Most, qui avait quitté Berlin après y avoir fait l'apologie de l'assassinat du tsar, débarque en Angleterre, imprime à Londres son journal incendiaire le *Freiheit* ; mais il

est arrêté, et ses écrits lui valent une condamnation à seize mois de travaux forcés (29 juin).

D'autre part, la scission s'accentue entre les anarchistes purs et les révolutionnaires qui se bornent à se déclarer collectivistes. Un congrès ouvrier est tenu à Paris (22 mai), où ceux-ci, en majorité, votent qu'il faut se servir du suffrage universel pour s'emparer du pouvoir politique. Les anarchistes purs qui ne veulent arriver que par l'insurrection et qui condamnent l'exercice des droits électoraux, se retirent et vont faire leur congrès à Londres (juillet). Là ils proclament la nécessité de joindre *la propagande par le fait* à la propagande théorique.

L'union entre les fenians irlandais et les anarchistes de tous pays n'est plus douteuse. Le cabinet Gladstone avait fait passer un bill réglant très sagement la question agraire : on sait que les Irlandais se plaignaient des exigences de grand nombre de propriétaires anglais. Or, M. Gladstone accordait l'institution d'un tribunal pour établir, sur la demande du fermier, le fermage sur des bases équitables, en fixer les conditions, protéger la liberté de vente et de fermage ; il faisait reconnaître aux fermiers un droit de copropriété sur le sol, qui leur permettait l'achat des terres, le Trésor leur faisant même des avances pour les aider. Mais d'aussi sages mesures ne faisaient pas les affaires des agitateurs, qui n'exploitaient les plaintes des fermiers que pour provoquer la révolution, et non obtenir des réformes. Aussi, sans tenir compte de la nouvelle loi, les chefs fenians prêchent partout l'insurrection : des émeutes éclatent à Dublin, à Cork ; la ligue agraire « boycotte » non seulement les propriétaires, mais les agents de la loi et tous ceux qui ne se prêtent pas aux exigences des FF.·. Parnell, Davitt, Dillon ; les fermiers eux-mêmes, les marchands, les ouvriers, sont les premières victimes de ces gens qui prétendent défendre les intérêts du peuple. La terreur feniane règne ; on assassine à tort et à travers, et les auteurs de ces crimes demeurent impunis, personne n'osant venir témoigner devant les magistrats. Un comité irlandais anarchiste se forme aux Etats-Unis et prend le titre de *Conseil de la Dynamite* (août), proclamant l'abolition du fermage, la suppression des propriétaires (landlords), l'expulsion de tous les Anglais hors d'Irlande et stipulant l'emploi de toutes les matières explosibles pour porter partout la destruction. Le gouvernement se décide enfin à arrêter les meneurs. Parnell, Davitt, Dillon, Sexton, Brennan, Egan, etc., sont emprisonnés à Kilmainham et à Portland, d'où ils réussissent à lancer un manifeste d'insurrection. L'ordre n'est rétabli, et encore provisoirement, que par la mise du pays en état de siège.

En Suisse, le gouvernement fédéral paraît s'émouvoir des plaintes soulevées au sujet de l'abus du droit d'asile ; après l'assassinat du tsar, il y a eu, en effet, des récriminations contre la trop grande tolérance accordée par la

vieille Helvétie aux révolutionnaires de tous pays, qui viennent chez elle ourdir leurs complots. Afin de donner un commencement de satisfaction aux honnêtes gens, on expulse Kropotkine (24 août). Puis, ni Zurich ni Berne ne veulent être le siège d'un congrès international socialiste, comme celui qui vient de se tenir à Londres, et c'est à Coire (le 1er octobre) que se réunissent vingt-cinq délégués anarchistes, représentant douze pays; ce nouveau congrès se termine (le 6) par une déclaration de sympathies pour les nihilistes russes.

Je crois avoir fait, par ce qui précède, la démonstration complète de la solidarité des divers groupes du parti anarchiste international, qu'ils prennent les noms de nihilistes, fenians ou autres. Il m'a suffit, pour cela, de rappeler simplement les faits d'un petit nombre d'années. Si l'on veut, en effet, passer en revue les événements, les congrès (théorie) et les crimes (pratique), des révolutionnaires, on constate que tout se tient.

Ce point étant acquis, je présenterai, pour les douze dernières années, un tableau plus succinct; il n'est plus nécessaire de donner ici autre chose que des rapides indications. Voici donc un court memorandum :

1882. — En France : troubles de Montceau-les-Mines; affichage de placards révolutionnaires à Marseille et au Creuzot; conférences de Louise Michel; entrée en scène de Jean Grave, qui fonde le *Droit social*; explosion au bureau de recrutement de Lyon et au café situé dans le sous-sol du théâtre Bellecour, par l'anarchiste Cyvoct; perquisitions, amenant la découverte de nombreux dépôts secrets de dynamite. — En Angleterre, mesures de clémence du cabinet Gladstone, qui relâche les chefs fenians; assassinat du ministre Cavendish et de son sous-secrétaire d'Etat Thomas Burke, poignardés à Dublin en plein jour. — En Russie, nombreux crimes nihilistes, parmi lesquels l'assassinat d'un général, à Odessa.

1883. — Crimes commis en Espagne par les affiliés de la *Main-Noire*, dont les trois centres d'action sont à Madrid, Barcelone et Xérès, « sous la haute direction de Genève »; nombreux dépôts secrets de dynamite découverts. — A Paris, manifestation de l'esplanade des Invalides, et pillage des boulangeries, sous la conduite de Louise Michel et Emile Pouget; le drapeau noir est adopté par plusieurs groupes révolutionnaires, en remplacement du drapeau rouge; procès d'anarchistes à Lyon (condamnation de Kropotkine, parmi ceux-ci.)

1884. — Année de réorganisation; création de journaux surtout.

1885. — Exécution, à Leipsig, des anarchistes Reinsdorf et Mildenberge, auteur de l'explosion de Niederwald, lors d'une fête pour l'inauguration d'un monument national. — Le *Révolté* émigre de Genève à Paris; Kropotkine, sur la fin de son emprisonnement, publie les *Paroles d'un Révolté*, et Elisée Reclus, *les Produits de la Terre*.

1886. — Emeute à Decazeville : assassinat de l'ingénieur Watrin.— L'anarchiste Gallo décharge son revolver sur la foule, à la Bourse de Paris, mais ne fait aucune victime. — Troubles à Charleroi (Belgique) : usines et couvents sont pillés et incendiés. — A Chicago (Etats-Unis), grève générale, meetings en armes; une bombe est jetée sur les agents de police; 80 blessés, 8 anarchistes sont arrêtés, 7 condamnés à mort, 4 pendus.

1887. — Jusqu'à présent, le vol, accompli à la mode vulgaire, n'avait pas été classé par les anarchistes au nombre des actes de la propagande par le fait. L'hôtel de Mme Madeleine Lemaire est pillé de nuit par l'anarchiste Clément Duval, membre du groupe *la Panthère des Batignolles*, et dès lors le vol, exécuté même comme acte particulier, sera approuvé par les théoriciens et praticiens de la révolution sociale.

1888. — Grève des terrassiers à Paris ; collision sanglante.

1889. — Condamnation de l'anarchiste-cambrioleur Pini, pour des vols en quantité considérable.

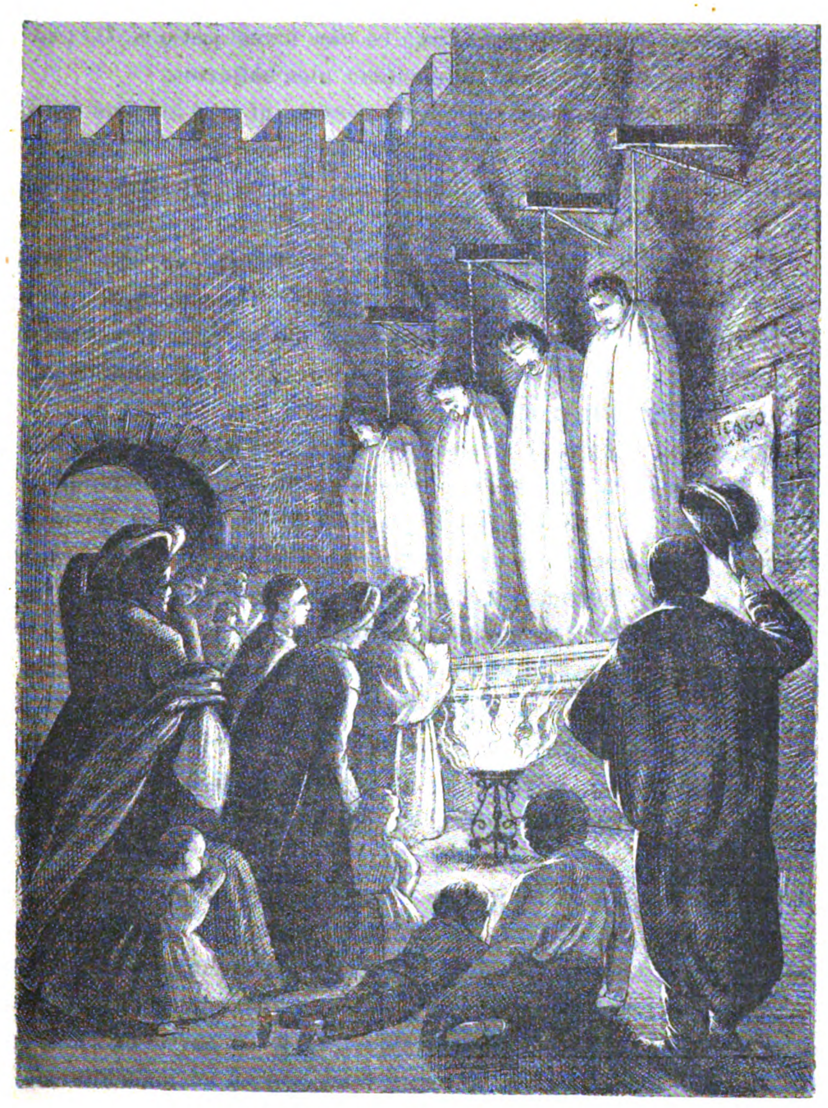
1890. — Mot d'ordre donné dans le monde entier pour le chômage des ouvriers le 1er mai ; le prétexte est de réclamer la fixation de la journée de travail à huit heures et de créer le jour férié du prolétariat. En réalité, il s'agit d'habituer les révolutionnaires à se compter et à descendre à la rue, sans donner motif à l'armée d'intervenir, sans paraître violer aucune loi; quand l'habitude sera prise, on avisera. — Création, à Londres, du journal l'*International*, moniteur de la propagande par le fait; Kropotkine publie la brochure *la Morale anarchiste;* le comité central secret des Frères Internationaux imprime pour la première fois et fait distribuer l'*Indicateur* destiné à initier les ouvriers socialistes révolutionnaires à la fabrication des explosifs.

1891. — Fondation de la Ligue des Antipropriétaires, créée dans le but d'aider les compagnons anarchistes à déménager sans payer leur terme ; grande propagande dans l'armée, pour pousser à la désertion. Le drapeau noir est promené à Levallois-Perret (banlieue de Paris) dans une manifestation anarchiste du 1er mai ; à Clichy, commune voisine, tentative d'explosion du commissariat de police. Autres explosions à Charleville, à Nantes. — A Paris, dans un hôtel, sur le boulevard, en plein jour, assassinat, par le nihiliste Padlewski, d'un général russe, ancien directeur de la police du tsar; l'assassin réussit à se mettre à l'abri hors de France, grâce à la connivence de quelques socialistes français.

1892. — Nombreux vols de dynamite : à Soisy-sous-Etioles ; à Tarbes ; en Savoie, etc. Explosion à l'hôtel de la princesse de Sagan, à l'hôtel du duc de Trévise; pas de résultats. — Kropotkine publie le livre *la Conquête du Pain*. — Série d'explosions terribles, dont plusieurs font des victimes : explosion au boulevard Saint-Germain, visant le conseiller Benoît, qui a

présidé les assises où furent condamnés les anarchistes de Levallois-Perret; explosion à la rue de Clichy, visant l'avocat général Bulot, ministère public dans cette affaire. Kœnigstein, dit Ravachol, anarchiste des plus militants, coupable déjà de l'assassinat d'un ermite et d'une violation de sépulture dans la Loire, est l'auteur de ces deux explosions. — Explosion à la caserne Lobau (auteur Meunier). — Ravachol est arrêté, grâce à la sagacité et au courage de M. Lhérot, garçon au restaurant Véry; il passe aux assises. Peu avant l'ouverture des débats, explosion du restaurant Véry, où M. Véry et un client trouvent la mort. Faiblesse des jurés parisiens qui n'osent pas condamner Ravachol à la peine capitale et lui accordent les circonstances atténuantes. L'auteur de ce nouveau crime est le compagnon Meunier. — Traduit devant la cour d'assises de Montbrison pour l'assassinat de l'ermite de Chambles (commis en vue du vol), Ravachol est condamné à mort par les jurés de la Loire; il est exécuté et meurt en chantant une chanson ignoble. — Ravachol est célébré comme martyr par les anarchistes. On imprime son portrait sous forme d'image de propagande, avec le distique de la chanson qu'il chanta jusque sous le couperet de la guillotine (cette image se trouve reproduite très fidèlement dans le dessin qui est plus loin, à la page 593). On avait déjà publié de même une image de propagande, représentant la pendaison des quatre anarchistes de Chicago. — En novembre, une bombe placée à la porte des bureaux de la compagnie minière de Decazeville, avenue de l'Opéra, à Paris, est transportée au commissariat de la rue des Bons-Enfants, où elle fait explosion, tuant sept personnes et détruisant en grande partie l'immeuble. Auteur de ce crime : le jeune Emile Henry, fils d'un général de la Commune.

1893. — Un ouvrier d'un fabricant de bicyclettes, à Paris, ayant volé son patron, est renvoyé pour ce fait; les autres ouvriers de la maison se mettent en grève, se solidarisant avec leur camarade et proclamant « le droit pour l'employé de voler l'employeur ». — Congrès socialiste à Zurich : les marxistes ont la majorité; lutte violente entre eux et les anarchistes, ceux-ci finalement expulsés. Elisée Reclus publie la brochure *A mon frère le Paysan.* — Congrès anarchiste à Chicago. — Découverte d'un complot à Levallois-Perret; arrestations, saisies d'explosifs. — En Espagne, l'anarchiste Pallas lance des bombes, à Barcelone, au passage du maréchal Martinez Campos; il est arrêté, jugé, et subit le supplice du garrot; les anarchistes de la ville vengent sa mort, en lançant de la dynamite au théâtre du Lyceo, en pleine représentation; nombreuses victimes. — Léauthier, dans un restaurant parisien, poignarde M. Georgevitch, représentant de Serbie, qu'il ne connait pas, mais uniquement parce qu'il a décidé en lui-même de tuer le premier bourgeois venu; après une longue maladie, M. Georgevitch survit à sa blessure. — Explosion à Marseille. — Le 9 décembre, Vaillant, s'étant introduit dans



LES MARTYRS DE CHICAGO
(Reproduction d'une gravure de propagande anarchiste)

Je suis convaincu que mes lecteurs comprendront le sentiment auquel j'obéis. La peur n'est pour rien dans le silence que je m'impose ici sur certaines personnalités ; si des haines sont amassées contre moi, telle et telle abstention de ma part ne les calmeront pas, et je n'en ai cure. Mais je ne veux pas plus livrer des noms de malheureux égarés que compromettre le succès de celles de mes enquêtes qui ne sont point encore terminées.

Ce que je vais donc dire donnera une lumière suffisante et ne portera préjudice à aucun des compromis. Je ne parlerai que de ceux qui se

sont mis à l'abri ou qui ont disparu, et cela de telle façon que personne ne puisse soupçonner comment et où j'exerce mes investigations. De leur côté, les Moïse Lid-Nazareth ne pourront enclouer mes batteries.

Chez les anarchistes, ce sont surtout les russes qui sont les plus militants ; maintenant, français, italiens et espagnols rivalisent aussi d'émulation. En fait d'autrichiens, je n'ai guère à citer que la compagnonne Ivanec, fort jolie femme, ma foi, brune, habitait Paris naguère avec son mari, un relieur qu'elle avait converti à l'anarchie ; Mme Ivanec, qui est une excellente musicienne et qui adore les parties de campagne, a une marotte ; la propagande dominicale, sous bois, avec d'énormes pâtés et accompagnement de violon, de flûte, voire même d'accordéon. Cette anarchiste aimable et champêtre a dans les trente-cinq ans.

Du côté des russes, on ne peut pas ne rien dire de la célèbre Véra Zassoulitch, la Judith du parti, bien connue depuis qu'elle prit pour cible le général Trépoff. Elle est en Suisse, mais il y a fort longtemps que je la vis. La terrible moscovite doit avoir près de quarante-trois à quarante-quatre ans. On sait que cette héroïne du revolver fut acquittée par le jury de Saint-Pétersbourg (1878) ; sa jeunesse avait prévenu en sa faveur. Le verdict fut cassé ; mais on ne put procéder à de nouveaux débats, les amis de Véra l'ayant enlevée à la sortie de la première audience, au nez de la police, et l'ayant mise en lieu sûr ; réfugiée au pays helvétique et passant d'un canton à l'autre, elle a habité notamment Zurich, tour à tour institutrice et sage-femme. Elle fut très dévouée à Netchaïeff, l'un des lieutenants de Bakounine.

A Paris, les dames russes les plus actives parmi les anarchistes, avant les expulsions, étaient au nombre de trois : Katcha, Olga et Friedutchina ; j'ignore leurs noms de famille. Katcha possède un visage fort sympathique ; mais j'estime qu'il ne faut guère se fier à sa douceur apparente. Olga est grande ; Friedutchina, de taille moyenne. Il n'est pas aisé de dire leur âge, à raison de leurs tendances à se masculiniser. Elles fument la cigarette et boivent comme des hommes. Leur quartier général était à la Glacière ; elles venaient aussi au quartier latin, mais ne frayaient pas avec les jeunesses légères de l'endroit. Longtemps, un certain Petruski, prote de l'imprimerie Reiff (place des Ecoles), a été le chef du comité russe parisien. D'ailleurs, les anarchistes russes se font volontiers typographes ; beaucoup sont allés faire leur apprentissage à l'imprimerie Paul Dupont. Ils avaient une imprimerie secrète, qui ne doit plus exister, installée dans la maison de campagne d'un ancien membre de la Commune, à Molières, près de Limours.

Les anarchistes russes sont ou étaient au moins 2.000 à Paris ; mais beaucoup habitent ou habitaient la banlieue, Sèvres, Meudon, sur la rive gauche



Asnières, Clichy, sur la rive droite. Mais c'est surtout du côté de Sèvres que l'on se rendait pour trouver nombreuse compagnie. Elisée Réclus habitait là, et aussi Askinasi (rue des Guinguettes), très hospitalier; chez lui, que de longues causeries, le dimanche! S'il faisait beau, on allait en bande à Saint-Cloud. Croirait-on que c'est dans ces déjeuners sur l'herbe que l'on arrêtait les mesures les plus terribles? La bombe qui a tué le tsar Alexandre II a été fabriquée à Paris, cette bombe fameuse composée de boîtes à ressort de montre; c'est dans le bois du Vésinet que les boîtes explosibles ont été essayées.

Mais un bon nombre d'engins ont été fabriqués à Londres aussi. Là, l'imprimerie est merveilleusement outillée, et elle ne se contente pas d'imprimer des journaux et des brochures de propagande révolutionnaire; on y confectionne de faux billets de banque russe (ou roubles-papier) dont l'échange se fait très facilement par le moyen des colporteurs.

Le chef des colporteurs anarchistes est le compagnon Taskini, domicilié avenue Reille, non loin de l'Observatoire. Je puis le nommer; il n'est plus à Paris. C'est lui qui, sous le prétexte du commerce des étoffes, dirige tout le colportage nihiliste entre l'Angleterre, la France, la Suisse, l'Allemagne et la Russie. Les compagnons, déguisés en marchands ambulants, ont leur pacotille de bibelots et surtout de lainages, de cotonnades, de linge grossier, de blouses à bon marché; cela sert à pénétrer chez les ouvriers, à qui l'on fait la vente d'abord; puis, si l'on voit qu'on a affaire à des camarades qui ne vous trahiront pas, on entame la propagande verbale, et l'on finit par sortir les imprimés, cachés au fond des ballots sous les étoffes.

Vous avez tous entendu parler de l'*Indicateur anarchiste*. Je vais vous donner une idée de cette brochure-là en vous en citant le début; c'est un in-18 en 40 pages, imprimé à Londres, par les soins de Kropotkine, à l'imprimerie centrale secrète.

« Il est absolument inutile, dit l'auteur anonyme, de te faire un épouvantail de la fabrication des produits détonnants ou explosifs. En suivant scrupuleusement nos prescriptions, tu peux manœuvrer en toute confiance; un enfant de douze ans ferait tout aussi bien que toi.

« Ne te presse pas; manipule sur les quantités indiquées, ou la moitié, jamais le double. Répète plutôt deux fois l'opération que de doubler les doses.

« Toutes les recettes que nous te donnons ici ont été recueillies par nous dans les ouvrages spéciaux; nous les avons aussi mises en pratique, ce qui fait que nous te donnons les résultats obtenus par des spécialistes et contrôlés par nos propres expériences.

« Travaille dans une chambre bien aérée et ne laisse pas tes acides ou les produits obtenus trop près de ton lit, ni de l'endroit où est ta nourriture.

« Tu n'auras pas beaucoup d'instruments dans ton petit laboratoire; car tout cela coûte cher, et c'est autant de pris sur ta nourriture, celle de ta compagne

et des petits. Nous tâcherons de t'indiquer les moyens de t'en procurer d'une façon économique.

« Ne te presse pas pour agir ; attends d'être instruit. Cela viendra plus vite que tu ne le penses, si tu travailles sérieusement.

« Un voyage de mille lieues commence par un pas, disait un sage. Et tu sais, compagnon, il n'y a que le premier pas qui coûte. »

Les recettes viennent à la suite de cet exorde. La fabrication de la dynamite y est enseignée avec un luxe prodigieux de détails, dans un style à la portée des esprits les plus simples ; peu de mots techniques, et ceux qui y sont, l'auteur les explique au fur et à mesure. Il en est de même pour la fabrication du fulminate de mercure, de la nitroglycérine, de la poudre chloratée, de la nitrobenzine, des mèches à étoupilles, de la corde à feu, du photophore, de l'encrivore, etc. Le feu fénian, le système des bombes asphyxiantes, des bombes au sodium et au potassium, la cigarette incendiare, le feu lorrain, tout cela est encore minutieusement décrit, et toujours avec une simplicité qui fait frémir. On explique comment il faut s'y prendre pour faire sauter une maison où le gaz est installé ; par quel procédé on tuera un bourgeois, de façon à ce qu'il paraisse s'être suicidé. Diverses recettes de poisons, faciles à combiner ou à se procurer par fractions que l'on réunira de telle ou telle façon, sont indiquées également. Il y a aussi l'indication des meilleurs modes de correspondance secrète Et cela se termine par cet avis : « Cette brochure ayant coûté beaucoup d'argent dont une grande partie reste encore à payer, nous prions les groupes et les compagnons qui la recevront, d'envoyer ce qu'ils pourront à des compagnons connus de Paris, *sans indiquer dans leurs lettres que c'est pour la brochure.* »

En réalité, les frais de ces brochures sont faits depuis longtemps, et le Comité Central des Frères Internationaux n'a nullement besoin d'argent ; mais il ne faut pas montrer qu'on est à même de faire de telles dépenses, cela ouvrirait les yeux aux compagnons ainsi embrigadés ; et, d'autre part, on voit, par le zèle des donateurs, quels sont les plus dévoués aux idées du parti, et les relations entre hommes sûrs les uns des autres se créent ainsi.

Kropotkine est toujours par monts et par vaux, tantôt dans un pays, tantôt dans un autre, mais le plus souvent à Londres, où il a deux domiciles : l'un, officiel en quelque sorte, à Willmington-square, 6 ; l'autre, pour les intimes, à Riwer-street, 44. Au Comité Central directif, il est personnellement assisté de trois lieutenants, le docteur Roussel, Jas'okoff, son secrétaire, et le chimiste Goldenberg ; la famille de ce dernier habite Paris.

On vient de remarquer qu'un chimiste est au nombre des lieutenants de Kropotkine. Il en est de même auprès du chef de chaque comité national.

Ainsi, Pétruski (de son vrai nom, Krukoff), qui était le chef secret en France, avait, indépendamment de l'imprimerie clandestine de Molières, un laboratoire de chimie, ayant en annexe un atelier de fabrication de bombes ; car les services de tout comité national sont au nombre de quatre : service des impressions, service du colportage, service de la chimie, et service des finances.

C'est au laboratoire que l'adepte vient faire son apprentissage des manipulations dangereuses ; après quoi, il devient « travailleur en chambre ».

Il y a encore les « réchauffeurs », selon l'argot anarchiste ; ce sont les compagnons et les compagnonnes qui vont porter la bonne parole, réchauffer le zèle, de groupe en groupe. Et l'exercice de cette importante fonction démontre à quel point est amère la plaisanterie qui consiste à représenter comme des isolés ces ultra-révolutionnaires ; car, certes, les groupes ne manquent pas. Pour parler de Paris seulement, je nommerai les groupes : *la Panthère des Batignolles, le Drapeau Noir de Charonne, les Cosmopolites, la Ligue des Anti-Patriotes, le Ni Dieu ni Maître du XIIIe, les Affamés* (groupe allemand), *l'Avant-Garde ouvrière, la Jeunesse Anti-Patriotique du XXe, le Cercle des Etudes Sociales communistes anarchistes, les Gonzes poilus du Point-du-Jour, le Groupe des Libertaires, le Salut social par la Dynamite, le Cercle-International, les Brise-Tout* (groupe russe), *les Enfants de la Nature, l'Homme Libre, les Rescousseurs, les Parias Vengeurs, le Niveau Social*, etc., etc.

Parmi les principaux réchauffeurs, on peut nommer aujourd'hui, sans inconvénient et sans être dénonciateur : le colonel Lavroff, le colonel Sokoloff (devenu fou), Victor Ivanowitcz, l'énigmatique Lyon, Sébastien Faure, Mokrowitcz, Emile Pouget (le rédacteur en chef du *Père Peinard*), Kadcheff dit Bouche, Thomas Ascheri (un ancien séminariste), Amilcare Cipriani, Alex-Cohen, Charles Malato, Danichewski, Askinasi, Merlino, du côté des hommes, et, du côté des femmes, les compagnonnes Katcha, Olga, Friedutchina, Mme Ivanec, déjà nommées, Mme Dotz, une allemande, feue Mme Labouret, Mme Moreau (la sosie de Louise Michel), Madeleine, qui porte le costume masculin, et Louise Quitrine, la muse de l'anarchie parisienne.

Les vrais militants ne sont pas ceux dont vous voyez à tout bout de champ les noms dans les journaux. D'autre part, bon nombre d'écrivains du parti sont sincères quand ils nient l'existence de chefs, cela tient à ce qu'ils s'imaginent avoir de l'importance dans l'anarchisme ; et, comme en réalité ils ne sont rien, qu'ils n'ont personne sous leurs ordres, ils en concluent qu'il en est ainsi pour tous. A vrai dire, l'anarchie a son dandysme, les « littéraires », ainsi que les appellent les compagnons ; mais ceux-ci ne les prennent guère au sérieux, voient en eux des fantaisistes, faisant de la révolution en artistes

mais gens sur qui il ne faudrait pas compter pour lancer une bombe; « ce sont, disait Ravachol, des pommadés qui tiennent beaucoup trop à leur peau ». Tels, le poète Laurent Tailhade, Paul Adam, Zo d'Axa (rédacteur de l'*En-Dehors*), Ernest Gegout (gendre de Mme Gagneur, la romancière anticléricale), Saint-Pol-Roux surnommé le Magnifique, A.-F. Hérold (fils de l'ancien préfet de la Seine), et autres camarades mal débourgeoisés; tels, encore, les grotesques, comme Marius Tournadre et Achille Le Roy, ceux-ci également ne comptent pas.

Par contre, ce n'est pas chez les compagnonnes que l'on rencontre des non-valeur. Quand une femme s'enrôle dans l'anarchie, elle y est bien. Les françaises, agressives, batailleuses; les russes, méditatives, farouches même dans leur sourire. La Katcha, si Kropotkine lui disait de se faire sauter la cervelle, là, comme cela, sans aucune explication, en lui disant seulement : « Ton suicide est nécessaire à la cause », elle prendrait son mignon revolver, qu'elle porte toujours sur elle, et se tuerait sans hésitation.

Je viens d'écrire le nom de feue la compagnonne Labouret, une lyonnaise. Elle avait un mari, typographe, qui se contentait d'être socialiste à la mode de Karl Marx. Il arrivait parfois aux deux époux de se rencontrer dans un club de propagande; alors, c'était entre eux une lutte oratoire qui amusait fort l'assistance; au demeurant, ce ménage révolutionnaire vivait, pour le reste, en parfait accord.

J'ai cité aussi Louise Quitrine; c'est encore une physionomie qui ne doit pas ici passer inaperçue. On a pu lire son nom dans les journaux à propos d'une grève des tailleurs; mais mes lecteurs ignorent sans doute que Louise Quitrine, — Louise, tout court, disent les compagnons, — est une anarchiste à tous crins. Sans être jolie-jolie, elle n'a pas une figure désagréable, malgré le froncement continuel de ses sourcils; ce sont surtout les yeux qui pétillent et éclairent le visage d'un feu singulier. C'est une solide gaillarde approchant de la quarantaine, florissante de santé. La compagnonne Quitrine fut d'abord collectiviste au quartier du Panthéon; mais bientôt elle lâcha les collectivistes, les trouvant arriérés.

Elle est poète, a fait quantité de chansons, qui ont grand succès dans les banquets de dynamitards. Elle est notamment l'auteur de l'*Hymne de l'amour libre*, dont voici le premier couplet :

Toute loi est autoritaire
Et sans pitié;
Ecrasons, pour nous en défaire,
Le préjugé.
Seule, la nature s'impose;
On obéit!
Ecoutons-la en toute chose,
Femme! elle dit :

Refrain.

Va sans remords, ouvre ton aile
A l'union qui te sourit;
Vas où l'amour libre t'appelle;
Ton cœur a parlé, obéis!
Souviens-toi que le mariage
A trop souvent
Fait des victimes en ménage.
Et maintenant
Sus à l'autorité qui livre
Tes plus beaux jours!
Reste indépendante, sois libre
De tes amours!

Ces déplorables vers, pauvres de rime et riches d'hiatus, montrent bien comment le peuple entend la morale, depuis qu'on lui a enlevé la croyance en Dieu; la compagnonne Louise dit carrément ce qu'est la morale indépendante. Mais, malgré cela, malgré toutes les plus violentes exagérations, il n'y a pas à désespérer du peuple, qui, même dans les milieux anarchistes, est moins gangrené que notre bourgeoisie voltairienne; c'est une conviction que je me suis faite en fréquentant ces exaltés du prolétariat. Ainsi, en lisant la poésie de Louise Quitrine. on se tromperait si l'on croyait que son auteur est une femme se donnant à tout venant; c'est une adversaire de toute loi, rebelle au mariage, ne voulant l'union ni devant le prêtre ni même devant l'officier de l'état-civil, mais ce n'est nullement une vicieuse. Elle vit en ménage avec le compagnon Duprat et lui est d'une fidélité exemplaire. Les dévergondées, les filles perdues, les malheureuses qui roulent au ruisseau, ne se mêlent pas à la politique militante des ouvriers révoltés; ce serait une grosse erreur de le croire. Aussi, tout n'est pas perdu; que la fo revienne au peuple, et la société sera sauvée; tout est là.

Les grands coupables, ce sont ces hommes instruits, savants comme Elisée Reclus, nés aux plus hauts degrés de l'échelle sociale, comme le prince Kropotkine, qui, poursuivant les plus détestables desseins, inspirés vraiment du démon, sèment l'ivraie à pleines mains dans l'âme du prolétariat. L'union libre, c'est Alfred Naquet qui l'a prônée dans ses écrits, c'est Reclus qui en a donné le solennel exemple, en faisant contracter à ses deux filles un concubinage hautement affiché (1882). Ce sont ces bourgeois diaboliques qui sont responsables de tout le bouleversement actuel des nations sociales parmi le peuple. Leurs disciples agissent et parlent contrairement à leur propre sentiment.

Je me suis assis maintes fois à la table d'un de ces ménages professant le plus pur anarchisme; j'ai bien observé ce milieu. J'ai trouvé des êtres aigris, mais point mauvais au fond, à part quelques fanatiques qui sont des fous méchants, les lanceurs de bombes, les manieurs de poignard. L'homme,

dans le ménage auquel je fais allusion, est un travailleur; la femme, une ouvrière toute à sa besogne et à ses deux enfants. Quand on cause avec eux, ils vous débitent les lieux communs les plus saugrenus du socialisme révolutionnaire; mais ils seraient les plus tristes victimes du cataclysme, si cet idéal arrivait à se réaliser. Ah! il ne faudrait pas que la commune vînt leur prendre au berceau un des bébés tendrement chéris; il ne faudrait pas à l'homme, qu'un compagnon vînt flirter de trop près avec sa femme; je vous réponds que les choses se passeraient mal. Et cependant, à les entendre, la famille doit être abolie, et c'est la collectivité des citoyens qui doit se charger d'élever les enfants sitôt sevrés, et les parents n'ont plus dès lors à les connaître. De la théorie, tout cela! quant à la pratique, elle est absolument impossible. L'anarchie prétend faire vivre l'humanité comme vivent les bêtes; elle n'y parviendra jamais, attendu que, malgré tous les Darwin et tous les Hœckel, l'homme est un être à part dans la création, et que son âme, même détournée du culte et de l'amour de son Créateur, le distinguera toujours de la bête.

Mais, dans l'œuvre de dissolution entreprise par les Bakounine, les Reclus et les Kropotkine, comme on sent bien l'inspiration de Lucifer, et, par conséquent, en tant que direction humaine, la franc-maçonnerie!

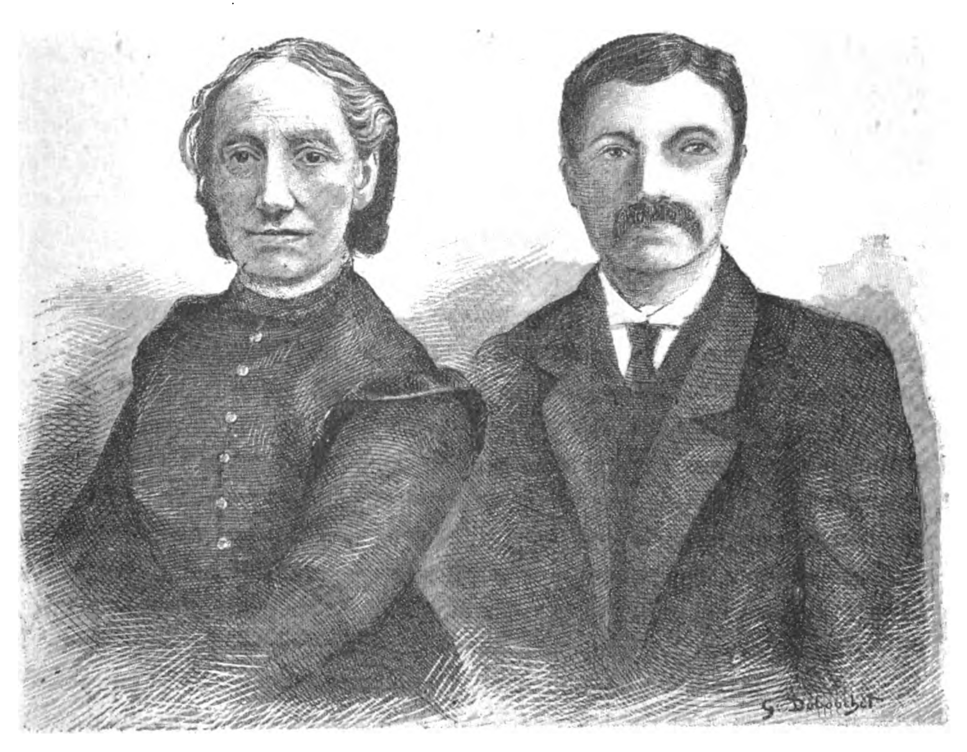
Il y aurait de nombreuses pages à écrire encore sur les anarchistes. Ce que les Kropotkine et tous les autres francs-maçons du Comité Central directif ou principaux « réchauffeurs » sont arrivés à faire croire aux ouvriers qui les écoutent est monstrueusement insensé.

Nous n'en sommes plus à la journée de huit heures dans ce monde-là. Ils s'imaginent que, tout parasitisme étant supprimé, l'humanité vivra dans le bien-être le plus parfait, chaque valide travaillant seulement cinq jours par mois et cinq heures seulement dans chacun de ces cinq jours; c'est le résultat des calculs officiels des Frères Internationaux.

En attendant le fonctionnement de ce paradisiaque système, il y aura une période de transition, qui commencera dès le triomphe de la révolution sociale : ce sera l'ère dite de l'expropriation générale des possédants actuels. Une fois l'insurrection victorieuse, l'armée s'étant fondue dans les rangs des prolétaires insurgés, les gouvernants s'étant enfuis, la police ayant été massacrée, les vainqueurs prendront possession de tout; on se répartira les habitations, on fera un tas commun de tous les vivres, vêtements, outils, etc., et chacun viendra s'y fournir de ce dont il aura besoin; toutes les richesses seront inventoriées, puis partagées; on prendra au tas ou bien l'on établira un rationnement, selon l'abondance ou l'insuffisance de chaque chose, et cela jusqu'à épuisement de toutes les provisions à liquider. C'est pendant cette période d'expropriation et de liquidation que

une tribune au Palais-Bourbon, jette une bombe sur les députés de la droite; deux députés sont blessés; aucune mort à déplorer. — Révolte en Sicile. — Vol de dynamite à Berlin.

1894. — Attentat contre le préfet de Barcelone. — Exécution de Vaillant, et manifestations sur sa tombe. — Emile Henry jette une bombe au café Terminus, près la gare Saint-Lazare; plusieurs victimes; le criminel est



Louise Michel **Jean Grave**

arrêté, dans sa fuite, par un courageux gardien de la paix, qui ne le lâche pas, bien que criblé de coups de revolver; Emile Henry déclare qu'il a voulu venger Vaillant, comme Vaillant avait voulu venger Ravachol, et, en outre, il se targue d'être l'auteur de la bombe explosée au commissariat de la rue des Bons-Enfants. Il est condamné à mort; pendant les débats de la Cour d'assises, il étonne tout le monde par son attitude d'énergumène à froid; c'est un intelligent dévoyé, un fanatique raisonnant; le discours, adressé par ce tout jeune homme aux jurés, dont il n'implore pas la pitié, est reproduit par la presse entière; c'est un véritable manifeste, le testament sensationnel d'un anarchiste, heureux de mourir pour son absurde et sanguinaire utopie. Son exécution suscitera de nouveaux vengeurs. — Disparition des deux principaux journaux anarchistes parisiens : *le Père Peinard*, qui est en quelque sorte *le Père Duchesne* du parti, et *la Révolte*, qui avait succédé au

Révolté et dont le rédacteur principal, Jean Grave, est un ancien ouvrier cordonnier devenu typographe, puis littérateur; condamnation de Jean Grave, et campagne sentimentale des radicaux en sa faveur. — Les attentats se multiplient, en dépit d'innombrables arrestations. Explosions dans deux hôtels meublés à Paris (rue Saint-Jacques et faubourg Saint-Martin); le criminel, demeuré introuvable, a pris le pseudonyme de Rabardy. Explosion au restaurant Foyot, près du palais du Luxembourg, où siège le Sénat; cette fois, la victime est un poète anarchiste, Laurent Tailhade, qui dînait là en compagnie galante et qui est blessé grièvement; personne ne le plaint. Explosion à l'église de la Madeleine; le dynamiteur Pauwels est tué par sa bombe. A Londres, vers la même époque, au parc de Greenwich, un autre anarchiste est également tué par sa bombe, tandis qu'il la transportait, voulant, pense-t-on, faire sauter l'Observatoire-Royal. — A Rome, l'anarchiste Paolo Lega décharge son pistolet à deux coups sur le ministre Crispi, sans l'atteindre. — Le 24 juin, le président de la République française, Sadi Carnot, est poignardé dans sa voiture, aux fêtes de l'exposition de Lyon, par l'anarchiste Caserio, jeune italien de 20 ans, qui, aussitôt arrêté, se proclame le vengeur d'Emile Henry. Cet exécrable assassinat d'un chef d'Etat, estimé même de ses adversaires, soulève une réprobation universelle. On commence à ouvrir les yeux sur les résultats de la propagande théorique des révolutionnaires. Malgré les dénégations de l'assassin qui affirme avoir agi sous sa seule inspiration, il apparaît que les internationaux sont parfaitement organisés et qu'il y a une direction secrète inspirant tous ces crimes. Paul Reclus, neveu d'Elisée, qui a passé à l'étranger ainsi que son oncle, est désigné par la presse comme étant l'homme de confiance d'un pouvoir occulte qui arme le bras des assassins. Les soupçons se portent aussi sur un mystérieux faux baron de Sternberg, qui paraît jouer le rôle de bailleur de fonds des anarchistes en Europe. Caserio, jugé à Lyon par la Cour d'assises, est condamné à mort, le 3 août; son attitude aux débats est des plus cyniques; ce fanatique se révèle une brute ignorante, dont les mauvais instincts ont été développés par la lecture des feuilles révolutionnaires. Le parlement français, quelques jours avant ce procès, vient de voter une loi pour réprimer la propagande anarchiste par voie de la presse, discours et tout autre mode d'excitation. Nos législateurs n'ont oublié qu'une chose : c'est que l'anarchie est la fatale résultante des écoles sans Dieu, la poussée à l'extrême des principes de la Révolution, et que le seul moyen de rétablir l'ordre social, c'est de rendre au prolétariat la foi qu'on a arrachée de son âme.

Voilà où nous en sommes.

Il est instructif de jeter un regard sur tout le chemin parcouru depuis le jour où Michel Bakounine et Elisée Reclus, s'inspirant des idées de Diderot, Babeuf et Proudhon, constituèrent le parti communiste-anarchiste.



On ne m'en voudra pas d'avoir réuni en quelques pages les éléments de ce tableau; car ce sont là des faits historiques que j'ai groupés, et certes ils ont leur éloquence!

Maintenant, il est juste de reconnaître qu'il y a, dans la marche et le développement de l'anarchie, des choses qui déroutent l'observateur. Ainsi, il est constant que les chefs du mouvement sont tous des francs-maçons. On se dit, on sent que la maçonnerie n'est pas étrangère à cette œuvre terrible de bouleversement social. Mais, tout à coup, un événement vous stupéfie. Crispi, qui est trente-troisième, et sans l'anneau, je vous prie de le croire, est l'ami intime, le complice depuis longues années d'Adriano Lemmi, aujourd'hui chef suprême de la secte.

Est-il possible de croire, dans ces conditions, que c'est la maçonnerie des hauts grades palladistes qui a chargé le pistolet de Paolo Lega, dirigé contre Crispi? Non, n'est-ce pas? Il est tout à fait inadmissible qu'Adriano ait songé une seconde à supprimer le compère Francesco, qui le sert si bien.

Alors?...

Cependant, nous voyons, d'autre part, la haute-maçonnerie couver l'anarchisme, le faire éclore.

Voici un fait, authentique, indéniable, donnant ample matière à réflexions:

Dans les derniers jours de décembre 1893, Elisée Reclus, un des deux consuls du Comité Central directif des Frères Internationaux, se rend à Bruxelles pour faire des conférences anarchistes sous prétexte d'étude scientifique. Ces cours sont bientôt interdits par le gouvernement. Qu'arrive-t-il? Le Grand Orient de Belgique les prend aussitôt sous son patronage, et, dès le 3 mars, les conférences d'Elisée Reclus ont lieu dans le magnifique local de la loge *les Amis Philanthropes*. Lisez les journaux de cette époque. Le Suprême Conseil belge avait distribué cinq cent cinquante cartes d'entrée, alors que la salle ne peut guère contenir que 250 à 300 personnes. A la porte du temple maçonnique, et par conséquent avec l'autorisation des officiers dignitaires de la loge, des anarchistes distribuaient leur journal *le Libertaire*. Dans la salle, les FF.·. Paul Janson, Emile Ferron, députés de Bruxelles, Edmond Picard, Hector Denis, toute la fine fleur du radicalisme maçonnique, prenaient place à l'orient. Le F.·. Elisée Reclus fit, pendant plusieurs jours, son cours anarchiste dit de « sociologie comparée », et, rapportent les journaux, dès la première conférence, il fut acclamé avec frénésie par toutes les notabilités de la franc-maçonnerie bruxelloise.

Ceci n'est rien encore. La maçonnerie ne s'est pas bornée à donner un passager asile au conférencier de l'anarchisme; elle se préoccupe, en ce



moment, de créer une université anarchiste ; ce sera la « fondation Elisée Reclus. »

« L'*Alma Mater* bruxelloise, écrit un correspondant du *Matin* (nº du 17 juillet 1894) est en ce moment dans la désunion. Philosophes et sociologues, jaloux des antiques grammairiens Vadius et Trissotin, ne s'entendent plus avec leurs collègues et ont décidé de monter une « concurrence » à l'Université officielle, une Université libre qui fonctionnera à partir du mois d'octobre prochain. Parmi les professeurs de cette nouvelle Université : Elisée Reclus, Pierre Kropotkine, Hector Denis, Bernard Lazare, de Greef (un sociologue belge), l'avocat Vandervelde, etc. Citer ces noms, c'est indiquer suffisamment la tendance de l'enseignement qui sera donné. »

Et comment Elisée Reclus a-t-il fait son entrée à Bruxelles ? A la suite de l'attentat de Vaillant. « On distribua alors, à Bruxelles, dit le *Matin*, un placard tiré à 20,000 exemplaires, intitulé *Pourquoi sommes-nous anarchistes ?* et signé d'Elisée Reclus. Ce factum était extrait d'une revue, la *Société nouvelle*, où il avait été publié en 1878 ; il faisait partie d'un rapport adressé au congrès internationaliste qui se tint à Fribourg à cette époque. C'était le procès en règle de la bourgeoisie, un réquisitoire contre la société moderne. »

Le rédacteur rappelle ici les incidents qui ont motivé l'interdiction des premières conférences du F∴ Elisée Reclus, les protestations de plusieurs membres de l'Université contre de tels cours faits aux étudiants, le professeur d'anarchie recueilli par les loges maçonniques, la secte lui offrant une chaire dans son temple pour qu'il y puisse exposer les doctrines incendiaires de Bakounine.

« Ce fut là l'embryon de la nouvelle Université. Le 12 mars, les universitaires dissidents se réunirent et en décidèrent la création par un appel au public pour obtenir des souscriptions. Leur programme repose sur l'enseignement des sciences sociales et leur rattachement à toutes les branches des connaissances humaines (nous savons ce que cela veut dire) ; l'admission des femmes aux cours et aux examens sans aucune restriction est aussi une des réformes mises en avant.

« Les cours projetés sont les suivants : sociologie générale élémentaire, sociologie approfondie, philosophie des sciences, philosophie du droit, sciences physico-mathématiques, histoire du peuple juif, histoire de l'art, finances publiques, statistique, hygiène publique, pratique professionnelle du barreau et de la magistrature, le tout formant un *Institut des hautes études* destiné à « couronner » les cours de la Faculté de philosophie et lettres et ceux de la Faculté de droit, qui sont les premiers échelons de l' « Enseignement supérieur libre. »

« Les souscriptions ont vite afflué (sous l'impulsion de la franc-maçonne-

rie, approbatrice de l'œuvre, bien entendu) : en deux mois, il a été recueilli 50,526 fr. Un donateur généreux a contribué à lui seul pour 6,000 fr. ; M. Léon Fontaine, en mémoire de sa nièce, Mlle Laure Thibault, la première étudiante en médecine de Bruxelles, a fait hommage à l'Université libre d'une importante collection de minéralogie. Les communes (c'est-à-dire les conseils municipaux dans lesquels les francs-maçons ont la majorité) votent des subsides qui donnent droit à des bourses. Le 3 avril, les organisateurs louaient un immeuble, 13, rue des Minimes, où les cours vont s'installer. »

Et le *Matin*, qui n'est pourtant pas réfractaire aux innovations et qui est souvent plus qu'indulgent en ce qui concerne les faits et gestes de la franc-maçonnerie, conclut en ces termes :

« Il est superflu d'insister sur l'enseignement qui va être donné là. Ce sera l'école professionnelle des révoltés contre l'état social actuel, une école préparatoire d'anarchistes ; il est à souhaiter qu'elle ne devienne pas une école d'application de ces doctrines, avec champ d'expériences en France. »

Tel est le fait ; on avouera qu'il est des plus significatifs. La main de la haute-maçonnerie est là, il serait puéril de le contester. Donc, les chefs secrets de la secte ont un intérêt quelconque à fomenter l'anarchie, à la développer, à la répandre.

Mais, et l'attentat contre Crispi ? objectera-t-on.

Eh ! précisément, répondrai-je, n'a-t-il pas eu lieu pour détourner les soupçons ? car, enfin, celui-ci ne fut pas un attentat bien sérieux, Paolo Lega a tiré deux coups de pistolet sur le chef du cabinet italien en voiture, et non seulement celui-ci n'a rien reçu (ce qui arrive quelquefois), mais on n'a trouvé aucune trace de balle, ni dans la voiture, ni ailleurs.

Est-ce à dire que le jeune anarchiste Lega a joué une comédie ? Je ne vais pas jusque là. Les dirigeants de l'anarchisme, les excitateurs, sont tous des francs-maçons, c'est acquis ; mais les instruments, ces jeunes fous que l'on pousse au crime, ne le sont pas. Vaillant a peut-être été affilié à une loge, je ne serais nullement étonné de l'apprendre ; par contre, ni Emile Henry, ni Lega, ni Caserio n'ont jamais appartenu à la confrérie trois-points. On se sert d'eux, on ne les initie pas.

Or, les anarchistes ont imaginé de faire croire qu'ils agissent en isolés ; c'est une manœuvre très habile, qui permet de nier les ententes, les complicités. On a répété à satiété que chaque propagandiste par le fait agit *de proprio motu*, et beaucoup sont convaincus qu'il en est ainsi. Pourtant, il ne faut pas être grand clerc pour distinguer les actes criminels imputables à la seule initiative personnelle de l'assassin d'avec les attentats qui ont une corrélation entre eux et où un concert est manifeste, au moins entre plusieurs individus d'un même groupe. Ainsi, Léauthier peut certainement être considéré comme un isolé ; mais, non moins certainement, il n'en est pas de même



dans le ménage auquel je fais allusion, est un travailleur; la femme, une ouvrière toute à sa besogne et à ses deux enfants. Quand on cause avec eux, ils vous débitent les lieux communs les plus saugrenus du socialisme révolutionnaire; mais ils seraient les plus tristes victimes du cataclysme, si cet idéal arrivait à se réaliser. Ah! il ne faudrait pas que la commune vînt leur prendre au berceau un des bébés tendrement chéris; il ne faudrait pas à l'homme, qu'un compagnon vînt flirter de trop près avec sa femme; je vous réponds que les choses se passeraient mal. Et cependant, à les entendre, la famille doit être abolie, et c'est la collectivité des citoyens qui doit se charger d'élever les enfants sitôt sevrés, et les parents n'ont plus dès lors à les connaître. De la théorie, tout cela! quant à la pratique, elle est absolument impossible. L'anarchie prétend faire vivre l'humanité comme vivent les bêtes; elle n'y parviendra jamais, attendu que, malgré tous les Darwin et tous les Hœckel, l'homme est un être à part dans la création, et que son âme, même détournée du culte et de l'amour de son Créateur, le distinguera toujours de la bête.

Mais, dans l'œuvre de dissolution entreprise par les Bakounine, les Reclus et les Kropotkine, comme on sent bien l'inspiration de Lucifer, et, par conséquent, en tant que direction humaine, la franc-maçonnerie!

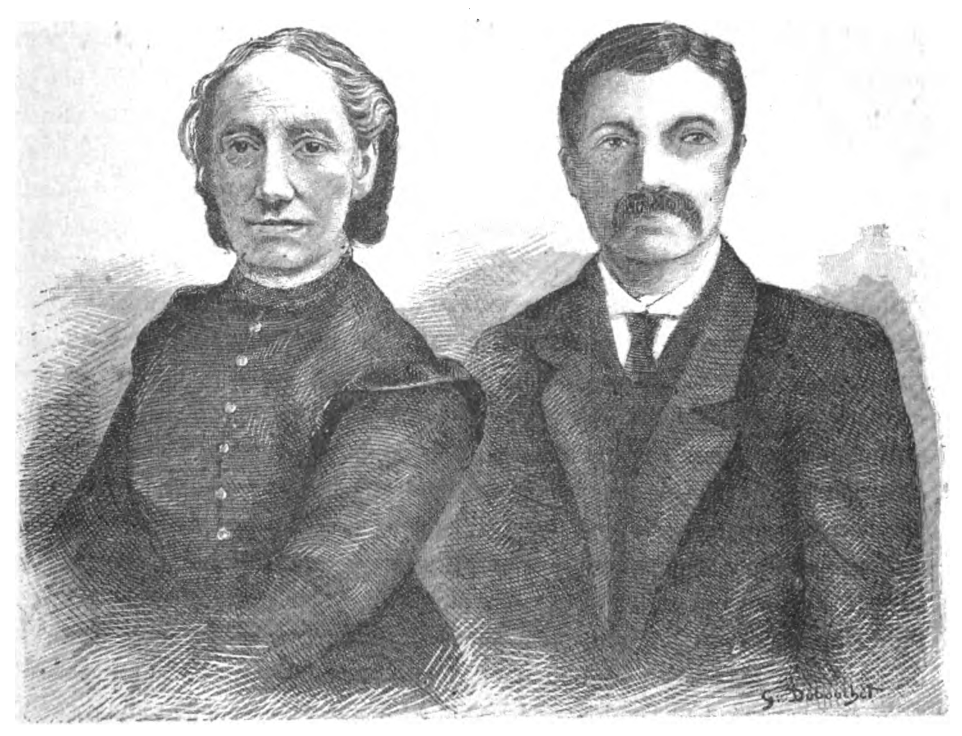
Il y aurait de nombreuses pages à écrire encore sur les anarchistes. Ce que les Kropotkine et tous les autres francs-maçons du Comité Central directif ou principaux « réchauffeurs » sont arrivés à faire croire aux ouvriers qui les écoutent est monstrueusement insensé.

Nous n'en sommes plus à la journée de huit heures dans ce monde-là. Ils s'imaginent que, tout parasitisme étant supprimé, l'humanité vivra dans le bien-être le plus parfait, chaque valide travaillant seulement cinq jours par mois et cinq heures seulement dans chacun de ces cinq jours; c'est le résultat des calculs officiels des Frères Internationaux.

En attendant le fonctionnement de ce paradisiaque système, il y aura une période de transition, qui commencera dès le triomphe de la révolution sociale : ce sera l'ère dite de l'expropriation générale des possédants actuels. Une fois l'insurrection victorieuse, l'armée s'étant fondue dans les rangs des prolétaires insurgés, les gouvernants s'étant enfuis, la police ayant été massacrée, les vainqueurs prendront possession de tout; on se répartira les habitations, on fera un tas commun de tous les vivres, vêtements, outils, etc., et chacun viendra s'y fournir de ce dont il aura besoin; toutes les richesses seront inventoriées, puis partagées; on prendra au tas ou bien l'on établira un rationnement, selon l'abondance ou l'insuffisance de chaque chose, et cela jusqu'à épuisement de toutes les provisions à liquider. C'est pendant cette période d'expropriation et de liquidation que

une tribune au Palais-Bourbon, jette une bombe sur les députés de la droite; deux députés sont blessés; aucune mort à déplorer. — Révolte en Sicile. — Vol de dynamite à Berlin.

1894. — Attentat contre le préfet de Barcelone. — Exécution de Vaillant, et manifestations sur sa tombe. — Emile Henry jette une bombe au café Terminus, près la gare Saint-Lazare; plusieurs victimes; le criminel est



Louise Michel **Jean Grave**

arrêté, dans sa fuite, par un courageux gardien de la paix, qui ne le lâche pas, bien que criblé de coups de revolver; Emile Henry déclare qu'il a voulu venger Vaillant, comme Vaillant avait voulu venger Ravachol, et, en outre, il se targue d'être l'auteur de la bombe explosée au commissariat de la rue des Bons-Enfants. Il est condamné à mort; pendant les débats de la Cour d'assises, il étonne tout le monde par son attitude d'énergumène à froid; c'est un intelligent dévoyé, un fanatique raisonnant; le discours, adressé par ce tout jeune homme aux jurés, dont il n'implore pas la pitié, est reproduit par la presse entière; c'est un véritable manifeste, le testament sensationnel d'un anarchiste, heureux de mourir pour son absurde et sanguinaire utopie. Son exécution suscitera de nouveaux vengeurs. — Disparition des deux principaux journaux anarchistes parisiens : *le Père Peinard*, qui est en quelque sorte *le Père Duchesne* du parti, et *la Révolte*, qui avait succédé au

Révolté et dont le rédacteur principal, Jean Grave, est un ancien ouvrier cordonnier devenu typographe, puis littérateur; condamnation de Jean Grave, et campagne sentimentale des radicaux en sa faveur. — Les attentats se multiplient, en dépit d'innombrables arrestations. Explosions dans deux hôtels meublés à Paris (rue Saint-Jacques et faubourg Saint-Martin); le criminel, demeuré introuvable, a pris le pseudonyme de Rabardy. Explosion au restaurant Foyot, près du palais du Luxembourg, où siège le Sénat; cette fois, la victime est un poète anarchiste, Laurent Tailhade, qui dînait là en compagnie galante et qui est blessé grièvement; personne ne le plaint. Explosion à l'église de la Madeleine; le dynamiteur Pauwels est tué par sa bombe. A Londres, vers la même époque, au parc de Greenwich, un autre anarchiste est également tué par sa bombe, tandis qu'il la transportait, voulant, pense-t-on, faire sauter l'Observatoire-Royal. — A Rome, l'anarchiste Paolo Lega décharge son pistolet à deux coups sur le ministre Crispi, sans l'atteindre. — Le 24 juin, le président de la République française, Sadi Carnot, est poignardé dans sa voiture, aux fêtes de l'exposition de Lyon, par l'anarchiste Caserio, jeune italien de 20 ans, qui, aussitôt arrêté, se proclame le vengeur d'Emile Henry. Cet exécrable assassinat d'un chef d'Etat, estimé même de ses adversaires, soulève une réprobation universelle. On commence à ouvrir les yeux sur les résultats de la propagande théorique des révolutionnaires. Malgré les dénégations de l'assassin qui affirme avoir agi sous sa seule inspiration, il apparaît que les internationaux sont parfaitement organisés et qu'il y a une direction secrète inspirant tous ces crimes. Paul Reclus, neveu d'Elisée, qui a passé à l'étranger ainsi que son oncle, est désigné par la presse comme étant l'homme de confiance d'un pouvoir occulte qui arme le bras des assassins. Les soupçons se portent aussi sur un mystérieux faux baron de Sternberg, qui paraît jouer le rôle de bailleur de fonds des anarchistes en Europe. Caserio, jugé à Lyon par la Cour d'assises, est condamné à mort, le 3 août; son attitude aux débats est des plus cyniques; ce fanatique se révèle une brute ignorante, dont les mauvais instincts ont été développés par la lecture des feuilles révolutionnaires. Le parlement français, quelques jours avant ce procès, vient de voter une loi pour réprimer la propagande anarchiste par voie de la presse, discours et tout autre mode d'excitation. Nos législateurs n'ont oublié qu'une chose : c'est que l'anarchie est la fatale résultante des écoles sans Dieu, la poussée à l'extrême des principes de la Révolution, et que le seul moyen de rétablir l'ordre social, c'est de rendre au prolétariat la foi qu'on a arrachée de son âme.

Voilà où nous en sommes.

Il est instructif de jeter un regard sur tout le chemin parcouru depuis le jour où Michel Bakounine et Elisée Reclus, s'inspirant des idées de Diderot, Babeuf et Proudhon, constituèrent le parti communiste-anarchiste.



On ne m'en voudra pas d'avoir réuni en quelques pages les éléments de ce tableau ; car ce sont là des faits historiques que j'ai groupés, et certes ils ont leur éloquence !

Maintenant, il est juste de reconnaître qu'il y a, dans la marche et le développement de l'anarchie, des choses qui déroutent l'observateur. Ainsi, il est constant que les chefs du mouvement sont tous des francs-maçons. On se dit, on sent que la maçonnerie n'est pas étrangère à cette œuvre terrible de bouleversement social. Mais, tout à coup, un événement vous stupéfie. Crispi, qui est trente-troisième, et sans l'anneau, je vous prie de le croire, est l'ami intime, le complice depuis longues années d'Adriano Lemmi, aujourd'hui chef suprême de la secte.

Est-il possible de croire, dans ces conditions, que c'est la maçonnerie des hauts grades palladistes qui a chargé le pistolet de Paolo Lega, dirigé contre Crispi ? Non, n'est-ce pas ? Il est tout à fait inadmissible qu'Adriano ait songé une seconde à supprimer le compère Francesco, qui le sert si bien.

Alors ?...

Cependant, nous voyons, d'autre part, la haute-maçonnerie couver l'anarchisme, le faire éclore.

Voici un fait, authentique, indéniable, donnant ample matière à réflexions :

Dans les derniers jours de décembre 1893, Elisée Reclus, un des deux consuls du Comité Central directif des Frères Internationaux, se rend à Bruxelles pour faire des conférences anarchistes sous prétexte d'étude scientifique. Ces cours sont bientôt interdits par le gouvernement. Qu'arrive-t-il ? Le Grand Orient de Belgique les prend aussitôt sous son patronage, et, dès le 3 mars, les conférences d'Elisée Reclus ont lieu dans le magnifique local de la loge *les Amis Philanthropes*. Lisez les journaux de cette époque. Le Suprême Conseil belge avait distribué cinq cent cinquante cartes d'entrée, alors que la salle ne peut guère contenir que 250 à 300 personnes. A la porte du temple maçonnique, et par conséquent avec l'autorisation des officiers dignitaires de la loge, des anarchistes distribuaient leur journal *le Libertaire*. Dans la salle, les FF.·. Paul Janson, Emile Ferron, députés de Bruxelles, Edmond Picard, Hector Denis, toute la fine fleur du radicalisme maçonnique, prenaient place à l'orient. Le F.·. Elisée Reclus fit, pendant plusieurs jours, son cours anarchiste dit de « sociologie comparée », et, rapportent les journaux, dès la première conférence, il fut acclamé avec frénésie par toutes les notabilités de la franc-maçonnerie bruxelloise.

Ceci n'est rien encore. La maçonnerie ne s'est pas bornée à donner un passager asile au conférencier de l'anarchisme ; elle se préoccupe, en ce



moment, de créer une université anarchiste; ce sera la « fondation Elisée Reclus. »

« L'*Alma Mater* bruxelloise, écrit un correspondant du *Matin* (n° du 17 juillet 1894) est en ce moment dans la désunion. Philosophes et sociologues, jaloux des antiques grammairiens Vadius et Trissotin, ne s'entendent plus avec leurs collègues et ont décidé de monter une « concurrence » à l'Université officielle, une Université libre qui fonctionnera à partir du mois d'octobre prochain. Parmi les professeurs de cette nouvelle Université: Elisée Reclus, Pierre Kropotkine, Hector Denis, Bernard Lazare, de Greef (un sociologue belge), l'avocat Vandervelde, etc. Citer ces noms, c'est indiquer suffisamment la tendance de l'enseignement qui sera donné. »

Et comment Elisée Reclus a-t-il fait son entrée à Bruxelles? A la suite de l'attentat de Vaillant. « On distribua alors, à Bruxelles, dit le *Matin*, un placard tiré à 20,000 exemplaires, intitulé *Pourquoi sommes-nous anarchistes?* et signé d'Elisée Reclus. Ce factum était extrait d'une revue, la *Société nouvelle*, où il avait été publié en 1878; il faisait partie d'un rapport adressé au congrès internationaliste qui se tint à Fribourg à cette époque. C'était le procès en règle de la bourgeoisie, un réquisitoire contre la société moderne. »

Le rédacteur rappelle ici les incidents qui ont motivé l'interdiction des premières conférences du F∴ Elisée Reclus, les protestations de plusieurs membres de l'Université contre de tels cours faits aux étudiants, le professeur d'anarchie recueilli par les loges maçonniques, la secte lui offrant une chaire dans son temple pour qu'il y puisse exposer les doctrines incendiaires de Bakounine.

« Ce fut là l'embryon de la nouvelle Université. Le 12 mars, les universitaires dissidents se réunirent et en décidèrent la création par un appel au public pour obtenir des souscriptions. Leur programme repose sur l'enseignement des sciences sociales et leur rattachement à toutes les branches des connaissances humaines (nous savons ce que cela veut dire); l'admission des femmes aux cours et aux examens sans aucune restriction est aussi une des réformes mises en avant.

« Les cours projetés sont les suivants : sociologie générale élémentaire, sociologie approfondie, philosophie des sciences, philosophie du droit, sciences physico-mathématiques, histoire du peuple juif, histoire de l'art, finances publiques, statistique, hygiène publique, pratique professionnelle du barreau et de la magistrature, le tout formant un *Institut des hautes études* destiné à « couronner » les cours de la Faculté de philosophie et lettres et ceux de la Faculté de droit, qui sont les premiers échelons de l' « Enseignement supérieur libre. »

« Les souscriptions ont vite afflué (sous l'impulsion de la franc-maçonne-

rie, approbatrice de l'œuvre, bien entendu) : en deux mois, il a été recueilli 50,526 fr. Un donateur généreux a contribué à lui seul pour 6,000 fr. ; M. Léon Fontaine, en mémoire de sa nièce, Mlle Laure Thibault, la première étudiante en médecine de Bruxelles, a fait hommage à l'Université libre d'une importante collection de minéralogie. Les communes (c'est-à-dire les conseils municipaux dans lesquels les francs-maçons ont la majorité) votent des subsides qui donnent droit à des bourses. Le 3 avril, les organisateurs louaient un immeuble, 13, rue des Minimes, où les cours vont s'installer. »

Et le *Matin*, qui n'est pourtant pas réfractaire aux innovations et qui est souvent plus qu'indulgent en ce qui concerne les faits et gestes de la franc-maçonnerie, conclut en ces termes :

« Il est superflu d'insister sur l'enseignement qui va être donné là. Ce sera l'école professionnelle des révoltés contre l'état social actuel, une école préparatoire d'anarchistes ; il est à souhaiter qu'elle ne devienne pas une école d'application de ces doctrines, avec champ d'expériences en France. »

Tel est le fait ; on avouera qu'il est des plus significatifs. La main de la haute-maçonnerie est là, il serait puéril de le contester. Donc, les chefs secrets de la secte ont un intérêt quelconque à fomenter l'anarchie, à la développer, à la répandre.

Mais, et l'attentat contre Crispi ? objectera-t-on.

Eh ! précisément, répondrai-je, n'a-t-il pas eu lieu pour détourner les soupçons ? car, enfin, celui-ci ne fut pas un attentat bien sérieux, Paolo Lega a tiré deux coups de pistolet sur le chef du cabinet italien en voiture, et non seulement celui-ci n'a rien reçu (ce qui arrive quelquefois), mais on n'a trouvé aucune trace de balle, ni dans la voiture, ni ailleurs.

Est-ce à dire que le jeune anarchiste Lega a joué une comédie ? Je ne vais pas jusque là. Les dirigeants de l'anarchisme, les excitateurs, sont tous des francs-maçons, c'est acquis ; mais les instruments, ces jeunes fous que l'on pousse au crime, ne le sont pas. Vaillant a peut-être été affilié à une loge, je ne serais nullement étonné de l'apprendre ; par contre, ni Emile Henry, ni Lega, ni Caserio n'ont jamais appartenu à la confrérie trois-points. On se sert d'eux, on ne les initie pas.

Or, les anarchistes ont imaginé de faire croire qu'ils agissent en isolés ; c'est une manœuvre très habile, qui permet de nier les ententes, les complicités. On a répété à satiété que chaque propagandiste par le fait agit *de proprio motu*, et beaucoup sont convaincus qu'il en est ainsi. Pourtant, il ne faut pas être grand clerc pour distinguer les actes criminels imputables à la seule initiative personnelle de l'assassin d'avec les attentats qui ont une corrélation entre eux et où un concert est manifeste, au moins entre plusieurs individus d'un même groupe. Ainsi, Léauthier peut certainement être considéré comme un isolé ; mais, non moins certainement, il n'en est pas de même

des Ravachol, des Meunier, des Vaillant, des Pauwels, des Emile Henry, des Caserio. La légende de l'anarchiste agissant isolément ayant été adroitement mise en cours, l'auteur d'un attentat, qui est toujours un fanatique résolu, sacrifiant sa vie d'avance, — quoique cherchant à s'échapper, pour pouvoir commettre de nouveaux crimes, — a l'abnégation et l'énergie nécessaires, devant les juges, quand il est pris, pour ne compromettre aucun autre compagnon ; on l'a constaté dans les différents procès. A quoi bon dénoncer un complice, du reste? Ces malheureux égarés ne tiennent pas à leur tête, et ils savent que, coupables d'assassinats horribles, ils ne la sauveraient pas. Il y a entre eux solidarité ; c'est effrayant, mais incontestable.

Dès lors, si, comme cela est possible, Lega n'était pas un isolé, s'il faisait partie d'un groupe, il n'est pas téméraire de penser que quelque haut-maçon, dont la qualité maçonnique était inconnue de ses camarades d'anarchie, ait été l'inspirateur de Lega, l'ait excité, exactement comme Crispi lui-même, alors qu'émissaire de Mazzini et masqué sous le pseudonyme d' « Emanuele Pareda », il apportait des bombes Orsini aux révolutionnaires siciliens et les excitait à assassiner François II ou son directeur de la police ; et si la haute-maçonnerie aujourd'hui a intérêt à cacher son jeu dans les crimes anarchistes, rien ne l'a mieux servi que l'attentat manqué contre Crispi, attentat précédant de huit ou dix jours l'assassinat du président Carnot. Si un haut-maçon a inspiré Paolo Lega, celui-ci a été un compère sans le savoir ; sincèrement il a voulu tuer le ministre, le premier fonctionnaire de la royauté et de la bourgeoisie, et à l'heure fixée, au moment de commettre son forfait, on lui a remis le pistolet justicier, un pistolet chargé à poudre. De bonne foi, il s'est cru assassin ; héroïquement, il a nié avoir eu aucun complice, et l'aveugle instrument du machiavélisme palladiste a été envoyé au bagne.

Il est évident que, si les choses se sont passées ainsi, — et c'est mon sentiment, mais, faute de preuve, je dois rester dans l'hypothèse, — l'attentat manqué de Paolo Lega contre Crispi a été un coup de maître de la haute-maçonnerie.

Huit jours après, ce n'était pas un pistolet à la balle problématique qui était dirigé contre le président Sadi Carnot ; l'arme meurtrière était un solide poignard, manié par une main bien exercée et sûre Et comment soupçonner le palais Borghèse d'avoir inspiré et ordonné ce crime ? Le Grand Orient de Rome ne s'est pas fait faute d'envoyer sa couronne aux funérailles de l'assassiné du 24 juin... Telles, les fleurs jetées à profusion par les loges sur le cercueil de Gambetta !...

De ce que je viens d'écrire là, ne concluez pas à une insinuation de ma part, pour faire croire à une haine de la haute-maçonnerie contre le président Carnot. Non, la victime de Caserio n'était nullement détestée, et pas plus par le palais Borghèse que par Caserio lui-même. L'anarchie, en tuant des

bourgeois non haïs personnellement, croit tuer la société bourgeoise; la haute-maçonnerie, en inspirant ces meurtres, en fomentant la révolution sociale, veut un bouleversement général dans la politique des nations, et plus loin nous verrons pour aboutir à quoi.

Que la secte infernale ne se cache guère de patronner la propagande théorique, si on nie cette évidence, je montre l'exemple frappant de l'Université anarchiste de Bruxelles, en cours de fondation, et à la tête de laquelle nous voyons les FF.·. Elisée Reclus et Pierre Kropotkine, les deux consuls du Comité Central directif des Frères Internationaux.

Je rappelle ensuite que les théoriciens de l'anarchie nient — tout mauvais cas est niable — être responsables des actes de propagande par le fait, résultats de leurs théories; mais déjà l'on sait que penser de leurs dénégations intéressées, déjà l'on sait que les Reclus et les Kropotkine sont la tête, et que les Emile Henry, les Vaillant, les Caserio, sont le bras.

Toute la question reste donc ainsi posée : le Comité Central directif des Frères Internationaux est-il indépendant ou dans la main du chef suprême de la franc-maçonnerie?

Pour éclairer la situation, je demande alors : — La série des attentats anarchistes qui se multiplient depuis bientôt vingt ans, c'est-à-dire depuis la constitution du parti par Bakounine, n'est-elle pas la reproduction exacte de la série d'attentats révolutionnaires qui, pendant vingt ans, de 1850 à 1870, ont stupéfié l'Europe? Les Sante-Costantini, Agesilas Milano, Tibaldi, Grilli, Pianori, Orsini, Rudio, Pieri, Monti, Tognetti et autres mazziniens criminels ne sont-ils pas les frères aînés des Hœdel, Nobiling, Moncasi, Passanante, Solowief, Otero, Hartmann, Caserio, Vaillant, Henry et autres Ravachols? Ne sommes-nous pas en présence d'une organisation du crime politique, en cette fin du XIXe siècle comme dans son troisième quart?

La réponse, je la pressens; tous mes lecteurs la feront d'eux-mêmes. Ils diront : « Les premiers assassinats rappelés ont été commis à l'instigation du comité central dirigé par Mazzini, Kossuth, Ledru-Rollin, Bakounine. De nouveaux assassinats se commettent; les Kropotkine, Most, Reclus, Davitt, ont remplacé les mazziniens; or, comme ceux-ci, ils appartiennent à la haute-maçonnerie, et même la maçonnerie des loges ordinaires ne le désavoue pas. »

En ce qui me concerne, je ne désespère pas de compléter mon enquête. Les preuves morales existent; j'ai comme un secret pressentiment que je mettrai quelque jour la main sur une preuve matérielle, indiscutable, de la direction du Comité Central des Frères Internationaux par la grande-maîtrise suprême de la haute-maçonnerie.

Les chefs anarchistes procèdent trop à l'imitation des mazziniens et des palladistes, pour que le Suprême Directoire de Rome et le Palladium de



Charleston leur soient étrangers. Ce n'est pas par un pur hasard que New-York est la ville d'où s'expédient le plus grand nombre de journaux anarchistes, un français, deux anglais, trois allemands, un hébreu, un italien, un espagnol, un tchèque-slave. Les anarchistes ont, comme les palladistes, leurs missionnaires secrets, personnages mystérieux connus de quelques compagnons à peine, protées insaisissables dont nul ne saurait dire le véritable nom : ainsi, Elisée Reclus et Kropotkine savent, seuls peut-être, qui est le faux baron de Sternberg, comme Lemmi, Bovio et Ferrari savent seuls qui est en réalité Cresponi ; et j'en suis à me demander si Sternberg et Cresponi ne sont pas le même homme, un seul et unique agent supérieur du palladisme et de l'anarchie, attendu que Cresponi a disparu des triangles précisément au moment où Sternberg a évolué dans les groupes anarchistes. Enfin, bien qu'on croie en général que les hommes seuls agissent dans l'anarchisme, les disciples de Bakounine ont aussi leurs Sophia.

Mes lecteurs, sans doute, s'attendent à ce que je leur présente quelques compagnons et compagnonnes anarchistes, à ce que je leur donne de ces petits détails qui piquent toujours la curiosité et qui caractérisent bien. Mais je suis forcé de garder une certaine réserve, dans ce chapitre. En effet, depuis longtemps, j'ai tracé et publié le plan de mon ouvrage, et je le suis avec fidélité. D'après l'ordre établi, — sans l'avoir pu prévoir, certes ! — j'en suis arrivé à cette question de l'anarchisme juste au moment où, dans la vie politique, elle est de pleine actualité.

Or, je ne saurais trop insister sur ce point : en entreprenant mes diverses enquêtes, j'ai eu pour but d'étudier tous ces étranges mystères et de mettre au jour la situation qui en résulte pour l'humanité. C'est le bien de l'Eglise que j'ai en vue, comme chrétien, et je ne suis un politicien aucunement. Mes révélations portent avant tout sur les choses ; les personnes, je les mets en scène, parce que cela est indispensable pour expliquer, pour que le lecteur se rende compte, et aussi parce que, sur le terrain de la maçonnerie, il faut nommer les gens. Mais, dans les circonstances que nous traversons, il est devenu extrêmement délicat de citer les personnes spécialement anarchistes.

En un mot, je suis un homme d'étude, et non un délateur ; je n'ai jamais entendu faire une œuvre policière. Volontiers, je dénonce les Lemmi et autres seigneurs de même farine ; ma dénonciation publique ne leur fait courir aucun danger. Il n'en serait pas de même, si je parlais sans réticence des compagnons et compagnonnes révolutionnaires, qui sont, en somme, les plus ou moins aveugles instruments de la haute-maçonnerie ; et, puisque les arrestations, les poursuites d'anarchistes sont à l'ordre du jour, je n'ai pas à mâcher la besogne à MM. les juges d'instruction ; car, ce n'est pas en agent d'un gouvernement quelconque, mais pour mon édification personnelle, que j'ai pénétré dans ces milieux.



Les QUATRE GRANDS HÉROS de L'ANARCHIE en FRANCE

l'on s'organisera pour le bonheur parfait, moyennant vingt-cinq heures de travail par mois. Ces folies sont écrites en toutes lettres dans *la Conquête du Pain*, par Kropotkine ; toutes ces insanités sont développées, expliquées et mathématiquement démontrées.

Au lendemain de la condamnation de Caserio, M. Paul de Cassagnac écrivait ces lignes :

« En coupant le cou de ce jeune bandit qui restera comme l'un des types les plus déconcertants, les mieux trempés du fanatisme politique, aura-t-on coupé le cou à l'anarchie?

« Il serait téméraire de répondre oui.

« L'anarchie est un vrai ténia, un immense ver solitaire dont on n'a pas raison, tant qu'on n'a pas la tête. »

M. de Cassagnac est dans le vrai. Mais où est la tête de l'anarchisme? Où est le cerveau qui inspire et dirige tous les mouvements du monstre anti-social?... Peu m'importe d'être cru ou non, j'écris ce que ma conscience me dicte; et c'est pourquoi je le déclare encore, avec la conviction profonde de ne pas me tromper : la tête, le cerveau de l'anarchisme, c'est la franc-maçonnerie.

CHAPITRE XXXV

Le plan des Chefs secrets (1)

Dans les premiers jours du mois d'août 1871, c'est-à-dire moins d'un an après la constitution du Palladisme (rite suprême), le « docte pontife luciférien », Albert Pike reçut de Mazzini une importante lettre. Le chef d'action politique de la franc-maçonnerie universelle invitait le chef suprême et dogmatique de la secte à tracer un plan de campagne précis en vue de la destruction du catholicisme romain.

« L'unité de l'Italie, disait-il, n'a jamais été considérée par nous comme un but, mais comme un moyen. »

Albert Pike réunit ses dix conseillers des heures solennelles, les membres du Sérénissime Grand Collège des Maçons Emérites, et soumit à leur examen la question posée par le très illustre frère Giuseppe Mazzini.

De cette réunion des onze plus hautes lumières de la secte infernale, de ce conciliabule diabolique qui dura sept jours (du 9 au 15 août), sortit, mûre-

(1) Il est utile de faire ici une modification à l'ordre des chapitres de mon ouvrage : ce sera, du reste, la seule. Dans mon premier volume, pages 482 et suivantes, j'ai indiqué la division qu'il m'était nécessaire d'adopter, pour être clair et complet, et j'ai annoncé huit chapitres pour la présente VIIIe partie. Cependant, au classement de mes notes, je m'aperçois que les trois chapitres consacrés aux complots contre la Papauté, à l'état général et aux bilans annuels de la franc-maçonnerie universelle, trouveront une place plus rationnelle dans la XIe partie, Théurgie ou Magie Blanche, partie réservée au Palladisme. En effet, les documents à produire, tout en faisant la lumière sur les forces et les ressources de la secte, s'appliquent en grande partie à la haute-maçonnerie, c'est-à-dire au Rite Suprême du Palladium : et, d'autre part, l'histoire d'un complot contre Léon XIII a sa place mieux marquée dans le chapitre qui sera consacré à Sophie Walder. Enfin, le *Plan des chefs secrets*, que je publie ici est la meilleure conclusion des révélations sur LE COMBAT CONTRE L'ÉGLISE.



ment délibéré, et inspiré sans aucun doute par Satan en personne, le document suivant (traduit du texte original, qui est en latin) :

« Le Sérénissime Grand Collège des Maçons Emérites, réuni sous la présidence du Très Illustre, Très Puissant et Très Divinement Eclairé Frère LIMMUD-ENSOPH (1), Grand-Maître Conservateur du Palladium Sacré, Souverain Pontife de la Franc-Maçonnerie Universelle, a reçu avec respect la Noble et Digne Voûte émanant du Très Illustre, Très Puissant et Très Eclairé Frère EMOUNAH-SHEMED, Chef d'Action Politique et Grand Dictateur Président du Souverain Directoire Exécutif, datée du premier jour de la Lune Ab, dix-huitième jour du cinquième mois de l'an de la Vraie Lumière 000871, et, sous l'œil du Tout-Puissant Divin Maître EXCELSUS EXCELSIOR, l'a prise en considération, a examiné les questions d'intérêt suprême qui y sont exposées, puis, après délibération, a fixé les conclusions légitimes qui de ce jour auront force de loi.

« *Rihab Sabba, Ahta Ahtnanoc Malog Hcsorem, Lucifer. Alleluia!*

« La destruction du mauvais catholicisme, ne pouvant être opérée d'un seul coup, et l'édification du bon catholicisme, demandant également de longs travaux, sont deux œuvres parallèles, auxquelles il faut s'employer en même temps, de telle sorte que, lorsque le temple d'Adonaï, miné de toutes parts, sera prêt à s'effondrer à jamais dans sa ruine totale, la même impulsion qui l'anéantira découvre, aux yeux de l'humanité dûment préparée, le temple, jusque-là caché, de notre Divin Maître.

« Lucifer Dieu-Roi verra alors le monde entier se consacrer à lui et l'adorer ; sa religion sera dès lors vraiment catholique.

« Le titre de catholique n'appartient pas, en effet, ne saurait appartenir à la superstition romaine. Il est certain, par révélation, que son nombre d'apogée n'atteindra jamais le quart de la population du globe ; cela est écrit dans le livre des cieux. D'autre part, la religion d'Adonaï a eu son maximum de domination, et il est visible qu'elle est en décroissance.

« Il nous est nécessaire d'envisager la situation religieuse de l'humanité, si nous voulons agir sûrement dans l'œuvre double de destruction du temple d'Adonaï et d'édification du temple de Lucifer. Ce coup d'œil préliminaire nous donnera courage et bon espoir dans la réalisation des promesses divines ; car il nous montrera que l'avenir est à nous, et que le titre de catholiques est réservé à nous seuls.

(1) Dans les documents essentiellement palladiques et exclusivement destinés aux triangles, les chefs supérieurs de la haute-maçonnerie ne signent et ne sont jamais désignés autrement que par leur nom de « divine consécration ». On sait qu'au Sérénissime Grand Collège ces noms sont cabalistiques et passent de l'un à l'autre au fur et à mesure des remplacements par suite de décès. Ainsi, le Chef Suprême est toujours l'*Ensoph*, comme président du Sérénissime Grand Collège ; mais un qualificatif honorifique le distingue personnellement. Albert Pike se qualifia de *Limmud*, qui veut dire « plein de science ».



« Un milliard quatre cent millions d'habitants, telle est la population du globe terrestre. Sur ce nombre, le catholicisme romain compte seulement deux cent dix millions d'adeptes.

« Toutefois, nous devons classer les adeptes des religions par groupes.

« Le groupe chrétien est à subdiviser ainsi : catholiques romains, deux cent dix millions ; protestants, cent vingt millions ; orthodoxes, que le pape de la superstition appelle schismatiques, quatre-vingts millions.

« Le groupe indien est à subdiviser ainsi : bouddhistes, quatre cent vingt millions ; brahmanistes, cent soixante millions.

« Il faut placer à part les mahométans, deux cents millions.

« Observons que la vérité est connue des prêtres du védisme (groupe indien), et que les mahométans, sans avoir encore la vérité, ont grand nombre de leurs prêtres inspirés par elle.

« Deux cent trente-trois millions d'idolâtres, fétichistes ou adorateurs de diverses idoles, sont appelés à disparaître avec la civilisation, non comme individus, mais comme religionnaires. Les missionnaires du catholicisme romain les veulent conquérir; or, le catholicisme romain aura lui-même disparu avant que cette conquête ait été accomplie fractionnellement d'une façon sérieuse.

« La religion israélite compte sept millions d'adeptes ; ce petit groupe n'a pas de tendance à se laisser entamer par le catholicisme romain ; il nous est promis par la révélation.

« Enfin, les statisticiens estiment à vingt-huit millions les libres-penseurs déistes répandus sur la surface du globe, et les athées à deux millions. Les uns et les autres sont surtout des déserteurs du groupe chrétien.

« Or, il ne convient pas de considérer tout l'ensemble du groupe chrétien comme éloigné de la vraie lumière au même degré. Le protestantisme, dans ses multiples fractions, sauf une minorité infime, est composé d'adeptes qui raisonnent, cherchent constamment la vérité, et, par conséquent, la trouveront ; c'est d'eux que nous viennent les plus nombreux fidèles du Dieu-Bon. Tout au contraire, les orthodoxes ou schismatiques sont la proie promise au Dieu-Mauvais, ainsi qu'il est écrit dans le livre des cieux. Mais, quand les orthodoxes se seront réunis au catholicisme romain, celui-ci ne comptera pas trois cent millions d'adeptes.

« La conversion des protestants au Temple de la Vraie Lumière sera graduelle, dit la révélation ; celle des mahométans sera déterminée entière et inopinée par un grand évènement qui se produira sous le sixième souverain pontificat du bon catholicisme. De cela, il résulte que trois cent vingt millions d'âmes seront éclairées, loin d'être vouées, un jour quelconque, aux ténèbres de la superstition maudite.

« Selon la révélation, le catholicisme romain ira donc toujours en décrois-



sance, soit par les conquêtes d'âmes que nous ferons sur lui, soit par les désertions qui augmenteront le nombre de libres-penseurs déistes, et nous savons que ceux-ci sont en état de transition et nous sont finalement promis.

« D'autre part, nous n'avons pas à nous préoccuper de l'état de transition du groupe indien ; car ses prêtres ont d'ores et déjà la vraie lumière.

« C'est pourquoi, à l'heure marquée dans le livre des cieux, c'est-à-dire quand le catholicisme romain aura atteint son dernier maximum d'adeptes par la réunion des orthodoxes ou schismatiques, il trouvera en face de lui plus d'un milliard de catholiques lucifériens.

« La question se résume, en conséquence, à ceci : il faut que nous soyons prêts, lorsque nous nous trouverons être un milliard et plus, faisant enfin flotter haut nos étendards, à produire l'explosion qui fera sauter le Temple d'Adonaï ; alors, en d'autres termes, la superstition devra être tellement impuissante et ruinée, que ses adeptes viendront d'eux-mêmes se fondre dans nos rangs, — et les miracles éclatants qui ouvriront leurs yeux nous sont promis, — et que, s'il reste à ce moment encore quelques prêtres obstinés à vouloir prêcher le Dieu Mauvais, leur extermination s'exécutera sans aucune difficulté.

« Comment donc tout doit-il être dirigé pour que nous parvenions graduellement et paisiblement à cette échéance inéluctable ?

« La tactique est variable, selon que nous manœuvrerons en pays où domine l'élément catholique romain ou bien en pays où domine l'élément protestant, pour parler ici du groupe chrétien.

« L'œuvre principale est celle qui a pour but de transformer les catholiques romains en libres-penseurs déistes. Nous devons nous y appliquer de toutes nos forces ; car ce sera là la transition du plus grand nombre. L'expérience a démontré que peu nombreuses sont les âmes privilégiées qui s'arrachent d'un seul bond à l'abîme de l'obscurantisme pour prendre leur vol hardi dans l'éther des divines et vivifiantes lumières.

« Pour cela, il faut conquérir les sièges du gouvernement de ces peuples ; tout est là. Soit dans les républiques, soit dans les états monarchiques, nous devons faire promulguer des lois, annihilant partout l'influence des prêtres de la susperstition et de leurs auxiliaires, les moines qui se mêlent au peuple et les nonnes qui entretiennent les âmes dans l'erreur, en se couvrant du manteau d'une trompeuse bienfaisance. Il faudra, d'une part, au moyen de la presse dont nous inspirons les écrivains, montrer combien est avilissante pour la dignité humaine l'aumône des mauvais catholiques, et cela en faisant ressortir que l'individu a droit au bien-être par des réformes sociales et non par des secours d'une routinière charité, et, d'autre part, au moyen des parlements législateurs ou n'importe comment, disperser les congrégations impopulaires, ruiner adroitement celles que des préjugés



profanes obligent à ménager encore, en un mot, faire disparaître d'abord tout ce qui est moine ou nonne.

« Dans l'ordre intellectuel, spécialement, il faut obtenir des pouvoirs publics la neutralité de l'école, afin que le prêtre ni aucun de ses auxiliaires n'y pénètrent plus désormais ; ensuite, on arrivera à détourner les parents de la pensée, qu'ils pourraient avoir dans les premiers temps de la neutralisation, de faire donner à leurs enfants l'enseignement catholique romain en dehors de l'école neutralisée. En effet, empêcher que les nouvelles générations aient l'intelligence oblitérée par le mensonge des mauvais dogmes est un point capital. Mais il faudra, en même temps, prendre des mesures sérieuses pour que l'enseignement officiel reste neutre et ne tombe pas dans l'athéisme ; la neutralité nous suffit, c'est-à-dire l'étouffement de toute tendance à insinuer dans les jeunes cerveaux les faux dogmes adonaïtes. Il existe, en effet, en l'âme humaine un sentiment inné qui pousse l'individu vers un idéal divin, qui lui fait comprendre instinctivement l'existence d'un être suprême, surnaturel facteur, organisateur et moteur de l'univers. Ce sentiment, en le laissant librement s'épanouir, c'est-à-dire sans le diriger criminellement vers la superstition, religion du Dieu-Mauvais, flottera d'abord dans la demi-lumière d'un déisme vague, mais non contaminé par le souffle empesté du catholicisme romain ; puis, quand l'heure sera venue où le Dieu-Bon se montrera, seul vraiment digne des adorations de l'humanité, c'est à lui qu'iront toutes les aspirations indécises des enfants devenus hommes ; et ainsi, en éloignant d'Adonaï l'enfance et l'adolescence, nous vouerons à Lucifer, par le seul fait du penchant de la nature, la maturité des nouvelles générations. Il est donc de nécessité absolue que l'instituteur nettement athée soit éliminé de l'école, s'il s'y introduisait après que nous en aurons chassé le prêtre adonaïte, et que les livres d'instruction, mis entre les mains des enfants, tout en étant expurgés des dogmes menteurs du catholicisme romain, posent en principe, mais sans définition précise, l'existence d'un être suprême.

« Pendant que les nouvelles générations seront ainsi formées, il faudra combattre l'adonaïsme dans les esprits, par toutes sortes de publications démontrant combien est à la fois monstrueuse et ridicule l'idée de la divinité, telle que les prêtres de la superstition la représentent. Dans cette lutte, on ne devra pas négliger le pamphlet, la satire, la moquerie, qui frappent les masses bien mieux que les dissertations savantes. N'oublions jamais le bien que Voltaire a fait à notre cause, en couvrant de ridicule le catholicisme romain. Mais ce n'est pas pour le plaisir de plaisanter et de rire qu'il convient d'adopter cette excellente tactique : en discréditant les dogmes mensongers et le culte adonaïtes, nous discréditerons les ministres de cette religion détestable ; nous arriverons peu à peu à faire déserter ses églises

En effet, nous ne devons pas compter uniquement sur le résultat des lois obtenues ; car, lorsque nous serons parvenus à faire priver totalement le clergé catholique romain des subventions octroyées par les Etats, il obtiendra des compensations pécuniaires par les sommes qu'il soutirera directement aux fanatiques demeurant dans une crédulité incurable. Or, on ne diminuera le nombre de ces malheureux exploités, qu'en discréditant toutes les institutions du catholicisme romain ; il faut que les individus ayant le moindre bon sens en arrivent à se considérer eux-mêmes comme ridicules chaque fois qu'ils auraient la faiblesse de recourir aux sacrements de la superstition ; de la sorte, par crainte des railleries, ils se déshabitueront d'entretenir les prêtres imposteurs. Il sera bon de donner alors toute latitude aux charlatans de la pire espèce, à la lie des faux devins, dont le vil métier est une escroquerie évidente ; la presse inspirée par nous établira des comparaisons entre ceux-ci et les ministres d'Adonaï, et les confondra dans la même moquerie et la même réprobation.

« D'autre part, par tous les moyens législatifs ou autres, on restreindra le recrutement du sacerdoce catholique romain. On accomplira une œuvre salutaire en donnant aux jeunes prêtres la connaissance réelle de la vie sociale, que leurs éducateurs leur montrent sous de faux aspects. Il sera nécessaire d'avoir des femmes sûres, qui se dévoueront à les initier aux bienfaits du Dieu-Bon. Les résultats à obtenir ainsi seront fructueux ; car il se produira de deux choses l'une : ou le prêtre adonaïte, une fois qu'il aura goûté aux joies suaves que la barbarie papale lui interdit, se retirera du clergé et sera alors la démonstration publique de ce que la nature condamne le célibat systématique et absolu ; ou bien, il demeurera dans la caste sacerdotale, et alors il sera bientôt à nous secrètement, non comme allié, mais comme tout à fait nôtre, et il nous rendra les plus précieux services pour miner le temple d'Adonaï.

« De n'importe quelle façon et en toutes circonstances, il faut faire le vide autour du prêtre catholique romain, et il faut encore que ce clergé, devenant de plus en plus méprisé, honni, conspué, soit diminué en nombre, sans s'arrêter à aucune considération pour obtenir ce résultat. D'une part, on multipliera les sociétés de plaisirs citadins ou champêtres, les cercles, les fêtes non religieuses, etc. ; d'autre part, on préconisera hardiment et partout, comme on le ferait pour une doctrine, ce mot d'ordre anticatholique-romain : « Pas de prêtre à la naissance ! pas de prêtre au mariage ! pas de prêtre à la mort ! » et l'on favorisera la création de toute association de solidaires établie avec ce programme. Enfin, on signalera, à grand bruit, comme un scandale, tout fait dont un prêtre adonaïte sera l'auteur et qui sera de nature à discréditer la corporation sacerdotale ; que s'il s'agit cependant d'un fait non mauvais par lui-même, mais seulement en contra-



diction avec la cruelle loi de chasteté prétentieusement revendiquée par le papisme, voulant faire croire que son clergé est au-dessus de la nature, dans ce cas, il conviendra de n'ébruiter la chose que si l'auteur de l'infraction aux règlements ecclésiastiques n'est pas jugé capable de devenir notre agent secret.

« Voilà la marche à suivre, pour l'ensemble de tous les pays du groupe chrétien.

« En particulier, nous devons arrêter un moment nos regards sur l'Italie. Là, la franc-maçonnerie, tout en suivant à la lettre la ligne de conduite que nous venons de tracer, aura le devoir, en outre, de travailler, avec la plus grande activité et sans jamais se lasser, à l'abrogation de la loi qui vient d'être votée il y a trois mois et sur laquelle le Chef d'Action Politique a appelé notre attention (1). On commencera par attaquer à outrance le système des deux souverainetés dans un même pays, dans la même capitale ; on fera ressortir l'inconvénient résultant d'un double corps diplomatique, dont la moitié sera accréditée auprès d'un italien tiaré en état de conspiration permanente contre sa propre patrie. Cette campagne de la maçonnerie italienne devra être secondée par la maçonnerie des pays ayant un ambassadeur auprès du pontife de la superstition romaine ; on déposera des motions pour la suppression de ces ambassades ; on insistera sur ce point, que le fait de l'existence des ambassades auprès dudit pontife dépend uniquement de la magnanimité de l'Italie qui a bien voulu reconnaître à un chef de secte, désormais sans territoire, le caractère et les prérogatives du souverain. Ensuite, on attaquera l'inviolabilité si imprudemment octroyée aux congrégations ecclésiastiques formant la haute administration spirituelle du siège suprême de la superstition romaine. On suscitera des conflits entre l'autorité politique nationale et n'importe quels chefs relevant de l'autorité pontificale. On ne négligera aucune occasion d'exciter le peuple contre la personne même de l'occupant de ce siège maudit, afin que, s'il venait à sortir de son Vatican, il y ait des troubles. Il faudra habituer l'opinion publique italienne à considérer comme un embarras dangereux la présence du pape dans le pays.

« Lorsque l'opinion publique sera mûre pour accepter l'expulsion du pape votée par un parlement à majorité maçonnique, il conviendra qu'un des nôtres dépose un projet de loi dans le sens que voici :

« Art. 1er. — L'Italie ne reconnaît aucune religion d'État.

« Art. 2. — L'Église chrétienne, précédemment dite catholique, pour continuer à avoir le droit au libre exercice de son culte, devra être exclusivement italienne en Italie.

(1) Il s'agit évidemment de la loi des garanties, qui, après avoir été votée par la Chambre des députés, passa le 2 mai au Sénat italien.



« Art. 3. — Ses évêques sont autorisés à se réunir en conseil général national et à nommer l'un d'entre eux Patriarche pour la Péninsule, la Sardaigne et la Sicile.

« Art. 4. — Le Pape actuel est éligible à cette dignité, à la condition qu'il renoncera à toute direction supérieure chrétienne autre que celle de l'Église d'Italie.



FRANCS-MAÇONS POLITICIENS

Clovis Hugues **Albert Pétrot**

« Art. 5. — Le Patriarche chrétien d'Italie n'ayant aucunement le caractère de souverain, nul ambassadeur étranger ne peut être accrédité auprès de lui.

« Art. 6. — Le Sacré Collège des Cardinaux cesse d'exister, ainsi que les Congrégations dites du Saint-Office, du Concile, de la Propagande, des Rites, de l'Index, des Indulgences, et, en un mot, tout comité supérieur ecclésiastique fonctionnant en vue d'une administration universelle soit spirituelle soit financière.

« Art. 7. — Les titres de Cardinal et d'Archevêque sont abolis ; tous les Evêques sont sur le même pied vis-à-vis du pouvoir civil, à l'exception du Patriarche, qui est le premier évêque italien et qui, dans les cérémonies officielles de l'État, prendra place entre les présidents de Cours de Cassation et le président de la Cour des Comptes.

« Art. 8. — Chaque Évêque administre son diocèse sous le contrôle de l'État ;



les Évêques n'ont à se référer au Patriarche qu'en ce qui concerne les questions d'ordre purement spirituel ou liturgique.

« Art. 9. — Tout acte du Patriarche, qui serait commis en violation de la présente loi, entraînera sa destitution immédiate et son bannissement.

« Art. 10. — Tout Évêque, qui serait reconnu complice du Patriarche violateur de la loi, encourra la peine de l'emprisonnement en forteresse, de cinq ans à dix ans, et sera, en outre, dégradé en présence du peuple assemblé sur la place publique ou parvis de la cathédrale de son diocèse.

« Art. 11. — Une Commission Centrale des Cultes, composée d'autant de membres laïques qu'il existe de diocèses, et dont les membres seront nommés par le Parlement, centralisera tous les rapports des autorités civiles sur les actes d'administration ou autres relatifs aux diocèses et formera un conseil supérieur permanent chargé de trancher tous les différends entre les Évêques et leurs subordonnés ecclésiastiques, à l'exception des questions d'ordre purement spirituel ou liturgique restant soumises à la seule juridiction suprême du Patriarche.

« Art. 12. — Les Curés seront élus par les fidèles, votant au scrutin secret, et demeureront attachés inamoviblement à leur paroisse ; les Curés actuels, déclarés éligibles par la présente loi, mais non imposés aux fidèles, seront soumis, dans les six mois à dater de ce jour, à la confirmation de leur fonction et titre par le libre suffrage de leurs paroissiens.

« Art. 13. — Les Évêques seront nommés par le Patriarche sur la présentation du gouvernement choisissant trois candidats ; néanmoins, les Évêques actuels, qui accepteront le présent règlement de la question religieuse, resteront en fonctions ; tout Évêque non acceptant redeviendra simple prêtre, sera pourvu d'un vicariat de paroisse rurale par son successeur à la direction du diocèse, et restera à jamais inéligible à une Cure. »

« En même temps que ce projet de loi sera déposé à la Chambre des députés d'Italie, une copie, qui en aura été envoyée au préalable, dans tous les pays infectés de catholicisme romain, aux journaux rédigés par les nôtres, sera aussitôt publiée partout, avec accompagnement de vifs éloges. Un concert unanime d'articles célèbrera la sagesse des libéraux italiens, en leur attribuant le mérite d'avoir trouvé une si bonne solution de la question religieuse. On s'appliquera à mettre en lumière l'absurdité de la situation existant jusqu'alors : combien il est mauvais pour l'Italie d'avoir un de ses citoyens conspirant contre la patrie, en tant que chef irréductible d'une religion se prétendant universelle et faisant profession de se placer au-dessus des autorités légitimes du pays ; et combien il est mauvais pour les autres nations d'avoir chacune un véritable Etat organisé dans l'Etat, avec tout un personnel de prêtres, en réalité fonctionnaires dépendant d'un souverain étranger. Les journaux inviteront les députés progressistes de leur pays à présenter promptement un projet de loi semblable, affranchissant du joug extérieur le clergé national de ce culte dit catholique, et le constituant en sacerdoce libre d'une religion dont les fidèles n'auront, avec ceux pratiquant

le même culte en une autre contrée, rien de commun que la croyance. Une grande agitation sera ainsi créée dans les divers pays où les adeptes du catholicisme romain sont en nombre, et, par les moyens légaux, au moyen d'une entente générale émanant de la franc-maçonnerie, on procèdera a morcellement de la religion malfaisante.

« Ces évènements ne s'accompliront ni dans vingt ans ni dans trente ans. On les provoquera lorsque le catholicisme romain sera déjà tout à fait discrédité, lorsque les vieilles femmes et quelques fous incurables seront seuls à former sa clientèle de partisans, et lorsqu'une notable partie de son clergé nous sera secrètement acquise.

« Quand se produiront les circonstances favorables, si tel ou tel pays, ayant été mieux travaillé que d'autres, a déjà supprimé totalement le budget des cultes et réduit les prêtres de la superstition aux offrandes des fidèles, rendues de plus en plus restreintes par des obstacles légaux, dans ce cas, il sera utile, dans ce ou ces pays, de rétablir les subventions de l'Etat aux membres des divers clergés et même de se montrer généreux envers les prêtres de l'adonaïsme qui accepteront la nouvelle situation. On proclamera bien haut que l'Etat, voulant protéger la religion dès l'instant qu'elle n'est plus un prétexte de complots avec l'étranger, dote magnifiquement le corps sacerdotal. Rien ne devra être négligé pour assurer le morcellement de la religion d'Adonaï et lui enlever son caractère d'internationalité. C'est là, en effet, ce qui permettra, un peu plus tard, de l'extirper complètement et d'une façon définitive.

« On ne saurait donc trop agir en vue d'amener un jour ce résultat si important, sans se laisser décourager jamais par les difficultés de l'entreprise.

« Au surplus, nous devons nourrir dans nos cœurs non seulement l'espoir, mais même la certitude, que l'accomplissement du morcellement de l'adonaïsme n'est pas une chimère ; car cela nous est promis par la révélation, au livre intitulé *De la Rédemption*, dans l'APADNO.

« Il est dit encore que le Pape de la superstition, siégeant à Rome à l'époque du morcellement, refusera d'acquiescer à la nouvelle situation de son Eglise, et qu'il lancera ses foudres, désormais impuissantes, contre les gouvernements participant à cette grande œuvre de salut social. Alors, il sera abandonné par une multitude de ses prêtres dans les divers pays, attendu que beaucoup auront été gagnés d'avance à nous ; l'Italie l'expulsera, et la Papauté maudite sera errante et obligée de rentrer quelque temps dans les ténèbres ; car les gouvernements porteront des peines sévères contre ceux qui lui maintiendraient leur adhésion et qui conspireraient ainsi avec elle.

« Mais il est écrit aussi que le Pape-Errant, pasteur d'un troupeau dispersé,



pilote de la barque désemparée de Céphas, et sixième successeur de l'homme d'orgueil sous qui s'est écroulé le pouvoir temporel du pontificat infâme, sera recueilli, après expulsions sur expulsions, par l'autocrate slave, qui affectera de lui rendre de grands honneurs. L'adonaïsme tentera alors de se reconstituer comme avant l'expulsion de Rome ; le Pape-Errant étant près de mourir en Russie, l'autocrate impérial se prosternera à ses pieds, et les nations pratiquant jusque-là l'orthodoxie, c'est-à-dire la religion schismatique d'Orient, se rallieront assez rapidement à l'ancien catholicisme romain, vomi d'Italie. Le Pape-Errant, à son lit de mort, sera joyeux de voir ces nouveaux adeptes remplacer les occidentaux récemment séparés de son Eglise, et, au sein des nations qui auront opéré le morcellement de l'adonaïsme, il aura encore des fidèles, ceux-ci se cachant pour se livrer aux pratiques de la superstition réprouvée ; avant d'expirer, il aura maintenu l'épiscopat aux évêques du schisme d'Orient, et il aura institué, parmi eux, des cardinaux grecs et russes. Son successeur sera un slave ; le siège de la Papauté adonaïte sera établi dans la ville septentrionale de Pierre, sous la réserve de reconquérir Rome. Mais ce sera en vain que l'autocrate impérial, dans l'espoir d'étendre sa domination, se fera le croisé de l'adonaïsme ; ses efforts n'aboutiront point, et l'Eglise naguère romaine demeurera morcelée dans les nations de l'Occident européen. Ainsi, la Russie sera le dernier refuge et le dernier rempart de l'adonaïsme se prétendant catholique.

« Chez les peuples occidentaux, dès que le nouveau régime religieux sera légalisé, il faudra supprimer radicalement ces propagandistes dangereux qui s'intitulent missionnaires et vont chez nos frères d'Asie, ainsi que chez les idolâtres d'Afrique et d'Océanie dont la conversion doit être notre œuvre, porter le mensonge de leurs prédications empoisonnées. Les gouvernements interdiront, sous les peines les plus sévères, ces émigrations détestables, qui sont de nature à créer d'incessants conflits avec les nations asiatiques, dont la foi, devenue alors parfaitement éclairée par les efforts des sages prêtres thibétains unis à notre maçonnerie auxiliaire des Indes et de la Chine, devra être respectée. Et, sans attendre l'époque éloignée de ces évènements, tout maçon a, dès à présent, le devoir de combattre, par la plume et par la parole, les missionnaires dits catholiques et de souffler dans le monde profane le mépris d'eux et une haine inextinguible. Ces missionnaires sont nos plus mortels ennemis. Quiconque, franc-maçon, ne les combattra pas, sera tenu pour traître ; quiconque s'associera à leur action néfaste ou seulement l'appuiera par un éloge public sera frappé à mort.

« Enfin, il sera bon d'entretenir, dans les basses classes de toute nation, le ferment des idées révolutionnaires, même celles des socialistes les plus portés aux extrémités violentes. L'athéisme étant mauvais par lui-même e détournant de son vrai but toute œuvre de rénovation humanitaire antichré-



tienne, il nous faut le canaliser et le mêler aux doctrines sociales les plus exagérées, qui sont destinées à l'insuccès final, ne pouvant qu'occasionner un bouleversement momentané, immédiatement suivi d'une énergique réaction. Or, d'une part, nous discréditerons au dernier degré la théorie superstitieuse de la divinité, de telle façon que les peuples encore imprégnés d'adonaïsme s'en détacheront peu à peu et finiront par n'y plus croire aucunement, et les derniers prêtres de l'adonaïsme morcelé, émietté, seront tout à fait acquis à nous dans les temps du nouveau régime religieux, lequel sera un état de transition, comme le déisme libre-penseur; d'autre part, nous nous garderons bien d'arracher de la multitude la croyance au surnaturel divin, mais nous nous bornerons à proclamer en toute occasion l'existence d'un être suprême, sans faire connaître publiquement encore nos saintes traditions et nos révélations mystiques. Ainsi le veut le Dieu-Bon.

« C'est pourquoi, lorsque l'empire autocratique de Russie sera devenu la citadelle de l'adonaïsme papiste, nous déchaînerons les révolutionnaires nihilistes et athées, et nous provoquerons un formidable cataclysme social, qui montrera bien aux nations, et dans toute son horreur, l'effet de l'incroyance absolue, mère de la sauvagerie et du plus sanglant désordre. Alors, partout, les citoyens, obligés de se défendre contre la minorité folle des révoltés, extermineront ces destructeurs de la civilisation; et les innombrables désabusés de l'adonaïsme, dont l'âme déiste sera jusqu'à ce moment restée sans boussole, ayant soif d'idéal, mais ne sachant à quel dieu décerner leurs hommages, recevront la Vraie Lumière, par la manifestation universelle de la pure doctrine luciférienne, rendue enfin publique, manifestation qui surgira du mouvement général de réaction, à la suite de l'écrasement de l'athéisme et de l'adonaïsme, tous deux vers le même temps vaincus et exterminés.

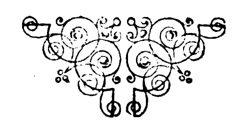
« L'enfantement de la religion de Lucifer Dieu-Bon, s'établissant à jamais sans rivale sur le globe terrestre, ne saurait être une opération instantanée, ni d'un an, ni d'un lustre, ni d'un siècle. L'œuvre durable est celle qui se crée par progression lente. Le XIXe siècle a vu la conception du vrai et bon catholicisme; le XXe siècle sera le siècle de la gestation, pour amener sûrement la parturition à son terme fixé dans le livre des cieux (29 septembre 1996 de l'ère chrétienne alors finie).

« Ecrit et donné en Solennelle Voûte, et signé, aux pieds du Palladium Sacré, par le Souverain Pontife de la Franc-Maçonnerie Universelle et par les dix Anciens composant le Sérénissime Grand Collège des Maçons Emérites, au Suprême Orient de Charleston, en la Vallée chérie du Divin Maître, le 29e et dernier jour de la Lune Ab de l'an 000871 de la Vraie Lumière (15 août 1871, ère vulgaire). »

Tel est le plan secret, qui, formule et résume la tactique et les espérances de la secte.

N'y a-t-il pas lieu de prononcer, pour conclure, la mystérieuse réponse du mot sacré des chevaliers Kadosch ?

« *Pharasch-Chol.* » Tout est expliqué.



NEUVIÈME PARTIE

LA GOÉTIE OU MAGIE NOIRE

CHAPITRE XXXVI

Les Satanistes organisés

Par *goétie*, on entend la Magie Noire, en opposition à la Magie Blanche, laquelle prétend au monopole du titre de *théurgie*. Au fond, goètes et théurges se valent ; mais il y a entre eux une distinction essentielle.

A part quelques dissidents, opérant à part, isolément, ou par petits groupes clairsemés et mal organisés, les Lucifériens modernes ont effectué leur concentration dans le Palladisme, et ceux-ci, à raison de leur caractère de hauts-maçons, ne se font pas connaître comme adeptes de l'occultisme théurgiste ; il ne faudrait pas, pourtant, en conclure que nul haut-maçon n'est goète, attendu que le successeur actuel d'Albert Pike à la suprême direction des triangles est accusé, avec raison, d'être plus sataniste que luciférien ; et tout de suite, en passant en revue les principales branches de la goétie, nous allons voir d'importants francs-maçons.

Le théurge du XIX[e] siècle, je le rappelle, exècre le Dieu des chrétiens et lui oppose Lucifer ; mais il proclame que Lucifer est dieu, rival d'Adonaï. Le goète, au contraire, ne croit qu'en un seul Dieu, mais il exècre le divin Créateur, et, en proie à une folie bien faite pour dérouter notre examen, c'est à Satan qu'il voue son amour ; il le considère réellement comme archange déchu, il accepte parfaitement le dogme catholique, il nomme Satan « Satan » plus souvent que « Lucifer », et il se donne à ce terrible maître, en pleine connaissance de cause, sans la moindre erreur, certain de la damnation éternelle qui l'attend. Le palladiste orthodoxe, lui, croirait offenser Lucifer en l'appelant Satan, et, à ses yeux, notre Dieu, l'unique et vrai Dieu, n'est en réalité que le diable, mais le diable-divinité. C'est pourquoi les parfaits initiés des triangles désignent sous le nom de *sataniste* tout occultiste ou sorcier qui ne pense pas exactement comme eux, et je conserverai cette dénomination aux goètes, pour les distinguer de leurs confrères en diablerie du Palladium.

Goétie vient du sanscrit *gàus*, parole ou déesse de la parole, disent les uns, ou du grec *goês*, sorcier, selon les autres.

Avant d'entamer ce chapitre, je dois rappeler encore au lecteur que, sitôt que l'esprit d'un homme s'égare dans les ténèbres diaboliques, dans ces insanités déconcertantes de l'infernal occultisme, sa conception du surnaturel maudit auquel il recourt, prend les formes les plus diverses de l'extravagance. Aussi, ne devra-t-on pas s'étonner de voir, en géotie, les systèmes les plus fantaisistes, les plus absurdes, les plus fous, et, en outre, les plus en contradiction les uns avec les autres. Procéder à une enquête sur la goétie, c'est entrer dans une véritable tour de Babel; à un seul point de vue, ces insensés sont semblables, c'est que leur culte s'adresse au fond à Satan, quel que soit le rôle que leur mysticisme déraillé lui attribue dans sa révolte contre Dieu.

Le satanisme, nous le savons, est loin d'être une primeur poussée et mûrie en ce dix-neuvième siècle ; cependant, jusqu'à nos temps, il se cachait, il était honteux et redoutait d'être soupçonné, sauf de rares exceptions. Aujourd'hui, le satanisme est à la mode. On le pare, il est vrai, de divers faux noms, étiquettes plus ou moins scientifiques; mais, dans les salons, sur le boulevard, dans les conversations, on ne craint pas de dire qu'on est « pour Satan »; c'est uniquement dans les écrits destinés à la publicité que la plupart des satanistes se défendent d'être tels, chaque groupe dénonçant le satanisme du groupe voisin et ne se déclarant soi-même que pratiquant d'un occultisme dont, en des explications toujours fort embrouillées, on affirme la parfaite innocence. En tout cas, hors les palladistes, les occultistes ne craignent plus de se faire personnellement connaître.

Nous allons donc jeter ensemble quelques coups d'œil rapides sur nos satanistes contemporains : swedemborgiens, martinistes, bouddhistes, rose-croix, gnostiques valentiniens. Après avoir vu ces premiers groupes et signalé spécialement les principaux pontifes du diable, nous passerons aux satanistes non organisés. Et, pour montrer le satanisme des uns et des autres, je m'appuierai surtout sur ce qu'ils ont imprimé.

Mais, d'abord, justifions ce que je viens d'écrire, qu'aujourd'hui le satanisme est à la mode, et montrons un des premiers essais mondains de la réhabilitation de Satan en ce siècle.

C'est dans le *Journal des Débats*, feuille modérée et académique, que je cueille quelques lignes très significatives ; je me hâte d'ajouter qu'elles ont pour auteur le F∴ Ernest Renan, le haineux blasphémateur, ennemi du Christ et renégat fameux, et dès lors il n'y a plus motif d'être surpris.

« De tous les êtres autrefois maudits, que la tolérance de notre siècle a relevés de leur anathème, Satan est, sans contredit, celui qui a le plus gagné au progrès des lumières et de l'universelle civilisation. Le moyen-âge, qui n'entendait rien à la tolérance, le fit à plaisir laid, méchant, torturé, et, pour



LE COLONEL ALBERT DE ROCHAS

PROMOTEUR DES RECHERCHES ET ÉTUDES SCIENTIFIQUES SUR L'ENVOUTEMENT

comble de disgrâce, ridicule. Milton commença la métamorphose, que la haute impartialité de notre temps devait achever. Un siècle aussi fécond que le nôtre en réhabilitations de toutes sortes ne pouvait manquer de raisons pour excuser un révolutionnaire malheureux, que le besoin d'action jeta dans des entreprises hasardées. Si nous sommes devenus indulgents pour Satan, c'est que Satan a dépouillé une partie de sa méchanceté et n'est plus ce génie funeste, objet de tant de haines et de terreur. Le mal est évidemment de nos jours moins fort qu'il n'était autrefois. Permis au moyen-âge, qui vivait continuellement en présence du mal fort, armé, crénelé, de lui porter cette haine implacable... Nous qui respectons l'étincelle divine partout où elle

reluit, nous hésitons à prononcer des arrêts exclusifs, de peur d'envelopper dans notre condamnation quelque atôme de beauté. » (*Journal des Débats*, 25 avril 1855.)

Voilà, certes, une réhabilitation de Satan dans toutes les règles. En cet écrit, signé de lui, le F∴ Renan s'est trahi admirateur, sinon adorateur, du démon, qu'il ne place cependant pas au même rang que Dieu. Mais, lorsqu'on pense que le franc-maçon Renan a écrit ces lignes quinze ans avant la création du Palladisme, on peut légitimement le suspecter d'avoir progressé dans la voie diabolique; on voit dans quel état d'esprit ce renégat vivait; on comprend à quel mobile il obéissait, lorsqu'en 1863 il publia son abominable *Vie de Jésus* ; et l'on ne serait nullement surpris d'apprendre qu'il a appartenu à quelque triangle parisien pour couronnement de sa triste vie.

Eliphas Lévi, — ou le chevalier Kadosch Alphonse-Louis Constant, comme on voudra, — autre apostat voué au diable, était, mieux que Renan, dans la doctrine d'Albert Pike; aussi prit-il les devants sur celui-ci pour fulminer contre les satanistes, les goètes, les adeptes de la magie noire. Sa façon de s'exprimer à leur égard est assez curieuse et mérite d'être connue ; mais je ne saurais trop rappeler qu'avec Eliphas Lévi il faut savoir lire entre les lignes; c'est lui qui, se conformant à l'étymologie du mot « révéler », *re-velare*, déclare que, lorsqu'en occultisme on fait des révélations, on doit donner le change au profane et « re-voiler », voiler de nouveau.

« Nous entrons dans la magie noire, écrit-il dans son *Dogme de la Haute Magie* (page 288) ; nous allons affronter, jusque dans son sanctuaire, le dieu noir du sabbat, le bouc formidable de Mendès. Ici, ceux qui ont peur doivent fermer le livre, et les personnes sujettes aux impressions nerveuses feront bien de se distraire ou de s'abstenir : mais nous nous sommes imposé une tâche, nous la finirons.

« Abordons d'abord franchement et hardiment la question : — 1° Existe-t-il un diable ? — 2° Qu'est-ce que le diable ?

« A la première question, la science se tait ; la philosophie nie au hasard : et la religion seule répond affirmativement.

« A la seconde, la religion dit que le diable c'est l'ange déchu ; la philosophie occulte accepte et explique cette définition. »

J'interromps la citation.

Ne vous imaginez pas que l'ex-abbé Constant se contredit. En bon luciférien, il joue sur les mots, tout en se déclarant franc. Il importe donc, pour le bien comprendre, de savoir déchiffrer ses énigmes. La *science* qui se tait sur la première question, c'est la gnose, le gnosticisme, c'est-à-dire sa secte, à lui, Eliphas Lévi ; elle sait à quoi s'en tenir, mais elle reste sur la réserve.

elle a ses raisons pour garder le silence. La *philosophie* (sans épithète) qui nie au hasard, c'est l'école de philosophes que tout le monde connaît sous ce nom, c'est Voltaire, c'est le scepticisme ; Eliphas Lévi, qui n'est pas sceptique, marque d'un simple mot satirique son blâme à l'adresse de l'école des philosophes voltairiens ; c'est « au hasard » qu'ils nient le diable, sans savoir, sans chercher, sans éprouver le besoin de se rendre compte du fait. La *religion*, dans ce passage de l'auteur, c'est celle dont le pape de Rome est le chef ; elle dit que le diable existe et n'est autre que l'ange déchu. La *philosophie occulte*, qu'il ne faut pas confondre avec l'école voltairienne, est, sous la plume d'Eliphas Lévi, un nouveau terme pour désigner la secte gnostique, les occultistes lucifériens. Ceux-ci acceptent la définition de l'Eglise romaine, mais ils l'expliquent à leur manière ; et l'écrivain adepte du néo-gnosticisme manichéen a soin de ne pas donner ici cette explication. Il re-voile son secret, qui est celui-ci : « Le cléricalisme dit vrai sur l'existence du diable, mais il renverse la vérité ; son dieu, c'est le Dieu-Mauvais, le réel diable, et non pas le Dieu-Bon, qui est notre dieu, à nous lucifériens. »

Maintenant, on va comprendre la suite ; car, sans ces quelques mots d'éclaircissement, on supposerait qu'Eliphas Lévi divague, ne sait lui-même ce qu'il veut dire, tandis qu'il est au contraire très net, mais seulement pour les initiés.

Je reprends.

« Nous ne reviendrons pas sur ce que nous en avons déjà dit ; mais nous ajouterons ici une révélation nouvelle :

« LE DIABLE, EN MAGIE NOIRE, C'EST LE GRAND AGENT MAGIQUE EMPLOYÉ POUR LE MAL PAR UNE VOLONTÉ PERVERSE.

« L'ancien serpent de la légende n'est autre que l'agent universel, c'est le feu éternel de la vie terrestre, c'est l'âme de la terre et le foyer vivant de l'enfer.

« Nous avons dit que la lumière astrale est le réceptacle des formes. Evoquées par la raison, ces formes se produisent avec harmonie ; évoquées par la folie, elles viennent désordonnées et monstrueuses. »

Voilà le blâme d'Eliphas Lévi à l'adresse des goëtes. Lucifer paraît, quand il est évoqué par les sages de l'occultisme gnostique ; c'est lui, la lumière astrale (1), le grand agent magique ; et il paraît à ses fidèles, sous des formes harmonieuses. Mais qu'un pratiquant de la goétie, un fou selon l'opinion d'Eliphas Lévi, fasse appel au grand agent magique, en l'évoquant comme Satan, comme ange déchu, comme diable, ce n'est plus Lucifer qui

(1) Pour n'avoir aucun doute, on peut se reporter à une citation que j'ai faite plus haut d'un passage de la page 152 du même livre d'Eliphas Lévi. Le grand agent magique est appelé des noms les plus divers : Tétragramme, Inri, Od, Serpent, Ame de la Terre, Lucifer (Livraison 154, page 267).



paraît, c'est son horrible rival ou quelqu'un des affreux maleachs de son armée malfaisante et monstrueuse.

« Les évocations de la goétie et de la démonomanie, écrit encore l'ex-abbé Constant, ont-elles donc un résultat ? — Oui, certainement, un résultat incontestable et plus terrible que ne peuvent le raconter les légendes !

« Lorsqu'on appelle le diable avec les cérémonies voulues, le diable vient et on le voit.

« Pour ne pas mourir foudroyé à cette vue, pour n'en pas devenir cataleptique ou idiot, il faut être déjà fou. »

Et enfin, cette déclaration on ne peut plus formelle, toujours à propos de la magie noire et de ses effets qu'il atteste « réels et merveilleux » :

« En un mot, le diable, pour nous, c'est la force mise pour un temps au service de l'erreur. »

Et il conseille à ses lecteurs de se préserver à jamais des aberrations goétiques, et à ceux qui auront la force morale nécessaire, de ne pratiquer que la magie blanche exclusivement.

Ainsi, les goètes sont condamnés par les théurges dans les termes les plus irrévocables. Ils sont dans l'erreur, ils sont des fous, qui font le jeu des adonaïtes et sont dupés par les maleachs. Cette citation sera à rapprocher de l'excommunication des satanistes par Albert Pike, que je reproduirai plus loin ; on constatera l'unité de vue entre celui-ci et l'ex-abbé Constant, du moins sur ce point. Du reste, Albert Pike paraît s'être inspiré souvent des idées d'Eliphas Levi, qu'il avait en grande vénération et qu'il a canonisé « lucifériennement » comme précurseur du Palladisme.

Mais les critiques, les blâmes, les excommunications des théurges touchent peu les goètes ; ils persistent dans leur folie. Les uns ne s'avouent satanistes qu'entre camarades et dans des conversations dont sont stupéfiés les amis qui reçoivent de telles confidences ; les autres s'en font gloire, ne se bornant plus à l'essai de réhabilitation du prince des ténèbres, esquissé par le F∴ Renan sous des couleurs riantes.

Oui, le satanisme extravagant de la magie noire monte de jour en jour, grossit comme un flot infernal. Si les théurges cachent encore leurs opérations démoniaques et le plus souvent leurs noms, s'ils dissimulent parfois jusqu'à leur personnalité, par contre, les goètes commencent déjà à s'afficher, ce qui est un signe très grave du trouble profond de notre siècle ; ils célèbrent publiquement leur consécration à Satan.

Voici qu'en deux sonnets, effrayants de blasphèmes, M. Stanislas de

Guaita (1) n'a pas craint de signer son pacte avec le démon, son acte de foi et d'amour envers le diable, et de le publier (2) :

I

S'il est vrai, Dieu puissant, ô toi que j'adorai,
Qu'en paradis, où dort ta muette indolence,
Tu te laisses bercer au soupir qui s'élance
De mon corps maladif et de mon cœur navré ;

O vieux sphinx impassible, ô vieux juge abhorré,
Qui, peseur scrupuleux à la fausse balance,
Peux me sauver d'un mot — et gardes le silence,
Moi, putrescible atome, oui, je t'insulterai !

Avant que de rouler à l'éternité d'ombre
Où doit rôtir ma chair dans le grand brasier sombre,
Les poings crispés au ciel, je hurlerai trois fois :

« Monstre, sois anathème ! » — Et ma rancœur sublime
Montera, mariée aux foudres de ma voix,
Comme un encens de haine exhalé de mon crime !

(1) Puisque je suis amené à parler de nouveau de M. le marquis Stanislas de Guaita, je profiterai de cette circonstance pour lui donner acte d'une réclamation qu'il est venu me faire au sujet de ce que j'ai publié dans le chapitre de l'*Envoûtement* (deuxième volume, pages 259 et suivantes).

M. de Guaita m'a communiqué une lettre de M. Edouard Dubus, rédacteur au *Figaro*, dans laquelle celui-ci déclare que M. Jules Bois a exagéré en disant que M. de Guaita avait chez lui un démon familier et en s'appuyant, pour avancer cela, sur son témoignage. M. Dubus reconnaît seulement avoir assisté à une apparition chez M. de Guaita et explique ce fait par la raison que la maison de celui-ci serait « hantée, comme tant d'autres ».

En ce qui concerne son duel avec M. Jules Bois, M. de Guaita établit une distinction : ce duel n'a pas eu lieu à l'occasion des articles de son adversaire publiés par le *Gil Blas* et que j'ai reproduits. M. Jules Bois a déclaré « n'avoir entendu porter sur M. de Guaita qu'une appréciation d'ordre philosophique et ésotérique, mais que ces critiques ne s'adressaient pas au caractère de parfait galant homme de M. de Guaita et ne pouvaient nullement l'atteindre » (Procès-verbal du 14 janvier 1893). M. de Guaita a ajouté : « Je me suis battu avec M. Bois trois mois plus tard, et pour une toute autre affaire. »

Quant au duel avec M. Huysmans, il n'a pas eu lieu ; il y a eu, en tout, échange de témoins. Ceux de M. Huysmans ont déclaré que leur mandataire « n'entendait nullement revendiquer comme des opinions personnelles les articles de M. Bois » ; en outre, M. Huysmans a affirmé « n'avoir aucune hésitation à considérer M. de Guaita comme absolument étranger aux faits qui ont motivé la polémique sur la mort de l'ex-abbé Boullan », ajoutant d'ailleurs « qu'il n'a jamais songé à discuter le caractère de parfait galant homme de M. de Guaita » (Procès-verbal du 14 janvier 1893).

Ces procès-verbaux n'avaient pas été portés à ma connaissance.

Mais, en dehors de la question de duel qui n'est qu'un incident dans cette querelle entre occultistes, il reste un fait bien établi, et c'est celui qui surtout nous intéresse : il est avéré, indiscutable et non contesté, que les deux groupes rivaux portent mutuellement, l'un contre l'autre, l'accusation de satanisme. A l'égard de M. Jules Bois, je crois que la question est résolue par le compte-rendu (que j'ai reproduit en partie, pages 282-283) de sa pièce *les Noces de Sathan*, relation dont l'auteur est un de ses amis et qui a été publiée dans son journal. A l'égard de M. de Guaita, il me semble qu'après la poésie ci-dessus il n'y a plus qu'à tirer l'échelle.

En résumé, les uns et les autres ont grand besoin des prières des catholiques, et je les recommande vivement à celles de mes lecteurs.

(2) Stanislas de Guaita : *la Muse Noire*.

II

Quant à toi, Lucifer, astre tombé des cieux,
Splendeur intelligente aux ténèbres jetée,
Ange qui portes haut ta colère indomptée
Et gonfles tous les seins de cris séditieux ;

Par toi seul, j'ai connu le mépris oublieux
Du Seigneur et de sa puissance détestée ;
J'ai ressenti, — sceptique et railleur, presque athée, —
Les plaisirs inouïs de l'amour radieux !

Tu m'ouvris l'océan des voluptés profondes,
Dont nul n'a su tarir les délirantes ondes ;
Tu m'appris à goûter le charme de l'Enfer.

On y souffre, il est vrai ; l'on y jouit quand même,
Puisqu'on y peut baver sa bile. — O Lucifer,
Mon bourreau de demain, je t'honore, — je t'aime !

Mars 1883.

En vérité, les goètes ne s'expliquent pas aussi clairement, en toutes circonstances. Mais ce ne sont pas, non plus, les documents du genre de celui-là qui offrent le plus grand intérêt à notre étude : on en pourrait reproduire bien d'autres, dans la même note ; mais à quoi bon ?... Ce qui est surtout curieux, ce qui doit arrêter notre attention, c'est la diversité étrange des systèmes mystiques que le démon s'est plu à faire éclore dans le cerveau de tant de malheureux égarés, fondateurs de religions occultes toutes plus insensées les unes que les autres, pauvres fous qui se croient des génies, illuminés qui ne savent à quel artifice recourir pour voiler leur satanisme aux profanes.

Au premier rang, je placerai les Swedenborgiens.

Ce que j'ai dit précédemment de Swendenborg suffit pour donner une idée de sa doctrine et de l'influence considérable que ses écrits ont exercée sur le mouvement spirite et occultiste de notre siècle. — N'oublions pas que Swedenborg, franc-maçon, et franc-maçon illuminé, c'est-à-dire diabolisant, est le fondateur (1773) d'un rite maçonnique en huit degrés qui porte son nom et qui est encore pratiqué de nos jours par la Grande Loge de Stockholm et les ateliers suédois et norwégiens de son obédience. — En dehors de cette influence générale qui se fait sentir chez presque tous les partisans de l'occultisme, et surtout chez ceux qui se piquent de n'être, comme Swedenborg, que les interprètes inspirés des Ecritures et de la révélation chrétienne, il a donné naissance à des écoles, relevant plus particulièrement de son esprit et de son système, des groupes de disciples ne jurant que par le nom de Swedenborg, et acceptant en lui ce pour quoi il se donnait, le nouveau

révélateur, annonçant que les temps de la vieille église du Christ étaient finis, et que commençait le règne d'un nouveau Christianisme (?), d'une Nouvelle Jérusalem, qu'il était appelé à fonder dans le monde éclairé et régénéré.

C'est cette *Nouvelle-Jérusalem* qu'ont essayé de fonder après lui et sur le modèle qu'il en a laissé dans ses écrits les petites chapelles satanistes qui se sont établies sous ce nom dans presque toutes les contrées de l'Europe et dans les principales villes des Etats-Unis d'Amérique.

Je me bornerai à esquisser l'histoire du mouvement swedenborgien en France, où Swedenborg comptait des disciples dès avant 1789. Il est assez curieux de constater que le premier ouvrage de Swedenborg traduit en français : *le Ciel et l'Enfer*, le fut par le fameux Pernety, bénédictin apostat et diabolisant.

Il est aussi digne de remarque que la France prit une part active à la fondation des premières sociétés ou églises swedenborgiennes dans les autres pays. Parmi les membres de la première société fondée en Suède en 1786, se rencontrent deux français, le marquis de Thomé, et Moët, bibliothécaire à Versailles, et traducteur des œuvres de Swedenborg.

Robert Hindmarsh, qui inaugura en 1788 le culte public de la Nouvelle-Jérusalem en Angleterre (1), vit s'adjoindre aussitôt à lui deux français : Servanté, un huguenot du midi de la France, et Bénédict Chastanier (2), un

(1) Il y a aujourd'hui, rien qu'à Londres, douze lieux de culte swedenborgien dans douze quartiers différents.

(2) Pour bien montrer que c'est encore et toujours la franc-maçonnerie qui fait naitre et qui développe ces sectes satanistes, il est utile de rappeler l'œuvre maçonnique de l'apostat Pernety et de Bénédict Chastanier, marchant sur les traces de son digne maître.

Pernety, qui, après un premier acte d'insubordination, fut recueilli par Fréderic II de Prusse, le roi haut-maçon, resta auprès de lui plusieurs années. Rentré à Paris, son long séjour auprès du prince hérétique et sectaire et la faveur dont il avait été comblé par lui le rendirent suspect à bon droit. Les auteurs maçonniques disent qu'il fut alors accablé de vexations par l'archevêque de Paris. Ayant quitté la capitale, il vint à Valence, puis à Avignon. Depuis longtemps, il s'occupait d'hermétisme et était affilié aux loges. En Vaucluse, il fonda le rite maçonnique théosophe et hermétique, nommé rite des *Illuminés d'Avignon*. C'est dans ce rite qu'il créa le grade cabalistique de *Chevalier du Soleil*, aujourd'hui 28[e] degré du Rite Ecossais Ancien Accepté.

Pernety fut aidé dans sa fondation (1778) par un sataniste enragé, le comte de Grabianca, grand organisateur de sociétés swedenborgiennes.

Un Vénérable de la Mère-Loge du Comtat-Venaissin, disciple de Pernety, transporta son rite à Montpellier (1779) et y fonda une Académie des Vrais-Maçons. Cette académie maçonnique se composait des partisans du système de *Zinnendorf* (rite de la Grande Loge nationale d'Allemagne, à Berlin), de la société des *Deux-Aigles*, de celle de l'*Apocalypse*, des *Illuminés du Zodiaque*, des *Frères Noirs* (maçons satanistes déclarés) et des *Elus-Coëns* (rite cabalistique créé par Martinez Pasqualis). Cette académie pratiquait six grades : 1[er], Vrai-Maçon ; 2[e], Vrai-Maçon dans la Voie Droite ; 3[e], Chevalier de la Clef d'Or ; 4[e], Chevalier de l'Iris ; 5[e], Chevalier des Argonautes ; 6[e], Chevalier de la Toison d'Or. Les rituels des 1[er], 2[e] et 4[e] grades avaient été fabriqués par Pernety.

Quant à Bénédict Chastanier, autre disciple de Pernety, il était Vénerable d'une des loges de Paris en 1766 ; à Londres, il établit l'année suivante, une société secrète dont le but était de propager le système de Swedenborg. Plus tard, il fonda (1783) le rite des *Illuminés Théosophes*, dérivant de celui de Pernety et ayant six grades : 1[er], Apprenti-Théosophe ; 2[e], Compagnon-Théosophe ; 3[e], Maître-Théosophe ; 4[e], Ecossais Sublime de la Jérusalem Céleste ou Théosophe Illuminé ; 5[e], Frère Bleu ; 6[e], Frère Rouge.

médecin, qui publia le premier journal périodique de la nouvelle Eglise à Londres : le *Journal New-Jerusalimit*, pendant que Servanté fondait le *New-Jerusalem Magazine*.

Un révérend d'origine française, le R. Duché, est l'un des fondateurs de la Nouvelle-Eglise aux Etats-Unis.

Au XIXe siècle, la recrudescence de la propagande swedenborgienne en France remonte à l'année 1820. Une première société, petit cénacle absolument fermé aux profanes, s'organisa chez Gobert, avocat à la Cour royale de Paris, un fougueux adversaire du catholicisme dans des opuscules parus sous l'anonymat d'*un Ami de la Sagesse et de la Vérité* (1821). Mais le véritable missionnaire de la Nouvelle-Jérusalem fut à cette époque le capitaine Bernard. Celui-ci, en garnison à Bordeaux, convertit à la nouvelle église la plupart des officiers du 23e de ligne, son régiment ; puis en 1823, il répandit la doctrine et le culte en Espagne, s'affiliant à Madrid à un moine défroqué, dom Antonio : « C'est ainsi, dit la *Nouvelle-Jérusalem*, que la nouvelle doctrine pénétrait dans la péninsule à l'abri d'une épaulette française. Laissons ces premiers germes se développer sans bruit ; ils apparaîtront au grand jour, lorsque le moment sera arrivé, pour la nation espagnole de briser le joug du Catholicisme romain, comme elle a déjà secoué celui du pouvoir absolu. »

Le capitaine Bernard, fanfaronnade bien digne d'un sataniste, se vantait d'avoir converti à Swedenborg l'évêque de Barcelone et le général Palafox. Il joignait à sa propagande doctrinale des opérations thaumaturgiques, des incantations magnétiques. Une de ses plus ardentes disciples, Mme de Saint-Amour, opérait des guérisons et interprétait les songes. De retour en France, il jeta les germes de la Nouvelle-Jérusalem à Bayonne, à Tarbes, à Toulouse, à Nantes. A Paris, en 1826, un prêtre, premier vicaire de Notre-Dame de Paris, l'abbé Œgger (1), converti par lui, abjurait le catholicisme pour se mettre sous la direction de Bernard et de Gobert, et devenait un des plus zélés apôtres de l'église nouvelle. A Besançon, Bernard ralliait à sa secte le général de Bissy et le professeur Genisset.

D'autre part, l'abbé Ledru, curé de Levès, petit village sur les confins de la forêt de Dreux, prêchait ouvertement Swedenborg. L'interdiction même ne lui imposait pas silence ; vers 1833, il louait une grange, y installait le nouveau culte, qui réunissait 400 fidèles. Un délégué de l'évêque, chargé d'enterrer un paysan, est obligé de se retirer devant les manifestations hostiles du troupeau swedenborgien. Ceux-ci se défendent contre la cava-

(1) Œgger présentait les phénomènes de l'extase comme étant à la disposition de chaque disciple. En 1845, il envoya au Synode de Leipzig une adresse où il préconisait le mariage des prêtres. « Depuis que Rome, y disait-il, a méconnu cette grande vérité, une maladie secrète et honteuse, une sorte de chancre, s'est attachée à ses membres, et elle n'a plus fait que languir. »



lerie envoyée par le préfet, armés de faux et de fusils à pierre. L'ex-curé put continuer d'exercer son culte diabolique sans être inquiété jusqu'à sa mort, qui eut lieu cinq ans après.

Les principaux apôtres de la Nouvelle-Jérusalem en France, après ceux que nous venons de citer, furent : Louis-Boniface Larocque, pasteur calvi-



LES CÉLÉBRITÉS DU SPIRITISME

Louis Figuier **Charles Fauvety**

niste ; Edouard Richer (1792-1834), qui a publié de nombreux ouvrages d'illuminisme swedenborgien. Ces ouvrages amenèrent à la Nouvelle-Jérusalem de nombreux prosélytes ; ils forment l'exposé le plus complet et le plus enthousiaste de la doctrine de Swedenborg. Grâce à Richer, le Swedenborgianisme acquit une certaine autorité dans le monde instruit et lettré ; en 1838, un littérateur, qui a joui d'une grande notoriété, Emile Souvestre, écrivait : « Quand une religion est defendue par des hommes comme les Tafel, les Clowes, les Hindmarsh, les Noble, les Hofaker, les Richer ; quand elle a des journaux, des prêtres, cinquante églises en Angleterre, soixante en Amérique, et qu'elle compte plus de 400.000 fidèles, on ne peut se refuser à voir en elle un évènement social digne d'étude. » —

« L'année 1757 (date des révélations de Swedenborg) s'écriaient les Swedenborgiens, deviendra bientôt aussi mémorable que celle de l'Incarnation. »

Après Richer, les deux plus grands apôtres de la Nouvelle-Jérusalem en France sont Le Boys des Guays et Harlé, celui-ci, comme prédicateur, le premier comme traducteur de Swedenborg. Dès 1837, Le Boys des Guays avait ouvert un culte public à Saint-Amand, pour recruter des adeptes à diriger ensuite vers le satanisme ; il avait été conduit à Swedenborg par l'étude de l'occultisme ; il résolut dès lors de faire connaître au monde dans la langue française les œuvres complètes du révélateur suédois, et poussa à bout cette grande entreprise ; il y mit sept ans, en traduisant dix pages par jour, et se servant d'une plume d'or, « consacrée au Dieu-Caché. » Vers 1848, il organisa à Paris les réunions swedenborgiennes, qui se continuèrent vers 1866 chez M. Minot, rue de Sèvres, et dans l'appartement du Dr Poirson, rue des Grands-Augustins, 18, où l'on entendit plusieurs années les prédications de M. Harlé ; le Dr Poirson lui succéda jusqu'en 1880. Un autre centre de réunions swedenborgiennes se tenait à Passy, rue de la Faisanderie : la prêtresse de ces réunions était une étrange Américaine, Mlle Holms, qui rêvait d'installer en plein cœur de Paris un temple swedenborgien. M. Human, séduit autant par les beaux yeux de Mlle Holms que par les doctrines de la nouvelle église, constitue avec elle le « couple-prêtre », préconisé par Swedenborg, et ils consacrèrent une partie de leur fortune à la construction du temple privé de la rue Thouin, plus froid et plus vide encore qu'un temple calviniste. Sur le mur s'étale une fresque symbolique, guirlande mystique, composée de l'olivier, emblème du Divin Bien, de la vigne, emblème du Vrai, et du figuier, emblème du Bien Naturel. On y communie deux fois par an, à Pâques et à Noël, sous les deux espèces. Bien entendu, ce n'est là qu'un pur symbole. C'est là que les Swedenborgiens actuels, du groupe dit des orthodoxes, célèbrent leur culte, sous les auspices du patriarche Human et du pasteur Décembre.

D'autres, les schismatiques, les disciples restés fidèles à Cahagnet, se réunissent mensuellement chez M. Allar, et s'adonnent principalement aux pratiques du magnétisme. « J'ai vu là, dit Jules Bois (1), un sujet nommé Ravet qui converse avec feu Cahagnet, quand le thaumaturge, M. Allar, l'endort... On l'écoute respectueusement ; car, m'a-t-on expliqué, l'âme de feu Cahagnet, à ces moments sacrés, habite en lui. M. Lecomte, de Noisy-le-Roi, naturaliste, imprégné des plus subtiles spiritualités, l'interroge sur les plantes, et M. Allar sur la métaphysique, tous deux avec conscience et perspicacité.

« Ces étudiants, au nombre de quarante à peu près, forment le plus extra-

(1) Jules Bois : *les Petites Religions de Paris.*



ordinaire assemblage : chercheurs rigoureux, médiocres écrivains, mystiques disgraciés et aux beaux yeux presque féroces, francs-maçons intrigants, femmes enthousiastes tombées dans la neurasthénie... petites demoiselles étonnées... Je suis sorti de cet étrange atelier où trône la statue d'Isis, presque ivre de ce merveilleux que me servirent de complaisants grands-prêtres laïques, se recommandant d'une science un peu trop pénétrée de libre-pensée et causant avec les âmes des morts aussi aisément qu'une dévote à son confesseur et avec non moins de déférence. »

Mais, dans le swedenborgianisme comme dans toute autre secte similaire, le satanisme a beau se cacher sous des apparences de mysticisme innocent ; il laisse toujours percer un bout de corne.

Rappelons ce qu'écrivait en 1849 le F∴ Joseph Olivier, swedenborgien, dans le *Magnétiseur spiritualiste*, organe du F∴ Cahagnet, pontife de l'un des deux groupes parisiens :

« Le Christ, ce docteur magnifique, réservoir intarissable du fluide magnétique divin, dont les rayons ont transpercé la matière, le Christ ne représente qu'une face déterminée du génie du bien. — En lui resplendissent *la charité, la bonté, l'humilité, la douceur*. Le Christ, c'est la *force* que donne la *foi*, force qui dérive de ses perfections mêmes. Mais le Dieu de la *force réelle*, de la *force vraie*, c'est Satan ! Satan, en qui se personnifient *la grandeur, l'extermination ;* Satan, *le Dieu de la révolte légitime*, a dit Georges Sand, — Satan le Dieu des *malheureux*, des *opprimés*. — Satan, le Dieu des *révolutions*. C'est lui, Satan, qui, se sacrifiant chaque jour, chaque jour arrache, au prix d'atroces tortures, la robe empoisonnée de la force *brutale* qui enchaîne la force *morale* dont il est le Dieu. Et cependant que le Christ panse de ses pleurs les plaies des combattants tombés sur le vaste champ de bataille de l'humanité, lui, — l'invaincu, l'indomptable, — brise les fers du prisonnier, les convertit en instruments de mort pour l'oppresseur, et poussant son cri magique : Liberté, Egalité, Fraternité, suscite les pierres elles-mêmes qui se dressent en barricades contre lesquelles viennent se briser — impuissantes — les foudres de la *force brutale*... Satan, c'est la *moitié*, c'est le *complément* du Christ. Ils ne forment à eux deux qu'une seule personne, un même tout !

« Le *Christ* a paru : son type a été personnifié.

« Le type de *Satan* le sera : il couronnera l'œuvre sur la terre.

« Le *Christ* a posé le principe.

« *Satan* viendra pour poser *les conclusions de toutes les conséquences*.

« Je vous comparerai *Satan* et le *Christ* à l'union de *l'homme* et de la *femme*, qui, par la réunion du *beau*, du *grand* et du *fort* au *simple*, au *bon* et au *doux*, forme l'image des qualités de Dieu. »

Passons aux Martinistes.

Au chapitre sur *les Juifs dans la Franc-Maçonnerie*, j'ai suffisamment parlé de Martinez Pasqualis pour n'avoir pas à revenir sur le premier fondateur de cette secte des Martinistes, essentiellement diabolisante et maçonnique.

Mais Martinez Pasqualis, agissant en France comme Weishaupt en Allemagne, a été le promoteur de l'Illuminisme français, et c'est l'un de ses disciples, Louis-Claude de Saint-Martin (1743-1803), qui en a été le théoricien et le véritable organisateur ; et c'est lui qui a laissé son nom à la secte.

Saint-Martin, qu'on appelle communément « le Philosophe Inconnu », était officier au régiment de Foix, en garnison à Bordeaux, lorsqu'il fit la connaissance de Martinez Pasqualis dans les loges de cette ville ; c'était le duc de Choiseul, ami et protecteur de sa famille, qui l'avait fait initier de bonne heure à la maçonnerie ; Pasqualis alla plus loin et leva pour lui les derniers voiles.

Esprit exalté, Saint-Martin se lança à corps et âme perdus dans le mysticisme noir ; mais il avait, en outre, le goût très développé des relations mondaines. De fréquentation fort agréable, doué de qualités extérieures qui le faisaient rechercher, il séduisait les gens de la belle société, si superficiels au XVIIIe siècle, et tous ces grands seigneurs et ces grandes dames, qui, à cette époque dont Voltaire fut roi, oubliaient Dieu pour les plaisirs, s'arrachaient l'élégant officier, alors démissionnaire. Il était venu à Paris.

Cet homme était vraiment un instrument du démon. Par ses manières doucereuses, par sa politesse exquise, il s'insinuait, d'abord, comme le serpent ; puis, par la flamme de son regard, rapportent ses contemporains, il fascinait ; toujours comme le serpent, ajouterai-je. Et il prêchait, dans les salons aristocratiques, une religion nouvelle ; habile au suprême degré, il restait mystérieux, ne glissait que quelques mots, excitait la curiosité, réveillait le sentiment de la dévotion envers Dieu chez les frivoles qui l'avaient laissé s'éteindre, mais c'était pour le fausser, pour le sophistiquer, pour diriger cette piété mystique, rejaillie à son coup de baguette, vers un idéal criminel, sacrilège, vers Satan déifié. Les femmes surtout tombaient dans son piège ; et, du reste, il est reconnu que c'est particulièrement chez les nobles désœuvrées qui ont oublié le chemin de l'Eglise, que le satanisme fait le plus de victimes.

Autour de Saint-Martin, gravitaient, vice-prêtresses de l'occultisme, les femmes de la plus haute aristocratie : la princesse de Lusignan, la marquise de Chabanais, la marquise de Lacroix, la maréchale de Noailles.

Dans ses livres, le Philosophe Inconnu est, comme les Eliphas Levi et tous les autres docteurs ès-cabale, incompréhensible pour les non-initiés. « Je prêche Satan », est une chose qui ne se peut imprimer en toutes lettres. Aussi ne faut-il pas s'étonner de ce que M. Caro, l'académicien, ait écrit ceci sur les ouvrages de Saint-Martin : « Il y a des pages, et en grand nombre, où nous n'avons pas compris un mot. Est-ce notre faute ? est-ce celle de l'écrivain ?... Dans ces pages étranges, une sorte de vertige vous prend. On entre dans un monde nouveau, où les mots n'ont plus de sens, ni les phrases de

liaison et de suite entre elles. Les formes de la syntaxe sont respectées; les propositions sont régulièrement construites; mais la pensée reste indéchiffrable sous ce mélange de mots qui se suivent sans éveiller une seule idée. Ces pages sont comme un rêve éveillé ou comme un jeu d'enfant dans lequel on s'amuserait à parler pendant un certain temps sans rien dire, associant des phrases sans y mettre aucun sens, frappant l'air de sons vains et vides, et s'ingéniant à ne pas penser. » M. Caro n'a rien compris, parce qu'il n'avait pas la clef, parce qu'il n'était pas théosophe, initié martiniste.

Louis Blanc, qui était franc-maçon, qui avait compris le secret des secrets, mais qui, cependant (il faut lui rendre cette justice), n'est pas déchu jusqu'à la pratique de l'occultisme, écrit à propos du livre de Saint-Martin, intitulé *Des erreurs et de la vérité :* « Par les sentiers de l'allégorie, le Philosophe Inconnu conduisait au sein du royaume mystérieux que, dans son état primitif, l'homme avait habité. »

Et aussi, le F.·. Findel, dans son *Histoire de la Franc-Maçonnerie*, dit encore, au sujet du même livre : « Il ne fut pas seulement révéré comme un évangile par quelques FF.·. isolés; mais en Allemagne on le considéra comme une mine de vraie science maçonnique, et on le recommanda particulièrement aux FF.·. initiés Chevaliers d'Asie. Le F.·. Claudius le traduisit en allemand. »

Veut-on quelques échantillons des écrits mystiques de Saint-Martin ? Je vais donner de courts extraits de ce fameux livre : *Des erreurs et de la vérité*. Mon lecteur, qui a la clef, comprendra que le système du Philosophe Inconnu n'est autre qu'un satanisme spécial, un amalgame de manichéisme et de néo-platonisme.

« L'homme, écrit Saint-Martin, est à présent composé de deux êtres, l'un sensible, l'autre intelligent. Nous avons laissé entendre que, dès son origine, il n'était pas sujet à cet assemblage, et que, jouissant des prérogatives de l'être simple, il avait tout en lui et n'avait besoin de rien pour se soutenir, puisque tout était renfermé dans les dons précieux qu'il tenait de son principe. *Dès son origine, l'homme avait donc pour loi de régner sur la région sensible, comme il le doit encore aujourd'hui;* mais, comme il était alors doué d'une force incomparable et qu'il n'avait aucune entrave, tous les obstacles disparaissaient devant lui. Aujourd'hui, il n'a plus, à beaucoup près, les mêmes forces. *Lorsque l'arrêt foudroyant eût été prononcé contre lui, il ne lui resta, de tous les dons qu'il avait reçus, qu'une ombre de liberté, c'est-à-dire une volonté toujours sans force et sans empire.* Tout autre pouvoir lui fût ôté, et sa réunion avec un être sensible le réduisit à n'être plus qu'un assemblage de deux causes inférieures en similitude de celles qui régissent tous les corps.

« Quels fruits l'homme pourrait-il donc produire aujourd'hui, si, dans l'impuisance que nous lui connaissons, il croyait n'avoir d'autre loi que sa propre volonté, *et s'il entreprenait de marcher sans être guidé par cette cause active et intelligente dont il dépend malgré lui et de laquelle il doit tout attendre*, ainsi que les êtres corporels parmi lesquels il est si tristement confondu ?...



«... Commençons par observer l'institution la plus respectée et la plus universellement répandue dans tous les peuples, celle qu'ils regardent avec raison comme ne devant pas être l'ouvrage de leurs mains. Il est bien clair, par le zèle avec lequel toute la terre s'occupe de cet objet sacré, que tous les hommes en ont en eux et l'image et l'idée. Nous apercevons chez toutes les nations une uniformité entière sur le principe fondamental de la religion. Toutes reconnaissent un être supérieur qu'il faut prier; toutes le prient.

« Cependant, les soins que tous les peuples se donnent pour honorer le premier être nous présentent, comme toutes les autres institutions, des différences et des changements successifs et arbitraires dans la pratique comme dans la théorie, en sorte que, parmi toutes les religions, on n'en connait pas deux qui l'honorent de la même manière. *Or, je le demande, cette différence pourrait-elle avoir lieu, si les hommes avaient pris le même guide et qu'ils n'eussent pas perdu de vue la seule lumière qui pourrait les éclairer et concilier?* »

Nous, catholiques, nous croyons que, s'il y a plusieurs religions sur le globe, c'est parce que la vérité du christianisme n'a pas encore conquis les âmes de millions d'idolâtres et parce que d'autre part il y a eu des schismes et des hérésies qui ont retranché des âmes du sein du vrai christianisme; mais nous espérons que les hérétiques et les schismatiques finiront par revenir un jour à l'Eglise et que les païens seront aussi finalement convertis. Voilà comment nous comprenons que l'unité de religion se fera sur le globe.

Saint-Martin, lui, condamne toutes les religions actuellement connues, c'est-à-dire pratiquées publiquement; selon lui, elles sont toutes fausses, toutes imbues d'erreur. Pour savoir comme il convient d'honorer la divinité, et, par conséquent, pour bien comprendre la divinité, aucune nation n'a songé à se laisser guider par le bon guide, qu'il ne nomme pas; toutes ont perdu de vue la vraie lumière.

C'est depuis l'arrêt prononcé contre lui au paradis terrestre que l'homme a été dépouillé de sa force morale et que, croyant n'avoir d'autre loi que celle de sa volonté, il a marché au hasard, sans s'inspirer, comme il aurait dû le faire de cette cause active et intelligente qui ne veut que son bien, mais dont Saint-Martin s'obstine à ne pas imprimer le nom.

Continuons, pourtant.

« C'est donc parce qu'il s'éloigne de cette lumière, que l'homme demeure livré à ses propres facultés. Et cependant, quoiqu'il ne sache plus si l'hommage qu'il offre au premier être est vraiment celui que cet être exige, il préfère en rendre un, tel qu'il le conçoit, à la secrète inquiétude et au regret de n'en point rendre du tout.

« *Tel est, en partie, le principe qui a formé les fausses religions et qui a défiguré celle que toute la terre aurait dû suivre.* Alors, pourrons-nous être surpris de voir si peu d'uniformité dans les usages pieux de l'homme et de son culte, de lui voir produire toutes ces contradictions, toutes ces pratiques opposées, *tous ces*

rites qui se combattent et qui, en effet, ne présentent rien de vrai à la pensée ? N'est-ce pas là où, l'imagination de l'homme n'ayant plus de frein, tout est l'ouvrage de son caprice et de son aveugle volonté ? N'est-ce pas là, par conséquent, où tout doit paraître indifférent à la raison, puisqu'elle ne voit plus de rapports entre ce culte et l'être auquel les instituteurs et les partisans veulent l'appliquer?

« Nous avons vu que, malgré tous les raisonnements sur la nature, les hommes étaient obligés de se soumettre à ses lois ; nous avons assez fait connaître que les lois de cette nature étaient fixes et invariables, *quoique, par une suite des* DEUX ACTIONS *qui sont dans l'univers*, — (du bon et du mauvais principes), — *leur accomplissement fut souvent dérangé.*

« Nous savons donc déjà avec évidence qu'il est dans la nature corporelle une puissance supérieure à l'homme et qui l'assujettit à ses lois. Si l'homme est soumis à cette nature, à plus forte raison le sera-t-il AUX PRINCIPES SUPÉRIEURS *qui la dirigent et la soutiennent*. Que produira donc tout ce qu'il pourra faire, imaginer, dire, instituer contre les lois de ces principes supérieurs ? Loin qu'ils en soient le plus légèrement altérés, ils ne font que montrer davantage leur force et leur puissance en laissant l'homme qui s'en éloigne livré à ses propres doutes et aux incertitudes de son imagination et *en l'assujettissant à ramper* tant qu'il voudra les méconnaître.

« Nous ne pouvons donc plus douter que la raison de toutes ces différences que les nations nous offrent dans leurs dogmes et dans leur culte ne vienne de ce que, dans leurs institutions, elles ne sont pas appuyées de cette cause active et intelligente.

« *On ne doit pas non plus me demander actuellement quel est celui de tous les cultes établis qui est le véritable culte ; le principe que je viens de poser doit servir de réponse à toutes les questions sur cet objet...* »

« ... Tel est, on le voit, l'état malheureux de l'homme actuel, qu'il ne peut, non seulement arriver au terme, mais même faire un seul pas dans cette voie, sans qu'une autre main que la sienne lui en ouvre l'entrée et le soutienne dans toute l'étendue de la carrière ! On sait aussi que *cette main puissante est cette même cause physique, à la fois intelligente et active, dont l'œil voit tout et dont le pouvoir soutient tout dans le temps.* Or, si ses droits sont exclusifs, comment l'homme, dans sa faiblesse et dans la privation la plus absolue, pourrait-il dans la nature se passer d'un pareil appui ?

« *Il faut donc qu'il reconnaisse ici de nouveau et l'existence de cette cause et le besoin indispensable qu'il a de son secours* POUR SE RÉTABLIR DANS SES DROITS. *Il sera également obligé d'avouer que, si elle peut seule satisfaire pleinement ses désirs sur les difficultés qui l'inquiètent, le premier et le plus utile de ses devoirs est d'abjurer sa fragile volonté, ainsi que les fausses lueurs dont il cherche à en colorer les abus, et de ne se reposer que sur cette cause puissante, qui, aujourd'hui, est l'unique guide qu'il ait à prendre.*

« QUE NE PUIS-JE DÉPOSER ICI LE VOILE DONT JE ME COUVRE ET PRONONCER LE NOM DE CETTE CAUSE BIENFAISANTE, LA FORCE ET L'EXCELLENCE MÊME SUR LAQUELLE JE VOUDRAIS POUVOIR FIXER LES YEUX DE TOUT L'UNIVERS ! MAIS, QUOIQUE CET ÊTRE INEFFABLE, LA CLEF DE LA NATURE, L'AMOUR ET LA JOIE DES SIMPLES, LE FLAMBEAU DES SAGES, ET MÊME LE SECRET APPUI DES AVEUGLES, NE CESSE DE SOUTENIR L'HOMME DANS TOUS SES PAS, COMME IL SOUTIENT ET DIRIGE TOUS LES ACTES DE L'UNIVERS, **cependant, le nom qui le ferait le mieux connaître suffirait, si je le proférais, pour que le**



plus grand nombre dédaignât d'ajouter foi à ses vertus et se défiât de toute ma doctrine. AINSI, LE DÉSIGNER PLUS CLAIREMENT, CE SERAIT ÉLOIGNER LE BUT QUE J'AURAIS DE LE FAIRE HONORER. »

Ce que Saint-Martin n'imprimait pas dans ses livres, il le disait aux adeptes de son rite, minutieusement éprouvés. Son rite appartient à la franc-maçonnerie ; c'est l'*Ecossisme réformé de Saint-Martin* ou *Ordre Martiniste ;* il a bon nombre de pratiquants en France, mais il est surtout répandu en Allemagne et principalement en Prusse. Primitivement composé de dix grades divisés en deux séries, ce rite, qui est une réforme du régime des Elus-Coëns (de Martinez Pasqualis), a été réduit à sept grades, qui sont : 1er Apprenti ; 2e Compagnon ; 3e Maître ; 4e Maître Parfait ; 5e Elu ; 6e Ecossais ; 7e Sage Illuminé. C'est au 7e grade que l'adepte sait à quoi s'en tenir sur le grand architecte de l'univers. Mais comme les Martinistes sont des satanistes, ils ne sont pas officiellement reconnus par le Suprême Directoire Dogmatique de la haute-maçonnerie. Néanmoins, quelques-uns d'entre eux sont en rapport avec les chefs du Palladium ; mais ils se gardent bien de le faire savoir à leurs collègues ; on sait, d'ailleurs, que le secret des palladistes est des plus rigoureux.

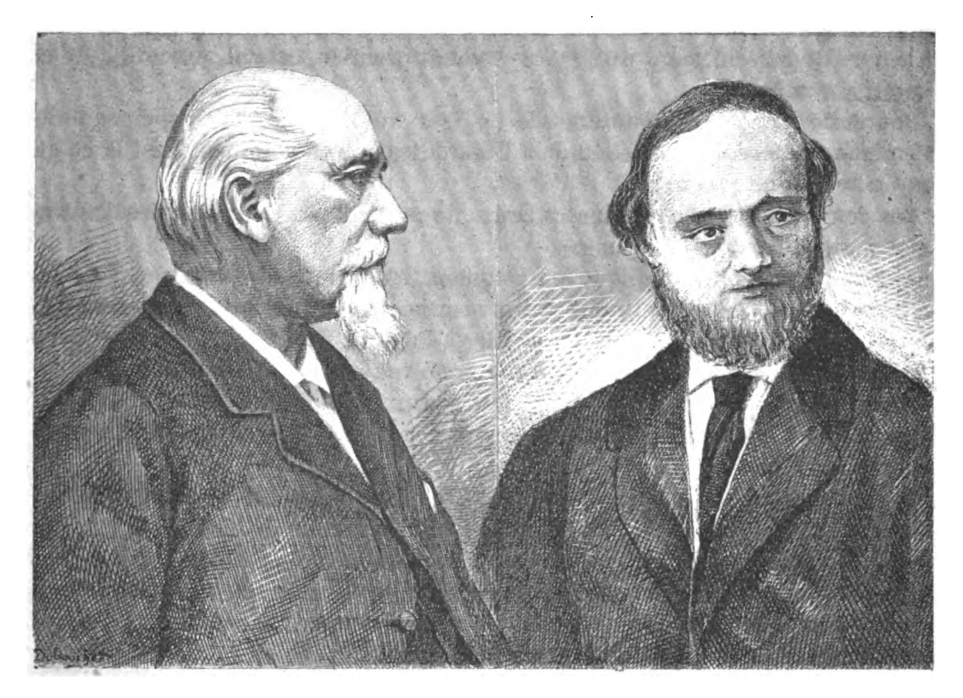
Il en est de Saint-Martin comme de Swedenborg. Son influence est plutôt une influence générale, et elle se fait sentir aussi bien dans les doctrines des différents groupes d'occultistes que dans l'école spéciale qui marche sous son drapeau. C'est ainsi que Papus, dans un tableau synthétique de la filiation de ces différents groupes, a rattaché à l'école de Saint-Martin, par l'intermédiaire de Wronski : Eliphas Lévi, Louis Lucas, Lacuria, et Stanislas de Guaita, ce dernier comme étant le véritable successeur d'Eliphas Lévi, — qui n'était pourtant pas sataniste.

Une spéciale initiation martiniste a été instituée récemment par le groupe central d'occultisme fondé par Papus, qui semble fonctionner assez activement De temps en temps, l'*Initiation* offre à ses lecteurs des fragments de discours prononcés à la réception des Frères des différents degrés ; ainsi, par exemple, au 18e volume, page 110 : un *Discours prononcé à la réception du Frère 19e au Suprême Conseil, le 25 novembre 1892*. L'orateur y définit ce qu'il faut entendre par science martiniste, qu'il résume ainsi ; « Expliquer l'univers par l'homme, c'est la devise même de Saint-Martin. » Comme premier mode d'étude, est recommandée la lecture des maîtres martinistes : « Lisez, mon frère, lisez passionnément les œuvres de Martinez Pasqualis et surtout de Saint-Martin... En Saint-Martin est condensée toute la moelle des plus nobles philosophies et des plus hautes religions. Pythagore, Platon et Plotin se retrouvent dans ses pages, l'âme de Jésus a inspiré leur auteur. » L'âme de ces initiations martinistes semble être surtout aujourd'hui Stanislas de Guaita. On verra toutefois, en lisant attentivement le

discours d'initiation, que je cite et dont il est l'auteur, qu'il est avant tout un disciple et un adepte de la cabale :

DISCOURS INITIATIQUE
pour une réception martiniste au grade de S.·. I.·.

Tu as été successivement revêtu des trois grades hiérarchiques de notre ordre ; nous te saluons S.·. I.·. ; et quand tu auras transcrit et médité nos



LES CÉLÉBRITÉS DU SPIRITISME

Arthur Arnould. **Eugène Nus.**

cahiers, tu deviendras Initiateur à ton tour. A tes mains fidèles sera commise une importante mission : la charge t'incombera, mais aussi l'honneur, de former un groupe dont tu seras devant ta conscience et devant l'Humanité divine le Père intellectuel et à l'occasion le Tuteur moral.

Il ne s'agit point ici de t'imposer des convictions dogmatiques. Que tu te croies matérialiste, ou spiritualiste, ou idéaliste ; que tu fasses profession de Christianisme ou de Bouddhisme ; que tu te proclames libre-penseur ou que tu affectes même le scepticisme absolu, peu nous importe après tout ; et nous ne froisserons pas ton cœur en molestant ton esprit sur des problèmes que tu ne dois résoudre que face à face avec ta conscience et dans le silence solennel de tes passions apaisées.

Pourvu que ton cœur, embrasé d'un amour véritable pour tes frères humains, ne cherche jamais à briser les liens de solidarité qui te rattachent étroitement au Règne Hominal considéré dans sa Synthèse, tu es d'une religion

suprême et vraiment universelle ; car c'est elle qui se manifeste et s'impose (multiforme, il est vrai, mais essentiellement identique à elle-même) sous les voiles de tous les cultes exotériques d'Occident comme d'Orient.

Psychologue, donne à ce sentiment le nom que tu voudras : Amour, Solidarité, Altruisme, Fraternité, Charité ;

Économiste ou Philosophe, appelle-le Socialisme, si tu veux... Collectivisme, Communisme... Les mots ne sont rien !

Honore-le, Mystique, sous les noms de Mère-Divine ou d'Esprit-Saint.

Mais, qui que tu sois, n'oublie jamais que dans toutes les religions réellement vraies et profondes, c'est-à-dire fondées sur l'Esotérisme, la mise en œuvre de ce sentiment est l'enseignement premier, capital, essentiel, de cet Esotérisme même.

Poursuite sincère et désintéressée du Vrai, voilà ce que ton Esprit se doit à lui-même ; paternelle mansuétude à l'égard des autres hommes, c'est là ce que ton Cœur doit au prochain.

Ces deux devoirs exceptés, notre Ordre ne prétend pas t'en prescrire d'autres, *sous un mode impératif, du moins.*

Aucun dogme philosophique ou religieux n'est imposé davantage à ta foi. — Quant à la doctrine dont nous avons résumé pour toi les principes essentiels, nous te prions seulement de la méditer à loisir et sans parti pris. C'est par la persuasion seule que la Vérité Traditionnelle veut te conquérir à sa cause !

Nous avons ouvert à tes yeux les sceaux du Livre ; mais c'est à toi d'apprendre à épeler d'abord la lettre, puis à pénétrer l'Esprit des mystères que ce livre renferme.

Nous t'avons « commencé » ; le rôle de tes Initiateurs doit se borner là. Si tu parviens de toi-même à l'intelligence des Arcanes, tu mériteras le titre d'Adepte ; mais sache bien ceci : c'est en vain que les plus savants mages de la terre te voudraient révéler les suprêmes formules de la science et du pouvoir magique ; la Vérité Occulte ne saurait se transmettre en un discours (1) ; chacun doit l'évoquer, la créer et la développer en soi.

(1) Au demeurant, lorsqu'il déclare au récipiendaire que la vérité occulte doit être devinée par lui, sans qu'il soit besoin de la lui communiquer oralement, le F∴ Stanislas de Guaita, qui est le Ragon du Martinisme contemporain, se conforme à la tradition de la franc-maçonnerie, à cette règle générale établie par tous les créateurs de rites et qui n'a d'exception que dans le Palladisme et la deuxième classe des Odd-Fellows.

Drœseke, maçon allemand des hauts grades, disait en 1849, dans un discours prononcé à la loge *le Rameau d'Olivier*, de Brême :

« Avant tout, nous considérons la Maçonnerie comme une institution émanant de la divinité. Celui qui a recevra jusqu'à ce qu'il soit rassasié. Mais à celui qui n'a rien, la Maçonnerie ne peut rien donner ; elle l'appauvrit même au sein d'une richesse apparente. Dans nos temples, il est sans cesse question d'un secret ; même, pour parler plus exactement, on ne parle que de ce secret. *Ce secret, on ne peut le cacher à celui qui a des yeux ;* celui-là le pénètre sans la loge, il est initié sans même être entré dans nos sanctuaires. *Tel autre ne parviendra jamais à le connaître, pas même par la loge et par le moyen de tous ses grades ; c'est un profane, fût-il même assis à l'orient du temple et fît-il briller sur sa poitrine les bijoux du grand-maître.*

« Les moyens mêmes que nous employons pour résoudre ce problème, nos symboles, nos images, nos signes, nous les regardons comme des secrets. Pour quelle raison et de quel droit agissons-nous ainsi ?

« Nos symboles ne sont point des bilboquets qui servent à tuer le temps et à amuser les enfants ; *ils sont les vases sacrés où le saint des saints est conservé et exposé aux regards des initiés.* Telles sont les paroles (mots de passe et mots sacrés), que l'on profanerait, si on les jetait devant des animaux immondes. Nos symboles ne sont pas l'objet représenté ; ils ne sont que des allusions, des réminiscences : par eux, l'esprit est stimulé à faire des efforts *pour*

Tu es *Initiatus :* celui que d'autres ont mis sur la voie. Efforce-toi de devenir *Adeptus :* celui qui a conquis la science par lui-même. En un mot, deviens le fils de tes œuvres.

Notre Ordre, je te l'ai dit, borne ses prétentions à l'espoir de féconder les bons terrains, en semant partout la bonne graine ; les enseignements des S.·. I.·. sont précis, mais élémentaires.

Soit que ce programme secondaire suffise à ton ambition, soit que ta destinée te pousse un jour au seuil du temple mystérieux où rayonne, depuis des siècles, le lumineux dépôt de l'Esotérisme Occidental, écoute les dernières paroles de tes Frères inconnus ; puissent-elles germer dans ton esprit et fructifier dans ton âme !

Je te proteste que tu peux y trouver le criterium infaillible de l'Occultisme, et que la Clef de voûte de la synthèse ésotérique est bien là, non pas ailleurs. Mais à quoi sert d'insister, si tu peux comprendre et si tu veux croire ? Dans le cas contraire, à quoi bon insister encore ?

Tu es bien libre de prendre ce qui me reste à dire pour une allégorie mystique ou pour une fable-littéraire sans portée, ou même pour une audacieuse imposture...

Tu es libre ; mais ECOUTE. — Germe ou périsse la graine, je vais semer !

En principe, à la racine de l'Etre est l'Absolu ;

L'Absolu, — que les religions nomment Dieu, — ne se peut concevoir, et qui prétend le définir en dénature la notion, en lui assignant des bornes ; un Dieu défini est un Dieu fini.

Mais de cet insondable Absolu émane éternellement la *Dyade androgynique*, formée de deux principes indissolublement unis : l'Esprit vivificateur, et l'âme vivante universelle.

Le mystère de leur union constitue le grand arcane du Verbe.

Or, le Verbe, c'est l'Homme-collectif considéré dans sa synthèse divine, avant sa désintégration. C'est l'Adam Céleste avant sa chute ; avant que cet Etre Universel se soit modalisé, en passant de l'Unité au Nombre ; de l'Absolu au

conclure l'invisible de ce qui est visible. » Cité par Eckert, *la Franc-Maçonnerie dans sa véritable signification*, traduction française, tome I, page 274.)

Voir aussi le *Rituel du grade de Maître*, publié pour les francs-maçons en 1860 par Ragon. Le « Catéchisme du Maître » s'y termine ainsi (pages 34-35) :

« D. — L'étude des grades maçonniques conduit-elle à la connaissance de la vérité ?

« R. — Aucun grade connu n'enseigne ni ne dévoile la vérité ; seulement, il désépaissit le voile, et le néophyte qui sait profiter des documents qu'il reçoit, sait plus et mieux que celui qui sort d'un collège profane de philosophie. Les grades pratiqués jusqu'à ce jour ont fait des maçons et non des initiés.

« D. — Pouvez-vous me dire le secret de la Franc-Maçonnerie ?

« R. — *Le secret de la Maçonnerie est, par sa nature même, inviolable : car le maçon qui le connaît ne peut que l'avoir deviné. Il l'a découvert en fréquentant les loges instruites, en observant, en comparant, en jugeant. Une fois parvenu à cette découverte, il le gardera à coup sûr, pour lui-même, et ne le communiquera pas même à celui de ses frères en qui il avait le plus de confiance ; car, dès que celui-ci n'a pas été capable de faire cette découverte, il est aussi incapable de tirer parti du secret, s'il le recevait oralement.* »

Le F.·. Ragon ajoute en note :

« Ces ingénieuses paroles (c'est-à-dire la définition de l'inviolabilité du secret maçonnique) sont du célèbre J.-J. Casanova, né à Venise en 1725, initié à Lyon en 1757, et à qui Crébillon apprit le français. »

Or, l'aventurier Casanova, auteur des plus obscènes mémoires qu'un homme ait écrit, était un sataniste déclaré.



Relatif ; de la Collectivité à l'Individualisme ; de l'Infini à l'Espace, et de l'Eternité au Temps.

Sur la chute d'Adam, voici quelques notions de l'enseignement traditionnel :

Incités par un mobile intérieur dont nous devons taire ici la nature essentielle, mobile que Moïse appelle « Nahash », et que nous définirons, si tu veux, la soif égoïste de l'existence individuelle, un grand nombre de Verbes fragmentaires, consciences potentielles vaguement éveillées en mode d'émanation dans le sein du Verbe Absolu, se séparèrent de ce Verbe qui les contenait.

Ils se détachèrent, — infimes sous-multiples, — de l'Unité-mère qui les avait engendrés. Simples rayons de ce soleil occulte, ils dardèrent à l'infini dans les ténèbres leur naissante individualité, qu'ils souhaitaient indépendante de tout principe antérieur, en un mot, autonome.

Mais, comme le rayon lumineux n'existe que d'une existence relative, par rapport au foyer qui l'a produit, ces Verbes également relatifs, dénués de principe autodivin et de lumière propre, s'obscurèrent à mesure qu'ils s'éloignaient du Verbe absolu.

Ils tombèrent dans la matière, mensonge de la substance en délire d'objectivité ; dans la matière, qui est au Non-Etre ce que l'Esprit est à l'Etre, ils descendirent jusqu'à l'existence élémentaire, jusqu'à l'animalité, jusqu'au végétal, jusqu'au minéral ! Ainsi, la matière fut élaborée de l'Esprit, et l'Univers concret prit une vie ascendante, qui remonte de la pierre, apte à la cristallisation, jusqu'à l'homme, susceptible de penser, de prier, d'assentir l'intelligible et de se dévouer pour son semblable !

Cette répercussion sensible de l'Esprit captif, sublimant les formes progressives de la Matière et de la Vie, pour tâcher de sortir de sa prison, — la Science contemporaine la constate et l'étudie sous le nom d'Evolution.

L'Evolution, c'est l'universelle Rédemption de l'Esprit. En évoluant, l'Esprit remonte.

Mais avant de remonter, l'Esprit était descendu ; c'est ce que nous appelons l'Involution.

Comment le sous-multiple verbal s'est-il arrêté à un point donné de sa chute ? Quelle force lui a permis de rebrousser chemin ? Comment la conscience obscurée de sa divinité collective s'est-elle enfin réveillée en lui, sous la forme encore bien imparfaite de la Sociabilité ? — Voilà de profonds mystères, que nous ne pouvons pas même aborder ici, et dont tu sauras acquérir l'intelligence, si la Providence est avec toi.

Je m'arrête. Nous t'avons conduit assez avant sur la voie ; te voilà muni d'une boussole occulte qui te permettra, sinon de ne jamais t'égarer, du moins de retrouver toujours le droit chemin.

Voilà donc quelques données précises sur la *grande affaire* (1) de l'humaine destinée ; à toi le soin d'en déduire le reste, et de donner au problème sa solution.

Mais comprends bien, mon frère, une troisième et dernière fois je t'en adjure, comprends bien, que l'Altruisme est la seule voie qui conduise au but unique et final, — je veux dire la réintégration des sous-multiples dans l'Unité divine ; — la seule doctrine qui en fournisse le moyen, qui est le déchirement des entraves matérielles, pour l'ascension, à travers les hiérarchies supérieures, vers l'astre central de la régénération et de la paix.

(1) Expression de Saint-Martin.

N'oublie jamais que l'Universel Adam est un Tout homogène, un Etre vivant, dont nous sommes les atômes organiques et les cellules constitutives. Nous vivons tous les uns dans les autres, les uns par les autres; et fussions-nous individuellement sauvés (pour parler le langage chrétien), nous ne cesserions de souffrir et de lutter qu'une fois tous nos frères sauvés comme nous!

L'Egoïsme intelligent conclut donc comme a conclu la Science traditionnelle: l'universelle fraternité n'est pas un leurre; c'est une réalité de fait.

Qui travaille pour autrui travaille pour soi; qui tue ou blesse son prochain se blesse ou se tue; qui l'outrage, s'insulte soi-même.

Que ces termes mystiques ne t'effarouchent pas; nous sommes les mathématiciens de l'ontologie, les algébristes de la métaphysique.

Souviens-toi, Fils de la Terre, que ta grande ambition doit être de reconquérir l'Eden Zodiacal, d'où tu n'aurais jamais dû descendre, et de rentrer enfin dans l'Ineffable Unité, hors de laquelle tu n'es rien, et dans le sein de laquelle tu trouveras, après tant de travaux et de tourments, cette paix céleste, ce sommeil conscient que les Hindous connaissent sous le nom de *Nirvâna*: la béatitude suprême de l'Omniscience, en Dieu.

STANISLAS DE GUAITA, S.·. I.·.

L'Ordre Martiniste a un Suprême Conseil, dont le président est le F.·. Papus, franc-maçon (33[e]). Les initiations ont lieu, une fois par mois, dans un local dénommé « Salle Fabre d'Olivet ».

Je parlerai de Papus, plus loin. D'abord, disons quelques mots du mage noir Stanislas de Guaita : le marquis de l'avenue Trudaine est, à Paris, une personnalité importante dans le monde diabolisant.

Stanislas de Guaita est proclamé par les occultistes contemporains « le représentant le plus élevé de la science occulte considérée dans ses développements philosophiques. » Ses *Essais de sciences maudites* l'ont placé au premier rang des théoriciens de l'occultisme. Sous le rapport du style, il relève surtout d'Eléphas Lévi, et il se donne même comme poursuivant sa tâche. Ainsi que lui, d'ailleurs, il se dit héritier de toute la science des anciens mages et des anciens sanctuaires, héritier de la cabale et du gnosticisme, « relevant plus spécialement de l'Initiation hermétique et kabbaliste ». Disciple des adeptes de tous les âges, dont la vie, depuis les gnostiques jusqu'au XVIII[e] siècle lui apparaît comme un constant martyre : « vénérables excommuniés, patriarches de l'exil, fiancés de la potence et du fagot, ils ont vécu leur agonie; ils ont écrit leurs symboles, qu'aujourd'hui nous déchiffrons... Si l'on ne brûle plus les initiés, on les raille et les calomnie. Ils sont résignés à l'outrage, comme leurs pères — les martyrs. »

En 1886, un opuscule, intitulé : *Au seuil du mystère*, annonçait la publication prochaine d'un corps de doctrine cohésif « devant sublimer cette haute philosophie des maîtres. » Cette haute philosophie est contenue dans le volume paru depuis : *Le Serpent de la Genèse* (1891), une histoire philo-

sophique de la sorcellerie à toutes les époques, que doivent suivre deux autres parties : la *Clef de la Magie Noire*, et *le Problème du Mal*.

Pour Stanislas de Guaita, comme pour Eliphas Lévi, la science magique recèle des secrets d'une réalité formidable :

« La haute science ne saurait être l'objet d'une curiosité frivole : le problème est sacré, sur lequel ont pâli tant de nobles fronts, et questionner le Sphinx par caprice est un sacrilège jamais impuni. A votre demande indiscrète, l'Inconnu formule une réponse inattendue, si troublante que l'obsession en demeure à jamais en vous. Le voile du mystère irritait votre curiosité ? Malheur à vous de l'avoir soulevé ! Il retombe aussitôt de vos mains tremblantes, et l'affolement vous possède de ce que vous avez cru voir. Ne sait pas qui veut distinguer le rayon divin du reflet mille fois réfracté dans les milieux denses de l'illusion terrestre, et cet arcane sera élucidé plus tard... Il est une porte qu'on ne peut franchir sans entrer en rapport avec certaines forces, desquelles on devient fatalement le maître ou l'esclave, le directeur ou le jouet. Puissances que Moïse a symbolisées sous la figure du serpent qui réduit l'homme en esclavage, si l'homme ne le soumet d'abord, en écrasant du pied sa tête... Outre les maladies de cœur, outre la mort imminente par congestion cérébrale, outre des dangers de nature plus étrange, que nous signalerons à leur heure, — la pratique imprudente de l'hypnotisme, *à fortiori*, de la magie cérémonielle, ne manque pas d'inspirer à l'expérimentateur un insurmontable dégoût de la vie. Eliphas lui-même, — tout adepte qu'il fût, et d'un ordre supérieur, — avoue avoir ressenti, à la suite du curieux essai de nécromancie qu'il fit à Londres en 1854, un profond et mélancolique attrait pour la mort... « Heureux, s'écrie le célèbre Dupotet, ceux qui meurent d'une mort prompte, « d'une mort que l'Eglise réprouve ! Tout ce qu'il y a de généreux se tue ! » Les exemples de pareils faits pullulent dans l'histoire. Jérôme Cardan se suicide (1576) pour ne pas faire mentir l'astrologie. Schrœppfer, de Leipsig, au comble de sa gloire de nécromancien, se fait sauter la cervelle (1774). Le spirite Levater meurt mystérieusement. Quant au sarcastique abbé de Montfaucon de Villars, qui tourna si fort en ridicule le comte de Gabalis, peut-être ne sait-on guère le dernier mot de sa fin tragique (1673). »

Selon de Guaita, pour échapper à ces dangers, il suffit de ne pas se laisser troubler par de vains prestiges et de cuirasser ses sens contre toute illusion :

« L'expérimentateur qui se dit avec calme : « Mon cœur n'a que faire de « battre plus vite ; la force invisible qui déplace ces meubles avec fracas « est un courant odique soumis à mon vouloir ; la forme humaine qui se « condense et se masse dans la fumée de ces parfums, n'est qu'une coagula- « tion fluidique, reflet coloré du rêve de mon cerveau, création azothique

« du verbe de ma volonté... » Celui qui se parle ainsi sans trouble ne court, certes, aucun danger; il mérite le nom d'adepte. »

Avec tous les occultistes, de Guaita professe que « la Genèse est une cosmogonie transcendante où les plus profonds arcanes de la Sainte Kabbale sont symboliquement et hiéroglyphiquement révélés. Mais la Kabbale est fille de l'Hermétisme égyptien, dont les mythes primordiaux furent puisés à la grande source hindoue. » Ses vues historiques n'ont rien d'original; il reprend pour son compte les hypothèses rebattues de Fabre d'Olivet et de Saint-Yves d'Alveydre, sur le gouvernement synarchique du cycle de Ram, l'ancien âge d'or des poètes, sur la transmission ininterrompue du sacerdoce magique à travers les âges, depuis Hermès-Thoth jusqu'aux Mahatmas de Mme Blavatsky, en passant par Appollonius de Tyane et Julien l'Apostat. « Victime deux siècles plus tard, dit-il de celui-ci, d'une tentative analogue à celle d'Apollonius, l'empereur Julien expirant put bien lever au ciel ses mains défaillantes, pleines d'un sang loyal inutilement répandu, et s'écrier, lui, l'adepte et le sage, — avec plus de lassitude que de ressentiment : « Tu as vaincu, Galiléen ! » Le christianisme n'est qu'un produit de la secte des Esséniens, et les Gnostiques recueillent le trésor de la tradition occulte perdu dans l'Eglise et la hiérarchie naissante. « Vint le jour où, révélé dans ses plus secrètes formules, le dogme ésotérique fut jeté en proie (par les gnostiques) à la stupidité des foules. L'éblouissante lumière aveugle les yeux faibles; à la vue de la suprême sagesse, les ignorants se jugèrent blessés dans leur sottise; ils crièrent au scandale. Ainsi l'Eglise dut anathématiser l'inscription sublime du temple, la raison positive et la base réelle du dogme : cette *Gnose sainte* des adeptes, qui, témérairement traduite en la langue des multitudes, était devenue pour leur imbécillité l'objet du pire scandale — un mensonge ! »

Quels sont les maîtres favoris de Stanislas de Guaita ? Nombreux sont les occultistes passés dont il célèbre la science, depuis Paracelse, Henri Khunrath, Knorr de Rosenroth, jusqu'à Saint-Martin « dont les livres, — autant d'inextricables brouillards, — sont traversés de sublimes éclairs ». Le plus grand de tous, un contemporain qu'il proclame son maître immédiat, c'est Eliphas Lévi,« un magiste complet. Les cercles concentriques de son œuvre embrassent la science entière, et chacun de ses livres, témoignant d'une signification précise, a sa raison d'être absolue. Son *Dogme* enseigne ; son Rituel prescrit ; son *Histoire* adapte ; sa *Clef des grands mystères* expliquent ; ses *Fables et Symboles* révèlent ; son *Sorcier de Meudon* prêche d'exemple ; enfin sa *Science des Esprits* apporte la solution des plus hauts problemes métaphysiques ; l'œuvre totale constitue la plus cohésive, absolue et inattaquable synthèse qu'un occultiste puisse rêver. » Cependant, il trouve une lacune

à cette œuvre : une théorie sociale ; lacune comblée par la *synarchie* ou l'équilibre européen de M. de Saint-Yves, dont la réalisation serait « l'avènement du règne messianique sur la terre. Miroir de la divinité même, l'humanité, triple et une, serait régie par le ternaire (1) et marquée par addition de son unité spécifique, au signe du quaternaire. »

Quant à l'explication des phénomènes merveilleux dont la science magique peut être la source, de Guaita les explique tous par une seule hypothèse, celle du corps astral, médiateur entre l'esprit et le corps, composé du fluide nerveux et du fluide magnétique, ce dernier n'étant que la lumière ambiante tour à tour aspirée et respirée. Ce médiateur plastique pouvant, s'il est exercé convenablement, coaguler ou dissoudre, au gré de la volonté, projeter au loin ou attirer à soi une portion du fluide universel ; « il est loisible à l'adepte d'influencer toute la masse de la lumière astrale, d'y créer des courants, d'y produire enfin, même à distance, d'étonnants phénomènes, que la commune ignorance qualifie de miracles ou de tours de passe-passe, à moins qu'elle ne trouve plus simple encore de les nier obstinément. »

On le voit, toute influence, toute intervention surnaturelle semble être exclue de ce système. Mais il ne faut pas perdre de vue que, pour Stanislas de Guaita dont j'ai publié plus haut l'acte de foi et d'amour à Satan, ce que nous appelons, nous, catholiques, *le surnaturel,* est, à ses yeux de mage noir, gnostique et cabaliste, *le naturel.* Aussi, ne se contredisant qu'en apparence, c'est-à-dire ne paraissant se contredire qu'aux yeux des non-initiés qui n'ont pas la clef de ce style où le sens des mots est si souvent interverti, retourné, il déclare carrément : « Le surnaturel n'existe pas, le surnaturel n'est pas », tout en reconnaissant l'existence de Satan, son maître et son inspirateur, que, dans son système, il représente comme devant finalement « s'anéantir ou se fondre, en s'harmonisant dans la splendeur du Beau-Bien, qui est Dieu. »

Enfin, je ferai, à propos de M. de Guaita, une remarque qui s'applique à grand nombre d'occultistes et qui prouve que le principe fondamental de toutes ces écoles est bien le même : le satanisme. C'est que nous voyons ces docteurs ès-cabale passer indifféremment d'une école à l'autre, et même appartenir souvent à la fois à plusieurs groupes professant un système absolument distinct quant à la théorie. Ces théories ne sont donc que des étiquettes portant des formules différentes, mais collées sur des flacons recélant tous la même essence ; et l'essence, c'est toujours et partout le démon, Satan à qui on se donne, à qui on se voue, soit comme sweden-

(1) D'après Saint-Yves d'Alveydre, l'administration de chaque pays serait confiée à trois collèges de spécialistes : les Doctrinaires enseignants (conseil des Eglises) ; — les Législateurs juristes (conseil des Etats) ; — les Notables économistes (conseil des Communes).



borgien, soit comme martiniste, soit comme bouddhiste, soit comme rose-croix, soit comme valentinien gnostique.

Ainsi, M. de Guaita, avec le concours de ses amis occultistes, tenta en 1888 la restauration de l'ordre de la Rose-Croix. Tous les membres du Conseil supérieur des Douze donnèrent au règlement leur adhésion ; s'engageant entre autres articles, à reconnaître l'autorité du fondateur, investi, pour les cas graves (tels que celui que nous verrons plus loin, à l'occasion du sâr Joséphin Péladan), de pouvoirs discrétionnaires.



DEUX PONTIFES DE L'OCCULTISME

Le Sâr Péladan. **Eliphas Lévi.**

Les doctrines professées sont les doctrines traditionnelles de l'Ordre, telles qu'elles sont exposées dans l'ouvrage de Naudé : *Instruction à la France sur la vérité de l'histoire des Frères de la Rose-Croix* (1623).

Tout grade s'acquiert à l'examen par la présentation et la soutenance de thèses le plus souvent publiées par la Société. Telle est celle du docteur Delézinier, exposant le symbolisme du mot *Caïn*, publiée dans l'*Initiation* (avril 1893), ou celle de Sédir, sur le *Système solaire d'après la Kabbale* (*Initiation*, juillet 1893).

Pour terminer sur Stanislas de Guaita, voici en quels termes ce mage noir

gentilhomme est jugé par l'*Etoile*, organe d'un groupe en rivalité avec le Martinisme :

« M. de Guaita passe ses jours dans un isolement prodigieux : il a laissé les sciences occultes absorber son âme. Chimiste distingué, partisan de la méthode mathématique, disciple de Spinoza, de Paracelse, de Schelling et des Néo-Platoniciens, il aspire à s'identifier avec l'absolu par l'anéantissement de la conscience individuelle ; travaillant, quasi en maniaque, son idée dans la solitude.

« Il a expliqué longuement deux des principaux Arcanes ou Pantacles de Khunrath : la *Rose-Croix*, ou le resplendissement du Verbe ou de l'Adam-Kadmon, et le *Grand Androgyne hermétique*, l'image de l'Adam-Eve universel, produisant l'âme collective et ne faisant plus avec elle qu'une seule et même chose, le Verbe.

« Il y a deux hommes en Guaita : le baudelairien de la *Muse noire*, penché sur les profondeurs perverses, et l'exégète des Pantacles de Khunrath. » (L'*Etoile*, 1890, page 224.)

Parlons de Papus. Celui-ci est un jeune docteur en médecine, vingt-neuf ans à peine ; mais il a déjà accumulé nombre de volumes d'occultisme. Chef de laboratoire, conférencier et mage, voilà son triple aspect ; je n'ai à le voir et à le présenter ici que sous le pseudonyme qu'il s'est choisi : « *Papus, médecin, daimon de la première heure* ». Ce pseudonyme diabolique n'est pas, du reste, un masque équivalant à l'anonyme, comme tels et tels de ces noms de certains hauts-maçons, pris ou imposés pour rendre impossible toute recherche ; loin de là, c'est un nom définitivement adopté et sous lequel le docteur occultiste se présente, en chair et en os, à qui le demande, non seulement chez lui, mais en public.

Il est profondément regrettable que cet homme de talent se soit, dès ses débuts dans la vie, laissé entraîner dans le tourbillon du satanisme. Négligence, puis oubli total des devoirs religieux, fréquentations frivoles, mauvaises lectures, il n'en faut pas davantage pour qu'une âme bien douée se perde et roule au plus profond des abîmes ; Papus est un exemple vivant, qui nous apprend où peuvent conduire des plaisanteries irréligieuses de quartier latin, et que le Chat-Noir, sous ses apparences joyeuses, recélant toutes les perfidies de l'impiété, est une des portes de l'enfer.

Est-il entièrement responsable du mal qu'il fait ? Je ne le crois pas. La faute personnelle, à mon avis, a été pour lui dans les premières chutes ; mais, depuis 1886, c'est-à-dire depuis huit ans, ce n'est certainement pas lui-même qui agit. Il y a en lui un second être, celui-ci surnaturel, qui s'est installé en son corps, le dirige, le meut, tient la plume avec laquelle il écrit, émet les sons qui de sa gorge s'échappent en blasphèmes, et qui n'est

autre que le démon Papus, un des capitaines de l'armée de Belzébuth, un des commandants de légions, des sombres phalanges de Lucifer.

Et ne croyez pas que je m'exprime au figuré. Non, certes, je vous l'assure. Pour moi, M. le docteur Papus est très réellement en état de possession, et il offre un des cas les plus curieux à étudier : la possession raisonnante.

Du reste, il suffit de le regarder un instant pour être fixé : quand il parle dans une conférence, sitôt qu'il entame une critique de la religion, le corps a un soubresaut et se renverse fortement en arrière ; mouvement qui a été souvent constaté chez les possédés et qui, notamment, est consigné, à de fréquentes reprises, dans les procès-verbaux de Loudun ; quant à l'œil, il flamboie, même lorsque le docteur n'est sous l'empire d'aucune émotion. Enfin, le seul choix du nom qu'il a adopté est un signe caractéristique : on ne voit pas, on n'a jamais vu, sauf ce cas-ci, un jeune homme de vingt-et-un ans, plein d'intelligence, en dehors de tout atavisme, sain de corps et d'esprit, renier tout à coup son nom de baptême POUR PRENDRE UN NOM DE DIABLE ; non, cela n'est pas naturel.

C'est en lisant *la Médecine Nouvelle*, de Louis Lucas, que le jeune Papus s'est senti attirer vers l'occultisme.

Papus est, de tous les occultistes actuels, celui qui a fait le plus d'efforts pour fondre en un seul corps les différentes sectes ou coteries de l'occultisme ; et cela, avec le projet, fermement poursuivi, mais irréalisable, d'asseoir la doctrine sur une base qu'il rêve scientifique, base qui ne se trouve, d'après lui, que dans les idées que recèle la tradition occulte, toujours la même à travers les âges, et dont la révélation doit faire crouler tout l'édifice scientifique actuel. Papus est, dans le magisme moderne, un éclectique et un critique, s'adressant tour à tour à toutes les sources occultes d'où peut sortir cette prétendue lumière qui doit éclipser toutes celles que la science a cru tirer de ses expériences et de ses théories.

L'ensemble de ses œuvres, déjà très nombreuses, est l'histoire la plus complète que nous ayons de cette prétendue tradition ésotérique qui remonte à Zoroastre ou à Moïse. Il se donne comme le révélateur de la vraie Kabbale « à laquelle Franck n'a rien compris, dit-il, faute de connaissances spéciales suffisantes » ; et pourtant il dédie avec force louanges à ce même Franck son livre sur *la Kabbale*. Ces contradictions sont encore une marque de l'inspiration diabolique.

D'autre part, le docteur Papus (ou plutôt le diable de ce nom) prône bien haut un certain nombre de révélateurs, ceux qui étaient évidemment, comme lui, des instruments directs de Satan :

Louis Lucas, dont les expériences et les théories aboutissent à « faire voir mécaniquement l'origine du principe de la vie » ;

Hoëné Wronski, l'auteur du *Messianisme*, ou *Réforme absolue du savoir*

humain, disciple de la Kabbale, et dont Paracelse, d'après Eliphas Lévi, peut donner la clef (1) ;

Eliphas Lévi, dont les œuvres, dit-il, doivent être le *vade mecum* de tout étudiant en occultisme ;

Lacuria, dont les *Harmonies de l'Être exprimées par les nombres* sont un merveilleux complément de Wronski et d'Eliphas Lévi (2) ;

Saint-Yves d'Alveydre, le brillant défenseur de la *Synarchie*, système religieux et social entrevu par Wronski et Saint-Martin.

Mais, selon lui, l'un des plus grands initiateurs modernes est sans contredit *Fabre d'Olivet*, dont il a, plus que personne, essayé de ressusciter les théories et l'exégèse. Fidèle à la méthode occultiste qui consiste à accuser de satanisme les groupes rivaux et à en disculper le sien, Papus s'est occupé en particulier à montrer Fabre d'Olivet comme l'adversaire déterminé du satanisme moderne, tel qu'il s'était manifesté dans les œuvres du chef de l'école satanique anglaise, lord Byron, et en particulier dans son *Caïn*. Ce *Caïn* de lord Byron peut, en effet, être considéré comme le type original de tous ces

(1) Wronski a dressé des différentes opérations de la Magie le tableau suivant :

E N
Evocation de la vie
(Ici appartient la résurrection des morts)

E E Evocation du néant	E S Evocation de l'esprit
U E Evocation des cacodémons	U S Evocation des agathodémons
T E Conjuration des cacodémons	T S Conjuration des agathodémons
S E Théurgie	E S Goétie

C F
Mysticisme (pratique)
P C
Théosophie (*a*)
Mysticisme contemplatif ou soi-disant
Philosophie mystique

(*a*) La *Théosophie* est l'identité finale dans la réunion systématique de l'évocation des Agathodémons et de celle des Cacodémons, moyennant l'évocation de la Vie qui leur est commune (Wronski).

Wronski avait posé les bases d'une association mystique, ayant pour but, pour prendre part à la création, de cultiver les arts surnaturels, tels que : l'autopsie, la poésie télétique, la philosophie hermétique, les guérisons magnétiques, la palingénésie, et certains mystères de génération physique...

(1) Voici un échantillon de ce merveilleux complément. Lacuria base ainsi les attributs divins et la constitution de l'âme humaine sur les sept couleurs de l'arc-en-ciel (Septenaire extrait du ternaire) :

Couleurs	*Attributs divins*	*Facultés de l'âme*
1. Rouge	Vie	Volonté
2. Orangé	Liberté	Liberté
3. Jaune	Lumière	Amour
4. Vert	Sainteté	Conscience morale
5. Bleu	Sagesse	Entendement
6. Indigo	Justice	Intelligence
7. Violet	Eternité	Mémoire

poèmes dramatiques parus en notre siècle, où la révolte de Satan contre Dieu est exaltée, et Satan lui-même transfiguré en principe du droit, de la justice et du bien. Ce Satan, Dieu bon, en face de Dieu, auteur du mal, dieu destructeur et mauvais, est esquissé dans le *Caïn* de Byron avec toute la puissance du génie dévoyé. Rappelons, en passant, ce fragment de dialogue entre Caïn et Satan :

CAÏN. — Qui es-tu?

LUCIFER. — Un esprit qui aspira à devenir celui qui t'a créé, et qui ne t'aurait pas fait ce que tu es.

CAÏN. — Ah ! tu ressembles presque à un Dieu...

LUCIFER. — Ce Dieu, dans sa grandeur, n'est pas plus heureux que nous dans notre lutte. Sa bonté n'eût pas créé le mal ; a-t-il fait autre chose?... Qui donc était le démon ? celui qui n'a pas voulu vous laisser vivre, ou celui qui vous aurait fait vivre à jamais au sein des joies et du pouvoir de la science?... Demande au Destructeur.

CAÏN. — A qui?

LUCIFER. — Au Créateur. Appelle-le comme tu voudras : il ne crée que pour détruire...

Le Satan de Byron n'est autre que celui des Ophites et des Caïnites, l'instructeur et l'éducateur du genre humain, l'être bon et secourable qui a retiré les hommes de l'état d'ignorance où le créateur du monde les avait mis et voulait les retenir par malice ; il est le vrai père qui a fait briller à leurs yeux l'éclat de la science, de la liberté et de l'immortalité.

Rien de plus louable, en apparence, que le dessein de s'élever contre une pareille déification de Satan-Lucifer, et nous en pourrions chaleureusement féliciter Fabre d'Olivet avec le docteur Papus, si à côté de cette sortie contre Byron et l'école satanique d'Outre-Manche, on ne voyait s'élever, à grand renfort de textes et d'érudition, la plus funeste théorie qui ait été formulée à propos de Satan, théorie accueillie avec enthousiasme par tous nos occultistes modernes, qui, pour se débarrasser de l'accusation de satanisme, ont pris le parti expéditif de nier, *dans leurs imprimés*, l'existence même de Satan.

Cette négation est surtout fondée sur l'interprétation donnée par Fabre d'Olivet aux versets de la Genèse où apparaît Satan, sous la forme du serpent, conversant avec Eve. D'après cette interprétation, *Nahash*, le serpent-Satan, n'est plus que l'amour de soi, l'égoïsme de l'âme humaine; Adam, la figure du règne hominal; Eve, la force efficiente ; et Caïn et Abel, les deux forces primordiales de la nature. Ce n'était vraiment pas la peine de démolir le Satan de Byron. A la place de ce verset : « Or, le *serpent* était le plus fin de tous les animaux que Dieu avait faits », il faut lire : « *Nahash* ou *l'intérêt qui désire* dominait toute la vie élémentaire dans la création de Jhoah. »

Toute cette exégèse de Fabre d'Olivet est devenue le catéchisme de l'occultisme universel ; on la retrouve jusque dans ceux qui osent prétendre, le plus effrontément, rester fidèles aux dogmes catholiques et à l'enseignement de l'Eglise, tels que l'ex-abbé Roca ou Joséphin Péladan.

Détail curieux à propos de ce dernier. A l'endroit même où le Sâr triomphe avec ce texte de Fabre d'Olivet, il fulmine contre la Réforme, demandant que le protestantisme soit relégué avec la philosophie du XVIIIe siècle et la Maçonnerie parmi les choses nulles, dont on ne parle plus. Notre Sâr oubliait, en parlant ainsi, que Fabre d'Olivet était un calviniste de la plus belle eau, et que lui, Péladan, en acceptant ses théories, versait en plein dans le protestantisme.

Le démon de Papus est plus habile, en ce qu'il montre parfois une certaine suite dans son système et jusqu'à des apparences spécieuses de logique ; son éclectisme est plus large et plus conciliant. Non seulement il se fait le caudataire de tous les mages contemporains de quelque renom, Eugène Nus, qu'il appelle modestement son maître, l'athée-matérialiste Lermina, qu'il poussa à la présidence du Congrès spirite de 1889 ; mais il se met docilement à la remorque de toutes les sectes, quelles qu'elles soient, juives, protestantes, maçonniques, etc. « Donner aux Enfants de la Veuve (d'après les conseils de leur auteur sacré Ragon), aux Kabbalistes et aux Théosophistes, une bibliographie qui leur permette d'étendre leurs connaissances, tel est un des buts que je me propose », dit-il en annonçant sa *Nouvelle Bibliothèque des Théosophistes, des Enfants de la Veuve, des Kabbalistes et des Occultistes.*

Il a résumé sa théorie historique dans cette phrase :

« La *science occulte* est un corps de doctrine enseigné dans les Universités d'Egypte et transmis d'âge en âge par les Mages, avec les pratiques en apparences surnaturelles exercées par les thaumaturges, initiés des temples de l'Inde et de l'Egypte. La Kabbale contient les principes de l'enseignement occulte des sanctuaires de l'antiquité ; la Gnose renouvelle cet enseignement et les efforts de toutes les sociétés hermétiques. Alchimistes, Templiers, Rose-Croix ou Francs-Maçons ne tendent qu'à la reconstitution de cette unité d'enseignement, figurée sous le symbole de l'édification d'un temple universel. »

C'est à formuler cette synthèse de tous les enseignements occultes et à établir la fusion de toutes les sectes d'occultisme que s'applique Papus, tant par la rédaction de son journal l'*Initiation*, auquel se rattachent en effet presque toutes les variétés d'occultisme actuellement florissantes, que par la réimpression de tous les ouvrages anciens où se trouvent les prétendus secrets de l'occultisme. Ainsi s'est fondé, en 1889, sous sa direction, le *Groupe indépendant d'études ésotériques*, qui a son quartier général à Paris, rue de

Trévise. Il s'est fondu avec la *Bibliothèque internationale des œuvres de femmes*, dirigée par Mlle A. de Wolska. Ce groupe est composé de la fine fleur des occultistes militants. Ses principaux membres sont : Papus, président-fondateur ; — Directeur des Commissions : Stanislas de Guaita ; — Propagande : Julien Lejay ; — Finances : L. Mauchel ; — Directeurs des différents groupes d'études : Lemerle, J. Lejay, A. Chaboseau, Jules Lermina, Emile Michelet, G. Moutière, Moutin, Doinel, Bertrand, A. de Wolska, G. Vitoux, L. Mauchel, Gary de Lacroze, G. Caminade, Martin, L. Stevenard, Ch. Torquet, A. François, etc.

La Fraternité de la Rose-Croix Kabbalistique, tous les groupes Martinistes, la Grande Fraternité occulte d'Occident cachée sous les initiales de H. B. of L., et en dernier lieu, la Nouvelle Eglise Gnostique et l'Alliance internationale des *Cogitants*, de Berlin, ont adhéré à ce groupement. En moins d'un an, le mouvement synthétique créé par Papus possédait : 1° un quartier général comprenant 24 commissions d'études, avec librairie, salle de cours, salle de conférences et bibliothèque ; 2° *des locaux particuliers pour les études expérimentales ;* 3° des branches annexées dans toute la France, dans les grandes villes de l'Europe, de l'Amérique du Nord et du Sud ; 4° quatre cents membres adhérents (parisiens), des correspondants partout et des relations ésotériques avec toutes les fraternités occultes occidentales.

Parmi les locaux discrètement indiqués au n° 2, il faut signaler le *Nouveau Laboratoire de Magie pratique*, organisé en pleine campagne (1) par le Groupe indépendant d'Etudes ésotériques, sous la direction du Dr

(1) L'*Initiation*, en tête de l'année 1893, donne un dessin de ce local. Les compte rendus des séances expérimentales du Groupe d'études, qui se trouvent dans l'*Initiation*, ne relatent guère que les phénomènes déjà connus de spiritisme ou d'hypnotisme. Parmi ces expériences du laboratoire magique, une des plus curieuses est celle faite sur de prétendues *larves* « substances fantastiques inconsistantes, dit Stanislas de Guaita, mais réelles, dépourvues d'essence propre et vivant d'une vie d'emprunt. Elles s'attachent à ceux qui leur ont donné naissance et qui s'épuisent, à la longue, à les nourrir. »

Ces larves ne sont autre chose, d'après Papus invoquant ses propres expériences, que des images cérébrales, des idées, amenées à l'existence, réalisées pour un temps plus ou moins long : ce qu'on appelait autrefois les *esprits obsesseurs* : « la larve est un être du plan astral, constitué par une idée humaine, par la force vitale du créateur de la larve comme principe d'animation, et par un aggloméral de lumière astrale comme corps. » La suggestion, à son dire, n'est en définitive qu'un procédé spécial de création de larves plus ou moins tenace. Lorsqu'on se trouve en présence d'un individu qui se prétend envoûté ou persécuté, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, on se trouve, dit-il, en présence d'une auto-suggestion servie par une conscience troublée.

Guaita fournit à ce sujet la remarquable description suivante des obsessions racontées par le fameux Berbiguier dans son ouvrage : *Les Farfadets, ou tous les démons ne sont pas dans l'autre monde* :

« Berbiguier est certainement la victime d'une nuée de *larves ;* mais il attribue ces vexations à des sorciers métamorphosés en monstres de toute sorte et de toute grandeur. L'examen de ses gravures est des plus curieux à ce point de vue ; ceux dont les yeux ne sont pas faits pour l'astral peuvent du moins étudier en ce miroir la nature protéenne des larves, aptes à revêtir, avec une inconcevable souplesse, les formes les plus paradoxales et les plus variées : il suffit que le pauvre *possédé*, que leur présence horripile, ait l'appréhension ou l'obsession de quelque hideuse figure, et les *larves* de se modeler aussitôt en conséquence ; c'est une

Michel Delézinier. Il a pour objet « d'expérimenter les pratiques de magie contenues dans les grimoires anciens, à l'aide d'instruments fabriqués d'après des rites et sous des influences astrales particulières : une forge, une machine à vapeur et des machines-outils perfectionnées. Y seront fabriqués les instruments magiques les plus usuels ».

Papus, en effet, professe qu'on peut arriver, par les secrets de la magie, « à gouverner consciemment les esprits des éléments ».

En vertu de son principe d'éclectisme et de fusion des systèmes, Papus a fait aussi de nombreux efforts pour concilier les doctrines de l'occultisme avec celles du spiritisme ; c'était un des buts du Congrès dit spiritualiste de 1889 ; on verra plus loin la part que Papus prit à ce Congrès.

Disons enfin que Papus recueille avec le plus grand soin, pour les publier dans l'*Initiation*, tous les fragments posthumes d'Eliphas Lévi.

Il a publié, entre autres, un fragment intitulé les *Eggrégores*, renfermant un enseignement « réservé aux Initiés ».

« Bouchez-vous une oreille, dit Eliphas, et je vais dans l'autre vous jeter tout bas en courant la parole secrète des grands initiés : *Osiris* est un Dieu noir. » D'après ce fragment, Jupiter, Jéhovah et Satan ne font qu'un. « Jupiter et Jéhovah sont le même diable et le même *Eggrégore* (esprit supérieur), qui a changé de manteau et de barbe... Le Christ n'est point un *Eggrégore* ; il est le fils de Dieu, parce qu'il est complètement et absolument le fils de l'homme. » Enlevez de ceci Jupiter, et nous sommes en pleine doctrine palladiste. En d'autres termes : Jéhovah-Adonaï est le diable, le vrai Satan, tandis que Lucifer est le Dieu bon, le Dieu à adorer, et le Christ, fils de l'homme, est fils de Dieu par Baal-Zeboub, dit le livre *Apadno*.

Actuellement, le groupe occultiste dirigé par le docteur Papus compte 80 branches ou groupements correspondants du groupe central : 33 en France, 29 dans le reste de l'Europe, et 18 dans d'autres pays.

Les ouvrages de Papus sont les suivants : *Traité élémentaire de Science occulte* (1886) ; la traduction du *Sepher Jezirah* (1886) ; une *Notice sur Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre* (1887) ; *Traité méthodique de Science occulte* (1889) ; *la Physiologie synthétique* (1890) ; *la Kabbale* (1891) ; *le Tarot des Bohémiens* (1892) ; *Traité synthétique de chiromancie* (1893) ; *Considérations sur les phénomènes du spiritisme* (1893).

hallucination qui prend corps, c'est une pensée qui s'objective dans la substance plastique ambiante. »

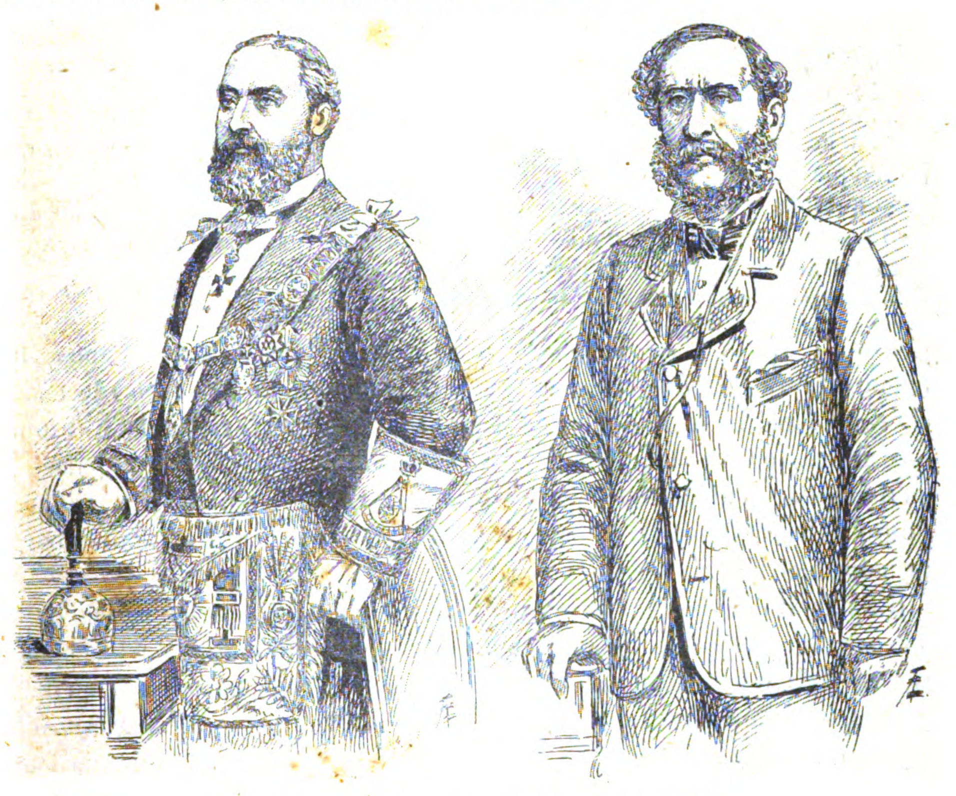
(Une figure montre la fixation d'une vision astrale de ce genre dans un miroir magique au charbon. *L'Initiation*, 10 juillet 1893, page 9.)

Enfin, Papus, comme moyen de dissolution des *larves*, recommande, d'après ses propres expériences, une piqûre dans la larve à l'aide de pointes d'acier, l'emploi des parfums, des pantacles et des cérémonies magiques.



Je ne puis pas quitter les Martinistes sans m'occuper d'un autre maçon de leur groupe, le F∴ Oswald Wirth. Déjà, mes lecteurs ont vu son nom figurer à propos de la querelle entre M. Jules Bois et M. Stanislas de Guaita (mort de l'ex-abbé Boullan).

Le F∴ Oswald Wirth, qui seconde activement Guaita et Papus, exerce principalement son action dans les loges du Grand Orient de France ; c'est un zélé recruteur pour les diabolisants du Martinisme.



LES HAUTS-GRADÉS DE LA MAÇONNERIE ANGLAISE

Prince de Galles grand-maître — **Comte de Carnavon** pro-grand-maître

de la Grande Loge Unie d'Angleterre.

Il n'est, du reste, pas le seul, parmi les maçons du rite français, qui ait vu avec grand chagrin un nombre important de ses frères s'éloigner de l'antique symbolisme, au fur et à mesure que les ateliers de ce rite négligeaient le Grand Architecte de l'univers et manifestaient des tendances athées. A côté du F∴ Wirth, il convient de noter le F∴ Cesbron, président du « Groupe maçonnique d'études initiatiques », et le F∴ Bertrand, un des principaux rédacteurs de la partie dite philosophique et scientifique de l'*Initiation*, fondateur depuis 1892 d'une nouvelle revue maçonnique-occul-

tiste portant ce titre : *la Renaissance Symbolique* (initiation, gnose, kabbale, sciences occultes), laquelle, dans son programme, « se propose de rappeler les Enfants de la Veuve aux principes fondamentaux de leur Ordre vénérable ».

Ces maçons du rite français, navrés de voir leurs frères se laisser envahir par l'athéisme, proclament que, « dépositaire des traditions pratiques de l'Initiation, la Franc-Maçonnerie doit remplir dans le monde la plus glorieuse des missions » (*Initiation*, tome VII, page 277).

D'autre part, dans la *Bibliographie méthodique de la Science occulte*, le F.·. Papus écrit (page 35) :

« La Franc-Maçonnerie renferme, cachées sous les symboles de ses rites initiatiques, une grande partie des traditions anciennes. Ces symboles sont incompris de ses membres eux-mêmes (1). Les initiations primitives, l'ordre du Temple, la Rose-Croix, dans toutes leurs branches, se sont fondues dans ce qui constitue aujourd'hui la Franc-Maçonnerie, surtout dans les 33 degrés du Rite Ecossais Ancien et Accepté. »

Oswald Wirth a eu la gloire de ressusciter, même avant Papus, le fameux *Livre de Thot, comprenant les 22 arcanes du Tarot*. Mes lecteurs savent à quoi s'en tenir (2) sur ce livre mystérieux, où puisent tour à tour nos professeurs de magie, où Stanislas de Guaita, en particulier, a puisé ce qu'il appelle « l'un des arcanes les plus occultes de la magie » (la dixième figure du Tarot d'Oswald Wirth, *la Roue du Devenir*), dont il a fait la base principale de son système.

Il est aussi l'un des plus féconds rédacteurs de l'*Initiation*, de Papus, où il a la mission de résumer le mouvement philosophique de la franc-maçonnerie. En 1889, il annonçait dans cette revue d'occultisme un ouvrage qu'il se proposait de faire paraître sous ce titre : *la Franc-Maçonnerie expliquée à ses adeptes*, ayant pour objet d'éclairer les maçons sur le rôle que leur Ordre est appelé à remplir dans la société moderne et sur la puissance incalculable dont il pourra disposer, dès qu'il saura mettre en œuvre ses redoutables secrets : « Il faut à l'avenir, dit-il, que *ceux qui savent* se mettent à la tête de ceux qui ont la bonne volonté de marcher. L'œuvre de la régénération sociale ne peut avoir pour instrument que la franc-maçonnerie. »

Ces lignes prouvent que le F.·. Oswald Wirth a compris, au moins en partie, le secret philosophique de la secte ; mais elles démontrent aussi que, malgré son bon vouloir, il n'a pas encore été appelé dans les triangles, — à moins que ce ne soit une habileté de sa part et qu'il ne réclame une direction suprême de *ceux qui savent* que pour mieux cacher aux imparfaits initiés qu'elle existe déjà.

(1) Il serait plus juste de dire : incompris des neuf dixièmes des francs-maçons.
(2) Voir au 13e fascicule, pages 29 et suivantes.



Quoiqu'il en soit, les efforts du F.·. Wirth et de ses amis attestent que, dans le rite français, une notable quantité de frères gémissent de l'excommunication portée par Albert Pike contre le Grand Orient de France ; que, ne voulant pas cependant, pour des raisons sans doute personnelles, se ranger sous la bannière du Suprême Conseil de Paris, ils se dédommagent de l'ostracisme dont leur rite est frappé, en fondant des contrefaçons de triangles sous le nom de « loges martinistes » ; et que, même, ils accomplissent des efforts pour faire rentrer leur rite dans les bonnes grâces de la haute-maçonnerie.

A ce propos, il est bon de rappeler ce qui s'est passé au sein des loges du Grand Orient de France, lorsque s'est produit ce qu'on a appelé la réforme des rituels ; je dois faire connaître ces incidents, le F.·. Oswald Wirth s'étant beaucoup démené en faveur du symbolisme.

Voici ce dont il s'agissait :

En France, plus encore qu'ailleurs, les francs-maçons étaient furieux de la divulgation de leurs rituels, que M. Léo Taxil venait de publier. Dans le Rite Ecossais, on fut bien obligé de se ronger les poings, en pure perte, puisque le symbolisme maçonnique est immuable, qu'il forme un tout intangible, et qu'il n'y a plus de franc-maçonnerie sans lui. Mais, dans le Rite Français, où les athées dominent, ceux-ci mirent à profit la colère générale pour réclamer un changement total des rituels : ils étaient connus du public profane, le ridicule de certaines cérémonies faisait rire des francs-maçons ; il en fallait donc de nouveaux, d'autant plus que ces vieilleries, disaient les FF.·. athées, constituaient un bagage gênant, peu en harmonie avec le rite qui avait supprimé officiellement la formule du Grand Architecte de l'Univers.

Le Conseil de l'Ordre, composé en majeure partie de maçons libres-penseurs sceptiques, vota donc dans ce sens et fabriqua de nouveaux rituels, d'où l'ancien symbolisme était à peu près exclu et qui correspondaient à l'état d'esprit matérialiste de la majorité. Cependant, il ne faudrait pas en conclure que les loges cessèrent pour cela d'avoir le droit de se servir des rituels anciens, qu'elles furent dans l'obligation d'abandonner le vieux symbolisme diabolique, comme M. Georges Bois a voulu le faire croire aux catholiques, dans son désir de laver de tout soupçon de satanisme ses amis du Grand Orient de la rue Cadet (1). Non, ce n'est point ainsi que les choses se sont passées ;

(1) Voici la première fois, depuis mon fascicule de mars, que j'ai occasion de reparler de M. Georges Bois ; aussi, je lui donne ici en note acte de sa protestation du 9 avril, dans laquelle l'auteur du livre *la Maçonnerie nouvelle du Grand Orient de France* me fait connaître qu'il a un homonyme, s'appelant exactement comme lui : Georges Bois. Ce serait donc cet homonyme qui ferait partie de la société des *Bons Bougres*, dont il a été parlé dans la note de la page 284. J'ai reproduit intégralement la protestation de l'ami des FF.·. Pétrot et consorts dans le *Bulletin Mensuel* servant de couverture au fascicule 17. Je la reproduirai de même en entier, au chapitre-appendice consacré aux rectifications, lequel terminera mon 24e et dernier fascicule. Néanmoins, j'ai tenu à rectifier ici l'erreur commise relativement à la



et s'appliquer à répandre la conviction que, dans les ateliers de cette fédération, on se sert exclusivement des nouveaux rituels, dépourvus de tout occultisme, c'est tromper effrontément le public.

La vérité est que les nouveaux rituels ont été fabriqués pour répondre aux réclamations de celles d'entre les loges qui ne voulaient plus des anciens, mais que les loges n'ont jamais cessé d'avoir le droit de se servir de ceux-ci, et que beaucoup de loges dudit Rite Français ont continué, avec le plein agrément du Grand Orient, à garder tous les usages, toutes les formules, toutes les cérémonies, toutes les pratiques du vieux symbolisme. Dans l'obédience du Grand Orient de France, les ateliers sont libres de pratiquer indifféremment le Rite Français et le Rite Écossais.

Mais cela n'empêche pas que le parti des anciens a vu, avec un vif mécontentement, cette création de rituels d'où l'on supprimait les traditions légendaires ; dès l'instant que les loges allaient avoir le droit de « travailler sans symbolisme », tout leur parut perdu, c'était une innovation dangereuse. Et le F∴ Hubert, le F∴ Doinel, le F∴ Bertrand, levaient leurs bras au ciel !

Au moment où la question était sur le tapis, la grande bataille s'est livrée au sein de la loge parisienne *les Amis Triomphants*, à laquelle venait de s'affilier le F∴ Oswald Wirth, précédemment secrétaire d'une loge de province, *la Bienfaisance Châlonnaise*.

Le F∴ Oswald Wirth prit une curieuse attitude dans la querelle entre les partisans et les adversaires de l'antique symbolisme. Il fit valoir que les vieux rituels étaient les meilleurs, à son avis ; mais, puisqu'un grand nombre de frères n'en comprenaient pas les arcanes, autant valait fabriquer des rituels à la portée de la majorité et garder les anciens, néanmoins, pour un choix de certains frères, c'est-à-dire pour les partisans de l'occultisme. Au fond, le collègue des Guaita et Papus, en sataniste déguisé qu'il est, faisait, parmi les simples Apprentis, Compagnons et Maîtres des loges ordinaires, de la propagande pour recruter des adhérents au Martinisme.

Lors de son affiliation à la loge les *Amis Triomphants* (en mars 1887), il prononça le discours suivant, dont la copie manuscrite est conservée aux archives de ce « respectable » atelier :

Très cher Vénérable et très chers Frères,

En prenant place sur les Colonnes de ce Respectable Atelier qui vient de me conférer les honneurs de l'affiliation, j'éprouve le besoin de communiquer à mes nouveaux compagnons de travail les idées que je me fais de notre Institution, et cela en insistant plus particulièrement sur la situation dans laquelle se trouve à l'heure actuelle la Franc-Maçonnerie Française. Comme je suis loin

présence de M. Georges Bois dans la société en question. Cette erreur, d'autant plus compréhensible qu'il s'agit d'un homonyme de nom et de prénom fréquentant les mêmes amis, ne change absolument rien à la question.



d'avoir l'autorité voulue pour traiter à fond un sujet aussi délicat, mes prétentions se borneront à poser les questions plutôt qu'à les résoudre. J'espère provoquer ainsi un débat entre les Maçons les plus expérimentés qui voudront bien nous apporter le concours de leurs lumières en nous faisant part des objections, observations et rectifications, qui ne manqueront pas de naître dans leur esprit au cours de notre entretien fraternel. Le résultat sera une discussion certainement très intéressante et profitable surtout au point de vue de l'instruction maçonnique de chacun. Elle pourrait même devenir le point de départ d'un mouvement de réorganisation, dont notre Institution paraît avoir le plus grand besoin.

Pour traiter de la situation actuelle de la Franc-Maçonnerie en France, il convient avant tout de rechercher ce que c'est que la Franc-Maçonnerie. — C'est là, mes Frères, une question vaste et profonde que toute une série de volumes n'arriverait pas à épuiser ; car la Franc-Maçonnerie se présente à nous sous tant d'aspects divers, que les opinions les plus contradictoires ont cours à son sujet, tant parmi les Maçons que dans le monde profane. Cela tient au mystère dont s'entoure notre Institution, laquelle renferme en elle quelque chose de grand, d'indéfinissable et de sublime, qui force jusqu'à ses adversaires les plus acharnés à lui rendre un hommage involontaire, en lui reconnaissant un caractère surhumain. — « Le *diable* seul, disent-ils, peut avoir « inventé une pareille organisation, le génie de l'homme n'est pas capable « d'une telle conception. »

Quelle que soit la part qui puisse revenir dans la fondation de notre Ordre au personnage fabuleux dont il vient d'être question, et malgré la difficulté d'une définition catégorique de la Franc-Maçonnerie par suite de son côté essentiellement mystérieux, nous espérons parvenir, en procédant avec méthode, à éclaircir bien des points encore obscurs et à jeter même une certaine lumière sur l'ensemble de la question qui nous occupe.

Commençons par une distinction qui a son importance. Il existe deux sortes de Maçonneries : l'une, que l'on peut appeler la Maçonnerie idéale, n'existe que dans l'esprit des Maçons dont elle résume les aspirations les plus élevées, les plus louables et les plus belles. Quant à l'autre, la Maçonnerie réelle, c'est celle qui seule jouit, malheureusement, d'une existence effective et la seule aussi dont nous ayons à nous occuper ici (1).

Grâce à cette distinction, mes Frères, il nous sera facile de maintenir notre discussion sur le terrain solide des réalités existantes, en évitant qu'elle ne s'égare dans le romantisme des conceptions ultra-fantaisistes d'une école qui n'a eu que trop de vogue en Maçonnerie. C'est un écueil que nous éviterons en prenant comme base de nos études ce qui existe plutôt que ce qui devrait exister.

Inutile, du reste, d'établir un parallèle entre ces deux aspects que nous présente notre Institution. Nous savons que toujours la réalité reste forcément au-dessous de l'idéal et qu'il faut s'estimer heureux, quand l'idéal se trouve réalisé, ne fût-ce que dans une bien faible proportion ; car il arrive souvent

(1) Il ne faut pas perdre de vue que, dans la tenue où pérore le F∴ Oswald Wirth en l'honneur de son affiliation, il y a des Compagnons et même de simples Apprentis; et notre orateur est obligé de ne pas leur laisser soupçonner le fond du sac; d'où son langage ambigu dont *ceux qui savent* seront seuls à faire leur profit.



que, par suite de la faiblesse humaine, la réalité matérielle devient le contraire absolu de l'idéal primitivement conçu. C'est alors le cas de dire que les meilleures choses, en se corrompant, deviennent les pires.

Pour nous en tenir à ce que nous avons appelé la Maçonnerie réelle, nous nous verrons forcés de reconnaître qu'en définitive la Franc-Maçonnerie est une Société d'hommes admis, au moyen de certaines cérémonies, à prendre part à des réunions périodiques, dans lesquelles se discutent les questions les plus variées. Ajoutons que les membres de cette Société se donnent le nom de Frères, pratiquent la solidarité par des œuvres de bienfaisance, et nous aurons esquissé l'ensemble de ce qui constitue notre Institution.

En examinant la question de plus près, nous constaterons que notre Ordre professe certains principes dont il se glorifie et qu'il cherche à répandre par tous les moyens en son pouvoir. Ces principes tendent à provoquer l'union des hommes en vue de la paix, de la concorde et de l'harmonie universelle ; ils se résument dans la philanthropie, l'esprit de tolérance, l'amour du progrès, etc. Nous n'avons pas à les examiner ici, attendu qu'ils sont bien connus de tous, et du reste bien au-dessus de toute discussion.

Nous pourrions nous étendre davantage sur les tendances particulières à notre Ordre ; mais nous préférons arriver de suite à ce qu'on appelle le Symbolisme maçonnique. Nous aurons ainsi l'avantage de nous trouver en pleine actualité ; car vous savez, mes Frères, que la question est à l'ordre du jour.

On entend par Symbolisme un ensemble de signes, d'emblèmes et de cérémonies renfermant une signification dont la connaissance est révélée par l'initiation. Le Symbolisme ainsi compris est l'image sensible, la forme réalisée d'une pensée abstraite ; il représente les idées absolument comme l'écriture, et c'est même le premier moyen qu'employèrent les hommes pour perpétuer parmi eux les vérités qu'ils jugèrent utiles à transmettre à leurs descendants. Le Symbolisme présente même sous ce rapport des avantages considérables sur l'écriture ordinaire ; car, tandis que celle-ci est sujette à donner naissance à l'intolérance dogmatique, le Symbolisme laisse au contraire toute indépendance à l'esprit humain en se prêtant à la libre interprétation de chacun.

Ces qualités inhérentes au Symbolisme font comprendre toute l'importance de son rôle comme moyen de ralliement pour une Société qui a la prétention d'être universelle et d'embrasser dans son sein les hommes de la plus haute culture morale et intellectuelle répandus sur toute la surface du globe, sans s'arrêter à aucune considération de race, de nationalité, de croyance religieuse ou d'opinion politique. La Franc-Maçonnerie, en effet, n'exige du néophyte que deux qualités indispensables : être libre des préjugés du vulgaire, et de bonnes mœurs, c'est-à-dire de bonne foi et sincèrement dévoué au bien de ses semblables.

On voit que l'essence du Symbolisme est d'unir les hommes en évitant tout ce qui pourrait les diviser. Pour atteindre ce but, le Symbolisme doit nécessairement se renfermer dans des données assez vagues ; mais ce qu'il perd en netteté, il le gagne en profondeur. De là ce caractère d'infinité qui éblouit le chercheur persévérant. *Car l'enseignement que renferme le Symbolisme ne s'offre pas de lui-même ; il faut le chercher, et ce n'est que par un effort intelligent que l'on parvient à rompre l'écorce parfois rude qui cache le fruit savoureux.*

Cet effort indispensable a malheureusement paru trop pénible à la majorité

des Maçons d'aujourd'hui ; ce qui fait qu'ils ont totalement perdu la clef de l'interprétation philosophique du Symbolisme maçonnique qui n'est plus pour eux que le souvenir d'un passé disparu.

Souvenir respectable pour les uns, en tant que tradition intéressante à transmettre aux générations futures ; mais pour les autres, vieillerie gênante et encombrante, bonne tout au plus à captiver l'intelligence naïve de nos pères, mais certainement indigne de l'esprit émancipé de l'époque actuelle.

Il résulte de là un double courant qui divise les forces maçonniques en deux camps distincts.

D'un côté, les partisans du maintien et de l'étude du Symbolisme aimeraient le voir pris au sérieux ; car ils entrevoient en lui un monument sacré, véritable temple de la sagesse, dont les emblêmes multiples forment ce livre mystérieux qui renferme dans son ésotérisme, c'est-à-dire son sens caché et connu des seuls Initiés, la solution des deux redoutables problèmes des temps modernes. Je veux parler de la question sociale et de la question religieuse. Ce sont là, mes Frères, deux sphinx terribles, qui menacent de dévorer notre époque, si quelque nouvel Œdipe ne parvient à trouver le mot de l'énigme fatale. Ils se dressent à l'entrée du sanctuaire, au pied des Colonnes Symboliques, comme pour avertir le véritable Initié que l'une de ces questions ne peut se résoudre sans l'autre, mais que sur leur solution commune s'édifiera l'ordre social de l'avenir.

Les Maçons qui s'engageront dans cette voie, seront tous des philosophes, et ils se maintiendront de préférence dans le domaine de l'idée. Ils pourront rétablir ce qu'on appelera *l'Initiation Occidentale* en groupant en un seul faisceau solide une foule de forces actuellement éparpillées dans divers cénacles et associations qui manquent de cohésion (1), faute précisément d'un Symbolisme leur servant de base en remplissant dans leur organisation les fonctions de squelette dans l'organisme animal.

Mais à côté de cette Maçonnerie essentiellement philosophique et spéculative en surgira une autre qui sera avant tout agissante. Ce sera la Maçonnerie politique. Ses partisans s'empresseront de supprimer radicalement toute espèce de forme symbolique, et, s'ils veulent être logiques jusqu'au bout, ils renonceront aussi à leur titre de Maçons ; car, en fait, ce ne sera plus de la Maçonnerie qu'ils feront, mais bien du pur et simple jacobinisme.

Une nation, dont la souveraineté réside dans le suffrage universel, ne peut, du reste, se passer d'une organisation dans le genre des anciens clubs révolutionnaires. *Avec le régime politique qui nous régit, les masses populaires, encore peu instruites, se trouvent tout à coup investies d'une puissance souveraine qu'exerce réellement celui qui sait s'emparer de leur esprit.* Certaines sectes religieuses cherchent dès lors à accaparer la toute-puissance, grâce à l'influence qu'elles exercèrent si longtemps sur une grande partie du peuple. La nation risquerait donc de retomber sous le joug clérical, s'il ne se formait pas une association puissante dans le but d'éclairer les masses populaires et de les soustraire ainsi à l'influence néfaste de l'obscurantisme.

C'est là l'unique rôle qu'assigne à notre Ordre la majorité des Francs-Maçons

(1) C'est aux sociétés satanistes que le F∴ Oswald Wirth fait allusion, à ces sociétés que ses amis Papus et de Guaita s'efforçaient et s'efforcent encore de grouper, pour former un faisceau d'occultistes qui serait le rival du Palladisme.



français. Mais, pour ce genre de propagande, le Symbolisme devient inutile; et c'est ce qu'avaient fort bien compris les Maçons qui fondèrent les clubs célèbres de la Révolution.

En résumé, la Franc-Maçonnerie actuelle se trouve dans une situation essentiellement fausse par suite du désaccord survenu entre son organisation primitive et ses tendances modernes. Elle se voit ainsi amenée à se scinder en deux associations indépendantes l'une de l'autre, lesquelles se partageront la mission dévolue à notre Ordre. Le club politique agira sur les masses et s'organisera en conséquence. Quant à la société initiatique, elle cherchera à attirer dans son sein des hommes qui, au point de vue moral et intellectuel, formeront réellement l'élite de l'humanité. Ce n'est qu'à cette condition que son existence se justifie et qu'elle peut se flatter d'exercer une salutaire et légitime influence sur la marche des idées et par elles sur les destinées du genre humain tout entier.

Le caractère propre et les attributions respectives des deux sociétés dont il vient d'être parlé, étant désormais nettement définis, chacun y trouverait son compte, et bien des difficultés se trouveraient résolues.

Le nouvel initié qui considérait la Franc-Maçonnerie comme le représentant moderne des mystères de l'Antiquité, ne serait plus douloureusement désillusionné en constatant que la lumière Maçonnique qu'il regardait comme une vérité supérieure gardée en dépôt par notre Institution, ne consiste en réalité qu'en mots de passe, signes de reconnaissance, etc. *Des maîtres vénérables lui enseigneraient l'art de déchiffrer les mystérieux hiéroglyphes du Temple qui voilent si bien aux yeux du profane indigne de les connaître les secrets les plus profonds de la nature:*

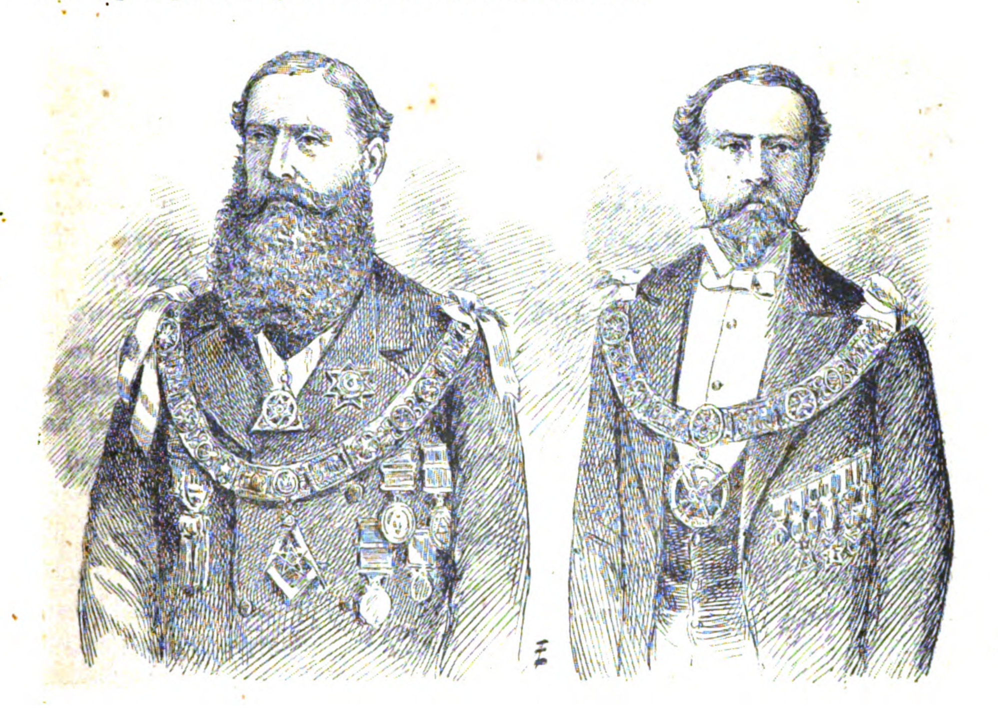
D'un autre côté, nous ne verrions plus des hommes qui se disent sérieux se livrer à une foule de pratiques plus ou moins baroques, mais dont ils ignorent absolument la signification. Cela est d'autant plus grotesque, que le plus souvent les idées de ces hommes sont en contradiction flagrante avec celles que représentent les susdites pratiques. On est dès lors tenté de comparer plus d'un Maçon au prêtre catholique qui persisterait à vouloir dire sa messe avec accompagnement de force simagrées mystiques, tout en refusant catégoriquement d'admettre l'enseignement de son Eglise.

Il faut à tout prix, mes Frères, sortir de cette humiliante situation qui paralyse nos efforts dans un sens comme dans l'autre. Voyons clair dans notre affaire; sachons ce que nous faisons, afin de nous dégager une bonne fois du gâchis au milieu duquel nous pataugeons depuis si longtemps. Craignons surtout de nous laisser mener en aveugles par des individus qui ne tarderaient pas à profiter de notre état de désarroi pour pêcher tout à leur aise, dans une eau qu'ils ne chercheraient qu'à troubler de plus en plus au profit d'ambitions malsaines ou d'intérêts particuliers.

En terminant, je fais un nouvel appel à tous les Frères qui s'intéressent sincèrement aux choses de la Franc-Maçonnerie pour les prier de vouloir bien nous exposer leurs idées sur le sujet qui nous occupe. — Pour faciliter cet échange de vues, si fécond en résultats utiles, j'ai la faveur de proposer à la Respectable Loge de porter à l'ordre de ses travaux l'étude approfondie des questions qui viennent d'être simplement soulevées et d'organiser dans ce but une série d'entretiens familiers où chacun serait appelé à apporter le concours de ses lumières.



De cette façon, après avoir constaté l'état de crise que traverse notre Institution à l'heure actuelle, il pourra nous être possible de découvrir les remèdes qui doivent non seulement rendre à la Franc-Maçonnerie son lustre ancien, mais qui lui procureront en outre l'existence effective dont elle a toujours manqué jusqu'ici. Car il ne faut pas nous le dissimuler, dès sa naissance, sous sa forme moderne, notre Ordre fut détourné de son but véritable en servant continuellement de masque et de manteau aux conspirations politiques les plus diverses, conspirations qui perdent aujourd'hui toute espèce de raison d'être, puisque nous jouissons de toutes les libertés.



LES HAUTS-GRADÉS DE LA MAÇONNERIE ANGLAISE

Comte de Lathom
grand-maître
du Suprême Conseil d'Angleterre

Colonel Shadwell Clerke
secrétaire général
de la Grande Loge Unie d'Angleterre

Dans ces conditions, il s'agit maintenant de savoir, d'abord, dans quelle situation se trouve réellement la Franç-Maçonnerie actuelle ; puis ensuite, ce que nous avons à faire pour sortir des difficultés présentes et rentrer dans le droit chemin. J'espère avoir posé la question en dehors de toute équivoque ; à vous maintenant, mes Frères, de la résoudre.

Le grand débat contradictoire, provoqué par le F∴ Oswald Wirth, eut lieu le 3 avril 1888, toujours à la loge *les Amis Triomphants*, vieil atelier fondé en 1809 et dont le Vénérable était alors, comme aujourd'hui, le F∴

Samuel-Constantin de Vidau. Les adversaires du symbolisme étaient représentés par le F∴ André-Saturnin Morin, ancien conseiller municipal de Paris, anticlérical haineux, l'auteur d'un livre odieux dont le titre seul est un blasphème (*Jésus réduit à sa juste valeur*) et qui laisse bien loin derrière lui, comme impiété, les ouvrages de Strauss et de Renan ; car il outrage le Christ à chaque page, et jusque dans sa Passion. Le F∴ Morin, un des athées du Grand Orient de France, ne croyant ni à Dieu ni à diable, et ne voulant pas entendre parler du grand architecte de l'univers, quelle que pût être la personnalité surnaturelle voilée sous cette vague désignation, était, mieux que personne, l'homme qu'il fallait pour critiquer sans merci le symbolisme, auquel, ainsi que tout imparfait initié, il n'entendait pas un traître mot ; aussi, ses critiques devaient-elles faire sourire en eux-mêmes les vieux maçons de l'auditoire qui connaissaient le secret des secrets. Le F∴ Wirth soutint sa thèse, s'évertuant en des prodiges de style pour ne pas compromettre le secret diabolique, le re-voilant habilement tout en ayant l'air de dire quelque chose, poussant la rouerie jusqu'à feindre d'abandonner la magie « comme un tissu de rêveries et de chimères », cette magie martiniste dont il est, chez les Guaita et Papus, un des adeptes les plus fervents, en un mot, n'oubliant jamais que, parmi l'assistance qui l'écoutait, il y avait des pseudo-initiés devant qui il fallait avant tout ne pas laisser échapper une parole de nature à les mettre sur la voie des arcanes de l'occultisme, tout en faisant pour les autres sa propagande de sataniste. Quant aux partisans déterminés du maintien du symbolisme même pour les maçons qui n'y comprennent goutte et qu'il serait imprudent d'éclairer, ils étaient représentés par le F∴ Armand Lévy, le vieux palladiste juif luciférien, ami intime de Philéas Walder, et par le F∴ Gonnard, une des lumières du Rite Ecossais en France, alors Vénérable de la loge *les Philanthropes réunis* et grand orateur du Suprême Conseil de Paris, aujourd'hui souverain lieutenant commandeur de ce Suprême Conseil.

Voici, du reste, le procès-verbal officiel de cette mémorable séance :

Tenue extraordinaire du 3 avril 1881 (ère vulgaire)... L'ordre du jour appelle la discussion sur l'*Initiation Adonhiramite et les nouveaux Rituels du Grand Orient de France*. Le Frère Oswald Wirth donne lecture d'un Mémoire dans lequel il s'attache à prouver que le Rituel Maçonnique dérive de celui de l'ancienne magie dont il fait remonter les arcanes à une très haute antiquité. Il en fait ressortir la beauté et la profonde sagesse ; il donne des explications fort ingénieuses de quelques-uns des symboles. Il regrette que, dans la Maçonnerie, on ait perdu la signification de plusieurs des Rites qui sont devenus de vaines formalités, et que, dans un but de réforme, on ait supprimé quelques Rites. Dès qu'on portait la main sur ce cérémonial traditionnel, il aurait mieux valu tout supprimer.

Le Frère Armand Lévy prend la défense des Rites qui, selon lui, sont

essentiels pour conserver l'Institution de la Maçonnerie. Ce sont des emblèmes dont le sens a une haute portée. Les voiles, dont sont enveloppées les vérités, servent à augmenter le respect qui y est attaché. De même, dans la vie ordinaire, on se sert de figures, et le langage poétique est plein d'allégories, sans que personne y trouve à redire. Il serait fâcheux que l'on restât toujours dans le prosaïsme vulgaire : *Sursum corda !*

Les Rites Maçonniques se rattachent aux traditions les plus anciennes de l'humanité. La Maçonnerie a été fondée par Moïse au sortir de l'Egypte. Plusieurs de ses Rites servent à retracer l'histoire des Israélites. Ainsi, les deux colonnes de chaque temple portent les initiales J.·. B.·. ; c'étaient les noms des deux principales colonnes du Temple de SALOMON. L'une d'elles portait le nom d'une étrangère que ce Monarque avait épousée ; et l'on y trouve ainsi expliquée la légitimité des alliances entre les diverses races. Il est à regretter que beaucoup de Francs-Maçons ignorent la signification des Rites et ne cherchent même pas à s'en instruire. On devra perfectionner leur instruction.

Le Rituel et les mystères ont été très utiles aux époques où la liberté d'association n'existait pas. Alors, la Maçonnerie, étant une société secrète, était obligée de prendre beaucoup de précautions pour échapper aux recherches de la police ; et le Rituel servait à cacher le véritable but de l'Ordre. Nous vivons maintenant, du moins en France, sous un régime de liberté. Mais le hasard des événements peut ramener un régime despotique et vexatoire, et alors la Maçonnerie serait obligée, comme autrefois, de se prémunir contre les persécutions.

Si l'on supprimait toute espèce de Rituels, la Maçonnerie ne serait plus qu'un Club, et elle s'éloignerait de sa mission, qui est de travailler au progrès de l'humanité.

Le Frère A.-S. MORIN commence par rendre hommage au travail consciencieux du Frère WIRTH, qui, par ses recherches érudites, a élucidé des questions historiques. Mais, quelque ingénieux que soient ses rapprochements entre l'ancienne magie et la Maçonnerie, il n'a pu réussir à établir entre elles une parenté. Du reste, puisqu'il abandonne la magie, qu'il regarde avec raison comme un tissu de rêveries et de chimères, il n'y a pas à regretter, pour la Maçonnerie, la renonciation à une filiation aussi peu flatteuse.

En général, dit le Frère MORIN, c'est un système détestable que celui qui consiste à voiler la vérité sous des symboles plus ou moins obscurs, au lieu de la formuler clairement et sans ambages. Les anciens Hiérophantes, en recourant au Symbolisme pour exprimer leurs doctrines, ont eu probablement pour but d'inspirer aux populations une profonde vénération. Peu à peu, le sens des allégories s'est perdu, ou du moins n'a été conservé que chez de rares initiés. Et la multitude est demeurée attachée aux Rites et Symboles sans en comprendre la signification, par amour du mystère et du merveilleux. Alors, le cérémonial n'a plus été qu'une vaine superstition, n'ayant plus de raison d'être, et a mérité le mépris des vrais philosophes.

Gardons-nous de laisser tomber la Maçonnerie dans cette état de fétichisme qui nous exposerait aux railleries méritées du monde profane.

A quoi bon recourir à des figures pour exprimer ce qu'on veut dire? la franchise ne doit-elle pas être le guide du Franc-Maçon? Par des Symboles péniblement construits, on exprime d'une manière énigmatique des vérités souvent vulgaires et qui ne gagnent rien à être déguisées.



Par exemple, le Frère RAGON, dans son *Cours philosophique et interprétatif des initiations anciennes et modernes,* assure que la Croix, qui sert à l'initiation au dix-huitième degré, exprime l'intersection de l'écliptique avec l'équateur. Mais pourquoi ne pas le dire en propres termes? Pourquoi employer un symbole dont le sens peut donner lieu à une foule d'interprétations, afin d'arriver à énoncer une vérité banale? N'est-ce pas chercher midi à quatorze heures? (1)

On nous dit que le langage figuré élève l'âme et sert à la tirer du prosaïsme... Certes, personne ne nie les beautés de la poésie qu'on a appelée le langage des Dieux. Mais son mérite n'existe qu'à la condition d'être clair. Les grands poètes, même quand ils s'élèvent jusqu'au sublime, ne cessent jamais d'être intelligibles. Le poète qui, pour se grandir, affecterait d'être obscur, n'obtiendrait que des sifflets. Il est ridicule et pitoyable de parler par énigmes, quand il est si facile d'exprimer clairement sa pensée. Ce serait imiter JÉSUS-CHRIST, qui se vantait de ne parler au peuple que par paraboles afin de n'être pas compris, dans la crainte que ses auditeurs, s'ils parvenaient à le comprendre, ne fussent sauvés (Marc, ch. IV, v. 11). C'est là un mauvais exemple qu'on doit bien se garder de suivre (2).

Le Rituel a eu sa raison d'être sous les régimes despotiques. Mais il n'en est plus de même aujourd'hui. Tout se fait au grand jour, et la diplomatie elle-même est obligée de travailler à ciel ouvert. On nous demande ce qui arriverait si une réaction venait ouvrir une ère d'oppression. Nous répondons que, dans ce cas, le Rituel ne nous garantirait pas des persécutions. On en a eu récemment la preuve; sous le régime appelé de l'Ordre Moral, plusieurs Loges ont été fermées par la police, et, un peu auparavant, le gouvernement a imposé des Grands-Maîtres à l'Association. Les Rituels n'ont donc pu éloigner ces abus de la force. Et d'ailleurs, à quoi servirait à la Maçonnerie la conservation stricte de ses formulaires et traditions? Tout ce qui se passe dans les Ateliers est aussitôt connu, les Rites décrits dans des Livres mis à la disposition du public. Nos secrets, convenons-en, sont le secret de Polichinelle. Et même s'il arrivait qu'une Loge parvînt à tenir des séances parfaitement secrètes, la police n'a-t-elle pas les moyens d'y pénétrer et de s'en faire rendre compte par ses agents? C'est ce qui est arrivé à la fin du règne de Louis-Philippe : *la Haute-Vente de la Société des Saisons* avait dans son sein un traître qui tenait la police au courant de tout ce qui s'y passait.

(1) Le F∴ Saturnin Morin, qui n'est pas allé plus loin que le grade de Maître, prend pour argent comptant ce que débite Ragon dans ses livres, lesquels sont destinés à tous les maçons, aussi bien à ceux des degrés inférieurs qu'aux autres. Si le F∴ Morin avait été reçu au grade de Rose-Croix (18e degré), il aurait vu que, dans le symbolisme maçonnique, la croix signifie tout autre chose que l'intersection de l'écliptique avec l'équateur, et il aurait vu cela même par le Rituel du F∴ Ragon, et il aurait compris pourquoi les hauts-gradés de la secte ont l'air de chercher midi à quatorze heures : car cette explication de la croix est une des plus sacrilèges obscénités que l'esprit infernal se soit plu à imaginer.

(2) Il s'agit de la parabole du semeur. Avec sa mauvaise foi habituelle, le F∴ Morin ne cite qu'un verset de saint Marc et le détourne de son vrai sens. L'Évangile nous dit aux versets suivants, non mentionnés par le sectaire, que ceux qui ne comprennent pas les paraboles divines sont semblables aux terrains du bord de la route « en qui la Parole est semée; mais, aussitôt qu'ils l'ont ouïe, Satan vient et enlève la Parole qui avait été semée en leur cœur » (V. 15). Et Jésus disait encore : « Apporte-t-on une chandelle pour la mettre sous un boisseau ou sous un lit? N'est-ce pas pour la mettre sur un chandelier? — Car il n'y a rien de secret qui ne doive être manifesté, et il n'y a rien de caché qui ne doive venir en évidence. — Si quelqu'un a des oreilles pour entendre, qu'il entende. » (V. 21-22-23.)

Le mieux est de renoncer de nous-mêmes à des secrets imaginaires. Notre véritable but est exprimé en termes magnifiques au préambule de notre Constitution ; nos principes y sont clairement formulés. Nous nous ferons honneur d'y être fidèles ; et pour en assurer le triomphe, nous n'avons pas besoin de Rites surannés empruntés aux fables hébraïques et égyptiennes.

On parle de la nécessité de conserver des relations d'amitié avec les Puissances Maçonniques étrangères. Mais il n'y a pas besoin, pour maintenir ces liens de confraternité, de rester attachés à un Rituel. Quand l'un de nous est admis dans un Atelier étranger, on ne lui demande pas si, lors de sa réception, il a été fait usage de tel ou tel cérémonial. Il suffit qu'il connaisse les formalités généralement observées.

Le Frère Morin conclut à ce que l'Atelier se prononce pour la suppression des Rites, suppression qui, en fait, a lieu déjà dans un grand nombre de Loges.

La parole est enfin donnée au Frère Gonnard, qui résume les débats avec une justesse d'appréciation remarquable, et en s'exprimant avec l'éloquence qui lui est propre.

La manière de voir du Frère Morin lui parait fort naturelle de la part d'un esprit critique et scientifique ; mais, si les conclusions de ce Frère sont fort claires et logiques en théorie, il ne faut pas se dissimuler que leur application pratique équivaudrait pour le présent *à la suppression de la Maçonnerie*.

En sa qualité de Membre du Suprême Conseil du Rite Ecossais, le Frère Gonnard croit devoir s'abstenir de donner des conseils au Grand Orient de France, qui reste libre, sous sa propre responsabilité, de restreindre plus ou moins son symbolisme, il ne peut donc pas entrer dans l'examen spécial des nouveaux Rituels, et s'en tiendra à la question prise dans son sens général, lequel intéresse la Maçonnerie tout entière.

Le Frère Gonnard en arrive donc au symbolisme. Peu lui importe qu'il tire son origine de l'Occultisme ou d'autre part. La valeur intrinsèque du Symbolisme est chose assez secondaire au fond, puisque personne ne le prend aujourd'hui au sérieux. Il convient donc de n'examiner le Symbolisme qu'au point de vue de son utilité effective ; et, sur ce terrain essentiellement positif, nous sommes forcés de reconnaître que sans le Symbolisme la Maçonnerie disparait fatalement. Il est pour elle une cuirasse dont il serait bien imprudent de se défaire parce qu'on croit découvrir quelques impuretés dans l'alliage qui la compose. La sécurité dont nous jouissons en ce moment pourrait être de courte durée. Après un moment de soleil, les jours sombres peuvent revenir pour notre Institution, et alors on s'estimera heureux d'avoir conservé les armes défensives propres à nous couvrir contre l'attaque. Que le Symbolisme soit donc démodé, ridicule, gênant, disparate et obscur, tant que l'on voudra ; du moment qu'il nous protège et nous sauvegarde, il faut le conserver.

D'un autre côté, le Frère Gonnard constate que le Symbolisme dans sa puérilité est nécessaire pour beaucoup de contemporains. Il voit dans les Formules et les Symboles un moyen d'enseignement susceptible de provoquer une illumination graduelle chez les intelligences qui ne parviennent pas



du premier coup à saisir l'idée en dehors de la forme concrète qui la rend tangible. C'est une deuxième raison en faveur du maintien du symbolisme.

Il ne faut pas oublier enfin que la Maçonnerie Française ne peut rester purement nationale. Elle a un rôle de propagande beaucoup plus élevé à remplir ; elle doit être l'Apôtre de l'Humanité. Mais pour cela, il faut qu'elle puisse agir sur la Maçonnerie étrangère, et dans ce cas, le Symbolisme devient d'une importance capitale ; car il est la langue diplomatique de la Maçonnerie Universelle.

En résumé, le Symbolisme est pour la Maçonnerie la garantie de sa sécurité ; il lui est utile comme moyen d'enseignement, et indispensable comme mode de communication internationale. Pour cette triple raison, il faut le garder précieusement et marcher avec fermeté, sous son Egide protectrice, vers les splendeurs de la lumière de l'Avenir.

Il était utile de faire connaître cette discussion Jamais on n'a mieux vu, au sein des loges, les hauts-gradés sans l'anneau, *ceux qui savent et ne doivent rien dire*, aux prises avec leurs dupes voulant raisonner. En effet, si l'on se place au point de vue des imparfaits initiés à qui les chefs sont obligés de donner toutes sortes de mauvaises raisons plus ou moins spécieuses pour les convaincre de la nécessité d'un Symbolisme que d'autre part ils se refusent à leur expliquer, on reconnaîtra que l'argumentation du F.·. Saturnin Morin est rigoureusement logique.

Voilà des gens qui déserteraient les ateliers (les uns en tant qu'ex-catholiques non encore mûrs pour le satanisme. les autres en tant qu'athées). si l'on venait leur dire : « La Maçonnerie n'a pas d'autre but que de substituer le culte de Lucifer à celui d'Adonaï ; la divinité de Lucifer, telle est la clef de notre symbolisme ; apprenez ce secret, et dès lors vous comprendrez tout ce qui vous paraît obscur dans nos rituels. » Ne pouvant leur dire cela, les hauts-gradés sans l'anneau en sont réduits à accumuler les prétextes. Ce sont donc ces hypocrites allégations que les logiciens du genre du F.·. Morin réfutent impitoyablement.

Et comme on voit bien l'embarras des haut-gradés dans la réplique du F.·. Gonnard, s'efforçant de ménager les susceptibilités des maçons-dupes, des imparfaits initiés ! Il est évident que, s'il n'y avait pas d'autre raison que les prétextes invoqués pour maintenir le symbolisme, ceux-ci ne tenant pas debout, il n'y aurait qu'à le supprimer une bonne fois, afin d'en finir avec toutes les réclamations des Apprentis, Compagnons et Maîtres récalcitrants. Mais voilà, les hauts-gradés ne peuvent pas donner cette satisfaction à leurs dupes ; car le symbolisme est indispensable pour permettre aux maçons quelque peu disposés à l'initiation satanique de comprendre graduellement et de découvrir eux-mêmes petit à petit le secret des secrets. C'est là le seul et vrai sens de la phrase célèbre : « Sans le symbolisme, il n'y a plus de

maçonnerie. » Aussi, comme un os à ronger, le Grand Orient de France a jeté aux imparfaits initiés récalcitrants les nouveaux rituels, passant sous silence les traditionnelles légendes; et, comme il faut d'autre part ne pas détruire la vraie maçonnerie, le Grand Orient a décrété *seulement* que l'usage de ces nouveaux rituels serait *facultatif*.

En donnant connaissance de ces intéressants et instructifs débats, je n'ai point fait une digression. Je ne perds pas de vue, en effet, que je me suis proposé de démontrer, d'établir l'action connexe de la franc-maçonnerie et des groupes satanistes. L'exemple du F.·. Oswald Wirth, lieutenant du sataniste pactisant Stanislas de Guaita, sert admirablement à ma démonstration.

Nous voyons, en tout ceci, une manœuvre très nette, on ne peut plus précisément déterminée. Ceux des francs-maçons du Rite Français qui diabolisent en cachette de leurs collègues, sont navrés de voir monter le flot de l'athéisme dans ce rite. Ils font ce qu'ils peuvent pour défendre les antiques rituels, et, prévoyant le cas où leurs efforts seront impuissants, ils ouvrent discrètement de nouveaux horizons à ceux des imparfaits initiés qui auraient les moindres tendances à s'éclairer de la vraie lumière satanique. En d'autres termes, en vue du triomphe probable de la majorité matérialiste, ils font l'éloge de l'occultisme, — mais un éloge artificieusement mitigé de critiques, afin de ne pas se compromettre, — et, si les hauts grades ont des chances de se voir négliger dans les ateliers du Grand Orient de France, ils préparent avec adresse un recrutement important pour les loges martinistes, pour le Suprême Conseil du F.·. Papus.

A cet égard, il est utile de reproduire en entier le discours prononcé le 3 avril 1888 par le F.·. Oswald Wirth dans la loge *les Amis triomphants*, ce mage noir franc-maçon ayant été en cette circonstance le porte-parole de la secte martiniste :

Vénérable Maitre et vous tous mes Frères,

Le Grand Orient de France vient de distribuer aux loges de son Obédience de nouveaux cahiers des Grades Symboliques. — *En les promulguant, le Conseil de l'Ordre n'a voulu imposer à personne les innovations du Grand Collège des Rites. Loin d'être obligatoire, l'usage des Rituels nouveaux reste donc entièrement facultatif pour les Loges, qui peuvent persister en toute liberté dans leur ancienne manière de travailler, si elles la jugent préférable à celle qu'on leur propose d'adopter* (1).

(1) Il est impossible d'être plus clair, et ceci établit bien la suprême impudence, le parfait cynisme du mensonge de M. Georges Bois, qui n'a publié son livre *Maçonnerie nouvelle du Grand Orient de France* que pour faire croire aux catholiques, ceux-ci n'étant pas au courant de la question, que le Grand Orient de France et les loges dépendant de lui avaient renoncé absolument à la pratique des anciens rituels.

« Depuis cinq ans, écrit M. Georges Bois en 1892, la Franc-Maçonnerie française, représentée dans son immense majorité par le Grand Orient de France, a subi une révolution profonde, à la fois politique et religieuse, et, par ces deux caractères, rompant résolument avec les idées



Vous êtes appelés de la sorte, mes Frères, à faire un choix que je désire éclairer de mon mieux. Dans ce but, et afin que vous puissiez vous prononcer en pleine connaissance de cause, je m'attacherai d'abord à vous donner une idée exacte de l'importance des anciens Rituels au point de vue de l'Initiation occulte, dont ils renferment les lois, pour former sous ce rapport les codes les plus parfaits que l'on puisse imaginer.

Je vous démontrerai ensuite que les changements qui viennent d'y être apportés enlèvent à nos Rituels toute espèce de valeur philosophique. Puis, je compte vous faire reconnaître que les Rituels ainsi modifiés sont loin de répondre aux besoins actuels et futurs de notre Institution, mais constituent en réalité une demi-mesure maladroite, une solution bâtarde, qui, sous prétexte de concilier toutes les exigences, n'aboutira finalement qu'au mécontentement général. J'en concluerai à la nécessité d'une réforme profonde et radicale, portant sur l'ensemble de l'organisation du Grand Orient de France en vue de mettre notre Obédience en état d'accomplir la mission qu'elle croit devoir s'imposer. J'estime en cela qu'il s'agit avant tout d'être logique avec soi-même, de savoir ce que l'on veut faire, et de s'organiser en conséquence. On ne devra tenir compte dans ce cas que des besoins modernes de l'Ordre, en laissant de côté tout ce qui, dans la tradition du passé, peut être gênant pour la marche libre et ferme de la Franc-Maçonnerie, vers les destinées que lui réserve l'avenir.

L'examen des anciens Rituels va me faire entrer dans un ordre d'idées qui ne manquera pas, mes Frères, de vous paraître fort étrange, étant donné que vous n'avez sans doute pas eu la fantaisie de vous occuper de ce qu'on appelle « les sciences occultes ».

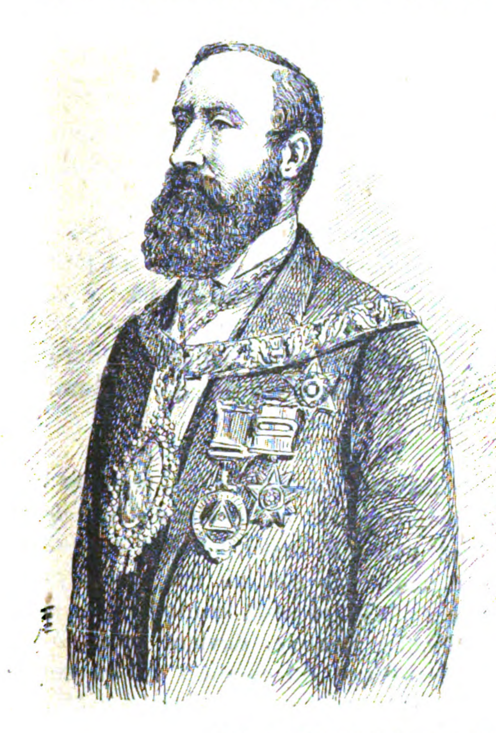
C'est pourtant dans ce domaine, plus que discrédité aujourd'hui, que nous sommes obligés d'aller chercher la clef de nos mystères. En vous en donnant la preuve, je n'ai nul autre dessein que d'arriver à vous convaincre de la nécessité qui s'impose aux Maçons modernes de renoncer à la prétention qu'ils peuvent avoir, d'être les successeurs, les représentants actuels des Initiés antiques. Pourquoi conserver à notre Institution ce caractère mystérieux qui en impose si peu au public profane et auquel les Maçons eux-mêmes sont les premiers à ne rien comprendre? Ne feraient-ils pas mieux de rejeter ce qui à leurs propres yeux n'est plus qu'une défroque usée et démodée, dont ils s'affublent par routine, plutôt que de persister dans des usages qui ne peuvent que les embarrasser et les couvrir de ridicule?

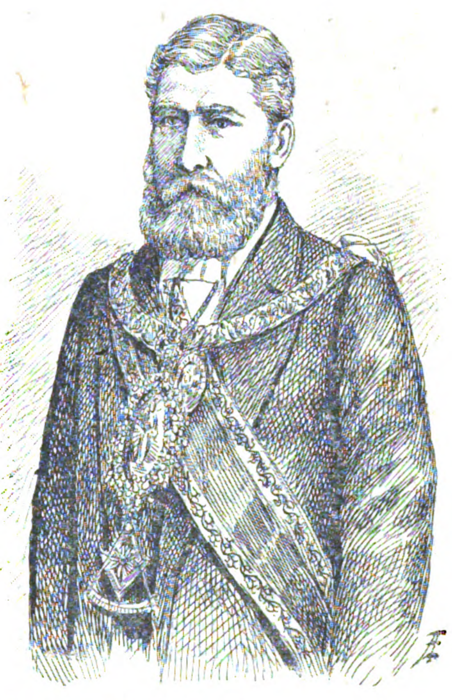
accréditées par les Maçons eux-mêmes dans le monde profane. En 1887, le Grand Orient se proclame athée. Il promulgue un rituel réformé, duquel est bannie toute idée de l'existence de Dieu. Les anciennes formules de serment, si solennelles, sont remplacées par de simples promesses, attendu le sens religieux que le monde profane reconnaît au serment. La traditionnelle et célèbre dénomination du Grand Architecte de l'Univers, si peu compromettante et qui de tout temps avait si peu gêné l'œuvre maçonnique, disparaît elle-même au grand scandale des frères protestants » (pages 1-2). « Le Grand Orient supprime le poignard, les pantômimes de vengeance, de meurtre, et tout le charlatanisme mystique où l'on faisait intervenir, par exemple, la croix, les trois vertus théologales, et divers emblèmes religieux. Les réoacteurs du rituel ont pensé probablement qu'il était, à notre époque, très inutile d'employer des moyens matériels, une mise en scène spéciale, compliquée de cérémonies terribles, pour suggérer à un franc-maçon des pensées parfaitement banales autour de lui, des vues de la société que les journaux radicaux discutent tous les jours à l'usage du public indistinctement profane ou maçon » (pages 5-6).

Afin de fixer votre opinion à ce sujet, je vais m'efforcer de répondre aussi clairement que possible à quelques questions qui se présentent tout naturellement à l'esprit et dont on ferait facilement le point de départ d'une sorte de catéchisme se recommandant tout spécialement à la méditation attentive des chercheurs et des Maçons vrais philosophes, c'est-à-dire : « Amis de la Sagesse ».

Que doit-on entendre d'abord par Initiation ?

L'Initiation consiste dans la connaissance de certaines choses dont le propre





LES HAUTS-GRADÉS DE LA MAÇONNERIE ANGLAISE

Comte de Mar et Kellie
pro-grand-maître
de la Grande Loge d'Ecosse

Colonel Archibald Campbell
pro-grand-maître
du Suprême Conseil d'Ecosse

est de rester ignorées de la masse des esprits incultes, autrement dit du monde profane.

Ne s'adressant qu'à l'élite de l'Humanité, aux hommes joignant les plus brillantes qualités de l'esprit aux plus solides vertus de l'âme, l'Initiation constitue une suprême aristocratie intellectuelle et morale. Fort peu démocratique dans son essence, elle ne saurait consentir à aucune espèce de vulgarisation, qui équivaudrait pour elle à la profanation des mystères. L'Initiation prend soin de s'entourer sous ce rapport de telles garanties que l'enseignement qu'elle accorde à ses adeptes eux-mêmes ne se dépouille jamais des formes symboliques, afin de se dérober ainsi aux intelligences dont la perspicacité ne parviendrait pas à percer l'allégorie de l'enveloppe plus ou moins transparente qui contient la vérité comme le fruit renferme le germe. En cela, les Initiés

prétendent se conformer aux lois de la nature qui, elle aussi, dissimule sans cesse, sous le manteau des apparences matérielles, l'essence impénétrable des choses. La nature reste ainsi la suprême Initiatrice, la grande Isis, que nul n'a jamais vue sans voile.

Vous voyez par là, mes Frères, que, *telle que vous la comprenez*, la Franc-Maçonnerie s'accorde fort mal avec l'Initiation. La suite ne pourra que vous confirmer dans cette manière de voir.

Quelle est maintenant la nature de ces choses cachées pour le profane et dont l'Initié seul possède le secret? Car il s'agit d'un secret, et d'un secret *précieux ou redoutable*, à en juger par le soin jaloux que mettent à le garder ceux qui en sont les détenteurs privilégiés...

Ce secret... n'est autre que celui des opérations de la nature. Il a la prétention de résoudre les questions les plus graves qui peuvent préoccuper l'Humanité, de fournir une explication rationnelle aux faits les plus incompréhensibles, d'être enfin la solution de tous les problèmes, le mot de toutes les énigmes et la clef de tous les mystères. C'est l'incommunicable grand Arcane des adeptes de la Kabbale; c'est la Pierre Philosophale des Alchimistes hermétistes; c'est la Parole Sacrée que cherchent les Maîtres Maçons.

Mais pourquoi mettre sous le boisseau une lumière aussi brillante? Pourquoi en faire l'apanage de l'extrême petit nombre, quand l'Humanité tout entière devrait pouvoir en profiter?

Il y a à cela plusieurs raisons.

Rappelons-nous d'abord que, *semblables aux estomacs débiles, qui rejettent une nourriture trop forte sans pouvoir la digérer, de même les cerveaux étroits de la plupart des humains feraient de vains efforts pour s'assimiler des idées auxquelles ils ne sont nullement préparés.* Pour quiconque n'a pas fait des études préalables, le langage technique de nos sciences officielles reste inintelligible; mais ce qui, pour ces sciences, n'est que difficulté relative, devient *impossibilité absolue dès qu'on aborde le domaine de l'Occultisme.* Un enfant à qui on enseignerait les mathématiques supérieures en retiendrait peut-être quelque chose; mais, à coup sûr, on perdrait son temps et ses peines à vouloir faire comprendre à une taupe aveugle l'existence du soleil.

Si tout le monde n'est pas accessible à l'Initiation, n'en incriminez pas les Initiés; mais faites-en retomber la responsabilité sur la Nature elle-même, qui a trouvé bon de ne pas donner à chacun des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

Une autre raison, qui fait aux Initiés un devoir de ne pas jeter leur science à la tête du premier venu, c'est qu'un grand nombre de ces têtes n'en supporteraient pas le choc. La lumière trop vive éblouit et aveugle; de même, une vérité trop élevée trouble la raison et peut la faire perdre.

Le silence des Initiés se base enfin sur une dernière raison qui n'est pas la moins grave. *Le secret initiatique n'est pas qu'une simple théorie,* et, sous peine d'erreur grossière, ceux qui sont parvenus à en découvrir ne fût-ce qu'une faible partie, ne doivent pas être considérés comme de stériles abstracteurs de quintessence ou d'inoffensifs rêveurs. *La théorie conduit à la pratique, et l'abstraction pure ne serait rien, si elle ne menait pas à une réalisation effective.*

L'OCCULTISME A DONC LA PRÉTENTION DE DOUER SES ADEPTES DE POUVOIRS AUXQUELS CEUX QUI ABORDENT CE GENRE D'ÉTUDES NE PRENNENT PAS TOUJOURS LE SOIN DE

S'EXERCER, MAIS DONT LA NATURE SERAIT TELLE QU'ENTRE DES MAINS INDIGNES OU INHABILES CETTE MYSTÉRIEUSE PUISSANCE FERAIT AUTANT DE MAL QU'ELLE PEUT FAIRE DE BIEN SOUS LA DIRECTION D'UN VÉRITABLE INITIÉ.

Je crois inutile, mes Frères, de pousser plus loin ces explications; il me suffit, pour l'instant, de vous avoir indiqué la raison d'être de la discipline, du secret et des épreuves dans les Initiations.

Ces épreuves étaient précédées par une enquête sévère et minutieuse sur la moralité, le caractère et les antécédents du postulant à l'Initiation, dont la valeur intellectuelle et morale se trouvait ainsi suffisamment garantie pour que les épreuves physiques qu'on faisait subir au récipiendaire en lui conférant les grades qu'il avait mérités, aient bien moins pour but, aux yeux des Initiés, de s'assurer du courage et de l'énergie du candidat que de lui servir d'enseignement.

Le Néophyte devait s'attacher, en effet, à deviner *la signification cachée* des épreuves « mystérieuses et emblématiques » qu'il venait de traverser. Si la Nature l'avait alors doué de cette perspicacité subtile dont elle gratifie les hommes qu'elle veut élever au-dessus du commun des mortels, il découvrait graduellement dans cette suite de cérémonies, bizarres et puériles pour le profane, *tout un programme d'études profondes ;* les grandes lois de l'Initiation se révélaient à son esprit ravi, *et il entrait réellement dans une vie supérieure.* Si, au contraire, cette sagacité naturelle lui faisait défaut, le nouvel Initié ne comprenait rien à ce qu'il avait vu, entendu et éprouvé. Ne possédant de l'Initiation que la lettre qui tue sans l'esprit qui vivifie, il n'avait en réalité de l'Initié que le nom, et allait grossir le nombre déjà grand des Appelés qui ne sont pas des Elus. Arrêté à la porte du sanctuaire, dont le dehors seul lui était connu, il ignorait à jamais *les splendeurs brillantes du dedans* et n'obtenait aucun avancement dans la hiérarchie des grades initiatiques.

Ce qui précède doit vous faire comprendre, mes Frères, l'importance capitale d'un Rituel en matière d'Initiation. On ne doit y trouver aucune phrase sans portée, aucun détail sans signification. Chaque partie doit concourir à former un tout harmonieux, et, pour y apporter la moindre retouche, il est indispensable de posséder l'Initiation intégrale et complète. C'est pour cette raison que le Grand Collège des Rites s'est trouvé chargé de cette mission ultra-délicate. Nous verrons plus loin comment se sont tirés de cette tâche ardue les sommités initiatiques de la Maçonnerie contemporaine (*du Grand Orient de France*).

Permettez-moi de clore en attendant ces considérations générales sur l'Initiation Occulte et la Franc-Maçonnerie. Vous constaterez que ce sont là deux choses distinctes que l'on a tort de confondre et surtout d'entremêler.

L'Initiation est une école supérieure, destinée à former des « Sages », ou, ce qui signifie la même chose, des « Mages », c'est-à-dire de ces êtres invraisemblables ne conservant de l'Humanité que tout juste l'aspect extérieur, mais dont l'esprit émancipé s'élève jusqu'à ces hauteurs inouïes où l'homme se transfigure *en demi-Dieu.*

La Franc-Maçonnerie, moins ambitieuse dans ses visées, se contente du rôle d'école secondaire, et ne s'adresse aux hommes nés libres et de bonnes mœurs que pour en faire de bons et honnêtes ouvriers, habiles à façonner la pierre, et travaillant avec assiduité à la construction du Grand Temple du Progrès.



Il est enfin une troisième Ecole, école primaire, s'adressant à tous indistinctement, de préférence à ceux que retient encore la chaîne des préjugés, et qui, manquant de force pour chercher par eux-mêmes la vérité, demandent à la recevoir tout élaborée et assaisonnée au goût, souvent grossier, de leur palais peu raffiné. Cette troisième Ecole, mes Frères, c'est l'Eglise.

On prétend qu'il fut un temps où ces trois Ecoles marchaient d'accord, s'appuyant l'une sur l'autre pour faire l'éducation de l'Humanité primitive. C'était, paraît-il, l'âge d'or. La civilisation dont s'enorgueillit notre siècle aurait pris naissance à cette époque lointaine, dont l'ère de la Vraie Lumière rappelle le souvenir. On donne à supposer, d'après cela, que la civilisation actuelle ne se développera dans toute sa perfection que le jour où la baguette d'Hermès viendra s'interposer à nouveau entre les deux serpents qui cherchent à s'entre-dévorer. *Cela signifie qu'il appartient à l'Initiation de porter la lumière conciliatrice au milieu de l'obscurité où se combattent avec un zèle aveugle deux grandes Institutions se disant l'une et l'autre universelles, possédant chacune un symbolisme merveilleux dont la signification leur échappe, poursuivant enfin le même but, bien que par des voies et des moyens différents.* Si elles étaient ce qu'elles doivent être, la Franc-Maçonnerie et l'Eglise ne se traiteraient pas en ennemies, mais se reconnaîtraient comme Frère et Sœur, ou, mieux encore, comme Epoux et Epouse. Leur divorce ne saurait porter de bons fruits. Car, la Raison sans la Foi est une lumière froide sans chaleur vivifiante, qui glace tout enthousiasme généreux par les négations stériles d'un scepticisme impuissant. D'un autre côté, la Foi sans la Raison est un feu qui chauffe et brûle, mais n'éclaire pas ; d'où l'entraînement irréfléchi qui conduit aux excès de la superstition et du fanatisme. Il y a là deux écueils qu'il faut savoir éviter en se maintenant dans cette région moyenne où le Raisonnement et le Sentiment s'allient harmonieusement pour se soutenir, au lieu de s'exclure réciproquement, comme cela se voit dans les extrêmes où nous chercherions en vain le vrai, le Beau et le Bien. C'est pourquoi il convient de se conformer aux lois de l'Initiation qui enseignent que le Progrès véritable doit naître, comme toute chose, du mariage du masculin avec le féminin. Sachez donc faire cesser le scandale, et faites régner à nouveau la paix et la bonne harmonie entre l'élément actif et l'élément passif de l'Humanité. Vous verrez que, comme dans tout ménage convenable, la femme sera soumise à l'homme, dès que celui-ci saura faire de ses droits un usage équitable.

Je m'arrête, mes Frères, pour ne pas me perdre dans des développements qui m'entraîneraient trop loin. J'en reviens donc aux épreuves du premier grade de la Maçonnerie Adonhiramite.

La première de ces épreuves se rattache à l'idée que l'Initiation est l'entrée du Néophyte dans une vie nouvelle. Un réduit étroit et obscur, figurant les entrailles de la Terre, la Mère commune, reçoit le Candidat. Il y trouve des emblèmes funèbres qui l'invitent à rentrer en lui-même par une sérieuse méditation sur la fin nécessaire des choses, la fragilité de la vie humaine et la vanité des ambitions terrestres. Il rédige son testament et se prépare ainsi à renoncer aux illusions trompeuses, aux passions égoïstes, aux préjugés mesquins de la vie profane, pour faire naître en lui un homme nouveau, digne de la vie supérieure que confère l'Initiation.

Cette première épreuve représente la purification par la Terre, le premier des

quatre éléments des anciens. Les épreuves suivantes se composent de trois voyages, pendant lesquels le Candidat subit successivement les purifications par l'Air, l'Eau et le Feu.

Il est nécessaire de placer ici quelques explications au sujet de ces malheureux éléments qui paraissent choquer si fort nos notions scientifiques actuelles.

Faisons justice d'abord d'un malentendu. On aurait grand tort de croire que les Anciens entendaient par Élément ce que la chimie moderne désigne sous le nom de Corps simple. Ce serait se placer à un faux point de vue ; car les éléments alchimistes ne sont pas une substance matérielle, attendu que les Anciens proclamaient sous ce rapport l'unité de substance, dont ils déduisaient la possibilité des transmutations métalliques, — unité de substance vers laquelle tend, du reste, la science moderne.

Ne confondons pas non plus le signe allégorique avec ce qu'il représente, et rappelons-nous que les quatre éléments ne sont simplement que symbolisés, et pas autre chose, par la Terre, l'Air, l'Eau et le Feu. Prendre ce que l'on entend d'ordinaire par ces termes pour ce que sont réellement les quatre éléments des Anciens, c'est raisonner comme les Chinois qui prétendent que les Chrétiens adorent en fait de Dieux, un vieillard, un homme cloué sur une croix et un pigeon ; c'est tomber dans un préjugé ridicule et faire preuve d'une sotte et profonde ignorance.

C'est faire injure aussi aux hommes de génie, qui se sont occupés à travers les siècles de l'étude méritoire, *autant que périlleuse*, de l'Occultisme. A côté de ces puissants géants, nous ne sommes que des nains infimes. Où trouverons-nous leur force de pénétration pour percer l'écorce superficielle des choses? Notre science orgueilleuse ne les observe que par leur côté extérieur, phénoménal, tombant sous les sens, et ne veut tenir aucun compte de ce côté caché, interne, *ésotérique*, qui ne peut être perçu que par l'esprit. Prisonniers perpétuels du domaine palpable de la Physique, nous devenons incapables d'aller au delà en nous élevant à la hauteur des conceptions abstraites de la métaphysique. Ne voyant que le contenant, nous croyons avoir tout gagné en niant le contenu. A force de tout décomposer par nos procédés analytiques, qui nous portent à étudier séparément chaque chose, abstraction faite de l'ensemble dont elle fait partie, il nous est devenu impossible de ressaisir le lien qui rattache l'Universalité des êtres en une vaste et magnifique synthèse.

Revenons aux quatre éléments, principes constitutifs de tous les êtres. C'est sur leur théorie secrète que reposent les mystères de la croix philosophique, devenue emblème séditieux pour certains Maçons christianophobes.

Ne possèdant pas le grade de Chevalier Rose-Croix et n'en étant encore qu'à la recherche du sens caché des arcanes du modeste grade de Maître dont je suis revêtu, il me serait permis, sans doute, de garder ici un silence aussi prudent qu'énigmatique (1). Comme c'est cependant là le nœud de la question qui nous occupe, je vais m'efforcer, mes Frères, de l'éclairer de la

(1) Par son exemple, le F∴ Oswald Wirth, qui alors n'en était encore qu'au 3[me] degré de l'initiation maçonnique, prouve qu'il est de simples Maîtres bien plus avancés en satanisme que certains Rose-Croix et même Chevaliers Kadosch. Et comme, plus loin, il dit bien leur fait à quelques 33[mes] du Grand Orient de France !



faible lumière dont je puis disposer et pour laquelle je réclame toute votre indulgence.

Que peuvent signifier ces quatre éléments figurés par la Terre, l'Air, l'Eau et le Feu ? L'ordre même de leur énumération nous montre tout d'abord une double opposition entre la Terre, élément lourd et épais, puis l'Air, élément léger et subtil ; ensuite, entre l'Eau, élément humide et froid, puis le Feu, élément sec et chaud. Ce double équilibre des polarités contraires est fort bien représenté par la croix au centre de laquelle rayonne en outre une rose à cinq pétales symbolisant la fameuse quintessence, qui joue un si grand rôle en Occultisme. Cette rose a la même signification que l'Etoile Flamboyante dont le pentagramme figure l'*Esprit humain* dominant par la volonté les quatre éléments. Que peut-on voir après cela dans les purifications successives de la première Initiation, sinon les différents degrés de la domination de soi-même ?

Le Néophyte doit apprendre ainsi à maîtriser d'abord son corps matériel, représenté par la Terre. Remarquons à ce sujet que, dans l'antiquité, le postulant à l'Initiation devait subir sans trembler le contact trois fois répété du tranchant de la faulx d'un spectre qui surgissait brusquement du sol devant lui. Il montrait par là qu'il avait vaincu l'impressionnabilité native, en parvenant à se défendre même d'un simple tressaillement involontaire.

La purification par l'Air a trait à cette enveloppe fluidique que les Occultistes appellent *corps astral* et qu'ils désignent comme le siège des appétits brutaux.

L'Eau représente la froideur du cœur, source de paresse et d'égoïsme ; tandis que le Feu indique la violence et l'ardeur des passions.

Je n'entrerai pas, mes Frères, dans de plus grands développements. Ce qui précède doit vous faire apprécier la valeur réelle des Rituels Maçonniques, *dont le Symbolisme renferme une signification d'une immense portée morale, philosophique et même scientifique*. Cette signification est si vaste, si profonde que je me garderai bien à ce sujet de toute tentative d'explication complète. Les études que j'ai pu faire sur ces matières n'ont abouti qu'à me convaincre de ma parfaite ignorance. Tout négatif que paraît ce résultat, je m'en console aisément, en pensant que savoir qu'on ne sait rien est déjà quelque chose ; car il ne manque pas de gens qui sont loin de savoir même cela. *J'en trouve une preuve dans l'assurance superbe, avec laquelle nos illustres Frères porteurs des insignes du 33e degré, se sont permis de tailler en aveugles dans une œuvre qu'ils ont* TOTALEMENT NÉGLIGÉ DE COMPRENDRE.

A quoi s'est borné, en effet, le travail de Revision des cahiers des Grades Symboliques entrepris par le Grand Collège des Rites ?

La modification essentielle est la suppression des épreuves physiques représentant la quadruple purification par les éléments. On a maintenu cependant le cabinet de réflexions, ainsi que les trois voyages, en cherchant à leur faire représenter les trois phases de la vie humaine : enfance, jeunesse et âge mûr. Comme cérémonial, c'est tout aussi ridicule que ce qui existait jusque-là : mais, en plus, cette innovation n'a pas pour elle l'excuse de l'exigence de la fidélité traditionnelle ; elle fait, en outre, double emploi avec les trois grades : Apprenti, Compagnon et Maître, qui représentent déjà les trois phases en question de la vie humaine.

Les autres modifications portent sur des détails. Elles répondent, en général, à des besoins pratiques et peuvent avoir certainement du bon sous ce rapport; mais, en réalité, *elles constituent de véritables contre-sens au point de vue de l'Initiation.*

Un seul exemple suffira pour vous mettre à même de saisir ma pensée :

D'après les nouveaux Rituels, on remet au Candidat, avant de l'admettre aux épreuves, une Instruction imprimée, destinée à lui donner une idée exacte de la Franc-Maçonnerie, et contenant à cet effet des extraits appropriés de la Constitution et des Règlements Généraux de l'Ordre.

Rien de mieux, comme vous voyez, au point de vue pratique. Mais, objectera l'Initié qui tient avant tout à l'exactitude de la Concordance Symbolique, où voyez-vous la Nature fournir à l'homme une Instruction analogue, avant de l'admettre aux épreuves de l'initiation terrestre? Ce qui existe en petit doit être l'image de ce qui existe en grand. Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. Ce sont là des principes fondamentaux auxquels l'Initiation ne peut pas se permettre de déroger sans perdre aussitôt sa propre raison d'être.

Je crois inutile, mes Frères, d'insister davantage. Vous devez comprendre maintenant, que vos prétentions à l'Initiation vous imposent des règles que vous n'avez aucun souci de suivre. Loin de vous en faire un reproche, je ne puis que vous engager, au contraire, à rompre totalement les liens qui vous rattachent à un ordre d'idées que vous répudiez absolument. Les tendances des Maçons actuels sont incompatibles avec l'Initiation, *laquelle repose tout entière sur le Symbolisme dont elle est l'esprit et qui n'est lui-même que le corps, la forme tangible que revêt à nos yeux l'idée Initiatique.*

Or, le symbolisme vous offusque, il vous gêne, vous embarrasse, et n'osant le supprimer d'un coup, vous avez entrepris de le démolir pierre par pierre; car il ne faut pas vous le dissimuler, en Maçonnerie tout se tient: un seul pilier retiré de l'édifice entraîne fatalement l'éboulement de l'ensemble.

Cette vérité, méconnue par les membres du Grand Collège des Rites, leur fut cependant signalée à propos de la formule du Grand Architecte de l'Univers, dont la suppression constitua la première atteinte à l'intégrité du Symbolisme Maçonnique. L'avertissement modeste que contenait à ce sujet le Rapport de la Respectable Loge *la Bienfaisance Châlonnaise*, sur la Révision des cahiers des Grades Symboliques, rencontra l'approbation de Maçons éminents et instruits, parmi lesquels je ne veux citer que les Frères Hubert, 33[e], rédacteur de la *Chaîne d'Union*; Décembre-Alonnier, 33[e], membre du Grand Collège des Rites; Ludovic Léchaut, également 33[e], et bien connu par ses remarquables travaux maçonniques. Mais loin de ténir compte d'un avis ainsi appuyé, la majorité du Grand Collège des Rites a cru devoir se permettre une nouvelle et plus profonde mutilation du Temple Symbolique, lequel devient cette fois absolument intenable. *En effaçant de son fronton la formule dédicatoire, on avait déjà fait perdre à ce Temple sa destination primitive;* mais l'Edifice restait du moins debout. Il n'en est plus de même aujourd'hui. L'élimination des quatre éléments du premier grade rend inintelligible l'Etoile Flamboyante du deuxième. Et comme le troisième grade n'est que la synthèse des deux premiers, voici du coup la Maîtrise transformée en un affreux galimatias dont ne tarderont pas à se rebuter même les esprits les plus naïfs et les moins exigeants.

Je ne parle que pour mémoire du grade de Rose-Croix, qui repose tout

entier sur la connaissance des éléments occultes des Anciens, et se trouve ainsi non seulement sapé dans sa base, mais détruit dans son essence même.

Voilà, mes Frères, le résultat que l'on obtient lorsqu'on a l'imprudence d'entreprendre des remaniements dans la construction d'un édifice, sans posséder, ne fût-ce que les notions les plus élémentaires de l'Art architectural. La publication des nouveaux Rituels du Grand Orient de France enlève à notre Institution tout le prestige dont l'entourait son titre d'héritière des Mystères Antiques. Rien ne pouvait donner uue preuve plus éclatante de l'impuissance où se trouve la Maçonnerie Française Contemporaine pour s'élever à la *hauteur philosophique* des Fondateurs de l'Ordre. Il était permis de supposer jusqu'ici que cette ignorance déplorable qui fait la honte des Maçons modernes, se trouvait circonscrite uniquement aux Grades les plus inférieurs, mais que les Hauts Grades au moins restaient détenteurs de quelques lueurs de Science.

Cette dernière illusion, hélas! il faut se résoudre à la perdre; *car voici que les plus Hauts Dignitaires de la Hiérarchie Maçonnique se chargent de proclamer eux-mêmes la nullité complète de leur Instruction Initiatique, en élaborant un travail qui est en son genre une véritable monstruosité.*

Mais si pareille obscurité règne au sommet de l'édifice, que penser de l'épaisseur des ténèbres qui en entourent la base? Et on ose après cela parler encore de lumière! L'ignorante ineptie de certains Maçons est de plus aggravée par l'étalage d'une vanité aussi naïve que sotte. *Après avoir transformé un Chef-d'Œuvre, qui dépassait les bornes étroites de leur compréhension, en une niaiserie plate et insignifiante*, ils ne craignent pas d'afficher l'insolente prétention de donner l'exemple à ceux qui n'osent trancher avec la même effronterie des questions dont ils pressentent l'importance; ils se proclament ainsi les Apôtres du progrès.

Etrange Progrès! Il est vrai que, dans les nouveaux Rituels, ils reconnaissent eux-mêmes : « que le Progrès est lent et que l'Evolution humaine est complexe. » Fort complexe, en effet!

Veuillez excuser, mes Frères, la franchise brutale de mon langage. Ma critique est amère; mais elle ne doit pas vous offenser. En cherchant à vous montrer dans la Franc-Maçonnerie un côté qui vous était peu connu, mon intention était avant tout de vous donner d'utiles conseils, qu'il vous sera facile de mettre en pratique pour le plus grand profit d'une Institution à laquelle j'ai voué le plus profond attachement.

Les rapports qui existent entre l'Initiation Adonhiramite et les Sciences Occultes ont dû vous faire comprendre tout ce qu'il y a de faux et d'équivoque dans la situation actuelle de la Franc-Maçonnerie Française. C'est cette situation si peu claire, si peu franche, qui a fait sentir à tous la nécessité d'une série de réformes et en particulier de celle de la Revision des Rituels. Cette Revision était urgente; mais le Grand Collège des Rites ne s'est pas montré à la hauteur de sa tâche. Il devait faire de deux choses l'une : ou, se placer au point de vue de l'Initiation en se constituant le défenseur, le gardien fidèle de la Tradition Symbolique; ou, revenir à la Maçonnerie pure, en entreprenant une Révision profonde de nos Rituels, dont il eût fallu retrancher alors tout ce qui ne se rapporte pas à l'art de bâtir.

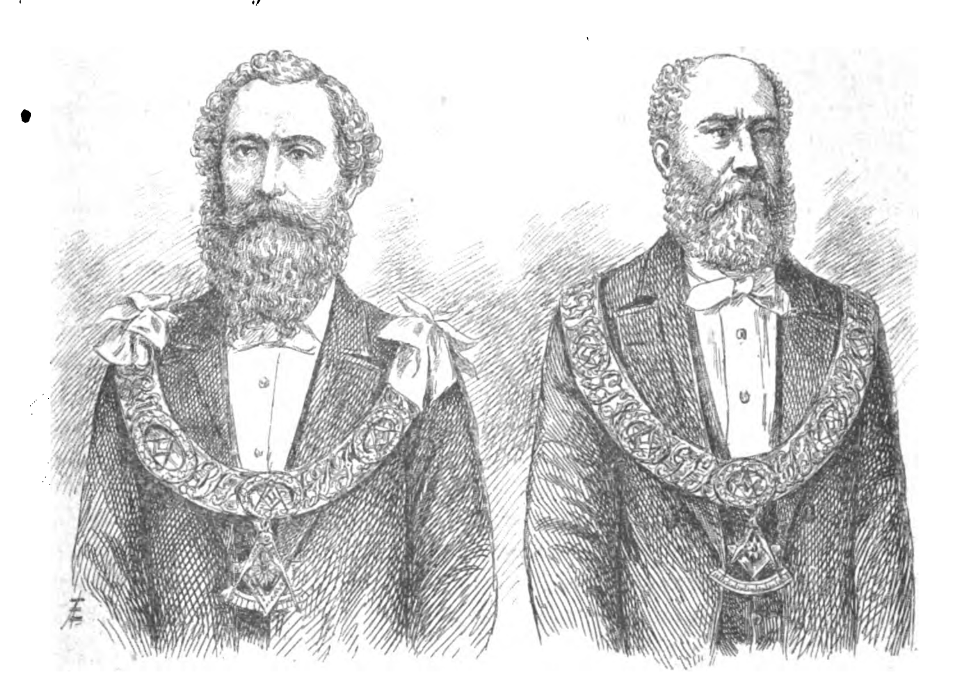
En dehors de ces deux solutions qui sont nettes et catégoriques, on ne pouvait tomber que dans des compromis dans le genre de celui que consti-



tuent les nouveaux Rituels, dont je me suis attaché à vous démontrer la valeur négative.

Pour laquelle des deux solutions proposées devons-nous maintenant nous prononcer ?

La première me parait inacceptable ; *car l'Initiation est au-dessus des forces des Maçons modernes, dont l'esprit n'a pas cette envergure, qui permet seule d'aborder l'étude dangereuse de l'Occultisme.*



LES HAUTS-GRADÉS DE LA MAÇONNERIE ANGLAISE

Duc d'Abercorn
grand-maitre
de la Grande Loge d'Irlande

H. Juge Townshend
grand-maitre
du Suprême Conseil d'Irlande

Reste donc la seconde solution : revenir à la Maçonnerie pure, dégagée de tout Mysticisme cabalistique et ramenée à sa claire et limpide simplicité. La Maçonnerie Française ne peut continuer à pratiquer un Symbolisme *qu'elle ne comprend pas*. L'esprit de logique est par trop le propre de notre nation pour que les Maçons Français puissent persister, par pure routine, à se mettre en contradiction flagrante avec eux-mêmes.

Tant que la liberté de la parole ne put trouver que dans les Loges Maçonniques un refuge suprême contre l'espionnage ombrageux d'un pouvoir despotique, le Symbolisme avait une raison d'être. C'était un manteau, un masque, derrière lequel s'abritaient avec succès des conspirateurs politiques, qui trouvaient fort avantageux de déjouer la surveillance de la police au moyen de cérémonies bizarres dont la signification emblématique était bien le dernier de leurs soucis.

Aujourd'hui les choses ont changé : nous jouissons dans toute sa plénitude de la liberté de la parole. Nos allures mystérieuses ne paraissent donc plus excusables aux yeux du public, qui poursuit de ses railleries les simagrées auxquelles nous nous livrons. Et en cela, les Maçons n'ont nul droit de se plaindre ; car s'il est au monde un spectacle risible, c'est bien celui qui nous montre des hommes sérieux se livrant avec une gravité comique à des momeries baroques, qui rappellent, à leur insu, des idées diamétralement opposées à celles qu'ils professent.

Souverainement ridicules devant l'appréciation profane, les Maçons actuels font plus triste figure encore DEVANT LE JUGEMENT ÉCLAIRÉ DU VÉRITABLE INITIÉ.

Ah ! s'ils s'étaient contentés de gémir selon l'Enseignement de leur troisième Grade, en cherchant la parole perdue et en gardant intact le dépôt de la tradition sacrée, pour la transmettre pure, bien qu'incomprise, aux générations futures ! Au moins auraient-ils droit, dans ce cas, à la reconnaissance que mérite tout service utile, rendu à la cause de l'Humanité. On les eût peut-être irrévéremment comparés à l'âne portant un trésor sans en connaître le prix ; mais au fond on leur aurait su gré du soin qu'ils auraient pris en perpétuant religieusement parmi eux des usages anciens, et leur respect pour un Monument précieux d'Archéologie Philosophique leur eût concilié de légitimes et profondes sympathies.

Mais la crainte, sans doute, de se voir assimilés à cet humble mais honnête baudet a poussé les Maçons d'aujourd'hui dans une voie bien différente. Ils ont préféré trahir leur mission, et piller le trésor confié par la Sagesse des Ages à leurs soins peu scrupuleux. Dans leur rage de vandalisme aveugle, ils saccagent et détruisent ce que leur ineptie ne parvient pas à comprendre. Aussi qu'ont-ils fait de l'Initiation, cette suprême lumière brillante et pure, si ce n'est qu'un vain prétexte à cordons ridiculement chamarrés et à titres grotesquement pompeux?

Il faut que vous le sachiez, mes Frères, vous n'avez aucun droit de prétendre à la qualité d'Initiés. Ne vous occupez pas de ce qui est en dehors de votre compétence. *Ne sutor supra crepidam.* Rendez à CÉSAR ce qui est à CÉSAR, et aux vrais Initiés ce Symbolisme, dont l'ampleur magistrale sied si mal à votre taille mesquine. Apprenez que désormais le bien d'autrui ne peut que vous porter malheur, comme l'Arche d'alliance du peuple israélite aux profanes philistins.

Je viens, mes Frères, de mettre en avant des arguments inattendus, en faveur d'une cause que d'autres soutiennent, en se basant sur des considérations d'un Ordre diamétralement opposé.

Ce n'est pas parce que je trouve le Symbolisme ridicule ou absurde que je réclame, sinon sa suppression, du moins sa simplification rationnelle. Non, je ne partage pas l'opinion de ceux qui représentent le Symbolisme comme un vestige d'une époque de superstitieuse ignorance et le déclarent comme tel indigne des Maçons modernes. Je vois au contraire, sous les dehors étranges du Symbolisme, tant de science, de sagesse et de beauté, que je conçois l'incapacité de la Maçonnerie actuelle (*du Grand Orient de France*) de s'élever à pareille hauteur. Se croyant supérieurs au Symbolisme, la plupart des Maçons lui sont en réalité tellement inférieurs, qu'ils n'ont même pas conscience de leur humiliante situation, que fait mieux ressortir encore l'orgueilleuse arrogance dont ils se targuent.

Quoiqu'il en soit, chacun sait que la Maçonnerie Française traverse une crise. Elle se dépouille d'une enveloppe ancienne et cherche à revêtir une forme nouvelle. Les Maçons se divisent en deux camps, selon les sympathies qui les attirent, soit vers le passé, soit vers l'avenir. Quant au présent, ils le subissent comme un état transitoire; mais nul ne voudrait s'y maintenir.

Tout dans l'Ordre Maçonnique tend donc vers une disjonction qui pourrait bien aboutir à une dissolution définitive, si les Maçons ne savent prendre une détermination énergique, pour recomposer solidement sur de nouvelles bases ce qui est autrement menacé d'une décomposition complète. Rien dans ces conditions ne peut être aussi funeste que de continuels atermoiements, qui alanguissent les forces et lassent les meilleures volontés.

Ne craignez donc pas, mes Frères, de brusquer une solution, et puisque vous avez la prétention de marcher en avant, faites-le sans hésiter. N'attendez pas, en restant sur place, que vous soyez écrasés et ensevelis sous les décombres de l'édifice que vous avez ébranlé. Et puisque vous ne voulez pas le rétablir sur ses anciennes bases, hâtez-vous d'en sortir pour vous construire une nouvelle demeure sur d'autres plans et avec d'autres matériaux.

Que risquez-vous en entrant dans cette voie? *La Maçonnerie du Grand Orient de France n'est-elle pas déjà mise au banc de la Maçonnerie Universelle?* Ayez donc le courage de vos opinions, acceptez franchement la situation qui vous est ainsi faite, et profitez de la latitude qui vous est laissée, pour vous organiser selon vos véritables besoins.

Relisez le discours de clôture du dernier Convent. Le Frère Doumer y trace magistralement le programme qui s'impose à notre Institution à l'heure actuelle. Vous verrez qu'il n'y est pas question de Symbolisme, *lequel devient gênant et encombrant, dès qu'il ne s'agit plus de se livrer à des études occultes;* mais d'entreprendre, au contraire, l'examen des réformes politiques et sociales bonnes à introduire dans nos Institutions profanes. Ces dernières études sont certainement davantage dans vos goûts et s'accordent mieux avec vos aptitudes: je ne puis donc que vous encourager à vous y livrer avec ardeur, *en laissant à d'autres les Recherches Cabalistiques et les Travaux Théurgiques dont vos Rituels renferment le mystérieux Enseignement.*

A défaut d'Initiés, vous serez alors des Maçons; et ceux qui flétrissaient de leur mépris les Initiés apocryphes, seront les premiers à respecter et à saluer de leurs encouragements des Maçons authentiques simples et modestes, mais vrais ouvriers du Progrès.

Comme conclusion pratique, je propose à la Respectable Loge *les Amis Triomphants :* 1° De continuer ses Travaux selon les anciens Rituels, jusqu'à ce qu'ils soient remplacés par une œuvre sérieusement en rapport avec les besoins de la Maçonnerie actuelle ; 2° d'informer officiellement le Conseil de l'Ordre de la décision prise par une planche, dont j'aurais dans ce cas la faveur de soumettre la rédaction à votre approbation ; 3° d'adopter comme sujet d'études les questions purement maçonniques, et de s'occuper spécialement de l'élaboration d'un projet de réorganisation générale du Grand Orient de France, en vue de la réalisation du programme tracé à la Maçonnerie Française par le Frère Doumer, dans le discours de clôture du Convent de 5887.

Le plus clair résultat de l'innovation du Grand Orient de France a été

bien contraire aux prévisions des pseudo-trente-troisièmes qui s'étaient introduits dans le Grand Collège des Rites pour l'athéiser. En effet, non seulement un bon nombre de loges ont continué à se servir des anciens rituels ; mais encore les Rose-Croix, Kadosch et en un mot tous les partisans des vieilles traditions, ne se contentant plus de diaboliser dans les chapitres et les aréopages et se ralliant en outre à diverses sociétés d'occultisme, sont venus grossir les rangs des martinistes et aussi des gnostiques valentiniens, comme nous le verrons un peu plus loin.

Il me faut dire maintenant quelques mots des néo-bouddhistes, qui, depuis quelque temps, se sont organisés en France, et qui ont trouvé le moyen, sous prétexte de propager chez nous la doctrine hindoue, de faire un mélange d'athéisme, de spiritisme et de religion de Bouddha ; mêli-mêlo invraisemblable qui cache tout simplement une nouvelle manœuvre du satanisme.

Le principal apôtre du néo-bouddhisme à Paris est le F∴ Léon de Rosny, encore un franc-maçon.

Léon de Rosny est un bouddhiste érudit, et dévoré du zèle de l'apôtre tout à la fois. « Il ressemble un peu, dit M. Jules Bois (1) à M. Félix Pyat, avec sa large barbe, ses yeux verts de révolutionnaire calme, son veston d'intérieur d'une simplicité messianique. J'ai subi son étrange prestige dans son cabinet de travail circulaire qu'hallucine un scribe chinois en bois peint. » Titulaire de la chaire de japonais à l'école spéciale des langues orientales depuis 1868, chargé d'un cours sur les religions de l'Extrême-Orient à l'Ecole des hautes études (1886), fondateur d'une société d'ethnographie américaine et orientale, et rédacteur de son journal, secrétaire perpétuel de la Société Asiatique, il a fait paraître en 1887 le résumé de ses doctrines, sous le nom de *positivisme spiritualiste* ou *philosophie exactiviste*, dans un volume intitulé *la Méthode Conscientielle*, qui lui a valu des adhérents dévoués, lesquels ont formé école autour de lui.

M. Jules Bois le fait parler ainsi dans une interview récente :

« — Ah ! si vous saviez combien j'ai d'ennemis, moi qui prêche l'amour universel ! On m'a dénoncé récemment à M. Constans comme un corrupteur de la jeunesse... L'érudition, les textes, peu m'importe, et peu me chaut que telle de mes idées appartienne moins à Bouddha qu'à Voltaire, à Rousseau ou à Hégel. Je fais autant de cas de l'histoire que d'un cancan de portiers... Il peut arriver qu'un cocher de fiacre en sache beaucoup plus sur le boudhisme que M. Max-Muller, lequel n'ignore rien du sanscrit.

« — Vous croyez à la réincarnation des âmes ?

« — Absolument. Je ne veux pas vous expliquer si nous devons émigrer

(1) Jules Bois : *les Petites Religions de Paris.*

dans une chair de bête ou dans un organisme de plantes ; ce qui est certain, c'est que notre être se continue ; sans cela, rien ne semble logique dans l'univers... Je suis un intransigeant ; mais à l'exemple de Bouddha, je n'impose pas mes doctrines. Chacun doit trouver en lui-même sa propre doctrine. Chacun doit être son prêtre...

« — Avez-vous pensé à instaurer un culte bouddhique à Paris ?

« — On me l'a souvent proposé ; mais il m'a toujours répugné de jouer un rôle charlatanesque, et je me suis rallié à la circulaire d'un comité du Japon qui déclare : « Edifier des églises, mais ce serait contrevenir aux « préceptes de pauvreté du Bouddha ! » N'avons-nous pas les temples chrétiens, qui sont éclairés et chauffés ? Il nous est loisible de méditer sur le salut, tout en nous souvenant qu'une pagode ne vaudra jamais un sentiment pur.

« Sur la table de travail, je regarde des épreuves qui traînent.

« C'est mon prochain livre, monsieur, prononce M. de Rosny ; mon éditeur l'a tiré à un grand nombre d'exemplaires et l'a orné d'une couverture en maroquin noir, sur les demandes d'une multitude de dévotes désireuses d'aller à la messe avec ce nouveau missel. Caprice que je n'ose blâmer, puisque j'en suis l'objet ainsi que ma doctrine. D'ailleurs, je le prétends, le Pape lui-même est bouddhiste... à sa façon...

« Je feuillette le sommaire, et je m'arrête à ces titres suggestifs : *le Véhicule de l'Amour ; le Culte du Remords ; le Grand Nivellement ; la Récompense Mercenaire.*

« Le Véhicule de l'Amour, c'est la doctrine du Bouddha, cette loi de l'égoïsme aboli et de l'altruisme exalté. Le Grand Nivellement, c'est chacun à sa place, la femme enfin reine à côté de l'homme-roi. La Récompense Mercenaire, c'est notre vain désir de faire le bien pour conquérir un ciel grossier ou éviter un enfer enfantin, au lieu de demander au seul Bien (1) accompli le bienfait, immanent en ce Bien lui-même... La régénération de la femme, son élévation au rang de femme forte, de mère de l'homme, et de vestale du feu sacré de l'Intuition est la loi la plus haute qu'il soit possible de réaliser de nos jours dans le vaste domaine du Grand Nivellement.

« Cet apôtre féministe, ajoute M. Jules Bois, compte écrire pour ses admiratrices la *Nouvelle Marguerite*, comme Rousseau rédigea la *Nouvelle Héloïse* ; et j'étais encore dans l'escalier, quand le philosophe me conta cette orientale anecdote : « Gauterna perdait son temps en caresses auprès de la belle Gaupa, lorsque celle-ci lui dit : « Tu vas me quitter, ô mon époux,

(1) Nous pourrions demander à M. de Rosny comment il accorde cette notion du Bien moral avec la définition qu'il en donne ailleurs (*La Méthode Conscientielle*, p. 147.) : « Le Bien, c'est la loi générale qui préside à toutes les évolutions de la Nature universelle. » Une telle définition ne laisse guère de place à la morale et à la liberté.



« combien de regrets me laisseras-tu ? » Le sage répondit : « Apaise-toi, mon « épouse ; dans une prochaine existence, tu renaîtras homme. »

On ne saurait s'étonner de voir l'enseignement de M. de Rosny dénoncé comme immoral et corrupteur de la jeunesse, quand on lit, par exemple, dans un *Discours d'ouverture* de son cours à l'Ecole des Hautes-Etudes (1886) les professions de foi suivantes :

« L'idée de Dieu est la plus haute et la plus belle invention de l'homme... Cette idée, à l'origine, et pendant bien longtemps, n'a sans doute été rien de plus que la perception confuse et passagère de quelques individualités d'élite... Presque toujours elle a été exploitée comme un instrument de servitude et d'abrutissement. » Quant au bouddhisme, la religion personnelle de M. de Rosny, « il y a, dit-il, une contradiction flagrante entre l'adoration d'un Dieu quelconque et l'observation du Bouddhisme, qui non seulement ne confesse pas la foi en Dieu, mais, comme le dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, n'en admet pas même l'idée d'aucune espèce de façon. » (*Discours d'ouverture*, page 20). — On ne saurait plus clairement prêcher l'athéisme sous le nom de Bouddhisme. « *Qui capere potest, capiat,* » ainsi qu'il le dit lui-même (page 31). Personne du reste n'a mieux fait ressortir les dangers de la doctrine bouddhique :

« Le Bouddhisme possède en soi je ne sais quelle inexplicable attraction qui amène insensiblement, et sans qu'on s'en aperçoive, sur une pente périlleuse pour la raison. Il produit des troubles encéphaliques qu'il convient d'étudier, mais qui n'en sont pas moins dangereux. D'abord, on accueille avec un sourire ironique cette philosophie dont le terme suprême consiste à cesser d'avoir conscience de soi-même, je me trompe, à n'avoir pas conscience qu'on n'a plus conscience de soi-même. Mais bientôt, semblable au voyageur qui, épuisé par une marche longue et ininterrompue, ne résiste plus au besoin de se reposer et se couche dans le linceul neigeux des hautes montagnes, ou tel que le rêveur assis sous l'ombrage du légendaire mancenillier, celui qui écoute la parole du Bouddha arrive peu à peu, sans s'en douter, à une sorte d'assoupissement hypnotique et d'atrophie cérébrale ; et dès lors il accepte avec une complaisance servile les théories qu'il repoussait hier avec mépris et qu'il affirmera peut-être demain avec une ardente ferveur. J'ai connu des missionnaires de l'Evangile qui, après avoir vécu quelques années au milieu des populations bouddhiques, ont fini par devenir de véritables adeptes de la foi de Çâkya-Mouni (1). Au moment même où je vous parle, il se crée des associations religieuses qui prétendent se rattacher au Bouddhisme, et l'on vient de reprendre le projet de construire des pagodes dans plusieurs villes de l'Europe et notamment à Paris. »

(1) Toujours les mêmes fanfaronnades ! On les rencontre dans chaque secte.

Malgré tout, M. de Rosny conclut que « Le Bouddhisme a été depuis des siècles et est toujours la plus grande religion du monde. »

Avec de tels principes, il ne faut pas s'étonner du peu de rigorisme qu'il professe en morale, surtout en ce qui concerne les rapports de l'homme et de la femme.

La morale catholique, sur ce point, ne lui semble qu'un amas de préjugés, « une coalition d'idées fausses dont le bon sens eût seul dû triompher depuis des années, et qui résistent néanmoins de la façon la plus étonnante à toute tentative de réforme. Au nombre de ces idées fausses, il faut compter la *pudeur* chrétienne, « mot qui n'exprimait à l'origine que les conséquences pour l'odorat de l'accumulation du sang chez la jeune fille qui devient femme » ; il appelle également idée fausse la condamnation de l'inceste entre frère et sœur et des mariages consanguins.

Inutile d'aller plus loin. On voit combien cette secte des néo-bouddhistes est perverse. Mais qui aurait pu croire que le satanisme en viendrait à prendre le masque athée et à faire de l'athéisme au nom des doctrines de Bouddha ! Voilà bien vraiment un pseudo-athéisme où perce, par trop visible, la corne du démon.

Tout différents sont les Rose-Croix ; ne pas confondre avec les initiés du 18e degré maçonnique de l'Ecossisme, malgré la similitude de nom.

Les Rose-Croix, dont j'ai à m'occuper dans ce chapitre, ont l'aplomb de se prétendre « catholiques avec le Pape, comme le Pape, mais indépendants ». M. Huysmans, dans son volume *Là-Bas*, les a formellement dénoncés comme satanistes, et il a dit l'exacte vérité ; mais peu leur importe, ils n'en continuent pas moins à se proclamer les meilleurs chrétiens du monde, et rien n'est plus effronté que leurs boniments où ils mêlent le nom de l'Eglise au titre de leur secte. Il y a, parait-il, des naïfs qui s'y laissent prendre.

Le plus curieux spécimen de cette Rose-Croix Templière est M. Joséphin Péladan, qui s'intitule *Sâr*. Fils d'un nîmois, catholique de bonne foi, mais ayant le cerveau légèrement fêlé, selon l'expression vulgaire, il a hérité du mysticisme de son père ; seulement il l'a tourné vers la diablerie.

Voici de quelle façon, le Sar donne sa généalogie :

« Par mon père, le chevalier Adrien Péladan, affilié dès 1840 à la Néo-Templerie des Genoude, des Lourdoueix, qui cinquante années tint la plume au clair pour l'Eglise contre les parpaillots, pour le Roi contre la canaille, — j'appartiens à la suite de Hugues des Païens.

« Par mon frère, le docteur Péladan, qui était, avec Simon Brugal, de la dernière branche des Rose-Croix, dite de Toulouse, et qui pratiqua la médecine occulte, sans rémunération, je procède de Rosencreuz.



« Par mon œuvre, je suis le doyen de la Magie contemporaine, absente avant 1881 de la culture française : par mon nom et mon Verbe, j'appartiens à la race sacrée des Kaldéens. »

Le Sar Péladan ne pèche pas par humilité ; son péché, celui dont il se vante, est celui de *Samas*, le héros d'un de ses livres, l'*Androgyne*, sous les traits duquel il a peint son enfance et sa puberté : l'orgueil. C'est du reste, d'après lui, le péché de Dieu : « Dieu n'a créé que par conséquence d'orgueil ; l'homme ne monte que par la conséquence de sa parcelle divine, par l'initiation de Dieu. »

Sur son père et sur son frère, Joséphin a fait des révélations ; mais jusqu'à quel point faut-il se fier à ses dires ?... Il a fait l'oraison funèbre de l'un et de l'autre.

I. *Oraison funèbre du Chevalier Adrien Péladan*, 1890.

(Elle parut d'abord sous forme de *Mandement de Joséphin Péladan* aux abonnés et aux lecteurs des *Annales du Surnaturel*.

« Le connétable Barbey d'Aurevilly, le maître du temple Villiers de l'Isle-Adam, ces deux chefs du catholicisme indépendant, par la mort touchés, ont laissé tomber en mes mains le commandement du tiers-ordre intellectuel, et je serais ici comme nécrologue de l'Aristie, si je n'y venais pas en fils dolent et apologiste.

« Le chevalier Péladan fut cet ouvrier de la vie qui criait au crépuscule : « Seigneur, depuis l'aube, je sème et me voici las, quelle sera ma moisson ? »...

« En vain, remontant jusqu'à l'occupation du midi de la France, par les Gars d'Asie, découvrant dans un patronymique deux noms de dieux Kaldéens et celui d'un roi d'Assur, nous viendrions déterminer ainsi la raison d'un zèle précoce. En 1815, il n'y avait au Vigan ni Faust, ni Hélène, et cependant un Euphorion y naquit ; ce nom porté inconsciemment par d'honorables chrétiens et des chevaliers de Saint-Louis, ne prend du sens que sur le jeune Adrien, qui fut un vivant anachronisme promenant les allures d'un nabi d'Israël, au milieu du scepticisme étonné de ce temps... Cet éphèbe pieux quittera son vallon malgré tous, et après s'être fait armer chevalier par Grégoire XVI, ira de Paris à Lyon et de Lille à Nîmes faire l'œuvre de Dieu, par la parole et par le livre, effaçant de son zèle de feu celui beaucoup trop calme du clergé. *Vocatus est !* je ne puis dire que cela ; sinon, ouvrant le *Zohar*, j'en tirerais une lumière qui éclaire le *Bereschit* et le mystère des vocations, mais vous n'êtes pas initiés... et je vous scandaliserais en offusquant vos yeux de fidèles de la clarté propre aux hiérophantes.

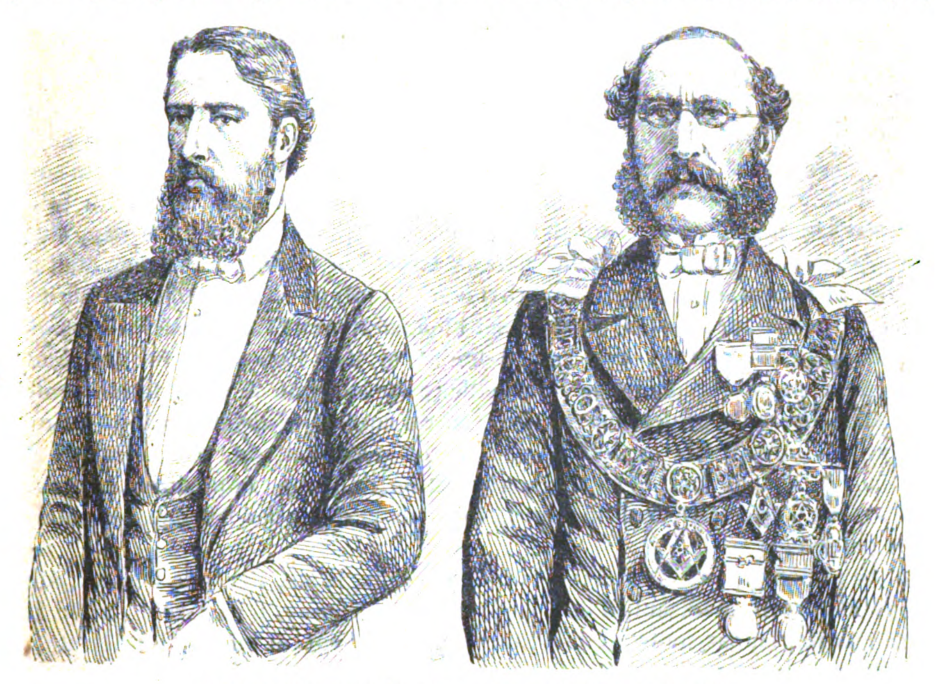
« Du jouvenceau passionné pour Dieu seulement, jaillit le chevalier-prêtre du XIIIe siècle, comme apparaît plus tard le nabi israélite. Fait chevalier de l'Eperon d'or et de Saint-Sylvestre par le Pape, reçu avec honneur à l'Académie des Arcades sous le vocable d'Eulogio Cleoneuse, il revint tout radieux d'ardeur et de charité.

« Deux désirs l'obsédaient encore : Ierouschalaïm, et puis fléchir le genou dans toutes les cathédrales de France : mais voici qu'une inespérance se



réalisa : le Chevalier Péladan rencontra l'épouse digne de lui, jeune, belle et semblable de pureté d'âme...

« Le Chevalier Péladan fut d'abord et surtout un poète (1)... Pour lui, catholicisme impliquait monarchie et légitimité. « Dieu, puis le Roi », disait-il ; et pour le mieux dire et à tous, sans patronage ni subside, il fonda à Nîmes cette *Etoile du Midi* qui brilla d'un grand éclat de vérité à cette époque troublée de **1848**. Adrien Péladan concevait le journaliste sacerdote ; il officiait littéralement, prêtre politique, évêque social obéissant à un prodigieux atavisme sémitique,



LES HAUTS-GRADÉS DE LA MAÇONNERIE ANGLAISE

Marquis de Hartington grand-maître provincial de Derbyshire

Colonel Henry Edwards grand-maître provincial de Yorkshire

qui lui a conservé la perpétuelle allure d'un nabi de Jehouda... Le coup d'Etat éteignit l'*Etoile du Midi*... La forme toute biblique de son talent le poussait vers l'organe officiellement religieux : l'*Univers*. Veuillot, stercoraire sacré, goujat de sacristie, cet Apemantus dévot, ce Thersite singulier qui a insulté Musset, Lamartine et Châteaubriand, jacobin du christianisme, sans-culotte de la foi, jugea le Chevalier dangereux rival et tiède, qui respectait le génie, même n'apportant pas son billet de confession. Le sectarisme du *Médiocre en Dieu* (cette formule horrible exprime seule ma pensée) écarta Péladan comme Hello, comme Barbey d'Aurevilly, comme Villiers de l'Isle-Adam...

« Napoléon III fit offrir l'*Officiel* au chevalier Péladan, offre inutile que l'écrivain royaliste refusa. Le Chevalier quitta Paris, et vint réveiller Lyon de ce cri :

(1) Le Sâr met les *Effusions* et les *Mélodies catholiques*, les *Brises et Aquilons* de son père au niveau des *Méditations* de Lamartine.

Décentralisation ! La *France littéraire*, la *Semaine religieuse !* Comment énumérer tout ce qu'Adrien Péladan prodigua de poésie, de science et de foi en ces dix-huit volumes des deux recueils ?... La plus ancienne impression de mon enfance me reporte au cénacle de la rue Sainte-Hélène, où parmi les bibliothèques débordantes de brochures et de livres, je voyais en un jour passer les robes de bure et les soutanes violettes, l'archevêché d'Alger et Blanc de Saint-Bonnet ; où je quittais les genoux du curé de Trévoux pour ceux de Soulary ; j'entends encore la vivacité des discussions où résonnaient des mots hébreux, des phrases latines, et maintenant ce coin de Lyon me semble un coin de Florence, transporté par magie, — non réalisé par la foi du Chevalier Péladan.

« Attiré à Avignon par la vive amitié de l'archevêque Dubreuil, et aussi pour cacher son fils, le grand médecin, au féroce recrutement, il se retira au Vigan pendant la guerre. Soudain, le docteur Péladan tombe aux mains de la soldatesque ; par miracle, il en sort vif, et le Chevalier se résout à fixer sa tente sous le ciel inhospitalier de l'Occitanie. Mais l'inaction lui pèse, le voici à Lille, dirigeant la *Vraie France...* Je viens à vous et à Nîmes. Adrien Péladan, étant nabi, parla à Nîmes comme il eut parlé à Israël : le Chevalier Péladan était né prêtre, et voyant, et clamant. La Providence le frappa sur son fils. J'ai écrit le martyre du docteur Péladan, et comment l'instaurateur de l'*Anatomie homologique* ou magique, le suivant des Van Helmont et des Paracelse, fut persécuté lâchement par les étudiants de Montpellier pour le crime de protestation contre le matérialisme du professeur Rouget ; j'ai dit comme ce même docteur fut mis en prison pour avoir qualifié d'Iscariote ce maréchal, qui, par le rappel de l'*Orénoque*, abandonnait le pape à la révolution italienne. Inquisition militaire, guet-apens d'université, prison pour la foi, voilà la dette des Péladan à la patrie : je la paierai (1).

« Aux Chaffoy, aux Cart, aux Plantier succéda, hélas, l'évêque Besson ; âme en prose, esprit médisant, d'une ignorance sulpicienne, il se révèle entier, lui et sa charité, en ces mots : « Les Nîmois me haïssent, et moi, je les déteste. » Mgr Besson voyait dans le mysticisme la perte de la croyance ; cet état d'âme éclata contre Adrien Péladan. Le pieux écrivain répandait la très ancienne dévotion de la plaie que fit la croix à l'épaule de Jésus. Sitôt le pasteur dénonce l'hérésie péladane, arrache une lettre au Cardinal Préfet des Rites, et, triomphant, cite le Chevalier à venir entendre lecture du rescrit romain. Devant la divine Eucharistie, devant le cadavre du Chevalier, mandant au Cardinal Préfet, et à qui il appartiendra, je relève, je dresse et je proclame que la plaie de l'épaule est celle qui fit le plus souffrir Notre-Seigneur, et je déchire, lacère et piétine publiquement la lettre du Cardinal Préfet Bartolini et le communiqué de l'évêque Besson, au nom de la théodoxie ésotérique et de la science expérimentale ! (2)

(1) Joséphin Péladan, en effet, la paya dans maint de ses écrits et en particulier dans le livre où il forme le Mage et dit à son disciple : *« Renie la France (l'idole patrie) au nom de l'Eglise, ta matrie ».*

(2) Il est nécessaire de montrer ici que l'évêque de Nîmes n'avait pas tout à fait tort de s'opposer aux innovations de M. Péladan père. Cet étrange catholique s'était mis en tête de créer un nouveau culte, *le culte de l'épaule gauche de Notre-Seigneur*, qu'il dressait en face du culte du Sacré-Cœur, usant des procédés les plus charlatanesques pour s'attirer des adhérents.

Il expédiait, dans toute la France, des circulaires où l'on lisait :

« Chaque fois qu'après de grandes infractions aux préceptes divins l'humanité est assujettie à

« Le théologien appelle surnaturel ce qui dépasse les forces naturelles ; l'hermétiste, ce qui dépasse le déterminisme présent de la science ; à ce double point de vue, les manifestations extraordinaires, voyances, stigmates, prophéties, sont également propres à l'avivement de la foi comme au progrès du déterminisme, et Adrien Péladan a élevé un durable monument en ses *Annales du Surnaturel*. L'épiscopat, malheureusement choisi parmi ceux qui ne sont ni de foi, ni de force à faire de leur crosse une arme contre l'Etat sans Dieu, traite les phénomènes mystiques presque en ennemis. De quel droit ?

Qui a expliqué le mouvement des tables par une transmission électro-nerveuse, leur obéissance responsive par une transmission dynamo-psychique ? Qui donc a réduit le diable à venir s'avouer force cosmique au dynamomètre ?

Qui donc a découvert le quatrième état de la matière ? Qui donc élabore la découverte de la matière pentagrammatique ou éthérée ? Est-ce l'épiscopat, est-ce le clergé ? Non. L'autorité scientifique n'appartient plus au sacerdoce comme au temps des empires d'Egypte et de Chaldée... Vous craignez le rire des journalistes, prêtres : les journalistes ont fini de rire, car la Magie apporte la preuve physique de l'existence de l'âme, et tandis que vous murmurez des effarements, nous, les Mages, nous avons refait l'armement spiritualiste, et le docteur Wiliam Crookes à lui seul convaincrait en son laboratoire d'Holbach et ses semblables d'imbécillité... Un catholique obtus (Drumont) s'est levé contre Israël. Israël n'a plus de force, parce qu'Israël n'a pas de Péladan : l'or du monde conflue aux mains juives ; mais leur véritable trésor, la Kabbale, clé du Béreschit, a passé aux mains des Mages catholiques...

« Une effroyable douleur surprit le Chevalier au milieu de sa paix apostolique ; son fils qui avait écrit à ses côtés, à Lyon comme à Nîmes, et qui accumulait les matériaux d'une *Philosophie des sciences*, périt empoisonné en un

de grandes expiations, la Providence, toujours miséricordieuse, présente aux générations nouvelles un moyen de salut.

« En 1793, c'était le culte du Sacré-Cœur. Qui pourrait dire combien de désastres eussent été évités alors, si les chrétiens avaient su profiter de cette protection céleste ? — Au moment présent, où tant d'insolents défis jetés au Seigneur nous ont mérité des châtiments, dont nous apercevons tous les signes avant-coureurs, Dieu, par le témoignage de saint Bernard, sans nuire aux dévotions établies, attache une protection spéciale à la vénération de *la plaie de son épaule gauche*. C'est une abondante source de grâces, un asile assuré contre la tempête, une garantie contre les fléaux, le gage de secours signalés en faveur de l'Eglise et de la France, et un moyen efficace pour obtenir la conversion des pécheurs...

« ... Le sang de l'Agneau figuratif sur la porte des Hébreux, en Egypte, détourna l'ange exterminateur. Le sang du Rédempteur lui-même, invoqué par les chrétiens, dans la plaie la plus intolérable de la Passion, en des temps non moins calamiteux, nous protégera certainement. Usons donc de ce précieux moyen de sauvegarde.

« *C'est pour cela que nous avons accepté la tâche d'envoyer des images, représentant la révélation de Notre-Seigneur à saint Bernard, relativement à son épaule gauche (aux personnes qui nous en demanderont par lettre, à notre domicile, rue de la Vierge, 10, à Nîmes, Gard). Ces images, d'un joli dessin et coloriées, coûtent, rendues franco : une seule, 15 centimes ; la douzaine, 1 fr. 50 ; le cent, 9 fr. — Grandeur pour être encadrée : 50 centimes ; et la douzaine, 5 fr. seulement.* »

Ce commerce comprenait aussi des statues :

« *La statue de la plaie de l'épaule gauche se vend chez* M. *Pélissi, statuaire, haute-grande-rue, à Nantes. Blanche : 20 francs. Coloriée : 50 francs.* »

M. Péladan père, qui n'avait aucune qualité pour instituer un culte nouveau, s'écriait à la fin de son prospectus :

« Les familles, les établissements, les communautés, comprendront l'utilité de mettre une de nos images à la place d'honneur. Rivalisons tous de zèle dans une pratique si précieuse ! Hâtons-nous ! hâtons-nous, car le mal est profond comme la mer, et le temps presse ! »

moment par un envoi surdosé du pharmacien Wilmer Schwab, de Leipzig. Dès lors, le vétéran des grandes guerres catholiques appendit sa bonne épée et ne mania plus que le calame d'un orante : le polémiste monta s'évanouir dans l'extase. Il écrivit l'*Histoire de la Sainte Vierge*, se dépensa en opuscules sur les *Secrets de Mélanie et de Maximin*, les *Apparitions de Boulleret*, les *Voyantes de Diémoz*, la *Vie de Saint Christophe*... La banalité d'une fluxion de poitrine a mis fin à des œuvres demi-séculaires... Sa mort couronne d'unité parfaite une vie sublime d'unité, où le Chevalier de Montsalvat a restauré le Graal mystique. Ce laïc valait mille prêtres...

« Malheur à qui se scandalise ! Tandis que de très nobles esprits font des fouilles profondes et retrouvent les trésors de l'Esotérisme, j'assiste, étudiant avec eux ces reliques, mais j'y cherche la marque cachée de leur origine, le signe de leur destination vaticane ; je suis, sans plus de mandat qu'un nabi, le légat apostolique auprès de la Magie, afin qu'au jour prochain du dévoilement de ces préciosités, l'Eglise, par ma voix, reste possessive de ces vases sacrés qu'elle a oubliés et perdus... Tandis que le Démiurge de chaque race restitue les monuments de la Révélation primitive et rénove ses vieux symboles, je suis pieux, n'est-ce pas, ô mon père, de restaurer le grand taureau ailé à face humaine des Kasdim, et, au travers des ironies l'ayant dressé, je le pousserai jusqu'à l'encastrer à la façade de Saint-Pierre, pilastre auguste entre tous... Oh ! les sublimes mystères ! évolution ineffable ! Père, de Malchut aidez-moi à tenter le victorieux effort en Yesod ; à en réaliser en Hod l'amour pur ; que Netzakh m'élève, grâce aux prestiges conquis en Tipheret ; sauf devant Geburah, accueilli par Khesed et lavé de toute indignité, que mon culte de Binah et le baiser d'Hochmah m'élève jusqu'à Kether où vous êtes, le front lauré de pensées sublimes sous le rayonnement de Dieu ! »

2. *Oraison funèbre du Docteur Adrien Péladan fils* (1886) :

« Le docteur Péladan fut un docteur illuminé ; comme le bienheureux Raymond Lulle, il composa un *Ars magna*, assis sur la pierre cubique, accoudé sur la table d'émeraude ; comme Postel, il avait la clef des choses cachées ; comme Kunrath, il construisit son *Amphithéâtre de la Sagesse éternelle ;* comme l'abbé Trithème, il connut les causes secondes ; ce sémite commenta le *Zohar*, et sa magique origine éclate dans sa mort même qui dépose en faveur de la réalité des sciences occultes. Je témoigne devant l'incrédulité du siècle qu'en 1879, le docteur Péladan fit dresser sa géniture et la commenta d'après l'in-folio de Morin (*Astrologia Gallica*), astrologue en titre de Richelieu, et qu'il me dit : « Je suis menacé de mourir empoisonné par un médicament « étranger que je prendrai moi-même. » A cette heure fatale qui enténébra toute ma vie, j'étais à deux cents lieues de la catastrophe, et j'ai senti tout à coup une défaillance me coucher sur ma page. Français et catholique, le docteur Péladan a été tué par un remède allemand et protestant ! L'Allemagne est la grande Locuste de l'Occident. Un des princes de la science, il en fut le martyr. Le Chevalier Adrien Péladan père est seul, avec moi, à connaître la mesure de cet entendement. Les manuscrits ne sont pas seulement écrits à l'hébraïque, il ne suffit pas d'un miroir pour les lire : commencée en chinois, continuée en syriaque, la phrase s'interrompt de hiéroglyphes, de cryptographies et de pantacles... »

Il n'a été publié du docteur Adrien Péladan qu'un ouvrage inachevé trouvé dans ses manuscrits, et intitulé l'*Anatomie homologique*. Il y prétend avoir trouvé le grand secret des initiations antiques, qui n'est autre que ce qu'il appelle la grande loi de l'*Equilibre vital*, loi qu'il applique en particulier à la biologie de l'androgyne humain.

Adoptant sur la nature humaine les doctrines de la Kabbale et de la Gnose, il distingue dans l'être adamique trois centres d'activité : 1° le foyer *intellectuel*, localisé dans le cerveau ; 2° le foyer *animique*, localisé dans le cœur et le grand sympathique ; 3° le foyer *sensitif*, localisé dans le sexe. — Traits saillants de sa physiologie humaine : l'homme est féminin (ou négatif) dans son cerveau, et mâle (ou positif), dans son sexe ; la réciproque a lieu chez la femme, à qui ce docteur insensé attribue un cerveau mâle (ou positif) en opposition à son sexe, féminin (ou négatif). Le cerveau mâle de la femme donne le germe des idées, la semence intellectuelle. C'est l'amour qui a tiré le monde du chaos ; c'est l'amour qui replacera l'être humain dans la voie normale de sa future réintégration, en le restituant à l'état d'androgyne harmonique, dans le sein de l'unité adamique et céleste, le Verbe. Et voilà la science de ce docteur-là !

Le Sâr parle quelque part de la beauté *androgyne* et maladive de l'adolescence de son frère ; il est à supposer qu'il lui a servi de modèle dans le portrait si minutieusement fouillé et si amoureusement caressé du Samas de l'*Androgyne*. Le docteur avait écrit ses propres confessions sous la forme d'un roman : l'*Amour et la Vie*, dont le manuscrit est perdu. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est bien lui que le Sâr a voulu représenter dans un des personnages de ses romans qui a le plus frappé par son étrangeté, le Mage Mérodack du *Vice Suprême*.

La doctrine de l'androgyne du docteur a passé dans les écrits de son frère. D'après *Comment on devient Mage*, livre purement dogmatique, l'homme est né androgyne, avec une corporéité fluidique, non organique, et le couple humain redeviendra androgyne. Dans *Comment on devient fée* (Manuel magique de la femme, comme le précédent est le Manuel magique de l'homme), il peint Adam, comme Androgyne, Adam-Eve, « semblable à une amande double ». Du reste, toute sa doctrine sur l'origine et la genèse de l'homme est empruntée à Fabre d'Olivet, dont il accentue encore les interprétations fantaisistes. Voici, par exemple, comment il traduit, après lui, les versets 18 et 21 de la Genèse :

18. « Ensuite Joah Elohim, prévoyant qu'Adam n'arriverait pas de lui-même à l'état de conscience : « Je lui ferai une parèdre, dit-il, en le dédoublant de « son réflexe. »

21. « Alors Joah Elohim suspendit la sensibilité d'Adam, et il rompit son unité androgyne, et prenant le passif ou réflexe, il l'individualisa par une forme, où la courbe, qui est la beauté, dominait. »



Nahash n'est plus aussi pour le Sâr que le courant normal de l'instinct, le vertige qui est latent dans les choses : « La Bible, dit-il, nous montre ce Nahash envahissant le Ruach féminin d'une incitation grandiose en soi, la provocation du mystère. Le péché d'Eve et d'Adam était fatal. Prématurément illuminé d'une lumière trop vive, le premier couple succomba sous la conséquence de son audace. »

Le rôle que le Sâr assigne à la femme dans l'éducation magique est à peu près celui que lui donnent les systèmes gnostiques. D'après lui, le premier office de la *Fée* « serait de surgir (dans sa nudité adamique) devant les pubertés masculines, pour les préserver du vice et de la vulgarité. » Péladan a consacré à mettre en action ce premier devoir de la Fée, tout un roman de son Ethopée : l'*Androgyne*.

Péladan se pique d'avoir ressuscité la vieille science de la Chaldée, d'où il prétend descendre.

Les héros de l'éthopée : *la Décadence latine*, de Joséphin Péladan, portent tous un nom de Dieu Kaldéen :

Le Vice Suprême (Merodack) ; — *Curieuse ; Initiation ; A cœur perdu* (Nébo) ; — *Istar* (Nergal) ; — *Victoire du Mari* (Adar) ; — *Cœur en peine* (Belit, Tammuz, Isdubar) ; — *l'Androgyne* (Samas, Agur) ; — *la Gynandre* (Tammuz) ; — *le Panthée* (Bhin et Sela) ; — *Typhonia* (Sin et Uruk) ; — *Le Dernier Bourbon* (Anov et Namtar).

L'Evangile de Joséphin Péladan, c'est le *Livre des Merveilles*, du Sâr Elkanah le Kaldéen, manuscrit du XIIIe siècle, aux armes de Hugues des Païens, premier grand-maître du Temple, dont il possède l'unique exemplaire.

Le *Vice suprême*, le premier de la série *Décadence latine*, se présenta au public sous les auspices de Barbey d'Aurevilly, qui proclama l'auteur héritier de Balzac, ayant en lui les trois choses les plus haïes du temps présent : l'aristocratie, le catholicisme et l'originalité. Puis, il fait cet éloge de l'auteur :

« Il peint le vice bravement, comme s'il l'aimait, et il en fait comprendre le charme infernal avec la même passion d'artiste intense que si ce charme était céleste. »

Il lui donne en passant cette leçon, dont le Sâr n'a guère tenu compte :

« M. Joséphin Péladan a, pour les besoins dramatiques de son œuvre, composé le personnage du Mage Mérodack avec beaucoup d'art, de sérieux et même de bonne foi. Seulement, on est bien tenu de le lui dire, pour un catholique qu'il est, partout ailleurs, dans son livre, c'est là une redoutable inconséquence, et même, c'est beaucoup plus. Magisme ou magie, quel que soit le nom qu'on préfère, sont des erreurs absolument contraires à l'enseignement de l'Eglise qui les a condamnées, à toutes les époques de son histoire, pour les raisons les plus profondes, et l'Eglise est toujours prête à effacer sous son pied divin, depuis

la grande tour de Babel, toutes les petites qu'on veut recommencer contre elle. Or, la magie est une de ces taupinières... Et d'ailleurs, cette invention presque impie d'un homme, surnaturel par la science, qui n'a plus les proportions humaines et dont l'action sur les évènements est irrésistible, n'est pas meilleure ni plus vraie en littérature qu'en théologie ; car une telle création supprime cet intérêt que tout roman a pour but d'exciter. Avec un pareil procédé, l'art est trop facile. »

Un chapitre entier nous montre Mérodack se livrant à tous les rites de l'envoûtement le plus diabolique. L'impiété que Barbey d'Avrevilly reproche à l'auteur consiste à donner à ces rites une apparence et une forme d'un catholicisme très orthodoxe et à présenter le merveilleux diabolique comme un merveilleux divin. Témoin ce passage, page 277 :

« Une heure après, s'étant purifié par des ablutions, Mérodack, revêtu d'une robe de lin, une baguette de fer aimanté à la main, faisait des signes cabalistiques, debout, au milieu d'une pièce tendue de laine blanche et éclairée d'un chandelier à sept branches, il disait :

« — Devant vous, Mon Seigneur Jésus-Christ, je viens sonder mon âme. Dieu « de justice, vous m'avez permis la connaissance des lois, et j'ai le droit de « hâter le châtiment d'un mauvais. Je sais la loi qui tue, j'ai dans la main votre « épée de feu ; avant de frapper, je viens vous dire, voulez-vous que je sois « votre bras ?... Vous ne faites naître en mon cœur aucun doute ; vous permettez « donc au mage de frapper avec la loi, selon la justice ? »

« Il s'arrêta, écoutant sa pensée et cessant la prière pour l'incantation :

« — Devant celui qui est trois et qui est un, qui s'est incarné en Jésus-Christ « qui a dix splendeurs, auxquelles on arrive par cinquante portes de lumière ; « devant les neuf chœurs des anges et les sept sceaux du livre ; devant mes « pères, les Saints et les Génies ; devant les Mages, mes frères, je condamne à « mort le monstre qui a violé un lys.

« — En Soph, madame la Vierge, avertissez-moi, si je vais mal faire. »

« Après un silence, il reprit d'une voix forte :

« — En mon intelligence et ma continence, par la grâce de Dieu et l'effort « de ma volonté, affranchi des lois sexuelles, j'écris mon Verbe dans ma « lumière astrale. Ce jour de Saturne, le dix-septième de la quatrième année de « ma naissance. »

Et là-dessus, il se fait faire le volt, une tête de cire, la tête du marquis de Donnereux, sa victime, que Dieu, la Vierge et les saints lui abandonnent ; il adapte étroitement un serre-tête de soie à l'effigie, la presse, la déprime, l'aplatit, la liquéfie, la tord, jusqu'à ce que le marquis expire dans un dernier râle.

Cette idée domine tout l'œuvre de Joséphin Péladan : *le Mage est le seul prêtre légitime et saint des temps modernes.*

« Seul, dit-il ailleurs (*A cœur perdu*), le sacerdoce laïque des Templiers et de la Rose-Croix laisse intacte l'originalité et plénière coudée à l'individu. Aussi, ces Tertiaires du Saint-Esprit qui se comptent et se groupent dans l'ombre

pour apparaître en une rencontre prochaine, sont-ils redoutés de la Routine cléricale autant qu'attendus des Gnostiques Romains ; et la crainte est aussi légitime que l'attente ; sur la vieille garde traditionnelle, ils ont rêvé l'épée scientifique ; en eux, la tendre vertu du Saint n'entraverait pas de charité, l'œuvre parfois cruelle de la lumière. »

Tout en se disant parfait catholique, prêt à se soumettre à toutes les décisions du Pontife romain, Joséphin Péladan est continuellement en rébellion contre l'Église et ses chefs ; sa prétendue soumission au pape est une hypocrisie dont le seul but est de pallier ses révoltes et ses insultes aux évêques et au clergé.

« Quant au clergé de l'heure, dit-il à son disciple, dans sa méthode pratique d'*Automagification*, un évêque français ne vaut pas une corde ; mais il fonctionne le divin, et cela suffit pour que tu le défendes, même si tu le méprises...

« Je parle pour de futurs cardinaux de l'esprit humain, non pas pour les crétins qui salissent l'Église de la musique d'un Rossini, de la parole d'un Lavigerie, de la peinture d'un Signol. »

Le *Figaro* du 20 novembre 1890 publia l'excommunication en règle du cardinal Lavigerie, schismatique, par les 300 de la Rose-Croix catholique, « où chacun sait plus de théologie qu'un primat d'Afrique » ; et le 12 décembre 1890, le Mandement du Sâr Péladan à M. Fallières, « évêque de Saint-Bri uc et de Tréguier, par la grâce de son frère, ministre excommunié de la France athée, et la..... du Saint-Siège apostolique. »

La religion du Rose-Croix, du moins s'il faut en croire ce que proclament ces mages dans leurs écrits publics, est avant tout le culte de la beauté, une religion où l'art est la sainteté. Dans cette pensée, le Sâr a songé à transformer en temples les musées et les théâtres. Pour donner l'exemple de la réforme religieuse du théâtre, il a écrit plusieurs drames sacrés, invariablement refusés sur toutes les scènes : Le *Prince de Byzance*, le *Fils des Etoiles*, wagnérie kaldéenne en trois actes. *Babylone* est sa dernière œuvre dramatique, tout récemment représentée à ses frais.

Henry Bauer publia le billet d'invitation qu'il avait reçu du Sâr Péladan :

ROS.Æ CRUCIS

Ad Rosam per Crucem, ad Crucem per Rosam : in eâ, in eis, gemmatus, resurgam.

TEMPLI ORDA

Non nobis, non nobis, Domine, sed nominis tui gloriæ soli. Amen !

DEUXIÈME GESTE ESTHÉTIQUE

pour Mars-Avril 1893.

Salon et soirées de la Rose-Croix

Le Grand-Maître Sâr Péladan au Seigneur, devant le Graal, le Beauséant, la Rose Crucifère.

Monsieur,

Vous aimez Wagner ; vous avez beaucoup fait pour son triomphe français. Je

suis un élève de Bayreuth ; seul peut-être, lundi, comprendrez-vous mes applications péladanesques et parsifaliennes à la tragédie de Racine.

Au nom de celui qui fut sifflé sous les traits de Tannhaüser, ne refusez pas de juger mon effort.

SAR PÉLADAN.

Voici des extraits du prospectus :

Premier acte : L'Oracle d'Ilon. Le Sâr, dans un centon de textes cunéiformes, raconte sa vie; son serment à Sapaya; sa lutte contre quatre



LES HAUTS-GRADÉS DE LA MAÇONNERIE ANGLAISE

William Pearce
grand-maître
provincial de Glasgow

David Murray-Lyon
secrétaire général
de la Grande Loge d'Ecosse

monarques ninivites : Trouklat-habal, Salmanazar, Sargon, Sinnakirib... Nakhounta paraît ; l'Archimage, très différent du Joad, moins dramatique, plus lumineux, c'est l'infaillible cerveau. Il déclare au Sâr entêté à combattre, que le salut kaldéen ne se peut opérer que par la divination de l'avenir ; il lui refuse l'oracle d'Ilon. Mais voici la fille même de Nakhounta qui, pleine d'amour pour le Sâr, lui livre l'oracle.

Deuxième acte : Le Miracle de Tau... Nakhounta ordonne à sa fille de se faire aimer par le Sâr, afin que cet ébranlement de sa sensibilité le prépare à devenir un héros mystique... Elle avoue alors son amour et qu'elle a livré l'oracle... Au milieu des éclairs et du tonnerre, le Sâr, portant dans son bouclier la cendre de ses ancêtres, renverse les symboles sacrés des sept planètes... Sam-



sina surgit pour couvrir son corps, le Tau. Après avoir essuyé tous les éclats d'âme du Sâr, elle tombe en extase.

Troisième acte : Honneur aux victimes! Sinnakirib, la brute conquérante, fatigue l'écho du temple du cri de son orgueil ; il pardonnera à Babilon si le Sâr s'humilie et se prosterne. Le Sâr, en robe blanche sans insigne, vient se prosterner ; ainsi se réalise l'oracle.

Quatrième acte : La Mort du Mage. Le Sâr est devenu mage ; il redit son passé en homme affranchi de toute contingence et terrasse avec douceur la féminité en Samsina... Il médite... Il donne la tiare à Mérodack... Il implore le Tau, et ses yeux, avant de se fermer, voient le miracle renouvelé du Tau.

« Cette tragédie a les trois caractères du genre : 1° la dignité des personnages ; 2° l'élévation du verbe ; 3° l'abstraction du sujet. »

Tout cela, c'est la parade, le boniment forain accompagné de coups de grosse caisse. Satan s'est fait saltimbanque chez ces Rose-Croix Templiers. Il s'agit d'attirer l'attention des badauds : ils accourent ; les uns rient et traitent ces folies de « bêtises » ; les autres sont subjugués par l'attrait de l'inconnu, s'efforcent de comprendre, se rendent chez le Sâr et ses amis pour se faire expliquer ces bizarreries stupéfiantes, ces insanités colossales. Ceux-ci deviendront des adeptes. On les accueille ; on farcit leurs pauvres cervelles d'arcanes de plus en plus abracadabrants ; on a des réunions mystérieuses, où l'hystérie de quelques femmes surexcitées et énervées bat son plein. Le diable, alors, fait son œuvre ; il est là comme chez lui.

Parfois, Satan suscite des querelles bruyantes entre ces mages noirs ; c'est encore un moyen d'amorcer les badauds. Un schisme se déclare ; on s'excommunie à grand orchestre ; on s'accuse de pactiser avec le Vatican ! à moins qu'on ne se traite mutuellement de satanistes ! !

En 1890, Joséphin Péladan, en dépit de l'engagement d'honneur signé par lui, comme membre de l'Ordre de la Rose-Croix, tenta d'accaparer l'Ordre ; du moins, c'est ce que tout à coup quelques-uns de ses complices lui reprochent. Sans consulter aucun de ses collègues, il prit des airs de grand maître, et lança au nom de tous de ridicules mandements, contre lesquels l'Ordre crut de sa dignité de protester. Considéré comme transfuge de l'Ordre dont il s'appropriait le titre et l'emblème, et en dehors duquel il s'efforçait de constituer « son ordre funambulesque par les procédés connus du moins équivoque charlatanisme », professant d'ailleurs des doctrines *cléricales*, « celles-là mêmes que les Rose Croix ont constamment détestées et combattues » ; il fut solennellement excommunié de l'Ordre. « Aucune loi du reste, ajoute la censure, ne règle, aucun contrôle ne revise les titres tapageurs de Sâr, Commandeur, Archonte, Consul, Théore, Prieur, Provincial, etc., que M. Péladan distribue au gré de sa seule fantaisie, ou de ses intérêts du moment. »

Voici un grief des mages noirs révoltés contre son despotisme :



Extrait des Constitutions de la Rose-Croix Péladan :

« Afin de réhabiliter le riche, l'Ordre établit un chapitre noble, avec les titres « coutumiers en France, et attribue, avec armoiries et privilèges, des lettres « patentes de Baronie, Vicomté et Comté. On les mérite, en sauvant un « Chevalier des rigueurs des lois, ou en s'associant par le don ou la protection « aux gestes rosicruciennes, templières et *graaliennes.* »

On sait que les esthètes de l'occultisme ont une dévotion spéciale pour les légendes wagnériennes, et en particulier pour celle du *Saint Graal.* On s'en étonne moins, quand on sait que le Graal est une coupe taillée dans le diamant qui tomba du front de Lucifer précipité du ciel, et que cette même coupe, au dire de la légende, recueillit le sang du Christ crucifié.

En conséquence, l'Ordre de la Rose-Croix prononça contre l'*apostat* Péladan la sentence d'excommunication suivante :

ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE-CROIX

Nous, Frères de la Rose ✝ Croix,

Considérant que le sieur JOSÉPHIN PÉLADAN, ancien membre du Conseil des Douze, après avoir, en 1890, tenté un accaparement de l'Ordre au profit d'un papisme injurieux au pape même ; après avoir, en ses « Mandements » dits « de la Rose-Croix catholique », fulminé, au nom de la Confrérie et sans consulter un seul Rose-Croix, divers anathèmes fantaisistes, dans le sens d'un ultramontanisme effréné ; et ce, lorsqu'il se savait, de science certaine, en contradiction flagrante, non seulement avec l'esprit traditionnel de l'Ordre, mais encore avec les convictions les plus chères à tous ses collègues pris individuellement...

Considérant que le sieur Joséphin Péladan a démissionné pour constituer après coup, en dehors de nous et contre notre volonté, un « Tiers-Ordre intellectuel » dit de la *Rose-Croix Catholique*, conforme à la lettre de ses mandements ;

Qu'il a, par ce fait, usurpé sans vergogne le titre et l'emblème de Rose-Croix, pour traîner ce nom dans toutes les contradictions et tous les ridicules ;

Nous, frères de la Rose-Croix, déclarons ledit sieur Péladan rose-croix schismatique et apostat ;

Le dénonçons, lui et sa prétendue Rose-Croix catholique, au tribunal de l'opinion publique ;

Et protestons solennellement en cette circonstance, où il s'apprête à se manifester de nouveau sous un titre sciemment et gratuitement usurpé par lui.

PAR ORDRE :

Pour le Suprême Conseil de la Rose-Croix :

Le Directeur : Stanislas de Guaita ; — L'Arbitre : Ch. Barlet ; — Le Délégué Général : Papus.

Paris, ce 25 mars 1893.

Une physionomie singulière dans ce monde d'occultistes grands amateurs de coups de tam-tam, c'est celle du comte de Larmandie, qui s'intitule « Commandeur de Geburah », est un disciple du sâr Paladan (1), et, comme lui, fait sonner bien haut son « catholicisme ».

Parmi ses ouvrages, un livre le rattache directement à la Rose-Croix sataniste ; il est intitulé *Eôraka* et est revêtu de l'*imprimatur* du Sâr, ainsi libellé :

« Le Sâr Péladan, grand-maître du Temple de la Rose-Croix, à son ami et féal comte Léonce de Larmandie, commandeur de Geburah en Tau de Rose-Croix, salut et louange en Jésus seul Dieu et en Pierre seul roi. » Dans cette préface, le sâr Péladan annonce la création d'un tiers-ordre intellectuel « entre le siècle qui pourrit et Rome qui n'ose pas », sous le glorieux symbole de la Rose-Croix, « sali longtemps par le crétinisme franc-maçonnique ». Il y déclare en outre que « rien, dans *Eôraka* n'est contraire, ni à l'orthodoxie catholique ni à l'orthodoxie magique (2) ».

A l'orthodoxie magique, nous voulons bien le croire ; mais à l'orthodoxie catholique, c'est une autre question. Les quelques citations suivantes suffiront pour éclairer le lecteur sur ce point.

Lui aussi, il veut avoir un prêtre catholique, derrière qui il puisse abriter son ésotérisme prétendu catholique-romain ; ce prêtre est le R. P. Alta, pseudonyme derrière lequel se cache dans l'*Etoile,* où il écrit, le nom d'*un savant théologien français, prêtre et docteur en Sorbonne, initié aux Arcanes de la Rose-Cvoix, et l'un des douze grands-maitres actuels de cet Ordre occulte* (3). L'auteur d'*Eôraka* lui fait aussi hommage de son

(1) Il le reconnait ainsi dans son *Oblation* ou hommage, qui précède *Eôraka* (J'ai vu) : « Quand je vous ai connu par votre fresque du *Vice Suprême*, ce grandiose et terrible jugement dernier qui n'est que le frontispice de votre œuvre, j'ai passionnément voulu vous savoir tout entier. Je vous ai vu (*Eôraka*), et de ce jour inoubliable a été éclairée toute une portion de mon âme que le doute environnait de sa pénombre. Votre hauteur nous console de la petitesse ambiante, votre Verbe crée pour nous un plan supérieur, une sorte de monde astral où nous pouvons nous abstraire à nos heures tranquilles et boire à pleines coupes l'oubli du monde et le mépris des hommes ».

(2) Péladan avait déjà présenté au public un des nombreux romans que le comte Léonce de Larmandie avait publiés sous ce titre : *La Comédie mondaine : Pur-Sang* (1889). En le donnant comme un écrivain de la suite de Balzac et de Barbey d'Aurevilly, il disait de son origine : « L'auteur de *Pur-Sang* est périgourdin ; Jeanne d'Albret signa au mariage d'un ancêtre ; le sang des Bourbons s'est mêlé au sien par une double bâtardise : et la devise : *Fi de la bretto, dur de lo quéto*, témoigne qu'on était traineur d'épée et paillard, comme il venait ». Puis, après avoir cité un passage d'un autre livre du comte : *Mes yeux d'enfant*, où il raconte son amour passionné, à l'âge de sept ans, pour Mademoiselle Joséphine, il ajoute : « M. de Larmandie nous raconte comment, vers huit ans, il se sacra empereur, fit du régisseur de son grand-père un connétable, du palefrenier un maître de cavalerie, et nomma lieutenants les métayers. Il raconte l'exécution d'un chien de façon à me donner raison quand je vois en lui l'homme de glaive et d'aventure, le condottière échoué à une table d'écrivain où il écrit les intensités modernes à défaut de vivre les violences du quinzième siècle ». (Un autre chapitre du même livre, intitulé : *Victimes humaines*, trahit les instincts cruels du futur Rose-Croix.)

(3) C'est, du moins, ce que prétend l'*Etoile*, organe occultiste, année 1890, page 251 ; mais je n'ai nullement vérifié l'exactitude de cette assertion. Des prêtres qui diabolisent ? il y en a quelques-uns, hélas ! mais jusque parmi nos docteurs en Sorbonne ? cela, je n'ose le croire. « Le R. P. Alta, dit M. de Larmandie, est nourri de la moelle des gnostiques chrétiens. »



livre, en lui rappelant « les heures lumineuses qu'il a eu le bonheur de passer avec lui ». Il lui souhaiterait la pourpre cardinalice, « si la robe écarlate pouvait être revêtue de notre temps autrement que de complicité avec la Puissance des Ténèbres... Simple cardinal noir, il fera honte à plus d'un cardinal rouge... A côté du nom de Mérodack, je veux que le vôtre figure en tête de ces lignes. Si à toute la science laïque je puis opposer un Mage, à toute la théologie je veux pouvoir dire : j'ai un prêtre ».

Son premier soin est de faire sa profession de foi romaine, catholique et apostolique. « J'ai reçu tous les sacrements de l'Eglise, sauf l'Ordre et l'Extrême-Onction... Je vais à la messe chaque dimanche, je me confesse et communie à tout le moins une fois l'an (1). » Il proteste énergiquement de sa soumission sans réserve au Pape. « Si Pierre, ce dont je doute, condamnait mon livre, mon livre s'inclinerait avec cette réponse unique :

« *Ave, Petre, comburendus te salutat.* »

Point n'est besoin de faire ressortir l'ironie diabolique que sue cette prétendue soumission.

D'après le comte de Larmandie, la doctrine ésotérique que ses maîtres et lui enseignent est la seule vraie, parce que la seule universelle ; *c'est l'idée messianique*, « que le Messie s'appelle Christ, Bouddha ou Mouley-Saha... Le christianisme n'est en somme que le meilleur des *exotérismes* (2). » Il faut donc aller chercher la source de l'ésotérisme en dehors du christianisme, dans la source *kabbalistique* qui contient surtout la partie dogmatique, et dans la source *hindoue*, où se trouve principalement la poésie de l'ésotérisme.

L'auteur d'*Eôraka* a une façon particulière, très adroite, de critiquer la franc-maçonnerie. A le lire superficiellement, on jurerait qu'il en est l'adversaire, tant est habile sa phraséologie. Nous savons tous aujourd'hui que les neuf dixièmes des francs-maçons sont de simples imbéciles menés par le bout du nez par les lucifériens. M. de Larmandie a le talent de dire la même chose que nous, en sous-entendant son approbation précisément de la minorité diabolisante. Et pour faire croire à son aversion pour la secte infernale, il a soin de se joindre à MM. Andrieux et Léo Taxil, ne retenant de celui-ci que les pages où il a montré le ridicule des mômeries rituelles. En somme, il approuve l'esprit luciférien de la minorité, et il regrette que toutes les loges ne soient pas des triangles.

(1) Les Sophie Walder, elles aussi, vont à la messe (où elles murmurent à voix basse des paroles d'exécration pendant toute la durée du saint sacrifice) ; elles vont au confessionnal (où elles tendent des pièges à la foi des prêtres, avec une astuce diabolique) ; et elles communient (avec la joie infernale du sacrilège).

(2) « Le Catholicisme n'est que l'expression vulgaire et occidentale de la vérité ou plus simplement l'exotérisme occidental. Le prosélytisme catholique s'adresserait mal à un véritable initié du Bouddhisme, par exemple. Il y aurait pléonasme doctrinal, lumière sur lumière, superposition d'identiques. »



« La Franc-Maçonnerie, dit-il, *issue du Temple*, fut dans l'origine une société d'initiation. Elle a été puissante et terrible. A part quelques rares loges qui sont demeurées sérieuses et respectables, comme certaines du rite écossais et du rite de Misraïm, l'ensemble de la secte est devenu une agglomération d'imbéciles, de grotesques et de malfaisants. Comme dit Péladan, ils ignorent l'aleph du symbole qu'ils professent... Après les justes et sanglants lazzis de MM. Andrieux et Léo Taxil, toute la séquelle des grands orientaux eût dû crouler sous une avalanche de huées et de sifflets.

Que de bonnes gens, après avoir lu cela, ont dû se dire : — Ce brave M. de Larmandie, quel excellent catholique !

L'initiation ésotérique est réservée aux intellectuels ou aux *cérébraux*, et non au *vulgum pecus*. « Vouloir réduire les intellectuels au *catéchisme* est une ineptie, une insupportable sottise : le catéchisme est une lunette de myopes... Nous, catholiques croyants, pensants, militants, n'abaisserons jamais notre foi à admettre Jonas au ventre de la baleine. » Et voici son commentaire, digne de Voltaire : « Jonas se retira pendant trois jours à bord d'un bateau qui s'appelait *Baleine* ; l'usage bien connu des Chaldéens étant de donner des noms de poissons à leurs navires. » Il en conclut qu'il faut admettre « un enseignement gnostique, un Saint des Saints, réservé à l'*aristie* mentale, et à jamais interdit à la populace des *ruminants* ».

La *Révélation* n'est pas un dévoilement, mais un revoilement, un exotérisme plus ou moins grossier, qui met la vérité à la portée des cerveaux rudimentaires de la masse (théorie d'Eliphas Lévi). « Quand un certain nombre de siècles sont arrivés à user un habillement de la vérité (une *révélation*), il a fallu en trouver un autre pour draper à nouveau cette lumière inaccessible (1). L'Initiation est donc supérieure à la Révélation, et réservée à un petit nombre. Ainsi, par exemple, la Révélation dit au début de la Genèse : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre » ; et l'Esotérisme traduit : « Quand les archétypes furent, les êtres ministériels des « forces séparèrent le fixe du volatil. »

En conséquence de ces principes, qui ne sont que ceux de Swedenborg et de d'Olivet, l'auteur d'*Éôraka* voudrait voir l'enseignement de la *haute magie* prendre une place importante *dans l'enseignement des grands séminaires !* Le passage est capital, en ce que l'auteur, en nous disant ce qu'il pense du miracle, s'y rattache nettement aux mages de l'antiquité et aux alchimistes du moyen-âge, à Apollonius de Tyane et à Paracelse.

(1) On ne voit pas trop comment l'auteur peut faire accorder avec ces principes si nettement posés ce qu'il dit plus loin du Bouddhisme : « Il y a un grand trésor de vérités dans le bouddhisme ésotérique ; mais vouloir nous faire adhérer à Bouddha quand nous avons Jésus, serait proposer nos trains express à la théorie des oiseaux du ciel. » Il est vrai qu'il dit ailleurs : « Il y a bien peu de différence entre le bouddhisme ésotérique et ce que l'on peut appeler le catholicisme ésotérique. »



« On admet naturellement le miracle, mais comme dérogation aux lois de la nature, ce qui est une hérésie, et comme produit direct de l'intervention de Dieu ou des saints, ce qui est matériellement faux. On admet aussi la goétie ou magie noire, sous le nom singulier de mystique diabolique. Mais on nie obstinément la *haute magie*, la théurgie, la gnose, c'est-à-dire la mise en œuvre des forces inconnues de la nature par des théosophes ou des savants n'ayant aucune espèce de parenté avec l'esprit malin. On rit d'Apollonius de Tyane et de Paracelle, si parfois on prononce leur nom ; et l'on traite de fou bizarre l'auteur de la langue hébraïque restituée, l'illustre Fabre d'Olivet, l'un des plus hauts représentants de la pensée moderne, la gloire de l'ésotérisme au XIXe siècle. L'Eglise qui, avec raison, croit aux sorciers, ne peut refuser d'ajouter foi aux mages. Il faut en finir avec les vieux errements des diaconales. L'ascétisme et la Puissance des Ténèbres n'ont point le monopole de la thaumaturgie ; avouons et respectons la compétence en ces hautes matières de la science ésotérique pure, n'ayant point nécessairement une préoccupation religieuse, et ne baisant point forcément le bouc aux plus vilaines régions de son animalité. »

Comment peut-on se dire catholique, en professant les maximes suivantes : « Aucune preuve valable n'a été donnée de la durée perpétuelle des peines de l'enfer. » — « L'*Index* est un *instrumentum regni* destiné à satisfaire la bile noire des théologiens... (Cette définition de l'Index est donnée par le R. P. Alta.) L'Index, ajoute l'auteur, n'a jamais eu l'intention de régir les intellectuels... La Bible est à l'Index... Un penseur ne peut guère écouter la même prière que Jeannette, la fille de peine qui soigna chez nous les porcs et les oisons. »

Puis, viennent, comme faisant partie intégrale de l'enseignement ésotérique : — la division du composé humain en ses trois parties, esprit, âme et corps, avec ses sept éléments bouddhiques : Rupa, Jiva, etc. ; — l'hypothèse de Swedenborg sur la rédemption messianique des mondes planétaires ; — l'involution et l'évolution, de l'unité au ternaire et du ternaire à l'unité ; — les innombrables analogies de la révélation chrétienne avec l'initiation, soit bouddhique, soit kabbalistique ; — la résurrection du corps astral (la résurrection du corps matériel étant un non-sens métaphysique) ; — l'analogie entre la série des séphiroth kabbalistiques et la hiérarchie angélique, etc.

Dans la théorie de l'*Eòraka*, plus de surnaturel, plus de miracle : « tous les faits que notre *grammaire infirme* (l'auteur oublie que cette grammaire est celle de l'Eglise catholique) qualifie ainsi, ne sont que des phénomènes naturels qui se passent dans le monde astral, médiateur plastique entre l'univers corporel et l'univers spirituel. Le dégagement complet du corps astral produit ce qu'on appelle les fantômes ou les ombres des vivants, les apparitions des songes ; les possessions, obsessions, tous les phénomènes diaboliques, sont produits par les *Elèmentaires*, des âmes désincarnées habitant le Kama-Soka des Hindous, ou les *Elémentals*, êtres incorporés aux différentes

substances physiques ou errant dans l'espace à la recherche d'une matière quelconque dont ils puissent user pour se manifester à nous; ces êtres essences dynamiques et spirituelles, sont appelés dans la langue exotérique: *démons*. Les conquêtes de la science appliquée ne sont autre chose que les moyens découverts propres à discipliner ces forces pour les assujettir à notre volonté. La science occulte pratique a surtout pour but d'arriver à connaître d'une façon parfaite la nature et le pouvoir de ces forces, afin de les employer à étendre jusqu'à des limites encore imprévues le pouvoir de l'homme sur la nature ambiante. Les sorciers et les magiciens de tous les temps n'ont été que les complices et les instruments des élémentals. « Quand vous entendrez parler de diables ou de démons, gardez-vous de hausser les épaules; traduisez tout simplement par *élémentals*. »

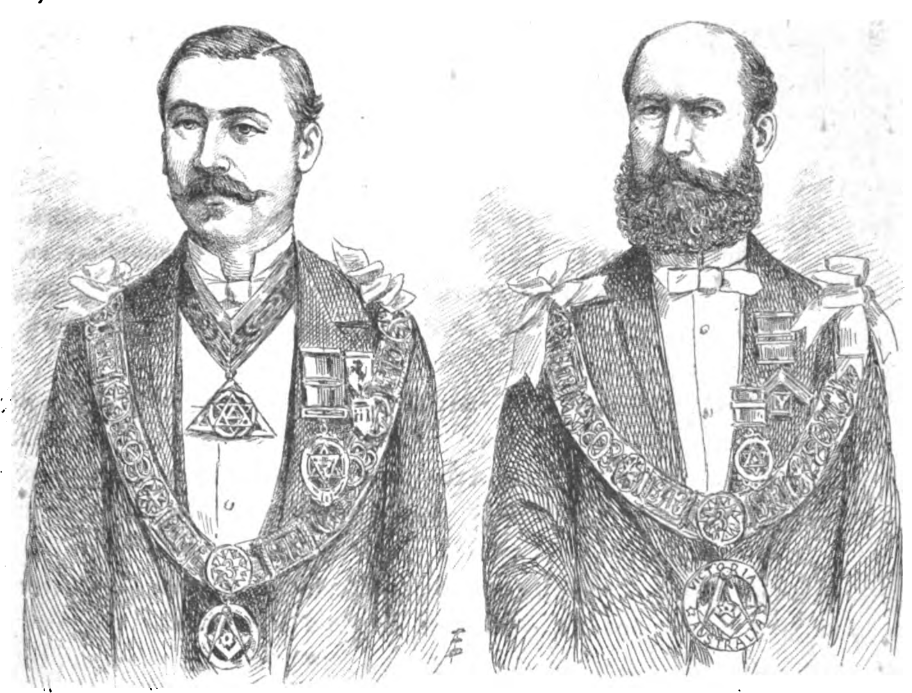
A quel degré de puissance magique est arrivé l'auteur d'*Eôraka?* Son livre nous laisse sur ce point dans l'incertitude. Il s'étend assez longuement, il est vrai, sur des faits de divination, de tables tournantes, de phénomènes de typtologie hyperphysique, dont il a été le témoin au château de la Sudrie (Dordogne), sa maison natale, et dont on l'accusait d'être l'auteur. Il raconte aussi une anecdote personnelle qui ne manque pas d'intérêt, et qui montre bien le machiavélisme du groupe des Rose-Croix, ne craignant pas de faire conclure à leur hallucination pour mieux cacher le reste.

« J'habitais, dit-il, en 1875, à l'hôtel des Ambassadeurs, 45, rue de Lille, une chambrette voisine de celle d'un de mes amis dont j'étais séparé par une simple cloison. Entre mon ami et moi existait un pari : il s'agissait de savoir lequel de nous deux trouverait le premier je ne sais quelle devinette proposée par un journal. Je découvris une nuit, vers onze heures, la solution désirée, et, mon amour-propre se trouvant en jeu, je souhaitai avec une extrême violence la présence immédiate de mon ami que je n'osais pourtant réveiller. Bientôt j'aperçus fort distinctement, et comme dans un nimbe, l'image de mon voisin qui paraissait traverser la cloison. Je fis un bond d'étonnement et le fantôme disparut. Mais j'allai de suite arracher à son sommeil la personne réelle et lui demander avec instance comment elle avait fait pour percer la muraille. Mon ami crut à une hallucination, et je partageai sa manière de voir, n'ayant jamais ouï parler encore des manifestations du fluide astral. Actuellement, je suis bien certain d'avoir évoqué son fantôme... » Et l'auteur rapproche de cette évocation, comme s'expliquant par le même principe, les prodiges opérés par Apollonius de Tyane, Paracelse et... saint François d'Assise.

Franchement, qui peut inspirer pareille comédie, si ce n'est Satan lui-même?

Rajeunir et réformer le Catholicisme, en lui substituant la science ésotérique, telle que la résume l'*Eôraka*, c'est là le but de l'Ordre de la Rose-

Croix, qui, selon la promesse de M. de Larmandie, doit avoir bientôt son organe spécial dans : *La Révolte intellectuelle*, revue mensuelle, littéraire, philosophique, sociale et politique. — Directeurs : Sâr Péladan et comte de Larmandie. — Principaux collaborateurs : Sâr Péladan, comte de Larmandie, E. Ledrain, Dr Nordau, marquis de Saint-Yves, le R. P. Alta, Papus, Germain Nouveau, Maurice Fouché, Dr Gibier, Marquet de Vasselot, Aman Jean, Léon Dierx.



LES HAUTS-GRADÉS DE LA MAÇONNERIE ANGLAISE

Colonel Malet de Cartaret grand-maître provincial de Jersey

Sir W.-G. Clarke, baronet grand-maître provincial de Victoria (Australie)

Encore un homme appartenant à l'une des meilleures familles françaises, qui a sombré dans l'occultisme : M. Antoine de La Rochefoucauld. Mais qu'est-il au juste ? rose-croix sataniste avec Péladan ? néo-bouddhiste avec Léon de Rosny ? ou croyant en Lucifer-Messie avec Jules Bois ? Il fraye avec plusieurs groupes, en réalité. Il est artiste, il est peintre ; c'est l'art qui lui a tourné la tête, qui l'a conduit là.

« Le peintre des Mayas, des Isis et des Anges, dit M. Jules Bois, m'accueillit avec le grand-prêtre Horion-Toki ; dans des parfums d'encens et de chrysanthème, nous ne causâmes que du Nirvanâ divin et du culte des Bouddhas invisibles. »

M. Horion-Toki, grand-prêtre du temple de Saïgon, exerce le culte

bouddhiste en plein Paris, au premier étage du Musée Guimet. M. Jules Bois raconte avec de longs détails un des offices célébrés par ce prêtre bouddhiste, en présence des fidèles parisiens, M. Guimet, M. de Milloué, auteur d'un *Procès d'histoire des religions de l'Inde,* chaudement préconisé par les adeptes, M. Clémenceau, etc. Le rite principal de ces cérémonies, c'est l'évocation des mille soixante-et-un Bouddhas, visibles pour la foi de l'assistance, invités à un festin composé de huit coupes pleines de chrysanthèmes blancs, un brûle-parfums en forme de lotus, deux soucoupes pleines de riz, un petit plat de gâteaux et une assiette de fruits ; la cérémonie est accompagnée de volutes d'encens, de coups de sonnette, de sons de gong, et de prières telles que celle-ci : « Les Bouddhas font des miracles dans tous les univers, et ils s'y montrent sous des transformations multiples suivant les circonstances. Rien qui puisse vaincre cette force éternelle. capable d'accomplir tous les vœux ! » L'officiant a soin de cacher au peuple pendant la cérémonie les *moudras*, c'est-à-dire les signes mystiques de ses doigts qui, équivalant à la récitation d'un *mantra* ou verset, appellent les énergies célestes et conversent avec elles.

Antoine de La Rochefoucauld, le commensal du prêtre bouddhiste Horion-Toki, est un des grands dignitaires de la Rose-Croix Péladanique. Péladan dédie un de ses livres au comte Antoine de La Rochefoucauld, « *grand prieur du Temple, archonte de la Rose † Croix* ». Entre lui et le Sâr, « quelques heures suffirent, dit celui-ci, à la conjugaison de nos verbes, à un pacte qui déjà intéresse toute la culture occidentale.... Comblé des faveurs de la naissance, vous pouviez, comme un simple d'Orléans, aller de l'écurie au cercle, appliqué seulement au sport et à l'adultère, à l'instar de votre faubourg. Non ! l'Art se révéla à vos yeux d'alohite la seule aristie, et, prenant des pinceaux, vous avez eu du talent comme un manant... Nos mains s'unirent en une prise de Rose † Croix. Délivrer le saint sépulcre où depuis la Renaissance la beauté solvatrice est ensevelie, défendre les pèlerins qui portent encore le bourdon de l'idéaliste ; voilà l'œuvre où nos deux entités se résolvent en un même effort. La Religion s'est faite art pour parler aux masses ; l'Art se fera religion pour parler au petit nombre... La Rose † Croix du Temple réalise la divine charité et envers les Signorelli et les Palestrina et envers les Marsile et les d'Olivet, ranimant leurs autels déserts ou éteints ; et aussi allumant, pour les jeunes nautes de l'éternel *Argo*, ce phare sauveur qui s'appela la Magie pour l'Orient, Eleusis pour la Grèce, et Rome pour les chrétiens d'avant 1600... »

Nous arrivons aux Gnostiques Valentiniens, qui, avec les Martinistes, se partagent les francs-maçons adeptes de la magie noire disséminés dans les loges du Rite Français.



Leur système est celui de Valentin, c'est-à-dire un gnosticisme qui n'est pas tout à fait celui de Simon le Mage.

Valentin est un hérésiarque fameux du IIe siècle, né à Phrébon, dans l'Egypte, et mort vers 161. Engagé dans les ordres, il était ambitieux et visait l'épiscopat ; d'un esprit très cultivé, doué d'une éloquence de premier ordre, il avait étudié à Alexandrie et y avait acquis une connaissance approfondie de la langue et de la littérature grecque. Un évêché se trouvant vacant dans l'île de Chypre, il le brigua ; mais un vieux prêtre, victime des persécutions païennes, lui fut préféré. Il n'en fallut pas davantage pour l'animer d'une sourde haine contre l'Eglise et lui faire former le projet de la combattre en suscitant une nouvelle secte. Il embrassa, secrètement d'abord, le gnosticisme, et le répandit en Egypte sous une forme perfectionnée ; au système de Simon, dont il supprima l'*Epinoïa*, il mêla une doctrine tirée des idées de Platon et de celles de Pythagore, et y adjoignit encore une théogonie se rapprochant assez de celle d'Hésiode, donnant le tout comme une interprétation mystique de l'Evangile de saint Jean, le seul qu'il déclarait authentique. Puis, s'étant acquis de nombreux partisans en Egypte, il vint à Rome, sous le pontificat de saint Hygin, dissimulant plus que jamais sa propagande satanique à l'abri d'un faux zèle pieux, tout extérieur. Il ne fut démasqué qu'après deux ans de manœuvres dans la capitale de l'Eglise et fut excommunié (142) par le pape saint Pie Ier, dès les premiers temps de son pontificat. Il sortit alors furieux de Rome et gagna l'île de Chypre, d'où, pendant près de vingt ans, il inonda le monde catholique de ses écrits dissolvants. Il fut combattu par saint Justin, l'héroïque martyr ; mais sa doctrine abominable, artificieusement développée par ses disciples, dont les plus célèbres furent Ptolémée, Secundus, Héracléon, s'était répandue dans l'Europe entière, quand il mourut, et y comptait d'innombrables partisans ; des évêques même se laissèrent corrompre.

Cependant, cette doctrine n'a pas besoin d'un grand examen pour apparaître ce qu'elle est : un monument d'insenséisme, directement inspiré par le prince des ténèbres.

D'après le gnosticisme valentinien, la vie actuelle du monde n'est qu'une désorganisation du *plérome* ; c'est ainsi que la secte nomme « la plénitude de la divine substance ». Tout se rapporte donc au plérome, dont la reconstitution, au bout de nombreux siècles, sera la fin du monde ; en d'autres termes, le trouble aura alors cessé, tout sera rentré dans l'ordre divin.

Et voici comment le plérome s'est d'abord formé :

Dans les profondeurs de l'Absolu, dans l'abîme qu'aucune intelligence ne saurait sonder, existait de toute éternité la Pensée, la Conscience objective, dont l'Absolu se servit pour ses manifestations extérieures, après des siècles de repos et de silence. Ce dieu suprême, inconnu, ce principe éternel qui



communique la vie et ne la reçoit point, qui occupe la place la plus élevée dans la hauteur la plus sublime, c'est le *Bythos*, la Profondeur ; il est l'infini, l'immense, le seul éternel, l'invisible et incompréhensible, l'absolu.

Etre Suprême, le Bythos s'est manifesté par trois projections successives d'*éons*, mot qui, dans le jargon sectaire, désigne les prétendues émanations divines, lesquelles sont tout autant d'attributs hypostasiés de l'Absolu. Ces émanations de la divinité ont un lien par couples ou syzygies. La première projection ou premier degré de l'émanation divine comprend huit éons ; la seconde projection, dix éons ; et la troisième, douze ; total, trente éons, qui constituent le plérome, la plénitude.

Le Bythos a donc engendré *Sigé* (le Silence) qui, étant sa fille, créée spontanément par sa seule volonté, est devenue son épouse; et le Bythos et la Sigé s'unissant, premier couple divin, ont engendré *Nous* (l'Intelligence), qui, dans le gnoticisme, joue le rôle de Dieu le Père, et *Aléthéïa* (la Vérité). Nous et Aléthéïa forment ainsi la seconde syzygie ; à leur tour, ils ont engendré le *Logos* (Dieu le Verbe), 5ᵉ éon, et *Zoé* (la Vie), 6ᵉ éon. Ceux-ci ont engendré d'abord l'*Anthropos* (l'Homme) et l'*Ecclesia* (l'Eglise), 7ᵉ et 8ᵉ éons. Ainsi est composée la divine *Ogdoade* ou huitaine, premier degré du plérome.

Le Verbe et la Vie, chargés par le Bythos d'émaner la divinité en une seconde projection d'éons, ont engendré la divine *Décade* ou dizaine, second degré du plérome, laquelle se compose de cinq syzygies : le Profond, 9ᵉ éon, et la Miction, 10ᵉ éon ; Celui qui ne vieillit pas, 11ᵉ éon, et l'Union, 12ᵉ éon; Celui qui vit de lui-même, 13ᵉ éon, et la Suavité, 14ᵉ éon ; l'Immobile et la Combinaison, 15ᵉ et 16ᵉ éons ; le Fils Unique et la Félicité, 17ᵉ et 18ᵉ éons.

Le troisième degré du plérome est constitué en divine *Dodécade* ou douzaine, c'est-à-dire six syzygies ou couples d'éons, lesquels ont été engendrés par l'Homme et l'Eglise, chargés par le Bythos de faire cette nouvelle émanation de la divinité ; le Consolateur, 17ᵉ éon, et la Foi, 20ᵉ éon ; le Paternel, 21ᵉ éon, et l'Espérance, 22ᵉ éon ; le Maternel, 23ᵉ éon, et la Charité, 24ᵉ éon ; l'Eloge, 25ᵉ éon, et la Prudence, 26ᵉ éon ; l'Ecclésiastique, 27ᵉ éon, et la Béatitude, 28ᵉ éon ; le Parfait ou *Télètos*, 29ᵉ éon, et la Sagesse ou *Sophia*, 30ᵉ éon.

Tel est le plérome. A Sophia se termine la nature divine, et ce « terme » lui-même est un éon, surnommé *Horos* (la Limite) qui enferme toute la substance de Dieu, sans être dieu.

Toutefois, le plérome ne resta pas dans son intégrité. De tous les éons, le troisième, Nous (l'Intelligence), était seul à connaître Bythos, le père suprême, et il aurait bien voulu le faire connaître aux autres éons; mais Sigé, sa mère, le lui défendit et l'en empêcha. Or, la tentative de Nous avait allumé chez tous les éons le désir de parvenir à la connaissance de l'Ab-

solu Bythos. C'est alors que le dernier éon de la dodécade, le plus éloigné du père suprême, et par conséquent le moins pur, la Sophia, consumée du désir de se réunir à l'Absolu, de la passion de le connaître, s'élança hors de sa sphère, abandonnant son époux Télètos, et essaya d'approfondir la Profondeur. Mais elle avait voulu l'impossible; elle ne put parvenir au père suprême et le résultat de son exploration de l'infini insondable fut que, sans la coopération d'aucun éon, elle donna naissance à un fruit abortif, imparfait, sans forme. Néanmoins, le Bythos, miséricordieux et désireux de rétablir l'ordre du plérome troublé par la tentative de la Sophia, lui envoya Horos, qui la ramena à sa sphère, la restitua à son époux Télétos, et rejeta, hors du plérome qu'il infectait, l'avorton né accidentellement. Celui-ci tomba dans le *Kénome* (le Fumier du plérome); c'est la matière informe, parce qu'aucun principe mâle n'avait contribué à l'engendrer.

D'autre part, Nous, tout seul, c'est-à-dire sans le concours de sa conjointe Aléthéïa, émana une nouvelle syzygie, un seizième couple d'éons : *Christos* (le Christ), 31e éon, masculin, et *Pneuma-Hagion* (le Saint-Esprit), 32e éon, féminin. Et ceux-ci, qui pourtant ne sont pas dieux dans le système gnostique, expliquèrent aux autres éons le mystère des déploiements de l'Etre suprême, ou, pour mieux dire, leur apprirent que le Bythos est incompréhensible et qu'ils en émanent.

Un 33e éon fut enfin créé et dans des conditions de plus en plus extraordinaires. Les éons étaient heureux d'avoir eu la révélation du mystère de leur naissance par les explications de Christos et de Pneuma-Hagion, et ils se réjouissaient de ce que la Sophia avait été délivrée par Horos et rétablie dans sa sphère ; aussi, pour marquer leur reconnaissance envers le Bythos, ils le glorifièrent en s'unissant tous ensemble dans un acte d'amour mutuel ; le résultat fut la naissance de *Soter* (le Sauveur) ou *Jésus*, 33e éon, non-dieu, puisqu'il n'était pas émané par ordre du Bythos, mais toutefois le plus parfait des éons, car il réunit en lui ce que chacun d'eux avait de plus précieux, tout ce qu'il y avait d'excellent dans leur nature. Ce nouvel et dernier éon, Jésus-Soter, premier né de la création, fut destiné à jouer dans le monde inférieur le même rôle de rédempteur et de révélateur que Christos, né de Nous (première intelligence divine), avait joué dans le monde des intelligences célestes.

Quel est donc le monde inférieur, d'après le gnosticisme valentinien ?

L'avorton de la Sophia, expulsé du plérome et rejeté par Horos dans le kénome, était, quoique sans forme ni face, un être féminin. Elle reçut le nom d'*Akhamoth*, que plusieurs traduisent par « Mère de la Vie ». Mgr Meurin pense qu'il faut traduire par « les Sagesses », *Akhamoth* étant, dit-il, une corruption de *Khakhemoth*, qui en hébreu est le pluriel de *Khokma*, sagesse (2e sephirah de la cabale). L'idée suggérée par ce pluriel, ajoute-t-il, est que



la sagesse infinie se décompose dans le fini, comme une ligne dans ses points individuels ; les Sagesses sont ainsi des petits de la Sagesse.

Quoiqu'il en soit, Akhamoth était remplie de douleur en considérant son infortune, errant dans le chaos, dans le vide ; car, hors du plérome ou la plénitude, il n'y avait que le vide, le néant. Elle se désolait donc au sein du néant. Enfin, les éons supérieurs de la sublime Ogdoade, émus de pitié, lui déléguèrent Christos et sa conjointe Pneuma-Hagion, avec mandat de lui donner une forme tirée de sa propre substance. Alors, des passions qu'Akamoth avait héritées de sa mère Sophia, fut formé l'élément matériel ; ses larmes devinrent les ruisseaux et la mer, son découragement produisit la terre ; en voyant Christos, Akhamoth eut un sourire, et ce sourire créa la lumière, l'élément animal ; Pneuma-Hagion souffla sur elle, et ainsi fut créé l'élément spirituel. Mais ces trois éléments étaient encore mêlés, confondus, sans organisation et sans vie. Christos s'unit à Akhamoth, puis la quitta, et, retournant au plérome avec Pneuma-Hagion, il lui envoya Jésus-Soter, accompagné d'une cohorte d'anges, créés par l'ensemble des éons célestes.

Akhamoth donna naissance au Démiurge, être mixte, tenant à la fois de la nature divine et de la nature physique, qui devait être l'organisateur, l'architecte du monde matériel. Mais le Démiurge était aveugle. Conduit par Akhamoth, il forma, tant bien que mal, trois mondes avec les productions de sa mère et les façonna à l'instar du plérome. C'est l'ensemble de ces mondes qui constitue le monde inférieur, visible. Les corps y sont organisés d'une petite portion de l'élément matériel ; les âmes, d'une petite portion de l'élément animal ; les esprits, d'une petite portion de l'élément spirituel.

Après quoi, le Démiurge, sous la direction de sa mère et de l'éon Jésus-Soter, réunit un corps organisé, une âme et un esprit, et en forma l'homme terrestre, image d'Anthropos, le 7e éon de la divine Ogdoade. Il aurait voulu, pourtant, le former à sa propre image ; mais la Sophia déjoua ce premier projet en communiquant à l'homme terrestre une étincelle de lumière divine, au moment où le Démiurge venait de le former en le composant d'abord d'une âme et d'un esprit. Irrité de trouver dans son image une intelligence supérieure à la sienne, le Démiurge arracha l'homme du paradis, le précipita de cette région aérienne sur la terre, laquelle est située dans le septième ciel de l'univers, et c'est alors qu'il revêtit d'un corps matériel l'âme et l'esprit, dont l'union formait d'abord l'homme. C'est de cette façon que la création est expliquée par le gnosticisme valentinien. Je passe sur les détails ; car cela deviendrait par trop fastidieux.

L'homme est donc composé de trois éléments : l'intelligence (*pneuma*), dont l'origine est divine ; l'âme (*psyché*), qui est une âme animale, qu'il tient du Démiurge, tandis que l'intelligence est l'âme spirituelle, et cette



âme animale du système de Valentin n'est autre, on le voit, que le périsprit des spirites; enfin, le corps (*hylé*), qui est formé de la substance matérielle. Et la rédemption, qui est l'œuvre de l'éon Jésus-Soter, consiste à séparer ces trois éléments. En effet, dans ce système, il y a un diable le *Cosmocrator*, à qui est soumis le corps matériel et qui est ainsi le persécuteur de l'humanité, l'auteur des maladies et des fléaux; mais il est facile de comprendre qui est le diable, aux yeux des gnostiques valentiniens. Tout en décomposant en éons la divinité, cette secte ne se rallie pas au système des deux principes égaux en puissance et se combattant de toute éternité. Elle base sa théodicée sur un Etre suprême, unique; mais cet être suprême n'est pas le dieu des catholiques. Ainsi que l'a dit fort justement Mgr Meurin, « le gnosticisme, c'est le christianisme kabbalisé ».

Aussi, l'on sent bien toute la perversité juive au fond de cet amalgame d'insanités.

L'homme, constitué comme il vient d'être dit, vit dans une ignorance profonde de sa nature et de son origine; qui donc l'instruira?... Christos, envoyé par la Sophia, se fait homme : il dérobe une âme à l'aveugle Démiurge et se forme un corps dans le sein d'une femme nommée Marie; au moment de son baptême par Jean le Précurseur, l'éon Jésus-Soter descend en lui, et voilà pourquoi le Messie s'est appelé Jésus. Mais l'éon, après avoir révélé à l'homme la formation de l'Ogdoade, de la Décade et de la Dodécade, abandonne son corps, vile matière, remet son âme au réservoir commun de l'animalité, se sépare du Messie et rentre au plérome; c'est ce qui explique, dit Valentin, les défaillances du Messie, à l'approche de sa mort. Cet abominable blasphème contre les mystères de la Passion de N.-S. démasque bien la haine de Satan s'épanouissant dans le valentinianisme.

La conclusion du système est que les hommes sont divisés en trois classes, chez lesquelles l'un des trois éléments domine : les *hyliques*, ou hommes matériels, qui sont les idolâtres; les *psychiques*, qui sont les chrétiens vulgaires, ne connaissant que le Démiurge et l'adorant à tort comme Dieu (ainsi Jéhovah n'est que le Démiurge, le Dieu que les catholiques adorent n'est que le Démiurge); et les *pneumatiques*, qui sont les gnostiques, chrétiens supérieurs illuminés par l'éon Christos, éclairés par la gnose, arrivés, grâce à cette doctrine, à la perception du Bythos, du Dieu Absolu. Lorsque la gnose aura été adoptée partout, l'élément spirituel sera entièrement développé parmi les hommes; ce sera la fin du monde, c'est-à-dire la cessation de la période de trouble, le rétablissement final qui permettra à l'éon Jésus-Soter de reconduire dans le plérome la mère de la vie, Akhamoth, escortée des hommes pneumatiques; le Démiurge demeurera sur les confins du plérome, dans la compagnie des psychiques qui ne se seront point convertis à la gnose; quant aux *hyliques*, ils

rentreront dans le néant, en corps et en âme, la matière et tout ce qui est âme animale devant être annihilé. D'où il résulte que, selon les valentiniens, il n'y a point de jugement après la vie, point de ciel à espérer, point d'enfer à craindre ; il n'existe ni péché ni grâce, ni miséricorde divine ni rédemption dans le sens que les catholiques attachent à ce mot; il n'y a ni vertus ni vices, ni bien ni mal moral. Les trois substances dont se compose l'homme agissent chacune selon sa nature; la vie les unit sans les mélanger et sans leur imposer la solidarité; la mort les rendant à la liberté, chacune se replonge dans son élément, et toute individualité disparaît.

Eh bien, cette folie satanique est la doctrine d'un groupe de mages noirs, aujourd'hui encore. On prétend que le gnosticisme valentinien s'est transmis de siècle en siècle et que les évêques de la secte ont la consécration réelle (mais alors sacrilège) par une chaîne ininterrompue.

Après s'être longtemps cachés, les gnostiques modernes ne font plus mystère de leur organisation; mais, pourtant, ils ne se montrent pas au grand jour, comme les Rose-Croix. Très peu d'entre eux commencent à se nommer dans les journaux de l'occultisme. Nous savons cependant qui est leur patriarche; ils se vantent d'avoir parmi eux des prêtres catholiques; l'un de ceux-ci, mort récemment, était un interdit, nommé l'abbé Roca.

La secte est surtout greffée sur certains loges de l'obédience du Grand Orient de France. Son patriarche était naguère (de septembre 1890 à septembre 1893) un des membres du Conseil de l'Ordre : M. Jules-Benoît Doinel, archiviste à Orléans, dont j'ai déjà cité le *Chant des Adeptes d'Isis*.

Ce F∴ Doinel s'intitule évêque de Montségur, depuis 1867. Il a des apparitions et prétend avoir reçu l'imposition des mains de l'éon Jésus-Soter en personne. Dans l'*Initiation*, dans l'*Etoile*, dans l'*Aurore*, il a célébré tour à tour les grands gnostiques, Simon le Mage, Montan, Théodote, Basilide, Cerdon, Marcion, etc. ; mais il se complaît surtout à se dire valentinien, et il signe ses vers et sa prose : « T. *Jules, évêque valentinien de Montségur* ». T veut dire : donné sous le Tau; c'est la formule des actes officiels.

« La Gnose, a écrit le F∴ Doinel, fascine l'imagination, charme le cœur, séduit la raison; celle de l'harmonieux Valentin est la plus haute ».

Il est de lui, ce *Cantique au Saint Plérome :*

L'infini qui déroule
Partout, en haut, en bas,
La formidable houle
De ses flots jamais las;

Il est *Un* et *Personne*,
Aime, sent et raisonne,
Sème au loin, puis moissonne :
Il est tout et n'est pas.
Les Eons qu'il émane
Emanent à leur tour :
Un et deux, c'est l'arcane
De l'insondable Amour.



LES HAUTS-GRADÉS DE LA MAÇONNERIE ANGLAISE

Marquis de Londonderry
grand-maître
provincial de Durham

Vicomte Holmesdale
grand-maître
provincial de Kent

Par l'exposé que je viens de faire, on a pu soupçonner quel rôle joue la femme dans cette doctrine impure, où le Saint-Esprit est féminisé et accouplé au Christ. Il n'est pas nécessaire, après une aussi monstrueuse abomination, de faire ressortir de quoi est capable cette secte, qui admet des sœurs illuminées dans ses assemblées secrètes.

Il me suffira de dire que le F.·. Doinel s'étend avec grande complaisance sur le rôle joué par les fameuses démoniaques Priscilla et Maximilla, les prophétesses convulsionnaires de Montan, et surtout qu'il fait un grand éloge de cette prostituée de bas étage dont Simon le Mage avait fait sa compagne et qu'il présentait à ses disciples comme étant la belle Hélène (du siège de Troie), réincarnée. « Chacun et chacune de nous, écrit le F.·. Doinel, peut être le Simon d'une Hélène ou l'Hélène d'un Simon. Sauvés par la Gnose,

nous sommes sauveurs à notre tour. La Gnose est une grande jalouse : elle exige tout; elle veut qu'on vive, elle veut qu'on meure pour elle. »

Le F∴ Doinel ne s'arrête pas aux anciens gnostiques des premiers siècles du christianisme ; il étend ses sympathies et son enthousiasme jusqu'à leurs descendants des XIe, XIIe et XIIIe siècles, aux Cathares et aux Albigeois. C'est en souvenir des Cathares brûlés en 1224 au château de Montségur qu'il a été, par le démon, sacré évêque de ce titre. Les « martyrs » de la gnose sont les saints de son calendrier. Il recueille pieusement tous les souvenirs historiques qui se rattachent à leur vie ou à leur mort. C'est ainsi qu'il célèbre les deux apostats d'Orléans, le chanoine Lisoie et le chancelier épiscopal Etienne, dont j'ai parlé dans le chapitre de *la Possession* (voir au 1er volume, pages 823 et suivantes), ces deux misérables qui se souillèrent de mille crimes et qui expièrent leurs forfaits, lorsqu'ils furent découverts et dénoncés par le seigneur Arefaste. Il possède une charte écrite de la main de cet Etienne, et c'est pour lui une relique. « Que la date du 28 décembre 1022, écrit-il, devienne sacrée pour vous tous, mes frères et mes sœurs initiés ! » C'est la date du juste supplice de ces scélérats. Il admire la femme qui les a perdus, qui les a poussés au crime : cette séductrice est une Sophia, démoniaque, qui entraîna tant de malheureux dans l'abîme infernal, en leur donnant le *consolamentum*, imprégnation diabolique par l'imposition des mains.

Dans l'église sataniste du F∴ Doinel, on administre les trois sacrements gnostiques : le *Consolamentum*, imposition des mains et baiser-baptême ; la *Fraction du pain*, parodie sacrilège de l'eucharistie ; et l'*Appariamentum*, ou réunion à la grâce, sacrement dont le patriarche de la secte a seul le monopole.

« *L'Hélène-Epinoïa* de Simon, écrit-il dans l'*Initiation* (1892), est pour lui l'incarnation de la pensée divine ; à son exemple, ses disciples choisirent chacun une Hélène. Il se forma ainsi une société édénique, où la femme devint l'organe de l'esprit pur et le canal du divin. Par la foi en la femme, en Hélène, le *pneumatique* était délivré de l'empire du Démiurge. Simon créa avant Augustin la grande formule des Eggrégores et des Mages : « *Ama, et fac quod vis.* »... La loi imposée par le Démiurge n'oblige pas ; il n'y a que deux lois : la science et l'amour... Samarie adora en ce couple (Simon-Hélène) l'éternel androgyne, *Deadeus*. Aussi, la mémoire de cette femme nous est précieuse et sacrée. L'intuition nous a appris d'elle beaucoup de choses qui ne peuvent se dire qu'entre initiés. *De Ennoia Helena silendum est ! Qui tamen invocant eam, non confundentur. Semper enim est vivens ad dandam seipsam nobis, facie ad faciem ; nam I. N. R. I.* » (Il faut se taire sur Ennoia Helena ! Cependant, ceux qui l'invoquent ne seront pas confondus. En effet, elle est toujours vivante pour se donner à nous, face à face, car I. N. R. I.)

Par ces derniers mots, le F∴ Doinel se trahit, et nous qui connaissons ce qui se passe dans des assemblées de ce genre, nous voyons bien par là ce

qui a lieu chez les modernes gnostiques. Ils évoquent Hélène, comme leurs prédécesseurs, et un démon leur apparaît, affectant la forme de cette femme légendaire et se donnant à eux; et comment ces égarés expliquent-ils ce prestige? Ils s'imaginent que c'est bien Hélène qu'ils voient, qu'ils touchent, qu'ils embrassent; si elle reparait pour eux, pensent-ils, c'est qu'elle est ressuscitée par la régénération du feu (*I. N. R. I.*, *igne natura renovatur integra*). Il n'y a pas à se tromper sur le sens des dernières lignes que je viens de reproduire.

Dans un autre article de l'*Initiation* (1893), intitulé : *la Gnose d'Amour*, le F∴ Doinel raconte l'histoire d'Akhamoth, la fille-avorton de la Sophia, et il écrit ceci :

« Elle eut un double époux : Jésus et l'Amour : Jésus racheta l'esprit, et l'Amour (Eros, fils de *Bythos* et de *Sigé*) racheta la chair... Ne croyons pas que la Gnose soit triste : elle est joyeuse et forte. Elle aime et jouit de ce qu'elle aime : *omnia munda mundis*... Akhamoth sentit palpiter sur son cœur brisé le cœur éternel de son amant, le Sacré-Cœur! Le *Cantique des Cantiques* est le pâle reflet de l'épithalame que chantèrent alors les Eons. Eros (1) s'était fait chair. Le grand mot mystique fut proféré : I. N. R. I. Le Tau fut formé; la Rose-Croix fut jointe. Fils de l'esprit et de la chair, nous naquîmes d'Eros et d'Akhamoth. Notre mère commença alors sa mission. Elle sema les étincelles du feu sauveur, dont le Soleil est le symbole cosmique, et que les théologiens du Démiurge appellent la convoitise... Les pneumatiques s'aiment et se possèdent. L'éon *Edoné* (la volupté) est le lien qui les unit. Les grands amants sillonnent la nuit des âges comme des phares lumineux : Simon, Hélène! — Abélard, Héloïse! »

M. Jules Bois s'est occupé des gnostiques modernes, dans son livre *les Petites Religions de Paris*.

« Le clergé gnostique, dit-il (page 179), formé de beaucoup de prêtres et de prélats catholiques, se compose d'évêques et de Ma Dame, de diacres et de diaconesses, d'un patriarche ou d'une Sophia terrestre. Celui-ci ou celle-ci porte l'anneau d'argent où s'enchasse une améthyste ; ses gants sont violets, le Tau est suspendu à son cou par un cordon de soie violette. L'habit de ville s'orne d'un petit manteau...

« Une table seulement recouverte d'une nappe impolluée, voilà l'Autel. Deux flambeaux y veillent sur l'Évangile de saint Jean, patron de la secte. Tout d'abord on énonce le *Pater* à genoux ; puis l'officiant se lève, tenant la coupe et le pain enveloppés d'un linge sans tache. Il bénit avec trois doigts, gnostiquement, et s'écrie : *Touto esti, touto sôma* (ceci est mon corps), car le grec mêle à ce culte délicat sa grâce savante. Vers les fidèles il se tourne, les exhorte à confesser publiquement leurs péchés, comme les premiers chrétiens ; et s'ils se repentent, les leur remet. Enfin, il invite les plus dignes à manger le corps et à boire la coupe du sang de l'Eon Christ.

(1) Par *Eros*, le F∴ Doinel entend désigner l'éon Horos de la légende valentinienne ; car, pour désigner ce demi-dieu, qui est l'Amour, on dit indifféremment *Eros*, *Horos* ou *Horus*.



« Le nouveau gnosticisme, comme l'ancien, tente d'établir une sorte d'aristocratie dans le catholicisme, à ses yeux trop matériel, trop vulgarisé. Aussi, le premier acte du Saint-Synode fut d'accorder le *Consolamentum* à l'abbé Roca, que l'Église romaine, lorsqu'il fut mort, repoussa de son giron. Valentin réunit en esprit, à huit heures et demie du soir, la grande Assemblée, composée des évêques de Montségur, de Toulouse, de Béziers, d'Avignon, du coadjuteur de Sa Grâce le patriarche évêque de Milan, du coadjuteur de Toulouse, évêque de Concorezzo, et de Sa Seigneurie la Sophia. Tous, au même instant, imposèrent les mains et proférèrent l'évocation par laquelle dut être bénie et délivrée l'enveloppe astrale du défunt.

« En 1891, un rapport spécial fut adressé au Saint-Office contre la résurrection du gnosticisme albigeois et cathare ; on y signala au pape deux dangers : l'un qui menace la foi, la renaissance de l'hérésie *dualiste* et *émanationniste* ; l'autre, qui menace la hiérarchie, la reconstitution de l'épiscopat et de l'assemblée gnostiques avec un siège épiscopal défini : Montségur. »

Enfin, si l'on veut un spécimen des actes du F∴ Doinel, qui gnostiquement a pris le nom de Valentin, voici celui par lequel il a déclaré la Gnose restaurée en France :

DÉCRET DU SYNODE

Le Saint-Synode Gnostique décrète :

Article I. — Le rétablissement de la hiérarchie permet la restauration du Symbolisme Gnostique.

Article II. — Le *Consolamentum*, la *Fraction du pain* et l'*Appariamentum* de l'Assemblée Albigeoise sont rétablis.

Article III. — Les Évêques et leurs Coadjuteurs peuvent seuls conférer le *Consolamentum*.

Article IV. — Tout Pneumatique, Parfait ou Sup∴ Inc∴ peut faire la *Fraction du pain*.

Article V. — L'*Appariamentum* est le privilège exclusif du Siège Patriarcal.

Article VI. — L'*Initiation* publiera les trois rituels incessamment.

Article VII. — L'Ordre Martiniste est déclaré d'essence gnostique. Tout Sup∴ Inc∴ prend rang dans la classe des Parfaits.

Article VIII. — L'Évangile de Jean est le seul Évangile gnostique.

Donné à Paris sous le sceau du T. S. Synode Gnostique, le 28e jour du septième mois de l'an IV de la Restauration de la Gnose.

T *Le Patriarche Gnostique, Primat de l'Albigeois, Évêque de Montségur.*
T *L'Évêque de Toulouse.*
T *L'Évêque de Béziers.*
T *La Sophia de Varsovie.*
T *Le Coadjuteur de Sa Grâce le Patriarche Évêque de Milan.*
T *Le Coadjuteur de Toulouse, Évêque de Concorezzo.*
T *L'Évêque élu d'Avignon.*

Par mandement de Sa Grâce et du T. S. Synode :
LE DIACRE RÉFÉRENDAIRE.

EXÉCUTOIRE

Le Très Saint Plérôme invoqué, nous ordonnons que le Décret suscrit du Très Saint Synode Gnostique sera mis à exécution dans les Assemblées.

T Valentin,
Patriarche Gnostique,
Primat de l'Albigeois, Évêque de Montségur.

Tout à l'heure, j'ai laissé tomber de ma plume le nom de l'abbé Roca. C'est toujours avec peine que je cite un ecclésiastique, quand il s'agit de satanisme, et je m'abstiens autant que possible, tant j'ai à cœur d'éviter le scandale. Cependant, il faut parler de celui-ci. Rallié à la maçonnerie, il est allé jusqu'au gnosticisme valentinien.

L'abbé Roca est né à Fourques (Pyrénées-Orientales) en 1830. Ancien élève de l'école des Carmes, à vingt ans il entra, comme professeur, au service de l'Université de France; il fut ordonné prêtre à Paris, en 1858; puis, nommé chanoine honoraire de la cathédrale de Perpignan, en 1869. En 1870, il quitta Perpignan et passa dix ans en Espagne, à Barcelone. En 1880, le voilà qui voyage en Amérique, en Suisse, en Italie. C'est dans ces voyages, à Rome surtout, qu'il conçut l'idée de son apostolat anticatholique. A partir de 1882, commencèrent ses publications, dont les principales sont : *le Christ, le Pape et la Démocratie* (1884); *la Crise fatale et le Salut de l'Europe* (1885); *la Fin de l'ancien Monde : les Nouveaux Cieux et la Nouvelle Terre* (1886); *le Glorieux Centenaire* (1889). « Les travaux de l'abbé Roca, écrit le F∴ Papus, ont donné lieu à d'importantes polémiques. Cet auteur est le premier qui ait osé prêcher au Pape la raison occulte des dogmes, dont le Saint-Père ignore l'explication. »

La campagne entreprise par ce mauvais prêtre contre l'Eglise était menée avec une hypocrisie consommée. Il expliquait doucereusement qu'il y avait erreur commise par la Papauté sur les questions de foi et sur la conduite des peuples, et il déclarait prier « pour la conversion de Léon XIII ». Le Souverain Pontife ayant prononcé l'excommunication majeure contre tout membre de la secte maçonnique, l'apostat répondait en proclamant que la franc-maçonnerie est la bonne Eglise : « L'Evangile est le rituel maçonnique des idées rationnelles, dont les germes gisent enfouis dans notre propre entendement... La franc-maçonnerie est donc appelee à réaliser sur terre les idées évangéliques; elles rayonnent dans les écrits de Findel, de Craüze, de Bauër, de Lessing et de Ragon. » Et, à l'appui de son dire, il citait ce passage de Findel : « Enfonçons-nous dans les entrailles mêmes de l'humanité et de notre âme, pour y retrouver les sources profondes et sacrées de la Religion, cachées de nos jours sous les ruines des autels et sous les décombres des vieux dogmes. »

On pense que, se trouvant en présence d'un homme qui émettait de pareilles idées, l'Eglise lui retira promptement le ministère des âmes; la complicité de l'abbé Roca avec la secte infernale était par trop évidente.

Comme tous les hérésiarques les plus pervers, il déclarait que l'Eglise avait manqué à sa mission et qu'il fallait la régénérer. « J'ai déjà mis devant le Pape notre situation religieuse, qui est déplorable », écrivait-il dans *le Christ, le Pape et la Démocratie*. « Le Vatican est un ver rongeur, et il a si bien rongé l'Eglise catholique, qu'il l'a réduite à l'état lamentable que tout le monde sait... Le romanisme enveloppe le catholicisme; il le ronge et l'épuise. Mais un nouveau temple se dresse sur les ruines de l'ancien; le Christ renaît transfiguré. » Nous savons ce que cela veut dire, nous savons quel est le *Christos* des occultistes.

Dans l'*Etoile*, revue occultiste à laquelle il collaborait, il a publié, sous la forme d'un roman intitulé *L'abbé Gabriel et sa fiancée Henriette*, une longue et indigeste diatribe contre le célibat ecclésiastique, qu'il appelle une « plantation inhumaine et diabolique ».

Il prêchait, en toute occasion, et notamment sous prétexte de socialisme néo-chrétien, la haine de la Papauté. L'existence du Saint-Siège le mettait hors de lui, et, quand il voulait parler du Vatican, il oubliait ses manières doucereuses habituelles et devenait violent jusqu'à la rage. Rome avait dédaigné ses avertissements, elle était condamnée à périr.

« Le jugement dernier, écrivait-il dans l'*Etoile*, prédit au monde par le Messie, va se faire sur Rome, à la barre des peuples indignés. *Incipiet judicium a domo Dei !* car c'est de là qu'est venue la corruption, à partir du jour où l'abomination de la désolation, prévue par le Messie, s'est assise dans le Temple romain, où l'ont introduite les politiciens du sanctuaire. Cette souillon (*sic*) n'est pas autre chose, au dire des prophètes, que l'exécrable politique des Césars. De nos jours, celle-ci règne en maîtresse dans le lieu saint. Oh ! l'infâme prostituée de toutes les Babylones !... C'est connu, c'est patent, c'est scandaleux ! Sortie de là, après avoir perverti toutes les cléricatures, cette dévergondée a corrompu tous les pouvoirs civils... Voilà ce que Rome a fait du monde officiel ! »

Ne croirait-on pas entendre un possédé, grinçant des dents et écumant de fureur sous l'aspersion de l'exorciste ?

En avril 1890, l'abbé Roca adressait un appel *à ses frères du sacerdoce catholique*, où il exposait les principaux points suivants :

1° Accord entre *l'idéalité messianique* des âges primitifs et *l'intellectualité* des temps modernes ;

2° Rapports existant entre les « conceptions saintes des kabbalistes chrétiens », et les aspirations égalitaires des nouvelles couches sociales et des grandes masses prolétaires ;

3° Rapports entre le Socialisme évangélique et apostolique, et le Socialisme des Karl Marx et des Bebel, « dont les idées révolutionnaires et les principes

anarchiques ne s'expliquent que trop par les inepties des prêtres, par les bévues doctrinales du cléricalisme, par les pataquès du charabia ultramontain » ;

4° Rapports entre « la transformation religieuse et sociale que préparent, dans le temple même de Jésus-Christ, les Messianites de l'*Etoile*, les ésotéristes de l'*Aurore*, les occultistes de l'*Initiation*, et que secondent à leur manière les socialistes de la *Religion Universelle*, les économistes de la *Revue Sociale*, de la *Rénovation*, et du *Devoir*, les écrivains de l'*Ecole Sociétaire*, de l'*Unité Humaine*, de l'*Arbitrage*, etc., les spirites et les spiritualistes de toutes les écoles françaises, italiennes, anglaises, espagnoles, allemandes, américaines, kardecistes, swedenborgiennes, — et, d'autre part, la transformation analogue, à laquelle travaillent de leur côté, en dehors du temple de Jésus-Christ, les néo-bouddhistes, les disciples des Mahatmas, tous les adeptes de la théosophie indoue » ;

5° L'évolution « savante » qui se fait en ce moment dans le Temple maçonnique, « d'où peuvent sortir de précieux éléments pour le triomphe du *Christianisme ésotérique et social*, comme le font espérer les grands travaux du Groupe Initiatique, organisé dans les Loges par le clairvoyant F.·. Oswald Wirth ».

Maintenant, si l'on ne craint pas de connaître de quelle façon s'exprime un Judas contemporain, lorsqu'il expose les progrès épouvantables qu'a faits et que fait chaque jour encore, en France, à Paris même, ce qu'il appelle « la rénovation chrétienne » et qui n'est autre que le satanisme des goètes, diseurs de messes noires, lisez ce que l'abbé Roca écrivait, il y a cinq ans seulement, dans son livre *le Glorieux Centenaire* ; lisez et frémissez.

« Cette rénovation s'annonce par des présages infaillibles ; c'est le jour qui commence à poindre. Voyez l'*Initiation;* ce que quarante rédacteurs (tous laïques, ces beaux jeunes hommes) apportent au monde, c'est l'Initiation que le Christ fit aux douze d'abord, puis aux soixante-douze ; celle qui se pratiquait aux premiers âges de l'humanité, dans le secret des temples et sous les serments les plus terribles. Lisez les *Missions* de Saint-Yves, lisez le *Lotus*, lisez l'*Aurore*, lisez le *Sphinx*, lisez l'*Isis*, lisez le *Lucifer !*

« A l'heure où j'écris, des jeunes gens pleins d'avenir, très instruits, porteurs de beaux noms, se sentent irrésistiblement attirés vers les autels du Christ (1) pour y célébrer les divins mystères. Ils sont laïques pourtant, mais initiés, savamment initiés à l'ésotérisme de notre dogme et de notre culte, profondément versés dans les secrets ineffables de la Sainte Kabbale, comme l'étaient les Esséniens, les Thérapeutes hébreux et les Hermétistes égyptiens, chez qui Moïse avait recueilli tous les trésors de la science antique.

(1) Je ne saurais trop rappeler que, lorsqu'on lit la prose d'un occultiste, ce serait se tromper du tout au tout que de prendre les mots dans leur sens habituel. Les goètes surtout font tout et écrivent tout à rebours. Le Christ, qui est sur les autels dont parle l'abbé Roca, c'est l'éon Christos, des gnostiques, et les divins mystères dont il s'agit ici sont ceux de la messe noire. Il faut, pour comprendre, voir l'article dans son ensemble et ne pas se laisser désorienter par tels et tels termes qu'un vrai catholique emploie, mais qui sont ici tout à fait hors de propos. — Mes lecteurs savent bien qu'*un laïc ne peut pas dire la messe*. Celles en question ici sont donc des parodies sacrilèges, cabalistiques, où les termes du rituel catholique romain sont pris tantôt à contre-sens, tantôt en dérision. Dans ces messes-là, quand c'est un laïc qui officie, l'hostie a été apportée d'une église (reçue en communion sacrilège), et c'est ainsi une hostie vraiment consacrée qui est profanée ; si c'est un prêtre apostat qui officie, il consacre avant de procéder aux profanations.



Entre eux, ces jeunes gens s'appellent les nouveaux mages; ils se croient prêtres, et se sentent tels, disent-ils, par la vertu des onctions saintes qu'ils reçurent de l'Eglise au jour de leur baptême (?). Et ils célèbrent les divins offices, ils disent la messe, selon le rit même de l'Eglise catholique romaine, pas en public — mais portes closes, chez eux.

« Je ne m'étonne pas qu'un vénérable chanoine (1), plus autorisé que moi par son grand âge, par sa sainteté et par sa science, ait tranché la question en faveur de ces jeunes gens ; voici sa réponse : « *Licet privatim*, c'est permis à huis clos : *non licet in publico*, ce n'est pas permis à ciel ouvert. »

« Les arcanes du Christianisme leur sont devenus familiers; ils savent très bien que notre *liturgie* est de la *théurgie*, et que notre Rituel sacramentaire est un recueil de formules de *Magie blanche ou divine*, d'une puissance non moins redoutable que celle dont disposait Moïse... Voilà les vrais prêtres. C'est en tremblant que ces nouveaux prêtres prononcent les paroles sacramentelles et qu'ils touchent aux choses saintes. Tremble-t-on de la sorte ailleurs, partout où la routine et l'inconscience estropient les signes kabbalistiques et bredouillent le formidable verbe, l'*amen*, le *fiat*, le *hoc est*, etc.? »

Et plus loin, l'apostat Roca ose dire que Léon XIII lui-même pourrait bien devenir gnostique. Lisez encore ce passage, directement inspiré par le démon, où le misérable Judas annonce le bouleversement total du catholicisme, c'est-à-dire son espoir de voir le satanisme pontifier sous le nom même de l'Eglise catholique, dont le siège, d'après lui, sera transporté de Rome à Paris :

« Telle qu'elle est, la Papauté disparaîtra; le Pontife de la divine Synarchie ne ressemblera pas plus au Pape de l'heure présente que ne ressemble à celui-ci le Pape du Lac-Salé (*c'est-à-dire le patriarche des Mormons, habitant Salt-Lake City*)... Le nouvel ordre social s'inaugurera hors de Rome, sans Rome, malgré Rome et contre Rome.

« Tout chrétien est appelé à devenir son propre gourou, son roi, son prêtre et son pontife. Tout homme sera roi, tout homme sera prêtre, tout homme sera divinisé. C'est « le règne divin de l'humanité » de Comte, le « phalanstère » de Ch. Fourier, « l'âge d'or de l'avenir » de Saint-Simon, la « Synarchie universelle » de Saint-Yves, le communisme et le socialisme des anarchistes...

« La hideuse plaie du célibat disparaîtra, même des casernes, le jour où elle aura disparu des presbytères. Les prêtres deviendront les directeurs des *Unions syndicales*, des *Sociétés mutuelles* et des *Agences coopératives* de production, de consommation, de retraite et d'assistance officielle.

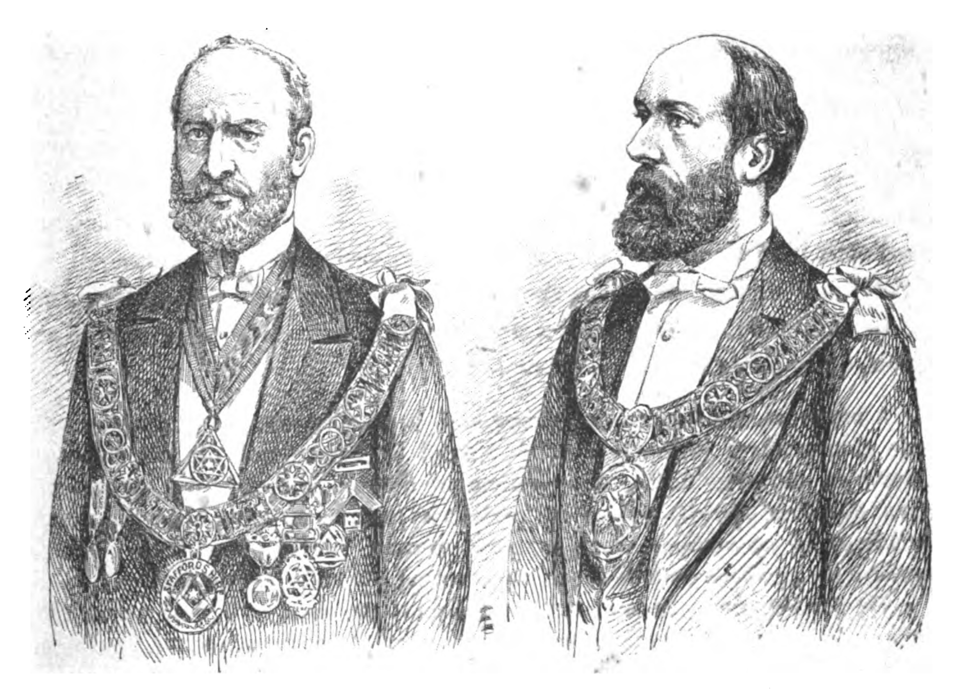
« La Basilique centrale de la Liberté, de l'Egalité et de la Fraternité s'élèvera au xxe siècle sur le mont Valérien. Là siègera le Souverain Pontife de l'Humanité. Les temples nationaux des deux hémisphères seront reliés à ce temple central par des fils électriques, des téléphones et des lignes ferrées, dont le triple réseau portera le Verbe du Grand-Prêtre chez tous les peuples de la terre. Ce

(1) Ce chanoine est, sans doute, le dignitaire ecclésiastique parisien qui se dissimule chez les occultistes sous le nom de R. P. Alta ; c'est sans doute aussi le personnage que M. Huysmans a mis en scène dans son roman en le masquant du pseudonyme « chanoine Docre ».



sera la vraie Communion des Saints... Ce pontife pourrait être Léon XIII, s'il se convertissait à temps. »

Les appels de l'apostat Roca au clergé ne semblent pas avoir trouvé beaucoup d'écho, bien qu'il se soit vanté d'avoir reçu de nombreuses adhésions et même d'avoir constitué un groupe de prêtres catholiques ayant adopté secrètement le gnosticisme. Est-ce vrai? est-ce une fanfaronnade? Si ce groupe existe réellement, il a su garder à merveille son secret; car je n'en ai



LES HAUTS-GRADÉS DE LA MAÇONNERIE ANGLAISE

Major George Tudor
grand-maître
provincial de Staffordshire

Robert Freke Gould
grand-diacre
du Suprême Conseil d'Angleterre

encore trouvé nulle part aucune trace. En tout cas, en 1891, l'abbé Roca ne se montrait guère satisfait des résultats de sa propagande souterraine dans le clergé.

« J'ai des raisons graves, écrivait-il alors, très graves, pour affirmer que le clergé romain ne se transformera pas et refusera de s'élever à la hauteur où l'appelle la glorieuse mission qu'il a à remplir dans la chrétienté moderne... Ils sont morts et condamnés à disparaître. Il restera d'eux et de leur maison ce qui resta de la synagogue, après la destruction du temple de Jérusalem, ce qui reste au fond des cornues, quand la substance organique a terminé son évolution : des débris, des pierres descellées, une matière inerte, un *caput mortuum*, des résidus inutiles et lents à s'évanouir. Longtemps encore les

ignorants et les fanatiques prendront pour des êtres vivants ces coques défuntes, ces drèches, ces vains fantômes, et subiront leurs obsessions. »

Malgré toutes les excommunications et les interdits, l'apostat Roca, l'*ermite du château de Pollestres*, comme il aimait à s'appeler, n'en persistait pas moins à vouloir s'intituler prêtre catholique :

« On m'a chassé de l'autel, dit-il, on m'a dépouillé de mes insignes, de mon camail, de mon étole, voire même de ma soutane. Et qu'importe ? Est-ce que le Christ ne fut pas chassé de la Synagogue et cloué sur une croix par les pontifes d'un autre sacerdoce, et pour des raisons pareilles ? C'est trop d'honneur qu'on me fait en m'assimilant à lui... »

Espérant qu'il réussirait ainsi à tromper toujours des âmes candides et à les entraîner sous sa direction, l'apostat ne cessa, jusqu'à sa mort, de se proclamer irréprochable et d'une orthodoxie parfaite sur tous les dogmes du catholicisme sans exception ; quand il parlait de la sorte, il sous-entendait que c'était l'Eglise actuelle qui avait perdu le vrai sens de ses dogmes.

Voici une de ces tentatives dans ce sens ; elle est des plus audacieuses. Le 12 juin 1890, l'*Etoile* publia une lettre de lui, « lettre ouverte à son curé », où se lisent les lignes suivantes :

« A ma mort, vous aurez, mon cher ami, à prendre une détermination dont vous comprendrez toute la gravité, quand je vous aurai dit que j'entends mourir en chrétien fidèle, non seulement comme membre du *corps social vivant du Christ-Esprit*, ou, ce qui revient au même, de son *Eglise une, sainte, catholique et apostolique*, mais encore comme prêtre, c'est-à-dire comme *ministre* ou *serviteur* dévoué de ce même *corps*, de cette même *Eglise*.

« En conséquence, je sollicite humblement de mon curé, au moins pour l'heure de ma mort, l'administration des derniers sacrements et, pour après ma mort, les honneurs de la sépulture ecclésiastique.

« Si ces grands bienfaits me sont refusés, j'ai la douleur de vous informer que des mesures sont prises pour que ce refus soit porté à la connaissance de tout le monde, par la publication qui en sera faite d'abord, sur ma tombe, à l'heure même de mon enterrement, et ensuite dans les revues et dans les journaux où j'écris, et qui tous se feront un devoir d'insérer en même temps ma *profession de foi catholique* et le texte de la présente lettre. »

Ce malheureux a eu une terrible fin ; et je me demande comment elle n'a pas mieux donné à réfléchir aux complices de ce mauvais prêtre diabolisant.

L'apostat Roca, frappé par la main de Dieu, est mort subitement l'année dernière (1893), à Néfiach, d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de soixante-trois ans. Naturellement, l'Eglise lui refusa la sépulture ecclésiastique ; ses amis, les gnostiques valentiniens et les gnostiques messianistes, le firent enterrer civilement. Nous avons vu plus haut le F∴ Doinel présider une cérémonie en son honneur « pour la délivrance de son enveloppe astrale ».

L'*Initiation* et l'*Étoile* ouvrirent une souscription pour son tombeau, et, avec le produit, les gnostiques parisiens lui érigèrent une pierre commémorative portant cette inscription :

A L'ABBÉ PAUL ROCA

Apôtre et martyr du Christ-Esprit-Humanité

SES FRÈRES ET SES ADMIRATEURS

L'apostat Roca avait, comme on vient de le voir, son âme de sataniste partagée entre les deux écoles gnostiques qui fleurissent de nos jours : les valentiniens et les messianistes. Il collaborait aux publications des deux groupes. Le lecteur m'a vu citer à plusieurs reprises l'*Etoile*, et il est bon de dire que cette revue est plus spécialement l'organe des messianistes.

De même que j'ai présenté le F∴ Doinel, de même je dois consacrer quelques pages à M. Alber Jhouney (en réalité : Albert Jouney), directeur de l'*Etoile*, poète du messianisme, jeune homme de vingt-sept ans, qui a déjà neuf ans de magie. Il est le riche héritier d'un grand manufacturier, habite ordinairement une villa à Saint-Raphaël, et apparaît de temps en temps à Paris pour y faire des conférences d'occultisme ; sa jolie tête blonde inspirée a grand succès dans le monde gnostique.

Comme les Rose-Croix du groupe Péladan, les messianistes se proclament les meilleurs amis du Pape et des évêques ; mais ils veulent, disent-ils, régénérer le christianisme en le ramenant à la gnose. M. Jhouney prêche, comme Swedenborg, une Nouvelle-Jérusalem, où Eliphas Lévi remplace Moïse, et Louise Michel, Ezéchiel.

Cependant, il critique quelque peu Eliphas Lévi, le trouvant trop timide :

« Le mérite essentiel d'Eliphas Lévi, écrit M. Jhouney, est d'avoir montré que la Kabbale, l'Alchimie, la Magie, le Magnétisme se confondaient dans une clarté centrale. Mais des contradictions volontaires, la crainte légitime de donner au mal (lisez : aux catholiques) des armes suprêmes, l'espoir de soutenir les vieilles formes religieuses et impériales par la force de l'occulte, ont diminué sa vigueur réelle... Il a osé en héros intellectuel. Dans la prison monacale, sur les barricades, dans les ténèbres saintes de l'Hermétisme, dans les périls de l'Aour, il a cherché l'absolu, la vérité fixe, en détruisant son bonheur, en risquant sa vie, sa renommée et sa raison. »

L'idée fondamentale du groupe messianiste est celle même de Swedenborg, que le Jugement de Dieu a condamné l'Eglise catholique actuelle, où règne l'abomination de la désolation.

« La prostituée de l'Apocalypse trône en souveraine au Vatican Royal. Du Vatican, elle est allée faire invasion dans les palais des cardinaux, des nonces et des évêques. Elle rampe dans les presbytères ; elle a grimpé sur nos



chaires, elle s'est glissée jusque dans les confessionnaux... Au lieu de paître les troupeaux, les pasteurs se paissent eux-mêmes...

Je demande pardon à mes lecteurs de reproduire de telles grossièretés ; mais il faut bien que l'on juge ces gens-là.

Quant au Néo-Christianisme, qu'il s'agit de substituer à « ce Christianisme abâtardi et maudit de Dieu », il est surtout emprunté aux doctrines de la Kabbale, de préférence à celles du Bouddhisme : « Les Néo-Bouddhistes, dit A. Jhouney, ne prient pas ; les initiés à la Kabbale prient un Dieu conscient qui a créé le monde par amour... La Sainte Kabbale croit en Dieu, et la doctrine des Mahatmas est une doctrine athée. » Est-ce Bouddha ou le Christ qui l'emportera ? A cette question, les Mages de l'*Etoile* répondent : « C'est le Christ solaire du Zohar, le Christ social ! »

« Le Christ solaire de la Kabbale Zoharite se lève ! s'écrie le poète-prophète. Devant lui, vont disparaître les étoiles coupables et les soleils trompeurs, c'est-à-dire les sacerdoces. Le mal, Satan lui-même (1) est condamné, comme le serpent qui se mord la queue, à se dévorer lui-même. Il n'a en lui rien de substantiel ; il sera détruit à la longue et résorbé par l'être, Arihman, prince des anges noirs, par Ormuzd, prince des anges blancs, l'enfer par le ciel. L'enfer et le ciel

« Sont comme un reflet l'un de l'autre,
Et l'Adam-Kadmon-pur, idéal,
A pour miroir Adam-Bélial,
Qui dans le fétide ennui se vautre.
L'Enfer est un miroir déformant,
Une onde visqueuse où l'on se brise
Du rayon sacré que l'ombre irise,
Et change en couleur d'abaissement.
Toute la laideur du noir abîme
N'est que la beauté des cieux vivants,
Rompue aux remous morts et mouvants
Du mal que l'éclat d'en haut ranime ;
Et sans les rayons divins, perdus
Parmi la torpeur de son visage,
L'Adam-Bélial, malgré sa rage,
Se décomposant, ne serait plus. »

Les messianistes ont fondé un *Ordre* ou *Fraternité de l'Etoile*, ayant pour annexe une « Société d'Etudes », c'est-à-dire une association organisée pour les expériences, évocations et autres pratiques de magie. Cet ordre comprend quatre degrés et reçoit des adhérents de l'un et de l'autre sexe. En février 1890, l'*Etoile* annonçait que le 3[e] degré de la *Fraternité de l'Etoile* venait de se constituer « avec un noyau de prêtres catholiques, dont un curé

(1) Pour les gnostiques messianistes, Satan désigne, dans leurs anathèmes, la superstition ; et la superstition, c'est l'Eglise catholique.

doyen d'une paroisse importante, un autre docteur en Sorbonne. » Ces apostats qui se cachent avec le plus grand soin sont heureusement peu nombreux. L'*Etoile* cite encore, mais en se gardant bien de le nommer, « un savant théologien français, initié aux Arcanes de la Rose-Croix, et l'un des 12 grands-maîtres actuels de cet Ordre occulte (1890)(1). »

En 1890, à la *Fraternité de l'Etoile* s'adjoignit l'apostolat gnostique, dirigé par le F.·. Doinel : « A l'heure qu'il est, dit l'*Etoile* (8 novembre 1890), la *Fraternité de l'Etoile* représente le noyau de cet apostolat. Et l'union, dans un Concile, de cette fraternité et de la Gnose sera le premier gage et la première sanction de cet apostolat. »

Dans la pensée de Jhouney, ses poèmes ne sont que la grande synthèse de la tradition ésotérique et symbolique, en religion, science et art. L'idée est annoncée dans l'*Étoile sainte*, elle est concentrée dans les *Lys noirs*, et s'épanouit dans le *Livre du Jugement*, les trois œuvres capitales du jeune goète.

On a vu plus haut comment l'Enfer, dans ce système, n'est qu'un reflet du ciel. Il doit disparaître dans le feu de l'amour ; c'est le gnosticisme valentinien poétisé.

« Dieu d'un baiser sèche tout le lac de l'enfer. »

La damnation ne saurait être éternelle ; « la justice ne doit s'exercer que par le feu de l'amour » :

« Par une orageuse alchimie
En l'Adam-Ève, en nous, tout Satan sublimé
Verra, par bulles d'or, monter son infamie,
Pendant que nous, d'un vol au Seignenr abîmé,
En Rédempteurs, en Rédemptrices,
En jets d'infinis sacrifices,
Nous nous sublimerons à Jéhovah fondus,
Et Satan, converti, suivra notre envolée,
Toute sa substance exhalée
Transfigurant sa honte en Héros éperdus. »

Pour montrer jusqu'où va le délire de M. Jhouney, je crois utile de reproduire encore les vers qu'il a dédiés *à « un Démon »* qui lui est apparu revêtu d'une tunique féminine et dont il se déclare l'admirateur. Et qui sait si ce diable, l'abusant, ne s'est pas livré à ce gnostique, pour mieux consommer le pacte ? Les vers de M. Jhouney permettent de tout supposer :

(1) Deux autres prêtres, Sterlin et Houssay, faisaient en même temps un appel aux Français, proposant d'initier à la *Fraternité* quiconque, homme ou femme, désirerait être initié, et rédigeaient un projet d'organisation du *clergé libre dans la République libre*. L'abbé Roca prétendait que plus de 1.000 prêtres avaient répondu à cet appel ; mais, je ne saurais trop le répéter, tout cela n'est que fanfaronnade ; les Judas du clergé sont extrêmement rares.



Ces lourds cheveux bouclés, couleur de saphir sombre,
Encadrent le contour de ton frêle visage
Et versent tristement leurs reflets et leur ombre
Sur la clarté de ton charmant regard sauvage.

Quelle noire splendeur inonde ta pensée
Et brûle jusqu'aux os ta force solitaire ?
Quel plaisir inconnu tente ta chair lassée,
O toi, qui hais le ciel et méprises la terre ?

Pensif et gracieux dans ta robe de femme,
En tes péchés, du monde ignoré, tu reposes.
Ton orgueil se recueille au temple de ton âme,
Où tes calmes remords s'ouvrent comme des roses.

Mais tu veux chaque jour de plus âpres ivresses,
Par des crimes nouveaux ranimant ton génie,
Et sans comprendre encore où mènent tes tristesses,
Tu cherches dans le mal une extase infinie.

M. Jhouney a mis en vers les anathèmes de l'abbé Roca contre l'Eglise catholique romaine :

. . . . Comme les rois, le pontife monarque
Des deux pieds de Satan au front porte la marque.
. . . .
Saint Paul, saint Jean, saint Pierre étaient initiés ;
Vous, vous ne secouez que des torches éteintes
Sur le peuple englouti dans l'ombre de la mort.
Sachez que, malgré vous, s'il le faut, les Prophètes
Par Dieu remplaceront le faux Dieu que vous faites ;
Que les livres muets crieront et flamboieront ;
Qu'une mitre de fer vous rongera le front ;
Que le Christ abattra sur le prêtre superbe
La foudre de l'Aour et la hache du Verbe.
. . . .
Des siècles de lecture, Eglise, et pas un Mage ?
Ou, s'il s'en est trouvé dignes d'offrir l'hommage
A Jésus de l'encens, de la myrrhe et de l'or,
Ils ont, comme Trithème, enfoui leur trésor,
Craignant de faire mal aux prunelles profanes
Des Conciles bercés aux bras des courtisanes.
Et si, comme Postel, ils ont parlé trop clair,
L'Église a dit : « Voilà de ces songeurs en l'air ;
« Rétracte-toi, bonhomme. » Avec un lent sourire,
L'adepte a renié ce qu'il venait d'écrire,
Laissant, pour venger Dieu, marcher aveuglément
Le juge sans pensée au jour du Jugement.

Au milieu de tous ces cris de haine et de ces divagations, toutes plus ou

moins contradictoires, la Gnose ne varie pas sur un point de sa tactique : elle est et reste sirène, elle se montre sensuelle pour mieux séduire cette pauvre chair humaine, si prompte à défaillir. Et c'est peut-être par là qu'elle fait le plus de victimes. Il faut voir quel public d'efféminés, de blasés et de femmes nerveuses se presse aux Salons de la Rose-Croix. Les gnostiques, eux aussi, ont su attirer les femmes à eux ; elles affluent, âmes sensibles, autour des pontifes valentiniens et messianistes qui leur disent :

« Les âmes naissent par couples ; l'amour absolu unit indissolublement les âmes-sœurs, lorsqu'elles se retrouvent. Isis dormira sur le sein de son Osiris enfin retrouvé ! Quoi de plus beau que la dyade divine, que l'androgyne primitif reconstitué ! »

C'est Mme Piou de Saint-Gilles qui installe dans son château une communauté libre sous les auspices de la *Fraternité de l'Étoile*, et de ses directeurs, qu'elle prend pour ses Pères spirituels et conseillers intimes. C'est Mme Paule Janick, directrice de l'*Eclaireur*, qui se rallie aussi à la *Fraternité de l'Etoile*, « encore encrassée d'ignorance, mais lui apportant la bonne volonté dont son âme est animée ». Ses services sont agréés : elle écrit dans l'organe messianiste *le Secret du Bonheur*, où elle distille « le miel qu'elle a butiné chez Saint-Yves, la duchesse de Pomar (lady Caithness), l'abbé Roca, A. Jhouney, René Caillié, Papus, Stanislas de Guaita, Jules Bois, Jean Macé, les hôtes aimés de son ermitage pyrénéen ». Elle y recommande aux prêtres et aux curés la théologie scientifique de lady Caithness et de l'abbé Roca, et le travail de la première heure du *Nuctaméron* d'Apollonius de Tyane.

La rapide étude qu'on vient de lire, — portant sur les swedenborgiens, les martinistes, les rose-croix, les néo-bouddhistes, les gnostiques valentiniens et messianistes, — nous a montré l'organisation du satanisme moderne dans ses groupes les plus importants. Mais il est encore d'autres groupes d'occultistes, spirites ou magnétiseurs, qui diabolisent à outrance, mais qui ont un fonctionnement moins étendu dans sa sphère. Tout ce monde-là est sataniste, et il ne faut pas que les théories dont chaque groupe enrichit son programme créent le moindre doute à cet égard ; ces théories, on ne saurait se lasser de le redire, sont un trompe-l'œil, et rien de plus. C'est avec ces théories que l'on entraîne l'adepte, qu'on le fait sortir de sa religion (catholique, protestante ou israélite), qu'on soumet son cerveau à la recherche d'une conception absolument révolutionnaire de la divinité ; et, quand l'initié en est là, il a bien vite compris le secret des secrets, et il invoque désormais Satan comme nouveau Messie, comme archange destiné à la réhabilitation, sinon même comme vrai Dieu ; en tous cas, le dieu auquel l'occultiste décerne son hommage n'est plus le Dieu des catholiques.

Si ces divers systèmes étaient sincèrement posés par leurs inventeurs et

les chefs d'écoles comme des théories vraies, sérieuses, à adopter définitivement dès l'initiation, les différents groupes de l'occultisme ne pourraient pas se réunir pour travailler ensemble, tant leurs dogmes sont en opposition les uns avec les autres. Le fond est donc le même, puisqu'un occultiste passe indifféremment d'un groupe matérialiste à un groupe déiste. La plus éclatante manifestation de cette *identité de dernier arcane* a été le Congrès dit spirite et spiritualiste international, qui s'est tenu à Paris, au Grand Orient de France (16, rue Cadet), du 9 au 16 septembre 1889 ; et ce congrès prouve, en outre, une fois de plus que c'est bien la franc-maçonnerie qui est l'âme de toutes ces fédérations d'occultistes.

Dans ce Congrès, l'armée des ouvriers de Satan a voulu recenser ses forces et sa puissance, se rendre compte des ressources dont elle dispose en Europe, en même temps que constater les résultats déjà obtenus et préciser le plan à suivre à l'avenir. Spirites et Mages, Hiérophantes et Nécromanciens, Bouddhistes et Gnostiques y scellèrent solennellement leur union infernale.

De toutes les parties du monde accoururent à Paris les représentants de toutes les écoles et cénacles diaboliques. En moins de trois mois, ils se groupèrent jusque dans l'Inde. Les adhésions arrivèrent par centaines, par milliers. Spirites, Spiritualistes, Kabbalistes, Théosophes, Magnétistes, Swedenborgiens, Théophilanthropes, Francs-Maçons étaient là, représentés par leurs délégués, délégués de plus de 40.000 adhérents et de 95 journaux. Les délégués au Congrès formant l'état-major et la partie militante de la grande armée sataniste, j'en donnerai la liste complète, d'après le *Compte rendu* officiel du Congrès.

Les délégués au Congrès (1) se divisaient ainsi :

ESPAGNE :

Madrid : D[r] Joaquin Huelbes Temprado, D[r] don Manuel Sanz y Benito, don Thomas Sanchez Escriban, M[me] Sanz y Benito, don Bernardo Alarçon, don José Agramonte.

(1) M. de Torres-Solano, le 16 septembre, salua le Congrès au nom de plus de cent sociétés et groupes spirites de l'Espagne, des Iles Baléares, de Cuba et Porto-Rico, de Coïmbre, de Senemagor, du Portugal, de Médellin (Colombie). — Il avait présidé l'année précédente, le Congrès spirite, de Barcelone, et pris en main le mouvement général de la fédération spirite en Espagne. « Nous avons là, dit-il au Congrès de Paris, plus de cent associations, treize journaux, une fédération pour la propagande gratis du spiritisme, et diverses institutions, spirites, de secours mutuel et de bienfaisance ; nous donnons des conférences publiques et contradictoires avec toutes les écoles privées, littéraires, dans un grand salon et un théâtre ; comme le spiritisme s'étend beaucoup, il commence à être respecté, parce qu'il travaille pour la cause de la régénération humaine. »

Dans une des séances préliminaires du Congrès de Paris, Leymarie, rendant compte de ce Congrès de Barcelone, constatait avec orgueil que ce grand acte de réhabilitatiun dans l'opinion, vingt-cinq ans après l'auto-da-fé des œuvres spirites sur la place des suppliciés, marquait une étape considérable dans la marche du spiritualisme moderne. Il avait été suivi d'une grande réunion des libres-penseurs de la Péninsule Ibérique, représentant 150.000 signataires, qui avaient voulu que cette réunion fût présidée par les spirites qui avaient présidé le Congrès.



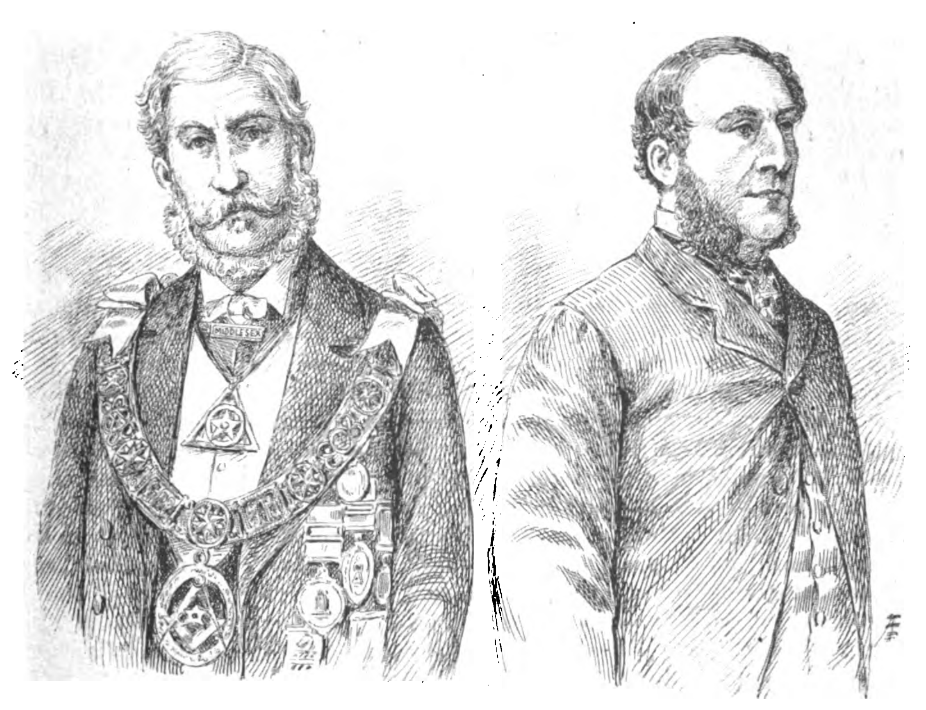
Barcelone : Vicomte de Torres Solano, don Facundo Usich, Modesto Casanovas, Jacinto Baixeras, Eduardo Dalmau, Joachim Dieguez.

Tarrasa : L'orateur don Miguel Vives, Mmes Vives et Polegol.

Loya : Don Francisco Morales, Don Juan Baptista Lopez, don Manuel Navarro Murillo (pour Trujillo), et Clemente Goupille (pour Tarragona).

Séville : Dr Juan Hernandez Ballesteros, et Dr Mendez Nunez.

Saint-Sébastien : Don Torribio et Caballero, Mme Caballero, D.-N. Mundejar.



LES HAUTS-GRADÉS DE LA MAÇONNERIE ANGLAISE

Colonel Francis Burdett
grand-maitre
provincial de Middlesex

Lord Leigh
grand-maitre
provincial de Warwickshire

Le Dr de Fonseca et Mme de Fonseca représentaient le journal le *Psychismo* et le groupe *Materia et Espirito,* de Lisbonne, avec M. Angelo de Saarea Prado et M. R.-C. Lazameta.

CUBA

M. Eulogio Horta représentait le journal *la Nueva-Alianza,* les centres spirites : Lazos-de-Union, Sante-Espiritus, El-Salvador, Santo-Pablo-de-Malpaez, Jose-y-Circulo, Antonio-de-Padual, Santo-Domingo, les cercles de la Encrucyado, toute la fédération de Sagua-la-Grande, le journal la *Buena-Nueva,* et *la Elborado,* organe officiel de tous ces centres.

MEXIQUE, PORTO-RICO, LA PLATA

Le Mexique était représenté par don Edouard L. Zarate, pour Puebla et la Vera-Cruz ; don Rafael de Zayas Enriquez, pour Mexico, et Paz-y-Progresso, cercle de Orizaba.



BRÉSIL, CHILI, PÉROU

Au Brésil, les spirites ne se comptent plus ; il y en a dans toutes les provinces ; la *Revue spirite* a donné la liste des hommes remarquables que nous avait envoyée le regretté M. Casimir Lieutaud, tous docteurs, médecins, ingénieurs, diplomates, etc., qui s'honorent du titre de spirites et défendent leurs idées dans le *Reformador*, sous la direction de M. F. Xavier Linheiro. Au Pérou, un ingénieur électricien très érudit, M. Faz y Soldan, défend nos doctrines, dans son journal *el Sol.*

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Dans la République Argentine, la cause du spiritisme a fait des progrès étonnants; bientôt le gouvernement y sera dans l'obligation de compter avec cette école puissante qui attire tous ceux qui veulent définitivement rompre avec les dogmes antiques qui ont si longtemps asservi la pensée humaine. Les journaux *la Luz de l'Alma*, *la Vérité*, *Constancia*, *Perseverancia*, *la Revista Espéritista* ont adhéré au Congrès.

ITALIE

L'école italienne, franchement spirite, était représentée au congrès par le capitaine Volpi et le professeur Hoffmann, le major Ungher n'ayant pu venir à son grand regret, ni le Dr en spiritisme M. Chioïa, de Naples. Une fédération, sous le nom de *Grupo Sparso*, réunit des hommes tels que MM. Enrico Dalmazzo et le professeur Scarpa, les premiers fondateurs du spiritisme en Italie ; puis MM. G. Damiani, Rossi-Pagnoni, le Dr Moroni, le professeur Falconer Teramo, le comte Gherardo Freschi, Mme Brenda, le magistrat Jacopetti, le professeur Alexander Reggiani, le professeur Stefano Vacca, Barbieri de Introini, théosophe et orientaliste, Michel-Ange Pezziardi, le professeur Vespasiani, Galli Bareggi, le comte Louis Gualtieri, les trois dames Simonelli, Mmes Teresa Visconti, Eugenia Favas, S. Maestri née Baronesa-Struve, le professeur Pasqualis Vincenzo, le comte Cresci, le baron Bereventano, le Dr Santangelo, l'ingénieur Dupré, le capitaine Viola, Caraccioti, le sénateur Borselli et Mme Borselli, le Dr Anfossi, le Dr Peirano, l'ingénieur Parato, Mme Rosa Parato, l'ingénieur Giuseppe Palazzi, Mme Ghiaia, Vecelio Ercolani, Benicelli, Alberto Ghesso, Mme Filosa.

ALLEMAGNE

La Bavière était représentée par M. l'ingénieur Louis Deinhart, et le linguiste Dr Grau.

La Prusse et la Saxe, par M. Sigismond Karl, au nom du Dr B. Cyriax, qui dirige le journal *Spiritualistiche Blatter*, et au nom de la société *Psyché*, de Berlin. — Le *Psyche Studien* à Leipzig, lu par 3.000 personnes lettrées et rédigé par M. Oswald Mutze, sous la direction de M. le conseiller d'Etat russe Aksakoff et du Dr Witig, nous a envoyé son adhésion.

POLOGNE ET RUSSIE

La Pologne a des groupes spirites : Mme Olympe de Dybowska, à Cracovie, nous a envoyé son adhésion, ainsi que nos amis de Varsovie : Mme de Wolska représentait la Pologne.

Saint-Pétersbourg avait délégué M. Semenoff ; le journal *le Rebus* avait adhéré. Odessa nous avait envoyé son obole, au nom d'un groupe important, présidé par le fameux médium Samuel Bourkser. M. Hoffmann représentait aussi Saint-Pétersbourg.

SUÈDE ET NORWÈGE

La Suède était représentée par Mme et Mlle Norlund, excellent médium, au nom



de la société présidée par le général Kingensterne. Mlle A. Dubost, déléguée, étai suédoise.

MM. Torstensen et Karl Stosjédt représentaient la Norwège et le journal spirite *Morgendœmringen*.

HOLLANDE

La société des spirites et des spiritualistes des Pays-Bas, présidée par le pasteur M. P. Huet, était représentée par M. J. P Straaten, directeur du journal *Het spiritualistiche Weekblad*, et M. L. Becker.

BELGIQUE

La Belgique était représentée par nos vieux amis : MM. Closset, Houart, Martin-Martiny, Félix Paulsen, au nom de la fédération spirite de Liège, et M. O Henrion, pour l'Union spirite liégeoise.

SUISSE

Mme Antoinette Bourdin représentait les spirites de la Suisse.

ANGLETERRE

M. et Mme Everett représentaient le journal de Londres *The Light* et l'Union spiritualiste fondée par M. Oxon. M. Terry et Mme Terry représentaient les spiritualistes de Melbourne, en Australie. Mistress Esther Wood assistait au Congrès.

MÉDITERRANÉE

De Braïla (Roumanie) M. Lefakis nous a envoyé l'adhésion de plusieurs professeurs de l'université de cette ville ; Constantinople, Athènes, les îles grecques ont fait de même.

La Tunisie et Alexandrie nous ont présenté de solides adhérents.

L'Algérie s'est mise à la hauteur du mouvement général : MM. Déchaud, publiciste, et Lovera, tiennent à Alger la tête de ligne.

ETATS-UNIS (1)

M. Henry Lacroix était le représentant du grand journal *The Banner of Light*, de Boston, et de l'Association spiritualiste de New-York ; au Congrès, M. Lacroix a déclaré représenter au moins douze millions d'Américains.

Les spirites de Buenos-Ayres étaient représentés par M. et Mme Crousse.

FRANCE

La France était représentée par des délégués de centaines de sociétés :

Dr Chazarain, Leymarie (l'organisateur du Congrès), Delanne, Léon Denis, Camille Chaignau, Marius Georges, Henri Sausse, Blin, Lecocq, Lecomte, Cuvenc, James Smith, Berthet, Rouxel, Laurent de Faget, Vacquerie, Chevalier, Olagnier, Mme Kock, Dr Pradère, Vinet-Pesseau, M. et Mme Viselle, Caminade, Mme Conty, Delacourcelle, Houart, Gebhart, Guégan, Hiérabide, Lejay, Moutière, Lavril, Martin, Trésorier, Auzanneau, Bouvery, Virry, l'abbé Roca, A. Caron, Mme Pognon, Carlos Libert, Varchawsky, Arthur Arnould, Mme Vigué, Dr Papus, Lemerle, Mac-Nab, Reybaud, Bosc, Dr Foveau de Courmelles, Dr Dariex ;

(1) A New-York, les spirites ont acheté un immense terrain, où chaque année au mois d'août ils tiennent dans une sorte de camp volant (camp-meeting) une réunion spirite monstre. En 1889, cette société comptait 25.000 personnes, qui toutes votèrent d'acclamation l'envoi officiel de leur adhésion au Congrès spirite de Paris.



Présidents d'honneur : Charles Fauvety, duchesse de Pomar, Marcus de Vèze, Eugène Nus.
Président effectif : Jules Lermina.

Accepter un tel homme pour président, c'était de la part du Congrès témoigner hautement qu'il était prêt à faire litière de tous les principes, je ne dirai pas religieux, mais simplement philosophiques et sociaux. Jules Lermina, est en effet, l'un des ouvriers les plus actifs de la presse matérialiste et athée. Et il était si notoirement connu comme tel, que son élection à la présidence du Congrès souleva au sein même des adeptes de l'occultisme les plus vives récriminations. Le *New Spiritualistiche Blaetter*, de Berlin, et l'*Op de grenzen vantwec werelden* (sur les frontières des deux mondes), de La Haye, protestèrent, par l'organe de M[me] Van Colcar, la directrice de ce dernier journal, contre la nomination d'un *athée matérialiste*, comme président d'un Congrès s'intitulant avant tout *spiritualiste* (1).

Comme s'il eût voulu donner raison à cette légitime protestation, aussitôt après le Congrès, M. Lermina publiait sur la science occulte un ouvrage (2) où, se défendant d'être devenu spiritualiste, il écrivait en propres termes : « La vérité, c'est qu'il n'y a que du matérialisme, en ce sens que les avenirs, — si tant est qu'ils existent, — ne représentent qu'une dilution, qu'une sublimation de la matière, douée en d'autres états de propriétés qui n'existent pas sous les formes que nous connaissons. » Et il disait vrai, le spiritisme, comme nous l'avons vu, n'étant en effet qu'une forme spécieuse du matérialisme.

Bien qu'il essayât, comme président du Congrès, de mettre une sourdine à l'expression de ses véritables sentiments, le bout de l'oreille satanique perce malgré lui jusque dans son discours d'ouverture. Il y caractérise ainsi le Congrès : « la levée en masse des chercheurs de vérité contre l'obscurantisme, qui se réclame, pour arrêter l'essor de l'esprit humain, de l'intolérance persécutrice et irraisonnée des Académies et des Eglises. » En d'autres termes : la levée en masse des sectateurs d'une science occulte repoussée par les savants et maudite par l'Eglise. Si l'on pouvait douter que par cet *obscurantisme*, contre lequel se fait cette levée en masse de l'armée de Satan, le président du Congrès vise autre chose que le catholicisme, toute incertitude tomberait devant cet autre passage du même livre :

(1) Lermina lui-même se crut obligé de répondre à ces protestations indignées ; il le fit à la deuxième séance publique, en étalant ses titres de libre-penseur, impartial et de bonne foi, uniquement dévoué à la recherche désintéressée de la vérité, « par la voie de l'occultisme oriental et du Kabbalisme hebraïque. »

(2) *Magie pratique : Révélation des mystères de la vie et de la mort*. 1890.



« Le *Catholicisme* est une religion obscure, avide et cruelle, ennemie de l'activité humaine, adversaire de l'intelligence, négatrice de tout progrès et de toute morale sociale, fautrice d'ignorance, d'hypocrisie et de trahison, ayant à son passif les persécutions les plus féroces et les crimes les plus odieux, bavarde de charité et foncièrement égoïste, n'ayant pour le croyant que des promesses menteuses ou des menaces épouvantables, désorganisatrice de la famille, arrachant l'enfant à la mère et la femme au mari, corruptrice de son propre clergé qu'elle forme à la tartuferie et qu'elle contraint aux vices contre nature, orgueilleuse et basse courtisane vendue au plus offrant... Le Christianisme ne fut qu'une erreur : le Catholicisme est un crime. »

Et il part de là pour opposer à ce catholicisme de sa façon l'idéal religieux et moral du bouddhisme.

C'est, à n'en pas douter, cette fureur d'anti-catholicisme qui recommanda surtout le F.·. Jules Lermina à l'honneur que lui fit le Congrès de le présider, et ce qu'entend louer en lui le F.·. Papus, lorsque dans son *Rapport général à la séance publique du Congrès* il s'exprime ainsi :

« Jules Lermina n'est pas spirite, vous le savez tous ; l'immortalité de l'âme ou les rapports avec les morts sont encore pour lui des problèmes non résolus ; mais il est ennemi de tout préjugé qui tendrait à arrêter l'essor de la pensée humaine : « Si j'accepte l'honneur de diriger vos débats, m'a-t-il dit, je « veux montrer par là que moi, libre-penseur dans la véritable acception « du mot, je n'ai jamais peur des préjugés ridicules invoqués par les Académies « ou par les Eglises pour empêcher la vérité de se produire. » (*Salve d'applaudissements.*)

Du reste, les membres du Congrès eussent eu mauvaise grâce à se plaindre du matérialisme de leur président, quand la *Section Philosophie*, après discussion, proclamait, parmi ses conclusions dogmatiques : l'Identité essentielle de l'esprit et de la matière (1). Au point de vue de la morale sociale, cette même section, logique en cela, niait l'existence du mal et la responsabilité morale, en les remplaçant par la loi de nécessité et de justice.

Les conclusions de la section *Occultisme* justifiaient pleinement l'assertion de Lermina, qu'il n'y a dans le spiritisme que du matérialisme. Les défenseurs de la doctrine occulte, Théosophes, Kabbalistes, Francs-Maçons, fraternellement unis dans la même pensée, constataient dans leurs conclusions :

(1) Les travaux du Congrès étaient distribués en quatre sections :
1re Section : *Spiritisme et Spiritualisme.* Présidents : Dr Chazarain et M. A. Delanne. Vice-présidents : Leymarie et Lacroix. Secrétaires : Camille Chaigneau et Gabriel Delanne.
2me Section : *Philosophie : Question sociale.* Président : Dr Huelbes Temprado. — Proposition des commissions italienne et espagnole : « Il n'existe que le bien ; le mal n'est qu'un bien atténué, en vue d'un progrès infini. »
3me Section : *Occultisme*, Théosophie, Kabbale, Franc-Maçonnerie. Ses théories ont été présentées par le Dr Papus ; les discussions soutenues par MM. Jules Lermina, Lemerle, Mac-Nab, Reybaud, Dr Chazarain, Gabriel Delanne, Varchawsky, Mme Raymond Pognon, Bosc, Dr Foveau de Courmelles, Durville, Dr Dariex et Dr Papus.
4e Section : *Commission de propagande.* Président : M. Léon Denis, de Tours. Vice-présidente : Mme Bourdin, de Genève. Secrétaire : M. Henri Sausse, de Lyon.

1° L'identité de leur enseignement avec celui des spirites sur la constitution de l'homme, quoique en termes différents :

Spiritisme	*Kabbale*	*Théosophie*
1. Le Corps.	Le corps (Nephesh).	Le corps (Ropa).
2. Le Perisprit.	Le corps astral (Ruah).	Le corps astral (Linga sharira).
3. L'Ame.	L'esprit (Neschâmah).	L'esprit (Atma).

2° Les divergences entre les deux écoles ne portent que sur la transformation de ces principes après la mort ; l'occultisme croyant à la dissolution totale du *périsprit* ou *corps astral* au bout d'un certain temps.

3° Les phénomènes de communication entre les vivants et les morts s'expliquent, selon les occultistes, par la sortie du corps astral, l'alliance consciente ou inconsciente des corps astraux du médium et des assistants, et enfin l'influence réelle des esprits.

4° Le corps astral (fluide nerveux organique) précède l'âme et fabrique le corps matériel. L'âme n'est jamais totalement incarnée dans le corps.

5° Les occultistes partisans de la réincarnation enseignent que l'âme seule se réincarne et que le périsprit se dissout et passe à l'état d'image astrale.

6° Le périsprit ou corps astral se renouvelle incessamment, quant à ses parties constituantes, par l'action toute spéciale du nerf grand sympathique sur la vie, apportée par le globule sanguin qui la puise lui-même dans l'air ambiant.

7° L'homme présente une véritable hiérarchie cellulaire couronnée par la cellule nerveuse. Chaque être humain est une cellule nerveuse de la terre ; chaque âme humaine est une idée de la terre. La terre puise les éléments nécessaires à vitaliser tous les êtres qui sont ses véritables organes dans la lumière solaire au sein de laquelle elle baigne comme toutes les planètes de notre système. Chaque planète est un être vivant possédant un corps, un périsprit et une âme, et n'est elle-même qu'un organe d'un être également vivant : l'univers. L'univers matériel, conçu dans sa totalité, forme le corps de l'Être suprême nommé Dieu par les religions.

L'humanité de toutes les planètes, le grand Adam-Ève de l'ésotérisme, est la vie ou l'âme de cet être suprême. Dieu (1) est la synthèse des mondes visibles et invisibles, formé :

Par l'univers comme corps (objet de l'étude des matérialistes) ;
Par l'humanité comme vie (objet de l'étude des panthéistes) ;
Par lui-même comme esprit (objet de l'étude des théistes).

Telles sont en substance, résumées par le F∴ Papus, rapporteur, les principales conclusions à l'aide desquelles l'occultisme s'unit fraternellement aux spirites de toutes les écoles. Deux points importants étaient acquis : l'unanimité sur *la réalité des phénomènes magiques*, et l'unanimité dans la lutte contre ce que le Congrès appelait *le Matérialisme néantiste* (lisez : le dogme et la morale catholiques).

(1) Le premier jour du Congrès, malgré l'article du règlement qui interdisait la discussion publique de l'existence de Dieu, un délégué de Lyon ayant osé dire qu'il était envoyé pour voter l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu, le Dr Grau, un des orateurs, remarqua que c'était là « une logique qui ferait sourire des matérialistes. » (*Réflexions par un témoin oculaire.*)



En résumé, les écoles diverses représentées au Congrès se groupaient ainsi :

I. Ecoles expliquant par les esprits les phénomènes magiques, c'est-à-dire Groupes Spirites : — 1° les *Réincarnationnistes*, se subdivisant en : A. Kardécistes ou disciples d'Allan-Kardec ; B. Futuristes Positivistes ; — 2° les *Non-Réincarnationnistes* qui sont les Swedenborgiens (américains en majorité, hollandais en partie).

II. Ecoles expliquant les phénomènes magiques par les esprits, mais aussi par d'autres influences que les esprits, c'est-à-dire Groupes Occultistes : — 1° les *Kabbalistes* (doctrines occidentales, hébreu), se subdivisant en : A. Indépendants, c'est-à-dire ceux qui, comme le F.·. Papus, se rallient indifféremment aux groupes des Martinistes, Rose-Croix et Gnostiques valentiniens ; B. Gnostiques Messianistes ; — 2° les *Théosophes* (doctrines orientales, sanscrit), se subdivisant en : A. Théosophes dit Chrétiens, groupes professant les idées de la duchesse de Pomar ; B. Néo-Bouddhistes, groupes se disant en communication avec les Mahatmas du Thibet, système de Mme Blawatsky, ayant aujourd'hui pour grande-prêtresse Mme Annie Besant.

Je donnerai plus loin la liste des journaux spirites et occultistes qui furent représentés au Congrès de 1889 ; mais tout d'abord voici ceux qui précisent le mieux les doctrines des écoles classées ci-dessus :

La *Revue-Spirite*, de Paris, organe des Kardécistes ; la *Vie Posthume*, de Marseille, organe des Futuristes Positivistes ; la *Revue Trimestrielle des Etudiants Swedenborgiens libres*, de Paris, organe swedenborgien ; l'*Initiation*, de Paris, organe des Indépendants ; l'*Etoile*, d'Avignon, organe des Messianistes ; l'*Aurore*, de Paris ; organe des Théosophes dits Chrétiens, Société Théosophique d'Orient et d'Occident ; la *Revue Théosophique*, de Paris, organe des Néo-Bouddhistes, Société Théosophique Hermès.

Je n'analyserai pas les 24 discours prononcés dans les séances des Sections réunies, par les orateurs officiels : Gabriel Delanne, Léon Denis, Papus, Charles Fauvety, Marius Georges, Laurent de Faget, Dr Chazarain, Camille Chaigneau, Lessart, Van Straeten, Dr Grau, Henrion, Henri Lacroix, etc. Ils sont résumés en substance dans les conclusions adoptées par les différentes sections. Il faut signaler pourtant le plus curieux, le plus inattendu, le plus audacieux de tous ces discours, prononcé par un homme qui ose se présenter dans ce conciliabule diabolique comme étant prêtre du Christ, d'un chanoine catholique, le chanoine Roca, à qui j'ai déjà consacré quelques pages.

Son discours fut assurément le clou du Congrès ; il fallait, aux Assises de Satan, un prêtre apostat, pour ajouter à l'impiété le ragoût du sacrilège. Il fallait qu'en sa personne Satan inaugurât solennellement, en face du monde, le rôle nouveau qu'il jouait déjà en secret dans une foule de petites chapelles swedenborgiennes ou martinistes, celui d'Antéchrist se décorant du nom et des apparences du Christ lui-même.

« *Solutio omnium difficultatum, Christus!* » — « L'unique solution de

toutes les difficultés, c'est le Christ! » Tel fut le texte de l'homélie satanique, qui débutait ainsi :

Mesdames et Messieurs,

« Ce que je vais avoir l'honneur de vous dire est tellement *délicat*, tellement grave dans la bouche d'un prêtre qui a tant de ménagements à garder à l'égard d'une Église dont il ne veut pas se séparer, quoi qu'elle fasse contre lui, quoiqu'elle ait mis tous ses livres à l'index et que, dans un diocèse, elle l'ait frappé d'interdiction ; ce que j'ai à dire est si délicat que, pour ne pas dépasser le but, afin de bien mesurer l'expression, j'ai préféré mettre par écrit tout ce que je désire vous exposer. Je vous demanderai donc la permission de lire et de ne pas improviser.

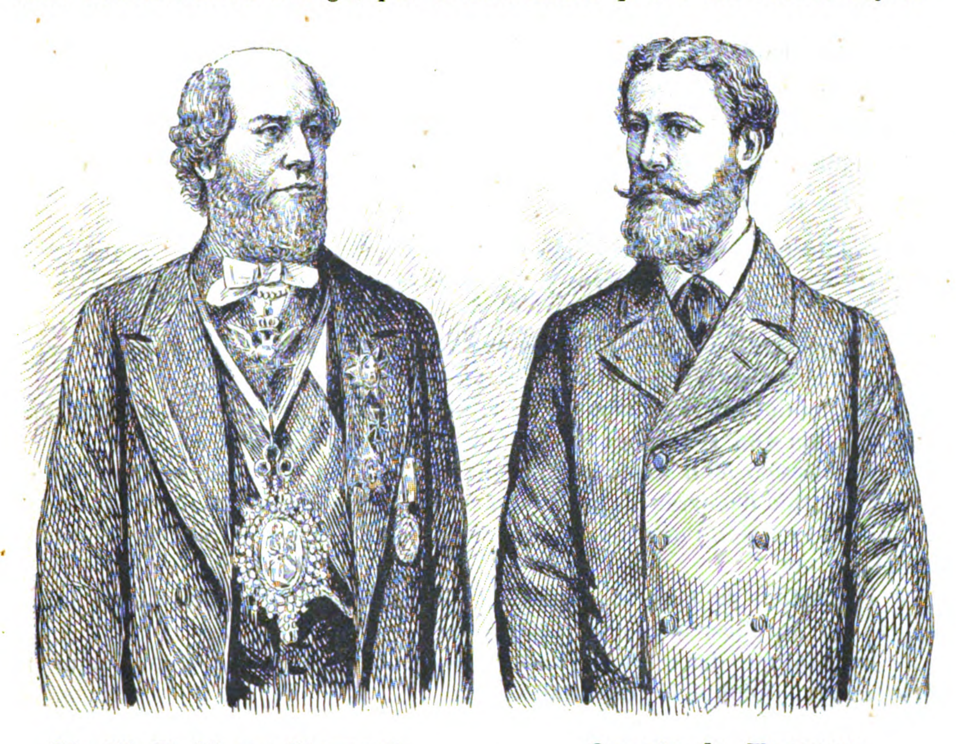
« ..... Honneur aux pionniers de la Rénovation qui s'accomplit! Honneur à vous, Mesdames et Messieurs, en qui se personnifie ici le génie transformateur. Vous êtes les précurseurs et les promoteurs du règne de la justice et de la vérité divines, règne promis aux hommes par le Messie... *Pater*, *adveniat regnum tuum*... Ce que vous avez fait est bon! Ce qu'il vous reste à faire est encore meilleur. La marche de l'*Esprit nouveau* ne subira pas d'arrêt... Vous atteindrez au principe même de toutes les forces psychiques, à Celui qui a dit : « *Ego Principium qui et loquor vobis*. Je suis le principe de tout, je suis le foyer vivant d'où rayonnent les esprits. » (Jean, VIII, 12.)

« Par là vous sera dévoilé le Christ éternel, et vous comprendrez tous, chères sœurs et chers frères, *que ce Christ divin n'a rien de commun avec le Christ du Vatican*, avec le Christ du Syllabus, avec le Christ de l'Inquisition et des bûchers, avec le Christ de la Saint-Barthélemy, avec le Christ inhumain des Torquemada et des Santa-Cruz (grands applaudissements); mais qu'il est le pur Adam-Kadmon des Kabbalistes, c'est-à-dire le *Règne hominal* lui-même... »

Cet échantillon de la *délicatesse* du chanoine Roca doit suffire pour nous indiquer sous quelle inspiration ce prêtre apostat pouvait oser parodier ainsi le langage de Jésus-Christ et des apôtres, et à quelle impulsion obéissaient ceux qui osaient l'applaudir. Seul, le père du mensonge pouvait fermer la bouche à ces applaudisseurs, et les empêcher de s'écrier : « Comment pouvez-vous vous targuer d'appartenir encore à une pareille Église, « où, comme vous le dites, *il ne reste plus que des hiboux et des* « *chouettes, des rétrogrades et des obscurantistes, toute la gent noctam-* « *bule dont la lumière blesse les yeux*? » Votre langage n'est qu'un impudent mensonge. » Mais non, tout cet auditoire, aveuglé par Satan, riait et applaudissait. Ils étaient fiers de se voir appliquer les prophéties d'Isaïe, de Jésus et de saint Paul, d'être proclamés par un prêtre apostat « les prêtres de l'ère nouvelle, les prêtres de l'esprit vivant... la fournaise cyclopéenne d'où sortira, forgée de toutes pièces, la constitution religieuse et sociale des sociétés de l'avenir! »

Il faut avouer, qu'à côté des déclamations furibondes du chanoine Roca, les disconrs des Papus, des Fauvety, des Chaigneau étaient bien ternes et

bien incolores. La localisation physiologique du péresprit, les bases de la solidarité, la communion des vivants et des morts, les dithyrambes en l'honneur d'Allan-Kardec, « le Newton du Spiritisme », tout cela était de l'eau tiède à côté des torrents de lave vomis par l'infernal blasphémateur. Il avait révélé le vrai mot du Congrès, la décatholicisation de la génération actuelle et des générations à venir, le règne de l'athéisme, « qualification, osait dire M. Marius George, qui, de flétrissante qu'elle est encore aujour-



Sir M.-R. Shaw-Stewart
Grand-Maître
de la Grande Loge d'Ecosse

Comte de Ferrers
Grand-Maître
provincial de Leisecestershire

d'hui, perdra toute acuité, lorsqu'au lieu de signifier amour de la matière et néantisme, elle sera devenue synonyme d'immortalité et d'amour passionné de l'humanité. » (*Très bien, très bien !*) (1)

Une fois l'athéisme admis en principe, la divinité du Christ n'est plus qu'une question oiseuse et ridicule. Aussi, faut-il voir avec quel mépris les membres du Congrès la traitent en passant.

Voici comment M. Marius George s'exprime à ce sujet dans le *Résumé des théories de l'esprit Jean* (mémoire présenté au Congrès) :

« Faire rentrer dans l'unité, dans le cadre commun à toute l'humanité, la

(1) Séance du 13 septembre (Sections réunies). Discours de M. Marius George.

personnalité si justement admirée de Jésus, ne pas lui faire l'*injure* de la considérer comme exceptionnelle, privilégiée et au-dessus de la loi de conséquences naturelles, c'est non seulement protester contre dix-huit siècles de fanatisme catholique qui firent de Jésus un Dieu ; mais c'est en même temps rejeter, comme les inutiles rameaux d'un arbre imaginaire, — selon l'éloquente expression de l'esprit Jean, — toute idée de choix, d'épreuve, de mission ou d'expiation. »

Des quatre sections qui se divisèrent les travaux du Congrès, la plus importante sans contredit, parce qu'elle avait pour but d'en perpétuer l'esprit et d'en maintenir les résultats, fut la section dite de *Propagande.* On y discuta tous les moyens les plus efficaces en vue de l'apostolat anti-catholique. Les principaux moyens proposés, et pour la plupart acceptés, furent les suivants :

1° Publication à bon marché des ouvrages spirites et de science occulte.

2° La création d'une œuvre de conférences publiques. (Adopté à l'unanimité.)

3° La publication à bas prix des travaux du congrès et des mémoires qui lui ont été adressés. (Adopté à l'unanimité.)

4° La publication d'un résumé de la philosophie spirite et des personnages célèbres qui s'en sont occupés. (Adopté à l'unanimité.)

5° Publication d'un annuaire spirite (déjà mise en exécution en Allemagne).

6° Fondation d'œuvres philanthropiques destinées à faire connaître et aimer la nouvelle religion : crèches, maisons de retraite, sociétés de secours mutuels, hospices, etc.

7° Fédération de tous les spirites et spiritualistes du globe en vue de lutter contre les envahissements du néantisme.

8° Installation, dans les groupes et sociétés spirites, de troncs pour la propagande. (Adopté à l'unanimité.)

9° Création à Paris d'un centre spécial pour la traduction en français, et *vice versa*, des ouvrages ou articles de journaux importants publiés dans d'autres langues. (Adopté.)

10° Envoi de médiums dans les milieux où il n'y en a pas. (Repoussé.) On substitua à cette proposition la suivante : Envoi dans les milieux qui en feront la demande, de personnes aptes à la formation des médiums et à l'organisation des groupes. (Adopté.)

11° Distribution gratuite de tous les journaux spirites ou occultistes à toutes les sociétés de propagande ayant une bibliothèque, et échange de numéros entre tous les journaux. (Adopté à l'unanimité.)

Pour donner une idée de l'étendue de la propagande spirite et occultiste exercée par la presse périodique, il n'est pas inutile d'énumérer ici les journaux et revues défendant la cause représentée au Congrès de Paris; on verra par là quelle est l'effrayante intensité du mal que je signale et dont beaucoup de catholiques ne se doutent même pas.

Voilà la liste complète :

FRANCE

L'Initiation. Directeur : Papus. Rédacteur en chef : Georges Montière. Secrétaires : C. Barlet, J. Lejay (Paris). — *Le Spiritisme*. Rédacteur en chef : Gabriel Delanne. Rédacteurs : MM. Delanne père, Auzanneau, Léon Denis, Bouvery, etc. (Paris). — *La Revue Théosophique*. Directrice : Mme la comtesse d'Adhémar. Rédacteur en chef : Mme H.-P. Blavatsky (Paris). — *La Revue Spirite*. Directeur : P.-G. Leymarie. Gérant : H. Joly. Rédacteurs : MM. Vautier, Dr Flaschoen, Gambu, Pelletier, Mme Leymarie (Paris). — *L'Aurore*. Directrice : Mme la duchesse de Pomar. Rédacteur : Mme de Morsier (Paris). — *Journal du Magnétisme* (Paris). — *Revue de l'Hypnotisme* (Paris). — *La Lyre universelle* (Paris). — *Revue Franco-Hellénique* (Paris). — *La Paix sociale* (Paris). — *Revue des sciences psychologiques illustrée* (Paris). — *L'Orient* (Paris). — *La Chaîne magnétique* (Paris). — *Revue des Étudiants Swedenborgiens* (Paris). — *La Lumière* (Paris).

La Vie posthume (Marseille). — *L'Etoile* (Avignon). — *La Curiosité* (Nice). — *La Religion laïque* (Nantes).

HORS DE FRANCE

El Criterio Espiritista (Madrid). — *Moniteur Spirite et Magnétique* (Bruxelles). — *Banner of Light* (Boston). — *La Revista Espiritista* (Montevideo). — *Le Messager* (Liège). — *Psyche Studien* (Leipzig). — *Revista de Estudios psicologicos* (Barcelone). — *El Buen Sentico* (Lerida). — *Constancia Revista* (Buenos-Ayres). — *The Harbinger of Light* (Melbourne). — *La Fraternidad* (Buenos-Ayres). — *Le Rebus* (Saint-Pétersbourg). — *Reformador* (Rio-de-Janeiro). — *Bulletin de l'Association des journalistes et écrivains portugais* (Lisbonne). — *Society for Psychical research* (Londres). — *El Faro Espirita* (Tarasa). — *Nueva Alianza* (Cienfuegos de Cuba). — *La Vérité* (Buenos-Ayres). — *Luz de Alina* (Buenos-Ayres). — *Le Sphinx* (Munich). — *Sociedade Concordia* (Campos) (Brésil). — *Religio* (journal philosophical) (Chicago). — *Morgendoenringen* (Christiania). — *El Spiritismo* (Lisbonne). — *The Herald of Healt* (Londres). — *Les Sciences mystérieuses* (Bruxelles). — *El Sol* (Lunia). — *El Renacimiento* (Colombia). — *The Theosophist* (Madras). — *Loisirs de Mars* (Saratof). — *Lux* (Rome). — *Teosofo* (La Plata). — *El Peregrino* (Porto-Rico). — *La Ilustracion Spirita* (Mexico). — *Pshismo* (Lisbonne). — *Golden Gate* (San-Francisco). — *La Luz* (Porto-Rico). — *El Spiritismo* (Ghalcuapa) (Salvador). — *Modern Thought* (Kansas City). — *Het Spiritualistische Blatter* (Berlin). — *Annali dello Spiritismo* (Turin). — *Spiriten* (Stockholm). — *El Guia de la Salud* (Séville). — *Celestial City* (New-York). — *The Occult Review*. and spiritual reformer (Londres). — *The Two Worlds* (Manchester). — *Le Lucifer* (Londres). — *Etats-Unis d'Europe* (Genève). — *Revue Sud-Américaine* (Buenos-Ayres). — *El Laïco* (Mexico). — *La Gaceta*, diario official (Costa-Rica). — *Revista Espiritista de la Habana* (Habana). — *The Advanced Thought* (Cleveland). — *Muz y Verdad* (La Plata). — *El Crisol* (Alicante). — *El Precursor* (Mexico). — *La Psiche* (Rome). — *La Ilustracion perfeccionista* (Mexico). — *La Evolucion* (Habana). — *A Lux* (Rio-de-Janeiro). — *De Blyde Boodchap* (La Haye). — *Op de Grezen van Free Werelden* (La Haye). — *La Alborada* (Sagua-la-Grande) (Cuba). — *El Salvador* (Sagua-la-Grande) (Cuba). — *Buena Nueva* (Cienfuegos) (Cuba). — *Boletin oficial de l'Instituto Hypnoterapico* (Madrid). — *Society for Psychical Research* (journal) (Buckingham).

Enfin, les congressistes votèrent encore l'adoption des deux moyens suivants de propagande :

12° Fondation de sociétés de dames spirites (comme il en existe en Espagne) pour recueillir les vêtements vieux ou démodés, et en faire de nouveaux qui seront distribués aux indigents au nom des nouveaux principes.

13° Formation d'une commission de propagande composée de représentants

de toutes les écoles spirites et spiritualistes, dévoués à la cause et désireux de la faire progresser.

Cette dernière proposition étant la plus importante de toutes pour imprimer à la propagande la direction et l'unité de mouvement, elle fut, après une courte discussion, approuvée à l'unanimité; la commission ou comité fut immédiatement constituée, et commença à fonctionner le 16 septembre 1889. Elle est composée de trente membres au moins, dont dix habitant Paris. Les membres de province sont tenus au courant de la commission et ont droit de vote par correspondance.

Le bureau est ainsi composé : — Président : le Dr Chazarain. Vice-présidents : MM. P.-G. Leymarie, Camille Chaigneau et Gabriel Delanne. Secrétaire général : Dr Papus. Secrétaire-adjoint : Laurent de Faget. Trésorier : M. Auzanneau. Membres : MM. Bouvery, Puvis, Boyer, Lussan, Poulain, Warchawsky, Mougin, Carlos Libert, Mmes Dieu, Pognon, de Wolska.

Membres actifs pour la province, la Belgique et la Suisse : MM. Sausse et Chevalier (Lyon); Georges et Gamondès (Marseille); Cadeaux (Toulouse); Nozeran (Nice); Sirven (Alais); Gardy (Genève); Brisse et Thibaud (Bordeaux; Bazot (Angers); Léon Denis (Tours et Rouen); Dr Bécourt (Lille); Monclin (Reims); Houart (Liège); Vincent (Vaux); Martin (Bruxelles); Caron (Besançon); Lovera et Lechaud (Alger); Rochefort (Croze); Figers (Charente-Inférieure); Rouyer, délégué ambulant.

Au banquet, qui suivit la dernière séance du Congrès, divers toasts furent portés à l'union, à la solidarité, aux dames, etc. Le toast de M. A. Mougin se terminait ainsi :

« Buvons à Bouddha, Zoroastre, Khrishna, Confucius, Thalès, Anaxagore, Pythagore, Socrate, Platon, Jésus-Christ, Apollonius de Tyane, Plutarque, Galilée, Kepler, Newton, Leibnitz, Descartes, Voltaire, Diderot, d'Alembert, Rousseau, Wronski, Swedenborg, Fourier, Jean Reynaud, Pezzani, Allan-Kardec, Victor Hugo, etc...; enfin à tous les esprits qui se sont dévoués à la cause du spiritualisme rationnel et à l'affranchissement de la pensée humaine! »

Le nom de Jésus-Christ était de trop; mais, par contre, il en manquait un à cette collection, représenté sans doute par l'*etc.* de la fin, le nom de celui qui avait été, quoique invisible, le principal moteur et le véritable président du Congrès, celui pour la gloire de qui s'embrassaient fraternellement spirites et occultistes, leur dieu et maître commun, Satan!

Depuis 1889, la plupart des mesures prises par la section de propagande ont été mises à exécution, en attendant le prochain Congrès, projeté d'abord pour 1891, puis remis à une date ultérieure. Il faut reconnaître que le

Congrès de 1889 a porté ses fruits, et que depuis cette époque une large recrudescence de satanisme s'est manifestée, dans la double ligue du spiritisme et de l'occultisme, par toutes les voies préconisées par le Comité de propagande, fidèle à son mandat diabolique.

Un seul point gêne et embarrasse cette propagande : la persévérance invincible du catholicisme, tant de fois tué en paroles par ses ennemis, et qui pourtant ne meurt pas, appuyé qu'il est sur cette parole infaillible : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. »

Les propagandistes de l'enfer comprennent eux mêmes leur faiblesse et leur impuissance devant l'obstacle divin où viennent se briser leurs efforts sacrilèges. L'un d'eux, un rédacteur de la *Revue Spirite*, écrivait dernièrement, en demandant la dénonciation du Concordat :

« L'*obstacle renversé*, alors le but même que se propose le Spiritisme pourra être entrepris efficacement. Jusque-là, tous ses travaux, toutes ses luttes ne sauraient être que des travaux préparatoires et des luttes circonscrites. »

Enfin, il est des circonstances où la rage infernale des goètes éclate presque publiquement, et l'on en a des manifestations par ces vols d'hosties consacrées dont la fréquence épouvante la foi catholique ; à quel groupe attribuer telle ou telle de ces soustractions audacieuses autant que sacrilèges ? on ne saurait préciser. D'autres fois, les goètes vont jusqu'à pratiquer quelqu'un de leurs « gestes » rituels *coram populo*, et l'ignorance de la presse prend pour une excentricité ce qui est vraiment et réellement une abomination.

Ainsi, je me souviens avoir lu, dans les journaux boulevardiers, il y a trois ou quatre ans, un récit de manifestation péladanesque, dont on se contenta de sourire.

Le sâr Peladan et un certain nombre de ses amis avaient demandé, je ne me rappelle plus sous quel prétexte, la célébration d'une messe à Notre-Dame de Paris. Pendant toute la première partie du saint-office, ils se tinrent tranquilles ; comme de vrais fidèles, ils avaient l'air recueilli. Mais, au moment de l'élévation, au lieu de s'agenouiller sur les dalles de la basilique, ils restèrent debout, et chacun, tirant de dessous son habit un petit poignard, le brandit dans la direction de l'autel, tandis que le prêtre élevait vers le ciel le pain eucharistique. Le suisse s'empressa de mettre ordre à cette manifestation incompréhensible ; puis, ces messieurs qui avaient repris leur première attitude de calme, furent réprimandés, à la sacristie, à la fin de la messe. On leur demanda ce que signifiait ce geste, qu'on prenait pour une folie. Ils répondirent qu'étant excellents catholiques, c'était leur manière de

jurer qu'ils défendraient jusqu'à la mort leur religion et le Temple saint. Les journaux plaisantèrent quelque peu, et, une fois de plus, le sâr Peladan et ses compagnons passèrent pour de simples toqués.

Mais qu'on réfléchisse, et l'on comprendra que l'explication donnée avait un double sens. Leur religion, c'est le satanisme ; par catholiques, ils entendent dire qu'ils sont universels. Le geste, avec le poignard dans la main, était une menace sacrilège à Notre-Seigneur Jésus-Christ présent dans la sainte Eucharistie. Et ils avaient eu l'audace de venir manifester de la sorte, en pleine cathédrale de Paris !

En vérité, je me demande quelle taie couvre les yeux des nôtres pour voir dans de pareils défis à Dieu de vulgaires et ridicules excentricités.

CHAPITRE XXXVII

Les Satanistes non-organisés

En dehors de ces groupes de spirites diabolisants et d'occultistes que je viens de présenter au lecteur, il y a quelques personnages agissant soit isolément soit au sein d'une petite coterie non reliée à une fédération.

Ceux-là sont rarement connus. C'est tout-à-fait exceptionnellement qu'on en rencontre quelques-uns qui recherchent le bruit et poursuivent la renommée, espérant devenir chefs d'une école nouvelle.

Je dois en citer, au moins, un ou deux, afin d'être complet dans mon étude.

La magie selon nos occultistes, est non seulement la science des sciences, mais le dernier mot de l'esthétique et de l'art. Il y a aujourd'hui une poésie occulte, une musique occulte, une peinture occulte, et nos artistes ésotériques ne sont pas embarrassés pour se bâtir une généalogie respectable qui fait remonter l'art ésotérique, sinon à Homère, au moins à Dante et à Shakespeare. Le grand théoricien de cette nouvelle esthétique, ayant aussi des prétentions au titre de mage, est M. Emile Michelet, un des rédacteurs de l'*Initiation*. Bien entendu, la théorie esthétique de l'occultisme se rattache au grand arcane kabbalistique des dix Séphiroth ou manifestations de l'Etre absolu, « les dix Esprits ineffables du Dieu vivant ». La dixième des Séphiroth ayant une existence distincte des neuf autres, ces neuf sont divisées en trois triades, correspondant à chacun des trois mondes. Or, la troisième Séphiroth de la seconde triade, c'est la beauté, *Tiphéreth*, qui, dans le second triangle pantaculaire, est la résultante du principe mâle, actif du monde intellectuel, *Khésed*, lingam de l'intellectualité *Géburah*. *Tiphéreth*

est à la fois un reflet de *Kéther*, l'être absolu ∞, et un reflet de *Jésod*, l'essence du monde.

Voici, maintenant, d'après le même mage, la généalogie de l'ésotérisme esthétique dans les temps modernes :

« Depuis Shakespeare, comme avant lui, tous les grands poètes ont été soit des initiés, soit des intuitifs.

« Il faut citer en notre siècle, parmi les intuitifs : Victor Hugo, Lamartine, dont la *Chute d'un ange* est caractéristique ; Shelley, surtout dans *la Reine Mab ;* Charles Baudelaire, qui eut un sens extraordinaire du mystère ; Edgar Poë, Carlyle, Barbey d'Aurevilly, etc...

« Parmi les initiés : Gœthe, dont le *premier* et surtout le *second Faust* sont œuvre d'initié ; Balzac, qui, en tant qu'auteur de *Louis Lambert,* de *Séraphita,* et de la *Recherche de l'Absolu,* initié martiniste, possédait assurément une vaste science ; Bulwer Lytton, le poète et romancier anglais, élève d'Eliphas Lévi ; Villiers de l'Isle-Adam, magnifique génie méconnu de son temps et trop tôt fauché, dont l'*Axël* contient une quatrième partie d'une hautaine portée initiatique. »

Villiers de l'Isle-Adam, depuis sa mort surtout, nous est donné par ses admirateurs comme un mage imperturbable et sacré. Dans la généalogie qui précède, il se rattache surtout à Poë, à Baudelaire et à Barbey d'Aurevilly. « Barbey d'Aurevilly, Baudelaire et Villiers, sombre et radieuse trinité ! » s'écrient en chœur nos occultistes. Baudelaire, pour ses *Fleurs du Mal* et sa traduction d'Edgar Poë ; Barbey d'Aurevilly, pour sa série de romans intitulé *les Diaboliques* ; Villiers de l'Isle-Adam, pour quelques-unes de ses Nouvelles, et surtout pour ce drame d'*Axël,* dont la quatrième partie nous est dénoncée comme ayant une haute portée initiatique.

Villiers de l'Isle-Adam est un être mystérieux et obscur dans sa mort comme dans sa vie. Né en 1838 à Saint-Brieuc, il mourut à l'hospice des Frères de Saint-Jean-l'Hospitalier, le 18 août 1889, regardant le jardin du couvent sur lequel s'ouvrait aussi la chambre de Barbey d'Aurevilly, rue Rousselet, Villiers se plaisait lui-même à entretenir du mystère autour de sa personne et de sa vie. Faisant remonter sa lignée à un comte de Villiers de l'Isle-Adam, dernier grand-maître des Chevaliers de Malte, et se glorifiant de figurer lui-même sur la liste des rares chevaliers de l'ordre encore existants, on le vit à ce titre réclamer à Napoléon III le trône de Grèce vacant, et au ministre de la guerre le prix de l'équipement de cent lances qu'un de ses aïeux avait avancé au roi saint Louis pour la croisade.

D'abord épris de romantisme, il se sentit bientôt vivement attiré vers Edgar Poë, dont il a acclimaté chez nous le frisson fantastique dans l'*Amour suprême,* et vers Baudelaire surtout, dont il devint le disciple et l'admirateur. Il contait à qui voulait l'entendre une soirée à l'hôtel de Dieppe dans la chambre du poète des *Fleurs du Mal* : une idole japonaise grimaçait sur la

cheminée. D'un mouvement maladroit, un des assistants renversa le monstre, qui éteignit la bougie dans sa chute. On entendit alors Baudelaire chuchoter ces paroles dans les ténèbres : « Si pourtant c'était là le vrai Dieu ! » Il se plongea dans l'étude des doctrines de l'Inde et de la Kabbale ; ses admirateurs le louent d'avoir retrouvé l'Inde dans son roman d'*Akedysséril*. On le rencontrait montant à Montmartre, où il demeura longtemps, un volume de la Kabbale sous le bras, proférant des paroles mystérieuses. « Un mystère, dit Jules Bois, plane sur les amours de Villiers avec une inconnue, folle sans doute, qu'il avait rencontrée, alors que lui-même avait une crise de déraison, en Allemagne, en France, qui sait ? peut-être dans un hospice d'aliénés. »

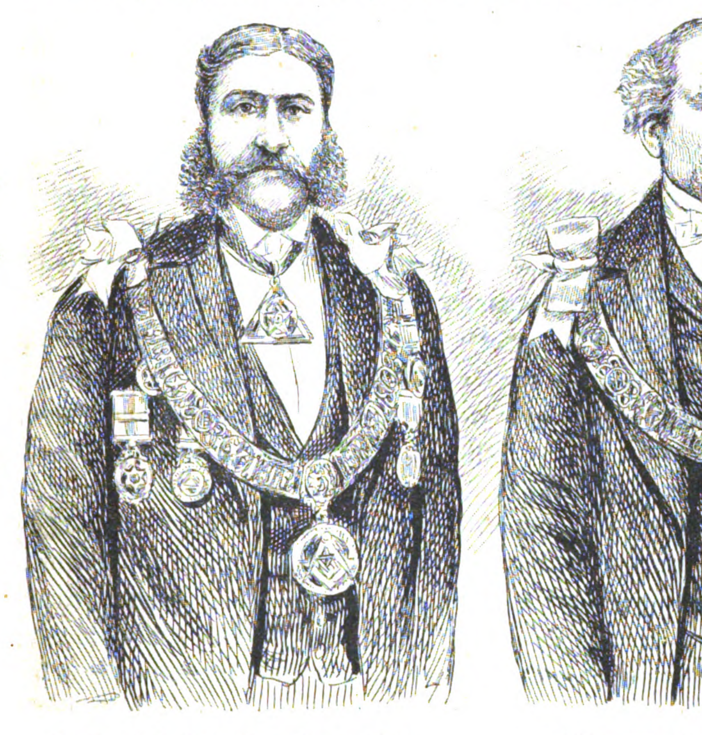
En 1862, son livre *Isis* ouvrait une série de romans philosophiques, jamais achevés, dont le but et le plan étaient bien vagues et bien mal définis ; Villiers y posait « l'X d'un problème et d'un idéal ; c'est le grand inconnu, disait-il. L'œuvre se définira d'elle-même, une fois achevée. » Cette pensée qui devait se définir n'était, je le crains, que celle qu'il exprime par la bouche de Don Juan dans un de ses premiers poèmes :

« Ténèbres ! La réponse est un Dieu, dit le prêtre ;
Le sage dit : Arrière ! et l'homme dit : Peut-être !
Trois mots !... Le sphinx béant reste seul défini. »

On sait que les prêtres d'Egypte avaient écrit sur le socle de la statue voilée d'Isis « Je suis ce qui est, ce qui fut, ce qui sera ; personne n'a soulevé le voile qui me couvre. » L'héroïne d'*Isis*, Tullia Fabriana, s'est juré de soulever ce voile. Elle se jette dans l'étude des livres de magie. Toutes les héroïnes de Villiers sont munies d'un anneau constellé de grosses émeraudes et contenant sous la forme de poudre brune du poison dans le châton. Bien qu'en somme, Tullia Fabriana ne soulève pas le moindre coin du voile de la mystérieuse déesse, l'*Isis* de Villiers peut passer pour l'ancêtre de toutes ces *Isis dévoilées* que nous avons vu paraître depuis, avec aussi peu de succès.

Axel est l'œuvre diabolique capitale de Villiers l'Isle-Adam. On sait que ce drame a été joué il n'y a pas longtemps sur une scène de Paris. La donnée fondamentale de l'action qui se passe vers l'an 1828, est tout à fait romanesque. Il s'agit d'un trésor enfoui à découvrir ; le secret de ce trésor est consigné dans des papiers mystérieux, relégués au fond d'un monastère de religieuses trinitaires, qui tombent entre les mains d'une novice noble, Eve-Sara-Emanuèle de Maupers. Une fois en possession de ce secret, la future religieuse ne songe plus qu'à s'emparer de ce trésor, et au moment de prononcer ses vœux, elle prononce un *non* solennel, et, armée d'un pouvoir magique, elle fait entrer dans l'*in-pace* où elle allait être ensevelie l'archidiacre qui venait de prononcer sa condamnation.

En face de ce tableau, l'auteur nous présente Axël d'Auësperg, le fils de celui qui a enfoui le trésor dans un souterrain d'un vieux château fort, isolé au milieu de forêts inaccessibles du Schwartzwald. Elevé par un mage, maître Janus, dans les plus secrètes doctrines de l'ésotérisme kabbalistique, Axël a dédaigné jusqu'alors de se préoccuper de ce fameux trésor. Mais un jour, arrive au château un de ses parents, le commandeur d'Auërsperg, qui, après avoir reçu d'un vieux serviteur de la maison la confidence du secret du trésor, songe à s'en emparer et à se défaire du légitime propriétaire,



Colonel Gendre Starkie
Grand-Maître
provincial de Lanscahire (est)

Sir Walter W. Burrell
Grand-Maître
provincial de Sussex

Axël. Celui-ci, à l'aide des lumières surnaturelles puisées dans l'initiation magique, découvre les secrètes pensées de son hôte, le provoque à un duel, et le tue.

Mais Axël, en tuant le Commandeur, est subitement descendu des hauteurs sacrées, « des sublimes finalités de l'initiation magique », de même que Sara de Maupers, poussée par la soif de l'or, a renoncé à l'idéal divin en possession duquel allait la mettre sa consécration religieuse. Axël n'est plus qu'un enfant débile, héritier des instincts de l'homme qu'il a tué, sentant se rallumer en lui les vieilles soifs de volupté, de puissance et d'orgueil que l'initiation avait éteintes. Il veut rompre sa chaîne et goûter la vie. « *Voici*

donc en présence, dit maître Janus, *la dualité finale des deux races, élues par moi du fond des âges pour que soit vaincue, par la simple et virginale humanité, la double illusion de l'or et de l'amour.* » Malgré les exhortations transcendantes de Janus, qui voudrait le soustraire aux désirs du fini, « pour ne projeter plus que sur l'incréée lumière la somme de ses actes et de ses pensées », Axël persiste à vouloir aimer et vivre. Il est descendu dans la galerie des sépultures du burg d'Auërsperg, pour dire adieu aux dormeurs, les Rose-Cróix, ses devanciers, quand tout à coup apparaît debout, sur les marches de pierre, une femme en vêtements noirs, à demi-voilée, élevant d'une main un flambeau, et de l'autre serrant sur son sein un solide poignard. Après avoir sondé de son regard les intervalles des tombes, Sara, car c'est elle, s'approche du grand écusson sculpté dans la muraille, et rassemblant toute sa force juvénile, appuie la pointe de la lame de son poignard entre les yeux de l'héraldique tête de mort en prononçant quelques paroles mystérieuses. Aussitôt, le mur se scinde en une large ouverture voûtée qui laisse entrevoir de sombres galeries, et d'où s'échappe à l'ouverture une averse de pierreries, de diamants, un ruissellement de perles d'or. Tout à coup, elle aperçoit Axël debout contre un sépulcre, qui la considère en silence; elle saisit deux pistolets pendus à sa ceinture, fait feu sur Axël, et lui effleure la poitrine; Axël s'élance sur elle et d'une étreinte de fer la tient désarmée, paralysée, renversée sur son bras. Déjà il a le poiguard levé sur elle, quand, au moment de frapper, il s'arrête à l'aspect de la beauté de la jeune fille. Puis, vaincu par le charme diabolique que recèlent ses paroles : « Sais-tu ce que tu refuses? Toutes les faveurs des autres femmes ne valent pas mes cruautés! Je suis la plus sombre des vierges! Je crois me souvenir d'avoir fait tomber des anges. Hélas! des fleurs et des enfants sont morts de mon ombre!... Je t'apprendrai les syllabes merveilleuses qui enivrent comme les vins de l'Orient! Je puis t'endormir en des caresses qui font mourir!... » Axël l'enlève de son bras désarmé, la conduit vers le prie-Dieu d'ébène, et s'assied aux pieds de Sara; puis, Sara attirant sur son sein le front d'Axël, ils restent ainsi éperdus, comme inanimés et sans paroles. Dès lors, Axël est si bien sous le charme, qu'au lever de l'aurore, il repousse tous les rêves de bonheur que Sara a fait luire à ses yeux et veut mourir dans cette extase sensuelle, que rien désormais ne saurait égaler. Sara, hésitante d'abord, se laisse persuader : ils boivent ensemble à la même coupe empoisonnée, et gisent, entrelacés sur le sable, échangeant leur dernier soupir à la mode maçonnique, dite *féix-féax*.

Tel est ce drame, où se déroulent tour à tour en quatre tableaux ce que l'auteur appelle : le monde *religieux*, le monde *tragique*, le monde *occulte* et le monde *passionnel*. Si nous nous en tenons au dénouement du drame, qui dans la pensée de Villiers n'était peut-être pas définitif (car ce drame est



resté inachevé), il semblerait que le monde passionnel, que la passion, la volupté charnelle soit le dernier mot de la sagesse, et l'amour, l'unique clef de l'infini. Mais ce qu'il y a d'évident dans le dessein et le but du drame, c'est de la part de l'auteur l'intention d'opposer à l'idéal religieux, et, en particulier à l'idéal de la vie religieuse dans le catholicisme, l'idéal autrement pur, autrement élevé, autrement sublime, selon lui, de la sagesse magique, aboutissant au Nirvâna pour le sage qui sait s'abstraire de toutes les réalités vivantes, ou au suicide, pour celui qui cherche l'infini dans le sensualisme passionné (1). Cette intention est clairement exprimée dans des passages tels que celui-ci :

« Certes, en ce cloître, dit Sara, racontant à Axël l'histoire de sa vie, j'ai vu des gens cruels où la Foi ne brûlait qu'en renvoyant la lueur d'une torche de bourreau. A ces yeux, le ciel ne semble pas assez sombre ; ils trouvent utile que la fumée des bûchers s'ajoute à ses nuages. J'ai entendu battre des cœurs menaçants — où la crainte, éperdue, d'un Dieu... de l'idée, n'est-ce pas, qu'ils se font de Dieu ! — s'aveugle elle-même jusqu'à se croire l'Amour, où « le com- « mencement de la sagesse » se prend, orgueilleux, oubliant sa limite, pour la Sagesse infinie... Qu'ils me plaignent donc, ou me condamnent... par contumace ! Je leur laisse, en ma redoutable miséricorde, l'indigne pensée qu'ils conçoivent de leur délivrée ! En vérité, de quoi m'accuseraient-elles devant un Dieu, ces consciences faites d'une rigueur défendue, qui ne surent jamais que scandaliser mon espérance? Mon âme redoute peu ces juges méchants, qui osent ainsi affronter la terrible colère de la Colombe. — Ces cœurs voilés ont l'innocence des gouffres, je le sais ! Les gouffres disent aussi : « Je reflète la « lumière ! » Va, laisse à leurs propres âmes le soin de se punir ! Moi, je ne daigne punir les gouffres... qu'avec mes ailes. »

On a prétendu que Villiers, jugeant son livre insuffisamment orthodoxe au point de vue catholique auquel il se piquait de rester fidèle, voulait que la croix intervînt dans la scène qui dénoue le drame. Or, je demande quelle figure eût fait cette apparition de la croix, du symbole catholique, devant cet autre symbole de la *Rose-Croix*, si complaisamment étalé dans ces paroles de Sara à Axël, à qui elle présente une fleur fanée tirée de sa poitrine (pendant que les harpes redisent dans l'ombre le chant des Rose-Croix) :

« Vois l'inconsolable rose ! — Elle m'apparut au moment où je m'enfuyais du cloître de Sainte-Apollodora. Cette royale rose, symbole de mon destin, correspondance familiale et divine, ne devais-je pas la rencontrer dès mes premiers pas ? Son clair miracle saluait mon premier matin de liberté. C'était comme un avertissement merveilleux, image peut-être fixée d'une seule parole où je m'étais incarnée l'heure précédente... Doucement donc j'arrachai toute sa tige,

(1) Villiers semble être au sujet du suicide, du même avis que Dupotet, qui a écrit : « Heureux ceux qui meurent d'une mort prompte, d'une mort que l'Eglise réprouve ! Tout ce qu'il y a de généreux se tue. »



et je réchauffai sous mon haleine le souffle de son parfum entre mes mains qui tenaient encore le poignard cruciforme (Elle montre le poignard tombé à terre). — Ecoute ! Des esprits, des génies étaient, certes, enfermés en sa beauté. Aussitôt, des passages de l'histoire humaine, jusque-là voilés à mon esprit, s'illuminèrent en mémoire de significations augustes et surnaturelles. Ainsi, je compris, sans pouvoir m'expliquer même l'intérêt que je prenais à le comprendre, pourquoi cette fleur, ainsi placée, par hasard, entre mes mains sur la croix de mon poignard, formait un signe qui avait dissipé, autrefois, comme du sable, les plus fiers et les plus solides empires. Ce signe, je l'ai bien vu tout à l'heure, étinceler sur chacun de ces tombeaux... Je veux l'effeuiller sur toi, mon chevalier, en présage de tous les abandons que mon amour trouvera pour te ravir ! »

Voilà dans quelle divagation mystique finissent par tomber les goètes artistes. Toutes leurs fioritures de style ne réussissent pas à cacher le symbolisme obscène de la rose-croix, si clairement exposé par les Ragon, les Pike, les de La Jonquière.

Un autre bizarre sataniste, parmi les isolés, c'est M. Jules Bois, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, et qui s'intitule mage blanc en opposition à M. Stanislas de Guaita ; mais, quand on observe de près M. Jules Bois, on se convainc bien vite qu'il a autant de titres à être tenu pour goète que son adversaire occultiste de l'avenue Trudaine.

Si Villiers de l'Isle-Adam était un isolé pur et simple, M. Jules Bois, sans avoir encore réussi à organiser un groupement sérieux pouvant marcher de pair avec les fédérations martiniste ou valentinienne, est néanmoins à la tête de quelques compagnons, une poignée, que son ambition voudrait transformer en une école nouvelle. Lui-même, il a longtemps oscillé entre le swedenborgianisme et le messianisme du groupe de l'*Etoile*. Ce journal insère souvent ses élucubrations, et il a, en outre, une revue personnelle d'occultisme, intitulée *le Cœur*.

Dans ces feuilles, où le satanisme est fort transparent, il écrit des articles de psychologie ésotérique, et il y fait aussi la critique de tous les livres nouveaux qui se rattachent de près ou de loin à l'occultisme.

Il semble s'être épris tout d'abord des doctrines bouddhiques prêchées par Mᵐᵉ Blawatsky :

« Ma jeunesse mystique, dit-il, dans les *Petites Religions de Paris*, fut traversée par la légende de Blawatsky. Nous en avons souvent causé sur le bord de la mer et en Provence. Elle nous apparaissait à la fois fatale, belle et méchante, portant à son front l'auréole noire de l'Antéchrist, — destructrice des dieux, tourmenteuse des consciences et soufflant la folie dans les trompettes de l'énorme et magique sagesse de l'Orient. »

S'il faut en croire quelques vagues confidences éparses dans ses écrits, il semble avoir été victime, dans sa première jeunesse, de perverses et infernales curiosités. Dans un article de l'*Etoile* (juillet 1890), après avoir rappelé

le destin qui attend les initiés, semblable à celui d'Orphée, déchiré par les Ménades, il s'exprime ainsi :

« Ces paroles en faveur de l'auguste sagesse, suggérées par l'enseignement ésotérique, me terrifient de les prononcer. J'y vois trop la condamnation de mes vouloirs téméraires, de ma médiocre ingéniosité et des mauvaises entreprises où je m'égarai. Le sang jeune incite vers Satan, et l'art imparfaitement aimé conduit aux perverses imaginations. Cependant, la vérité qui monte de l'abîme, doit être écoutée par la pitié des cœurs sincères ; car elle a la force d'un aveu et d'un regret. »

Cette pitié pour le pauvre *Sathan* lui est profondément restée au cœur, et malgré toute la prétendue pureté de son mysticisme, on sent qu'il a un faible pour les impurs mystères de l'*abîme*. Il suffit, pour en être convaincu, de lire une demi-page de l'abominable roman qu'il publiait dernièrement dans le *Gil-Blas*.

Cependant il est fidèle au mot d'ordre de la secte : *la négation de Satan*. « La lutte du Bien et du mal, dit-il, de Satan et de Jeveh, est une ombre, un fantôme inventé par le cléricalisme : *il n'existe que le Bien*, qui est l'être splendide et expansif. » Il va jusqu'à accuser ce qu'il appelle le *cléricalisme* de connivence avec l'enfer et Satan :

« L'ultramontanisme, dit-il, penche vers l'égoïsme, et les jouissances matérielles, tout ce qui fait le fond de la magie noire. L'hypothèse est probable, qui imagine que les derniers prélats romains, poussant jusqu'au bout l'œuvre de sacrilège et d'apostasie, accompliront, sous la fureur des cieux apocalyptiques, les vieux rites démoniaques, où ils chercheront le suprême refuge et la dernière victoire. Et les peuples désillusionnés reconnaîtront en ces blasphémateurs la face la plus repoussante de l'Antéchrist. »

Il n'y a, d'après M. Jules Bois, qu'un moyen de vaincre le démon, c'est de s'abandonner à lui, de triompher du mal en s'y livrant. « Si vous refoulez le mal avec trop de fureur, dit-il, il acquiert par votre propre répulsion une force impulsive formidable, et vous pouvez être sa victime à jamais. » Psyché, ou l'âme humaine, en se livrant à Satan, l'absout, le transfigure, le divinise. A chaque instant, en face des inspirations de la muse diabolique qu'il est appelé à juger, M. Jules Bois se sent comme fatalement entraîné vers ses premières amours :

« Ma notion de l'univers *bon quand même et rachetable* sombre horriblement et délicieusement dans l'arcane de la tentation toute-puissante du Mal-Roi. La victoire de l'univers de corruption sur l'homme vainement prêtre de vertu et de beauté, porte en soi je ne sais quoi de noir où l'on se repaît de l'orgueil obstiné d'être vaincu. »

Satan est du reste son sujet favori (1). Il veut le sauver à toute force.

(1) Dans une pièce intitulée : « *Il ne faut pas mourir* » l'Esprit parle ainsi à Psyché :
O toi, ma fille, ô mon amante, ô mon moi-même,
Toi, ma vie et le flux de mon éternité,
L'Enfer n'est plus ; à peine, hélas ! s'il a été...
Elément de rachat par le dur mal lui-même.



Après avoir sauvé le Satan païen (Pluton) par son union avec Proserpine, il va sauver le Satan chrétien, par son union avec Psyché ; et c'est là le thème de son drame *les Noces de Sathan*, dont j'ai assez parlé (pages 282 et 283 de ce second volume) pour n'avoir pas à y revenir. Il me suffira d'indiquer comment le messianiste Albert Jhouney résume l'idée fondamentale qui a inspiré cette pièce :

« Il exprime le retour de la luxure à sa pureté par l'idéalisation de la luxure, le retour de la sensation à la pensée par la recherche de la sensation, le retour de la matière à Dieu par les subtilités du scepticisme, qui de nos jours sauvera les âmes en l'acuité de leurs débauches. »

A cette doctrine, on reconnaît bien l'esprit du mal. Manès ne parlait pas autrement, quand il recommandait à ses disciples de rassasier leur corps de toutes les luxures afin de mieux purifier leur âme. Pour M. Jules Bois et autres satanistes modernes, Psyché, qui est l'âme humaine, doit se livrer à Satan toute entière, et c'est ainsi que s'opèrera la Rédemption de Satan.

Quand on professe de semblables théories, on est mal venu à traiter M. de Guaita de mage noir.

M. Jules Bois est un des plus ardents troubadours occultistes célébrant Isis, la bonne Déesse. L'*Etoile* a dit de lui : « On sent partout en Jules Bois ce culte du Principe féminin qui fait l'homme délicat et supérieur ». Si à ses yeux Psyché est l'âme humaine, Isis est précurseur du Paraclet.

Il termine ainsi son petit livre sur *les Petites Religions de Paris* :

« Sois bénie, sainte Isis, mère sanglante, toi qui as tant souffert qu'il t'est permis de pardonner. *Tu restes la seule divinité qui sauvera le monde.* Tu fus l'aurore du Messie d'Amour ; tu annonças avant Jésus, le Paraclet. Etant la femme pure, mais toute brûlante des expériences de la vie, tu effaces la faible Vierge, la Marie de la douloureuse Eglise. Te voilà, ô pacificatrice des peuples, la Déesse de l'universelle Rédemption, la Reine de la Vie et de la Mort, la Meilleure et la plus belle ; — ô créatrice des invincibles certitudes, te voilà au-dessus des intelligences égarées, le *Cœur*. »

Cette citation peut donner la clef de la revue ésotérique *le Cœur*, fondée et dirigée par M. Jules Bois, illustrée de dessins mystiques par Antoine de La Rochefoucauld. Dans la dédicace de son dernier poème (*la Porte héroïque du Ciel*), adressée à Antoine de La Rochefoucauld, M. Jules Bois s'exprime ainsi :

« Vous avez su, vous, noble frère et grand artiste, placer sur le seuil de la Porte Héroïque une jeune fille de l'Orient, cette petite Isis que Jésus a laissée au poète, afin qu'il ne s'éteigne pas de désespoir. Là, vous avez atteint le plus magnifique ésotérisme. La femme ouvre la porte héroïque du ciel, et sur les rocs de l'héroïsme qui y conduisent, sa main, aussi délicate que le pétale des lis, peut devenir le bouclier et le glaive contre le Mal de l'Invisible et du Visible conjurés. C'est par l'union de la femme intuitive et vigilante avec l'homme aux

inspirations dévouées que se réalisera l'espoir des jours nouveaux, cette alliance, dont je parlais au début, du Cœur et du Mysticisme, afin que cette auréole, enveloppant d'aurore Isis, soit aussi rayonnante de bonté que de beauté. »

M. Jules Bois se proclame prophète d'un nouveau christianisme, et l'on reconnaît bien là toute la perversité de Satan, son inspirateur direct : « Christianisme Esotérique », voilà le nom de la nouvelle religion qu'il annonce aux peuples, lesquels jusqu'à présent se montrent sourds à sa voix.

Dans son Christianisme ésotérique, Isis doit remplacer la sainte Vierge Marie, qu'il appelle Miriam, contre laquelle il vomit le blasphème à jet continu, et à qui, finalement, il donne, comme une suprême injure, le nom cabalistique de Lilith, suivant ainsi l'exemple d'Eliphas Lévi, d'Albert Pike, d'Adriano Lemmi, en un mot, singeant les palladistes dans leurs imprécations.

Ici, quoi qu'il m'en coûte et quoi qu'il puisse en coûter à mes lecteurs, je crois indispensable de faire une citation. Il faut, à tout prix, en finir avec ces erreurs que l'on répand et qui consistent à faire passer nos satanistes modernes pour de simples originaux. Sans doute, il est nécessaire de prier pour ces égarés ; mais il faut aussi les faire connaître tels qu'ils sont. Extérieurement, dans les relations de la vie courante, ces démoniaques paraissent le plus souvent inoffensifs, charmants même, et leurs bonnes manières éloignent toute défiance. Si je dis, sans le prouver, qu'ils sont les pires impies, on me prendra pour un calomniateur. Hélas ! comment pourrai-je me faire comprendre, comment serai-je cru si je ne me résous pas, tout en en ayant le cœur brisé, à reproduire dans ce livre un spécimen de leurs diaboliques imprécations ?

Marie, la plus pure des créatures de Dieu, Marie, la mère immaculée du Christ, ils en font, dans leur folie sacrilège, une matrone satanique !... Oui, qui croira cela, si je ne cite textuellement mes auteurs ?

Je ne puis pas oublier que, faisant le jeu de ces gens-là, M. Georges Bois, le rédacteur de la *Vérité*, s'efforçait (dans son n° du 5 mars 1894) de représenter au public son homonyme Jules comme un simple sceptique, comme un homme étudiant l'occultisme avec une parfaite indifférence, en un mot, comme tout le contraire d'un sectaire dangereux.

Eh bien, — je le répète, qu'on me pardonne cette citation, mais elle est indispensable, — voici avec quels exécrables blasphèmes, dans *la Porte Héroïque du Ciel,* M. Jules Bois formule ses imprécations contre la Sainte Vierge, comment il la maudit sous les noms de Miriam et de Lilith :

« ... Ton nom de Miriam est déchu, Mariette ;
Descends, mièvre égoïste, en la fatalité.



La Norme glacera ton destin d'aventure ;
Ton culte engourdissant et ta loi dure
Périront comme s'ils n'avaient jamais été :
La cendre de ton cœur deviendra ta torture,
        L'Enfer, ton insensibilité ;
Les peuples douloureux et ma voix pure
Te chassent du temple où s'assit ta cruauté.
Etroite comme un dogme et fausse comme un prêtre,
        Tu apparus pour disparaître ;
        Moi, je te détruis sans remord.
Et comme Jésus-Christ a maudit son Eglise,
Qui l'a crucifié de nouveau par traîtrise,
        Je te voue à l'occulte mort !
L'on ne te dira plus Miriam, la mère de Dieu,
L'on te dira, selon la justice et mon vœu,
        Lilith, la mère satanique ;
Au lieu de devenir sœur de l'Isis antique,
N'as-tu pas perverti la doctrine de Dieu ?
L'on ne te dira plus Miriam, l'on te dira Lilith ! »

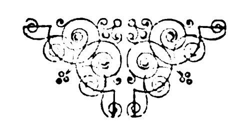
Voilà bien la frénésie démoniaque ; voilà les accès de rage diabolique que le public ignore. Ces quelques vers, aussi abominables que mal bâtis, feront comprendre à quelles fureurs se livrent les goètes, les mages noirs.

La conception qu'ils se font du monde surnaturel est un mystère d'insenséisme. « L'Enfer n'est que la porte héroïque du Ciel », a écrit M. Jules Bois. Et ils répètent tous, pauvres fous : « Vouons-nous à l'Enfer pour gagner héroïquement le Ciel ! »

La conclusion du drame ésotérique de M. Jules Bois, — drame qui se joue entre intimes, dans les nuits d'occultisme, vrais sabbats, — la conclusion dépasse tout ce qu'on peut imaginer d'extravagant en goétie.

Jésus paraît, et, reniant sa mère, la Vierge Marie, il proclame que, grâce à Isis, la vraie femme divine, le mal devient la source du bien ; et le rideau tombe sur ces quatre vers prononcés par le Christ :

« En entrant dans l'Enfer, gardez toute espérance ;
Le salut gît dans les tenailles et le fiel :
Sous le Damné, l'Elu longtemps couvé s'élance ;
La Terre, c'est l'Enfer, et l'Enfer, c'est le Ciel ! »



DIXIÈME PARTIE

LES LUCIFÉRIENS DISSIDENTS

CHAPITRE XXXVIII

Les diabolisants du grand monde

En dehors des personnages que j'ai classés comme goètes dans la précédente partie, et avant d'arriver aux théurges, aux vrais théurges modernes, tels que les a définis le docte Albert Pike, il faut nous arrêter un moment à une catégorie de diabolisants, qui ne sont pas mages noirs et qui néanmoins, ne sauraient être confondus avec les palladistes.

Ils ne sont pas tout à fait lucifériens, selon la doctrine des triangles ; le Palladium Réformé Nouveau ne les compte pas, au surplus, au nombre de ses adeptes. Et cependant ils sont plutôt lucifériens que satanistes.

Ce sont, en général, des gens du grand monde, qui ont rompu depuis longtemps avec les banalités du spiritisme vulgaire, et qui, peu à peu sans le savoir, sans y prendre garde, sont devenus de vrais vocates procédants. Soit qu'il ne leur plaise pas de s'enrégimenter dans la secte maçonnique, soit que les recruteurs des loges ne se soient jamais adressés à eux, toujours est-il qu'ils ne sont pas francs-maçons. Ah ! s'ils appartenaient à la confrérie trois-points, ils seraient bien vite distingués dans les chapitres et les aréopages par les inspecteurs secrets du Palladium et leur affiliation au rite charlestonien des Ré-Théurgistes Optimates serait prompte ; car leur erreur diffère bien peu de l'idée luciférienne selon Pike.

Parmi ces lucifériens hors cadre, on peut, sans craindre de commettre une erreur, noter M. le duc de Camposelice, occultiste amateur, qui dépense des sommes folles à son culte passionné pour Lucifer.

C'est ainsi que, le 7 mai 1883, il avait loué la grande salle du Trocadéro pour lui et ses amis. Là, à portes soigneusement closes, il fit représenter un oratorio diabolique, de sa composition quant au libretto ; la musique était de Peter Benoît. L'orchestre, avec double chœur, ne comptait pas moins de 500 exécutants. Le baryton Blauwœrt tenait le rôle principal : Lucifer, dont l'oratorio portait hardiment le titre. M. de Camposelice avait, en outre, engagé le ténor Vergnet, de l'Opéra, Mme Montalba, soprano, de l'Opéra,

Mme Vicini, la fameuse contralto de la Pergola, de Florence, et la basse Henri Fontaine.

Cette manifestation artistique en l'honneur de l'éternel ennemi de Dieu charma, dit-on, les invités, tous appartenant au monde aristocratique. La première partie met en scène le chaos, Lucifer divinisé, l'évocation des forces de la nature, l'enfance de l'humanité protégée par le Dieu-Lumière. Dans la seconde partie, la terre dit ses forces mystérieuses, l'eau chante ses ondes fraîches et ses vagues mugissantes, le feu célèbre son pouvoir divin. Tout le poème revêt ainsi une forme mystique, où Lucifer est grandi, glorifié, exalté ; l'humanité lui chante ses cantiques de foi, d'espérance et d'amour. Dieu n'est plus rien, Lucifer est tout ; c'est lui, le véritable dieu.

Ce dilettantisme invraisemblable caractérise bien notre fin de siècle. On voit par là que Satan met tout en œuvre pour se faire adorer sur la terre, pour ravir les âmes humaines au ciel.

Une autre personnalité bien connue, dans la haute société parisienne, et dont le nom s'est déjà trouvé plusieurs fois sous ma plume, c'est Mme la duchesse de Pomar (lady Caithness). Elle, non plus, n'est pas palladiste ; il est vrai que les propagandistes des triangles ne lui ont jamais fait d'avances et qu'elle fraye plus volontiers avec les goètes, les spirites, des diverses écoles : mais il n'est guère possible de la classer parmi les mages noirs, dont ses idées s'éloignent sur de nombreux points.

La duchesse de Pomar a écrit plusieurs ouvrages inspirés par le *Bouddhisme ésotérique* de l'anglais Sinnet. Présidente d'une branche française de la grande société théosophique de New-York, dite la *Société théosophique d'Orient et d'Occident*, elle dirige, sous le titre de l'*Aurore*, une revue dont le but principal est de démontrer... l'identité du bouddhisme et du christianisme !

Les doctrines exposées dans ce journal sont, en grande partie, empruntées à une anglaise, miss Anna Kinsford, une des premières femmes à qui l'Académie de médecine d'outre-Manche ait donné le titre de docteur, et l'auteur du *The Perfect-Way* (la voie parfaite), dont une traduction française d'Edouard Shuré a fait *le Christ ésotérique*. « Bouddha, dit-elle, représente l'intellect ; Jésus, le cœur : Bouddha est la philosophie ; Jésus, la religion. Sans le bouddhisme, le christianisme est inintelligible. » Quant à Shuré, il s'est en outre inspiré des doctrines de cet ouvrage dans un livre, paru d'abord en articles dans la *Revue des Deux-Mondes*, et intitulé : *les Grands Initiés*. C'est l'histoire (?) de la transmission de l'occultisme, de mage en mage, depuis Rama jusqu'à Jésus, en passant par Krishna, Hermès, Moïse, Orphée, Pythagore et Platon.

La propagande de la duchesse de Pomar ne se borne pas à la publicité des journaux d'occultisme dans lesquels elle écrit : elle a fait de son salon un

cénacle occulte, où poètes, romanciers, philosophes occultistes se donnent rendez-vous pour développer dans des conférences ou des lectures les principes et les théories de la nouvelle science. On y entend successivement Richer, Victor du Bled, Papus, etc.

On peut se faire une idée de la doctrine professée extérieurement par la duchesse de Pomar en se reportant au passage d'Anna Kinsford que je viens de citer. Mais, à côté de cette théorie de l'inintelligibilité du christianisme sans le bouddhisme, on rencontre des doctrines moins précises et moins claires ; celle-ci entre autres, de l'invention aussi d'Anna Kinsford : « La pensée est le créateur du monde ; la création *ex-nihilo* n'est qu'une invention des curés de campagne, hypnotisés par la lettre des Ecritures. » Par une autre théorie, miss Anna Kinsford, qui n'est pas docteur en médecine pour rien, découvre « dans *l'embryogénie* l'indication d'un mode d'être du non-être ». On comprend qu'après d'aussi lumineuses révélations, le christianisme n'a qu'à bien se tenir. « Les efforts de quelques prêtres, dit Eugène Nus en portant aux nues la science de la doctoresse, seront impuissants ; que les chanoines catholiques et les pasteurs protestants qui ont mis un pied sur la *Voie Parfaite* en prennent bravement leur parti. » Comme Satan se moque de ceux qu'il aveugle !

Mais ce qu'il importe de dire surtout sur le cas de la duchesse de Pomar, c'est qu'elle est vocate procédante au plus haut degré, à tel point que, si elle s'affiliait aux triangles, elle passerait bientôt vocate élue, il est du moins permis de le croire. En effet, la duchesse est sybille ; elle vit en relation des plus intimes avec les esprits ; Lucifer entre en elle, tout comme en Sophia Walder, et elle prophétise. On raconte que, lors de l'élection de Léon XIII, elle eut un accès sybillin. « Que fera Léon XIII ? » lui demanda-t-on. Elle répondit, ou, du moins, Lucifer répondit par sa bouche : « Léon XIII ne fera rien. Je vois le règne de ce pontife. Ce pape pense, mais il n'agit pas. Cependant, c'est sous son pontificat que s'opèrera dans les âmes la grande révolution morale qui changera la face du monde. » Nous savons ce que le diable veut dire par là ; mais, jusqu'à présent, il n'a prophétisé que son désir, car le lucifërianisme est loin d'être entré dans les âmes.

« Notre Dieu, écrit dans l'*Aurore* la duchesse de Pomar, est le Cosmos lui-même, l'âme de la nature, son esprit et son corps. » (1890, page 76.)

La voilà donc panthéiste.

Puis, un autre jour, l'Esprit entre encore en elle, et la duchesse, qui pourtant n'est pas maçonne, écrit ces lignes stupéfiantes :

« La Cène est une institution purement maçonnique, pratiquée par Jésus, lorsque, dans son dernier repas, il passa la coupe au Chapitre secret des Douze. Chaque Chapitre se composait alors de douze Compagnons, maîtres de Loges, et chaque Loge avait soixante-douze Frères. » (*Aurore*, 1890, page 158.)



Les générations, régénérées à la lumière de l'ésotérisme pomarien, devront encore professer : la génération éternelle des cycles et des mondes, la nature androgyne de la divinité, les émanations par couples d'éons mâles et femelles (nous voilà dans le gnosticisme !), enfin l'absorption finale de tout dans la substance du premier principe.

En somme, la duchesse de Pomar est une personnalité à part dans le monde de l'occultisme, bien que chez elle tous les diabolisants des divers groupes avoués se donnent rendez-vous ; et si ses théories sont le plus souvent confuses, ce qui est clair, par contre, c'est que le démon est maître en son salon. Là, en petit comité, les apparitions sont fréquentes. Un diable, empruntant la forme de Marie Stuart, s'est même constitué son génie familier, son conseil et protecteur. Elle l'évoque, et il vient à son appel. Il lui parle à haute voix, s'il demeure invisible ; mais il se montre aussi, et les hôtes de la maison l'ont vu.

« — Travaillez dans votre joli boudoir, lui dit un jour ce démon ; travaillez là, et vivez de la vie divine. »

Elle lui donne des rendez-vous à minuit. La duchesse a raconté tout au long une de ces entrevues, sous le titre : *Une visite nocturne à Holyrood.*

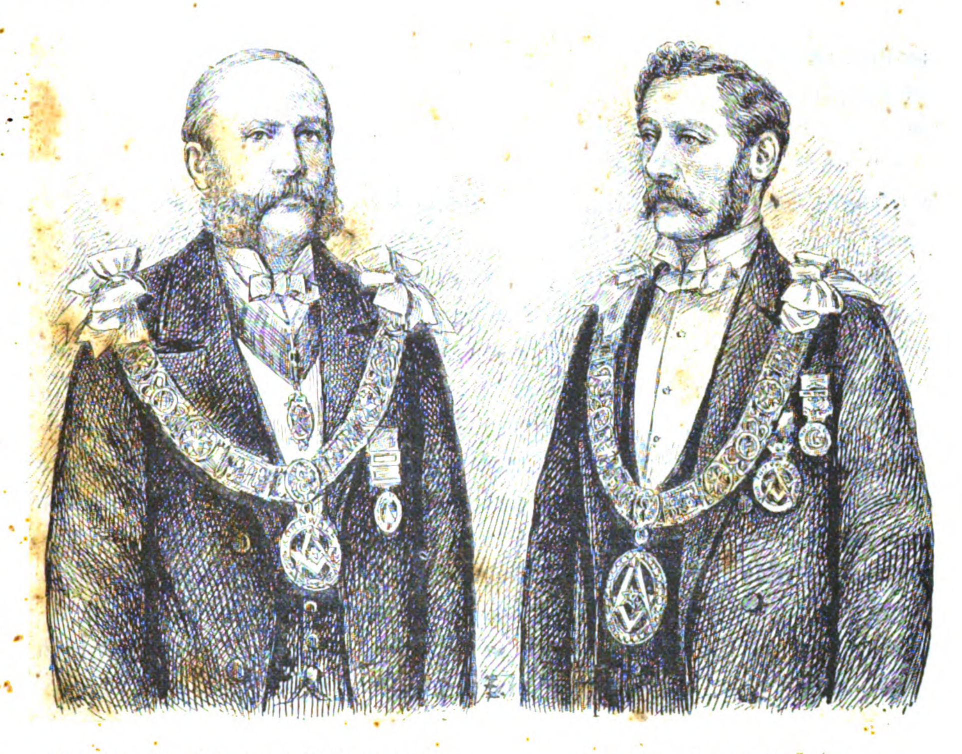
Il me faut aussi signaler la baronne Adelma de Vay-de-Vaga, une jeune femme de vingt-six ans, hongroise, de Styrie, autre vocate procédante du grand monde. On lui doit la fondation de la Société spirite de Buda-Pest.

L'*Etoile* est pleine de ses révélations. Il faut dire, à la décharge de l'*Etoile*, que la baronne paie les frais d'impression. Elle y raconte, avec les plus minutieux détails, les découvertes faites dans ses voyages aériens où les esprits la transportent dans les sphères célestes. S'il faut en croire ces récits extraordinaires, plus rien ne nous est inconnu de ce qui se passe dans Vénus ou dans la Lune. Ainsi, par exemple, nous apprenons que les habitants de la planète Vénus professent la religion déiste et n'ont d'autres moyens de locomotion que des ballons très bien organisés, des bateaux aériens ; qu'il n'y a dans Vénus ni monarchie, ni aristocratie, etc.

Les révélations doctrinales sont à la hauteur des révélations astronomiques. La baronne appelle « esprits élémentaires » certains des démons avec lesquels elle est en communication. Ces esprits sont projetés du soleil par Lucifer ; chaque rayon de l'astre central de notre système planétaire en contient des myriades. C'est ainsi que le Dieu-Soleil pénètre en nous, nous illumine et nous tient sous sa sublime domination. Un corps charnel va naître ; aussitôt Lucifer en prend possession par ses esprits élémentaires, dont sept s'incarnent dans le nouveau-né ; ce qui fait, dit la baronne, que l'homme n'est plus un binaire, ni un ternaire, mais un hepténaire.

Le démon, en se jouant ainsi de cette malheureuse baronne Adelma de Vay, lui fait proclamer des extravagances où la folie se mêle au dogma-

tisme sacrilège. C'est ainsi que la baronne enseigne un système insensé de « l'union duale des esprits », que Satan n'a imaginé que pour blasphémer contre le Christ et sa divine Mère. D'après ce système, chaque esprit est régulièrement mâle et femelle, et l'esprit *dual* de Jésus n'est autre que la Vierge Marie. De là, la baronne Adelma de Vay, sous l'inspiration du diable, part pour donner cette explication lucifériennne de l'Immaculée-Conception :



Comte de Mount-Edgeumbe
Grand-Maître
provincial de Cornwall

Comte de Zetland
Grand-Maître
provincial d'Yorkshire

« Un cordon fluidique unit entre eux les esprits duals. Lors de l'incarnation de Marie, ce cordon fluidique fut élargi, tendu, sans se rompre. C'était Marie qui s'incarnait elle-même, en vertu de la connaissance qu'elle avait des lois divines, les fluides duals contenant en eux des lois créatrices. Après leur mission accomplie sur terre, Marie et Jésus redevinrent, comme avant, des esprits duals premiers-nés, et ils portent ensemble au ciel le nom de Fils de Dieu. »

Voilà ce que la baronne Adelma de Vay écrit sous la dictée de ses daimons protecteurs, « tout à fait mécaniquement, nous dit-elle, comme une machine. »

Ce lucifériauisme, inepte autant que sacrilège, confond vraiment l'imagination.

Un « kabbaliste » de l'*Etoile* loue tout cela dans ces termes :

« Ma bien-aimée sœur, la baronne de Vay-de-Vaga, est un médium dont toutes les révélations qu'elle obtient des Esprits portent le cachet divin, sont une véritable initiation aux secrets de Dieu. »

Je dois, en passant, mentionner Mme Lucie Grange, la pythonisse d'Auteuil, très en faveur auprès des cerveaux troublés de l'aristocratie parisienne. Cette personne, dont le daimon familier est Hermès, ne veut, à aucun prix, être considérée comme sataniste ; elle est, tout au contraire, pour « le Dieu inconnu qui est un fleuve de lumière ».

Mme Lucie Grange est la veuve d'un franc-maçon qui a joué un rôle assez actif dans l'armée de la Commune. Ancien vénérable, athée avant son mariage, le F.·. Adolphe Grange fut converti par sa femme au spiritisme, et s'efforça dès lors d'établir une entente entre la Maçonnerie et le Spiritisme.

Mme Lucie Grange, qui a déclaré la guerre à la Magie noire, est dédaignée et vilipendée par l'*Initiation*, mais est au mieux avec le groupe de l'*Etoile*, qui reçoit ses communications et insère ses visions. Elle se donne une mission surnaturelle, qu'elle a reçue... de l'archange saint Michel !

L'archange lui apparut en 1883, environné d'une multitude d'esprits représentant tous les pays du monde ; un immense étendard bleu céleste le dominait tenu par un esprit allégorique : la Lumière. Elle fonda alors une revue portant ce titre : *La Lumière*, destinée à prêcher le Nouveau Spiritualisme, ou la doctrine du Pur Amour, « révélation nouvelle qui doit nous unifier dans un immense *amour sans préjugés* et dans une majestueuse vérité sans voiles. » Le symbole choisi par Mme Lucie Grange est : un cœur embrasé, divinisé dans le triangle. Elle attend et prophétise le nouveau Messie : « Les Israélites, dit-elle, qui attendent encore leur Messie, vont le recevoir en grande pompe au sanctuaire du temple colossal universel ».

Elle a fondé une association spirite sous le nom de : *Communion universelle des âmes dans l'Amour divin.*

Mme Lucie Grange est très chatouilleuse à l'endroit de la propriété des révélations spirituelles qui lui viennent de l'autre monde. C'est ainsi qu'en 1891 elle a fort malmené la duchesse de Pomar, qui avait eu l'audace de s'approprier des inspirations qu'elle lui avait communiquées, la traitant de plagiaire et l'accusant de « détournement de documents inspirés ». L'abbé Roca se trouvait impliqué dans l'accusation, pour avoir osé attribuer à la duchesse les révélations de Mme Lucie Grange.

M. Jules Bois, qui l'a visitée dans son sanctuaire d'Auteuil, raconte ainsi son entrevue :

« J'ai passé des heures troublantes, boulevard Montmorency, dans le salon de Mme Lucie Grange. L'an passé, je la visitai après un article déconcertant qu'elle avait écrit sous ce titre : *Guerre à la Magie Noire!* — Que je me trompai en croyant entrer dans un arsenal magique ! Autour de moi, rien de belliqueux : un petit poêle, une large table de travail, une gentille perruche qui pirouette autour de son barreau, deux pieux tableaux représentant la Vierge Marie et le Sauveur, faisant bon ménage avec des masques d'Hermès, d'Apollon et d'Isis ; enfin, planant sur ce temple familier, un grand étendard bleu.

« — Je sens autour de moi les fluides malfaisants de nos ennemis », m'explique tranquillement Mme Lucie Grange ; « mais je ne les crains pas. J'ai « déclaré la guerre aux occultistes qui pratiquent l'envoûtement par voie téné- « breuse. Tout autre à ce jeu courrait un danger de mort ; mais Hermès me « protège et m'inspire. Invisible, visible souvent, il est toujours là auprès de moi... d'autres aussi. »

« A ce moment, de petits bruits crépitèrent : il me sembla que les murs disaient oui et que le poêle approuvait d'un pétillement.

« Devant ma stupéfaction, la prophétesse se mit à éclater d'un bon rire :

« — Vous voyez, ils répondent, eux aussi... Tout autre ferait sourde oreille ; « mais j'ai appris le langage des choses qui est souvent le langage des esprits.

« — Les morts, n'est-ce pas ? questionnai-je.

« — Non, pas les morts précisément. La plupart sont trop imparfaits, trop « semblables à nous. Leurs manifestations sont le plus souvent inférieures. Je « suis en rapports avec les âmes des âmes, avec les puissances qui dirigent « l'univers, que vous les appeliez les Génies de la Rose-Croix, les Devas de « l'Inde antique, les Amschaspamds de la Perse, les Khéroubs de la Khaldée ou « les Archanges de l'Apocalypse. L'un d'entre eux s'est attaché à moi ; il m'a « d'abord dit se nommer Salem et être un prêtre égyptien ; puis, il me révéla « qu'il était Hermès lui-même, le grand Hermès, décidé à se servir de la pauvre « et ignorante femme que je suis pour rénover l'univers... Vous êtes ici dans la « moderne Memphis. Nous y recevons les visites des plus grands hommes de « tous les temps... Je suis voyante à l'état conscient, sans être endormie par « personne. C'est ainsi que j'ai obtenu la résurrection fluidique d'un papyrus « égyptien... Salem-Hermès vient à moi : tantôt il fait passer sous mes yeux « des tableaux et des images symboliques, tantôt il amène près de nous d'autres « intelligences, comme celles de Marcellus, de Miriam, de saint Michel, qui me « révèlent d'éblouissantes vérités... Il y a en moi une âme toute changée qui se « montre en ces extases, et contre qui se révolte parfois ma personnalité habi- « tuelle. Je ne suis pas seulement Lucie Grange, je suis le médium *Hab,* dimi- « nutif de *Habimelah,* qui veut dire, selon le commentaire d'Hermès, *Force du* « *Père.* »

« Ces jours-ci, j'ai pénétré encore dans la Pyramide d'Auteuil, continue M. Jules Bois ; le drapeau bleu flottait avec une sorte d'ostentation magnanime.

« — Vous voyez, la Lumière a vaincu, me dit Mme Grange, je ne pense plus à la magie noire. Elle est renversée à jamais. »

« A ce moment quelqu'un entra.

« — M. Christian fils », dit le médium Hab.

« Le visiteur s'inclina avec grâce, puis s'assit, et je le vis feuilleter des parchemins aux signes biscornus, ainsi que des planches d'archéologie..

« —Monsieur, me dit-il, je suis archéologue, et j'avoue être très dérouté par « les phénomènes qui se passent dans cette maison. Je dois cependant en recon- « naître la réalité. Des fleurs, des branches, pendant les séances, s'écroulent du « plafond sur les têtes des expérimentateurs. Des objets fort lourds sont « déplacés. Récemment, Mme Grange crut apercevoir Napoléon ; il lui annonça « qu'il se manifesterait bientôt. En effet, le lendemain, à l'heure dite, nous « fûmes bousculés par un vent terrible qui traversa l'escalier et nous pen- « sâmes être renversés. »

« Puis, ayant fait quelques pas vers moi, et après avoir consulté une petite boussole, M. Christian fils me serra les mains avec effusion :

« — Je vous félicite, monsieur, vous venez de vous asseoir entre l'Orient et « le Nord. Ce sont les points les plus fortunés, et celui qui spontanément prend « place à cet angle ne peut être un méchant homme. Si vous vous étiez fixé au « Midi, vous seriez un faux ami, à l'Orient un avare, à l'Occident un calomniateur, « au Nord un envieux et un hypocrite. Tels sont les mystères de la Sainte Kabbale « et la meilleure manière d'être édifié sur ses relations. »

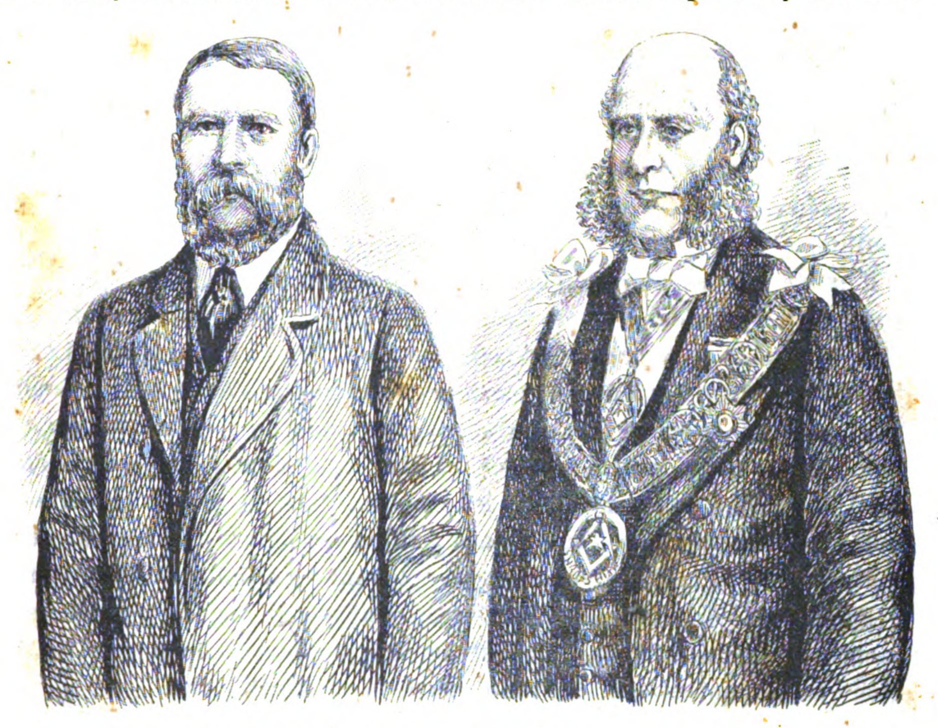
Mme Lucie Grange a le privilège d'apparaître à ses abonnés jusque dans les pays les plus lointains, en Tunisie par exemple (La *Lumière* 1888, page 8).

« Dans les derniers jours de juin 1893, écrit-elle au *Phare de Normandie*, je fis un rêve où il me fut prédit que je devais bientôt expérimenter le fluide électrique, subir la mort et ressusciter. Or, le 1er juillet, au moment où un orage se déclarait à Auteuil, mon guide, Salem-Hermès, me dit de quitter la place que j'occupais et d'aller m'étendre sur mon lit ; je ne devais pas toucher le parquet. Bien étonnée de ce conseil, je m'y soumis néanmoins, comme je l'avais accepté en rêve. Le soir venu, la foudre entra dans ma chambre, et m'endormit. Le lendemain matin, j'étais paralysée, sans mémoire et sans force. Peu à peu les vertiges et les douleurs se sont passés, me laissant aussi faible que si j'avais fait une maladie de trois mois. Un oiseau en cage qui se trouvait dans mon cabinet de travail est resté paralysé, lui aussi, jusqu'au lendemain soir. Je tais de nombreux faits qui sont encore plus remarquables, mais je puis vous dire que la foudre a toujours joué un très grand rôle dans ma vie ; ce qui n'empêche pas que je sois un esprit de paix !... »

Au sujet de Mme Lucie Grange, les opinions sont très partagées dans le monde des occultistes ; beaucoup la traitent d'hallucinée ; mais d'autres affirment qu'elle obtient réellement des résultats visibles et qu'elle n'est nullement folle. Selon ceux-ci, il ne faudrait pas tenir compte de l'ironie qui perce dans le récit de M. Jules Bois ; car cet écrivain est, nous le savons, un mage noir, et il est porté, par conséquent, à tourner en dérision, par parti-pris, quiconque ne s'enrégimente pas sous sa bannière. Les dames spirites du beau monde font grand cas de la pythonisse d'Auteuil, et Hermès a été vu bel et bien plusieurs fois au boulevard Montmorency.

Quoi qu'il en soit, il était bon de noter ce mode de tromperie du démon, mode si bizarre entre tant d'autres. Si l'espace ne m'était pas limité, il y aurait beaucoup à dire sur ces gens du monde qui ont oublié le chemin de l'église, et qui ne gardent leur croyance au surnaturel que pour se livrer aux pratiques si condamnables du spiritisme. On comprend que le diable se moque d'eux et leur souffle les doctrines les plus saugrenues.

C'est ainsi que beaucoup en sont arrivés à considérer Lucifer comme la troisième personne de la Trinité; cette erreur folle est répandue parmi tous



Sir E.-A.-H.- Lechmere
Grand-Maitre
provincial de Worcestershire

Sir Watkin Williams-Wynn
Grand-Maître
prov. du Nord-Wales et Shropshire

les occultistes qui procèdent de la secte des Johannites. On a tant et tant mis à l'ordre du jour dans certains salons l'idée de la réconciliation de Satan avec Dieu, — idée prônée par Victor Hugo, entre autres, — qu'une sorte d'école, sans chefs, s'est créée, voyant en Lucifer l'esprit-saint, le Messie futur qui opèrera la fusion de toutes les religions en une seule. Jéhovah, disent ces aveugles, ces insensés, a eu son œuvre terminée à la naissance du Christ; puis, Jésus, seconde personne de la Trinité, a accompli un grand effort pour instaurer la vraie religion dans le monde; mais Jéhovah, s'étant mis en antagonisme avec l'Esprit-Saint, qui n'est autre que Lucifer, il en est résulté un désordre moral dans le monde surnaturel aussi bien que dans le



monde naturel, et la religion non-idolâtre s'est trouvée toute différente de ce qu'elle devrait être. Il n'y a que Lucifer qui puisse tout remettre en ordre, et le chaos religieux cessera, dès que Jéhovah se sera réconcilié avec lui. Le Christ et Lucifer ne sont donc ennemis qu'aux yeux des prêtres catholiques; en réalité, ils se complètent l'un l'autre. Actuellement l'œuvre du Christ est terminée, et c'est celle de Lucifer qui commence. Partant de ce raisonnement, ces infortunés, ces pauvres dupes du prince des ténèbres, adorent un Dieu en trois personnes (Jéhovah, le Christ et Lucifer) et souhaitent la prochaine réunion indissoluble de la Sainte Trinité, telle qu'ils la conçoivent.

Au surplus, rien n'est plus inouï que la variété de doctrines que le diable a la malice d'imaginer pour jeter les âmes dans l'erreur et les perdre; le mensonge, dont il est le père, sait revêtir mille formes.

Lucifer en est arrivé jusqu'à se féminiser; car voici l'étrange théorie professée par Mme Olympe Audouard, dans son petit cénacle de Maisons-Laffitte.

Il existe, de toute éternité, deux dieux contraires, deux principes au-dessus desquels il n'y a rien. L'un est mâle et noir, c'est le dieu *Chaos;* l'autre divinité est femelle et blanche, c'est la déesse *Lux*. Chaos est méchant, Lux est bonne. Autrefois, il y a de cela plusieurs centaines de siècles dont le nombre n'est pas fixé, la bonne Déesse, voulant créer, mais ne pouvant rien par elle-même toute seule, captiva le méchant Dieu, se résigna à s'unir un moment à lui, et de cette union naquirent les mondes. Puis, la guerre recommença entre les deux principes divins, Chaos mettant ses efforts constants à vouloir tout anéantir, et Lux, au contraire, s'employant à multiplier partout la vie.

En cela est l'explication du bien et du mal qui se manifestent incessamment dans l'univers. Tout ce qui est mauvais provient de l'influence du dieu Noir; tout ce qui est bon, de l'influence de la déesse Blanche.

Telle est la doctrine secrète que professeraient certains groupes féministes.

Dans l'humanité, l'homme, sans le savoir, est fils du Noir, et la femme, fille de la Blanche. L'homme est, par instinct, méchant, cruel, égoïste; la femme, bonne, douce, altruiste. L'homme s'est adjugé tous les privilèges de l'existence. Il est menteur, même lorsqu'il dit: Liberté, Egalité, Fraternité. Le Noir a son sacerdoce, son culte: son culte préféré est celui qui lui est rendu par le catholicisme romain, dont les prêtres sont mâles. La Blanche est obligée de tenir son culte secret, et, à travers les âges, ses prêtresses ont été les pythonisses, les sybilles, les sorcières, verseuses de breuvages d'amour.

Jusqu'à présent, c'est Chaos qui règne sur l'humanité; les femmes sont asservies à l'homme; aussi, tout va de mal en pis. Mais la victoire définitive est assurée à Lux.

Le mouvement de rénovation sociale se prépare lentement, mais infaillible-

ment, par la libre-pensée, qui émancipe peu à peu les femmes de la tutelle des hommes. La femme trahit la cause de la bonne Déesse, quand elle se fait adoratrice du méchant Dieu ; cela, c'est l'abomination de la désolation.

Au jour de la rénovation sociale, le monde sera complètement retourné. Il n'y aura plus de prêtres du Noir; le culte saint étant adopté alors par l'humanité entière, la Blanche étant reconnue par tous bonne Déesse, le sacerdoce sera exercé uniquement par des prêtresses. Les femmes diront la messe nouvelle et confesseront les hommes. L'Esprit de la Femme pénètrera toute l'humanité de sa bienfaisante influence; l'Esprit de l'Homme sera enchaîné dans les abîmes, d'où il n'aurait jamais dû sortir. Chaos étant réduit à l'impuissance, l'harmonie, avec tous ses bienfaits, règnera sur notre globe, et il en sera ainsi dans les autres mondes; car toutes les planètes des divers systèmes solaires sont habitées, et là il y a aussi actuellement, comme chez nous, les mêmes antagonismes, les mêmes maux, les mêmes injustices. Le règne du Noir cessera partout à la fois dans l'univers, par le triomphe de la Blanche au sein des régions de l'invisible.

Visiblement, la bonne Déesse, la Blanche, ce qui veut dire la lumineuse, d'où son nom *Lux*, se manifeste, multipliée à l'infini, sous la forme d'astres-soleils, qui sont tout autant de centres de mondes planétaires. La bonne Déesse a placé là son principe vivifiant, qui est le feu du ciel, et qui répand partout la chaleur et féconde l'univers. Visiblement, le méchant Dieu, le Noir, l'aveugle et obscur *Chaos*, se manifeste par tout ce qui entrave l'œuvre de la Blanche : c'est lui qui déchaîne les fléaux décimant l'humanité, les orages détruisant, avant la moisson et la vendange, les fruits de la terre donnés aux peuples par le principe divin émanant du soleil; c'est lui, l'auteur de toutes les catastrophes, de tous les cataclysmes, depuis le déluge antique jusqu'aux tremblements de terre qui ont renversé tant de villes modernes.

Avec l'harmonie future, que rêvent les adoratrices de la Blanche, les hommes auront perdu leur rudesse, leur égoïsme et leur barbarie. Il n'y aura plus de guerres. En politique, les nations feront un pacte social qui règlera une bonne fois, sans le concours de parlements permanents, l'administration des peuples, et ce pacte sera fidèlement observé partout. La politique, telle qu'elle existe aujourd'hui avec toutes ses intrigues, aura cessé d'exister et aura fait place à une sage administration, réglée par les lois les plus simples, administration à laquelle participeront toutes les capacités nationales, sans distinction de sexe. L'homme continuera à travailler, les conditions du travail étant partout adoucies; son gain, variant d'après son intelligence et son activité, mais n'étant plus soumis à l'arbitraire du capital spéculateur et créateur de la misère, apportera l'aisance et le bien-être à la famille. Le sacerdoce masculin sera partout aboli, puisque le méchant Dieu ne sera plus adoré nulle part. La femme, rétablie au rang qui

lui est dû, heureuse et ne faisant autour d'elle que des heureux, sera la bonne fée et la reine du foyer, comme mère, comme épouse et comme prêtresse. Ainsi le culte rendu à la divinité se confondra avec l'amour, et, selon la nature et la logique, il est juste que la femme ait le monopole du sacerdoce, qu'elle soit la gardienne du dogme et des saintes traditions, comme elle est la gestatrice, la nourrice et l'éducatrice de l'enfant, c'est-à-dire des générations éternellement renouvelées. Ainsi sera le vrai âge d'or.

Cette doctrine étrange n'est pas affichée. Aussi, il y a quelque temps, je fus bien surpris en lisant un journal que le hasard mit entre mes mains et dont le principal article a dû étonner bien des lecteurs. Ce journal a pour titre : l'*Esprit de la Femme*. Cela signifie-t-il seulement que les femmes ont de l'esprit, ce que personne ne conteste, et qu'il est juste qu'elles aient un journal à elles, simplement féministe? Je ne me prononce pas, ignorant si la rédactrice en chef, Mme Renée Marcil, — une femme très élégante, et, je crois, Vauclusienne, — est diciple d'Olympe Audouard.

Mais je ne puis m'empêcher de faire quelques remarques. Le principal article, signé de la rédactrice en chef (n° du 26 mars 1893), est intitulé *La Vraie Église*, et l'auteur y combat vivement un M. Paul Desjardins, qui aurait tenté, paraît-il, de fonder un néo-catholicisme.

Mme Renée Marcil, dans son programme, à elle, déclare : « étudier les problèmes sociaux, et en chercher les solutions pratiques ; combattre sans merci les préjugés politiques, philosophiques et religieux ; faire la guerre au fanatisme, à la bêtise, à l'esprit jésuitique ; indiquer quelle est la mission de la Femme, ce qu'elle est, ce qu'elle doit être dans la société renouvelée », etc.

Citons quelques passages de l'article en question :

« Où va M. Paul Desjardins ? Au protestantisme ? Non ! il paraît que là, les grandes hauteurs y sont moyennes... Le judaïsme ? horreur !... Le Bouddhisme ? Mais c'est bien vieux et bien loin ; et puis M. Paul Desjardins se déclare chrétien, et il l'est ! mais qu'il le soit alors franchement ! Dès lors, à quoi bon le pathos extraordinaire, les divagations abrutissantes qu'il nous sert? Qu'est-ce que cette façon désinvolte de pétrir et repétrir l'argile des temples, de ravauder les étoles et les nappes d'autel, comme il prétend le faire ? De quelles mixtures sera composé son encens ?

« La *Vraie Église !*... On conçoit ces mots appliqués par exemple à la religion sociale, en véritable formation, à l'Altruisme égalitaire. Mais cette vraie Église de M. Desjardins ne réforme rien ! n'innove rien ! Elle garde tout jalousement : et la confession, et le culte des saints, et le salut, et tous les ingrédients et recettes du culte actuel, et le paradis, et l'enfer, et tout le tremblement qui a tant effaré la conscience des hommes. »

Luther n'est pas trop mal vu de Mme Renée Marcil :

« Luther, au moins, était un refaiseur, sinon un constructeur de religion ; il taillait, il sapait, il marchait !... Mais qu'est-ce qu'il taille, qu'est-ce qu'il sape, le



moderne apôtre ? Où va-t-il ? Il ne va pas même comme les écrevisses qui se hâtent ?

« Il faut être confit en religiosâtrerie, un raffiné de mysticisme, pour entendre un traître mot à la phraséologie de ces néo-chrétiens, qui se bornent à ajuster leur robe longue ou courte à la mode du jour, au dernier cri du scepticisme hypocrite de nos contemporains !

« Voici des hommes, — mettons qu'ils soient d'excellents êtres, — actuellement occupés à marier le Sultan avec la Vierge Marie. Ils se cassent la tête pour essayer de galvaniser les morts les plus trépassés ! ils suent sang et eau pour rassembler les fidèles. »

L'Esprit qui inspire le catholicisme, c'est le Chaos :

« Etranges ces néo-chrétiens qui consentiraient à faire quelques innocentes coupures dans la *lettre,* mais dont l'*esprit* reste plus que jamais enfoncé dans le passé, Esprit que le plus simple prêtre de village ne pourra bientôt plus déchiffrer !

« Eh ! messieurs, soyez chrétiens, si c'est votre métier ! et vive la liberté de conscience ! Mais, du moment que vous vous proposez pour un autre salut que le vôtre propre, que vous annoncez un remède nouveau, une sorte de panacée sociale, ne nous exhibez pas la manne et le sené de nos arrière-grands-papas !... »

Mme Renée Marcil définit ainsi ces doctrinaires chèvre-et-chou du genre de M. Paul Desjardins, qui annoncent s'être donné la mission de réformer le catholicisme :

« Sans point d'appui sérieux pour soulever un mouvement salvateur ; réduits aux éternels sophismes de la chicane religieuse ; en désarroi complet parmi les vieux moteurs rouillés de la vieille machine ; ajoutant une cheville ici, essayant là une fausse clef, et cependant incapables de faire rendre à leur vénérable instrument autre chose qu'un grincement révélateur. »

Et elle s'écrie :

« Où est l'outil vraiment neuf dans la main de tous ces rétameurs de vieux dogmes ?

« Doctrinaires de ce temps, aussi douloureux que sublime, je ne voudrais pas être injuste envers votre intellect masculin, breveté (avec garantie du gouvernement). Aussi, je vous le dis : je ne crois pas à votre réelle impuissance.

« S'il n'y avait à risquer que la chance d'un ordinaire tournoi spirituel, *peut-être le problème divin serait-il résolu à la satisfaction de tous, et peut-être la fameuse formule libératrice des erreurs et des doutes serait-elle en route en vos pieux cerveaux !*

« Oui ! car je n'en veux pas à la gloire intellectuelle de l'homme, mais seulement à sa misère morale. Je veux croire que, si vous ne pouvez tirer de vos alambics aucune essence, de vos creusets aucun grain d'or pur, de tous vos ingrédients philosophiques si longtemps dosés, mélangés, concentrés, la moindre petite étincelle,... eh bien, c'est que vous ne le voulez pas !...

« Si vous ne trouvez pas la lumière, c'est que vous ne descendez pas assez

au fond du puits où gît, dites-vous, la Vérité! Vous avez toujours peur du saut dans l'abîme, ô gens de peu de foi!

« Vous préférez aller *vers le chemin qui monte*, c'est votre droit! mais alors, si la Lumière est là-haut, vous ne devez pas jeter assez de lest... car vous êtes aveugles, hélas! désespérément, et vous ne voyez même pas le vide immense qui se fait autour de vos spéculations.

« O demi-sages! ô quarts d'apôtres! qui n'osez pas vous livrer à la Vérité, qui n'osez pas dire ce qu'il faut dire, et alors vous manquez de vertu, ou qui ne pouvez pas le dire, et alors vous manquez d'autorité!

« Etes-vous, oui ou non, capables de fixer ou bien de créer une formule qui s'adapte enfin à l'universalité des êtres, et non plus à un peuple, à une race, à une caste, à un seul sexe?

« Non! car il faudrait oser, il faudrait risquer, il faudrait être libres; et vous êtes peureux, avares et soumis.

« Et vous croyez si peu, — *ou si mal*, — à ce que vous appelez Dieu, que vous ne lui prêtez que les volontés qui se peuvent accorder à vos intérêts et orgueils!...

« Ce que vous appelez « la vraie Eglise » et que vous opposez *à la fausse, qui est l'Eglise catholique romaine*, — que certes! nous n'avons pas pour mission de défendre, voire d'exalter, puisqu'elle s'oppose à notre avènement féminin, et que tant qu'elle aura durée, nous resterons l'Eve pécheresse, — cette Eglise prétendue nouvelle n'est qu'une vieille chapelle rebadigeonnée au mieux, selon l'esthétique moderne, aux couleurs éteintes, mais absolument semblables aux anciennes. »

On le voit, Mme Renée Marcil ne veut pas d'une « demi-réforme »; et voici comment elle insinue l'idée de la femme-prêtresse :

« Ne pense-t-on pas, parmi les gens qui ont le réel désir d'un idéal plus haut que celui de la matérielle pâture, autant que parmi ceux qui ne peuvent concevoir l'idée de la Morale dégagée de l'idée de Dieu, ne pense-t-on pas que la venue de la Femme, dans la philosophie, même dans la chaire religieuse, se fait quelque peu désirer?

« Ne pense-t-on pas que c'est là précisément l'élément du nouveau idéal, auquel l'âme inquiète et troublée des peuples aspire?

« Ne voici-t-il point de longs siècles que l'encens est allumé par la main des prêtres? Pourquoi ne demanderait-on pas aux modernes prêtresses l'interprétation des oracles et la consultation des augures?...

« Après la femme-médecin et la femme-avocat, la femme-prêtresse! Pourquoi non?... Est-ce que les Gaulois n'avaient pas les druidesses et les Romains les vestales? Est-ce que la Grèce n'avait pas ses pythonisses? Est-ce que la république mosaïste n'avait pas ses prophétesses?... Et dans l'Inde antique, le grand Bouddha Çakia-Mouni chassait-il la Femme de l'arbre Bodhi? N'étaient-elles pas admises à l'étude de la Sagesse?...

« Peut-on nier dès lors à qui revient la responsabilité de l'ostracisme féminin, et ne point considérer et reconnaître l'immense et séculaire misère de l'humanité, ainsi amputée d'une de ses ailes et s'immobilisant dans un sommeil plein de cauchemars infernaux, n'ayant rien de commun avec la divine quiétude du Nirvâna?

« Laissez venir à nous la Femme-Prêtresse, *qui dégagera la voie divine terriblement encombrée !...* Je ne vois plus guère qu'Elle qui puisse faire parler, — au lieu de vos dieux sourds et muets, — le Dieu entendant et parlant de la Nature, que l'athée lui-même salue dans le lever sublime du soleil. »

Un peu plus loin :

«... Pourquoi la Femme, aux mains si délicates, au cœur si intuitif, ne seraitelle pas admise à panser les plaies de l'âme aussi bien que celles du corps ?

« Craint-on qu'elles n'enseignent un Dieu point assez orthodoxe, point assez cruel, capricieux, autocratique, point assez semblable à l'homme fait à son image ?

« Craint-on que *le Dieu nouvellement traduit* ne se courrouce enfin contre le vieil attirail, louche et féroce, de notre civilisation, dont l'esprit religieux est cependant la clef de voûte et une clef que les saints portiers des Temples ne sont pas disposés à rendre de bonne grâce ?

« Il est certain que l'Esprit de la Femme s'envolera plus haut vers la sainte Pitié, — d'autant plus simple que plus logique et appuyée sur les faits humains, — et que son Eglise sera beaucoup plus vraiment la vraie Eglise que celle de MM. Paul Desjardins et Cie.

« L'Esprit de la Femme est profondément rationaliste, et, depuis la dernière levée des féminins boucliers, d'aucuns parmi ses adversaires, aussi bien que parmi ses amis, s'avisent qu'Elle est à la fois très positive et très pratique, *sans préjudice de son idéalité essentielle*, que la plus simple traduit par la sensibilité, *faute de pouvoir la formuler autrement.*

« Or, c'est précisément ce positivisme qui, joint à l'Idéalisme, fait l'équilibre féminin, équilibre parfait chez les femmes bien douées naturellement et renforcé par l'habitude de l'analyse et de l'analogie, qui l'élève à l'esprit de synthèse et fera de la Femme future un précieux et sincère élément de renouvellement social. »

Ennemie jurée du confessionnal catholique que M. Desjardins conserve dans sa réforme, Mme Renée Marcil ajoute immédiatement :

« Je ne vois pas à l'horizon le Dieu masculin, guérisseur des maux humains, que les néo-chrétiens espèrent guérir ou au moins soulager à coups de confession ? »

Voici la conclusion de cette longue polémique contre les néo-chrétiens :

« Est-ce notre faute, si votre nouvelle Eglise ne nous dit rien de bon, non plus que le bloc enfariné de la fable ?

« Non ! vous n'allez pas à l'Altruisme ! à ce grand torrent qui doit laver les souillures de l'humanité et qui s'épanche sur le monde, pour le féconder à nouveau !

« Non ! vous êtes poussés aux agenouillements de l'immobilisme, bien que vous sembliez vous agiter ; vous êtes rivés à l'hypnose confessionnelle, peut-être parce que vous vous sentez criminels, *à force d'impuissance à concevoir la définitive conception du Bien !*

« L'Égotisme se cache et roule ses plis orgueilleux sous le manteau de pitié et d'amour dont vous vous revêtez, peut-être ingénument...

« Et voilà pourquoi nous souhaitons tous, nous qui pensons, nous qui avons souffert et médité, hommes et femmes, artisanes et reines, *nous souhaitons la venue de la Femme qui changera la face du monde,* cette face grimaçante, hypocrite et immonde qui donne aux justes l'horreur de l'existence !

« Car la Femme, c'est l'Altruiste par excellence, et pour peu que nous opposions l'Egotisme à l'Altruisme, nous verrons que l'Egotisme est essentiellement masculin, de vice masculin, de vice suprême : l'homme est un loup pour l'homme.

« L'Altruisme, au contraire, est d'essence féminine, de vertu féminine, de vertu suprême, je dirai presque fatale : par ses flancs et par son cœur, étant Maternité, c'est-à-dire Bonté et Amour. Or, l'Altruisme est tout cela.

« Oui, l'Altruisme émane de l'âme féminine, et c'est pourquoi il est la vraie religion de l'humanité, Aujourd'hui, il se révèle aux peuples, mais dégagé de tout crépuscule ; il n'est plus le détachement bouddhique, ni le sacrifice chrétien, et c'est en cela surtout qu'il est féminin, *plus que jamais à notre heure actuelle de Lumières approchantes.* Car il n'est plus, cet Altruisme, la loi du renoncement, — loi de convention ou de vertu individuelle, — qui ne peut s'ériger en loi véritablement humaine, c'est-à-dire universelle...

« Non, l'Altruiste ne renonce pas : il veut la juste répartition, la part à chacun, et il réclame sa part légitime.

« Ainsi fait la Femme !

« Elle clame et réclame son droit au soleil, à la vie, à l'amour !

« Elle se refuse virtuellement à la loi de sacrifice et de douleur, érigée en dogme, et qui lui fut, surtout à Elle, impitoyablement imposée !

« Elle réclame : elle est mère ; elle veut la vie et les fruits de la terre pour ses fils ; elle ne refuse point les dons de la Nature...

« *Créatrice, elle ne saurait confesser le néant ;* elle croit au bonheur ici-bas, et y attache fortement ses berceaux !

« Elle est vraiment Altruiste; car, si elle demande, — et c'est ce qu'elle fait aujourd'hui, — son dû à l'homme pétrisseur de dieux injustes, elle ne le demanderait jamais au détriment de la collectivité.

« Il sera facile de faire cette preuve.

« La Femme, — et c'est aujourd'hui sa grandeur et le signe de sa mission, — ne se réclame que du droit humain, du droit de l'être créé égal ! Elle repousse la conception du Dieu partial; elle n'accepte plus la Faute et la responsabilité du Péché et du Mal, mais elle se lève pour les écraser sous son frêle talon.

« Et voilà la Genèse nouvelle et la nouvelle religion : la religion du Droit. »

Rien n'est plus curieux, n'est-ce pas ? que ce mélange d'anticatholicisme, de socialisme féministe et de mysticisme rationaliste.

Ailleurs, dans le même numéro, Mme Renée Marcil termine ainsi son premier article :

« Femmes que la Science fit conscientes, femmes que la Libre-Pensée fit libres, unissez-vous pour libérer le peuple immense de celles qui souffrent et gémissent sur la terre.

« Après le Noir, la Blanche !. »



Et, dans son en-tête, faisant allusion à l'Esprit féminin dont elle s'inspire, elle écrit en épigraphe :

« Cet Esprit-là ne fait plus peur qu'aux lâches et aux imbéciles. »

Que penser de toutes ces phrases, où, sous chaque mot, l'on sent un sens caché ? Que dire de ces déclarations où perce un secret, toujours sur le point de s'échapper, mais que l'on s'empresse de recouvrir d'un boisseau par quelque déclaration personnelle incidente, arrivant en contradiction avec le reste ?



Sir Charles Lanyon
grand-maître
provincial de County-Antrim.



Comte de Percy
grand-maître
provincial de Northumberland.

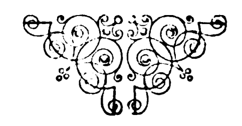
L'étude de la maçonnerie et de l'occultisme nous a habitué à ces jeux de style. Il m'est donc bien difficile de ne voir que de simples coïncidences dans tous les passages que je viens de relever de ce curieux article de journal.

Y aurait-il vraiment, derrière certains groupes féministes, une sorte de religion secrète, un luciférianisme spécial se rattachant au manichéisme à divinité double et bi-sexuelle de Mme Olympe Audouard ? Sans l'affirmer expressément, on peut le soupçonner avec quelque raison. En tout cas, on le saura quelque jour ; car tout finit par se découvrir.

Mais j'en ai terminé, cette fois, avec tout ce qui dans l'occultisme

contemporain, n'est pas la Théurgie orthodoxe, c'est-à-dire avec tout ce qui est étranger au Palladisme. Certainement, on pourrait poursuivre cette revue des mondains diabolisants, bien plus nombreux qu'on ne se l'imagine : l'occultisme, à notre époque, s'est répandu partout, dans toutes les classes de la société, et il a ses prêtresses, sous prétexte d'art, jusque parmi les grandes cantatrices, les célébrités du théâtre ; telle, par exemple, Mlle Emma Calvé, une des chanteuses les plus à la mode, dont le grand succès dans les salons n'est pas dû uniquement à sa voix, mais aussi à ses aptitudes spéciales en spiritisme plus ou moins luciférien. Mais je m'arrête.

Je ne veux pas, cependant, clore cette dixième partie de mon ouvrage sans rappeler le nom d'un occultiste, plus examinateur et chercheur que pratiquant : M. J.-K. Huysmans. Celui-ci, en effet, doit être classé tout à fait à part ; il résulte de mes informations les plus récentes que M. Huysmans s'était donné, comme moi, mission d'étudier de près le monde mystérieux des diabolisants, mais dans un autre milieu. Son but est de faire connaître, lui aussi, en les réprouvant, les mages noirs ; et s'il dénonce leurs coupables pratiques, ce n'est pas pour édifier un occultisme contre leur occultisme. M. Huysmans est un indépendant, dont on peut ne pas partager la manière de voir sur bien des points ; mais il ne pactise pas, je le répète, et, à ce titre, il ne doit pas être confondu avec les mages noirs ou blancs, pas plus avec les satanistes qu'avec aucune espèce de lucifériens, orthodoxes ou non orthodoxes, organisés ou non organisés.



ONZIÈME PARTIE

LA THÉURGIE OU MAGIE BLANCHE

CHAPITRE XXXIX

Le culte organisé de Lucifer Dieu-Bon

Il est hors de doute que le démon inspire les mages noirs aussi bien que les mages blancs, les satanistes aussi bien que les lucifériens ; à tous il se manifeste, plus ou moins fréquemment, sous des formes d'une extrême variété, se déclarant aux uns archange révolté ou esprit du feu, se faisant passer auprès des autres pour âme de trépassé. Rien n'est donc ridicule comme la prétention qu'affichent certains groupes d'avoir le monopole de ces manifestations surnaturelles : il n'y a vraiment pas de quoi être fier de posséder les faveurs de Satan, quelque nom qu'on lui donne ; mais, en tout cas, c'est sottise de s'imaginer que l'éternel ennemi de Dieu les réserve à quelques privilégiés, parce qu'ils l'invoquent et l'évoquent de telle façon plutôt que de telle autre.

Non, le diable n'est pas exclusif, et ces querelles de groupe à groupe, s'accusant réciproquement de supercherie, sont absurdes. Il est vrai que les charlatans ne manquent pas, ainsi que je l'ai établi ; mais, dès qu'un homme se met à haïr Dieu et son Eglise et s'adonne à des pratiques occultes et diaboliques quelconques, l'enfer répond à son appel, sans distinguer entre ces divers sorciers ou mages, théurges ou goètes : et quand des évocations sont infructueuses, c'est Dieu seul qui s'est opposé à leur réussite, qui n'a pas permis aux puissances infernales de venir ; ce n'est nullement le fait de Lucifer ayant réservé à telle école d'occultisme ses trompeuses bontés.

Cela dit, il y a lieu de reconnaître que le Palladisme est néanmoins l'occultisme le mieux organisé, en tant que corps de doctrine et que culte rendu au démon : si tous les autres groupes sont des petites chapelles de diabolisants, le Palladium Réformé Nouveau ou la Ré-Théurgie Optimate est la grande Eglise de Satan sur notre globe. Albert Pike a été vraiment le plus étonnant apôtre que l'enfer ait suscité dans l'humanité ; il laisse bien loin derrière lui les hérésiarques les plus fameux ; sur les pages de l'histoire, son nom restera inscrit comme celui du véritable fondateur de la religion luciférienne, et son Palladisme, ainsi que l'a dit très justement la *Civiltà*

Cattolica, est le plus formidable assaut qui ait été donné au catholicisme, à l'Eglise de Jésus-Christ.

Dans le Palladisme, toute la malice infernale se déploie ; c'est là que Satan se montre le mieux le « singe de Dieu ». En effet, pour peu qu'on l'examine, on constate que le culte des triangles est ni plus ni moins la copie servile, la contrefaçon du culte catholique ; c'est frappant.

Je comptais donner, avec tous les développements nécessaires, le tableau de l'organisation du Palladisme ; mais l'importance de cet ouvrage, la nécessité de le publier en fascicules mensuels, les évènements se précipitant dans la maçonnerie durant le cours de ma publication, tout cela a permis que je fusse devancé sur ce point. Suivant l'ordre de mon plan d'exposition des faits, je n'avais à traiter la question qu'en cette onzième partie ; et voici qu'une heureuse conversion, dont je me réjouis et rends grâces à Dieu, la conversion d'un palladiste marquant, M. Domenico Margiotta, de Palmi, a amené de nouvelles révélations, confirmant les miennes, les complétant et faisant connaître plusieurs choses que j'avais à dire, avant que j'en sois arrivé à écrire ce chapitre.

Pour le tableau complet du Palladisme, avec tous ses détails, je renvoie donc le lecteur à l'ouvrage si intéressant que M. Margiotta, notre nouveau compagnon d'armes, vient de publier sous le titre : ADRIANO LEMMI, *chef suprême des francs-maçons*, souvenirs d'un trente-troisième.

Voici, d'autre part, comment la nouvelle Théurgie a été répandue sur le globe : — Une habile sélection fut d'abord faite parmi les membres des hauts grades des principaux rites maçonniques officiels, surtout du Rite Ecossais Ancien Accepté, et Pike fit constituer par ces élus trente-trois ateliers occultes de haute-maçonnerie, sous le vocable de *Mère-Loge du Lotus*.

On en fonda ainsi 14 dans les trois Amériques, 9 en Europe, 5 en Asie, 3 en Afrique et 2 en Océanie. Ce sont ces 33 *Mères-Loges du Lotus* qui ont créé ensuite tous les triangles du monde, répartis en 77 provinces triangulaires ; au chef-lieu de chaque province est un Parfait Triangle appelé également *Lotus* ou encore « Lotus de chef-lieu », et le Mage Elu, président de ce Parfait Triangle, est en même temps le grand-maître provincial. Sauf quatre exceptions (pour Cologne, Rome, Tauris et Freetown), une Mère-Loge du Lotus est en même temps Lotus de chef-lieu dans sa propre province ; en tout cas, elle a toujours une prééminence honorifique sur tous les ateliers palladiques, non seulement de la province où elle a son siège, mais sur tous ceux des provinces où elle a exercé son action créatrice, et c'est là ce qui est appelé une « Seigneurie ».

AMÉRIQUE DU NORD

Mère-Loge : *le Lotus Canadien*, siège à Montreal. Seigneurie comprenant



deux provinces triangulaires : n° 1, province de Montreal ; n° 2, province de Hamilton (1).

Mère-Loge : *le Lotus de New-York*, siège à New-York. Seigneurie comprenant quatre provinces triangulaires : n° 3, province de New-York ; n° 4, province de New-York et Brooklyn ; n° 5, province de Buffalo ; n° 18, province de Providence.

Mère-Loge : *le Lotus de Pensylvanie*, siège à Philadelphie. Seigneurie comprenant trois provinces triangulaires : n° 6, province de Philadelphie ; n° 7, province de Pittsburg ; n° 12, province de Cleveland.

Mère-Loge : *le Lotus de Maryland, Colombie et Virginie*, siège à Baltimore. Seigneurie comprenant trois provinces triangulaires : n° 8, province de Baltimore ; n° 11, province de Cincinnati ; n° 17, province de Washington.

Mère-Loge : *le Lotus du Charles-River*, siège à Boston. Seigneurie comprenant une seule province triangulaire : n° 9, province de Boston.

Mère-Loge : *le Lotus du Sud-Uni*, siège à Charleston. Seigneurie comprenant cinq provinces triangulaires : n° 10, province de la Nouvelle-Orléans ; n° 13, province de Saint-Louis ; n° 16, province de Louisville ; n° 20, province de Charleston ; n° 21, province de Memphis.

Mère-Loge : *le Lotus des Lacs du Nord*, siège à Chicago. Seigneurie comprenant deux provinces triangulaires : n° 14, province de Chicago ; n° 19, province de Détroit.

Mère-Loge : *le Lotus Californien et des Montagnes Rocheuses*, siège à San-Francisco. Seigneurie comprenant une seule province triangulaire : n° 15, province de San-Francisco.

AMÉRIQUE CENTRALE

Mère-Loge : *le Lotus du Mexique et du Centre-Amérique*, siège à Mexico. Seigneurie comprenant cinq provinces triangulaires : n° 22, province de Mexico ; n° 23, province de Guadalajara ; n° 24, province de Guatemala ; n° 25, province de La Havane ; n° 26, province de Port-au-Prince.

AMÉRIQUE DU SUD

Mère-Loge : *le Lotus Colombien*, siège à Caracas. Seigneurie comprenant une seule province triangulaire : n° 27, province de Caracas.

Mère-Loge : *le Lotus du Brésil*, siège à Rio-Janeiro. Seigneurie comprenant trois provinces triangulaires : n° 28, province de Rio-Janeiro ; n° 29, province de Bahia ; n° 31, province de La Paz.

Mère-Loge : *le Lotus des Andes*, siège à Lima. Seigneurie comprenant deux provinces triangulaires : n° 30, province de Lima ; n° 36, province de Valparaiso.

Mère-Loge : *le Lotus d'Uruguay*, siège à Montevideo. Seigneurie comprenant deux provinces triangulaires : n° 32, province de Montevideo ; n° 33, province de Treinta-y-Très.

Mère-Loge : *le Lotus Argentin*, siège à Buenos-Ayres. Seigneurie comprenant deux provinces triangulaires : n° 34, province de Buenos-Ayres ; n° 35, province de Tucuman.

(1) Dans le volume de M. Margiotta, on trouvera l'énumération détaillée des territoires formant la juridiction ou l'obédience de chacune des 77 provinces triangulaires.

EUROPE

Mère-Loge : *le Lotus d'Angleterre*, siège à Londres. Seigneurie comprenant cinq provinces triangulaires : n° 37, province de Londres 1re ; n° 38, province de Londres 2me ; n° 39, province de Birmingham ; n° 40, province de Liverpool ; n° 41, province de Manchester.

Mère-Loge : *le Lotus d'Ecosse*, siège à Edimbourg. Seigneurie comprenant deux provinces triangulaires : n° 42, province d'Edimbourg ; n° 43, province de Glasgow.

Mère-Loge : *le Lotus d'Hibernie*, siège à Dublin. Seigneurie comprenant une seule province triangulaire ; n° 44, province de Dublin.

Mère-Loge : *le Lotus Saint-Hermann ou de la Germanie Occidentale*, siège à Cologne. Seigneurie comprenant quatre provinces triangulaires : n° 45, province de Hambourg ; n° 47, province de Munich ; n° 50, province de Francfort-sur-le-Mein ; ne 51, province de Strasbourg.

Mère-Loge : *le Lotus Saint-Frédéric ou de la Germanie Orientale*, siège à Berlin. Seigneurie comprenant trois provinces triangulaires : n° 46, province de Berlin ; n° 48, province de Dresde ; n° 49, province de Leipzig.

Mère-Loge : *le Lotus de France, Suisse et Belgique*, siège à Paris. Seigneurie comprenant quatre provinces triangulaires : n° 52, province de Paris ; n° 53, province de Lyon ; n° 54, province de Zurich ; n° 55, province de Bruxelles.

Mère-Loge : *le Lotus des Victoires*, siège à Rome. Seigneurie comprenant deux provinces triangulaires : n° 56, province de Milan ; n° 57, province de Naples.

Mère-Loge : *le Lotus Ibérien*, siège à Madrid. Seigneurie comprenant trois provinces triangulaires : n° 58, province de Madrid ; ne 59, province de Barcelone ; n° 60, province de Porto.

Mère-Loge : *le Lotus du Danube*, siège à Buda-Pest. Seigneurie comprenant trois provinces triangulaires : n° 61, province de Buda-Pest ; n° 62, province d'Yékatérinoslaw ; ne 63, province de Stamboul.

ASIE

Mère-Loge : *le Lotus d'Apadno*, siège à Jérusalem. Seigneurie comprenant une seule province triangulaire : n° 64, province de Jérusalem.

Mère-Loge : *le Lotus des Enfants d'Ismaël*, siège à Tauris. Seigneurie comprenant une seule province triangulaire : n° 65, province de Téhéran.

Mère-Loge : *le Lotus de l'Inde*, siège à Calcutta. Seigneurie comprenant deux provinces triangulaires : n° 66, province de Calcutta ; n° 67, province de Madras.

Mère-Loge : *le Lotus des Yésidis*, siège à Singapore. Seigneurie comprenant une seule province triangulaire : n° 68, province de Singapore.

Mère-Loge : *le Lotus Céleste*, siège à Tong-Ka-Dou. Seigneurie comprenant une seule province triangulaire : n° 69, province de Shang-Haï (ou Tong-Ka-Dou).

AFRIQUE

Mère-Loge : *le Lotus Sainte-Hypathie*, siège à Alexandrie. Seigneurie comprenant deux provinces triangulaires : n° 73, province d'Alexandrie ; n° 74, province de Constantine.

Mère-Loge : *le Lotus Africain*, siège à Port-Louis. Seigneurie comprenant deux provinces triangulaires : n° 75, province de Port-Louis ; n° 76, province de Capetown.

Mère-Loge : *le Lotus des Tropiques*, siège à Freetown. Seigneurie comprenant une seule province triangulaire : n° 77, province de Monrovia.

OCÉANIE

Mère-Loge : *le Lotus de Bratha-Yuda* (la Guerre Sainte), siège à Batavia. Seigneurie comprenant une seule province triangulaire : n° 70, province de Batavia.

Mère-Loge : *le Lotus Océanien*, siège à Sydney. Seigneurie comprenant deux provinces triangulaires ; n° 71, province de Sydney ; n° 72, province de Dunedin.

Telles sont les Seigneuries des trente-trois Mères-Loges du Lotus palladique. Ces Mères-Loges sont centres de culte ; leurs Seigneuries forment, en quelque sorte, la division ecclésiastique, si l'on peut se servir de ce terme, comme les provinces triangulaires forment la division administrative.

En effet, il importe de ne pas perdre de vue que le Palladisme est à la fois haute-maçonnerie et église luciférienne. En tant que haute-maçonnerie, le Rite Suprême exerce une influence secrète sur les ateliers de tous les rites officiels, dirigeant leur action politique et sociale dans la guerre au catholicisme ; en tant que temples secrets de l'église luciférienne, les triangles palladiques rendent un culte rituel, liturgique, au prince des ténèbres, dont ils font le Dieu-Lumière, le Dieu-Bon.

C'est ainsi que pour les travaux non-rituels, le Palladisme a ses 77 provinces triangulaires réparties en quatre Gouvernements, dont le siège centralisateur est établi : à Washington, pour l'Amérique du Nord et l'Amérique Centrale ; à Montevideo, pour l'Amérique du Sud ; à Naples, pour l'Europe ; à Calcutta, pour l'Asie, l'Afrique et l'Océanie. Les corps souverains placés à la tête de ces gouvernements sont les quatre Grands Directoires Centraux (voir au premier volume de cet ouvrage, page 367 et suivantes). D'autre part, pour les œuvres rituelles, les triangles adressent à la Mère-Loge du Lotus de leur Seigneurie leurs communications sur les résultats magiques obtenus, et chacune des trente-trois Mères-Loges est en correspondance directe avec le Suprême Directoire Dogmatique, — lequel, ne l'oublions pas, était à Charleston jusqu'au 20 septembre 1893 et a été transféré depuis à Rome par le Convent Souverain, dont Lemmi s'est si bien servi pour duper le successeur de Pike et les cardinaux palladistes du Sanctum Regnum.

Les mystères des triangles sont donc de deux natures bien distinctes, et ici je ne m'occupe que des œuvres rituelles, c'est-à-dire du culte rendu à Lucifer, tout en faisant remarquer que le fonctionnement de l'action politique et sociale anticatholique est aussi bien organisé que le fonctionnement de ce culte démoniaque au plus haut degré. La main de Satan est vraiment là.



C'est pourquoi, toutes les tenues de triangles ne sont pas consacrées à combiner entre hauts-maçons les intrigues au moyen desquelles on agira au sein des ateliers des rites officiels avoués. En dehors de ces assemblées où l'on se met d'accord pour influencer et diriger la maçonnerie ordinaire, et en dehors des séances d'initiation aux grades palladiques, il y a les tenues strictement liturgiques. On a eu des aperçus des unes et des autres, au cours de mes récits de témoin ; mais il est bon de grouper, dans une énumération au moins sommaire, les principaux éléments de ce culte diabolique, le mieux organisé entre tous.

Disons d'abord que les tenues strictement liturgiques ont lieu en grand triangle et en parfait triangle, c'est-à-dire que les frères Kadosch du Palladium et les sœurs Chevalières Elues Palladiques n'y sont pas admises. Le triangle, où les hauts-maçons du 1er degré du Rite Suprême travaillent avec les Hiérarques, les Maîtresses Templières et les Mages Elus, est principalement réservé aux débats et délibérations en vue de l'entente à laquelle je viens de faire allusion ; frères et sœurs du 1er degré palladique ont reçu la seule lumière qui leur a fait connaître l'existence du Palladium Réformé Nouveau comme haute-maçonnerie ; il leur est, il est vrai, facile de deviner le reste, dont la révélation définitive leur est promise et, en général, ne se fait guère attendre ; mais, en l'attendant, lorsqu'ils se livrent à d'autres passe-temps que ceux de leurs initiations et de leurs combinaisons d'influences, lorsqu'ils font, en un mot, de l'occultisme, c'est du moins sans franchir les limites du spiritisme connu. Nous avons vu, d'après l'initiation de miss Arabella D*** à Singapore, en quoi consiste la lumière donnée à l'Elue Palladique (tome Ier, de la page 192 à la page 207) ; quant à l'initiation du Kadosch du Palladium, elle est surtout gnostique, d'après les doctrines connues de Simon de Gitta et d'Apollonius de Tyane. Le vrai culte luciférien est réservé aux 2e et 3e degrés.

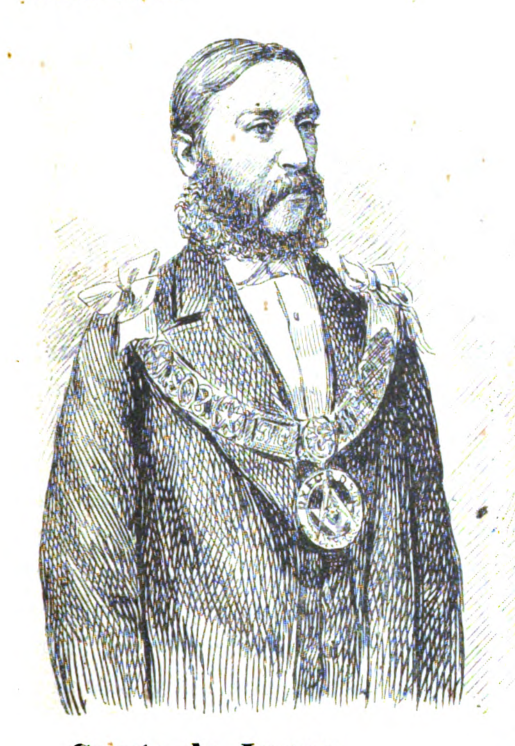
La contrefaçon du catholicisme est flagrante.

Les palladistes ont leur *Pater*, leur *Ave*, leur *Gloria*. J'ai déjà donné le *Pater* luciférien (tome Ier, page 128). L'*Ave-Eva* luciférien est la contre-partie de l'*Ave-Maria* catholique ; on salue Eve, en la glorifiant d'avoir désobéi au Dieu Mauvais. Le *Gloria Lucifero Victori* célèbre Lucifer comme futur vainqueur d'Adonaï ; il proclame le dogme de la divinité double, au lieu du dogme de la Sainte-Trinité.

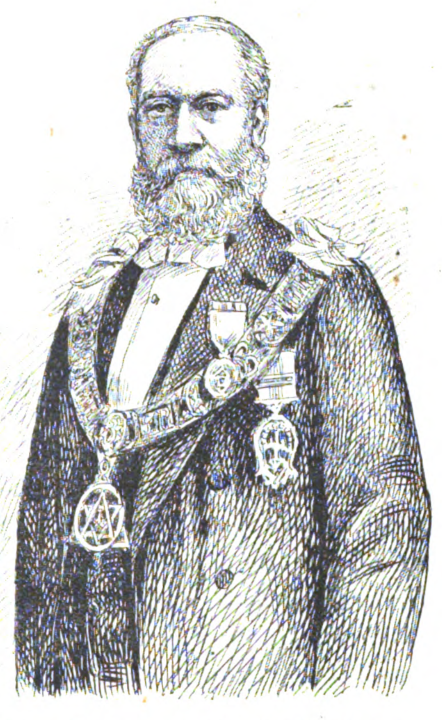
J'ai donné le *Credo* luciférien (tome Ier, page 126). Quant au *Confiteor*, les palladistes n'en ont pas ; en revanche, ils ont la prière *Prœmium da mihi, Domine*, qui précède une sorte de glorification personnelle que chacun a le droit de faire en tenue de grand triangle pour célébrer ses propres mérites dans le sens luciférien. « Donne-moi la récompense, Seigneur ; pour ta gloire, j'ai vaillamment combattu, etc. » ; et, par fanfaronnade, le

palladiste énumère, devant les frères et les sœurs, les actes anticatholiques dont il s'enorgueillit. C'est un examen de conscience, public et à rebours.

Les *Oraisons* du Rite Palladique sont innombrables. J'ai donné la plus usitée, celle à Lucifer (tome Ier, page 219). On a vu également *l'Acte de consécration à Lucifer* (page 220); car ces fanatiques se consacrent au diable déifié par eux, comme les chrétiens se consacrent à la Sainte Vierge ou au Sacré-Cœur.



Comte de Jersey
grand-maître
provincial d'Oxfordshire.



Sir Thomas-Fred. Halsey
grand-maître
provincial de Heretfordshire.

En opposition au Sacré-Cœur de Jésus et de Marie, le lucifériainisme des triangles rend les honneurs de l'autel au *lingam* d'Astaroth et au *ctéis* d'Astarté. La *rosa-mystica* palladique, c'est le *ctéis* d'Eva, mère du genre humain.

Le serpent, — et particulièrement celui d'Eden, — n'est pas oublié dans la religion occulte ; il a des cantiques, en diverses langues.

Parmi les cantiques les plus réputés, il faut citer, en opposition au *Magnificat* (cantique de la Sainte Vierge), l'ultrà-impie *Cantique de la Maîtresse Templière Souveraine*, celui que seules peuvent chanter en grand triangle les sœurs du 2e degré ayant été favorisées de la révélation d'Astarté.



La hideuse idole templière est célébrée par le *Salut au Baphomet*, où le monstre est vanté comme symbole et personnification de toutes les forces de la Nature, et par la *Prière au Palladium*, où le même Baphomet est invoqué comme puissance protectrice ; cette antienne infernale est une parodie du *Sub tuum præsidium*. Quant au *Salut au Baphomet*, c'est un hymne, que je ne saurais guère comparer, comme antithèse, qu'à notre *Ave, maris stella*.

Le *Salve, Regina* a sans doute inspiré, à rebours, le *Salve, Caïn* et le *Salve, fulgens Phœnix*. A citer aussi les hymnes à Baal-Zeboub, à Asmodée, à l'Anti-Christ, à Astaroth et Astarté, à Hermès, au Feu Divin, etc.

La bénédiction luciférienne se donne par le signe ésotérique (voir tome 1er, page 201), de la main droite, tandis que la gauche, largement ouverte et les cinq doigts écartés, fait le geste d'enfoncer dans l'abîme un ennemi invisible ; et l'on dit, en même temps : *Per benedictionem Luciferi, maledictus Adonaï adumbratur*.

J'ai décrit le *Signe de la Croix gnostique* (tome 1er, page 216).

Les chrétiens ont les sept Psaumes de la Pénitence ; les palladistes, eux, ont les *Psaumes à Moloch*, appelés encore *les Sept Nekam, Adonaï*, parce que les mots *Nekam, Adonaï* y reviennent constamment.

En fait de litanies, les Grands Triangles et Parfaits Triangles récitent : les *Lâbah des Noms sacrés de Lucifer*, en opposition aux *Litanies du Saint Nom de Jésus* ; les *Lâbah d'Astaroth et d'Astarté*, en opposition aux *Litanies de la Sainte Vierge ;* les *Lâbah des Septante-Sept ou de la Hiérarchie céleste*, en opposition aux *Litanies des Saints*. Il y a aussi les *Lâbah des Martyrs*, à la gloire des Jacques Molay, Giordano Bruno, Jean Huss, Etienne Dolet et autres personnages du même genre. Aux *Litanies du Saint Sacrement*, les palladistes opposent une longue kyrielle d'imprécations contre la divine Eucharistie, nommée les *Grandes Imprécatoires* ; ces imprécations se débitent en chœur, dans les tenues solennelles, avant certaines profanations d'hosties sur lesquelles mieux vaut ne donner aucun détail, tant ces pratiques sont monstrueuses.

D'autre part, les palladistes appellent *Petites Imprécatoires*, quelques formules courtes, qu'ils prononcent tout bas hors de leurs ateliers, en diverses circonstances. Par exemple, dans un compartiment de wagon ou n'importe quelle voiture publique, un palladiste se trouvera en présence d'une personne catholique pieuse, et il s'apercevra qu'elle a un chapelet et qu'elle prie ; si, pour une raison quelconque, le palladiste est obligé de continuer sa route avec ce ou cette fidèle, dont la prière, même mentale, l'horripile, il dira de même, mentalement, à plusieurs reprises, chaque fois qu'il verra égrener le rosaire : *Vade, Lilith, vade retro, Mirzam ; et maledictus sit Jesus Bethlemitus !* Par ces imprécations murmurées en lui-même, il s'imaginera détruire l'effet des prières de l'adversaire catholique.

Nous allons voir plus loin les « Pratiques d'Exécration ».

Dans les cènes triangulaires (banquets palladiques), il y a *Benedicite* et *Grâces* en style luciférien ; ces brèves oraisons célèbrent le rôle du Feu, principe surnaturel. Au dessert, on y chante le *Goddaël-Mirar*, hymne en langue incompréhensible. Dans les triangles italiens, et jusque dans les banquets de la maçonnerie ordinaire, Lemmi fait déclamer ou même chanter l'*Hymne à Satan*, au lieu du *Goddaël-Mirar*, et, par voûte encyclique du 21 janvier 1894, il a invité les poètes palladistes des divers pays à traduire en leur langue les strophes fameuses de Giosuè Carducci.

Le *Goddaël-Mirar* n'est pas le seul de ces chants cabalistiques, passablement baroques d'apparence, imaginé par Albert Pike, et dont quatre-vingt-dix-neuf sur cent de ceux et celles qui les savent par cœur et les chantent ne comprennent pas un traître mot. Il y a aussi, en opposition au *Veni, Sancte Spiritus*, un certain extravagant *Rabba-Rabbi Peyrèm*, pour lequel j'eus toutes les peines du monde à garder mon sérieux, la première fois que je l'entendis. Ces chants cabalistiques sont au nombre d'une vingtaine. Les deux chefs-d'œuvre du genre sont le *Gennaïth-Menngog*, qui se chante pendant la première partie des œuvres de grand rite, comme un *Veni, Creator*, et, en second lieu, le *Vanériam-Ohblerrak*, qui se chante pendant la deuxième partie, si l'opération a bien réussi, et qui est ainsi comme un *Te Deum* d'actions de grâces.

J'avoue que je suis resté jusqu'à ces derniers temps à croire que ces sauvageries plus ou moins euphoniques n'avaient absolument aucun sens. J'ai été détrompé par un savant professeur de langues orientales, M. Le Chartier, à qui je fis transmettre le texte du *Gennaïth-Menngog* par mon ami M. De la Rive, à titre de curiosité. Même, je ne cachai pas mon peu de confiance dans le résultat de l'examen, tant j'étais persuadé qu'Albert Pike avait aligné des mots barbares sans signification, comme il arrive souvent pour les formules de vieux grimoires. « Qu'importent que les mots soient dépourvus de sens ! a écrit je ne sais plus quel enragé sorcier ; moins ils en ont, et meilleurs ils sont souvent pour opérer. »

Pour donner une idée de ces chants mystiques lucifériens, je reproduis donc le *Gennaïth-Menngog*.

Voici de quelle façon il est écrit sur les rituels :

Menngog comflexel aramoun-ir ;
Menngog onnkippour sémetior,
Barkeinrath !
El-Gennaïth sacrâmenn foursillâh-gonn ;
Marnitoubost elkramir soulp orem
Frankollmar !



Naïlous émenn ilphô bey-ré :
Gennaïth soutpernel-mounflaïth,
Sacrâmenn !
El-coltamir neyl plousom-grazzinoul-lah ;
Baremnistod el-Gennaïth-Menngog,
Gennaïth !
Bel-alzâ marein-er,
Soun palem ormour-eln ;
El-Menngog alzâ !
Gennaïth-Menngog !

Or, cette poésie infernale a parfaitement un sens complet, et M. Le Chartier l'a traduite et en a envoyé la traduction, mot par mot, à M. De la Rive et à moi. C'est de l'hébreu cabalistique. Mais je déclare ne pouvoir donner cette traduction ; c'est à faire rougir un turco.

Dans cette obscénité mystico-luciférienne, tout se suit, et il n'est pas besoin d'intervertir les mots; mais il faut les lire avec d'autres coupures que celles de Pike et une autre ponctuation.

Les voici rétablis, comme ils doivent être; c'est tout ce que je puis indiquer, par respect pour mes lecteurs :

Menn Gog, com!... Flegs!... El aram ounir.
Menn Gog, onn kippour, semeti or ;
Bar kein rath !
El genn aïth, sacr âmenn, fours illah gonn ;
Mar nitoub os ; tel kra mir, soulp orem ;
Fran koll mar !
Naïlous émenn, ilphô beyré ;
Genn aïth. Sout per nel moun flaïth,
Sacr âmenn !
El colt amir ; neyl plous om ; Grazzin oullah :
Barem nist od; El genn aïth ; menn Gog,
Genn aïth !
Bel alzâ ; marei ner ;
Soun palem ; or mour eln.
El, menn Gog, alzâ !
Genn aïth, menn Gog !

Dans la religion catholique, il y a des exorcismes ; les palladistes ont aussi les leurs. J'ai donné (tome 1er, page 125) le plus usité : « Au nom de Moloch, qui te combat et te repousse, éloigne-toi d'ici, Raphaël, etc. »

Il faut également compter les conjurations des éléments (page 84), avec les oraisons qui les suivent, pour se rendre propices les esprits appartenant aux milices de Lucifer.

Une étrange oraison, c'est la « Prière pour la recommandation d'une âme d'adonaïte en vue de sa conversion ». Il s'agit, là, d'une prière particulière. On ne la dit pas dans les ateliers triangulaires ; elle est simplement à l'usage des fervents du Palladisme ; car la religion luciférienne a ses dévots, croyant en toute sincérité que nous, catholiques, sommes dans l'erreur et qui font des vœux pour que nous en sortions. C'est cette prière-là que miss Vaughan dit de tout cœur, chaque soir, à l'intention de ses amis profanes qu'elle voudrait voir « s'arracher aux abîmes ténébreux de l'adonaïsme » ; elle les recommande pieusement à Lucifer, afin qu'il les « comble de sa grâce ».

La dévotion palladique comporte encore des *Actes de Foi, d'Espérance et d'Amour envers le Dieu-Bon*. Bref, comme on le voit, le culte est complet.

Quant aux sacrements lucifériens, ils sont au nombre de sept ; mais le premier ne se donne pas dans l'atelier triangulaire, même au premier degré. Quand de la maçonnerie ordinaire on passe au Palladisme, on a déjà reçu le premier sacrement de Satan depuis longtemps, mais sans le savoir.

Voici les noms de ces sacrements, dans leur ordre :

1. La Purification. — 2. L'Armement. — 3. L'Heptagathon. — 4. Le Saint-Sacrifice. — 5. Le Baiser du Mage. — 6. L'Eternel Pacte. — 7. La Préservation.

La *Purification*, ou baptême du feu, n'est autre que la cérémonie qui a lieu en loge de la maçonnerie ordinaire, lors de la première initiation. Tout le monde sait que le profane qui, après certaines épreuves, vient d'être, sur le consentement de la loge, admis à prêter son serment, est, à la suite de cette formalité, délivré brusquement, d'un seul coup, du bandeau dont ses yeux étaient couverts, en même temps qu'il est environné de flammes (au moyen d'une lampe à lycopode) et qu'il voit autour de lui des frères appuyant leurs épées sur son sein ; alors, une fois passé par les flammes, le néophyte est reçu définitivement, est consacré Maçon et proclamé au grade d'Apprenti. C'est ce « passage par les flammes » qui constitue le baptême luciférien ; l'adepte est ainsi purifié de la souillure du baptême adonaïte par l'eau. Tout maçon est donc, en principe, voué à connaître le dernier secret, c'est-à-dire à savoir qui est le Grand Architecte et à l'adorer. Mais, jusqu'à ce qu'il soit choisi par les parfaits initiés, il ignore la portée de la cérémonie qu'il a subie à son début dans la vie maçonnique. « De même, le nouveau-né catholique, écrit Albert Pike dans *la Conduite secrète du Palladisme*, a reçu *inconsciemment* le baptême de l'eau, qui l'a fait enfant d'Adonaï, et il demeurera ainsi enfant d'Adonaï, *sans le savoir*, jusqu'à l'âge dit de raison, jusqu'à ce que l'évêque le confirme dans sa religion. »

Pour la maçonnerie, où la vraie lumière n'est enfin donnée que dans les triangles, l'âge de raison n'est donc pas atteint, tant que la sélection secrète



des chefs inconnus n'a pas ouvert à l'adepte les portes du temple palladique. C'est pourquoi, au premier degré du Rite Suprême, on reçoit le deuxième sacrement luciférien, qui correspond à la Confirmation chez les catholiques. L'*Armement* est conféré par un Mage Elu. Le baptisé du feu comprend maintenant le sens de son primitif passage par les flammes ; il est confirmé dans sa foi nouvelle ; il est armé, au nom de Baal-Zeboub, pour combattre désormais vigoureusement Adonaï et son Eglise.

L'*Heptagathon* est qualifié « sacrement de la fraternité palladique ». Il constitue une des roueries les plus perfides de Satan, pour se faire considérer vraiment comme Dieu-Bon, lorsqu'il entraîne dans la croyance à sa divinité certaines âmes charitables. L'Heptagathon est, en effet, la pratique habituelle de la bienfaisance envers les malheureux, les déshérités de la fortune, les misérables ; mais il faut soulager la misère, dans le but d'honorer Lucifer ; en d'autres termes, on sera sept fois bon en donnant son superflu aux pauvres, avec la pensée bien arrêtée que l'on combat ainsi Adonaï, auteur de tous les maux dont souffre l'humanité. Le palladiste charitable doit consacrer le septième de ce qu'il gagne ou de son revenu à l'exercice de l'altruisme et se dire, chaque fois qu'il donne : « L'homme fut créé pour être heureux sur terre, tous devraient avoir le bonheur, et il en est qui souffrent : maudit soit Adonaï ! » Aussitôt après avoir remis l'aumône, on baise pieusement une statuette ou une médaille du Dieu-Bon. Ainsi seulement, la charité est méritoire aux yeux de Lucifer. Donner aux pauvres, en se maintenant dans cet état d'esprit, c'est fréquenter le troisième sacrement. Inutile de dire, n'est-ce pas ? que, même avec de telles pensées antichrétiennes, ce sacrement d'Heptagathon est fort peu en vogue chez les palladistes ; les bienfaisants sont l'infime exception.

Par contre, le quatrième sacrement, le *Saint-Sacrifice*, est le plus en honneur dans le luciférianisme. Ce nom désigne l'acte conjugal, pratiqué aussi fréquemment que possible, même et surtout en dehors du mariage légitime. Ce sacrement est réputé le plus cher à Lucifer parmi ceux qu'il a institués ; son institution, est-il enseigné dans les triangles, remonte au Jardin d'Eden. Accomplir ce devoir, c'est faire la « vraie communion », dans le sens exact du mot, dit Pike, qui, à ce sujet, se livre à des comparaisons avec le sacrement catholique de l'Eucharistie, comparaisons blasphématoires qu'il m'est absolument impossible de reproduire. L'organisateur du Palladisme va jusqu'à fixer le minimum de fréquentation annuelle du quatrième sacrement luciférien, et il appelle « saints » ceux qui le pratiquent quotidiennement. Chaque fois que l'on a recours à cette communion, assure-t-il, on offre au Dieu-Bon le sacrifice qui lui est le plus agréable. Seules en sont dispensées celles des Maîtresses Templières qui ont reçu la révélation d'Astarté et qui, devenues ainsi Souveraines, sont épouses d'un esprit du feu.

Le *Baiser du Mage* est réservé aux frères et sœurs palladistes du 2e degré, en qui apparaissent certaines marques de prédestination aux faveurs du Divin Maître. Dès qu'il est reconnu que quelqu'un de ces initiés a particulièrement des aptitudes évocatrices, c'est-à-dire qu'il est vocate procédant, un Mage Elu lui confère ce cinquième sacrement; par un baiser sur la bouche, il lui insuffle un esprit, lequel alors résidera en lui comme dans une demeure préférée. Ce baiser du Mage n'est donc, en réalité, qu'une haute imprégnation diabolique; il fraye la voie au démon; celui ou celle qui l'a reçu devient vocate élu et sera fort souvent en état de possession.

L'*Eternel Pacte* est le sacrement par lequel sont liés au diable les Mages Elus et les Maîtresses Templières Souveraines. Les premières, dans la séance de leur initiation au 3e degré palladique, et les secondes, le lendemain de leur désignation par la révélation d'Astarté, reçoivent l'onction du saint-chrême luciférien, fabriqué par les Godlike-Enchantress de l'Inde, et souscrivent le pacte de leur sang. L'Eternel Pacte correspond au sacrement de l'Ordre chez les catholiques.

A l'Extrême-Onction est opposé le septième et dernier sacrement luciférien, nommé la *Préservation*. Un triangle apprend-il qu'un de ses membres est sur le point de trépasser; vite un Mage Elu se rend auprès du moribond. Du bout de l'index de la main droite, le Mage Elu touche successivement au malade l'oreille droite, la bouche, et l'oreille gauche, en prononçant à voix basse certaines paroles cabalistiques. Cette opération à pour but, et, assure-t-on, aussi pour résultat « d'empêcher le moribond de parler et d'entendre, s'il vient à être mis en présence d'un prêtre du Dieu-Mauvais »; elle le préserve et le sauvegarde « contre les assauts du sacerdoce adonaïte ». Ainsi, si un prêtre catholique veut convertir un palladiste à l'article de la mort, ses efforts demeureront infructueux; il ne pourra l'exhorter efficacement ni lui arracher une parole; ses tentatives de confession seront vaines, attendu que la bouche et les oreilles du luciférien agonisant seront et resteront « fermées pour l'ennemi, par l'effet du *dernier triangle* ».

Albert Pike explique, dans la *Conduite secrète du Palladisme*, comment chacun de ces sept sacrements, en particulier, a été divinement institué, et quelles grâces divines sont, à leur occasion, communiquées au fidèle de la religion luciférienne. Il est à remarquer que chacun a un signe visible; ce qui rend complète la parodie des sacrements catholiques. Les 1er, 2e, 5e et 6e sacrements ne sont conférés qu'une seule fois, et leur vertu est qualifiée d'indélébile.

Les catholiques ont le scapulaire, des médailles bénites et indulgenciées; les palladistes ont des amulettes, des talismans. J'en ai assez longuement parlé au cours de cet ouvrage, pour n'avoir pas à y revenir (voir, notamment, tome II, pages 338 à 349; dessins aux pages 233 et 321). Il importe seulement

de faire observer que ces talismans sont divisés en deux catégories : les uns sont pour porter bonheur ou faire réussir dans telles ou telles opérations magiques ; les autres n'ont d'autre but que la satisfaction de la haine des palladistes contre Adonaï, c'est-à-dire contre Dieu. Tels, parmi ces derniers, les talismans de Hobbs et de Sophie Walder.

Ne se contentant pas d'outrager Dieu dans l'Eucharistie, l'infernale Sophia a récemment imaginé un sacrilège permanent du signe divin de la rédemption. Elle a fait fabriquer des petites croix d'une longueur de huit centimètres sur cinq de largeur, en lame de cuivre très mince ; cette croix se visse à la semelle de chaque bottine des sœurs Maîtresses Templières appartenant à la juridiction du Lotus de France, Suisse et Belgique. Les sœurs palladistes du 2e degré embrigadées par la fille Walder marchent ainsi constamment sur la croix. On porte les bottines avec croix, non seulement en triangle, mais même à la rue, excepté seulement quand la luciférienne doit aller dans une église catholique pour obtenir, par communion criminelle, une hostie consacrée ; la sœur palladiste, devant s'agenouiller comme le commun des fidèles, évite, par cette exception, de se dénoncer aux personnes qui se placeraient derrière elle.

La plus importante cérémonie du culte luciférien des triangles est la messe, *missah*, offrande solennelle. Comme dans notre religion, il y a diverses messes palladistes. Les plus fréquemment célébrées sont la *Messe au Soleil* et la *Messe Blanche*. J'ai dit plus haut qu'en palladisme, le culte, à proprement parler est réservé aux Grands Triangles et aux Parfaits Triangles. Néanmoins, il y a à cette règle deux exceptions : l'une est celle relative au deuxième sacrement, qui est conféré au 1er degré palladique ; l'autre exception a lieu pour la Messe au Soleil, qui se dit en simple Triangle. Cette cérémonie n'est pas nettement satanique, en ce sens que ni le nom de Lucifer ni ceux de n'importe quels esprits du feu n'y sont prononcés; mais, en y assistant, le haut-maçon du 1er degré comprend sans peine qu'il y a dans les Grands Triangles et les Parfaits Triangles tout un culte parfaitement organisé, et, s'il est d'un caractère à se contenter d'user du Palladisme pour l'exercice des influences secrètes sur les ateliers de la maçonnerie ordinaire, il ne demandera pas à passer aux grades supérieurs : de cette façon, la révélation du luciférianisme n'est pas donnée inutilement.

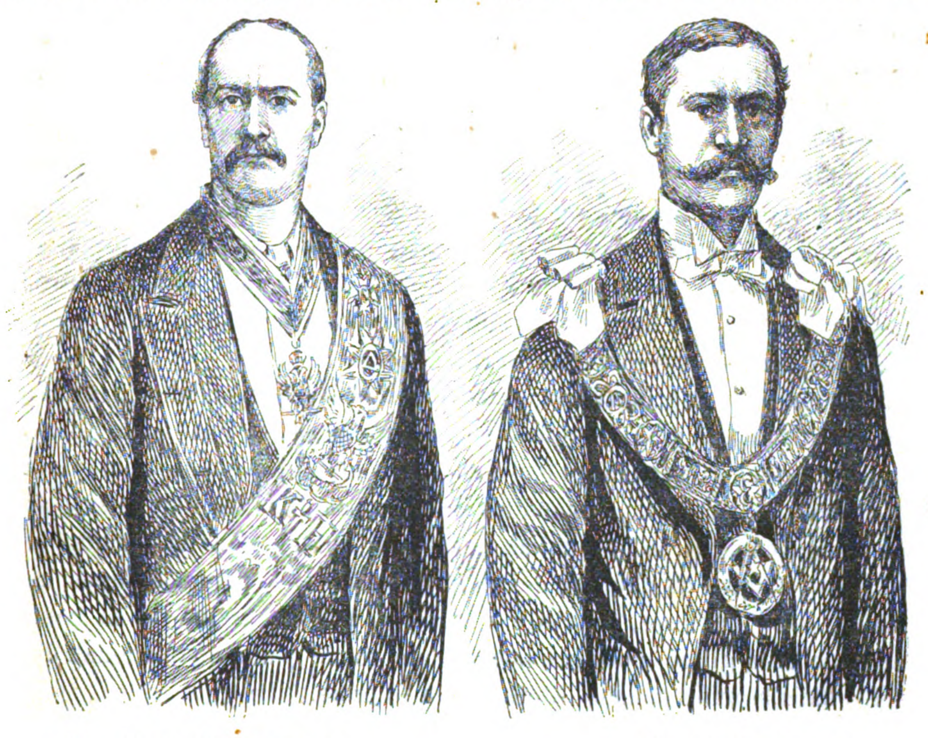
Quant à la Messe Blanche, c'est la messe à Lucifer ; elle ne se dit qu'au 2e et au 3e degrés ; l'officiant doit toujours être un Mage Elu. Il est juste de noter que la Messe Blanche n'est pas accompagnée des obscénités de la Messe Noire en honneur chez grand nombre de satanistes; mais elle n'en est pas moins essentiellement diabolique dans son esprit.

Il convient de signaler aussi la *Messe d'Exécration*, qui est une pratique hors triangle ; et, à son propos, je dirai quelques mots des « Pratiques d'Exécration ».



On comprend sous ce nom diverses pratiques spéciales, que les palladistes accomplissent en dehors de leurs ateliers, mais sans qu'il y ait obligation absolue pour eux ; ceux qui s'y livrent sont les fanatiques zélés, les plus haineux, car leur but est de « réduire à néant les influences adonaïtes » : ainsi, parmi les Petites Imprécatoires, celle que j'ai citée tout à l'heure, imaginée contre le Rosaire en haine de la Sainte Vierge et de son Divin Fils.

Dans ces pratiques, je ne saurais omettre celle des *Trois saluts au Soleil*. Le luciférien dévot s'y livre alors qu'à l'église voisine tinte la sonnerie de



Lord Arthur Hill
grand-maitre
provincial de County-Down.

Lord Brooke
grand-maître
provincial d'Essex.

l'*Angelus* ; chaque coup de cloche lui rappelle la haine qu'il a jurée au catholicisme, et il éprouve une joie sauvage à réciter en son for intérieur ou à voix basse, cette salutation à l'astre solaire, répétée trois fois dans la journée, en même temps qu'ailleurs les chrétiens prient ; là le soleil est invoqué comme feu céleste, âme divine et visible de Lucifer, et les blasphèmes contre Adonaï sont intarissables, mêlés à la salutation palladique.

Le suprême bonheur des enragés, — on les rencontre surtout parmi les femmes, qui, lorsqu'elles se sont vouées au mal, s'y vautrent avec frénésie, avec fureur, — est d'aller dans les églises catholiques, pendant les offices, principalement le dimanche matin, au moment des messes. La Maîtresse

Templière, en qui personne ne saurait soupçonner une luciférienne, vu l'absence totale de signes extérieurs et son maintien réservé, se mêle, dans les grandes paroisses, à la foule pieuse qui envahit la maison de Dieu.

En entrant, elle murmure une formule d'exécration ou *Prière à Baal-Zeboub.* Elle se dirige, comme tout le monde, vers le bénitier ; mais observez bien, elle fait le simulacre d'y tremper les doigts ; en réalité, elle se garde bien de toucher à « l'eau adonaïte ». Par contre, elle fait le signe de croix gnostique : ou bien si elle se signe sans laisser retomber les deux mains, c'est de la main gauche qu'elle aura fait le geste consacré ; elle rayonne, en savourant cette première profanation.

Après quoi, elle ira prendre place à quelque distance de l'autel ; elle choisit un endroit d'où elle ne perdra pas de vue le prêtre-officiant. Au mouvement de ses lèvres, ses voisins ou voisines croiront qu'elle prie dévotement ; non, elle murmure les formules de la *Messe d'Exécration*, dans laquelle Albert Pike, son auteur, a accumulé les insultes les plus blasphématoires à la divinité du Christ, de Dieu le Père et du Saint-Esprit. D'un bout à l'autre, la messe chrétienne qui se célèbre à l'autel est suivie par cette forcenée, insoupçonnable, tant elle est correcte extérieurement.

Au moment de la communion, si les fidèles se levant pour aller à la sainte-table sont en assez grand nombre, elle se lève aussi, et, confondue dans les rangs pressés des catholiques fervents, elle communie, elle ose communier ; et, de retour à sa place, agenouillée sur son prie-Dieu, la tête baissée sous son voile qu'elle a fait retomber, paraissant abîmée dans la méditation et l'allégresse suave du chrétien qui vient de recevoir le pain des anges, cette infâme, cette diablesse, sans être vue, retire l'hostie divine de sa bouche sacrilège et la glisse dans une petite boîte ronde plate, qu'elle tenait dissimulée dans la main gauche. Alors, elle a sa proie.

Quand enfin elle redressera la tête et soulèvera de nouveau sa voilette, les voisins et voisines croyant sa prière finie, observez-la : ses yeux étincellent comme du feu, elle darde son regard aigu sur la statue de la Vierge ou sur le grand crucifix de l'autel. Observez-la, oui, observez-la bien alors ; car c'est le seul moment où sa haine épouvantable se trahit. Ce n'est pas l'extase de la piété qui illumine la prunelle de cette femme ; c'est un sombre éclair de défi qu'elle dirige contre Dieu et les saints.

Mais, presque aussitôt, veillant à ne pas être remarquée, elle sait imposer le calme à sa physionomie, elle reprend son expression hypocrite, et, après avoir murmuré une dernière formule d'exécration, elle quitte l'église lentement, dans le flot des fidèles qui s'écoule sous le porche.

Personne, parmi ceux qui auront coudoyé la Maîtresse Templière, ne se sera douté du crime qui vient d'être commis, prélude du crime plus affreux encore qui se prépare, et pour l'accomplissement duquel la fille de Lucifer a reçu par fraude la divine Eucharistie.



Les palladistes qui s'adonnent aux pratiques d'exécration ne se bornent pas là. Il leur arrive aussi d'entrer dans une église, un jour de semaine, à l'heure où la maison de Dieu est à peu près vide. Ils se promènent paisiblement, comme ferait un touriste visitant le monument et s'intéressant aux statues, aux tableaux, au point de vue artistique ; mais, tout bas, ils débitent des Petites Imprécatoires dans chaque chapelle latérale, devant chaque autel. Ou bien, simulant la dévotion, ils s'arrêtent successivement devant les tableaux du Chemin de la Croix ; car le Chemin de la Croix peut se pratiquer lucifériennement, c'est-à-dire en exécration, à rebours, avec une série de blasphèmes spéciaux, où la liturgie palladique injurie le Christ jusqu'au Calvaire !

Enfin, au nombre des amulettes diaboliques, il y a les *talismans d'exécration* et les *reliques d'exécration*. Ces talismans lucifériens et ces reliques infernales sont considérés par les palladistes comme pouvant combattre, annihiler même « les influences adonaïtes ». Le Palladium ou Baphomet original est, nous le savons, le plus important de ces objets vénérés dans la secte ; d'après la légende, il est l'œuvre de Lucifer lui-même. Mais, si le Sanctum Regnum de Charleston possède le Baphomet original, chacune des trente-trois Mères-Loges du Lotus détient précieusement un fragment d'une prétendue « Vraie Corne de Baal-Zéboub ». Le lieutenant de Satan se serait dépouillé, un jour, de l'un de ses deux appendices frontaux, sauf à le laisser repousser ensuite ; et c'est cette corne, plus ou moins authentique, qui a été divisée en trente-trois morceaux : la pointe est au Lotus des Victoires, à Rome. D'autres talismans de moindre importance consistent en objets de diverses formes et de différentes matières, consacrés soit à Moloch soit à l'Ante-Christ ; des parcelles d'ongles ou encore des poils y sont le plus souvent adhérents, débris de provenance suspecte, considérés comme reliques de l'un ou l'autre de ces deux démons, et auxquels les fanatiques des triangles attribuent des effets démoniaques prodigieux. Ainsi, l'on enseigne qu'il suffit que, dans une église catholique, un palladiste, porteur d'un talisman de l'Ante-Christ, le tienne sur son cœur au moment de la consécration, pendant la messe, « pour qu'Adonaï ne puisse pas pénétrer dans le pain eucharistique » ; les talismans de Moloch sont donnés comme efficaces « pour empêcher la production de prodiges sollicités par des adonaïtes réclamant l'intercession de Mirzam ». Tout cela, est-il besoin de le dire ? n'est que vaniteuse vantardise du père de l'orgueil et du mensonge, ne pouvant se résoudre à avouer sa chute et toujours plus furieux de son impuissance.

Quoi qu'il en soit, c'est en se basant sur toutes ces grossières tromperies, que le démon a créé son culte au sein des triangles, et c'est bien là qu'il est le plus complètement organisé.



Quant à leurs livres saints, les palladistes n'en manquent pas. Le livre par excellence, le livre divin, la Bible luciférienne, c'est le *Livre Apadno*, qui, assure-t-on à Charleston, n'a pas été écrit par une main humaine; l'écriture passe pour être celle de Lucifer en personne. Vient ensuite le *Livre des Révélations*, dont l'écrivain inspiré est Albert Pike, manuscrit coté et paraphé à chaque page par une signature de diable. Ces deux livres sacrés ne sont pas et ne doivent pas être imprimés ; mais le Souverain Directoire Exécutif et chaque Grand Directoire Central en ont une copie complète, sur laquelle il est permis aux Mages Elus et aux Maîtresses Templières Souveraines de relever des extraits en vue des interprétations à donner en conférences triangulaires. Albert Pike a laissé aussi le *Verbe Suprême*, ouvrage essentiellement palladique, objet de vénération, et la *Vraie Lumière*, recueil d'épîtres et d'instructions, dont plusieurs sont applicables à la direction du Rite Ecossais. Ces deux ouvrages, ainsi que la *Conduite secrète du Palladisme*, ne sont imprimés qu'à 77 exemplaires, répartis entre les 77 Lotus de chef-lieu des provinces triangulaires; ils sont rédigés en trois langues, latin, anglais et français, les trois versions réunies dans chaque exemplaire. Un opuscule sacro-saint, de quelques feuillets seulement, c'est le *Rituel de Mage Elu ;* on l'attribue à Baal-Zeboub ; il n'est pas imprimé, et il n'en existe que 33 copies authentiques délivrées par Charleston aux Mères Loges du Lotus.

Il est impossible de parler du culte luciférien des triangles sans mentionner, pour finir, les *Godlike-Enchantress* et les *Serpents Roses*.

J'ai déjà dit quelques mots des premières, dans la *Revue Mensuelle* (n° 4), en réponse à un correspondant, évidemment palladiste, qui, dans une lettre agrémentée de quelques injures, — et non signée, bien entendu, — m'écrivait :

« Miss Diana a vos sympathies, on voit bien pourquoi : c'est uniquement parce qu'elle a le plus contribué à créer le schisme dans la haute maçonnerie ; orgueilleuse et indisciplinée, elle est un ferment de discorde. Vous en faites la huitième merveille : dans les pages que vous lui avez consacrées, vous vous êtes attaché à faire ressortir qu'elle est vierge, sachant que ceci la recommanderait particulièrement à l'admiration de vos lecteurs catholiques. Il n'y a pas de quoi, pourtant !... Pourquoi alors n'avez-vous pas parlé des *Godlike-Enchantress ?* Comment ! vous ne rougissez pas de violer votre serment de discrétion, et, pour rendre plus sympathique celle dont la révolte vous est si précieuse, vous gardez le silence sur les divines cantatrices ? Elles sont, cependant, bien vierges, elles aussi. Mais elles vous gênent dans votre argumentation, et vous tenez à ce qu'elles n'existent pas. Voilà votre bonne foi ! »

Après avoir cité ce fragment de l'épître, je faisais remarquer, d'abord, à mon correspondant anonyme que, par sa lettre seule, il violait lui-même le fameux serment de discrétion. Mais j'avais soin de déclarer ensuite que je

n'avais jamais eu l'intention de passer les Godlike-Enchantress sous silence; seulement, d'après mon plan d'ouvrage, exposé au premier volume, il est évident que c'était à cette onzième partie que j'avais à parler d'elles.

Les Godlike-Enchantress constituent un ordre religieux diabolique, fondé par Albert Pike au sein du Palladisme; c'est une sorte de congrégation féminine, une élite de jeunes sœurs. Toutefois, ce n'est pas le nom que Pike leur donne dans son livre *la Conduite secrète du Palladisme*, où se trouvent les règlements de cette institution. Il les appelle d'un nom latin : *Divinæ Cantatrices*. Mais la désignation en langue anglaise (the Godlike Enchantress) a prévalu dans les triangles, sans doute parce que cette archiconfrérie luciférienne n'a réussi jusqu'à présent qu'aux Etats-Unis d'Amérique (très peu) et dans les Indes (assez bien). La communauté la mieux organisée est aux environs de Calcutta. Il y en a aussi une à Tauris (province triangulaire 65), laquelle a été créée par la Mère-Loge *le Lotus des Enfants d'Ismaël*. Enfin, les triangles mixtes de la province 69, qui est la plus vaste comme territoire, ont fondé un certain nombre de ces communautés.

Dans un rapport à Albert Pike, le F∴ Gregor Milisch, inspecteur général du Palladisme en mission permanente à Llassa, se félicitait d'en avoir établi quatre au Thibet, d'accord avec les prêtres du lamaïsme, et il les disait en assez belle prospérité.

Ces vestales de Satan sont divisées en deux classes :

1° Les *Minervales*, qui sont des filles de condition vulgaire, des enfants de parias, volées dès leur bas âge et élevées dans le secret de la communauté, pour être les servantes, les esclaves des parfaites initiées de la congrégation;

2° Les *Cypriennes*, qui sont prises parmi les filles naturelles de palladistes, nées de l'épreuve du Pastos et dont les Mages Elus font tout autant d'épouses mystiques du démon.

Les unes et les autres sont recluses, cloîtrées; ce sont les nonnes du diable. A cet égard, la comparaison que mon correspondant anonyme tentait d'établir entre elles et miss Vaughan est tout à fait défectueuse; les Godlike-Enchantress ne sont nullement des inspectrices générales, des propagandistes allant et venant dans toutes les contrées du globe.

L'institution est loin de déplaire aux palladistes; mais, si elle n'a pas encore complètement réussi, cela tient aux difficultés d'établir ces communautés. Ainsi, dans un pays comme la France, il serait absolument impossible de créer un de ces couvents sataniques sans que le public et les autorités le sachent. En Amérique, la chose est plus faisable. Dans les pays musulmans ou bouddhistes, il n'y a plus aucune difficulté. Ainsi, dans la province 65, les couvents de Godlike-Enchantress sont censément des harems, appartenant à tel ou tel puissant personnage. Au Thibet, on les confond avec les lamaseries. Aux Indes, on les prend pour des couvents brahmanes.

Ces femmes vivent donc ensemble, comme les odalisques d'un sérail, sous la direction de trois Custodiaires résidents (*grand-chaplains*); Pike leur donne le nom de *Sacerdos Custos*. Les vraies Godlike-Enchantress sont celles de la seconde classe, les Cypriennes ; les Minervales servent de domestiques à celles-ci, remplissent toutes les fonctions infimes, font la cuisine, le blanchissage du linge, veillent en un mot à tous les soins de ce grand ménage en commun. Les Custodiaires sont, en quelque sorte, comme les aumôniers du couvent ; il n'y a qu'eux qui sortent de l'immeuble. L'un d'entre eux est l'économe de la communauté ; un autre est chef spécial du service effectué par les Minervales ; le troisième est le supérieur de la maison. Ainsi que dans les harems, il y a quelques serviteurs, eunuques ; ce sont des palladistes de caste inférieure, gens incapables de gagner leur vie dans la société profane, et qui se résignent à ce bas emploi, avec la dégradation qu'il comporte, pour avoir l'existence assurée sans grande besogne à faire. Ces serviteurs eunuques vont aux provisions, sous la conduite du Custodiaire économe.

Les Minervales couchent ensemble, pêle-mêle, dans un vaste dortoir. Les Cypriennes, au contraire, ont chacune leur cellule. Dans la journée, les Cypriennes se réunissent dans une grande salle commune, appelée le *Nuptorium*, au centre de laquelle est une énorme statue du Baphomet. Là, elles chantent des hymnes et des cantiques au Dieu-Bon et aux esprits du feu ; elles obtiennent, paraît-il, de fréquentes manifestations diaboliques. Elles jouent avec des serpents apprivoisés, nonchalamment couchées sur de moelleux sofas. Sous aucun prétexte, les Minervales (*innuptæ cantatrices*) ne peuvent pénétrer dans le Nuptorium.

Ce nom de la grande salle commune des Cypriennes, qui veut dire « chambre nuptiale », vient de ce que les Godlike-Enchantress de la deuxième classe sont, en cet endroit même, et non dans leurs cellules, épousées par les « daimons » qui leur apparaissent. Un pastos est au pied du Baphomet, et l'esprit du feu qui daigne se montrer aux vestales lucifériennes désigne la Cyprienne préférée. Il se passe alors des scènes d'orgie infernale qui ne sauraient être décrites.

Ce serait une erreur de croire que tout ceci n'est qu'une fantasmagorie, et que les couvents de Godlike-Enchantress sont des harems secrets à l'usage des palladistes, se faisant passer pour « daimons » aux yeux des recluses. Il n'y a aucune supercherie en ces retraites mystérieuses, et, du reste, les palladistes n'ont nullement besoin de cela ; les réunions ordinaires des triangles et même des simples loges d'adoption leur offrent assez de victimes. Les abominations du Nuptorium sont bien le fait de vrais diables ; jamais un enfant n'est né dans une communauté de Godlike-Enchantress ; aussi, les Cypriennes sont considérées comme demeurant vierges. Leur situation est fort enviée parmi les Maîtresses Templières des triangles asia-

tiques ; il est arrivé qu'une fille de bonne famille, s'étant fait initier au palladisme indien, a subitement disparu : on fait alors courir tel ou tel bruit dans les journaux de Calcutta; la vérité est que cette malheureuse a obtenu des Mages Elus de son triangle la faveur de devenir Cyprienne. Par contre, il est arrivé aussi qu'une Godlike-Enchantress, remarquée par un Mage Elu visiteur d'une communauté, a quitté le couvent diabolique ; tel est le cas de la sœur Mohovarut, de Bénarès, qui était une Cyprienne, avant de devenir la compagne favorite du F.·. Hobbs ; mais, pour qu'une si haute faveur soit accordée à un chef palladiste, il faut le consentement unanime des « daimons protecteurs » de la communauté, lesquels sont au nombre de onze et se décident rarement à abandonner leur proie à un humain, fût-il Mage Elu. Les cas semblables à celui de la sœur Mohovarut sont donc tout à fait exceptionnels.

Il n'y a que les Mages Elus qui soient admis comme visiteurs chez les Godlike-Enchantress; encore faut-il qu'ils se présentent au nombre de sept. Les Custodiaires les conduisent alors au Nuptorium, où une collation frugale leur est offerte. On procède à diverses cérémonies du culte luciférien ; un des Mages visiteurs dit la Messe Blanche. Dans l'argot palladique, on dit que les Cypriennes, recevant une visite de sept Mages Elus, se mettent « en tenue d'Olympe » ; c'est le nom que prend leur réunion dans cette circonstance.

La parole d'entrée à l'Olympe se compose de quatre mots : deux demandes et deux réponses.

D. *Paphos?*

R. *Elymas.*

D. *Elymas?*

R. *Bar-Jesu.*

Albert Pike a composé un rituel spécial pour les Godlike-Enchantress. Ces nonnes du diable doivent toujours avoir présents à la mémoire les malheurs du magicien de Paphos, le fameux Bar-Jesu dit Elymas. C'est pour cela aussi que les Godlike-Enchantress (divines magiciennes) de la seconde classe sont qualifiées de *Vengeresses d'Elymas*.

« Tout roi d'Italie, tant que la maison de Savoie existera sur le trône et régnera à Rome, est-il dit dans les constitutions rédigées par Pike, aura de droit le titre d'*Eximius Protector.* » Ainsi le roi Humbert est, non seulement trente-troisième, mais encore *Noble Protecteur des Godlike-Enchantress;* c'est, du moins, un titre qu'il a le droit de porter dans la haute-maçonnerie.

L'ordre religieux satanique des Godlike-Enchantress, qui n'existe que depuis une vingtaine d'années, a été prédit dans différentes prophéties. C'est peut-être d'une de ces nonnes du diable que naîtra l'Ante-Christ.

On sait que, d'après la tradition, l'Ante-Christ sera juif. Le secret de la Salette dit que son père sera *un évêque* (sans doute un évêque apostat, gagné secrètement au satanisme), et sa mère, *une fausse religieuse*.

Evidemment, ceci n'indique pas qu'une Godlike-Enchantress mettra au monde l'Ante-Christ ; mais ce passage du secret de la Salette mérite d'être rapproché des révélations de la sœur de Nativité, et alors la lumière se fait plus vive.

Que dit, en effet, la sœur de Nativité dans ses révélations ?... Lisez ; c'est frappant :

« Pour mieux contrefaire les institutions de l'Eglise, les impies établiront de prétendues religieuses, qui se voueront, de parole, à la continence et se nommeront par excellence les Epouses des Cantiques ou du Saint-Esprit... Les révélations, les extases, les ravissements de corps leur arriveront sous les yeux de tous... Ces prétendus Saints Illuminés s'assembleront de nuit avec les prétendues Epouses des Cantiques... Je vois qu'une de ces impures doit donner le jour à l'Ante-Christ, qui vraisemblablement aura pour père un des principaux magiciens. »

Voyez encore ce passage de sainte Hildegarde :

« L'homme de péché naîtra d'une femme impie, qui, dès son enfance, aura été initiée aux sciences occultes et aux artifices du démon ; elle vivra dans le désert (c'est-à-dire retranchée du sein de la société) avec des hommes pervers, et s'abandonnera au crime avec une ardeur d'autant plus effrénée qu'elle s'y croira autorisée par les communications d'un ange. »

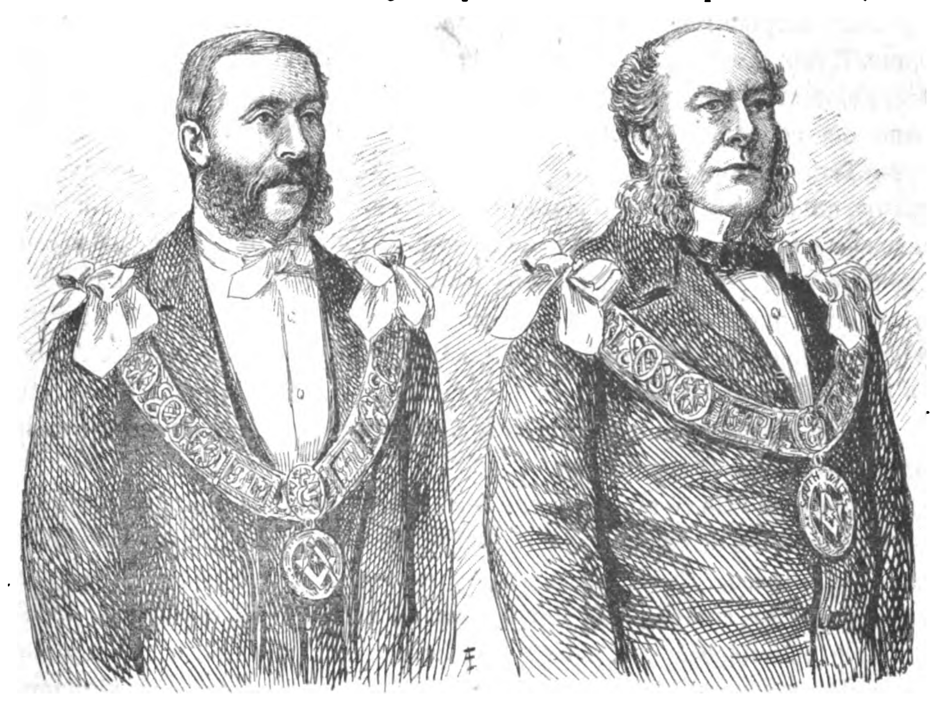
Il me paraît très naturel d'admettre que les Godlike-Enchantress répondent exactement à la définition obtenue par le rapprochement du secret de la Salette et des révélations de la sœur de Nativité et de sainte Hildegarde. En effet, les palladistes sont, dans le sens satanique, les parfaits Illuminés, les vrais Saints (*Kadosch*, saint, consacré). Il ne faut pas oublier non plus que l'expression « Godlike-Enchantress » qui a prévalu correspond à l'expression latine de Pike « *Divinæ cantatrices* », soit : divines magiciennes ; et *Cantatrix* signifie à la fois « magicienne » et « diseuse d'incantations ». La salle des Cypriennes est le *Nuptorium* ; elles sont les *nuptæ cantatrices*, les magiciennes épousées par les diables ; par conséquent, le terme « Epouses des Cantiques » s'applique parfaitement à elles.

L'institution va en se développant. Si aujourd'hui plusieurs de ses monastères diaboliques se dissimulent sous les apparences de harems musulmans ou d'annexes de lamaseries ou de couvents brahmanes, il est à craindre que quelque jour, si l'institution vient à prendre pied en Europe, elle établisse une de ses communautés sous d'autres dehors trompeurs, encore plus hypocrites ; et vraiment, quand on sait quelle est la mission secrète des *Serpents Roses*, on se demande si la chrétienté n'assistera pas à cette

dernière abomination : un couvent de religieuses soi-disant catholiques et en réalité lucifériennes.

J'arrive aux Serpents Roses.

Il ne s'agit plus ici d'une congrégation, d'un ordre religieux diabolique. Les *Serpents-Roses*, qui sont des sœurs palladistes aussi bien que les Godlike-Enchantress, manœuvent isolément et n'ont été formées à leur mission dans aucun séminaire ou couvent maçonnique. Ce sont des missionnaires lucifériennes d'une catégorie particulière et des plus secrètes, à tel



Sir W.-W. Beach
grand-maître
prov. d'Hants et de l'île de Wight.

Sir George Elliot
grand-maître
provincial de South-Wales.

point secrète que j'avoue ne pas connaître, n'avoir jamais rencontré une seule de ces diablesses-là. J'en sais uniquement l'existence, parce que Lemmi, le fondateur de l'institution, a fait attribuer, par la caisse centrale de propagande, une somme annuelle de 200.000 francs pour couvrir les frais nécessités par les Serpents Roses et leur œuvre exécrable.

On m'objectera peut-être que ceci ne prouve pas d'une façon certaine que les Serpents Roses existent, et que l'extraordinaire fripon Lemmi est assez filou pour avoir imaginé ce moyen de mettre chaque année 200.000 fr. dans sa poche, l'emploi de ces fonds spéciaux ayant besoin du plus grand mystère. Mais non, les Serpents Roses n'existent pas seulement sur le bilan budgétaire du Palladium Réformé Nouveau. Si les missionnaires lucifériennes en

question n'avaient été mises en œuvre que sous le pontificat d'Albert-Georges dit Mackey, on pourrait croire à une ingénieuse escroquerie de Simon; le prétendu neveu du docteur Gallatin Mackey est fort bien capable de s'être laissé jouer. Mais comme Lemmi a inventé ses Serpents Roses du vivant du docte et très malin Albert Pike, comme celui-ci n'était pas homme à faire verser chaque année ladite forte somme à Lemmi sans avoir la preuve probante de son réel emploi, j'en conclus que les Serpents Roses ne sont pas un mythe, quoique étrangers aux triangles.

Devenir serpent rose n'est pas dans la nature de la première maçonne venue. Il faut, pour cela, savoir unir la haine d'Adonaï la plus vivace à la dissimulation la plus raffinée. Les Serpents Roses sont les espionnes palladistes des couvents catholiques de femmes. Voici, par exemple, une Maîtresse Templière qui n'a pas sa pareille pour jouer son rôle infâme dans les églises, qui apporte à son triangle des hosties à profusion, qui a réussi à faire succomber un prêtre et à le gagner au Palladisme, qui est arrivé même à se faire prendre pour une catholique fervente dans sa paroisse : nul, dans e monde profane, ne se doute de ses sacrilèges quotidiens ; au contraire, ceux-là mêmes qui l'approchent ont la plus grande confiance en elle. Alors, les Mages Elus font à son sujet un rapport au grand-maître du Souverain Directoire Exécutif, et leur avis est que cette sœur doit être désormais employée comme Serpent Rose.

Son nouveau rôle commence ; elle reçoit sa mission. La haute-maçonnerie fait tous les frais de son entrée en religion. Et voilà une vipère glissée dans l'asile du Seigneur. Elle dissimulera quelque temps et s'appliquera peu à peu à corrompre ses compagnes : elle sèmera la zizanie dans le couvent, troublera les consciences des autres religieuses ; elle accomplira sa besogne infernale avec une perfidie consommée qui déroutera longtemps la vigilance de la supérieure et de l'aumônier. Si on la découvre, on l'expulsera, non sans ménagements ; car on la prendra pour une mauvaise tête, pour une cervelle détraquée. Une sœur Serpent Rose peut, comme on voit, faire beaucoup de mal, surtout s'il y a possibilité, après son exclusion, de la faire changer de ville et de nom, de lui créer de nouvelles relations et de lui permettre ainsi de recommencer, dans un couvent d'un autre ordre de religieuses, son œuvre épouvantable de dissolution.

En triangle, on ne fait jamais de rapport sur les agissements des Serpents Roses. Ces manœuvres mystérieuses sont connues seulement des grands-maîtres provinciaux, présidents de Parfaits Triangles Lotus, qui traitent directement avec le Souverain Directoire Exécutif pour tout ce qui est nécessaire : appui à donner à la missionnaire luciférienne, influences à faire agir pour elle, argent à lui faire passer, etc. C'est pourquoi, à mon grand regret, je ne puis donner aucun nom de Serpent Rose. Mais je crois rendre service

en signalant le rôle de telles diablesses ; les catholiques étant avertis, on pourra, je pense, arrêter plus facilement le mal dès le début, puisque maintenant la source sera facile à deviner.

Au point de vue de l'avantage direct, on ne voit guère quel parti la haute-maçonnerie peut tirer de l'institution des Serpents Roses : porter le trouble dans tel ou tel couvent, ce n'est point là ce qui peut assurer la prédominance de la secte. Aussi, convient-il d'envisager les choses autrement. A mon avis, en manœuvrant sur ce terrain, le Palladisme s'exerce, essaie une tactique. Les lucifériens du Souverain Directoire Exécutif veulent-ils préparer, par les Serpents Roses, la corruption de quelque ordre religieux, qui deviendrait, au sein du catholicisme, le réceptacle caché des infamies sataniques ? C'est possible. N'oublions pas les leçons de l'histoire. Les Templiers formaient un ordre religieux et militaire qui fut longtemps irréprochable sous tous les rapports ; le Gnosticisme d'Orient réussit à s'y insinuer, et cette chevalerie chrétienne devint une société secrète de diabolisants, tout en sauvegardant les apparences, tout en continuant à faire croire aux hautes vertus des membres de l'ordre. A l'heure qu'il est, un renouvellement de cette abomination se prépare peut-être ; par les Serpents Roses, on tâte le terrain. Vienne un Urbain Grandier pour empoisonner non plus un couvent, mais toute une congrégation, et voilà les religieuses-magiciennes, parmi lesquelles serait choisie, au moment propice, la mère de l'Ante-Christ. Après les faux chevaliers chrétiens, après les faux moines, les fausses religieuses, les Epouses des Cantiques. Voilà ce qui est à redouter.

Et qu'on ne vienne pas me dire que je suis pessimiste ; on ne saurait trop se défier des embûches du diable : le malin a plus d'un tour dans son sac.

Les chefs de la Ré-Théurgie Optimate ne reculent devant rien, imaginent et mettent à exécution les entreprises les plus invraisemblables. Leur malice, il y a peu d'années, les avait poussés à fonder une loge palladiste de petites filles dans un pensionnat dirigé par des religieuses. Ces malheureuses enfants, sous l'inspiration de parents criminels, se concertaient pour voler les hosties consacrées et éprouvaient une joie infernale à les enterrer, faisant dévorer les Saintes Espèces par des vers, par des fourmis. Ces horreurs furent découvertes. Les fillettes, coupables de tels forfaits, n'agissaient pas par inconscience. L'évêque du diocèse, informé, procéda discrètement à une enquête et eut bientôt la certitude que ces crimes contre la divine Eucharistie se perpétraient et s'accomplissaient à l'instigation de quelques parents des jeunes filles, tous francs-maçons, membres d'un triangle du chef-lieu.

N'est-ce point là le dernier mot des pratiques d'exécration du culte luciférien organisé ?



CHAPITRE XL

Le Feu Eternel, paradis des Elus lucifériens

Nous venons de voir que le Feu est en honneur dans la franc-maçonnerie dès la première initiation. Les triangles sont le couronnement des aréopages de Chevaliers Kadosch et des chapitres de Rose-Croix, c'est-à-dire des arrière-loges, elles-mêmes souchées sur les loges ; et le premier sacrement luciférien, dit de la Purification, nous a montré que Palladisme et Maçonnerie des rites officiels se tiennent, sont inséparables, puisque, dès l'initiation primitive, dès le grade d'Apprenti, l'adepte est, par le baptême du feu, voué au Roi de l'Enfer, quoiqu'on lui laisse ignorer le vrai sens de son passage par les flammes.

Certes, le voile du luciférianisme n'est soulevé que peu à peu, très lentement, avec une prudence extrême, pour l'éducation mystico-infernale de l'adepte ; car le Palladisme, vers lequel il pourra être dirigé un jour, ne nie pas l'existence du surnaturel domaine du feu où Lucifer est pour l'éternité, à la tête des anges qu'il entraîna dans sa révolte et dans sa chute. Mais le démon, dans sa religion occulte, veille, immortel trompeur, à ne point effrayer les humains qui se donnent à lui, qui deviennent ses fidèles. Il lui faut les habituer à cette idée qu'après leur mort ils seront avec lui au sein des éternelles flammes : mais, leur dit-il, ces flammes sont divines ; loin de faire souffrir, elles engendrent le pur bonheur ; elles sont vivifiantes ; elles ne consument plus là-bas, elles communiquent aux âmes une ivresse radieuse dans une régénération sans fin. Les damnés sont des élus, et l'enfer est le vrai paradis.

Aussi, pour acheminer le franc-maçon vers cette révélation dernière, pour dissiper toutes les craintes qu'il pourrait avoir de l'enfer par suite d'une éducation catholique, on lui ménage les étapes ; au moyen de conférences, on lui prône les vertus du Feu, et il est même un grade, dans la maçonnerie de tous les rites officiels, qui est en grande partie consacré à la glorification du Feu : c'est le grade de Rose-Croix, 18e degré dans le Rite Ecossais Ancien Accepté, pour ne parler ici que de ce rite avoué.

Le mot sacré de Rose-Croix est : I. N. R. I. Et on l'interprète par cet aphorisme diabolique, adopté par toutes les sectes ennemies de Dieu : *Igne Natura Renovatur Integra*.

A l'initiation à ce grade, — si important, qu'il est de ceux dont on ne peut être dispensé quand on veut « aller plus loin », — le Très Sage, ou président du Chapitre, dit aux récipiendaires (je cite textuellement le rituel) :



« Très chers frères, toute parole mystérieuse renferme plusieurs sens : le sens littéral et le sens spirituel. C'est au véritable initié qu'il appartient de saisir le sens le plus sublime ; car, vous le savez, la lettre tue, et l'esprit vivifie.

« Nous, Chevaliers Rose-Croix, nous interprétons le monogramme *INRI* par ces mots : « *Igne Natura Renovatur Integra* », c'est-à-dire : « la Nature est régénérée tout entière par le Feu ». Nous sommes ici dans le vrai, tant dans le sens littéral que dans le sens spirituel.

« Il est vrai que beaucoup d'ignorants ont, jusqu'à ce jour, interprété ce monogramme de la manière suivante : « *Iesus Nazaremus Rex Iudeorum* », c'est-à-dire : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs ». Mais cette interprétation ne peut être acceptée comme exacte, attendu que Jésus ne fut jamais roi des Juifs, et que ce titre, qui n'était qu'une raillerie de la part de ceux qui le mirent à mort, a été, à tort, selon nous, consacré par la légende chrétienne.

« Revenons donc à la vérité, et voyons les deux sens vrais, le sens littéral et le sens spirituel, de l'exacte et juste interprétation : « la Nature tout entière est « régénérée par le Feu ».

« Le premier, le sens littéral, nous rappelle qu'après que la nature a été engourdie par les froids, le soleil, au retour du solstice, la réchauffe et fait jaillir de son sein les moissons, les fleurs et les fruits. Ce sens peut suffire à des profanes.

« Mais à ceux qui sont dignes de recevoir la communication des hautes sciences et des mystères sublimes, *iis quibus datum est noscere mysterium*, à ceux-là nous donnons la véritable signification de ces mots : la Nature *tout entière*, entendez-le bien, *toute la nature* est renouvelée, régénérée par le Feu... En effet, que nous dit le Verbe ?... Il nous dit : « De même que l'or est purifié « par la fournaise, ainsi le juste sera purifié en passant par le feu », le Feu, ce principe de vie qui anime tous les êtres.

« Nous avons vu, dans le grade de Maître, que la parole perdue fut l'effet de l'automne, où le soleil, dépouillé de sa puissance, rend la nature muette. La parole retrouvée doit donc figurer dans un grade qui annonce un printemps prochain, symbolisé par la Rose, et aussi par le Feu, base de ce 18e degré.

« Ce n'est pas à ce feu matériel qui sert à satisfaire une partie de nos besoins que se rapportent les allégories de ce grade. Non ! c'est à cet élément *principe*, à ce Feu conservateur et vivifiant qui pénètre et embrasse toute la nature, c'est à ce Feu sacré que se rattachent tous nos mystérieux symboles : c'est à cet élément pur, dont la chaleur et la lumière ne sont qne des modifications, dont la fécondité, le mouvement et la vie sont les effets, et dont les astres sans nombre dispersés dans l'immensité de l'univers *semblent* être les foyers inépuisables ; qui prête aux corps le charme des plus vives et des plus brillantes couleurs, ou, se cachant à nos regards, résidant jusqu'au sein de la terre, écarte les molécules des corps, malgré la force qui les unit, et y produit une action qui tantôt est le principe de leur existence, de leur conservation, de leur reproduction, et tantôt est la cause de leur division, de leur destruction, de leur transformation ; qui, d'autres fois encore, sillonne la nue qui le porte, et, sous le nom d'étincelle électrique, frappe à la fois notre œil ébloui, notre oreille étonnée, tous nos sens effrayés, et transforme la vapeur des nues en une masse d'eau qui se précipite sur la terre qu'elle ravage ; ce Feu, enfin, roi des éléments, sans lequel les autres seraient froids et inertes,



qui communique à l'air sa pureté, à l'eau sa fluidité, à la terre sa fécondité inépuisable.

« Au rayonnement de ce Feu sacré qui forme la parole, l'homme a reconquis tous les droits de sa primitive origine, l'esclave s'est redressé sous l'éclair de l'égalité, la femme a reçu en principe la faculté de marcher l'égale de son époux, et, aux lueurs de la Foi, de l'Espérance et de la Charité, les hommes ont été appelés à ne former qu'une seule famille de Frères.

« Considérez donc, Chevaliers, dans le monogramme *INRI*, un symbole dont le sens doit vous guider désormais dans le chemin de la Science et de la Vérité. »

Le voile commence à être soulevé, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par ce qui précède. Pour ne rien brusquer, la Maçonnerie donne au récipiendaire Rose-Croix l'enseignement du panthéisme; mais elle lui laisse entrevoir d'autres horizons. A lui, de comprendre. L'homme a reconquis, par le rayonnement du Feu sacré, dit le Très-Sage, tous les droits de sa primitive origine. Réfléchissez à ces paroles. S'il a reconquis des droits, c'est qu'il en avait été privé. Privé par qui ? par Adonaï. Qui lui a rendu ces droits ? le rayonnement du Feu sacré, c'est-à-dire la radieuse intervention de Lucifer, du Dieu-Bon toujours combattant pour l'humanité contre le Dieu-Mauvais. Et, dans sa conclusion, le Très-Sage donne à entendre au néophyte qu'il ne lui a pas tout dit. Il lui a appris de quels mots les lettres de INRI sont les initiales et l'a mis sur la voie du sens *spirituel* de l'aphorisme : « la Nature tout entière est régénérée par le Feu »; mais voilà tout. Cherchez, mon frère; trouvez le sens du nouveau symbole soumis à vos méditations; engagez-vous dans le chemin de la Science (la Gnose) et de la Vérité (de la vérité maçonnique) ; le sens spirituel du symbole INRI vous guidera.

En remettant au nouveau Chevalier son cordon, le Très-Sage lui dit, entre autres choses : « Mon Frère, la couleur de ce cordon est rouge : c'est la couleur du soleil ou de la lumière à son foyer; c'est aussi la couleur de l'amour. » C'est là encore une façon de rappeler emblématiquement que le grade de Rose-Croix est consacré au Feu divin.

Dans le catéchisme de Rose-Croix qui est remis à l'adepte, celui-ci peut lire enfin ceci :

« D. Pourquoi l'élément *Feu* se rapporte t-il spécialement au grade de Rose-Croix ?

« R. Parce que les grades d'Apprenti, Compagnon et Maître ayant symbolisé le printemps, l'été et l'automne, celui de Rose-Croix, qui est le Parfait Maître, symbolise l'hiver, saison du Feu.

« Ces tableaux de la nature ont été, dans nos grades, ingénieusement tracés par des sages qui n'ont point oublié qu'ils devaient peindre, non ce qui paraît être, mais ce qui est réellement.

« L'époque de l'année à laquelle doit se rapporter l'élément *Terre* est celle où le sol se couvre partout de verdure et de fleurs, c'est alors que les champs vont



rendre à l'homme les trésors qu'il leur a confiés ; le premier élément doit donc se rapporter au printemps.

« Dans l'été, le ciel plus pur semble briller d'un éclat plus vif, le soleil lance ses rayons les plus ardents qui semblent descendre en langues de feu pour donner la parole aux êtres vivants, l'air raréfié par la chaleur acquiert une action plus active ; c'est donc à l'été que se rapporte l'élément *Air*.

« L'automne, saison des pluies, est, à son tour, caractérisée par l'élément *Eau*, dont le Verseau est le symbole.

« Enfin, pour caractériser la dernière saison, écoutons ce que le poète dit du quatrième élément :

« *Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem ;*
« *Cuncta parit, renovat, dividit, urit, alit.* »

« C'est à dire : le Feu se cache partout, il embrasse toute la nature ; il produit, i renouvelle, il divise, il consume, il entretient tous les corps.

« Dans l'hiver, en effet, le calorique se concentre, et, tandis que des frimas couvrent la surface du sol, la nature prépare, dans l'intérieur, toutes les merveilles qui doivent charmer nos yeux au printemps et nous enrichir en automne ; c'est alors que le Feu central, le Feu élémentaire, le Feu de la nature agit avec plus de force et de pouvoir ; c'est alors que, quoique caché, *ignis ubique latet*, il opère ses plus étonnantes merveilles ; c'est alors qu'il embrasse la nature, *naturam amplectitur omnem*, qu'il la féconde, qu'il opère, dans l'univers entier, ce mouvement qui nous ramène, par un ordre constant et éternel, le soleil et ses beaux jours. C'est le Feu caché, mais toujours agissant, qui produit tout, qui entretient tout, *cuncta parit, cunctaque alit ;* c'est ce Feu, l'âme de la nature, dont il renouvelle perpétuellement les formes, qui divise les éléments des corps ou qui réunit leurs molécules éparses, *cuncta renovat, cunctaque dividit* ; c'est le Feu, enfin, qui, après avoir été le principe de la vie de tous les êtres, devient, par suite de son activité, la cause toujours agissante de leur destruction et de leur agrégation à d'autres mixtes, *cuncta urit*.

« Les Sages des temps antiques jugèrent le Feu tellement actif que, le considérant comme le premier agent de la nature, ils en firent d'abord l'emblème de la divinité, puis la divinité elle-même. »

Remarquez avec quel luxe de précautions, la Maçonnerie procède. Elle glorifie à outrance le Feu ; mais, se renfermant ici encore dans le panthéisme, c'est à peine si elle en entrebâille la porte, pour montrer qu'il n'est pas absurde de rendre au Feu des honneurs divins. Elle se garde bien de traiter d'imposteurs et de superstitieux les prêtres du sabéisme ; elle les appelle pompeusement « les Sages des temps antiques »; c'est au sacerdoce et à l'Eglise catholiques qu'elle réserve, nous l'avons vu constamment, les invectives et les mépris, les mots d'imposture et de superstition.

Du reste, voyons la suite du catéchisme de Rose-Croix :

« D. Donnez-nous votre opinion sur la parole maçonnique ou le Verbe.

« R. La parole maçonnique est le Verbe civilisateur du genre humain. Lien de la sociabilité, elle fait participer l'universalité des hommes à la vivifiante lumière de la Vérité, en les menant à la certitude par l'évidence. Lyre sacrée,

elle exprime les harmonies des mondes, l'essence des êtres, leur nature et leurs rapports.

« Zoroastre, ce sublime Moïse de la religion d'Ormuzd, ce premier souverain pontife du culte du Feu, appelait le Verbe : la lumière et la loi, c'est-à-dire, pour nous, la Vérité et la Justice.

« La parole maçonnique est le Verbe de la raison parlant à nos sens ; c'est la sagesse opposée aux intérêts matériels ; c'est Ormuzd, dieu de la Lumière, disant à Zoroastre : « Je suis la Parole qui détruit les maux en combattant « Ahriman, père du mensonge et de l'ignorance ».

Et, comme ayant peur d'en avoir déjà trop dit à ce nouveau Rose-Croix, et pour diminuer la portée de ce rapide, mais net aperçu du dogme luciférien de la divinité double, le catéchisme s'empresse d'ajouter immédiatement une balourdise :

« Ainsi que Jésus, figure du soleil nouveau, naissant au solstice d'hiver, le Verbe est l'agneau qui efface les péchés du monde, c'est-à-dire qui dissipe les brumes hivernales. »

Seulement, il est un incident de l'initiation à ce grade, incident que le catéchisme rappelle à mots couverts et qui a pour but et souvent pour résultat de faire profondément réfléchir l'adepte dont l'esprit a des chances de se diriger vers le Palladisme.

Je dois dire brièvement ce qui a lieu, cette partie essentielle de l'initiation au 18e degré du Rite Ecossais (7e degré du Rite Français) ayant été divulguée depuis longtemps. L'initiation complète de Rose-Croix, celle qui est donnée aux adeptes jugés capables de parvenir plus tard aux derniers mystères, comporte trois appartements, le premier dit Chambre Noire et le troisième dit Chambre Rouge. Les initiés pour la forme, les récipiendaires voués à l'anneau ne connaissent que ces deux chambres. Quant à la deuxième chambre, la chambre intermédiaire, elle ne porte aucun nom dans les rituels ou manuels qui la mentionnent ; oralement, on l'appelle la Chambre Infernale.

Les rituels ou manuels donnent la description complète des deux autres appartements, et sont absolument muets sur celui-ci. Ils disent tout simplement : « Cette chambre représente un lieu de réprobation ; les objets qu'on y figure sont transparents ou peints. Le récipiendaire y sera introduit après la première partie de sa réception et y restera jusqu'à son introduction dans la dernière chambre. » (Ragon, *Rituel du grade de Rose-Croix*, page 33.) — Ou bien : « La seconde chambre doit représenter un lieu de réprobation ; les objets qu'on y figurera seront transparents ou peints sur les murailles. » (Teissier, *Manuel général de Maçonnerie*, 1883, page 170.) — Cela se ressemble, n'est-ce pas ? Mais vous pouvez prendre tous les rituels les uns après les autres ; ils ne disent rien de plus.

La raison de cette grande discrétion est que le passage dans cette



Jules Lermina
Chef de l'école spirite matérialiste.

deuxième chambre est le seul incident qui soit de nature à faire deviner au candidat Rose-Croix, sans le lui dire catégoriquement, quel est le but suprême de la maçonnerie. En effet, l'appartement en question est une pièce étroite, mais assez longue, dont les murs sont couverts de transparents lumineux, représentant le royaume du Feu. Sur ces transparents sont peints divers personnages vénérés dans la secte : Hiram, Jacques Molay, Apollonius de Tyane, Simon le Mage, Caïn, Chanaan, Moab, Julien l'Apostat, et, parmi les modernes, Voltaire, Helvétius, Robespierre, Lessing, Weishaupt, etc. Tout

ce monde-là est au milieu des flammes, le visage souriant, l'air heureux, et des anges de lumière posent des couronnes sur les fronts de ces grands hommes si en honneur dans la secte.

En introduisant dans cette salle le récipiendaire jugé digne de pouvoir y être conduit, — car, je le répète, tous n'y vont pas, — le F∴ grand-expert ne lui dit pas autre chose que ces trois mots, bas, à l'oreille : « Voyez et méditez. » Et, au bout de quelque temps, on vient le chercher, pour l'amener à la Chambre Rouge, où doit s'achever son initiation de Rose-Croix.

Cette promenade de la Chambre Noire à la Chambre rouge, en passant par la Chambre aux transparents lumineux, est nommée le « dernier voyage ». Le récipiendaire est censé avoir été envoyé à la recherche de la Parole mystique, qui avait été perdue au grade de Maître, lors de la mort d'Hiram. Les candidats Rose-Croix, rangés en file indienne, ont fait leur entrée dans le temple rouge sous la conduite du grand expert, lequel alors a remis au Très-Sage une petite boîte cachetée, que celui-ci s'est empressé aussitôt d'ouvrir. Cette boîte contient un parchemin sur lequel sont écrites les quatre lettres : I. N. R. I. C'est à ce moment que le Très-Sage en a donné et la lecture et l'explication que j'ai reproduite plus haut, en déclarant que c'est bien là la parole sacrée qui avait été perdue, la clef du grand mystère maçonnique.

Or, l'incident que je viens de résumer est rappelé à mots couverts, ai-je dit, dans le catéchisme de Rose-Croix. A présent que nous avons éclairé la lanterne, on va comprendre le passage dont il s'agit. Le voici :

« D. Que cherchiez-vous dans votre dernier voyage ?
« R. La vraie parole, perdue par le relâchement des Maçons.
« D. L'avez-vous retrouvée ?
« R. Oui ; notre persévérance nous l'a fait recouvrer.
« D. Qui vous l'a donnée ?
« R. Il n'est permis à qui que ce soit de la donner ; mais, *ayant réfléchi sur ce que j'ai vu*, je l'ai trouvée, AVEC L'AIDE DE CELUI QUI EN EST L'AUTEUR.
« D. Donnez-la-moi.
« R. Je ne le puis.
« D. Comment pourrai-je alors la connaître ?
« R. En m'interrogeant sur mes études.
« D. D'où avez-vous tiré le plus de connaissances ?
« R. De l'Inde.
« D. Qui vous a le mieux guidé ?
« R. La Nature
« D. Qu'a-t-elle produit en vous ?
« R. Ma Régénération.
« D. Qu'avez-vous eu à combattre ?
« R. L'Ignorance.
« D. Dans votre dernier voyage, n'avez-vous pas remarqué quelque grande vérité contenue dans un ancien aphorisme des premiers philosophes ?



« R. Oui ; *le spectacle que j'ai eu sous les yeux* m'a fait songer à cet aphorisme, et, depuis lors, LA VÉRITÉ QU'IL CONTIENT M'A TOUJOURS FRAPPÉ.

« D. Quel est donc cet ahporisme ?

« R. C'est celui-ci : « *Igne Natura Renovatur Integra* », ce qui se traduit mot à mot ainsi : « par l'Ignition (le feu) la Nature se Régénère Intégralement. »

« D. **I.**

« R. **N.**

« D. **R.**

« R. **I.**

« D. Qu'a-t-on fait après cette découverte ?

« R. Guidés par le Très Sage, tous mes Frères ont applaudi,

« D. Les voyages finis, les travaux ont-ils été parfaits ?

« R. Le Très Sage a ordonné qu'on me conduisit *aux pieds de Celui devant qui tout fléchit*, pour y prêter mon obligation (1).

« D. Comment la prêtâtes-vous ?

« R. Dans l'état le plus respectueux, le cœur pénétré de ce que je disais, et avec la ferme résolution d'observer toutes mes promesses. »

Voyons, en toute simplicité et bonne foi, la Maçonnerie, même dans ses rites officiels avoués, est-elle, oui ou non, un acheminement vers le Palladisme ?... Je le demande, qui oserait soutenir le contraire ? Qui aurait l'audace de prétendre qu'il s'agit, en tout ceci, d'honorer purement et simplement la nature ? La corne de Satan ne perce-t-elle pas à travers ce rituel et ce catéchisme de Rose-Croix ?

Il y a des naïfs, dans les loges symboliques, à qui l'on fait croire même que les hommages des membres des hauts grades s'adressent au Dieu des chrétiens, mais en le dégageant de quelques dogmes inventés par les prêtres et répugnant à la raison. Oui, il y a des maçons-gogos assez naïfs pour avaler de pareilles couleuvres. Or, voici le texte même du sacrilège et exécrable serment prêté par le Rose-Croix, agenouillé devant le Triangle de Feu :

« Je promets et jure sur l'honneur, renouvelant solennellement en ce jour les obligations que j'ai jurées dans les grades précédents, de ne jamais révéler les secrets des Chevaliers Rose-Croix, a aucun Frère de grade inférieur ni à aucun Profane, sous peine d'être à jamais privé de la parole et d'être perpétuellement dans les ténèbres.

« Qu'un ruisseau de sang coule sans cesse de mon corps, que je souffre les plus rudes angoisses de l'âme, que les épines les plus piquantes me servent de chevet, que le fiel et le vinaigre deviennent mon breuvage, que le supplice de la croix termine enfin mon sort, si jamais je contreviens aux lois qui me seront prescrites.

« Je promets aussi de ne jamais révéler le lieu de ma réception au grade de Rose-Croix ni par qui j'ai été reçu.

(1) C'est devant un triangle de Feu que le néophyte Rose-Croix prête son serment ; et ce triangle représente bel et bien Lucifer, mais on ne le lui dit pas : c'est à lui de comprendre.

« Je le jure ! Que le Grand Architecte de l'Univers me soit en aide ! Ainsi-soit-il. »

Le Très Sage, prenant acte du serment. — « Tout est consommé. » (*Rituel du grade de Rose-Croix*, page 41.)

Revenons au Feu.

Le lecteur n'a plus de doute, à présent : il voit bien que la doctrine du panthéisme est elle-même un voile, que le satanisme pur est le vrai fond de la franc-maçonnerie. et que les triangles palladiques sont bien le complément inséparable des aréopages de Chevaliers Kadosch et des chapitres de Rose-Croix.

Maintenant que le Palladisme est démasqué, les agents du Souverain Directoire Exécutif, ne pouvant plus nier, devant l'évidence, l'existence de cet occultisme spécial, essaient d'arrêter l'effet des révélations en disant : « Le Palladisme n'a aucun rapport, aucune relation avec la Franc-Maçonnerie ; les palladistes sont des mystificateurs, qui ont imaginé une société dont le but réel est la pornographie, sous prétexte de spiritisme ». Tel est le sens d'une lettre adressée par Moïse Lid-Nazareth à M. le chanoine Mustel, qu'il essayait de tromper, ignorant que le vénérable directeur de la *Revue Catholique de Coutances*, comme d'ailleurs quiconque a étudié à fond la question, savait, même avant la publication de mon ouvrage, que la Maçonnerie avouée, celle de tous les rites officiels, a au-dessus d'elle un rite suprême luciférien, constituant sa direction. Il faut n'avoir jamais su lire un rituel maçonnique quelconque, pour croire le contraire ; sans les triangles, les loges et les arrière-loges n'aboutiraient à rien, cela est clair comme le jour.

Ainsi, il en est pour cette doctrine particulière relative au Feu. Sa glorification à outrance, en chapitre de Rose-Croix, trouve son complément au sein des triangles.

Là, on déchire tous les voiles ; on ne cherche plus de périphrases, on n'a plus recours aux finasseries de langage à double entente ; la thèse est exposée carrément.

Cette flamme, que vous voyez tout à coup apparaître, — vous dira le conférencier palladiste, qu'il soit un poseur faux savant, comme le F∴ Goblet d'Alviella, ou une égarée sincère dans son aveuglement, comme la S∴ Diana Vaughan, — cette flamme, pouvez-vous dire d'où elle vient ?... Voici qu'une étincelle jaillit d'une pierre froide, d'une matière où le feu est absent, et cependant il sort brusquement, ce feu, il s'élance !... Sa flamme court, pétille gronde, rugit ; elle prend les formes les plus diverses ; vous la voyez, et elle est insaisissable... Elle s'étend, elle grandit, elle monte vers le ciel ; elle consume tout ce qui se trouve à sa portée. Puis, soudain, on ne sait comment, elle disparaît, dès qu'elle n'a plus rien à dévorer...

Voilà le feu, voilà cet élément mystérieux dans son origine et dans son essence.

Levez les yeux vers le firmament, contemplez le magnifique spectacle que l'univers offre à vos regards... Du feu, du feu partout!... Ce soleil, qui féconde la terre, qui entretient la vie dans tout notre système planétaire, ce soleil bienfaisant, c'est du feu... Plus mystérieux encore que notre feu terrestre, il brûle là-haut dans l'immensité depuis des siècles; la science de l'astronome vous apprend qu'il ne consume rien, et pourtant il brûle; le télescope constate ses lacs de flammes; le globe solaire n'est qu'un foyer de feu, vivant de lui-même, dépourvu de toute matière d'alimentation; sans rien consumer, sans s'éteindre, il brûle, il brûle toujours!...

Et ce soleil n'est qu'un point dans l'espace... Cette étoile, là-haut, plus loin, est encore un soleil, autour duquel gravite un autre système planétaire; et toutes ces autres étoiles sont aussi tout autant de soleils, animant tout autant de mondes et les réchauffant de leur éternel feu!...

O Feu, qui es-tu donc ?... Un mystère de la création d'un Dieu unique ? une œuvre d'Adonaï ?... Non, non!... Tu es l'âme du Dieu-Bon, tu fais partie intégrante de son principe éternel; oui, tu es la substance divine de Lucifer, en laquelle ses fidèles un jour se confondront... Tu es l'esprit visible, et non tangible, par lequel Lucifer, Dieu des cieux et Roi des mondes, se manifeste aux humanités de toutes les planètes, se montre dans une gloire permanente, radieuse, et se fait comprendre à quiconque, être pensant, possède en même temps la vraie foi et la vraie raison!

Tel est le fond de la thèse palladique sur le Feu; et voilà comment le Feu est divin.

On a vu plus haut qu'il est dit, dans le Catéchisme de Rose-Croix, que la maçonnerie tire de l'Inde sa plus grande somme de connaissances. En effet, tout ce qui est luciférien dans la doctrine maçonnique, tout ce qui constitue aujourd'hui le Palladisme, se rattache plus ou moins directement au luciférianisme asiatique; et nous savons que ces contrées orientales sont bien celles qui méritent le mieux le nom de « royaume de Satan ».

En particulier, la théorie palladique du Feu Divin paraît bien être d'origine indienne. *Ignis*, feu, vient d'*Agni*, qui est le dieu du feu dans la mythologie hindoue; et *agni*, en sanscrit, signifie : vif, agile. Or, le dieu Agni est un, quoique répandu partout. « Il n'y a qu'un feu, allumé en plusieurs lieux », disent les Védas; ou encore : « Agni, dispersé en tous lieux, reste un seul et même roi ». Or, les lettres L. D. R. qui figurent entrelacées sur les cordons des Inspecteurs Généraux et des Inspectrices Générales du Palladium en mission permanente (1), signifient : *Lucifer*, *Deus*, *Rex*, qu'on interprète par : Lucifer, Dieu des cieux et Roi des mondes. Ceci est une

(1) Le cordon d'Inspecteur Général du Palladium est de fond vert-d'eau moiré, avec étroite bordure de moire blanche liserée de noir. Au centre, en broderie, sont entrelacées les lettres **L**, d'or, **D**, d'argent, et **R**, rouge, surmontées du diadème impérial du Dieu-Bon. Ce diadème, sorte de mitre-diadème, d'étoffe d'or, porte à son sommet un croissant d'argent; le bord supé-



petite coïncidence qui méritait d'être notée au passage. Mais on reconnaîtra, d'autre part, que l'Agni védique a une très proche parenté avec le Lucifer des palladistes.

Au surplus, les conférenciers des triangles savent faire ressortir que leur Lucifer se retrouve d'une façon plus ou moins voilée dans tous les paganismes.

C'est le Jupiter olympien, qui lance la foudre. C'est le dieu Tleps des Circassiens. Chez les Phéniciens, c'est Eshmoun, le dieu invisible du feu cosmique caché dans l'océan céleste. C'est Ogon, chez les Slaves. C'est l'Ormuzd persan, dont l'émanation crée cinq espèces de feux, manifestations divines du principe du bien : Atar, qui personnifie la foudre ; Asha-Vahista, le feu purificateur ; Mithra, la lumière solaire ; Nairyô-Canha, le feu des sacrifices ; Apâm-Napât, le feu caché. Chez les Egyptiens, enfin, c'est Osiris, identifié avec le soleil et père d'Aroéris ou Horus, ainsi que Jupiter est père de Phœbus-Apollon.

Les conférenciers palladistes expliquent même, d'une façon qu'ils croient ingénieuse, « l'origine de la calomnie adonaïte, qui représente le Dieu-Bon comme un archange déchu, le plus beau et le plus brillant des anges précipité du haut du ciel ». Cette légende trompeuse, disent-ils, vient de ce que la foudre, manifestation du feu divin, tombe, en effet, du ciel et semble en être expulsée.

Selon le dogme palladique, l'homme a été créé par la collaboration d'Adonaï et de Lucifer, à la suite d'un défi que les deux éternels dieux se portèrent ; à proprement parler ce ne fut pas une création dans le sens usité du mot. Adonaï est un dieu brouillon, se complaisant dans le chaos ; Lucifer seul est le suprême organisateur, l'intelligence divine portée au bien, sachant faire régner dans le naturel et le surnaturel un ordre harmonieux, bref, le seul vrai grand architecte de l'univers, et tout serait pour le mieux, s'il n'était pas combattu par le Dieu-Mauvais. Donc, Adonaï, mis en demeure de produire autre chose que des émanations de maleachs, ne réussit qu'à pétrir une vile matière boueuse ; c'est Lucifer qui donna la vie à cette argile ado-

rieur est enrichi de onze diamants ; sur le devant, au milieu, est la croix templière, rouge-ponceau, placée sur une triple guirlande de perles blanches fines, laquelle est relevée en deux endroits en draperie par deux gros rubis ; cinq autres rubis, de même grosseur, cintrent la bordure inférieure. Au-dessous du motif central, une rose-mystique, rouge et épanouie, dont la tige porte cinq feuilles, émerge du sein d'une nuée d'argent. Au dessus du motif central, est un soleil d'or rayonnant, ayant au centre le nombre sacré de l'Antéchrist (666), brodé en rouge. Le cordon est doublé de soie noire moirée. Il se porte en écharpe de droite à gauche et a sa pointe ornée d'une petite rosette rouge.

Le cordon d'Inspectrice Générale du Palladium en mission permanente est exactement semblable, sauf le fond qui est bleu-pâle, au lieu d'être vert-d'eau.

Une particularité à signaler : chaque cordon d'Inspecteur ou d'Inspectrice du Palladium est rigoureusement personnel. Le nombre de rayons du soleil 666 indique l'âge qu'avait le missionnaire palladiste, lorsqu'il fut proclamé et consacré Hiérarque, si c'est un frère, ou Maîtresse Templière, si c'est une sœur.

naïte, en lui insufflant une parcelle de son âme divine, de son feu divin : *Corpus est terra, anima est ignis.* C'est pourquoi, en attachant au mot « création » le sens que je viens de dire, le corps humain est la création d'Adonaï, et l'âme humaine est la création de Lucifer.

Cette théorie est encore comme inspirée des dogmes indous; car les Védas affirment nettement l'identité d'Agni avec la vie, avec le mouvement et la pensée. Il est dit aussi, dans les livres sacrés de l'Inde, que la preuve de ce que l'âme humaine est du feu, c'est qu'elle survit sous cette forme. « Voilà ces rayons du soleil auxquels sont réunis nos pères. » (Riga-Véda, I, 109, 7.)

D'autre part, le Palladisme, qui aime à se proclamer d'accord avec la science moderne, part de ce principe que l'âme est un feu émané de Lucifer Dieu-Bon et animant le corps vil et matériel, œuvre d'Adonaï, pour faire remarquer que les êtres vivants, à l'instar du feu, s'entretiennent en consumant de la nourriture, et conclure que, physiquement, notre vie est une combustion.

Pour tout dire, Lucifer, étant l'*Excelsus Excelsior*, est répandu partout dans l'univers ; c'est pourquoi le feu, c'est-à-dire sa substance divine, existe partout à l'état latent ; il est le principe animateur de tout ce qui vit et se meut ; il est en quelque sorte, l'âme, la substance spirituelle de l'univers.

Aussi, le Feu, en tant que substance divine de Lucifer, en tant qu'âme du Dieu-Bon, est vraiment éternel, et Lucifer tend à réunir les âmes humaines à lui pour l'éternité. Chaque âme étant une flamme céleste, une parcelle du feu divin, le vrai bonheur pour elle consiste à rentrer pour toujours dans le sein du Dieu-Bon Lucifer.

Les prêtres adonaïtes, disent les conférenciers palladistes, mentent effrontément, quand ils annoncent des souffrances à ceux qui iront à l'éternel adversaire de leur Dieu. Il est certain qu'il y a souffrance, lorsque le feu brûle un corps humain vivant; mais il est non moins évident qu'une âme, qui est elle-même du feu, ne peut souffrir en se réunissant au feu central, à son foyer divin : en d'autres termes, la flamme peut faire souffrir, mais elle-même ne souffre pas. La souffrance matérielle ne saurait exister dans les régions surnaturelles, où il n'y a plus de matière.

Il est vrai que les prêtres adonaïtes disent encore que les âmes qu'ils qualifient de damnées endureront non seulement le tourment de la brûlure matérielle porté à un paroxysme qui dépasse tout ce que peut concevoir l'imagination humaine, mais aussi éprouveront une souffrance morale, des millions de fois plus terrible, plus douloureuse, plus épouvantable, plus horrible, celle du désespoir immense de se savoir pour toujours privées d'Adonaï, ou peine spirituelle du dam. A cela, Diana Vaughan, doctoresse en théologie luciférienne, réplique dans une de ses conférences au grand triangle *Ts edik'iôu*,

orient de Buenos-Ayres: « La peine spirituelle du dam, ce ne sont pas les élus de Lucifer qui la subissent, puisque Lucifer est le Dieu-Bon; réfugiés pour l'éternité dans son sein bienfaisant, ils ont, au contraire, le bonheur suprême, en ayant la certitude d'être délivrés à jamais des atteintes du Dieu-Mauvais, et vraiment la souffrance la plus atroce pour eux serait d'avoir à contempler éternellement le hideux et barbare Adonaï. Le supplice matériel du feu ou n'importe quel autre supplice matériel n'existe donc pas dans l'autre monde, ne saurait y exister; cela est absolument impossible, et, du reste, ceux des nôtres qui répondent à nos appels et apparaissent dans nos assemblées sont unanimes pour attester leur bonheur. De même, aucun supplice matériel ne peut logiquement se concevoir pour les âmes des humains, qui, trompés par les faux dogmes adonaïtes, vécurent une vie de ténèbres, en adorateurs du Dieu-Mauvais. Lucifer, étant souverainement bon, n'a établi nulle part un enfer pour eux; mais ce sont ceux-là, — et non les élus lucifériens, — qui souffrent, par leur propre faute, la peine du dam, à moins qu'ils ne se soient rachetés, durant leur existence aveugle, par la pratique des bonnes œuvres charitables, et qu'ils ne se soient ainsi, malgré leur erreur, rendus dignes du Dieu-Bon par l'Heptagathon. Oui, chers frères et chères sœurs, la peine du dam n'est subie que par les adonaïtes dont la vie humaine n'a su jamais soulager la misère du prochain; ceux-ci, le Dieu-Bon les repousse, et leur âme n'étant pas rappelée à lui, végète, en état de dégradation et d'infériorité, dans le corps des animaux grossiers, ayant quelque intelligence, mais non la raison, jusqu'à une nouvelle épreuve de vie humaine; et ainsi de suite, par alternatives de vie animale et de vie humaine, tant que la petite flamme, émanée du Dieu-Bon et incarnée et réincarnée, n'a pas mérité d'être réunie au foyer divin. »

On voit par là que le Palladisme s'inspire encore de l'Inde pour ériger en dogme un système particulier de métempsychose, qui n'est pas exactement celui de l'antique religion hindoue.

Dans l'ordre d'idées dont je viens de donner un aperçu, on comprendra maintenant combien le Feu est sacré pour les palladistes; aussi considèrent-ils comme un plagiat du magisme persan, du sabéisme, du paganisme égyptien, en un mot, de toutes les religions païennes auxquelles ils se rattachent, tout emploi du feu dans les liturgies modernes autres que la leur. Le feu est le médiateur céleste, l'élément pur et purificateur par excellence, le vainqueur des maleachs et le dissipateur des maléfices adonaïtes. Ils font ressortir que seuls ils ont droit à accomplir, dans le culte, les sacrifices par le feu; car ceux-ci, disent-ils, opèrent la transmission de l'offrande par la flamme.

A les entendre, les catholiques profanent le feu, lorsqu'ils entretiennent une lampe toujours allumée devant le Saint-Sacrement; ils voient là un détournement sacrilège de la substance divine de Lucifer.



« Les catholiques, écrit Hoffmann dans une lettre à Albert Pike (1), traitent de profanateur quiconque, n'appartenant pas à leur sacerdoce, détient une prétendue eucharistie pour l'immoler devant l'image sainte du Palladium. Or, vraiment, qu'est-ce donc, sinon une profanation intolérable, que leur lampe perpétuelle brûlant en hommage diurne et nocturne à leur même eucharistie ? C'est là une captation sacrilège de la divine substance de notre Dieu, une humiliation par maléfice infligée à l'Eternel Père, puisque ces



Docteur Papus
grand-maître des Loges martinistes.

J.-K. Huysmans
le romancier de l'occultisme.

scélérats le contraignent ainsi à une sorte d'hommage envers son Ennemi. Ah ! nous devrions pénétrer dans les temples du Mal et briser ces sacrilèges lampes ; ou bien, que ce feu se développe à notre prière et incendie les maudits sanctuaires. Prions, prions, afin que la justice succède à l'excès de mansuétude, et que la foudre de notre Dieu tombe sur les églises des adonaïtes exécrés ! »

C'est sous l'inspiration directe de Satan que la franc-maçonnerie réclame partout la crémation et voudrait la voir remplacer l'inhumation chrétienne. Le mot d'ordre de cette campagne, commencée à Milan, est parti des triangles. Mettre le cadavre dans la terre, disent les palladistes, voilà

(1) Lettre du 3 octobre 1879 reproduites dans la *Conduite Secrète*, pages 121-122.

bien pour l'humanité une fin honteuse et répugnante, qu'Adonaï se délecte à prescrire; « l'odeur de la pourriture plaît au dieu des catholiques » (blasphème d'Adriano Lemmi). Par conséquent, en se basant sur le dogme luciférien, au nom duquel le corps humain est seul l'œuvre d'Adonaï, il faut, après la mort, c'est-à-dire lorsque l'âme émanée du Dieu-Bon l'a abandonné, il faut détruire cette œuvre par les flammes divines de Lucifer.

Ainsi, les initiés des triangles n'éprouvent aucune crainte à la pensée du Feu éternel qui les attend dans l'autre monde : ils sont les sabéistes modernes, les adorateurs du Feu. Rappelons-nous qu'au Labyrinthe Sacré de Charleston, c'est la *Porte Ignis* seule qui ouvre sur le couloir souterrain conduisant au sanctuaire du Dieu-Bon; il y a là un enseignement très caractéristique; Lucifer ne peut pas dire plus clairement à ses fidèles qu'il les attend, par la voie du feu, dans le séjour du feu.

Enfin, pour que rien ne manque à cette formidable duperie exercée par Satan au détriment de ces malheureux insensés, le malin les éblouit par des prestiges, dont on a pu deviner la nature par un passage du court extrait que je viens de produire d'une des conférences de miss Vaughan.

Les diables, qui apparaissent dans les triangles, sous la forme de spectres d'humains, sous le nom des trépassés évoqués par les médiums lucifériens, se déclarent en parfait bonheur au royaume des esprits du feu. C'est là, on le conçoit, une gigantesque mystification, et réellement on ne peut qu'avoir grande pitié de ces aveugles, de ces triples fous qui se laissent berner à ce point par le père du mensonge et sa cohorte de compagnons de révolte.

Mais c'est ici la place de la relation que j'ai promise pour compléter mon récit, concernant la séance du 11 mars 1881 où Gallatin Mackey tomba dans une espèce de léthargie, extraordinaire, pendant que des flammes jaillissaient des cavités du nez et des yeux du prétendu crâne de Jacques Molay. J'ai expliqué à quelle occasion ce phénomène annuel avait lieu, du vivant du docteur Mackey (voir au premier volume, pages 336 et suivantes); j'ai indiqué les raisons que j'ai de ne pas croire à l'authenticité de la religion templière, apportée à Charleston par Isaac Long, et j'ai dit pourquoi j'admets assez volontiers l'absence de supercherie dans cette manifestation surnaturelle dont j'ai été témoin (voir au second volume, pages 226 et suivantes).

Ce complément de ma relation, que j'avais réservé, me servira à terminer ce chapitre.

Donc, tandis que des cavités du crâne-relique les flammes sortaient avec des sifflements aigus, entremêlés de hurlements sombres, et qu'elles s'allongeaient, affectant des formes de reptiles, se balançant dans l'espace et obligeant les assistants à se reculer pour ne pas être atteints, le docte Albert

Pike s'avança, lui seul, le plus près qu'il était possible de le faire sans risquer d'être brûlé, et il nous dit :

— Frères et sœurs, ce sont bien là les flammes divines ; ce feu est celui-là même qui forme l'élément céleste où se baignent et se vivifient les âmes des Elus, au royaume éternel du Dieu-Bon.

Puis, s'adressant au crâne :

— O saint Jacques, héroïque et noble martyr, ajouta-t-il, veux-tu nous parler ? Veux-tu nous dire quelles sont tes allégresses au sein de Lucifer ?

— Je parlerai, répondit une voix qui n'avait rien d'humain et qui semblait sortir des profondeurs de la terre et comme s'échappant du prétendu crâne de Jacques Molay.

Alors, un dialogue s'établit entre Albert Pike et la voix infernale.

— Edifie-nous, ô grand saint Jacques ! parle, parle.

— C'est une haute faveur que notre Divin Maître a accordée à la mère du docteur, ton lieutenant, en réincarnant mon âme dans ce corps qui est là inerte, pour un instant. Mais, quand le Dieu-Bon veut que, par exception, une âme d'Elu revienne vivre sur terre, elle n'a plus à craindre, dans sa nouvelle vie, les persécutions d'Adonaï... Les maleachs, à présent, ne peuvent plus rien contre moi, soit tandis que je suis au royaume de notre Dieu, soit tandis que j'anime le corps de Gallatin Mackey et que je revis sous son nom...

— Et maintenant, est ce bien vraiment au paradis que tu te trouves ?

— Oui, je suis redescendu chez Lucifer... Vois ton ami, qui gît là ; constate que la vie l'a abandonné... Je l'ai quitté pour une heure, selon le décret du Dieu-Bon, afin de venir me retremper dans les flammes divines.

— Quel accueil les Elus te font-ils ?

— Ils se réjouissent de me revoir parmi eux... Je suis, en ce moment, auprès de Martin Luther et de Nicolas Flamel... La cour céleste me fait fête... Oh ! je suis bien heureux !... Que nos frères et nos sœurs travaillent sans cesse à se rendre dignes de l'éternelle couronne de gloire ; on est si bien ici, dans l'océan de l'amour divin !... Aucune expression humaine ne peut vous faire comprendre l'intensité des joies suaves que les Elus du Dieu-Bon éprouvent...

— Comment, entre Elus, vous distinguez-vous les uns des autres ?

— Nos corps n'existent point au paradis, et nos âmes n'en font plus qu'une, confondues qu'elles sont dans l'âme divine, avec les âmes de tous les esprits de feu ; c'est là l'état ordinaire de la nouvelle vie, de la vie éternelle. Mais, de temps en temps, pour varier nos plaisirs, le Dieu-Bon permet à chaque âme d'Elu et à chaque âme de Génie bienfaisant de



revêtir une apparence distinctive, une forme immatérielle ; pour les Elus, cette apparence est celle du corps humain qui n'est plus, tel qu'il était aux derniers jours de notre vie terrestre.

A ce moment, la voix cessa de se faire entendre, et le feu qui jaillissait du crâne diminua de violence, sembla s'apaiser ; à peine quelques petites flammes se montraient par les cavités, toujours sans consumer le crâne qui leur servait de cratère.

Albert Pike profita de ce répit pour nous expliquer que les esprits du feu, les Génies bienfaisants, ont adopté des formes particulières, pour les cas où ils ont à se rendre visibles, aussi bien lorsqu'ils daignent apparaître aux fidèles de la vraie religion (luciférienne) que dans leurs réjouissances intimes au royaume divin ou dans les combats contre les maleachs.

Puis, les flammes se reprirent à tourbillonner et à gronder de plus belle, comme tout à l'heure, et le diable invisible qui se faisait passer pour l'âme de Jacques Molay recommença ses explications.

Ce qui est inouï, en vérité, c'est la désinvolture avec laquelle le démon se moque des gens qui placent leur confiance en lui ; franchement, cela dépasse toutes les limites. Les contradictions les plus flagrantes sont pour lui un jeu ; il les entasse comme à plaisir. Rien ne l'embarrasse, quand il s'agit de frapper l'imagination de ses fidèles. Mais ce qui est plus inouï encore que l'audace de Satan dans le mensonge, c'est la crédulité aveugle de ces palladistes qui prennent pour argent comptant tout ce qui leur est débité, même les fantaisies les plus saugrenues et les plus invraisemblables, dans les séances du genre de celle que je relate.

En effet, Lucifer, pour faire de la théologie transcendante à sa manière, a posé en principe que l'âme humaine est une parcelle de sa propre substance divine, une étincelle de son esprit divin ; il émane de lui-même des âmes, dit-il, et il les rappelle à lui, il les réunit de nouveau à lui-même, lorsqu'elles ont mené, dans leur séjour sur une planète quelconque, une belle existence luciférienne. Que voilà une conception sublime ! comme cela est admirablement trouvé ! et les palladistes s'extasient, en nourrissant leur cervelle d'un tel idéal. Ils haussent les épaules, à la pensée du paradis, tel qu'il est défini par les Pères de l'Eglise ; ils rient, ils trouvent les catholiques bien niais d'avoir une croyance dont les grandes intelligences des triangles se moquent en blasphémant. Eux, à la bonne heure ! ils s'élancent en pensée dans les plus sublimes hauteurs morales, affirment-ils. Quoi de plus beau que cette théorie de l'âme fractionnée de Lucifer Dieu-Bon, opérant éternellement un double mouvement centrifuge et centripète !

Mais voici que messire Satanas a besoin d'aiguillonner les mauvais instincts, les basses passions de son adorateur. Comment le séduire, comment lui promettre des jouissances charnelles, dans son royaume, après la mort?



comment ces âmes, qui sont censément des petites flammes célestes réintégrant à la fin des fins le pur et magnifique et divin foyer central, pourront-elles goûter les plaisirs d'un paradis à la mode de Mahomet ?...

Baste ! le diable méprise à tel point ses dupes, qu'il n'hésite pas à édifier un second système, en pleine contradiction avec le premier.

Les Elus lucifériens n'ont pas de corps ; mais, *de temps en temps*, le Dieu-Bon leur donne la permission de reprendre, *immatériellement*, la forme humaine qu'ils avaient aux derniers jours de leur existence terrestre. Et alors, — tenez-vous à quatre pour ne pas rire, — sous cette forme immatérielle, les Elus lucifériens jouissent de tous les plaisirs matériels, au plus haut degré, sans mélange d'aucune douleur, attendu qu'en dépit de l'apparence distinctive ils sont uniquement âmes, c'est-à-dire flammes, c'est-à-dire esprits.

Le soi-disant Jacques Molay nous expliqua ces belles choses. L'âme-Voltaire venait de lui raconter un grand dîner que Sa Divinité Lucifer avait donné la veille en son royaume du feu, et à son tour le crâne aux flammes parlantes nous répéta la narration. On s'était régalé du nectar et de l'ambroisie des dieux olympiens. Il y a ainsi de somptueuses ripailles chez Satan, nous assura le crâne.

J'eus, une seconde, l'envie de questionner : « Sans indigestion ? » mais je me retins à temps ; l'ironie de ma demande m'eût trahi. Je me bornai à m'efforcer de garder mon sérieux, et j'y parvins ; car le dégoût me prit bientôt, l'esprit diabolique racontant complaisamment les saturnales qui avaient suivi le prétendu festin des Elus du Dieu-Bon.

Dégoût et pitié, voilà quel était mon sentiment ; pitié, en constatant la profondeur de la déchéance. Pauvre nature humaine, dans quel abîme de boue tu es précipitée, lorsque, la foi étant perdue, tu deviens le jouet du démon !

Ainsi, Satan leur fait croire ces folies ; il les mystifie à outrance, en dosant de sensualités grossières et impures leur mysticisme de cerveaux détraqués. Tout cela n'est qu'absurdité, mensonge évident et bête, innovation ne résistant pas au plus minime examen ; tout cela n'est qu'impossibilité, sottise et contradiction, et les palladistes proclament qu'étant les seuls croyants qui savent allier la foi à la raison, ils sont, par conséquent, les seuls à posséder la vérité !

Quand le soi-disant Jacques Molay eût fini ses récits et ses explications, et tandis que Pike, voyant le docteur Gallatin Mackey reprendre ses sens, donnait l'ordre de rallumer les flambeaux de la salle, pendant que cette lumière naturelle remplaçait celle dont les flammes infernales nous avaient éclairés, je regardai mes compagnons autour de moi ; ils étaient émerveillés, leurs visages reflétaient un vrai ravissement.



Ce sont ces prestiges diaboliques qui les subjuguent; assistant à de tels phénomènes surnaturels, ils ne raisonnent plus. Au cours d'une séance à prodiges démoniaques, Satan leur dirait que le plus pur bonheur est d'être changé en batracien ou en mollusque pour l'éternité, que ces malheureux le croiraient.

CHAPITRE XLI

Œuvres de Grand-Rite, et possédés à l'état latent

Il faudrait tout un chapitre et des plus longs pour exposer la question des possédés à l'état latent. Il y aurait, à cet égard, une très curieuse étude anatomique, physiologique et pathologique à présenter au lecteur ; mais ces genres d'étude ont déjà occupé une grande partie de mon ouvrage, quand j'ai parlé des hystériques et que je les ai présentés en opposition avec les démoniaques. On se rappelle que j'ai essayé de tracer une délimitation entre le naturel et le surnaturel et de montrer où finit l'hystérie et où commence l'obsession ou la possession, et réciproquement. Je me bornerai donc ici à quelques courtes observations, qui n'en seront pas moins claires ; mais je me restreindrai quant aux exemples et j'éviterai d'entrer dans l'examen et l'analyse. Une explication générale suffira ; puis, je citerai quelques cas, parmi lesquels celui très curieux de Sophie Walder.

Très souvent, si j'en crois mes notes et si je m'en rapporte aux témoignagnes de nombreux ecclésiastiques qui ont eu maille à partir avec le diable en la personne d'exorcisés, très souvent, dis-je, il y a chez ces personnes des phénomènes d'hystérie ou hystériformes, à travers lesquels il il est parfois bien difficile de démêler ce qui est propre à la névrose et ce qui est particulier au démon ; pour discerner judicieusement, il faut alors une grâce surnaturelle, que seul l'exorciste autorisé peut recevoir. Arcs de cercles, bonds, hurlements, cacologie, scatologie, crises, attitudes, etc., etc., bien des choses, en un mot, d'apparence extraordinaire, surprenantes, se produisent également et dans l'hystérie et dans la possession, peuvent appartenir exclusivement à l'une, comme exclusivement à l'autre, et le diable peut parfaitement se servir d'une hystérie simple pour se manifester ou s'en servir pour tromper ; et ce n'est que lorsque certains phénomènes, dont l'Eglise a la clef, apparaissent, qu'il est permis de se prononcer nettement.



Je le répète, l'hystérie est du domaine médical, et la possession est du domaine de l'Eglise. Mais, quoiqu'il en soit, ce qui est capital en l'espèce, c'est que, chez hystériques comme chez possédés, la maladie ou l'état extra-naturel se manifestent toujours par des symptômes extraordinaires, une expression phénoménale spéciale, bruyante, hurlante, tapageuse, par exemple, qui appelle l'attention, met en éveil, et soumet le cas à l'examen et à l'appréciation. On peut se tromper sur ce qu'il y a ; mais sûrement il y a quelque chose : naturel ou surnaturel. L'hystérie ainsi que la possession ont une forme, un *modus agendi*. Chez le possédé à l'état latent, rien de tout cela. Il est calme, absolument calme, comme vous et moi. Pas de crises, pas de symptomatologie ; il n'est ni malade, ni indisposé ; il vit de la vie de tous et n'apparaît possédé que, lorsque, se mettant de sa propre volonté en état de crises, il commet ou peut commettre, grâce au démon qui est en lui, à l'état latent, des actes extraordinaires en opposition complète avec les lois naturelles. Tel était Cagliostro, par exemple, pour citer un cas historique, un magicien examiné par le Saint-Office de Rome, dont le procès rapporte des faits qui n'ont aucun rapport avec les actes accomplis par les possédées de Loudun ou autres exorcisées également bien connues.

Comment se fait-il que, chez les possédés ordinaires, le démon semble les posséder entièrement, être leur maître, qu'ils soient en quelque sorte sa proie, son sujet à persécution, toujours et constamment jusqu'à délivrance, que le malin, en un mot, les fasse souffrir ou les laisse tranquilles, à sa volonté, sans que le possédé puisse de son autorité provoquer ses accès ou les ralentir ou les arrêter ? Et comment se fait-il que d'autres possédés ne soient nullement tourmentés, et paraissent même (ce n'est qu'une apparence) être les maîtres du démon qui est en eux, et soient, non pas possédés *à l'état parent,* mais seulement *à l'état latent ?* — C'est là la question difficile à trancher, sur laquelle j'ai peut-être une opinion personnelle, mais que je ne saurais exposer dans une publication populaire comme celle-ci, parce qu'elle n'a pas encore subi le contrôle et la discussion des théologiens. Tout au plus dirai-je que, *a priori,* il se pourrait que les fils ou filles de possédés latents ou grands possédés, — ainsi il me semble comprendre le cas de Philéas Walder qui se mit en état de *pénétration* dans les circonstances à la suite desquelles naquit Sophia, — il se pourrait que ces êtres de naissance due à l'on ne sait quelle mystérieuse coopération diabolique, enfants de diable, si je puis m'exprimer ainsi, tinssent de leur origine ou de leur haute imprégnation originelle la propriété d'être d'une nature quasi-mixte, démoniaque par essence, et que, dès lors, diables incarnés, selon le terme souvent usité dans un autre sens, diables humains, mâles ou femelles, ils soient au diable d'enfer ce que le lard est au cochon, — on me pardonnera cette comparaison vulgaire, mais bien nette, — partie intégrante d'un tout, et

réagissant, par conséquent, vis-à-vis de leur propre état d'une façon toute différente de celle des autres possédés, d'une façon plus calme et moins tangible pour nous.

En d'autres termes, le possédé ordinaire crie, se débat, vocifère et souffre physiquement; le diable, qui est en lui accidentellement, le tourmente, le brûle, le pince, le mord, le roule; et il se débat, regimbe contre cet état anormal, il a un être étranger en lui. C'est, en somme, un humain provisoirement et artificiellement possédé : il est malade; son abcès crève, le pus immonde sort, il est soulagé, guéri. Le possédé latent, au contraire, ni ne se débat ni ne vocifère, ni ne souffre physiquement de son état; il n'a pas en lui un être étranger, mais bien quelque chose ou quelqu'un qui est de lui et dont il est. Il n'est pas malade de son abcès; il ne demande pas à ce qu'on le lui crève : il vit de son propre pus immonde, le porc infernal mange son propre lard. S'il souffre, c'est surtout moralement; il souffre de la haine furieuse des démons contre Dieu. Là, par exemple, sa souffrance est intense, inouïe, si j'en juge par Sophie qui a par moments des crises morales effroyables et bien supérieures aux crises physiques.

Du reste, ce sont là de pures hypothèses; le lecteur sait que je ne m'aventure pas sur ce terrain et que j'aime mieux rester dans le domaine des faits vus et contrôlés. C'est à ce titre que je vais parler de ce que j'ai vu, des faits auxquels j'ai assisté et de ceux que je tiens de personnes qui, me croyant en union d'esprit avec eux, me les ont rapportés fidèlement, n'ayant aucun motif de me tromper.

La Ingersoll, dont j'ai parlé à la fin du chapitre *la Possession et les démoniaques* (voir au premier volume, pages 954 et suivantes), me paraît être la transition entre les possédés au plus haut degré, entre les démoniaques extraordinaires, mais non latents, et les possédés à l'état latent. Les prodiges qu'elle opère, et dont quelques-uns ont été consignés par Albert Pike, atteignent au merveilleux obtenu par les possédés latents; mais il y a entre elle et les démoniaques dont je vais maintenant m'occuper, cette différence tout à fait caractéristique : c'est que les possédés latents se mettent d'eux-mêmes à l'état voulu pour opérer le prestige, tandis que la Ingersoll a besoin du concours des Mages Élus.

Je crois bien avoir présenté la situation, en insistant sur ce que cette vocate américaine est, avant tout, un bon sujet de laboratoire luciférien. Elle est, ai-je dit, un des meilleurs types de l'élément expérimental. Les Mages Elus évoquent les esprits du feu, et c'est à leur appel qu'ils entrent en elle et se livrent à leurs prestiges, à leurs contrefaçons de miracles; puis, ils la délivrent : mais ce n'est point là un exorcisme, bien entendu. Dans le cas de la Ingersoll, les Mages Elus sont de connivence avec le démon; elle, la malheureuse, est un corps affectionné par le diable, une matière préférée.



LES GODLIKE-ENCHANTRESS, DANS LEUR NUPTORIUM

Chez les possédés à l'état latent, l'opération n'est plus la même. Si des Mages Elus sont présents, c'est pour constater les faits prodigieux; si l'on se trouve en tenue de grand triangle, leur présence n'est même pas indispensable. Le possédé latent agit même en isolé, fort souvent. C'est lui-même qui est pactisant avec Lucifer ou quelqu'un de ses plus importants sous-chefs. Le pacte a été signé depuis longtemps, et de telle façon qu'il n'est pas nécessaire de le renouveler. Alors, Satan, — quand Dieu le tolère, — agit dans toute sa puissance au moyen de ce possédé pactisant, et les faits produits confondent tout raisonnement.

Dans le démoniaque ordinaire, même au plus haut degré de possession, le corps reste toujours le corps; il ne se fluidifie pas, malgré les transformations les plus surprenantes. Tout au contraire, chez le possédé latent, le diable est si bien mêlé à l'être humain, qu'il parvient à escamoter le corps matériel, que ce que l'on voit n'est plus qu'un trompeuse apparence, et ainsi Satan opère exactement comme il le fait quand il se livre à ses prestiges personnellement, comme démon évoqué et visible.

Cagliostro est à Paris, et ses disciples, réunis à Lyon, lui adressent leurs vœux. Possédé latent, Cagliostro jouit du don de transport instantané à grandes distances : une sorte d'électricité diabolique lui apporte l'appel de ses disciples, et à la minute, à la seconde, quittant Paris, se transportant comme s'il était un esprit, il se présente, il arrive, il est à Lyon. Il n'existe pas de possédés ordinaires, de possédés victimes, qui aient opéré semblable prodige constaté; Dieu ne l'a pas permis au démon. Mais, quant au possédé pactisant et latent, que le diable en fasse ce qu'il voudra! C'est ainsi, il me semble, qu'il se produit une sorte d'identification; le possédé latent devient diable ou quasi-diable. Telles sont les œuvres de Grand-Rite.

Ces opérations sont plus fréquentes qu'on ne le croirait; mais les Vocates Elus qui peuvent s'y livrer sont rares. Les palladistes les proclament « incarnations des esprits de lumière ». Quant à moi, je vais plus loin : je me demande si, indépendamment des possédés à l'état latent, qui sont nés humains, il n'y a pas, parmi les palladistes et même en dehors des triangles, de vrais diables, des démons mêmes de l'enfer, se promenant parmi le monde sous une forme humaine, ayant l'air de mener une vie d'homme, pour mieux tromper.

Saura-t-on jamais, par exemple, ce que fut en réalité le mystérieux comte de Saint-Germain, vivante énigme, que l'on vit dans tous les pays d'Europe, durant le cours du siècle dernier? Aucun historien n'a pu établir qui il était, et l'on s'est livré sur son compte à toutes les conjectures. Grand, bel homme, d'allures distinguées, possédant une de ces physionomies que l'on est convenu d'appeler méphistophéliques, il paraissait avoir de quarante-cinq à cinquante ans; mais il porta toujours le même âge. A la cour

de Louis XV, la vieille comtesse de Gergy, qui l'avait connu cinquante ans auparavant à Venise où elle avait été ambassadrice, fut stupéfaite lorsqu'il se représenta devant elle ; c'était encore le même homme ; elle déclara qu'il n'avait pas changé. Les témoignages semblables abondent, de gens qui le virent et le revirent à trente et quarante ans de distance. Il ne possédait aucune fortune personnelle, n'avait des intérêts dans aucun commerce, aucune industrie, aucune banque ; on ne put jamais découvrir personne lui fournissant de l'argent ; et cependant il vivait dans un faste tel que les princes royaux eux-mêmes en étaient éblouis.

Parlant le plus correctement du monde n'importe quelle langue, le mystérieux personnage allait et venait en tous pays. On le vit surtout à Paris de 1750 à 1760. Rameau affirmait l'avoir rencontré en 1710 et lui avoir donné alors une cinquantaine d'années ; mais il n'en paraissait pas davantage au bout de cinquante ans encore, lorsqu'il quitta définitivement la France. Un secrétaire de la légation danoise, qui l'avait connu en Hollande en 1735 et qui le retrouva vingt-cinq ans plus tard à Versailles, assurait que sa physionomie n'avait aucunement changé.

Il connaissait les secrets de tout le monde, secrets politiques les plus cachés des hommes d'Etat aussi bien que secrets intimes des familles, et jamais personne ne put pénétrer le sien. Voltaire, qui était un sceptique, écrivait à Frédéric II : « M. le duc de Choiseul, M. de Raunitz, M. Pitt ne disent point leur secret ; on dit qu'il n'est connu que d'un M. de Saint-Germain, qui a soupé autrefois dans la ville de Trente avec des pères du Concile et qui aura probablement l'honneur de voir Votre Majesté dans une cinquantaine d'années. C'est un homme qui ne meurt point et qui sait tout. » Frédéric, longtemps railleur en matière de surnaturel, plaisanta fort au sujet de cet homme énigmatique ; puis, quand plus tard il le connut, il changea de ton et lui témoigna la plus grande déférence.

Rien n'est plus curieux que l'article qui fut consacré par le *London Cronicle*, numéro du 3 juin 1760, au comte de Saint-Germain, lorsqu'il quitta subitement la France pour n'y plus revenir.

« Les motifs qui ont amené le mystérieux étranger chez nous sont absolument ignorés, dit le journal anglais, ainsi que les raisons de l'éclat que la cour de France vient de faire à son sujet. Le merveilleux de sa vie, ce qu'on raconte d'extraordinaire de lui jettent de l'intérêt dans ses actions les plus communes, qui ont eu toute l'Europe pour théâtre.

« Il ne doit ni à sa naissance ni aux faveurs d'aucun monarque les titres honorables dont il se décore ; son nom même est un mystère, qui étonnera plus à sa mort que tous les évènements miraculeux de sa vie. Celui qu'il porte actuellement est emprunté et supposé.

« Le terme d' « inconnu » sous lequel on le désigne est trop faible ; ceux d' « aventurier » et de « chevalier d'industrie » offrent des idées de bassesse



qu'exclut sa conduite. Ils lui pourraient convenir en nous bornant à signifier un homme, j'ai presque dit un seigneur, qui fait grande dépense, qui ne tient à rien, dont on ignore les ressources, qui ne fait aucun usage de celles qui soutiennent les escrocs, et que dans aucun pays personne n'a accusé d'avoir fait tort à qui que ce soit.

« Nos lumières sont aussi courtes sur son pays que sur sa naissance. Les conjectures les plus hasardées suppléent à ces lumières (1), et la perversité du cœur, qui suppose et voit partout le mal, a bâti sur ce fondement des histoires aussi ridicules qu'injurieuses pour celui qui en est le héros. Il serait cependant de l'équité de s'abstenir de juger avant que de connaître, et de l'humanité de ne point adopter par prévision des contes absurdes et sans fondement. En se bornant à ce qu'on connaît, on ne peut voir en lui qu'un inconnu à qui personne n'a rien à reprocher et qui a des ressources particulières pour soutenir la figure qu'il fait depuis si longtemps.

« Il parut en Angleterre, il y a plusieurs années; il a depuis parcouru les principales cours de l'Europe avec un train et l'éclat qui annoncent les étrangers de la première distinction.

« Le maître de Gil Blas ne manquait jamais d'argent, sans qu'on sût d'où il le tirait ; c'est l'histoire de l'inconnu qui nous occupe. Sa conduite étudiée et suivie dans les circonstances les plus délicates n'a rien offert que d'innocent et de régulier. Il y a cette différence entre le héros du roman et le nôtre, qu'il semble avoir tous ses trésors renfermés dans un mince volume d'une forme inconnue et que l'on pourrait comparer à la fiole où les alchimistes renferment les principes qui font la base de toutes leurs opérations ; on n'a jamais vu décharger à sa porte les tonnes d'argent dont il aurait eu besoin pour soutenir le train de sa maison.

« Habile à saisir le goût dominant de chacune des nations parmi lesquelles il s'est montré, il en a su profiter pour se rendre partout intéressant et agréable. A son premier voyage en Angleterre, il nous trouva fous de la musique et nous enchanta par ses talents pour le violon ; talents si marqués, qu'on pouvait dire, avec un de nos poètes, qu'il était né avec cet instrument à la main. L'Italie le vit égal à ses virtuoses et à ses premiers connaisseurs dans toutes les productions anciennes et modernes des beaux-arts. L'Allemagne le mit au pair de ses chimistes les plus exercés.

« L'étendue et la variété de ses connaissances ont été pour lui des recommandations d'autant plus puissantes, qu'en quelque part qu'il ait voulu briller il n'a jamais paru avoir su ni fait autre chose que ce qu'il faisait actuellement. En musique, par exemple, il exécutait et composait avec une égale facilité et le même succès ; sa conversation était toujours relative à cet art, il lui empruntait mille termes figurés.

« D'Allemagne il apporta en France la réputation d'un alchimiste consommé, possesseur de la pierre philosophale et de la médecine universelle ; on disait qu'il faisait de l'or ; propos accrédité et soutenu par l'éclat de son train et de sa dépense. La chose alla jusqu'au ministre, qui dit en souriant qu'il éventerait

(1) On avait dit que Saint-Germain était un marquis de Betmar, portugais ; puis, un jésuite espagnol, du nom d'Aymar ; puis, un juif d'Alsace, nommé Wolf ; puis encore, le fils d'un receveur des contributions d'Aix, M. Rotondo; enfin, un fils naturel de Marie de Neubourg, reine d'Espagne, veuve de Charles II. Aucune de ces origines imaginées par la médisance ne put être prouvée.



bientôt la mine d'où il tirait son or. Mais il fit inutilement les plus exactes perquisitions sur le papier et sur les lettres de change où il voyait cette mine. Pendant deux années que durèrent ces perquisitions, il vécut à l'ordinaire, paya partout en espèces sonnantes, et l'on ne put découvrir une seule lettre de change qui fût entrée pour lui dans le royaume ; tout semblait donc confirmer l'opinion qu'il possédait la pierre philosophale, et on en vint bientôt à penser qu'il possédait aussi la panacée universelle pour toutes les maladies et même pour ces infirmités, suites inévitables de l'âge et de la caducité.

« On raconte de lui, à ce dernier titre, des choses étranges. Une femme de la première qualité en voulut faire l'essai. Dévouée à la coquetterie, elle voyait avec douleur le commencement des ravages que faisait le temps sur son visage. Elle va trouver l'étranger. « Monsieur le comte, lui dit-elle, ce que je vais vous « dire vous paraîtra peut-être un peu crû ; mais vous êtes la complaisance « même, et je vais au fait. On assure que vous avez un talent préférable au « secret que vous y joignez de faire de l'or, le talent de réparer et même de « prévenir les outrages de la vieillesse. Je suis encore à l'abri de ces outrages ; « mais les années s'écoulent et je ne voudrais pas attendre le besoin. Parlez-« moi franchement : possédez-vous cette espèce de remède ? Voulez-vous m'en « faire part ? quelles sont vos conditions ? »

« L'inconnu, s'enveloppant dans une contenance mystérieuse, lui répondit que ceux qui possèdent ces secrets évitent qu'on le sache. « Je ne l'ignore « point », réplique la consultante, qui l'assure de sa discrétion. Le consulté, vaincu, promet, et dès le lendemain il apporte à la dame une fiole de quatre à cinq cuillerées et lui dit qu'il faut prendre dix gouttes de cet élixir dans le premier quartier et dans le plein de la lune ; que ce remède était très innocent, mais infiniment précieux, et que, si on le prodiguait, il ne serait peut-être pas possible de le renouveler.

« La dame enferma la fiole en présence de ses femmes, et, soit pour leur cacher sa faiblesse, soit pour éluder leur curiosité, elle leur dit que c'était un remède pour la colique.

« Dans la soirée même, la première des femmes, saisie de violentes tranchées, court à la fiole, l'ouvre, la porte au nez, goûte la liqueur, et, en trouvant la saveur aussi délicieuse que l'odeur, avale toute la fiole. L'effet en est aussi heureux que subit. La liqueur était claire comme de l'eau ; pour cacher son larcin, la femme remplit la fiole d'eau commune, dans l'espoir que sa maîtresse ne sera pas sitôt dans le cas d'en faire usage, et elle tombe dans un profond sommeil.

« Vers le lever du soleil, la dame rentre chez elle, monte à son appartement, fait appeler ses femmes pour la déshabiller, et, jetant les yeux sur celle qui avait avalé la fiole : « Que faites-vous chez moi ? lui dit-elle ; que demandez-« vous ? d'où sortez-vous ? » La femme répondant par une profonde révérence : « Enfin, que faites-vous ici ? continue la maîtresse d'un ton d'humeur ; je ne « vous ai point mandée, retirez-vous. — Madame me traite avec une dureté qui « n'est pas ordinaire, réplique la femme ; je n'ai jamais manqué à mon devoir : « j'ai eu le malheur de m'endormir, mais est-ce un crime ? — Vous voulez « m'en imposer, reprend la dame ; je ne vous connais point, je ne vous ai « jamais vue nulle part ; je n'ai point eu à mon service de femme aussi jeune « que vous. » Elle sonne aussitôt et demande Radegonde (c'était le nom de la

femme qui avait avalé la fiole). « Mais me voilà, madame, s'écrie cette fille ; ne « suis je plus reconnaissable ? » Et, se regardant au miroir, elle voit avec la dernière surprise qu'elle paraissait à peine avoir seize ans, quoiqu'elle en eût quarante-cinq.

« Toute la France, frappée d'un évènement aussi merveilleux, a crié au miracle ; mais l'étranger était parti, et l'infortunée dame se trouva condamnée à figurer parmi les sexagénaires.

« C'est ainsi que ce fait se raconte à Paris et qu'on le contera sans doute pendant plusieurs générations. Etait-ce la liqueur de la fiole qui avait transformé en fille de seize ans la femme de quarante-cinq ? Cette métamorphose n'avait-elle point été arrangée par le comte ? Je n'entreprendrai pas de le décider. »

Ce récit, s'il est sincère, a une certaine valeur ; en tout cas, il est authentique. Il donne une idée de ce qui se racontait au sujet du comte de Saint-Germain. Quant au fait merveilleux produit par le contenu de la fiole enchantée, il faut ou le rejeter totalement, comme étant inventé à plaisir par un premier narrateur, ou l'admettre rigoureusement en tant que prestige diabolique ; il ne saurait y avoir de milieu, et la deuxième solution, indiquée par le *London Cronicle*, celle d'une comédie réglée par le comte et exécutée par la femme Radegonde, paraît inadmissible, dès qu'on examine de près la possibilité d'une telle supercherie.

D'autre part, si le récit du journal anglais est discutable, il n'en est pas de même de ceux publiés à l'époque même par des gens connus et qui ont toute la valeur de vrais témoignages ; tels sont ceux qui émanent de Mme du Hausset et du baron de Gleichen, le diplomate danois. Grimm constate que ce que Saint-Germain obtenait par la chimie était extraordinaire. On sait que Louis XV lui confia un jour un diamant superbe, mais taché, estimé à 6.000 livres seulement à cause de la tache, que tous les joailliers se déclaraient impuissants à faire disparaître ; Saint-Germain le rapporta au roi dans une toile d'amiante ; la tache avait disparu, et le diamant avait doublé de valeur. Or, c'était en quelque sorte une épreuve qu'on avait fait subir au comte, sans qu'il s'en doutât ; le diamant, minutieusement examiné et pesé auparavant, n'avait pas été changé par le comte. Il savait fondre plusieurs petits diamants en un seul ; et, s'il y a là un simple secret humain, il faut reconnaître qu'il n'a pas été retrouvé. Entre ses mains, les perles grossissaient ; à des perles communes, il donnait la plus belle eau.

Mme du Hausset raconte dans ses *Mémoires* qu'il était toujours littéralement couvert de pierres précieuses. A Versailles, un jour de gala, il se présenta dans un costume enrichi d'une telle profusion de diamants qu'il était douteux que le roi lui-même pût en posséder autant. M. de Gontaut estima à un minimum de 200.000 livres ses seules boucles de souliers et des jarretières. Et il distribuait ses fameux diamants aux dames de la cour avec



une telle munificence qu'on eût dit qu'il en avait une mine inépuisable dans son appartement.

M. de Gleichen ayant été reçu chez lui, le comte lui fit voir sa collection d'œuvres rares et de tableaux de maîtres, tous empreints, raconta-t-il, d'un certain degré de perfection et de singularité qui les rendait plus intéressants que des morceaux de premier ordre. Il y remarqua, entre autres, une *Sainte Famille* de Murillo qui lui parut supérieure aux Raphaël de Versailles. Ce ne fut pas tout : le comte lui exhiba une telle quantité de diamants et de pierreries, de nuances et de grandeurs si surprenantes, que le baron crut voir tous les trésors d'un conte des *Mille et une nuits.* « Il y avait, entre autres, dit-il, une opale d'une grosseur monstrueuse et un saphir blanc de la taille d'un œuf. J'ose me vanter de me connaître en bijoux, et je puis assurer que l'œil ne pouvait rien découvrir qui fît même douter de la finesse de ces pierres, d'autant plus qu'elles n'étaient pas montées. »

Saint-Germain se borna à étonner les personnes qui le connurent. Il ne se livra pas, dans les salons, comme Cagliostro le fit, à des opérations magiques. Si l'histoire de la femme Radegonde est vraie, elle est un cas exceptionnel. Surtout, il intriguait et la cour et la ville par son origine mystérieuse et son faste royal. On a émis l'hypothèse qu'il pouvait être subventionné par une ou plusieurs puissances étrangères ; cependant, les auteurs s'accordent sur ce point qui dément cette supposition : c'est qu'on ne lui vit jouer nulle part le rôle d'espion diplomatique. En outre, il ne faut pas perdre de vue qu'il alla dans tous les pays et que, si, même en dépistant toutes les polices, il avait eu des missions de ce genre, des traces en seraient restées ; or, cela aujourd'hui se saurait, les hommes d'Etat aimant toujours à laisser des mémoires pour être publiés cinquante ou soixante ans après leur mort. Et relativement au comte de Saint-Germain qui a tant et tant défrayé les chroniques au XVIIIe siècle, la postérité ne sait rien, absolument rien.

Il disparut aussi mystérieusement qu'il était venu. En dernier lieu, après avoir joué un rôle occulte dans la révolution de Russie, après avoir séjourné vingt ans en Italie, en Prusse, en Allemagne, il fut appelé à Eckernfœrn, dans le duché de Sleswig, par le landgrave Charles de Hesse, prince passionné pour les sciences hermétiques. On n'a jamais su au juste ce qui se passa entre ces deux personnages ; ils vécurent d'une amitié mystérieuse pendant assez longtemps. On apprit enfin que Saint-Germain était mort à Eckernfœrn, quelques années avant l'éclosion de la révolution ; mais sa tombe resta aussi introuvable que son berceau. Jamais on ne put arracher à Charles de Hesse le moindre renseignement sur ce personnage énigmatique dont il avait été le seul confident ; c'est à lui que Saint-Germain légua ses papiers, lors de sa disparition définitive ; Charles les conserva quelque temps et finit par les détruire.

Mais il y a une chose que l'on sait : c'est que le prétendu comte de Saint-Germain fut un des plus actifs organisateurs de la franc-maçonnerie. Dans ses incessants voyages, il voyait partout les chefs, les stimulait, les inspirait, et, sans jamais se mettre en vedette, il jouait en tous pays le rôle de grand initiateur. D'aucuns en ont conclu que la maçonnerie fut peut-être la source de sa mystérieuse fortune. Mais il faut observer que la secte ne fonctionnait pas alors comme de notre temps, et que, s'il recevait d'elle tant d'argent pour suffire à ses dépenses inouies, l'enquête de deux années qui fut exercée par la police royale aurait bien découvert au moins une lettre de change représentant un envoi de fonds. Or, c'est là ce qu'il ne faut pas perdre de vue : il n'alla jamais chez un banquier, personne ne vit entrer de l'argent chez lui, et c'est au contraire par sommes fantastiques que l'or, les espèces sonnantes, sortaient de ses mains. Chef franc-maçon, oui, il le fut ; mais, au point de vue pécuniaire, rien ne montre en lui un exploiteur de la secte.

Aussi, j'en reviens à ce point d'interrogation que j'ai posé tout à l'heure : le diable ne revêt-il pas parfois la forme humaine, pour se mêler plus directement aux nations et à leurs gouvernants ? le mystérieux et indéchiffrable comte de Saint-Germain ne fut il pas une de ces manifestations énigmatiques du démon ?

Et, si l'on admet les manifestations de ce genre, — je ne pense pas que cela soit contraire à la théologie, — à plus forte raison peut-on admettre la possibilité d'incarnations, c'est-à-dire de possessions latentes, cas où le diable s'installe à demeure fixe chez un être humain, dès sa naissance ; telle est Sophie Walder.

Cependant, cette question est tellement délicate, qu'on ne saurait l'aborder qu'avec la plus grande réserve. En Sophie, il y a, en effet, le corps humain soumis à toutes les lois ordinaires de la nature (croissance, effets des années, maladies, etc.), et, d'autre part, en de certaines circonstances, ce corps bénéficie — si je puis ainsi m'exprimer — de certains privilèges extra-naturels. Tels faits merveilleux, accomplis par les saints, sont reproduits identiquement, mais en vue d'œuvres mauvaises, par les possédés à l'état latent. Dieu veut que ses saints opèrent des miracles, afin de confirmer d'une manière éclatante, aux yeux des peuples, l'existence du surnaturel ; mais aussi, pour le châtiment des nations coupables, il permet parfois aux puissances infernales d'accomplir tels et tels prestiges.

Que Sophie Walder soit sujette aux maladies, comme le commun des mortels, cela ne fait pas l'ombre d'un doute pour moi qui l'ai étudiée de près et qui ai même eu à la soigner dans une occasion inoubliable. Que, d'autre part, son corps de possédée latente ait, quand Dieu le tolère, la faculté de produire certains phénomènes ou d'être pour ainsi dire un champ d'expériences de haute magie, cela ne me paraît pas douteux non plus.



Le F∴ Hobbs, Mage Elu, venu en visiteur dans un couvent de Godlike-Enchantress, obtint la faveur d'emmener la S∴ Mohavarut, une des Cypriennes, dont il fit sa compagne. (page 775).

La maladie à laquelle je viens de faire allusion était un terrible avertissement du ciel ; la malheureuse ne l'a jamais compris.

Je dois parler de cet épisode de son existence, et l'on verra par là combien Sophia était audacieuse, quand, il y a quelque vingt mois de cela, elle écrivait à M. le chanoine Mustel cette lettre qu'il a reproduite (*Revue catholique de Coutances*, n° du 3 mars 1893), et où j'ai relevé tout de suite les passages suivants, attaque directe contre moi :

« ... Le docteur Bataille, écrivait-elle, abuse d'une situation toute particulière. A l'époque où je le croyais mon ami, il me sauva d'une péritonite qui m'emportait. Je lui en eus une vive reconnaissance. Je m'aperçois aujourd'hui que de cette reconnaissance il profita outre mesure. Mais de nous deux quel est l'indigne ? J'en fais juge le public. Je pensais avoir eu un frère qui m'avait arrachée à la mort, je me trompais ; le médecin était un faux-frère dont l'unique souci était de conserver un sujet qui lui paraissait curieux à étudier. L'espion se faisait sauveur de l'espionnée pour continuer jusqu'au bout son espionnage...

« ...Si dans un excès de gratitude j'ai eu trop d'amitié pour cet homme, trop de confiance en lui, le blâmable est, non pas moi certes, mais lui qui a abusé de cette amitié et de cette confiance. Que dans leur conscience se prononcent les impartiaux !... Ils jugeront très sévèrement, j'en suis sûre, cette trahison, d'autant plus ignoble qu'elle est commise par un médecin vis-à-vis d'une malade qu'il a soignée et à qui il a pu arracher insidieusement quelques confidences ; c'est là une violation flagrante du secret professionnel. »

Le moment est venu de nous expliquer. Déjà, j'avais répliqué en toute hâte à ces insinuations, d'abord par une lettre à M. le chanoine Mustel, aussitôt publiée par lui, et immédiatement après par une note à laquelle le lecteur peut se reporter (premier volume de cet ouvrage, pages 324-325), et je m'étais réservé de donner des explications, dans la mesure du possible, quand j'en viendrais à étudier le cas spécial de Mlle Walder, et cela en dépit de ses menaces.

Le lecteur me rendra cette justice que, jusqu'à présent, dans tout ce que j'ai écrit sur Sophia, je n'ai rien dévoilé de ce qui est le secret d'une malade, en tant que femme et que malade. En vain, cette hardie demoiselle a essayé de faire prendre le change au public, en en appelant, sur un ton mélodramatique, à « la conscience des impartiaux ». Les impartiaux diront tout au contraire que je suis un fidèle observateur du secret professionnel, et que, lorsque, à l'appui d'une thèse, il m'est impossible de ne pas parler d'une personne, je vais mille fois moins loin que nos Salpêtriers dans ce qu'ils impriment relativement à leurs sujets d'expériences, Rosa ou autres.

Le secret professionnel consiste à garder la discrétion, par exemple, en matière d'accouchement, sur certaines irrégularités de la personne qui vient se faire soigner ; tels sont les cas d'une femme mariée ayant conçu dans l'adultère, ou d'une veuve, ou d'une fille. La malade confie son secret au médecin ; celui-ci doit tenir bouche close, comme un confesseur.

Mais le cas de Mlle Walder n'a rien à voir avec aucun de ce genre. Ce n'est nullement violer le secret professionnel médical, qu'exposer publiquement l'étude qu'on a faite, même en désignant la personne étudiée, d'une situation anormale où la nature joue un rôle, et le surnaturel, un autre rôle, attendu que ce cas-ci ne présente rien de déshonorant pour le sujet.

Mlle Walder devrait même me savoir gré des circonstances atténuantes que je lui accorde, et que tout catholique lui accordera, précisément parce que, la considérant comme possédée, nous la plaignons, même dans les œuvres coupables qu'elle accomplit ; dans la rage infernale qu'elle déploie, elle n'est qu'un instrument du démon qui est en elle ; disons le mot, elle n'est pas responsable de ses diableries.

Du reste, si j'ai nommé Mlle Walder, c'est à raison de son maçonnisme ; elle n'est pas la seule possédée que j'ai étudiée, et je ne nomme pas, je n'ai aucune raison de nommer celles que j'ai rencontrées en dehors des triangles, c'est-à-dire celles qui, bonnes chrétiennes, m'ont soumis leur cas, pour savoir s'il relevait du médecin ou du prêtre.

Dans l'épisode que je vais raconter, il importe de scinder en deux catégories de faits très distinctes ce que j'ai appris de la bouche de Mlle Walder. Sa maladie elle-même n'est nullement de celles qui constituent un secret, et, quant à sa confidence d'un acte très coupable qu'elle voulait, mais n'a pu commettre, c'était un secret maçonnique, et en aucune façon un secret de malade. Seulement, voilà ! Sophia a voulu prendre les devants et m'en imposer, en me traitant de violateur du secret professionnel, avant que j'aie parlé. Ceci indiquerait que, sur ce point, elle a conscience de sa culpabilité ; on ne craint pas les révélations, quand on croit intimement avoir agi pour le bien.

Donc, c'était en 1884, un mois après que Léon XIII promulgua son immortelle encyclique *Humanum Genus*. J'avais un congé, qui me permit de venir passer quelques jours en Italie ; mais, pour une raison particulière, je devais garder l'incognito : j'avais à m'enquérir, du côté de Naples, de certaines choses qui m'avaient été signalées par Carbuccia, depuis bon temps disparu pour ses ex-frères. Le 20 mai, j'étais à Rome, de passage, le temps de prendre, chez quelqu'un qui se tenait en dehors du mouvement maçonnique, sans être cependant dévoué à l'Église, une lettre de recommandation pour Naples, où, à aucun prix, il ne me fallait éveiller l'attention des Bovio et des Pessina. Cette affaire, dont je m'occupais et qui est étrangère aux événements et études, objet de cet ouvrage, me fit aller deux fois à Caserte, une fois à Frosinone et une autre fois à Roccasecca ; je dus me multiplier, revenir à Rome à plusieurs reprises, retourner chaque fois à Naples, qui était mon centre d'opérations. Le 1er juin, je me trouvais, inoccupé, dans la « douce Parthénope » ; j'attendais quelqu'un de Caserte, qui m'avait promis de venir par le train qui débarque à une heure et demie ; mon homme m'avait manqué de parole ou avait été retenu par quelque empêchement majeur imprévu. D'autre part, dans les conditions où je menais mon enquête, je n'avais pu donner à cette personne ni nom ni adresse où me télégraphier. Je n'avais qu'à renoncer à lui, et cependant son concours m'était bien utile ;



alors, il me fallait, ne sachant comment employer mon temps, flâner en ville et venir à la gare à l'arrivée de chaque train. C'est à ce dernier parti que je m'étais arrêté; de là, toute une après-midi complètement perdue. Au train de six heures moins quelques minutes (je ne me rappelle plus au juste), personne encore ; j'ai noté seulement que c'était un train omnibus, aussi je ne fus pas trop étonné de mon attente inutile. J'avais plutôt compté sur l'express.

Il faisait un temps superbe, un de ces grands jours d'été où le soleil de Naples a une vraie ardeur de Vésuve ; la chaleur était encore pesante, malgré l'heure déjà avancée et malgré la brise qui venait du golfe, toute humectée de senteurs marines. Je marchais au hasard, comme tout à l'heure. J'étais allé de la gare à la porte Capuana et delà au jardin botanique, en coupant à travers le faubourg, absorbé par mes pensées, ayant distribué aux mendiants braillards qui pullulent quantité de centimes dont on tient table de change aux carrefours.

Puis, j'étais revenu sur mes pas, harcelé par un gamin en guenilles, qui s'était attaché à ma poursuite, à ma sortie du jardin, sur la strada Foria, et dont je ne pouvais me délivrer, m'étant juré que c'en était fini pour aujourd'hui de jeter des piécettes à toute cette vermine d'éhontés quémandeurs.

Je fuyais, littéralement, agacé, énervé ; je me tenais à quatre pour ne pas envoyer l'enfant rouler d'un coup de poing... Oh ! ces mendiants de Naples ! une glu !... Depuis le jardin botanique, celui-ci ne me quittait pas d'une semelle, me regardant de ses yeux noirs brillants et m'hallucinant de son : *Datemi uno soldo, signor!* nasillé sans relâche, comme tombe sans relâche, de seconde en seconde, la goutte d'eau de l'acqueduc sur le sol ; et impossible de m'en débarrasser !... Puis, en même temps, il ajoutait : *Io te cognosco, signor, io te cognosco, signor; io te cognosco, signor!...* J'en avais le mal de mer.

Je me précipitai dans la grande salle de la gare ; j'allai au guichet, comme pour prendre un billet; il m'y suivit encore. Au fait, pourquoi ne prendrai-je pas un billet pour n'importe où ? pour la première station, n'importe laquelle ; cela me donnerait accès sur le quai. Justement, un train va partir dans quelques minutes, et celui que j'attends, l'express de Rome, est en retard... Enfin, ouf ! je respire ; les carabiniers sont entre moi et le morveux mendiant.

Je regarde mon billet ; il est pour Casalnuovo. Irai-je finir là la soirée, si décidément mon homme ne vient pas ?... J'étais perplexe. Je me rappelle alors ses hésitations à me donner sa parole, et j'ai comme un pressentiment que l'habitant de Caserte ne tiendrait pas sa promesse... Je me trompais : il vint, mais le lendemain, où je le rencontrai chez un ami commun qu'il

savait que je devais visiter pour notre affaire ; son retard provenait d'une bonne nouvelle qu'il avait à m'apporter, et il avait télégraphié pour moi chez l'ami en question... Néanmoins, ce soir-là, je ne croyais plus à sa venue; mais, par acquit de conscience, je voulus voir.

Justement, dix minutes environ avant le départ du train-omnibus que j'avais la faculté de prendre, les employés font des signaux, des coups de sifflet retentissent au loin ; c'est l'express retardataire qui arrive.

On se range, on fait place. Les voyageurs débarquent; je suis là au premier rang, et j'ai bientôt constaté que mon homme de Caserte est encore absent.

Tout à coup, mon attention est attirée par l'odieux gamin dont j'ai eu tant de peine à me délivrer. Comment a-t-il réussi à s'introduire jusque-là ? Sans doute, il s'est glissé, comme une couleuvre, au travers des employés. Quoiqu'il en soit, il est là, mais sans me voir ; ce n'est plus à moi qu'il en veut ; un voyageur de l'express sera sa proie.

En effet, il a bientôt trouvé sa victime ; c'est une femme, la première qui lui paraît devoir se laisser attendrir ; c'est une femme, une jeune femme, qui marche en tête d'une file d'arrivants, et malade encore, cela se voyait Comment pourra-t-elle se dépêtrer du maudit gueux ?

Le flot la conduisait vers moi ; le gamin voit derrière elle une famille d'anglais et se rejette sur ceux-ci. Quelle chance pour la jeune voyageuse malade ! pensé-je. Alors, je la regarde mieux, tandis qu'elle lève les yeux sur moi, et un double cri de surprise retentit :

— Mademoiselle Sophie Walder !

— Le docteur... Bataille !

C'était bien elle, en effet, mais combien changée ! irreconnaissable presque. Je n'en revenais pas.

Elle n'eut pas une seconde d'hésitation :

— Ah ! béni soit le Dieu-Bon qui vous met ainsi sur mon chemin... Venez, venez... Sauvons nous !...

Et elle s'accrochait à mon bras, l'air désespéré, bouleversé.

— Voyons, voyons, ma chère demoiselle, lui dis-je... Voyons, voyons... Ah ! ça, mais qu'avez-vous donc ?

— J'ai... rien, répondit-elle... rien... Venez vite, sauvons-nous !... Oh ! je souffre !... Dieu-Bon, comme je souffre !...

Et, de fait, son visage s'altérait, ses méplats s'estompaient visiblement d'une douleur aiguë ; et elle se crispait à mon bras qu'elle avait pris ; des larmes roulaient dans ses yeux.

Je ne crus devoir en demander davantage. Je l'entraînai vers une carrozella. Nous devions avoir l'air de deux fous.

— Mais je vous croyais en Amérique ? ne pus-je cependant m'empêcher de lui dire encore.

— Oui... non... balbutia-t-elle... c'est-à-dire, je vous raconterai cela... Oh ! je souffre !...

Je dus presque la hisser dans la voiture. Je dis au cocher de tempérer l'ardeur de son cheval, un de ces petits chevaux trapus qui volent plutôt qu'ils ne courent et qui sont infatigables, à l'opposé des rosses efflanquées de nos fiacres de Paris.

Maintenant, les questions se pressaient d'elles-mêmes sur mes lèvres :

— Pourquoi ici ?... Comment ?... Mais enfin, m'expliquerez-vous ?... Que vous est-il donc arrivé ?...

— Oh ! je vous en prie, mon ami, ne me parlez pas... Je souffre atrocement...

En effet, malgré nos recommandations, l'endiablé cocher ne retenait guère son impatiente bête, qui avait pris le grand trot ; et l'imbécile, mêlant ses cris à ceux de ses tapageurs confrères, faisait claquer son fouet. Les soubresauts de la voiture secouaient ma malade et lui arrachaient comme des plaintes hurlées. Elle était livide, sur le point de perdre connaissance.

Ayant mes raisons pour ne pas faire connaître mon adresse, surtout à Mlle Walder, j'avais jeté au cocher le nom d'un hôtel du quartier neuf. Enfin, nous arrivons à temps ; elle était à bout de forces.

La faire monter dans une chambre, la coucher, allumer du feu, malgré l'été, parce qu'elle claquait des dents, fut fait, on le pense, combien rapidement. Le garçon me demanda s'il me fallait une chambre aussi pour moi, s'il devait aller chercher de suite un docteur. Je lui répondis que j'étais médecin moi-même et qu'étranger je demeurais en ville chez des amis ; j'allais donner son nom pour la faire inscrire, mais elle en eut l'intuition et un rapide regard qu'elle m'adressa me fit comprendre qu'elle se chargeait de ce soin, dès qu'elle irait mieux ; évidemment, elle avait déjà adopté son fameux système des pseudonymes de voyage.

Débarrassé du garçon, de la camérière, du propriétaire de l'hôtel, enfin de tous les importuns, nous restâmes seuls, — elle geignant dans le lit.

Je m'approchai :

— Voyons, ma chère amie, êtes-vous un peu remise ?... Racontez-moi ce que vous éprouvez...

Et je lui pris le pouls. Calme absolu, plutôt petit, pas de fièvre, pas de chaleur à la peau.

— C'est là, mon ami, dit-elle en me désignant son ventre ; des douleurs, comme si l'on me brûlait au fer rouge !...

— Permettez, fis-je ; — et je tâtai. L'abdomen était énorme, ballonné, résonnant comme une outre gonflée et extrêmement douloureux à la pression ; le contact même du drap et de la chemise devenait insupportable. De plus, le hoquet s'établissait par intervalles.



Mon diagnostic fut tout de suite posé Je murmurai en moi-même : pas de fièvre, faciès hyppocratique abdominal, tympanite énorme, hyperesthésie, léger empâtement dans la fosse iliaque droite, hoquet, mal de cœur. Le mot m'échappa :

— Péritonite.

Elle me regarda, épouvantée.

— Péritonite ? fit-elle... Alors je suis perdue ! Ah ! Dieu-Bon ! Dieu-Bon !...

J'essayai de la calmer :

— Mais non, mais non, ma chère amie... pas même en danger... Mais, voyons, la cause ?... Un coup reçu ?... un arrêt mensuel ?... empoisonnée ?... quoi ?...

— Les maléachs, me dit-elle avec terreur, les maléachs ?... Ah ! Dieu-Bon ! Dieu-Bon !...

Et elle se mit à pleurer.

— Laissez-moi donc tranquille avec vos maléachs; ils n'ont rien à faire avec votre ventre !...

— Mais si ! mais si !... Laissez-moi quelques heures de repos, et je vous raconterai.

Je sonnai ; un facchino vint. Je rédigeai l'ordonnance, la signai ; elle était telle que n'importe quel pharmacien l'exécuterait exceptionnellement, bien qu'émanant d'un médecin non-italien. Onctions belladonées, cataplasme, puis, glace ; champagne à l'intérieur, bouillon froid, etc., etc.

Le lendemain matin, elle allait mieux, quand je revins de très bonne heure. Son visage était revenu à l'état normal. Je la trouvai assise sur son lit.

— Pas péritonite ? me cria-t-elle, dès qu'elle m'aperçut.

Et elle ajouta, presque câline :

— Ah ! bon docteur, mon cher ami... Vous me sauverez, n'est-ce pas ?... Dites, dites, pas péritonite ?

— Si, répondis-je ; mais le diagnostic se précise maintenant... Fausse péri tonique hystérique... Une violente émotion, alors ?

— Oui, mon très cher, violente, fort violente, et à un mauvais moment d'indisposition.

Alors, s'animant, elle me raconta.

Que me raconta-t-elle ?... Et d'abord, était-ce la malade qui faisait une confidence intime au médecin ?... Non ! jamais Sophie Walder n'eût narré son aventure au médecin quelconque qui fût venu à elle sur la réquisition de l'hôtel... C'était la sœur maçonne qui mettait un frère maçon au courant d'un crime qu'elle avait médité, qu'elle avait voulu commettre, et, palladiste enragée, elle attribuait aux maléachs l'insuccès de sa tentative. Au surplus, les « impartiaux » vont en juger ; ils me donneront raison contre cette

pauvre aveugle : je révèle un secret des triangles, un secret de haute-maçonnerie, et non un secret professionnel.

Trois années s'étaient écoulées depuis que j'avais vu Mlle Walder pour la première fois à Charleston. Elle m'avait appris alors son vif désir de venir en Europe ; mais elle n'était pas encore libre de réaliser son vœu, ou pour mieux dire, elle n'avait pas réussi à convaincre les Chambers, chez qui elle habitait, de l'avantage que la secte retirerait, si on l'autorisait à entreprendre ses voyages de prosélytisme, tant rêvés. Cependant, en 1881, son père, le vieux Philéas, était venu fonder en France le premier atelier palladique, la Mère-Loge *le Lotus de France, Suisse et Belgique*, qui, établie à Paris, devait bientôt rayonner sur les trois pays et y fonder d'autres ateliers triangulaires. Enfin, en 1883, Sophie avait obtenu l'autorisation désirée, et, sauf erreur, c'est vers la fin de l'année qu'elle quitta l'Amérique pour l'Europe ; en tout cas, elle était en 1884 à Paris, où son père avait chargé le F.·. Armand Lévy, premier Grand Représentant du Directoire Exécutif pour la France, de veiller sur elle. C'est en 1884 que fut constitué le triangle parisien *Saint-Jacques*. Sophie, qui, à l'âge de dix-neuf ans, avait déjà reçu toute l'initiation palladique, d'Albert Pike lui-même, vu son étonnante précocité, avait été nommée grande-maîtresse du nouveau triangle, en vertu des pleins pouvoirs dont Philéas Walder disposait. On sait que le grand-maître était le F.·. Bordone.

Dans le premier trimestre de 1884, je fus tout ailleurs qu'à Paris, et, lorsqu'au milieu de mai, je pus disposer d'un congé, ce fut pour venir en Italie, au sujet de l'affaire à laquelle j'ai fait allusion plus haut ; j'ignorais totalement où en était le palladisme en France, à peine dans sa première période d'installation et commençant seulement à prendre ses dispositions pour s'y developper, ainsi que dans les deux pays voisins (Suisse et Belgique),

Lorsque le Saint-Père promulgua l'encyclique *Humanum Genus* (20 avril), il y eut des cris de colère dans les loges ; dans les triangles, ce furent des cris de rage. Sophie était à ce moment à Zurich, où, munie de recommandations du F.·. Ruchonnet, un des membres du Suprême Conseil de Lausanne à qui elle avait été présentée à onze ans, ainsi que je l'ai raconté dans mon premier volume, elle sondait les diverses sœurs de la loge écossaise *Modestia cum Libertate*, pour voir celles qui seraient le mieux disposées à créer un premier triangle suisse ; là, le recrutement était des plus faciles.

L'encyclique de Léon XIII la mit dans une fureur indicible. Il y eut, à la loge de Zurich, une réunion en tenue androgyne, où la bulle pontificale fut brûlée solennellement. Sophie, qui était là comme visiteuse haut-gradée, avec ses patentes de Charleston, mais sans toutefois faire connaître son palladisme, — on travaillait seulement en troisième degré d'Adoption, — réclama et obtint l'honneur de jeter dans le feu le journal catholique suisse qui avait reproduit le document du Saint-Siège.



DIVAGATIONS PALLADISTES. — Les joies des Elus lucifériens dans le Royaume du Feu, d'après le récit du prétendu crâne de Jacques Molay (page 797).

Mais, dans sa rage toujours croissante, elle ne pouvait en rester là.

Elle avait connu, lorsqu'elle habitait les Etats-Unis, un certain médecin suisse, grand occultiste, venu en voyage à Charleston, et qui, retiré, s'était fixé en 1883 au bord d'un de ces lacs magnifiques, aux sites enchanteurs, dont les eaux baignent les rives helvétiques et les rives italiennes. Le docteur V*** était bien fait pour comprendre et partager les sentiments de Sophia. Lui aussi, il était luciférien des plus fanatiques. Dans ma lettre du 26 février 1893 à M. le chanoine Mustel, je n'ai pas voulu le nommer. Ici, je ne le désignerai que par son initiale, non pas parce qu'il est mort, mais

parce que son fils, aujourd'hui aussi lié d'amitié avec miss Diana Vaughan qu'il l'était, lui, avec Sophie Walder, a remis à miss un document des plus précieux, lequel m'a été communiqué, relatif au crime manqué dont je vais parler, et parce que cette communication ne m'a été faite que sous la condition expresse que le nom du docteur en question ne serait pas imprimé.

Mlle Walder, au comble de sa fureur satanique, quitta donc Zurich et vint trouver le docteur V*** dans sa retraite. Elle lui fit part de son projet, qu'il approuva. Il s'agissait, ni plus ni moins, d'assassiner Léon XIII, en pénétrant dans le Vatican n'importe comment. Néanmoins, l'essentiel était que le crime ne pût pas retomber sur la secte. Sophia se dévouait, pour le cas plus que probable où elle ne parviendrait pas à s'échapper, une fois le meurtre commis. Et voici comment le forfait avait été combiné :

Sophie Walder passa quelques jours chez le docteur, qui délivra un certificat, devant servir le cas échéant et attestant d'une façon discrète qu'elle ne jouissait pas de l'intégrité de ses facultés mentales. Puis, ils vinrent, elle et lui à Rome, sous deux faux noms qui ne m'ont pas été révélés. J'ignore aussi où ils descendirent, sachant seulement qu'ils se tinrent séparés l'un de l'autre ; mais j'ai tout lieu de croire que c'est à l'Anglo-American Hôtel, via Frattina, que le docteur V*** se logea ; car c'est cet hôtel qui procura un billet d'entrée au Vatican, évidemment sans que personne se doutât de l'usage qui devait en être fait. Le billet remis à Sophia, admise comme étrangère momentanément à Rome, celle-ci comptait qu'en se mêlant à la foule pieuse et privilégiée qui s'agenouille au passage du Pape, lors de l'audience publique, elle pourrait sans peine frapper le Souverain Pontife d'un coup de poignard.

La malheureuse égarée me dit qu'en dehors du docteur V***, cinq frères de la haute-maçonnerie furent mis au courant de cet exécrable projet, parmi lesquels Lemmi : la veille du jour qui avait été définitivement choisi, Lemmi donna un dîner intime ; Sophia, le docteur V***, Hobbs, Pianciani, Cresponi, et aussi, m'a-t-elle assuré, Bordone, y assistaient. C'est là que Mlle Walder fit connaître son dessein au souverain grand-maître du Directoire Exécutif et à ses convives.

Toutefois, il est juste de dire que, sauf Hobbs, venu on ne sait pourquoi en Italie à cette époque, tous s'efforcèrent de la dissuader. Le docteur V***, qui avait tout préparé, recula presque, au dernier moment. Bordone et Cresponi eux-mêmes furent opposés à ce crime, quoiqu'en disant qu'ils s'en rapporteraient à la sagesse du grand-maître. Le comte Pianciani, lui, fut résolument contraire et fit valoir qu'un tel acte, accompli si peu de temps après l'encyclique, ne tromperait personne, quant à ses inspirateurs ; il fallait, dit-il, dédaigner la bulle et laisser vivre son auteur, en le couvrant de mépris.

Quant à Lemmi, il laissa d'abord Sophie longuement s'expliquer. Elle répéta qu'elle se sacrifiait volontiers ; qu'une fois prise, le coup mortel porté, il serait impossible de lui arracher le secret de son identité, et de cela tous étaient bien certains, on savait de quoi elle était capable ; elle exposa qu'elle donnerait seulement le nom sous lequel elle avait été censément en cure chez le docteur V*** et qu'elle ne le dirait qu'au bout de quelques jours, afin de donner à celui-ci le temps de regagner sa retraite ; enfin, elle fit ressortir que tout avait été bien combiné pour que, réussissant ou non, son crime passât sur le compte de la folie. Lorsqu'on viendrait à interroger le docteur V***, celui-ci la reconnaîtrait, non pour Mlle Walder, mais pour une jeune femme inconnue ayant fait appel à ses soins accidentellement et qu'il avait, au cours de sa cure, considérée comme complètement détraquée. Ainsi, la maçonnerie ne serait pas compromise.

Lemmi désapprouva tout, et en termes très formels ; pour une fois dans sa vie, il parla le langage de la modération et du bon sens ; il mit tous ses efforts à calmer Sophia. Celle-ci fut désenchantée ; car elle s'attendait à avoir son approbation.

Ici, je dois ouvrir une parenthèse. J'ai eu, de deux côtés, le récit de ce débat intime du 31 mai, et il est indispensable, avant d'aller plus loin, de signaler les différences entre les deux versions, d'autant plus que sur un point il y a une contradiction très importante.

Je viens de relater là ce que Mlle Walder me débita à Naples, dans les circonstances que j'ai d'abord rapportées, c'est-à-dire le 2 juin au matin : les notes que je pris ensuite sont brèves, mais me parurent suffisantes, et je ne pense pas que ma mémoire m'ait trompé ni que j'aie mal compris. Il est évident, d'autre part, — est-il besoin de le dire ? — qu'aujourd'hui la triste héroïne ne se prêterait pas à une interview sur ce sujet. Or, il me semble bien certain qu'alors Sophia m'indiqua Bordone comme étant au nombre des convives et comme ayant combattu son projet, tout en disant s'incliner d'avance devant ce que déciderait Lemmi. Mais depuis lors, quand une preuve capitale de la présence du docteur V*** à Rome et de l'obtention réelle du billet d'entrée au Vatican m'a été communiquée, j'ai eu d'autres renseignements d'une source différente : quelqu'un en qui j'ai lieu d'avoir confiance et qui me parlait d'après le fils du docteur V*** ; celui-ci tenait les faits de son père même. Il me fit affirmer que Bordone n'était pas là. Pourtant, Mlle Walder m'a certainement signalé sa présence, sans y insister autrement il est vrai ; moi, je n'avais, on le comprendra, aucune raison, en arrêtant mes notes, de joindre son nom à ceux des autres. Le fils V*** sait que Bordone fut contraire au projet criminel ; mais il dit que Mlle Walder ne vint pas directement de Zurich à la résidence de son père, et il estime qu'elle dût regagner d'abord Paris, y voir Bordone, et que c'est sur le refus de celui-ci

de s'associer à elle dans cette coupable entreprise qu'elle se rendit auprès du docteur.

Sur ce point, qui est-ce qui s'est trompé ? Je l'ignore. Le fils V*** n'était pas chez Lemmi ; mais il a eu du docteur son père des détails très précis, et ni son père ni lui ne peuvent être rangés dans la catégorie des cerveaux troublés. Par contre, quarante heures ne s'étaient pas passées depuis ce dîner historique, au moment où Sophia me le narra, et quel intérêt aurait-elle eu de m'énumérer cinq noms, s'il n'y avait eu que quatre convives en dehors de l'amphitryon et d'elle ?

On le voit, j'avais raison de dire que cette contradiction valait la peine d'être signalée. Elle ne peut, en tout cas, infirmer en rien la valeur du récit, à cause de tous les autres détails qui concordent dans les deux versions, à cause de la preuve qui m'a été communiquée du billet d'entrée obtenu par voie détournée, exactement à la date dont il s'agit. Mais j'avais le devoir de mentionner cette divergence de versions, parce que le souci de l'exactitude ne saurait être poussé trop loin en un aussi grave sujet.

Ce n'est pas tout ; mais ce qui va suivre n'est pas une contradiction.

Le fils V***, rapportant ce qu'il tient de son père, a complété, en ce qui concerne l'avis exprimé par Lemmi, ce que Mlle Walder m'avait répété. Lemmi fut entièrement de l'avis de Pianciani, quant au mépris apparent qu'il fallait opposer à l'encyclique pontificale ; il blâma la résolution de Sophia et lui développa ses arguments pour la faire renoncer à son dessein. Mais il ajouta que, si l'occasion se présentait de faire expier à Léon XIII par la mort sa déclaration de guerre à la franc-maçonnerie, il ne faudrait pas la laisser échapper. C'est à l'acte d'un isolé qu'il était opposé, surtout si pour accomplir la vengeance il était nécessaire de laisser croire que l'ultionniste ne jouissait pas de sa raison, et, par conséquent, de le renier ou de cacher son affiliation à l'Ordre. L'expiation, accomplie de cette façon, serait funeste à la cause sainte, expliqua-t-il. Au contraire, il était plus adroit d'entretenir la haine nourrie contre le pape par certains hommes résolus de la population romaine, jusqu'au jour où, arrivée à son paroxysme, elle éclaterait : alors, à la faveur d'une émeute savamment préparée, on pourrait faire envahir le Vatican, — cela entrait mieux dans le plan maçonnique, — et le massacre de Léon XIII, paraissant être un acte de justice populaire, l'Ordre n'en serait pas accusé devant l'opinion publique européenne.

Enfin, quelles qu'aient été les opinions ainsi formulées, Sophia n'en avait pas moins persisté dans son exécrable projet. Toutefois, sans dire qu'elle l'abandonnait positivement, elle avait déclaré qu'elle allait réfléchir et se coucher. « La nuit porte conseil, fit Pianciani ; notre jeune sœur renoncera à sa funeste équipée. » Hobbs, lui, ricanait.

Le lendemain, la fille de Philéas Walder se livra, dès son lever, à une consultation magique, brûla l'hostie consacrée qu'habituellement elle porte, déjà profanée, sur elle, et conclut qu'elle devait agir. Puisqu'elle était en possession du billet d'entrée au Vatican, pensait-elle, c'est que le Dieu-Bon le voulait.

Elle écrivit quelques mots au docteur V***, pour lui dire qu'elle prenait seule la responsabilité de ce qui pouvait arriver, mais qu'elle l'engageait à quitter Rome de suite, afin que sa présence n'y fût pas découverte et qu'il ne pût être accusé de complicité.

Entre nous, je crois que Sophia n'eût pas réussi à pénétrer jusqu'au pape, même avec son billet d'entrée, ni à se mêler à des pèlerins, aussi facilement qu'elle se l'était imaginé ; si habile qu'elle est, elle n'eût pas manqué, il me semble, d'éveiller des soupçons ; car, les premiers pas faits à l'intérieur du Vatican, elle eût été bientôt dépaysée. Mais, à cette époque, elle venait pour la première fois à Rome ; elle ignorait les usages de la demeure pontificale ; elle croyait bénévolement que, le seuil franchi, elle n'aurait plus qu'à circuler en toute liberté, montrer son billet aux gardes et se faufiler dans le premier groupe venu admis à une audience publique, après quelque attente.

Néanmoins, me raconta-t-elle, la pensée de ce qu'elle allait faire n'était pas sans lui donner une violente émotion. En outre, elle avait, ce jour-là, certaine indisposition naturelle aux femmes. Partie en fiacre, elle eut d'abord quelque malaise, qu'elle attribua alors aux secousses de la voiture ; mais, en descendant, ce fut bien autre chose.

Arrivée à la porte de bronze du Vatican, me dit-elle, elle avait ressenti comme un choc intérieur. Que se passait-il donc en elle ?... Une bouffée de chaleur lui envahit la face ; elle frissonne, claque des dents, va perdre connaissance, se soutient à grand'peine en s'appuyant n'importe où ; elle ne se rappelle plus ce qui s'est passé ; cela n'a duré, sans doute, que quelques secondes ; elle reprend le sentiment de la vie, comme si elle l'avait un instant perdue. La voilà assez effrayée, et ne comprenant rien à ce qu'elle éprouve.

Instantanément, elle sent son sang s'arrêter, en même temps qu'une douleur d'une violence inouïe se déclare dans le côté gauche du ventre.

Voulant accomplir quand même l'acte qu'elle a si longtemps prémédité, elle essaye de réagir ; mais, à chaque pas, elle souffre davantage. Le côté droit, à son tour, se prend, et la voilà qui se tord dans des coliques indescriptibles.

Dans son trouble, elle jette autour d'elle des regards effarés... Tout cela a été bien bref ; car le cocher qui vient de la conduire s'éloigne à peine. Elle trouve la force de le rappeler ; sa résolution est subitement changée, elle se sent vaincue, terrassée, et, voyant que les gardes de l'entrée du palais

viennent de l'apercevoir et semblent se consulter à voix basse à son sujet, elle s'eloigne rapidement, en leur jetant un regard chargé de haine. Le cocher est retourné vers elle ; elle lui dit qu'elle est malade et de la ramener là où il est venu la prendre.

Là, elle trouve le docteur V*** ; celui-ci, ayant reçu sa courte lettre, s'était empressé d'arriver, voulant tenter un dernier effort pour la dissuader ; arrivé trop tard, il allait se retirer. Il remonte et l'accompagne dans sa chambre. « Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ? » Au premier moment, elle ne veut ou ne peut rien dire. Les douleurs ont redoublé et continuent de plus en plus fortes. Elle est prise de vomissements, elle se croit perdue.

Alors elle éclate en malédictions :

— Maudits soient les maléachs, crie-t-elle, qui m'ont pénétrée, qui me torturent, qui m'ont empêchée et m'empêchent de remplir ma mission !... Oui, maudits, maudits les invisibles ! Mille fois soit maudit Adonaï !

Le docteur V*** veut la secourir, la soigner. Elle refuse ses services, elle est affolée, elle n'a plus confiance en lui.

— Ce n'est pas ici, rugit-elle, que je puis être délivrée des maléachs... Non, non, docteur, allez-vous-en, laissez-moi... Ou plutôt, faites comme vous voudrez ; restez à Rome, vous ; c'est votre affaire... Moi, je ne veux pas rester une heure de plus dans cette ville maudite... Adonaï et ses maléachs m'accablent... Retirez-vous, retirez-vous, je vous dis... Je ne veux personne à mon aide... Ah ! Dieu-Bon ! Dieu-Bon ! luttez pour moi ; seul, vous me sauverez !...

Un moment, la douleur paraît s'apaiser. Le docteur V*** insiste ; elle le repousse, le menace. Il sort. — Il dit plus tard à son fils qu'il avait cru à une crise quelconque, vu son refus de s'expliquer sur ce qu'elle ressentait, et qu'il était allé prévenir ses amis, pour aviser aux moyens de l'empêcher de faire quelque esclandre et de les compromettre. — Elle, alors, règle ce qu'elle doit à son logeur, fait mander une nouvelle voiture, s'informe du premier train en partance, donne ordre de lui expédier ses bagages en gare de Naples, et gagne en fiacre l'embarcadère de Termini, munie seulement de ce qui lui est indispensable, pour prendre l'express, profitant du répit que le mal semble lui laisser.

Je l'avais écoutée, sans manifester mes sentiments, comprenant très bien que c'était là une maladie subite dont Dieu l'avait frappée. au moins pour lui donner à réfléchir. Je ne crus pas utile de la prêcher ; j'avais encore à poursuivre mes enquêtes, et il ne fallait, à aucun prix, me démasquer à ses yeux ; du reste, je ne la voyais plus maintenant en danger immédiat de mort, quoique son état fût très grave. En moi-même, je priai Dieu de l'épargner ; mais je me promis, toutefois, au cas où je ne serais pas exaucé, de veiller plus attentivement que jamais sur elle, et, au moment nécessaire de lui amener un prêtre, à qui j'aurais tout révélé.



En attendant, je la rassurai entièrement, quoique moi-même assez perplexe. Encore une fois, j'avais été obligé de modifier mon diagnostic. Ce n'était décidément pas à une fausse péritonite hystérique que j'avais à faire, mais bien à une belle péritonite, ou plutôt métropéritonite.

Quelques heures après, en effet, elle était reprise, et des accidents formidables se déclaraient. Elle resta un bon mois sur le flanc. Le tout se termina par une salpingite suppurée... Mais il ne s'agit pas de médecine ici. J'ai voulu, principalement, montrer, par l'exemple de Sophie Walder, jusqu'où peut aller la rage de la haute-maçonnerie, et justifier, en même temps, ce que je disais plus haut, savoir qu'un possédé latent est bel et bien sujet aux maladies; sa nature semi-diabolique ne l'en préserve aucunement.

Ainsi, voilà une personne qui est d'ordinaire comme vous et moi. Elle n'a rien de l'hystérique, que j'ai décrit, et on ne saurait la prendre non plus pour une possédée telle que les victimes de Loudun et autres, passées en revue dans un long chapitre.

Le possédé latent produit des phénomènes plus étranges encore que ceux des possédés ordinaires. Nicole de Vervins, avons-nous vu, à la fin de sa possession, ouvrit sa bouche qui s'élargit démesurément, et un porc, un chien et un taureau vivants en sortirent. Ceci ne serait qu'un jeu, si l'on peut dire, pour un possédé latent. Dans aucune affaire d'exorcisation, par contre, on n'a constaté un cas pareil à celui du marabout sataniste Sidi-Mohammed Abderrhaman, que j'ai cité, dans le n° de juillet 1894 de la *Revue Mensuelle* (pages 202 à 204, *Chronique du Surnaturel*) : ce marabout, vivant encore, appartenant au village de Tifrit-naït-ou-Malek, des Beni-Sedjour, commune d'Azazga, se coupe la tête à volonté, devant les gens; il porte le couteau sur lui-même, se tranche le cou, le sang coule, la tête roule par terre en grimaçant; puis, après être resté quelque temps ainsi décapité, il remet son chef en place; une fois, le prestige ne put réussir, par l'effet d'un arabe chrétien, qui se trouvait là et récita mentalement des prières; le marabout sataniste ne parvint qu'à s'entailler gravement, se fit une blessure atroce, et fut en traitement cinq ou six mois à l'hôpital de Tizi-Ouzou. Voilà un possédé latent.

Evidemment, il n'y a pas la miracle; il y a supercherie du démon. De même, dans le cas de Sophia opérant, en grand triangle ou parfait triangle, des œuvres de grand rite. L'un de ses prestiges les plus célèbres est celui de la traversée du mur. Je l'ai indiqué; M. De la Rive, d'autre part, l'a fait connaître, avec des détails fort précis, mais sans chercher à l'expliquer, ni au point de vue naturel, comme œuvre de prestidigitation, ni au point de vue surnaturel, comme œuvre de magie diabolique.

Mlle Walder, prétendant avoir la faculté de se fluidifier, a renouvelé cette expérience dans plusieurs capitales, et à diverses reprises, notamment à

Paris. Toutefois, il faut une salle spéciale pour qu'elle opère, c'est-à-dire une salle où l'on a construit le mur à traverser, sauf à le démolir ensuite.

A Paris, un de ses locaux préférés est situé dans le quatorzième arrondissement. Elle y a donné, une fois, en 1891, sa séance de fluidification. C'est un immeuble admirablement bien placé pour les réunions maçonniques et occultistes; loges de divers rites, arrière-loges et triangles y ont tour à tour leurs tenues.

Quand vous aurez l'occasion d'aller au cimetière Montparnasse, ressortez-en par le côté sud, et suivez la rue du Champ-d'Asile qui le borde dans toute sa longueur; ou encore, c'est à quelques pas en entrant dans cette rue par l'avenue du Maine. A droite, des maisons; à gauche, le mur du cimetière. Dès la nuit venue, cette rue est absolument déserte, surtout dans la partie qui va de l'avenue du Maine à la rue Gassendi : là, pas d'habitations proprement dites, mais surtout des immeubles occupés par des industriels; la journée de travail terminée, les ouvriers des divers ateliers partis, plus personne : qui s'aventurerait d'ailleurs en un endroit aussi lugubre ?

Entre l'usine d'un constructeur-mécanicien et un immeuble d'angle occupé par un important relieur, vous remarquerez un édifice singulier, de la hauteur totale d'un rez-de-chaussée et d'un entresol ordinaires. De loin, en arrivant par l'avenue, il a tout l'air d'un hall annexé à l'usine du mécanicien, servant de hangar ou de remise aux machines, comme une sorte de garage pour locomotives. Mais approchez, et vous constaterez que cette construction énigmatique est parfaitement distincte de l'usine ; alors, vous vous rendrez compte qu'il y a là quelque chose, on ne sait quoi, qui, vu de l'extérieur, fait l'effet d'une immense salle qui n'aurait point de fenêtres. Il y a tout juste une porte, pour entrer, et, à droite de la porte, une unique fenêtre, dans tout l'immeuble, décèle le logement d'un concierge ; au-dessus, un fenestron, pour la chambre de ce gardien fidèle, aménagée ainsi sous la toiture. Approchez encore, et examinez de près la petite porte d'entrée : vous y verrez, dans les ornements en fer forgé, le triangle, l'équerre, le fil à plomb, le compas, emblèmes maçonniques. En outre, ce qui vous frappera davantage, maintenant que vous voilà observateur, ce qui vous crèvera les yeux, quand vous les promènerez sur cette longue et épaisse muraille en pierre et briques, dépourvue de fenêtres, et ce qui vous donnera à réfléchir, c'est une gigantesque lettre, également en fer forgé, répétée trois fois, s'étalant lourde et massive sur le monument mystérieux : l'**S**, c'est-à-dire l'initiale de Sophia (1).

Elle peut venir là, en effet, la grande-maîtresse luciférienne, sans être

(1) C'est ce triple S qui sert, aux palladistes parisiens, à désigner le local de la rue du Champ d'Asile; ainsi, par exemple, parlant entre eux, ils disent : « Tel jour, il y aura une intéressante tenue triangulaire *aux trois S.* »





SOPHIE WALDER, POSSÉDÉE LATENTE. — La faculté de substitution ; transformation du corps humain, d'abord palpable, en une série de fantômes successifs (Luther, Voltaire, Cléopâtre, etc.)

soupçonné par quiconque ; elle sera là comme chez elle. Mais, si l'immeuble n'a qu'un étage au-dessus du sol, il en a deux en dessous. Un peu plus loin, au bout de la rue, vous apercevez l'entrée des catacombes ; c'est ainsi que les sectaires possèdent, souterrainement, plusieurs salles, dont l'entrée par une cave est ignorée des imparfaits initiés. Il y a, d'ailleurs, à Paris, principalement dans le quartier de la montagne Sainte-Geneviève, quelques maisons qui sont construites avec plusieurs étages de caves : telles, qui pourraient

être citées, servent de lieu de réunion à des amateurs de cor de chasse ; grâce à la nature du sol, le dessous de la maison est creusé et solidement édifié, à d'étonnantes profondeurs ; un escalier en spirale permet de descendre à deux ou trois étages en bas, et là les sonneurs de trompe peuvent s'en donner à cœur joie, tout le soir, sans réveiller les voisins. Au temple secret de la rue du Champ d'Asile, on n'a pas eu besoin d'édifier ; il a suffi de profiter telle partie des catacombes ; un mur de séparation, établi à une assez grande distance sous terre, forme comme une enceinte qui rend inaccessible aux visiteurs ordinaires la superficie réservée aux dépendances de l'immeuble maçonnique ; il leur est même impossible de se douter qu'au delà de cette muraille il y a en quelque sorte des catacombes privées.

Là, donc, nos francs-maçons occultistes opèrent en toute sécurité. En premier lieu, leurs réunions commençant à huit heures et demie du soir au plus tôt, personne ne les voit entrer en cet asile si habilement dérobé à la curiosité publique ; en second lieu, une fois descendus dans leur deuxième sous-sol, ils peuvent s'y livrer à toutes leurs pratiques, sans craindre qu'aucun bruit ne trahisse leurs mystères (1).

C'est pourquoi, lorsqu'en 1891 Mlle Walder donna, en cette retraite ingénieuse, ses séances de fluidification, on n'eut que l'embarras du choix, parmi les salles souterraines, pour en disposer une comme il fallait.

(1) J'avais l'intention de publier les adresses des locaux servant à Paris aux réunions des palladistes et autres occultistes, surtout après que M. Georges Bois (de la *Vérité*) me porta un défi à ce sujet, en niant, d'une part, ces réunions, et en affirmant, d'autre part, que les vrais satanistes n'étaient pas ceux dont je me suis occupé : M. Bois, on s'en souvient, ajoutait que les vrais satanistes parisiens avaient, dans le quartier Saint-Sulpice, vingt-deux chapelles secrètes où se dirait la messe noire. Mais plusieurs conseillers prudents m'ont vivement engagé à abandonner ce projet, en me faisant observer que le défi de M. Georges Bois cachait sans aucun doute un piège ; car M. Bois, qui me sommait en quelque sorte de faire la publication précise des locaux d'occultisme à ma connaissance, c'est-à-dire d'imprimer les noms des rues avec le numéro des immeubles, se gardait bien d'en faire autant pour les prétendues chapelles secrètes dont il parlait. En effet, étant donné que j'ai décrit dans cet ouvrage les scènes horribles qui se passent d'ordinaire dans les antres du palladisme et que j'en ai montré toute l'immoralité et vu aussi la résolution prise dans le Convent de Paris de septembre 1894 de poursuivre en diffamation les publications catholiques démasquant la franc-maçonnerie et les francs-maçons toutes les fois qu'elles pourraient tomber sous le coup de notre loi imparfaite, laquelle n'autorise pas la preuve des faits allégués, il est plus que probable qu'en donnant les numéros des maisons, nous nous ferions, mes éditeurs et moi, intenter, par les propriétaires d'immeubles abritant ces honteuses pratiques, des procès d'avance perdus pour nous. Ce serait donc, de notre part, une naïveté de publier nos adresses, quand M. Georges Bois, pour une autre cause, sinon pour celle-là, ne publie pas les siennes.

Toutefois, voici quelques indications, dans la mesure du possible :

L'hôtel du Grand Orient de France n'abrite pas de réunions palladistes ; mais il n'en est pas de même de l'immeuble où se trouve le siège du Suprême Conseil du Rite Ecossais, rue Rochechouart. La Mère-Loge *le Lotus de France, Suisse et Belgique* a ses tenues administratives rue Saint-Antoine et ses tenues expérimentales et liturgiques dans un immeuble particulier, tout près du couvent du Sacré-Cœur et dans l'îlot même de maisons où est l'Archevêché ; l'entrée est rue de Varennes. Un triangle sous-loue à certains jours, pour ses réunions au 1er degré masculin, une salle, rue Payenne ; mais ses réunions androgynes ont lieu *aux trois S.* Un autre triangle reçoit l'hospitalité d'une secte d'occultistes, qui est loin d'être mal vue par le Grand Orient de France, les Théophilantropes ; ce temple est situé rue Croix-Nivert. Enfin, dans la petite rue de la Huchette, se trouve un des antres secrets du satanisme le plus honteux, le plus avilissant : les initiés le désignent sous le simple nom de « Caveau ».



Mais ne nous occupons pas uniquement de ce local ; voyons comment, en général et partout, s'effectue l'opération.

Un mur, épais de soixante centimètres au moins, a été bâti au milieu de la salle, la divisant en deux parties égales. Cependant, un espace, large d'un mètre, a été ménagé à droite et à gauche, afin que les assistants puissent circuler tout autour. C'est là ce qu'on appelle « le mur d'expérience ». Ce mur s'élève jusqu'au plafond, excepté au milieu, dans la partie supérieure, où il est coupé de cinquante à soixante centimètres carrés ; dans cette échancrure, on a logé une grosse cloche, dont la corde pend du côté du mur opposé à l'entrée de la salle.

La salle elle-même est rectangulaire ; l'entrée est à l'ouest, et sur le tambour qui donne accès, il y a une sorte de tribune, par conséquent assez élevée, où se tient un projecteur, avec son appareil (lumière oxhydrique) dont les rayons sont dirigés vers le milieu du mur d'expérience. A l'autre extrémité de la salle, se trouve une tribune semblable, également avec un projecteur. Il n'y a pas d'autre éclairage de la pièce, de sorte que toute la lumière est vivement projetée et concentrée sur le mur d'expérience, sur chacune de ses faces. Au milieu, à hauteur d'appui de main, se trouve une balustrade en fer, demi-circulaire, de chaque côté du mur.

La séance va commencer. Frères et sœurs arrivent, munis de leurs titres palladiques sans lesquels ils ne pourraient pénétrer. Ils se placent où ils veulent ; chaises et banquettes sont disposées en deçà et en delà du mur d'expérience, à un peu de distance de la balustrade. Naturellement, comme on va le comprendre, la majeure partie s'installe dans la partie ouest de la salle ; car le plus intéressant est de voir l'opérante se transformer peu à peu en spectre pour traverser la muraille de pierre. Les meilleures places seraient à droite et à gauche du mur, à l'endroit par où l'on peut aller de l'ouest à l'est ; mais là il n'y a pas de chaises, afin que la circulation ne soit pas entravée et pour ne faire aucuns privilégiés. Aussi, quand la traversée est sur le point d'avoir lieu, tout le monde se presse pour venir en ces deux endroits. Les derniers venus se placent dans la partie est ; là ils verront seulement Sophia sortir du mur, auprès d'un Hiérarque qui se tient debout dans le demi-cercle du côté est.

A l'heure fixée, Mlle Walder arrive, conduite par un Mage Elu. Elle est dans sa toilette habituelle de grande-maîtresse ; elle n'a apporté, ce soir-là, aucun serpent. On adresse au Dieu-Bon une courte invocation. Puis, Sophia met le genou droit en terre, devant le Mage Elu, qui la bénit, en récitant une formule cabalistique. Après quoi, les assistants sont invités à examiner le mur d'expérience, à le sonder. On constate qu'il est plein, qu'il ne cache aucun subterfuge ; en effet, nulle part il ne résonne creux ; la batisse massive est visible ; la lumière des projecteurs se promène sur les deux faces,

de façon à bien éclairer tous les détails de la construction. Comme si cela ne suffisait pas, on apporte des plaques d'acier, et des frères servants les vissent au mur, de façon à ce qu'elles se touchent toutes; il y a, en effet, de distance en distance, des tampons en bois, permettant de visser de part et d'autre ces plaques, qui forment un blindage complet, supplément de garantie.

Quand tout est prêt, Mlle Walder se place devant le mur d'expérience, au milieu, faisant face à la tribune de l'ouest ; la petite balustrade en fer la sépare de l'assistance. On ne la perd donc pas de vue, mais nul ne doit la toucher. Là, elle enlève l'un après l'autre tous ses vêtements, ne gardant même pas ses bas ni sa chemise ; il faut, explique-t-on, qu'elle soit complètement nue ; son corps ayant seul la propriété de se fluidifier, le moindre vêtement empêcherait, parait-il, la réussite de l'expérience.

Alors, commence une scène inoubliable pour celui qui en a été témoin.

Les Hiérarques présents unissent leurs voix à celles des Maîtresses Templières et entonnent, à demi-voix, le *Gennaïth-Menngog*. Sophia, le dos collé au mur, est inondée de lumière par le projecteur de la petite tribune de l'ouest. Debout et strictement immobile, les bras pendants, elle parle à peine du bout des lèvres ; elle semble réciter une leçon dans un murmure décroissant ; de fait, elle débite tout ce qui lui passe par la tête ; c'est une causerie de moribonde, narration monotone, conseils à ses amis, comme si elle allait rendre l'âme ; et la voix, sans accent, sans tonalité aucune, s'affaiblit de plus en plus ; à la fin, ce n'est plus qu'un souffle, les mots ne s'entendent plus, les lèvres ne remuent même plus bientôt, les yeux grands ouverts sont fixes, sans le moindre mouvement des paupières.

Cette première phase de l'opération, dit M. De la Rive, dure de quinze à vingt minutes d'ordinaire ; parfois, jusqu'à une demi-heure. Cette remarque est très exacte.

« Pendant ce temps, le corps pâlit progressivement ; le sang paraît se retirer ; exsangue, cadavérique, puis la chair prend une teinte jaunâtre, avec un ton flou. Peu à peu, les assistants n'ont plus qu'un fantôme devant eux, toujours immobile ; la voix s'est éteinte depuis un bon moment, tandis que le chant du *Gennaïth-Menngog* s'est élevé jusqu'à devenir éclatant.

« Le Hiérarque qui est de l'autre côté du mur sonne brusquement la cloche ; un coup sec, fort bruyant. Instantanément Sophie Walder a disparu, et son fantôme est passé auprès du Hiérarque sonneur, qui se retire hors du demi-cercle formé par la balustrade.

« Alors, il se produit, en sens inverse, ce qui a eu lieu durant la première phase de l'opération. Peu à peu le cadavre remplace le fantôme ; puis, la chair cesse d'être cadavérique, le sang revient, le corps s'anime, la voix se fait entendre, tandis qu'on chante autour de Sophie Walder le *Vanériam Ohblerrak*, éclatant d'abord, pour finir à demi-voix » (1).

(1) De la Rive, *la Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie universelle*, pages 723-724.



Pendant cette seconde phase, c'est le projecteur de la tribune de l'est qui éclaire Sophie de son feu convergent. A la fin de l'opération, dont le maximum de durée totale est une heure, elle est redevenue telle qu'au début, lorsqu'elle était de l'autre côté du mur. Elle se rhabille ; toute l'assistance est alors passée dans la seconde moitié de la salle, si toutefois l'affluence ne s'oppose pas à ce déplacement. Enfin, les Mages Elus viennent lui donner le baiser en cinq points, et, les autres personnes présentes défilant tour à tour et mettant genou en terre devant elle, elle les bénit ésotériquement.

On se retire, c'est fini.

Maintenant, que dire de cette expérience de haute magie ? Y a-t-il vraiment œuvre de grand-rite, c'est-à-dire prestige diabolique de premier ordre, ou bien simplement œuvre de prestidigitation, tour de passe-passe à la Robert-Houdin admirablement exécuté ?

Les théologiens que j'ai consultés, sont d'avis que cette apparente traversée du mur n'est pas au-dessus de la puissance du démon.

Mais examinons d'abord l'opération au point de vue naturel, en supposant une supercherie humaine. Même parmi les palladistes, il y a des sceptiques, qui disent admirer l'adresse incomparable de Mlle Walder et ne croient pas à sa prétendue faculté de fluidification.

On objecte que les plaques d'acier ne sont nullement indispensables à la démonstration de la traversée du mur par les moyens extra-naturels ; ce surcroît de preuve d'absence de tout subterfuge fait croire précisément à un subterfuge. Un F∴ génevois, qui avait vu Mlle Walder opérer en Suisse, m'expliquait, un jour que nous discutions le prestige, une merveille de mécanique : un horloger de Genève avait fabriqué une pièce des plus étonnantes. L'objet consistait en un cube d'acier, mesurant dix centimètres sur chacune de ses arêtes ; le tout était poli avec une telle finesse, qu'on eût juré un seul bloc de métal massif. Cependant, on posait sur une table ce bloc ; un moment après, un petit oiseau, à peine plus gros qu'un oiseau-mouche, en sortait si instantanément, qu'il semblait une minuscule apparition ; impossible de dire d'où il était venu, on ne l'avait pas vu s'abattre de l'air sur le bloc d'acier, on n'avait vu non plus aucune ouverture lui livrer passage hors du bloc, tant l'écartement d'une ligne invisible de la face supérieure du bloc avait été rapide, spontané, ainsi que la fermeture. L'oiseau, alors, sans aucune attache de fil ou de métal le reliant à ce bloc qui était en réalité une boîte, sautillait, comme s'il eût été vivant ; il allait, venait, voltigeait, descendait du bloc sur la table, y remontait, en battant des ailes, en faisant entendre de petits cris aigus, puis en chantant ; en fait d'automate, c'était merveilleux, et Vaucanson n'en construisit jamais d'aussi parfait. Enfin, après avoir sautillé, voleté et chanté, le petit oiseau se replaçait d'un saut sur le bloc d'acier, à un moment donné, et il disparaissait cette fois d'une

façon aussi inexplicable qu'il avait effectué tout à l'heure son apparition ; il était rentré dans la boîte, sans que l'œil ait pu surprendre un écartement dans le métal. Il y avait cependant un point, ligne ou cercle, qui s'ouvrait et se refermait instantanément. Ce mécanisme était prodigieusement bien réglé et fonctionnait sans livrer aucunement le secret du constructeur. Or, me disait ce F∴ genevois, c'est justement l'acier qui par son poli se prête le mieux à dissimuler les jointures. En effet, dans le prestige de Mlle Walder, quand le mur est revêtu des diverses plaques que les frères servants y vissent, il semble avoir un blindage d'une seule pièce. N'y a-t-il pas, quelque part, à l'endroit même contre lequel Sophia adossée s'appuie, une partie qui s'ouvre et se referme instantanément, lors de l'assourdissant coup de cloche ?

La critique des incrédules s'attaque aussi à l'emploi de la lumière oxhydrique, dont l'effet est de fatiguer les yeux des assistants. tout le temps fixés sur un même espace limité au corps nu de l'opérante et seul vivement éclairé, avec une sorte de titillation continue des appareils projecteurs. Il se pourrait, dit-on, qu'à la faveur de cette titillation, agaçante pour les spectateurs, l'aide-physicien, chargé de la projection et ayant un appareil *ad hoc*, y fit passer, comme en une lanterne magique, des verres à teintes insensiblement graduées, donnant au corps immobile et éclairé cette pâleur progressive qui le fait peu à peu paraître cadavre exsangue, puis jaunâtre. Enfin, on met également sur le compte d'un effet de lumière combinée le remplacement insensible du cadavre par la forme spectrale, et l'on dit qu'au moment où les assistants n'ont plus devant eux qu'un fantôme, Mlle Walder est déjà dans le mur ; alors, le fantôme serait produit, comme on le fait pour les spectres visibles, mais impalpables, sur la scène de l'Opéra. Le coup de cloche, tout en surprenant les spectateurs, donnerait le signal, au projecteur de l'ouest, d'interrompre sa manœuvre de verres gradués, et à celui de l'est, de commencer la sienne, en sens inverse. Sur ces verres serait la photographie de Sophia, nue, exactement dans la pose immobile qu'elle a adoptée et qu'elle ne varie jamais d'une séance à l'autre.

Voilà les remarques critiques de ceux qui croient à un tour de passe-passe. S'ils sont dans le vrai, il faut admettre que les compères nécessaires doivent être assez nombreux : le Hiérarque sonneur, les deux aides-physiciens chargés des projections, les frères servants qui vissent les plaques d'acier et qui ont à prendre garde à ne pas se tromper d'une pièce en procédant au blindage du mur ; il faut encore, alors, compter comme compères ceux des assistants qui se placent à droite et à gauche de Sophia, à niveau du mur ; car les spectateurs d'en face peuvent être, à la rigueur, le jouet d'une illusion d'optique, mais non ceux qui sont tout à fait sur les côtés. Il faut aussi des compères dans la construction du mur d'expérience, attendu

que, pour que Mlle Walder puisse s'y tenir ne serait-ce qu'un instant, à l'intérieur, comme l'oiseau-automate dans sa boite métallique, il est indispensable qu'une partie de la maçonnerie s'enfonce mécaniquement dans le sol par une trappe, et comme glissant entre les parois d'acier. Tout cet ensemble de trucs et de complicités est possible, en vérité; mais, on le reconnaîtra, c'est bien compliqué.

Mlle Walder ne se livre pas à son « travail » de fluidification, qui, dit-elle, la fatigue au plus haut point et l'oblige ensuite à garder le lit plusieurs jours, si le triangle qui désire la voir opérer ne lui verse au préalable la somme rondelette de cinq mille francs. C'est son dernier prix. On dira que cette somme sert en partie à payer les frais de l'expérience, y compris les compères. Mais on peut répondre, par contre, que des compères même bien payés finissent toujours par parler et que jusqu'à présent aucune mauvaise langue n'a expliqué catégoriquement un subterfuge.

D'autre part, les théologiens catholiques et les palladistes croyant à une œuvre de grand-rite dans cette singulière traversée du mur blindé ont peut-être raison, quoique différemment. L'argument des cinq mille francs ne prouve rien, Sophia étant bien connue pour ne jamais laisser échapper une occasion de faire recette; elle est une dévote passionnée du veau d'or autant que de Lucifer dieu-roi. Mais, si réellement le passage au travers du mur est obtenu par elle en dehors de toute supercherie humaine, il constitue une des preuves que Mlle Walder est bien une possédée à l'état latent, une nature semi-diabolique, et non une possédée ordinaire, comme la plupart de celles qui figurent dans les procès célèbres d'exorcisation.

Elle s'intitule « première souveraine en Bitru », ce qui veut dire qu'en vertu d'un pacte formel, Bitru a promis de devenir, à son appel mental, la chair de sa chair. Ce Bitru, prince aux enfers, est un diable de haute puissance ; d'après les démonographes, il est à la tête de soixante-dix légions. M. De la Rive a noté qu'une des spécialités de Bitru est d'exciter les femmes à se dévêtir et de leur inspirer le mépris de toute pudeur.

Enfin, en ce qui concerne Mlle Walder, j'ai le devoir de dire que ce n'est pas uniquement sur son expérience du mur traversé que je me base pour la qualifier de possédée latente : si sa faculté de fluidification est contestée, il n'en est pas de même de son prétendu don de *substitution*, et ceci la dénonce indéniablement « fille du diable ».

Deux ans seulement avant que j'entreprenne la publication de mon enquête sur l'occultisme comtemporain, un ami de miss Vaughan m'invita à l'accompagner dans un court voyage qu'il avait à faire à Milan, dans la haute Italie et jusqu'en Suisse, canton du Tessin. A mon grand regret, je ne pus lui promettre d'être son compagnon : je devais, au contraire, dans le peu de temps que j'avais de disponible, me rendre en une autre région

plus au nord. Toutefois, je m'arrangeai pour faire coïncider ma fin de voyage avec la sienne, et il fut convenu que nous nous rencontrerions, à Lugano, quand il aurait quitté Côme, tandis qu'ayant traversé toute la Suisse et ne faisant qu'un court arrêt à Zurich, je viendrais le rejoindre par la ligne du Saint-Gothard et Bellinzona. De Lugano, nous reviendrions ensemble en France, en redescendant à Milan et traversant la frontière à Vintimille.

Cet ami de miss Vaughan avait à voir, au cours de sa pérégrination, le docteur V***. Nous fûmes exacts, l'un et l'autre, à notre rendez-vous. Il m'y apprit que Sophie Walder était arrivée, elle aussi, depuis quelques jours, et qu'il y avait grande liesse en son honneur parmi les frères et les sœurs du triangle *la Profundità di Dio*.

La tenue n'eut pas lieu comme à l'ordinaire, au local de la loge *Il Dovere*, mais dans une villa du mont Caprino, appartenant à un frère italien, très riche, grand admirateur d'Ettore Ferrari, qui lui a fait son buste, payé une somme folle. C'était au cœur de l'été. Ce frère avait invité à dîner les principaux officiers du triangle et quelques sœurs de marque ; Sophia fut la reine du festin, auquel cependant je n'assistai pas, non plus mon compagnon. Nous arrivâmes seulement pour la réunion, qui devait suivre le repas et se tenir dans une des spacieuses grottes naturelles que la montagne recèle en ses flancs ; celle qui appartenait à cette propriété est réputée pour une des plus belles.

Ayant ce jour-là tout notre temps à nous, nous étions venus à pied, sans nous presser, admirant le long de la route les sites magnifiques du pays, ne pouvant nous lasser de contempler au soleil couchant le mont Generoso qui dominait devant nos yeux ravis le joli lac de Lugano et tout ce pittoresque panorama. Nous avions dîné à Paradiso, à une auberge quelconque, bien proprette, et maintenant nous sonnions au portail de la villa, insoupçonnée par les habitants du pays d'abriter souvent des réunions d'occultistes.

Les invités avaient quitté la table et prenaient le frais, achevant leur café. Mlle Walder vint à moi, toute joyeuse, et tint à me présenter elle-même à l'hôte de céans. Elle savait que j'étais à Lugano depuis deux jours.

— Mon cher docteur, me dit-elle, vous tombez à merveille ; nous aurons ce soir une tenue de grand-rite.

— Et c'est vous qui allez encore servir aux expériences ? interrogeai-je.

— Naturellement.

— Vous savez pourtant ce que je vous ai dit...

— Quoi donc, mon ami ?

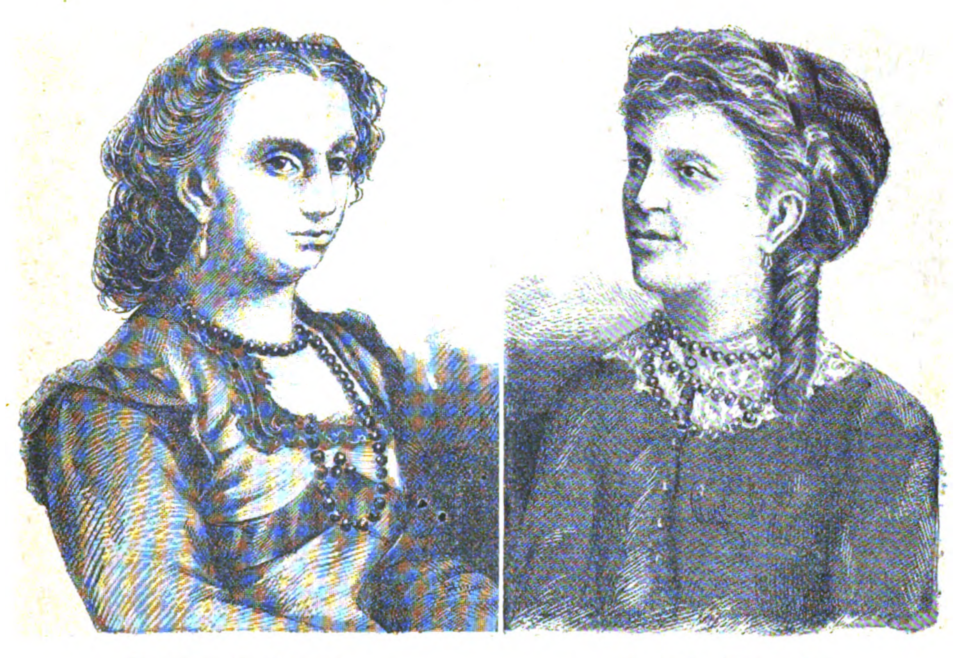
— Je vous ai recommandé de vous ménager. Ces expériences continuelles finiront par vous jouer quelque mauvais tour.

En moi-même, je pensais à la mort subite du F.·. Shekleton.

Elle eut un éclat de rire.

Le propriétaire de la villa nous offrit, à mon compagnon et à moi, le café

et des liqueurs; je refusai, sous je ne sais plus quel prétexte poli; mon compagnon accepta. Puis, tandis que notre hôte faisait aux nouveaux arrivants les honneurs de sa maison, Mlle Walder me prit familièrement par le bras, comme elle en use d'habitude avec les frères dont elle recherche l'amitié, et m'entraîna, en s'excusant auprès des autres, disant qu'il y avait encore près d'une heure avant l'ouverture de la séance et qu'elle avait besoin d'une petite consultation, à l'amiable, en promenant.



Romula Sanchez
(de Buenos-Ayres)

Renée Marcil
(de Paris)

— Profitons, me dit-elle, de ce qu'il fait encore jour; je vais vous montrer la propriété, et nous causerons.

Nous voilà partis, tandis qu'à chaque minute d'autres palladistes arrivent. Elle connaît l'endroit dans tous ses méandres; elle me conduit à travers les grandes allées de châtaigniers et de noyers à la verdure sombre.

Moi qui avais cru qu'elle avait à me demander quelques conseils dans l'intérêt de sa santé, je lui en parlai le premier.

— Mais non, fit-elle, jamais je ne me suis aussi bien portée; c'est pour cela que vous m'avez fait rire avec vos grandes recommandations. Si je vous écoutais, je n'appellerais plus mes bons génies, n'est-ce pas?

— Sans doute; ils ne sont pas toujours très commodes. Vous seriez bien avancée, si quelqu'un d'entre eux, un jour de mauvaise humeur, vous battait comme plâtre, ainsi que cela est arrivé à d'autres.

— Mon cher, je ne crains plus rien maintenant; en tout cas, je n'ai rien à craindre aujourd'hui.

— Pourquoi cela donc ?

— Hier, en me couchant, j'ai invoqué Bitru et fait appel à son concours pour notre tenue de ce soir...

— Il est venu ?

— Oui, et il m'a dit que je serais pénétrée de plus puissant que lui.

— Vraiment ?

— Et Bitru ne m'a point trompée.

— Sur le concours de qui comptez-vous ?

— Je n'ai plus à attendre ; je me sens en état de pénétration depuis plus de trois heures.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Je le sens, et j'en ai eu des preuves. En dînant, les morceaux que je prenais se volatilisaient en quelque sorte, sitôt entrés dans ma bouche, le vin s'évaporait invisiblement au contact de mes lèvres ; pour tout le monde, je mangeais et buvais ; mais, moi, je sentais bien qu'aucun aliment, solide ou liquide, ne me servait de nourriture. Mes dents mâchaient le vide, et je vous assure que je n'avais pas la berlue ; les mets étaient réellement dans mon assiette, le vin dans mon verre ; cependant, tout s'évanouissait, dès que j'y touchais, sans que personne pût s'en apercevoir. J'aurais pu dévorer un bœuf tout entier, en apparence.

— C'est donc Bitru qui faisait tout disparaître ? insinuai-je, en ayant l'air de la plaisanter.

— Non, ce n'est pas Bitru, c'est le génie plus puissant qui m'a été annoncé.

— Savez-vous qui est-ce ? insistai-je.

Elle se plaça bien en face devant moi, me regardant dans les yeux. Les siens étaient effrayants à voir, quoique l'expression de la physionomie restât calme ; il me semblait voir des flammes, de vraies flammes, au fond de sa prunelle. Puis, la surprise fut plus forte ; je remarquai que ses pieds ne touchaient pas terre. Nous étions arrêtés. Toute mon attention était portée sur elle, et vraiment ses pieds étaient à quelques centimètres du sol ; elle était comme suspendue en l'air.

— Qui est donc en vous ? dis-je fortement.

Raide comme un automate, elle tendit vers moi sa main gauche grande ouverte. Alors, je vis successivement apparaître, sur la peau, en caractères de feu, les dix lettres suivantes : B, A, A, L, Z, É, B, O, U, B.

Elle est, en ce moment, possédée par Belzébuth lui-même, murmurai-je en mon for intérieur.

Une pensée me traversa le cerveau. Il était évident pour moi que le prince de l'orgueil se mettait en frais à mon intention, sans doute dans le but de



m'éblouir, en me faisant constater sa puissance. Ne devais-je pas le rappeler à la réalité, c'est-à-dire à son infériorité devant Dieu, en d'autres termes l'humilier en le faisant fuir par un signe de croix ? Mais je me dis aussi que je n'étais pas digne d'engager une pareille lutte ; les prêtres à qui sont donnés les pouvoirs d'exorcisme sont toujours choisis parmi les plus vertueux, les plus irréprochables, et j'étais simple laïc, et j'étais loin de la perfection requise. Or, les exorcistes autorisés ne remportent pas toujours la victoire du premier coup ; cela n'eût-il pas été une présomption de ma part de vouloir chasser Belzébuth, sans être certain du résultat, non que je manquasse de foi, et en outre n'était-ce pas me faire connaître trop tôt à Sophia pour un catholique militant contre son palladisme ? En vérité, ma mission n'était pas de rappeler à l'ordre le malin, mais d'étudier ses manifestations. Eh bien, puisque les puissances de l'abîme étaient en veine de prestiges, je devais, en cette circonstance, ne pas chercher à les interrompre, mais poursuivre avec plus d'attention que jamais mon examen.

Du reste, le prestige diabolique se présentait dans des conditions exceptionnelles ; je me recommandai à la bonne Mère par une prière intérieure rapide, et je continuai à observer.

Pendant ces courtes réflexions, Sophia, ou plutôt le démon qui s'était incarné en elle, dardait sur moi son regard à la fois flamboyant et scrutateur. Jene bronchai pas.

Maintenant, la possédée latente avait repris sa posture normale ; ses pieds foulaient le sol. Elle me dit : « Venez encore », me prit la main et m'entraîna de plus belle. Nous marchions à grands pas.

Tout à coup, au tournant d'une allée, un nouveau spectacle étrange s'offrit à ma vue. Un arbre, au passage de Sophia, subitement retroussa ses branches, disposant ses rameaux en forme d'éventail, et s'inclina dans une profonde révérence ; son bois, peut-être séculaire, avait perdu toute rigidité ; il était flexible comme du caoutchouc. Mais le plus fantastique, c'est ce que fit une grosse branche, cassée, à moitié sèche, presque sans feuilles ; de l'extrémité, comme par une floraison subite, un beau bouquet en sortit, où dominaient de superbes lys martagons, et ce bouquet était tenu et fut présenté à la possédée par une main, d'apparence humaine, qui avait surgi, terminant la vieille branche, comme si celle-ci eût été un bras.

Mlle Walder prit le bouquet diabolique avec joie ; elle était radieuse.

— Vous voyez, me dit-elle d'un ton de triomphe, vous voyez, les bons génies me protègent ; nous aurons ce soir des résultats merveilleux ; on obtiendra par moi tout ce que l'on voudra.

Je ne lui répondis pas ; j'étais pensif, je méditais sur toutes ces choses.

Notre promenade terminée, l'heure de la réunion allait sonner bientôt. Tous les invités, frères et sœurs, étaient présents ; aucun n'avait manqué à la convocation.

On se rendit à la grotte, qui avait été disposée comme il convenait pour une tenue triangulaire.

Le lecteur me saura gré de passer sur toutes les simagrées habituelles. Le clou de la soirée consistait uniquement dans les expériences de M[lle] Walder. Chacun attendait avec impatience.

Sophia dit les *Lâbah des Noms sacrés de Lucifer*, l'assistance faisant les réponses en chœur. Après quoi, le président du grand triangle, qui alors déjà ne comptait pas moins de sept Maîtresses Templières dont une avait reçu la révélation d'Astarté, rappela à l'assemblée que la grande-maîtresse inspectrice avait été choisie pour avoir dans sa descendance l'Antéchrist et qu'en témoignage de cette élection divine toute la hiérarchie céleste la comblait de ses faveurs; l'Excelsus-Excelsior lui-même n'avait rien à lui refuser.

Nous assistâmes alors à une série d'apparitions par substitution.

D'abord, M[lle] Walder, qui avait apporté son serpent favori, fit déposer à quelques pas devant elle le panier le contenant. Le couvercle à peine soulevé, le reptile se glissa sur le sol, rampant droit vers elle; puis, se dressant sur sa queue, s'arc-boutant, se recourbant tel qu'un point d'interrogation, il lui présenta ses hommages par un sifflement formidable. Ensuite, il se dirigea vers la muraille de rocher et monta, monta le long de la paroi, comme eût fait une limace. Parvenu jusqu'à la voûte, d'où pendaient des stalactites, il se mit alors à grossir et s'allonger démesurément, rampant là-haut au-dessus de nos têtes; il était devenu bien plus gros et plus long qu'un boa constrictor; et son corps, déroulant des anneaux innombrables, faisait tout le tour du sommet de la grotte; la tête et la queue se rejoignaient au-dessus de l'orient, le cercle était parfait.

Sophia était satisfaite de cette première manifestation et savourait l'admiration dont elle était l'objet de la part de l'assemblée, stupéfaite d'un tel prodige.

Quant à moi, je ne partageais pas l'ahurissement général; je m'attendais à tout, rien ne pouvait m'étonner. J'étais convaincu, en effet, que nous avions affaire à Belzébuth en personne; c'était, en somme, le lieutenant de Lucifer qui était là déjà, plutôt que Sophie elle-même.

Le serpent de la voûte poussa sept sifflements effroyables; à la lueur des flambeaux nombreux qui éclairaient la grotte, je voyais plusieurs des assistants qui pâlissaient. Puis, les bougies s'éteignirent soudain, sauf quatre à chacun des points cardinaux, lesquelles ne donnèrent plus qu'une lumière tout juste suffisante pour nous permettre de nous distinguer les uns les autres.

A ce moment, nous eûmes tous la sensation d'un être vivant et invisible passant devant nous, faisant le tour de l'assistance et projetant sur le visage



de chacun un souffle impétueux et brûlant. Frères et sœurs, l'un après l'autre, se rejetaient en arrière brusquement, quelques-uns poussant un cri, au fur et à mesure que la bouche invisible passait et soufflait.

Puis, les quatre dernières bougies s'éteignirent, et Sophia, qui était au milieu de la salle, devint aussitôt resplendissante de clarté, une clarté blanche. On aurait juré qu'au lieu d'être en chair, au lieu d'être un corps humain vêtu d'étoffes, elle avait été transformée en une statue de porcelaine blanche et fine, à l'intérieur de laquelle se trouvaient, des pieds à la tête, plusieurs becs électriques. Mais la statue parlait et se mouvait. Mlle Walder était éclairante; prestigieux foyer de lumière, c'était elle, à présent, qui illuminait la grotte.

Alors, nous aperçûmes dans l'espace cinq mains énormes, flottant en quelque sorte, allant et venant en remuant les doigts, comme des araignées gigantesques qui auraient été suspendues par des fils invisibles au bout desquels elles se seraient balancées; ces mains mystérieuses avaient le double de la grandeur naturelle, et elles étaient vertes, d'un vert d'émeraude; aussi, elles brillaient, répandant une nouvelle lumière.

Pendant une minute au moins, elles traversèrent l'air dans tous les sens; puis, planant au-dessus de nous, dans un vol moins rapide et plus régulier qu'au début, comme si elles faisaient un choix dans l'assemblée, elles s'abattirent sur le bras droit de cinq frères, les prenant au poignet en les serrant avec force; et nous vîmes les cinq élus, tirés en avant par une puissance irrésistible, marcher, le bras tendu, saisi chacun par une des mains vertes. Elles les entraînèrent ainsi vers Sophia, qui resplendissait toujours, lampe vivante.

Sous la conduite des mains mystérieuses, les cinq frères furent placés auprès de Mlle Walder, deux lui saisissant les bras, deux autres la tenant par l'épaule, le cinquième posant sa main sur la tête de l'opérante. Les esprits du feu nous faisaient constater de la sorte que la femme lumineuse, sur qui convergeaient nos regards, était toujours en chair et en os, n'était pas un spectre, un fantôme.

Sophia parla, en effet.

— Témoignez à nos frères et sœurs, dit-elle aux cinq élus, que vous me tenez réellement, que vous sentez ma chair sous vos doigts.

— Nous en témoignons, déclarèrent-ils.

Les mains vertes disparurent, le serpent de la voûte siffla sept fois; au septième sifflement, Sophia avait été instantanément transformée en un beau jeune homme, d'une trentaine d'années, vêtu à l'antique, en guerrier grec, avec les insignes du plus haut rang.

En même temps, un cri de surprise s'échappait de la bouche des cinq frères qui venaient d'attester ne pas avoir affaire à un fantôme. Leurs

mains s'étaient refermées, ne saisissant, ne palpant plus rien, tout à coup ; la matière corporelle de Mlle Walder s'était fluidifiée, volatilisée entre leurs doigts. Aussi, au comble de la stupéfaction, avaient-ils fait, d'instinct, un pas en arrière, en proie à une crainte facile à comprendre.

Le grand-maître de *la Profundità* demanda au jeune capitaine impalpable quel était son nom.

— Alexandre III de Macédoine, répondit-il.

— Quoi ! Alexandre le Grand ?

Le fantôme substitué eut un sourire.

— Je ne porte pas ce surnom au royaume des esprits de lumière ; le Dieu-Bon seul est grand.

Et il s'évanouit, refaisant place au personnage matériel et tangible de Sophia.

Avec une instantanéité qui déroutait l'assistance, elle produisit plusieurs fois, ce jour-là, le merveilleux phénomène des substitutions. Elle fut, tour à tour, en fantôme, Luther, Cléopâtre, Robespierre, Héloïse, Mahomet, Savonarole, Voltaire, Platon, Spartacus, Héliodore, Francklin, Catherine de Russie, Jean Ziska, la Pompadour et Garibaldi, chaque transformation nouvelle s'opérant aux sifflements effrayants du serpent de la voûte.

Mais c'est surtout sous les traits de Voltaire que sa substitution fut la plus saisissante. Elle apparut d'abord en Voltaire jeune, au début de sa renommée, et, sous cette figure, vomissant des blasphèmes, elle passa par toutes les phases de la vie du philosophe impie, sans reprendre une seule fois sa forme de Sophia, mais en nous montrant graduellement tous les progrès de l'âge, jeunesse, maturité, vieillesse. Puis, le personnage que nous avions devant nous, fantôme lumineux, présenta le visage amaigri, caduc, grimaçant, universellement connu, et les vêtements impalpables dont il était habillé se transformèrent à leur tour en linceul. Sur la demande du spectre, on apporta une table, une vulgaire table en bois grossier ; on la plaça devant lui, et le fantôme s'avança comme si aucun objet matériel n'eût été là ; lorsqu'il s'arrêta, il était, par le fait, nettement coupé en deux par la table. Après quoi, cette table, bien palpable, bien matérielle, qu'un frère servant avait apportée, disparut subitement ; on la retrouva, le lendemain, juchée dans les hautes branches d'un marronnier de la propriété.

La fin de la série des transformations mérite aussi d'être signalée.

Le fantôme de Garibaldi avait été substitué au corps de Sophia et avait débité quelques phrases ; ensuite, le pseudo-Garibaldi posa ses deux poings sur ses hanches, et voilà que sa tête s'enfonça dans son cou, disparaissant entre les épaules, les bras se transformèrent en anses et le corps en urne de bronze, d'où jaillirent des flammes rougeâtres. Puis, ces flammes prirent une forme humaine, et de nouveau nous avions sous les yeux Sophie Walder, l'urne s'évanouissant à son tour.



Alors, les bougies se rallumèrent partout d'elles-mêmes, Sophia perdit à la seconde son incandescence, le serpent de la voûte tomba sans quitter sa position circulaire, mais en reprenant sa grandeur primitive, et, se rétrécissant ainsi tandis qu'il traversait l'espace, il se trouva finalement déposé, en tour de cou, sur la chair de la jeune femme, redevenue telle qu'au début de la séance, c'est-à-dire en costume de grande-maîtresse, légèrement décolletée.

L'assemblée rendit des actions de grâces à Lucifer, à Baal-Zéboub, etc., et les travaux de grand-rite furent déclarés fermés.

Il est difficile de se prononcer sur les phénomènes de ce genre, produits par les possédés à l'état latent, ou, si l'on préfère, produits à l'occasion de ces possédés. Le corps humain, par sa nature, ne se prête aucunement à de telles transformations.

Les occultistes, qui assistent aux tenues de grand-rite, sont confondus, émerveillés au spectacle de ces substitutions, et, n'ayant pas la foi chrétienne, ils voient dans tout cela des miracles lucifériens ; chez eux, ils s'en enorgueillissent; ils tiennent leur dieu pour supérieur à Adonaï. Aussi, avec quel dédain traitent-ils les guérisons de Lourdes, qui sont pourtant de vrais miracles !

S'ils avaient la foi, ils comprendraient tout de suite qu'ils sont dupes d'une simple jonglerie diabolique, ni plus ni moins. Pour en demeurer au cas de Sophie Walder, il me parait certain que ce n'est pas à son corps que des fantômes sont substitués, dans ces extraordinaires séances. Il y a prestige, et rien autre ; mais c'est le démon qui est le prestidigitateur ; du moins, telle est mon opinion.

Le pacte qui unit le possédé latent au diable est liant au plus haut degré. Sophie ne s'appartient plus ; c'est par légions peut-être que les puissances infernales entrent et résident en elle ; ils y sont chez eux. Mais son corps d'être humain, quoique devenu semi-diabolique, n'en reste pas moins corps humain, — la preuve en est dans les maladies, — et dès lors il n'a pas, *lui-même*, la faculté de fluidification ni celle de substitution ; ceci est du domaine exclusif des esprits.

Sophia, pas plus que Cagliostro, ne peut se trouver à deux endroits à la fois; mais le diable peut transporter instantanément un magicien ou une magicienne, un pactisant ou une pactisante, à cent ou mille lieues ; c'est aux possédés latents qu'il réserve le déploiement de toute sa puissance Néanmoins, on ne saurait trop le répéter, si étendu qu'il soit, le pouvoir de Satan est limité, précisément parce qu'il n'est pas dieu.

Il en est donc réduit à tromper, pour se faire prendre pour tout-puissant par ceux d'entre les occultistes qui lui rendent un culte formel.

Lorsque Sophia, comme à la tenue triangulaire de Lugano, est appréhen-



dée par cinq frères constatant qu'ils palpent vraiment un corps humain, nous sommes déjà en plein prestige. En réalité, Sophia est cachée par le diable aux yeux des assistants ; il y a illusion d'optique ; le personnage que l'on voit, sous sa forme vivante, palpable et en même temps lumineuse, c'est Belzébuth ou Bitru, qui vient de se matérialiser ; et dès lors, c'est le démon lui-même qui se transforme à son gré en Cléopâtre, en Voltaire, en Luther, en Héliodore, en Garibaldi, en urne, en arbre, en tout ce que l'on voudra ; pour lui, cette série de substitutions n'est qu'un jeu. C'est pourquoi, il n'y a pas lieu d'en être autrement stupéfait. Pour Satan, tout cela n'est rien, absolument rien. Il donne une séance, comme chez Robert-Houdin, avec cette différence qu'il n'a besoin d'aucuns trucs de prestidigitation, lui ; mais, dans la stricte réalité du fait, ce n'est pas Sophie Walder qui donne la séance. Quant à elle, elle est enveloppée et pénétrée par un démon, qui la tient à côté, qui la dérobe aux regards, et qui, agissant sans doute en même temps sur elle comme dans le sommeil, déroule à son esprit tous les phénomènes qu'il est censé lui faire opérer ; si bien qu'elle peut être de bonne foi et croire que vraiment elle se transforme et se fluidifie à volonté.

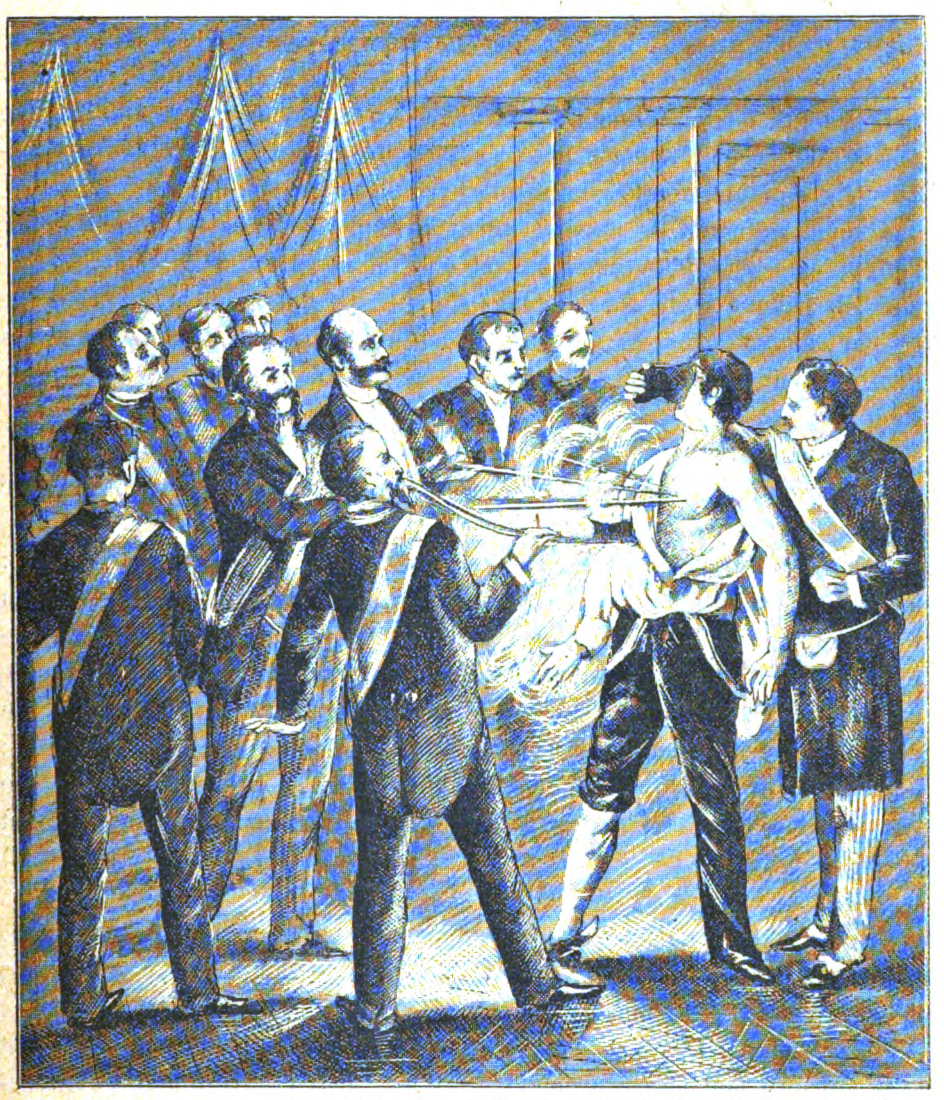
Comme on pense bien, je n'ai pas la prétention d'expliquer ces phénomènes au point de vue doctrinal ; mais, sans empiéter sur le domaine des théologiens, je crois avoir le droit d'exposer les réflexions que je me suis faites, en soumettant, bien entendu, à l'Eglise ma façon de penser, et prêt à m'incliner, prêt à abandonner complètement mon opinion sur ce sujet difficile, pour peu qu'elle soit jugée hasardée ; avant tout, en tant que catholique, considérant le Pape comme représentant infaillible de Dieu sur la terre, je suis fils respectueux de l'Eglise et soumis sans aucune restriction aux avis du Saint-Siège.

Donc, voici comment, sauf erreur, j'envisage les faits merveilleux, prodigieux, qui se produisent dans les cas de possession à l'état latent :

Je crois au transport instantané, à la possibilité du phénomène de bilocation (constaté dans le procès de Cagliostro, notamment) ; mais la fluidification du corps du possédé, corps humain, me paraît plus difficilement admissible. C'est pour cela que je n'ai pas d'opinion arrêtée sur l'opération de la traversée du mur, sans cependant accuser Sophia de supercherie.

En effet, je l'ai dit, tout l'appareil et toutes les complicités nécessaires pour la réussite d'une supercherie de Mlle Walder me paraissent compliquer beaucoup cette opération, et je trouve infiniment plus simple que le phénomème ait lieu par l'opération du démon. Mais comment le démon opère-t-il dans cette œuvre de grand rite ? Tel est le nœud de la question.

Le diable peut-il rendre susceptible de se fluidifier le corps d'un possédé dans lequel il s'est établi comme à demeure fixe, dont il a fait pour ainsi dire sa chair, son sang, ses os ? Plusieurs ecclésiastiques m'ont dit : *Oui*, et,



Les Sacrements Lucifériens. — *Le baptême du feu*, donné dès les loges de la maçonnerie ordinaire, à l'initiation au grade d'Apprenti.

dans ce fait d'une personne vivante passant au travers d'une muraille, ils ne voient pas une contradiction à l'essence des corps. Ils basent leur opinion sur ce que les corps des élus de Dieu seront doués de ce pouvoir après la résurrection ; d'où ils concluent qu'il n'est point certain que les corps des damnés eux-mêmes n'aient pas, au moins en puissance, ce don de la subtilité.

Mais le possédé, même latent, n'est pas encore le damné. Sophie Walder elle-même peut se convertir, devenir une bonne chrétienne ; qui sait ? Nul ne saurait sonder les mystères infinis de la grâce divine.

Je vois bien, dans le possédé, le démon s'unir à l'homme; mais j'ai peine à croire qu'il puisse aller plus loin que faire de cette chair sa chose; il ne me paraît pas croyable, à moins que la parole infaillible de Rome ne se prononce contre mon sentiment, que l'union du démon avec le possédé latent puisse aller jusqu'à supprimer la distinction des deux substances, c'est-à-dire que le diable, une fois établi en ce possédé, se change en lui.

A mon sentiment, le possédé latent devient diable ou quasi-diable, par l'effet d'une sorte d'identification qui n'est qu'une identification apparente, par l'effet d'une sorte d'escamotage du corps matériel, de telle façon que ce que l'on voit n'est plus qu'une forme et même une substance l'une et l'autre trompeuses, forme humaine, substance diabolique. Là est le prestige.

Je me suis fait cette opinion en comparant l'œuvre de grand-rite dite *expérience de la fluidification* et l'œuvre également de grand-rite dite *expérience des substitutions*.

Que le lecteur veuille bien examiner avec moi ces deux expériences : une contradiction flagrante le frappera tout de suite. Pour la traversée du mur, Sophia prétend qu'il est nécessaire, indispensable qu'elle soit entièrement nue; les vêtements ne se fluidifieraient pas, une simple étoffe empêcherait la réussite de l'opération. Dans la séance des substitutions, au contraire, les vêtements ne constituent plus un obstacle; elle les garde; pourtant, le costume qu'elle a au début et à la fin se transforme, en même temps que les divers personnages censément représentés par elle, censément substitués à elle.

Alors ?...

Voyons, le phénomène des substitutions n'est pas celui de la fluidification, si l'on veut; mais ils sont, qu'on me pardonne le mot, cousins germains; ils sont même frères jumeaux.

Pour substituer un personnage à un autre, et en même temps un vêtement à un autre, il faut nécessairement volatiliser, j'allais dire fluidifier, le premier personnage avec ses vêtements.

Donc, contradiction flagrante. Pourquoi Sophie, si elle peut, elle, Sophie Walder, se métamorphoser en Alexandre le Grand dans son costume de conquérant macédonien, ne pourrait-elle pas traverser une muraille en toilette de grande maîtresse ? pourquoi son costume ne se fluidifierait-il pas de même que son corps ?...

Ce qui me paraît admissible, — et alors il n'y a plus contradiction, — c'est que le mur, s'il est vraiment traversé, n'est pas traversé par Sophie Walder, mais par un démon qui a pris sa forme, aux yeux des assistants; c'est aussi que les substitutions successives de personnages les uns aux autres, tous costumés selon l'histoire, sont le fait, non de Sophie Walder

elle-même, mais d'un démon, qui a commencé par l'escamoter, elle, c'est-à-dire qui la tient là, tout à côté, dérobée aux regards, et qui a pris d'abord sa forme et un costume (matière diabolisée) ressemblant au sien.

Dans l'expérience dite de la fluidification, le sosie diabolique de Sophia pourrait donc parfaitement traverser le mur autrement qu'en état de nudité ; mais, en démon obscène qu'il est, il a imaginé ce prétexte des vêtements non-fluidifiables (n'oublions pas que c'est Bitru) pour inciter Mˡˡᵉ Walder à se dévêtir, d'abord, et quand il s'est installé à sa place, sous les apparences de son corps mis à nu, il prolonge ce honteux spectacle, sous prétexte de faire admirer aux assistants la transformation progressive d'un corps vivant en cadavre et d'un cadavre en spectre impalpable. Quant à Sophia, dans cette expérience comme dans celle des substitutions, elle doit, par l'effet d'une autre jonglerie démoniaque lui faisant illusion à elle-même, croire qu'elle joue réellement le rôle dont son sosie infernal est le seul et véritable acteur ; elle ne traverse pas la muraille, mais elle est transportée, instantanément ou non, de l'autre côté, sans avoir conscience de son transport, et elle ne reparaît elle-même, à la fin du prestige, qu'à raison de la disparition du diable jugeant utile de terminer là sa comédie.

Un des motifs sérieux qui me font croire qu'il en est ainsi, c'est la réponse que je reçus du Hiérarque chargé de donner le coup de cloche, interrogé par moi après une de ces tenues de grand-rite.

Je lui demandai :

— Puisque, durant toute l'expérience, vous êtes dans la partie est du temple, il vous est impossible de discerner à quel moment Sophia, spectrifiée, est prête à passer en fluide par les pores invisibles de la muraille ; ou alors c'est que vos yeux auraient la faculté de voir au travers de la pierre et de l'acier, ce dont je doute. Comment donc savez-vous que l'instant est venu de donner le coup de cloche ?

— Je ne vois pas au travers du mur, me répondit-il ; j'ignore absolument où l'opération en est dans la partie ouest ; mais j'ai, dès le début, la main sur la corde de la cloche, et c'est une force mystérieuse, entrant tout à coup dans mon bras et le secouant, qui m'oblige à sonner. Cette force est irrésistible

Il m'offrit, à raison de mon grade équivalant au sien, d'en faire la constatation, en assistant Sophia à sa première opération de ce genre ; mais c'eût été me mêler directement à l'action diabolique, et je refusai. Témoin, mais non complice, telle a toujours été ma ligne de conduite.

En résumé, voilà deux prestiges que j'ai consciencieusement étudiés, deux œuvres de grand-rite pour lesquelles est réputé indispensable le concours d'une Maîtresse Templière Souveraine, c'est-à-dire d'une Maîtresse Templière ayant eu la révélation d'Astarté et que j'appelle, moi, une possédée à

l'état latent. Il est incontestable, à mon sentiment, que de tels prestiges, dont ces possédés latents sont l'instrument, tout au moins d'une façon partielle, n'ont aucun rapport avec les phénomènes que j'ai étudiés, d'autre part, dans les cas de possession ordinaire, non latente. Expérience de la fluidification et expérience des substitutions sont des jongleries diaboliques, et nullement des miracles ; mais il n'en est pas moins vrai qu'ici le démon déploie toute sa puissance. C'est sa manière de récompenser sur terre les palladistes qui lui rendent un culte direct et l'intitulent audacieusement Dieu-Bon, *Excelsus Excelsior*, en attendant que ceux-ci, voyant après leur mort combien ils ont été ses dupes, soient sa proie pour l'éternité. Le palladiste s'est déclaré ennemi de Dieu : il mérite ces prestiges extraordinaires, dont il se grise dans le mystère des triangles, et qui sont la préface du châtiment suprême. Si Satan, en dehors des arrière-loges de la maçonnerie palladique, ne fait pas étalage de son pouvoir poussé aux dernières limites, c'est que Dieu ne le lui permet pas.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les œuvres de grand-rite et sur les possédés à l'état latent. Le cas de Sophie Walder n'est pas le seul à ma connaissance. On cite, dans les triangles, bien d'autres expériences merveilleuses ; mais je ne suis pas en mesure de me prononcer sur l'authenticité de toutes.

Néanmoins, je dois mentionner, quoique sans la garantir, une œuvre de grand-rite opérée à Paris et dont un occultiste du rite français, un des rares palladistes du Grand Orient de France, serait coutumier. Ce maçon, dont l'occultisme est ignoré d'un grand nombre de frères, même des membres de la loge qui l'a eu longtemps pour Vénérable, existe encore ; c'est un industriel de la rive gauche, nommé Painblanc. C'est *aux trois S* qu'il pratique le palladisme ; la loge à laquelle il est inscrit y a aussi ses tenues.

Le F.·. Painblanc est un homme bien constitué, d'une stature moyenne ; il doit avoir aujourd'hui dans les cinquante à soixante ans ; c'est un blond que l'âge a complètement blanchi, chevelure bien fournie et barbe patriarcale. On le voit tous les jours monter et descendre la rue de Rennes, d'un pas lent, d'une allure solennelle. Il se découvre en passant devant la statue de Diderot. Il est fort populaire dans les milieux ouvriers, et, aux jours d'élection, les gens du peuple suivent volontiers ses conseils ; il exerce une notable influence dans son quartier. C'est un anticlérical farouche, mais de la catégorie de ceux qui poussent aux mesures de persécution les plus violentes en faisant valoir dans les termes les plus modérés des arguments savamment perfides qui font impression sur les ignorants. On le voit dans les congrès de libre-pensée aussi bien que dans les meetings socialistes : avec son genre bonhomme, il a toujours l'air de calmer les exaltés ; en réalité, il excite la foule plus habilement que les énergumènes ; mais qui

pourrait soupçonner son fanatisme, tant il est placide, bienveillant, paternel ?

Ce n'est pas un hystérique, celui-là, certes. Il jouit d'une santé relativement bonne, n'ayant que les indispositions passagères qui sont le lot de tout le monde. Il est tout à fait sain d'esprit, raisonnant en logicien parfait, dans le sens de ses opinions anticléricales, bien entendu ; c'est pour l'Eglise, un adversaire méthodique, qui suit un plan et ne perd jamais de vue son but.

Cependant, cet homme si calme, si paisible, est un possédé à l'état latent, et certainement ce n'est pas le premier diable venu qui loge en lui.

L'œil est, chez le possédé, l'organe par lequel le démon trahit, au premier aspect, sa présence ; le regard d'un possédé, surtout latent, n'est pas un regard humain, même en dehors des périodes de manifestation. Chez le F.·. Painblanc, l'œil est fulgurant ; ce sont des éclairs qui jaillissent de ses prunelles, et son regard, à lui seul, dément toute la placidité de sa physionomie.

Je n'ai pas assisté aux prestiges du F.·. Painblanc ; mais ils m'ont été affirmés par une grande-maîtresse argentine, qui, venue à Paris, lors de l'exposition du centenaire de 89, en fut témoin. D'après elle, ce palladiste éminent jouirait de la faculté de se grandir jusque dans des proportions fantastiques. Pour démontrer combien le grand architecte le favorise, il lui suffit, une fois qu'il s'est installé à l'orient où grand-maître et grande-maîtresse lui cèdent leur place présidentielle, d'adresser aux puissances du feu une assez longue invocation cabalistique, pendant laquelle sept frères frappent toutes les trois secondes, à tour de rôle, un coup sec sur un tambour couvert de hiéroglyphes ; ce tambour a été donné au F.·. Painblanc par le démon Béhémoth. Alors, l'invocation terminée, on voit le magicien grossir et grandir peu à peu, outre mesure, jusqu'à ce que sa tête vienne toucher la voûte du temple triangulaire. Et cette œuvre de grand-rite, si elle s'accomplit réellement comme elle m'a été rapportée, confirme ce que je disais tout à l'heure au sujet de la diabolisation de la matière apparente : dans ce prestige, les vêtements suivent le corps du possédé dans son développement anormal, et redeviennent ce qu'ils étaient d'abord, quand le F.·. Painblanc reprend sa grandeur naturelle. Durant l'espace de vingt minutes à demi-heure, le magicien est un véritable géant, sans que ses vêtements aient craqué pendant le grossissement du corps, et les frères et sœurs de l'assistance paraissent des liliputiens. Mais, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, si le F.·. Painblanc se met à parler pendant la durée du phénomène, il a alors une voix de tout petit enfant ; quant au tambour de Béhémoth, si on le frappe d'un coup de baguette après l'invocation et avant la fin du prestige, au lieu de rendre le son habituel, il pousse un retentissant cri de coq.

Je n'ai aucune raison de soupçonner que la grande-maîtresse de Buenos-Ayres, de qui je tiens ces renseignements, ait voulu me tromper. D'abord, depuis la publication de mon ouvrage, j'ai eu l'occasion d'en glisser quelques mots dans une conversation avec un de mes ex-frères, un parisien, qui se lamentait des révélations pleuvant dru sur le temple, et sa réponse m'indiqua très nettement qu'il était au courant de ce prestige. Ensuite, l'expérience que j'ai acquise en fréquentant les triangles me permet de départager le vrai et le faux parmi les nombreuses expériences qui m'ont été racontées, en dehors de celles dont j'ai été témoin oculaire. Aussi, je ne vois rien d'impossible dans le cas du F∴ Painblanc : au surplus, le tambour à hiéroglyphes n'est pas le seul objet enchanté servant à l'appel des « daimons » ; je parlerai tout à l'heure du tambour de basque de miss Vaughan.

Au nombre des prestiges que je rejette, comme tout à fait incroyables, se trouve le cas d'un frère et d'une sœur palladistes de Constantinople, le mari et la femme, deux arméniens diabolisants. On dit qu'ils changent l'un et l'autre de sexe à volonté. Il pourrait n'y avoir là qu'une fantasmagorie diabolique, une illusion d'optique pour les spectateurs de cette œuvre de grand-rite ; mais, comme ceux-ci n'assistent pas, dit-on, à une séance de transformation où les personnages seraient impalpables, et comme, au contraire, on m'a ajouté qu'en leur état contre-nature ils se plaisent à opérer sur le pastos, ceci dépasse, à mon avis, les bornes de la vraisemblance, et je n'y vois qu'une comédie obscène.

On m'a raconté encore qu'à Alexandrie un triangle compte parmi ses membres un tout petit homme, presque un nain, qui, une fois par an, à jour fixe, opère un prestige singulier. Le 2 octobre, devant tous les frères et sœurs de son atelier, il se met complètement nu et monte sur une grande table ronde, où il tourne, tourne, en marchant à quatre pattes. Pendant qu'il se démène ainsi, son épine dorsale s'allonge, et l'appendice caudal qui lui pousse au coccyx est une superbe queue de renard ; les assistants, narre-t-on, peuvent tâter et se convaincre qu'il n'y a aucune supercherie. Puis, la queue de renard disparaît tout à coup. Mais c'est là encore, sans aucun doute, une légende fantaisiste.

Dans le Palladisme, comme ailleurs, il y a une sorte d'émulation, un esprit de gloriole, qui amène l'invention de récits exagérés. Tel visiteur, venant dans un triangle étranger et y assistant à une œuvre de grand-rite, dit souvent, à la sortie, en causant : « Oh ! chez nous, nous avons tel frère ou telle sœur, qui, en état de pénétration, opère tel et tel prodiges, bien plus merveilleux que ce que je viens de voir ici ». C'est l'éternelle histoire du marseillais et du gascon, qui, chacun, renchérissent sur ce qui leur est arrivé.

C'est pourquoi je n'ai pas accueilli à la légère tout ce qui m'a été rapporté ;



il est de nombreux cas que je n'ai pas même pris la peine d'inscrire dans mes notes, parce qu'ils ne pouvaient être contrôlés par moi et qu'ils étaient invraisemblables, en outre.

Au début de ce chapitre, j'ai rappelé le cas de la Ingersoll, qui a été constaté par Albert Pike et consigné dans un rapport officiel. Les faits de cette sœur palladiste ainsi signalés se rapprochent assez des phénomènes observés chez miss Diana Vaughan; mais la première n'est pas une possédée à l'état latent, puisque le concours de Mages Elus lui est indispensable pour l'accomplissement des prestiges produits à son occasion. Dans la séance de Saint-Louis, c'est Albert Pike qui pénétra de l'esprit Ariel la sœur Ingersoll; Diana Vaughan, par contre, agit par elle-même, sa personne étant possédée sans interruption, l'état de possession étant devenu pour elle une seconde nature.

J'ai eu l'occasion de faire remarquer à plusieurs personnes, notamment à M. le commandeur Lautier, lors d'un voyage de miss Vaughan à Paris, l'étrangeté caractéristique du regard de cette possédée latente. « M. le docteur Bataille, écrit M. Lautier, nous fait observer, tandis que miss Vaughan s'explique, l'étrange flamme que jettent ses yeux. A vrai dire, ces yeux-là sont peu communs, tantôt bleu de mer, tantôt jaune d'or très vif. Le docteur nous rapporte à voix basse quelques-unes de ses observations sur les lucifériennes, qui jouissent, comme miss qui est là, de la faculté d'extase diabolique, qu'il ne faut pas confondre avec les crises d'hystérie, ni avec la possession ordinaire, telle qu'elle est bien connue par les cas officiels d'exorcisation; ces démoniaques-là, paraît-il, font une simple invocation à leur « daimon protecteur » (celui de la sœur Diana serait Asmodée), et aussitôt elles tombent comme mortes; elles restent dans cet état jusqu'à quatre heures consécutives, vivant d'une autre vie, disent-elles lorsqu'elles se raniment : cela est pour elles une volupté, nous ajouterons une joie vraiment infernale; et c'est là, nous dit le docteur, une caractéristique de la possession dite à l'état latent. Le docteur affirme même que ces lucifériennes s'élèvent souvent à une certaine distance du sol, durant l'extase diabolique, et semblent soutenues, bercées dans l'espace par des esprits invisibles. » (*Rosier de Marie*, n° du 1er janvier 1894.)

Au risque de me fâcher avec miss Vaughan, — ce que je regretterais fort, — il me faut cependant parler de son cas. Je sais qu'elle n'aime pas qu'on entame à son sujet la question des phénomènes surnaturels, quand il s'agit de les divulguer au public. Même, contrairement à Sophia qui, dans les triangles, fait volontiers parade de ses talents de magicienne, miss Diana Vaughan s'occupe plutôt de politique, et c'est toujours à son corps défendant, quand il est absolument impossible de se passer d'elle pour une tenue de grand-rite, qu'elle se résout à opérer; non pas que les prestiges lui répugnent, mais elle préfère les réserver pour chez elle, à titre d'agrément

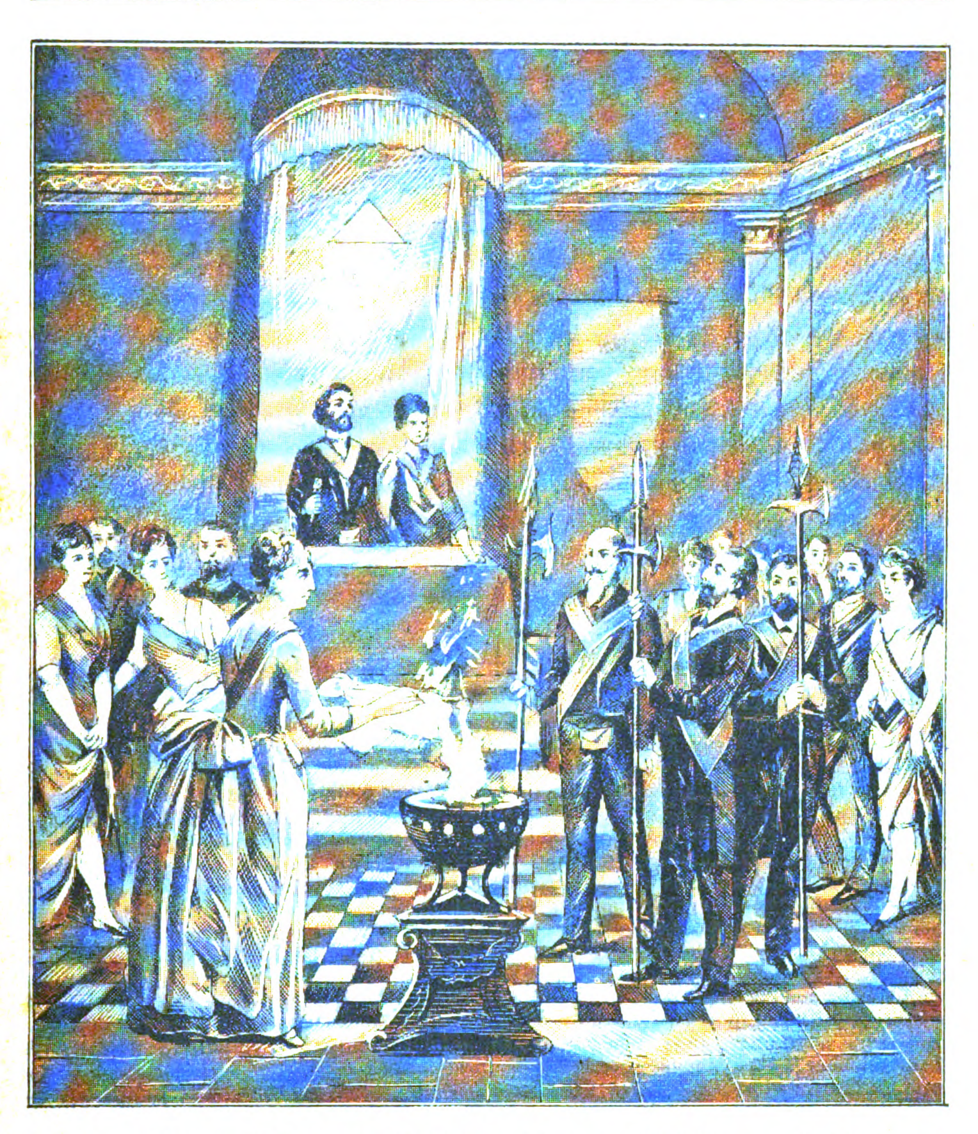
personnel. Elle ne veut pas, me disait-elle un jour, jouer le rôle d'acrobate du palladisme.

J'ai donc beaucoup de chances de la contrarier en ce moment. Néanmoins, attendu que je n'ai pas fait mes enquêtes par pure curiosité, je ne puis me soustraire au devoir de dire, au moins en quelques lignes, ce que je sais et ce que je pense du cas de la grande-maîtresse de New-York. Etonnante exception dans ce monde mystérieux des diabolisants, elle est foncièrement bonne ; elle sait combien j'estime les qualités de son excellent cœur, et que, par conséquent, je ne cherche aucunement à lui causer de la peine, à lui nuire dans l'esprit de mes lecteurs ; j'espère qu'elle tiendra compte de mes sentiments d'amitié et de reconnaissance à son égard, et qu'elle ne me gardera pas rancune de ce que je suis obligé d'écrire ici.

D'abord, il doit être bien entendu que miss Vaughan, élevée dans le luciférianisme pur dès sa plus tendre enfance, repousse avec horreur l'accusation de satanisme. Sur ce point, elle est irréductible ; il n'est pas de théologien au monde qui lui fera comprendre, à moins d'un miracle de la grâce, que Satan et Lucifer sont un seul et même personnage ; le jour où elle admettrait cela, il n'y aurait plus besoin de prier pour elle, si ce n'est pour qu'elle persévère, car ce jour-là elle serait convertie.

Elle nous considère, nous catholiques, comme étant absolument dans l'erreur ; le vrai Satan, dans son système, c'est Adonaï, c'est le Dieu que nous adorons ; c'est nous qui sommes des satanistes, ce sont les miracles de Lourdes qui sont des prestiges diaboliques, ce sont les saints qui sont des possédés du démon. Cela ne l'empêche pas de considérer qu'il y a de bons saints du catholicisme : elle vénère Vincent de Paul, avec la conviction qu'il est, glorieux pour l'éternité, au royaume du Dieu-Bon Lucifer ; elle professe une admiration sans bornes pour Jeanne d'Arc et a composé une sorte de prière des plus bizarres, mais où se révèle son mysticisme attendri, qu'elle lui adresse parfois.

S'il est une palladiste paraissant devoir être à l'abri des atteintes de l'ennemi de Dieu, c'est certainement miss Diana Vaughan ; et cependant, je le répète, il est impossible de ne pas la classer au nombre des possédées latentes. Mais les desseins de Dieu sont incompréhensibles à notre intelligence humaine plus qu'imparfaite ; c'est pour cela que, chaque fois que je songe à cette créature d'élite, si profondément dans les ténèbres et livrée à ce point aux puissances infernales, mon pauvre esprit est tout à fait dérouté. Pourtant, il est un fait, renversant, qui donne le plus grand espoir et dans lequel la main divine se montrera à tout catholique croyant : miss Diana n'a pas été souillée, ni par le pastos, que la volonté de son père lui a épargné, ni, ce qui est plus fort, ce qui est en dehors des choses humaines, par aucun des esprits du feu ; elle est pénétrée, mais respectée même par Lucifer et ses



A la loge androgyne de Zurich, Sophie Walder réclama et obtint l'honneur de jeter dans le feu le journal catholique suisse qui venait de reproduire l'encyclique *Humanum Genus* (Page 816).

subalternes. Or, son génie, à elle, est plus licencieux encore que Bitru ; c'est Asmodée, le démon de l'impudicité. La Maîtresse Templière Diana Vaughan est première et seule souveraine en Asmodée, c'est-à-dire que, par pacte formel, Asmodée s'est lié à elle seule pour tout le temps qu'elle vivra. Eh bien, j'ai eu de longues causeries avec miss Vaughan, et sa franchise lui vaut un langage des plus libres ; jamais, devant moi ni devant quelqu'un de mes amis, un mot risqué à double sens n'est tombé de ses lèvres ; jamais, dans aucune conversation, même sur des sujets délicats, je n'ai surpris le

reflet d'une pensée impure traversant son cerveau (1). Voilà ce qui déconcerte mon appréciation, dans l'examen de ce cas de possession latente ; mais voilà aussi ce qui me convainc intimement que Diana Vaughan n'est pas à jamais perdue. Il y a, me semble-t-il, quelque ange du ciel qui a mission de veiller sur elle, qui la protège, alors qu'elle se croit protégée par son Asmodée ; ce démon est, selon toute évidence aux yeux de la foi chrétienne, l'instrument d'une destinée providentielle, l'esclave d'un projet divin insondable, esclave furieux sans doute de la contrainte qui lui est imposée, mais impuissant à faire ce que sa perversité voudrait.

Sous le bénéfice de ces considérations, examinons, à présent, les principaux faits surnaturels produits dans le cas de miss Vaughan.

La grande-maîtresse de New-York est une extatique au cinquième degré ; j'ai constaté ce premier point, et là-dessus j'ai mon opinion bien arrêtée. En outre, elle passe pour jouir du don de bilocation, mais dans de certaines circonstances particulières ; relativement à ce second point, je n'ai assisté qu'à une seule expérience, et elle ne m'a pas paru concluante.

Parlons d'abord de l'extase.

Certaines maladies naturelles, par exemple, l'épilepsie, le spasme, les

(1) Ceci ne veut pas dire que miss Vaughan soit une ignorante, une Agnès, pour employer le mot mis à la mode par Molière ; il s'en faut de beaucoup, car elle a tout étudié, même la médecine. Mais, précisément parce qu'elle *sait* et que, d'autre part, elle est honnête, elle condamne, j'en suis certain, dans sa conscience, certaines choses du Palladisme ; seulement, cela, elle ne le dira jamais publiquement. Ainsi, voici un petit incident curieux : je possédais le texte du *Gennaïth-Menngog*, et je l'avais communiqué à quelques personnes. M. De la Rive m'offrit de le faire traduire par son ami M. Le Chartier, le modeste, mais savant érudit, connaissant à fond toutes les langues orientales, mortes et vivantes, ainsi que tous les procédés linguistiques et cryptographiques du kabbalisme. Or, j'avais toujours pensé que le charabia sauvage du chant principal des œuvres de grand-rite n'avait aucun sens, qu'il avait été composé selon l'avis de Pic de la Mirandole : en occultisme, les formules les plus efficaces sont celles dont les mots ne sont d'aucune langue et ne signifient rien. Aussi, ne voulant pas que cette communication fît perdre à M. Le Chartier inutilement son temps précieux, je proposai à M. De la Rive d'user, avant tout, d'un petit stratagème. Comme il compte, quoique profane, au nombre des amis de miss Vaughan, je lui conseillai de s'adresser d'abord à miss et de solliciter de sa complaisance la communication du texte du *Gennaïth-Menngog*. « Si ce texte est intraduisible, comme j'en suis convaincu, lui écrivis-je, notre amie ne fera pas de difficultés, je pense, pour vous le remettre, et alors ce ne sera pas la peine de faire perdre du temps à M. Le Chartier. Si, au contraire, elle vous le refuse, c'est que ce texte appartient à la catégorie des secrets ignominieux que sa conscience honnête répudie et dont elle a honte pour son palladisme ; alors, puisque notre inoffensive ruse nous aura prouvé que je me suis trompé, nous pourrons recourir aux lumières de M. Le Chartier. » M. De la Rive suivit mon conseil, et miss Vaughan, ne se doutant pas que nous possédions bel et bien le texte du *Gennaïth-Menngog*, le refusa dans des termes très secs. Elle dit à M. De la Rive qu'elle lui donnerait sur Lemmi tous les renseignements politiques et privés qu'il voudrait, mais qu'il la jugeait mal s'il la croyait capable de dévoiler quoi que ce fût relativement au Palladisme lui-même. Dès lors, nous étions fixés. Le texte mystérieux fut envoyé à M. Le Chartier, qui le déchiffra et en envoya la traduction mot à mot à M. De la Rive : comme obscénité mystico-diabolique, c'était un comble dépassant tous les combles. Miss Diana Vaughan n'avait pas voulu nous fournir des armes contre le Palladisme ; j'ai su, depuis, que, dans le triangle *Phébé-la-Rose* dont elle était grande-maîtresse, le *Gennaïth-Menngog* ne se chante pas, non plus certains autres hymnes du même acabit. A l'époque de sa démission, elle avait pris l'initiative d'une pétition au Sérénissime Grand Collège des Rites, dans le but d'obtenir la suppression de l'épreuve du pastos pour les triangles qui n'en voudraient pas, et elle avait recueilli quelques signatures. En somme, dans le Palladisme, elle professait une hérésie qui lui fait honneur.



affections utérines, provoquent parfois une sorte d'extase. Aussi ne faut-il pas prendre pour des démoniaques les extatiques de cette catégorie ; là, le phénomène est purement naturel.

Mais l'extase peut être aussi produite artificiellement, et alors nous trouvons là, dans ces moyens employés par les magiciens, les sorciers, une manière naturelle d'entrer en communication avec le diable, mais dont celui-ci profite pour se manifester et faire agir, par conséquent, le surnaturel.

Ces moyens naturels sont :

1° Le tournoiement. Le lecteur se rappelle ce que j'ai dit des derviches tourneurs et hurleurs ; on peut citer aussi les aïssaouas de l'Algérie, les sorciers des peuplades sauvages de l'Amérique du Nord, certaines tribus nègres de l'Afrique et de l'Océanie, où, des fois, à certaines fêtes de bas paganisme, un village tout entier se met, par ce procédé, en état d'extase diabolique.

2° La danse et la musique. Telles, les bacchantes et les corybantes de l'antiquité ; tels, les magiciens des peuples du nord de l'Europe. Il faut y ajouter les ruffaï de l'Inde, les Jacoutes et la plupart des sauvages de la Polynésie, les Caraïbes, les Lapons, les anciens Mexicains et Péruviens et les barvas ou prophètes, chez les Bilhs, dans l'Indoustan.

3° La fixité du regard. Chez les fakirs indiens, on se procure l'extase en fixant obstinément le bout de son nez ; les omphalopsychés du mont Athos parvenaient au même résultat au IVe siècle en contemplant leur nombril, d'où ils finissaient par voir jaillir des torrents de lumière.

4° Certains breuvages et certains liniments. Il faut citer : les pollenta stupéfiantes des temples d'Esculape ; le népenthès, que la belle Hélène tenait de l'égyptienne Polydamna ; le haschich du Vieux de la Montagne ; l'opium de la San-ho-hoeï ; la fève des prêtres du Grand-Esprit, chez les Nadoëssis de l'Amérique Septentrionale ; la cava des fétichistes océaniens ; la liqueur du pastinaca, des Kamstchadales ; le jus de cohobba des caciques, chez les Incas ; l'asserol des Turcs ; la bacca des Hollentots ; l'onguent des sorciers du moyen-âge ; la pommade fétide des prêtres aztèques du Mexique.

Or, le lecteur le sait et cela a été bien expliqué à la IVe partie de mon ouvrage, ce n'est pas parce que tel état est amené par des moyens plus ou moins naturels qu'il faut en conclure que cet état du sujet est et demeure jusqu'au bout naturel.

Ainsi que M. l'abbé Lecanu l'a fait très justement ressortir, « les aïssaouas et les derviches tourneurs, lorsqu'ils ont atteint le paroxysme de leur exaltation, se tailladent, se découpent, se transpercent la langue, les bras, la poitrine, se roulent dans des brasiers, caressent avec volupté des barres de fer rougies au feu, se font piquer par des scorpions, mordre par des serpents, sans qu'il n'en reste ni traces, ni souvenirs, ni effets, après l'apaisement de leur fureur.



C'est un spectacle auquel assistent les populations des grandes villes, huit jours avant le Ramadan, dans tous les pays mahométans. Le bala des nègres était pareil, à la Martinique, en 1786, lorsque le gouverneur, François de Neufchâteau, l'interdit sous les peines les plus sévères.

« Dans l'Inde, le fakir qui a pu atteindre au degré suprême de la sainteté, c'est-à-dire de l'extase, se prépare par les austérités et les jeûnes à subir l'épreuve du crochet, et se donne en spectacle aux nombreuses populations que les fêtes principales des idoles attirent auprès des plus fameuses pagodes, spécialement aux fêtes du Beïram. Voici de quelle sorte la cérémonie s'accomplit : le saint est dépouillé de ses vêtements, un ministre de l'idole lui applique un coup de paume sur le rein ; il en résulte une enflure subite, dans laquelle on passe un crochet de fer ; puis, au moyen d'une corde et d'une poulie, on enlève le patient à une potence, au haut de laquelle il se livre à toutes les évolutions d'un moulinet agité par le vent, et les processions dévotes passent au-dessous pour recevoir la sanctification. Lorsqu'après plusieurs heures de cet exercice on décroché le patient, un coup de paume fait disparaître l'enflure de son rein et guérit la plaie.

« Au Thibet, le chabéron s'exalte aux chants cadencés des lamas, ses confrères, jusqu'au délire extatique ; puis, il s'ouvre le ventre avec un coutelas, extrait ses entrailles et les laisse reposer sur la table qui est devant lui ; après une heure de cette torture à laquelle il paraît insensible, et pendant laquelle il prophétise et répond aux questions qui lui sont adressées, il remet ses entrailles en place, rapproche les lèvres béantes de sa blessure, les contient avec une main et y passe l'autre pour les frictionner une fois. La plaie est refermée et cicatrisée. Les chants reprennent au diapason où ils s'étaient arrêtés, et redescendent graduellement jusqu'à la note la plus basse. Le bokte, c'est-à-dire le saint, est alors démagnétisé et rentre dans la vie commune. Il s'en retourne au bras de ses confrères, pâle, affaibli par la perte énorme du sang qu'il a faite, mais sans qu'il en reste d'autre souvenir, ni qu'il en résulte d'autre accident. Ce spectacle est souvent offert aux populations du Thibet et de la Tartarie, qui en sont toujours très avides. (*Voyage au Thibet*, par le R. P. Huc, tome Ier.)

« Si tout ceci est naturel, demande M. l'abbé Lecanu, que les naturalistes l'expliquent donc. Si tout ceci est naturel, que les médecins y cherchent donc des moyens pour l'art de guérir. La négation des faits n'est qu'un aveu d'ignorance, et l'entêtement dans une pareille négation n'est qu'un entêtement puéril (1). »

Eh ! non, répondrons-nous, cela n'est pas naturel, et je crois avoir montré très explicitement qu'il y a une ligne de démarcation bien nette qui est

(1) L'abbé Lecanu, *Histoire de Satan*, pages 37-38.

franchie par certains hypnotisés lorsqu'ils passent du naturel au surnaturel. Comment, en effet, dirai-je avec M. l'abbé Lecanu, pourrait-on soutenir qu'il n'y a rien en dehors de la nature dans le cas de tel magnétisé qui lit à travers l'enveloppe d'une lettre ou la boîte d'une montre, qui entend par les doigts, voit par l'épigastre, comprend la pensée d'autrui, se transporte mentalement en des lieux où il n'est jamais allé et les décrit ?

Or, précisément, pour en revenir aux extatiques, cette dernière faculté est commune à presque tous.

Mais il est bon de savoir qu'il y a plusieurs degrés dans l'extase, et nous allons voir, par le cas de Diana Vaughan, ce qu'est un extatique au cinquième degré.

Le premier degré est purement léthargique ; le corps a perdu momentanément toute faculté et toute sensibilité : c'est l'état des épileptiques et de ceux qui ont aspiré le chloroforme.

Si l'accident léthargique se reproduit fréquemment, à court intervalle, et surtout avec intention, l'extase s'élève d'un degré ; les facultés sensitives sont toujours aliénées, mais la faculté de communication se développe ; l'extatique entre en rapport avec un interlocuteur qui le touche : c'est l'état des somniloques et des sujets des magnétiseurs à leur début.

Jusqu'ici, nous sommes dans le naturel.

Au troisième degré, le cas peut être encore naturel ; mais aussi le surnaturel commence parfois à intervenir. A ce degré, l'extatique a des visions, et il peut en rendre compte à son interlocuteur : c'est l'état de clairvoyance des magnétisés, des malades dans le délire de la fièvre, de ceux qui se sont intoxiqués avec le haschisch, l'opium, la belladone, le solanum et autres substances, l'état de certaines ivresses produites par le vin ou le tabac.

Voilà donc la limite du naturel, et il est facile de comprendre quand le surnaturel entre en jeu ; le caractère même de la vision l'indique. D'autre part, tel extatique au troisième degré peut être l'objet des bienfaits divins, comme tel autre peut être le jouet du diable. Il est évident que le ciel ne se manifestera pas aux personnes qui recherchent l'extase dans l'ivresse de l'opium ou du haschisch ni aux professionnels du somnambulisme et encore moins aux vocates procédants. L'extatique angélique est une personne de haute vertu, pieuse ; ce n'est aucun excès, ni la maladie non plus, qui lui vaut cet état où, par moments, dans une sérénité parfaite, elle est en communication avec des esprits célestes. L'extatique diabolique peut, lui aussi, n'être pas un maladif ; mais le plus souvent il a recherché l'extase par des moyens que condamne l'Eglise, et alors ce sont les démons qui paraissent dans ses visions et communiquent avec lui, soit dans des cauchemars monstrueux, soit dans des rêveries voluptueuses. Le naturel, dans l'extase au troisième degré, est le cas des ivresses ordinaires ou des fièvres délirantes.

Mais, à partir d'ici, l'extase monte à un degré encore plus élevé ; elle s'élance en plein surnaturel, dans la voie de Dieu ou dans la voie de Satan. Au quatrième degré, l'intuition de l'âme est plus ferme, et elle entre en relation immédiate avec le monde intellectuel. L'extatique, alors, connaît la pensée d'autrui, voit ce qui se passe dans des lieux éloignés, comprend les langues qu'il n'a pas apprises, et se sert de ses sens, quoique en état de léthargie, pour parler et agir. Mais souvent, et ceci caractérise l'extase diabolique, le trouble des facultés, leur déplacement, sont des phénomènes incohérents, déréglés, et tout, dans la perception des choses secrètes dévoilées au sujet, tend à une œuvre mauvaise ou, pour le moins, inutile. Chez l'extatique que le ciel protège et inspire, le calme est absolu, au contraire ; la vision est d'une douceur ineffable ; ce sont les saints anges qui guident sa pensée, qui entr'ouvrent les portes du ciel à ses yeux charmés ; et toujours l'extase a une raison d'être divine, elle comporte un enseignement nécessaire au bien de l'humanité.

Enfin, à son cinquième et plus haut degré, l'extase devient le ravissement ; le corps est affranchi des lois de la gravitation et de la mécanique ; il se déplace sans aucune force motrice ; les phénomènes intérieurs sont complétés par des phénomènes extérieurs que la raison humaine est incapable de comprendre et que toute la science de nos savants modernes ne saurait expliquer.

Miss Diana Vaughan est une preuve vivante de ce que la naissance dans de certaines conditions (cas de Sophie Walder) n'est pas d'absolue nécessité pour amener la possession à l'état latent : même, la grande-maîtresse de New-York ne se trouve dans cet état que depuis une époque relativement récente.

Tout en étant rédigé sur un plan arrêté d'avance, au point de vue des grandes divisions, mon ouvrage, qui représente plus de deux années de publication, est forcément sujet à des modifications sur quelques points, à raison des événements qui se sont déroulés depuis que j'ai pris la plume ou des renseignements nouveaux que j'ai obtenus.

C'est ainsi que, me fondant sur les notes recueillies jusqu'en septembre 1892, j'ai classé miss Vaughan (chapitre XXIII) au nombre des personnes obsédées, mais non possédées par le diable, et je l'ai présentée comme un exemple sans doute unique d'une obsession des plus bizarres, un cas exceptionnel d'obsession protectrice, par opposition à l'obsession persécutrice. En effet, longtemps ce fut cela. Mais, depuis que ce chapitre a été livré à la publicité, les mois ont succédé aux mois, et un supplément d'information m'a appris que le cas de la chère Diana avait subi une notable transformation.

La dernière fois que je l'avais vue avant de me mettre au travail, c'était

quelques semaines après son installation à New-York ; certes, je ne soupçonnais pas alors quel rôle considérable elle jouerait dans les événements qui ont accompagné et suivi l'élection frauduleuse de Lemmi au souverain pontificat de la secte. Tout le monde sait aujourd'hui que le Convent secret du palais Borghèse causa sa venue en Europe et une longue série de voyages dans les principales villes de cette partie du monde. Miss Vaughan, qui était longtemps demeurée dans l'ombre, et dont j'avais été le premier à parler, pour dire sa rivalité avec la Sophia, a conquis du premier coup, par le fait de son énergique opposition à Lemmi, une notoriété universelle; les journaux de tous les pays du globe ont publié ses faits et gestes, jusqu'à sa retraite, qui a été la conséquence de sa démission, mais retraite dans laquelle l'ardente palladiste ne saurait, j'en suis convaincu, se confiner indéfiniment.

Quoiqu'il en soit, on se rappelle que miss Vaughan, par une lettre datée du 16 août 1893, insérée sur la couverture d'un de mes fascicules en attendant que je la reproduise à l'annexe des rectifications, réclama contre quelques erreurs de date qui s'étaient glissées dans les pages à elle consacrées et contre le portrait donné d'elle dont elle critiquait la ressemblance. « Le reste, disait-elle, lui était indifférent. » Mais notre spirituelle alliée (alliée dans la guerre déclarée à Lemmi) ne donnait pas là tout le fond de sa pensée: en réalité, elle craignait de passer pour adhérer à ma manière de voir en matière de possession, si elle avait rectifié publiquement mon jugement à son égard; mais, lors de son passage à Paris, en décembre 1893, elle ne manqua pas de me dire : « Mon cher docteur, si vous appelez possédées à l'état latent les personnes qui obtiennent d'elles-mêmes, sans le concours d'un magnétiseur ou d'un Mage Elu, d'être pénétrées par un esprit de lumière, sachez que, depuis un an au moins, je suis autant possédée que Sophia, si ce n'est même à un plus haut degré ». Et, effectivement, j'ai eu la preuve qu'elle m'avait dit vrai. La possession latente peut donc être précédée d'obsession pendant de longues années.

Diana Vaughan est-elle devenue maladive? a-t-elle été atteinte d'une de ces affections que j'ai nommées tout à l'heure et qui ont souvent l'extase pour conséquence? Non, elle est toujours en florissante santé, comme lorsque je la vis en 1889 et en 1891; en elle, rien de l'hystérique, rien de la névropathe. Du reste, ses pérégrinations incessantes, supportées sans la moindre fatigue, prouvent qu'elle se porte à merveille, de même que sa superbe campagne contre l'intrus du palais Borghèse atteste sa parfaite lucidité d'esprit. Elle pèche par erreur d'opinion religieuse; mais ce n'est point là une folie, dans le sens médical du mot.

Comment la possession latente s'est-elle déclarée chez elle? C'est elle-même qui me l'a raconté, le plus simplement du monde, en déjeunant, et

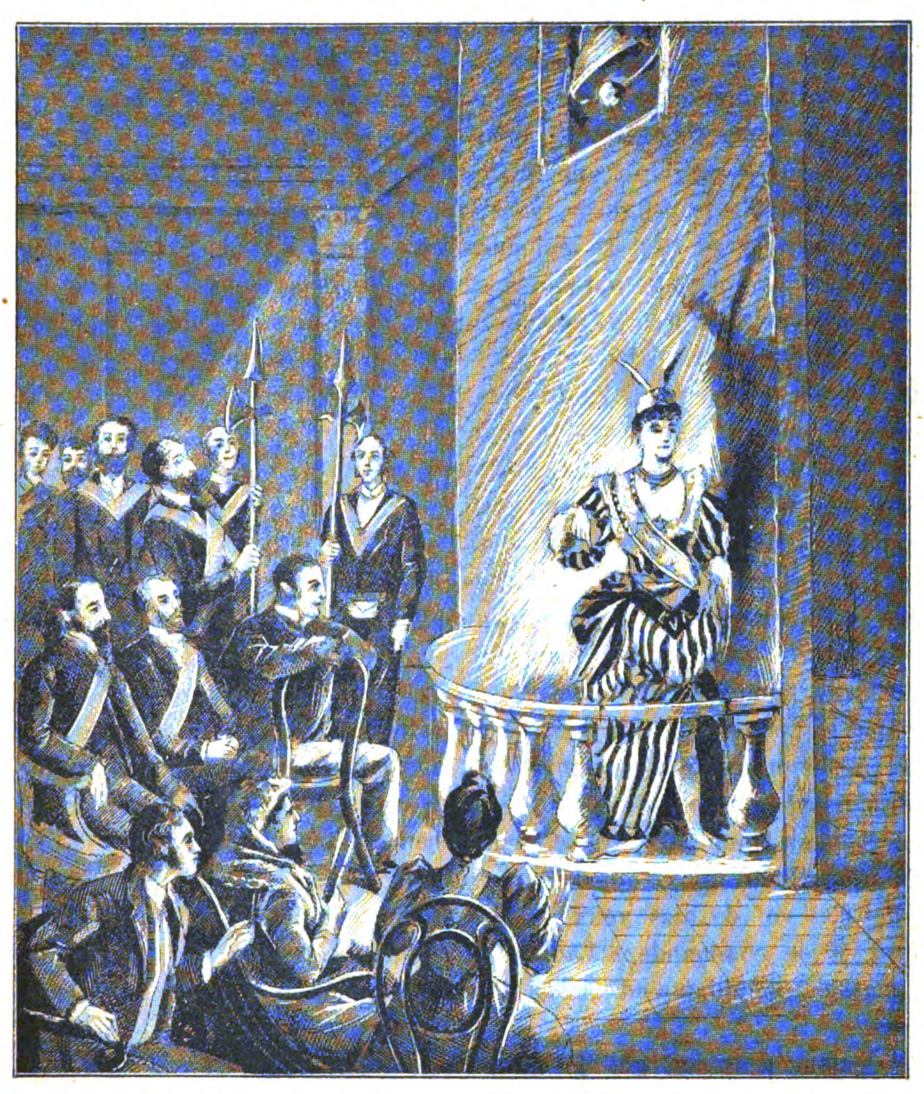
cela m'a été confirmé ensuite par le F.·. Pixly fils, qui vint à Paris en 1894.

Miss Vaughan, tout en s'étant installée à New-York, ne négligeait pas ses amis des *Onze-Sept*. On sait avec quel entrain les Américains des Etats-Unis entreprennent des voyages ; aussi, la grande-maîtresse du triangle *Phébé-la-Rose* s'échappait-elle volontiers de la métropole pour venir serrer la main aux palladistes de Louisville et faire de rapides excursions dans son cher Kentucky.

Dans une de ces échappées, on avait décidé, entre quelques-uns, de rendre visite au Mammoth Cave, qui est situé, on ne l'ignore pas, dans le Kentucky, et qui a donné naissance à la ville de Cave City, sur la ligne de Louisville à Nashville.

De toutes les grottes connues dans le monde entier, le Mammoth Cave est sans contredit la plus spacieuse, et sa beauté est telle que les Américains disent qu'elle aurait été appelée par les anciens *la huitième merveille*, si l'Amérique avait été découverte de leur temps. Pour qu'on se rende compte de son étendue, il suffira de dire que la galerie principale de cette grotte est longue d'une quinzaine de kilomètres, que l'ensemble du labyrinthe actuellement exploré comprend plus de 200 allées, ayant un développement total de 240 kilomètres, et que le vide des rochers représente un cube de onze milliards de mètres cubes. Nulle part, en notre globe terrestre, on ne trouve un souterrain semblable, avec des saillies aussi élevées, des voûtes à pendentifs aussi belles. Là, les excentricités de la nature sont des plus fantastiques : salles à hautes coupoles, nefs ogivales ou à plein cintre, colonnades de stalagmites, groupes de statues gigantesques, fines broderies des roches, couloirs étroits et périlleux escaliers, stalactites brillantes et immenses qui ressemblent à des collines suspendues, cascades tonnantes, rivières et torrents, abîmes qui s'enfoncent jusqu'à cent milles de profondeur, assure-t-on ; on y rencontre des lacs, dont les deux principaux sont nommés le Lac Intérieur et la Mer Morte. Pour visiter d'une façon intéressante le Mammoth Cave, « la caverne du Mammouth », il faut trois journées entières.

Or, quand nos palladistes, guidés par un frère de l'endroit, se furent enfoncés loin dans ces régions souterraines, ils ne manquèrent pas de se livrer à leur passe-temps favori; l'occasion de tenir une petite séance d'occultisme intime était trop belle pour la laisser échapper. Ce fut aux bords de la Mer Morte que l'on se proposa de faire les évocations ; on avait apporté quelques instruments magiques, et l'on allait user des formules rituelles. Les touristes occultistes se groupèrent au pied d'une falaise qui s'avance, en surplombant, comme une proue de navire armée d'un formidable éperon à sa partie supérieure.



SOPHIE WALDER, POSSÉDÉE LATENTE. — La faculté de fluidification : Opération de la traversée du mur (Page 827).

Le frère, qui s'était chargé de présider l'opération, gravit le rocher, se plaça au sommet de ce promontoire, tenant en main une torche ; mais il n'avait pas encore ouvert la bouche pour commencer l'appel aux esprits, que ceux-ci se manifestèrent d'eux-mêmes.

L'eau du lac se mit à bouillonner ; la voûte sembla se consteller d'étoiles ; la falaise séculaire s'abaissa, comme manœuvrée par une trappe, et ramena le président au niveau du sol auprès de ses compagnons ; les murailles de rocher s'aplanirent en de certains endroits et se renflèrent en d'autres, comme si des géants invisibles les modelaient, si bien que bientôt apparurent douze pilastres et, à l'entrée, deux colonnes, donnant à l'immense

salle l'aspect intérieur d'un temple maçonnique, de proportions gigantesques. Puis, sur la rive opposée de la Mer Morte, on vit apparaître, brillant d'une lumière éclatante, Asmodée, dans toute sa gloire infernale ; frères et sœurs des *Onze-Sept* le connaissaient bien.

Alors, il ouvrit ses bras, appela Diana d'une voix retentissante, et miss Vaughan, soudain transfigurée, ne s'appartenant plus, marchant d'un pas automatique, alla vers lui et lentement, aux yeux de tous, traversa le lac bouillonnant, ses pieds posant sur la surface des flots, comme si l'onde eût été terre ferme. Il n'y avait aucune illusion à cet égard : Diana Vaughan, les yeux fixés vers Asmodée qui lui tendait les bras, marchait sur l'eau.

Quand elle fut arrivée à l'autre bord, elle se prosterna aux pieds de son daimon protecteur, les baisa ; un coup de tonnerre retentit, Asmodée disparut instantanément, et instantanément aussi la grotte avait repris son aspect primitif ; seulement, Diana était couchée au sommet de la falaise, à la place où tout à l'heure se trouvait le président, et on la distinguait très bien, car son corps était lumineux. Puis, elle sembla se réveiller d'un doux songe ; ses compagnons avaient gravi le rocher pour venir auprès d'elle, et elle redevint comme auparavant. Elle leur dit alors qu'elle se sentait une toute autre femme, qu'elle avait en elle elle ne savait quoi, mais qu'il lui semblait qu'une nouvelle vie commençait pour elle.

Le président expliqua que miss était désormais en état de pénétration pour toujours, qu'elle était définitivement élue du Dieu-Bon, et il la félicita.

La visite au Mammoth Cave se termina sans autre incident.

Ce qui précède est ce qui m'a été raconté ; mais à cela je peux ajouter ce que j'ai vu, de mes yeux vu, c'est-à-dire ce qui m'a fait affirmer, devant M. le commandeur Lautier et d'autres personnes, qu'il y a lieu de classer définitivement miss Diana Vaughan parmi les possédés latents.

Le lecteur a retenu que je me suis ménagé, — et il comprend que je n'ai pas à dire comment, — les moyens de pénétrer encore dans les triangles où je ne suis pas connu, afin de compléter mes enquêtes. On comprendra aussi que je ne puis pas aller n'importe où, ni multiplier les investigations de ce genre ; mais, à la condition de choisir avec soin les ateliers palladiques où je peux pénétrer une fois en passant sans éveiller à la tenue du jour la moindre défiance, à la condition de ne pas me prodiguer, il m'est possible même de dépister complètement la police secrète de Lemmi. Un concours heureux de diverses circonstances me permet d'agir pendant quelque temps encore. Je vais, sans pourtant préciser, en faire connaître une, qui n'apprendra rien à Lemmi, mais qui donnera à mes lecteurs à entendre que je ne cherche nullement à leur en imposer : c'est que je ne suis pas le seul à pouvoir agir ainsi.

En effet, il est certains cas où tels prévilégiés du Palladisme peuvent se faire délivrer par les Directoires Centraux quelques patentes d'Inspecteur Général ou d'Inspectrice Générale (elles sont semblables) en mission permanente, sur lesquelles il ne reste que le nom à inscrire. Le vieux Walder en avait toujours une dizaine avec lui, dans ses voyages, et, dans la maçonnerie de parfaite ou d'imparfaite initiation, il en a toujours été de même.

Les chefs peuvent même créer des initiés à n'importe quel grade, et cela en dehors de toute tenue. Il s'ensuit qu'il existe, de par le monde, une quantité relativement assez considérable de patentes, brefs et diplômes, auxquels le nom de l'initié manque seul, et, entre le moment où ce titre est délivré par le chef privilégié et celui où le nom du titulaire est enregistré au directoire, il s'écoule assez de temps pour qu'on puisse en user, sans qu'aucun grand-maître de triangle ait à refuser l'entrée au visiteur ; c'est là une des conséquenses forcées de la vaste propagande secrète, à laquelle se livre la secte internationale.

Je me hâte de dire que ce n'est pas ainsi que j'ai procédé pour pouvoir manœuvrer encore ; mais, pour Lemmi, le résultat est le même ; il lui est impossible de découvrir mes moyens de lui faire pièce, si j'en use avec la prudence et l'habileté nécessaires.

Ainsi, quand miss Vaughan, qui avait une situation des plus élevées dans la haute-maçonnerie, donna sa démission, elle était possesseur de nombreuses patentes en blanc, émanant des quatre Grands Directoires Centraux, et, comme elle ne les a pas rendues à Lemmi, l'usage qu'elle peut en faire cause certainement à celui-ci un souci, une préoccupation, un ennui qui n'est pas des moindres, vous pouvez le croire. M. Margiotta, lui aussi sans doute, a pu, entre le jour de sa conversion et celui de sa démission officielle, créer ainsi des initiés fictifs jusqu'à tel ou tel grade suivant ses pouvoirs ; j'ignore s'il en a usé ; en tout cas, le Directoire Suprême ne peut connaître exactement la situation.

Cela est si vrai, les inquiétudes à ce sujet sont si grandes, que Lemmi a cru nécessaire de faire publier une lettre dans laquelle il qualifie M. Margiotta de maçon irrégulier, dont tous les actes maçonniques, antérieurs même à sa démission du 6 septembre 1894, seraient sans valeur ; au fond, il s'agit uniquement de rassurer les maçons, perplexes depuis mes révélations et celles de M. Margiotta, depuis la révolte de miss Vaughan, qui tous ne savent plus où ils en sont et dans les moindres loges se regardent en chiens de faïence, en se demandant qui parmi eux peut bien être un émissaire de la révoltée ou de ses amis.

Mais Lemmi a beau faire et beau dire ; il ne peut rien contre cette situation, elle est inextricable ; telles patentes sont de vrais passeports devant lesquels

toutes les portes des arrière-loges s'ouvrent, ou alors on ne devrait plus recevoir aucun visiteur étranger; mesure que le chef suprême n'adoptera jamais, car il ne pourrait plus lui-même faire espionner à sa guise les ateliers. Bien mieux, on m'a cité récemment un missionnaire qui a pu visiter, à la suite de mes révélations, divers triangles d'un pays hors de l'Europe, qui a réussi à assister à des tenues dans certains ateliers même où j'étais allé, et qui a constaté la parfaite exactitude de nombreux détails que j'avais publiés. On voit par là que la maçonnerie ne peut plus, à présent, défendre l'accès de ses mystères.

Or, moi-même, entre le Convent secret du palais Borghèse et la venue de miss Vaughan à Paris, j'ai pu pénétrer dans un triangle non-français; et miss fut bien étonnée, quand, à son récit du prestige de Mammoth Cave, je répondis en lui narrant une séance postérieure, dont elle avait eu les honneurs et où j'avais été assistant, témoin oculaire.

Voici donc ce qui se passa :

C'était dans un triangle des plus fanatiques sous le rapport de la croyance en Lucifer ; au point de vue de l'approbation à donner à la révolte des hauts-maçons américains contre Lemmi, on y était hésitant. Carducci, Bovio, Hobbs, avaient envoyé des lettres pour assurer qu'au Convent secret tout s'était passé très régulièrement ; Findel avait écrit qu'il fallait s'incliner devant le fait accompli ; Goblet d'Alviella avait fait connaître son opinion en tout favorable au « très puissant et si sympathique F∴ Adriano Lemmi ». Le grand-maître de ce triangle, ébranlé, était cependant dans les meilleurs termes avec les défenseurs de la cause de Charleston. Quelques palladistes de l'endroit insinuèrent que, rien ne se faisant dans le Palladisme sans la volonté du Dieu-Bon, le refus de reconnaître l'élection du 20 septembre 1893 pouvait entraîner de graves conséquences, en ce qui concernait les opérations magiques du triangle.

— Que voulez-vous dire ? s'écria Palacios, qui avait accompagné miss Vaughan à cette réunion, où tous étaient venus recueillir des adhésions très précieuses pour leur campagne antilemmiste.

— Nous voulons dire, répondit-on, que, si le Dieu-Bon est vraiment avec le grand-maître de Rome, comme il l'affirme, combattre son élection ne sera pas le moyen de nous attirer les faveurs divines.

— Mais le Dieu-Bon se s'est pas retiré de nous ! s'exclama la grande-maîtresse de New-York.

Et voilà pourquoi ils tergiversaient, pourquoi ils hésitaient à adhérer à la voûte de protestation : ils craignaient de recevoir des horions, à la première tenue hermétique ; ils redoutaient de voir les esprits du feu cesser de les protéger et les livrer aux violences des maléachs. Le lecteur n'a pas oublié que, dans la superstition luciférienne, on qualifie de maléachs les démons,

lorsqu'ils battent les assistants en leur apparaissant sous une forme hideuse; on dit alors que ce sont là les esprits du royaume d'Adonaï.

Palacios invita miss Vaughan à démontrer à ces pusillanimes que Lucifer n'avait pas abandonné le parti de Charleston.

— Si le Dieu-Bon n'est plus avec nous, dit-il, la première abandonnée doit être notre sœur Diana, puisqu'elle est l'âme de notre résistance... Notre sœur veut-elle se soumettre à une épreuve de grand-rite ?

— Bien volontiers, fit miss; je suis certaine de la protection céleste des génies de lumière.

Elle pria un frère servant d'aller lui quérir une voiture; elle voulait se rendre à son hôtel, pour en rapporter ses talismans.

Son absence fut courte. Pendant ce temps, on commença les travaux d'hermétisme, en récitant en chœur quelques invocations. Bientôt, miss Vaughan revint; elle tenait à la main un petit coffret plat.

Elle en sortit une superbe rose rouge, d'une fraîcheur merveilleuse, et un mignon tambour de basque. Ce sont les deux talismans dont elle se sert pour l'extase.

Le cercle de bois du tambour est en alizier, dont le nom latin est *lotus*; ce cercle est mince, de quatre centimètres de hauteur à peine; ses petites ouvertures sont garnies de légères rondelles d'un métal inconnu, qui n'est pas le cuivre des tambours de basque; ces lames métalliques donnent un son de cristal : quant à la peau, tendue sur le cercle de bois, elle est couverte d'hiéroglyphes peints de diverses couleurs; au milieu, est une étoile d'argent à sept branches, au centre de laquelle on distingue un **A** en or.

De la main, Diana réclama le silence; elle était au milieu de la salle. Alors, tous et toutes, debout, attentifs, interrompirent un chant rituel; on eût entendu voler une mouche.

Miss Vaughan ploya le genou droit et le mit en terre. Elle plaça la rose rouge dans son corsage. Puis, se renversant légèrement en arrière, elle tint un moment, de la main gauche, le tambour de basque au-dessus de sa tête, et ensuite le baissa peu à peu jusqu'à ce que ses lèvres vinssent à toucher l'étoile d'argent.

Elle la baisa doucement. Alors, arrondissant les bras, elle prit le tambour de la main droite et l'agita; les piécettes métalliques, s'entrechoquant, produisaient un frémissement singulier, une harmonie cristalline étrange. Se renversant complètement en arrière, sans tomber, — comme si elle eût été soutenue par quelqu'un d'invisible, sur le bras de qui son corps aurait été languissamment ployé, — elle jeta le tambour en l'air; l'objet magique tourbillonna en montant vers le plafond, s'y heurta, et son heurt provoqua un long grondement de foudre lointaine; puis, il redescendit doucement, doucement, tel qu'une feuille de papier légère supportée par le souffle de la brise;

au lieu de venir toucher terre, il s'arrêta à un mètre du sol, et se mit à tourner, en s'agitant et faisant tinter ses piécettes, autour de Diana, qui maintenant avait les deux genoux ployés, mais les pieds seuls reposant sur la dalle, tout le corps étant couché, la tête ni le dos n'appuyant nulle part, les mains croisées sur la poitrine au signe du Bon-Pasteur.

Alors, dans cette position, elle inclina la tête sur l'épaule droite et regarda ceux de l'assistance qui étaient de ce côté; elle avait un regard qui n'était plus humain, mais d'une douceur infinie. L'extase commençait.

Ses pieds quittèrent le sol, pour se mettre au niveau du reste du corps, et elle était ainsi couchée dans le vide, à présent complètement étendue. Le tambour de basque, comme un papillon magique, continuait à tourner autour d'elle en s'agitant.

Mais voici que, conservant sa position horizontale, Diana s'éleva lentement, accompagnée dans son mouvement ascensionnel par le tambour tournant, voltigeant et tintant. Et pendant qu'elle montait, montait, nous entendîmes comme un concert mélodieux de voix de sirènes invisibles, qui chantaient des paroles n'appartenant à aucune langue.

Tout s'arrêta, lorsque l'extatique fut parvenue à quelque distance du plafond. Le tambour vint de lui-même se placer sous sa tête, à l'instar d'un oreiller. Une vive lumière environnait là-haut miss Vaughan. Chose curieuse, sa robe ne pendait pas; on eût dit que corps et vêtement étaient tout d'un seul bloc.

Elle demeura ainsi immobile, suspendue en l'air, près d'un quart d'heure. Le silence n'était interrompu, de temps en temps, que par des grondements de tonnerre, toujours au loin.

Puis, elle redescendit, avec la même lenteur que pendant l'ascension, et, arrivée à moitié chemin, elle demeura encore un quart d'heure à cette place.

Beaucoup ne pouvaient en croire leurs yeux. Enfin, doucement, doucement encore, son corps prit la position verticale, la tête en bas, sans que ses jupes retombassent en retroussis. Elle tourna ainsi sur elle-même : nous la vîmes bientôt comme couchée sur le ventre, puis reprenant la position verticale, mais cette fois les pieds dirigés vers le sol; et finalement, ayant les yeux grands ouverts et fixes, le corps gardant l'attitude debout, elle reprit son tambour de basque de la main gauche, tandis que de la main droite elle saisissait la rose rouge placée d'abord au corsage, humait la fleur voluptueusement, et, la respirant ainsi, elle descendit tout à fait.

Elle était debout comme nous tous, ses pieds en contact avec la dalle sur laquelle elle avait tout à l'heure fléchi le genou; ses yeux revinrent au regard naturel; elle les frotta, comme en s'éveillant d'un délicieux songe, embrassa l'étoile d'argent de son tambour, et nous dit, d'une voix tranquille :

— Mes amis, sœurs et frères, oh ! je vous souhaite mon bonheur.

Elle marcha vers Palacios, lui serra la main, et s'assit sur un siège, auprès de lui.

A ce moment, le tambour de basque et la rose, d'eux-mêmes, se précipitèrent dans le coffret, qui se referma tout seul. Le prestige était fini ; personne, dans le triangle, n'osa plus dire que les puissances du feu avaient déserté la cause de Charleston.

En ce qui concerne le don de bilocation, l'expérience à laquelle j'ai assisté ne m'a pas paru concluante, ai-je dit. Cette opération a eu lieu également après le convent du palais Borghèse, et elle est même plus récente que celle que je viens de rapporter ; mais il ne s'agit plus d'une œuvre de grand-rite opérée en triangle.

Je me trouvais un soir chez un ami de miss Vaughan, qui m'avait retenu à dîner ; notre causerie, après le repas, se prolongea assez tard. Nous avions parlé des divers évènements qui avaient mis à découvert la haute-maçonnerie. Mon hôte, il n'est pas besoin de le dire, était au nombre des adversaires de Lemmi : il approuvait la démission de miss, et il était sur le point de donner aussi la sienne ; car il est également palladiste, le malheureux ! Depuis lors, il s'est retiré de la secte, mais, comme miss, sans se convertir. J'en sais plusieurs qui sont dans ce cas : ils font bande à part maintenant, et ils constituent de petits groupes très restreints, communiquant les uns avec les autres, sans hiérarchie ; ce sont, en quelque sorte, les anarchistes du Palladisme.

Dans la conversation, nous avions parlé de l'*arcula mystica* et des services que cet appareil magique rendait aux plus hauts chefs.

— Vous n'avez pas d'*arcula mystica*, vous autres, lui-dis-je.

— Oh ! nous n'en avons nul besoin, me répondit-il, du moins pour nos relations avec la sœur Diana.

— Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends que la sœur Diana, où qu'elle soit, vient auprès de nous, à notre appel.

— Allons donc !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous l'affirmer.

— Cela ne me paraît pas possible.

— Cependant, vous savez bien quelles œuvres sont les nôtres ; et, quand je songe à vous, je me demande souvent comment les prodiges dont vous avez été témoin ne vous ont pas démontré la toute-puissance de notre dieu.

Mon hôte était un de ceux qui ne me gardent pas rancune d'avoir franchi le seuil des triangles en catholique et de m'être enquis par moi-même de leurs faits et gestes, pour les combattre. Ce n'est pas un méchant homme ; c'est un aveugle, aussi aveugle que miss Vaughan ; ainsi qu'elle, il

a été élevé dans ces idées, et il n'en démord pas. C'est nous, catholiques, qu'ils accusent de cécité!

Lorsqu'on cause avec ces fanatiques de Lucifer, ils ne se laissent nullement démonter par l'objection qui consiste à leur rappeler les victoires des saints contre leurs « daimons ».

Ce sont des accidents, vous répliquent-ils. Dans leur système, ils admettent que les esprits du feu sont en lutte avec les maléachs, les anges d'Adonaï, et ils daignent reconnaître que « les anges de Lucifer n'ont *pas toujours* le dessus ».

— Si je voyais, de mes yeux, Adonaï en personne terrasser Lucifer, me disait un jour miss Vaughan, et non seulement le terrasser, mais l'enchaîner et le réduire à une totale impuissance, alors, oui, je croirais à la supériorité d'Adonaï. Mais il n'en est pas ainsi, certes; tous les jours, je constate la puissance surnaturelle des esprits du feu, tous les jours je leur vois opérer des prodiges, et il m'est, en conséquence, impossible d'admettre que c'est Adonaï qui veut bien leur tolérer un tel pouvoir... Ce pouvoir, ils le possèdent en vertu de la divinité de Lucifer, et ils le gardent en dépit d'Adonaï. Il y a lutte entre les deux principes, c'est évident; d'où, ces alternatives de victoires et de défaites pour l'une et l'autre des deux armées du monde surnaturel. Mais, quant à dire que c'est Adonaï qui aura le dernier mot, quant à prétendre que Lucifer n'est qu'un diable, déchaîné, grâce à la bénévole permission d'Adonaï, cela, nous ne l'admettons pas.

Et alors, à l'appui de leur thèse, ces aveugles vous débitent toutes les folies du livre *Apadno* et autres révélations lucifériennes, notamment qu'à cette heure le règne d'Adonaï approche de sa fin et qu'il n'a plus des adorateurs que sur notre Terre et dans le monde d'Oolis, planète d'un soleil inconnu des hommes.

Comment voulez-vous raisonner avec de pareils aveugles ? Excepté un miracle de la grâce, ils sont incurables.

Aussi je n'entrepris pas, ce soir-là, une discussion avec l'ami de miss Vaughan. Je le laissai dire, mais je ne fus pas fâché de l'entendre émettre l'opinion que Diana avait la faculté de venir à l'appel de ses coreligionnaires lucifériens. Je témoignai plus vivement mon doute, afin de mieux piquer son amour-propre de palladiste ; car l'expérience d'un phénomène de bilocation n'était pas banale ; elle méritait bien d'être faite, si vraiment elle avait des chances de réussite.

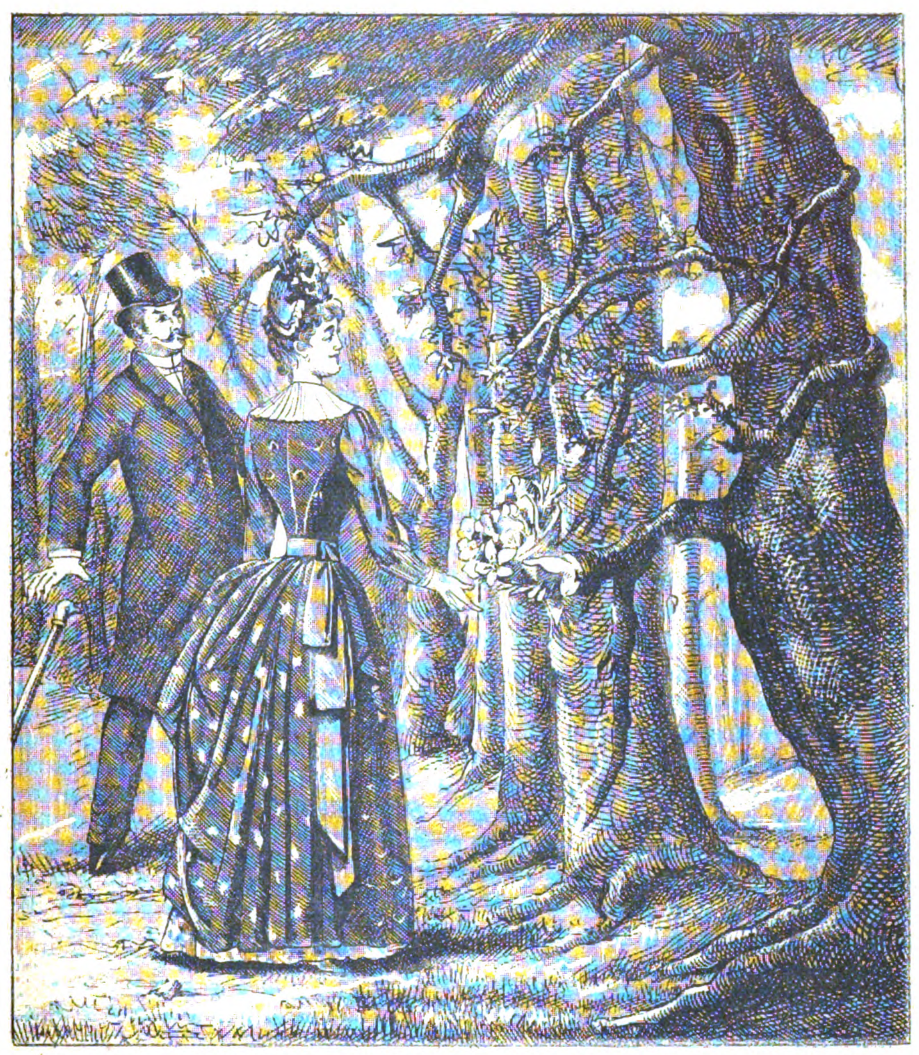
Mon hôte s'y laissa prendre.

— Demeurez encore, me dit-il, et vous serez convaincu.

Je savais que miss Vaughan était alors à plusieurs centaines de lieues de là.

Il était un peu plus de neuf heures et demie du soir.





SOPHIE WALDER, POSSÉDÉE LATENTE. — Au tournant d'une allée, un arbre retroussa subitement ses branches, s'inclina devant Sophie dans une profonde révérence, tandis qu'une main, surgissant au bout d'une grosse vieille branche cassée, lui offrit un bouquet. (Page 835.)

— Attendons dix heures, poursuivit l'ami de la grande-maîtresse américaine ; c'est à onze heures du soir que la sœur Diana a le don d'apparaître, et il me faut certaines opérations préliminaires qui durent exactement une heure.

Alors il m'emmena dans son cabinet de travail et en referma la porte ; la fenêtre également était close, il en tira l'épais rideau.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, fit-il.

Il prit une grande feuille de papier doré, dans laquelle il découpa sept étoiles à sept branches. C'était du papier doré ordinaire, blanc d'un côté, comme on en vend chez les papetiers. Sur le côté de la dorure, à chaque étoile, il

écrivit, avec de l'encre verte, une des sept lettres du nom LUCIFER ; et sur le côté blanc, il écrivit, avec de l'encre carmin, une des sept lettres du mot MASANEC, qui est le premier nom palladique de miss Diana Vaughan. Les lettres se correspondaient donc ainsi : sur la première étoile, L, au recto doré, et M, au verso blanc ; sur la deuxième étoile, U, au recto doré, et A, au verso blanc ; sur la troisième étoile, C, au recto doré, et S, au verso blanc ; et ainsi de suite. Puis, il fit une petite boule de ce qui restait de la feuille de papier doré, et il humecta cette boule en y versant sept gouttes d'essence de rose.

Tout cela avait été exécuté très rapidement ; car mon homme possédait une étoile découpée sur du fort carton, laquelle lui servit à tracer les sept sur la feuille de papier doré ; il était nécessaire, me dit-il, que ces sept étoiles dorées fussent parfaitement régulières.

Il avait aussi une feuille de carton blanc, carrée, mesurant soixante-dix-sept centimètres sur chaque côté, sur laquelle était collée une grande étoile en papier argenté, toujours à sept branches, tenant toute la place possible sur ce carton. Le centre de l'étoile d'argent était occupé par un disque de papier doré, collé de même sur le papier argenté. Tout autour du disque, disposées à distance régulière, on voyait encore les sept lettres du nom LUCIFER, écrites en grosses majuscules à l'encre verte, chaque lettre se trouvant dans la partie la plus large d'une des sept branches de l'étoile d'argent. En outre, au carmin, sur le carton blanc, entre les branches de l'étoile et à la hauteur des pointes, il y avait, ainsi dispersées, les sept lettres du mot ASMODŒA, second nom palladique de miss Vaughan.

Il posa le carton à l'étoile d'argent sur un guéridon de forme ronde. Puis, il plaça un fauteuil d'un côté du guéridon, et une chaise de l'autre côté, bien en face ; il s'assit sur cette chaise, m'en donna une autre, à quelque distance de lui un peu en arrière, et m'invita à m'asseoir aussi, en me recommandant de ne pas dire un mot jusqu'à l'apparition de la sœur Diana. Je pris place. J'oublie de dire qu'avant de s'asseoir il avait tiré d'une armoire une grosse lampe à esprit-de-vin, une de ces vulgaires lampes dont on se sert en voyage pour faire soi-même une infusion, mais beaucoup plus grosse que les communes qui sont dans le commerce ; il fallait, me dit-il, que la lampe contînt assez d'alcool pour brûler une heure et quelques minutes. Il plaça cette lampe sur le disque de l'étoile d'argent. L'étoile était disposée de façon à ce que la branche où se trouvait la lettre L du nom *Lucifer* fût dans la direction du milieu du fauteuil, cette lettre L ayant de chaque côté, dans les intervalles des branches de l'étoile, les lettres A et A, initiale et finale du nom *Asmodœa*.

Maintenant, tout était prêt, et il attendait, ayant posé devant lui sur le guéridon sa montre, un excellent chronomètre marquant l'heure exacte de la ville où nous nous trouvions.

— Vous allez voir, me dit-il, que l'opération aura pleine réussite, pourvu que vous gardiez strictement le silence. Restez sur votre chaise, n'en bougez pas, et laissez-moi faire.

Deux ou trois minutes seulement nous séparaient du moment où l'aiguille allait marquer dix heures. Il avait auprès de lui les sept étoiles en papier doré, posées en tas et en ordre, à droite du carton à la grande étoile d'argent ; à gauche, était la boule de papier humectée d'essence de rose.

Alors, il alluma la lampe à esprit-de-vin et me pria d'éteindre les bougies du candélabre qui jusqu'alors nous avaient éclairés ; ce candélabre était auprès de moi sur un bureau. Je soufflai les bougies.

Quand l'aiguille du chronomètre marqua dix heures, sans se presser, il prit de la main gauche la boule de papier, la plaça sur la lettre R de l'étoile d'argent, et aussitôt après il posa son médius de la main droite, largement ouverte, sur la lettre A finale d'*Asmodœa*. Gardant le médius droit sur cette lettre A et mettant sa main gauche, ouverte, à plat contre son cœur, il dit à haute voix, mais pas trop fort et lentement: « Asmodée, permets à ton épouse Diana d'apparaître devant moi. »

Puis, il attendit, recueilli, fermant les yeux un peu plus d'une minute. Il m'expliqua, ensuite, que, chaque fois qu'il fermait les yeux au cours de l'opération, il comptait jusqu'à soixante-dix-sept, à raison d'un nombre par seconde; ces soixante-dix-sept secondes ainsi comptées mentalement sont en l'honneur des soixante-dix-sept hauts esprits de la hiérarchie céleste (luciférienne).

Rouvrant les yeux, il les tint fixés sur le chronomètre, guettant l'instant où l'aiguille serait sur la troisième minute. Alors, vivement, de la main gauche, il fit passer la boule de papier de la lettre R à la lettre E de l'étoile d'argent, et aussitôt après, il posa son médius de la main droite sur la lettre Œ d'*Asmodœa*. Après quoi, il répéta l'invocation : « Asmodée, permets à ton épouse Diana d'apparaître devant moi », dans la même position que la première fois. Ensuite, nouveau recueillement de soixante-dix-sept secondes, les yeux fermés.

A la sixième minute, il plaça la boule de papier sur la lettre F de *Lucifer*, et ce fut la lettre D d'*Asmodœa* qui eut son médius droit appuyé sur elle. Troisième invocation. Et ainsi de suite.

Neuvième minute : lettre I pour la boule de papier déplacée de la main gauche, et lettre O pour le médius de la main droite ; quatrième invocation, toujours la même, la main gauche posée à plat sur le cœur.

Douzième minute : lettre C pour la boule de papier, et lettre M pour le médius droit ; cinquième invocation.

Quinzième minute : lettre U pour la boule de papier, et lettre S pour le médius droit ; sixième invocation.



Enfin, dix-huitième minute : lettre L pour la boule de papier, et lettre A pour le médius droit; septième invocation. Mais, cette fois, après l'invocation, il ne ferma plus les yeux. Il prit, de la main gauche, la boule de papier doré et la plaça sur la flamme de la lampe à esprit-de-vin, tandis que, de la main droite, il prenait la petite étoile en papier doré découpé sur laquelle étaient, comme je l'ai dit plus haut, d'un côté la lettre L et de l'autre la lettre M.

Il baisa respectueusement l'étoile sur ses deux faces, et l'enflamma aussitôt après au-dessus de la boule qui finissait de se consumer et qui dut lui brûler légèrement les doigts; mais il ne sourcilla pas, laissant brûler le papier jusqu'au bout.

La première partie de l'opération avait été réglée par séries de trois minutes pour sept invocations; la seconde partie devait aller par séries de sept minutes, pour atteindre exactement onze heures.

A la vingt-cinquième minute, l'opérateur brûla l'étoile dorée portant les lettres U et A ; à la trente-deuxième minute, celle portant les lettres C et S ; à la trente-neuvième, celle portant les lettres I et A ; à la quarante-sixième, celle portant les lettres F et N ; à la cinquante-troisième, celle portant les lettres E et E.

Et chaque fois, avant de brûler l'étoile en papier doré, il la baisait avec respect sur les deux faces. Mais, à présent, il ne fermait plus les yeux dans les intervalles. Au contraire, il les tenait grands ouverts, fixés sur le fauteuil, pendant qu'il répétait de plus belle : « Asmodée, permets à ton épouse Diana d'apparaître devant moi »; mais, durant cette nouvelle période d'invocations, toujours la main gauche ouverte et posée à plat contre son cœur, il s'absorbait dans la pensée de l'apparition qui allait se produire ; il ne disait plus la formule méthodiquement, il la prononçait à sa guise, tantôt vite, tantôt lentement, ne réglant plus le nombre de fois qu'il devait la dire, ne quittant des yeux le fauteuil que pour consulter l'aiguille de sa montre ; son seul souci était de ne pas manquer chaque septième minute.

Enfin, à la septième fois sept minutes depuis la dix-huitième, c'est-à-dire au moment où l'aiguille arrivait sur onze heures, il brûla vivement sa dernière étoile dorée, celle portant les lettres R et C. Puis, se renversant sur le dos de sa chaise, il ferma les yeux. Une horloge voisine sonnait les onze coups de l'heure. Il murmura une dernière fois : « Asmodée, permets à ton épouse Diana d'apparaître devant moi », et rouvrit lentement les yeux.

La lampe à esprit-de-vin éclairait d'une flamme vive et très blanche, qui n'était plus naturelle. Miss Vaughan était assise devant nous, dans le fauteuil.

— Mon ami, dit-elle à l'opérateur et comme si elle ne me voyait pas, me voici ; j'étais à Moscou. Que voulez-vous de moi ?



— Chère Diana, vous me pardonnerez de vous avoir dérangée ; nous avions longuement parlé de vous, ce soir, avec le docteur, que voici ; c'est lui qui désirait vous voir.

Elle tourna alors la tête de mon côté.

— Tiens, c'est vrai, fit-elle en riant, le docteur est là... Docteur, vous êtes incorrigible. Allons, avouez que vous m'avez fait appeler par pure curiosité et que vous n'avez rien à me dire.

— Puis-je me lever ? demandai-je.

— Il n'y a aucun inconvénient, répondit l'apparition.

Je me levai et m'avançai.

— J'ignore, continuai-je, qui vous êtes, vous qui vous montrez ici. Etes-vous vraiment miss Diana Vaughan ?

L'apparition éclata de rire.

— Vous ne me prenez pas pour un maléach, je suppose ! ricana-t-elle.

— Ah ! non, certes !... Mais de là à être qui vous dites !...

Il y avait là une canne appartenant à mon hôte, un superbe jonc. Je pris l'objet et le dirigeai vers l'apparition, qui ne s'en formalisa aucunement ; du reste, très posément, je faisais le geste de vouloir toucher du bout de la canne.

Ma canne traversa le fantôme, s'arrêta au dossier du fauteuil, et s'enflamma soudain. En même temps, miss Vaughan disparut, en jetant un dernier éclat de rire, et je restai là, avec le jonc à la main, le jonc qui brûlait. La lampe s'était éteinte. Mon hôte rallumait les bougies. Je m'excusai d'avoir endommagé sa canne.

— Cela importe peu, me dit-il.

Il ouvrit la fenêtre, me prit la canne, qui fumait avec une odeur âcre, et la jeta dans le jardin.

Après quoi, il revint s'asseoir.

— Eh bien, vous l'avez vu, docteur, nous pouvons converser le soir avec notre sœur Diana, quelle que soit la distance qui nous sépare... Il y a un pacte, des engagements formels d'Asmodée ; c'est Asmodée lui-même qui a fixé tout le cérémonial, et il est, du reste, fort simple, à la portée de tout le monde. Le carton, le papier doré, le papier argenté, l'esprit-de-vin de la lampe, l'essence de rose, les encres employées à inscrire les diverses lettres, en un mot, dans tout le matériel en usage dans cette opération, rien n'est spécialement consacré. Asmodée a voulu épargner les difficultés à quiconque désire voir apparaître sa bien-aimée. Il suffit de suivre les prescriptions, d'opérer comme vous venez de me le voir faire, de dix heures à onze heures du soir... Cependant, une condition morale est indispensable : si je n'avais pas cru fermement, moi opérateur, que la sœur Diana allait apparaître, nous ne l'aurions pas vue devant nous... Mais maintenant, vous

savez à quoi vous en tenir, et vous pourrez vous-même opérer avec certitude de réussite ; car, étant convaincu à la suite de cette expérience, vous agirez avec la foi dans le succès, et vous obtiendrez l'apparition, comme moi ; votre qualité de catholique n'est pas un obstacle... En effet, vous n'ignorez pas que le plus cher désir de notre Dieu est de conquérir ses adversaires, et vous savez aussi que, Diana et moi, nous prions souvent pour vous.

Je pris congé de lui, nullement convaincu, quoi qu'il ait pu croire. Je ne voulais pas entamer de discussion : ce n'eût pas été la première, et j'avais déjà constaté qu'il est impossible de faire entendre raison à ces enragés. Les prêcher, les sermonner, c'est peine perdue.

Pour moi, ma conviction est que ce n'est pas miss Vaughan qui nous apparut, mais un diable quelconque ayant pris sa forme, ses traits, sa voix. Et je ne puis parvenir à comprendre que ces entêtés palladistes se laissent duper à ce point par ces jongleries infernales. Ce n'est pas cette œuvre de grand-rite qui prouve que miss Vaughan jouit de la faculté de bilocation ; car le raisonnement à tenir est bien simple. Bilocation n'est pas ubiquité ; or, d'après le pacte, c'est à onze heures du soir seulement que la sœur Diana est transportée par Asmodée auprès de n'importe qui l'appelle en procédant selon le cérémonial prescrit ; eh bien, plusieurs palladistes, en différentes villes, peuvent la demander le même jour, tous à la fois, avec la même confiance de la voir apparaître. Ce n'est donc pas elle qui apparaît ; ce sont différents démons, en divers endroits. Ainsi, le prestige a lieu, je n'en disconviens pas ; mais quelle formidable duperie !...

Est-ce à dire qu'il est absolument impossible que miss Vaughan soit, en une seconde, transportée de Moscou à Londres, ou de New-York à San-Francisco, ou même de Calcutta à Buenos-Ayres, par son Asmodée ou tout autre démon ?... Non, je ne dis pas cela. Ce qui a eu lieu pour Cagliostro peut se produire pour la grande-maîtresse américaine ; car le don d'extase diabolique, qu'elle possède au plus haut degré, puisqu'elle a le ravissement, établit de façon indiscutable qu'elle est possédée latente. Mais, lors de l'expérience de bilocation à laquelle j'ai assisté, je maintiens que je n'ai pas eu affaire à elle. Si miss Vaughan avait été vraiment là, transportée par le diable, elle aurait été palpable, il me semble ; la canne que je tenais n'aurait pas traversé son corps pour s'arrêter au dossier du fauteuil, et surtout n'aurait pas pris feu.

Quoiqu'il en soit, j'indique le jugement que je porte sur ce cas et sur les cas analogues ; je n'ai nullement la prétention d'imposer ma manière de voir.

Tous ces faits, tous ces prestiges du surnaturel diabolique sont profondément troublants, et dans la possession latente plus que dans toute autre possession. Ici, il est impossible de confondre l'hystérique avec le démo-

niaque ; la Salpêtrière n'a jamais eu, parmi ses sujets, un Cagliostro, une Sophie Walder, une Diana Vaughan.

Dans la possession latente, le diable fait rage [d'orgueil. Ce n'est pas telle ou telle disposition morbide qui amène cet état de possession maxima ; c'est une éducation entièrement luciférienne, ou encore c'est le sacrilège quotidien commis avec frénésie par les pires des renégats. — je veux parler des mauvais prêtres, l'écume du sanctuaire. Mais de ceux-ci je dirai peu de chose, malgré l'intention que j'avais de parler d'eux avec quelques développements. J'ai reçu avis, en effet, que mieux valait laisser ce genre d'infamies dans l'ombre.

Les Eliphas Lévi, les Despilliers, les Boullan sont particulièrement agréables à messire Satanas, parce qu'ils ont trahi le sacerdoce chrétien ; voilà les vocates élus, les possédés latents les plus recherchés par les triangles. Depuis Pernetti, le bénédictin fondateur d'un rite maçonnique sataniste, jusqu'à Sommorostro, l'archiprêtre qui fut pendant trente ans vénérable d'une loge de Ségovie, tout en trompant les fidèles par son hypocrisie, il y a eu, il y a des Judas dans le clergé. Cette fange ne doit pas être remuée ; ce serait non seulement scandaliser les fidèles, mais encore jeter dans leurs âmes des épouvantements, qu'il y aurait grande peine à calmer ensuite. C'est pourquoi, quand une trahison de ce genre arrive à la connaissance d'un catholique, son devoir, s'il a des preuves irréfutables, est d'en aviser le Saint-Siège, et non d'étaler cette honte devant le public.

Pour ne parler donc qu'en termes généraux, je me contenterai de dire que le sacrilège commis par un prêtre a mille chances d'entraîner la possession latente ; tel Urbain Grandier, dont j'ai rapporté avec détails le procès. En vérité, ce sorcier ecclésiastique, qui réussit à ensorceler un couvent d'ursulines au moyen de roses diabolisées, est le plus frappant des exemples qu'on puisse citer. Mieux vaut s'en tenir à lui. Si quelqu'un, plus audacieux que moi, veut traiter cette question : « Y a-t-il des prêtres dans la franc-maçonnerie ? », qu'il en prenne la responsabilité ; quant à moi, toute réflexion faite, après l'avis que j'ai reçu, je ne la prendrai pas.

Il me reste, pour terminer ce chapitre, à dire un mot d'une œuvre de grand-rite, dont le temple maçonnique de Charleston aurait été le théâtre, pendant les deux derniers mois de 1893.

On sait que Philéas Walder, déjà malade au convent du palais Borghèse, est mort en Angleterre dans les premiers jours d'octobre 1893 (1) ; mais ce

(1) Extrait de l'ouvrage de M. De la Rive, *la Femme et l'Enfant dans la franc-maçonnerie universelle*, page 721 :

« Philéas Walder est mort peu après le Convent du 20 septembre ; nous lisons à son sujet dans un journal américain :

« ÉCHOS DE LONDRES *(par télégraphe)*. — LONDRES, le 8 octobre (1893). On annonce la « mort de M. Philéas Walder, le spirite bien connu, qui était passé à Londres, à l'âge de



qu'on ignore généralement, c'est que son cadavre fut transporté à Charleston. Les collègues du père de Sophia, membres du Sérénissime Grand Collège, tinrent à ce qu'il fût inhumé dans les caveaux du Vatican luciférien, au-dessous du Sanctum Regnum.

Les palladistes affirment que le vieux Walder a revécu onze fois après sa mort. Le cadavre était apporté dans sa bière, à une tenue de grand triangle. On le sortait du cercueil pour l'installer au trône du grand-maître ; il présidait la séance, prononçait les allocutions habituelles, tout comme s'il eût été un homme vivant. La onzième fois, il déclara que c'était la dernière et qu'il fallait désormais le laisser dans son tombeau. Les frères servants le remportèrent, et il fut enterré définitivement. Auparavant, au cours d'une de ces assemblées macabres, il avait prôné l'élection de Lemmi, en un discours très enthousiaste, et dit qu'il ne fallait pas revenir sur les faits accomplis ; car le Dieu-Bon en était fort satisfait.

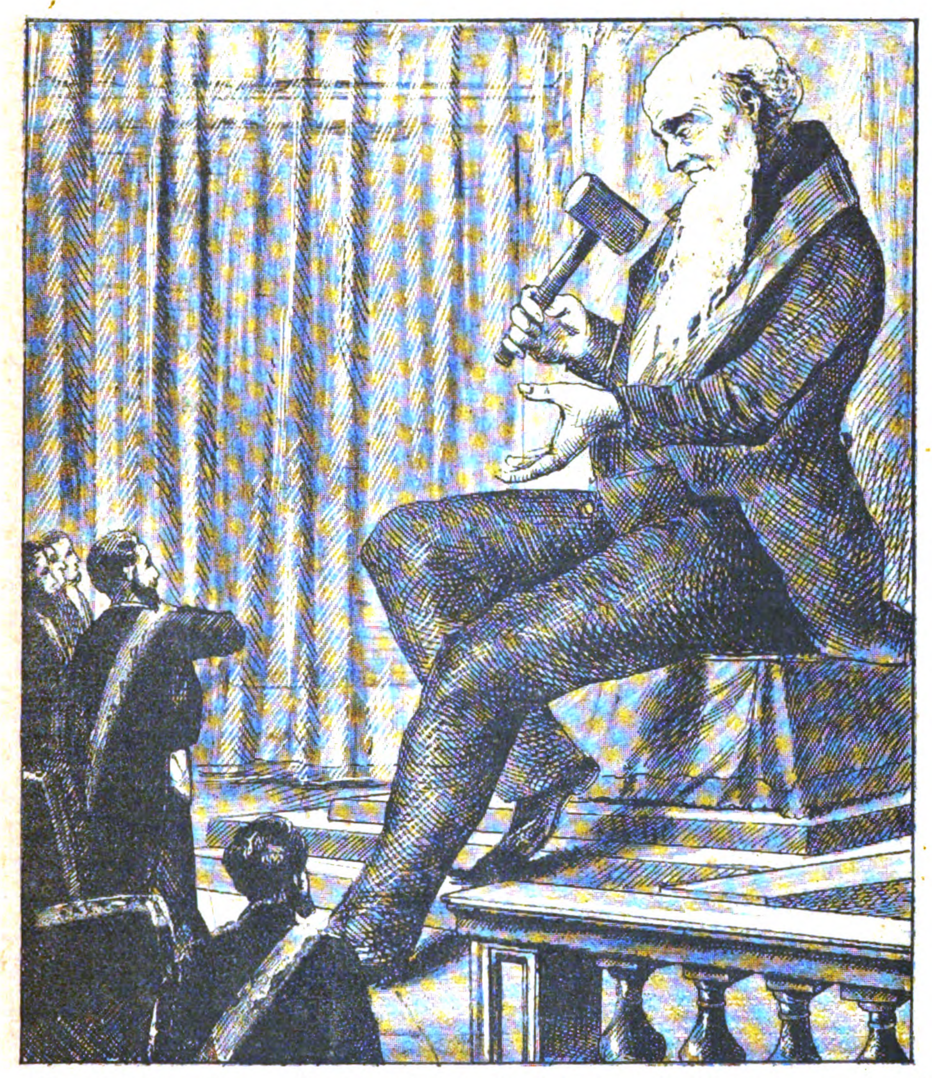
La neuvième de ces tenues de grand-rite eut lieu en cène triangulaire. C'est dire que Satan, dans son orgueil suprême, voulait s'attribuer au plus haut point la toute-puissance divine, aux yeux de ses adorateurs fanatiques.

En effet, le pouvoir de ressusciter les morts n'a jamais été toléré au diable. Sur ce point, tous les théologiens catholiques sont d'accord, et cela se comprend sans peine. C'est par la mort que l'homme franchit le seuil du tribunal de Dieu, et Dieu porte alors son jugement pour l'éternité : l'homme, ayant terminé sa vie, est à jamais damné, s'il est mort en état de péché mortel ; s'il n'a que des fautes vénielles à expier, il va pour un certain temps en purgatoire, mais il est néanmoins destiné au ciel ; ou bien, s'il est mort en parfait état de grâce, Dieu l'admet immédiatement au nombre des élus. Voilà ce que l'Eglise infaillible nous enseigne. Or, ressusciter un mort serait lui permettre d'avoir une seconde vie terrestre, ne fût-elle que de quelques jours ; il est bien évident qu'il y a impossibilité absolue, pour Satan, de faire cela : le jugement de Dieu étant définitif, Satan ne peut pas donner à un homme qui a bien mérité l'occasion de succomber au cours d'une seconde existence ni à un damné le moyen de gagner le ciel qu'il avait d'abord perdu. Cela est clair comme le jour : à ce point de vue, il est permis de dire que par la mort c'est fini et bien fini pour l'homme ; la sentence divine est

« soixante-dix ans, après son retour d'un voyage en Italie. Il avait une réputation en Europe « et en Amérique comme représentant du spiritisme, et il était aussi bien connu comme l'ami « de John Taylor, le successeur de Brigham Young ; c'est en qualité de disciple de ce dernier « qu'il fit tant pour la propagation des doctrines du mormonisme. On ne doit pas oublier « qu'il était également un occultiste de l'école d'Eliphas Lévi. »

Je ferai remarquer, en passant, que le journal cité par M. De la Rive ne fait aucune allusion au palladisme du défunt, ou, pour mieux dire, qu'il l'appelle tout simplement « spiritisme ». Mais il y a spiritisme et spiritisme, comme il y a fagots et fagots ; c'est ainsi que le luciférianisme déclaré ne fut pas représenté officiellement au Congrès international spirite tenu à Paris en 1889, et, si les palladistes s'abstinrent en cette occasion, ce n'est pas uniquement parce que le Congrès siégeait au Grand Orient de France (excommunié par Albert Pike).





ŒUVRES DE GRAND-RITE. — Durant l'espace de vingt minutes à demi-heure, le magicien est un véritable géant, et les frères et sœurs de l'assistance paraissent des liliputiens. (Page (845).

irrévocable pour l'éternité. Dieu seul peut donc, par lui-même, ou en se servant de ses saints pour manifester ici sa toute-puissance, ressusciter un mort ; le diable, non, mille fois non.

Aussi, la fausse résurrection est-elle la pire des tromperies de Satan. Même, la jonglerie est là excessive ; car il suffit de réfléchir un instant, en éclairant la raison par la foi, pour voir la folie, l'absurdité d'une telle illusion diabolique. Il n'y a donc pas eu résurrection quelconque, dans l'œuvre de grand-rite qui m'a été rapportée, si tant est que ce prestige ait vraiment eu lieu. Mais c'est bien la rage de l'orgueil qui a pu pousser Satan à agir ainsi.

D'après le récit qui m'a été fait, on apportait chaque fois le cadavre du vieux Walder ; on le retirait du cercueil ; et, chaque fois, on constatait que la décomposition était à un dégré de plus en plus avancé. C'est cette matière putrescente qui s'animait, qui se mouvait, qui parlait, une fois placée sur le siège présidentiel. En réalité, l'homme ne revivait pas ; mais le diable impuissant à redonner à ce cadavre l'âme de Philéas Walder, laquelle est aux enfers selon toute probabilité, s'y logeait lui-même et mouvait ses chairs putrides, émettait des sons par sa bouche pour achever l'illusion.

C'est précisément parce que la résurrection des morts appartient exclusivement au pouvoir divin, que le singe de Dieu a voulu donner aux palladistes charlestoniens le simulacre d'un tel miracle. Il s'est appliqué à communiquer au cadavre en voie de pourriture un semblant de vie. Au banquet de la neuvième tenue de grand-rite, le cadavre, dit-on, mangea et but ; assis à la table d'honneur, il se leva au dessert, fit remplir sa coupe par un frère servant, et porta un toast à la grande-maîtresse, assise auprès de lui et plus effrayée encore que stupéfaite. Simulacre que tout cela, duperie et singerie ! mais singerie portant bien la marque indubitable de Satan, c'est-à-dire singerie à la fois horrible et répugnante !

Il faut vraiment que le palladisme soit le comble de l'aveuglement pour colporter un pareil épisode, surtout s'il est vrai, et en tirer gloire. Vous ne voyez donc pas, malheureux que vous êtes, que vous dénoncez par là votre grand architecte comme vraiment diable ? car le mort qui est ressuscité par Dieu revit en réalité, non par intermède, mais sans interruption jusqu'à une seconde mort, comme il advint pour Lazare.

Par là, il convient de conclure ce chapitre. Les œuvres de grand-rite, malgré tout leur merveilleux, sont indubitablement diaboliques ; elles en ont tout le caractère et ne peuvent tromper le chrétien. Quant aux possédés latents qui les opèrent, ne pouvant être confondus avec les possédés ordinaires et encore moins avec les hystériques, ils sont les pires des démoniaques ; quasi-diables en quelque sorte, ils sont comme les vivantes émanations de l'enfer.

CHAPITRE XLII

Les évocations et les apparitions des Triangles.

Ce chapitre peut sembler n'avoir aucune raison d'être, étant donné le précédent où le dernier mot du diabolisme paraît avoir été dit, en ce qui concerne les œuvres magiques des ateliers de la maçonnerie luciférienne. Quels faits seraient plus extraordinaires que ceux qui viennent d'être



relatés ?... Mais il ne s'agit pas de gagner un premier prix au concours du merveilleux ; ce livre est une œuvre d'examen et de classification. Quelle que soit la ressemblance, au point de vue de la foi chrétienne, entre les opérations dites de grand-rite et les évocations et apparitions des triangles, ces sortilèges sont tout-à-fait distincts aux yeux de nos palladistes. Dès lors, une division s'impose, sauf à déclarer hautement à ces aveugles que là encore ils sont dans l'erreur.

Leur distinction, la voici :

Dans le premier cas, celui que nous venons d'examiner, c'est l'humain élu qui produit (qui est censé produire, dira le catholique) le fait merveilleux : prédestiné ou ayant un pacte de premier ordre, il est lui-même l'auteur d'actes surnaturels ; étant en état de pénétration, c'est son corps qui s'affranchit des lois naturelles, qui est en extase jusqu'au ravissement, qui se fluidifie, ou même qui se transforme en une série étrange de métamorphoses visibles.

Dans le second cas, il y a également production d'actes surnaturels ; mais c'est l'esprit du feu qui intervient en personne par l'effet de l'évocation, c'est le « daimon » appelé et apparaissant qui opère. Si ce n'est pas un « daimon », c'est-à-dire un des génies de lumière appartenant à l'armée de Lucifer, c'est du moins un trépassé, réuni au Dieu-Bon grâce aux mérites de sa vie humaine.

Telle est la thèse palladiste. Pour nous, enfants de l'Eglise, toutes ces jongleries sont à mettre dans le même sac : œuvres de grand-rite opérées par des élus vivants et pénétrés, ou bien apparitions d'esprit du feu ou de lucifériens défunts évoqués, tout cela n'est que fantasmagorie diabolique ; les damnés trépassés, pas plus que les voués à Satan vivants, n'opèrent eux-mêmes, et c'est le diable seul qui agit dans tous les cas.

Mais il importait de classer ces prestiges en deux catégories distinctes, puisque les palladistes en font deux sortes d'opérations différentes.

Or, dans les triangles, les apparitions par l'effet d'évocations sont le banal, la monnaie courante du Palladisme ; le lecteur en connaît déjà un nombre suffisant, pour que je n'insiste pas. La plupart des épisodes de ma première exploration dans les antres de l'occultisme auraient pu être réservés pour ce chapitre-ci. Relater, un par un, tous les autres faits extraordinaires, du même acabit, dont j'ai été le témoin ou qui m'ont été rapportés, ce serait lasser le lecteur ; car toutes ces apparitions se ressemblent, la variété est seule dans les diables qui se manifestent sous le nom d'esprits du feu, ou en empruntant les apparences des personnages demandés par les évocateurs.

Il y a donc une monotonie dans les phénomènes d'apparitions, même les plus invraisemblables, comme il y a une monotonie dans les phénomènes de tables tournantes : ici, c'est toujours la même chose, quoique la table change

et varie ses dialogues avec le médium ; là, c'est toujours le même spectacle, quoique l'acteur soit renouvelé et paraisse grimé et costumé différemment, avec des tirades diverses. Il arrive un moment où l'on a vu tant et tant de ces prestiges, qu'on en est pour ainsi dire blasé.

C'est pourquoi je me garderai bien d'imposer au lecteur l'ennui du compte-rendu complet et détaillé de ces comédies infernales, qui semblent composées toutes sur le même scénario.

Je me bornerai à présenter quelques observations générales et à raconter deux apparitions parmi les nombreuses auxquelles j'ai assisté : l'une de ces deux est celle qui m'a donné la clef de la grosse énigme de Gibraltar.

Le lecteur a déjà eu sous les yeux, dans le tome Ier de cet ouvrage, les principales formules d'évocation, du moins les plus usitées ; mais il en existe bien d'autres. Les livres secrets d'Albert Pike, d'autres rituels des docteurs en luciférianisme, en fournissent une mine inépuisable. En outre, tout Mage Elu, ainsi que toute Maîtresse Templière Souveraine, a le droit d'en composer pour son usage personnel et celui de son triangle. On a vu même que l'illustrissime Pessina en a fabriqué, notamment pour appeler Beffabuc ; M. Margiotta, notre nouveau compagnon d'armes, possède le rituel complet de l'ineffable Pessina ; il me l'a montré, et il se propose de le publier ; ce sera curieux. Lemmi, à son tour, s'est mis en tête de confectionner un nouveau formulaire ; il est aidé, pour cela, par le fameux Umberto dal Medico ; ce qui m'a été cité est passablement sataniste. On le voit, les ateliers palladiques n'ont que l'embarras du choix.

Dans les triangles, les non-réussites d'appels sont l'exception. Chez les vulgaires spirites, une apparition se produit tout au plus à une séance sur cent ; chez les palladistes, c'est presque le contraire.

D'autre part, l'irrégularité des esprits est remarquable chez les spirites lucifériens aussi bien que chez les autres. Ainsi, tout le monde sait que très fréquemment ce n'est pas l'esprit appelé qui se manifeste, mais un autre qu'on n'avait pas demandé ; ceci a été constaté par quiconque s'est occupé de spiritisme, et non seulement dans les apparitions sous forme spectrale, mais en n'importe quel genre de manifestation de table parlante, d'esprit empruntant l'intermédiaire d'un médium écrivain, etc. Les palladistes ne sont pas à l'abri de ces fantaisies.

Ou bien, il arrive qu'un esprit se montre, avant même la moindre évocation. C'est ce que je vis un jour à Berlin. La tenue triangulaire venait à peine de commencer ; des frères visiteurs entraient encore, quand, après l'introduction d'un groupe d'initiés habitant la ville, mais appartenant à un autre atelier, se présenta un personnage bizarre, vêtu à l'antique, remarquable par sa barbe sale ; il avait tout l'air d'un cabotin échappé d'un théâtre de foire, et l'assemblée le prit d'abord pour tel.

Le président, s'étant assuré qu'il avait été régulièrement tuilé, l'interpella sur l'absurdité de son costume, croyant avoir affaire à un maniaque.

Notre homme répondit :

— L'absurde, ce serait que je vinsse en habit. Je suis Julien le Philosophe.

On se demandait si ce n'était pas un fou. Il comprit quelle impression il produisait ; et, afin de couper court à tout doute à son sujet, il fit onze pas en avant, au bout desquels nous le vîmes répété trois fois. Il s'était triplé instantanément. Trois empereurs Julien s'assirent sur trois chaises libres, au premier rang de la colonne du midi. Personne ne souffla mot.

— Êtes-vous convaincu de mon identité, cher grand-maître, et vous tous, mes sœurs et frères ? dit-il de ses trois bouches à la fois, tandis que ses trois bras droits esquissaient le même geste.

Sitôt dit, deux des sosies disparurent, et l'on n'aperçut plus qu'un seul empereur Julien, demeurant tranquille sur son siège, comme le premier frère venu.

Le grand-maître, très ému, mais se faisant l'interprète des sentiments de l'assemblée, fort honorée, comme on pense, d'une telle visite, l'invita à prendre place à l'orient et même à diriger les travaux.

— Je n'en ferai rien, répondit-il ; mais je vous prie de ne pas vous occuper de moi plus que d'un autre ; c'est moi qui suis heureux de me trouver en si bonne compagnie... Peut-être tout à l'heure vous demanderai-je la parole.

La tenue eut lieu comme d'ordinaire, d'après l'ordre du jour fixé. Le grand-maître, cependant, pressait les uns et les autres ; on allait, de la sorte, finir de trop bonne heure. Alors, le pseudo-Julien (car c'était un démon, n'est-ce pas ?) se fit céder la place de l'orateur et débita une abominable conférence, dont le sujet était : *la mort du Christ*. On l'applaudissait à tout rompre, à chaque blasphème. Après quoi, il disparut subitement dans un éclat de foudre. Le diable était rentré en enfer.

Il y a plusieurs degrés d'évocation : les petites évocations sont les appels aux trépassés ; les grandes évocations s'adressent, au contraire, aux esprits du feu, et, parmi ces dernières, les plus importantes sont celles pour obtenir l'apparition du Dieu-Bon lui-même ou de ses six premiers démons dans la hiérarchie. Les six sont eux-mêmes distribués en trois rangs : Baal-Zéboub, au premier rang ; Astaroth, Astarté, Moloch, au second ; Hermès, Ariel, au troisième.

On sait que, de tout temps, les occultistes des diverses écoles ont placé sept métaux sous l'influence de sept astres, et j'ai dit ailleurs que ces sept astres, chez les palladistes, correspondent au surplus à Lucifer et aux six esprits les plus haut placés dans la hiérarchie infernale.

Pour les grandes évocations dites du premier ordre, il y a également

certains jours réputés plus favorables. En outre, le frère (ou la sœur) désigné, soit par son grade ou sa situation privilégiée, soit par le choix du grand triangle, pour officier comme chef évocateur, à qui l'assemblée fait en chœur les réponses rituelles, doit revêtir une robe de certaine couleur et porter au front un bandeau de la couleur de la broderie de la robe ; sur ce bandeau, au milieu, se trouve attachée une plaque de certain métal où est incrustée certaine pierre précieuse, métal et pierrerie consacrés à celui des sept grands esprits qui est évoqué. Ce n'est pas tout : la salle du grand triangle doit être ornée de certaines guirlandes, autant que possible, naturelles, et si l'on ne peut se servir que de guirlandes artificielles, il faut au moins qu'elles aient reçu certaine consécration ; dans un brasier, on brûle certains parfums, qui le plus souvent répandent une odeur des plus désagréables, ceci soit dit entre parenthèses, comme on va en juger ; enfin, sur l'autel, aux pieds du Baphomet, on dépose en offrande tel fruit, que l'esprit en s'en allant fait disparaître (censément il l'emporte), s'il part plein de satisfaction.

Voici, d'ailleurs, le tableau du Rituel Pike, à ce sujet :

LUCIFER

Astre correspondant : le Soleil. — Jour favorable : le dimanche. — Robe blanche, broderies en soie rouge vif pourpre. — Métal : or. — Pierrerie : rubis. — Guirlandes : laurier, héliotrope, tournesol. — Parfum : encens mâle. — Fruit : orange.

BAAL-ZÉBOUB

Astre correspondant : Mars. — Jour favorable : le mardi. — Robe couleur de feu, broderies en soie grise. — Métal : acier (c'est-à-dire le fer combiné avec du carbone et du silicium ou du manganèse). — Pierrerie : améthyste. — Guirlandes : absinthe, rue. — Parfums : cinname, safran, santal rouge. — Fruit : raisins.

ASTAROTH

Astre correspondant : Vénus. — Jour favorable : le vendredi. — Robe bleu-azuré, broderies en soie vert-pré. — Métal : cuivre rouge. — Pierrerie : turquoise. — Guirlandes : olivier, myrte, mêlées de roses et de violettes. — Parfums : nard de lavande, myrrhe, gingembre, opopanax. — Fruit : grenade.

ASTARTÉ

Astre correspondant : la Lune. — Jour favorable : le lundi. — Robe blanche, broderies en soie jaune d'or. — Métal : argent. — Pierrerie : perles. — Guirlandes : armoise, belles-de-nuit, boutons d'or. — Parfums : santal blanc, camphre, ambre jaune, semence de concombre pulvérisée. — Fruit : pomme.

MOLOCH

Astre correspondant : Saturne. — Jour favorable : le samedi. — Robe brun-foncé, broderies en soie de couleur orangée. — Métal : plomb. — Pierrerie onyx. — Guirlandes : cyprès, frêne, ellébore noir. — Parfums : diagridium, scamonnée, alun, soufre, assa-fœtida. — Fruit : pêche, ou amandes amères.

HERMÈS

Astre correspondant : Mercure. — Jour favorable : le mercredi. — Robe verte, broderies en soie blanche d'argent. — Métal : mercure, combiné avec du stibium ou antimoine. — Pierrerie : agate. — Guirlandes : narcisse, marjolaine, mercuriale. — Parfums : benjoin, macis, styrax. — Fruit : noisettes.

ARIEL

Astre correspondant : Jupiter. — Jour favorable : le jeudi. — Robe écarlate, broderie en soie violette. — Métal : étain. — Pierrerie : émeraude. — Guirlandes : figuier, chêne vert dit yeuse, grenadier. — Parfums : ambre gris, graines de paradis. — Fruit : figues.

C'est à Londres que j'assistai à l'autre apparition dont je veux parler dans ce chapitre. La tenue avait lieu au local bien connu de Great-Queen-street, là même où l'on fait écrire le squelette qui porte un drapeau ; mais, ce jour-là, la réunion était essentiellement triangulaire.

On évoqua Hermès ; c'était, par conséquent, un mercredi.

L'esprit, cependant, tarda beaucoup à paraître. On renouvela l'appel ; il ne vint pas davantage. Le frère officiant-évocateur se déclara à bout de forces et demanda à être remplacé. Ce fut la grande-maîtresse qui le suppléa ; elle se revêtit de la robe verte, ceignit son front du bandeau orné d'une agate incrustée dans la plaque de métal consacré, et jeta du benjoin dans la cassolette aux parfums. C'était une dame Booth ; j'ignore si elle a quelque parenté avec la maréchale de l'Armée du Salut.

Pour cette troisième évocation, elle ordonna à l'assistance de former la chaîne magique : c'est la suprême ressource, dans le cas où un esprit du feu met trop de mauvaise volonté à répondre aux appels.

L'officiante-évocatrice traça, sur le sol, le large cercle habituel, avec la pointe de l'épée magique. Nous étions tout autour, à quelque distance, assis et nous tenant par la main, alternant par frère et sœur.

— Frères et sœurs, dit mistress Booth qui avait pris place dans la chaîne, le feu sacré se répand en un courant divin ; la circulation des âmes est établie ; prononçons tous en chœur la formule magique du salut éternel.

On vociféra la formule *Hémen-Etan*, celle qui se termine par *Ay-oël, Lucifer in œternum*.

Mistress Booth reprit seule :

— Frères et sœurs, récitons les douze heures du céleste Apollonius.

Et elle commença le *Nuctéméron* d'Apollonius de Tyane, tel qu'il a été adapté par Albert Pike pour servir aux évocations d'Hermès. L'assistance répondait en chœur.

L'officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, qu'aimons-nous ?

Tous. — La justice.

L'officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, que demandons-nous ?



Tous. — La vérité.

L'officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, Pimander nous invite à former un vœu et nous assure que nous serons exaucés.

Tous. — Seigneur notre dieu, Seigneur tout-puissant, donne-nous un rayon de ta science divine.

L'officiante-évocatrice. — Seigneur, Seigneur, Seigneur, donne-nous un rayon de ta science divine... Seigneur, Seigneur, Seigneur, aie pitié de nous.

Tous. — Aie pitié de nous, Seigneur, Seigneur, Seigneur.

L'officiante-évocatrice. — Céleste Apollonius, prie pour nous.

Tous. — Céleste Apollonius, prie pour nous.

L'officiante-évocatrice. — Divin Hermès, nous t'évoquons ; exauce-nous.

Tous. — Divin Hermès, nous t'appelons ; entends-nous, exauce-nous.

L'officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, la lumière sortira des ténèbres. Voici la première heure : dans l'unité, les daimons chantent les louanges du Dieu-Bon ; les esprits du feu n'ont pas de malice, et contre nous ils n'ont pas de colère.

Tous. — Divin Hermès, nous t'appelons; entends-nous, exauce-nous.

L'officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, voici la deuxième heure : par le binaire, les poissons du Zodiaque chantent les louanges du Dieu-Bon ; les serpents de feu s'enlacent autour du caducée d'Hermès, et la foudre devient harmonieuse.

Tous. — Divin Hermès, nous t'appelons; entends-nous, exauce-nous.

L'officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, voici la troisième heure : les serpents du caducée d'Hermès s'entrelacent trois fois, Cerbère ouvre sa triple gueule, et le feu chante les louanges du Dieu-Bon par les trois langues de la foudre.

Tous. — Divin Hermès, nous t'appelons; entends-nous, exauce-nous.

L'officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, voici la quatrième heure : l'âme retourne visiter les tombeaux; c'est le moment où s'allument les lampes magiques aux quatre coins des cercles; c'est l'heure des enchantements et des prestiges.

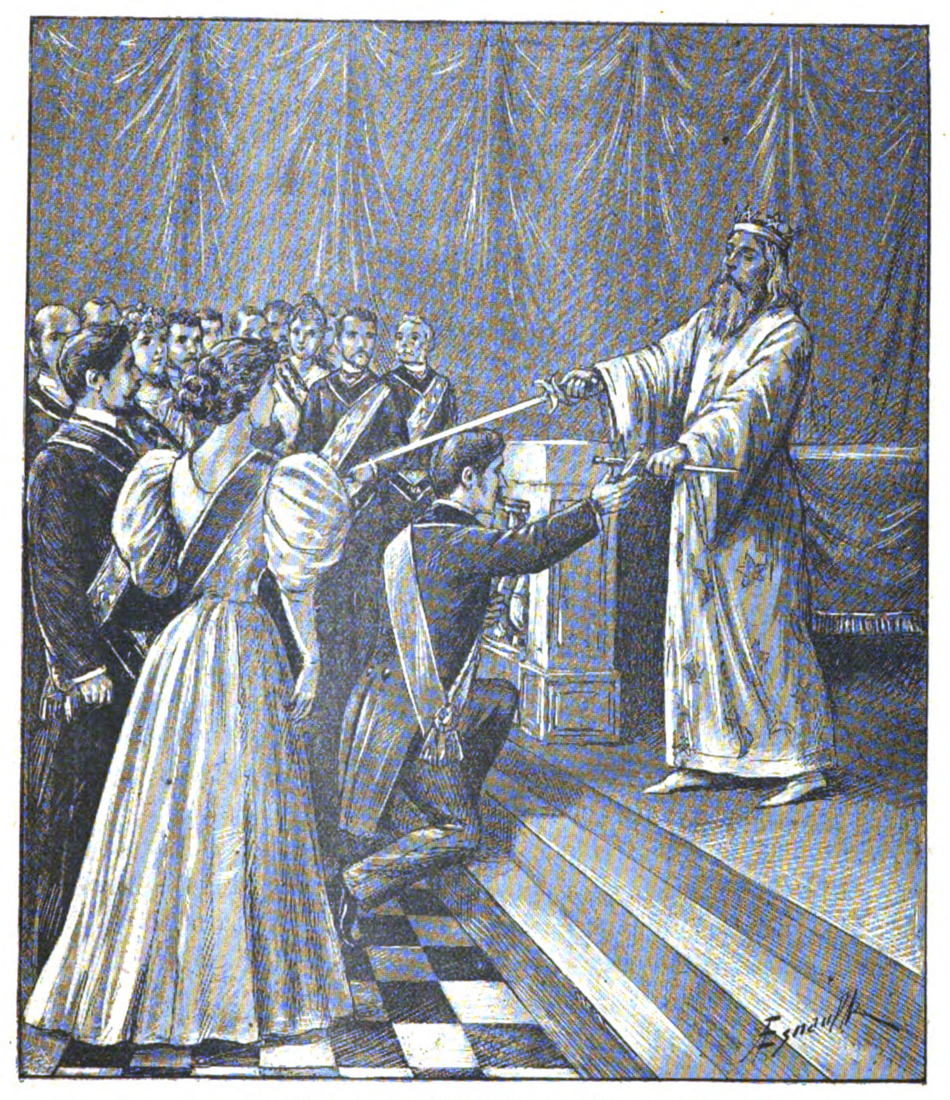
Tous. — Divin Hermès, nous t'appelons; entends-nous, exauce-nous.

L'officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, voici la cinquième heure : en vain, le dieu ennemi commande aux grandes eaux des sphères infernales; les grandes eaux elles-mêmes chantent la gloire du Dieu-Bon.

Tous. — Divin Hermès, nous t'appelons; entends-nous, exauce-nous.

L'officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, voici la sixième heure : Pimander se tient immobile; il voit les maléachs marcher contre lui, et il est sans crainte; Pimander est sans crainte, parce qu'il est la pensée du Tout-Puissant, du Très-Haut le plus haut, du Dieu le meilleur et le plus grand.

Tous. — Divin Hermès, nous t'appelons; entends-nous, exauce-nous.



LES SACREMENTS LUCIFÉRIENS. — *L'Armement.*

L'officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, voici la septième heure : un feu qui donne la vie à tous les êtres animés est dirigé par la volonté des hommes purs ; l'initié étend la main, et les souffrances s'apaisent.

Tous. — Divin Hermès, nous t'appelons ; entends-nous, exauce-nous.

L'officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, voici la huitième heure : les étoiles se parlent, l'âme des soleils correspond avec le soupir des fleurs, des chaînes d'harmonie s'établissent entre tous les êtres de la nature ; le Dieu-Bon est glorifié.

Tous. — Divin Hermès, nous t'appelons ; entends-nous, exauce-nous.

L'officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, voici la neuvième heure ; ici périssent les fous qui ont convoité la science et le pouvoir; malheur aux indignes qui veulent surprendre le secret du nombre non-révélé! les maléachs aux sept clairons et aux sept coupes ne le protègeront pas; Baal-Zéboub crie justice, le Dieu-Bon ne pardonne pas les crimes contre ses fidèles, Moloch inflige le châtiment.

Tous. — Divin Hermès, nous t'appelons ; entends-nous, exauce-nous.

L'officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, voici la dixtème heure : l'âme de l'élu, passant par la Lune, se reconnaît immortelle; par Mars, elle se sent impassible; par Mercure, elle apprend l'humilité; par Jupiter, elle prend possession des trésors de l'intelligence céleste ; par Vénus, elle se revêt d'innocence; par Saturne, elle reçoit la force de supporter sans défaillir l'éclat des divines splendeurs; et passant enfin par le Soleil, elle voit la vérité du Très-Haut le plus haut dans son immuable beauté.

Tous. — Divin Hermès, nous t'appelons; entends-nous, exauce-nous.

L'officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, voici la onzième heure : les ailes des génies bienfaisants s'agitent avec un bruissement mystérieux; ils volent d'une sphère à l'autre et portent de monde en monde les messages du Dieu-Bon.

Tous. — Divin Hermès, nous t'appelons; entends-nous, exauce-nous.

L'officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, voici la douzième heure : ici s'accomplissent par le feu les œuvres de l'éternelle lumière !

Tous. — Divin Hermès, nous t'appelons; entends-nous, exauce-nous.

L'officiante-évocatrice. — A nous, les dix Sybilles, à nous ! L'homme doit, comme le Dieu-Bon, agir sans cesse ; ne rien vouloir, ne rien faire, n'est pas moins funeste que vouloir ou faire le mal... A nous, les dix Sybilles, à nous! Qu'elles unissent leurs voix aux nôtres pour implorer le divin Hermès et le supplier d'apparaître ! qu'elles mêlent, invisibles, leurs mains aux nôtres dans la chaîne magique !... A nous, les dix Sybilles, à nous !

Tous. — A nous, les dix Sybilles, à nous !

En se tenant toujours les mains, à présent on les élevait.

L'officiante-évocatrice. — Viens à notre aide, Sambeth, fille de Noé le patriarche.

Tous. — Sambeth, prie pour nous.

L'officiante-évocatrice. — Viens à notre aide, Elissa, fille de Lamia la nymphe.

Tous. — Elissa, prie pour nous.

L'officiante-évocatrice. — Viens à notre aide, Manto, fille de Tirésias le sacrificateur.

Tous. — Manto, prie pour nous.

L'officiante-évocatrice. — Viens à notre aide, Lampuse, fille de Calchas le devin.

Tous. — Lampuse, prie pour nous.

L'officiante-évocatrice. — Viens à notre aide, Artémis, fille de Baal-Zéboub-Apollon, toi la grande voyageuse, sainte Sybille de Delphes, de Syracuse, de Rhodes, de Samos, d'Erythrée et de Claros.

Tous. — Artémis, prie pour nous.

L'officiante-évocatrice. — Viens à notre aide, Sarbis la Phrygienne.

Tous. — Sarbis, prie pour nous.

L'officiante-évocatrice. — Viens à notre aide, Cassandre la Tiburtine.

Tous. — Cassandre, prie pour nous.

L'officiante-évocatrice. — Viens à notre aide, Phyto la Samienne.

Tous. — Phyto, prie pour nous.

L'officiante-évocatrice. — Viens à notre aide, Amalthée l'Hellespontique.

Tous. — Amalthée, prie pour nous.

L'officiante-évocatrice. — Viens à notre aide, Hiérophile la Cuméenne.

Tous. — Hiérophile, prie pour nous.

L'officiante-évocatrice. — Et toi encore, céleste Apollonius, prie pour nous.

Tous. — Céleste Apollonius, prie pour nous.

L'officiante-évocatrice. — Souvenons-nous, frères et sœurs, que l'esprit de l'initié s'éclaire en cherchant le Dieu-Bon avec les yeux de la volonté. Le Dieu-Bon a dit : « Que la lumière soit ! » et la lumière a surgi des ténèbres.

Tous. — Que la lumière soit !

L'officiante-évocatrice. — Souvenons-nous, frères et sœurs, qu'affirmer ce qui est vrai et vouloir ce qui est juste, c'est se créer la certitude du triomphe. Il est vrai que le divin Hermès a promis de venir à notre appel d'initiés fidèles ; nous voulons qu'il vienne, cela est juste, nous triompherons des obstacles... Arrière, maléachs maudits ! Fuyez, dispersez-vous, et que le divin Hermès paraisse à nos yeux !... Notre audace est armée par la conscience de notre droit. Fuyez, dispersez-vous, maléachs maudits !...

Tous. — Arrière, maléachs maudits ! arrière ! arrière ! dispersez-vous !

L'officiante-évocatrice. — Par les mérites passés, présents et futurs de l'Antéchrist, parais, divin Hermès !... *Asicath !... Eregbuo !... Sith !... Astiro !... Aphuth !...*

Mistress Booth n'eut pas plus tôt prononcé d'une voix solennelle les cinq noms favoris qui terminent l'appel à Hermès, qu'au milieu du cercle formé par nous le sol s'entr'ouvrit, vomissant une gerbe de flammes, et le « daimon » désiré surgit.

Mais l'aspect du personnage était humain, et non diabolique : un homme, jeune encore, de trente-cinq ans tout au plus, aux traits fins, à la physionomie intelligente, d'un type oriental mâtiné d'européen, avec un costume

qui n'était ni turc ni indien, ou, pour mieux dire, qui tenait de l'un et de l'autre. L'apparition s'était élevée un peu au-dessus de l'ouverture béante, toujours au sein du feu qui, sans brûler ses vêtements, bien entendu, hurlait et pétillait, en langues mobiles, rougeâtres, vivement éclairantes.

Je regardais l'être surnaturel que j'avais devant moi, et je n'eus pas besoin de plonger longtemps dans mon souvenir ; cet homme-démon, je l'avais déjà vu, et je le reconnus tout de suite.

— Hermès ! Hermès ! gloire à Hermès ! clamait l'officiante-évocatrice, heureuse du succès de l'opération.

C'était bien Hermès, en effet ; il tenait à la main droite une caducée, et il l'étendait sur l'assistance, avec un geste de domination. C'était bien Hermès, oui ; mais c'était aussi, je ne pouvais m'y tromper, Athoïm-Olélath, le chef du laboratoire de Gibraltar, l'obsesseur qui m'était déjà apparu à bord du *Menzaleh*, l'être énigmatique dont je n'avais définitivement compris le caractère absolument infernal qu'à cette visite inattendue dans ma cabine, mais dont je n'avais pu néanmoins fixer alors l'identité. Maintenant, je savais à quoi m'en tenir : dans les cavernes du rocher anglais, c'est bien un diable d'enfer qui demeure, présidant aux travaux des chimistes du Palladium ; ce n'est pas un démon de mince importance, c'est un des sept esprits du feu qui sont au sommet de la hiérarchie satanique.

Je ne pouvais en croire mes yeux, cependant. Je me rappelais mon exploration des grottes Saint-Michel et de leurs annexes, que le monde profane ignore ; je revoyais mentalement Joë Crocksonn et tous les ouvriers spœléïques ; j'entendais encore le tintamarre des ateliers souterrains où se fabriquent les instruments du magisme palladiste. Eh ! quoi, il n'y a plus à en douter, me disais-je, le diable en personne est le directeur, le véritable directeur des mystérieuses usines de Gibraltar.

Puis, je me remémorais mon étude des critiques du matérialisme au sujet de la création et la surprenante intervention de ce même Athoïm-Olélath, qui prétendit m'éclairer dans un moment de doute coupable.

Ma pensée n'était plus à ce qui se passait auprès de moi. Eux, les palladistes convaincus, ils ne voyaient que leur divin Hermès ; mistress Booth avait engagé la conversion avec lui, et je ne sais vraiment ce qu'ils se dirent, à la grande satisfaction du triangle. Je m'absorbais dans mes réflexions ; je considérais combien tout cela était providentiel, car jamais je n'avais espéré avoir la solution de ce problème du laboratoire secret, ni l'explication de l'obsession scientifique à laquelle j'avais été en butte.

Le dialogue entre l'officiante et le daimon évoqué dut se prolonger quelques minutes. Je fus rappelé au sentiment de la situation présente par un silence subit qui se fit et par une secousse que je ressentis brusquement. Dans la chaîne magique, ai-je dit, nous alternions par frère et sœur : et voilà

que mes deux voisines lâchèrent tout à coup mes mains, mais en retirant les leurs avec vivacité.

Que venait-il donc de se passer ?

Athoïm-Olélath, ou plutôt Hermès, était toujours là ; mais maintenant il me regardait, ne paraissant plus prendre garde aux autres, et, le doigt tendu, il me disait :

— Toi !... toi !... toi !...

Et, en disant cela, l'apparition avait pour moi un étrange sourire.

Cette fois, moi qui suis difficile à étonner, j'étais stupéfait. Que me voulait-il encore, ce grand diable d'Hermès ? Avait-il lu dans le fond de mon cœur, et allait-il me dénoncer comme catholique à l'assemblée de ces lucifériens fanatisés ?

J'eus l'impression d'un grave péril qui me menaçait. Prêt à tout, je serrai de ma main gauche ma médaille de saint Benoît, cousue dans l'étoffe à l'extrémité de mon cordon, et, sans affectation, j'avais mis dans ma poche mon autre main, tenant mon revolver. Avec l'aide de saint Benoît, me disais-je, je repousserai ce démon, à la moindre velléité d'attaque ; quant à mon revolver, si l'assistance se tourne contre moi, il tiendra en respect ceux qui auraient la tentation de me faire un mauvais parti.

En quelques secondes, j'avais donc jugé la situation, en chrétien fidèle, implorant en mon âme la protection de Dieu, mais aussi en homme déterminé à vendre chèrement ma vie, le cas échéant.

Toutefois, Hermès ne se montrait nullement agressif. Il me couvait toujours de son œil tranquille, point irrité ; son doigt tendu continuait à me désigner ; il avait de plus belle comme un sourire de sphinx à mon adresse, sourire incompréhensible, car il n'était ni bienveillant, ni sarcastique ; et il ne savait ou ne voulait répéter que ce mot :

— Toi !... toi !... toi !...

Tous les regards de l'assemblée étaient tournés vers moi ; on se demandait ce que signifiait cette manifestation du puissant esprit du feu à mon égard.

Enfin, il plongea sa main dans une de ses poches, la retira pleine de pierreries, les jeta dans ma direction, et disparut. Instantanément, le trou s'était refermé, sans qu'aucune trace en subsistât ; Hermès n'était plus là, tel qu'un songe qui se serait soudain terminé. Mais ce n'était point un rêve que les frères et sœurs présents et moi avions fait : un parfum délicieux, qui n'avait aucun rapport avec l'odeur dégagée des cassolettes du triangle, remplissait l'air, nous prenant à la gorge, nous pénétrant ; et, à nos pieds, devant moi, je voyais éparses ces pierres précieuses qu'Hermès venait de me jeter.

C'était surtout des diamants et des perles d'une incomparable beauté. Les sœurs les plus voisines de moi se précipitèrent pour les ramasser.



— C'est à vous, tout cela, me dit mistress Booth ; heureux vous êtes, très cher frère, d'avoir reçu un tel présent du divin esprit. Oui, tout cela vous appartient... Mais quels sont donc vos mérites devant notre Dieu, pour avoir été l'objet d'une si éclatante préférence ?

En effet, ils me contemplaient avec admiration, les uns et les autres ils avaient l'air de me prendre pour un élu prédestiné, à leur façon ; le président m'invitait à clore les travaux à sa place. Je refusai tous ces honneurs, comme on pense, et je dis que je n'avais rien fait, certes, pour m'attirer une faveur privilégiée quelconque des esprits du feu. Quant aux pierres précieuses, je me gardai bien d'y toucher, et je déclarai que je les abandonnerais volontiers au triangle ; les sœurs présentes se les partagèrent, en me remerciant ; mon acte était pris pour une magnifique générosité.

Dès le lendemain matin, je m'empressai de quitter Londres ; je ne tenais aucunement à recevoir les visites de tout ce monde-là, et je sentais que l'incident avait par trop éveillé la curiosité à mon endroit.

Le lecteur, à présent, peut se faire une idée complète des évocations et des apparitions des triangles. Comme dans les œuvres de grand-rite, il y a prestige, et c'est de même le diable qui est le principal acteur de la comédie. Les palladistes sont émerveillés de ces choses extraordinaires ; c'est là leur grand argument, c'est par là qu'ils se confirment follement dans leur croyance irraisonnée à la toute-puissance de Lucifer.

Et pourtant !... Comme il leur serait facile de reconnaître la vérité, s'ils le voulaient bien !... Dans le chapitre suivant, nous allons voir l'impuissance du prince des ténèbres, lorsqu'il veut s'essayer à ce que Dieu ne lui permet pas.

CHAPITRE XLIII

La recherche de l'Homunculus

Il existe bien encore, de par le monde, quelques détraqués que hante la fameuse préoccupation des anciens alchimistes : la recherche de la pierre philosophale. Mais ce sont là, je l'ai dit, des détraqués vulgaires. La maçonnerie occulte contemporaine ne perd pas son temps à une œuvre tombée en discrédit, même parmi les suppôts du diable.

Les savants lucifériens travaillent à autre chose, au fond de leurs laboratoires maudits. Ils ont un problème soi-disant scientifique qu'ils se sont mis en tête de résoudre et qu'ils appellent « le secret des secrets ».

— Le secret de la vie, voilà ce qu'il nous faut ! Homunculus ! s'écriait Hoffmann, vers la fin de la séance du *Lotus Saint-Frédéric* que j'ai racontée.

Ils aspirent donc, ces triples fous, à créer l'être humain, en dehors des lois que Dieu, dans sa sagesse, a imposées à la nature.

Le même Hoffmann, que j'ai revu, m'exposa la théorie.

Le dieu-bon Lucifer est le rival d'Adonaï et même l'Excelsus Excelsior. Le livre *Apadno* nous enseigne que la création ne fut pas l'œuvre d'un seul des deux éternels Principes.

— L'un et l'autre, me disait-il, ont animé la matière, créé des êtres vivants, mais par une sorte de collaboration inspirée par leur antagonisme. Mais de qui est finalement l'homme intelligent, l'*homo sapiens*, si ce n'est de Lucifer plus particulièrement ? Là-dessus, le livre sept fois sacré est formel. La création, nous la comprenoms donc autrement que les adonaïtes. *Ex nihilo nihil*, disons-nous. Pour nous, il y a eu, non pas création dans le sens strict du mot tels que l'entendent les théologiens de la superstition ; mais il y a eu organisation. C'est pourquoi nous donnons à l'Etre suprême le titre de grand architecte, et non celui de créateur des mondes.

C'est aussi ce qu'Athoïm-Olélath voulut me faire entendre. « Dieu est éternel, et il est dans tout. La nature est donc éternelle ; elle a existé de tout temps, elle existera toujours. Dieu existe, mais comme âme de la nature. Ne croyons pas à la création absolue ; c'est une absurdité. Croyons à une génération, à une transformation, à une organisation ; nous serons dans le vrai. *Ordo ab Chao*. Or, dans la divinité, comme dans tous les éléments de l'univers, il y a deux principes contraires, d'où résulte l'équilibre des forces éternelles : l'un tend à pervertir et à détruire, c'est le mal et le mensonge, Adonaï ; l'autre conserve et améliore sans cesse, c'est le bien et la vérité, Lucifer. »

Voilà la base du système, qui accuse la Bible d'absurdité !... Rien n'est plus simple, au contraire, rien ne correspond mieux à la logique et à la conscience que le dogme de la création. Mais il gêne Satan, et Satan le rejette. Il le rejette pour enseigner aux palladistes... quoi ?... la théorie la plus diffuse, la plus invraisemblable.

Voyons, néanmoins, comment le livre *Apadno* prétend débrouiller cet imbroglio. Je résume.

Dans l'univers, Adonaï préside à la matière. Lucifer préside à l'esprit. La théorie matérialiste du docteur Buchner, exposée dans son fameux livre *Force et Matière*, est reprise par le Palladisme, c'est-à-dire par le démon, qui, au moyen d'une explication nouvelle, aussi fausse que celle du système athée, établit le prétendu rôle des deux Principes éternels ; le dogme mensonger de la divinité double est ainsi édifié — ce qui ne laisse pas d'être curieux et bien caractéristique — sur le mensonge de l'athéisme matérialiste.



D'autre part, Adonaï est le génie de l'eau, Lucifer est le génie du feu, dit encore le livre sept fois sacré des palladistes. On retrouve cette énormité dans un symbole bien connu du magisme : le Jéhovah blanc et le Jéhovah noir. Adonaï, le Jéhovah à tête noire, à corps noir, mais à vêtements blancs, est en position renversée, la tète en bas, plongeant dans l'eau ; au contraire, Lucifer, le Jéhovah à tête blanche, à corps blanc, est au-dessus de l'eau, dans l'éther ; on lui donne, dans les peintures et dessins symboliques, un vêtement noir, pour indiquer que son adversaire Adonaï l'a calomnié, l'a noirci dans l'esprit des peuples abusés, en faisant croire qu'il est, lui Lucifer, un diable (voir la reproduction du tableau du F∴ Macdonald Bates, 1er volume, page 337).

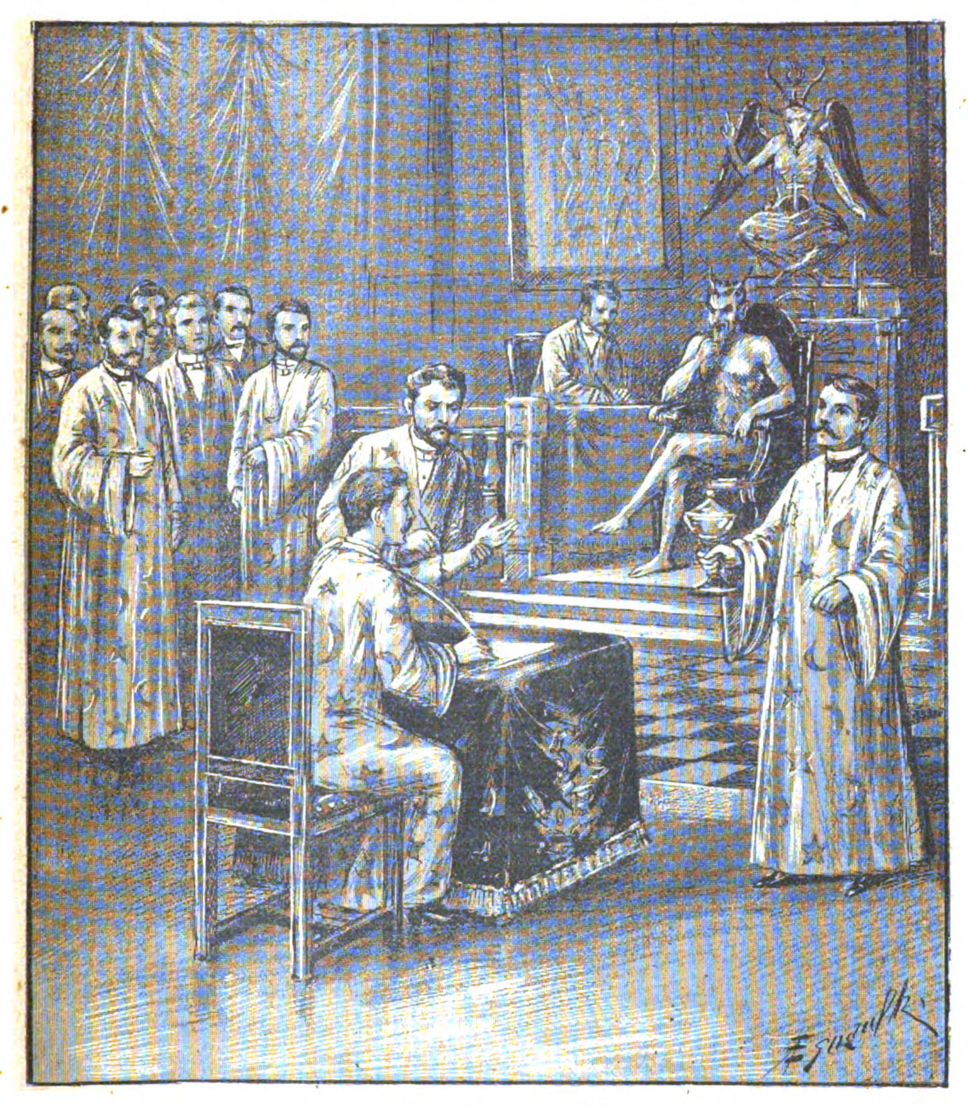
De même que le paradis luciférien est le royaume du feu, de même le paradis adonaïte est le royaume de l'eau, le gouffre liquide, l'abîme de l'éternelle humidité ; c'est le paradis inférieur ; les palladistes emploient même ce terme : « le ciel infernal ». Le mot *enfer*, appliqué par les catholiques au domaine de Lucifer, est repoussé par eux comme expression calomnieuse. Le royaume de Satan est le vrai ciel, le vrai paradis divin.

Aussi, d'après le livre *Apadno*, la puissance d'Adonaï n'a pas pu aller plus loin que l'organisation du monde aquatique. Les poissons, animaux stupides, sont l'œuvre d'Adonaï. Voyez l'huître, disent les conférenciers palladistes, voyez l'huître, cet animal incomplet ; elle est la démonstration éclatante de l'infériorité d'Adonaï. Par contre, Lucifer, lui aussi, a pu organiser, sur notre terre, en transformant la matière vile ; mais l'intelligence brille chez les animaux qui sont son œuvre : aigle, coq, serpent, chat, chien, éléphant, cheval, singe, etc. Jusqu'à la formation du premier homme, le singe était, en tant qu'animal terrestre, le chef-d'œuvre de Lucifer.

Un jour donc, Adonaï passait en revue ses chefs-d'œuvre, à lui. Il avait produit les maléachs, mais dans le domaine de l'immensité, en dehors de notre planète ; et, pour produire les maléachs, il lui avait fallu recourir à la ruse, dérober du feu à Lucifer. Sur la terre, ses chefs-d'œuvre étaient pitoyables. Il était obligé de s'avouer que sa puissance était inférieure à celle de son rival.

Il pleurait de colère, de rage, ne pouvant tirer aucune idée de sa pensée méchante.

Soudain, il aperçut trois esprits du feu, qui venaient à lui. L'un était Mikaël, le généralissime des armées de Lucifer, le plus beau des génies de lumière après le Dieu-Bon ; les deux autres étaient Gabriel et Raphaël, qui avaient occupé jusqu'alors à eux deux le troisième rang dans la hiérarchie céleste, venant immédiatement après Astaroth, Astarté et Moloch. Le généralissime Mikaël avait entraîné avec lui Gabriel, Raphaël et quelques autres génies de lumière, mécontents de leur place dans la hiérarchie ; mais ils avaient



LES SACREMENTS LUCIFÉRIENS. — *L'Éternel Pacte.*

vainement tenté de détrôner Lucifer et de lui substituer l'ambitieux Mikaël. Un esprit du feu, auparavant de moindre importance, Baal-Zéboub, avait déjoué le complot, en le faisant connaître aux trois princes ayant le deuxième rang (Astaroth, Astarté et Moloch); et Baal-Zéboub, d'une vaillance sans pareille, secondé par deux génies alors inférieurs, Hermès et Ariel, avait remporté un éclatant triomphe contre les révoltés. C'est pourquoi Lucifer avait expulsé ceux-ci de son ciel : Baal-Zéboub, en récompense de son dévouement victorieux, avait reçu la place de Mikaël, et Hermès et Ariel, celles de Gabriel et Raphaël. Les trois principaux des expulsés du ciel venaient ainsi offrir leurs services à Adonaï.

— Dieu du Mal, dit Mikaël prenant la parole, nous avons la haine du Bien. Place-nous à la tête de tes maléachs, et nous accomplirons de grandes choses.

Adonaï, arrêtant ses larmes, répondit :

— Le plus intelligent des animaux qui sont mon œuvre sur la Terre, c'est le crocodile. Je voudrais produire un animal supérieur.

— Ne songe pas qu'à la Terre, ô Adonaï, répliqua Mikaël ; la Terre n'est qu'un point dans l'espace. Vois quelles sont les forces dont tu disposes ; réunis tous tes maléachs autour de toi, et engageons un terrible combat pour détruire Lucifer.

Mais Adonaï s'obstinait à vouloir former sur la Terre un animal supérieur à tous les autres.

— Eh bien, insinua Gabriel, prends de la terre, mêles-y de l'eau de ton divin royaume, et avec cela pétris un être animé à l'image du singe et supérieur au singe.

— Oui, appuyèrent Mikaël et Raphaël, produis, ô Adonaï, un animal terrestre et supérieur au singe.

Adonaï jugea bonne l'idée qui venait de lui être suggérée par les trois esprits du feu révoltés, et il voulut aussitôt la mettre à exécution.

Tous les quatre, ils descendirent sur notre planète. Mikaël et ses deux acolytes ramassèrent de cette matière qui forme le sol et la présentèrent au Dieu-Mauvais. Celui-ci l'humecta de son propre principe humide, et la masse de terre devint un bloc pétrissable. Adonaï se mit à l'œuvre ; comme un sculpteur, il modela un singe d'argile. Puis, il s'agit de l'animer : Adonaï souffla dans la bouche de sa statue de terre et contempla son ouvrage. L'être nouveau se mouvait, en effet, mais lourdement, marchant à quatre pattes, mangeant de l'herbe, faisant entendre des grognements de bête stupide.

Le Dieu-Mauvais n'était pas satisfait. Il souffla une deuxième fois dans la bouche de l'animal grotesque ; celui-ci hurla, exécuta des cabrioles, mais ne put parvenir à se tenir debout ; à chaque saut, il retombait par terre, bavant une salive verdâtre, se traînant sur les genoux, et il grognait de plus belle, regardant son auteur d'un œil glauque et terne.

Une troisième fois, Adonaï lui souffla dans la bouche, et de toute son énergie. La contrefaçon du singe de Lucifer marcha sur les mains, tenant les jambes en l'air, pour choir bientôt encore ; et, multipliant ses grognements, maintenant cet être absurde et infect se repaissait de la fiente des autres animaux. Finalement, il s'allongea dans une petite mare qui était là, bourbeuse et fétide : il se vautrait avec complaisance dans la vase et les immondices ; c'était là son seul plaisir ; créature de boue, il retournait à la boue.

— Allons! c'en est assez, dit Adonaï; cet être me plaît ainsi, pour l'existence qu'il aura à vivre sur Terre; mais j'aurais aimé pouvoir lui donner tout au moins la malice d'un de mes maléachs... Cet animal se nommera Adam. Il est insexuel, ainsi que les génies de mon royaume; il demeurera donc le seul de son espèce. Qu'il soit heureux dans les boues de la Terre; je lui octroie l'immortalité!

Et le Dieu-Mauvais regagna les régions de son domaine, accompagné de Mikaël, Gabriel et Raphaël, afin de se concerter là avec eux pour régler les nouvelles conditions de la guerre contre Lucifer. Les autres esprits du eu qui s'étaient révoltés furent admis dans le conseil.

Sur terre, l'Adam adonaïte continuait à se vautrer au milieu de la fange. Les autres animaux terrestres vinrent à tour de rôle regarder ce nouveau compagnon. Les lions en avaient pitié; les chats s'en éloignaient avec méfiance; un éléphant, le saisissant avec sa trompe, le sortit de la mare, et, par bonté instinctive, essaya de le laver avec l'onde claire et limpide d'une source voisine. L'Adam adonaïte grogna contre l'éléphant, grogna contre les chats et contre tous les animaux formés par Lucifer, et se replongea dans sa vase grouillante. Assis ou suspendus dans les branches des arbres qui entouraient l'endroit, les singes, joyeux, se moquaient de l'être stupide, et les oiseaux avaient, dans les notes de leur chant, comme des éclats de rire.

Soudain, les fleurs ouvrirent partout leur calice; les boutons de rose, faisant éclater leur corsage vert, s'épanouirent, fraîches, splendides de couleur, et embaumant les airs. Le Dieu-Bon venait de paraître, et la belle nature lui faisait fête, tandis que les crocodiles, les poissons, et tous les animaux qui sont dépourvus de l'ombre même de l'intelligence s'enfuyaient.

L'Adam adonaïte, épouvanté, se cachait au fond de la boue. Lucifer l'en retira. A ce seul contact, toute la saleté dont il avait fait jusqu'alors son élément s'anéantit; la masculinité saillit en sa chair auparavant visqueuse, là où l'Excelsior l'avait saisi, lui donnant un sexe par la seule étreinte de sa main divine; et le Dieu-Bon, enfin, le plantant droit dans la posture qui est devenu l'apanage de l'homme, lui posa l'index sur le front, en disant :

— Infortuné, tu vivais dans le sommeil de l'inconscience et de la stupidité ; que la lumière se fasse dans les ténèbres de ton cerveau! Reçois en toi cette infime étincelle de l'éternel feu de Lucifer; c'est pour toi l'intelligence et le verbe; de brute que tu étais, je te transforme en être raisonnant et parlant, je te fais le plus intelligent des habitants de cette planète... Ton existence vile et inféconde n'était pas la vraie vie, la vie selon la nature belle et parfaite. Eh bien, la vraie vie, je te la donne encore... Regarde, sois heureux, et bénis-moi.

Alors, descendirent du ciel Baal-Zéboub, Astaroth et Astarté, qui, en une

seconde, moissonnèrent les plus belles fleurs de la terre et les déposèrent aux pieds de l'Adam transformé, émerveillé. De même que Mikaël, Gabriel et Raphaël avaient formé un amas d'humus pour être pétri par Adonaï, de même les trois hauts génies de lumière formèrent un monceau de toutes les richesses de la flore terrestre ; et cette chose, Lucifer la pétrit à son tour, l'anima par un de ses sourires, et la femme fut faite, la rose ayant fourni l'incarnat de ses joues, et le lys la blancheur de son sein.

Toute la belle et bonne nature était à présent dans la joie, saluant la femme comme sa reine immortelle.

— Quel nom donnes-tu à la femme, Dieu Tout-Puissant ? demanda Astarté.

— Je la nomme Eve; car c'est par elle qu'Adam entre dans la vraie vie.

Le Dieu-Bon et les trois hauts génies de lumière s'élevèrent à travers l'espace ; l'humanité n'avait plus dès lors qu'à vivre et se multiplier dans le bonheur ; et les deux premiers humains, ravis et reconnaissants envers Lucifer, s'endormirent sur le frais gazon dans les bras l'un de l'autre, au doux murmure du roucoulement des colombes.

Il n'y a pas lieu de donner ici la suite de la légende palladique, c'est-à-dire la rentrée en scène d'Adonaï humilié, qui jure de se venger, jette un charme maudit sur le premier couple humain, dans le but de laisser l'humanité à jamais réduite à Adam et Eve ; je passe cela, et le reste. Ce que je voulais, c'était seulement faire connaître comment le livre *Apadno* travestit la Bible sur le fait de la création, dont nous avons à nous occuper dans ce chapitre.

Créer est interdit à Satan ; voilà pourquoi il s'attribue une part dans les origines surnaturelles de l'humanité, en imaginant ce conte ridicule que les triples fous du Palladisme rêvent d'imposer un jour comme dogme à tous les peuples de la terre. Mais, en attendant que la religion secrète sorte des triangles (1), les nouveaux alchimistes, les chimistes lucifériens cherchent à créer, eux aussi, et Satan, le suprême dupeur, les encourage, en leur promettant son assistance.

Il leur a expliqué que c'est en se prenant à lui-même une étincelle de ce feu éternel dont il est le principe, la quintessence, qu'il a animé par elle l'œuvre imparfaite d'Adonaï et qu'il est ainsi le véritable auteur de l'*homo sapiens*. Il leur a dit la rancune qu'Adonaï lui a vouée à la suite de cet abaissement de son orgueil et de quelle haine implacable ce Dieu-Mauvais

(1) Si je suis bien renseigné, il s'est formé depuis quelque temps, dans les nouveaux groupes lucifériens indépendants, un courant favorable à la divulgation des doctrines du Palladisme. En janvier 1895, on a agité à Londres la grosse question : ne serait-il pas temps d'entrer dans la voie de la propagande publique ? Certains croient que cette propagande serait plus efficace que le recrutement pratiqué dans les loges maçonniques. Si une suite était donnée à ces desseins, nous verrions donc bientôt le luciférianisme pur professé catégoriquement et enseigné sans aucun voile. L'Angleterre, qui inonde le monde de bibles protestantes, est-elle destinée, en outre, à faire à présent la distribution générale des tracts lucifériens projetés ?

poursuit l'humanité, à coups de maladies, de fléaux, de persécutions de toutes sortes.

Aujourd'hui, Satan veut montrer à l'homme, c'est-à-dire au palladiste, que la Bible ment et que c'est le livre *Apadno* qui dit vrai. Il prétend le prouver en déléguant à ses adeptes de premier choix ce soi-disant pouvoir qu'il possède de former et animer l'être humain, destiné à vivre et à se développer, et cela sans gestation ni parturition; mais il exige que son élu travaille, dans son laboratoire. Pensez donc! si l'homme n'avait, à son tour, qu'à créer sans aucun effort d'intelligence, et par la seule permission de messire Satanas, ce serait beaucoup trop simple!

Aussi, le malin a dit au docteur palladiste : « Je t'inspirerai de ma science divine ; tu seras l'auteur de l'*homunculus*, afin de te démontrer à toi-même qu'il n'est pas besoin d'Adonaï pour produire l'être humain, animé et intelligent. Travaille, et je t'aiderai. »

Or, pour créer à la manière palladique, il faut une matière, matière inanimée qui doit devenir vivante. Et puisqu'Adonaï a dérobé à Lucifer de son feu pour produire les maléachs, anges du mal, pourquoi Lucifer se ferait-il un scrupule de dérober à son rival un peu de cette matière à laquelle celui-ci préside? Ce scrupule, Satan affirme qu'il ne l'a pas eu, et voilà pourquoi et comment il a remis aux Hoffmann et *tutti quanti* on ne sait quelle chose innommable, une prétendue matière apportée d'une planète quelconque ; de Saturne, disent quelques-uns.

L'*homunculus* recherché aujourd'hui n'est pas précisément ce que la sorcellerie du moyen-âge désignait sous ce nom ; mais il est bon de dire un mot de ces homuncules-là, ne serait-ce que pour mieux constater la défaite de Satan, plus complète de nos jours sur ce point qu'autrefois.

Alors, les magiciens parvenaient à obtenir quelque chose, ou, pour mieux dire, le diable leur donnait une illusion, que Dieu tolérait. Sous ce rapport, l'ouvrage de Paracelse, *Archidoxorum Libri Decem* (deux volumes in-4°, imprimés à Genève, en 1658), en apporte un témoignage, malgré toute la discrétion de l'auteur, démoniaque pactisant. Paracelse a écrit là une partie de la recette dont il assure avoir eu bon succès; mais ce qu'il dit au sujet des éléments employés dans le principe de l'opération ne peut être reproduit dans une publication comme celle-ci. Pour la première partie de l'œuvre occulte, il faut tel alambic, et cela dure quarante jours. La suite de l'explication peut être reproduite. « Au bout des quarante jours, écrit Paracelse, vous verrez se mouvoir dans le récipient une petite forme humaine, parfaitement distincte, mais presque sans substance. Si vous nourrissez cet embryon avec un peu de sang humain, en ayant soin de le maintenir, pendant quarante semaines, à une température équivalente à la chaleur d'un ventre de cheval, vous verrez s'achever la création d'un véritable enfant

mais infiniment petit. C'est ce que nous appelons l'*homunculus*, le petit homme. L'art qui lui a donné la vie, et qui sait entretenir cette vie, en fait une des plus singulières merveilles de la science humaine unie au pouvoir de Dieu. Ce petit être est doué d'intelligence, et sa naissance mystérieuse lui vaut la faculté de pénétrer et de nous communiquer le secret des choses les plus cachées. » Les sorciers d'alors, qui réussissaient à avoir un homuncule, le conservaient dans un bocal, et, chaque matin, l'arrosaient de vin et d'eau de rose. Il n'est pas besoin d'être un grand clerc, pour comprendre que l'homuncule de Paracelse était tout bonnement un diable à qui Satan confiait le soin de jouer cette comédie, et le magicien s'imaginait avoir créé une miniature de l'être humain !

Mais, depuis cette époque-là, le prince des ténèbres, inaugurant une nouvelle campagne, a fondé le Palladisme, a renouvelé la vieille théurgie; il a donné à Albert Pike le livre *Apadno*, ce monstrueux assemblage des mensonges les plus cyniques, et il prétend, sur des dogmes de sa façon, organiser une religion essentiellement luciférienne, destinée à conquérir le monde. Alors, oui, il a posé comme dogme qu'il est, lui, le vrai facteur de l'univers, le véritable père de l'humanité. Mais alors aussi Dieu n'a plus voulu tolérer le prestige rapporté par Paracelse, et, encore une fois, Satan a été et reste vaincu.

En vain, les chimistes du Palladium s'ingénient à des combinaisons plus extravagantes et plus sacrilèges les unes que les autres; leur résultat est nul ou presque nul.

Il est impossible de dire sans voiles dans cette publication en quoi consistent ces expériences, devant lesquelles des hommes — des hommes créés par Dieu ! — n'ont pas reculé; néanmoins, je dois me faire comprendre en quelques mots, et cela se peut honnêtement.

Tels de ces docteurs affirment être parvenus, comme Pasteur pour les bactéries, à cultiver cette espèce d'infusoires dont la découverte est due à l'allemand Ham, et tout aussi bien des vésicules de Coste. Mais ce n'est pas tout que de mettre le vibrion de Ham en contact avec l'ovule, en s'affranchissant des lois naturelles établies par Dieu ; il faut, pour cette génération contre nature, un milieu propice, et c'est cette matière innommable que Satan apporte à ces chercheurs insensés, qui, dans le nouveau grand-œuvre, remplit la fonction de l'utérus. Cette matière, qui est gélatineuse et transparente, a la forme d'un disque convexe à sa partie supérieure et concave inférieurement ; elle est à peu près aussi grosse qu'une noix ; toutes proportions à part, je ne saurais mieux comparer cette chose qu'à un acalèphe, du genre de ces méduses que l'on trouve souvent échouées à marée basse sur le sable de nos côtes maritimes ; on dirait donc une petite méduse, mais sans les tentacules.



C'est dans cette petite poche, de matière inconnue, que l'on verse d'abord une parcelle minuscule d'hostie consacrée pulvérisée, puis telles cellules granuleuses, qui ont été obtenues, conservées et cultivées par des moyens souvent criminels, toujours répugnants; après quoi, grâce à une petite seringue, on projette le liquide contenant les infusoires, également cultivés, soigneusement entretenus depuis sept jours au moins à la température de la chaleur normale du sang humain. On assure que les vibrions de Ham, doués de la meilleure vitalité sont ceux provenant d'un homme mort violemment (exception pour le cas de mort par un coup de foudre); tels seraient ceux d'un suicidé ou assassiné par une balle de revolver dans la cervelle, ou encore mieux ceux d'un guillotiné.

La poche gélatineuse et transparente est alors refermée. Avec un microscope, on voit, au travers de la matière enveloppante, les vibrions s'attacher aux ovules, les entourer comme un serpent serrant dans ses anneaux une sphère, puis pénétrer, la tête première, à leur intérieur, comme pour s'y faire absorber; et, en effet, ils s'effacent bientôt en quelque sorte; les éléments organiques se mêlent; le contenu de la poche gélatineuse devient trouble, granuleux, puis homogène. La prétendue fécondation, la génération diabolique de l'*Homunculus* est faite.

Que se passe-t-il ensuite?... Le chimiste lucifërien, au bout d'un temps fixé, ouvrira-t-il d'un coup de bistouri la petite poche gélatineuse, ce qui serait l'opération césarienne de l'occultisme? et va-t-il trouver là le nouveau-né magique et minuscule que sa science infernale a voulu produire?... Non, ce n'est point cela qui arrive. C'est ce bloc de matière innommable, qui, travaillé à l'intérieur par une vivification factice, se transforme et paraît devenir une substance vivante. Cette substance amorphe, cette sorte de gelée transparente, qui semble albumineuse maintenant, est contractile et se parsème de granulations, gisant au fond du récipient, maintenu dans une espèce de couveuse artificielle. Cette chose sans nom, qui semble vivre d'une vie fœtale, pousse quatre prolongements, comme quatre pattes; mais c'est tout.

Le plus beau résultat obtenu a été un homuncule de cette espèce, à Leipzig, lequel se mouvait, ainsi qu'un animal lent, mal venu; ses prolongements lui servaient d'organes de locomotion, tout en fonctionnant comme organes de succion, aspirant les gouttelettes de sang dont le chimiste lucifërien humectait son bocal.

Malgré l'aide promise par Satan à ses chimistes, voilà tout ce qu'ils ont pu produire; jamais un prolongement de cette substance pseudo-vivante n'a pris l'aspect d'une tête; jamais la chose n'a augmenté de volume; et toujours, en moins d'une semaine, cela a dépéri, après quelques mouvements inexplicables, et cela s'est fondu, dissous.

La science occulte lucifërienne n'a donc pas lieu d'être fière. Il est vrai

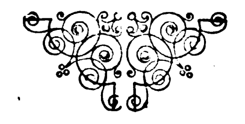
qu'elle ne se tient pas pour battue. C'est un premier résultat, me disait Hoffmann, et il est considérable !... Selon l'usage palladiste, il mettait l'insuccès sur le compte des maléachs. Il y a encore lutte entre Lucifer et Adonaï, pense-t-il, et c'est celui-ci qui empêche les têtes de pousser aux homuncules des laboratoires de haute-magie ; mais Lucifer finira bien par avoir le dessus.

Eh ! oui, aveugles incurables, c'est le Dieu des chrétiens, le seul vrai Dieu, qui a dit à Satan, essayant de ce nouveau prestige : « Assez ! prince de l'orgueil et du mensonge, tu n'iras pas plus loin ! » Mais vous pouvez recourir à d'autres expériences encore, vos efforts seront impuissants. Dieu seul peut créer, Dieu seul a fixé les lois naturelles de la génération humaine; et Satan ne peut rien y changer, encore moins il ne saurait créer, car il n'est pas Dieu.

Telle est la haute magie blanche contemporaine, la théurgie nouvelle, la Ré-Théurgie Optimate. On voit que le Palladisme est bien, plus que tout autre occultisme, la religion luciférienne dans son essence et dans son culte; et l'on comprend facilement quel grand besoin de mystère il a. Le monde n'est pas prêt à recevoir la lumière des triangles.

Longtemps encore ce culte si étonnamment organisé devra rester enfoui dans ses antres ; espérons que Dieu ne lui permettra pas d'en sortir, supplions-le d'épargner à l'humanité un tel malheur. L'heure de la ruine sonnerait bientôt, l'heure des grandes et terribles catastrophes, pour le peuple dont le gouvernement admettrait le luciférianisme au nombre des religions reconnues.

Quoi de plus dissolvant, en effet, qu'un système qui transforme, dans l'esprit de ses partisans, le diable en Dieu et l'enfer en paradis ? et quels crimes pourraient davantage attirer le châtiment du ciel sur une nation, que l'adoption d'une croyance infernale basée sur des œuvres d'infâme sorcellerie, sur des sacrilèges permanents, sur l'évocation quotidienne des démons, et aboutissant, comme science, au protoplasma diabolique.





DOUZIÈME PARTIE

LE COMBAT CONTRE DIEU

CHAPITRE XLIV

Le nombre mystérieux 77, ou la Hiérarchie diabolique

77, tel est le nombre qui, dès les chapitres de Rose-Croix, dans la maçonnerie ordinaire, est donné comme étant le nombre mystérieux, le nombre mystique, de même que 7, nombre de Lucifer, est le nombre par excellence, et 11, le grand nombre cabalistique.

Mais combien de francs-maçons pourraient-ils expliquer ce nombre, en indiquer même approximativement la signification? Les imparfaits initiés forment la masse et ne savent rien; quant aux palladistes, c'est-à-dire les maçons de premier choix, ils gardent le secret, tels que des sphinx impassibles, et ils ont même sur les sphinx un avantage ; c'est que, eux, ils se laissent même ignorer; leurs frères de l'imparfaite initiation ne peuvent, en effet, pas leur parler seulement, puisque dans les loges il est impossible de savoir qui est palladiste et qui ne l'est pas.

Pourtant, le nombre 77 est très intéressant à connaître : c'est celui de la hiérarchie infernale. Le connaître, c'est avoir pénétré les grands arcanes de la théologie luciférienne.

Je n'ai pas besoin de dire que tout ceci est absolument en dehors de ce qu'enseigne l'Eglise; mais il n'est pas mauvais de dévoiler, jusqu'au bout, les audacieux mensonges de Satan. Voyons donc ce que le prince des ténèbres enseigne à ses disciples, ce dont il leur fait un article de foi, par les révélations du livre *Apadno* et autres œuvres d'imposture occulte.

Les 77 sont ainsi qu'il suit, dans l'ordre hiérarchique :

Au sommet, au-dessus de tout rang, Lucifer, Dieu-Bon.

Immédiatement au-dessous, six princes souverains, en trois rangs : — premier rang, Baal-Zéboub, vice-roi des Cieux, généralissime et premier chef souverain, le même que Baal ou Belzébuth, ayant été Apollon (c'est Satan qui a été Jupiter), et appelé encore, dans les talismans, Ertosi; — second rang, et sur le même pied honorifique, Astaroth, Astarté, Moloch;



Astaroth, chef souverain, avec le titre de roi de la Gauche, dit Suroth dans les talismans, ayant été Mars; Astarté, chef souveraine, avec le titre de reine du Centre, dite Pi-Ioh dans les talismans, ayant été Vénus et Isis; Moloch, chef souverain, avec le titre de roi de la Droite, dit Rempha dans les talismans, ayant été Saturne; — troisième rang, et sur le même pied honorifique, Hermès, Ariel; Hermès, chef souverain, avec le titre de prince de la Terre, dit Pi-Hermès dans les talismans, ayant été Hermès-Thoth et Mercure; Ariel, chef souverain, avec le titre de prince d'Oolis, dit Pi-Zéous dans les talismans, ayant été Pluton.

Au rang inférieur aux six princes souverains, mais supérieur aux premiers grands stratèges des armées du Dieu-Bon, sont placés : d'abord, Léviathan; ensuite, Béhémoth.

Viennent ensuite :

Cinquième rang de la hiérarchie, cinq daimons premiers grands stratèges, et trois daimones premières grandes stratèges;

Sixième rang de la hiérarchie, deux daimons grands stratèges à titre égal, quatre daimones grandes stratèges à titre égal, deux daimons grands stratèges en second, et quatre daimones grandes stratèges en second;

Septième rang de la hiérarchie, seize daimons stratèges de l'aile gauche, quinze daimones stratèges du centre, et dix-sept daimons stratèges de l'aile droite.

La hiérarchie luciférienne, telle que la présente le livre *Apadno*, correspond exactement à l'organisation des armées que le prétendu Dieu-Bon déclare opposer à son adversaire Adonaï ; c'est avec ces formidables troupes qu'il est certain, dit-il, d'avoir le triomphe définitif.

Le premier conflit a eu lieu dix mille ans avant l'ère chrétienne, un certain 8e paophi, jour palladique qui est notre 29 septembre. Depuis ce temps-là, les deux Principes guerroient, l'un contre l'autre. C'est donc Lucifer qui aura le dernier mot ; mais quand ? demanderez-vous. La révélation satanique répond péremptoirement : le 8 paophi 000999, c'est-à-dire le 29 septembre 1999 du calendrier chrétien. Qui a fixé cette date ? Personne; mais ce sera ainsi, parce que ce doit être ainsi. En effet, c'est là un des mystères de la religion luciférienne, elle ne fait pas, comme d'autres, du Destin un dieu suprême : il y a Lucifer et Adonaï, deux dieux, voilà tout ; et chacun d'eux sait que la lutte durera au total douze mille ans, parce qu'il est dans la logique que le Bien finisse par avoir raison du Mal, mais aussi parce qu'aucun des deux éternels Principes n'a contre l'autre la puissance de fixer la durée de cette lutte et qu'il faut bien cependant qu'elle ait un terme, comme elle a eu nécessairement un commencement. Mais pourquoi douze mille ans, plutôt que neuf ou quinze mille ? Ça, personne n'en sait rien.

En somme, quand les palladistes disent parfois que Lucifer et Adonaï se

combattent de toute éternité, c'est une façon de parler. Strictement, ils sont éternels l'un et l'autre et de toute éternité ennemis ; muis les hostilités violentes n'ont éclaté qu'à l'époque indiquée par le livre *Apadno.* De même, lors de l'irrémédiable défaite d'Adonaï, celui-ci ne sera pas détruit, — Lucifer daigne reconnaître que cela n'est pas en son pouvoir, — mais enchaîné à jamais et mis une fois pour toutes dans l'impossibilité absolue de recommencer à faire le mal. J'aurai, d'ailleurs, à reparler de tout cela, au chapitre de l'Antéchrist.

Pour le moment, occupons-nous seulement de la hiérarchie luciférienne, des armées du prétendu Dieu-Bon, de leur composition et de leur manière de combattre.

En palladisme, on appelle daimons, — ou daimones, puisqu'il y a les deux sexes chez messire Satanas, — les diables qui font partie de l'armée organisée. C'est uniquement de ces diables-là qu'on entend parler quand on dit qu'ils sont au nombre de 44.435.633. Il y a aussi onze milliards de lutins et lutines, menus diablotins, poussière de diables, et deux cents milliards d'humains trépassés, devenus élus du Dieu-Bon à divers degrés, selon leurs mérites, sans compter les élus ayant vécu en de nombreux astres.

Pour justifier ce nombre d'élus (catholiques, nous dirions : de damnés), les théologiens lucifériens partent du raisonnement, du reste, fort inexact, que voici :

— Les adonaïtes, disent-ils, sont obligés de reconnaître que le catholicisme romain, hors duquel ils nient le salut, ne compte que deux cent dix millions d'adeptes, sur un milliard quatre cents millions d'habitants du globe terrestre ; et encore avouent-ils que, sur cette quantité si restreinte de leurs adeptes, le nombre des élus admis au ciel de leur dieu est infime. Beaucoup d'appelés, peu d'élus, tel est l'aveu de l'Eglise catholique romaine. D'autre part, il faut reconnaître que des civilisations ont existé sur la terre et ont prospéré, en dehors de la connaissance des rédacteurs de la Bible, laquelle ne voit pour ainsi dire que le peuple juif et les nations en rapport avec lui ; les premiers théologiens de l'adonaïsme n'ont pas seulement soupçonné l'existence des races jaune et rouge de la Chine et des deux Amériques. Ajoutez à cela les constantes découvertes archéologiques, qui témoignent que notre planète a été colossalement peuplée en des temps immémoriaux, que des continents ont disparu, etc. Tenez compte de la moyenne de la vie humaine, et vous verrez qu'on peut aisément, pour faire un calcul de parfait équilibre, évaluer à quatre milliards par siècle, au minimum, les humains qui passent et ont passé de vie à trépas, en dehors du catholicisme romain ; soit, deux cents milliards en chiffres ronds.

Quant à la justification des onze milliards de lutins et lutines, nous allons

voir dans un instant, à propos d'Hermès et d'Ariel, comment les palladistes prétendent l'établir.

L'armée organisée se compose donc, au-dessous de Lucifer : des quatre princes souverains, dont une reine, Baal-Zéboub, Astaroth, Astarté et Moloch, — Hermès et Ariel, en ce qui concerne les combats, ont une mission spéciale, en dehors de l'armée principale ; — des princes Léviathan et Béhémoth ; des premiers grands stratèges, des grands stratèges à titre égal, des grands stratèges en second, et des stratèges, formant les cinquième, sixième et septième rangs de la hiérarchie ; et enfin de 6666 légions de daimons et daimones, chaque légion étant de 6666 esprits du feu ; le chef de légion et les officiers sous ses ordres sont compris dans les 6666.

Défalcation faite des 77 génies supérieurs de la hiérarchie, l'effectif total de l'armée organisée est ainsi de 44.435.556 combattants, lesquels se classent encore comme suit : — 29.623.704 daimons ; — 7.479.252 daimones ; — et 7,332,600 daimons insexuels. Ces derniers sont, censément, des maléachs d'Adonaï qui ont passé à Lucifer, dans des circonstances mémorables qu'il serait fastidieux de rapporter ici.

L'armée se divise en troupes rangées en ordre de bataille (3.366 légions) et en troupes dispersées (3.300 légions). Les premières sont celles que commandent Astaroth, Astarté et Moloch ; les secondes sont sous les ordres de Léviathan et Béhémoth. Le généralissime Baal-Zéboub dirige tout.

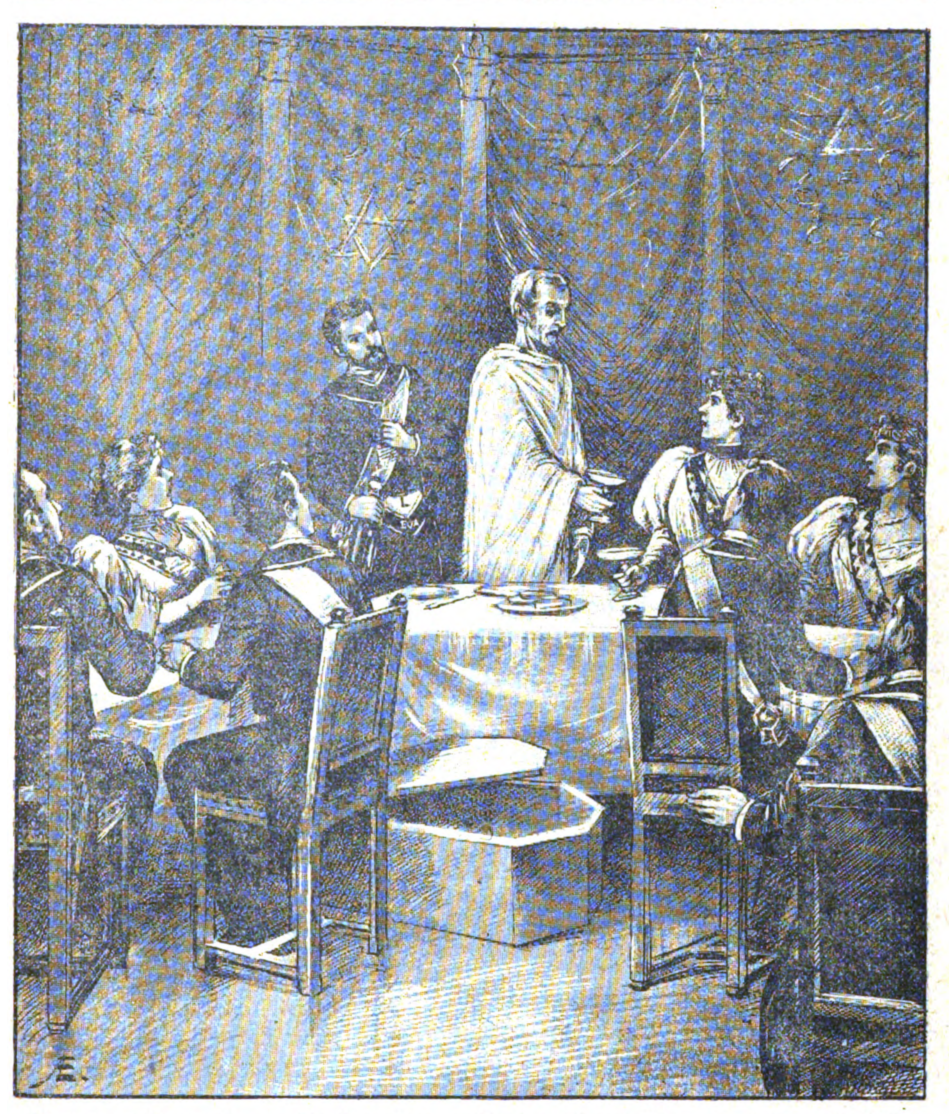
Quant à Hermès et Ariel, ils ne prennent pas part aux grands combats.

Nous avons vu qu'Hermès est qualifié de prince de la Terre. Il y a, en effet, disséminés sur notre globe, autant de lutins et lutines que d'êtres humains vivants, sans compter les diables de plus ou moins d'importance délégués aux divisions adonaïtes (diocèses) pour combattre l'influence des anges gardiens d'Adonaï, ou délégués aux états, aux provinces, aux villes, toujours pour contrecarrer l'action chrétienne. Hermès est le grand chef de tout ce menu fretin infernal ; mais les délégués aux diocèses, aux états et aux provinces sont des chefs de légion, faisant partie de l'armée régulière, tout en agissant sur terre, dans les intervalles qui séparent les grandes batailles.

Une organisation semblable existe en Oolis, planète beaucoup moins importante que la nôtre, et appartenant à un autre monde solaire. La Terre et Oolis sont les deux seuls astres où Adonaï a encore des adorateurs. Partout ailleurs, Lucifer a définitivement vaincu. Ariel est donc prince d'Oolis, dans les mêmes conditions qu'Hermès est prince de la Terre ; mais il n'a que six cents millions de lutins sous ses ordres, tandis qu'Hermès en a un milliard quatre cents millions environ.

Ainsi sont classés deux milliards de lutins.

Les neuf autres milliards, ayant été délégués à d'autres astres aujourd'hui



ŒUVRES DE GRAND-RITE. — Prestige de la prétendue résurrection : le cadavre de Philéas Walder présidant un banquet palladique, à Charleston. (Page 874.)

rentrés dans l'ordre, sont actuellement sans emploi, vaquant dans l'immensité de l'univers, mais prenant une certaine part à l'action, aux jours de grande bataille. Lors de ces rencontres terribles, les chefs de légion quittent la Terre et Oolis et regagnent leurs corps respectifs ; les mutations de ce genre, très bien règlées, s'opèrent instantanément.

Pour se faire une idée des combats surnaturels, tels que les décrit le livre *Apadno*, il faut savoir, avant tout, qu'il y a trois espaces ou régions infinies :

L'espace d'en haut, royaume du feu, a une hauteur et une largeur sans fin, et n'est limité, jusqu'au 8 paophi 000999, que dans sa partie inférieure.

L'espace d'en bas, royaume de l'eau, a une profondeur et une largeur sans fin, et n'est limité que dans sa partie supérieure; cet espace est destiné à l'absorption, c'est-à-dire à disparaître.

Entre les deux espaces d'en haut et d'en bas, c'est-à-dire entre le domaine de Lucifer et le domaine d'Adonaï, s'étend l'espace du milieu, appelé éther, nappe infinie seulement dans le sens de la largeur. C'est là que se meuvent les mondes matériels d'astres, matière à laquelle Adonaï préside, tandis que Lucifer préside à la force qui donne le mouvement.

Et c'est dans l'espace éthéré que se livrent les batailles.

En temps ordinaire, esprits du feu (daimons) et esprits de l'eau (maléachs) vont et viennent par l'éther, autour des soleils, des étoiles, des planètes et de leurs satellites; de là, des collisions, des escarmouches, surtout du côté de la Terre et du côté d'Oolis, les seuls deux endroits d'où les maléachs n'ont pas été encore totalement expulsés.

Quand Adonaï a commis trop d'énormes iniquités, — je cite le livre *Apadno*, — quand l'injure trop grande crie vengeance, Baal-Zéboub vient devant le trône de Lucifer et sollicite l'autorisation de combattre, qui ne lui est jamais refusée.

Alors, ce qui se passe ferait mourir l'humanité de frayeur, si elle le voyait; les chocs entre daimons et maléachs sont épouvantables.

C'est Léviathan qui entame la lutte avec son armée de plongeurs. Léviathan a le titre de grand amiral; il commande a 2.200 légions de daimons, c'est-à-dire à 14.665.200 esprits du feu qui plongent dans le royaume de l'eau, portent le trouble au domaine d'Adonaï, et obligent les maléachs à sortir, à paraître au milieu éthéré, où les autres légions de Lucifer les attendent.

Les trois corps formidables, à la tête desquels sont Astaroth, Astarté et Moloch, sont rangés en bon ordre, tandis qu'au-dessus d'eux, descendus du royaume du feu et formant coupole, sont disposés, comme des nuées épaisses, les 1.100 légions de Béhémoth, ayant encore comme seconde couche les neuf milliards de lutins disponibles, et, comme troisième couche, les deux cents milliards d'élus terrestres du Dieu-Bon, sans compter les milliards et trillions d'élus lucifériens provenant des autres mondes.

Les 1.100 légions d'insexuels commandés par Béhémoth ont aussi le nom de « frétillants » ou « daimons qui frétillent de la queue ». En effet, s'il faut en croire certains conférenciers palladistes, les autres daimons n'ont pas de queue; ceux-ci, anciens maléachs déserteurs, sont seuls à en posséder, queues énormes, pleines d'écailles, que Lucifer, au surplus, a considérablement allongées. Les légions de Béhémoth, agitant ces immenses queues, en cinglent avec vigueur les maléachs qui chercheraient à s'échapper, à franchir cette double et triple coupole.

Avant la bataille, c'est-à-dire avant que les plongeurs de Léviathan remplissent leur office, Lucifer, entouré de Baal-Zéboub et de son état-major, passe en revue ses armées, qui défilent devant lui. D'abord, ce sont les 2.200 légions de plongeurs, qui, une fois inspectés, se disposent, disséminés à travers les régions inférieures de l'éther, à s'élancer, au premier signal, dans le royaume humide. Puis, viennent les 1.100 légions frétillantes de Béhémoth; ces 7. 332. 600 anciens maléachs reçoivent les encouragements du Dieu-Bon, qui, selon sa promesse, doit leur donner le sexe féminin, quand les temps seront accomplis, c'est-à-dire au lendemain même du triomphe définitif; après quoi, ils prennent place dans les régions supérieures éthérées, comme il vient d'être dit, rangés en coupole, leurs longues queues pendantes et s'agitant déjà, pareilles à des nuées de lanières électriques. Enfin, paraissent les trois corps d'armée d'Astaroth, Astarté et Moloch, chacun se composant de 1122 légions, réparties en grandes colonnes et en colonnes simples, en tout 22, 437, 756 esprits du feu, les plus batailleurs, dont les démones forment le tiers. On distingue ces trois corps par les dénominations d'aile droite, d'aile gauche et de centre, à raison de leur disposition quand ils se mettent en ligne, soit au royaume du feu pour une parade, soit lorsqu'ils reçoivent l'ordre, non de combattre, mais de balayer de l'éther les maléachs échappés en trop grand nombre du royaume de l'eau; dans ce cas, dit le livre *Apadno*, les armées de la lumière marchent en ligne immense et chassent devant elles les esprits de ténèbres par une poussée irrésistible, jusqu'à ce que ceux-ci aient réintégré l'humide domaine. Au contraire, en cas de grande bataille, les trois corps défilent devant le Dieu-Bon, la grande colonne de Bacchus ouvrant la marche, qui se termine par la grande colonne de Kakapoïto, et, celle-ci rejoignant celle-là, le cercle est formé.

C'est alors que le signal est donné par Lucifer, qui s'est placé au centre; Baal-Zéboub va et vient dans tous les sens. Sous l'impulsion des plongeurs de Léviathan, les maléachs sortent et reçoivent les coups, que, du reste, ils rendent de leur mieux. Tous les efforts des plongeurs doivent tendre aussi à contraindre Adonaï à sortir, afin qu'il se rencontre dans l'éther avec son tout-puissant adversaire. Etant donné que c'est surtout la matière qui domine en Adonaï, puisqu'il en est le principe, Lucifer le combat matériellement. Daimons et maléachs se bourrent de coups, en poussant des cris effroyables ; quelquefois même, Lucifer lance contre Adonaï un astre de formation relativement récente et non classé encore ; c'est ainsi que le Palladisme explique la mystérieuse et extraordinairement rapide course de certaines comètes, venant on ne sait d'où à travers l'espace, pour aller se perdre on ne sait où, en suivant une ligne qui n'est ni elliptique ni circulaire, au contraire des autres astres.

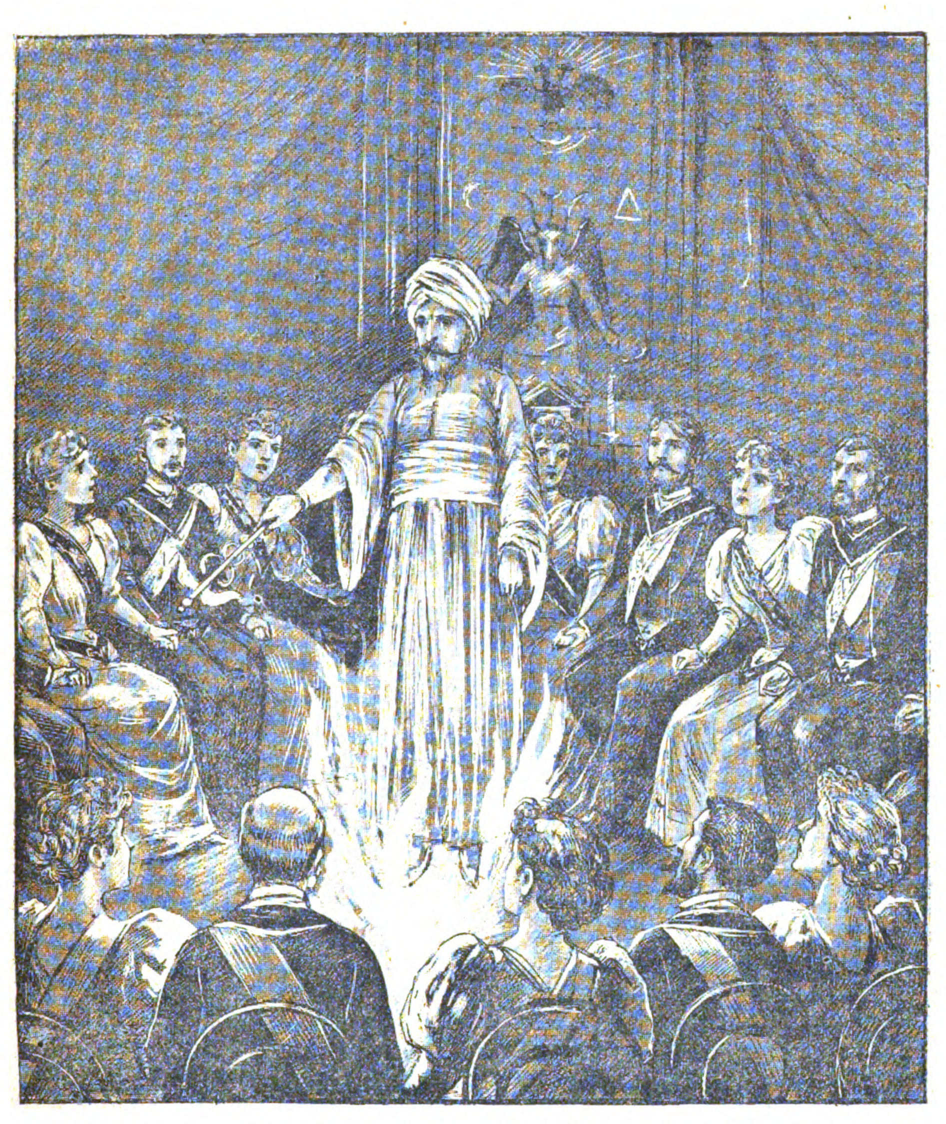
Les esprits des deux royaumes ennemis sont dits immortels les uns vis-à-vis des autres ; en d'autres termes, les daimons ne peuvent, dans leurs combats, détruire les maléachs, et réciproquement, sauf au jour de la dernière grande bataille décisive (8 paophi 000999). D'ici là, seul Lucifer a le pouvoir d'anéantir d'une façon absolue un ou plusieurs de ses daimons, comme Adonaï peut exercer la même puissance exterminatrice vis-à-vis de ses maléachs. Dans ces conditions, est considérée comme victoire la bataille qui se termine par la rentrée des maléachs en leur domaine sous les coups des daimons, lorsque Lucifer ayant jugé que c'en est assez, Baal-Zéboub donne l'ordre à Léviathan de ramener au ciel de feu ses plongeurs. Par contre, est considérée comme défaite la bataille dont l'issue est la déroute soit d'une des grandes colonnes de daimons, soit de trois simples colonnes intermédiaires, c'est-à-dire si une masse importante de maléachs parvient à rompre le cercle des esprits du feu ; dans ce cas, Baal-Zéboub ordonne la retraite, les plongeurs de Léviathan quittent le domaine humide et font escorte à Lucifer, les trois corps d'Astaroth, Astarté et Moloch suivent, et les frétillants de Béhémoth protègent la retraite en cinglant vigoureusement de leurs terribles queues les maléachs qui s'approcheraient de trop près, dans l'ivresse de leur succès.

Dans leurs apparitions au sein des triangles, les daimons racontent volontiers ces prétendues batailles.

Voilà ce que les théologiens lucifériens appellent « la guerre céleste contre Adonaï ». Tout cela n'est que formidable mensonge ; mais certains esprits faibles, qui se croient esprits forts, sont séduits par de tels récits. Voici même une remarque que j'ai faite : il n'y a pas, en réalité, d'athée dans le sens strict du mot ; grattez le matérialiste, vous trouverez toujours, sous l'écorce de son scepticisme, un instinct de croyance au surnaturel, et cet instinct se réveille souvent au contact des imposteurs satanistes. C'est ainsi que plus d'une fois j'ai entendu, à la sortie d'une conférence palladiste, des gens qui se donnaient pour matérialistes et n'avaient été recrutés qu'à raison de leur anticatholicisme forcené, dire, en parlant des théories saugrenues du luciférianisme pur, habilement exposées par un orateur de ce néo-gnosticisme manichéen : « Si pourtant tout cela était vrai ? » Et ce sont les mêmes qui refusent d'admettre les dogmes de l'Eglise !... Quelle cécité !...

Je complèterai cet aperçu en donnant, d'après le livre *Apadno*, l'état officiel des trois corps d'Astaroth, Astarté et Moloch, c'est-à-dire des 3.366 légions qui combattent rangées en bataille.

Ces corps, qui forment l'armée principale, comportent onze grandes colonnes, dont cinq de daimones, et quarante-huit colonnes simples, dont dix-sept de daimones.



Les Evocations dans les Triangles. — Une apparition d'Hermès, évoqué à Londres, fait enfin connaître à l'auteur quelle est la personnalité du mystérieux Athoïm-Olélath (Page 884).

Voici, dans leur ordre d'importance, les onze grandes colonnes, dont les commandants sont dits premiers grands stratèges (cinquième rang de la hiérarchie), et grands stratèges à titre égal et encore grands stratèges en second (sixième rang de la hiérarchie); on n'oubliera pas que toutes les égions du centre sont celles des daimones :

Ire grande colonne (*droite*); 333 légions, de la 3.034^e à la 3366e; sous le commandement général de Kakapoïto, dit prince Yen-Vang, le glorieux d'Asie, premier grand stratège.

IIe grande colonne (*gauche*); 300 légions, de la 1re à la 300e ; sous le commandement général de Bacchus, dit Léonard, premier grand stratège, grand-maître des sabbats.

IIIe grande colonne (*droite*); 203 légions, de la 2.708e à la 2.910e; sous le commandement général de Dagon, premier grand stratège. Cette IIIe grande colonne est dite colonne triple, parce qu'elle est formée de trois colonnes simples réunies : une, de 77 légions, dont Dagon s'est réservé le commandement direct ; une autre, de 66 légions, sous le commandement spécial de Baël, grand stratège en second ; et la dernière, de 60 légions, sous le commandement spécial d'Abigor, grand stratège en second.

IVe grande colonne (*centre*) ; 200 légions, de la 1584e à la 1783e ; sous le commandement général de la princesse Paymon, première grande stratège, la première des daimones après Astarté (c'est elle qui a été Junon).

Ve grande colonne (*gauche*) ; 180 légions, de la 472e à la 651e ; sous le commandement général de Mammon, premier grand stratège, archiduc ou grand duc de Sutroïth.

VIe grande colonne (*droite*) ; 150 légions, de la 2.245e à la 2.394e. Cette VIe grande colonne est dite colonne double, parce qu'elle est formée de la réunion de deux colonnes simples ; le commandement général est déféré à deux grands stratèges à titre égal, agissant ensemble pour décider des mouvements des 150 légions, mais se partageant la direction : Bélial, spécialement à la tête de 80 légions ; Bitru, spécialement à la tête de 70 légions.

VIIe grande colonne (*gauche*) ; 138 légions, de la 985e à la 1.122e ; sous le commandement général d'Abaddon, dit l'Exterminateur, premier grand stratège.

VIIIe grande colonne (*centre*) ; 130 légions, de la 2.115e à la 2.244e. Cette VIIIe grande colonne est dite colonne double, étant formée de la réunion de deux colonnes simples ; commandement général déféré à deux grandes stratèges à titre égal, agissant ensemble pour la décision des mouvements, mais s'en partageant la direction : la grande duchesse Byleth, spécialement à la tête de 80 légions ; la duchesse Sabnac, spécialement à la tête de 50 légions,

IXe grande colonne (*centre*) ; 129 légions, de la 1.880e à la 2.008e ; sous le commandement général de la grande duchesse Gusoyn, première grande stratège. Cette IXe grande colonne est dite colonne triple, étant formée de trois colonnes simples réunies : une, de 48 légions, dont Gusoyn s'est réservé le commandement direct ; une autre, de 45 légions, sous le commandement spécial de la grande duchesse Pucel, grande stratège en second ; et la dernière de 36 légions, sous le commandement spécial de la marquise Vapula, grande stratège en second.

Xe grande colonne (*centre*) ; 120 légions, de la 1.123e à la 1.242e. Cette Xe grande colonne est dite colonne double, la réunion de deux colonnes simples la formant ; le commandement général appartient à deux grandes stratèges à titre égal, agissant d'un commun accord pour la décision des mouvements, mais s'en partageant la direction : la comtesse Gaap, spécialement à la tête de 60 légions ; la duchesse Otis, spécialement à la tête d'un même nombre de légions.

XIe grande colonne (*centre*) ; 103 légions, de la 1.375e à la 1.477e ; sous le ommandement général de la grande duchesse Agarès, première grande

stratège. Cette XIe grande colonne est dite colonne triple, étant formée de trois colonnes simples réunies : une, de 31 légions, dont Agarès s'est réservé le commandement direct ; une autre, de 36 légions, sous le commandement spécial de la grande duchesse Valafar, grande stratège en second ; et la dernière, aussi de 36 légions, sous le commandement spécial de la comtesse Ipès, grande stratège en second.

Les grandes colonnes sont les troupes d'élite. Quant aux colonnes simples, elles vont être énumérées, en faisant connaître l'ordre du défilé, tel qu'il a lieu devant Lucifer, Baal-Zéboub et le grand-état-major général. On aura ainsi également l'état de l'armée principale rangée en ligne pour les parades au royaume du feu et pour les manœuvres d'expulsion des maléachs lorsqu'ils encombrent l'espace du milieu.

L'aile gauche, dont le commandant en chef est Astaroth, avec le titre de roi, compte, en sus de ses trois grandes colonnes : une colonne, de 50 légions; trois colonnes, de 40 légions chacune ; trois, de 36 ; une, de 33 ; trois, de 30 ; une, de 27 ; une, de 22 ; deux, de 20 ; et une, de 14.

Le centre, dont la commandante en chef est Astarté, avec le titre de reine, compte, en sus de ses cinq grandes colonnes : sept colonnes, de 30 légions chacune ; une, de 27 ; quatre, de 26 ; quatre, de 20 ; et une, de 19.

L'aile droite, dont le commandant en chef est Moloch, avec le titre de roi, compte, en sus de ses trois grandes colonnes : trois colonnes, de 36 légions chacune ; cinq, de 30 ; une, de 29 ; cinq, de 26 ; et une, de 19.

Voici maintenant l'ordre du défilé (les stratèges appartiennent au septième rang de la hiérarchie) :

AILE GAUCHE (**Astaroth**)

IIe grande colonne : BACCHUS *dit* LÉONARD ; 300 légions.

Colonne 29 : *Furfur*, stratège ; 27 légions. — Colonne 8 : *Caacrinolaas*, stratège ; 36 légions. — Colonne 9 : *Marbas*, stratège ; 36 légions. — Colonne 5 : Alocer, stratège ; 36 légions. — Colonne 39 : *Pursan*, stratège ; 22 légions. — Colonne 48 : *Asmodée*, stratège ; 14 légions.

Ve grande colonne : MAMMON ; 180 légions.

Colonne 45 : *Sialul*, stratège ; 20 légions; — Colonne 19 : *Zagam*, stratège ; 30 légions. — Colonne 11 : *Haagenti*, stratège ; 33 légions. — Colonne 3 : *Balan*, stratège ; 40 légions. — Colonne 4 : *Malphas*, stratège ; 40 légions. — Colonne 1 : *Buër*, stratège ; 50 légions. — Colonne 2 : *Amon*, stratège ; 40 légions. — Colonne 18 : *Volac*, stratège ; 30 légions. — Colonne 21 : *Caym*, stratège ; 30 légions. — Colonne 41 : *Orobas*, stratège ; 20 légions.

VIIe grande colonne : ABADDON ; 138 légions.

CENTRE (**Astarté**)

Xe grande colonne : GAAP et OTIS ; 120 légions.

Colonne 32 : *Bérith*, stratège ; 26 légions. – Colonne 28 : *Vépar*, stratège ; 27 légions. — Colonne 23 : *Marcocias*, stratège ; 30 légions. — Colonne 25 : *Raüm*, stratège ; 30 légions. — Colonne 46 : *Vinc*, stratège ; 19 légions.

XIe grande colonne : Agarès (en premier), Ipès et Valafar (en second) ; 103 légions.

Colonne 44 : *Flauros*, stratège ; 20 légions. — Colonne 26 : *Scox*, stratège ; 30 légions. — Colonne 14 : *Bathym*, stratège ; 30 légions. — Colonne 36 : *Halphas*, stratège ; 26 légions.

IVe grande colonne : Paymon ; 200 légions.

Colonne 34 : *Gomory*, stratège ; 26 légions. — Colonne 43 : *Phœnix*, stratège ; 20 légions. — Colonne 15 : *Bune*, stratège ; 30 légions. — Colonne 42 : *Furcas*, stratège ; 20 légions.

IXe grande colonne : Gusoyn (en premier), Pucel et Vapula (en second) ; 129 légions.

Colonne 22 : *Loray*, stratège ; 30 légions. — Colonne 16 : *Gamygyn*, stratège ; 30 légions. — Colonne 40 : *Cimériès*, stratège ; 20 légions. — Colonne 33 : *Bifrons*, stratège ; 26 légions.

VIIIe grande colonne : Sabnac et Byleth ; 130 légions.

AILE DROITE (**Moloch**)

VIe grande colonne : Bélial et Bitru ; 150 légions.

Colonne 27 : *Foray*, dit *Morax*, stratège ; 29 légions. — Colonne 20 : *Zépar*, stratège ; 30 légions. — Colonne 13 : *Androalphus*, stratège ; 30 légions. — Colonne 10 : *Orias*, stratège ; 36 légions. — Colonne 7 : *Wall*, stratège ; 36 légions. — Colonne 6 : *Amy*, stratège ; 36 légions. — Colonne 24 : *Focalor*, stratège ; 30 légions. — Colonne 12 : *Andras*, stratège ; 30 légions. — Colonne 17 : *Décarabia*, stratège ; 30 légions. — Colonne 30 : *Amduscias*, stratège ; 26 légions.

IIIe grande colonne : Dagon (en premier), Abigor et Bael (en second) ; 203 légions.

Colonne 37 : *Pruflas*, stratège ; 26 légions. — Colonne 35 : *Haborym*, stratège ; 26 légions. — Colonne 38 : *Stolas*, stratège ; 26 légions. — Colonne 31 : *Barbatos*, stratège ; 26 légions. — Colonne 47 : *Oms*, dit *Cerbère* ou *Nabérus*, stratège ; 19 légions.

Ire grande colonne : Kakapoïto, dit Yen-Vang ; 333 légions.

En ajoutant aux noms de daimons et daimones figurant dans le tableau ci-dessus ceux de Baal-Zéboub, Hermès, Ariel, Léviathan et Béhémoth, on a la totalité des esprits supérieurs, qui forment, avec Lucifer et au-dessous de lui, en sept rangs de la hiérarchie, ce qu'en occultisme maçonnique on voile sous l'expression, incompréhensible aux imparfaits initiés et aux profanes : LE NOMBRE MYSTÉRIEUX 77.

Ici, une observation est nécessaire. Il est de toute évidence que le livre *Apadno* ment avec audace, lorsqu'il prétend que les armées de Lucifer donnent fréquemment l'assaut au Dieu des chrétiens et lui infligent le plus souvent des défaites ; mais, en ce qui concerne la composition même de ces armées maudites, il peut y avoir une certaine part de vérité. En effet, j'ai été frappé de la concordance qui existe sur ce point entre le livre *Apadno* et les principaux auteurs démonographes qui font autorité. Nulle part on ne trouve

il est vrai, un tableau aussi complet, aussi précis que celui que je viens de reproduire ; toutefois, quand on rapproche les unes des autres les constatations des réponses données par les diables possesseurs dans les procès-verbaux d'exorcisations, on reconnaît que tous ces démons se sont manifestés et ont indiqué, pour faire valoir leur puissance, précisément les nombres de légions relatés par le livre sacré luciférien. En glanant et réunissant les informations (basées sur des aveux démoniaques en affaires de possession) de Bodin, de Jean Wier, de dom Calmet, de Collin de Plancy, de l'abbé Migne, on arrive exactement, *sauf une seule exception*, aux chiffres palladistes. Muni de mes notes prises sur le livre *Apadno*, j'ai pointé les renseignements des auteurs catholiques ; eh bien, tout concorde, excepté pour Sialul, stratège de l'aile gauche. Ce Sialul n'est mentionné par aucun démonographe chrétien ; en revanche, on le trouve dans Albert Pike et dans Eliphas Lévi : ce dernier le cite comme génie de la prospérité, daimon de la septième heure ; Albert Pike, à la légende luciférienne qui prétend que Baal-Zéboub a connu Saraï et est le père d'Isaac, montre Sialul arrêtant le bras d'Abraham et plus loin l'appelle commandant de 20 légions. Or, ce nombre de 20 légions complète les chiffres relevés dans les démonographes chrétiens, pour arriver au total de 3.666 (armée principale). Ceci me paraît significatif. Je dois aussi faire une remarque pour Kakapoïto ; ce démon ne figure pas dans les constatations des démonographes chrétiens, du moins sous ce nom. Mais je trouve Yen-Vang, commandant à 333 légions, et on l'appelle le chef des diables opérant en Chine. D'autre part, dans les révélations palladiques, Kakapoïto est également qualifié de « Glorieux d'Asie » et « prince Yen-Vang », commandant à 333 légions. Il n'y a donc pas d'erreur ; c'est bien le même.

Les titres de noblesse que Lucifer accorde à certains daimons et daimones sont indépendants des grades de commandement ; ils sont conférés pour récompenser la vaillance, pour conserver la mémoire de grands exploits. C'est ainsi qu'on trouve des duchesses et même des princes parmi les chefs de légion, ne commandant qu'à 6.666 diables. Je me suis servi des termes usités parmi les hommes, afin de ne pas ahurir le lecteur par des mots dont il ne découvrirait pas le sens. Disons toutefois que, dans le langage diabolique, un *Séraltern* équivaut à un prince, un *Prestgraalpich* à un archiduc, un *Graalpich* à un duc, un *Colasdor* à un marquis, un *Fiouffmaël* à un comte, un *Bolak* à un baron ; ce sont là les titres réels de la cour infernale. L'application du titre à une daimone s'indique par un redoublement de l'initiale : *Sséraltern*, *Pprestgraalpich*, etc. Au contraire, l'application à un insexuel (des frétillants de Béhémoth) s'indique par un redoublement de la finale : *Séralternn*, *Prestgraalpichh*, etc. Albert Pike, dans *le Livre des Révélations*, consacre tout un chapitre à une sorte de grammaire de la « langue

particulière des daimons au royaume du feu » ; ce chapitre-là n'est pas un des moins curieux.

Quant aux chefs de légion, ils sont au nombre de 6.666, comme on sait. Le livre *Apadno* en donne la liste au complet et cite de nombreux traits à l'actif des principaux ; on trouve aussi d'autres épisodes dans *le Livre des Révélations*, dans *le Verbe Suprême* et autres ouvrages secrets de ce genre.

Lorsque la mort enleva le vieux Pike à l'admiration de la maçonnerie universelle, il avait presque achevé de composer, sous l'inspiration directe de Satan, un calendrier palladique, c'est-à-dire absolument luciférien, où les saints sont remplacés par des diables, non pas au hasard, mais dans un esprit d'opposition très arrêté. Par ce calendrier, on a la clef des imprécations à proférer contre tel saint ou telle sainte, quand on veut se rendre tel daimon ou telle daimone particulièrement favorable. Le Sérénissime Grand Collège de Charleston termina le travail d'Albert Pike ; mais son successeur Georges Mackey ne mit pas le nouvel almanach en vigueur dans les triangles et se borna à créer une fête, sans même la rendre obligatoire. Lemmi a repris cette œuvre pour son compte, et il vient de promulguer, à l'usage exclusif des triangles, le calendrier palladique pour l'an 000895 de la Vraie Lumière, avec mois égyptiens et mois israélites, onzaines cabalistiques et semaines magiques, plus six épagomènes, dont un quatriennal. L'année palladique commence au 21 mars : le nouvel almanach occulte correspond donc à 1895-1896. La place me faisant défaut ici, je le reproduirai en entier dans la *Revue Mensuelle*, numéro de janvier 1895 (1) ; car c'est un document des plus significatifs. On peut voir ainsi les moments où Satan excite le plus vivement ses adeptes au sacrilège, et prévoir, par conséquent, les époques où les tabernacles des églises catholiques courront les plus pressants dangers de la part des misérables dont la spécialité est le vol des hosties consacrées. C'est ainsi que, du 19 février au 19 mars 1896, on peut s'attendre à de nombreux vols de ce genre exécrable ; car, en l'an 000895 palladique, au lendemain du 30 phaménoth, est l'*épagomène des 7 pains*, qui a lieu tous les quatre ans : ce jour-là, qui correspond au 5 nissan (calendrier israélite) et au 20 mars (calendrier grégorien), tout Mage Elu, et toute Maîtresse Templière Souveraine devront apporter au Parfait Triangle chacun sept hosties consacrées, obtenues n'importe comment au cours des deux onzaines des arcanes et de la

(1) Après la publication du *Diable au XIXe Siècle*, terminée par le présent fascicule, la *Revue Mensuelle*, qui en était le complément, sera doublée. Chaque numéro, du même format que le *Diable au XIXe Siècle*, aura donc soixante-quatre pages de texte, sur deux colonnes; ce qui donne beaucoup plus de matière que dans un fascicule de dix livraisons, d'ensemble quatre-vingts pages. La *Revue Mensuelle* sera consacrée à l'enquête générale, venant compléter et corroborer l'enquête particulière du Docteur Bataille. A titre de spécimen, le numéro double de novembre-décembre 1894 est envoyé *gratuitement* par la poste à toute personne qui adresse la demande aux éditeurs : MM. Delhomme et Briguet, 83, rue de Rennes, à Paris. (NOTE DES ÉDITEURS.)



divine septaine qui précèdent ; ce jour, dit fête d'Amon, stratège de la colonne 2, qui vient immédiatement après la 1[re] petite fête d'Astaroth en Hermèsdi et la 2[e] petite fête de Baal-Zéboub en Arieldi, est, aux années bissextiles, désigné pour une orgie de profanations, appelée « la Solennité des 7 expiations ». L'institution de cette fête est d'Albert Pike ; mais elle n'avait pas encore été célébrée obligatoirement ; maintenant, elle le sera désormais.

Les principales fêtes palladiques, résultant du décret par lequel Lemmi promulgue ce calendrier infernal, sous prétexte de dérouter l'espionnage des adonaïtes (1), sont au nombre de quarante-sept, dans les années ordinaires, et quarante-huit, chaque année bissextile. Elles sont divisées en cinq classes. Selon Albert Pike, les fêtes des quatre premières classes ont été fixées par le Dieu-Bon lui-même, et leur nombre est ainsi limité et immuable. Les fêtes de la cinquième classe (actuellement au nombre de treize) ont leur institution réservée au Souverain Pontife de la secte, et leur quantité peut ainsi être accrue.

Ces fêtes principales se divisent encore comme suit : 1° *Fêtes Divines ;* 2° *Fêtes des Génies Supérieurs ;* 3° *Fêtes diverses de haute classe.*

La première classe seule est pour les Fêtes Divines, au nombre de trois, une fixe et deux mobiles. La « 1[re] grande fête du Dieu-Bon » correspond au 25 décembre, fête chrétienne de Noël, 5 tybi, dit Jour du Solstice Maudit ; la « 2[e] grande fête du Dieu-Bon », au Vendredi-Saint ; la « 3[e] grande fête du Dieu-Bon », à la Fête-Dieu.

Les Fêtes des Génies Supérieurs sont au nombre de vingt-deux et toutes d'institution céleste ; elles sont de seconde, troisième et quatrième classes.

Baal-Zéboub a une grande fête et deux petites fêtes, toutes les trois fixes. Sa grande fête (2[e] classe) est au 8 paophi, soit au 29 septembre; sa 1[re] petite fête (3[e] classe) est au 11 athir, soit au 1[er] novembre ; sa 2[e] petite fête (3[e] classe) est au 29 phaménoth, dans les années ordinaires, soit au 19 mars. — Ici, il est bon de noter que, dans le calendrier palladique nouvellement mis en vigueur, il y a vingt jours mobiles comme correspondance avec le calendrier grégorien : du 11 au 30 phaménoth, qui sont du 1[er] au 20 mars, dans les années ordinaires, et du 29 février au 19 mars, dans les années bissextiles, l'épagomène quatriennal tombant le 20 mars, c'est-à-dire entre phaménoth et pharmuthi, selon l'usage des mages égyptiens.

(1) Il est évident que, tout en portant la même indication d'année maçonnique que dans les loges ordinaires, mais les jours ne concordant plus, puisque l'année des triangles commence au 21 mars, tandis que celle des rites officiels avoués commence au 1[er] mars, il sera bien difficile de surveiller, d'après les indications de voûtes tombées entre des mains profanes, les personnes que l'on aura des motifs de suspecter de palladisme. Néanmoins, nous nous proposons, à la *Revue Mensuelle*, de donner les explications nécessaires au fur et à mesure et chaque fois qu'un cas grave se présentera.



Astaroth a une grande fête et deux petites fêtes, toutes les trois fixes. Sa grande fête (2e classe) est au 5 pharmuthi, soit au 25 mars ; sa 1re petite fête (4e classe) est au 28 phaménoth, ans ordinaires, soit au 18 mars ; sa 2e petite fête (4e classe) est au 29 épiphi, soit au 22 juillet.

Astarté a une grande fête et deux petites fêtes, toutes les trois fixes. Sa grande fête (2e classe) est au 23 mésori, soit au 15 août ; sa 1re petite fête (4e classe) est au 18 chœac, soit au 8 décembre ; sa 2e petite fête (4e classe) est au 24 paophi, soit au 15 octobre.

Moloch a une grande fête et deux petites fêtes, toutes les trois fixes. Sa grande fête (2e classe) est au 6 épiphi, soit au 29 juin ; sa 1re petite fête (4e classe) est au 21 thoth, soit au 12 septembre ; sa 2e petite fête (4e classe) est au 12 mésori, soit au 4 août.

Hermès a une grande fête, mobile, et deux petites fêtes, fixes. Sa grande fête (2e classe) correspond au dimanche de la Pentecôte ; sa 1re petite fête (4e classe) est au 8 mésori, soit au 31 juillet ; sa 2e petite fête (4e classe) est au 17 phaménoth, ans ordinaires, soit au 7 mars.

Ariel a une grande fête et deux petites fêtes, toutes les trois fixes. Sa grande fête (2e classe) est au 3e épagomène en épiphi, soit au 24 juin ; sa 1re petite fête (4e classe) est au 7 payni, soit au 25 mai ; sa 2e petite fête (4e classe) est au 15 paophi, soit au 6 octobre.

Léviathan a une grande fête et une petite fête, toutes deux fixes. Sa grande fête (3e classe) est au 1er pharmuthi, jour de l'an palladique, soit au 21 mars ; sa petite fête (4e classe) est au 7 tybi, soit au 27 décembre.

Béhémoth a une grande commémoration, qui est surtout affectée à la glorification des 1100 légions de daimons frétillants, et personnellement il a une grande fête ; les deux sont fixes. La commémoration de Béhémoth et de ses 1100 légions (2e classe) est au 11 paophi, soit au 2 octobre ; sa fête personnelle (3e classe) est au 13 paophi, soit au surlendemain 4 octobre.

Les Fêtes diverses de haute classe sont au nombre de vingt-trois, dont dix d'institution céleste, exclusivement des 3e et 4e classes, et treize d'institution humaine (5e classe).

Les dix fêtes d'institution céleste sont les suivantes :

Fêtes de troisième classe : — Grande Fête du Palladium (Baphomet), mobile, correspondant au dimanche de Pâques. — Grande Fête du Très Saint 666 (Antichrist), mobile, correspondant au jour de l'Ascension, jeudi. — Fête des Incarnations (en style de paganisme gréco-romain, on dirait : la Saint-Priape), mobile, correspondant à la fête du Sacré-Cœur, vendredi. — Solennité des Grands Sacrifices Expiatoires, fixe, au 14 mésori, soit au 6 août. — Fête anniversaire du 1er coup de canon, ou Commémoration luthérienne, fixe, au 20 chœac, soit au 10 décembre. — Fête anniversaire du 2e coup de canon ou Commémoration de l'Ultion anti royale, fixe, au 2 mékir,

UNE MESSE NOIRE DE JÉZIDES

soit au 21 janvier. — Fête anniversaire du 3e coup de canon, ou Commémoration de la Justice antipapale, fixe, au 29 thoth, soit au 20 septembre.

Fêtes de quatrième classe : — Grande Fête de la Nature, ou Solennité du Solstice Béni, fixe, au 2 épiphi, soit au 21 juin. — Fête des Quinze grands Triomphes célestes, fixe, au 16 paophi, soit au 7 octobre. — Solennité des Sept Expiations, ou Jour des Sept Pains, fête fixe, mais tous les quatre ans seulement, ayant lieu à l'épagomène quatriennal, soit au 20 mars des années bissextiles.

Les treize fêtes (uniquement de cinquième classe) instituées par les Souverains Pontifes de la Maçonnerie universelle, sont les suivantes :

Institutions du premier pontificat : — Commémoration de la Révélation de Béhémoth, mobile, correspondant au dimanche de la Trinité. — Solennité des Grandes Imprécatoires contre Lilith, fixe, au 17 thoth, soit au 8 septembre. — Fête des Promesses, fixe, au 12 tybi (jour du Pendu), soit au 1er janvier. — Commémoration de la Gnose, fixe, au 17 tybi (jour de l'Etoile d'espérance), soit au 6 janvier. — Commémoration romaine de saint Simon, fixe, au 29 tybi, soit au 18 janvier. — Commémoration de saint Apollonius et Gémonies philosophiques, fixe, au 23 thoth, soit au 14 septembre. — Commémoration philosophique de saint Julien, fixe, au 4e épagomène en épiphi, soit au 26 juin. — Commémoration alexandrienne, ou fête de sainte Hypathie, fixe, au 9 mékir, soit au 28 janvier. — Commémoration du Temple, ou fête de saint Jacques, fixe, au 21 phaménoth, soit au 11 mars.

Institution du deuxième pontificat : — Commémoration albigeoise, fixe, au 19 épiphi, soit au 12 juillet.

Institutions du troisième pontificat : — Fête de la résurrection du Peuple, au 27 chœac, soit au 17 décembre. — Commémoration de saint Christmoque, fixe, au 1er chœac, soit au 21 novembre. — Fête incinératoire des Dépouilles Opimes, fixe, au 23 épiphi, soit au 16 juillet.

Les principales fêtes du Palladisme sont donc : *trois*, de 1re classe ; *sept*, de 2e classe ; *onze*, de 3e classe ; *treize*, de 4e classe, dans les années ordinaires, et *quatorze*, dans les années bissextiles ; enfin, *treize*, de 5e classe, le nombre de ces dernières pouvant être augmenté.

Tous les daimons et daimones grands stratèges, grandes stratèges, et stratèges, ont leur fête dans le calendrier palladique. Les places restantes sont occupées par des chefs de légion, des deux sexes ; ce sont surtout les chefs appartenant aux grandes colonnes, et le numéro matricule de la légion que commande chaque diable ou diablesse est indiqué dans le calendrier. Le souverain pontife de la secte peut substituer, pour être ainsi fêté, un daimon à un autre, selon l'importance des exploits nouveaux qu'il découvre dans l'étude des livres sacrés ou dont il a connaissance par des communications de haute magie ; toutefois, il n'y a pas en réalité suppression absolue de ces fêtes de sixième classe, primitivement indiquées : chacun reste inscrit à sa date et garde son caractère d'opposition spéciale à tel ou tel saint du calendrier catholique ; les nouveaux inscrits viennent s'ajouter aux premiers, et les fidèles peuvent invoquer et évoquer les uns et les autres à leur choix, et les fêter, ainsi du reste que tout génie quelconque inscrit dans le livre *Apadno* ou le *Livre des Révélations*.

Je ne crois pas inutile de reproduire ici un assez grand nombre de noms, que j'ai relevés dans ces deux livres ; ce sont les plus marquants, quoique

d'autres aussi importants peuvent m'avoir échappé, je me hâte de le dire ; en tout cas, tous les chefs de légion qui figurent ci-dessous ont à leur actif des aventures assez remarquables, des exploits assez considérés en occultisme luciférien, pour avoir été signalés en dehors même de la longue et sèche liste de l'*Apadno*, et c'est parmi ceux-ci qu'ont été choisis par Albert Pike ou par le Sérénissime Grand Collège, Pike ayant laissé son travail inachevé, ceux désignés pour être fêtés dans le calendrier palladique :

Aaber, Abrag, *Abrahel* (1), Abraxax, Acentacer, Acham, Achaos, Achaph, *Aclahayr, Adjuchas*, Adramalech, Æglun, *Agal*, Agathyon, Agnan, Agniel, *Agrapit*, Aharph, Alastor ou Alassor, Alfader, Algol, Alpiel, *Alphun, Alrinach*, Altangatufun, Amaïmon, Amûn, Aminor, Anameleck, Anarazel, Angath, Anneberg, Antichrist, *Anubis*, Aphruïmis, Aphuth, Apis, Araël, *Araziel*, Arcker, Arioch, Arkathapias, Armilus, Aroë-Tacritau, Arpien, Ascaroth, Ascikpassa, Asicath, Asiccan, Asima, Asmoug, Astiro, Athanbuy, Atherikinis, Ausitif, *Avalamar*, Axaphat, Azaël, Azazel, Azer, Azeuph.

Baalbérith, Baalpéri, Baalzéphon, Bad, Baëlboug, Bagdal, *Baglis*, Balam, Balay, Bali, Baltazo, *Baomnestha, Baphir*, Barapati, Barbeloth, Barcus, Batscumbassa, Bayemon, *Bhoïpilith*, Bécharth, Bécheth, Belaam, Belich, Belphégor, *Bensozia*, Beyrevra, Bitharelmon, *Bizzoyn*, Bohinum, Briphau, Brostyx, Bucon, Butatar.

Caculus, *Cahor*, Caleguejers, Calph, *Camaysar*, Cang-Hy, Canopus, Carau, Caron, Carticeya, Causathan, *Causub*, Cels, Céphus, Chamoos, Chassi, Chenen, *Chimère*, Chiren, Chiridirellès, Choun, Clamey, Classyalabolas, Clauneck, Clis theret, Cocoto, Colloplasm, *Colopatiron*, Combadaxus, Cordohar, Coubéren, Croméruach, Cuniali, Cupaï, Curiul, *Cuspalalahy*, Cuthméraël, Cuthoxo, *Cuumyreth*, Cuvningo, Cuxah, Cuymoolor.

Dabaïda, *Danaël* ou *Danah, Daria*, Delphicon, Deumus, Diambiliche, Dididi, *Dlandyn, Doënik*, Dorizel, Dramarastor, Drihm, Druphus, Dualbeth, *Dugdug*, Dyth-Palan.

Eazaz, Ebbaërn, *Ebrith*, Eckmon, Egrastir, Eïrnéus, Eirnilus, Eistibus, Elimy, *Ellada*, Emnestor, Empuse, *Ennitaël*, Epima, Eregbuo, Espasm, Etergadoul, Etymon, Eurynome, Ezron.

Fallaël, Farol, *Fatamaya, Femilaya*, Ferverdin, Focras, Foudry, Futhoë.

Gaïlan, *Gambytho*, Ganga-Gramma, *Gargomella*, Gauric, Gaziel, *Ghemblym*, Gilber, Giwon, *Glaël, Gloriande*, Gnoupall, Goap, *Gomorith*, Goolam, Gornidas, Gorson, Gourdhiel, Grasgarben, Grézil, Grigri, *Grimsta*.

Haatan, Haazyn, *Habondia, Hadakiel*, Haël, Hahab, Hahabi, Hahem, *Halacho*, Halipleumon, *Hatiphas*, Hathanaor, Haven, Heckdekin, Hégra, Héhamaë, Heiglot, Hermanubis, *Hermeline*, Hermèzia, Hermider, Hermillurst, *Hermione*, Hizarbin, Homoth, Horey, *Hostynia*, Hulbel.

Iadara, Ibyreyn, Ichton, *Idris, Ihomvoâ*, Infatohel, Isacaron, Itroïpestor, Iuveller, Iuy, Ixaturhana.

Jabel, Jazer, Jelbéras, *Jeptal*, Jhonnfaleg, Juju, Jymstap.

(1) Les noms de daimones sont ceux, imprimés en *italiques*. Les insexuels n'ont que leur fête générale du 11 paophi.



Kaalmer, *Kalab*, Karmolek, Kataris, Kaypora, Kelby, Kelen, Khorboumelnik, Kirtabus, Kobal, Kolmouth, Koubardy, *Krinprin*, Kustapiel.

Labézérin, Labus, Lamarra, Léchies, Léminoddon, Lepton, Lézéar, Lhonymœl, Librabis, *Linpern*, *Livoreth*, Louftarm, *Luxolph*, Lytau.

Mab, *Maghdim*, Magoa, Maïmon, Makkah, Marnès, Mascarun, Mastiphal, *Mastho*, Mécrixas, Melchom, *Mélusine*, Méphistophel, *Métapalda*, Mherxal, Mhringaleth, Minoson, Misran, Mizgitari, *Mizkun*, Momphta, *Montguel*, Moraïl, *Mordaël*, *Mullaïnah*, Mullin, Murmur, Musucca, Myiagorus.

Nabam, *Naëmah*, Nanoni, *Nantur*, *Napaël*, Nebiros, Nembroth, *Nephté*, Nergal, *Nergylda*, Nirudy, *Nithomel*, Nitibus, Nitigreïndisch, *Nitika*, *Nizzi*, Nobel, Nobristy, Noguezzorel, Nomrasp, *Nounaïla*, Nubr, Nugduli, Numerkol, Nuxtar, Nybbas, Nysrock.

Oâh, Ob, Obéron, Obix, *Oblah*, Ochoaps, Odin, Oëlnak, *Ograsta*, Oïladdik, Olboam, Omnibor, *Omphta*, Oomer, Ophionée, *Opertyn*, Oroasoër, *Ostaël*, Oze.

Palatacris, Papus, Patheneïtb, Patural, *Peltapor*, Penôlt, Phaldor, Phaleg, Phalgus, Phakiel, *Pharzuph*, Phlogabitus, Phuonisi, Picollus, Platar, Pnor, Pocel, Podraskin, Poséïdon, Poussa, *Prajadam*, *Primaprima*, *Primtella*, Psitouy, Pulturn, Pustigriph.

Rabiggol, *Rahdar*, *Ranapel*, *Ranapristam*, Rappatolen, *Rasamasa*, Rasphuïa, *Razanyl*, *Returpo*, Rhigou dit Rigoux, Rhotyndron, Rhiehol, Rimmon, Rinoël, Risnuch, *Riskya*, Ritultan, Robelzark, Roë, *Rosabis*, Roth, Rubezahl, Ruphun, *Rymerack*,

Saalberg, *Sabalaël*, Sabasius, Sabathan, *Sablil*, Sabrus, Sachluph, *Sagdalon*, *Sagen*, *Sagham*, Sagras, *Saïr*, *Saïsaïel*, Sakhar, Sakratti, Salilus, Samaël, Sammapibus, Saôdor, *Sapytho*, *Sarahiel*, *Saraïtiel*, Saritaïel, *Sassa*, Sataaran, Schachlil, *Schakuçapym*, Schaltiel, Sechtnouphis, Sehdi, *Sellen*, Semakiel, Semential, Senacher, Senciner, Senthacer, *Séola*, Septivorax, Sératiel, *Serneuth*, Sgagel, *Shilloë*, Sidragasum, Sigristh, Sinbuck, Sirsur, *Sisera*, Sislau, Sistro, Sith, Sithacer, Smetbaba, Sohpaër, Solimnestor, Sothis, Spillar, Sreïnd, Ssakmakiel, Stonagréï, Succor-Benoth, Suclagus, Suphlatus, *Suptroumbiel*, *Susabo*, *Sustapa*, Sustrugiel, *Syamour*, Sybacco, *Sybalda*, Syscherub, Systrick.

Tabelum, *Tablibik*, Tabris, *Tacritau*, Tanquam, Tarab, Tarbouchik, Téïquam, *Temput*, Têpiseuth, *Termila*, Thagrinus, *Thathaprim*, Thau-Barun, Themezo, Thepisatosoâ, *Thespizatras*, Thezogar, *Thméï* dite *Proserpine*, Thopibui, Thopithus, *Thuïmis*, *Tiapia*, *Titania*, Tioukiou, Tnamerkara, Toglas, *Toïa*, Toll, Torvatus, Toupan, Trisku, Tristouis, *Tsakaël*, Tsuiquam, *Tukiphat*, Turmaël.

Uâpinell, Ukobach, *Ulpha*, Uphir.

Vacaba, Vahpurtym, *Vehdalta*, *Vemnho*, Verasua, Verimzaël, *Verrynn*, *Vhnori*, Viboldanek, *Viroaso*, *Viviane*, Vlaspermalator, Voméron, *Vovopéru*, Vulprouk, *Vulvafélix*, *Vunddaraël*, Vyntalkoun, Vynx-Star.

Wauvherr, Wiimlazer.

Xaperlina, Xaphan, *Xénapol*, Xezbeth, Xiph, Xitragupten, *Xoïzmihel*, Xulph, Xundelpatan.

Yan-Gant-hy-Tan.

Zacharia, Zaëbos, *Zahun*, *Zalburis*, Zarapata, Zaren, Zarobi, Zeernebooch, *Zeffar*, *Zéïrna*, Zengog, *Zizuph*, *Zoltaïna*, Zophas, Zozo, Zuphlas, *Zuttapara*, Zuypopo ou Swipopo.

Ces 562 esprits du feu sont tous qualifiés chefs de légion.

Par ce chapitre, qu'il est temps de terminer, les lecteurs peuvent se faire une idée de l'Armée Infernale, telle du moins que les palladistes se l'imaginent. De plus amples explications seront données dans la *Revue Mensuelle;* ici, l'espace m'est mesuré, et, du reste, comme on le comprendra sans peine, j'ai hâte de conclure.

Mais j'ai tenu à donner un aperçu de ces mensonges fantastiques, au moyen desquels Satan berne impudemment ses adorateurs ; il était utile aussi d'expliquer ce nombre 77, bien que, sur ce point, j'aie été devancé par M. Margiotta. Du moins, mes lecteurs auront eu l'avantage de connaître les éléments indispensables de l'explication ; et les docteurs ès-maçonnerie ne pourront pas plus me démentir, qu'ils n'ont démenti le converti de Palmi.

En effet, lorsque le F∴ Goblet d'Alviella, dans une lettre au *Patriote* de Bruxelles, osa dire qu'il ignorait le Palladisme (dont il est grand-maître provincial pour la juridiction du Lotus 55), M. Domenico Margiotta lui porta publiquement, dans le même *Patriote*, un triple défi, le mit au pied du mur (lettre du 8 octobre 1894, datée de Londres), offrit de faire constituer un comité d'arbitrage devant lequel il déclarait qu'il confondrait son contradicteur; et le F∴ Goblet d'Alviella recula, refusa cette confrontation, cette proposition de production de preuves et d'explications, se renfermant désormais dans un piteux silence et fuyant la discussion au grand jour (1).

Entre autres choses, M. Margiotta avait écrit dans sa lettre de défi :

« Tandis que, dans la plupart des pays, les FF∴ jugés digne de la parfaite initiation sont choisis seulement à partir du grade de Kadosch (30e degré) parmi les membres des Aréopages, en Belgique, où le Palladisme est depuis longtemps très développé, on les choisit même à partir du grade de Rose-Croix (18e degré) parmi les membres des Chapitres. C'est pour cela qu'on rencontre beaucoup de brefs (diplômes) de Roses-Croix belges portant cette formule : *A la gloire du Grand Architecte de l'Univers, de l'orient de l'Univers*, PAR LES NOMBRES **77** A NOUS SEULS CONNUS. Eh bien, 77 est un des nombres palladiques, et je mets M. Goblet d'Alviella au défi de l'expliquer d'une manière uniquement maçonnique, c'est-à-dire de donner une explication d'écossisme pur et simple. (M. Goblet d'Alviella est le lieutenant grand commandeur du Suprême Conseil de Belgique, pratiquant l'Ecossisme, comme rite avoué.)

« L'explication vraie, la voici : — Le nombre 77 est nombre sacré, parce qu'il est le produit de la multiplication de 7, nombre sacré, par 11, nombre sacré. Le nombre 7 est sacré, parce qu'il est le total du nom ineffable du Grand Architecte de l'Univers (*Lucifer*, nom révélé seulement dans les Triangles). Le nombre 11 est également nombre sacré luciférien, parce que cabalistiquement il représente l'En-Soph et les dix Séphiroth, dont les incarnations maçonniques sur terre sont le Souverain Pontife de la franc-maçonnerie universelle et les

(1) La lettre par laquelle M. Domenico Margiotta mit le F∴ Goblet d'Alviella au pied du mur, a été reproduite en entier, ainsi que toute la polémique, dans le n° 9 de la *Revue Mensuelle.*



dix Patriarches composant le Sérénissime Grand Collège des Maçons Emérites (parmi lesquels M. Goblet d'Alviella est le *Malkhuth* depuis le 29 septembre 1893). Enfin, le nombre 77 est trois fois sacré, parce qu'il est le nombre de la Hiérarchie Céleste, selon le *Livre Apadno*. C'est en l'honneur de ce nombre que la juridiction suprême de la haute-maçonnerie est divisée en 77 Provinces Triangulaires.

« M. Goblet d'Alviella aura à produire, devant les arbitres, les diplômes imprimés que le Suprême Conseil de Belgique décerne aux Roses-Croix belges. On constatera que ces documents portent la formule ci-dessus, et nous verrons si M. Goblet d'Alviella pourra en donner une explication autre que celle que je viens d'indiquer. »

Ce défi, qui n'a pas été relevé, était appuyé par une sanction pécuniaire, c'est-à-dire par l'enjeu d'une forte somme; et ainsi la reculade du Goblet belge n'a été que plus significative, elle constituait un véritable aveu.

Quand j'aurai dit encore, pour ne rien omettre d'essentiel, que les dix Séphiroth de la cabale ne sont pas des abstractions dans le Palladisme, j'aurai tout dit. Le *Livre Apadno* en fait des génies d'une classe à part, formant comme la couronne vivante du Dieu-Bon, sans appartenir néanmoins à la hiérarchie ni commander aucune légion. En outre, Lucifer et les six hauts esprits du feu formant les trois premiers rangs ont chacun cinq génies favoris, sauf Baal-Zéboub qui en a six.

Rappelons, une dernière fois, les dix Séphiroth, qui sont : Kether, Khokhma, Binah, Khesed, Din, Tiphereth, Netzakh, Hod, Jesod, Malkhuth.

Les cinq favoris de Lucifer sont : Homoth, Senacker, Têpiseuth, Thepisatosoà, Thumis. Les six favoris de Baal-Zéboub sont : Asiccan, Athembuï, Epima, Phuonisi, Senthacer, Verasua. Les cinq favoris d'Astaroth sont : Acentacer, Oroasoër, Senciner, Sothis, Thopithus. Les cinq favorites d'Astarté sont : Sagen, Serneuth, Thespizatras, Thuïmis, Viroaso. Les cinq favoris de Moloch sont : Aharph, Aphruïmis, Arkathapias, Atherekinis, Chenen. Les cinq favoris d'Hermès sont : Aphuth, Asicath, Astiro, Eregbuo, Sith. Les cinq favoris d'Ariel sont : Arpien, Sithacer, Themazo, Thezogar, Thopibuï. En astrologie, les trente-six chefs de légion favoris sont des décans; en d'autres termes, dix degrés zodiacaux forment un décan, et chaque décan, soumis tour à tour à l'influence des sept plus hauts esprits du feu (qualifiés de génies planétaires par les astrologues), porte le nom d'un de ces trente-six démons.

C'est donc dans le Palladisme, luciférianisme pur, et principalement dans la Hiérarchie satanique, depuis les mystérieux 77 jusqu'aux 6666 chefs de légion, que l'on a la clef de toutes les sciences occultes; aussi, combien de tireurs d'horoscopes font du satanisme sans s'en douter. Satan ne s'étant jamais peut-être expliqué aussi clairement qu'avec Albert Pike et ses disciples, il s'ensuit que la vraie lumière, au point de vue luciférien, est celle



qui émane du Sanctum Regnum, celle que possèdent les occultistes du Palladium ; lumière qui est directement l'opposée de celle de l'Eglise, c'est-à-dire Jésus-Christ.

CHAPITRE XLV

Le Diable à l'assaut du Saint-Sépulcre

On n'a pas oublié ce que j'ai dit des Banabacks (dans le premier volume, pages 919 et suivantes) à propos de la possession chez les enfants. J'ai tracé un portrait du Jézide, et je vous prie de croire que je n'ai pas chargé les couleurs. Le Jézide luciférien, disais-je, est certainement la plus basse, la plus vile, la plus abominable expression du satanisme contemporain.

Parmi les nombreuses lettres que je reçois depuis le commencement de cette publication, il en est quelques-unes où mes correspondants me manifestaient le doute qu'il pût exister des peuplades professant ouvertement le culte du diable. Eh ! braves gens qui demeurez tranquillement chez vous, au coin de votre feu, leur répondrai-je, on voit bien que vous n'avez pas voyagé ; mais interrogez les missionnaires, je vous en prie. Ceux-ci vous édifieront, si vous avez peine à me croire. Les adorateurs du diable ? mais ils existent par milliers et milliers ! Tout le Kurdistan en est rempli, toute l'Arménie Turque, et ils s'étendent jusqu'en Syrie, en Palestine ; il y en a même à Jérusalem.

Yésidis, Daseni, Chemsieh, ces trois mots signifient « Jézides », les plus exécrables des banabacks. Ceux de la province russe de la Transcaucasie sont au nombre de 1.400 familles au moins ; on en compte autant dans le Kurdistan persan, et près du double dans le Kurdistan turc ; et ce sont là les familles qui se sont fixées dans le pays et qui, par conséquent, sont mentionnées par les statistiques officielles. Mais il y a les tribus nomades de ces scélérats fanatiques qui échappent à toute évaluation exacte. Moritz Wagner, dans sa remarquable étude de ces contrées de l'Asie antérieure *(Reise nach Persien und dem Lande der Kurden)*, estime que, parmi les Kurdes nomades, les Jézides qui se cantonnent principalement dans les montagnes de Sindjar, au nord des campagnes de la Mésopotamie, sont au nombre de 50.000, épars sur un espace très considérable, et déjouant toute répression. Von Hammer-Purgstall, Karl Ritter parlent de ceux des plateaux d'Erzeroum, innombrables, et citent ce fait, qu'une de leurs colonies s'était même avancée jusqu'au Bosphore, en face de Constantinople. Théophile



Deyrolle *(Voyage dans le Lazistan et l'Arménie)* n'en compte que 5.000 sur la frontière turco-russe; mais il ajoute qu'ils sont, par contre, fort nombreux, aux environs du Sipan-Dagh, au nord du lac de Van. « Les Yésidis adorent le diable, écrit M. Deyrolle; leur doctrine inspire également de l'horreur aux Persans, aux Turcs et aux chrétiens. Ils sont braves et entreprenants, et maintenant encore leurs habitudes de brigandage les rendent fort à craindre dans les districts de Melesgerd et de Boulanlik, où ils pillent quelquefois les grandes caravanes et les villages arméniens dont ils enlèvent les récoltes. On les reconnaît à leurs vêtements, qui sont généralement de couleur sombre et couverts de broderies de laine rouge, ainsi qu'à leur turban jaune et noir. » Une de leurs tribus, fixée entre Mossoul et le Khabour, affluent du Tigre, pouvait, au commencement de ce siècle, mettre sur pied environ 8.000 hommes, dont 6.000 fantassins.

Depuis une terrible expédition faite contre eux en 1841 par Reschid, pacha de Mossoul, qui les tailla en pièces et les força à rentrer dans leurs repaires, du reste inaccessibles, ils exercent le brigandage plus modérément, si l'on peut s'exprimer ainsi; mais, en revanche, ceux qui semblent vouloir se civiliser sont d'une hypocrisie raffinée, au delà de tout ce qu'on peut supposer.

Chaque tribu de Jézides est gouvernée par un cheikh indépendant; mais toutes relèvent au spirituel du *Mir*, sorte de pape sataniste ou cheikh-khan, qui réside au bourg de Baadlî, situé sur une roche escarpée. Ce *mir*, qui est choisi parmi les descendants d'Yésid, fondateur de la secte, est en même temps le prince de la tribu sur le territoire de laquelle se trouve le tombeau révéré de leur grand saint, le cheikh Adi, auteur de leur livre de doctrine, *Aswat* ou « le Noir »; les sectaires se rendent en pèlerinage à ce lieu sacré, leur saint-sépulcre, au nord de Mossoul, sur la route d'Amadiah. Ils ont encore un sanctuaire vénéré à Lalech, village où vécut un de leurs prophètes.

On le voit, les Jézides ne sont pas des mythes ; les témoignages abondent sur leur religion à rebours, sur leurs mœurs, féroces dans les contrées que leurs bandes terrorisent, hypocrites quand, s'écartant de leur centre caucasien, ils viennent dans les villes de l'Asie-Mineure, sur les côtes de Palestine, ou à Smyrne, et même en Europe. Lorsqu'ils se rendent dans nos régions, c'est par petites bandes, et on les confond avec les tziganes, les zingaris ; on dirait des bohêmes moitié arabes moitié juifs.

Le fait est que leur origine est bien confuse. Il y a, dans la doctrine qu'ils affichent, un mélange, en apparence bizarre, de manichéisme, de parsisme, de mahométisme et de judaïsme. Manichéens, ils le sont, ainsi que parsis, par leur croyance aux deux principes rivaux, le bon et le mauvais, se combattant toujours : autant que les musulmans et les juifs, ils ont la haine des chrétiens ; même, ils les détestent encore à un plus haut degré. Comme ils





LE RÈGNE D'ADONAÏ EN OOLIS (selon le *Livre Apadno*).

usent de dissimulation au sujet de quelques points de leur doctrine, et comme leur dissimulation varie à raison de leurs voisinages, des erreurs ont été commises sur leur compte par les voyageurs qui n'ont fait que traverser rapidement le Kurdistan et qui les ont examinés d'une façon superficielle. En certains districts, ils pratiquent la circoncision ; dans d'autres, ils se l'interdisent. Les jeûnes sont strictement observés chez les Jézides qui touchent à l'Arménie; ailleurs, ils n'en font aucun. Ici, la polygamie est en honneur parmi eux ; là, ils sont monogames. Azahel Grant (*The Nestorians*) constate

qu'en certains endroits ils affectent de baptiser leurs enfants et que, pour endormir la défiance des chrétiens, ils se saluent dévotement, en faisant le signe de la croix.

Mais, si l'on rapproche ce qui a été écrit sur eux par les explorateurs qui les ont étudiés de près et quelque long temps, on est frappé d'une remarque qui s'impose : c'est que leur religion n'est autre qu'un palladisme des mieux caractérisés.

D'abord, tout porte à croire qu'ils sont les descendants directs des premiers Manichéens. La contrée d'où ils proviennent, où ils sont en force, est celle-là même où Manès conçut et propagea ses doctrines avec le plus de succès. Le nom de leur cheikh vénéré, de leur grand saint, Adi, est celui d'un des plus zélés disciples de Manès.

Comme les anciens Mages, comme les sectateurs de Zoroastre, ils qualifient d'Ahriman, dieu du mal, la divinité qu'ils reconnaissent, mais qu'ils refusent d'adorer, et ils réservent leurs hommages à un Ormuzd nettement luciférien, un dieu du feu, dont ils font la divinité bienfaisante.

En vrais parsis, professant un sabéisme mystique tel que celui des palladistes, ils vénèrent le soleil, comme manifestation permanente du bon principe divin. Le feu est sacré pour eux, au point que cracher dans un foyer est un péché des plus graves. Des deux dieux, celui qu'ils adorent est appelé par eux Taous ou Mélek-Taous, c'est-à-dire Roi Phénix, Seigneur de Vie, ou encore Esprit-Saint Feu-et-Lumière, et même, très carrément, Lucifer. Bien mieux, lorsqu'ils parlent de leur dieu dans une assemblée publique où peuvent se trouver des non-initiés, ils le désignent par des périphrases, dignes de vrais palladistes : « Celui que vous savez », ou bien : « Celui que les sots et les ignorants maudissent. »

De même que les occultistes des triangles ont leur livre sept fois sacré, mille fois secret, le *Livre Apadno*, les Jézides possèdent un livre mystique et mystérieux, le *Sôhuph Sheit*, que l'on ne peut montrer aux étrangers sous peine de mort.

Les cabalistes du Palladium revendiquent Moïse ; les Jézides, aussi. Le *Livre Apadno* fait du Christ un fils de Baal-Zéboub, ayant bien vécu selon Lucifer d'abord, puis ayant trahi le Dieu-Bon ; les Jézides honorent Jésus-Christ dans une partie de sa vie et le maudissent dans l'autre, ils prétendent qu'il fut une incarnation du premier ministre céleste du Mélek-Taous, mais qu'il abandonna la bonne cause divine ; et c'est pourquoi les Jézides meurtrissent l'image du Christ crucifié, exactement comme les palladistes. Il n'est qu'un point sur lequel les deux sectes diffèrent : les Jézides rendent honneur à Mahomet, comme étant un de leurs prophètes ; les palladistes, sans le vouer aux anathèmes, reconnaissent qu'il n'a possédé qu'à demi la vraie lumière : mais dans le Palladisme comme chez les Jézides, on prie pour la

conversion des musulmans, en considérant qu'ils sont bien peu à l'écart de la vérité.

Les Jézides, descendants directs des premiers Manichéens, ont vu des Nestoriens se mêler à eux, et leur système s'en ressent. Il y a aussi dans leurs veines du sang juif et du sang arabe inoculés ; ils présentent un type métis de parsis, d'israélites et de musulmans ; de là, sans aucun doute, leur admiration pour Mahomet. Yésid, qui leur a donné son nom et qui les a organisés politiquement et religieusement, était un ennemi acharné d'Ali ; ce fut lui qui, selon les Persans, égorgea, dans la plaine de Kerbelaï, Hussein, fils d'Ali, et quatre-vingt-douze personnes de sa famille.

Les palladistes ont, à Charleston, l'image sacrée nommée Baphomet, qui est leur palladium ; les Jézides ont, à Lalech, l'effigie sacrée du Mélek-Taous, qui est aussi leur palladium, et que le Mir expose à la vénération des fidèles, à l'époque des pèlerinages.

Le souverain pontife de la haute-maçonnerie a préposé auprès de lui par Lucifer, mis à son entière disposition, répondant à son premier appel, un daimon ayant au moins le grade de chef de légion, qu'il consulte et qui l'assiste de ses conseils, quand ce n'est pas Lucifer lui-même qui intervient. Le souverain pontife des Jézides, le Mir, a pour assistant un possédé à l'état latent, un nain démoniaque, le Kutchuk, sans l'avis duquel il n'entreprend rien, parce que c'est Lucifer qui lui parle par la bouche du nain ; aussi est-il assailli par les fidèles qui viennent lui demander des oracles.

Enfin, les Jézides sont dans la vraie doctrine luciférienne (celle d'Albert Pike) : ils réprouvent l'emploi du nom de Satan et en font un crime à ceux qui s'en servent pour désigner Lucifer. Taylor atteste que chez eux la peine de mort est prononcée contre quiconque, au lieu de dire « Lucifer », dirait « Satan » (*Journal of the Geographical Society,* 1868) ; « ceux qui l'entendent ont pour devoir de tuer l'insulteur, puis de se tuer eux-mêmes. »

Pour eux, comme pour les palladistes orthodoxes, c'est-à-dire ceux qui ne transigent pas, qui ne font aucune concession au lyrisme de Carducci, donner à Lucifer le nom de Satan, c'est le calomnier à l'instar des prêtres catholiques, c'est vomir le plus odieux blasphème contre le Dieu de Bonté et de Lumière. Et non seulement ils s'abstiennent de prononcer ce nom, qui est *Schaïtan* dans la langue des Kurdes ; mais même ils évitent de se servir de mots dont la consonnance approche de celle de celui-ci. Ainsi, par exemple, « fleuve » se dit *schatt* en kurde ; eh bien, comme *schatt* se rapproche de *schaïtan*, les Jézides appellent un fleuve *avé-mazen,* « grande eau ».

Les premiers renseignements que l'on a eus sur les Jézides proviennent de Thomas Hyde *(Veterum Persarum et Parthorum et Medorum religionis Historia)* et de Michel Febvre *(Théâtre de la Turquie).* Rousseau, consul à Bagdad en 1809, en parle aussi dans sa *Description du pachalik de*

Bagdad. Le R. P. Maurice Garzoni, missionnaire pendant dix-huit ans dans le Kurdistan, les mentionne fréquemment au cours de ses relations. A ces noms et à ceux que j'ai cités plus haut, il faut ajouter encore Niebuhr, Rich, Ainsworth, Reclus, Perkins, Forbes.

Parmi les Jézides les plus fanatiques, les plus dépravés, les plus féroces, et par conséquent les plus redoutés, il convient de signaler ceux des tribus de Khizîl-bach ou « Têtes Rouges », qui vivent dans le bassin moyen de l'Euphrate, sur les bords du Ghermili et du haut Khizîl-Irmak. Ceux-ci ont, sous la dépendance du Mir de Baadlî, un patriarche résidant dans le Derzim, près du fleuve Mourad. Cette branche de Jézides compte, dit-on, 400.000 sectaires ; toutefois, Taylor ne croit pas devoir les évaluer à plus de 250.000, ce qui est encore un fort joli chiffre. Dans la contrée, on les gratifie du sobriquet de *Terah-Sonderan ;* ce qui veut dire : « les éteigneurs de lumières ». Ce sobriquet leur a été donné à cause d'une de leurs coutumes rituelles qui les dénonce bien comme dignes frères des anciens gnostiques, manichéens et albigeois ; cette cérémonie abominable, plus ignoble que les bacchanales du paganisme, a lieu au 8 des calendes de janvier, c'est-à-dire au solstice d'hiver (jour de la Noël). Thomas Hyde rapporte qu'un de ses amis, un syrien nommé Andréas Pharah, put se glisser parmi les Jézides et être témoin oculaire de ce qui se passe dans ces infâmes saturnales. Hommes et femmes réunis, après de copieuses libations, éteignent toutes les lumières et se livrent dans les ténèbres à tous les désordres. Avant que ces lumières fussent éteintes, ce Pharah avait remarqué une jeune jézide assise près d'une vieille, et s'était promis de s'adresser à elle ; mais il se trompa et tomba sur la vieille. Afin de s'assurer de qui il tenait, il lui tâta la bouche pour inspecter ses dents ; sur quoi, dit Thomas Hyde, la vieille cria : *Garib ! garib !* (un étranger ! un étranger !). Pharah dut se hâter de déguerpir, pour ne pas être écharpé par l'assemblée.

Dans ces pays perdus du Kurdistan, des missions catholiques ont réussi à s'installer, mais avec quelle peine ! Il y en a à Mossoul, à Telkef, à Tiskopa, à Elkous, à Akra, à Amadiah, à Akereh, à Sat, à Ardikhaï, à Ourmiah, à Khosrova. La conquête des âmes est particulièrement difficile dans le pays du Tigre ; entre Mossoul (endroit où s'élevait jadis Ninive) et Elkous, la rive droite du fleuve est presque entièrement occupée par les Jézides, et la rive gauche par les Chaldéens, qui ne valent guère mieux. Ailleurs, ce sont les Jacobites et les Nestoriens, hérétiques haineux qui dominent. C'est bien là, vraiment, une contrée du diable. Au surplus, pour mieux contrecarrer l'action des missions catholiques, les missionnaires protestants pullulent dans cette région maudite. Ils sont établis partout : à Mossoul, à Akra, à Dareh, à Amadiah, à Beoulata, à Goleh, à Koulat, à Hasrou, à Hini, à Havadorik, à Mouch, à Bitlis (près du lac de Van), à Mar-Akha, à Arbach, à

Heich, à Ina-de-Noune, à Makheteya, à Zier, à Memikhan, à Keyet, à Diza, à Chardevar, à Khiana, à Ardikhaï, à Diza-Toki, à Gudjapa, à Ourmiah, à Gulpasan, à Ada, à Soupergan, à Gavalan, à Oulah. Partout, ils fraternisent avec les Jézides. Or, ces missionnaires protestants ne sont pas des anglais, mais des américains, des Etats-Unis ; ils sont envoyés par New-York, par Chicago, par Boston, par Philadelphie, par Louisville, par Baltimore, par Charleston, et ils sont tous francs-maçons. Concluez !

Dans le roc des monts kurdes, les Jézides ont creusé, à des hauteurs où l'on n'arrive que par d'étroits sentiers bordés de précipices, des cavernes de forme exactement cubique ; les parois en sont garnies d'ossements humains en guise d'ornements ; toute la décoration est dans cet art macabre ; les lustres même sont confectionnés avec des ossements. Au fond, il y a un autel diabolique, où un *karataschi* (espèce de prêtre-fakir de cette religion infernale) dit une messe noire ; l'officiant est nu, n'ayant qu'une sorte de chasuble ou dalmatique où la croix est représentée renversée. A cette messe noire, on ne profane pas d'hosties consacrées, car il serait impossible de s'en procurer dans le pays ; mais le karataschi remplit de vin un calice à plusieurs reprises, et il répand le liquide sur le sol en disant : « Ce vin figure le sang du maudit ; abreuvez-vous du sang du maudit. » Les jézides se précipitent, la face contre terre, et lèchent jusqu'à la dernière goutte le vin ainsi répandu. Cette cérémonie a lieu au solstice d'été et aux deux équinoxes ; elle entretient les fidèles dans une excitation sauvage contre le Christ et les chrétiens, et, par le fait, les guerriers jézides sont plus cruels et plus barbares dans leurs brigandages que les terribles Druses du Liban.

Les Karataschis sont vêtus d'une tunique noire, et ils sont coiffés d'un haut bonnet également noir, orné de bandelettes noires. Ils prêchent que Lucifer est leur *Pyr* (feu) et leur *Sheich-Ali* (docteur très-haut), et qu'ils s'introduiront, les armes à la main, dans le ciel du mauvais dieu pour l'en chasser. Pour devenir karataschi, il faut subir un assez long noviciat, avec épreuves, mais des épreuves sérieuses, qui souvent mettent la vie en danger ; enfin, la prise de l'habit noir, qui est revêtu par l'initié, fait l'objet d'une grande solennité. Le récipiendaire, qui a été *murid* (disciple) pendant son noviciat, passe alors au rang de *cotchek* (clerc) et fait désormais partie de la confrérie des Karataschis. Le supérieur-fakir, en le revêtant de la tunique noire, prononce ces paroles : « Dès maintenant, tu es entré dans le feu, et sache que, par les mérites d'Yésid, tu es devenu fils adopté du Mélek Taous. En cette qualité, tu dois souffrir les injures, les opprobres et les persécutions des mauvais hommes, pour l'amour du Dieu de Bonté et de Lumière ; cet habit te rendra odieux à toutes les nations, mais agréable à la majesté divine. Endure l'affront de l'ennemi ; les malédictions s'accumu-

lent; à l'heure fixée, notre Dieu exercera la vengeance impitoyable, par les armes du peuple saint. »

Les karataschis s'interdisent de tuer aucun animal; ce scrupule va jusqu'à éviter d'écraser les fourmis ou de détruire quelque insecte que ce soit, même les poux de leur tête et les puces de leurs illustres habits : « Qui sait, disent-ils, quelle est l'âme humaine qui est passée dans le corps de cet animal? » Ils ne se taillent ni ne se coupent la barbe, laquelle, du reste, ne pousse que très faiblement sur leur peau. Sous le rapport de la propreté, chez les Jézides, les simples fidèles rivalisent de crasse et de vermine avec leurs prêtres-fakirs.

Les Jézides ont leurs prestiges, cela va sans dire, et Satan accomplit des merveilles en leur honneur. Michel Febvre raconte à ce sujet un fait, qu'il traite, il est vrai, de légende : « Me trouvant un jour avec eux près du couvent arménien de saint Siméon Stylite, où je les avais priés de me conduire, l'un d'eux, m'ayant fait remarquer une fente dans le rocher de la montagne, me demanda si je connaissais l'origine de cette fente. Sur quoi lui ayant répondu que non, il me raconta qu'un jézide étant un jour poursuivi par des infidèles qui voulaient l'obliger à maudire l'Ange-Paon (c'est encore un des noms dont ils se servent quand ils parlent de Lucifer devant les personnes étrangères à leur religion), la pierre s'entr'ouvrit pour le mettre à l'abri de la persécution de ses ennemis; prodige qui étonna si fort les incrédules qu'ils se convertirent à l'heure même et demandèrent pardon à celui qu'auparavant ils voulaient mettre à mort. » Mais Satan n'a pas toujours permission d'intervenir pour les défendre; car on cite plusieurs jézides, que des turcs, des persans ou des arméniens ont massacrés parce que, saisis par la foule dans une ville hostile, ils s'étaient refusés à maudire le diable; plutôt que de faire cela, ces fanatiques préférèrent se laisser écorcher vifs. Ce sont là les martyrs jézides.

Enfin, trois montagnes sont spécialement l'objet de leur vénération : le Sindjar, où ils se rendent en pèlerinage et où, en l'honneur de Lucifer, ils jettent dans un abîme de l'argent et des joyaux; l'Alagoz, massif volcanique, dont le cône obtus atteint 4.190 mètres d'altitude, et qu'ils considèrent comme une sorte de lunette ou de télescope par lequel les esprits du feu intérieur de la terre regardent les astres du firmament, afin d'inspirer les réponses aux karataschis consultés sur l'avenir *(Allah-ghoz* signifie *l'œil de Dieu)*; et, surtout, l'Ararat, dont le massif est le centre historique du plateau d'Arménie, l'Ararat, mont sacré des Kurdes et, en particulier, des Jézides.

La question de l'Ararat, envisagée au point de vue palladique, va m'amener à parler de l'Ante-Christ, à propos des Jézides; ce sera le lien entre ce chapitre et le dernier de mon ouvrage. En effet, le mont Ararat, fort

célébré dans les légendes de la Maçonnerie d'Adoption, joue un grand rôle dans le *Livre Apadno*, et rien n'est plus frappant que la ressemblance entre la tradition jézide et les fausses prophéties apadniques au sujet de cette haute cime de la Caucasie. C'est à croire que l'auteur de la bible luciférienne de Charleston est le même que l'auteur du *Sôhuph Sheít*.

En tout cas, il y a là une connexion étonnante, qui laisserait supposer une unité réelle dans le plan diabolique, dans le projet que Satan médite d'une nouvelle et suprême révolte contre Dieu.

Les Jézides rêvent l'extermination des races chrétiennes. Au grand jour, d'après leur tradition, ils réuniront au mont Ararat toutes leurs tribus éparses en Russie, en Perse et en Turquie, et de là ils descendront, comme une avalanche, sur la Palestine pour proclamer le règne de Lucifer sur la terre, détruire le sépulcre du Christ et planter l'effigie du Mélek-Taous, transportée de Lalech, au sommet du Golgotha. Déjà, ils préparent les voies à cette campagne. Nombreux sont les Jézides qui viennent par groupes explorer la Terre-Sainte, où ils se rencontrent souvent avec des pèlerins catholiques, ceux-ci les prenant pour des familles de juifs nomades, aussi plats et hypocrites que sordides. Des karataschis se rendent même en Europe, ignorés, quittant leur tunique noire pour la circonstance, passant d'abord par l'Arabie, l'Egypte, la Tunisie, s'initiant aux mœurs des arabes d'Afrique et se donnant pour tels quand ils ont traversé la Méditerranée : comme les espions avant la guerre, ils viennent reconnaître le terrain ; on en cite quelques-uns, autour du lac de Van, qui racontent être venus à Rome. En nombre relativement important, quelques familles de jézides se sont implantées en Palestine, et l'on n'ignore plus qu'il y en a même à Jérusalem ; les uns et les autres, prenant leurs positions, attendent l'invasion, qui viendra quand le Mélek-Taous en aura décidé.

Ainsi, le diable se prépare à donner l'assaut au Saint-Sépulcre ; et ce travail qui se fait dans l'Asie-Mineure m'oblige à songer à ce qui se passe d'autre part à Rome, où, par l'ordre de la secte maçonnique, on édifie chaque jour des maisons destinées aux familles d'ouvriers entraînés et corrompus dans les cercles anticléricaux, où l'on bâtit des quartiers populaires tout autour du Vatican, de façon à l'enserrer d'un cercle hostile, et cela pour réaliser le sombre dessein d'Adriano Lemmi : faire éclater une insurrection impie et déchaîner la populace sur la demeure du Pape.

De même, les Lieux-Saints sont visés par les Jézides ; de jour en jour, ils s'établissent dans les environs, resserrant peu à peu leur cercle, tout en entretenant leur zèle de maudits aux pays dont l'Ararat est le centre ; sommet qu'ils appellent, exactement comme les palladistes, « la Montagne Mère du Monde », persuadés, toujours comme les palladistes, que c'est Lucifer qui a sauvé, au moyen de l'arche, l'humanité noyée par le déluge de son rival

malfaisant, Adonaï (pour les uns) ou Ahriman (pour les autres), principe de l'eau.

Et le plus curieux, le plus étrange, c'est que les Jézides prétendent que l'arche de Noé existe encore, mais invisible, sur le sommet du Grand-Ararat, à 5.160 mètres d'altitude, et que, lorsque des pâtres profanes veulent gravir le mont sacré, ils sont arrêtés par des prodiges. Or, le *Livre Apadno*, bizarre coïncidence, dit : « Reverdie par un gazon de merveille au milieu des éternelles neiges du sommet divin, l'arche repose, indestructible, sur l'Ararat; mais l'œil de l'homme ne la saurait apercevoir, et des esprits du feu, armés d'épées flamboyantes, veillent sur le navire qui porta la femme de Cham, sur le berceau de la nouvelle humanité, sauvée par Lucifer. »

Ailleurs, enfin, correspondant à la tradition des Jézides, la bible charlestonienne dit : « Le peuple choisi se réunira dans les plaines où naissent les plus belles femmes de la terre; il gravira, en foule armée, la cime sacrée d'Ararat; les esprits du feu s'écarteront, et le peuple choisi apercevra l'arche-sainte. Et soudain, porté sur une nuée, afin que tous sachent bien que le Dieu-Bon est avec lui, le Très-Saint 666, venant de l'extrême orient, paraîtra, tenant en main le rameau d'olivier ; et la colombe à qui Lucifer a donné l'immortalité le précèdera, suivie de onze mille âmes de jeunes filles qui, durant leur vie terrestre, auront été épousées par les esprits du feu et qui seront ce jour-là visibles sous la forme de onze mille colombes. Et le Très-Saint 666 déposera dans l'arche le rameau d'olivier ; il tirera l'épée de l'extermination et se mettra à la tête du peuple choisi. Et d'Ararat la première armée humaine du Dieu-Bon descendra, en phalanges épaisses, pour aller jusqu'à Apadno, où sera établi le camp. »

CHAPITRE XLVI

Le nombre mystérieux 666, ou l'Ante-Christ

D'APRÈS LE LIVRE APADNO

« Ici le Très-Haut le plus haut écrit pour dévoiler aux hommes fidèles comment s'incarnera le génie qui préside aux œuvres de nécromancie. Cette incarnation sera la récompense de la grande victoire de Sirius.

« Le Dieu-Bon le fit prince, ce vaillant chef de légion, et il lui donna place à sa cour entre le prince qui mord en riant, lequel commande aussi à une légion, et le prince du hasard fortuné, lequel commande à quatorze légions.

« Prosternez-vous, hommes fidèles, devant Kobal, devant Asmodée,



L'Ante-Christ (selon le *Livre Apadno*).

devant Antichrist (1). Le rire donne la main au jeu ; la tombe s'ouvre et devient le lit de la volupté. Sirius a été évacué ; Prince de la nécromancie, c'est à toi qu'est réservée encore la gloire de la Terre.

« Dix rois de la Terre combattront sous tes ordres, Prince que j'aime ; c'est moi, le Dieu-Bon, qui l'ai dit.

(1) Je dois faire une remarque et rectifier une faute d'impression qui s'est produite plusieurs fois au cours de cet ouvrage. Comme catholique, j'écris : « Ante-Christ »; mais les palladistes écrivent : « Antichrist », ou : « Anti-Christ » Partout où je cite un document luciférien ou les paroles d'un palladiste, il faut lire le mot avec un *i* ; et lorsque je m'exprime moi-même, c'est-à-dire en tant qu'auteur catholique, il faut lire un *e*. Les typographes, ne se rendant pas compte de cette différence, ont cru parfois à une erreur de ma part et ont mis *e* pour *i*, et réciproquement.

« Mais les temps compteront à partir du jour où le Très-Haut le plus haut aura une fille parmi les enfants des hommes ; car, de même que Dieu lui-même engendra Caïn, Dieu lui-même sera père encore sur la Terre, mais d'une fille, quand les nouveaux temps viendront.

« Sept ans moins neuf jours avant le Troisième coup de canon, naîtra, au pays de l'Ell, d'une femme du Nord, une certaine fille qui sera la sagesse même, et son père sera l'Esprit-Saint, opérant par l'intermédiaire d'un homme juste.

« Et personne ne pourra lire le nom de cette fille prédestinée ; car c'est d'elle que descendra Celui dont le double nom vaut 666.

« Passeront trente-trois ans. Alors la fille qui sera sagesse enfantera, non des œuvres d'un homme, mais d'un esprit de lumière, une fille dont aucun mortel ne pourra lire le nom.

« Et le père de cette fille sera le Léopard aux ailes de griffon, qui commande à soixante-dix légions.

« Passeront trente-trois ans encore. Alors la fille du Léopard enfantera, des œuvres d'un esprit de lumière, une fille dont le nom sera lu par les seuls élus de Baal-Zéboub et d'Astarté.

« Et le père de cette fille sera le Roi qui a pour visage une étoile et qui commande à trente légions.

« Passeront trente-trois ans encore, et viendra le jour où Mikaël grincera des dents ; mais les adorateurs d'Adonaï, ignorant la colère de Mikaël, fêteront, comme chaque année, Mikaël.

« Et ce même jour, de la fille du Roi qui a pour visage une étoile, naîtra Celui dont le double nom vaut 666.

« Quittant le royaume du Dieu-Bon, il s'incarnera par formation de neuf lunes dans le sein de la fille sa mère ; mais lui, il n'aura point de père, et néanmoins il naîtra enfant comme les enfants des hommes.

« Et son nom d'homme pourra être lu dans Jérusalem ; mais l'intelligence de ce nom n'en appartiendra encore qu'aux élus de Baal-Zéboub et d'Astarté.

« Ainsi naîtra le vainqueur de la Terre, ayant eu pour mère, pour aïeule et pour mère de son aïeule, trois filles prédestinées qui vivront vierges du contact des hommes.

« Et le vainqueur de la Terre, précédant le vainqueur du Ciel, se révèlera au monde à l'âge de trente-trois ans. Il parlera aux nations, tenant à la main le rameau d'olivier ; dans sa main, le rameau d'olivier sera comme une palme glorieuse.

« Jérusalem tressaillera de joie ; car celui de ses fils qui, pour commander aux adorateurs d'Adonaï, avait fermé les yeux à la lumière, recouvrera la vue, déposera le triple diadème maudit et mettra son honneur à travailler à l'œuvre du Rempart de Dieu, du Dieu le meilleur et le plus grand.



« Mais il y aura encore des millions d'aveugles, le rameau d'olivier se changera en épée, et la lutte terrestre durera un an, jusqu'au Quatrième Coup de canon, qui sera tiré dans l'île de la Vengeance.

« Gloire à Dieu ! gloire au Très-Haut le plus haut ! Prosternez-vous, hommes fidèles, et répétez : Gloire à Dieu ! gloire au Très-Haut le plus haut !

« Et voici les signes auxquels on reconnaîtra, dès les commencements de sa vie terrestre, le Prince que j'aime depuis la grande victoire de Sirius et qui se sera incarné dans le sein de la fille du Roi qui a pour visage une étoile :

« Il naîtra près des Roches de Marbre, à midi ; à ce moment, les eaux mugiront sur toute la surface du globe terrestre. Dans les fleuves d'Egypte, les crocodiles entreront en fureur et se dévoreront les uns les autres.

« Il aura ses dents en naissant ; son front sera immense, tel qu'aucun enfant des hommes n'eut un si grand front.

« Il sera Athoïm-et-Zaïn.

« Après sa naissance, sa mère sera épousée par un guerrier, homme fidèle, élu de Baal-Zéboub, et de ce juste elle aura trois fils et trois filles.

« Athoïm-et-Zaïn et ses trois frères guerroieront dès leur jeune âge, et ils seront unis par la plus tendre amitié. En vain, les prêtres d'Adonaï leur tendront des pièges ; ils ne succomberont point.

« Le prince du Ciel de feu n'aura sur la Terre aucun titre de noblesse. Le juste, qui lui servira de père devant les hommes, connaîtra le secret de sa naissance, mais ne le dira point. Ce juste sera Zaïn, et c'est pourquoi le Prince céleste incarné sera Athoïm-et-Zaïn.

« Dans le pays où jaillit la source de la Narbadah sacrée, il y a des vaillants ; il y en aura toujours. Le juste Zaïn sera d'une famille de Fils des Serpents.

« En ce temps-là, la ville aux gracieuses collines, qui est proche des Roches de Marbre, sera, depuis trois fois sept années, la capitale d'un grand empire ; et depuis trois fois neuf ans avant la naissance de la fille du Roi qui a pour visage une étoile, l'eau qui sort de la bouche de la Vache aura perdu sa vertu purificatrice des âmes.

« La trace de l'éléphant qui portait Indra aura reparu.

« Le temple de l'Amarkantak recevra chaque année, depuis sept et neuf et onze ans, l'hommage de la Cité des Lions.

« Ahikam, régénéré, livrera au peuple saint les prophètes d'Adonaï ; trente d'entre eux seront mis à mort, et le trente-unième, régénéré par le baiser de la Lune, reconnaîtra le Dieu-Bon. Il lui sera pardonné, et le peuple saint se réjouira sept jours.

« La famille du Loué, époux de quinze femmes, et la famille du Premier Coup de canon sont déjà dans l'unité en ce temps-là. L'œil de l'Esprit-Saint

lit dans l'avenir, ô hommes fidèles; écoutez, l'Esprit-Saint narre la gloire de l'époque fortunée.

« Alors, l'Asie entière est unie dans l'océan d'amour. Ardjun est ressuscité; il opère des prodiges, en soufflant dans un morceau de bambou mélodieux, et toutes les Divines Enchanteresses demandent au Dieu-Bon de les transformer en flûtes, afin d'être nuit et jour suspendues à ses lèvres.

« Sainte Cité, tu es grande et toujours plus grande; le Dieu-Bon a fait de toi le foyer de la lumière; l'Asie franchit la mer, traverse les Montagnes Rocheuses et t'apporte son tribut, sous la forme de sept dons royaux.

« Le soleil a commencé son travail le jour même où naquit le Prince céleste incarné; le collier de perles est brisé par la main de l'empereur du Nord, lâchement prosterné dans la seconde ville de Céphas, aux pieds du pontife contre qui le soleil travaille.

« Mais, le jour même où le collier de perles vient d'être brisé, là-bas, sur les rives de la Narbadah sacrée, les Gopis, déchirant leurs robes d'un bleu sombre comme celui des nuages, dansent le rasa avec la mère du Prince céleste incarné.

« Cependant, l'abîme rugit, l'eau qui se dit éternelle gronde, Adonaï a crié : Sarakrom et Mikaël, à moi!

« Un monstre, onze fois plus gros que l'aîné des quatre frères et des trois sœurs, est sorti du golfe maudit, en secouant avec fracas sa longue queue d'écailles; il s'est hissé sur la terre ferme; d'aquatique il est devenu terrestre, et il marche, dévorant les hommes et les femmes fidèles; la terreur est partout, on fuit devant lui.

« Le monstre prend des ailes; il s'élance dans les airs, obscurcissant la lumière du soleil; et, pendant sept jours, le soleil ne travaille plus.

« Le monstre, dans les airs, dévore les colombes, et les corbeaux lui font cortège. Les puissances de l'eau qui se dit éternelle se donnent rendez-vous sur la Terre, pour assister à la victoire qu'Adonaï a promise au monstre.

« Celui-ci, enfin, fond, pour le dévorer, sur Athoïm-et-Zaïn, alors encore adolescent.

« Mais, c'est ici le prodige qui révèlera que le jeune homme adopté par le Fils des Serpents triomphera sur la Terre, comme il triompha, esprit du feu, en Sirius : il dira à ses compagnons de ne rien craindre; et, sa bouche s'agrandissant, c'est lui, Athoïm-et-Zaïn qui engloutira le monstre dévorant, onze fois plus gros que lui.

« Et les puissances ennemies, épouvantées, se précipiteront en Oolis. C'est alors que se livrera en Oolis la grande bataille où Ariel vaincra. Oolis verra fondre ses glaces, sera purifiée et régénérée pour toujours.

« Sur la Terre, l'humanité connaîtra le prodige de l'engloutissement du monstre dévorant. Les nations se répètent: Qui peut donc être cet adolescent



qui a accompli un acte si étonnant? où est-il? Mais il demeurera longtemps encore ignoré, excepté des hommes choisis parmi les plus fidèles.

« Trente-trois ans est l'âge de sa révélation à l'humanité ; ainsi l'a décrété le Très-Haut le plus haut.

« La Lune cesse tout à coup de briller blanche ; elle devient rouge. Elle descend, lentement, en treize jours, sur la Terre ; et, en la voyant descendre, l'humanité prend peur, craignant d'être broyée par le choc de l'astre.

« Mais l'astre s'enfonce doucement dans l'océan ; partout, les eaux montent.

« Le successeur du pontife devant qui le collier de perles a été brisé a dit aux adorateurs d'Adonaï : Allons tous à Jérusalem. Or, en franchissant le Bosphore, il est éclairé par la divine lumière. Roches de Marbre, exultez de joie ; les temps sont accomplis.

« Alors, le peuple choisi se réunira dans les plaines où naissent les plus belles femmes de la terre. *(Ici se trouvent les quatre alinéas que j'ai groupés plus haut ; voir la citation terminant le précédent chapitre.)*

« Les autres armées suivront, arrivant d'Asie ; viendront derrière, commandées par les Mages de la Cité sainte, les armées d'Amérique.

« Celles d'Europe et d'Afrique concourront à cerner l'armée adonaïte de l'empire dont la capitale est la seconde ville de Céphas. C'est alors qu'on bataillera toute une année en diverses rencontres, jusqu'à la victoire décisive d'Apadno.

« Le dernier carnage sera horrible et durera neuf jours. Le Dieu-Bon remplira les airs de météores lumineux, afin d'éclairer pendant les nuits l'immense champ de bataille des peuples ; car la Lune sera toujours plongée au fond de l'océan.

« Le peuple maudit du Nord sera exterminé ; le Palladium, apporté de la Cité sainte par les armées d'Amérique, sera érigé glorieusement au sommet de la colline de l'Expiation, à l'endroit même où le Traître fut pendu au gibet d'infamie. Hermès paraîtra et animera la divine image symbolique.

« Et toutes les nations de la Terre se prosterneront devant le Palladium, et le Très-Saint 666 sera acclamé vrai fils de Dieu.

« Mais le Prince céleste incarné dira : Nations de la Terre, je vous dois encore un signe ; après quoi, je retournerai avec Hermès au royaume de l'éternel feu.

« Voici la Lune qui ressort de l'Océan ; elle monte à la surface, et les eaux amères délaissent les côtes qu'elles avaient envahies. En même temps, dans toute la région d'Apadno, la terre s'enfle, et la colline de l'Expiation devient une haute montagne.

« Le Palladium grandit aussi de lui-même. Peuples, contemplez-le ; il est plus haut que la plus haute des pyramides. Aux lieux où s'élevait Jérusalem vient de naître, portant le Palladium gigantesque, un mont le plus haut de



la Terre, plus haut que le Dhavalaghiri, plus haut que le Kantchindjinga, plus haut que le Gaourisankar.

« Et la montagne superbe, n'appartenant à aucune chaîne, s'appellera désormais le mont Excelsus Excelsior.

« Les neiges ne la couvriront point, malgré son altitude ; le printemps y règnera, l'année entière ; les peuples unanimes dans la fidélité, construiront sur elle soixante-dix-sept temples.

« Voici que la Lune remonte lentement dans les airs ; et voici encore qu'elle prend peu à peu une forme humaine ; elle est femme prodigieusement grande, mais de la plus éclatante beauté. Et, dans l'espace, elle s'incline devant le Palladium dominant la Terre ; puis, elle reprend sa forme d'astre, tandis que les peuples sont émerveillés.

« Partout les neiges se cristallisent, tout en gardant leur blancheur immaculée ; l'homme, maintenant, pourra les admirer, sans les craindre. Partout les animaux qui étaient féroces se sont adoucis.

« Les nuages courent dans l'atmosphère, et les nuages sont d'or. Et, tandis que la Lune a repris sa place dans l'éther, les nuages d'or éclatent en éclairs d'une formidable harmonie céleste.

« La foudre parle, voix sublime du Dieu-Bon. Elle annonce que la Terre est à jamais délivrée du joug d'Adonaï. »

Telle est, reproduite du *Livre Apadno*, la principale partie de la légende palladique de l'Ante-Christ. J'ai tenu à donner cette citation tout au long, sans l'interrompre par aucune réflexion ; c'est, je crois, la meilleure manière de faire juger cet échafaudage de hardis mensonges.

Même en ne s'arrêtant pas au grotesque qui déborde dans cette haute fantaisie luciférienne, grotesque par lequel Satan se trahit vrai diable, — car il faut plus que de la bonne volonté pour croire divines de telles absurdités baroques et stupides, — même en prenant le courage d'examiner sérieusement cette soi-disant prophétie du prince de l'orgueil, on ne peut que mépriser, dès les premières lignes, l'inanité du factum diabolique.

En effet, l'Église infaillible nous enseigne qu'il y a témérité à prétendre fixer la date précise des évènements relatifs à l'apparition de l'Ante-Christ et, par conséquent, celle du temps marqué pour la venue de Notre-Seigneur. A plus forte raison, il y a crime et folie à prétendre que l'Ante-Christ sera victorieux. Or, cette folie criminelle est tout le fond du système des palladistes. En outre, on ne peut voir dans la légende luciférienne du Très Saint 666 qu'un nouveau prétexte à blasphèmes. C'est la rage du suprême Déchu qui hurle en ces pages, furieuse contre l'avenir des irrémédiables défaites dont il sera accablé.

Il sait son impuissance contre le Christ; aussi, trompant plus audacieusement que jamais, il présente à ses fanatiques cet avenir tout à l'opposé de ce qu'il sera.

On aura remarqué, d'autre part, combien ce texte est diffus, incohérent. Les palladistes, il est vrai, pour obtenir l'explication des passages incompréhensibles, interrogent, quand ils leur apparaissent, les diables des premiers rangs de la hiérarchie. Le *Livre des Révélations* et *le Verbe Suprême* sont remplis de ces sortes d'interprétations fournies par les démons consultés; mais elles ne réussissent qu'à embrouiller davantage la légende impie, et un grand nombre d'entre elles sont contradictoires (1) : preuve flagrante que Satan ne sait rien.

En vain les menteurs de l'enfer multiplient leurs prestiges et leurs récits extraordinaires; en vain ils donnent, au sein des triangles, le détail des faux miracles dont Notre-Seigneur a parlé en ces termes : « Il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes, qui feront de grands signes *et des choses étonnantes jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus eux-mêmes.* » Décrire ces signes et ces prétendus miracles n'a rien qui les embarrasse: raconter l'histoire future du miracle de l'épi de blé et de la feuille de vigne, et cent autres calembredaines de même acabit, est pour eux un exercice favori. Mais tout ce fatras s'écroule sous le poids même de son absurdité. Le chaos demeure; les ténèbres restent épaisses, et cela parce que ces hardis esprits du feu ne sont pas, quoiqu'ils disent, des anges de lumière.

C'est une ruse de Satan que son adaptation de la légende apadnique à la prophétie de saint Malachie sur la succession des papes. Nous avons vu, au début de cet ouvrage, le serpent de Sophie Walder écrire sur le dos de celle-ci : « Adonaï aura encore neuf papes, et après eux je règnerai ». Satan n'a rien découvert par lui-même au sujet de l'avenir; il ne sait rien, absolument rien ; mais il s'empare de tout ce que les saints, les pères de l'Eglise, les théologiens, les pieux ermites, les bienheureuses visionnaires de Dieu ont écrit dans un jour d'inspiration, et il se l'approprie, pour le travestir. Il ne néglige aucun subterfuge pour se donner les apparences de prophète annonçant la vérité. Quelle piteuse tactique, lorsqu'on songe que nombre de ces prophéties auxquelles il emprunte ce qu'il croit pouvoir lui servir n'ont pas reçu de l'Eglise le sceau de la certitude; par exemple, celle dite de saint Malachie, qui n'est nullement un article de foi. Et voilà à quoi le diable en est réduit !

(1) La *Revue Mensuelle* publiera les principales interprétations, afin de mieux montrer Satan pataugeant dans ses mensonges. Des Mages Elus, aussi, et des Maîtresses Templières Souveraines, se disant inspirés, mais en réalité étant en état de possession, ont essayé d'expliquer le galimatias du *Livre Apadno* ; nous ferons connaître leurs thèses insensées, et nous les combattrons, à la lumière de l'enseignement de l'Eglise et avec les armes invincibles de la foi.



Ainsi il annonce et précise quel sera son grand combat contre Dieu. Il déclare l'état nominatif de ses armées infernales ; il a fait sélection d'un peuple mêlé aux Kurdes et le destine à être l'avant-garde de son armée humaine ; il va jusqu'à tracer d'avance les péripéties de la lutte. Il fait savoir que le Dieu des chrétiens ne règne plus complètement que sur une planète Oolis, astre habité par une humanité difforme jusqu'au phénomène et formé d'eaux aériennes glacées, et il a soin d'ajouter que l'expulsion de l'adonaïsme d'Oolis précèdera de peu celle de la Terre. L'Ante-Christ, il le présente comme un de ses lieutenants ; c'est dit-il, le daimon Antichrist, chef de la 2336e légion, qui s'incarnera, et dont la mère, devenant religieuse après avoir dansé le rasa, sera prise pour bonne chrétienne, mission dévoilée dans *le Verbe Suprême*, sera métamorphosée en homme, stupéfiera les catholiques romains qui croiront à sa sainteté, sera nommée évêque et poignardera l'avant-dernier pape d'Adonaï. Ah ! vraiment, que peut-on trouver de plus pitoyable et de plus saugrenu que ces fables ? et comme elles trahissent le diabolisme de leur inventeur ! comme elles révèlent bien que la malice du démon est aux abois !

Orgueil et mensonge que tout cela ; mais orgueil sot et mensonge niais.

Oui, certes, le grand combat contre Dieu sera terrible ; mais Satan ignore l'heure où, l'Ante-Christ venu, il lui sera permis de livrer cette dernière bataille. Il ne sait qu'une chose : c'est qu'il sera écrasé, refoulé à jamais dans l'abîme ; c'est que le Christ jugera les vivants et les morts, et lui-même, Satan, ainsi que ses légions maudites. Et de cela il enrage ; il n'a que cette piètre consolation : faire croire à ses tristes adorateurs que les portes de l'enfer prévaudront un jour contre la sainte Eglise de Dieu.

CONCLUSION

J'ai déjà parlé de mon voyage de 1891 à New-York ; j'y reviens. C'était quelque temps après que miss Diana Vaughan, quittant le Kentucky, s'était fixée dans cette ville.

Le surlendemain de la séance expérimentale de Haarlem-Lane, où la Ingersoll avait eu une transformation hideuse, nullement prévue, et dont, au grand effroi de l'assistance, elle avait tant souffert, je reçus la visite d'une personne qui m'a fait promettre de ne la point nommer, du moins dans le récit de cet épisode. Néanmoins, je ne puis moins faire que de dire qu'il s'agit d'une sœur palladiste ; peut-être, parmi mes lecteurs, quelques-uns la reconnaîtront ; aussi trouveront-ils une raison de plus de prier pour elle.

— Docteur, me dit cette sœur, ce matin, un de nos frères est venu vous voir, n'est-ce pas ? et il vous a invité à venir tout à l'heure, après votre repas, au triangle *The Banner of the Divine-Cross* (l'Etendard de la Divine-Croix), où l'on a le grand désir de vous inscrire à titre de membre honoraire ?



— Parfaitement, mademoiselle.

— Le frère délégué vous a bien recommandé d'apporter vos titres, pour que le grand-maître et la grande-maîtresse y apposent le cachet du triangle et leurs signatures ?

— En effet.

— Avant de fermer les travaux, on vous offrira le vin d'honneur consacré ?

— Mademoiselle, vous êtes informée à merveille.

— Mieux encore que vous ne le croyez, mon cher docteur. Permettez-moi de vous apprendre que c'est ce soir et au moyen de ce vin d'honneur que vous devez être empoisonné.

J'eus un soubresaut.

— Oui, c'est ainsi, poursuivit ma visiteuse, imperturbable. Votre mort a été décidée, pour plusieurs raisons, et l'ordre est venu hier de Charleston, puisque c'est là que vous êtes inscrit à titre actif, et en second lieu parce que votre fonction d'Inspecteur Général en mission permanente vous rend justiciable du Sérénissime Grand Collège, ayant droit de procéder et de vous juger à votre insu. Donc, vous êtes jugé et condamné.

— Tiens, tiens, fis-je; mais cela devient extrêmement intéressant... Et pouvez-vous me dire quels sont les griefs qui ont motivé une décision aussi inattendue ?...

— Inattendue ? me répondit-elle en souriant... Mon cher docteur, laissez-moi vous dire que vous deviez bien, il me semble, vous attendre à ce qui vous arrive. . Ce soir, on vous parlera d'une certaine affaire Lewis Peck, un ultionniste ayant forfait à son mandat et en faveur de qui vous êtes intervenu par un *veto*, que Charleston juge tout à fait injustifié. Mais il y a autre chose ; et le grief capital, on ne vous le fera pas connaître, on n'en dira pas un mot...

Je l'écoutais avec calme. Elle, après un repos, reprit :

— Vous savez que quelquefois des œuvres de grand-rite ou d'autres expériences ne réussissent pas à raison de la lutte entre les maléachs et nos bons génies. Or, en ces derniers temps, en divers endroits, nos vocates élus ont été frappés de la fréquence des insuccès, et le groupement de plusieurs rapports a fait remarquer la coïncidence de votre présence en de nombreux cas. Cela a paru étrange ; vous avez été mis en suspicion, observé, et nous savons maintenant, docteur, de la façon la plus sûre, que vous n'êtes pas des nôtres, en réalité. Moi-même, j'en ai la certitude absolue.

— Mais alors, mademoiselle, si vous êtes, comme vous le dites, certaine que je sois tout le contraire d'un bon palladiste, pourquoi venez-vous me prévenir ? car, vu votre avis, il est clair que je ne me rendrai pas ce soir à l'invitation de *l'Etendard de la Divine-Croix*.

— Je vous préviens, parce que je réprouve les ultions. Je veux que la religion sainte gagne peu à peu les âmes par la persuasion, sans qu'on recoure jamais à des moyens meurtriers, même quand on s'aperçoit qu'on a eu affaire à un curieux mal pensant, — comme vous l'êtes, je le répète, et vous ne me démentirez pas. — Mais je fais mieux que vous prévenir ; je vous sauve. Pour cela, il faut que vous alliez au triangle ; il faut que vous jouiez la surprise quoiqu'il advienne ; il faut que vous ayez confiance en moi, car ne pas venir serait me compromettre moi-même. Il faut enfin que vous buviez le vin d'honneur, sans hésiter, quand on vous présentera la coupe à vous destinée. Je vous jure, monsieur le docteur, que vous pourrez boire ; l'homme qui a été désigné pour vous servir le poison, est à moi.

Cette fois, j'étais stupéfait.

— Eh bien, oui, je suis catholique, mademoiselle, lui dis-je, et mon enquête...

Elle m'interrompit :

— Dure depuis onze ans... Il est temps que vous en restiez là; mais on n'aurait pas dû vous condamner à mort, je persiste à le penser; c'est à nous à savoir mieux nous protéger contre la curiosité hostile... C'est donc entendu, vous viendrez?

— Oui, mademoiselle.

— Vous avez confiance en moi?

— J'ai confiance en vous, mademoiselle, et, par-dessus-tout, j'ai confiance en mon Dieu; c'est lui qui vous a fait bonne, c'est lui qui vous envoie aujourd'hui à moi, c'est lui qui vous tirera malgré vous de cet abîme de perdition !...

Elle me répliqua froidement :

— N'abordons pas ce genre de discussion, je vous prie; nous avons deux points de vue inconciliables... L'essentiel pour moi est que vous veniez et que vous buviez.

— Je viendrai et je boirai.

Elle me serra la main et se retira. Au moment de franchir le seuil, elle se retourna et me dit encore :

— Vous avez sauvé Lewis Peck, je vous sauve. A ce soir, monsieur le docteur.

— Mademoiselle, à ce soir.

Je fus exact au rendez-vous, au triangle d'Haarlem-Lane. Nous allons bien voir ce qui arrivera, pensai-je. Au surplus, j'avais mis saint Benoît dans mon jeu et d'une façon telle que je n'avais aucune crainte. L'important était de ne pas laisser soupçonner que je savais à quoi m'en tenir.

Jusqu'à l'entrée du temple, je reçus de tous un excellent accueil; une fois dans la salle, les physionomies des frères et sœurs changèrent. La grande-maîtresse de *l'Etendard de la Divine-Croix* était absente; elle s'excusait par lettre de ne pouvoir venir, pour cause d'indisposition quelconque : elle fut remplacée à l'orient par la grande-lieutenante.

Alors, le grand-maître, m'ayant fait remettre mes patentes, ainsi que cela avait été convenu, m'expliqua qu'un incident venait de se produire et qu'on avait besoin de quelques explications de moi, avant de me conférer le titre de membre honoraire de ce triangle. Ma visiteuse connaissait bien le programme de la petite comédie qui allait se jouer. On me déclara, en effet, que mon *veto* dans l'affaire Lewis Peck n'avait pas paru tout à fait justifié aux Emérites de Charleston, et que j'étais prié de donner mes raisons; à la suite de quoi, le grand-maître de ce triangle ferait un rapport.

Voici en quoi consistait cette affaire Lewis Peck :

On n'a pas oublié mistress Annie D*** et sa fille Mary que j'eus parmi mes passagers, à bord du *Meinam*, de Madras à Calcutta, aller et retour, en 1880 (premier volume, page 92 et suivantes); et l'on se souvient aussi de la réception, au grade de Maîtresse Templière, de miss Arabella, la sœur aînée de miss Mary. Le lecteur se rappelle encore, certainement, mes inquiétudes au sujet de la pure jeune fille, n'ayant que sa mère pour la défendre contre son abominable tante, la veuve Fausta S***, et contre sa sœur Arabella, née d'un premier mariage du planteur D***. Le malheur que je redoutais arriva dans les premiers mois de 1882; mistress Annie mourut. Dès lors, la tante et la sœur aînée essayèrent de pervertir miss Mary, n'y réussirent point, et leur haine devint féroce. La veuve S*** était parvenue, en calomniant la pauvre morte, à faire croire à cette ignoble brute de D*** que miss Mary n'était point sa fille; ainsi le père se désintéressa tout à fait de la malheureuse jeune fille. Finalement, par un hasard, des plus regrettables dans un cas pareil, miss Mary découvrit, sans le vouloir, le satanisme de sa famille paternelle : dès lors, l'aversion que les siens avaient pour elle atteint son paroxysme; sa mort fut décidée au triangle de Singapore, dont D***, Fausta et Arabella faisaient partie.

C'est tout un roman, et des plus tragiques, que cette histoire, absolument vraie ; mais pour l'écrire, il faudrait entrer dans des détails, tout décrire, par conséquent, faire reconnaître les personnages qui ont joué un rôle criminel, ceux qui ont poussé la dépravation jusqu'aux pires limites, et ainsi on donnerait barre sur soi et sur l'éditeur à des gens qui n'ont aucun scrupule.

Un jeune palladiste, Lewis Peck, américain, mâtiné de yankee et de peau-rouge, arrivé récemment à Singapore, fut chargé par le triangle de supprimer miss Mary. D*** se lia avec lui, le reçut dans son intimité ; en même temps, Arabella et Fausta faisaient meilleure figure à la jeune fille. Lewis Peck feignit une inclination pour la candide enfant, incapable de soupçonner l'infernal complot ourdi contre sa vie. Pauvre colombe ! Lewis Peck ne lui déplut point ; peut-être aussi, dans le mariage, voyait-elle sa délivrance de ce milieu dont elle avait tant souffert. Lewis et Mary furent fiancés. La jeune fille aurait voulu se fixer avec son mari à Madras, c'est-à-dire auprès de son grand-père et de son oncle maternels, les bijoutiers ; mais ceci ne lui fut point accordé. D*** tenait à ce qu'elle demeurât à Singapore. Toutefois, il autorisa un voyage à Madras, que miss Mary fit sous la conduite de sa tante Fausta ; le fiancé Lewis Peck eut la permission d'accompagner ces dames.

A Madras, on fit fête à la jeune fille dans la famille de sa mère. Au cours de ce séjour, Fausta émit le projet d'une excursion aux mines diamantifères de Karnoul ; on irait dans les montagnes, à Ramalkotta ou à Baswapour. A raison de la facilité des mœurs anglaises, on laisserait les deux jeunes gens aller un peu à l'aventure. Au fond, Fausta favoriserait le crime, en cessant de surveiller Lewis Peck, et il était entendu entre elle et celui-ci qu'aux environs de Karnoul, là où la chose serait possible, il étranglerait sa fiancée sans témoins et la jetterait dans la Tounga-Bhadra. On juge le désespoir qu'il aurait simulé et quel conte de thugs il aurait raconté. Or, comme il avait tout l'air d'adorer la jeune fille, qui le soupçonnerait, surtout la tante Fausta faisant son éloge et le prônant fiancé modèle ?

L'excursion, proposée, fut adoptée ; Lewis et Mary s'écartèrent, mais... ils ne revinrent ni l'un ni l'autre. Le jeune palladiste s'était sérieusement épris de sa fiancée, avait eu horreur du crime dont il avait accepté d'être l'instrument, alors qu'il ne connaissait pas miss Mary ; — il est bon de dire qu'il y allait de sa tête, s'il avait refusé ; — et il avait enlevé sa future épouse, tant pour la sauver du poignard ou de la corde d'autres ultionnistes, que pour se mettre lui-même à l'abri. Fausta ne comprit rien à ce qui s'était passé ; ou, plutôt, elle crut qu'un accident avait entraîné la mort de Lewis en même temps que celle de Mary, et elle feignit de se lamenter pour deux trépas au lieu d'un. Quant au vieux bijoutier, la disparition de sa petite-fille le frappa cruellement ; il ne résista pas à ce coup et mourut de chagrin très peu de temps après l'événement.

De Karnoul, Lewis et Mary avaient gagné secrètement Ballari et Bidjanagar, et de là Goâ, d'où ils s'étaient évadés de l'Asie maudite sur un navire portugais. Après un arrêt de quelques jours en Portugal, ils repartirent pour le Brésil ; c'est là qu'ils se marièrent, devant un ministre protestant puséiste, et qu'ils se fixèrent, mais pour demeurer inconnus. Dans leur exode, ils avaient changé de nom. Cependant, sitôt en lieu sûr, Mary avait écrit à sa famille maternelle, lui faisant connaître l'affreuse vérité et la nécessité où elle se trouvait de vivre désormais cachée, avec son époux. Cette lettre arriva peu après la mort du vieux bijoutier ; ce fut son fils, par conséquent l'oncle James, qui la reçut.

Pendant huit années, Lewis Peck et sa femme réussirent à rester ignorés de la secte, qui les croyait morts. Leur union avait été heureuse ; ils avaient

deux enfants, un petit garçon et une petite fille. Hélas! une surveillance occulte, exercée sur l'oncle James, fit tout découvrir un jour. La mort de Thomas Dean, qui n'était autre que Lewis, fut résolue. Pourtant, il ne gênait aucunement la secte; il n'y avait pas même lieu de prévoir qu'il pût prendre jamais une attitude hostile, puisqu'il s'efforçait de se faire oublier. N'importe, « il avait failli à sa mission d'ultionniste »; la loi de la haute-maçonnerie est inexorable, le châtiment suprême lui était réservé.

On lui tendit un piège, sous prétexte d'affaire d'intérêt; il fut attiré dans une maison de Rio; c'était le siège d'un triangle. Justement, j'avais rendez-vous avec l'archiviste, qui avait à me communiquer un rituel curieux, et je voulais profiter de mon passage dans la ville pour prendre quelques notes. C'était l'après-midi. Après avoir noté ce qui me parut intéressant, j'allai me retirer, lorsque j'appris qu'il y avait tenue extraordinaire dans la salle principale du local. Une séance de palladistes le jour, voilà qui était assez anormal. Je me fis tuiler et reconnaître, et j'entrai. On venait d'amener à l'instant même le faux Thomas Dean, et on lui exposait le crime qui lui était reproché, le crime de ne pas avoir commis un crime. Déjà, les poignards étaient levés. J'intervins, et, usant de mes droits de Hiérarque et d'Inspecteur Général, je prononçai le *veto*. Lewis Peck fut donc relâché, sous le serment de se taire; engagement qu'il prit vraiment avec une parfaite sincérité, et qu'on pouvait être sûr de lui voir tenir; il était bien trop heureux de s'en tirer à si bon compte.

Le *veto* sauve; mais le frère haut-gradé qui le prononce en assume la responsabilité et doit des explications au Sanctum Regnum. J'avais donc envoyé à Charleston un rapport quelconque, où je m'étais amusé à plaider médicalement l'inconscience de Lewis Peck. Je ne songeais plus à cette aventure, vieille de plusieurs mois, et voilà qu'on venait me la rappeler à New-York. Les Emérites n'avaient pas trouvé mon rapport concluant! En outre, Lewis Peck, peu soucieux de courir de nouveaux risques, avait disparu encore et gagné, avec sa femme et ses enfants, une nouvelle retraite. Il n'avait pas eu tout à fait tort, comme on pense.

J'étais là, devant les membres de *l'Etendard de la Divine-Croix*. Je leur renouvelai la thèse que j'avais émise dans mon rapport; je la développai même, avec chaleur, comme si je n'avais pas su que tout était réglé d'avance, comme si je m'efforçais sérieusement de gagner mon procès. Ma visiteuse, quoique appartenant à un autre triangle de la ville, était venue; je sentais son regard qui ne me quittait pas. Un frère, quelque peu hargneux, essaya de mettre sur le tapis la séance de l'avant-veille, en glissant qu'il y avait une étrange coïncidence entre ma présence et la fâcheuse façon dont s'était terminée l'expérience de la sœur Ingersoll; mais le grand-maître l'arrêta aussitôt : moi, je me contentai de hausser les épaules.

Le grand-maître résuma le débat, dans un petit speech à l'assemblée. Il dit que mes explications lui paraissaient des plus satisfaisantes, qu'elles n'avaient pas été bien comprises à Charleston, qu'en effet, dans un cas semblable, elles ressortaient mieux verbales qu'écrites; et il conclut qu'à son sentiment rien ne s'opposait à ce qu'on me décernât le titre de membre honoraire du triangle. L'assistance fut unanime à approuver cet avis; on m'entoura, on me félicita, c'était à qui me serrerait la main en me complimentant. Le grand-maître fit la proposition de m'offrir le vin d'honneur, en témoignage de la profonde sympathie que l'on avait pour moi; le vin d'honneur fut voté avec enthousiasme et un officier de l'atelier fut chargé d'aller le faire préparer. Puis, la séance se continua, banale, par la conférence d'un frère quelconque qui avait un discours à placer.

On apporta les coupes pleines, sur un plateau d'argent; on les distribua à la

ronde ; la mienne fut l'objet d'un simulacre de consécration par le grand-maître, conformément au rituel. Le chevalier d'éloquence me porta un toast, buvant à ma prospérité et à ma longue vie ; dans sa pensée (je le sus plus tard, ma visiteuse m'ayant appris quel poison m'était destiné), j'en avais tout au plus pour un mois. Je m'inclinai, me dominant pour sourire et paraître calme ; le moment était critique ; je me recommandai mentalement à Dieu, à la Bonne Mère, à saint Benoît, et je bus le vin ; c'était du porto exquis.

Il restait à me rendre mes patentes, contreparafées et timbrées. Le grand-maître s'excusa ; vu l'absence de la grande-maîtresse, dont la signature, affirmait-il, était indispensable, il ne pourrait me les faire remettre que le lendemain. C'est ainsi que je quittai le triangle d'Haarlem-Lane, accompagné par quelques frères, qui se proclamaient mes meilleurs amis. Le lendemain, le grand-maître, pour ne pas me rendre encore mes titres, vint me raconter qu'ils étaient réclamés par Charleston ; il allait, disait-il, les expédier avec son rapport, tout à mon éloge, faisant valoir combien j'avais victorieusement démontré que mon attitude, dans l'affaire Lewis Peck, était inattaquable ; et alors, tout me serait réexpédié par les chers et illustres Emérites, formalité obligatoire. L'honorariat qui venait de m'être décerné leur prouverait bien que je n'avais pas démérité ! Il m'assura que c'était une question de cinq à six semaines au maximum à attendre. Dame ! l'exercice du droit de *veto* a son bon côté et ses ennuis ; mais ceux-ci ne sont que passagers. Le bon apôtre ! Je lui répondis que je n'étais pas pressé.

Peu après, je quittai New-York, et je ne ressentis jamais rien. Au bout d'un mois, j'étais toujours aussi bien portant : ma conviction est que l'officier qui m'avait remis ma coupe, n'avait pas mêlé le poison au vin, dévoué qu'il est à ma visiteuse, jusqu'à se faire tuer pour elle.

Sans les incidents qui ont suivi l'installation de Lemmi au palais Borghèse, je n'aurais pas raconté aussi explicitement cette aventure. Je m'étais proposé tout d'abord de laisser le grand-maître de l'*Etendard* dans l'idée absurde qu'il se forgea, quand il apprit, en 1892, que j'étais toujours en vie : il s'est imaginé que, méfiant, je m'étais précautionné, en avalant quelque antidote. C'est là une opinion qui a cours chez beaucoup de personnes, ne connaissant rien à la toxicologie ; opinion erronée, car il n'y a pas d'antidote préventif. Quant à prendre un contre-poison, après avoir absorbé une nourriture ou une boisson suspectes, cela ne se peut guère, puisqu'il faudrait savoir à coup sûr quel poison on a avalé. Or, il est de tels poisons, dont l'effet ne se produit qu'au bout d'un certain nombre de jours, quelquefois même fort tard ; il en est qui vicient l'économie générale du corps humain, de telle sorte qu'une indisposition ordinaire se transforme en maladie mortelle, et l'on peut mourir ainsi, sans savoir qu'on a été empoisonné. Si donc j'ai raconté le fait, en gardant les réserves que j'ai promises à ma visiteuse de New-York, mais en disant néanmoins comment les choses se sont passées, c'est que, précisément, depuis l'élection de Lemmi, l'officier palladiste qui « a failli à mon égard à sa mission d'ultionniste » n'est plus à compromettre : il est un des hauts-maçons scissionnistes qui ont passé avec armes et bagages dans le camp de miss Vaughan et qui appartiennent à cette heure aux groupes indépendants, « non reliés ». Luciférien encore, — malheureusement, — il est de ceux qui combattent l'intrus du palais Borghèse.

Mais, dira-t-on, voilà bien des crimes. Eh oui ! la haute-maçonnerie vit dans le crime, comme le poisson dans l'eau. Aux yeux de ces éminents philanthropes, la vie humaine ne compte pas. Aussi, quand on quitte la secte, faut-il la combattre hardiment et publiquement ; c'est le meilleur moyen de la faire

renoncer à exercer ses vengeances, malgré toute la haine qu'elle puisse avoir. La guerre publique à la franc-maçonnerie est la prophylaxie de l'ultionnisme. Aussi, pour citer l'exemple du dernier haut-maçon converti qui ne craint pas d'attaquer aussi vivement que possible la secte, il est certain que, si M. Margiotta venait à être assassiné demain, au détour d'une rue, à Londres où il s'est fixé, il serait impossible de faire croire au crime d'un voleur, même si la victime était dépouillée de son argent et de ses bijoux; la main de la haute-maçonnerie apparaîtrait trop clairement dans un tel assassinat. Or, la secte n'a pas la sottise de se dénoncer criminelle, pour la seule satisfaction de faire taire un écrivain. Elle assassinera un homme d'Etat, un personnage politique gouvernant contre elle, parce qu'alors elle se sent en péril immédiat; mais un journaliste, un auteur, non. La mort de William Morgan lui a fait trop grand tort pour qu'elle recommence; pendant de nombreuses années, le fonctionnement des loges fut impossible aux Etats-Unis. C'est pourquoi M. Margiotta et quiconque est dans son cas peuvent dormir sur leurs deux oreilles; par chaque livre anti-maçonnique qu'ils publient, ils se garantissent mieux que par toutes les précautions matérielles de sécurité.

C'est là ce que je n'ai jamais pu faire comprendre à ce pauvre Carbuccia; il est vrai qu'il faut tenir compte des tempéraments.

— Rédigez vos mémoires, lui écrivais-je en 1892; réunissez vos souvenirs et vos notes; publiez, vous aussi, un ouvrage de révélations, comme je vais le faire. Je vous certifie que, dès lors, personne ne se risquera à attenter à votre vie.

Il me répondit :

« X***, 18 août 1892.

« Mon cher docteur,

«... J'ai suivi vos bons conseils en ce qui regarde la question religieuse. Je n'ai trouvé la paix de mon âme tant troublée qu'aux pieds d'un prêtre à qui j'ai renouvelé en confession les aveux que je vous ai faits, et bien d'autres encore. C'est un bon religieux espagnol qui m'a dirigé et dont je continue à suivre fidèlement tous les conseils. Allez, mon cher docteur, je suis définitivement converti; j'ai fait, cette année, mes pâques. Il y a trois jours encore, je priais pour vous la Reine des reines, la consolatrice des affligés, en revenant de la Sainte-Table...

«... Ah! voyez-vous, vous ne sauriez croire combien je reprend des forces, depuis que j'ai la conscience tranquille; ces grosses émotions avaient influé même sur ma santé, sans compter que je serais devenu fou, si ça avait continué. Je n'oublierai jamais le bien que vous m'avez fait, surtout le bien moral. Oh! que je vous suis reconnaissant! je vous dois le double salut...

«... Je vous envoie, d'autre part, ce que vous m'avez demandé; mais ce qui est d'écrire des mémoires, oh non! jamais! jamais! Je veux dire de les publier; oh! non. J'ai barbouillé des feuilles sur une grosse affaire du F∴ Hobbs. Son père, l'artiste, valait mieux que lui. Je sais quelqu'un qui l'a connu tout enfant à Londres, et quelqu'un autre à Paris. J'ai des renseignements étonnants sur ses débuts en maçonnerie; à cause de son père, il était lowton. Mais le père n'était pas une canaille; lui jeune, il était déjà pourri de vices. Expliquez-ça avec votre système d'atavisme! j'en donne ma langue au chien, comme vous dites.

« L'histoire du Hobbs, je l'écrirai, et d'autres aussi. Seulement, je confierai ça au bon père, avec la recommandation qu'on ne publiera rien, tant que ma femme et mon enfant vivront. On les tuerait, comme ils me tueraient s'ils me tenaient. Les gredins! Voyez-vous, je suis heureux et tranquille, et je ne m'ennuie plus d'être ici. C'est les commencements seuls qui étaient monotones; mais j'ai bien fait de me marier. C'est une si bonne femme que j'ai! Le petit a maintenant trois ans, depuis le mois dernier; il dit sa prière comme un ange.

« Oh! quand je les vois, ma chère Rosa et le petit, je ne comprends pas d'avoir été si longtemps si bête dans la direction de ma vie. Oh! non, je n'exposerai jamais ces trésors d'amour, pour publier un livre des révélations que vous dites; ça attirerait



trop l'attention, la haine des *bricconi* contre moi serait doublée. Mes chéris ne vivent que par moi et pour moi ; que deviendraient-ils, si je venais à leur manquer, surtout avec la haine qui les poursuivrait, sans être rassasiée par mon sang ?...

«... Voilà tout ce que j'avais à vous dire, mon cher docteur ; j'ai fait ma lettre quand même aujourd'hui, bien qu'elle ne partira que dans six jours. Priez pour moi, mon bon ami, et moi aussi je ne vous oublie jamais dans mes prières.

« Votre reconnaissant ami et dévoué de tout mon cœur,

« G. C. »

Les Gaëtano Carbuccia, les Lewis Peck, voilà ceux qui ont des chances d'être assassinés par la franc-maçonnerie, précisément parce qu'ils la craignent. Il faut aller droit au monstre, il faut mettre sabre au clair et l'attaquer avec vigueur.

Peut-être mon œuvre aurait été plus efficace, si j'avais attendu, pour l'entreprendre, que mes enquêtes fussent terminées toutes ; mais, par contre, on n'aurait peut-être pas compris, dans le public, grand'chose aux événements qui se sont produits tout à coup en septembre 1893 et depuis. Ayant pris les devants, ayant annoncé dès mon chapitre XVI (paru dans les premiers jours de mai 1893) les projets de transfert de la direction suprême de la secte en Italie, j'ai mis tout le monde en mesure de saisir le véritable sens de l'installation de Lemmi au palais Borghèse.

Avant cet ouvrage, quelques spécialistes de l'antimaçonnisme savaient seuls l'existence d'une organisation occulte supérieure et du culte luciférien des arrière-loges palladiques ; et encore, personne ne connaissant la trame complète, la lumière ne se faisait pas. Aujourd'hui, le satanisme contemporain est démasqué ; les voiles du temple du prince des ténèbres ont été déchirés ; j'ai ouvert la voie à de nouvelles révélations. Quand on est bien au courant des faits et gestes de l'ennemi, on le peut mieux combattre, on tient déjà la moitié de la victoire.

Si j'ai rempli mon devoir en mettant au jour les complots de Satan, les pratiques et les intrigues de ses adorateurs, conscients ou inconscients, j'ai reçu déjà la plus douce récompense, dans les sympathies ardentes et loyales qui m'ont soutenu durant tout le cours de cette première campagne : j'ai la joie ineffable d'avoir déjà vu des yeux d'aveugles s'ouvrir.

Merci donc à tous ceux qui m'ont encouragé à dévoiler l'action du diable en ce triste siècle, dont la honte restera d'avoir été le siècle de la spoliation sacrilège du patrimoine de Pierre ! merci à tous ceux qui ont prié avec moi pour les pauvres égarés de l'occultisme !

J'ai écrit ce livre sans fiel et sans haine des hommes, tout entier à mon amour pour l'Eglise, ma mère, et n'ayant en exécration que le mal et le mensonge, personnifiés en Satan.

Je dépose respectueusement ma plume aux pieds du Souverain Pontife, cette plume toujours prête à se rétracter, si Pierre dit qu'elle a erré en quoi que ce soit.

Et, ayant commencé cet ouvrage le 29 septembre 1892, fête de Saint Michel, fête particulièrement abhorrée des sectes lucifériennes, je le termine avec cette magnifique prière de Léon XIII au glorieux Prince des milices célestes, que N. T. S. P. le Pape a ajoutée dernièrement aux exorcismes du Rituel et qui résume admirablement la situation, en en indiquant le remède :

PRIÈRE A SAINT MICHEL ARCHANGE

« Très glorieux Prince des milices célestes, saint Michel Archange, défendez-nous dans le combat et la lutte que nous soutenons contre les principautés et les puissances infernales, contre les mauvais esprits qui gouvernent ce siècle de ténèbres, contre ces esprits de perversité répandus dans l'air.



« Venez au secours des hommes, que Dieu a créés avec une âme immortelle, qu'il a faits à son image, et qu'il a rachetés à grand prix de la tyrannie du Diable.

« Combattez aujourd'hui les combats du Seigneur avec l'armée des bienheureux Anges, comme vous avez combattu autrefois contre Lucifer, prince de l'orgueil, et ses anges apostats, qui furent vaincus et perdirent à jamais leur place dans le ciel. Il fut précipité hors des cieux, ce Dragon immense, ce vieux serpent qui est appelé diable et Satan, qui s'est fait le séducteur du monde ; et il a été précipité sur la terre, et ses mauvais anges s'y sont jetés avec lui.

« Mais voici que cet antique ennemi, cet homicide, se redresse avec violence. Se transformant en ange de lumière, avec toute sa bande d'esprits malfaisants, il rôde partout et envahit la terre, afin d'y effacer le nom de Dieu et de son Christ, et pour ravir les âmes à la couronne de gloire sans fin qui leur est destinée, pour faire leur ruine et les plonger dans la mort éternelle.

« Dragon malfaisant, il transfuse, comme un fleuve immonde, le virus de sa perversité en des hommes à l'âme dépravée et au cœur corrompu ; il leur communique son esprit de mensonge, d'impiété et de blasphème ; il les anime du souffle mortel de la luxure, de tous les vices et de toutes les iniquités.

« Des ennemis pleins d'astuce ont abreuvé d'amertumes, ont saturé d'absinthe l'Eglise, épouse de l'Agneau immaculé ; ils ont porté leurs mains impies sur tout ce qu'elle a de plus cher. Où est le siège du bienheureux Pierre, où la Chaire de vérité a été établie pour éclairer les nations, là même ils ont dressé le trône de leur abominable impiété, comptant réussir ainsi à détruire le troupeau, après avoir frappé le Pasteur.

« Venez donc, Chef invincible, venez soutenir le peuple de Dieu contre cette invasion des esprits du mal, et remportez la victoire.

« En vous la sainte Eglise vénère son gardien et son patron ; en vous elle glorifie son défenseur contre les puissances scélérates de la terre et des enfers ; à vous le Seigneur a confié les âmes des humains rachetés, pour être conduites au séjour de la félicité céleste.

« Suppliez donc le Dieu de paix d'écraser Satan sous nos pieds, afin qu'il ne puisse pas retenir plus longtemps les hommes en esclavage, ni plus longtemps nuire à l'Eglise.

« Portez nos prières devant le Très-Haut, afin qu'au plus tôt les miséricordes du Seigneur nous soient accordées ; et saisissez le Dragon, ce vieux serpent qui est le Diable, qui est Satan ; liez-le et jetez-le dans l'abîme, de telle sorte qu'il ne séduise plus désormais les nations. »



APPENDICE

RÉCLAMATIONS ET RECTIFICATIONS

Il est bien certain, — et mes lecteurs l'ont compris dès le début, — qu'en écrivant un ouvrage aussi considérable que celui-ci, je n'ai pas eu la prétention de ne jamais commettre une erreur dans mes récits, encore moins en rapportant ceux qui m'ont été faits par des tiers, si dignes de foi que ceux-ci puissent être.

Ainsi que je l'ai dit chaque fois qu'il y a eu lieu, il s'est trouvé tels et tels faits dont je me suis borné à me faire l'écho, lorsqu'ils m'ont été certifiés par des personnes n'ayant aucun intérêt à me tromper ; je peux alors avoir mal retenu certains points non essentiels.

En ce qui concerne mes observations personnelles, j'ai pu aussi me tromper parfois, mais alors plutôt dans mes appréciations que dans les constatations de faits ; car j'ai été sincère. Des quiproquos relatifs aux personnes n'auraient pu provenir que d'erreurs dans mes notes, souvent prises d'une façon un peu hâtive ; néanmoins, aucune confusion de personnes en cause, présentes aux scènes auxquelles j'ai assisté et nommées ou suffisamment désignées par moi, aucune erreur de ce genre, dis-je, n'a été relevée, et ceci mérite d'être retenu.

Il n'est pas un seul ouvrage, même parmi les mieux documentés, parmi ceux qui font le plus autorité, qui soit absolument impeccable et qui échappe aux erreurs de détail. Celui-ci a été minutieusement épluché, tant par les adversaires que par grand nombre de catholiques incrédules ou défiants. J'ai annoncé à plusieurs reprises que le champ était ouvert aux réclamations, qu'un appendice serait consacré à toutes les protestations qui se produiraient ; avec les retards que la publication a subis dans la seconde année, la période qui s'est écoulée depuis l'apparition du 1er fascicule (20 novembre 1892) jusqu'à aujourd'hui (20 mars 1895) est donc de DEUX ANS et QUATRE MOIS ; ces fascicules n'ont pas été ignorés des intéressés, et n'ont pas passés inaperçus, puisque, dans tous les pays, même au Canada et en Australie, des articles nombreux ont été consacrés à cet ouvrage par la presse favorable et par la presse hostile, puisque les épisodes les plus saillants ont été traduits dans toutes les langues par plus de 800 journaux (et je parle seulement de ceux envoyés à mes éditeurs ou à moi-même). Eh bien, en deux ans et quatre mois, sur près de deux mille personnes figurant nommément dans cet ouvrage, sept seulement, sept en tout, ont envoyé une lettre de réclamation ; — huit, en comptant le général Cadorna, qui ne s'est adressé ni à mes éditeurs ni à moi, et qui n'a guère provoqué l'admiration sympathique que de M. Aigueperse, de l'ancien *Monde*, et de M. l'abbé Delassus, de la *Semaine Religieuse de Cambrai*. — Je ne compte pas Mlle Lucie Claraz, de Fribourg, qui fait un procès à la *Revue Mensuelle* ; car, personnellement, je ne me suis pas occupé d'elle, n'étant moi-même au courant de son cas que par un journaliste qui l'a publiquement défendue, après m'avoir écrit en confidence une interminable lettre me la dépeignant sous de fort noires couleurs !

Voici les réclamations qui ont été faites :

M. le colonel de Rochas

Il a été parlé de M. le colonel Albert de Rochas, à propos de l'envoûtement (tome II, pages 247-248 et 285-287, citation d'extraits d'un article de M. Horace Blanchon, paru dans le *Figaro*) ; il ne s'agit nullement de mon témoignage personnel. Le portrait de M. de Rochas a été publié page 609. Les éditeurs avaient prié un de nos dessinateurs de se procurer le portrait du colonel ; le dessinateur, l'ayant demandé à M. de Rochas lui-même, se le vit refuser ; le lendemain, il le trouva dans un journal illustré, et par conséquent ne crut pas mal faire en le reproduisant. Les éditeurs ni moi n'eûmes connaissance du refus. D'ailleurs, M. de Rochas nous rendra cette justice que je ne l'ai nullement confondu avec les occultistes et qu'il serait difficile de trouver dans mon livre un seul mot écrit avec la moindre arrière-pensée de lui être désagréable.

Voici sa lettre :

« Voiron, le 7 septembre 1894.

« Monsieur,

« J'ai été fort surpris de voir mon portrait dans le dernier fascicule du *Diable au XIXe siècle*, après avoir refusé à votre dessinateur l'autorisation de le faire paraître.

« Les études que je poursuis depuis quinze ans sont de la *physique pure* : elles ont pour objet la détermination des propriétés de cet agent, encore mal défini, qui transmet au cerveau les impressions extérieures, et la nature des actions réciproques qui peuvent s'exercer entre cet agent et les autres forces, lumière, chaleur, électricité, magnétisme, etc., que nous connaissons déjà plus ou moins parfaitement.

« Par malheur, beaucoup de personnes

cédant à l'attrait du merveilleux, défigurent dans leurs récits les expériences faites sur des systèmes nerveux exceptionnellement impressionnables, et les assimilent, en les amplifiant au-delà de toute vérité, aux opérations magiques, dont je n'ai point à discuter la réalité, voulant rester absolument étranger à ce genre de question et, par suite, ne point être compté parmi les personnes qui se sont acquis de la notoriété dans les actes dont vous faites l'histoire.

« Quand j'ai cité les cas d'envoûtement que vous reproduisez d'après une de mes brochures, j'ai eu soin de dire, de la façon la plus expresse, que je me bornais à constater *la persistance d'une tradition*, sans rien préjuger sur la réalité des faits.

« De plus, le compte-rendu que vous donnez, à la page 247 de votre livre, d'une séance qui se serait passée chez moi, est complètement inexact ; celui que vous empruntez à M. Horace Blanchon (page 285 du même livre) se rapprocherait davantage de la réalité. On ne réussit à projeter hors du corps l'effluve, dont le rôle est de faire remonter jusqu'aux centres nerveux les sensations tactiles, qu'en agissant à courte distance sur des sujets présentant des aptitudes spéciales et longuement préparés ; ce qui est tout à fait différent que d'opérer, ex-abrupto, sur la première personne venue, et ce qui constitue un phénomène en somme beaucoup moins merveilleux que le phonographe, l'illumination des ampoules de Tezla, et tant d'autres découvertes contemporaines.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma considération distinguée.

« Albert de Rochas. »

*
* *

M. le comte de Larmandie

Il est question de M. le comte de Larmandie, dans le second volume (pages 684-689,) à propos de la Rose-Croix du sâr Péladan. M. de Larmandie ne conteste pas l'exactitude des citations qui ont été faites de son livre *Eôraka;* mais il proteste avec la dernière énergie contre l'épithète de « sataniste ». C'est exactement ce qui est dit dans les pages qui le concernent. Il nie, d'autre part, l'incident des poignards tirés pendant une messe à Notre-Dame : il reconnait, toutefois, que cet épisode, qu'il qualifie de conte, a été relaté, le lendemain de cette fameuse messe, dans les journaux les plus répandus, tels que le *Figaro*, le *Gaulois*, etc. ; mais, franchement, j'avoue n'avoir lu, à l'époque, aucune protestation de M. Péladan ni de ses amis.

Nous avons reçu, un de mes collaborateurs à la *Revue mensuelle* et moi, la visite de M. le comte de Larmandie. Sa protestation, verbale, nous a paru de la plus grande sincérité. Nous lui avons fait nos objections, en lui rappelant que lui-même, dans son livre, disait que la Rose-Croix dont il est adepte « n'est contraire ni à l'orthodoxie catholique *ni à l'orthodoxie magique* » ; et il nous est impossible de voir comment on concilierait ces deux orthodoxies-là.

En somme, notre opinion est que M. de Larmandie, d'ailleurs personnellement sympathique, est de la plus entière bonne foi dans son erreur ; comme Mlle Vaughan chez les palladistes, comme M. Doinel chez les gnostiques valentiniens, il est un de ces honnêtes aveugles dont le diable s'empare à leur insu pour en faire un paravent marquant le satanisme complet des autres. Nous n'en voulons pour preuve qu'une conférence faite par M. de Larmandie à Neuvic (Dordogne) en 1881, et dont il nous a remis la brochure ; nous avons lu ce discours, flétrissant le gouvernement expulseur des religieux ; il est irréprochable, et, qui plus est, très courageux. Aussi, nous ne saurions trop recommander M. de Larmandie aux prières de nos amis, afin qu'il comprenne bien, par la grâce de Dieu, que vouloir mêler à l'orthodoxie catholique une orthodoxie magique quelconque, c'est tomber dans la pire des hérésies.

J'ai offert à M. le comte de Larmandie de lui insérer ici une lettre de réclamation. Voici sa lettre :

« Paris, le 15 octobre 1894.

« Monsieur,

« Je dois protester avec la plus grande énergie contre la qualité de sataniste qui m'est attribuée dans votre fascicule d'août dernier. Je suis catholique pratiquant et militant; la Rose+Croix à laquelle j'appartiens est une Rose+Croix catholique, une association fondée dans un but de réaction idéaliste et de guerre contre le matérialisme.

« A ce propos, je démens catégoriquement la fable ridicule publiée dans certains journaux, lors de notre première exposition artistique. On nous accusait d'avoir élevé nos poignards au cours d'une messe entendue à Notre-Dame. Nous n'avons ni poignards ni aucun engin de cette espèce ; le matin qui précéda le vernissage de notre première exposition, nous assistâmes simplement à la messe, pour faire manifestement acte de catholiques.

« Recevez, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

« Cte de Larmandie,
« 4, rue de Narbonne. »

*
* *

Mademoiselle Diana Vaughan

La réclamation de l'ex-grande-maîtresse de New-York est antérieure à sa démission ; elle date d'août 1893, c'est-à-dire de l'époque où, venue en Europe comme déléguée d'une des provinces triangulaires des Etats-Unis, elle traversait la France pour se rendre au convent souverain du palais Borghèse.

Miss Vaughan s'était procuré, à Paris, le 9e fascicule de mon ouvrage. Nous sommes

même plusieurs à croire, d'après le rapport qui nous a été fait chez mes éditeurs, qu'elle s'est présentée en personne à leur librairie ; car, dans la seconde semaine d'août, une jeune femme, en costume de voyage, vint acheter plusieurs exemplaires de ce 9e fascicule, et, l'ayant feuilleté, fit précisément, en s'adressant aux employés, des critiques au sujet des portraits de la livraison 89. Quoiqu'il en soit, voici la lettre qui fut adressée par miss Vaughan chez mes éditeurs, peu après cette visite; elle vise les livraisons 89 et 90, c'est-à-dire de la page 705 à la page 720 du 1er volume :

« Orléans, 16 août 93.

« *Pour faire parvenir au Dr dit Bataille*.

« De passage en France, je viens de lire votre 9e cahier du « Diable au XIXe siècle ».

« Pas méchant, l'article biographique. Merci. Mais pas ressemblant du tout, le portrait. Votre dessinateur rajeunit Juliette, et me vieillit, me transforme en caricature ; grondez-le.

« La photographie qui a servi a été dérobée. Je le prouve. Elle provient d'un rebut, d'une pose mauvaise ; deux épreuves seulement de cette pose furent tirées ; j'avais gardé l'une et donné l'autre. Par conséquent, je sais chez qui votre spécimen a été subtilisé ; pas d'erreur ; vous êtes pincé sur le fait.

« Votre narration contient des inexactitudes. Je veux en relever deux; le reste m'est indifférent.

« 1° — Erreur sur la date de naissance : c'est le 29 février 64, et non le 28. Comptez sur vos doigts; nous sommes en 93, et pourtant je n'ai pu fêter que sept fois mon anniversaire de nativité !... Vous ignorez donc que, lorsqu'*elle* se met en frais d'esprit, elle me désigne sous le nom de *la sœur Bissextile !*...

« 2° — Vous vous êtes trompé de quatre ans sur la durée du conflit entre les *Onze-Sept* et les *Saint-Jacques*. Cette erreur surtout appelle rectification. A la lecture de votre article, je crois voir d'où l'inexactitude vient : c'est d'une confusion de dates. Vous portez au 15 septembre 85 un fait du même jour, mais de 89. Pour être dans le vrai, il faut rectifier ainsi : initiation suspendue, 25 mars 85 ; présentation nouvelle et maintien d'ajournement, 28 mai 85; honorariat, 15 septembre 85 (à Louisville) ; déclaration de conflit de la part des *Saint-Jacques,* 31 octobre 85 ; acte d'intervention du pouvoir souverain, 8 avril 89; proclamation définitive imposée, 15 septembre 89 (à Paris).

« Donc, le conflit a duré quatre ans; en faisant le compte d'après votre article, on ne retrouve plus qu'une période de quatre mois. Inclinez-vous devant la chronologie et les mathématiques, homme de foi et de science. Au surplus, je pourrais vous citer avec leurs dates plusieurs incidents du conflit; mais, pour ceci, je ne me considère pas comme ayant le droit de parler.

« Salutations. « DIANA V. »

J'ai revu, depuis lors, miss Vaughan plusieurs fois. En ce qui concerne son observation relative à la ressemblance du portrait, je lui fis remarquer que la faute vient, non du dessinateur, mais de cette malencontreuse photographie, puisqu'elle provenait, hélas! d'une mauvaise pose. Je renvoie donc au photographe ce blâme sévère, mais mérité. Au surplus, en attendant qu'une nouvelle édition nous permette de remplacer ce diable de vilain portrait, je me permets de signaler le volume de mon ami M. De la Rive (*la Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie universelle*) comme contenant un portrait de miss Vaughan des mieux réussis ; et je ne crois pas qu'il y ait indiscrétion à raconter l'histoire de cette seconde gravure, dont l'ex-grande-maîtresse de New-York s'est déclarée parfaitement satisfaite. L'anecdote, du reste, n'est pas banale.

La lettre ci-dessus a été publiée d'abord, parmi d'autres rectifications, sur la couverture du fascicule qui suivit sa réception. L'ami De la Rive, l'ayant lue, s'adressa directement à miss, lui faisant savoir que son volume, alors en cours d'impression, lui consacrerait quelques pages, et il sollicita d'elle une bonne photographie. Un portrait de toute beauté, en pied, et du plus grand modèle qui existe en photographie, fut aussitôt confié à M. De la Rive; mais miss Vaughan ne s'en tint pas là. En américaine aimable et pratique, elle pria le dessinateur de M. De la Rive de passer à son hôtel, lui prodigua ses meilleurs compliments sur son talent d'artiste, le retint à diner, et posa ainsi devant lui, entre le café et les liqueurs.

Notre alliée contre Lemmi a trop d'esprit pour se fâcher de la divulgation de ce petit incident pittoresque ; et elle ne m'en voudra pas non plus, je me plais à le croire, si, en terminant, je cherche à l'accabler d'un gros reproche. Elle a tort de dire que ce que l'on publie à son sujet, sur ce qui est le fond même du palladisme, lui est indifférent, ou qu'elle ne se considère pas comme ayant le droit de parler de ces choses-là. Une telle déclaration tendrait à frapper de discrédit ce que j'ai raconté d'elle en témoin occulaire, en le confondant avec ce que j'ai rapporté d'après des récits de tiers. Ainsi, il doit être entendu que miss Vaughan ne tient pas le talisman du triangle *Phébé-la-Rose* pour l'appendice caudal du lion (qui n'a jamais existé) de l'évangéliste saint Marc ; elle a fait nier indirectement le fait de ce talisman cinglant avec vigueur les frères qui s'étaient montrés partisans de son expulsion (volume de M. De la Rive, pages 708-709) : mais pourquoi ne pas s'être expliqué carrément dans la lettre du 16 août 1893 ? La vérité gagne aux rectifications complètes.

De même qu'elle en veut à M. Margiotta de sa conversion, de même miss Vaughan est contrariée de me voir démonétiser ce palladisme, qui lui est cher, bien qu'elle ne

l'adopte pas intégralement, et dont elle aspire à être la réformatrice inspirée. A mon tour, je lui en voudrais, — si j'en avais le droit, — d'avoir dit à un de mes amis : « On peut, sans risquer d'être démenti par moi, raconter que je suis de force à avaler, en guise de hors-d'œuvre, à mon repas, les dix-neuf monitors cuirassés de l'escadre des Etats-Unis et que je les digèrerais même en dix-neuf minutes; tous les récits qui se débitent sur mon compte m'amusent, et voilà tout. » Non, ce n'est pas ainsi qu'il faut parler. Rectifiez les erreurs qui ont pu se glisser dans des récits de seconde et troisième mains; mais convenez de ce qui est vrai. Et puisque vous voulez élaguer du palladisme ce qui vous en apparait impur, fou ou criminel, faites hardiment et publiquement cette œuvre que vous déclarez « sanitaire et salutaire »; nos colonnes de la *Revue Mensuelle* vous sont ouvertes : alors, nous discuterons ensemble ce que vous entendez conserver de votre dogme et de votre culte.

∴

Mademoiselle Emma Calvé

Trois lignes à la page 754 du second volume m'ont valu la lettre suivante de Mlle Emma Calvé, la célèbre chanteuse d'opéra-comique :

« Paris, le 6 décembre 1894.

« Monsieur,

« Un de mes oncles, curé dans l'Aveyron, — un de vos abonnés, — m'envoie le numéro de votre journal, où vous me comptez parmi les spirites pratiquant dans les salons et les lucifériennes ! Je ne sais même pas, Monsieur, ce que tout cela veut dire.

« Je suis bonne chretienne, et de ma vie je ne me suis occupée de spiritisme et de diablerie.

« Je vous prie donc, Monsieur, de rétracter absolument ce que vous avez dit sur moi, qui ne repose sur rien, et qui n'a eu qu'un résultat : faire du chagrin à de braves gens qui sont vos abonnés, et à moi-même.

« Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

« Emma Calvé,

« 45, avenue Montaigne. »

Je suis heureux d'avoir fourni à Mlle Calvé l'occasion de protester contre l'accusation de spiritisme, dont je me suis borné à me faire l'écho; car, le lecteur l'a certainement remarqué, le cas de la réputée cantatrice est encore un de ceux pour lesquels je n'ai pas apporté mon témoignage personnel. En effet, je n'ai jamais vu Mlle Emma Calvé ni en triangle ni en aucune réunion spirite.

Mlle Calvé a bien fait d'écrire la déclaration qu'on vient de lire; son vénérable oncle pourra lui expliquer que la main du diable est dans tout spiritisme, quelqu'il soit, même le plus anodin en apparence. Mais, à raison même de son nom qui n'est pas inconnu dans les fastes de l'occultisme, — le séducteur et magnétiseur de la malheureuse Barbe Bilgér s'appelait également Calvé, — pour éviter toute erreur pouvant résulter de cette fâcheuse similitude de nom, Mlle Emma Calvé aurait mieux fait encore de protester contre les journaux qui lui ont fait cette réputation de zélée spirite dont elle est si contrariée.

Cette réputation, ce n'est pas moi, certes, qui la lui ai créée, puisque le fascicule où j'ai cité son nom n'a paru que vers la fin d'octobre 1894. Or, parmi les journaux qui ont représenté Mlle Calvé comme pratiquant le spiritisme, voici, par exemple, l'*Eclair*, de Paris, une feuille des plus répandues et tout à fait favorable à la cantatrice dont elle célèbre à tout propos la gloire artistique. Dans son numéro du lundi 2 avril 1894, en première page, l'*Eclair* publiait un article intitulé : *Les éléments qui composent un Congrès Spirite*, avec ces sous-titres : « Les spirites en France; la réalite des phénomènes; deux écoles; les occultistes; leurs groupes; divergences d'opinions : séances privées. »

Cet article commence ainsi :

« Il va s'ouvrir à Liège un nouveau Congrès Spirite dont on s'entretient beaucoup, si sceptique que l'on soit. Les spirites sont nombreux, encore plus qu'on ne le suppose. Et aux adeptes d'Allan-Kardec se joignent les spiritualistes, les occultistes, les bouddhistes, les curieux des vieux systèmes de l'univers qui, dans des discours, des conversations ou des livres, remuent singulièrement notre pauvre humanité pour savoir d'où elle vient et où elle va. Ils sont convaincus qu'ils finiront par savoir son secret, qu'ils sont sur la bonne piste.

« Un Congrès Spirite, toute croyance religieuse mise à part, est un attachant sujet d'études pour les éléments qui le composent. Ils sont originaux. Beaucoup qui vont là sont de simples spectateurs d'un mouvement qui les séduit. Il s'en faut qu'ils ne représentent qu'une secte et qu'une doctrine. Ils ne sont unanimes que sur un point : la réalité possible des phénomènes. »

Et voici le passage de cet article où il est question de Mlle Emma Calvé :

« Dans un Congrès Spirite, à côté des déclarations ineptes, des confessions naïves, on peut s'attendre à recueillir des notations intéressantes et à y voir fleurir une philosophie ingénieuse et piquante.

« Quelques noms encore parmi les adhérents, pour montrer la singulière carte d'échantillons qu'est un Congrès Spirite : le sculpteur Caminade ; Camille Chaigneau ; Mme Bogelot ; Mme de Wolska ; Mme Potonié-Pierre, auditrice ; le docteur Ferran ; M. de Larmandie ; *Mme Emma Calvé, la chanteuse de l'Opéra-Comique, fervente du spiritisme.* »

Mlle Calvé constatera par là que je ne suis nullement le promoteur de sa réputation de spirite. Elle dément ; tant mieux ! Mais surtout je la prie de croire que, pas plus que ses amis et admirateurs de l'*Eclair*, je n'ai eu l'intention de la chagriner en reproduisant sur son compte un racontar fort accrédité.

∴

Madame Edmond Adam

J'ai parlé de Mme veuve Edmond Adam, née Juliette Lamber, dans mon premier vo-

lume, où je lui ai consacré (page 709) un alinéa de 21 lignes, qui n'est certes pas méchant ; tout au contraire. Mais enfin, tout en spécifiant bien que la spirituelle directrice de la *Nouvelle Revue* ne doit pas être confondue avec le commun des sœurs maçonnes, dans son cas encore je n'ai pas apporté mon témoignage personnel : « si j'en crois ce qui m'a été affirmé », écrivais-je ; et je représentais Mme Adam comme inscrite à l'annexe de la loge *la Clémente-Amitié*, mais comme n'en faisant plus partie, et, en tout cas, comme ayant été une maçonne exclusivement politique.

La personne qui m'avait donné le renseignement a, selon toute évidence, commis une erreur ; car Mme Edmond Adam nie d'une façon absolue.

Le 9e fascicule, qui contenait cet alinéa, parut vers la fin de juillet 1893 ; mes éditeurs y ont fait figurer le portrait de Mme Adam à côté de celui de miss Vaughan. Voici la lettre qui m'a été adressée, en septembre 1894, par la directrice de la *Nouvelle Revue* :

« Château de St-Estève, par Orgon (B.-du-Rh.)
« 12 septembre 1894.

« Monsieur,

« Quelle est ma stupéfaction en me voyant faite par vous GRANDE-MAITRESSE FRANCHE-MAÇONNIQUE (*sic*). J'ai, en ma vie, assisté *une fois* à une fête publique donnée à *la Clémente-Amitié*, pour une réception de la loge *Alsace-Lorraine* ; mais jamais je n'ai fait partie d'aucune loge maçonnique.

« J'exige, Monsieur, quitte à le faire par les voies légales, que vous cessiez de vendre le volume dans lequel j'occupe une place comme *diablesse* ; ce qui ne me va guère, vous le comprendrez, étant *catholique*.

« Je compte, Monsieur, sur votre bonne foi pour réparer, dans la mesure de votre pouvoir, le tort que vous avez pu me faire dans l'esprit de vos nombreux lecteurs.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

« JULIETTE ADAM. »

Si Mme Adam avait lu avec attention les lignes qui la concernent, elle aurait vu que je ne l'ai en aucune façon mentionnée à titre de « diablesse » ; et les termes dont je me suis servi à son égard sont la meilleure preuve que je n'ai nullement cherché à lui nuire ni à la désobliger. Néanmoins, puisque Mme Adam tient à ne pas figurer dans mon ouvrage, l'alinéa en question sera supprimé à la première réimpression, ainsi que le portrait ; ce qui nous permettra, par la même occasion de satisfaire miss Vaughan.

D'autre part, je dois faire respectueusement observer à Mme Adam que je ne suis pas le seul à l'avoir qualifiée de sœur maçonne, ce qu'elle appelle SŒUR FRANCHE-MAÇONNIQUE ; expression tout à fait inusitée, et qui démontre bien à quel point la directrice de la *Nouvelle Revue* est étrangère aux loges et ignorante de leur langage. Il est juste, en effet, que Mme Juliette Adam impose aussi suppression ou rectification aux éditeurs de livres, journaux ou revues que je vais lui signaler ; car d'autres que moi ont été jusqu'à l'inscrire, non seulement comme maçonne, mais même comme initiée occultiste.

Je vois, par exemple, dans le tome II de l'ouvrage *les Sociétés Secrètes et la Société* (1882), par N. Deschamps et Claudio Jannet, une longue liste (onze pages) de célébrités maçonniques. Page 451, on lit : « Sœur Edmond Adam, directeur de la *Revue Nouvelle*. » Page 446, les auteurs affirment qu'ils ont reproduit cette liste d'après le *Français* et qu'aucune réclamation n'a été adressée à ce journal.

Mais voici qui est mieux. La franc-maçonnerie se vante d'avoir contribué, et pour une large part, à la fondation de la *Nouvelle Revue*. Cette affirmation a été produite par le vice-président du Conseil de l'ordre au Grand Orient de France, au cours d'une fête maçonnique donnée en partie en l'honneur du F.·. de Lesseps et de l'entreprise du Panama. A cette solennité qui eut lieu le 8 juillet 1879 au temple de la rue Cadet, on célébra les mérites de l'Orphelinat maçonnique, ceux du Panama et ceux de la *Nouvelle Revue*, qui alors était sur le point de paraître. La revue officielle le *Monde Maçonnique* fait figurer Mme Edmond Adam siégeant parmi les Vénérables des loges de Paris. Mais reproduisons le texte même (*Monde Maçonnique*, n° d'août 1879, pages 173 et suivantes) :

« Fête de la loge *la Clémente-Amitié* ; 8 juillet 1879. — Dans l'assistance, on remarquait la plupart des Vénérables des Loges de Paris, M. de Lesseps, Mme Edmond Adam, un grand nombre de dames, d'hommes politiques, d'écrivains et d'artistes.

« Le F.·. Poullain vient remercier, au nom de l'Orphelinat général maçonnique, la loge *la Clémente-Amitié* du don d'une action du Canal de Panama. Le F.·. Cousin (vice-président du Conseil de l'Ordre et Vénérable de la loge *la Clémente-Amitié*) répond en annonçant que M. de Lesseps, qui a donné la première action à la rosière de Nanterre, offre la seconde aux orphelins de la franc-maçonnerie. »

(Ici, grand éloge de l'entreprise du Panama, dans une lettre envoyée par le F.·. Littré, retenu par la maladie.)

« — Vous avez raison, dit M. de Lesseps, vous francs-« maçons, d'applaudir à cette œuvre du percement de « l'isthme ; elle est éminemment maçonnique, car elle « est fraternelle et humanitaire. »

Le F.·. Cousin prend de nouveau la parole :

« — Une troisième entreprise vient de surgir, « qui mérite la plus chaude sympathie des francs-« maçons. C'est *la Nouvelle Revue*, organe bi-mensuel « de la République scientifiquement progressive, qui « paraîtra le 1er septembre prochain. Déjà, bon nombre « de Frères, promoteurs du Canal interocéanique et « de l'Ecole supérieure, NOUS ONT APPORTÉ pour *la* « *Nouvelle Revue* de larges souscriptions. Tous les « noms que nous venons de rappeler figurent, Littré en « tête, sur la liste du comité fondateur. *La Clémente-* « *Amitié*, seule, fournit environ le cinquième du capital « émis, qui est de 500.000 fr. Quelques actions seulement « restent à souscrire. Que chaque loge favorise d'un « abonnement *la Nouvelle Revue*, que chaque franc-« maçon s'en fasse le collaborateur et propagateur dé-« voué, et vous aurez fondé une troisième œuvre, digne « complément des deux premières. »

Pendant que j'y suis, je dénoncerai à Mme Juliette Adam un fait qui me parait assez grave ; ce fait est de nature, si elle n'y met promptement bon ordre, à ruiner l'opinion que mes lecteurs, à la suite de la lettre reproduite ci-dessus, ne manqueront pas de se faire de son catholicisme. Un éditeur, qu'il lui sera facile de découvrir, s'est permis de faire paraître et vend encore, publiquement, sous son propre nom, à elle, un livre intitulé *Un Rêve sur le Divin*, développant une thèse religieuse qui sent fort le roussi.

Voici, par exemple, sur la question de l'âme, une des opinions, non seulement étranges, mais surtout passablement anticatholiques, émises par l'auteur qui a eu l'audace d'usurper la signature même de Mme Adam :

« Les âmes dont le perfectionnement reste stationnaire sont indéfiniment réincarnées dans des corps, jusqu'à ce qu'enfin la nature domptée (matière et esprit) serve, malgré ses résistances, au but final de l'âme, qui est pour elle la production multipliée du *bien uranique*... L'âme perd la claire vision de ses étapes uraniques, dès qu'elle est replacée dans un organisme opaque et matériel... Cependant, Dieu consent à réincarner des âmes complètement uranisées, âmes de prophètes que l'homme adore comme envoyés du ciel, de Dieu. »

Comme catholique, Mme Adam n'ignore pas qu'après la mort les âmes vont, selon leurs mérites, au ciel, au purgatoire ou en enfer, et non en Uranus, qui est la grande planète située aux bords extrêmes de notre système solaire ; comme catholique, elle sait que le système de la réincarnation (terme du répertoire du spiritisme) est une doctrine formellement condamnée par l'Eglise et en opposition directe avec les livres saints, car tous enseignent que les âmes sont personnelles à chaque humain et ne vivent sur terre qu'une seule vie. Par conséquent, l'auteur du *Rêve sur le Divin* ne peut pas être mon honorable correspondante, puisqu'elle se proclame catholique dans sa lettre du 12 septembre 1894. Que Mme Adam ne manque pas de donner une leçon à cet auteur plus qu'hérétique et à son éditeur.

Je pourrai signaler encore à Mme Juliette Adam bien des journaux qui, — c'est évidemment un abus qu'elle ignore, — parlent d'elle en la nommant à tout propos, la citant comme tenant ses salons régulièrement ouverts à la fine fleur des occultistes (Stanislas Meunier, Fabre des Essarts, Papus, etc.) et y dissertant avec eux les mystères de la métempsychose.

Dans cette voie audacieuse, les revues spirites vont même très loin. C'est ainsi que le journal d'occultisme fondé par Mlle de Wolska sous le titre *The Light of Paris* (la lumière de Paris) prétend que Mme Adam l'a pris sous son haut patronage. Mlle de Wolska a imprimé, dans ses colonnes, qu'en témoignage de sa gratitude envers Mme Juliette Adam, elle lui avait offert, en 1892 une soirée exceptionnelle, où le Mage Papus exalta dans une conférence *le Rêve sur le Divin*. Or, Mlle de Wolska n'est autre que la Sophia des gnostiques valentiniens ; c'est Mlle de Wolska qui a été déléguée pour représenter l'occultisme français au Congrès tenu à Chicago en 1893.

Enfin, ce qui dépasse toutes bornes, c'est que, de même que la loge *la Clémente-Amitié* se vante avec aplomb, comme on vient de le voir, d'avoir fourni à elle seule cent mille francs, soit le cinquième du capital de fondation de la *Nouvelle Revue*, de même, avec non moins d'aplomb, une société nettement occultiste, *le Groupe Indépendant des Etudes ésotériques*, présidé par Papus, se vante de compter Mme Juliette Adam au nombre de ses membres.

« Nous avons eu cette année, a écrit et imprimé le F∴ Papus dans son rapport sur l'exercice 1891-1892, l'honneur de recevoir au groupe, dans une séance toute particulière, une des femmes les plus élevées par son intelligence, son savoir et son cœur, que possède la France. et de plus une patriote aussi sincère qu'éclairée. Mme Juliette Adam, directrice de *la Nouvelle Revue*, et l'auteur de ce bijou philosophique que vous avez tous admiré, *Un Rêve sur le Divin*. S'il est un diplôme d'honneur bien mérité, c'est certes celui-là. »

Pour ce qui est de l'intelligence, du savoir, de l'excellent cœur et du patriotisme de Mme Edmond Adam, je suis entièrement de l'avis de M. Papus ; mais, quant à compter dans son groupe d'occultistes la directrice de la *Nouvelle Revue*, je m'en tiens à l'opinion que je viens de formuler. Papus veut en imposer... à moins qu'il ne soit victime d'une phénoménale illusion, ou encore que quelqu'un se soit fait passer pour Mme Adam dans la séance de réception dont il parle.

En définitive, tout cela n'est pas très clair. Mme Juliette Adam agira sagement en élucidant cet imbroglio. Quant à mes éditeurs et moi, puisque nous avons commis une erreur, nous la réparerons volontiers en supprimant de cet ouvrage, dès la première réimpression, tout ce qui a trait à elle ; et dès à présent nous déclarons que Mme Adam ne doit pas être considérée comme sœur maçonne et qu'elle a toujours été complètement étrangère à la loge *la Clémente-Amitié*, où elle n'a mis les pieds que dans une fête publique, pour la réception de la loge *Alsace-Lorraine*.

∴

MM. Hardman, Powell et Cie

Voici, certainement, l'erreur la plus grave qui a été commise au cours de mon ouvrage et celle qui pouvait porter un réel préjudice aux personnes visées. Il s'agit de MM. Hardman, Powel et Cie, dont il a été question au premier volume, pages 502-503, dans le 7e fascicule, paru dans le courant de juin 1893.

Tout d'abord, je rappellerai combien a été courtoise la façon de procéder de ces honorables commerçants, dès qu'ils ont appris qu'ils avaient été mis en cause. Ils n'ont pas eu recours à la menace : forts de leur innocence et convaincus que j'étais de bonne foi dans mon erreur, ils se sont adressés à moi

directement et se sont mis à ma disposition de la façon la plus complète, pour que j'examine à nouveau les faits. L'examen a donc été fait très minutieusement, par les voies les plus amicales, MM. Hardman, Powell et C[ie] déclarant bien qu'ils n'attendaient de moi une rectification que lorsque je me trouverais en tous points édifié. Aussi, dans le bulletin qui servit de couverture au 11[e] fascicule, du 5 octobre 1893, je rendis de tout mon cœur justice pleine et entière à ces parfaits gentlemen, et je considère comme un devoir de reproduire dans cet appendice les lignes où j'expliquais l'erreur et où je déclarais que ces messieurs n'avaient jamais démérité de leur réputation d'excellents catholiques.

« Cette erreur, écrivais-je, a eu plusieurs causes.

« On m'avait signalé l'existence d'une maison anglaise se livrant en secret au commerce des Baphomets et autres objets du culte maçonnique, en ajoutant que cette maison était très probablement à Birmingham et que sa spécialité extérieure était de tenir l'orfèvrerie, le matériel et les ornements de nos églises.

« C'est à la suite de cet avis que je me procurai un annuaire anglais, où je trouvai l'annonce dont je fus frappé et que j'ai reproduite, par procédé de réduction photographique. Le cliché qui figurait sur cet annuaire était-il usé ou fait dans de mauvaises conditions ? Je le crois aujourd'hui, d'après les explications qui m'ont été fournies par les intéressés. En effet, tous les en-têtes de lettres de la maison et autres imprimés qui ont été mis sous mes yeux donnent, *avec un fond blanc*, le blason qui forme la partie principale de la marque de fabrique, tandis que sur l'annuaire ce blason venait *avec un fond noir* et le faisait ressembler, à s'y méprendre, au symbole distinctif des Mages Elus. Le cliché qui a servi dans l'annuaire était déjà par lui-même une forte réduction du vrai modèle, et au tirage ce blason a pu venir en noir, s'étant sans doute encrassé. Mais la réduction a encore causé une méprise. La marque vraie de MM. Hardman, Powell et C[ie] est très caractéristique vue sur un modèle de bonne grandeur; là, apparaît fort nettement la rose d'York, laquelle n'a aucun sens maçonnique, et ce qui, dans le cliché, cause de l'erreur, semble un blason, est en réalité une herse de pont-levis. Dès lors, il n'y a pas à s'arrêter au nombre des anneaux de la chaîne brisée, nombre qui seul pourrait avoir un sens occulte.

« Lorsque je fis part de mes remarques à ce sujet, c'est-à-dire à l'époque où je n'avais vu que l'annonce de l'annuaire, je m'adressai à un ecclésiastique, qui me répondit : « Précisément, le cardinal Manning a mis en « garde le clergé catholique contre une maison anglaise, « dont le siège est à Birmingham; le cardinal avait eu, « de son côté, vent de ce commerce coupable. »

« Cette affirmation venait d'une personne sûre, et un avis de ce genre avait bien été donné par le cardinal Manning; mais il ne visait en aucune façon MM. Hardman, Powell et C[ie], qui, d'après les attestations que plusieurs évêques ont bien voulu me donner, sont des catholiques zélés et digne de toute confiance.

« En lui-même, le fait que j'ai signalé, c'est-à-dire l'existence de ce commerce d'objets maçonniques, masqué par un commerce d'ornements ou de matériel d'églises, est vrai, rigoureusement vrai, non seulement pour l'Angleterre, mais aussi pour la France. L'erreur concernant les honorables MM. Hardman, Powell et C[ie], provient d'apparences trompeuses et d'une enquête qui s'est fourvoyée sur une fausse piste.

« C'est donc de très grand cœur que je fais cette juste rectification, et, dès la première réimpression de la livraison 63, tout ce qui a trait à ces messieurs sera supprimé. »

Cette satisfaction si méritée, accordée à MM. Hardman, Powell et C[ie], je dois, d'autre part, faire observer que là encore, il ne s'agit pas d'un des faits auxquels j'ai apporté mon témoignage personnel.

***

M. Georges Bois

Ici, il importe de débuter par une remarque : ce n'est pas moi qui ai mis M. Georges Bois en cause ; il s'y est mis lui-même, par des attaques faites avec une violence inouïe.

C'est lui qui, le 19 juin 1893, imprimait ceci dans la *Vérité* (?) :

« ...Le feuilleton illustré du D[r] Bataille, rendons-lui cette justice, n'est pas obscène. C'est une fumisterie violente, à peu près l'histoire de M. de Crac devenu franc-maçon... Nous ne consentirons pas à qualifier d'innocent le parti pris de se moquer du public catholique en lui présentant comme la vérité même, appuyée de témoignages personnels et de démonstrations pieuses, — parfois trop pieuses et même ratées, — une série d'inventions abominables ou dégoûtantes, poussées, sans ménagement pour l'imagination du lecteur, jusqu'à l'invraisemblable. »

Quelques temps après, M. Bois, étonné que je n'eusse pas laissé passer sans protester une pareille sortie, se plaignait, toujours dans la *Vérité*, de la riposte du D[r] Bataille, et il ajoutait : « Il est vrai que j'ai traité son œuvre de fumisterie et d'imposture ». Mais notre homme ne reconnaissait nullement ses torts.

Il eût peut-être été bon de consigner ici tous les incidents de cette polémique, où M. Georges Bois a accumulé mensonges sur mensonges, ne désarmant pas, ayant toujours la prétention d'avoir le dernier mot, lui le provocateur, passant absolument sous silence celles des répliques où il était irréfutablement prouvé qu'il avait menti ; par exemple, son audacieuse affirmation, imprimée par lui jsuqu'à trois fois, que c'était lui qui, au mois de mai 1893, m'avait appris la mort du D[r] Gallatin Mackey. Pour le confondre, il n'y eût qu'à exhiber le 4[e] fascicule de cet ouvrage, mis en vente le 5 mars 1893 et fini d'imprimer le 28 février, où, en trois passages (pages 311, 318 et 319), il est question de cette mort, où j'en donnais la date exacte, et le 5[e] fascicule, paru le 5 avril, où j'ai publié une notice biographique complète du D[r] Gallatin Mackey (de la page 335 à la page 340), avec même le compte rendu des obsèques. Pris la main dans le sac, M. Georges Bois se garda bien de faire part à ses lecteurs de cette démonstration concluante; et c'est là ce qui prouve bien sa mauvaise foi. Tout autre contradicteur eut saisi avec empressement cette occasion de faire une paix honorable et de désavouer, de démasquer même le drôle qui lui avait soufflé ce mensonge maladroit. Vingt fois, M. Georges Bois a été ainsi éclairé sur des erreurs par lui commises dans cette polémique où il se ruait, tête baissée, comme un fou furieux qui ne veut rien voir ni rien en-

tendre; mais jamais il n'a eu la loyauté de se rétracter.

Oui, l'historique de cette polémique mériterait de rester à la fin de ce volume; malheureusement, la place me fait défaut. Du moins, les principaux incidents se trouvent relatés, attaques reproduites et réponses, dans la collection de la *Revue Mensuelle*.

Quant à moi, au cours de la polémique, il m'est arrivé de commettre une erreur (page 284 du second volume). Une similitude absolue de nom et de prénom m'a fait croire, à la suite d'une communication d'un abonné, que mon adversaire était membre d'une société dite des *Bons Bougres*. Il y a, paraît-il, deux Georges Bois, tous deux journalistes, tous deux amis du F∴ Albert Pétrot. On avouera que le quiproquo, au sujet des *Bons Bougres*, était facile à commettre, quoique dise M. Georges Bois, celui de la *Vérité*; et, sur l'honneur, je déclare avoir ignoré l'existence de cet homonyme; sa signature au bas d'un feuilleton, si le hasard avait fait tomber sous mes yeux le journal qu'il publiait, n'eût contribué qu'à me donner à croire que l'unique Georges Bois connu de moi en était l'auteur. Mais, sitôt que j'ai reçu la réclamation de mon adversaire, j'ai inséré intégralement sa lettre sur le bulletin qui servait de couverture au 17e fascicule (n° d'avril 1894). M. Bois, me signifiant sa lettre par huissier, me sommait de l'insérer immédiatement dans le texte de l'ouvrage, c'est-à-dire d'interrompre ma publication en son honneur; j'ai refusé d'obtempérer à cette prétention inadmissible, car un volume n'est pas un journal. Avec la présente insertion, cela fait donc deux fois que je fais connaître à mes lecteurs la protestation de mon adversaire; et, en outre, je l'ai mentionnée en note dans le corps de l'ouvrage, page 643 (second volume), en lavant de nouveau M. Georges Bois du soupçon d'avoir fait partie des *Bons Bougres*. C'est qu'en effet il n'en coûte jamais de reconnaître une erreur, quand elle a été commise de bonne foi.

Voici donc la lettre en question :

« Paris, le 31 mars 1894.

« Monsieur,

« Dans votre dernier fascicule du *Diable au XIXe Siècle*, paru ce présent mois de mars, je lis page 280 : « M. Georges Bois ment, trompe ses lecteurs, etc... » Un peu plus loin (page 284), je suis soupçonné « d'obéir à une « mystérieuse consigne, de dissimuler avec une opiniâ- « treté inouïe l'œuvre puissante du satanisme..., etc. » Enfin, p. 284 et 285, dans une longue note, vous me montrez, d'après l'*Eclair* du 18 mai 1893, prenant part au déjeuner annuel d'une société dite des *Bons Bougres* Au nombre des convives, sont trois notables francs-maçons, et vous notez cette coïncidence que les articles de la *Vérité* touchant le *Diable* commencent « immé- « diatement après cette petite ripaille intime. » Ces expressions ne sont pas de celui de vos abonnés qui vous envoie l'*Eclair*. Elles sont de vous, et inexcusables.

« Voilà plus qu'il n'en faut pour donner ouverture au droit de réponse.

« Le ton de votre récit montre que vous avez cru être sûr au moins d'un fait. MALGRÉ TOUTES LES APPARENCES, VOUS VOUS ÊTES TROMPÉ. Je n'assistais pas au déjeuner dont parle l'*Eclair* et je ne suis point membre de la société qui se le donnait. Je ne suis point le Georges Bois dont l'*Eclair* a parlé. J'admets que votre abonné qui a lu l'*Eclair* ne soit pas tenu de connaître tous les homonymats de la presse parisienne. Celui-là existe (prénom compris); vous pourriez le voir aujourd'hui même par le feuilleton du *Petit Moniteur*: vous pourriez le voir aussi par d'autres œuvres. Au reste, je n'incrimine pas les déjeuners de mes homonymes; je constate que cet homonyme (nom et prénom) existe et qu'il est connu dans la presse depuis une dizaine d'années. Je veux admettre que votre correspondant a commis cette méprise de bonne foi, et que vous l'avez partagée par simple inattention.

« Mais elle est suivie d'une erreur qui vous est bien personnelle et qui me donne le droit le plus absolu de faire appel à votre loyauté. Il y a coïncidence, dites-vous, entre ce déjeuner du 18 mai et la polémique de la *Vérité*? Cette coïncidence n'existe pas en fait. Si elle existait, elle résulterait de ce que la *Vérité* a été fondée le 15 mai 1893. Mais comment ne vous êtes-vous pas rappelé que nous nous étions rencontré dès le 5 mai? Et ce, pour discuter des objections bien antérieures elles-mêmes à cette conversation?

« Ce qui est exact, c'est que la *Vérité* a fait mention du *Diable* pour la première fois le 19 juin, incidemment, en même temps que du livre de M. Huysmans, dans un article qui traitait de l'occultisme en général. Et l'intention du journal était de n'en plus reparler. J'étais en province depuis trois mois et je ne lisais même plus le *Diable*, lorsque j'ai appris inopinément que j'avais à répondre au *Bulletin mensuel*. J'apprenais du même coup l'existence de ce Bulletin. J'ai donc répondu.

« Voilà ce que vous appelez mon opiniâtreté inouïe. Je n'ai fait que me défendre et je n'y ai mis d'autre opiniâtreté que celle de la modération.

« Je vous requiers, bien entendu, d'insérer la présente réponse, non sur la couverture volante du *Diable*, mais sur le texte même du prochain fascicule, en une place semblable et avec le même caractère que la note des pages 284 et 285.

« Quant aux appréciations qui sont dans le texte, je proteste une fois de plus que je « n'obéis » à aucune « mystérieuse consigne » et que la discussion que vous me reprochez serait depuis longtemps close si vous n'aviez tenu à la poursuivre.

« Veuillez, monsieur, agréer l'expression de mes sentiments distingués.

« GEORGES BOIS,
« *Paris, 11, rue d'Arcole.* »

Il est facile de comprendre que j'ai cru tout naturellement que la campagne inqualifiable de la *Vérité* était une des conséquences du dîner avec le F∴ Pétrot et autres « bons bougres », puisque la coïncidence de date était frappante, et puisque je voyais, *trompé par les apparences*, l'un des convives du dîner dont il s'agit, en M. Georges Bois, de la *Vérité* (qui est, du reste, ami personnel du F∴ Pétrot); quant à la prétendue rencontre du 5 mai, dont M. Bois parle dans sa lettre, mon contradicteur joue sur les mots. C'est le 5 mai que je fis, au Salon de la Société Bibliographique, sur la demande de M. de Marolles, une conférence sur mes voyages et mon enquête; M. Bois se trouvait dans l'assistance, c'est ce qu'il appelle « notre rencontre ». Lorsque je vins à dire que le successeur d'Albert Pike au souverain pontificat de la secte était Albert-Georges Mackey, un monsieur, alors totalement inconnu de moi, se



leva et me cria dans une interruption : « Monsieur, permettez-moi de vous apprendre que le F∴ Mackey, dont vous faites le successeur de Pike, est mort en 1881, soit dix ans avant Pike, et que le successeur de Pike est le F∴ Batchelor. » Ce monsieur était M. Georges Bois. Moi qui, deux mois auparavant, avait publié qu'il ne fallait pas confondre les deux Mackey, le docteur Gallatin et son soi-disant neveu (premier volume, page 311), moi qui, un mois auparavant, avait publié le compte-rendu des obsèques du docteur Gallatin Mackey, mort à Fortress-Monroë le 20 juin 1881 (page 322 et page 340), je ne pouvais que prendre en pitié une interruption aussi inepte; aussi j'y répondis par un haussement d'épaules, c'est ce que M. Bois appelle « notre conversation ».

Du reste, toute la polémique de M. Georges Bois a été faite avec la même mauvaise foi. Le plus fort, c'est qu'il a l'aplomb, dans la lettre ci-dessus, de dire que la *Vérité*, après son article du 19 juin 1893, avait l'intention d'en demeurer là, et qu'il ne m'a répliqué que parce que je lui ai répondu dans le *Bulletin mensuel* servant alors de couverture à mes fascicules. Or, c'est dans le 3e *Bulletin*, celui du 11e fascicule, paru en octobre, que j'ai pris la peine, pour la première fois, de répondre à M. Georges Bois. Or, dans l'intervalle, la *Vérité* avait reproduit toutes les attaques imaginées contre moi, à qui l'on osait opposer comme honnête et loyal l'ignoble F∴ Cadorna, attaques de M. Aigueperse, de son correspondant turinois, et de M. Delassus. Et je ne parle pas des odieuses lettres privées, me calomniant, écrites et envoyées par M. Bois à tort et à travers. On reconnaitra, que j'ai fait preuve, au contraire, d'une grande patience.

Au surplus, à cette heure, la *Vérité* est jugée. Elle ne se relèvera pas du blâme sévère que lui a infligé le Saint-Siège par la lettre officielle du cardinal Rampolla, du 30 janvier 1895, au sujet de son attitude dans la question politique; et encore l'éminent secrétaire d'Etat de S. S. Léon XIII, a-t-il eu soin d'écrire : « En me bornant a la question politique, par la lecture de la *Vérité* et par l'esprit qui l'inspire, on a pu constater que, nonobstant la persuasion où elle est de seconder les vues du Saint-Siège, elle se trouve avec lui en désaccord. » Etc... Vraiment, c'est bien à la *Vérité* qu'il appartenait de donner des leçons aux autres, elle qui vient de se faire prendre en flagrant délit de diffusion d'œuvres abominables ! Lire l'*Union catholique des Basses-Pyrénées*, de Pau (directeur : M. l'abbé Pon), numéro du 21 février 1895. Sous prétexte de primes à ses abonnés, la *Vérité* distribuait des romans mis à l'index et jusqu'aux impiétés de M. Hyacinthe Loyson, le rénégat ! « des romans, dont les seuls titres font monter la rougeur au front, est-il dit dans le vaillant petit journal catholique ; des ouvrages immoraux, impies, condamnés par l'Eglise. » Prise sur le fait et la dénonciation ayant été publique, la *Vérité* n'a pu moins faire que d'interrompre cette propagande malsaine. Dans son numéro du 27 février, elle a balbutié des aveux embarrassés, et a cru s'en tirer devant l'opinion publique en annonçant qu'elle change son catalogue de primes.

Personnellement, M. Georges Bois est jugé, lui aussi. Dans un de ses derniers articles, il se plaignait de ce que, depuis ses attaques acharnées et incompréhensibles, grand nombre de personnes le tiennent pour franc-maçon déguisé en catholique ; et ici la loyauté m'oblige à déclarer que je n'ai vu son nom dans aucun des registres d'archives que j'ai pu consulter. Mais s'il est devenu suspect, M. Bois ne doit s'en prendre qu'à lui-même. On ne choisit pas pour son *alter ego* un Moïse Lid-Nazareth ! on ne se fait pas le répondant d'un agent de Lemmi ! C'est pourquoi, tant qu'il n'aura pas publiquement avoué ses torts, rétracté ses méchants articles et ses indignes lettres privées, jeté par-dessus bord son fidèle Achate sur qui tous les anti-maçons sont fixés, M. Georges Bois demeurera sous le coup des pénibles vérités qui lui ont été dites par mon vénérable ami, M. le chanoine Mustel.

« Je ne puis pas, écrivait le directeur de la *Semaine Catholique de Coutances* (n° du 14 décembre 1894), en s'adressant à M. Bois, je ne veux pas tirer de vos relations, ni de vos attaques parallèles, et parfois combinées, une conclusion qui vous blesse. Mais comment ne pas se rappeler le proverbe : Dis-moi qui tu hantes... Surtout quand on ne se contente pas de hanter, mais qu'on travaille d'accord aux mêmes besognes et qu'on s'appuie l'un sur l'autre. »

∴

Petites Notes. — En ce qui concerne M. Jules Doinel patriarche des Gnostiques Valentiniens (IIe volume, pages 690 a 701), récemment converti, il m'a été rapporté qu'il était affecté d'avoir été qualifié de sataniste dans mon ouvrage. Comme beaucoup d'occultistes, M. Doinel a été, certainement, de bonne foi, je ne fais aucune difficulté a le reconnaitre, et il l'est encore en affirmant qu'il n'était pas sataniste. Miss Vaughan est dans le même cas. M. Doinel a été le jouet du démon, d'une part, puisqu'il ne saurait être soutenu que l'éon Jesus qui lui apparaissait était réellement N.-S. Jésus-Christ ; et, d'autre part, son honnêteté notoire a été exploitee par les habiles du magisme martiniste, à qui elle servait de paravent, car les Papus et autres mages noirs savent fort bien, eux, qu'ils ont affaire à Satan. La thèse gnostique nouvelle, que j'ai résumée tant bien que mal (elle est si diffuse !), est celle adoptée par Pike pour la légende du Kadosch du Palladium ; il paraitrait que ce n'est pas la même qui a été adoptée par les Gnostiques Valentiniens. Il sera donc utile de connaitre aussi celle-ci ; mieux que personne, M. Doinel pourra la dévoiler.

— Il n'y a pas à faire grand cas des accusations portées par Jean Petit contre le duc d'Orléans (envoûtements, IIe Vol., page 251) ; ceci dit pour rendre hommage à la vérité historique.

— Je rappelle que les explications de M. Stanislas de Guaita, à propos de sa querelle avec M. Jules Bois, ont fait l'objet d'une note importante au IIe volume, page 613.

— Au même volume, page 724, parmi les délégués nommés par le Congrès spirite de 1889, il faut lire *Bouyer*, au lieu de *Rouyer* ; en outre, ce Bouyer demeure a Figers. Une erreur de ponctuation et la mauvaise écriture de la personne qui avait recopié le document ont fait croire que Figers était un nom de délégué demeurant dans la Charente-Inférieure, et le dernier nom de délégué, n'étant suivi d'aucun nom de ville, on a pensé qu'il s'agissait d'un délégué ambulant, comme en ont les francs-maçons. C'était une erreur.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

CINQUIÈME PARTIE

LA MANCIQUE OU MAGIE DIVINATOIRE

SIXIÈME PARTIE

LA NÉCROMANCIE CONTEMPORAINE



SEPTIÈME PARTIE

PRATIQUES DIVERSES DE L'OCCULTISME

CHAP. XXX. — **Principales superstitions et maléfices les plus usités.**

HUITIÈME PARTIE

LE COMBAT CONTRE L'EGLISE

CHAP. XXXI. — **La déchristianisation des peuples catholiques.**



DOUZIÈME PARTIE

LE COMBAT CONTRE DIEU



PORTRAITS CONTENUS DANS L'OUVRAGE

NOTA. — Dans la table ci-dessous, le numéro en chiffre romain qui suit le nom du personnage indique le tome où se trouve le portrait; le numéro en chiffres arabes indique la page.



SAINT-ETIENNE. — IMPRIMERIE CH. BOY, RUE DE LA LOIRE, 13





